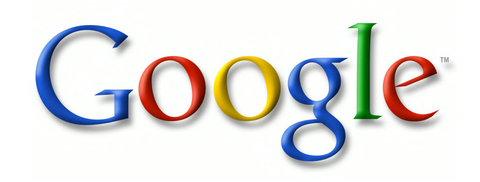
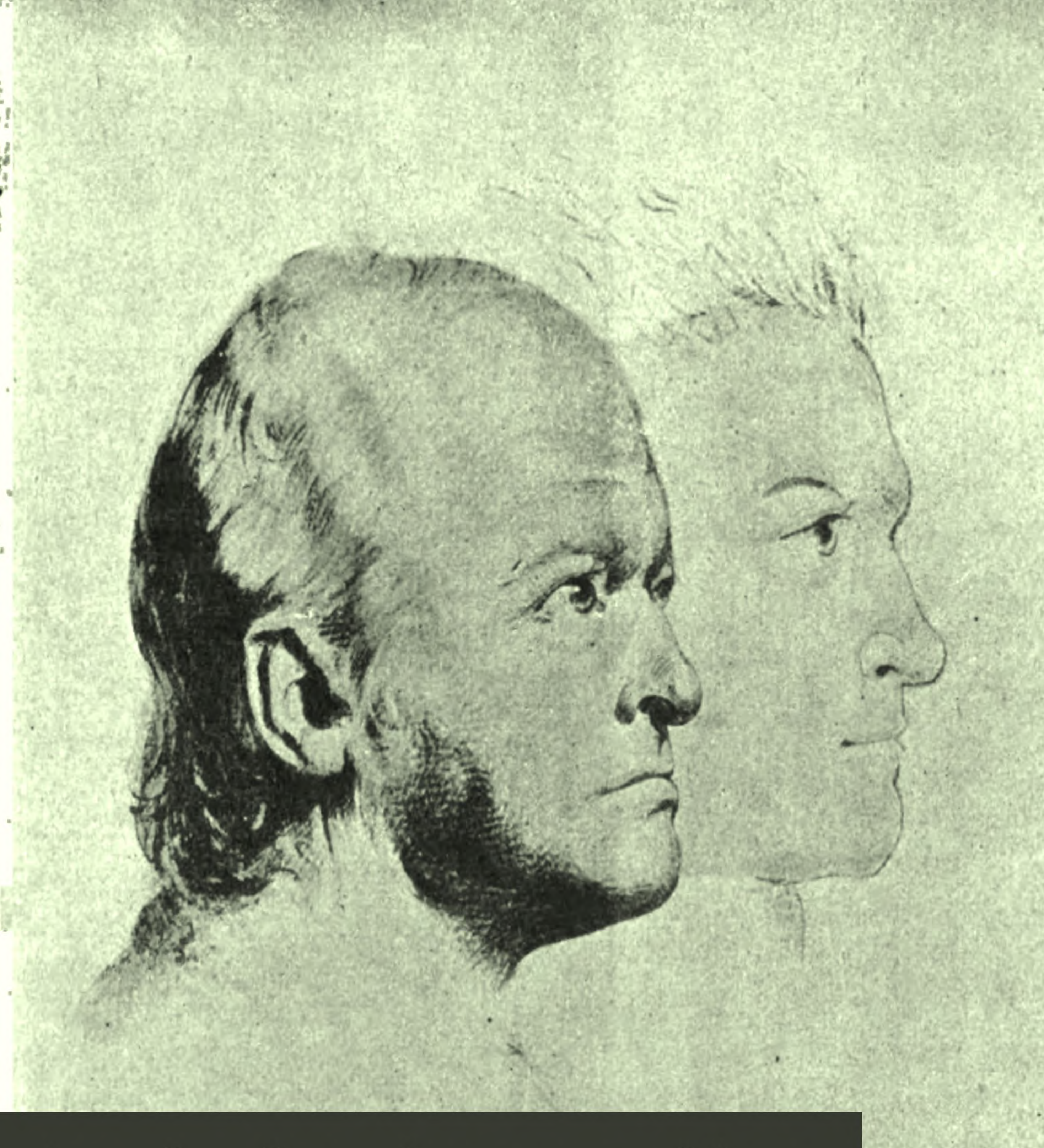




Annales des sciences psychiques

Société universelle d'études psychiques



6483
.125
v.18
Library of
Dei Sub Numine Viget
Princeton University.
Digitized by Google



ANNALES
DES
Sciences Psychiques

PUBLICATION BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes

de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

Directeurs :

Dr X. DARIEX — Prof. CHARLES RICHET

Rédacteur en chef : C. DE VESME

Comité de Rédaction :

SIR WILLIAM CROOKES, CAMILLE FLAMMARION, Prof. CÉSAR LOMBROSO
MARCEL MANGIN, Dr JOSEPH MAXWELL
Prof. HENRI MORSELLI
Prof. JULIEN OCHOROWICZ, Prof. FRANÇOIS PORRO, ALBERT DE ROCHAS
ALBERT VON SCHRENCK-NOTZING



XVIIIe ANNÉE. — 1908



PARIS -- 6, Rue Saulnier, 6 -- PARIS

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

ANNALES
DES
Sciences Psychiques

PUBLICATION BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

Directeurs :

Dr X. DARIEX — Prof. CHARLES RICHET

Rédacteur en chef : C. DE VESME

Comité de Rédaction :

SIR WILLIAM CROOKES, CAMILLE FLAMMARION, Prof. CÉSAR LOMBROSO
MARCEL MANGIN, Dr JOSEPH MAXWELL
Prof. HENRI MORSELLI
Prof. JULIEN OCHOROWICZ, Prof. FRANÇOIS PORRO, ALBERT DE ROCHAS
ALBERT VON SCHRENCK-NOTZING



XVIIIe ANNÉE. — 1908



PARIS -- 6, Rue Saulnier, 6 -- PARIS

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

18me Année | 1-15 Janvier 1908 (Nº double) | Nos 1-2

UN MAITRE DE L'ART

BLAKE LE VISIONNAIRE

La personnalité extraordinaire de William Blake relève, dans une très large mesure, des *sciences psychiques*, car elle unit à un maître de l'art, à un grand poète, à un musicien original, à un mystique qualifié un type caractérisé de visionnaire. Mais ne l'ayant envisagée qu'en tant qu'artiste et manquant de compétence pour l'examiner du point de vue qui est celui de ce recueil, je me bornerai à détacher de mon travail (1) le chapitre intitulé *le Visionnaire*, à reproduire quelques illustrations et à grouper un certain nombre de particularités de la vie de Blake, de son tempérament physique et moral, de son activité intellectuelle et artistique, propres à éclairer l'aspect sous lequel il sera considéré ici.

*
* *

Quelques lignes suffisent pour un résumé de l'histoire de Blake. Il naquit à Londres, en 1757, d'une famille peut-être originaire d'Irlande, il se maria à 25 ans et mourut sans postérité en 1827. Il vécut de la pratique du métier de graveur et passa tout son temps libre, d'une part, à lire, de l'autre, à dessiner, à peindre, à graver, à écrire l'expression de ses sentiments et de ses pensées. Il fut méconnu, traité publiquement de détraqué et de maniaque, mais aussi aimé, apprécié et loué par un petit nombre d'hommes éminents. Il ne sortit jamais de la pauvreté, mais évita la misère; il souffrit d'être incompris, mais eut pleine confiance dans l'avenir. Somme toute, il fut heureux.

Son œuvre comprend des tableaux, des gravures, des dessins et, essentiellement, des sortes d'albums où le texte se présente encadré de bordures et semé de vignettes à la façon de manuscrits enluminés du moyen âge. Il en gravait sur cuivre en relief, par un procédé de son invention, l'écriture et l'illustration ; il en tirait lui-même des épreuves qu'il coloriait et brochait en volumes. Ainsi parurent : en 1789, le *Livre de Thel*, les *Chants de l'Innocence;* en 1790, le *Mariage du Ciel et de l'Enfer;* en 1793, les *Portes du Paradis*, les *Visions des filles d'Albion*, *America;* en 1794, les *Chants de l'Expérience*, *Europe*, le *Livre d'Urizen;* en 1795, le *Chant de Los*, le *Livre d'Ahania;* à partir de 1804, *Jérusalem*, *Milton;* d'autre part, des dessins relatifs à la mort furent gravés pour accompagner le *Sépulcre* de Blair en 1810 et une illustration du *Livre de Job* fut éditée en 1827. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une faible partie d'une production énorme.

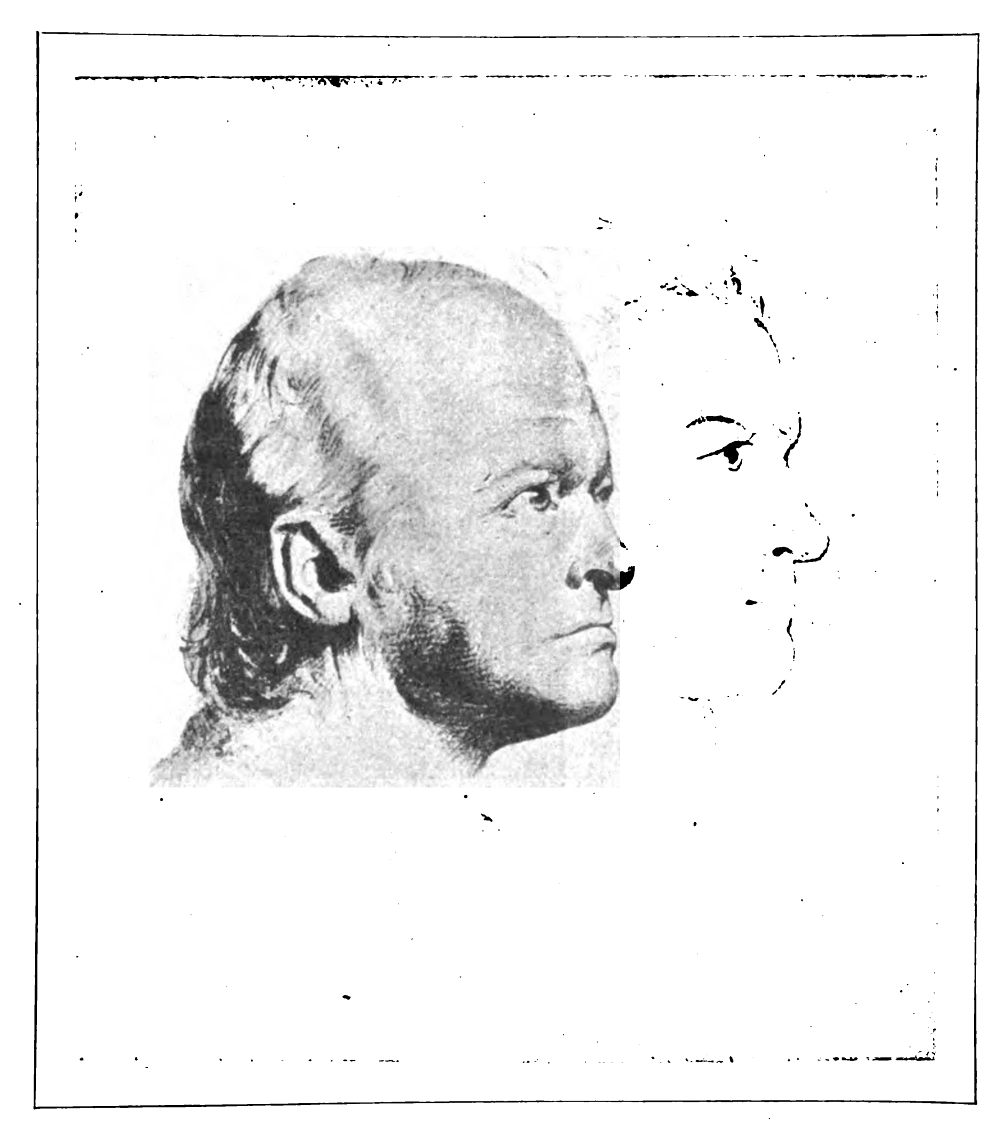
Au physique, Blake était de petite taille, mais solidement bâti, l'ossature forte, la chair ferme et musclée, les épaules larges, les membres épais, avec des extrémités fines ; sa vigueur était remarquable. Grosse, massive, plutôt ronde, sa tête bombait un front large et haut. Les lèvres étaient minces et frémissantes, les narines inquiètes. Les yeux excitaient l'admiration par leur éclat, leur profondeur, la diversité de leur regard. Comme le corps, l'esprit était alerte et infatigable. Cependant Blake était sujet à des malaises caractérisés par une dépression indicible, des frissons et des faiblesses. Sa vieillesse fut troublée par des maux d'estomac et des attaques de dysenterie accompagnées d'une sensation de froid interne.

L'analyse du tempérament et du caractère révèle une extrême complexité et de singuliers contrastes. D'une part, toutes les apparences d'une circulation régulière et d'un parfait équilibre nerveux : une assiduité, une patience exemplaires, des allures placides, des habitudes rangées, presque du

(1) *Un Maître d'Art* : *Blake le Visionnaire* (Lille-Paris, 1907).

flegme ; la voix douce et le geste réservé, même en contant les rêves les plus apocalyptiques ou en avançant les paradoxes les plus déconcertants ; une modestie réelle, une simplicité poussée jusqu'à la candeur, une courtoisie parfaite. Cependant, des courses folles à travers champs commencées avec l'aube et s'achevant en pleine nuit, des accès de fureur, des sortes de crises prophétiques, une fierté ombrageuse, une irritabilité et une violence d'esprit qui en faisaient un disputeur brutal. Mais la note dominante était une sensibilité extrême, une tendresse ardente, une bonté délicate.

Sa vie morale fut affectée par deux grandes crises, auxquelles correspondent deux paroxysmes d'activité littéraire et artistique. La première, contemporaine de la trentième année, fut occasionnée par la mort de son frère Robert; la seconde, qui se place vers 1801-1802, coïncida avec un séjour prolongé au bord de la mer.



PORTRAITS DE W. BLAKE, PAR LUI-MÊME

L'esprit de Blake était curieux et réfléchi, son application admirable, sa compréhension rapide, sa conception nette et puissante, son jugement clair et sûr. Il lisait beaucoup et de près, la plume à la main. Il acquit des notions de français, de latin, de grec; peu de temps avant sa mort, il se mit à l'italien ; il n'était pas jusqu'à l'hébreu dont il ne possédât au moins l'alphabet. Mais nulle méthode n'avait présidé à cette culture. Tout ce qui ressortit aux sciences exactes lui était totalement étranger et d'ailleurs parfaitement odieux. Ses lectures favorites étaient la Bible et les Évangiles, les écrits de Swedenborg, de Jacob Bœhme, de Para-

celse, de Bunyou, de sainte Thérèse, des anciens gnostiques, des alchimistes, des docteurs en magie et astrologie.



« Où étais-tu quand je créai la Terre...
Quand les étoiles du matin entonnèrent un chœur d'allégresse
Et que les fils de Dieu crièrent de joie ?

(*Livre de Job*, p. 14.)

Blake avait l'étoffe d'un métaphysicien. Non seulement sa vie entière ne fut qu'une incessante méditation des plus hautes et des plus mystérieuses questions, mais aussi, et de très bonne heure, ses spéculations prirent corps en un système très arrêté et très cohérent. Avant tout, sa tournure d'esprit était mystique : du mystique il eut les doctrines ; du mystique il eut les extases. Ce qui ne l'empêchait pas d'être un observateur attentif et

perspicace de toute réalité, un amateur de vérité particulière et aussi un logicien rigoureux, voire un humoriste !

Blake possédait une âme d'apôtre et la conviction qu'il était chargé d'une mission, celle de révéler aux hommes « l'Évangile éternel », et de « bâtir Jérusalem dans la verte et douce Angleterre ». De toute nécessité il fallait qu'il célébrât et épanchât ce qui bouillonnait en lui. Autant que mystique, il était poète, au sens propre du mot, créateur de personnes, d'êtres et de choses ; en son cerveau toute idée, tout sentiment prenait corps et individualité, tout rapport abstrait s'assimilait à quelque rapport humain, toute causalité à une filiation, tout accord à de l'amour, toute opposition à de la haine et toute relation s'animait en action. Bref, il y eut en lui du romancier et du dramaturge. Par un privilège, dont nous ne connaissons pas d'analogue, Blake eut à sa disposition les trois pouvoirs qu'il attribuait à l'homme de converser avec le paradis, la poésie, la musique, la peinture. Sa musique, qui malheureusement ne fut pas notée, ravit tous ceux qui l'entendirent. Sa poésie tantôt nous charme, tantôt nous émeut, tantôt nous frappe, tantôt nous exalte. Son art enfin n'a pas produit une seule œuvre qui ne s'impose et il a créé des merveilles. En vérité Blake fut avant tout un artiste, un *voyant*, dans la stricte acception du terme ; c'est la forme figurée que prenait le plus volontiers et le plus naturellement sa pensée. Il a dessiné au moins autant qu'il a écrit : dès le début de la carrière, l'image accompagne le texte ; dans la suite elle gagne en surface et en importance ; finalement, elle domine. Ce n'est pas le lieu ici d'étudier l'art de Blake, dont on trouvera dans notre volume l'analyse détaillée. Nous nous contenterons de remarquer que, tout en puisant aux sources les plus idéales et en poursuivant des fins évangélistes, cet art n'est jamais « littéraire ». Ses images sont plastiques autant que significatives ; elles allient en juste proportion les qualités de vérité, d'expression, d'agrément et d'ordre, dont les exigences de notre œil, de notre imagination et de notre raison font la condition du plaisir esthétique ; et, fréquemment, elles y joignent cette apparence d'achevé et de définitif que nous honorons sous le nom de style.

∴

Le Visionnaire (1).

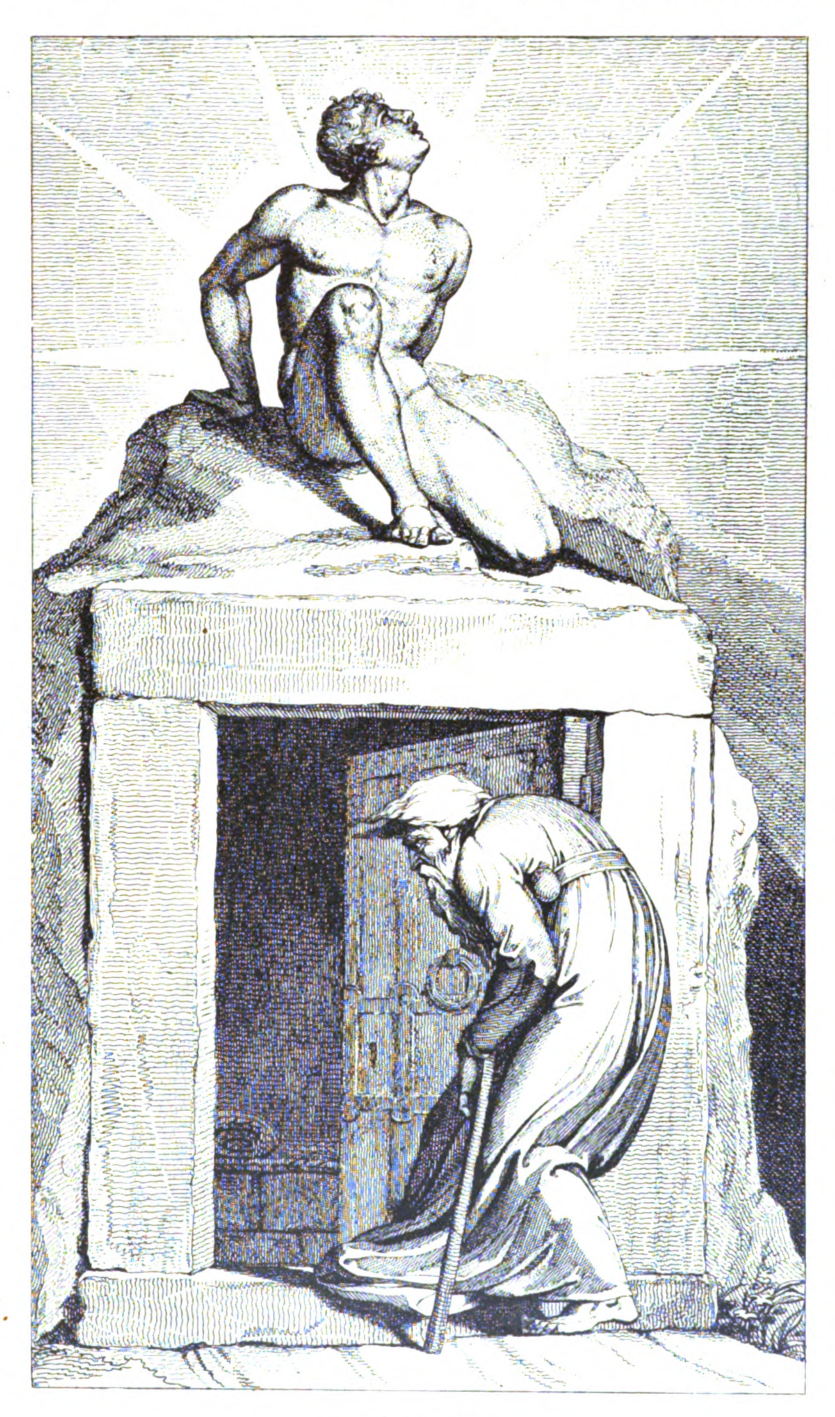
Toute sa vie, Blake fut en communication régulière avec le monde surnaturel. Il y vit et entendit des esprits individualisés et incarnés, des esprits immatériels et aussi l'Esprit pur de l'actuel, du passé, de l'avenir !

Ainsi, quand son frère Robert rendit l'âme, il la distingua nettement qui prenait son essor, si joyeuse d'être libérée qu'elle en battait des mains. Par les champs, il surprenait les propos des fleurs, de la glèbe, des nuées ou les ébats des sylphes et des lutins ; même une nuit, il fut témoin des obsèques d'une sylphide que ses compagnes portaient en terre sur une feuille de rose, aux sons étouffés de chants « funèbres ». Il a pu fixer l'image, qu'il a même publiée, d'un esprit de puce et apprendre de lui que chacun de ces insectes est la réincarnation de l'âme d'un homme sanguinaire, d'un militaire par exemple. D'autre part, il était en rapports occasionnels ou suivis avec des âmes de morts, et parmi ses relations il en était d'illustres. C'était son frère Robert, qui, peu après son décès, lui révéla une nuit un procédé pour la gravure de ses œuvres et dont, ensuite, à toute heure, il voyait l'esprit, recevait les avis et enregistrait les paroles. C'était Nelson, Pitt, Voltaire, Milton qui le hantait souvent et, une fois, le pria de faire une correction au *Paradis Perdu ;* Titien, Corrège, Rubens ; les anciens rois anglais qu'il a « portraiturés comme ils sont dans l'autre monde » ; saint Joseph qui lui donna des recettes ; les apôtres qu'il fréquentait assidûment du temps où il dessinait à Westminster ; Ezéchiel dont, tout jeune enfant, il fit la connaissance et avec qui il dîna en compagnie d'Isaïe ; il avait « visité les anciennes républiques, les empires et les patriarchats d'Asie », il avait « contemplé ceux que les Écritures appellent les chérubins »...

Bien mieux, il observa et entretint de purs esprits. Il n'avait pas dix ans qu'il était fixé sur les formes des anges, pour en avoir distingué, une fois, dans le feuillage d'un arbre près de Dulwich, une autre, dans un pré, mêlés à des faneurs. Et aussi des esprits indéterminés, comme celui qui lui « ordonna d'être artiste » ou cet autre qui lui « donna des leçons de peinture ». Enfin il connut les faveurs suprêmes. Il visita les retraites infernales, s'aventura « au bord de l'abîme » et embrassa la perspective de l'Infini. Dès sa quatrième année, il avait, à sa grande « frayeur », aperçu la figure de Dieu le Père « collée contre la vitre de sa fenêtre ». Trente-deux ans plus tard, il fut presque autant impressionné en le voyant planer en haut de l'escalier de sa maison ; mais l'émotion ne fut que douce quand, dix ans après, à Felpham, il le revit encore « étendant la main au-dessus de sa tête et donnant une bénédiction à toute son œuvre ». Quant à Jésus, depuis ses stations à

(1) Deuxième section, chapitre II.

Westminster « c'était journellement qu'il l'entretenait familièrement comme d'homme à homme et écrivait sous sa dictée ». Il le connaissait aussi dans la meilleure ; elle est à l'origine de tout ce qui dans son œuvre écrit ou dessiné nous frappe et nous émeut ; enfin, elle offre un « cas » exceptionnel à



CE QU'EST LA MORT

(*Le sépulcre* de Blair, pl. 32.)

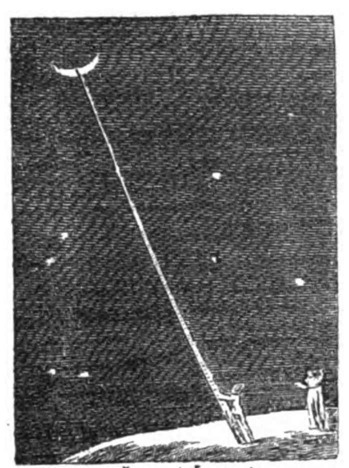
toute sa gloire, trônant au jugement dernier.

Cet aspect de notre héros appelle une étude attentive : la *vision* est, en effet, une partie essentielle de sa vie morale, à son sentiment la principale et l'étude de quelques-uns des plus curieux phénomènes psychologiques.

Le premier point à noter, c'est que, tout en protestant avec indignation contre les accusations de

folie dont il était l'objet, Blake non seulement confesse ses visions, mais encore les proclame et les... explique.

Je n'éprouve, écrit-il à Butts en 1802, ni honte, ni crainte, ni répugnance à vous dire ce qui doit être dit, à savoir que je suis sous la direction de messagers du ciel, nuit et jour. » On ne peut lui faire de pire injure que d'en douter ; et qu'on ne s'avise pas de lui demander si, « quand le soleil se lève, il ne voit pas un disque de feu assez semblable à une guinée ? » On s'attirerait cette réponse : « Oh ! non ! non ! Je distingue une légion innombrable de l'armée céleste clamant : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu Tout-Puissant ! »



I want! I want!

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est son désir de définir le caractère exact de ses visions et de redresser les idées courantes sur l'imagination visionnaire « encore si mal connue ! » Il va nous aider à en préciser le mode et les conditions.

Auditions et apparitions se produisent de jour comme de nuit. Les figures se distinguent par des proportions gigantesques, atteignant jusqu'à cent pieds de haut ; par l'apparence grise, mais lumineuse de leurs formes ; par la netteté et le détail de leurs traits. Sur ce point, l'affirmation de Blake est tout à fait caractéristique :

Un esprit et une vision ne sont pas, comme le supposent les philosophes modernes, un nuage, une vapeur, un rien. Le peintre de cette œuvre déclare qu'ils se sont toujours montrés à lui infiniment plus parfaits et plus minutieusement organisés que tout ce qu'a jamais observé son œil. » Ils sont d'ailleurs particularisés jusque dans leurs costumes : celui de Saül, par exemple, portait un casque d'une forme si spéciale que l'artiste mit tous ses soins à le représenter exactement. De même, leur voix est claire et leur parole intelligible.

J'ai écrit ce poème (*Jérusalem*), conte Blake à Butts en 1803, *sous une dictée directe, douze, parfois vingt et même trente lignes d'une traite, sans préméditation de ma part et même contre ma volonté...* Je n'ai été rien de plus que le secrétaire ; les auteurs sont dans l'éternité. »

« Secrétaire » pour le texte, « copiste » pour l'image, Blake ne s'attribue jamais d'autre rôle et c'est pure vérité, nous le savons de source. *Je suis réellement ivre de vision chaque fois que je tiens un crayon ou un burin dans ma main !* A cet égard, rien n'est plus édifiant que le compte rendu des séances nocturnes au cours desquelles il dessinait pour John Varley des portraits d'esprits. Varley lui disait : « Représentez-moi un tel. » Au bout d'un instant, Blake répondait : « Le voici » et il se mettait à l'ouvrage, *levant de temps à autre les yeux comme s'il avait fixé un modèle.* » Parfois le personnage évoqué se faisait attendre ; parfois il disparaissait. Alors Blake s'arrêtait et disait, sur le ton tranquille qui lui était ordinaire : « Je ne puis continuer, il est parti... » D'autres fois, c'était un changement de pose ; dans ce cas, — ce fut, par exemple, celui de la puce qui d'abord avait la bouche ouverte et ensuite la ferma, pour la rouvrir de nouveau, — Blake attendait un instant et, si la modification persistait, il recommençait un autre dessin. Il pouvait même arriver que l'esprit fût mal disposé, s'énervât et se montrât mécontent du travail, qui était aussitôt interrompu. « Réellement, dit un témoin, il avait une image devant lui » ; ce qui s'accorde avec cette déclaration : « Je *copie* parfaitement d'après l'imagination », et aussi avec la suivante : « Quand je suis commandé par les esprits, j'écris et, dès ce moment, *je vois les mots voleter par la chambre dans tous les sens.* » Blake était donc à la discrétion des esprits. Pour une simple hésitation, ils le menacent de « l'accabler sur terre de chagrin et de désespoir et, après la mort, de honte et de confusion éternelles ».



Un vampire « vu » par Blake, qui a enregistré les traits dans l'un de ses albums.

« Souvent, confiait-il à Butts en 1801, pendant que



L'ESPRIT D'UN VAMPIRE

je suis occupé à un travail, mes folies m'emportent au-dessus de montagnes irréelles, dans un pays d'abstraction, où circulent les spectres des morts. J'essaye de me défendre ; de toutes mes forces je lie mes pieds à la terre, mais c'est en vain... Dans mon essor j'entraîne le monde avec moi et, souvent, il semble plus léger qu'une balle de laine roulée par le vent ! »

Ainsi, toutes les admirables choses que nous lisons et que nous regardons dans son œuvre sont l'écho d'hallucinations auditives, le reflet d'hallucinations visuelles ! Une lettre à Butts (1800) nous révèle le processus d'une vision : L'artiste est sur le rivage, contemplant la mer, le soleil brille ; la lumière « étincelle en joyaux ». Tout à coup, il découvre que « chaque parcelle de lumière est un homme ». Ils lui font signe, il accourt au bord de l'eau ; ils lui parlent. Il se trouve alors « dans les flots des rayons du ciel » ; il est lui-même tout brillant. Il voit près de lui « l'exquis Felpham avec le doux charme féminin et dans ses bras son ombre et celle de sa femme ». Il continue de fixer l'immensité de la mer et du ciel, jusqu'à ce que « les joyaux de lumière, hommes célestes rayonnants, apparaissent comme un seul homme qui enveloppe son corps de sa lumière étincelante... Consumé de délices sur son sein éclatant de soleil... il reste comme un petit enfant . »

Cependant Blake n'attribuait pas une réalité objective à ses visions. Au contraire, comme tous les grands mystiques, il distinguait nettement les esprits des fantômes. De ceux-ci, il ne vit jamais qu'un spécimen, un soir, sur son escalier, si « horrible, avec son corps moucheté et squameux » qu'il s'était sauvé dehors à toutes jambes. N'empêche qu'il opposait leur matérialité, leur évidence à l'œil charnel à l'idéalité absolue des esprits qui le hantaient. Observez en quels termes il mentionne ses rapports avec celui de son frère : *avec son esprit je converse... dans la langue de l'esprit* et je le vois en *souvenir* dans les *régions de mon imagination*. Mais rien n'est plus catégorique que l'invocation du poème de *Milton*. « Filles de Benlah, sortez de mon *cerveau*, *où* par votre ministère la Grande Eternelle Humanité Divine a planté



« ... Tu m'effrayes avec des cauchemars et Tu m'épouvantes avec des visions !... »
(*Livre de Job*, p. 11.)

son paradis ; *où* elle a voulu que les spectres des morts prissent des *formes pures à son image.* » De fait, en ce cerveau sont « des ateliers et des salles tout pleins de livres et de tableaux », que Blake a exécutés en des « *âges d'éternité, avant sa vie mortelle* ». Ainsi, tout s'explique : « J'ai été Socrate, déclarait l'artiste à Robinson, ou quelque chose comme son frère; j'ai dû converser avec lui, comme j'ai fait avec Jésus... J'ai un vague souvenir d'avoir été avec l'un et avec l'autre ! »

La matière de la vision n'est pas moins spirituelle que son mode : « Il doit être bien entendu, prévient le commentaire du *Jugement dernier*, que les personnes représentées, Moïse, Abraham... sont les *états* signifiés symboliquement par ces noms : les individus étant représentatifs ou visions de ces états en tant que révélés aux hommes... De loin, ils ont l'apparence d'un homme ; de près, ce sont des multitudes. » Ce sont donc proprement des synthèses, des symboles.

Du reste, Blake est si éloigné de se croire un élu, qu'il convie les hommes au partage de ses joies ineffables. « Tous les enfants du Seigneur — et plus spécialement tous les artistes — peuvent monter sur le char de feu de la pensée contemplative ! Il suffit qu'ils cultivent l'imagination... »

François Benoit,
Professeur d'Histoire de l'Art
à l'Université de Lille.



PROF. CHARLES RICHET

MÉTAPSYCHISME OU OCCULTISME ? (1)

Je répondrai en peu de mots aux remarques, fort courtoises, que M. Bormann m'a opposées à propos du mot métapsychique, et il me pardonnera si je déclare que ses objections ne m'ont pas convaincu.

D'abord le mot Occultisme est-il une heureuse expression ? Eh bien ! sur ce point j'ai une opinion absolument nette ; le mot occultisme est détestable, et c'est même le plus mauvais qu'on puisse adopter. Occultisme veut dire choses cachées : science de ce qui est caché. Une science occulte est une science qui par sa définition même consent à vivre de mystères et veut s'entourer de ténèbres. Or notre intention est précisément de pénétrer ces mystères, de dissiper ces ténèbres, de mettre de la lumière dans cette obscurité, de rendre non occulte ce qui était occulte. Ce serait une singulière idée que d'appeler occulte une science dont on veut faire disparaître le caractère occulte. Plus de lumière ! Voilà quel est notre but : ce qui signifie que nous ne voulons plus de science occulte.

Qu'il y ait dans toute science une partie occulte, ténébreuse, incomprise et peut-être toujours incompréhensible, cela n'est pas douteux, et M. Bormann a raison de l'affirmer. Mais ce n'est pas là, comme il le dit, la meilleure part de la science : c'en est la pire, et notre tâche est précisément de restreindre le plus possible cette région occulte de toute science. L'éther, l'atome, la force, l'énergie, ce sont là autant de choses occultes, dans les sciences précises ; et il n'y a pas moins d'occultisme dans la physique, la chimie et l'embryologie que dans la métapsychique : mais il serait vraiment bien malhabile d'appeler occulte une science dont on veut dissiper le caractère occulte, supprimer le côté mystique et ténébreux, et la rendre rationnelle, normale, explicable.

Ainsi le mot occulte est indéfendable. Voilà pour la première partie de mon argumentation.

Quant à savoir si le mot métapsychique est absolument irréprochable, je serai beaucoup moins affirmatif. Et cependant ce mot n'est vraiment pas trop mauvais, s'il faut en juger par la faveur avec laquelle on l'a accueilli. Il est maintenant universellement accepté, en Italie et en Angleterre, comme en France et en Amérique, et même, si je voulais faire machine en arrière et l'arrêter dans son expansion, je crois que ce serait à peu près impossible. C'est là mon châtiment, à moins que ce ne soit ma récompense.

Le mot métapsychique a peut-être des défauts ; il a cependant à coup sûr deux grands avantages. D'abord il garde une apparence scientifique, tandis que le mot occultisme a un arrière-goût moyen-

(1) Cet article est la traduction très libre d'une lettre ouverte par moi adressée à M. W. Bormann, qui dans les *Psychische Studien* (n° 6, 1907) avait critiqué le terme de « métapsychique » que j'avais proposé pour les phénomènes dits *occultes*.

âgeux, peu agréable, qui évoque la cornue des alchimistes et le bonnet pointu des astrologues. Métapsychisme signifie que nous voulons en finir avec cet insupportable cortège de magiciens, mages, pontifes, fakirs, voyants, sorciers, devins et devineresses, chiromanciens, charlatans, tout ce peuple de farceurs auquel s'abandonne un peuple de crédules, bagage encombrant et misérable qui empêche le majestueux développement d'une science nouvelle. Le mot métapsychique est scientifique, et cet avantage n'est pas à dédaigner.

Il ne faut pas d'ailleurs, comme paraît le craindre M. Bormann, confondre métapsychique et métaphysique. Aristote a appelé métaphysiques les sciences qui viennent après la physique (μέτα τά φύσικα). Métapsychique sera la science qui viendra après la psychologie. Ce sera un chapitre de la psychologie, mais qui en différera complètement.

En effet d'une part on ne peut nier que la métapsychique est assez voisine de la psychologie normale. Sans faire de théorie prematurée sur la nature des phénomènes, nous sommes parfaitement certains que les faits métapsychiques se rattachent aux phénomènes de la psyché (ψύχη). Mais d'autre part, quoiqu'ils soient très près des faits de la psychologie classique, ils en diffèrent profondément, et par leur nature, et par leurs procédés d'investigation. Alors il faut un mot pour unir ces phénomènes à la psychologie, tout en l'en dissociant. Dirons-nous parapsychique? Non, certes; car cela signifierait fausse psychologie. Dirons-nous hyperpsychique? Assurément non, puisque nous n'avons pas le droit de dire que les phénomènes supernormaux de l'esprit sont supérieurs (ou inférieurs) aux phénomènes normaux de la psychologie classique.

Aussi bien est-il impossible de dire avec M. Bormann que la métapsychique est, par son étymologie, une branche de la métaphysique, ou une branche de la psychologie. Laissons les vieux mots classiques, unanimement adoptés, de métaphysique et de psychologie aux belles sciences qu'elles déterminent, mais pour une science nouvelle adoptons un mot nouveau.

En réalité, ce néologisme, qui, comme toujours, étonne d'abord quelque peu, signifie nettement qu'à côté de la psychologie normale (psycho-physique, association des idées, mémoire, imagination, sensibilité, perception, attention, conscience), il y a une autre psychologie, très obscure encore, très incertaine, et même hélas! jusqu'à présent assez occulte, mais qui peut-être, si nous analysons laborieusement et méthodiquement les faits, perdra son triste caractère de science occulte. C'est la psychologie des faits non habituels. Elle est bien confuse et bien fragile encore; elle est profondément incompréhensible, elle repose sur des preuves fragiles; et cependant nous lui voulons donner un caractère scientifique. Nous voulons que par l'étude des faits quelques lois se dégagent, qui seront fécondes en aperçus nouveaux et grandioses. Autrement dit, nous voulons la rendre scientifique.

Aussi faut-il lui donner, à cette jeune et mystérieuse science, un nom qui ne permette pas de la confusion avec les divagations mystiques des névropathes. Il faut lui laisser le caractère d'une science psychologique, différente de la psychologie normale, mais tout aussi scientifique que la psychologie normale; différente de la métaphysique, mais tout aussi profonde et pénétrante que la métaphysique des philosophes.

CHARLES RICHET.

ALBERT DE ROCHAS

Mes expériences avec M. de Jodko en 1896

OÙ COMMENCE LA FRAUDE?

Dans l'article publié sous le titre de *Noula* (numéro de juin 1907 de cette revue), je faisais allusion aux doutes provoqués dans mon esprit au sujet de l'authenticité des lettres de Mme d'Hauterive par le voisinage du lieu dont elles partaient avec la résidence de M. de Jodko, dont j'avais été amené à suspecter la franchise dans les expériences que nous avions faites ensemble, l'année précédente, pour essayer de photographier le corps fluidique d'un sujet extériorisé.

M. de Vesme m'a prié de donner quelques détails sur ces expériences que, jusqu'à ce jour, je n'avais

point voulu publier. La mort de M. de Jodko a dissipé les scupules qui me retenaient ; je donne du reste intégralement les pièces mêmes du procès, et c'est au lecteur de juger. Quelle que soit son opinion, il constatera de nouveau combien la vérité et l'erreur semblent s'enchevêtrer dans ces régions brumeuses où nous essayons de porter la lumière.

Nous n'avons pas reproduit toutes les photographies dont il est question dans le procès-verbal qui suit, pour deux raisons. D'abord, elles sont trop nombreuses et beaucoup se ressemblent ; ensuite pour les plus intéressantes, celles qui semblent enregistrer des radiations analogues à la lumière noire du docteur Le Bon traversant les corps opaques, les seules épreuves que je possède ont beaucoup trop pâli avec le temps pour qu'on puisse reconnaître les particularités observées et décrites au moment de leur production. Les photographies reproduites sont désignées par des chiffres, les autres par des lettres.

***

PROCÈS-VERBAL

des expériences faites à Paris les 17, 21, 25 et 28 mars 1896

par MM.

Jacques de Narkiewicz-Jodko, conseiller d'État, agrégé de l'Institut impérial de médecine expérimentale de Saint-Pétersbourg, et le lieutenant-colonel Albert de Rochas d'Aiglun, administrateur de l'Ecole polytechnique.

Parmi les expériences imaginées par M. de Jodko pour mettre en évidence les radiations émanées de l'organisme humain, se trouve la suivante :

Une bobine Rumkorff pouvant donner des étincelles d'environ 2 centimètres de longueur a une de ses électrodes mise en communication avec l'atmosphère, au moyen d'une tige de cuivre effilée ; l'autre électrode se termine, au moyen d'un dispositif spécial, dans une éprouvette remplie d'eau acidulée.

Si une personne X (isolée ou non) prend avec l'une des mains cette éprouvette, il suffit qu'une autre personne Y (également isolée ou non) approche du corps de X un tube à air raréfié pour que le tube s'illumine, et cette illumination va en décroissant depuis le contact du corps jusqu'à une dizaine de centimètres.

M, de Rochas a désiré savoir comment se comportait le tube à air raréfié quand la personne X était un sujet susceptible de produire le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité.

Première série d'expériences (17 mars 1896).

Le sujet soumis à l'expérience a été Mme Lambert, jeune femme d'environ trente ans, qui sert, depuis plusieurs années, aux études de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité et du corps fluidique (1). Elle se trouvait à ce moment dans d'excellentes conditions de santé physique et morale.

La première séance eut lieu, le 17 mars 1906, dans l'appartement qu'occupait M. de Jodko à l'hôtel, rue du Port-Mahon, n° 9,

M. de Jodko commença par prendre les mesures suivantes relatives à Mme Lambert :

Dynamomètre à compression	Main droite .	52 kg.
	Main gauche .	52 kg.
Force musculaire d'extension		15 kg.



Fig. 1. — **Photographie obtenue par M. Jodko avec un médium russe endormi par la musique.**

On constata ensuite que, quand Mme Lambert, dans son état normal, tenait en main l'éprouvette communiquant avec la bobine mise en marche (où l'électroscope à feuilles d'or indiquait un courant de 20 volts), le tube à air raréfié s'illuminait jusqu'à environ 20 centimètres de son corps, ce qui indiquait chez elle une conductibilité supérieure à celle qu'on observait d'ordinaire.

M. de Rochas ayant endormi Mme Lambert par des passes magnétiques, on vit le tube s'illuminer à des distances de plus en plus grandes à mesure que la sensibilité s'extériorisait. On recula ainsi la limite de l'extériorisation et de l'illumination jusqu'à environ 2 mètres du corps du sujet. On remarqua qu'à chaque passe

(1) Voir à ce sujet l'article publié par M. de Rochas, sous le pseudonyme de Lecomte, dans *Paris Photographe*, de juin 1894.

correspondait une illumination plus vive et on crut constater des variations de lueurs correspondant aux couches de maximum et de minimum de sensibilité, mais ce dernier point a besoin d'être mieux étudié.

Cette expérience semble démontrer, par un phénomène objectif visible pour tout le monde, que la sensation des actions mécaniques exercées sur l'air qui entoure Mme Lambert se transmet au sujet par le moyen d'un effluve sortant de son corps et que cet effluve est conducteur de l'électricité, puisque le tube s'illumine partout où l'on en constate la présence par la sensibilité.

un temps assez long, se plaça debout contre le mur opposé aux fenêtres où l'on tendit une étoffe noire destinée à servir de fond. La lumière était tellement faible qu'on fut obligé, pour mettre au point, de placer contre la figure de Mme Lambert deux bougies munies de réflecteurs.

M. de Rochas l'endormit ensuite avec des passes et poussa la magnétisation jusqu'au moment ou elle déclara que ses effluves sensibles s'étaient extériorisés et condensés sur la gauche, ce que l'on vérifia en poussant l'air du côté indiqué (1). On découvrit l'objectif pendant



Fig. 2.



Fig. 3.

M. de Rochas pria enfin M. de Jodko, qui avait à sa disposition un appareil photographique, d'essayer si ces effluves ne pouvaient pas impressionner une plaque sensible.

On commença par photographier Mme Lambert légèrement endormie par des passes et électrisée au moyen de l'éprouvette. La plaque sensible ne donna que ce nous voyons nous-mêmes (fig. A).

M. de Rochas voulut alors savoir ce qui se passerait avec une magnétisation beaucoup plus intense et sans l'intervention de l'électricité.

Il était alors 4 heures et demie. Les expériences avaient lieu au premier étage d'une maison située dans une rue étroite. La chambre recevait les dernières lueurs d'un jour d'hiver par deux fenêtres dont les rideaux de mousseline étaient relevés.

Le sujet, qui avait été réveillé et s'était reposé pendant

une minute et demie. La plaque développée donna la figure B, où l'on voit le corps fluidique en partie sorti du corps charnel et sur sa gauche. Le sujet avait été dévêtu jusqu'à la ceinture pour éviter l'absorption possible du corps astral par les vêtements, et l'on peut constater que l'aura est plus intense sur la partie supérieure du corps que sur l'inférieure. M. de Jodko fit observer que la lumière dont on disposait à ce moment

(1) Voir, pour le processus de cette extériorisation, l'article publié par M. de Rochas sous le titre FANTOMES DES VIVANTS dans les *Annales des sciences psychiques*.

M. de Jodko avait obtenu lui-même deux fois *spontanément* l'extériorisation du corps fluidique avec des médiums bien connus en Russie, mais il avait vainement essayé de *reproduire* ce phénomène avec les mêmes médiums. La figure 1 donne la photographie d'un de ces médiums endormi par la musique.

n'aurait pas permis, seule, de photographier si distinctement dans tous ses détails un objet, si cet objet

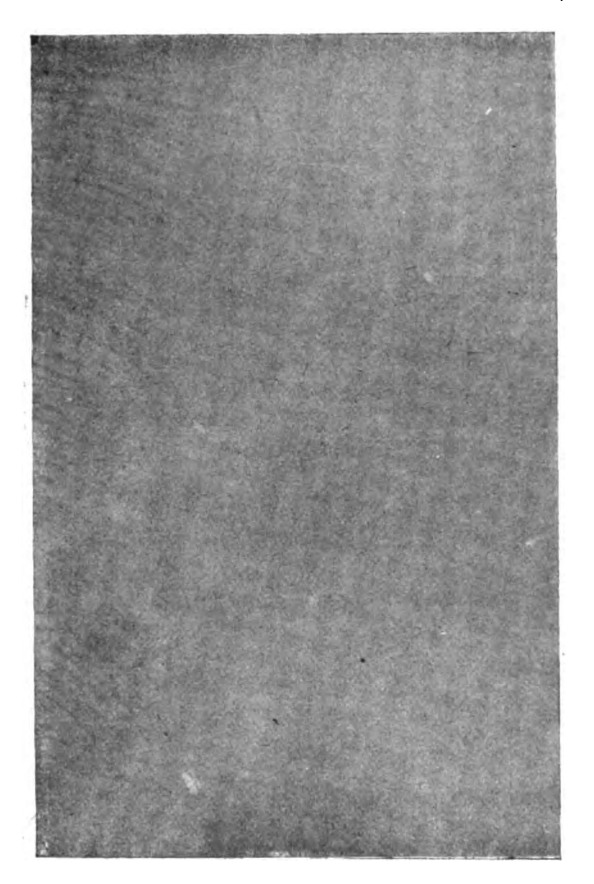


Fig. 4.

n'avait pas émis une radiation propre susceptible d'impressionner la plaque.

A 5 heures, on fit un nouvel essai après avoir réveillé le sujet qui, cette fois, posa de dos. La figure 2 montre le corps fluidique encore légèrement sorti du sujet et présentant sensiblement la même forme que dans la figure B.

Le sujet de nouveau réveillé, remit une partie de ses vêtements et se couvrit la figure d'un masque dans la pensée que nous aurions encore une bonne épreuve que nous pourrions publier ; puis on la rendormit. Bien qu'il fût alors 5 heures et demie et que le jour eût encore beaucoup baissé, la figure 3 est aussi nette que les précédentes avec une minute seulement de pose.

Deuxième série d'expériences (21 mars 1896).

Le 21 mars, nous avons recommencé au même lieu, et à 3 heures et demie, les expériences avec l'appareil électrique et l'éprouvette à air raréfié. Elles réussirent comme le 17 mars.

Vers 4 heures et demie, on reprit les expériences photographiques. Le sujet nu jusqu'à la ceinture, et magnétisé jusqu'à extériorisation du corps fluidique, fut pris d'abord de face, puis de dos. Les deux clichés C, D, montrent, comme dans la séance précédente, le corps fluidique recouvrant en partie le corps charnel du médium, avec cette particularité toutefois, que l'on voit se dessiner les jambes du médium sous la sextuple épaisseur d'une chemise, d'un pantalon, d'un jupon de toile blanche et enfin d'une jupe de laine noire garnie de volants et doublée de satinette ; comme si toutes ces étoffes, imbibées d'effluves, étaient devenues transparentes.

Troisième série d'expériences (25 mars 1896).

Cette double série d'opérations ne nous laissait aucun doute sur la réalité des faits, en admettant que les plaques dont on s'était servi fussent bien nettes avant la pose : mais un succès aussi constant nous étonnait, nous pensâmes qu'il pouvait tenir à ce que, dans les séances précédentes, nous n'avions photographié le sujet qu'après l'avoir soumis à des expériences d'électrisation. En conséquence, le 27 mars, dans le même local, M. de Rochas procéda de suite à l'extériorisation du corps fluidique par des passes et nous obtînmes les mêmes résultats que les 17 et 28 mars.

Voulant se rendre compte de ce que donnerait la pho-



Fig. 5.

tographie d'une personne ordinaire dans les mêmes conditions d'éclairage, M. de Rochas se plaça devant

le rideau après avoir ôté sa jaquette, pour fournir des taches blanches aux manches et à la poitrine. On obtint alors la figure 4 où la personne n'a laissé nulle trace sur le cliché, mais où l'on aperçoit plusieurs séries

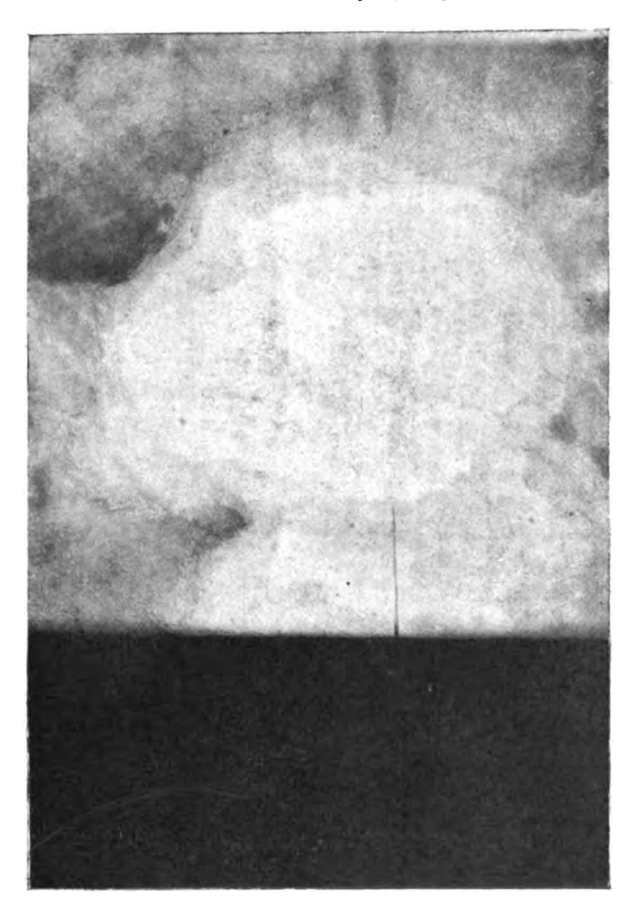


Fig. 6.

d'ondes lumineuses parallèles se coupant à angle aigu et qu'on pourrait attribuer à des émissions fluidiques restées dans l'atmosphère.

M. de Rochas poussa alors beaucoup plus loin que précédemment la magnétisation du sujet placé sur le côté et en dehors du rideau, de manière à extérioriser complètement son corps fluidique et à ramener ensuite, par suggestion, celui-ci seul au milieu du rideau. Quand Mme Lambert, par suggestion, dit que ce résultat avait été obtenu (ce que M. de Rochas vérifia en explorant la sensibilité de l'air), l'objectif préalablement mis au point sur le milieu du rideau fut débouché; la pose dura environ une minute et donna la figure 5, où l'on voit le bras nu du sujet et le bras en manche de chemise de M. de Rochas se rejoignant derrière le corps fluidique qui est transparent et présente, surtout à la partie inférieure, les mêmes ondes que dans la figure 4.

On réveilla alors en partie le sujet, de façon à rapprocher d'elle son corps fluidique et on fit deux nouvelles poses, l'une d'une minute à la lumière ordinaire, l'autre instantanée à la lueur du magnésium ; il était alors 6 heures du soir. Dans ces deux clichés, où apparait encore le corps fluidique, le rideau noir servant de fond est strié de bandes lumineuses semblables à celles qui ont été enregistrées dans les figures 4 et 5, avec cette particularité notable qu'il est devenu transparent et laisse voir les dessins du papier de tenture placé derrière lui. Bien plus, le corps du sujet lui-même est devenu assez translucide pour qu'on puisse apercevoir le prolongement de ces dessins dans sa périphérie.

Les expériences, interrompues pour le dîner, furent reprises à 8 heures du soir. On s'assura que le sujet simplement électrisé ne donnait, à la lumière du magnésium, qu'une figure normale; mais électrisé et endormi magnétiquement, il se montra de nouveau accompagné de son corps fluidique, et cela dans une pièce différente et sur un autre fond que dans les expériences précédentes.

QUATRIÈME SÉRIE D'EXPÉRIENCES (28 mars 1896).

Pour tâcher de discerner l'influence que pouvaient avoir la nature de l'objectif et le milieu sur la production des phénomènes, nous nous réunîmes, le 28 mars, chez M. de Rochas, à l'École polytechnique, et M. de Jodko opéra avec un appareil et des plaques fournis par M. de Rochas.

Le sujet, qui n'avait pas reçu à temps la lettre de



Fig. 7.

convocation, arriva en retard, inquiet et fatigué. Le temps très froid était néanmoins à l'orage, avec des

giboulées fréquentes. La bobine mal installée ne marchait pas ; les expérimentateurs pressés par d'autres occupations étaient mécontents ; enfin il y avait quelques personnes étrangères.

Une première expérience, où le sujet endormi magnétiquement avait été placé dans un renfoncement obscur, donna la figure 6, où l'on ne voit qu'une tache blanche rayonnante. On le déplaça alors pour le faire poser dans un endroit plus éclairé et l'on obtint la figure 7 où la tache supérieure correspond à la tête, le fer à cheval à la poitrine et aux bras, enfin le parallélogramme inférieur à un calendrier blanc posé par terre contre sa jupe. On remarquera que les bords sont arrondis, ce que M. de Rochas aurait attribué à une mauvaise mise au point si M. de Jodko, l'opérateur, n'avait affirmé le contraire.

Devant ces insuccès relatifs, les conditions paraissant mauvaises, on arrêta, ce jour-là, les expériences, avec l'intention de les reprendre, les jours suivants, dans les conditions où elles avaient donné de bons résultats, et M. de Rochas fut chargé d'en relater les circonstances dans le présent procès-verbal, qui fut signé et approuvé, le 31 mars 1896, par les deux expérimentateurs.

A. de Rochas. — Jacques de Narkievicz-Jodko.

⁂

M. de Jodko ayant quitté Paris quelque temps après, nous n'eûmes pas l'occasion de reprendre notre collaboration ; mais la régularité avec laquelle le corps fluidique s'était inscrit avec la même forme au milieu des plaques de M. de Jodko ne laissait pas de me donner des soupçons, qui furent confirmés par les insuccès constants qui résultèrent de nombreux essais que je fis avec Mme Lambert chez plusieurs de mes amis, photographes amateurs. Je me décidai alors à avoir recours aux lumières de M. Paul Nadar, chez qui nous avions obtenu, deux ans auparavant, une impression fluidique dans des conditions qui ne nous laissaient aucun doute sur sa réalité.

M. Nadar, à l'inspection des photographies que je lui montrai, se rendit compte par quel truc on pouvait obtenir des effets semblables. Il recouvrit d'un grand drap blanc un de ses aides et en prit la photographie avec un temps de pose très court et peu de lumière : il impressionna ainsi légèrement une plaque qu'il laissa dans son châssis sans la développer ; puis il me pria de poser à mon tour, se servant de cette plaque avec un temps de pose normal. Il obtint ainsi la figure 8. Il répéta plusieurs fois l expérience avec le même succès.

Désormais j'étais fixé sur le degré de confiance que je pouvais avoir dans la netteté des plaques de M. de Jodko et, bien que plusieurs des phénomènes que j'ai rapportés me parussent ne pouvoir être truqués et présenter un intérêt que je n'ai pas besoin de signaler au lecteur, je résolus de ne rien publier à ce sujet pour ne pas m'exposer, d'une part,



Fig. 8.

à induire le public en erreur et, d'autre part, à être injuste envers un homme aimable avec qui j'avais eu d'excellents rapports. C'est cette résolution que j'exprimai à un Russe, M.B., qui, ayant eu vent de nos tentatives, m'avait écrit pour me demander quelques explications. M. B. fit connaître ma réponse à M. de Jodko ; car, quelques semaines après, je reçus la lettre suivante où l'on voit nettement l'embarras de l'auteur.

Mon très honoré Maitre,

En premier lieu, permettez-moi de présenter à vous ainsi qu'à votre honorable famille mon hommage et mes salutations distinguées.

Après avoir quitté Paris, et de retour chez moi, j'ai essayé de faire des extériorisations sur quelques sujets avec le procédé que, vous, mon Maître, avez eu l'extrême bonté de m'apprendre ; mais, hélas, je n'ai obtenu presque rien et, en photographie, quelques résultats indécis. Je commençai à douter si, dans nos travaux communs, quelqu'un ne nous avait pas mys

tifiés en m'ayant procuré des plaques, ce qui pourrait bien être et n'être pas ; tant de personnages intéressés me fréquentaient! On a voulu peut-être faire des intrigues, vu la lettre que j'ai reçue de M. B. (qui m'a fait part de la vôtre), à qui, comme à bien d'autres, je n'ai pas osé non seulement donner, sans votre autorisation, des photographies, mais encore nul renseignement.

Vous étiez et vous êtes pour moi l'idéal d'un chercheur sérieux des grandes vérités de la Nature. Je crois que, m'ayant connu, vous ne pouvez douter de ma sincérité. Si vous n'avez pu trouver quelque explication pour la production des photographies, il est très probable qu'on m'a fait des plaisanteries ; tant pis pour ceux qui agissent mal. Mais nous avons aussi travaillé chez vous; et, comme je me le rappelle, nous avons obtenu des résultats très curieux. Comme je me doutais, non pas sur l'extériorisation découverte par vous, mais sur des phénomènes obtenus, j'ai cherché et chercherai encore; une fois l'extériorisation étant prouvée, on l'obtiendra visible par la photographie. Peut-être, puisque vous l'avez obtenu, on peut artificiellement faire des photographies analogues. Veuillez me croire, je ne connaissais pas le moyen, et ce n'est pas toujours que nous réussissions. Il peut bien être que nos travaux avec Mme Lambert ne sont que trop vrais, mais les diamants les plus purs peuvent être imités.

Ne cherchez donc pas, mon honoré Maître, d'autres sentiments dans ma personne que le respect pour vous et votre science. Sans votre volonté je n'ai pas prononcé ni votre nom et je n'ai pas donné et ne donnerai pas à qui ce soit les résultats de mes recherches. Cherchez, mon Maître, je chercherai aussi, et nous parviendrons *quand même* à des résultats sûrs et positifs. Je vous écris en toute franchise, comme à un homme et maître en science que je respecte et de la part de qui j'attends la réciprocité, mais non des soupçons sur la mauvaise volonté de traiter les recherches scientifiques à la légère.

Mon cher Maître, daignez me répondre en m'envoyant votre nouvel ouvrage sur l'extériorisation et, croyez-moi, jamais je n'exposerai ni votre nom célèbre ni le mien, dans mille occasions où il pourrait être un doute. Votre réponse à M. B. m'a consterné ; mais vous voyez bien que moi-même, avant de me convaincre définitivement, je n'ai donné nul renseignement, nulle autorisation d'en parler. N'obtenant pas de bons résultats moi-même, j'avais des doutes et je voulais plus tard faire des recherches minutieuses.

Je suis persuadé, mon Maître, connaissant votre loyauté et honorabilité, que vous voudrez bien entretenir nos relations par écrit et nous faire part réciproquement et en confidence des résultats que j'obtiendrai peut-être, et que vous obtiendrez pour sûr, puisque vous êtes le seul et unique maître dans la question de l'extériorisation ; je ne veux rester que votre humble disciple. Vous avez en moi un adepte fidèle, sincère, et rien ne saurait ébranler l'estime que je vous porte.

Veuillez, mon Maître, m'honorer de quelques mots de réponse ; ce qui me prouvera que, de votre côté, vous ne doutez pas de ma sincérité envers vous, envers vos travaux et la science. Qui sait ? Peut-être on voulait vous jouer un tour de plaisanterie ; mais cela ne peut pas réussir entre gens de notre trempe. Dans l'espoir que vous agirez, en me répondant, comme un grand Maître envers un gentilhomme respectueux, vous voudrez bien agréer l'assurance de ma parfaite considération.

Votre tout dévoué,

J. DE JODKO.

Comme complément à cette lettre, je reproduirai ici un passage de l'article consacré par Mgr Méric, dans la *Revue du monde invisible* (nº du 15 juillet 1907), au *Corps humain et à son fantôme.*

Je dois rappeler ici une circonstance particulière. Le docteur Jodko se préparait à faire passer sous nos yeux quelques clichés de radiation lumineuse, d'effluves développés autour des mains. Je lui demandai s'il était vrai qu'il eût obtenu, la veille, un cliché de « deux personnes invisibles ». Je tenais à établir une distinction rigoureuse entre de simples effluves rayonnants et des personnages, double ou fantôme, dont les contours étaient parfaitement dessinés. Le docteur parut embarrassé, contrarié de la question. Après quelques instants d'hésitation, il me dit : « Eh bien, oui, c'est vrai ; hier, dans cette petite chambre, très mal éclairée, presque obscure à l'heure du soir, contrairement à toutes les lois de la photographie, le colonel X. a obtenu ce cliché. » Le docteur me présenta un cliché sur lequel deux personnes se détachaient avec une parfaite netteté. Le docteur ajouta avec une vive expression de mécontentement : « Ces expériences ne rentrent pas dans le cadre de mes travaux; elles me troublent, je ne veux pas m'en occuper. »

Il était difficile de séparer d'une manière plus tranchée les expériences scientifiques sur les radiations humaines et les expériences trop mystérieuses sur la photographie de l'invisible, fantôme ou corps astral. Nous tenons à cette distinction, qui nous paraît essentielle dans la question que nous étudions ici.

Ce passage prouve que M. de Jodko n'avait pas la conscience bien tranquille relativement à nos expériences ; elle montre ensuite avec quelle défiance il faut accueillir les témoignages de seconde main, surtout quand ils servent à appuyer une thèse préconçue. Dans aucune de nos séances on n'a obtenu le cliché de *deux personnes invisibles.*

ALBERT DE ROCHAS.



AU MILIEU DES REVUES

Une étude psychologique sur les tableaux médiumniques de Mlle H. Smith.

(*Archives de Psychologie*, Genève, juillet 1907.)

On sait que la psychologie est une science très exacte — tout juste comme la philosophie de l'histoire — et que les psychologues sont parfaitement à même de dire, en particulier, par quel subtil enchaînement de faits et de sensations tel ou tel phénomène médiumnique intellectuel s'est produit, tout en ne sachant pas, par les mêmes données, prévoir l'avenir. Maintenant, le professeur Aug. Lemaître, qui a pu déjà beaucoup examiner Mlle Hélène Smith en même temps que le professeur Flournoy et après lui, a publié une intéressante étude sur le procédé psychologique d'où sont sortis les tableaux religieux automatiques du fameux médium genevois, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs il y a quelques mois.

M. A. Lemaître nous apprend d'abord comment, en 1901, Mlle Smith s'adonna à l'étude de la peinture. Elle fréquenta à cette époque l'atelier d'une artiste, où elle prit régulièrement des leçons et où elle reproduisit d'après des modèles, mais jamais d'après nature, des paysages du meilleur goût. A la même époque remontent de fort beaux cadres, en un ciment de son invention et ornés de ravissants dessins en relief, dont elle entourait ses tableaux.

Entre temps, Hélène, dans ses états seconds, peignait encore (en 1903) deux aquarelles d'un cycle solaire, du même genre que les grandes vues « ultramartiennes » qui ont été reproduites par M. Flournoy (*Nouv. Observ.*, p. 157 à 161).

« Si l'on veut bien se rappeler — ajoute M. Lemaître — que plus anciennement Hélène avait peint à l'aquarelle, et d'après les visions qu'elle en avait eues, les portraits d'Astané et de Ramié (reproduits dans *Des Indes*, p. 155, et *Nouv. Observ.*, p. 138); s'il m'est permis aussi d'ajouter que plus anciennement encore, soit en janvier 1895, elle m'avait dessiné le portrait d'un enfant au berceau dont elle avait eu la vision très nette deux mois auparavant, il me semble qu'on est en droit d'affirmer qu'Hélène possédait un goût inné pour une certaine forme d'art, bien à elle, mais que ce goût n'avait pas pu se développer à cause des occupations fatigantes de sa vie journalière. »

Le Christ lui apparut pour la première fois à la fin de juillet 1900, dans un soleil qui avait succédé graduellement à un point lumineux. C'était pendant un séjour qu'elle faisait avec sa mère dans la villa de M. Lemaître, que celui-ci leur avait prêtée durant son absence pendant les vacances. M. Lemaître dérive cette vision de l'épuisement nerveux dont Mlle Smith avait été saisie, de l'isolement « au sein de cette nature si belle où l'âme s'élève et malgré nous monte aux sphères élevées » (ainsi que l'écrivait alors le jeune médium), et même de la visite que venait de lui faire un prêtre en soutane, sans la trouver.

« Mais il convient de remarquer qu'à ce moment-là il s'agit simplement d'une apparition du Christ, et non d'un portrait à exécuter. Ce ne fut que deux ans et quatre mois plus tard, exactement le 2 décembre 1903, — et dans cet intervalle Hélène s'était initiée à la peinture à l'huile, pour le paysage, il est vrai, et non pour la figure — que survint une seconde vision du Christ identique à la première, mais accompagnée cette fois de la voix de Léopold qui répéta à Hélène à plusieurs reprises : *Tu le dessineras !...*

» Quoi qu'il en soit, la vision de la figure du Christ, telle qu'elle s'était montrée à la fin de juillet 1900 et le 2 décembre 1903, fut reproduite, en grandeur naturelle et au crayon de charpentier, le vendredi 8 janvier 1904. Hélène, qui sentait qu'elle allait tomber en somnambulisme, avait recommandé à sa mère de veiller à ce qu'il n'entrât personne auprès d'elle, et en une seule fois elle traça sur le papier avec une rapidité surprenante — une demi-heure à trois quarts d'heure — le remarquable portrait qui allait devenir le prototype de ses inspirations subséquentes. La mère d'Hélène entendait de derrière la paroi, dans une pièce voisine, un bruit semblable à celui que l'on ferait « en grattant des taches sur le plancher avec un morceau de verre ».

» D'après le témoignage d'Hélène, qui eut l'amabilité de m'inviter presque de suite à venir admirer son œuvre, elle n'avait eu pour l'exécuter qu'à suivre avec le crayon les traits du Christ, lequel s'était penché et avait posé sa tête sur la feuille (préparée par Hélène), à l'instant même où elle entrait en somnambulisme.

» Quant à émettre un jugement sur la valeur artistique de ce portrait, j'y renonce pour cause d'incompétence et ne puis que donner l'impression qu'il me fit d'emblée et me fait encore. Le visage se présente de face, entouré de longs cheveux ondulés et portant une moustache assez fournie et la barbe courte mais entière. Le front taillé à angles droits est large et bas, les yeux sont étirés. Le tout revêt un caractère étrange de naïveté et de débonnaireté, avec un je ne sais quoi qui force l'attention et la retient.

» Il devait se passer une année entière entre le portrait du Christ dessiné au crayon et l'annonciation du même portrait peint à l'huile. Le premier a été crayonné le 8 janvier 1904 et le suivant a été prédit en janvier 1905 par des voix célestes qui avec douceur et rapidité répétaient à Hélène : *Tu le peindras!* A ce moment-là la subconscience d'Hélène avait suffisamment mûri ses idées pour lui faire savoir qu'elle devait préparer un panneau de bois et une palette avec des couleurs, au nombre d'une dizaine ou d'une douzaine, pour parer à toute éventualité.

» Détail curieux, ce fut au plus fort d'une grave

maladie de sa mère et la veille de sa mort que survint pour Hélène, le 9 mars 1905, le premier coup de pinceau du tableau annoncé. Elle s'était senti le bras pris comme si elle tenait déjà son pinceau et aussitôt, sans avoir eu le temps de la réflexion, elle se trouvait avoir peint en un quart d'heure et en somnambulisme le nez et les yeux du Christ.

» On eût dit vraiment que Léopold, — c'est-à-dire la subconscience d'Hélène, ou le Christ, forme d'idéalisation plus élevée encore que Léopold, — en prévision de la crise douloureuse qu'elle allait avoir à traverser incessamment à la mort de sa mère bien-aimée, avait tenu à lui procurer un puissant dérivatif, en lui faisant peindre sans tarder un portrait d'un prix inestimable, annoncé depuis longtemps.

» Ce fut pendant ses premiers mois de deuil, en mars et avril 1905, que s'effectua en neuf quarts d'heure le portrait peint du Christ, qui est une reproduction fidèle du portrait dessiné. Quelques semaines auparavant, pendant une nuit agitée, une voix avait répondu à la question d'Hélène : En combien de temps le peindrai-je ? — « *En quelques quarts d'heure !* » — Et en effet la durée approximative des sommeils d'Hélène, pendant qu'elle peint, est d'un quart d'heure. Il a fallu 9 de ces quarts d'heure pour le premier portrait du Christ, il en faudra aussi 9 pour le portrait de la Vierge, 26 pour le « Christ en Getsémané », etc. Mais ces quarts d'heure sont inégalement espacés, les intervalles qui les séparent pouvant varier de un ou deux jours à une ou plusieurs semaines.

» Voici le processus précurseur de ces sommeils périodiques, tel qu'il ressort de mes notes d'alors et tel qu'Hélène l'a raconté tout récemment, le 8 juin 1907, à M. J.-E. David, rédacteur à la *Gazette de Lausanne*, qui a pris la peine de l'écrire textuellement sous sa dictée et qui a bien voulu me le communiquer. Je copie e récit de M. David, qui concorde avec mes propres notes, sauf pour quelques détails que j'ignorais et que je mets entre crochets. C'est Hélène qui parle par la plume de M. David :

» Le matin en m'éveillant, étant encore au lit [je vois] et je sens un pinceau à ma main [gauche]. Je comprends qu'une séance va avoir lieu. Je saute à bas de mon lit, je mets ma robe de chambre et je m'assieds sur mon fauteuil devant le panneau de bois. Comme je tiens à savoir le temps que je reste ainsi et que, dans la suite de la séance, j'ai le cou roidi à ne pas pouvoir tourner la tête vers la pendule, je suspends ma montre là, sur la cheminée, de façon à pouvoir lire les heures et les minutes, rien qu'en levant les yeux. [Au bout de cinq à dix minutes] je vois se former sur la planche un nuage blanc très léger, mais qui s'épaissit, puis s'entr'ouvre en flocons, en grumeaux, dont chacun devient transparent. C'est comme du [givre] (Hélène m'avait dit « comme des moutons »). Enfin la transparence augmente et j'ai devant moi une vitre bien propre, bien transparente, derrière laquelle il n'y a rien. Alors, derrière cette sorte de vitre, le Christ se forme d'abord tout doucement, puis tout d'un coup il est là, bien net.

» A ce moment je suis encore parfaitement éveillée, puisque je lis l'heure à ma montre. [Au bout de deux minutes environ] la figure du Christ s'efface lentement. à l'exception d'une partie seulement qui reste très nette. Ce qui s'efface s'en va de la même manière que les flocons s'étaient formés. Alors le sommeil me prend, sans que je m'en doute. »

» Il résulte de cet exposé que la méthode de travail d'Hélène consiste en une collaboration très étroite entre l'état de veille et l'état hallucinatoire provoqué par le premier pour une échéance approximative. Cette méthode est au fond la même que celle déjà connue de ses langages et écritures automatiques. C'est la méthode à laquelle ont recouru pour leurs compositions dramatiques quelques littérateurs privilégiés comme M. de Curel, si bien analysé par Binet (1), ou des artistes comme Fra Angelico, qui, dit-on, peignait aussi en somnambulisme.

» Tandis qu'Hélène était en train de peindre ce portrait du Christ (ou plutôt dans l'un des intervalles entre deux de ses quarts d'heure), elle eut, en avril 1905, la vision rapide d'une femme, et elle se demanda qui c'était. A supposer qu'elle gardât un doute sérieux à ce sujet, les personnes qui lui rendaient visite lui ont certainement dit que ce devait être la Vierge, et qu'elle allait sans doute en peindre le portrait après celui du Christ.

» Il s'écoula cependant six mois avant qu'elle fût avertie, le 16 octobre 1905, d'avoir à tenir prêtes ses couleurs. Le panneau, de même grandeur que pour le portrait du Christ, fut préparé, à l'état de veille, de la même façon que le précédent, avec des couches blanchâtres passées sur le bois brut. Tous les soirs ou tous les deux soirs, Hélène renouvelait ses couleurs sur sa palette pour le cas où elle se sentirait prise le lendemain à l'heure de son lever.

» Enfin le 8 novembre, environ trois semaines après l'avertissement préalable, le premier coup de pinceau fut donné. Hélène fit d'abord les yeux et le nez de la Vierge. Huit jours après, le 15 novembre, survint le deuxième coup pour le bas du visage, puis deux jours plus tard, le 17 novembre, un troisième coup pour le tour de la figure et les cheveux. Le 28 novembre, après six coups de pinceau, le visage était complet. A l'usure des couleurs préparées, Hélène constate à son réveil ce dont elle s'est le plus servi.

» Ce portrait, qui fut verni le 20 décembre par Hélène, à l'état de veille, la satisfit complètement. « Il est idéal, délicieux dans son « extrême pureté », m'écrivait-elle en m'invitant à l'aller voir. Et, en fait, la carnation de la Vierge, un peu cireuse comme celle du Christ, est cependant d'une teinte moins bistrée et beaucoup plus rosée.

» En novembre 1905, avant que le portrait de la Vierge fût achevé, Hélène eut la vision d'un « homme à genoux embrassant une pierre », pour lequel elle commanda, en se conformant aux mesures qu'elle prit

(1) A. Binet, M. François de Curel, notes psychologiques. *Année Psychologique*, t. I, Paris, 1895, p. 119.

contre son divan immédiatement après l'apparition, un grand panneau de 1 m. 15 sur 0 m. 75. Elle eut de nouveau cette même vision en février 1906, et elle la désigna sous le titre un peu modifié de « Christ agenouillé au bas d'une « colline... »

» Au mois de mai 1906, dans une séance qu'elle eut avec sa bienfaitrice américaine, Mme J., il fut annoncé à Hélène qu'elle peindrait une série de six portraits au total. Mais le troisième, celui du Christ à genoux, n'arrivait toujours pas et l'été se passa à l'attendre... Sa venue se produisit au milieu d'octobre 1906, avec six bons mois de retard...

» Je vis en effet, le 18 octobre, la figure déjà fort reconnaissable (parce qu'elle reproduisait les traits du prototype au dessin et du premier portrait à l'huile) du Christ à genoux, désigné désormais sous le nom de « Christ en Gethsémané ». Trois coups de pinceau avaient été donnés, dans l'ordre suivant : le 14 octobre, pendant 20 minutes, pour les yeux et le front ; le 15 octobre, pendant 17 minutes, pour le nez et le bas du visage ; le 17 octobre, pendant 15 minutes, pour la chevelure.

» Le 17 ou le 18 novembre, des voix cristallines se firent entendre à Hélène; elles lui répétaient : *Noël, Noël !* et leurs échos nombreux et rapides finissaient par se perdre, en gamme ascendante, dans le lointain. Au jugement d'Hélène, qui me signala ce fait le 23 novembre, cela signifiait — nouvelle erreur — que le Christ en Gethsémané serait terminé pour Noël et qu'il s'écoulerait un mois avant que commençât la Crucifixion, prédite pour la fin de janvier 1907.

» A son neuvième coup de pinceau, le panneau s'étant trouvé insuffisant, Hélène avait peint une partie du rocher et de la draperie sur le bas de son chevalet, qu'elle eut ensuite toutes les peines du monde à nettoyer. Elle fut obligée de vite recourir au charpentier pour une rallonge d'environ quinze centimètres avec liteau de raccord et surveilla ce travail qui fut accompli chez elle, le 22 novembre. A ce moment-là la tête et le cou du Christ étaient achevés, la draperie et le rocher assez avancés pour qu'on pût se rendre compte que les jambes seraient totalement enveloppées.

» Loin d'être prêt pour Noël, le tableau du Christ en Gethsémané, qui avait si prestement débuté, resta en suspens; les coups de pinceau s'espacèrent et il n'y en eut pas un seul en février 1907. Cependant l'approche de Pâques raviva les impulsions du subconscient, de telle façon que le jour du Vendredi-Saint, qui tombait sur le 29 mars, un vingt-sixième et dernier coup de pinceau paracheva le grand œuvre.

» J'emprunte à M. David, qui l'écrivit sous la dictée d'Hélène, le récit, tout à fait conforme à celui qu'elle m'avait fait, de cette solennelle journée du Vendredi-Saint.

» Le jeudi je croyais, dit-elle, avoir achevé le tableau. Le vendredi, comme j'étais prête à sortir pour aller à l'église, je vis un pinceau dans ma main gauche ; j'en conclus que j'allais avoir une séance et je restai. Quand je me réveillai, j'avais à côté de moi un tout petit pinceau où il y avait de la couleur, mais il me fut impossible de trouver où j'avais retouché. Quelquefois, rarement, je me suis réveillée, ayant à côté de moi un pinceau ordinaire. Le plus souvent j'ai peint avec les doigts. A la fin de cette vingt-sixième séance, je vis le Christ à côté de mon tableau. Il était identique à son portrait. Il leva deux doigts, l'index et le médius, les bouts du pouce et des deux autres doigts se touchant, et il me dit : *Ne crains pas, ma force te suivra ! Dans les heures tristes et douloureuses de la vie, je serai avec toi. Ne crains pas.* Je sanglotais. Christ posa sa main sur mon épaule droite. Je levai la main gauche pour toucher sa main, mais il disparut. »

« Ce fut le 9 avril, qu'après y avoir été invité par Hélène, j'allai contempler son tableau. Du premier portrait à celui-ci il me sembla qu'il y avait eu, pour le rendu, un sensible progrès, même à ne considérer que la figure, qui seule était en cause dans le portrait primitif et où, avec les mêmes teintes plates, il y avait, si je ne me trompe, une légère asymétrie, qui a disparu dans le dernier. Quant au paysage, c'est moins le figuier qui m'impressionna, quoiqu'il soit original avec ses quelques feuilles fidèlement rendues et son tronc brossé à gros traits sans retouches, que le coloris vigoureux du coucher du soleil rougeoyant derrière les sombres collines, auxquelles le Christ en prière tourne le dos. Je fus surpris aussi du fondu et de la douceur qui règnent dans les ombres des plis de la robe, et surtout de la bienfacture des mains, qui sont d'une tonalité un peu noire, mais frappantes de réalisme. Ce sont bien des mains dignes du charpentier de Nazareth, et Hélène a été heureusement inspirée en leur donnant un relief saisissant.

» Si c'est aux quelques traits que je viens d'indiquer que se borna mon admiration à la vue du Christ en Gethsémané, j'en suis excusé puisque je ne suis pas même un peintre amateur ; mon incompétence ne m'autorise pas à retrouver dans les portraits d'Hélène... du Michel-Ange ou du Raphaël ! »

M. A. Lemaître raconte ici que, d'après certaines communications médiumniques qu'elle reçut, Mlle Hélène Smith serait justement une réincarnation de Raphaël ou de Michel-Ange; le médium lui-même refusa toutefois de croire à ces balivernes. Notre auteur continue en disant :

« Dans la *Gazette de Lausanne* (*Supplément* au n° du 19 juin 1907), M. J.-E. David a aussi relevé le type oriental, et suivant lui plutôt syrien ou copte que byzantin, de ces portraits. Il insiste de plus sur leur manque complet d'expression, et il explique d'une façon ingénieuse, par cette « vacuité totale » qui laisse un libre champ à l'imagination personnelle du spectateur, leurs prodigieux succès auprès des profanes et l'enthousiasme sans bornes d'Hélène elle-même pour ces figures.

» Aussitôt qu'on eut appris qu'Hélène permettait à tous ceux que cela intéressait d'aller voir ses tableaux, il y eut chez elle une telle affluence, sans parler des paquets de lettres et des télégrammes qu'elle recevait et auxquels elle répondait, qu'une autre qu'elle aurait

difficilement résisté à un pareil surmenage. Il en résulta pour les productions subliminales un arrêt forcé, et le tableau de la Crucifixion entre autres n'apparaîtra probablement qu'après le séjour de repos qu'Hélène se propose de faire cet été à la montagne.

» Le dimanche de Pentecôte, soit le 19 mai 1907, Hélène eut à 6 heures du soir une vision de son tableau de la Crucifixion qui lui avait été annoncé au commencement d'octobre, sept mois et demi auparavant. Étant debout dans son salon avec plusieurs personnes, elle vit apparaître une planche et se précipita à la cuisine pour en rapporter un bâton destiné à mesurer les dimensions de cette planche. Alors elle entra en somnambulisme et ne garda pas le souvenir de ce qui se passa dans la suite.

» Mme Wendt, qui assistait à cette scène, la raconta en ces termes à M. David :

» Comme je voyais Mlle Smith prendre des mesures avec son bâton, je lui demandai ce qu'elle faisait. Elle me répondit : Taisez- vous ! En ce moment j'entendis un crépitement dans le tableau du Christ à Gethsémané et Mlle Smith s'affaissa sur le plancher. J'approchai une chaise pour appuyer son dos, mais en touchant Mlle Smith, je reçus un choc électrique. Presque aussitôt Mlle Smith se mit à genoux. Elle joignit les mains. Elle était en extase. Au bout d'un instant elle se releva et dit : Laissez-moi ! Puis elle se sauva dans sa chambre, en proie à une forte émotion. »

» Ce qu'Hélène avait vu sur ou auprès de la planche qu'elle avait voulu mesurer, c'était le Christ souffrant, la tête légèrement penchée à droite et couronnée d'épines, avec le haut de la croix. Dans la même semaine elle vit à plusieurs reprises la Vierge qui allait et venait dans son vestibule, mais qui n'entra ni dans sa chambre, ni dans la cuisine. Est-ce le présage d'un second portrait de la Vierge qui viendrait après le tableau de la Crucifixion, contrairement à ce qu'on pourrait attendre de la vision antérieure d'une figure de femme autre que la Vierge ? L'avenir le dira, et au fond cela n'a guère d'importance psychologique après ce que nous venons de retracer de la première moitié de ce cycle de peintures religieuses, où nous avons vu les incubations et les développements se modifier au gré des circonstances extérieures.

» Mentionnons encore, avant de clore cet article, un fait tout récent, qui date du 11 juin dernier. Hélène eut, ce jour-là, au milieu d'autres visites, celle d'un fakir qui lui arrivait de Paris de la part de sa bienfaitrice Mme J., et dont elle me raconta une histoire prodigieuse de lecture de pensée et de reproduction d'écriture invisible, au moyen de quatre papiers soigneusement préparés et enroulés dans une autre pièce par un des visiteurs d'Hélène. Ce fakir parlait anglais et s'entretenait avec Hélène au moyen d'un interprète. Il a affirmé à cette dernière qu'il allait la rendre très riche et lui a promis la vente, au prix qu'elle voudrait, de son Christ à Gethsémané. Déjà une dizaine de jours avant cette visite, Hélène avait commencé à éprouver une sorte de détachement, qui s'est toujours accentué de plus en plus, de son grand tableau, et à s'affectionner au contraire davantage aux deux petits portraits, comme si elle avait le pressentiment de ce qui pourrait arriver, à savoir le départ du grand pour l'étranger, tandis que les deux petits lui resteraient. Peut-être aussi est-ce le pressentiment du manque de place dans son salon, du moment qu'elle aura à peindre la Crucifixion sur un panneau plus vaste encore que celui du Christ à Gethsémané. »

On sait que Mlle Hélène Smith (de son vrai nom Mlle Muller) a refusé jusqu'ici de laisser photographier ses tableaux.

Un Monseigneur « sourcier »

(*Cosmos*, Paris, 20 octobre 1907.)

Nous reproduisons textuellement la lettre que notre confrère le *Cosmos* a reçue de l'un de ses lecteurs — probablement un missionnaire — établi en Chine :

« Je sais bien par le *Cosmos* qu'il y a toute une littérature sur la question des *sourciers*. Par malheur, elle n'est point représentée sur les rayons de notre bibliothèque. C'est donc au *Cosmos* et à ses lecteurs que je vais transmettre la question qui m'est posée par un *sourcier*. Mon correspondant, qui n'est pas un moindre personnage qu'un vicaire apostolique, a sa réputation bien établie comme trouveur d'eau parmi les chrétiens de son diocèse, région fertile mais où l'on souffre souvent du manque d'eau. Il demande donc d'où peut venir le don précieux dont il jouit.

» Voici quelques détails sur sa manière d'opérer : peut-être sont-ils bien connus des spécialistes.

» L'opérateur suspend à une ficelle qu'il tient entre deux doigts de la main un morceau de métal. S'il y a de l'eau sous l'endroit où il se tient, sans faire aucun mouvement de la main, il voit le morceau de métal qui commence à décrire un cercle, d'autant plus grand que l'eau est plus proche ou plus abondante.

» Le métal n'est pas indifférent : une montre en acier ou en argent, la croix pectorale en or, du plomb, du cuivre donnent le résultat voulu. Le fer, le fer-blanc, l'aluminium, l'étain ne tournent pas. Chose curieuse, si on pose sur l'étain un morceau de charbon, l'expérience réussit à merveille : le charbon seul ne donne presque rien et l'étain seul rien du tout.

» Si l'opérateur n'est pas juste au-dessus de la source, le cercle se change en ellipse, allongée vers la veine liquide, pourvu que celle-ci ne soit pas trop éloignée.

» Le mouvement se fait invariablement dans le sens inverse du mouvement des aiguilles d'une montre, N.-O.S.-E. Quelque sourcier de l'hémisphère austral pourra-t-il nous dire si là-bas le mouvement est direct ?

» Tout le monde n'est pas apte à obtenir le mouvement. Les Européens, dit Sa Grandeur, me paraissent y être plus sensibles que les Chinois.

» La rotation commence plus ou moins tôt selon les personnes.

» Elle cesse aussitôt qu'une autre personne ou l'opérateur lui-même touche la main qui tient la corde.



» Il me semble, ajoute Sa Grandeur, avoir senti alors dans les mains ce qu'on éprouve en touchant une machine électrique, mais d'une manière faible, très faible. Peut-être cela provenait-il de l'imagination.

» Voilà les faits, Monsieur le Directeur, dont mon vénérable correspondant me demande une explication.

« J. M. »

« *Zi-ka-wei*, 23 septembre 1907. »

ÉCHOS ET NOUVELLES

Phénomènes médiumniques peu agréables dans l'habitation d'un magistrat italien.

Dans l'habitation de M. Maracino, procureur du roi à Ancône, depuis quelque temps on a pu vérifier d'étranges phénomènes qui impressionnèrent vivement toute la famille.

Nous avons cru intéressant de visiter personnellement le local et d'apprendre les faits de la bouche même des assistants.

Voici ce que nous ont raconté deux jeunes gens très intelligents, l'un étudiant, l'autre lauréat de l'Université, tous deux fils du magistrat en question :

« Depuis plusieurs jours, des faits étranges se vérifient dans notre maison. Pendant la nuit, nous avons entendu frapper à plusieurs reprises, et bouger des meubles dans des chambres inhabitées. Accourus aussitôt, nous ne perçûmes que des froissements et pas autre chose.

» En même temps, une curieuse agitation se manifesta dans la sonnerie électrique, qui, de temps en temps, se mettait à sonner pour son compte. Pensant qu'il pouvait s'agir de contacts des fils, comme il arrive assez souvent, nous fîmes visiter l'installation : elle était dans un ordre parfait. Toutefois nous l'avons fait renouveler ; cela n'a pas suffi ; peu de temps après, la sonnerie a recommencé à sonner de temps à autre pour son bon plaisir. Nous dûmes nous décider à couper le contact avec les piles.

» Jusqu'ici le mal n'est rien. L'ennui arriva lorsque, des parois de presque toutes les chambres, ont commencé à sortir des jets d'eau imprévus ; c'étaient quelques verres d'eau à chaque fois, qui finissaient par inonder le parquet.

» On appela des ingénieurs et l'on constata qu'il existait au salon une infiltration d'un water-closet de l'étage supérieur, mais cette infiltration ne pouvait communiquer de l'eau dans les autres chambres assez éloignées, étant donné surtout que les murs sont en briques pleines.

» Eh bien, ces jets d'eau, qui ont été vus par plusieurs personnes, outre nous, nous ont causé toutes sortes de désagréments : une nuit, ils ont rempli nos chapeaux ; aussi bien le jour que la nuit, nos lits sont leurs points de mire spéciaux : pour empêcher que ceux-ci finissent par être mouillés jusqu'au matelas, nous devons mettre sur eux des imperméables.

» Les mêmes ingénieurs auxquels nous montrâmes les traces de ces lancements d'eau ont déchiré le papiers de tapisserie à plusieurs endroits, sondèrent les murs, mais ne purent trouver une explication à ces indiscutables phénomènes.

» Mais aujourd'hui, les faits les plus saillants viennent de se produire.

» Dans la salle à manger, tout près d'un sopha, une tasse de lait est descendue tout à coup. L'un de nous était dans cette chambre et se retourna, entendant verser le liquide, dont il trouva le parquet mouillé.

» Peu de temps après, à une paume de la main de distance, un jet de café au lait se produisit.

» Stupéfiés, mais toujours incrédules, nous arrivâmes ainsi aux phénomènes les plus remarquables qui eurent lieu à l'heure du déjeuner.

» Notre frère, entendant l'histoire du jet de café au lait, avait dit en riant qu'un jet de vin aurait été préférable.

» Eh bien, vous croirez que nous plaisantons, mais avec toute notre sincérité nous pouvons affirmer que, peu de temps après, lorsque nous nous étions levés de table et que notre père se trouvait encore dans la salle à manger, il entendit tomber un liquide sur le sol : c'était du vin.

» A une petite distance de l'endroit où le vin était tombé, nous trouvâmes une grosse poire, et nous reconnûmes celle que, quelque temps avant, notre petite sœur avait demandée à table et qui lui avait été refusée, parce qu'elle avait mangé trop de dessert. La poire avait été mise avec le plateau dans le buffet fermé à clef ; on ouvrit le buffet et l'on vit qu'effectivement la poire n'y était plus.

» Ce fait nous donne à supposer que la force médiumnique productrice des phénomènes pouvait émaner de notre petite sœur et nous la suivîmes dans ses mouvements à la maison.

» Ce fut alors que tous deux, jeunes gens sans préjugés, nous avons vu en pleine lumière le plus curieux des phénomènes. Le voici :

» A l'étage au-dessus de nous demeure une dame qui s'occupe de spiritisme : en voyant les premiers faits, nous lui demandâmes quelques livres spirites, et elle nous en prêta deux que nous dressâmes l'un sur l'au-

tre sur un meuble situé dans l'entrée qui précède la salle à manger.

» Eh bien, l'un de ces livres, au passage de ma sœur, s'éleva tout à coup en l'air et alla frapper contre ses épaules, puis il tomba à terre, parcourut toute l'entrée en glissant, pénétra dans la salle à manger, et, juste au point d'où le lait était descendu, il s'attacha, ouvert, au milieu de la muraille.

» Ceci, nous l'avons vu de nos propres yeux et le fait est indiscutable.

» Le livre, en parcourant cette distance de 7 ou 8 mètres, procédait comme par ondulations et comme si une force l'avait poussé par traits.

» Lorsque nous otâmes le livre attaché à la paroi, nous essayâmes de l'y remettre, mais ce fut impossible tellement l'étrangeté de la manière dont il s'était attaché à la paroi était grande, étant donné le poids du volume : on aurait dit qu'il était aspiré par le mur et qu'il adhérait par la soustraction de l'air.

» Voilà les faits dans leur vérité ; personne de nous ne pense qu'il s'agisse là d'*esprits ;* mais que nous soyons en face d'une explication spontanée de cette force médiumnique qui, dans les séances de tant de *médiums*, a donné des phénomènes semblables de déplacements de corps, de coups, de mouvements, etc., ceci est indiscutable. »

(De l'*Ordine*, d'Ancône, 7-8 janvier 1908.)

Les mésaventures d'un « Yogui » à Paris. Le « comte A. de Sarâk ».

Dès le mois d'octobre dernier, nous avons entretenu nos lecteurs de la venue à Paris du « comte Albert de Sarâk », alias « Rama », et des quelques phénomènes qu'il avait produits, d'une manière ou d'une autre, dans une première séance, à laquelle il avait bien voulu m'inviter, entre autres personnes.

Quant à nous, nous étions fixés — ou à peu près — depuis que « Sarâk » avait refusé, sans aucun motif valable, de se soumettre à l'examen d'une Commission scientifique, alors que nous lui avions représenté combien il était désirable, dans l'intérêt même de sa propagande, que ses facultés merveilleuses fussent constatées par des savants autorisés. Rama nous répondit (on s'en souvient) que ce que les Occidentaux appellent la *science*, les *savants*, n'a point de signification pour les Orientaux, qui connaissent la supériorité de leurs *Sages* et de leur *Sapience*. On ne parvient à cette dernière que par une maturité de l'âme, qui ne s'acquiert que par les incessantes transmigrations d'un corps dans l'autre, etc. Soit. Mais alors on pourrait croire que Rama devait s'adresser aux âmes de choix, telles qu'on en trouve dans tous les états sociaux, même les plus humbles. Jésus choisit pour disciples des pêcheurs illettrés ; quand le jeune homme riche se présenta à lui, il commença par lui demander de distribuer ses biens aux pauvres. M. le « comte de Sarâk » s'avisa, au contraire, de mettre la Sapience aux enchères, comme l'Église avait fait pour les Indulgences : *dantes exaudit, non dantibus ostia claudit.*

Il ouvrit donc un cours de dix conférences et démonstrations expérimentales à des taux variant entre 250 et 500 francs, voire même davantage ; il ne lui fut point difficile de trouver à Paris quelques douzaines de messieurs et surtout de dames qui payèrent, mûs par un intérêt religieux et scientifique, ou même par une simple curiosité. On comprend, après cela, comment le rédacteur en chef de la *Revue Spirite*, dans un article



Le « Comte A. de Sarâk » et son fils Augusto.

très sympathique pour Rama, ait pu conclure en disant : « Le résultat le meilleur [de sa propagande à Paris] sera de faire passer chez lui le Pactole aux flots d'or : ce que je lui souhaite de tout mon cœur, pour lui, pour sa compagne dévouée et pour ses enfants. » On ne saurait mieux dire.

Il faut bien vivre, n'est-ce pas ? *Primum vivere, deinde philosophari.* Sans doute. Mais il nous faut remarquer que M. le comte de Sarâk pourrait parfaitement vivre sans son apostolat, ou que tout au moins celui-ci lui a déjà assez rendu pour lui permettre d'agir maintenant d'une façon moins intéressée. M. de Sarâk affirme, en effet, posséder une rente mensuelle de 1.400 francs, ce qui devrait suffire à un homme qui prêche aux autres le désintéressement des biens de ce monde. Le rédacteur en chef de la *Revue Spirite* atteste savoir que le comte de Sarâk a un jour déposé au Crédit Lyonnais la somme de 40.000 francs, et il a vu son portefeuille bourré de billets de banque.

D'abord les séances marchèrent à souhait. Les « phé-

nomènes » produits par Rama n'ont rien à voir avec ceux bien connus du *médiumnisme*, et dont l'uniformité a toujours frappé et même lassé les expérimentateurs : ces phénomènes en grande partie encore inexplicables, que nous retrouvons même dans la tradition, l'histoire, les croyances de tous les temps et de tous les pays. Mais ils ont absolument le caractère des tours de passe-passe qu'on voit exécuter par les prestidigitateurs. Quand nous assistons aux spectacles donnés par ces derniers, il nous arrive assez souvent de rester interloqués et de dire en riant : « Vraiment, je ne comprends pas comment ce satané escamoteur s'y est pris, dans ces conditions... » On dit quelquefois de même avec Rama. Mais cela ne signifie pas encore que les tours des prestidigitateurs et ceux de Rama soient des « phénomènes » authentiques. Il faut n'avoir jamais assisté à des séances médiumniques pour confondre ces dernières avec les performances de Rama.

Maintenant, le bruit avait couru, en décembre dernier, que quelques-unes des personnes qui sont à la tête de l'Institut Général Psychologique de Paris avaient assisté à des séances de Sarâk et qu'elles en avaient été émerveillées. Nous nous sommes refusés à y croire tant que nous n'en aurions pas reçu confirmation par les personnes en question elles-mêmes. D'abord M. Courtier, ensuite le docteur Ochorowicz n'ont pas tardé, en effet, à nous affirmer que leur opinion était loin d'être celle qu'on leur avait attribuée. M. le docteur Ochorowicz a mieux précisé les faits dans la lettre suivante, adressée à M. Gaston Méry :

Monsieur le Directeur,

Dans votre article sur une séance de M. de Sarâk, je trouve, entre autres, le passage suivant :

« ... Cette expérience, faite dans un coin du salon, n'eut pour témoins que deux ou trois personnes, dont le docteur Ochorowicz. Ces témoins la déclarent très réussie, etc. »

Pour ma part, c'est inexact. Je n'ai jamais déclaré à personne que cette expérience fût réussie — j'avais déclaré au contraire (à M. le secrétaire général de l'Institut Psychologique et à quelques autres assistants) qu'elle ne valait rien. M. de Sarâk n'ayant pas permis de constater, tout d'abord, si le morceau de la carte déchirée, qui devait traverser les parois de la boîte, se trouvait encore parmi les autres, dans sa main fermée, *immédiatement avant l'expérience*, personne ne pouvait savoir si le morceau en question ne se trouvait pas déjà dans la boîte. M. de Sarâk a eu largement le temps de l'y introduire, et il fut si bien caché, dans le mécanisme de cette boîte à musique, qu'on ne pouvait pas l'apercevoir à une première inspection.

En somme, je considérai cette « expérience » comme une simple plaisanterie.

Il n'en est pas de même de l'autre, préparée et exécutée en public, avec une solennité quasiment sérieuse. J'ai bien pu déclarer, comme vous le dites à peu près exactement, que la carte signée (pliée soigneusement pour être moins visible) est restée entre les doigts de M. de Sarâk, jusqu'au moment où celui-ci était tombé à terre (en écartant les bras, de façon à pouvoir atteindre, avec sa main droite, la fente de la porte). Mais j'avais déclaré, en même temps, que ce fut *tout* ce que je pouvais certifier. Or, ce qu'importait de savoir, ce n'était pas si la carte restait entre les mains de l'opérateur jusqu'à ce moment-là, mais bien ce qu'elle n'était devenue ensuite ? Le moment de la prétendue dématérialisation eut lieu plusieurs minutes après, et alors on ne pouvait plus être sûr si c'était le même petit bout de papier qui restait encore entre ses doigts.

J'ai été plutôt porté à croire que ce fût un autre, ayant surpris un mouvement suspect dans la direction de son cœur, sous sa robe de chambre. Mais ces doutes furent vite dissipés : un de mes amis, le docteur Gorecki, s'étant esquivé auparavant, déjà au moment où nous passions dans l'autre salon, et s'étant caché dans l'ombre de la rue, a vu la femme de chambre de M. de Sarâk sortir de la maison, déposer la carte à quinze pas de la porte cochère, à droite, faire encore quelques pas dans la même direction, et puis, rentrer à la maison. C'est à ce moment, seulement, qu'a eu lieu le transport officiel de la carte dématérialisée, qui, d'une façon non officielle, se trouvait déjà sur le trottoir.

Un autre assistant induit en erreur comme tout le monde, quant au moment réel du transport, et qui sortit quelques minutes après, n'a plus rencontré personne.

On a d'ailleurs remarqué que M. de Sarâk, tout en demandant de lui indiquer l'endroit où la carte devrait être trouvée, n'a pas voulu consentir à ce qu'elle soit transportée tout droit, en face de la porte cochère. La nature des « vibrations » s'y opposait, disait-il, ces vibrations ne se propageant qu'à droite ou à gauche, jamais en avant.

Je ne pouvais rien objecter à cette manière de voir, ne connaissant pas la nature intime de ces vibrations invisibles, mais ce que je puis garantir, c'est que la force visible qui transporta réellement le petit papier aurait été pour sûr remarquée par la fenêtre, si elle avait traversé la rue.

Pour être complet, je dois ajouter que M. de Sarâk est un sensitif; qu'en tant que sujet hypnotique, il présente certains phénomènes très remarquables, et que ce fut une peine pour moi que de le voir combiner le vrai avec du faux.

Mes amis et moi, nous avons été priés de ne pas divulguer publiquement la fraude, dans une réunion privée et gratuite, mais tous ceux qui se sont adressés à moi ont connu mon opinion dès le premier moment. Voilà pourquoi je suis obligé de rectifier cette petite inexactitude qui s'est faufilée dans votre compte rendu, d'ailleurs fort sagement réservé.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

J. OCHOROWICZ.

Paris, le 12 décembre 1907, 36, rue Saint-Sulpice.

Mais la soirée désastreuse entre toutes fut pour M. de Sarâk celle du 20 décembre. Voici le récit qu'en donne dans l'*Écho du merveilleux* M. Gaston Méry, le même qui avait pourtant soutenu la probable authenticité des phénomènes de matérialisation de Miller, l'année dernière. Nous n'apportons à cette narration que de légères coupures, rendues nécessaires par le manque de place :

Quand tous les spectateurs, payants et non payants, furent réunis dans le salon, M. de Sarâk parut. Il

s'avança d'un pas solennel et sacerdotal. Il était revêtu d'une sorte de tunique gris clair, qui lui tombait jusqu'aux talons et qui était serrée aux hanches par une large ceinture de taffetas violet. Par-dessus cette tunique, il portait la vaste robe, à manche pagode en soie blanche, relevée d'ornements roses, dont je l'avais vu affublé déjà... Il s'inclina fort civilement devant les mes, tendit la main à quelques messieurs, et alla s'asseoir à la droite de M. Barlet, président de la réunion.

M. Barlet déclara, presque aussitôt, la séance ouverte, et, après quelques mots de bienvenue aux assistants, donna la parole à « l'homme qui fait germer le blé ».

Celui-ci se leva, regarda un instant le plafond comme pour invoquer quelque divinité, sourit à l'assistance et commença...

Il parla une heure durant. Que dit-il ? Bien malin serait celui qui pourrait reconstituer ce discours zigzaguant, prononcé d'un ton inspiré, véritable méli-mélo de science, de philosophie, d'histoire, où revenaient à chaque instant les mots d'amour, d'altruisme, de liberté, d'égalité et de fraternité. En gros, M. de Sarâk se donna comme adepte des vieilles doctrines théosophiques de l'Inde, capable, avec l'appui des « maitres » de l'invisible, de capter les forces de la nature, encore inconnues de la science moderne, et de leur faire produire des phénomènes extraordinaires.

« J'apporte la vérité, affirmait-il, et je subirai, j'ai déjà subi le sort de tous ceux qui sont venus prêcher la bonne parole aux hommes. » Ici, il plaça une nomenclature des grands martyrs, sans oublier le Galiléen...

Moi, qui avais dans ma poche la lettre de M. Ochorowicz et à qui les grands gestes du faux prophète n'en imposaient pas du tout, je trouvai que tout de même, parler ainsi de la vérité, se comparer ainsi à Jésus-Christ, c'était pousser l'imposture un peu loin !... J'eus la tentation de protester. Je me contins, pour voir jusqu'où irait la comédie.

A la fin, M. de Sarâk annonça qu'il allait procéder à quelques expériences.

Dans les séances précédentes, il avait démontré son pouvoir sur le règne minéral en désintégrant la matière, sur le règne végétal en faisant germer des grains de blé. Ce soir, il allait prouver la puissance de sa volonté sur le règne animal, en faisant éclore des œufs de poissons.

Alors, toujours solennel, il fit le tour de la société en faisant examiner à chacun un morceau de vitre sur lequel étaient étalés quelques grains de caviar desséché, qu'il versa dans une sorte de vase à fleurs en verre teinté de rose, à demi rempli d'eau.

Après avoir enlevé son ample robe blanche, dont les plis et les manches, remarqua-t-il, pouvaient paraître suspects, il se fit lier les mains derrière le dos.

Il s'assit ensuite dans un large fauteuil de jardin.

Une fois installé, il pria deux des assistants de se placer, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et de suspendre, au-dessus de sa poitrine et de ses genoux, une nappe blanche, qu'une femme de chambre venait d'apporter.

Un troisième assistant, M. Lemerle, qui s'agenouilla devant le fauteuil, fut prié de tenir ses deux mains étendues pour soutenir cette nappe à environ 30 centimètres au-dessus du récipient rempli d'eau qu'on plaça entre les cuisses de l'expérimentateur.

Ces préparatifs achevés, on éteignit les lumières, sauf une lampe électrique, qui se trouvait sur la cheminée, à droite et un peu en arrière de M. de Sarâk.

Ce dernier se mit aussitôt à gémir, à geindre, à prononcer des paroles inintelligibles, parmi lesquelles on percevait, de temps en temps, les noms de Vichnou et de Brahma. Tout en geignant et en gémissant, le « yoghi » se balançait tantôt de gauche à droite, tantôt d'avant en arrière. Au bout de dix minutes environ, on ralluma les lampes. Et, tandis que M. de Sarâk, poussant de grands soupirs, l'air épuisé de fatigue, demeurait, les mains liées, dans le fauteuil, M. Lemerle prit le vase de verre rose et le montra à l'assistance.

Une demi-douzaine de poissons, dont quatre rouges gros comme des goujons et deux autres blancs, mais plus petits, frétillaient, dans l'eau claire, tout heureux sans doute de retrouver une liberté dont ils avaient été longtemps privés.

L'impression qu'à cette vue on éprouva fut, je crois, unanime. Bien que la plupart n'eussent pu, de leur place, surprendre le procédé par lequel les poissons avaient été introduits dans le pot à fleurs, chacun d'eux ne pouvait moins faire que de constater l'invraisemblance du phénomène. Ils auraient volontiers cru à l'éclosion des œufs ; mais, vraiment, c'était dépasser les bornes de l'imprudence que de leur demander d'admettre que, de ces œufs menus comme des têtes d'épingle, avaient pu surgir des poissons dont le plus long ne mesurait pas moins de dix centimètres.

La très charmante femme qui était à mes côtés résuma, je pense, le sentiment général en nous disant pittoresquement, à mes voisins et à moi :

— Il nous prend pour des poires!

Cependant, M. de Sarâk avait fait apporter des verres; il les remplit d'eau et y versa les poissons. Puis, après avoir fait sur chacun d'eux un geste de bénédiction, il les offrit à quelques dames...

A ce moment, je vis le jeune fils de M. de Sarâk, qui était assis sur un pouf près de sa mère, éclater en sanglots. Il prononça quelques paroles que je n'entendis point; mais sa voisine les perçut fort bien. Elle nous les traduisit plus tard. Le pauvre bambin avait dit en espagnol : « Maman, ils me prennent tous mes poissons ! »

Le père avait vu la scène. Il appela son fils, et, après l'avoir embrassé sur le front pour le consoler, lui remit la dernière coupe avec le dernier poisson...

Mais, pendant que ces choses se passaient, l'assistance était nerveuse. On entendait des chuchotements et les figures de quelques-uns des spectateurs avaient pris une expression sévère ou gouailleuse, selon les tempéraments...

M. Barlet, se levant, dit alors :

— Mesdames, messieurs, pour vous laisser librement échanger vos impressions, M. de Sarâk va se retirer un instant.

M. de Sarâk disparut en effet dans une pièce voisine.

Les langues se délièrent. M. Gabriel Delanne demanda le premier la parole. Il expliqua que, durant l'expérience, il avait entendu un bruit assez indistinct, comme celui d'un objet qui aurait heurté la paroi du récipient. Un autre assistant affirma qu'il avait entendu le même bruit suivi d'une sorte de clapotement...

Cependant, une dame, avec une animation très compréhensible, Mme la générale G..., disait à voix basse à ses voisins qu'elle n'avait pas seulement entendu un bruit suspect, qu'elle avait vu, de ses yeux vu, le *truc*. . M. le capitaine M..., qui était près d'elle, essayait, à

ce qu'il me semblait, de la calmer, de l'empêcher de répéter tout haut ce qu'elle venait de dire tout bas...

A ce moment, M. de Sarâk rentra. Il était soi-disant sorti pour laisser aux assistants toute liberté de faire leurs réflexions; mais il avait écouté à la porte... D'un ton agressif il se mit, en effet, à répondre aux objections, aux remarques, qui avaient été formulées... Puis, réclamant de nouveau le silence, il déclara qu'il allait procéder à une nouvelle expérience.

Il désigna un certain nombre de spectateurs et les pria de se ranger en rond, autour de signes cabalistiques tracés à la craie sur le tapis. Ces spectateurs devaient se tenir par la main et se toucher du pied.

M. de Sarâk se plaça au milieu du cercle. Il affecta, pour faire croire qu'il n'avait rien sur lui, de se frapper les cuisses et la poitrine. Toutefois, il ne demanda à personne de le palper...

On éteignit les lampes, toutes les lampes, cette fois. Quelqu'un compta jusqu'à vingt-cinq. Après quoi, on refit la lumière...

M. de Sarâk était toujours au milieu du cercle, mais il tenait dans sa main droite une plante verte, un *yucca,* je crois...

Il espérait sans doute que la vue de ce pseudo-apport allait soulever l'enthousiasme; l'apparition du *yucca* ne souleva que des sourires. Alors, le faux mage s'éloigna furieux, disant qu'il ne continuerait pas ses expériences et laissa en plan ses invités, payants ou non...

Il n'y avait plus qu'à s'en aller. C'est ce qu'on fit. Mais, dans la rue, une sorte de petit meeting s'organisa.

Chacun raconta ce qu'il avait vu. Pour ce qui était de l'apport, tout le monde tomba d'accord que M. de Sarrâk avait sans nul doute caché la tige de *yucca* sous ses vêtements avant d'entrer dans le cercle : c'était même pour pouvoir l'y insinuer qu'il était, quelques instants auparavant, sorti du salon, sous prétexte de nous laisser discuter...

Mais, en somme, c'était là une conjecture. En fait, on n'avait rien surpris.

Il n'en était pas de même pour les poissons.

Et voici que Mme la générale G... raconta :

— Vous avez sans doute remarqué, dit-elle, que la nappe, soutenue par les deux mains de M. Lemerle, s'était retroussée, à l'insu de ce dernier, du côté gauche du fauteuil. Grâce à cet incident, on pouvait, de ma place, en se baissant un peu, apercevoir tout ce qui se passait dessous. On le pouvait même d'autant mieux que le pan droit de la nappe, qui, celui-là, tombait normalement, se trouvait éclairé par la seule lampe qu'on n'eût pas éteinte et formait ainsi une sorte d'écran lumineux.

C'est sur cet écran que je vis, à un certain moment, se détacher avec netteté une sorte de tube qui s'allongea hors de la poitrine de M. de Sarâk, et qui vint s'appuyer sur le bord du récipient rempli d'eau. A ce moment j'entendis, moi aussi, un premier bruit. Puis, je vis quelque chose, comme un jet de liquide, sortir de ce tube et tomber dans le vase. A ce moment, j'entendis un second bruit, une sorte de clapotis. Voilà le fait. Quant à l'explication, elle me paraît simple. M. de Sarâk, au moyen de quelque appareil à air comprimé, placé à la hauteur de ses reins, et qu'il actionne de ses mains liées, amène d'abord le tube à la hauteur du récipient, puis, en pressant de même sur quelque poire en caoutchouc, il en fait jaillir l'eau et les poissons...

Le capitaine M... confirma le récit de Mme la générale G... Comme elle, il avait vu, distinctement, le tube se détacher de la poitrine de M. de Sarâk, atteindre le bord du vase, puis dégorger eau et poissons.

Tels sont les faits.

Le lendemain de cette séance, *le Matin* publiait un article intitulé : *Le faux Yogui. Des trucs, ses miracles. Fort maladroits ses trucs.* Le *Journal*, l'*Intransigeant* qui s'en occupèrent à leur tour, ne se montrèrent guère plus admiratifs pour le « Grand Initié ».

M. de Sarâk répondit par des lettres adressées aux différents journaux, dans lesquelles il protestait contre l'accusation de fraude qui lui était lancée et proposait de répéter, « devant un jury formé par les cinq rédacteurs des principaux journaux de Paris, dans tous ses détails, l'expérience de la génération et de l'éclosion des poissons ». M. Gaston Téry, rédacteur du *Matin,* se rendit donc chez le Mage, qui déclara ne l'accueillir qu'à titre privé, mais qu'il refusait de recevoir le rédacteur du *Matin*. Dans ces conditions, M. G. Téry juge qu'une expérience devenait à peu près inutile, et qu'il ne lui restait qu'à se retirer. Les rédacteurs du *Gaulois*, du *Figaro*, de la *Liberté*, n'ont pas soufflé mot de ce qu'ils avaient vu; seulement M. F. Divoire, de l'*Intransigeant*, s'est déclaré convaincu.

Maintenant une question se pose : qui est ce « comte de Sarâk » ?

M. Léopold Dauvil, de la *Revue Spirite*, dit avoir tenu entre ses mains des pièces « dont la légalisation, les timbres, les signatures ne peuvent être mis en doute (pourquoi ?). Ce sont :

1° Son acte de naissance dans l'Inde en 1855 comme fils reconnu du sieur de Diaz;

2° Le titre de docteur en médecine que lui conféra, en 1888, à Madrid, la Faculté royale de la capitale espagnole;

3° Son diplôme de membre de l'Académie des sciences psychologiques des États-Unis;

4° Son brevet de 33e Honneur de la franc-maçonnerie.

Incontestablement, M. de Sarâk peut être né dans l'Inde, mais n'est pas un Hindou; il suffit de le voir pour s'en rendre compte. Son accent, la tournure de ses phrases décèlent un Espagnol, ou un Italien du Nord. Il a longtemps vécu dans l'Amérique du Sud — peut-être une quinzaine d'années — et quelques années aussi aux États-Unis. Dans ces dernières années, il habita Menton; les théosophes, spirites, etc., assez nombreux aux environs de Nice, commencèrent par le porter aux nues; maintenant, après l'avoir bien connu, ils le traînent aux gémonies. M. le docteur J. Breton, de la Société d'Études Psychiques de Nice, après avoir écrit des comptes rendus assez admiratifs sur les phénomènes de Rama, sait à présent à quoi s'en tenir. On en raconte de belles, là, sur la Côte d'Azur, au sujet du Grand Initié. Il faudrait peut-être aussi questionner à ce sujet le docteur Pascal, secrétaire de la Société Théosophique de France... Le journal spirite argentin *Constancia*, dans un de ses derniers numéros, déclare que Sarâk a déjà été démasqué à Buenos-Ayres, Valparaiso, Lima; il ajoute même quelque chose encore que nous ne saurions reproduire sans l'avoir d'abord contrôlé.

VESME.

Une grêle merveilleuse ?

La *Revue du Monde Invisible*, de Paris, qui s'occupe des phénomènes supernormaux au point de vue catholique, publiait dans sa livraison du 15 août la suivante information :

« Il s'est passé à Remiremont, dans les Vosges, le 26 mai dernier, un événement merveilleux, d'une portée considérable, dont la presse locale, nous ne savons pour quelle cause, s'est abstenue de parler.

» La *Semaine religieuse* elle-même, par un sentiment de discrétion, peut-être exagérée, pendant plus de six semaines, a gardé le silence.

» On nous fait savoir que l'autorité ecclésiastique vient enfin de faire faire une enquête canonique : près de cent témoins ont été entendus et, dans son numéro du 19 juillet, la *Semaine religieuse* a déclaré que l'enquête avait conclu en faveur de l'authenticité indéniable du fait merveilleux.

» Le rapport a été soumis à une des sommités de la science, et, dès que sa réponse aura été donnée, Mgr Foucault, évêque du diocèse, émettra un jugement définitif et officiel.

» En attendant, voici le fait :

» Le 20 mai, lundi de la Pentecôte, devait être célébrée avec grande pompe, à Remiremont, la fête du Couronnement de Notre-Dame-du-Trésor. Mgr Foucault, qui devait la présider, avait invité les évêques de Nancy, de Verdun et de Belley. Une grande procession, à travers les rues de la gracieuse et catholique petite cité, faisait partie du programme.

» Or, au dernier moment, la municipalité interdit la procession à l'extérieur de l'église, au grand désappointement de toute la population.

» La fête, néanmoins, fut célébrée avec toute la solennité possible, et la piété des habitants fut d'autant plus grande que leur tristesse l'était davantage.

» Quelques jours après, le ciel donnait sa réponse.

» Le dimanche suivant, 26 mai, à 5 heures et demie du soir éclata soudain, sur Remiremont, un orage épouvantable. *Vers la fin, des grêlons, de la grosseur d'un œuf de poule coupé en deux du haut en bas, se mirent à tomber, lentement, et à distance les uns des autres, et sur leur surface plane se voyait par transparence l'image de Notre-Dame-du-Trésor.*

» Des centaines de personnes ont été témoins de ce prodige, qui a grandement consolé tous les pieux fidèles et jeté dans la stupeur tous les libres penseurs de la région. »



L'image de Notre-Dame-du-Trésor
qui était reproduite sur les grêlons tombés à Remiremont.

Maintenant, le directeur de la *Semaine religieuse de Saint-Dié* écrit :

Saint-Dié,
le 22 octobre 1907.

« Monsieur,

« Au sujet des grêlons-médaillons tombés à Remiremont au soir du 26 mai dernier, huit jours, jour pour jour et heure pour heure, après l'interdiction portée par la municipalité contre la procession qui devait clôturer les fêtes du couronnement de Notre-Dame-du-Trésor, je ne puis que vous dire ceci, Monseigneur demandant plutôt la réserve qu'autre chose, au moins pour le moment.

» L'enquête canonique a eu lieu, 114 témoins de tout âge et de toute mentalité ont été entendus et ont déposé, sous la foi du serment, avoir vu sur un certain nombre de grêlons l'image de Notre-Dame-du-Trésor qui venait d'être couronnée le lundi précédent. Ces grêlons ont tombé à la fin de l'orage, doucement, mêlés aux autres grêlons ordinaires.

» Parmi les 114 témoins, il n'y a ni prêtre ni religieuse ; mais il y a un pharmacien, un coiffeur, un employé de chemin de fer...

» L'authenticité du fait matériel est indéniable. C'est bien l'image de Notre-Dame-du-Trésor que portaient ces grêlons-médaillons, en moyenne gros comme un œuf, en ayant d'ailleurs la forme pour la plupart, mais d'un œuf coupé en deux. On voyait l'image, disaient les témoins, comme on voit des décorations dans certains presse-papier en verre. Ces grêlons n'ont tombé qu'à Remiremont et à Saint-Étienne, paroisse tout à fait voisine, alors que l'orage a été général et s'est

étendu à toute la contrée. » Restait l'explication du fait. C'est alors que Monseigneur a communiqué à M. de Lapparent tout le dossier de cette affaire.

» M. de Lapparent, en son for intérieur, admet le caractère surnaturel du fait et son authenticité, il y voit la main de la Sainte-Vierge, en raison surtout des circonstances de lieu, de temps et autres. Mais pour prononcer un verdict au nom de la *science*, M. de Lapparent déclare qu'il ne peut pas le faire parce qu'il lui manque l'objet matériel. « Donnez-moi un grêlon, dit-il, et alors je pourrai juger, analyser et me prononcer. »

» Son argumentation est très juste. Or, personne n'a eu la pensée ni de conserver par un moyen quelconque ni de photographier un seul grêlon : c'est ce que nous avons regretté dès la première heure.

» M. de Lapparent ajoute qu'il se pourrait qu'un courant électrique rencontrant une médaille ait impressionné les couches d'air où la grêle s'est formée et qu'on a exemple de grêlons portant des images de toutes sortes. Mais alors pourquoi pas *tous* les grêlons ? pourquoi rien qu'à Remiremont ? pourquoi au jour de huitaine et à l'heure de l'interdiction ? Voilà les preuves *morales* en faveur du surnaturel. Regrettable que la preuve matérielle fasse défaut... »

On nous permettra d'imiter la prudente réserve de M. de Lapparent.

L'armoire ensorcelée de Lyon.

Le *Progrès*, journal quotidien de Lyon, nous raconte l'histoire extraordinaire, non pas d'une maison, mais d'une armoire hantée. Voici comment le rédacteur du *Progrès* s'exprime sur ce fait :

« C'est à une portée de tramway de Lyon — une longue portée, il est vrai — chemin de Meyzieux, à trois cents mètres de la maison de Genas. Une sorte de poterne, comme on en trouve aux vieux remparts, troue l'alignement des modestes façades. On arrive dans une grande cour de ferme : chiens jappant, poules picorant, meules de paille, fumier fumant ; autour des deux puits aux margelles verdissantes, des laveuses.

» Notre arrivée fait tout de suite une rumeur. A peine avons-nous le temps de nous présenter à Mme Méraud que déjà tous les voisins nous entourent. Ils connaissent, les voisins, l'extraordinaire phénomène qui motive notre visite, et ils ont l'air de croire que nous venons leur en donner la clef, comme ça, tout de suite !

» M. Méraud prend très gaiement l'aventure. Il nous fait en riant le récit suivant :

« C'est très rigolo, cette histoire-là ! Je ne crois ni à Dieu ni au diable, ni aux esprits, mais je paierai un bon dîner et de bon cœur à qui me dira ce qui tape dans mon armoire.

» Il y a quinze jours aujourd'hui que ça a commencé. Nous étions à table lorsqu'on entend comme quelqu'un qui aurait frappé deux coups forts sur du bois : toc, toc ! puis plusieurs coups pressés plus faibles.

» On alla voir à la porte, à la fenêtre, rien, personne ! Un moment après encore : toc, toc !... toc, toc, toc. Cette fois je ne m'y trompe pas, çà ne venait pas de la porte, mais de l'armoire ou du mur.

» J'allai ouvrir l'armoire, je regardai autour, je sondai le mur, les outils, la cage de la tourterelle, je cherchai dans la pièce à côté. Rien !

» Environ une heure après, nouveau battement, mais à coups plus espacés et plus sonores ! Et ça a duré comme ça toute la nuit d'heure en heure jusqu'à cinq heures du matin.

» Et chaque nuit, depuis, ça recommence, tantôt plus fort, tantôt plus faible, mais à intervalles réguliers. Les premiers toc-toc commencent à six heures moins dix. Une fois seulement ils se sont fait attendre jusqu'à sept heures et demie...

» Alors j'ai dit aux voisins de venir. Chaque soir c'est plein de monde ici et malgré ça, quand l'heure vient, ça tape toujours dans l'armoire. J'ai fait mieux que ça. Pour me rendre compte et trouver le mystère, *j'ai tiré l'armoire, les portes grandes ouvertes, tous ceux qui étaient là se sont mis autour en la tenant avec les mains... et malgré ça toc-toc ! toc-toc-toc...* Comme d'habitude !

» Au-dessus de la pièce où nous sommes, il n'y a qu'un grenier. J'ai enlevé tout ce qu'il y avait pour être sûr qu'aucun animal ne pouvait s'y cacher.

» La chambre de ma fille est à côté. Elle ne s'est aperçue de rien.

« — Comment, demandai-je alors à la jeune fille, une jolie luronne de dix-sept ans, aux beaux yeux francs et rieurs, comment, mademoiselle, vous couchez là-haut et vous n'avez pas peur toute seule ?

« — Et de quoi voulez-vous que j'aie peur ? Le diable ou les esprits perdent leur temps s'ils veulent m'empêcher de dormir.

« — Sûr, reprend le père. D'ailleurs il n'y a pas à dire, les voisins sont là qui ont entendu comme nous. On a bien regardé, bien fouillé partout. On n'a rien trouvé. C'est drôle, mais c'est comme ça. J'ai déplacé l'armoire, elle était près de la porte, je l'ai mise près de l'escalier. Ça a continué. Le bizarre c'est que quand nous sommes couchés, là, dans notre chambre qui donne sur le chemin, ce n'est plus dans l'armoire que résonnent les toc-toc, mais dans la rue, contre les vitres de la fenêtre. Je n'y comprends rien.

» Tout en parlant, M. Méraud me montre l'armoire ensorcelée. C'est une modeste armoire de sapin à doubles battants, pleine de linge soigneusement plié. J'inspecte les parois minces, la corniche, le fond. Aucune supercherie ne semble possible dans ce meuble très banal.

» L'armoire est placée à côté d'un escalier de bois qui conduit à l'étage supérieur, où, près du grenier, se trouve la chambre de la jeune fille, de son jeune frère et de sa petite sœur âgée de six ans...

» Nous nous sommes enquis pour savoir si ces toc-toc ne seraient pas des bruits de propagation venus soit d'un atelier voisin, soit d'une canalisation quelconque.

» Or, il n'existe à proximité, à soixante mètres environ, qu'une tuilerie; cette tuilerie ne fonctionne pas la nuit et elle ne possède aucun moteur qui puisse propager pareils bruits. Aucune canalisation d'eau ni de gaz ne passe par là. Les câbles des tramways sont à plus de 600 mètres.

» Hâtons-nous de dire que nous n'avons pas constaté nous-même les faits que nous venons de relater. Nous les tenons seulement de nombreux témoins oculaires et auriculaires dignes de foi. »

Eusapia à l'Institut Général Psychologique.

Mme Eusapia Paladino a terminé, dans les premiers jours de janvier, la série de séances qu'elle a données à l'Institut général psychologique de Paris. Les expériences durèrent deux mois, devant un petit groupe d'investigateurs, dont faisait partie Mme Curie. Il paraît que les résultats ont été appréciables, bien que les phénomènes constatés n'aient pas été aussi marqués qu'on les obtient parfois par la médiumnité d'Eusapia.

C'est la troisième série de séances que le fameux médium donne à l'Institut général psychologique, depuis deux ans. Il paraît que le compte rendu en sera, cette fois, publié.

Gérald Massey.

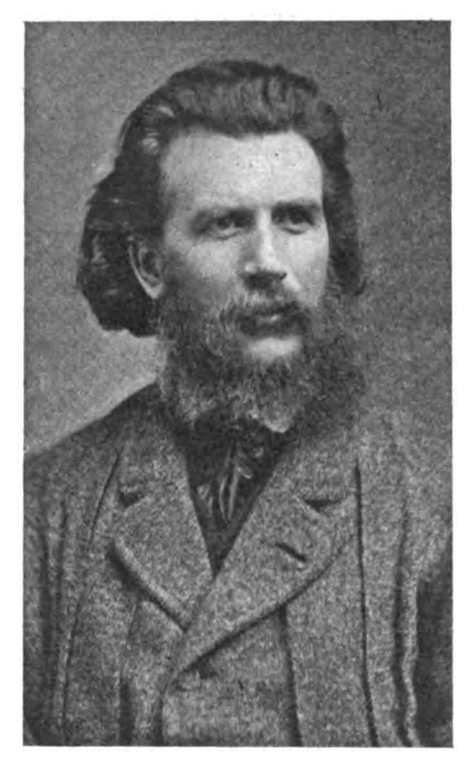
Gérald Massey, qui est mort à Londres le 29 octobre dernier, est un homme dont on peut dire que sa vie est faite pour encourager celle de ses semblables. Son enfance s'est passée en des circonstances d'une telle pauvreté, qu'il disait lui-même n'avoir pas eu d'enfance, ne s'étant jamais trouvé délivré de la préoccupation épuisante du pain quotidien. Malgré ces circonstances, qui paraissent si défavorables au développement, Gérald Massey obtint une place si honorable dans le monde littéraire, que tous les principaux journaux déplorèrent sa perte en des nécrologies parfois fort étendues.

Pour les personnes qui s'occupent de métapsychisme, sa vie et ses écrits sont surtout intéressants parce qu'il a été un spirite des plus anciens et des plus convaincus. En 1852, il fit courageusement une conférence aux Sécularistes sur le spiritisme; en 1872, il fit une autre série de conférences sur le même sujet à la Saint George Hall.

Il est intéressant de noter que sa dévotion au spiritualisme moderne se combinait en lui avec un enthousiasme profond pour la cause des pauvres et des opprimés. Cette combinaison de sentiments ne doit pas être regardée comme une simple coïncidence. Pour Massey, le spiritualisme moderne était un vrai évangile. La certitude de la survie qu'il croyait avoir acquise n'avait aucunement amoindri en lui le sentiment de la valeur de la vie humaine; d'ailleurs, le souvenir des privations qu'il avait subies au cours de sa première jeunesse a sans doute enhardi ses sympathies envers les autres miséreux.

Relativement à ses études midiumniques, Gérald Massey a écrit :

« Ça été pour moi et pour bien d'autres encore un tel soulèvement de l'horizon intellectuel et un tel rapprochement des cieux — une telle transformation de la foi en des faits — que je puis seulement le comparer au sentiment que j'aurais éprouvé si j'étais parti sur un navire, étant enfermé dans une cale, prisonnier, n'ayant pour toute lumière que celle d'une bougie,



Gérald Massey.

ignorant la splendeur qui s'étend sur ma tête, aveugle aux mille possibilités de l'être — et puis, si tout à coup j'avais pu monter sur le pont, pour la première fois, par une magnifique nuit étoilée, pour voir le mécanisme admirable du firmament tout imprégné de la gloire de Dieu (1). »

Gérald Massey est connu surtout pour ses poèmes : *A Tale of Eternity*, etc. Il considérait toutefois que son œuvre la plus importante était la dernière qu'il a écrite : *Ancient Egypt, the Light of the World*, qui a paru à la fin de septembre dernier, quelques semaines seulement avant sa mort. La petite préface de cet ouvrage a été écrite par l'auteur le 29 mai 1907, alors qu'il achevait sa soixante-dix-neuvième année. Cet ouvrage, dont on n'a tiré que 500 exemplaires, occupa plus de 20 années de sa vie.

H. A. Dallas.

(1) Le passage a été tiré d'un petit livre maintenant hors de circulation, intitulé : *Concerning spiritualism.*





Aux Lecteurs des ANNALES.

Sans doute, lorsque nous avons dernièrement annoncé que les **Annales des Sciences Psychiques** *allaient se transformer en une Revue illustrée, un grand nombre de nos lecteurs auront craint que la chose ne pût se faire sans que le caractère sérieux, expérimental et scientifique de notre publication eût à en souffrir. Nous espérons que ce premier fascicule suffira à prouver que cette crainte n'était pas justifiée, et que les gravures dont nos colonnes sont parsemées, tout en augmentant l'attrait des articles, revêtent une considérable valeur documentaire. Ainsi, qui ne comprend pas que l'étude sur* **Blake** *serait incomplète, si nous n'avions pas reproduit ici quelques-unes des images que le grand Visionnaire fixait si heureusement par son burin? L'article de* **M. de Rochas** *serait-il entièrement compréhensible, si nous n'avions pas placé sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes des photographies dont il discute la valeur? La reproduction de l'image de* **Notre-Dame-du-Trésor**, *qu'on prétend avoir vue sur les grêlons, ne fournit-elle pas une indication utile? N'est-il pas jusqu'aux portraits de sujets tels qu'***Eusapia** *et* **Sarâk** *qui constituent des documents physiologiques et physionomiques appréciables? Si* **Mlle Hélène Smith** *avait autorisé la reproduction de ses tableaux médiumniques, l'étude de M. Lemaître n'aurait-elle pas gagné en intérêt et en clarté? Et en quoi ces gravures ébranleraient-elles le sérieux et la valeur scientifique des articles auxquels elles se rapportent?*

Nous n'insistons pas sur la prévention mesquine que pourraient nourrir contre les améliorations des **Annales** *les personnes qui s'en trouveront dérangées dans leurs habitudes, et nous éprouvons une confiance entière que la faveur des personnes adonnées à l'étude des sciences psychiques nous permettra d'accomplir la tâche pénible, mais si utile que nous nous sommes proposée.*

La Rédaction.

Le Gérant : DROUARD. 20-1-08. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

18me Année — 1er Février 1908 — N° 3

PROF. CÉSAR LOMBROSO

EUSAPIA PALADINO ET LE SPIRITISME (1)

I. — *Observations et batailles.*



Prof. César Lombroso qui en cet article rompt une lance en faveur de l'hypothèse spirite.

J'ai déjà eu l'occasion de remarquer que l'étude des anomalies somatiques et fonctionnelles d'Eusapia Paladino était destinée à fournir un commencement d'explication de ses étranges facultés, comme la névrose pour le génie du Tasse, de Leopardi, de Colomb. Mais une étude psychiatrique n'en avait pas été faite encore; je viens seulement d'en tracer les premières lignes.

Rien d'anormal n'apparaît, au premier coup d'œil, dans ses caractéristiques extérieures; en dehors d'une mèche de cheveux blancs, qui entoure un enfoncement du pariétal gauche — enfoncement ayant été causé, à ce qu'elle m'a dit jadis, par un coup de casserole qui lui a été donné par sa belle-mère, ou, selon une autre version dont elle est également l'auteur, de ce qu'elle est tombée d'une fenêtre à l'âge d'un an. Elle pèse 60 kilos, et le poids ne varie pas après les séances; elle a une sténocrotaphie, c'est-à-dire le diamètre bizygomatique plus grand que celui frontal (127 à 113); une dolichocéphalie (73), qui est cependant ethnique; une petite circonférence de la tête (530); une asymétrie aussi bien dans le crâne que dans le visage, le côté droit étant plus développé. L'œil gauche présente le phénomène Claude Bernard-Hörner comme chez les épileptiques. Les paupières choroectopiques en haut et à l'intérieur, ne réagissent que faiblement à la lumière, mais bien à l'accommodement. La pression artérielle, mesurée avec le sphygmo-manomètre de Riva-Rocci, a donné les résultats suivants :

Premier essai :	à droite 200	à gauche 230
Deuxième essai :	— 200	— 239

Elle présente donc une asymétrie dans la pression, phénomène qui est fréquent chez les épileptiques. Comme ces derniers, elle présente un gauchisme tactile considérable, puisque l'esthésiomètre montre que l'extrémité des doigts de sa main droite est très peu sensible : 5 millimètres, alors que les doigts de la main gauche réagissent à 2,5. La sensibilité générale examinée avec le radeau de Rhumkorff présente, au contraire, du dextrisme, puisque la sensibilité électrique est de 73 millimètres à droite et de 35 à gauche; la sensibilité dolorifique, de 60 à droite et 30 à gauche, de toute manière beaucoup plus délicate que chez les personnes normales, dont la sensibilité générale, éprouvée par la même méthode, marquait 45 millimètres, et la sensibilité dolorifique 20 millimètres. La sensibilité barique est inégale, avec gauchisme ; le sujet trouve plus lourd le même poids quand il le tient dans sa main gauche ; il perçoit des différences de poids de 5 grammes. La sensibilité des os au diapason est de 5 à droite, 8 à gauche ; elle manque de face. Avec le petit dynamomètre de Regnier-Mathieu, elle marque 11 kilogrammes à droite et 12 à gauche. Au moment où elle allait tomber en trance, l'appareil marqua 15 de chaque main. Elle soutient de la main droite, avec le bras tendu, un poids de 500 grammes durant une minute et 2 secondes ; à gauche, durant 2 minutes. Elle a des zones hyper-

(1) Reproduction réservée.

esthésiques, surtout à l'ovaire ; elle a la boule œsophagienne des hystériques, et un affaiblissement général aux membres du côté droit (1).

Le champ visuel, étudié par le docteur Sgobbo, parut large et régulier. Les réflexes des tendons sont moins sensibles à droite ; même on ne parvient à les provoquer que par le phénomène de Jendrassik ; à gauche, ils sont nuls. Le sujet ne ressent rien à l'appareil de d'Arsonval ou aux rayons Roëntgen.

Une fois, pendant qu'elle était dans un état normal et en pleine lumière, on lui fit tenir pendant 4 minutes la main droite sur une plaque photographique entourée de trois feuilles de papier opaque ; cela suffit pour qu'elle entrât en trance et pour qu'elle ressentît à la main une sensation de frisson électrique. Quand on développa la plaque, à la place correspondante à son index, il resta une ligne informe de la longueur du doigt. Ce fait, qui se rattache peut-être à la radio-activité spiritique, peut être rapproché d'une autre anomalie qui a été observée par Flammarion et qui consiste en une clarté diaphane aux contours des doigts, qui en forme presque un second contour déformé. « Lorsque j'ai ce signe, dit-elle, je puis obtenir des choses merveilleuses. »

L'urine jaune, de la quantité de 2.000 grammes, avec un poids spécifique de 10,23, présente : sucre 40 p. 100, phosphates 1,20 p. 100, chlorure 3,598, et des traces légères d'albumine. Après une séance médiumnique, l'albumine était beaucoup augmentée (0,5 p. 100), et le sucre avait diminué (20 p. 100).

De l'analyse faite à Naples par les professeurs Bottazzi et Galeotti, il résulte que la densité augmente immédiatement après la séance (1023 au lieu de 1022) ; l'albumine augmente (2 p. 100 au lieu de 1,25) ; l'azote (11,28 p. 100 au lieu de 9,53) ; la conductibilité électrique monte de 150,10 à 177,10 ; le point de congélation va de 1,260 à 1,560.

Les phénomènes hynoptiques, qui se rattachent aux phénomènes spirites au point de se confondre avec eux, sont fréquents chez Eusapia, bien qu'elle ne perçoive ni les métaux, ni l'aimant. Ainsi, le docteur Arullani (*op. cit.*), rien qu'en lui frôlant le front avec la main, est parvenu à l'hypnotiser et à la faire bientôt tomber en état cataleptique.

Deux fois seulement, elle eut des prémonitions, et encore assez peu claires, qu'Eusapia expose d'ailleurs avec sa manière de parler si fantasque et si variable qu'on ne peut pas facilement les comprendre avec netteté. La première eut lieu à propos du fameux vol de bijoux dont elle fut victime. Elle en aurait été avisée, d'après ses paroles, dans deux rêves consécutifs pendant les nuits qui précédèrent immédiatement le fait ; cependant, de son récit même, il apparaît que le fait se déroule d'une manière complètement différente de ses rêves, de sorte que pour tirer la chose au clair et découvrir l'auteur du vol, elle dut s'abaisser devant l'une de ses rivales, une somnambule nommée Mme Del Piano, qui lui indiqua sa concierge comme coupable, opinion qui sembla être la vraie, parce qu'elle fut partagée par la police (1).

Une autre fois, la nuit qui précéda sa disqualification à Cambridge — et ce fut la plus grande disgrâce de sa vie — John lui apparut secouant tristement la tête. Il paraît aussi que celui-ci est intervenu, à Paris, lorsqu'Eusapia, malade, était confiée à une infirmière qui la négligeait et faisait un somme au lieu de la veiller ; John lui appliqua donc des gifles si sonores et la pinça avec tant d'énergie que celle-ci, épouvantée, s'enfuit.

Le même ingénieur Grauss raconte encore qu'ayant reçu des reproches du commissaire de police, parce qu'en accusant en face la concierge du vol de bijoux en question, elle avait rendu inutile toute perquisition chez cette dernière, Eusapia en fut si frappée qu'elle tomba évanouie. La table commença alors à s'agiter et à exprimer typtologiquement la pensée de John : « Sauve ma fille, parce qu'elle devient folle, sauve-la par la suggestion. » L'ingénieur ayant répondu que lui, John, en aurait été plus capable, on vit apparaître en plein jour un vieillard grand, maigre, avec une longue barbe, qui sans parler mit la main sur sa tête, puis sur celle d'Eusapia, la laissant dans un épuisement profond. Eusapia se réveilla ensuite, ayant oublié toute douleur.

A la loterie, qui fait tant pécher le peuple napolitain, elle ne jouit jamais d'une prémonition sûre. Elle eut plutôt des télépathies singulières. Deux fois, ayant été présentée à deux personnes qui prétendaient être de ses admirateurs, tandis qu'ils en étaient des adversaires secrets, elle les repoussa avec des insolences brutales sans même regarder leur visage.

Sa culture est celle d'une femme du peuple du dernier ordre ; elle manque souvent de bon sens et de sens commun, mais elle a une intuition et une finesse intellectuelle qui fait contraste avec son manque de culture, et qui, malgré cela, lui fait juger et apprécier le vrai mérite des hommes de

(1) Docteur Arullani, *Sulla medianità di Eusapia Paladino*, etc., 1907.

(1) Ing. Grauss, *Annales des Sciences Psychiques*, 1907.



génie, avec lesquels elle est en contact, sans être suggestionnée dans son jugement par le prestige, les notes fausses que donnent la richesse et l'autorité.

Ingénue jusqu'à se laisser imposer et mystifier par quelque intrigant, et puis parfois — avant et pendant la *trance* — d'une astuce qui va en plusieurs cas jusqu'à la tromperie. C'est ainsi qu'on la vit une fois s'arracher un cheveu qui, posé sur le plateau d'une petite balance, devait en provoquer l'abaissement; une autre fois, on la surprit en train de prendre en secret des fleurs pour simuler un apport, et façonner avec son mouchoir, en se servant de ses mains, des fantoches qui, mis en mouvement, pouvaient représenter des fantômes.

Elle a une mémoire visuelle assez vive pour se rappeler cinq sur dix textes mentaux qu'on lui a présentés en trois secondes; elle a la faculté de se rappeler avec une grande vivacité, surtout lorsqu'elle ferme les yeux, les contours des personnes, avec une vision si précise qu'elle peut en désigner les traits caractéristiques.

Mais elle a avec cela des notes morbides qui vont jusqu'à la folie hystérique : elle passe rapidement de la joie à la douleur, elle a des craintes étranges, par exemple, celle de se salir les mains ; elle est fortement impressionnable, sujette aux rêves, malgré son âge assez mûr. Elle a des hallucinations assez fréquentes, et voit très souvent son ombre; étant enfant, elle croyait voir deux yeux qui la fixaient derrière les arbres et les haies. Lorsqu'elle est en colère, principalement lorsqu'elle est offensée dans sa réputation de médium, elle est violente et impulsive jusqu'à malmener ses adversaires.

Ces tendances contrastent avec une singulière bonté d'âme qui lui fait distribuer ce qu'elle gagne pour soulager les misères des pauvres et des enfants, qui lui fait sentir pour les vieillards et les faibles une pitié infinie, jusqu'à en perdre le sommeil, et la pousse à protéger les animaux jusqu'à maltraiter ceux qui les brutalisent.

Dans l'état de trance qui se provoque même en pleine lumière, rien qu'en concentrant son attention sur quelque objet, elle pâlit d'abord, tournant ses pupilles en haut et à l'intérieur et agitant la tête sur les côtés, puis elle devient extatique (fig. 1) et a beaucoup de ces gestes fréquents dans les accès hystériques (Arullani, *op. cit.*), comme des bâillements, un rire spasmodique, une mastication fréquente, et en même temps, vision à distance, langage parfois très élevé et même scientifique, souvent dans une langue étrangère, avec une idéalisation très rapide, de sorte qu'elle saisit l'idée des assistants même lorsqu'ils ne l'expriment pas à haute voix ou la traduisent en une forme mystérieuse, comme lorsque le professeur Morselli, pour dire qu'il soupçonnait une fraude, prononçait les deux initiales : E. T. V. A la fin de la séance, et lorsque se produisent les faits les plus importants, elle a de vraies convulsions et crie comme une malheureuse, ou bien tombe dans un sommeil profond ; et du trou du pariétal s'évapore un fluide chaud sensible au toucher.

Fig. 1. — Eusapia en trance (Facies épileptique).

Pendant sa *trance*, elle transmet, par un attouchement de quelques minutes, plusieurs de ses pouvoirs aux assistants, comme Home pouvait communiquer momentanément l'incombustibilité.

Après la séance médiumnique, elle a une sensibilité morbide, hyperesthésique, photophobique, et souvent des hallucinations et des délires, dans lesquels elle demande à être surveillée pour qu'on ne lui fasse pas mal, et des troubles graves de digestion, de sorte qu'elle vomit si elle a mangé avant la séance, et finalement une vraie paralysie

des jambes, qui rend nécessaire que quelqu'un la porte et l'habille. Ces troubles deviennent encore beaucoup plus graves si, par l'imprudence des assistants, elle est exposée, pendant ou après la séance, à une lumière subite, ce qui rappelle les pythonisses de Delphes, dont les prophéties raccourcissaient la vie, et le triste cas de Mme d'Espérance, qui, pour avoir été exposée à une vive lumière pendant une séance, fut frappée de paralysie pour des années et des années.

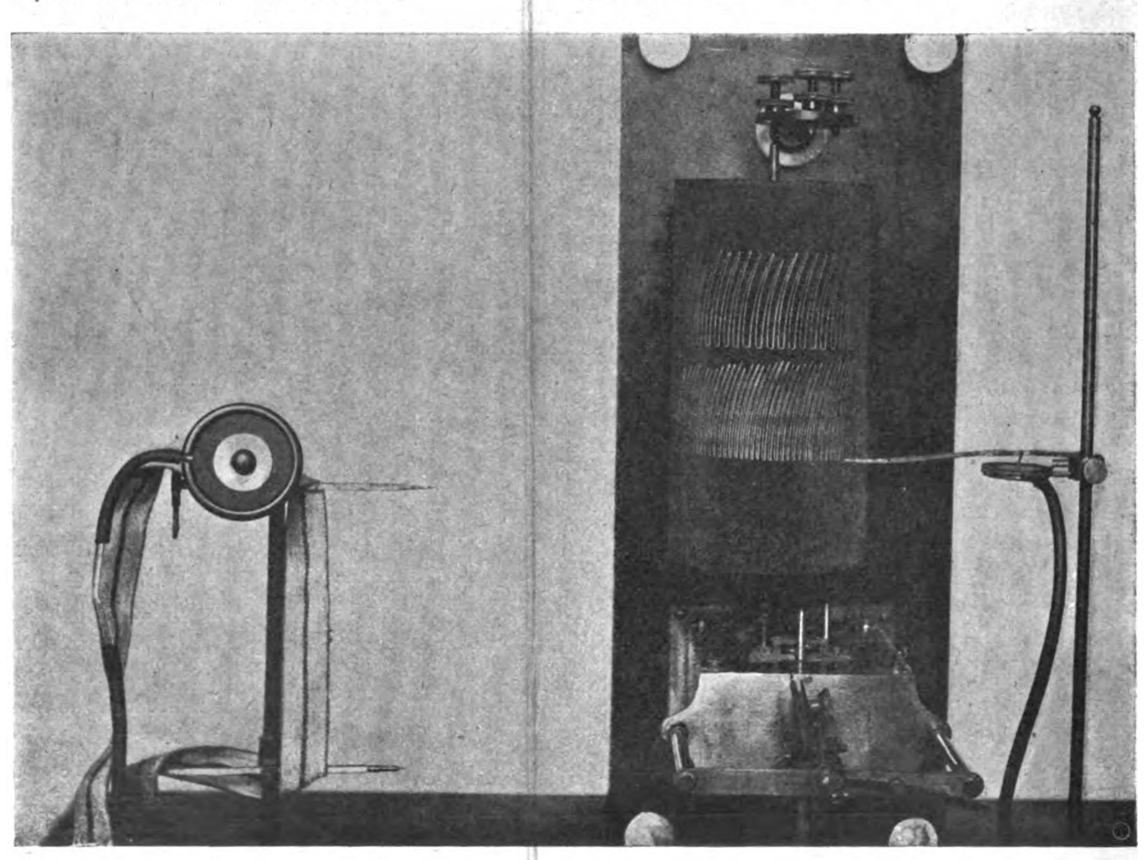


Fig. 2.

Tout ceci, et le fait qu'elle ne se souvient aucunement des phénomènes produits pendant la *trance*, peuvent très bien suffire à faire conclure que cette *trance* est un vrai équivalent hystérique, une nouvelle forme d'accès hystérique, comme le génie est pour moi un équivalent de l'accès psychique, épileptique, sur un fond neurotique et morbide.

Voilà pourquoi lorsque le professeur Lucatello, à Padoue, trouve dans le médium Zuccarini une complète insensibilité dolorifique cutanée et le somnambulisme porté jusqu'à l'état cataleptique à la suite d'un simple frottement de la peau (et le professeur Patrizi avait déjà noté dans ce même médium d'autres anomalies hystériques), ceci ne parle aucunement contre ses facultés médiumniques, mais, au contraire, les confirme en partie et les explique, ainsi que, selon mon opinion, les miracles du génie sont expliqués par la névrose concomitante.

II. — *Études avec des instruments de précision.*

Mais pas le moindre côté du grand problème médiumnique ne peut être soulevé, si l'on ne fait pas intervenir ces instruments de précision qui empêchent toute erreur de jugement, qui ôtent toute cause de suggestion, et qui donnèrent de nos jours la solution des plus graves problèmes scientifiques.

Ceux qui entrèrent les premiers dans cette voie, furent Hare et Crookes; il y a plusieurs années, j'avais observé comment la force d'un dynamomètre placé à un mètre de distance du *médium*, était montée, par l'œuvre d'une main fluidique, de 36 kilogrammes, qu'il marquait avant la *trance*, à 42 pendant la *trance*, et qu'une *bascule* subissait en plein jour, et toujours à distance du médium, des variations de poids de 10 kilogrammes.

Mais les observations récentes furent plus importantes. Le 18 février 1907, nous plaçâmes dans

le cabinet médiumnique un cardiographe Marey (voir fig. 2) à un mètre de distance du *médium*, qui lui tournait le dos et dont les mains étaient tenues par les contrôleurs. Le cardiographe communique avec une plume courant sur un cylindre fumé, au moyen d'un tube qui traverse les parois du cabinet. La plume qui devait écrire se trouvait à 51 centimètres de la paroi latérale gauche du cabinet médiumnique, et à 1 m. 50 environ du médium. Lorsque tout fut prêt, nous priâmes John d'appuyer sur le bouton du cardiographe.

Après quelques minutes, nous entendons le bruit de la plume qui glisse sur le cylindre qui, ayant été tourné, nous offre deux groupes de lignes courbes, qui rapidement décroissent (voir fig. 3) : une partie du second groupe s'entremèle avec le premier, car nous n'avons pu, dans l'obscurité, écarter le cylindre à temps (1). Le premier groupe correspond à environ 23 secondes et le second à environ 18 secondes. Ces tracés indiquent, soit un facile épuisement, soit une faible énergie volitive.

Un tambour de Marey, joint à un manomètre à mercure de François Franck, a permis au professeur Bottazzi (1) d'étudier graphiquement la pression de John sur la touche. Le tracé montre trois groupes de lignes ascendantes et descendantes, quelques-unes plus hautes et d'autres plus basses. Sans aucun doute, les premières correspondent aux pressions plus fortes, les secondes aux pressions plus faibles.

Dans les expériences avec les docteurs Herlitzka et Foà, un manomètre à mercure fit sur le papier fumé plusieurs signes, dont le plus élevé correspondait à une pression de 56 millimètres de mercure : ceci indiquait, étant données les proportions de la membrane élastique, qu'une pression équi-

FIG. 3.

(1) Le tracé fut présenté à la Société Fréniatrique Italienne, Section ligurique-piémontaise, mars 1907.

(1) Voir les *Annales*, 1907. — N. de la R.

valente à 10 kilogrammes environ avait été exercée sur cette membrane.

A la Société des Sciences psychiques de Milan, on put obtenir plusieurs fois la fermeture et l'ouverture d'un commutateur électrique, et à Gênes, on vit un métronome se mettre en mouvement.

III. — *Fantômes et apparitions de défunts.*

Lorsqu'il s'agit des phénomènes de fantômes plus importants, le conseil du Dante se présente tout de suite à l'esprit :

Sempre a quel ver ch'ha faccia di menzogna
De' l'uom chiuder le labbra quant'ei puote
Peró che senza colpa fa vergogna (1).
(*Enfer*, XVI, 124-126.)

C'est un excellent conseil à suivre pour vivre tranquille, surtout dans le monde académique qui nous pousse à dissimuler, à écarter les faits qui se rebellent devant toute explication, comme ceux si justement peu acceptés de l'influence d'outre-tombe. Quant à l'explication qu'on en donnait d'abord, ainsi que maintenant, c'est-à-dire que les phénomènes sont dus à la projection ou à la transformation des forces psychiques du *médium*, je rappelle que cette hypothèse fut émise par moi il y a quinze ans, et c'est la première qui se présente à l'esprit d'un positiviste, en voyant les nombreuses tares nerveuses du médium, son épuisement après les séances, la succession des phénomènes dans son voisinage.

Nous rappellerons cependant deux ou trois observations qui infirment cette facile hypothèse.

C'est, d'abord, la simultanéité de plusieurs phénomènes dans les séances. Dans une séance à Milan, lorsqu'Eusapia était au plus fort de sa *trance*, nous vîmes apparaître à droite, moi et ceux qui m'avoisinaient, une image de femme bien chère, qui me dit une parole confuse : « trésor », me sembla-t-il. Au centre se trouvait Eusapia, endormie près de moi, et au-dessus, le rideau se gonfla plusieurs fois ; en même temps, à gauche, une table se bougeait dans le cabinet médiumnique, et de là, un petit objet était transporté sur la table du milieu. Dans les dernières séances de Gênes, M. Barzini touche parmi les cheveux d'Eusapia une main étrangère, qui se meut ; en même temps le côté gauche du rideau se gonfle, serré par un poing qui s'avance en agitant l'étoffe sur la tête des contrôleurs qui sont autour du médium ; pendant que M. Bozzano, à un mètre de celui-ci, se sent toucher plusieurs fois aux épaules (1).

Le docteur Imoda observa que, tandis qu'un fantôme ôtait de la main et redonnait une plume à M. Becker, un autre fantôme appuyait le front sur le front d'Imoda.

Une autre fois, tandis que j'étais caressé par un fantôme, la princesse Ruspoli se sentait toucher la tête par une main et Imoda sentait serrer avec force sa main par une autre main.

Plusieurs médiums écrivent en même temps avec les deux mains et parlent avec quelqu'un.

Or, comment expliquer que la force psychique d'un médium, non seulement se transforme en force motrice et sensorielle, mais agisse en même temps en trois directions différentes et pour trois buts différents ? Est-il possible à un homme sain de concentrer une attention assez forte pour obtenir des phénomènes plastiques en trois directions différentes ?

Il y a d'ailleurs des faits qui se produisent contre la volonté du médium, et même contre la volonté du soi-disant esprit qui opère. Ayant entendu que pendant une séance chez le duc des Abruzzes, la table se mit à indiquer de ses quatre pieds la marche royale, je dis qu'à Turin, même les tables et même John King étaient monarchistes ; mais je n'avais pas encore fini de parler que la table se mit à protester du contraire, et cela avec des mouvements si expressifs, que même un profane au jargon typtologique les aurait compris sans peine. Et lorsque je répétai : « Oh ! John, tu n'es donc pas monarchiste ? » il nia fortement avec les deux coups habituels, et ceci dans plusieurs séances. Alors, je pensai que l'idée devait être venue d'Eusapia, d'autant plus qu'à Naples le peuple est chaudement dévoué à la monarchie. Dans l'intimité que j'avais avec elle, il me fut facile de faire tomber la conversation sur ce sujet, et la pauvre femme qui, dans sa vie aventureuse, eut trop de contacts, non pas toujours agréables, avec des princes et des rois, m'affirma qu'elle n'avait aucune idée politique, qu'elle ne s'intéressait pas aux rois, et que le seul gouvernement qu'elle eût préféré aurait été celui qui penserait aux pauvres ; dans aucun de ses discours successifs, son opinion de ce jour ne fut contredite. Et même envers le duc des Abruzzes, qui la rémunéra magnifiquement pour sa séance, elle n'éprouve aucune sorte de reconnaissance, regrettant que S. A. ne lui ait pas fait cadeau de sa carte de visite, et n'ait pas eu

(1) On doit toujours taire, autant que possible, ces vérités qui ont l'apparence de mensonges, parce qu'elles peuvent nous couvrir de honte, sans qu'il y ait de notre faute.

(1) Barzini, p. 32.

pour elle de ces façons amicales dont les autres mortels se servent envers elle. Cette manifestation monarchiste, par conséquent, ne venait de John ni d'Eusapia, puisqu'elle se trouvait même en contradiction avec leurs opinions.

Un jour, Eusapia dit à M. R... : « Ce fantôme vient pour toi », et tomba aussitôt dans une profonde léthargie. On vit apparaître, en effet, une femme d'une grande beauté, morte deux ans auparavant, dont les bras et les épaules étaient couverts par les bords du rideau, de façon cependant à en laisser deviner les formes. Elle avait la tête recouverte d'un voile très fin ; elle souffla d'une haleine chaude contre le dos de la main de M. R..., en porta la main dans ses cheveux et lui mordit très légèrement les doigts. Pendant ce temps, Eusapia faisait entendre des gémissements prolongés qui manifestaient un effort pénible, cessant lorsque le fantôme disparut. L'apparition fut perçue par deux autres assistants, et revint plusieurs fois ; on essaye alors de la photographier ; Eusapia et John y consentent, mais le fantôme, avec sa tête et sa main, nous fait comprendre qu'il s'y oppose et casse deux fois la plaque photographique. On demande alors d'obtenir l'empreinte de ses mains et bien qu'Eusapia et John promettent de le faire plier à notre désir, ils n'y réussissent pas. Dans la dernière séance, la promesse d'Eusapia fut plus formelle ; les trois coups habituels répétèrent le consentement, et l'on entendit effectivement dans le cabinet une main se plonger dans le liquide ; après quelques secondes, R .. eut dans sa main un bloc de paraffine avec l'empreinte complète — mais une main fluidique s'avança du rideau et le réduisit en miettes.

Il s'agissait — nous l'apprîmes ensuite — d'une femme qui avait un grand intérêt à ne laisser aucun document de son identité.

Il est donc évident, ici aussi, qu'il peut intervenir dans les phénomènes spirites une troisième volonté qui n'est pas celle de John, ni d'Eusapia, ni des assistants à la séance, mais qui est contraire à la volonté de tous ceux-ci.

Il est intéressant de noter que dans la *trance* spirite, on voit se manifester des énergies motrices et intelligentes, qui sont très différentes, bien supérieures et disproportionnées à celles du *médium*, et qui font supposer l'intervention d'une autre intelligence, d'une autre énergie.

Ainsi, pour la force musculaire, nous avons vu qu'il y a plusieurs années, la force dynamométrique d'Eusapia, correspondant à 36 kilogrammes, s'éleva par l'œuvre d'un bras fluidique, qu'elle disait appartenir à John, et en plein jour, à 42 kilogrammes, c'est-à-dire qu'elle augmenta de 6 kilogrammes. Dans ces derniers temps, où elle est affectée de diabète, d'albumine et souffre d'épuisement après les séances, sa force dynamométrique descendit à 12, à 15 kilogrammes ; or, dans une séance avec le professeur Morselli à Gênes, la force au dynamomètre arriva jusqu'à 110 kilogrammes, et dans une séance à Turin, John développa une force suffisante pour casser une table, force que l'on peut estimer au moins à une centaine de kilogrammes. Et la force doit être évaluée au moins à 80 kilogrammes, lorsqu'elle souleva de terre une table avec M. Bocca dessus, et beaucoup plus encore pour traîner, pendant plusieurs secondes, le professeur Bottazzi et sa chaise, formant un poids de 93 kilogrammes.

Mais s'il est déjà difficile d'expliquer ces phénomènes avec l'unique projection et transformation des forces psychiques du *médium*, que dire de ces cas où le *médium* se soulève très lentement de terre, avec sa chaise, sans appuyer ses pieds nulle part, sans aucun appui, non seulement, mais contre la volonté des contrôleurs, qui cherchent à l'empêcher de monter ?

Et comment expliquer la lévitation de Home, qui tourne horizontalement autour de toutes les fenêtres d'un palais, et celle des deux petits frères de Ruvo, qui parcourent 45 kilomètres en 15 minutes ?

Il est à propos de rappeler ici que le centre de gravité d'un corps ne peut se déplacer dans l'espace si une force externe n'agit pas sur ce corps. Sous l'action uniquement de forces externes, on peut très bien avoir des déplacements, des différentes parties du corps en particulier, mais les déplacements de ces parties sont tels qu'ils maintiennent quand même la position de leur centre de gravité.

Il est donc évident que la chaise et le médium constituant un seul système dans lequel toute force émanant du *médium* même est une force interne, le phénomène de la lévitation ne peut être considéré comme un phénomène produit par une énergie provenant du *médium*, mais doit être estimé causé par quelque force externe.

Il faut encore ajouter à ce propos une observation qui fut déjà faite par M. Barzini à Gênes, c'est que les mouvements des objets ne se produisent pas d'une manière désordonnée, mais qu'ils ont une espèce d'orientation : mandolines, verres, vases, chaises, tout cela se meut comme s'ils étaient tenus par une main, la mandoline a le manche tourné vers le *médium*, les chaises semblent être traînées par le dossier, et parfois même cette main fluidique a été vue en pleine lumière, tenant les objets, pinçant la mandoline,

battant sur le tambour, découvrant les boîtes, mettant en mouvement, sans clef. le métronome; c'était une main beaucoup plus grande que celle d'Eusapia, et semblable à celle dont on obtint des empreintes. Il est vrai que le plus grand nombre des phénomènes moteurs, et les plus intelligents et les plus intenses partent toujours des côtés du *médium*, surtout du côté gauche, duquel, étant gaucher, il est plus puissant dans la *trance;* il est vrai que ces efforts sont précédés par des mouvements synchrones du *médium;* il est vrai que l'on voit parfois de sa jupe ou de son dos, sortir en pleine lumière, un corps fluidique qui sert de bras et fait mouvoir les objets; mais du fait que le médium est un grand aide, et même le plus grand, à ces efforts, il ne s'ensuit pas qu'ils soient son œuvre exclusive. Et, quant aux mouvements synchrones, ils ne reproduisent que ce qui arrive dans tous les commencements d'un effort d'un mouvement, même de ceux auxquels on excite une autre personne; comme lorsque, par exemple, la mère excite l'enfant avec les bras, en outre qu'avec la voix, à s'approcher d'elle; et pourtant, il ne viendra à l'esprit de personne d'affirmer que dans ces gestes, la mère produit elle-même les mouvements de l'enfant. Et quant à l'aide des assistants, c'est une chose bien problématique, lorsque, par exemple, ils ne sont que deux et ne ressentent pas la moindre fatigue après la séance; d'ailleurs, cette aide manque tout à fait aux fakirs.

Dans les « maisons hantées », où l'on voit se mouvoir tout à coup vertigineusement des bouteilles, des tables, des chaises, etc., personne ne voudra parler d'influence de *médium*, puisqu'il s'agit souvent de maisons inhabitées où ces phénomènes se produisant parfois pendant plusieurs générations et même pendant des siècles.

Quant à l'intelligence, comment explique t-on que le *médium* en *trance*, dans une chambre obscure, les yeux fermés, voit tout ce qui arrive, autour, devant et derrière soi, tandis qu'éveillé et à la lumière, il ne pourrait voir que ce qui arrive devant lui et à ses côtés?

Comment, par exemple, expliquera-t-on le fait suivant? Eusapia est presque illettrée, épelle avec difficulté une page imprimée, ne comprend pas les lettres manuscrites si on ne les lui lit et si on ne les lui explique pas; or, dans une séance à Turin, un jeune homme étant arrivé dans le cercle avec un bracelet dans sa poche, non seulement elle devina qu'il lui était destiné; non seulement elle réussit, avec une main fluidique, à un mètre de distance de sa main, à le fouiller, à extraire de sa poche le bracelet et à l'enfiler dans son propre bras, bien que ses mains fussent toujours contrôlées; mais lorsqu'on l'interrogea sur ce que ce jeune homme avait encore dans sa poche, elle répondit: « Une lettre et cette lettre contient une demande. » Or, le jeune étudiant savait avoir des papiers avec des formules chimiques, mais ne se souvenait pas du tout de la lettre qui lui avait été portée par une personne indifférente, et en savait d'autant moins le contenu qu'il ne l'avait pas encore ouverte. En pleine lumière, la poche de l'étudiant fut retournée et l'on trouva, en effet, la lettre dans laquelle une personne lui demandait de pouvoir voir Eusapia. Or, comment aurait-elle pu, illettrée au point où elle l'est, non seulement lire la lettre, mais en faire rapidement un résumé? Ici, aucun des assistants n'avait pu l'aider. Et comment Miss Edmonds, de New-York, put-elle déclarer pendant sa *trance* à M. Evangelidès que son fils mourait en Grèce, ce qui était vrai, tandis qu'à ce moment son père le croyait très bien portant?

Une fois, à Venise, avec le professeur Faifofer, un *médium* qui ne savait pas le latin, dicta tout à coup: « *Sordida sunt hic; pellenda sunt sordida.* » (Il y a ici des choses sales, il faut les chasser.) On ne comprenait pas à quoi le médium faisait allusion, jusqu'au moment où la table avec son habituel langage typtologique, dit: « Un tel a un livre » Celui-ci, en effet, invité à répondre, confessa avoir dans sa poche un livre intitulé: *Le Petit Temple de Vénus.* Or, je comprends que le latin puisse avoir été suggéré par l'un des doctes assistants, mais qui donc aurait pu avertir le *médium* de la présence de ce livre? Est-il logique d'admettre que le professeur lui en ait suggéré lui-même non seulement l'idée, mais soit arrivé à s'en accuser publiquement et comme d'une faute grave? Aucun des assistants à la séance n'était sujet à des scrupules de ce genre: le reproche devait donc être venu de quelqu'un d'étranger au cercle qui sentait et pensait d'une manière différente.

Il me paraît intéressant de remarquer encore le fait qu'aussi bien à Milan qu'à Naples et à Turin, John répondait immédiatement et préférablement en anglais, langue qui n'était comprise que par un seul des assistants et totalement ignorée par le *médium*. Dans les expériences du professeur Bottazzi, le *médium* comprit l'arabe; et à New-York, Miss Laura Edmonds parla le grec, l'indien, etc. Il est vrai que l'un des assistants peut servir de transmetteur de ces nouvelles cognitions, mais n'est-il pas logique qu'il y ait dans le médium qui se sert de ce langage pour la première fois, une répugnance et une grande lenteur à le comprendre, le parler et s'en servir?

Il faut noter qu'Eusapia éprouve une grande antipathie pour les instruments techniques et en



ignore complètement le maniement : or, il est curieux d'observer qu'en des expériences, à Gênes, Turin, Naples, John put fermer et ouvrir des interrupteurs, appuyer sur des tambours de Marey, arranger un stéroscope, mettre un métronome en mouvement.

IV. — *Radioactivité photographique.*

Mais des manifestations étrangères au *médium*, et même à son John, on eut des preuves photographiques très réussies dans les plus récentes séances.

Une plaque couverte par trois feuilles de papier noir fut présentée par les docteurs Herlitzka et Foà au-dessus de la tête du *médium*, devant le rideau noir du cabinet médianique, pour photographier un fantôme qui y était apparu. Mais l'opération fut arrêtée par une main formidable qui n'appartenait à aucun des assistants ni au *médium*, et qui, avec une grande force, essaya d'arracher la plaque des mains du docteur Foà dans le but de la casser, ainsi qu'elle l'avait fait déjà pour les autres plaques (et ceci aussi démontre qu'il y a dans les séances des énergies contraires à celles du *médium* et des assistants). Le docteur Foà résista avec énergie à trois assauts, et après le troisième il retira la plaque, qui ne reproduisait pas le visage du fantôme, mais trois doigts énormes, qui ne ressemblaient ni à ceux d'Eusapia ni à ceux du docteur Foà.

Cette expérience, qui se rattache peut-être à celle rappelée plus haut, de l'impression laissée par la main d'Eusapia sur une plaque photographique, est réellement d'une valeur extraordinaire, parce que la radioactivité du docteur Foà étant exclue (1) et celle du médium, parce que celui-ci était éloigné et que sa main est complètement différente, il reste l'unique hypothèse que les radiations partaient directement du corps incarné dont l'image s'était d'abord présentée, de la même manière que des êtres semblables avaient donné des impressions sur la paraffine, sur le plâtre, qui n'avaient aucune analogie avec les formes du médium.

C'est la première fois, si je ne me trompe, que nous nous approchons intimement, expérimentalement, des phénomènes, et je dirai même de l'organisme appelé spirite, de ces représentants transitoires, impalpables, de la vie de l'au-delà, dont on veut et on ne veut pas admettre l'existence, par crainte ou par respect envers la légende universelle, renouvelée par mille faits qui pullulent, continuellement, sous nos yeux. Et l'on voit, comme je l'avais déjà fait prévoir il y a quelques années, que ces corps appartiennent à cet autre état de la matière, l'état radiant, qui a désormais un pied sûr dans la science, et qui est la seule hypothèse pouvant concilier la croyance antique, universelle d'une persistance de quelque phénomène de la vie après la mort, avec les données de la science, selon laquelle, sans organes, il n'y a pas de fonction, et il ne peut y avoir de fonction sans perte de poids, et nous concilie avec cet autre phénomène que nous avons sous les yeux dans les expériences spirites.

En effet, sauf de rares cas, comme celui de Katie King à Londres, dans lequel ces êtres spirites durèrent au milieu de nous pendant des jours, pendant des années, nous ne voyons que bien rarement le visage et le corps complet de ces fantômes; plus souvent, nos yeux ne perçoivent que quelque membre, les mains, un bras, etc., qui partent ou de quelque partie du corps du *médium*, ou du rideau du cabinet médianique, et ont une tendance instinctive à s'enrouler dans le rideau sans se contenter de leur voile médiumnique. Et lorsqu'on les palpe, à de rares occasions et pour très peu de temps seulement, nous remarquons l'état solide; mais plus souvent encore nous sentons un corps fluidique qui se gonfle, s'évanouit sous notre pression, mais que nous ne pouvons pas déclarer pour cela non existant — que même, justement pour cette cause, nous devons croire formé de quelque substance (1), et d'une substance qui fuit à notre toucher, parce qu'elle est plus fluidique, plus mince qu'un gaz ordinaire, duquel nous niâmes un temps, et dont nous nierions encore l'existence, si la chimie n'avait pas été là pour nous secourir. Evidemment, pourtant, ces êtres ou ces restes d'êtres, n'auraient pas moyen de prendre une complète consistance, de s'incarner, s'ils n'empruntaient pas momentanément une partie de la substance du *médium*, qui est en ce moment assoupi, presque agonisant ; mais emprunter la force du médium ne veut pas dire s'identifier avec celui-ci.

C. Lombroso.

(1) La radioactivité du docteur Foà est exclue aussi parce qu'étant un amateur de photographie, il n'a jamais constaté une action quelconque de ses doigts sur les centaines de plaques maniées par lui. Reste l'hypothèse que pendant la séance avec Eusapia, la main du docteur Foà soit devenue radio-active, mais pendant toute la séance, il dut garder longtemps dans ses mains trois autres plaques; or dans aucune d'elles on ne remarqua l'image de ses doigts. Ceci exclut aussi que sa main ait été frauduleusement enduite, par d'autres personnes, de substances radio-actives.

(1) M. Barzini, dans son *Nel mondo dei misteri*, s'exprime ainsi : « Le rideau est gonflé et vide, de sorte que d'un côté, il semble le relief d'un corps humain qui se meut, couvert par le rideau, et de l'autre une cavité dans l'étoffe. Je touche le gonflement du rideau, de l'extérieur : sous l'étoffe, je reconnais les joues, le nez, le front; lorsque je touche les lèvres, je me sens serrer le pouce par des dents, et aussitôt le rideau se dégonfle. »

L'IMPORTANCE DES PRÉCOGNITIONS

COMMENT ELLES SEMBLENT PROUVER L'EXISTENCE D'UNE PSYCHE INCORPORELLE DANS L'HOMME

Par J. W. Pickering, docteur ès-sciences, et W. A. Sadgrove.

Les lecteurs des *Annales* auront remarqué que deux écoles différentes se développent dans les recherches métapsychiques. Les auteurs anglais et américains n'attachent que peu d'importance aux phénomènes physiques et les tiennent encore en suspicion, alors que les observateurs du Continent affirment leur caractère authentique et leur réalité objective. Sans doute, nous ne négligeons pas les brillantes analyses psychologiques de Flournoy, Janet et d'autres auteurs continentaux, mais il n'est pas moins vrai que la tendance générale d'aujourd'hui est telle que nous l'avons indiquée.

La position prise par les auteurs du Continent apparaît dans le discours présidentiel fait par le professeur Richet à la Société anglaise pour les recherches psychiques, dans lequel il classe les raps sans contact, et les simples mouvements télékinétiques parmi les faits établis. On sait que plusieurs prétendus médiums trichent, mais il est difficile d'admettre que des hommes tels que Richet, Lombroso, Morselli et Foà aient *toujours* été trompés.

Si nous exceptons quelques phénomènes sporadiques, bien peu de chose a été observé par des investigateurs qualifiés en Angleterre et en Amérique durant ces derniers vingt ans, et pour trouver des expériences de cette sorte, nous devons en revenir aux observations de Sir W. Crookes et à celles qui se rapportent à D. D. Home. Il n'est donc pas surprenant que les observateurs anglais et américains réservent leur jugement sur cette branche de recherches.

Pour ce qui se rapporte aux hypothèses relatives aux phénomènes physiques, la plupart des observateurs du Continent se tiennent dans une prudente réserve ou cherchent une explication dans les activités biologiques du sensitif ou des assistants.

Un grand nombre des observateurs du Continent sont des biologues, et il nous est difficile de ne pas songer que cette circonstance est au moins pour quelque chose dans les explications qu'ils présentent. Lombroso, qui est un anthropologue et un aliéniste, paraît assez porté à admettre l'intervention d'intelligences extra-cosmiques : cette opinion sur l'origine de certains phénomènes psychiques est partagée par plusieurs savants anglais et américains, dont les travaux précédents comme psychologues et physiciens les ont peut-être disposés à trouver plus facile cette conclusion. Je crois en effet qu'on n'aura pas de peine à concéder qu'il est plus malaisé pour un biologue d'admettre l'intervention d'intelligences extra-cosmiques dans les affaires terrestres, que pour un psychologue ou un physicien adonné à des recherches qui lui montrent combien sont limitées nos facultés sensorielles.

D'après quelques-uns des phénomènes rapportés par le professeur Richet et le docteur Maxwell, il paraîtrait que les manifestations se rattachent à un agent qui fait preuve de conscience, volition, et même de jugement, et qui à ce point de vue au moins, imite étroitement la personnalité humaine.

Bien que l'explication du côté physique des phénomènes ne puisse que revêtir la plus haute importance, le problème est surtout d'un intérêt psychologique. Tant que nous ne pourrons pas savoir si la cause déterminante est une force biologique produite par le médium ou les assistants, ou si elle n'est pas due plutôt à l'intervention de l'intelligence extra-cosmique, un grand progrès n'aura pas été accompli.

Ayant ainsi établi l'importance du côté psychique des phénomènes, il nous convient de résumer trois conceptions rivales de la personnalité humaine (1).

I. — L'individualité psychique et l'unité de conscience ne sont que le résultat de la structure et des activités fonctionnelles du système nerveux. Cette hypothèse a été soutenue par plusieurs morphologistes et physiologistes durant la dernière partie du dix-neuvième siècle, et grâce à la propagande active des « rationalistes », elle a acquis une influence considérable sur l'opinion contemporaine. Elle a été toutefois sévèrement critiquée au point de vue scientifique ou philosophique par plusieurs auteurs éminents, parmi lesquels nous citerons Sir Oliver Lodge et le philosophe naturaliste Romanes.

II. — Cette personnalité humaine est un résultat

(1) Par l'expression « personnalité humaine », nous entendons une continuation de conscience humaine associée aux facultés d'appréciation, de jugement et de volition.



d'une association fonctionnelle et d'une inter-action entre un être psychique immatériel et le système nerveux matériel. Cette opinion peut être qualifiée de l'une des deux manières suivantes : (*a*) le système nerveux et les organes des sens déterminent le *contenu* de la conscience, et l'entité psychique ne détermine que la forme de la conscience. Si cette manière de voir est acceptée, il en résulte que la croyance en une mémoire continuée, séparée de toute activité psychique, n'a pas raison d'être. (*b*) L'être psychique possède une mémoire continuée, indépendante des éléments nerveux. La forme et le contenu des activités mentales sont alors attribuées toutes les deux à l'être psychique. Le corps est considéré comme un mécanisme pour la réception des impressions venant du monde physique, et un instrument pour agir sur le monde lui-même. On ne peut accepter cette hypothèse (III), sans admettre implicitement la possibilité de la survivance de la personnalité humaine au delà de la mort.

L'étude de la nature de la personnalité humaine peut être dirigée à s'efforcer d'obtenir une preuve de l'existence de la personnalité humaine indépendamment du corps, ou à s'assurer si le contenu de la conscience peut subir une influence, sans l'intervention d'un moyen physique.

Si nous admettons que des impressions véridiques peuvent être transmises par des voies super-sensorielles, il nous semble qu'une investigation complète de la nature de la télépathie et de la télesthésie devra nous porter à accepter ou à rejeter la doctrine du monisme matérialiste.

Les impressions super-sensorielles véridiques peuvent être envisagées à trois points de vue différents ;

I. — Elles peuvent être considérées purement comme une inter-action dans un milieu physique, comme l'action d'un cerveau qui réagit sur un autre par quelque procédé physique. Le professeur Richet écrit ce qui suit :

« Il existe dans la nature des vibrations qui émeuvent obscurément nos consciences inférieures, et qui nous révèlent des faits que les sens normaux sont impuissants à nous apprendre (*Proc. S. P. R.*, vol. XIX, p. 44).

Avons-nous quelque preuve que la télépathie est une manifestation de vibrations ? Si elle est une forme de vibrations, elle agit dans un milieu physique, mais y a-t-il quelque preuve expérimentale à l'appui de cette hypothèse ?

II. — La télépathie peut être considérée comme une inter-action psycho-physique; l'action de la psyche d'A sur le cerveau de B, ou *vice versa*.

III. — Elle peut être envisagée comme l'inter-action directe de la psyche d'A sur la psyche de B, sans l'intervention d'un milieu physique. C'est l'opinion qui a été avancée sur des bases philosophiques (voir Gérald Balfour, *Proceedings S. P. R.*, vol. XIX, p. 373 et suiv.). Il serait prématuré de dogmatiser sur un argument au sujet duquel notre ignorance est profonde ; quelques indications paraissent toutefois nous montrer que la télépathie et la télesthésie sont indépendantes d'un agent physique (1).

Les prémonitions prétendues véridiques ne sont guère un phénomène nouveau : sous ce rapport nous n'avons qu'à lire l'histoire de la Prophétie. Des centaines de cas ont été enregistrés dans ces quelques dernières années. Nous allons en résumer quelques-uns parmi ceux qui ont été observés d'une manière scientifique :

1. — Le docteur Wiltse visualisa une série de tableaux, parmi lesquels se trouvait un paysage qu'il ignorait, mais qui a été reconnu par l'un de ses amis. Sa vision comprenait une cabane en troncs d'arbres, un homme blessé et finalement un cadavre. Une tragédie eut lieu quelques mois plus tard, telle qu'elle avait été vue dans la vision (*Proc. S. P. R.*, vol. XI, p. 573).

2. — Le cas suivant est mentionné par Podmore : Une dame, à peine arrivée à Boston, visita un médium clairvoyant, qui lui indiqua son fils dans un groupe photographique qui lui fut montré, et lui prédit que ce garçon ne tarderait pas à succomber à une mort soudaine. Il fut en effet tué, peu de temps après, en jouant au football (Podmore, *Studies in Psychical Research*. p. 349 ; voir aussi *Proc. S. P. R.*, vol. V., p. 311).

3. — Le docteur Liébeault rapporte le cas d'un jeune homme de 19 ans, dont on prédit qu'il mourrait à l'âge de 26 ans. Il succomba en effet à cet âge d'une péritonite. Si le diagnostic a été correct, ni l'auto-suggestion, ni l'influence subliminale ne peuvent être admises comme une explication (*Proc. S. P. R.*, vol. XI, p. 528).

4. — Le docteur Ermacora cite le cas de Maria Manzini, qui rêva la visite d'un vendeur de livres ambulant. On ne voit pas comment des intérêts émotionnels ou le symbolisme peuvent avoir quelque part dans ce rêve ; le vendeur qui se présenta à Mlle Manzini avait une ressem-

(1) Certains phénomènes supernormaux, tels que les apparitions *tangibles* à distance, ne nous permettraient-ils pas de mettre en avant une quatrième hypothèse : celle que la télépathie et la télesthésie sont réellement le produit d'une action psycho-physique, mais que le rôle physique est soutenu par un corps fluidique, autre que le corps matériel que nous voyons ? Les phénomènes médiumniques physiques (déplacements d'objets, attouchements, apparitions de mains, matérialisations de corps humains), ne nous portent-ils pas aussi à admettre cette théorie comme possible ? — C. V.



blance frappante avec celui qui avait été rêvé. (*Proc. S. P. R.*, vol. XI., p. 235 ; voir aussi l'*Human Personality*, de Myers, vol. II, p. 625).

5. — Myers a publié le cas de Lady Mabel Howard qui, pendant qu'elle se reposait dans un hôtel de Suisse, écrivit automatiquement quelques lignes concernant M. Huth, l'un de ses compagnons de voyage, qui devait partir le lendemain pour Paris, où il devait se rencontrer avec un médecin de ses amis et dîner avec lui. Il était dit dans l'écriture que M. Huth ferait un détestable voyage, qu'il lui arriverait un accident, et qu'il ne verrait pas son ami, qu'il ne pouvait pas le voir. Au cours de son voyage, M. Huth rencontra une terrible tempête de neige et un léger accident. A son arrivée à Paris, il trouva que son ami était mort de la fièvre typhoïde dix jours auparavant. Ce qui se rapporte à l'impossibilité dans laquelle M. Huth se serait trouvé de dîner avec son ami peut être dû à une inférence subliminale se basant sur un renseignement acquis par voie télépathique, au sujet de la mort de l'ami ; mais on ne peut expliquer de la même façon ce qui a trait au voyage et à l'accident.

6. — Le docteur Maxwell cite plusieurs cas de précognition, mais, comme ils lui sont venus, en partie, de seconde main, il est peut-être sage de ne pas leur attacher indistinctement la même importance. Mais le cas suivant se fonde sur des témoignages de tout premier ordre, et mérite d'être cité ici. Le docteur Maxwell affirme : « La vision m'a été relaté huit jours avant que l'événement prît place ; moi-même j'en parlai à plusieurs personnes avant sa réalisation. » Un sensitif vit dans le cristal un grand paquebot qui naviguait dans l'Océan, portant un drapeau avec trois bandes horizontales de noir, blanc et rouge, et le nom *Leutschland* écrit sur la proue.

Le bateau semblait entouré de fumée ; un grand nombre de matelots, passagers et hommes en uniforme s'élançaient sur le pont. Le sensitif vit ensuite le navire couler à pic. Huit jours après, la chaudière de *Deutschland* éclata, mais le navire ne se perdit pas Dans cet accident, le bateau a été sans doute entouré de vapeur ; les passagers durent accourir sur le pont (Maxwell, *Metapsychical Phenomena*, p. 201).

La précognition de l'accident a donc été véridique, alors que la vision de la submersion du navire peut être expliquée par la dramatisation subconsciente d'une inférence subliminale de la part du percipient.

7. — Les avertissements précognitifs donnés par la personnalité « Chappe » dont il est question dans les *Metapsychical Phenomena* de Maxwell (pp. 348-363) ne peuvent pas être entièrement appréciés sans avoir été bien examinés dans l'original ; mais nous estimons que l'intelligence qui se manifestait sous le nom de Chappe a montré connaître d'avance la marche d'une série d'événements qui se terminèrent par la mort de Mme Stevens. Il nous semble que l'on ne peut avoir recours ni à l'auto-suggestion, ni à une inférence subliminale venant d'un renseignement acquis d'une manière supernormale, pour expliquer ce cas.

8. — Le 11 mai 1901, à 11 h. 10 du soir, Mrs. W. Verrall, l'automatiste bien connue, écrivit ce qui suit :

> Do not hurry. Date this — *hoc est quod volui — tandem* δικαιοσύνη καὶ χαρὰ συμφωνεῖ συνιτοῖσιν A. W. V. καὶ ἄλλῳ τινὶ ἴσως *calx pedibus inhaerens difficultatem superavit, magnopere adiuvas persectando semper. Nomen inscribere iam possum sic en tibi* (1).

Après l'écriture venait un dessin humoristique représentant un oiseau qui marchait.

La nuit même, comme certains « faits de nature douteuse » se produisaient, prétendait-on, dans deux chambres, à Londres, deux expérimentateurs décidèrent de passer la nuit dans ces appartements. Afin de découvrir les traces de tout intrus, ils répandirent sur le parquet de la craie pulvérisée. Mrs. Verrall ignorait toute l'affaire. Les phénomènes commencèrent à 12 h. 43 et se terminèrent à 2 h. 9 du matin. Les expérimentateurs observèrent des marques dans la craie pulvérisée. Les ayant examinées, ils constatèrent « qu'il s'agissait d'empreintes de pieds d'oiseaux très nettement tracées : trois dans la pièce de gauche, cinq dans celle de droite ». Les marques étaient identiques, chacune de 2 pouces trois quarts de largeur, pouvant être comparées à des empreintes d'oiseau d'une grosseur assez semblable à celle d'une dinde. Les empreintes n'ont été observées qu'à 2 h. 30 du matin du dimanche ; les phénomènes inexpliqués avaient commencé à 12 h. 43 de la même nuit. Les mots concernant « la craie s'attachant aux pieds », suivis du dessin d'un oiseau, se rapportaient à ces faits d'une manière frappante ; mais le point le plus remarquable de l'affaire a été que Mrs. Verrall écrivit ce que nous avons dit une heure et trente-trois minutes avant que le fait se produisît.

(1) Voici la traduction de cette écriture : « Ne vous pressez pas. Datez ceci — c'est ce que je voulais — enfin. Justice et Joie, dites un mot pour le sage, A. W. V., et peut-être pour quelqu'un d'autre encore. La craie adhérant aux pieds a vaincu la difficulté. Vous aidez beaucoup en persévérant toujours. Maintenant je puis écrire un nom — comme cela.

Les personnes qui veillèrent dans les deux chambres furent questionnées par M. Piddington, membre du Conseil de la *Society for Psychical Research*, et elles lui déclarèrent qu'elles n'avaient aucunement prévu ce qu'elles découvrirent.

L'intervention d'un agent ayant pris l'aspect d'un oiseau est si inusitée dans les supposés phénomènes supernormaux, que cette coïncidence ne peut pas être attribuée au hasard, à une induction, ou à une inférence. (Voir *Proc. S. P. R.*) Vol. XX, pp. 328-330.)

Le 11 décembre 1901, Mrs. Verrall écrivit automatiquement ce qui suit :

« Rien n'est négligeable. Les choses les plus banales peuvent servir ; prends confiance. Par exemple ceci. Un froid glacial, une bougie qui jette une faible lumière. Marmontel — il était en train de lire sur un sofa ou sur un lit — il n'y avait que la lumière d'une bougie. Elle s'en souviendra certainement. Ce livre lui a été prêté ; il ne lui appartient pas ; il en a parlé. »

Vint ensuite une tentative pour écrire le nom : *Sidgwick*.

Mrs. Verrall, s'imaginant que cela pouvait se rapporter à Mme Sidgwick, écrivit à cette dame, qui lui répondit le 17, en lui disant que, si dans les manuscrits qu'elle était en train d'examiner, elle tombait sur quelque chose pouvant avoir un rapport avec le livre en question, elle ne manquerait pas de le faire savoir à Mme Verrall. Le jour même, Mme Verrall écrivit automatiquement ce qui suit :

«... C'est bien Marmontel. C'était un livre français, un livre de Mémoires. Je songe. Passy peut rappeler les souvenirs de Passy ou Fleury. Le nom de Marmontel n'était point sur la couverture ; le livre était relié et avait été prêté — deux volumes reliés et imprimés à l'ancienne. Tout cela n'est pas dans des manuscrits — c'est une tentative pour faire que quelqu'un se rappelle de cet incident. »

En janvier 1902, Mrs. Verrall invita un certain M. Marsh à venir passer deux ou trois jours chez elle. Il répondit en fixant sa visite au 1[er] mars. Il arriva en effet, le 1[er] mars et, à table, il dit incidemment avoir lu depuis peu Marmontel. Il résulta qu'il s'était fait prêter le livre par la bibliothèque de Londres (une édition en trois volumes) et qu'il avait emporté le premier volume avec lui à Paris, où il l'avait lu, à la lumière d'une bougie, les soirs du 20 et 21 février. La première fois, il l'avait lu dans son lit, la seconde fois couché sur deux chaises. Le temps était froid, mais il ne gelait pas. Les livres n'étaient pas reliés à la moderne et portaient le nom de Marmontel sur le dos.

Le 21 février, il lut un chapitre des *Mémoires* de Marmontel, dans lequel est racontée la découverte faite d'un panneau à *Passy*, etc., se rattachant à une histoire dans laquelle *Fleury* joue un rôle important.

Mrs. Verrall avait toujours ignoré, jusqu'en mars 1902, que Marmontel avait écrit ses *Mémoires*, ce qui fait que le renseignement contenu dans l'écriture ne peut pas être considéré comme un réveil subconscient d'une connaissance acquise normalement. L'écriture de décembre 1901 décrivit donc (comme une chose passée) des incidents qui devaient se passer deux mois plus tard.

Il faut croire que ces perceptions télépathiques ou télesthésiques ne sont pas soumises aux lois du temps et de l'espace. A ce point de vue, elles paraissent différer de tous les autres phénomènes du cosmos. ***Si nous considérons que les cas authentiques sont en nombre suffisant pour éliminer la possibilité du hasard, nous sommes forcés de conclure qu'ils sont liés à une force qui est radicalement différente de la matière ou de l'énergie. Il semble en résulter que les impressions télépathiques ne peuvent pas être considérées comme étant transmises par des vibrations ou des transformations dans un milieu physique, puisque ces faits sont soumis aux lois du temps et de l'espace.***

Si le contenu de la conscience peut être influencé par des activités indépendantes du temps et de l'espace, il faut croire que nous avons la preuve que la conscience elle-même n'est pas, à son tour, soumise aux lois du temps et de l'espace, et que la personnalité humaine comprend une psyche radicalement différente de la matière et de l'énergie.

Si cette déduction est valide, le monisme matérialiste de certains biologistes deviendrait insoutenable, et nous serions obligés d'adopter l'une des conceptions rivales sur la personnalité humaine.

L'admission d'une entité psychique immatérielle comme étant une partie fondamentale de la personnalité humaine écarterait plusieurs des difficultés qui entourent l'hypothèse spirite, mais ne suffirait pas à justifier une croyance à la survie ou à une personnalité humaine complète après la mort. Pour venir à ceci, nous devons obtenir des preuves adéquates que le contenu de la conscience et l'activité volitive survivent à la désagrégation du corps.

A notre avis, l'admission de la nature véridique des cas que nous avons cités rend la croyance en l'immortalité plus admissible sur des bases scientifiques, mais si la psyche incarnée a des facultés aussi vastes d'appréciation, nous sommes obligés d'appliquer à la preuve des critères plus stricts.

Par l'étude de la volition apparente de cette force qui produit les phénomènes automatiques, nous pourrons peut-être montrer qu'il y a une volition indépendante du médium ou des assistants.

Les démonstrations récentes obtenues en consultant la même personnalité au moyen de plusieurs médiums, et les preuves personnelles dans les manifestations de certains « contrôles » tendent, selon nous, à nous faire supposer cela.

Une psyche impersonnelle ne pourrait pas montrer une volition, mais l'étude des cas recueillis par la S. P. R. et par M. Maxwell semble montrer qu'il y a bien une volition, et que le « contrôle » fait des efforts particuliers pour établir son identité.

Nous aurons atteint le but que nous nous proposions par cet article si celui-ci attire l'attention de quelques-uns parmi les bons observateurs du Continent sur les phénomènes psychologiques produits par les médiums, *pari passu* avec les manifestations physiques, et s'il parvient en même temps à les persuader de s'occuper de l'œuvre si importante qui consiste à contrôler les messages censés venir d'une même personnalité au moyen de plusieurs médiums.

ENQUÊTE SUR LES PRÉMONITIONS

Les prémonitions sont, parmi les faits de la métapsychique subjective, ceux qui ont à la fois le plus de certitude et le plus d'obscurité — *certitude*, car il en existe des cas absolument authentiques ; *obscurité*, car l'intelligence humaine actuelle, ne peut en rien les comprendre.

On peut définir la prémonition : l'affirmation d'un fait qui se produira dans l'avenir, que cet avenir soit proche ou éloigné. Il est sous-entendu que la perspicacité, même très profonde, ne doit pas suffire à l'explication rationnelle de cette prémonition, non plus que la connaissance des faits qui rendent l'événement très probable.

2° Que cette prémonition devra se vérifier, c'est-à-dire que l'événement annoncé à l'avenir devra se produire.

3° Que l'événement doit être indépendant de la volonté de toute personne connaissant la prémonition.

4° Que le fait qui se produira a peu de chance de se produire, ou du moins, que les détails de la prémonition seront assez circonstanciés pour que la probabilité que tous les détails se vérifient soit très faible.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs et de nos correspondants sur le puissant intérêt qu'il y aurait à réunir le plus grand nombre possible de cas bien avérés de prémonitions. Et nous nous permettrons de leur donner quelques indications à cet égard.

Il est d'abord à désirer que toute prémonition dont on rapporte l'histoire ait été enregistrée ou notée d'une manière quelconque, *avant* que l'événement annoncé se soit produit. Car il faut se méfier, sur toute chose, des fausses mémoires, des illusions, qui portent à croire que telle chose a été dite en termes précis, lorsque, en réalité, elle n'a été mentionnée que d'une manière très vague, beaucoup trop vague pour constituer une prémonition véritable.

Le procédé par lequel la prémonition a été donnée peut naturellement être très différent : rêve, écriture automatique, *raps*, vision véridique ou tout autre moyen métapsychique de connaissance. L'essentiel est que le fait ait été annoncé, et formellement annoncé avec quelque détail avant que l'événement se soit réalisé.

Nous recevrons avec reconnaissance les observations qui nous seront communiquées par nos correspondants (1). Nous sommes prêts aussi à recevoir les enveloppes scellées contenant une prémonition quelconque qui nous seront adressées par la poste ; le timbre de la poste, par conséquent, fera foi pour témoigner la date précise de la prémonition. Chaque enveloppe sera ouverte quand la personne qui l'aura envoyée nous en donnera l'indication.

Nous-mêmes, nous donnerons une étude bibliographique, aussi complète que possible, des cas déjà publiés ; mais pour nous aider dans cette partie de notre tâche, nous prions nos lecteurs de nous adresser, s'ils n'ont pas de cas personnels, à nous soumettre, toutes les indications bibliographiques qui nous permettront de publier, à une époque que nous ne pouvons pas fixer encore, tous les meilleurs cas de prémonition.

Nous espérons que de cette étude d'ensemble, résultera une connaissance plus approfondie de cet extraordinaire phénomène.

CHARLES RICHET.

(1) Les noms ne seront publiés que si on nous donne la formelle autorisation de le faire.



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Une importante souscription pour favoriser la photographie de l'invisible.

DÉCLARATION

L'étude des phénomènes psychiques étant entrée dans la voie scientifique positive, et d'autre part, les procédés photographiques réalisant actuellement de rapides et remarquables progrès, le moment paraît venu de chercher, s'il ne serait pas possible d'obtenir enfin des photographies d'êtres ou de radiations invisibles sur des clichés indiscutables, et offrant toutes les garanties exigées par les méthodes de l'expérimentation positive.

Le service rendu par ce résultat serait considérable à tous les points de vue.

Les soussignés se sont en conséquence réunis en Commission d'initiative et pensent, que pour stimuler les recherches, il serait nécessaire de pouvoir offrir un prix important à celui qui ferait cette découverte, par le perfectionnement qu'il apporterait aux appareils, aux plaques sensibles ou à de nouveaux produits. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, que l'inventeur recevrait directement une notable rémunération par la vente de ses appareils.

Ils font appel dans ce but à tous ceux que la question intéresse et qui en comprennent l'importance pour l'éducation morale de l'Humanité.

Section Française et Belge.

Messieurs :

D. Belle, Sénateur d'Indre-et-Loire ;

Commandant Darget, 2, rue Champoiseau, à Tours (Indre-et-Loire), *Trésorier;*

Camille Flammarion, Astronome, 16, rue Cassini, Paris ;

Docteur Foveau de Courmelles, Directeur de l'*Année Électrique*, 26, rue de Châteaudun, Paris, *Secrétaire;*

Docteur Paul Joire, Président de la *Société Universelle d'Études Psychiques*, 42, rue Léon-Gambetta, Lille;

Docteur Félix Regnault, Directeur de l'*Avenir Médical*, 13, rue Avize, à Sèvres ;

Docteur Charles Richet, Professeur à la *Faculté de médecine*, membre de l'*Académie de Médecine*, 15, rue de l'Université, Paris ;

Colonel Albert de Rochas d'Aiglun, à Grenoble (Isère) ;

Emmanuel Vauchez, aux Sables-d'Olonne (Vendée) ;

Le Chevalier Le Clément de Saint-Marcq, Commandant du Génie à Anvers (Belgique) ;

Docteur Prosper Van Velsen, Directeur de l'*Institut Hypnotique et Psychothérapique*, Bruxelles (Belgique).

AUX MEMBRES DU COMITÉ

Messieurs,

Aussi loin qu'on remonte aux origines de la Terre, on trouve l'idée d'immortalité dominant toujours plus ou moins le cerveau des Hommes ; on dirait un phare éclairant les obscurités de la Planète.

Cette foi recueillie par les Religions qui ont dominé la conscience des générations éteintes a subi des transformations au cours des siècles passés, sans jamais s'éteindre : les luttes des Hommes ne l'ont pas détruite.

Aujourd'hui affaiblie, attaquée par le matérialisme et l'athéisme, elle chancelle : elle attend une transformation nouvelle. Cette transformation n'est pas éloignée, mais c'est à la porte de la Science qu'il faut frapper pour obtenir la preuve de l'immortalité de l'âme.

En effet, les sciences chimiques ont découvert l'existence de l'infiniment petit, l'imperceptible bacille ; elles ont continué leur travail en révélant le microbe invisible. Si on a pu découvrir l'invisible dans l'infiniment petit, il est vraisemblable que l'infiniment grand peut se révéler ? Cela veut dire : avec des recherches spéciales trouver l'application de la photographie au monde extra-humain aussi facilement qu'au monde humain ; photographier les êtres de l'espace aussi facilement que les vivants ; en un mot, partir de ce phénomène déjà obtenu, mais dans des conditions difficiles, pour le régulariser, le vulgariser plus tôt, en mettant sous les yeux de l'Humanité incrédule, la preuve indiscutable de l'immortalité, preuve, qui certainement produira de grandes et heureuses transformations sociales.

Je crois le moment venu d'agir. Pour cela, il faudrait d'abord un Comité scientifique (Jury international), destiné à contrôler les procédés photographiques qui seraient obtenus.

Je viens vous demander de vouloir bien en faire partie, mettant ainsi votre grande autorité scientifique au service d'une découverte qui, malgré les criailleries de l'ignorance, ne peut que servir l'Humanité.

En dehors de ce Comité international, il y en aura d'autres dans tous les pays qui se chargeront de recueillir des fonds au profit du Chimiste ayant découvert le procédé cherché (après approbation du Comité).

Aujourd'hui, j'ai dix mille francs de souscription qui seront versés aussitôt la constitution du Comité scientifique.

Cette campagne arrive à son heure, pour empêcher l'Humanité d'aller à la dérive.

Emmanuel Vauchez.



SOUSCRIPTION

Pour récompenser l'auteur de l'appareil qui arrivera à photographier les êtres et les radiations de l'espace.

Première Liste :

	Francs
Mme Barbault de la Motte, à Chasseneuil (Vienne)	5.000
Commandant Darget, à Tours (Indre-et-Loire).	50
J. Chapelot, à Bordeaux (Gironde)	50
Mme Thérèse Larrieu, à Toulouse (Haute-Garonne)	40
Mme Constance Roux, aux Sables-d'Olonne (Vendée)	20
M. Dinslage, receveur des finances, aux Sables-d'Olonne (Vendée)	20
Mlle Marie Herbert, directrice de l'école maternelle, aux Sables-d'Olonne (Vendée). . .	20
Mlle Lucie Archinard, institutrice, aux Sables-d'Olonne (Vendée)	20
Docteur Foveau de Courmelles, Paris. . .	20
E. Rousseau, éditeur, Paris, — . . .	20
Mlle Charlotte Bouchière, institutrice, à Puy-de-Serre (Vendée).	20
Aug. Thibaudot, publiciste, Paris	50
Aldonce Thorin, maire de Chilly-le-Vignoble (Jura).	20
Mlle Fouquet de Raoult, institutrice, à Scillé (Deux-Sèvres)	20
Mlle Eugénie Dupin, institutrice, à Lyon (Rhône).	20
Mlle Valentine Dupin, institutrice, à Lyon (Rhône)	20
Mlle Antonia Dupin, à Saint-Didier au Mont-d'Or (Rhône).	20
M. L. Narquet, rédacteur en chef du *Patriote de la Vendée*, à Fontenay-le-Comte (Vendée)	50
Emmanuel Vauchez, aux Sables-d'Olonne (Vendée).	5.000
	10.480

Cette somme a été versée par M. Emmanuel Vauchez à la Société Générale pour le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

A notre tour, nous ouvrons une souscription pour concourir à la même institution ; nous publierons dans un de nos prochains numéros notre première liste à laquelle nous prions nos lecteurs de vouloir bien concourir. Nous ne doutons pas de l'appui que prêteront à la Commission d'initiative les autres journaux dévoués à la recherche de la vérité dans le domaine du métapsychisme.

Il est entendu que les sommes qu'on va recueillir, si elles sont suffisantes, seront consacrées en partie à récompenser aussi les efforts heureux faits pour obtenir des **photographies de « matérialisations » de formes humaines**, prises en des conditions irréprochables.

Si cette intéressante initiative a, comme on est en droit de l'espérer, des résultats assez considérables, dans le développement des sciences métapsychiques, on en sera avant tout redevable à cet homme essentiellement d'action qui est Emmanuel Vauchez. On sait comment cet homme qui, plus que septuagénaire, a encore toute la vivacité, l'activité, le feu de la jeunesse, a déjà mené à bien une entreprise gigantesque : cette *Ligue de l'Enseignement* qui, imaginée par Jean Macé, a dû principalement sa prodigieuse réussite à l'œuvre de M. Vauchez, secrétaire général et fondateur du



EMMANUEL VAUCHEZ

Cercle parisien, qui centralisa les efforts de toutes les différentes sociétés qui commençaient à se constituer en France, dans le but de propager l'instruction au sein des classes populaires, et principalement des populations rurales. Ce « Cercle parisien » a provoqué la fondation de 876 sociétés d'instruction ou bibliothèques par association; 121 bibliothèques pédagogiques d'instituteurs; a fondé des bibliothèques ou « écoles régimentaires » dans plus de 200 corps de troupe, etc.

Mais l'activité d'Emmanuel Vauchez ne s'est pas bornée à ces œuvres d'enseignement; il a su encore trouver des loisirs pour se livrer à des études de haute spéculation. Comme exemple, son bel ouvrage : « *La Terre*, Évolution de la vie à sa surface, son Passé, son Présent, son Avenir », dans lequel il expose une théorie nouvelle et synthétique des lois cosmiques.

M. E. Vauchez vit maintenant en philosophe, aux Sables-d'Olonne. Il y habite une maison blanche, qui rit dans le soleil, face à l'Océan. Après tant de luttes, il

se repose, au contact de la nature révigorante et berceuse.

C'est là que lui parviendra — espérons-nous — l'écho du succès éclatant que nous souhaitons à son initiative.

Le médium Politi à la Société d'Études Psychiques de Milan.

La Société d'Études Psychiques de Milan est bien connue dans les milieux psychiques, surtout parce qu'elle édite la revue *Luce e Ombra*. Cette Société, grâce surtout à un riche industriel milanais, M. Achille Brioschi, possède un hôtel à elle, très bien agencé pour le but que la Société se propose, et qui est surtout celui de la lutte pour le spiritualisme, au point de vue expérimental et philosophique.

Cette Société s'est dernièrement assuré d'une manière stable la coopération de M. Auguste Politi, dont les phénomènes se rapprochent assez de ceux de Mme Eusapia Paladino, et qui a été étudiée, il y a quelques années, à Paris, par M. de Rochas et d'autres expérimentateurs. Ce médium, qui vivait à Rome de son métier d'horloger, a été mandé à Milan et a déjà donné à cette Société d'Études Psychiques plus de soixante-dix séances, que toutefois *Luce e Ombra* considère plutôt comme une préparation à la période expérimentale que comme des expériences définitives, malgré les résultats plus que satisfaisants qu'ont obtenus jusqu'ici les groupes bien entraînés. C'est pourquoi, avec une prudence et une réserve qui parlent en faveur des travaux de la Société de Milan, celle-ci n'a pas encore jugé devoir publier les procès-verbaux des séances et ne s'est pas empressée de faire du bruit autour de son initiative, qui mérite néanmoins d'être signalée et imitée.



Le médium POLITI

La salle des conférences à la Société d'Études Psychiques de Milan.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Un petit essai officiel de recherche de l'eau souterraine au moyen d'un « sourcier ».

Nous avons dernièrement parlé dans les *Annales* des essais de rabdomancie exécutés par un gentilhomme italien pour doter les Pouilles de l'eau qui leur manque. Voici maintenant que l'on fait encore des recherches semblables en Italie, et, ce qui est plus curieux, elles sont exécutées cette fois d'une manière *officielle*.

Il s'agissait de savoir quel résultat auraient eu des recherches d'eau dans le sein de la montagne d'après les indications rabdomanciennes. Le théâtre de ces essais se nomme Cagollo, une commune de la province de Vicence, bien mal partagée sous le rapport de l'eau. Des montagnes qui l'entourent et roulent les eaux du torrent de l'Astique, on ne put jamais faire jaillir une fontaine qui fournît d'eau potable, selon ses besoins, cette population. En été surtout, dans les temps de sécheresse, des eaux fétides devaient servir aux hommes comme aux animaux, à moins qu'on ne voulût faire une provision d'eau salubre à plusieurs kilomètres de distance.

Cette condition incroyablement désastreuse de l'un des premiers éléments de la vie donna bientôt lieu à des discordes entre les habitants du pays ; elles devinrent même assez fortes pour provoquer des agressions nocturnes contre le médecin, des luttes électorales furibondes, et une série de circonstances tout aussi fâcheuses.

Un parti voulait tirer l'eau des flancs de la montagne du Summano, au-dessus de Seghe-di-Velo, et ce fut lui qui domina jusqu'à l'été dernier. L'autre parti croyait possible de trouver l'eau dans le territoire même de la commune, et réussit à vaincre triomphalement dans les élections de juillet dernier.

Mais la tâche de la nouvelle administration était très délicate, parce que jusqu'alors les sources promises du Riello n'avaient pas donné le volume d'eau nécessaire pour une population de 5.000 habitants, et la petite quantité qu'on en avait tirée n'aurait pu être distribuée qu'avec des systèmes mécaniques très coûteux.

Cependant, à l'automne dernier, on avait fait venir à Piovene — village qui se trouvait à peu près à la même enseigne — le fameux rabdomancien M. Chiabrera. Cette nouvelle amena un gros propriétaire du pays à faire venir aux notabilités l'idée de tenter à Cagollo des expériences semblables. Le maire appela en effet M. Chiabrera, qui fut accueilli dans le village, sinon avec défiance, du moins avec indifférence.

M. Chiabrera passa à travers plusieurs pentes de la montagne, et sa baguette magique se leva par saccades à plusieurs endroits pour signaler les différentes profondeurs auxquelles sourçait l'eau si précieuse et si recherchée.

Le rabdomancien parti, la rabdomancie se propagea avec une surprenante rapidité. Ceux qui jusqu'alors n'avaient même pas su prononcer cet étrange mot, montraient à présent connaître ses plus intimes secrets et posséder les plus étranges facultés.

« Je vis moi-même — écrit le correspondant de la *Gazetta di Venezia* (8 janvier) — il y a trois mois, des hommes, des femmes et des enfants s'exercer dans les recherches rabdomanciennes.

» On détachait une simple baguette d'un arbre quelconque à portée de la main, on la courbait en arc vers la terre, en tenant les poings fermés sur les cuisses et l'on procédait lentement, pas à pas, le talon d'un pied contre le bout de l'autre, jusqu'au moment où la baguette se détendait, et se relevant allait frapper le ventre du rabdomancien, même lorsqu'elle était en vain tenue par les muscles vigoureux de quelque spectateur.

» Parmi les rabdomanciens ainsi improvisés, nous citerons l'adjoint au maire, M. Laurent Calzaro. Il répéta plusieurs expériences avec de très heureux résultats et réussit ainsi à trouver des eaux souterraines à une hauteur supérieure du point où M. Chiabrera les avait signalées, hauteur qui rendra plus facile la distribution de l'eau aux trois fractions du pays. »

Cependant la commune, par crainte aussi des autorités supérieures, n'osait pas prendre la responsabilité de faire exécuter des travaux, en fondant cette initiative sur des bases si nouvelles. Le courageux juge conciliateur M. J.-B. Panorzo, y pourvut lui-même, et ayant stipulé une convention avec la commune pour le cas où l'eau serait trouvée, fit commencer aussitôt les travaux nécessaires.

L'installation de puits système Vorthan était impossible, puisqu'il s'agissait d'un terrain pierreux; c'est pourquoi l'on dut recourir à l'idée de l'excavation d'une galerie transversale qui aurait rejoint l'endroit indiqué verticalement sur le flanc de la montagne par le magistrat rabdomancien.

Un certain M. J.-B. De Angeli s'associa pareillement à l'entreprise; en outre de son œuvre, il y employa aussi son modeste pécule réalisé pendant plusieurs années de travail en Amérique.

La galerie avait atteint une longueur d'une quinzaine de mètres lorsque l'on trouva de petits filets d'eau sortant du terrain. C'était une espérance, mais rien de plus, aussi bien à cause de l'exiguïté de cette quantité que parce qu'il aurait pu s'agir d'eau de pluie à peine tombée. Même, le mauvais temps empêcha les travaux de continuer pendant un mois durant, après quoi ils furent repris avec plus d'ardeur que jamais. Vers les derniers jours du mois de décembre, l'excavation atteignit 48 mètres de longueur et le point indiqué par la

baguette magique était rejoint. Cependant quelques rares gouttes d'eau coulaient seulement de la voûte.

Le magistrat adjoint Calzaro répéta les expériences au fond de la galerie, et conseilla sur leurs indications que l'on obliquât à droite.

La mine et la pioche continuèrent alors leur œuvre dans cette direction à travers la résistance moraine.

Enfin, l'aube de 1908 devait être propice à l'entreprise : à 64 mètres de profondeur, en effet, cinq fontaines au moins jaillirent, cinq fontaines d'une eau limpide et assez abondante pour fournir environ 300 hectolitres par jour au village !

« Je me suis rendu aussi, aujourd'hui même — écrit le journaliste auquel nous avons fait allusion un peu plus haut — dans la galerie pour boire à ces mêmes sources, et leur eau m'a très bien guéri... du scepticisme.

» La population s'entasse, folle de joie, à l'entrée de la galerie, et elle a bien raison, car elle voit enfin son rêve réalisé ! Il suffit de dire que pour l'aqueduc de Vélo, on avait compté sur une dépense de 70.000 francs, tandis qu'un millier de francs seulement ont été nécessaires pour exécuter les travaux jusqu'ici. Avec quelques dépenses insignifiantes encore, on espère avoir une plus grande quantité d'eau qui servira aussi pour le chemin de fer d'Asiago. »

Une lettre au sujet des « grêlons-médailles » de Remiremont.

Au sujet de la chute, vraie ou simulée, de grêlons portant en relief l'image de Notre-Dame du Trésor, à Remiremont, dont nous avons parlé dans notre dernier fascicule, nous recevons la lettre suivante :

Remiremont, 29 janvier 1908.

« Monsieur,

« Je viens bien tard répondre à votre lettre du 26 décembre dernier ; mais le flot du nouvel an sera mon excuse.

» L'orage du 26 mai 1907 nous a donné les grêlons extraordinaires que l'on a désignés sous le nom de grêlons-médailles parce que beaucoup portaient en relief l'image de Notre-Dame du Trésor, titre qui se trouve sur les médailles frappées à l'occasion de son couronnement qui avait eu lieu huit jours plus tôt.

« Ils étaient mêlés à une grêle très abondante et se distinguaient des autres grêlons par leur grosseur, celle d'un œuf, et par leur forme ovale ; de plus, ils avaient une face plate et c'est sur cette face que se dessinait la silhouette de la Madone.

« Tout le monde les a vus tomber, mais tous ne les ont pas examinés. Dans l'enquête canonique qui a suivi l'orage, 107 témoins, venus de 35 points de la ville éloignés les uns des autres, ont declaré, sous la foi du serment, ce qu'ils avaient vu, c'est-à-dire non pas une forme vague, imprécise, mais l'image précise, personnelle de la Vierge, son visage, sa tête, sa couronne, sa robe, les plis de sa robe, même ses franges, etc.

« Ces grêlons tombaient à la fin de l'orage, *lentement, doucement, lourdement* même : j'en ai été témoin.

« Je pense que ces quelques détails suffisent. Lorsque mon rapport à Monseigneur sur cet événement sera publié, je vous l'enverrai ; mais cela tardera quelques semaines encore.

« En attendant, agréez, monsieur, l'hommage de mon respect.

« J. Vuillemin
« Archiprêtre de Remiremont. »

Nous attendons le rapport dont il est question dans cette lettre pour essayer de nous faire une idée de cet étrange événement.

LES NOUVEAUX LIVRES

LES ROMANS DE L'OCCULTISME ET DU SPIRITISME

Lionel Dalsace : **Dette Fatale.** — (Librairie Académique Perrin et Cie., Paris. — 3 fr. 50).

Tel est le titre d'un roman très délicat et très attrayant dans lequel l'auteur développe l'idée, si séduisante, de perfectionnement et de justice immanente par l'évolution, au cours des vies successives que nous devons subir jusqu'à ce que nous ayons acquis une perfection suffisante.

L'héroïne est une idéale jeune fille, la signorina Fiammetta qui a la faculté de clairvoyance ou lucidité et même de prémonition, et qui met en pratique les théories qui lui sont chères. Cela lui a valu d'être appelée « la Sainte » par Jacques de Martigues dont elle a de suite conquis l'admiration et le cœur.

« L'âme, selon Fiammetta, est d'essence divine, par là elle est immortelle, car ce qui est divin ne saurait périr. Mais cette divinité est latente en elle, comme endormie. Il faut qu'elle s'éveille un jour, quelle sorte de son long sommeil. Qui l'en fera sortir ? C'est l'évolution, ce sont les expériences continuellement répétées. L'évolution conduit cette âme-enfant à travers les règnes minéral, végétal, animal, jusqu'au règne humain dans leque elle prend ses leçons les plus diffi-

ciles, mais aussi les plus précieuses. Grâce à une longue série d'existences où elle revêt des formes variées, se manifestant un jour dans un corps de femme, un jour dans un corps d'homme, un jour dans un milieu pauvre ou modeste, un autre jour dans une ambiance de luxe — par jour il faut entendre une vie — grâce à cette longue série d'existences elle passe par toutes les expériences du règne humain, et, ce faisant, elle progresse. C'est comme l'écolier qui monte de classe en classe. »

« Les expériences accumulées durant les vies innombrables amènent la sagesse; la conscience se développe et s'affine. »

« La souffrance est le grand instructeur de l'âme; elle lui apprend la compréhension des autres âmes, la sympathie et la compassion. La souffrance est inévitable, car l'âme ignorante pèche de toutes les manières, son chemin est parsemé de chutes. Or tout se paie : le mal se paie avec la monnaie de la souffrance, le bien accompli avec celle du bonheur. Tout ce que l'âme fait souffrir aux autres, dans une vie, elle aura à le souffrir elle-même, par les autres, dans une existence future. Il lui faudra payer largement toutes les dettes contractées. La destinée n'oublie rien et saura le mettre face à face avec ses victimes comme avec ses débiteurs. Justice lui sera rendue si elle a été juste. Si elle a été bonne et secourable envers tous, sa vie future sera ensoleillée, embellie par les affections, les dévouements qui s'offriront à elle. L'égoïste récoltera une vie d'isolement. »

Telles sont quelques-unes des idées que Fiammetta professe et pratique. C'est tout à fait joli, et, *Se non è vero è bene trovato*, gentille Signorina.

D.

Henri Chapoutot. — **Villiers de l'Isle-Adam. L'Écrivain et le Philosophe.** — Delasalle, édit., Paris, 1908. Prix : 3 fr. 50).

M. Henri Chapoutot s'occupe depuis bien des années de sciences psychiques, et par un mouvement très naturel, en parlant de Villiers de l'Isle-Adam, il a voulu chercher quelle était la manière de voir du célèbre poète au sujet de l'au-delà. Un chapitre tout entier de cette étude intéressante et approfondie est donc consacré à l'occultisme et la magie dans l'œuvre de Villiers, et c'est avec un intérêt véritable que l'on suit M. Chapoutot dans ses recherches.

Villiers arriva à Paris vers sa vingtième année. Il avait avec lui l'habituel bagage d'illusions et d'espérance qui doit échoir à la plupart des jeunes gens de son âge, mêlé à un royalisme et à un catholicisme poussés au plus haut degré. L'avenir apparaissait devant lui comme une lumière divine, et l'espoir le plur pur, le plus grand, le plus radieux remplissait son âme. Villiers, que ses amis avaient surnommé « le Magnifique », tellement ses idées semblaient majestueuses au milieu de son siècle corrompu, s'était fait du monde une idée céleste; il croyait trouver en arrivant à Paris, le triomphe complet de ses sentiments purs et héroïques, de son caractère noble et fier. Lorsqu'il eut passé quelques mois dans la capitale, ce fut pour lui une désillusion complète. Le monde qu'il avait aperçu en rêve, cette vie idéale qu'il s'était imaginée, tout cela n'était qu'un leurre; les intérêts les plus divers régnaient, l'existence journalière de tous les hommes ne faisait que tourner autour d'un centre unique : l'arrivisme. Alors, ce fut le grand déchirement. Villiers se mit à regretter avec amertume sa Vendée, son pays natal, où s'était écoulée son enfance: il écrivit des vers — et de beaux vers — pour la chanter en la pleurant.

Cette situation de désenchantement et ce dégoût du monde que M. Chapoutot nous fait comprendre à merveille, expliquerait donc comment Villiers de l'Isle-Adam peut s'être un peu tourné du côté de l'occultisme, de la magie, les sciences, ou prétendues sciences qui ont moins de rapport avec la Terre. Il avait une imagination étrange, puissante, formidable, et en la laissant marcher librement, Villiers tomba fatalement dans la fantastique. Pour lui, les phénomènes les plus étranges sont la meilleure pâture: il se précipite parmi eux, les modifie, les exploite, et à la fin il nous présente une histoire renversante dans le genre de celle du docteur Lenoir, dans *Tribulat Bonhomet.*

Le docteur Lenoir, type de philosophe, en discutant un jour avec son ami Tribulat Bonhomet, vient à dire à peu près ceci : « N'avez-vous jamais vu apparaître le type d'un animal — un tigre, un ours — sur la physionomie d'un homme ? Eh bien, si l'on observe attentivement tous les mouvements, les gestes familiers à cet individu, on aura l'impression d'un animal féroce emprisonné dans cette enveloppe humaine... Tenez, ajoute-t-il, moi-même, je me sens parfois « des instincts dévorateurs » ! J'ai des soifs de sang inassouvies! des haines farouches ! sauvages !... Je me sens « *comme hanté par un cannibale !...* »

Ce docteur Lenoir avait été trompé par sa femme Claire, qu'il adorait et admirait, avec le lieutenant de vaisseau Henri Clifton. Lenoir ne s'est jamais douté de rien de son vivant. Mais tandis que sa femme et son ami Bonhomet veillaient sur son cadavre, Lenoir ouvrit tout à coup les yeux, rejeta son drap et tendit ses deux poings serrés vers sa femme, qu'il maudit « avec deux lueurs de l'enfer sous les sourcils ». Puis il se réétendit, ramena, de ses deux mains, le drap sur sa poitrine, referma les yeux, et son visage reprit le masque insensible que nous prendrons tous.

Or, à ce moment précis, le lieutenant Clifton explorait un archipel dont les habitants, les Ottysors, étaient une secte de pirates polynésiens. Par un mouvement brusque, l'un des indigènes trancha la tête à Clifton et s'enfuit vers les dunes en agitant par les cheveux la tête ensanglantée avec des gestes violents; et le sauvage apparut plusieurs fois à Claire Lenoir, qui retrouve sur ce visage contracté par les diverses passions une ressemblance inexprimable avec son mari défunt.

Le Gérant : Drouard.

20-2-08. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

18me Année | 16 Février 1908 | N° 4

GUILLAUME DE FONTENAY

LA FRAUDE ET L'HYPOTHÈSE DE L'HALLUCINATION

Dans l'étude des phénomènes produits par Eusapia Paladino

Note relative à trois clichés pris les 27 janvier et 2 février 1908.

Voilà dix ans que je n'avais eu l'occasion de voir en séance le médium de Naples. J'ai dit, à cette époque (1), le résultat de mes observations et de mes réflexions. L'ensemble des études qui se sont poursuivies depuis lors semblent avoir justifié les unes et les autres dans une plus large mesure que je n'aurais osé l'espérer.

Eusapia vient de passer plusieurs mois parmi nous. Quelques-uns des membres les plus distingués du jeune Institut général psychologique, M. Branly, Mme Curie, M. Ochorowicz, M. Courtier, notamment, l'ont examinée au cours de nombreuses soirées pendant tout le mois de décembre et une partie de janvier. Même on nous promet un compte rendu, ce qui semblera peut-être à plusieurs un espoir excessif.

Lorsqu'elle fut libérée de ses engagements envers l'Institut international, Eusapia redevint accessible aux simples mortels. Elle voulut bien me donner deux séances. On me convia à d'autres réunions fort aimablement. Je la vis en tout une dizaine de fois.

Je m'étais imposé comme tâche d'enregistrer photographiquement ce qu'elle fournirait de phénomènes de matérialisation. Voici pourquoi. Peut-être n'est-il pas superflu de l'expliquer : un grand nombre d'observateurs des phénomènes dits occultes paraissant ne pas comprendre l'utilité, presque la nécessité d'admettre une chambre noire dans le groupe des assistants, si restreint qu'il puisse être.

C'est que deux objections principales sont opposées aux phénomènes paladiniens : la fraude et l'hallucination.

La fraude relève de la sévérité du contrôle, ou plutôt de sa vigilance. L'hallucination est justiciable des appareils enregistreurs. Le meilleur, le plus pratique, le plus portatif de ces appareils n'est-il pas la chambre photographique ?

Au cours de ces quelques séances, je ne me suis attaché à enregistrer que des phénomènes de matérialisation. En 1897, j'avais photographié des lévitations de la table. Avant moi déjà et aussi depuis, on a pris un certain nombre d'autres clichés analogues. La plupart de mes collègues en observations de ce genre ont acquis la certitude qu'Eusapia peut donner des mouvements d'objets sans contact parfaitement authentiques : je veux dire exempts de fraude et d'hallucination. Le gros public et, en particulier, les personnes qui n'ont jamais étudié de près Eusapia peuvent nous croire ou ne pas nous croire. Il importe assez peu.

Des doutes plus sérieux planaient sur la réalité des matérialisations visibles fournies par ce médium. Ces doutes, je ne prétends pas les avoir résolus pleinement. Je me borne à apporter, en toute loyauté, quelques documents de nature à éclairer le problème.

Exposé.

Je n'ai rien eu de bon aux séances du 15, du 20, du 22 et du 23 janvier.

Le 27 janvier, après un très mauvais début de séance qui m'avait fait quitter ma place aux ap-

(1) Cf. *A propos d'Eusapia Paladino. — Les séances de Montfort-l'Amaury.* (Paris, Société d'éditions scientifiques, 1898. Un vol. in-8 de xxx-280 pages.)

Réduction en 15 × 20 d'un cliché 18 × 24.

pareils, je vis soudain avec étonnement la légendaire « main de John » apparaître en assez bonne lumière un peu au-dessus et en arrière de la tête du médium, comme si le coude de John (1) avait coïncidé avec la nuque d'Eusapia. Je vis la main et une partie de l'avant-bras. La matérialisation était incomplète ou me parut telle. Cela ne me semblait pas *solide*, et bien que l'apparition ait été très rapide, il me parut que les doigts n'étaient pas distincts et tous séparés les uns des autres. J'eus l'impression d'une sorte d'énorme pince de crabe plutôt que d'une main véritable Imaginez une moufle fourrée ou mieux encore une main très volumineuse dont le pouce et l'index auraient été collés ensemble et les trois autres doigts collés ensemble eux aussi. C'était une main droite — à supposer du moins qu'elle eût la face palmaire tournée en avant, ce qui était invérifiable vu l'inachevé du phénomène. — La main droite du médium était tenue par le comte Jacques de Bryas et la main gauche par le colonel de Kergariou, à côté duquel je me trouvais dans le moment.

Cette apparition a été vue et décrite comme je viens de la décrire, avec des variantes peu sensibles, par la plupart des assistants.

Aussitôt que nous eûmes constaté le phénomène, je retournai aux appareils en prévenant Eusapia que je désirais prendre un cliché d'une semblable manifestation et la priant de la renouveler, s'il lui était possible.

Moins de trois minutes plus tard, elle criait « *Fuoco*, *Fuoco !* » Je manœuvrais les poires de désobturation et de déflagration et l'éblouissante clarté du magnésium me fournissait le cliché ci-joint (1435).

La distance où je me trouvais alors du phénomène et la préoccupation d'opérer sans erreur m'avaient empêché de voir ce que je photographiais.

— « Est-ce la main de John, Eusapia ? » demandai-je au médium.

— Non, dit-elle, c'est du fluide au-dessus de ma tête (*fluido sopra la testa*).

Je croyais bien que ce cliché ne me donnerait rien d'intéressant. Je fus très surpris, en le développant une heure plus tard, de découvrir l'étrange bonnet posé sur la tête d'Eusapia.

Ma première pensée fut que celle-ci, adroitement, s'était coiffée d'un mouchoir blanc. Il est vrai que les contrôleurs garantissaient leur contrôle et que l'on voit les deux mains d'Eusapia tenues par celles de ces messieurs. Mais une autre considération, plus forte, élimine cette hypothèse : c'est l'extrême blancheur de l'objet. On sait avec quelle rapidité la distance atténue l'éclairement des corps (loi des carrés) et, d'autre part, la perspective aérienne vient ajouter son effet au précédent pour diminuer encore l'éclat des objets les plus lointains. Or, si l'on compare le blanc de la coiffure en question au blanc des toilettes du premier plan, on se rend compte (et l'expérience directe m'a d'ailleurs prouvé depuis) qu'un mouchoir, même très blanc, serait *venu* beaucoup plus gris.

Pour la même raison et, en outre, pour une raison de forme et de dimensions, j'ai dû renoncer à l'idée qu'une mandoline qui se trouvait dans le réduit serait venue par anaphécinésie au-dessus de la tête d'Eusapia.

Bref, mon impression (que je ne cherche pas à imposer à qui que ce soit) est que j'ai réellement photographié de la matière en voie de condensation. Il sera nécessaire, toutefois, de multiplier les essais de ce genre, car je reconnais de bonne grâce qu'un seul document est bien peu de chose.

⁂

Il va sans dire que j'avais le plus vif désir de continuer de telles recherches. M. Gabriel Delanne qui préside, avec la compétence et l'autorité que l'on sait, la Société française d'études des phénomènes psychiques me fit l'amitié de me convier aux cinq séances qu'Eusapia devait donner au siège de cette société, rue du Faubourg-Saint-Martin.

Il me fut impossible de me rendre à la première de ces réunions. A la seconde, j'obtins deux clichés sans valeur au point de vue des matérialisations ; nous avions résolu, en effet, d'opérer au commandement du médium et Eusapia goûte surtout les mouvements d'objets sans contact. J'eus un fouillis de guéridons les pieds en l'air, de visages et de mains, tout cela dépourvu d'intérêt.

Mais comme, au cours de cette même séance, nous avions pu constater sous un bon contrôle des apparitions de mains matérialisées au-dessus de la tête du médium, je formai le projet de les photographier, durant la séance suivante, si elles se montraient encore, non pas lorsque le médium réclamerait l'éclair, mais à l'improviste, lorsque je jugerais le phénomène bon et le moment favorable.

La brusque déflagration du magnésium pendant une séance, lorsque Eusapia ne s'y attend pas, dé-

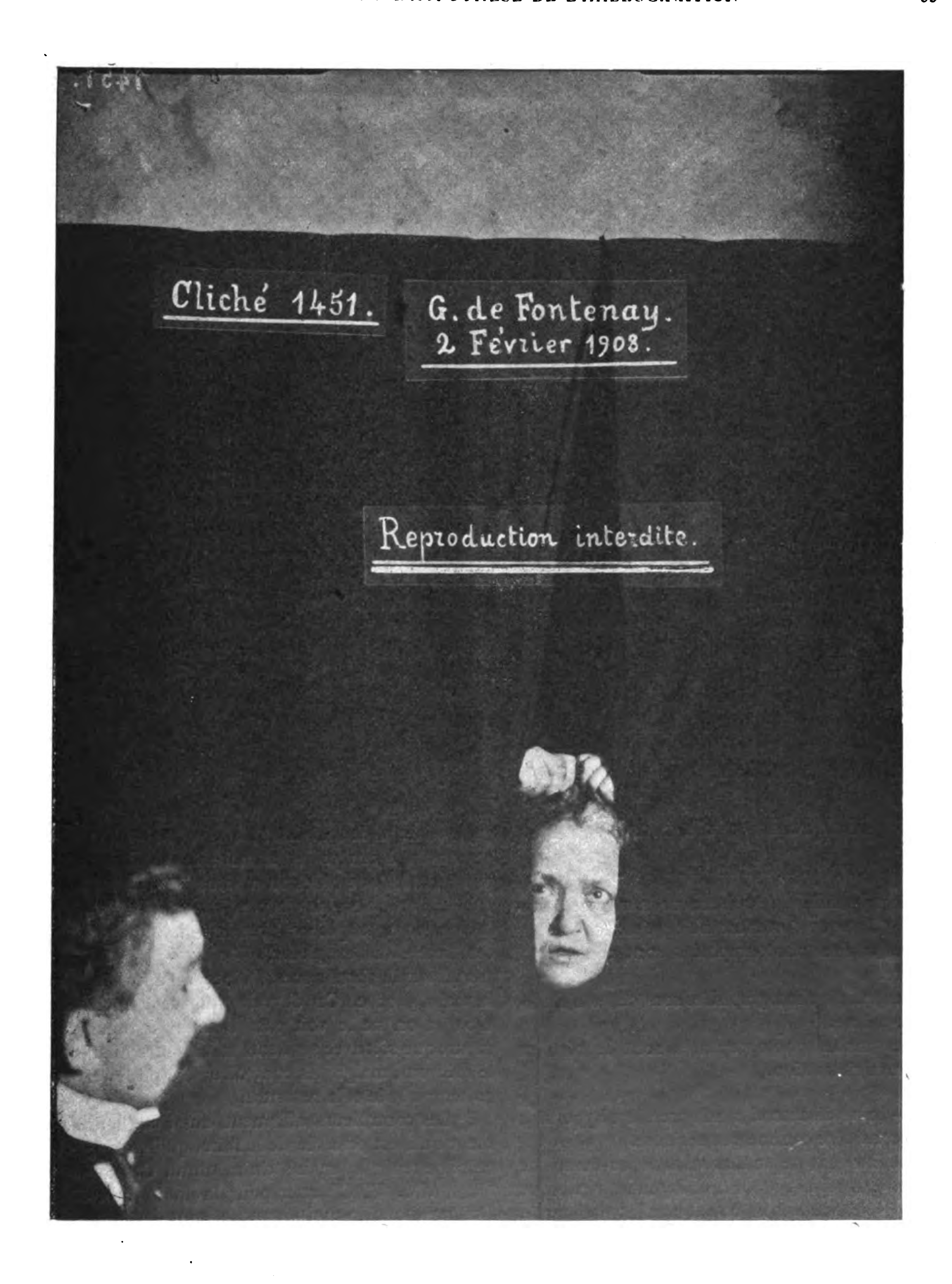
(1) Je crois inutile de rappeler que « John » est le personnage hypothétique auquel Eusapia attribue la plus grande partie des phénomènes qui se produisent autour d'elle. Bien que fort éloignés de partager sur ce point les convictions du médium, la plupart des observateurs sont convenus d'adopter son vocabulaire. « John » est une abréviation, un raccourci de langage. « John » évite de longues périphrases et ne fait de mal à personne.

G. de Fontenay.
2 Février 1908.

Cliché 1450.

Reproduction interdite.

Réduction en 15 × 20 d'un cliché 18 × 24.



Réduction en 15 × 20 d'un cliché 18 × 24.

termine habituellement chez elle une sorte de crise nerveuse, sans aucune gravité d'ailleurs, mais qui peut compromettre le reste de la séance. Je prévins donc de mon intention, M. Gabriel Delanne, le président, qui l'approuva et m'y encouragea.

Ce fut le 2 février que l'on se réunit à nouveau. Les phénomènes préliminaires d'anergocinésie par lesquels débute invariablement toute séance d'Eusapia se produisirent en pleine lumière. Lorsque le gaz fut un peu baissé (la clarté demeurant satisfaisante) des attouchements furent donnés à travers le rideau, puis je vis une main paraître et disparaître rapidement au-dessus de la tête du médium, à la fente de l'étoffe. « Le contrôle est-il bon, demandai-je aux contrôleurs ? » On me répondit qu'il l'était. Peu d'instants après une main apparaissait de nouveau et je déclenchais immédiatement les appareils.

C'est ainsi que fut pris le cliché 1450.

Eusapia eut une crise nerveuse, se fâcha, pleura et demanda que le cliché fût détruit sous ses yeux. La prétention était exagérée. Je tenais d'autant plus à développer cette plaque que l'irritation du médium excitait davantage mes soupçons. Il me semblait qu'un tel cliché me révélerait peut-être quelque fraude.

Eusapia s'offrit alors à reprendre la séance et demanda que l'on impressionnât une seconde plaque, *à son commandement*. Je n'eus garde de refuser. Quelques instants plus tard, elle criait : « Fuoco ! Fuoco ! » et la plaque 1451 était exposée.

Critique des trois clichés.

Critique des clichés 1450 et 1451.

Trois hypothèses se présentent immédiatement à l'esprit, lorsque l'on examine ces deux clichés.

a) Les mains photographiées sont celles d'un compère.

b) Les mains photographiées sont celles d'Eusapia elle-même.

c) Les mains photographiées sont le résultat d'une matérialisation.

A. — Je ne discuterai pas la première hypothèse que je considère comme peu sérieuse.

Le phénomène de mains visibles au-dessus de la tête d'Eusapia se produit maintenant à presque toutes ses séances, quels que soient les assistants. Il faudrait donc supposer qu'à presque toutes les séances quelqu'un se plaît à jouer un rôle peu honorable et réussit en outre à déjouer la surveillance des contrôleurs et des assistants. Croie cela qui voudra ; je ne m'en occuperai pas.

B. — La seconde hypothèse (les mains photographiées sont celles d'Eusapia elle-même) est beaucoup plus soutenable. Elle s'appuie sur des présomptions que je dois signaler. Elle est contrebattue par d'autres présomptions dont il faut tenir compte aussi et même par ce que l'on pourrait appeler en toute autre matière des preuves véritables.

Raisons qui militent pour la seconde hypothèse.

1° Eusapia s'est fâchée quand a été pris le cliché 1450 (la main unique) et en a demandé la destruction. Pourquoi, sinon parce qu'elle craignait que l'on ne reconnût sa main mobile, étendue, la forme de ses doigts et la *ligne* rattachant cette main à l'attitude de son corps ?

2° Eusapia, quand elle a commandé le feu elle-même (cliché 1451), a présenté deux mains, c'est vrai, mais deux mains fermées, beaucoup moins faciles à identifier, par conséquent.

3° Eusapia n'a jamais voulu consentir à se laisser photographier ultérieurement, éveillée et en état normal, dans l'attitude des clichés 1450 et 1451, avec sa main ou ses mains au-dessus de la tête, de façon à permettre l'identification desdites mains par superposition des clichés ou comparaison des épreuves. Cela est une très mauvaise note pour elle et elle ne s'est retranchée que derrière des prétextes pitoyables, absurdes.

Raisons qui militent contre la seconde hypothèse.

1° Eusapia a de très petites mains et les mains en 1450 et 1451 paraissent à presque toutes les personnes à qui je les ai montrées sensiblement plus grandes que celles du médium. J'ai cependant appelé l'attention de chacun sur le fait que les mains photographiées prennent habituellement des dimensions exagérées.

2° Eusapia portait son alliance à l'annulaire de la main gauche. On devrait voir cet anneau en 1451 et on ne le voit pas. Il faudrait donc admettre que soit avec ses dents soit d'autre manière, le médium, malgré les contrôleurs, a pu le retirer en temps utile et le remettre.

3° Les contrôleurs affirment, aussi catégoriquement qu'il est possible de le faire, qu'ils n'ont pas cessé de tenir les mains du médium. Ces contrôleurs, MM. V. Chartier pour la main droite et Drubay pour la main gauche, sont des hommes parfaitement honorables et dont la bonne foi ne saurait être suspectée. Or si l'on peut admettre qu'Eusapia dans certains cas arrive à libérer *une* main par le truc pourtant bien connu de la *substitution*, il est absolument *impossible* qu'elle

les libère ainsi toutes les deux. Une paire de contrôleurs qui la laisseraient faire ne seraient pas maladroits : il leur faudrait être complices. Si donc il était permis à la rigueur de supposer que M. Drubay a, sans le vouloir, laissé échapper la main gauche d'Eusapia dans le cas du cliché 1450, l'explication ne vaut plus dans le cas du 1451.

Or voici ce que m'ont écrit MM. V. Chartier et Drubay.

Je transcris l'essentiel seulement.

De la lettre de M. V. Chartier :

Je puis vous affirmer, de la façon la plus formelle et la plus absolue, qu'au moment où se produisaient les phénomènes d'apparitions de mains matérialisées, je tenais la main droite d'Eusapia dans ma main gauche et *que je n'ai pas cessé un seul instant de la contrôler*...

Lorsque, pour la première fois, une main apparut au-dessus de la tête d'Eusapia, je fus, je crois, le premier à l'apercevoir et en fis part à l'assistance en disant : « Il y a une main entre les rideaux du cabinet, au-dessus de la tête du médium. » — Tout en continuant à regarder l'apparition, je serrai instinctivement davantage la main droite d'Eusapia que je tenais dans ma main gauche, laquelle reposait sur le genou droit du médium...

Mon voisin de droite, M. Ebel, affirma voir également la main matérialisée, et c'est à ce moment que vous fites jaillir l'éclair magnésique qui nous aveugla par son éblouissante clarté.

Sans cesser un seul instant de contrôler le médium, j'annonçai alors que la main que j'avais vue devait être une main gauche. Elle s'était, en effet, présentée à peu près horizontalement, l'extrémité des doigts dirigée vers moi, et comme elle se trouvait à environ 40 centimètres au-dessus et en arrière de la tête d'Eusapia, il m'avait été possible de voir la face palmaire de cette main dont le pouce un peu écarté des autres doigts et dirigé vers le fond du cabinet m'avait permis de conclure que c'était bien une main gauche...

Je ne suis pas moins affirmatif pour ce qui est du contrôle que j'exerçai pendant que se déroulait le second phénomène.

J'avais entendu Eusapia dire qu'elle préviendrait lorsqu'il faudrait faire la lumière pour photographier ; je continuai en conséquence à la contrôler sans relâche, tenant toujours sa main droite et ayant son pied droit sur mon pied gauche. Lorsqu'elle se mit à crier : « Fuoco ! Fuoco ! » je redoublai de vigilance et tout entier à mon rôle de contrôleur je ne songeai même pas à regarder du côté du cabinet pour voir ce qui pouvait s'y produire.

En résumé, j'affirme encore une fois que pendant les deux épisodes relatifs aux photographies faites, je n'ai pas cessé de contrôler le médium et lui ai constamment tenu la main droite. Comme, d'autre part, le contrôleur de gauche, M. Drubay est aussi affirmatif que moi, j'ai la certitude absolue que les mains qui se sont montrées dans l'ouverture des rideaux du cabinet n'appartenaient pas au corps physique d'Eusapia...

V. Chartier.

De la lettre de M. P. Drubay :

Je viens vous affirmer, de la façon la plus formelle et la plus loyale, que je n'ai pas lâché la main gauche du médium pendant toute la durée de la séance...

Critique du cliché 1435.

Ici, le problème est différent. Il ne s'agit plus des mains d'Eusapia que l'on distingue très nettement en l'air jointes à celles de MM. de Bryas et de Kergariou. La question est de savoir quelle peut être la nature de l'objet blanc qui couronne la chevelure du médium.

Plusieurs hypothèses se présentent :

a) Ce serait une tache accidentelle du cliché ;

b) Ce serait un des objets contenus dans le cabinet qui serait venu, par anaphécinésie, se placer au-dessus de la tête d'Eusapia ;

c) Ce serait un mouchoir ou quelque autre objet analogue *apporté* par Eusapia et dont elle se serait coiffée frauduleusement ;

d) Ce serait, comme l'a dit Eusapia, du fluide (fluido sopra la testa) ou en d'autres termes de la matière en voie de condensation.

A. — Ce n'est certainement pas une tache accidentelle du cliché. Pas un photographe sérieux n'oserait le soutenir après avoir examiné la plaque et surtout après l'avoir développée. En outre, si c'était une tache accidentelle, les assistants n'auraient pas vu de leurs yeux ce qu'ils ont vu sur la tête d'Eusapia, ce qu'ils ont, à ma demande, décrit fort minutieusement, avant que je leur fasse voir l'épreuve photographique, *avant même que je les renseigne sur le développement du cliché*.

B. — Ce n'est aucun des objets placés dans le cabinet. Ils étaient peu nombreux : une chaise, un guéridon, un sifflet, une mandoline. Je me suis demandé, un très court instant, si la surface crème de la mandoline n'aurait pas pu donner cette apparence, sous une certaine obliquité. Je me suis promptement convaincu du contraire et pour les raisons données plus haut dans mon exposé (p. 51) et aussi parce que la plaque ou une épreuve surinsolée prouvent nettement le contraire quand on les examine à la loupe. Voici, en effet, cliché 1462, l'aspect que prend la luminosité sous un grossissement suffisant.

C. — Ainsi que je l'ai mentionné précédemment, il me paraît difficile d'admettre qu'Eusapia ait pu se coiffer frauduleusement d'un mouchoir ou de tout autre objet qu'elle eût apporté dans ce but.

On était en bonne lumière. Ses mains étaient tenues ; il n'y avait pas de mouchoir blanc à sa portée. Il serait osé de prétendre qu'elle a pu fouiller dans sa poche ou dans son corsage, en tirer un mouchoir et se le placer sur la tête sans que les contrôleurs qui lui tenaient les mains s'en aperçussent et sans que les assistants vissent une telle série de mouvements; il ne serait pas moins merveilleux qu'aussitôt après l'éclair elle eût accompli en sens inverse le même tour de force. Or ce que j'ai photographié sur sa tête et que tout le monde a vu, à l'instant qui a précédé l'éclair, cette chose, quelle qu'elle puisse être, a disparu en un clin d'œil. Il n'en a plus été question.



Agrandissement *retouché* (2) d'une partie du 1435.

Je répète une fois encore que, au point de vue de la technique du photographe, un mouchoir, le plus blanc du monde, placé dans les mêmes conditions, serait venu beaucoup moins blanc, beaucoup moins *photogénique*. Il semblerait vraiment que cette auréole fût douée d'une luminosité propre. Telle a été, du reste, l'impression générale des assistants. La brièveté de cette note ne me permet pas de publier *in extenso* leurs témoignages. Je me borne à les résumer. Un des témoins a vu au moment du phénomène « une lueur bleue, bleu clair, couchée, pour ainsi dire, sur la tête d'Eusapia ». Un autre a vu « une lumière en forme de triangle ayant la pointe en bas » sur la tête du médium. Un troisième a vu « une lueur en forme de petite calotte ». Les contrôleurs déclarent « avoir vu se former la luminosité ». Un d'eux la compare à « une sorte d'auréole lumineuse », l'autre à « une lueur en pointe à la façon des coiffures Marie Stuart ». Un sixième témoin et un septième témoin décrivent simplement « une forme oblongue et claire » ; mais deux autres encore ont vu, au-dessus de la tête du médium, l'un « une forme arrondie, se détachant en clair sur le fond et même un peu lumineuse », l'autre, « un objet faiblement lumineux (1) ».

D. — Eu égard aux considérations qui précèdent et jusqu'à démonstration du contraire, je crois qu'il est permis d'admettre provisoirement l'hypothèse de la matière en voie de condensation.

Outre les raisons qui me font éliminer les trois autres hypothèses, il y a des motifs valables d'accueillir celle-ci. Ces motifs sont trop divers et trop complexes pour que j'entreprenne de les développer ici. Je me borne donc à livrer tels quels mes documents aux réflexions de qui ils intéressent.

Conclusion générale.

Un point en tout cas reste acquis. Les apparitions de mains au voisinage d'Eusapia ne sont gé-

(1) Personne, je pense, ne s'étonnera que les divers spectateurs n'aient pas attribué identiquement la même forme à cette auréole irrégulière. Si l'on veut bien considérer l'épreuve 1435, on constatera que, de l'extrême droite à l'extrême gauche, les témoins se trouvaient répartis sur tous les angles possibles.

(2) Le but de la retouche a été surtout de *retarder* ce qui n'était pas l'auréole. Sans cette précaution, ladite auréole serait venue absolument blanche, ou bien se serait détachée sur un à-plat noir. Il entre donc dans ce document une part d'interprétation qu'il est nécessaire de signaler.

néralement pas hallucinatoires; et ne sont pas hallucinatoires non plus les formations de lueurs que l'on constate avec ce médium. Quand mes clichés ne prouveraient rien de plus, leur importance ne serait pas négligeable.

J'aime à espérer que l'on oubliera un peu moins, dans l'avenir, l'étude photographique de telles manifestations et je ne doute pas que d'autres documents de même nature ne viennent bientôt s'ajouter à ceux-ci. Quant aux contrôleurs, qu'ils redoublent de vigilance et ne se laissent pas détourner de leur rôle par la pensée décourageante que le jour où toute fraude du médium sera écartée on croira encore à l'illusion des sens. Que leur parole soit nette et décisive en ce qui concerne le contrôle, et les appareils ne parleront pas avec moins de netteté et de précision en ce qui concerne les phénomènes.

CORRESPONDANCE

Sommes-nous tous médiums ?

Lettre ouverte à M. Marcel Mangin.

MONSIEUR,

J'ai lu avec d'autant plus d'intérêt votre très riche étude sur les *Guérisons de Lourdes*, dans le fascicule de décembre des *Annales des Sciences Psychiques*, que j'ai moi-même consacré naguère un article à cette question séduisante. (*Revue scientifique et morale du spiritisme*, novembre 1906.)

Si je prends maintenant la plume, c'est pour vous présenter quelques objections sur un point où, taxant les autres d'égarement, vous m'avez vous-même semblé vous écarter du vrai. Une note ajoutée à votre article (pages 861-862 *Annales* 1907) condamne Myers en ces termes : « Pourquoi sans cesse parle-t-il des facultés supernormales comme si elles étaient communes au genre humain tout entier et pourquoi échafaude-t-il toute sa théorie sur cette erreur ! » — Eh bien je ne puis me défendre d'être avec Myers contre vous.

Disciple en ceci des spirites, je crois que la médiumnité apparaît à un degré éminent chez de rares privilégiés, mais qu'elle est inhérente à l'homme. Sa présence en chacun de nous est démontrée par l'observation courante : Le nombre n'est-il pas énorme des personnes hypnotisables, c'est-à-dire en somme « intrançables », douées de facultés psychiques ? Ne peut-on même soutenir que si les hypnotiseurs échouent quelquefois, l'hypnotisme ne devrait jamais échouer et le magnétisme pas davantage ? Combien les magnétiseurs trouvent-ils de réfractaires absolus ? En outre est-il une seule famille où ne se produise, à chaque génération, au moins un rêve prémonitoire, un cas de télépathie ? Et dans les séances de matérialisation les assistants qui prêtent, comme le médium, une part de leur substance au fantôme ne font-ils pas, comme le médium, bien que moins fortement, preuve de médiumnité ? Si la majorité des humains était moins absorbée par la vie quotidienne, moins dupe de son scepticisme et de ses préjugés, si elle « psychisait » avec patience et méthode, il y aurait sur cinq hommes un « sensitif » excellent et les quatre autres seraient remarquablement « sensibles ». Aujourd'hui, malgré notre négligence, les médiumnités tempérées sont légion; on est donc en droit d'affirmer qu'il n'est personne en qui ne réside un dynamisme psychique endormi. Ce médiumnisme universel et faible est à la grande médiumnité ce que les facultés de la foule sont au génie et l'on passe de l'un à l'autre par une gradation qui pourrait être évaluée, comme il y a des transitions entre l'intelligence des médiocres et celle des êtres supérieurs. Il ne faut pas oublier la loi de continuité : au-dessous des médiums suprêmes : Home, Florence Cook, Mme d'Espérance, il y a les bons médiums, puis les médiums honorables, puis les passables médiums, puis les médiumnisants et les médiumnoïdes, mais je ne vois pas de raison pour qu'en descendant toujours on arrive aux non médiums absolus. Dans le plus sombre idiot veille une lueur : dans le plus épais des rouliers un germe de médiumnité vibre vaguement : ainsi le veut l'analogie.

Autre preuve : un évolutionniste ne nie pas l'hérédité. Or, de deux choses l'une : ou Home, Slade, d'Espérance tiennent leurs dons supernormaux de leurs parents, et alors ces parents étaient déjà des sujets psychiques non évolués, demi-évolués peut-être, ou bien ils ne tiennent de leur père et mère qu'un « physique » en harmonie avec ces dons supernormaux, un physique propre à loger la médiumnité, cette étrangère qui vient des régions inconnues ; et alors le père et la mère étaient encore des médiums, dans cette hypothèse, car ayant transmis à leur enfant un physique donné, ils devaient en posséder un pareil et avec ce physique la faculté qui lui est sympathique. Mais cette faculté était latente en eux le plus souvent; eux-mêmes ne se distinguaient pas du commun ; pas plus que les parents de Pasteur ne laissaient lire sur leur visage le génie de leur fils. Par réciprocité ne faut-il pas dire que le commun non plus ne différait

pas d'eux et que, s'ils avaient les mêmes goûts, les idées du commun, le commun avait, au même degré qu'eux, leur médiumnité ?

Comment, s'il en va de la sorte, se fait-il que les rejetons des uns aient été Slade, Home ou Espérance, les rejetons des autres un Pierre, un Paul, un Jacques dénués de toute médiumnité apparente ?... Circonstances favorables ici et là défavorables à l'éclosion du germe. En tout cas cette énigme n'est pas plus insoluble que celle du génie.

Recevez, Monsieur, etc.

F. Bertal.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Les dernières expériences de la S. P. R. Sir O. Lodge adhère à l'hypothèse spirite ?

Le grand événement de ces derniers jours, dans le domaine des sciences psychiques, est le discours prononcé par Sir Olivier Lodge, F. R. S., à la Society for Psychical Research, le 30 janvier dernier. Le célèbre physicien a parlé des dernières expériences faites par les principaux membres de la Société avec différents médiums et qui ont convaincu plusieurs d'entre eux — parmi lesquels paraît être Sir O. Lodge lui-même — de la réalité des communications avec les défunts, alors que quelques-uns des expérimentateurs sont restés encore dans le doute.

Nous reviendrons sur ces importantes expériences aussitôt que nous en connaîtrons le compte rendu par entier.

Encore un mot sur le « comte de Sarak »

On ne parle plus beaucoup à Paris du comte Albert de Sarak, le yogui prestigieux ; il lui est arrivé ici la même chose qu'au Brésil, au Chili, au Pérou, au Mexique, à l'Argentine, à l'Uruguay, à Nice — partout où il a promené son existence tristement tapageuse : après une période de triomphe relatif, l'heure de la déconfiture n'a pas tardé à sonner ; l'opinion publique, surprise d'abord, s'est bientôt ressaisie, et seulement quelques dames d'une foi plus tenace sont restées pour former le carré autour du Maître. Si nous revenons encore une fois — la dernière, nous l'espérons — sur le yogui, c'est qu'il n'est pas sans intérêt de faire connaître en Europe quelques passages de journaux spirites américains, concernant notre homme.

La *Constancia* de Buenos-Ayres publie dans sa livraison du 19 janvier :

« La chose nous a bien surpris, mais n'en est pas moins vraie. Un grand portrait publié dans... [ici le nom d'une publication spirite parisienne], et dans lequel apparaît le fameux comte de Sarak, « suprême délégué des initiés du Thibet », ne laisse aucune place au doute. C'est bien le même que nous avons connu dans cette capitale, où il a laissé derrière lui tant de souvenirs ingrats ; le même qui parcourut avec le même résultat tous les pays américains, et dont la presse uraguayenne s'est occupée naguère pour une désagréable affaire qui s'est terminée devant les tribunaux. Le yogui, grand initié, comte de Sarak, délégué des loges orientales, possesseur d'innombrables titres (asiatiques), et de facultés prodigieuses, a cherché la consécration de la « ville lumière » après avoir épuisé le Nouveau Monde. Sa réception n'a pas été, là-bas, très éclatante ni très flatteuse. La presse parisienne, toujours rieuse et irrespectueuse, ne s'est pas inclinée dûment devant les titres résonnants ; elle n'a pas admiré ses merveilles de yogui. Les revues spirites, par contre, ont commenté différemment son apparition et les séances qu'il a données à son domicile devant un groupe d'invités, etc., etc.

» Nous attendons l'épilogue, qui ne peut être différent de ceux qu'il a rencontrés au cours de ses malheureux avatars précédents. »

Le *Reformador* de Rio de Janeiro, organe de la Fédération spirite brésilienne, contient à son tour (15 juillet et 1er août 1907) quelques colonnes d'une polémique serrée contre le comte de Sarak. Cet article est intitulé : *Devoir pénible.* Son auteur montre, en effet, quelque répugnance à attaquer le « comte »; il se demande s'il fait là une œuvre charitable ; mais il répond enfin affirmativement à cette question ; il s'appuie surtout sur quelques lignes d'Allan Kardec (*L'Évangile selon le Spiritisme*, chap. X), où se trouve, paraît-il, une « communication médiumnique » signée par « l'esprit de Saint Louis », et dans laquelle il est dit qu'en certains cas on fait une œuvre utile et bonne en démasquant l'hypocrisie. Encouragé par ces paroles du « Maître », le rédacteur du *Reformador* entame d'abord une discussion de principes au sujet d'une conférence que le yogui venait de donner au siège de l'Association des employés de commerce ; après quoi il discute le passage suivant d'une lettre que M. de Sarak venait d'envoyer au *Journal do Brazil*, qui la lui avait publiée parmi les communiqués à payement :

« En hommage à la vérité et à la justice, je dois déclarer que je me suis présenté, en compagnie d'un mem-

bre de la Fédération spirite elle-même, aux consulats de l'Uruguay et de l'Amérique du Nord, où les titres que je possède légitimement ont été dûment légalisés ; et si le *Reformador* en doute, il n'aura qu'à s'informer auprès de ces consulats. Voilà donc un point légalement liquidé. »

Un rédacteur du *Reformador* décida de suivre le conseil du yogui et se rendit aux deux consulats en question, accompagné par un fonctionnaire d'un ministère.

Au consulat des Etats-Unis, on déclara avoir réellement apposé le visa nécessaire à un certificat de citoyen américain naturalisé, que ce monsieur leur avait présenté dans ce but, mais qu'il n'avait exhibé aucun autre document.

Au consulat de l'Uruguay, on déclara avoir uniquement authentiqué la signature du secrétaire de la légation de l'Uruguay à Santiago, sur un certificat de mariage — absolument pas autre chose.

« Et voilà — s'écrie le rédacteur du *Reformador* — ce que M. de Sarak appelle pompeusement « avoir fait dûment légaliser *tous* les titres qu'il » possède légalement ». Quels commentaires mériterait ce fait ? »

En dernier lieu le *Reformador* reproduit en entier un article de M. J. Ramon Ballesteros, directeur de la *Nueva Palabra*, un important journal spirite de Santiago (Chili) — article paru dans le fascicule du 1er juin 1907 de cette publication. Il nous sera permis d'en traduire à notre tour les passages principaux :

« Disons deux mots sur le soi-disant comte de Das, docteur Albert de Sarak.

» Cet individu, dont le vrai nom est Santinie-Sgaluppi, n'a jamais mis les pieds dans l'Inde, et n'entretient aucun rapport avec ce pays; il est tout simplement Italien. Il n'est pas non plus un médecin diplômé par quelque académie.

» Lorsqu'au commencement de l'année dernière, on annonça sa visite au Chili, une revue de Santiago publia des paroles bien dures contre cet étranger qui s'était déjà fait connaître dans la même ville en d'autres occasions.

» Quant à nous, qui ne connaissions pas encore à fond ce monsieur, et qui avions entendu parler de lui comme d'un grand Maître et d'un initié du Thibet, nous crûmes que ces attaques étaient mal fondées et injustes... et nous le défendîmes de bonne foi dans les colonnes de la *Revista d'Estudios Psiquicos...* »

M. Ballesteros raconte ensuite comment il en vint à le connaître peu à peu. Il parle, entre autres choses, de son indignation en entendant M. de Sarack insinuer qu'Ercole Chiaia, l'apôtre du spiritisme en Italie, à l'œuvre duquel on doit que les professeurs Richet, Lombroso, etc., se sont adonnés à l'étude de la nouvelle science, « spéculait sur le spiritisme ».

« Cette injure pouvait jaillir des lèvres de l'exploiteur le plus cynique de notre sainte doctrine, comme le savent aujourd'hui toutes les personnes que ce triste sire a exploitées impudemment.



Le Signor ALBERT SANTINI-SGALUPPI.

» Une autre fois nous nous félicitions avec lui de l'honneur que lui avait fait le président Riesco, en assistant à l'une de ses conférences à l'hôtel de France. Que répondit Sarak ? Il leva dédaigneusement les épaules comme s'il était surpris de constater que l'on pouvait croire que c'était pour lui un honneur que le président du Chili eût assisté à l'une de ses conférences.

» — Sachez, Messieurs, dit-il, qu'en France assistait à mes conférences M. Loubet, comme en Bavière le roi de ce pays, en Portugal le prince Don Carlos, aujourd'hui régnant, etc. etc... »

M. Ballesteros discute assez longuement quelques-uns parmi les « phénomènes », ou les tours de passe-passe, que le yogui produit le plus fréquemment, en montrant quel en est le vulgaire secret, et conclut :

« Nous dirons seulement que toutes les preuves expérimentales présentées par cet exploiteur audacieux, n'ont été que des mystifications. Ce qui n'empêche pas que dans tous les prospectus et autres réclames qui ont été publiés ici et ailleurs par M. Santini-Sgaluppi, ce personnage apparaît entouré des titres les plus résonnants et ridicules, tels que ceux de *Maître Vénéré*, *le Juste*, *le grand Apôtre*, *le premier Initié de l'Inde*, *le Messager de la lumière*, etc., etc., en poussant sa démence jusqu'à l'extrémité incroyable de présenter son propre fils Augusto comme le *cinquième Rédempteur qui doit venir* ; les autres quatre seraient : Rama, Krishna, Bouddha et Jésus-Christ. (Revue *El Pensamiento*, publiée à Santiago par le comte de Das, 24 juillet 1906, 1re année, nº 1, p. 6). »

« Comme il est naturel, observe M. Ballesteros, le Maître Insigne n'exécute jamais ses tours gratuitement.

Le nombre des personnes qui ont été ainsi trompées et exploitées est immense, ce qui fit dire à un farceur que le nom de ce monsieur ne devrait pas être comte de *Das*, mais comte de *Tomas* (1).

» Don Gonzalo Pena y Troncoso, Mexicain, auteur d'un livre curieux intitulé *El Dosamantismo ó la Sintesis cientifica religiosa del Maestro Jesus Ceballos Dosamantes* (Mexico, 1904), après avoir rapporté les exploits du docteur Albert de Sarak, comte de Das, dans ces parages, s'exprime ainsi (p. 110) :

» C'est pourquoi l'on ne doit pas s'étonner de l'apparition, au sein du pseudo-occultisme, de certains » types, mélanges informes de cynisme audacieux, de » vanité monstrueuse, d'abjection rampante, d'astuce » et d'orgueil. Tel est l'Italien Alberto Santini-Sgaluppi, » qui, insultant une masse d'hommes illustres des pays » qu'il visite, se présente sous le faux titre de docteur » Sarak et comte de Das.

» Ce charlatan audacieux allie à son cynisme pyramidal le don de la suggestion ; ce qui fait qu'aussitôt » qu'il arrive à l'endroit choisi pour ses fumisteries, il » rencontre des victimes à exploiter. Après quelque » temps qu'il est arrivé dans un pays, dépourvu même » du nécessaire, il est à même de s'installer dans une » habitation magnifique, et il se prend à vivre avec » luxe et confort.

» Aussitôt que dans un nouveau champde ses manèges frauduleux, on commence à connaître quel est le » pseudo-occultiste, celui-ci a recours, pour se défendre, au même moyen qu'il a déjà exploité, en de » pareils cas, dans les autres pays qu'il a précédemment visités : il sort un album dans lequel sont collées » des coupures de journaux, contenant les éloges qu'il » est parvenu à se faire adresser par les premiers mystifiés, et qui représentent ainsi ce qu'on pourrait » appeler le prologue de son séjour dans chaque pays; » mais il a bien soin de tenir cachées, comme un bon » *occultiste* qu'il est, toutes les accusations formidables » que l'on publie contre lui quand arrive l'épilogue » des comédies qu'il représente dans les divers pays » qu'il parcourt. »

» Nos lecteurs savent qu'ici à Santiago,notre homme a employé la même tactique, agrémentée d'une autre fourberie phénoménale : il a imaginé de dire « qu'on le confondait avec un Italien qui avait usurpé son nom et ses titres, afin de commettre mille prouesses » alors que la vérité est que le *comte de Das*, auteur de ces exploits aussi bien à Bruxelles qu'en Espagne,dans la République Argentine, dans l'Uruguay, à Lima, au Mexique et en d'autres endroits, est bien le même individu qui a été parmi nous deux fois, en exploitant la crédulité publique.

» Nous avons entre les mains tous les documents nécessaires pour prouver la vérité de ce que nous affirmons ; nous sommes à même de prouver que le prétendu comte de Das n'est ni *médecin*, ni *chirurgien*, ni autre chose ; que les titres professionnels qu'il exhibe sont TOUS FAUX, ABSOLUMENT FAUX, et n'ont jamais été légalisés, à ce qu'il nous résulte, par aucune Légation.

» Finalement, comme notre but, en écrivant ces lignes, a été exclusivement de défendre le spiritisme, en démasquant ses spéculateurs, qui, sous le manteau de notre doctrine, trompent et exploitent tout le monde, nous terminons, ayant accompli notre tâche. »

(1) Pour comprendre ce calembour, d'ailleurs assez heureux, il faut savoir que *Das*, en espagnol, signifie *donne*, alors que *Tomas* ne signifie pas uniquement Thomas, mais aussi *prend*. — N. de la R.

La photographie « spirite » de M. Dimitracopoulo

Plusieurs journaux se sont dernièrement occupés d'une photographie spirite qui aurait été obtenue par M. Dimitracopoulo, auteur de travaux littéraires estimés en Grèce. Seulement, comme ils ne reproduisaient pas la photographie en question, on ne pouvait se faire une idée quelconque de ce fait. Cette photographie, nous la reproduisons aujourd'hui pour les lecteurs des *Annales*. Les traits de « l'apparition » sont si vagues dans la photographie même, qu'ils disparaissaient complètement dans le cliché de la photogravure. C'est pourquoi nous avons été obligés de faire légèrement « charger » les ombres par une retouche habile dans l'exemplaire photographique qui a servi à la photogravure. Après cela, on ne peut naturellement pas attacher une valeur scientifique à la photogravure, que nous présentons uniquement à titre de curiosité. Toutefois, nous pouvons affirmer que, lorsqu'on nous montra, pour la première fois, cette photographie, et qu'on nous demanda ce que nous voyions dans la tache claire qui paraît sur une épaule de M. Dimitracopoulo, nous répondîmes aussitôt, comme tout le monde : « Le visage de Victor Hugo ».

Les traits, avons-nous dit, sont très vagues — si vagues même, qu'on ne peut d'abord s'empêcher de songer qu'il s'agit d'une simple tache qui se serait manifestée dans le négatif, et qui, par hasard, aurait reproduit vaguement les traits du grand poète. C'est l'hypothèse à laquelle la prudence obligerait l'observateur à s'arrêter, si certaines circonstances que nous allons rapporter ne nous conseillaient pas de réserver notre jugement.

Au mois d'octobre dernier, M. Frédéric Boissonnas, de la maison Boissonnas et Taponier, les grands photographes de la rue de la Paix, se trouvait à Athènes pour prendre une série de photographies des monuments anciens, destinées à un grand ouvrage qui sera édité sous la direction de M. Homolle, directeur du Musée du Louvre. Sa présence à Athènes ayant été connue par M. Dimitracopoulo et ses amis, ils pensèrent de soumettre à son examen le négatif du cliché. Voici la réponse de MM. Boissonnas et Magnin (ce dernier très compétent dans les questions psychiques) :

« Hôtel d'Angleterre. Athènes.
Samedi

« Cher Monsieur,

« Nous nous sommes rendus chez le photographe pour examiner le négatif et les épreuves du « curieux phénomène ». Et vraiment la chose est *très curieuse.* Cela dépasse de beaucoup ce que nous attendions.

» Nous n'avons pas à examiner ici si la question *de bonne foi* est discutable ou non, si les personnes en cause sont audessus de tout soupçon ou non. Nous ne connaissons ni le photographe, ni M. Dimitracopoulo.

» Nous ne pouvons donc dire que ceci : ou bien le négatif a été obtenu au moyen d'un *truc* très connu, très simple et très facile à reproduire, *consistant à photographier au préalable le buste de Victor Hugo* avec une mise au point telle que cette image soit très floue, et avec une très courte exposition, ou bien, comme nous n'avons pas lieu d'en douter, ces messieurs ont été d'absolue bonne foi, ils ont agi sans aucun artifice, sans préparation, sans but autre que de faire un bon portrait et à leur grande stupéfaction, le négatif développé a montré l'apparition *vraiment stupéfiante.* En ce cas nous avons là un phénomène *de la plus haute importance* au point de vue spirite et digne de passionner tous ceux qui étudient ces questions si délicates.

» Ces phénomènes se reproduisent plus souvent qu'on ne pense, mais passent inaperçus, ou bien manquent d'une autorité, d'une certitude incontestable faute de précautions que l'on prendrait d'avance si l'on pouvait prévoir le cas. Et ce défaut de garantie laisse forcément la porte ouverte au doute.

» S'il nous était permis d'émettre un vœu, ce serait que M. Dimitracopoulo se fasse photographier encore quelquefois pour voir si le phénomène se reproduirait, et qu'il se fasse opérer chez différents photographes ou par des amis, en s'entourant de précautions convenables pour convaincre tous les sceptiques.

» Croyez, cher Monsieur, etc., etc.

» *Signé* :

« BOISSONNAS
et MAGNIN. »

La photographie « spirite » de M. Dimitracopoulo.

On remarquera que, tout en reconnaissant l'impossibilité d'affirmer sur des bases suffisantes la réalité du phénomène métapsychique, M. Boissonnas ne s'arrête même pas à discuter l'hypothèse que la prétendue figure de Victor Hugo ne soit constituée que par une tache de lavage, ou un autre défaut accidentel du négatif — ce qui mérite d'être retenu.

Mais dans cette sorte de faits, il ne faut pas négliger non plus le côté psychologique de la question. Voici donc un passage assez intéressant d'une lettre que M. Dimitracopoulo, secrétaire de la Section athénienne de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, adressait, le 2 novembre, à M. le docteur P. Joire, président de la dite Société :

«... Depuis six ans environ, je suis sujet à une sorte d'hallucination ; il me semble que, pendant que je travaille, un fantôme se tient toujours près de moi, à gauche, et que son influence très vive s'exerce souvent sur ma pensée. Il est à noter que cette figure ressemble beaucoup à la figure présentée par le portrait. Cette hallucination m'est devenue si chère, qu'en commençant mon travail, je m'efforce de la provoquer ! Plu-

sieurs fois — comme mes amis le savent fort bien — il m'arrive de composer en français, bien que (comme vous le voyez) votre langue ne me soit pas très familière (1). Cela se produit surtout quand, dans mes romans, je veux, dans quelques chapitres, donner le maximum de force ; je traduis ensuite en grec le texte ainsi obtenu. Je n'ai pas attaché d'abord beaucoup d'importance à cela, mais j'ai fini par le prendre au sérieux et en tirer profit. C'est ainsi que j'ai écrit la plus grande partie du *Secret de la Vie*, deux de mes tragédies et le sujet de l'*Increéée*.

» Je vous envoie une carte postale portant mon portrait. En le comparant à celui où est apparue *l'image* mystérieuse, vous remarquerez que, dans ce dernier portrait, j'ai une apparence mi-extatique, absolument involontaire ; je louche même légèrement — ce qui se produit parfois à l'état cataleptique, mais ne m'arrive point à mon état normal (1).

» En tous cas, le phénomène ne doit être attribué à aucune fraude, indigne de moi. Le portrait a été pris par M. Xantropoulos, un professionnel bien connu à Athènes, en présence de plusieurs de mes amis ; le négatif a été développé par lui-même. »

Ces circonstances rendent moins vraisemblable l'hypothèse d'une coïncidence, c'est-à-dire que la figure d'apparence fantômique apparue sur la photographie soit due à une simple tache du cliché.

(1) La tournure des phrases de cette lettre a été refaite pour la publication. — N. de la R.

(1) L'examen des deux portraits permet en effet de constater facilement les différences indiquées par M. D. — N. de la R.



AU MILIEU DES REVUES

Reproduction télépathique des dessins. Comment on gagne aux courses !

(*Journal of the American Society for Psychical Research*, New-York, décembre 1907.)

Les expériences suivantes — écrit le professeur Hyslop — m'ont été rapportées par un monsieur que j'ai rencontré il y a quelques années, à l'occasion d'expériences d'autre genre. Ce monsieur est un dessinateur et il a son bureau à New-York et sa maison à Brooklyn. Il possède une intelligence et un esprit critique considérables. Il a pleinement apprécié la nécessité d'employer un soin extrême dans ces expériences, en les exécutant de façon telle à pouvoir écarter de l'interprétation des résultats plusieurs des difficultés et des soupçons ordinaires.

La distance entre le percipient et les agents était suffisamment grande pour exclure toute hypothèse de caractère ordinaire, excepté celle de la fraude avec connivence entre les parties intéressées.

Mais il n'y a aucune raison d'avoir de soupçons à ce sujet, d'autant plus que l'une des parties en cause a signé de son nom la relation, quoiqu'elle me demandât de ne pas le publier.

A l'époque de la première expérience, il y avait deux agents et un percipient. Tous étaient des hommes. Le percipient se trouvait dans un endroit qui était séparé de la maison des agents par trois différents pâtés de maisons, à Brooklyn. Impossible, dans ces conditions, de supposer une forme ordinaire quelconque de suggestion, d'inférence, d'influences hyperesthésiques, pour expliquer les coïncidences que l'on a obtenues, quelle que soit d'ailleurs l'hypothèse d'une autre espèce à laquelle on voudra avoir recours. La distance entre les deux parties était probablement de 400 mètres environ en ligne directe, à travers les maisons intermédiaires.

J'appellerai les deux endroits A et B. Dans la première expérience, les agents étaient S. et W. S. se trouvait chez lui, et W. était dans la cité de New-York. Le percipient R. se trouvait à Brooklyn. L'expérience eut lieu le 14 janvier 1904 et m'a été rapportée en juillet 1905, d'après des notes qui paraissaient avoir réellement été prises au moment de l'expérience.

S. et W. s'accordèrent pour tracer chacun un cercle coupé d'une ligne horizontale. R. devait dessiner ce qu'il aurait reçu par impression ; il dessina en effet un cercle avec une ligne tirée dans le sens horizontal. Les figures suivantes représentent les dessins originaux et leur reproduction d'après des photographies des originaux. Les figures I et II sont les dessins des deux agents ; la figure III est celle du percipient.

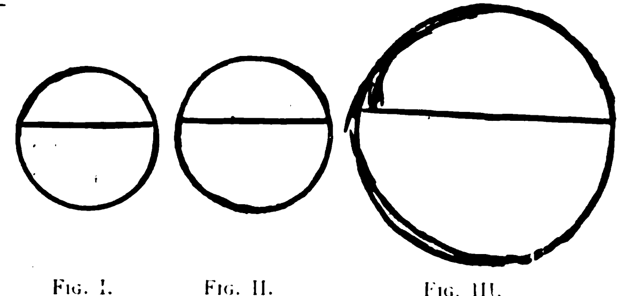


Fig. I. Fig. II. Fig. III.

J'ai réduit les dimensions des figures et l'épaisseur des lignes, mais je n'ai pas modifié leurs proportions. Les cercles aussi sont peut-être tracés mieux et d'une manière plus symétrique que ceux des dessins originaux, mais ceci n'altère pas sensiblement l'importance des résultats.

La seconde expérience a été beaucoup plus compliquée. Elle présente au moins l'apparence de télépathie à trois. H. remit à S. un signe pour qu'il le

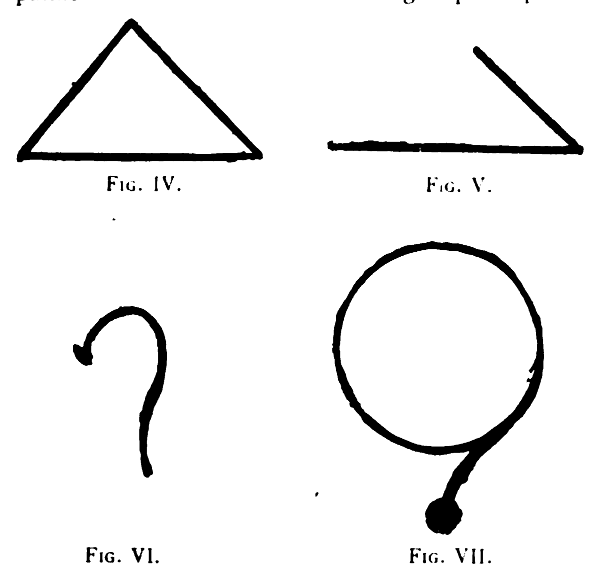


Fig. IV. Fig. V.

Fig. VI. Fig. VII.

transmît à R. Il s'agissait d'un triangle, et il dit que cette figure indiquait une question, et que la réponse était représentée par un symbole qu'il connaissait. S. ne connaissait pas quelle était cette réponse ; R. ne connaissait ni le symbole ni la réponse. H. devait s'efforcer de transmettre la question ou la réponse. La figure IV représente ce que H. a donné à transmettre à S. H. et R. ne devaient pas communiquer l'un avec l'autre, mais R. devait envoyer à S. ce qu'il avait dessiné, et S. devait le confronter avec H. R. dessina les figures V et VI ; lorsque S. les reçut, il demanda à H. ce que signifiait la figure VI, qu'il ne comprenait pas. Il pensait que c'était une partie du triangle. Comme nous l'avons fait remarquer, S. ignorait en effet quel était le symbole devant constituer la réponse, selon l'idée de H. Mais lorsqu'il se rendit chez H. et lui demanda quel était le symbole en question, H. dessina la figure VII. Le rapport entre cette dernière et la figure VI est évident.

Cette expérience a été faite dans le même mois que la première. Son intérêt, comme le lecteur le remarquera, consiste surtout dans le fait que S., l'un des agents, ne connaissait pas la réponse que comportait le symbole qu'il devait transmettre, et que R. ne connaissait ni la question ni la réponse, de telle façon qu'ayant reçu télépathiquement aussi bien ce qui était dans la tête d'H. que ce qui était pensé par S., il aurait dû, selon l'hypothèse des expérimentateurs, entrer en rapport avec le cerveau des deux agents ; toutefois il n'est pas nécessaire de s'imaginer l'intervention de tous les deux agents, puisqu'on peut supposer que le percipient a tout lu dans la tête de H. et rien dans celle de S. La télépathie à trois, bien qu'apparente, n'est donc pas prouvée ; on peut en effet imaginer que l'esprit d'S. n'a exercé aucune influence.

Le même groupe de personnes exécuta d'autres expériences, mais n'enregistra pas aussi exactement les résultats qu'il le fit dans les deux cas ci-dessus. Le récit suivant est fait par M.S., qui n'a pas de difficultés à ce qu'on fasse connaître son nom, s'il le faut. Il comprend certaines données psychologiques liées aux expériences et leurs résultats.

« Quant à la méthode de la transmission de la pensée, j'ai trouvé que ma propre expérience correspond à celle des autres personnes qui ont pris part à ces essais.

» Lorsque je fonctionnais comme récepteur [percipient], j'étais ordinairement moins heureux que R. C'est-à-dire que je n'ai réussi que dans une proportion plus limitée d'expériences. Nous avons reçu des diagrammes ou des couleurs exactement de la même manière. Nous nous fermions les yeux avec la main afin d'augmenter l'obscurité ; les figures apparaissaient alors dans ce tableau noir, apparemment à quelques pouces des yeux, comme éclairées sur un fond sombre. Un pareil résultat pouvait être obtenu en couvrant un écran de papier de toile blanche, en le portant dans une chambre obscure et en promenant une lumière douce des deux côtés de cet écran, de façon à le rendre visible pour un instant à des intervalles d'une ou de deux secondes. Les figures se dessinèrent toujours sur un fond blanc ou noir, et on les voyait renversées.

» Dans une expérience avec W., j'étais assis à 2 ou 3 pieds environ derrière lui, et je vis le dessin (fig. 8). apparaître comme un éclair et disparaître trois fois, toujours bien clair et défini. C'était bien le dessin qui avait été transmis, le résultat était exceptionnellement bon pour moi, et je pense que W. n'est pas encore parfaitement sûr que je n'aie pas regardé par-dessus son épaule, car on a beaucoup plaisanté à ce sujet.

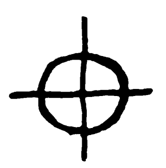


Fig. VIII.

» Une autre fois, je me tins dans un petit cabinet parfaitement sombre, pendant que W., R. et un autre monsieur, dans la pièce contiguë, devaient tourner leur attention sur quelque objet coloré. Ils riaient et plaisantaient tout le temps. Je fermai mes yeux, me tenant en face de la porte fermée à clé ; la première chose que je vis fut comme une tache de lumière paraissant de couleur pourpre. C'était bien cela. C'était la couleur des plumes du chapeau d'une dame qui passait dans la rue et sur lesquelles les expérimentateurs avaient fixé leur attention. La fois suivante, je vis de la même manière une tache de rouge. C'était encore cela : il s'agissait d'une bande sur le côté d'un char qui passait dans la rue. Je vis ensuite une tache de vert clair : les expérimentateurs avaient fixé leur attention sur du papier de cette couleur qui se trouvait dans la chambre. Deux essais n'ont pas réussi au cours de cette expérience... »

Le même M. S. écrivait au professeur Hyslop, à la date du 3 février 1907, au sujet de certaines autres expériences peut-être plus intéressantes encore, au sujet desquelles le secrétaire général de l'*American Institute for Scientific Research* lui avait demandé des explications.

» Je crois que c'était au cours du mois de juin 1902, un samedi soir, que je demandai mentalement de voir les couleurs du cheval qui gagnerait le prix « Subur-

ban ». Aussitôt je vis paraître une peinture mentale d'un jockey à cheval ; ses couleurs étaient un bleu brillant avec de larges raies jaunes. La course eut lieu trois ou quatre jours après ; de seize à vingt chevaux devaient prendre part à la course ; un seul des inscrits portait les couleurs en question : c'était le *Savable* de John A. Drake : bleu et or. Je n'avais pas foi dans le tableau que j'avais vu, et quand je trouvai que *Savable* était 40 pour 1 chez les book-makers, je n'y fis plus aucune attention. *Savable* monta ensuite à 15 pour 1, et arriva premier.

» La date indiquée plus haut et le nom de la course peuvent être inexacts, car je ne pris note de cette affaire que deux ans après ; mais c'était l'une des principales courses de la saison en 1902 ou 1903.

» Le dimanche 12 juin 1904, comme je pensais que le fait en question pouvait être quelque chose de plus qu'une simple coïncidence, je posai pendant que je me promenais le matin, quelques demandes mentales pour connaître les couleurs du gagnant du prix Suburban, en demandant de les voir à 6 heures du soir même. A l'heure indiquée, je fermai les yeux, après m'être couché sur une chaise-longue, et deux taches de couleur parurent soudain à mes yeux : gris et magenta. A cette époque, j'appelai ces couleurs gris et prune. Ces couleurs m'apparurent exactement de la même manière que celles que je voyais dans les expériences télépathiques dont je vous ai communiqué un petit compte rendu. Elles apparaissaient et disparaissaient tout à coup et distinctement, comme pour me donner l'impression qu'elles avaient été placées là pour que je les vis et qu'elles avaient été ensuite retirées. J'en fus très impressionné, parce que dans ce cas, comme d'ailleurs dans le précédent, je n'avais pas encore eu connaissance des chevaux inscrits à la course. Je crois que la course n'a eu lieu que le mercredi suivant, et lorsque j'achetai un programme en me rendant au champ de course, je constatai pour la première fois que ces couleurs appartenaient à l'écurie Thomas qui faisait courir Hermès. Il était coté 4 pour 1 et il était donné aussi pour la seconde place. Je pariai 5 dollars sur Hermès gagnant et placé, et je gagnai 25 dollars, puisque le cheval arriva premier.

» Très intéressé par ce fait, je tâchai de renouveler l'essai. Un soir, ayant demandé de voir les *noms* des vainqueurs de la quatrième et de la première course du lendemain (je crois que c'était un mercredi), les mots *Vanguard* et *Melba* se présentèrent devant ma vue mentale, apparemment à un pied environ de mon visage. Ils étaient écrits en lettres capitales, très lumineuses et distinctes, de la hauteur de 2 pouces et demi environ. Je consultai la liste des chevaux inscrits pour les courses du lendemain, mais je ne pouvais pas trouver ces noms. Je cherchai alors dans le *Morning Telegraph*, et je consultai les inscriptions pour quatre autres champs de course, mais toujours en vain. Je suivis les inscriptions des champs de courses locaux pendant quelques semaines, mais point de *Melba* ni de *Vanguard*. Je trouvai bien que deux chevaux étaient enregistrés sous ces noms, mais je ne pus découvrir où ils couraient. C'est peut-être dans le Canada. Si quelqu'un pouvait découvrir que ces deux chevaux ont gagné où que ce soit, le même jour, vers le 18 ou le 28 juin 1904, je serais bien heureux de l'apprendre. Lorsque j'ai demandé à voir les noms des deux chevaux gagnants, je ne suis pas sûr d'avoir indiqué le nom du champ de course...

» Dans mon bureau à New-York, le 23 mars 1905, le jour de l'ouverture des courses du champ de Bennings, je fis une demande mentale, vers 1 heure, pour obtenir le nom du gagnant de la première course de Bennings, qui devait avoir lieu à 2 h. 30. J'avais consulté les inscriptions, mais je n'avais été impressionné par aucun nom en particulier. En fermant les yeux, je vis le nom *Preen*, en lettres lumineuses, mais plus faibles qu'auparavant. Je ne me souvenais pas d'avoir vu ce nom parmi ceux des inscrits. Mais je le trouvai quand je parcourus de nouveau la liste. *Preen* gagna la première course.

» La forme de ma demande mentale était simple et ne s'adressait à personne en particulier. Je disais simplement et tranquillement : « Montrez-moi le nom du gagnant de la course A... » Depuis lors j'ai tâché encore d'avoir ces visions, mais sans succès. Ma femme peut confirmer par son témoignage le dernier cas.

« W. H. S... »

Suit en effet une lettre de Mme S., confirmant, non point uniquement le dernier cas, mais aussi celui de *Hermès*.

Le Gérant : Drouard.

12-3-08. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie



Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

18me Année — 1-16 Mars 1908 — Nos 5-6

L'INAUGURATION D'UN MONUMENT COMMÉMORATIF
de W. FRÉDÉRIC MYERS, à Cheltenham

Le discours de Sir OLIVIER LODGE sur « l'au-delà »

Peu de temps après la mort de Frédéric W. H. Myers, qui s'est produite à Rome, en 1901, ses nombreux admirateurs décidèrent l'érection d'un « Mémorial » en honneur du décédé, et choisirent comme emplacement la jolie chapelle du Cheltenham College, le regretté secrétaire de la « Society for Psychical Research » ayant été élève de cette Ecole, d'où il sortit le deuxième pour les matières classiques.

Le *Times*, dans la notice bibliographique de Myers qu'il publia au moment de sa mort, après avoir parlé de ses ouvrages littéraires et surtout de son poème *Saint-Paul*, continue :



SIR OLIVIER LODGE.

Mais sans doute, la meilleure partie de son existence a été consacrée à la Société des Recherches Psychiques. Il se jeta avec la plus grande ardeur dans les investigations psychiques et y persista avec une fermeté inébranlable jusqu'au bout. La durée de son nom dans le souvenir de l'humanité dépendra en très grande partie de l'opinion qui prévaudra enfin, relativement au sujet de ces recherches. Actuellement, l'investigation scientifique de l'au-delà, les efforts pour découvrir une base pour la continuité de l'existence ailleurs que sur un terrain religieux ne paraissent pas populaires ; il est même possible que cette tentative soit abandonnée un jour. Dans ce cas, l'œuvre de Myers ne profitera pas au monde autant qu'il l'avait espéré. Mais si jamais le sujet finit par être accueilli par la science orthodoxe sous ses ailes protectrices, alors le nom de Myers sera rappelé avec gratitude, puisque ce résultat lui sera dû plus qu'à tout autre homme. C'est à sa force motive, à sa patience, à son enthousiasme, que l'on doit si l'étude expérimentale des facultés humaines occultes a été tirée de l'obscurité. Il a travaillé avec d'autres, et travaillé avec acharnement pour atteindre ces résultats ; et lorsque les autres fléchissaient, saisis par la fatigue ou le découragement, ils pouvaient toujours puiser en lui une nouvelle vigueur, un nouvel enthousiasme.

La mort de Myers n'était pas inattendue. Il ne comptait lui-même que sur une autre année d'activité, de sorte qu'il fit un effort pour compléter son *magnum opus* — un traité général et synthétique de la « personnalité humaine » en général, qui sera son héritage au monde.

Quel que puisse être pour le monde le résultat de ses études, celles-ci constituèrent sans doute un confort réel et satisfaisant pour lui-même. Il acquit graduellement la conviction, et la réalisation intense de la continuité de l'existence a été pour lui une passion absorbante...

Il ne reste pas beaucoup à dire de ses autres ouvrages, après ce que nous venons de dire des idées qu'il se forma sur la vie et sur l'au-delà. Le fameux ouvrage *Phantasms of the Living*, paru en 1886, a été

écrit en collaboration avec M. Edmond Gurney et M. Frank Podmore. Il a écrit aussi une vie de Wordsworth, et publia, avec Andrew Lang et Leaf, une traduction bien connue de l'*Iliade*.

*
* *

Il n'était pas facile de perpétuer d'une manière convenable le souvenir d'un homme dont la capacité était si variée, mais la Commission choisit un « Mémorial » bien approprié en décidant de « symboliser cet espoir confiant en l'immortalité que, avec tant de travail et de patience, Frédéric Myers s'efforça d'assurer à l'humanité ».

Le monument commémoratif est divisé en trois parties, consistant en un portrait-médaillon en bronze, un bas-relief représentant un arbre et une peinture.

Le bas-relief a un caractère ornemental très élevé, et montre une habileté et une patience d'exécution considérables. Une plante symbolisant l'Arbre de vie s'élève à une des extrémités du côté méridional de la chapelle, et en passant à travers le baldaquin, se termine par une pointe qui désigne la peinture de ***l'Ange de la Résurrection.*** La plante choisie a été un rosier, en souvenir des paroles de l'Autobiographie de Myers, où il parle du jardin de sa vieille maison de Keswick : « La pensée du Paradis se confond pour moi avec l'éclat de ce jardin ; avec les fraîches clartés d'un grand tronc et de roses rouges entremêlées, qui pendent sur ma tête comme une belle forêt et rendent magique de leur parfum le parterre ensoleillé. »

La base du monument est traitée avec des roseaux, des lichens et des joncs qui font penser à la présence d'une source. Sur le panneau à droite se trouve une laîche à demi-cachée dans la masse de la végétation, avec des oiseaux perchés sur elle.

De l'autre côté, un alcyon est perché au milieu des cannes, pendant que des libellules, aux ailes de gaze merveilleusement sculptées, volent à la partie supérieure. Tout l'arbre semble palpiter de la joie de vivre ; sur la branche supérieure est un rossignol, si finement sculpté que l'on croit voir le battement de son gosier pendant qu'il entonne un chant de remerciements vers la peinture. Chaque oiseau, chaque feuille, chaque insecte, même la délicate toile d'araignée tissée sur le feuillage, ont été copiés directement d'après nature, et l'artiste a exécuté son œuvre avec une vérité merveilleuse.

Le tout est couronné par la belle peinture de M. Eadie Reid, exprimant le triomphe de l'Immortalité et représentant l'Ange qui annonce aux disciples émerveillés la Résurrection de Jésus-Christ. Ce tableau est le dernier d'une série de peintures devant illustrer les principaux épisodes de l'Ecriture, dans lesquels on voit le monde des Esprits en contact avec la terre par l'intermédiaire des Anges, et qui occupent les médaillons sous les arceaux des chapelles.

Le monument commémoratif a été dessiné par le défunt M. H. A. Prothero, architecte de la chapelle, qui avait été ami et compagnon d'études de Myers. La sculpture a été exécutée par la maison Martyn et C. Le portrait-médaillon en bronze a été sculpté par M. Y.-E. Hyett.

Voici l'inscription qui se lit sous le portrait du défunt :

IN MEMORIAM

FREDERICI GULIELMI HENRICI MYERS

HUIUS COLLEGII OLIM ALUMNI

SCRIPTORIS EGREGII

HUMANÆ IMMORTALITATIS INDICIORUM

EXPLORATORIS ACERRIMI

NATUS MDCCCXLIII, TRANSIIT MDCCCCI

ἀρνύμενος ἥν τε ψυχὴν καὶ νόστον ἑταίρων.

[A la mémoire de Frédéric-Guillaume-Henri Myers, ancien élève de ce Collège, écrivain distingué, investigateur acharné des indices de l'immortalité humaine. Né en 1843, mort en 1901. — ***Cherchant à sauver son âme et le chemin du retour des siens.***]

Ce vers de l'*Odyssée* se rapporte à Ulysse ; Myers l'a appliqué à lui-même dans son Autobiographie.

*
* *

C'est le 1er novembre, jour de la Toussaint, que le « Mémorial » de Frédéric Myers a été inauguré, en la présence d'un grand nombre de souscripteurs, d'anciens et d'actuels élèves du Cheltenham College. Parmi les personnes présentes se trouvaient Mme veuve F. Myers, avec les deux enfants du défunt, M. Ernest Myers, frère de Frédéric, Sir Olivier et Lady Lodge, le général Sir Reginald Hart, etc. Parmi les personnes qui s'étaient fait excuser se trouvaient S. A. R. la duchesse d'Albany, Sir William Crookes, le professeur William James, Mrs. Henry Sidgwick, etc.

Après un service religieux, le « Principal » du Cheltenham College, Rév. R. Waterfield, prononça la dédicace suivante : « En souvenir de Frédéric-William-Henry Myers, nous dédions cet ornement de notre chapelle à l'Honneur et à la

Gloire du Très-Haut, afin qu'il reste continuellement devant nos yeux comme un emblème du service des Esprits, Ses ministres, de la Communion des Saints, et de notre espérance sûre et certaine d'une heureuse Résurrection, à laquelle Il veuille nous porter dans Sa miséricorde infinie. »

Nous ne négligeons pas ces détails, si caractéristiques parce qu'ils nous montrent dans les rapports entre les « psychistes » spiritualistes et les représentants d'une Église établie un état d'âme qu'on ne rencontre certainement pas partout, et que l'on s'explique mieux, toutefois, que les querelles d'Allemand auxquelles on assiste ailleurs.

Pour la même raison, nous reproduisons ici le discours que prononça, après la dédicace du Rév. Waterfield, Sir Olivier Lodge, Recteur de l'Université de Birmingham, et entre les mains duquel est surtout actuellement la *Society for Psychical Research*, dont le *Journal* vient de publier ce discours presque en entier. Les idées de l'éminent physicien ne peuvent que présenter de l'intérêt aussi pour les personnes qui, comme nous-mêmes, jugent encore bien prématurée cette tentative de fusion du Monisme avec le Dualisme, fondée sur une base si fragile encore, et voudraient qu'avant d'ériger de nouvelles doctrines religieuses on recueille tous les matériaux nécessaires.

Sir Olivier Lodge parla de la Communion des Saints, qu'il définit « une communauté de tous les êtres qui s'entr'aident et qui s'aiment mutuellement ; dont quelques-uns nous sont connus, d'autres pour le moment inconnus ».

« Si jamais un homme a eu une foi profonde et vivante dans cette doctrine — continua-t-il — ce fut bien celui que nous commémorons en ce moment, en l'honneur duquel ses amis ont érigé un souvenir, ici où il accomplit ses premières études, et dont l'esprit est certainement avec nous aujourd'hui.

» Entendons-nous bien sur ce mot *saint*. On appelle souvent *saint* un homme avant qu'il soit parfait, s'il se rend compte de ses défauts et s'il s'efforce de s'en amender. Un certain nombre parmi les êtres en communion sont sur la terre, d'autres ne le sont pas. L'Amitié et la Faculté survivent à la mort corporelle, et l'affection peut jeter un pont sur le vide qui nous sépare des défunts. La mort n'est qu'un pas naturel de transition d'un état matériel d'existence à un autre état qui l'est moins, et l'on ne doit ni la hâter ni la craindre. Elle peut produire un vrai élargissement de la mémoire et de la conscience personnelle. J'affirme ceci sur des bases scientifiques. »

Après avoir parlé de Myers homme de lettres et homme de science, Sir Olivier Lodge ajouta :

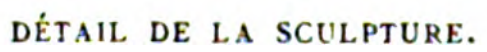
« Sa faculté de saisir et de voir clairement les traits essentiels de l'Univers matériel et immatériel était extraordinaire, et son appréciation de la valeur de l'existence était telle, que l'idée de la cessation de l'être lui était absolument intolérable. Pourtant, à un certain moment, son esprit sceptique accueillit la probabilité de l'anéantissement aussi bien de l'individu que de l'humanité, et ce fut justement sa rébellion instinctive contre cette triste conclusion qui constitua la puissance active qui a eu tant d'influence sur ses contemporains, et qui a probablement laissé sur le monde une impression ineffaçable. Toute sa vie fut alors consacrée à chercher une preuve scientifique de l'immortalité de l'âme et à venger ainsi la signification et l'intention du Créateur.

» Cette preuve scientifique, il crut finalement l'atteindre, et un certain nombre de ses compagnons de travail sont du même avis Par l'étude critique, synthétique et réellement scientifique de la destinée et des faits ultra-normaux de la nature humaine, qu'il lia ensemble et qu'il illustra d'une manière ingénieuse et puissante, il s'éleva graduellement, après des années de doute et d'hésitation, à une foi sublime et vivante en l'ordre divin de l'univers et en son harmonie avec les inspirations les plus hautes de l'homme. Cette croyance était fondée en premier lieu sur les résultats de l'investigation scientifique, mais elle s'éleva dans l'atmosphère de la religion elle-même ; et au moyen de ce flambeau, il fit beaucoup pour infuser une foi et un enthousiasme semblable dans les rangs de ceux qui, sans cela, se seraient écartés d'une région d'étude si peu populaire et qui paraissait assez peu promettre.

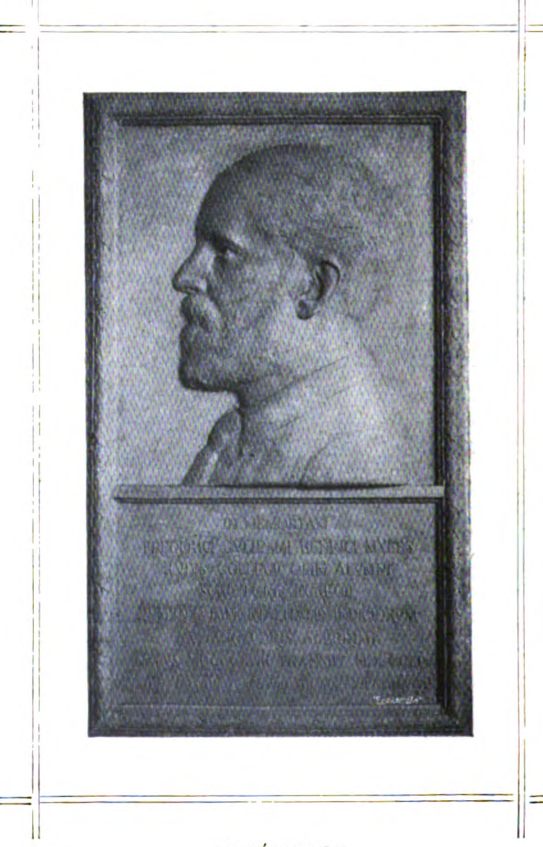
» Je vais maintenant parler surtout pour mon compte et tâcher de présenter aussi brièvement que possible notre position actuelle au sujet de la survivance personnelle. Je voudrais affirmer nettement que rien de ce qui existe ne peut périr, mais que tout se transforme seulement. La science physique nous l'apprend assez clairement pour ce qui se rapporte à la matière et à l'énergie — les deux grandes entités avec lesquelles elle a affaire, — et il n'y a pas beaucoup de probabilités que ses affirmations soient modifiées à ce sujet. Il est possible qu'à la longue on modifie la forme de cette théorie en affirmant la conservation et l'existence réelle de l'Ether et du Mouvement — ou peut-être seulement de l'Ether en mouvement — plutôt que de la matière et de l'énergie. Cela est bien possible ; mais il s'agit plutôt d'une variation dans la forme ; son essence, sa signification sont les mêmes, sauf que l'affirmation serait alors plus générale, et permettrait même aux atomes de matière d'avoir leur jour et de cesser d'être — après avoir été dissous peut-être en électricité, et cela d'une manière jusqu'ici insoupçonnée de mouvement de l'éther. Mais ce n'est pas le cas de discuter ici ces détails. La distinction entre ce qui est temporel et ce qui est permanent est assez claire. Tout « système » d'agrégation ou de groupement est sujet à se dissoudre. Une foule se réunit et ensuite se disperse ; ce n'est plus une foule. Un nuage se forme dans le ciel ; après un instant l'azur du ciel est de nouveau sans taches ; le nuage s'est dissous. La rosée se forme sur une feuille, quelque temps après elle n'est plus ; elle a fini en rien, en apparence, comme le nuage, mais nous savons le contraire. Elle était auparavant







DÉTAIL DE LA SCULPTURE.



LE MÉDAILLON.



LA PEINTURE DE EADIE REID.

PANNEAU DE DROITE.

PANNEAU DE GAUCHE.

dans une forme imperceptible et elle y est retournée, mais en attendant, il y a eu une goutte de rosée qui a brillé au soleil, en reflétant tous les mouvements du monde qui l'entourait, et en contribuant par son petit rôle à la beauté et à l'utilité de la création.

» Son existence perceptible ou incarnée a été temporaire ; elle est née comme une goutte, et comme une goutte elle est morte, mais elle existe comme vapeur d'eau, une substance naturelle impérissable en elle-même. Elle-même, par conséquent, a l'attribut de l'immortalité. Qu'est-ce donc que la vie ? Serait-ce une non-entité formée de parcelles de carbone, d'hydrogène, et d'oxygène, dans la forme d'un chêne, ou d'un aigle, ou d'un homme ? Est-ce quelque chose qui n'est rien en réalité, et ne tardera-t-elle pas à être, d'une manière manifeste, le rien qu'elle peut paraître à une personne ignorante et de vue courte ? Non, il n'en sera pas ainsi de l'esprit, de la conscience, de la volonté, ni de la mémoire, de l'amour et de l'adoration, ni des activités différentes qui s'entremêlent maintenant à la matière d'une manière si étrange et qui agissent sur les sens corporels ; ils ne sont pas du néant ; ils ne se dissoudront pas en rien, ils ne cesseront pas d'être. Ils ne sont pas nés avec nous, ils n'ont jamais commencé à être ; ils sont aussi éternels que la Divinité elle-même, et ils persisteront toujours dans l'Etre Eternel.

Tough eart and man were gone,
And suns and universes ceased to be,
And Thou wert left alone,
Every existence would exist in Thee (1).

» Ainsi chantait Emile Brontë sur son lit de mort dans une poésie que M. Haldane cite en entier dans ses *Gifford Lectures*, comme contenant une vraie philosophie.

» Mais alors, qu'est-ce que deviennent la personnalité, l'individualité, notre propre caractère, notre conscience ? Ces choses sont-elles connexes au groupement temporel qui se dissoudra, ou sont-elles parmi les réalités substantielles qui persisteront ?

» Même la vie d'un insecte ou d'une plante doit persister, à ce que je pense, en quelque sorte, mais certainement pas leur caractère personnel ! Pourquoi ? Parce qu'ils n'en ont pas. Je ne puis pas m'imaginer que de pareilles choses possèdent une individualité ou une personnalité : elles ne nous apparaissent que comme une partie d'un groupe, une simple unité dans le monde de l'être, sans aucune personnalité qui leur soit propre. En tout cas, c'est là ce que je suppose — et il est clair que ce qui n'existe pas ne peut pas persister. Comment le pourrait-il ? Nous pouvons admettre sans plus que, pour toutes ces choses qui partagent uniquement une existence générale, cette existence générale reviendra, non différenciée et non identifiée, à son dépôt central — justement comme il arrive des catégories mieux comprises de la matière et de l'énergie.

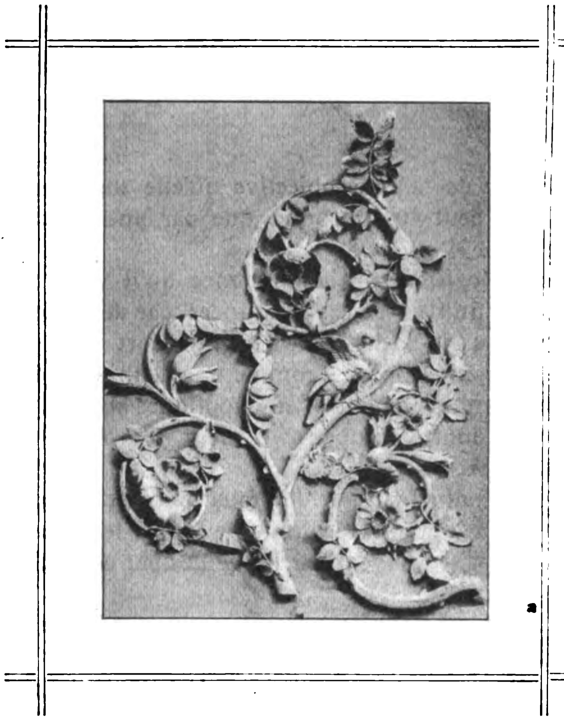
(1) Quand même la terre et l'homme disparaîtraient, — Et les soleils et les univers cesseraient d'être, — Et que Tu resterais tout seul, — Chaque existence existerait en Toi.

» Ceci est assez simple. Mais supposez qu'il existe quelque caractère individuel, quelque personnalité ; supposez que, non seulement la vie, mais l'intelligence, l'émotion, la conscience, la volonté soient toutes associées à un certain organisme ; supposez que ces choses aient une existence réelle indéniable, une existence rendue plus forte et plus compacte par l'expérience, la souffrance et la joie, de façon qu'il ne s'agisse plus uniquement d'un membre de l'agrégation matérielle dans laquelle il se trouve incorporé pendant un certain temps, mais d'un être appartenant à un univers spirituel strictement lié à la Divinité immanente et transcendantale — qu'est-ce qu'il en sera alors ? Si tout ce qui existe est immortel, nous devons uniquement demander si notre personnalité, notre caractère, notre conscience sont suffisamment individuels, suffisamment caractéristiques, suffisamment développés, suffisamment réels ; car, s'ils le sont, il ne peut y avoir aucun doute sur leur continuité.

» Dans un livre remarquable sur la « Philosophie de la religion », le professeur Hoffding, de Copenhague, développe une théorie importante, qu'il appelle « la conservation de la valeur ». Il affirme que ce qu'il appelle l'axiome de la « conservation de la valeur » est l'élément fondamental de toutes les religions — le fondement sans lequel aucune d'elles ne peut exister. Se rapprochant ainsi, comme philosophe, de ce que Browning et d'autres poètes avaient dit avant lui, il estime qu'aucune valeur réelle, rien de vraiment bon n'est jamais perdu. Tout le progrès, tout le cours de l'évolution sont destinés à accroître et à rendre plus intense la valeur, c'est-à-dire ce qui « vaut » ou qui peut servir pour des fins plus élevées — et il le fait en faisant émerger ce qui était potentiel ou latent, de façon à le rendre réel. Sans doute, il a toujours été réel sous un certain rapport, comme un chêne se trouve implicitement dans un gland, une fleur dans un bourgeon ; mais avec le temps il se développe et accroît la valeur de l'univers. Telle est la signification de l'évolution.

» La valeur doit se conserver — dit le professeur Hoffding — ou elle doit s'augmenter. Notre expérience de l'évolution nous permet de croire qu'elle doit augmenter. Certainement, elle passe d'une forme latente à d'autres formes plus manifestes ; et bien que parfois elle puisse osciller en arrière, elle finit quand même par progresser. N'est-il pas légitime de conjectuer que, alors que la matière et l'énergie sont conservées (sans s'accroître ni diminuer, mais seulement changeant dans la forme) et alors que la vie, elle aussi, est peut-être constante dans la quantité, bien qu'elle entre et sorte alternativement de l'incarnation selon que des véhicules matériels sont conjoints ou séparés, quelques-uns parmi les attributs les plus élevés de l'existence — l'amour, par exemple, la joie peut-être, ce qu'on peut généraliser, comme une chose habituellement bonne, ou valable, ou constituant une valeur — peut réellement s'accroître, de façon que les alternatives apparentes ne puissent être considérées que comme les courbes d'une spirale tendant vers le haut ? C'est là une foi optimiste, mais c'est la foi des poètes et des voyants. Bien que de mauvais jours puissent survenir aux individus et à la nation, parfois même à une

planète entière, le matériel est toutefois subordonné au spirituel, et le spirituel persiste : il ne peut pas être



LES ROUGES-GORGES.

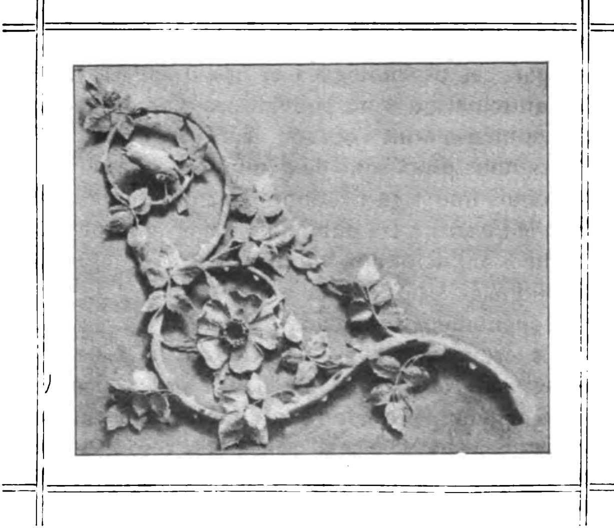
stationnaire, il doit certainement s'élever dans l'échelle de l'existence. A ce point de vue, la loi de l'évolution veut que le Bon augmente dans son ensemble dans l'Univers, avec le procédé des soleils : que l'immortalité elle-même soit une clause spéciale d'une loi plus générale — c'est-à-dire que rien dans l'Univers entier ne peut finalement périr quand il est digne de demeurer. Il n'y a pas de vraie perte, de vraie annihilation ; tout ce qui est suffisamment valable, qu'il soit personnalité, beauté, sentiment artistique, connaissance, affection altruiste, persiste éternellement, non pas uniquement avec l'existence individuelle et personnelle, mais comme une partie de l'Etre éternel de Dieu.

» Que cette théorie commençante de la conservation de la valeur résiste à l'examen critique ou non, il est indéniable que les voyants n'hésitent pas à attribuer un caractère de permanence et de perpétuité à l'élément essentiel de l'homme lui-même. Rappelez-vous les paroles éloquentes de Carlyle :

» Qu'est donc l'homme ! Qu'est donc l'homme ! Il » ne dure qu'une heure, après quoi il est la proie des » vers. Toutefois, dans l'être et dans l'œuvre d'un » croyant, il y a toujours (puisque toute foi, dès le com- » mencement, donne une assurance) quelque chose qui » n'appartient pas à cet élément mortel du temps, mais » qui triomphe sur le temps, et qui est et sera lorsque » le temps ne sera plus. »

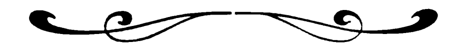
» Car en somme, il y a une unité qui remplit tout l'univers, et une affinité entre l'humain et le divin. « Tous les présages — dit Myers — nous portent à admettre la ferme continuation de ce travail même auquel nous devons déjà tout ce que nous savons. Peut-être que dans cet ensemble d'esprits qui se pénètrent mutuellement, nos efforts ne sont pas individuels ni transitoires. Peut-être que ce qui se trouve à la racine de chacun de nous se trouve aussi à la racine du Cosmos. Notre lutte est la lutte de l'univers lui-même ; et la Divinité elle-même trouve son accomplissement dans nos âmes qui s'efforcent de se perfectionner (Myers, ***Human Personality***). »

Revenant à ses premières paroles, que l'Amitié et la Faculté survivront à la mort corporelle, et que l'affection jetera un pont sur le vide, Sir Olivier Lodge conclut par un exposé des recherches de Myers dans le problème de l'au-delà — recherches qui l'ont amené à la



LE ROSSIGNOL.

croyance que cette vie n'est qu'un stage pour une vie plus élevée, dont un type peut toutefois être vu sur cette Terre même.



L'emploi du mot « Hallucination » dans le Métapsychisme

par **J. W. PICKERING**, docteur ès-science, et **W. A. SADGROVE**

Dans toutes les investigations scientifiques il importe de classifier les phénomènes observés et de choisir des termes appropriés pour les désigner.

Tant que les faits ne sont pas classifiés, il est impossible de former même une hypothèse « de travail », et on ne peut guère espérer faire beaucoup de progrès. L'exactitude de la terminologie est essentielle, et comme on ne semble pas être d'accord sur la propriété du mot « Hallucination », nous nous proposons de présenter aux lecteurs des *Annales* un résumé de ses significations originaires et de celles actuelles.

Dans les *Proceedings* et le *Journal* de la *Society for Psychical Research*, un grand nombre de phénomènes différents sont dénommés « hallucinations ». Nous sommes d'avis que, lorsque la Société en question publia son *Census of Hallucinations* en 1894, la signification attribuée par la plupart des psychologues et des aliénistes au mot « hallucination » ne pouvait pas s'appliquer aux phénomènes dont s'occupe la *Society for P. R.* Nous nous proposons de démontrer que ce terme a acquis une signification assez différente depuis que le *Census* a été publié, et que le concept actuel d'une « hallucination » empêche que ce terme soit appliqué à désigner des apparitions véridiques et des phénomènes analogues

Le terme tel qu'il est employé par la *Society for Psychical Research* a été défini par Gurney en 1885 (I) « une perception qui manque d'une base objective, sans que cela puisse être reconnu autrement que par une réflexion distincte : par *base objective* on veut indiquer la possibilité qu'une perception soit partagée par tout le monde, au moyen des sens normaux ».

Le même auteur, en union avec MM. Myers et Podmore, dans les *Phantasms of Living* (II) définit une hallucination « quelque chose qui se présente au percipient avec l'apparence d'un objet indépendant — ou comme étant due à un objet indépendant — dans son environnement matériel, alors que l'objet en question ne se trouve pas réellement là, et ce qui se présente n'est qu'un fantôme ».

Dans le *Census of Hallucinations*, la *Society for P. R.* (III) accepte cette même définition, tout en lui donnant une forme plus élégante. On y dit qu'une perception hallucinatoire est « celle qui manque de la base objective qu'elle suggère, ce qui ne peut être reconnu que par une réaction distincte ».

Sans insister sur la différence qu'il y a entre cette définition et celles données par des auteurs étrangers à la Société, elle a le grand tort de ne pas pouvoir être employée comme une définition générale, bien qu'elle puisse être appliquée aux phénomènes dont s'occupe la *Society for Psychical Research.*

Les hallucinations des fous ne sont certainement pas toujours reconnues telles par leurs percipients, et se trouvent par là exclues par cette définition.

L'une des premières définitions scientifiques des hallucinations (1) a été celle d'Alexandre Crichton (V), qui écrivit en 1798 qu'une hallucination « est une erreur de l'esprit par laquelle des objets imaginaires sont pris pour des réalités, ou par laquelle des objets réels se présentent faussement, sans que cela soit produit par un dérangement général des facultés intellectuelles (2) ».

Nous croyons inutile d'emprunter de nouvelles citations aux auteurs d'une époque un peu reculée, qui limitent les hallucinations à ces perceptions qui ont une origine somatique, ou qui surgissent dans l'esprit du percipient sans rapport avec aucune cause extérieure ; on a pu voir que, même en 1902, le *Dictionary of Medicine* de Quain adoptait cette définition, à laquelle donnait son adhésion le docteur Hack Tuke, l'aliéniste bien connu, immédiatement avant la publication du *Census.*

En 1881, Ball (XII) définissait l'hallucination « une perception sans objet ». Cette définition a été adoptée par James (XIII) dans son ouvrage publié en 1890 et par plusieurs écrivains postérieurs au *Census* ; mais avant la publication de ce document, elle ne semble pas avoir été généralement employée.

(1) Nous négligeons les définitions des auteurs anciens, mais il est intéressant de remarquer que, dès 1692, Falck (IV) déclara que les hallucinations sont la manière dont les démons manifestent leur présence.

(2) De ce temps, la distinction entre les ***hallucinations*** et les *illusions* n'avait pas encore été établie. **La dernière** partie de la définition de Crichton serait considérée **aujourd'hui** comme s'appliquant à l'illusion.

Les études postérieures ont un peu modifié les idées sur l'origine des hallucinations, et il en est résulté une extension dans la signification technique de ce terme.

Au lieu de limiter leur cause aux activités somatiques ou mentales du percipient, il a été reconnu que certaines excitations extérieures jouent en elles un rôle fréquent, sinon constant. Ces excitations peuvent être centrales ou périphériques; dans le premier cas, elles se produisent dans des parties du cerveau différentes de l'aire sensorielle en rapport avec la perception particulière dont il s'agit. Par exemple, on connaît les cas dans lesquels un désordre fonctionnel dans la partie du cerveau en rapport avec l'ouïe donne origine à des hallucinations visuelles.

Les excitations périphériques, qui, dans un état normal de l'esprit, devraient être en juste rapport avec un objet extérieur, peuvent parfois (au lieu de passer dans la partie du cerveau normalement en rapport avec elles) irradier vers d'autres aires du cerveau. Le percipient ne parvient pas à trouver une corrélation entre l'excitation originaire avec sa cause extérieure, tandis que l'excitation seconde qui en résulte produit l'hallucination.

Dans certains cas extrêmes, l'excitation originaire passe à son tour inaperçue, et on ne perçoit que l'hallucination qui résulte de l'excitation seconde. Cette hallucination — ainsi que le remarque Richter — est comparable à *l'anæsthesia dolorosa*, dans laquelle, par suite de l'irritation d'un nerf sensoriel, l'excitation du nerf ne parvient pas à atteindre le système sensoriel; mais l'excitation du nerf sensoriel à quelque point intermédiaire produit une impression, loin du siège de l'irritation. Le point essentiel de cette conception des hallucinations, c'est qu'il existe toujours une excitation extérieure à la partie du système sensoriel qui est en corrélation avec l'impression ; par conséquent, les hallucinations, comme les perceptions sensorielles ordinaires, sont causées par une excitation extérieure.

Nous sommes maintenant à même d'examiner une définition qui est communément employée par les psychologues d'aujourd'hui, et qui a été adoptée par Ball (XII), James (XIII), Baldwing (XIV), Parish (XV), Angell (XVI). Selon ces auteurs, le trait caractéristique d'une hallucination c'est l'absence de l'objet perçu. La physique moderne a modifié nos idées à ce sujet, et la ligne de démarcation entre le matériel et l'immatériel est, même en dehors de la physique, presque disparue.

Une définition, pour être parfaite, outre à comprendre tous les phénomènes qu'on désire classer en elle, doit exclure ceux qu'elle ne doit pas considérer. Prenons par exemple la perception de l'éclair. La base matérielle de la perception est absente dans ce cas : il n'existe qu'une manifestation des vibrations éthériques. Nous ne pensons toutefois pas que ceux qui ont adopté la définition de Bell considéreraient cette perception comme une hallucination. Mais si, pour défendre la définition, nous amplifions la signification du terme *objet*, nous nous trouverons devoir admettre aussi bien les objets immatériels que ceux matériels.

En outre, en plusieurs cas d'hallucinations typiques, un objet est présent et produit une excitation, qui provoque à son tour une seconde excitation ; c'est cette chaîne de faits qui produit l'hallucination.

Le lecteur qui a suivi cette discussion peut demander : « Quel est donc le trait caractéristique de l'hallucination, et en quoi celle-ci diffère d'une sensation normale ? »

Le professeur Hyslop (XVII), en traitant cette question, écrit (1) :

« Dans la perception sensorielle normale, nous avons un rapport défini et intelligible entre l'objet et la perception, que la sensation soit considérée comme représentative ou non. Dans les hallucinations, ce que l'on ressent n'est pas représentatif de la cause, même si on suppose que la sensation, dans la perception normale, est représentative, ou l'hallucination ne peut pas être considérée comme l'indication du supposé objet extérieur, ou de la cause. » Le même auteur définit une hallucination « une réaction fonctionnelle sensorielle qui imite ces sensations qui sont correctement en rapport avec un objet extérieur ».

Il y a quelques années, on pensait que les sensations sensorielles étaient représentatives de leurs causes extérieures, mais un grand nombre de psychologues sont maintenant d'un avis opposé. On ne peut pas supposer que les sensations et les réactions mentales représentent la nature de leurs causes extérieures, ou qu'elles soient constituées par elles. Dans tous les cas normaux l'action subjective de l'esprit joue un rôle, et la différence entre une hallucination et une perception normale n'est pas de genre, mais de degré. Voici ce que dit encore Hyslop : « Nous nous bornerons à faire bien observer que, dans les cas normaux, la détermination de la réalité n'est pas établie par aucun rapport représentatif entre l'excitation et la sensa-

(1) Nous citons un peu longuement le professeur Hyslop, non pas uniquement parce que sa méthode d'exposition est exceptionnellement claire, mais aussi parce que la part qu'il a prise dans les recherches psychiques est telle, que son opinion s'imposera au moins à l'attention de la *Society for P. R.*

tion, mais par l'uniformité de certaines corrélations causales que l'on suppose impliquer l'extériorité, sans qu'on en indique la nature. »

Dans la perception normale, la même cause extérieure produit généralement la même sensation sur les différents individus, bien qu'il y ait des exceptions, comme par exemple dans le sens du goûter. Dans la vraie hallucination, les mêmes causes extérieures produisent ordinairement des perceptions totalement différentes en chaque individu. Dans la sensation normale le facteur dominant qui détermine la perception est la cause, alors que dans l'hallucination, c'est la condition somatique et peut-être psychique.

Les sensations normales, les illusions et les hallucinations constituent une série continuelle, sans aucune ligne absolue de démarcation entre elles ; il en résulte qu'il est bien malaisé de donner une définition de chacun de ces phénomènes sans avoir recours à un verbiage fatigant.

Hyslop dit encore : « L'antithèse (si nous pouvons l'appeler ainsi) entre la sensation et la cause peut être aussi grande qu'entre les hallucinations et leurs causes. La question essentielle c'est l'uniformité de la co-existence et conséquence dans certains faits et leur universalité et multiplication dans l'expérience humaine. La cause, en ces cas, signifie que le fait que nous avons éprouvé a été l'antécédent ou l'associé de l'effet ou de l'événement qu'il s'agit d'expliquer, et a été tel que nous pouvions l'attendre si nous avions conjecturé sa présence. Dans les hallucinations, cette expérience normale ne nous a point appris à nous attendre à quelque cause particulière, soit pour l'individu, soit pour l'universalité. »

Ceux qui ont sérieusement examiné les cas enregistrés dans le *Census* et les séries toujours grossissantes de ceux qui paraissent dans les *Proceedings* et le *Journal*, reconnaîtront qu'il ne peut plus être question de hasard, et qu'une corrélation de causes existe entre ces phénomènes et quelque agent extérieur. Nous affirmons que l'uniformité de l'expérience et la multiplicité des faits montrent que les apparitions véridiques et les phénomènes analogues ont une cause antécédente en rapport avec eux, et ne doivent donc pas être classifiés parmi les perceptions hallucinatoires. Ils diffèrent des hallucinations, quand ils résultent être véridiques, en ceci, que nous pouvons nous attendre à ce qu'ils aient une cause particulière, extérieure au percipient (1).

Ils sont plus rares que les autres perceptions normales, ne sont pas représentatifs de leur cause, et les activités subjectives jouent un rôle important dans leur production, mais chacun de ces traits caractéristiques se produit parfois en des sensations incontestablement normales, et ne peuvent pas être considérés comme des diagnostics d'hallucination.

Ecrivant en 1825, Hibbert (VI) bornait les hallucinations aux « idées créées par l'esprit et aux images produites par le souvenir, qui sont devenues plus vives que l'impression réelle ».

Esquirol (VII) — dont l'ouvrage est justement apprécié — considérait comme hallucinée la personne « qui a la conviction intime d'une sensation actuellement perçue, lorsque nul objet extérieur propre à exciter cette sensation n'est à portée de ses sens ».

Baillarger (VIII), en 1846, partageait les hallucinations en deux groupes : *psycho-sensorielles* et *psychiques* — les premières étant originées par l'influence combinée de l'imagination et des organes des sens; les secondes dues uniquement à l'exercice involontaire de la mémoire et de l'imagination.

Sully (IX), dans son ouvrage sur les *Illusions*, publié en 1882, écrit : « On considère qu'une illusion doit avoir son point de départ dans quelque impression réelle, tandis que l'hallucination n'a pas une base de cette sorte. Les illusions sont donc un dénaturement partiel d'un fait extérieur par une fiction de l'imagination, alors que l'hallucination est un dénaturement complet. Cette distinction a été adoptée par la plupart des aliénistes modernes ; elle est très utile et il ne faut pas la perdre de vue. » Un peu plus loin, dans le même ouvrage, il ajoute : « L'hallucination, par laquelle j'entends la projection d'une image mentale en dehors, alors qu'il n'y a pas un agent extérieur qui y réponde. »

Le docteur Hack Tuke (X), qui jouit de beaucoup d'autorité en fait de pathologie mentale, écrivant en 1892, donnait les définitions suivantes : « Hallucination : sensation perçue par les sens de la vue, de l'ouïe, du toucher ou du sentir, sans aucune cause extérieure capable de la produire. »

« Hallucination (psychique) : hallucination purement mentale, n'ayant pas de relation avec aucun objet extérieur supposé. »

Dans le *Dictionary of Medicine* de Quain (XI), l'hallucination est définie : « une fausse perception d'un organe des sens, pour laquelle il n'y a pas une cause extérieure qui la produit ».

Nous admettons que les hallucinations jouent un rôle dans plusieurs faits supernormaux ; par exemple, dans les cas où deux percipients reçoivent des impressions véridiques qui coïncident mais

(1) La nature de la cause est encore *sub judice*; nous n'avons pas de difficulté à le reconnaître ; mais cela n'empêche pas son existence.



diffèrent entre elles. Dans ces cas où il y a une cause précédente commune, le fait que les activités subjectives des percipients modifient leurs impressions ne font pas de la sensation une hallucination. C'est uniquement lorsque l'irradiation de l'excitation est si complète qu'elle masque entièrement le rapport entre l'excitation et la cause originale, et quand il n'y a pas de lien ou de coordination entre la perception et la cause, que nous pouvons la considérer comme une hallucination. Il y a des cas d'apparitions véridiques similaires, perçues par deux individus, dans lesquelles il semble qu'il n'y a eu que bien peu d'irradiation, ou il n'y en a pas eu du tout, et dans ces cas l'élément hallucinatoire se trouve réduit au minimum. Alors même qu'il y a une hallucination concomitante, c'est une erreur de classifier parmi les hallucinations l'impression véridique originaire, qui a un rapport causal antécédent avec un agent extérieur.

Afin de mieux faire comprendre notre argumentation, nous allons présenter, sur trois colonnes, les traits caractéristiques des trois classes de perceptions :

Perception normale.	*Hallucination.*	*Apparitions véridiques et Perceptions analogues.*
Non représentative d'une cause extérieure.	Non représentative d'une cause extérieure.	Non représentative d'une cause extérieure.
Véridique.	Erronée.	Véridique.
Influençant une aire sensorielle définie du cerveau.	Irradiant du centre originaire d'influence.	Rapport inconnu avec l'activité cérébrale.
Se produisant pendant que la condition du percipient est normale.	Se rattachant à une lésion, à un désordre pathologique ou fonctionnel.	Se produisant pendant que la condition du percipient est normale.
Ayant une cause corrélative et antécédente.	Aucune cause particulière ni individuelle ni générale.	Ayant une cause corrélative et antécédente.
Une activité subjective concomitante y joue un certain rôle.	Activité subjective s'y exerçant toujours.	Activité subjective concomitante à des degrés différents.

Nos lecteurs en concluront, pensons-nous, que les traits caractéristiques de la perception normale et des apparitions véridiques sont strictement reliés, sinon identiques, alors que ceux des hallucinations sont différents.

Il a même déjà été affirmé que le mot *hallucination* est tout à fait impropre à son usage. C. A. Mercier (XVIII) écrit : « La troisième variété de perception est celle qu'on appelle hallucination, c'est-à-dire celle dans laquelle l'esprit est frappé par quelque chose qui, intérieurement, ne peut pas être distingué d'une perception, mais dans laquelle la perception apparente ne consiste pas en des états représentatifs groupés autour d'une présentation, mais entièrement de représentations, l'état quasi-présentatif n'étant pas en réalité présentatif ; malgré son ampleur et sa « réalité », il n'est qu'un état représentatif si exagéré et si intense, à ne pas pouvoir le distinguer d'une vraie présentation. Les cas d'hallucination dans la signification ainsi attribuée au terme sont probablement très rares, si toutefois ils se produisent quelquefois, mais les états qui simulent les hallucinations sont loin d'être insolites.

Tant que nous parvenons à identifier un élément présentatif quelconque dans l'état total, nous appelons cet état une *illusion*, et seulement quand nous ne parvenons à découvrir aucune source de présentation nous considérons l'état mental comme une hallucination. »

Le même auteur montre combien il est difficile d'exclure toute source de présentation. Le mouvement du sang dans les artères aurales peut « dans le silence impressionnant et solennel de minuit » produire une présentation. Il conclut : « Devant la moindre présentation, les autres éléments ne manqueront pas, dans un esprit disposé à l'illusion, de se grouper tout autour d'elle comme les petites bulles d'air se groupent autour d'un fragment de feuille dans une tasse de thé ; et puisque nous ne pouvons jamais être sûrs de l'absence de présentation, nous ne sommes jamais justifiés à affirmer d'une manière positive l'existence d'hallucination. »

Maintenant, nous ne devons pas négliger un côté de la question. Un grand nombre de spirites considèrent les apparitions véridiques comme des manifestations objectives d'esprit d'un caractère au moins semi-matériel Les auteurs de cet article n'adhèrent point à cette théorie, mais ils reconnaissent qu'il est absurde de contester sa possibilité en se fondant uniquement sur des arguments à priori. Aujourd'hui, cette hypothèse semble naïve, mais les investigations de Crookes, Richet, Lombroso, Maxwell et autres ne nous permettent

pas de repousser comme indigne d'examen la possibilité des manifestations objectives de forces intelligentes extra-cosmiques.

Les termes servant à indiquer les phénomènes qui impliquent l'acceptation de toute hypothèse concernant leur origine sont sujets à être remplacées par d'autres. Les théories changent constamment ; des faits nouveaux nous obligent à les abandonner. Dans le choix d'un mot destiné à décrire un fait qui vient d'être observé, il faut avoir soin d'éviter toute expression qui implique une adhésion à quelque théorie particulière. On pourra toutefois objecter qu'en considération de l'œuvre volumineuse de la *Society*, il pourrait ne pas convenir de mettre de côté un mot dont la signification spéciale est comprise au moins par la majorité de ses membres; on pourra ajouter que quelque concession peut être faite au préjugé de certains psychologues. Mais un examen même superficiel du progrès scientifique nous montre que nombre de termes inexacts ou insuffisants, qui étaient jadis d'un usage général, ont été abandonnés pour des expressions plus adaptées et plus exactes. Par exemple, aucun chimiste moderne ne parle plus d' « acide muriatique », ou d' « esprit de sels »; ce qui fait que notre proposition est loin d'être sans précédent dans les annales de la science.

Un motif plus populaire en faveur de l'abandon de l'usage de ce mot spécial, c'est que le public cultivé considère une « hallucination » comme une perception se rattachant à une condition morbide de l'intelligence, parfois poussée jusqu'à la folie ; cette idée se réfléchit dans les définitions plus ou moins soignées données par des dictionnaires non techniques.

Le mot « hallucination » dérive du mot ***hallucinatio***, qui dérive à son tour du verbe ***allucinariatum***, qui signifie « se troubler dans l'esprit », ce qui fait qu'on ne peut pas dire que l'idée populaire manque de quelque fondement. On objectera que les personnes qui se sont adonnées aux recherches scientifiques ne doivent pas attacher d'importance à l'opinion populaire. Ceci peut être parfois louable, mais est souvent peu judicieux. En dernière analyse, toute l'œuvre de recherches dépend de l'appui du public, et l'investigation psychique étant l'une des branches les plus jeunes de la recherche, a un besoin sérieux d'être largement reconnue, sans quoi ses efforts seront rétrécis et sa marche retardée. La sympathie et l'appui du public ne peuvent qu'assurer le progrès de l'œuvre. Les pionniers de ces études étaient, il y a quelques années encore, considérés comme des victimes de la superstition et de l'erreur, et un grand nombre de ceux qui ignorent le caractère réellement scientifique de l'œuvre qui a été faite pourraient être trompés par ce mot « hallucination », ce qui fait que nous soutenons que son usage continu (en dehors de ses objections techniques) peut donner au public une idée fausse du but et de la nature des investigations.

Il ne s'agit pas en effet pour nous d'étudier les incohérences du délire ou de la folie ; nous voulons étudier sérieusement certaines influences, encore peu comprises, qui affectent des individus parfaitement normaux.

***

Le proverbe nous dit que la critique destructive est comparativement facile, et cet article serait incomplet sans quelques tentatives pour suggérer des expressions meilleures que celles dont nous conseillons l'abandon. Nous reconnaissons toutefois que c'est plutôt l'affaire de psychologues expérimentés que la nôtre, et nos propositions ne sont donc pas avancées d'une manière très ferme. Voici nos définitions :

Une HALLUCINATION est une perception falsidique qui tire son origine de l'esprit ou du corps du percipient, ou une perception dans laquelle l'excitation extérieure originale reste inaperçue et ne peut pas être rattachée à sa cause antécédente.

Sous cette définition se trouveront donc groupées les hallucinations causées par un désordre ou une lésion personnelle, ou par des variations pathologiques dans le système nerveux central, celles dues à une excitation cérébrale causée par la présence de substances toxiques dans le sang ou dans la lymphe, et celles causées par une excitation cérébrale venant d'une surexcitation du système nerveux sympathique.

Les hallucinations si soigneusement étudiées par le docteur Head (XIX) rentreraient dans cette classe, ayant évidemment une origine somatique.

J. G. Piddington (XX) a établi une comparaison entre ces hallucinations et les phénomènes enregistrés dans *Census*, et a montré d'une manière concluante, à notre avis, que les cas recueillis par la *Society for P. R.*, ne peuvent pas être classés avec ceux décrits par Head. Il a donc désigné les cas de Head sous le nom de « Hallucinations Viscérales » pour les distinguer de ceux présentés par la *Society for P. R.*, qu'il appelle des « Hallucinations Psychiques ». M. Piddington reconnaît toutefois que le terme d' « Hallucinations Viscérales » est barbare, et qu'il l'adopte plutôt par brièveté.

Il est certainement inexact, puisqu'il laisse sup-



poser que la cause excitante doit provenir en tout cas des viscères.

Le docteur Head est plus prudent ; il parle de ces faits comme de certains changements mentaux qui accompagnent une maladie viscérale. Ces hallucinations peuvent avoir au moins quatre origines :

1° L'excitation peut provenir des viscères et être transmise par le système nerveux sympathique et l'épine dorsale au cerveau.

2° Des changements cérébraux morbides, ou un désordre fonctionnel, peuvent exciter les hallucinations et en même temps, par les nerfs trophiques, déranger les viscères.

3° La présence de produits anormaux dans la circulation peut troubler en même temps les viscères et le cerveau.

4° Des stimuli normaux qui passent des viscères aux *medulla oblongata* et qui n'influent ordinairement pas sur la conscience, peuvent irradier à une aire sensorielle du cerveau et l'influencer.

Il est donc probablement préférable de se servir du terme proposé par le professeur Hyslop, d'hallucinations « intraorganiques », qu'on peut employer sans toucher à l'origine précise du phénomène, qui est plutôt du ressort des cliniciens que des psychiâtres.

Les différences caractéristiques entre les cas recueillis par la *Society for P. R.*, et ceux examinés par le docteur Head nous offrent, à notre avis, un nouvel argument pour abandonner le terme tel qu'il est appliqué par la Society. Les traits caractéristiques des deux groupes de phénomènes étant distincts, le terme commun ne peut que produire une confusion, alors même qu'on le fait suivre par un adjectif.

Sous le chapitre des hallucinations, nous devrons aussi inclure ces perceptions extériorisées que l'on peut démontrer avoir été originées dans l'intelligence (en contradiction avec le corps) sans aucun rapport avec un agent extérieur.

Il est manifeste qu'avant qu'un phénomène puisse être compris dans cette classe, il nous faudra acquérir une connaissance bien plus étendue des procédés mentaux et cérébraux que nous ne l'avons atteinte jusqu'ici.

Nous pourrons aussi provisoirement y inclure les hallucinations (y compris celles négatives) produites par la suggestion hypnotique, bien qu'elles doivent peut-être former une classe séparée.

Perception psychique. — Impression de la part du percipient, dont la nature et l'origine sont ***subjudice***. Elle comprendrait les phénomènes classés dans le groupe suivant, en même temps que les impressions non-extériorisées telles que certaines prémonitions.

Perception psychique extériorisée. — Impression comprise dans la définition ci-dessus, mais qui a été extériorisée et ressemble dans sa nature aux impressions tactiles, auditives ou visuelles. Nous comprendrons dans ce groupe le noyau des cas enregistrés dans le *Census*, ainsi que tous les autres cas véridiques extériorisés lorsque leur origine n'a pas été déterminée.

En concluant, nous attirerons l'attention sur la lettre parue dans les *Annales* sous la signature de M. Florence, qui a touché à ce sujet, mais à un point de vue quelque peu différent (1). L'une des principales objections soulevées par l'auteur de la lettre était que les personnes qui rapportaient des faits qui leur étaient arrivés et qui étaient ensuite enregistrés par la Société comme des hallucinations pouvaient, à cause de cela, être soupçonnées de folie.

Nous ne considérons pas toutefois que ces soupçons soient fondés, puisque les aliénistes sont presque unanimes à ne pas considérer les hallucinations comme un diagnostic de folie, si elles ne sont pas associées à des erreurs.

La lettre de M. Florence est toutefois intéressante sous ce rapport qu'elle nous montre la manière de voir du public cultivé. Les investigateurs des phénomènes psychiques se trouvent souvent entravés dans leurs recherches à cause de la répugnance des percipients à relater les faits qu'ils ont expérimentés, et cette réticence s'applique surtout à ce qu'on appelle des hallucinations, ainsi qu'aux manifestations médiumniques. Tant que le public cultivé considérera ces faits comme de nature frivole ou associée à un état d'esprit morbide, cette défiance continuera et un grand nombre de cas instructifs échapperont à l'examen. Il faut que le public apprenne que des faits supernormaux se produisent aussi chez des personnes saines, et croit être de son devoir de communiquer toutes les impressions de cette espèce à ceux qui sont compétents pour les examiner.

BIBLIOGRAPHIE

I. — E. Gurney, *Mind*, vol. X., p. 163, 1885. Voir aussi *Proceedings S. P. R.*, vol. III., p. 151. et suiv.

II. — Gurney, Myers et Podmore, *Phantasms of Living*, p. 457, 1886.

III. — *Census of Hallucinations. Proceedings S. P. R.*, vol. X., 1894.

(1) Les lecteurs trouveront plus loin la lettre dont il s'agit, qui a paru dans une livraison précédente de notre édition anglaise — N. de la R.



IV. — *Falck*, 1692, cité par Brierre de Boismont (Voir 21).

V. — Alexander Crichton, *An Inquiry into the Nature of Mental Derangement*, vol. II., p. 342, 1798.

VI. — Hibbert, *Sketches of the Philosophy of Apparitions*, p. 1, 1825.

VII. — Esquirol, *Des Maladies Mentales*, 1838.

VIII. — Baillarger, *Des Hallucinations. Mémoires de l'Académie Royale de Médecine*, t. XII, p. 273; et *Annales Médico-Psychologiques*, t. VI, p. 168, *et* t. VII. p. 1 et suiv.

IX. — Sully, *Illusions*, pp. 11, 113, 1882.

X. — Hack Tuke, *Dictionary of Psychological Medicine*, au mot « Hallucination », 1892.

XI. — *Quain's Dictionary of Medicine* (1902), au mot « Hallucinations ».

XII. — Ball, *Leçons sur les Maladies Mentales*, p. 62, 1881.

XIII. — James, *Principles of Psychology*, vol. II. p. 115, 1890.

XIV. — Baldwin, *Dictionary of Psychology*, 1901.

XV. — E. Parish, *Hallucinations and Illusions*, p. 15. 1897.

XVI. — J. R. Angell, *Psychology*, p. 135, 1905.

XVII. — J. H. Hyslop, *Borderland of Psychical Research*, p. 156 et suiv., 1906.

XVIII. — C. A. Mercier, *Psychology, Normal and Morbid*, pp. 69, 70, 1901.

XIX. — H. Head, *The Goulstonian Lectures for* 1901, reproduite par le *Brain*, vol. XXIV., 1901, part. 3.

XX. — J. G. Piddington, *Proceedings S. P. R.*, vol. XIX. p. 267, 1905.

XXI. — Brierre de Boismont, *On Illusions*, traduit par R. T. Hulme, 1851.

XXII. — Griesinger, *Mental Pathology and Therapeutics*, 1867.

P.-S. — Au moment où cet article a été écrit nous ignorions que M. Flammarion a appelé le mot *hallucinations* « un titre inexact et dénaturé ». (Voir l'*Inconnu et les Problèmes psychiques*, Paris, 1900, p. 223). J. — W. P. et W. A. S.

Au Directeur du « Journal of the Society for Psychical Research ».

Madame,

En ma qualité de membre de la Society for Psychical Research, ne pourrais-je vous demander s'il ne serait pas possible d'accorder un peu de répit au terme *hallucination* ?

La Société demande des rapports d'expériences personnelles anormales; quand elle les reçoit, elle les enregistre d'une manière uniforme sous le titre d' « hallucinations ».

Maintenant, nous devons prendre le mot hallucination dans sa signification habituelle et non pas dans une signification ésotérique spéciale à cette Société.

Les définitions de Webster sont :

1° « Une erreur, une illusion. »

2° « Une erreur ou une illusion de perceptions sensibles provoquées par quelque trouble ou quelque affection corporelle ou organique, ce qui la distingue d'un fantôme qui est dû au trouble de l'esprit ou de l'imagination. »

3° « (Méd.) La perception d'objets qui n'ont pas de réalité, ou de sensations qui n'ont pas de cause extérieure correspondante, venant du désordre du système nerveux, tel que dans le *Delirium tremens*. »

Le dictionnaire Larousse :

« Erreur des sens dans laquelle on croit voir, entendre, toucher, etc., des objets qui *n'existent point* ».

Donc la Société, en rangeant tous les phénomènes psychiques en dehors de la limite normale de la vie de chaque jour comme des hallucinations, implique d'une manière dogmatique que ces faits sont des illusions purement subjectives.

La théorie et la croyance d'un grand nombre de personnes (dont plusieurs membres de la S. for P. R.), spiritualistes, théosophes, adeptes de l'Occultisme oriental ou occidental, est que plusieurs, sinon tous les phénomènes, sont objectifs, et aussi réels que tout autre événement de la vie ordinaire, et j'estime qu'une société qui se propose la *recherche* de la vérité et non pas l'exposition d'une doctrine spéciale, ne devrait pas adopter un classement préalable qui porte préjudice aux investigations ultérieures.

Ce fut une erreur du professeur Sidgwick, de s'être servi du mot « hallucination » dans son *Census*. Il fallait trouver quelque mot neutre, même si on avait dû pour cela avoir recours à la langue anglo-saxonne, si peu en faveur auprès de la Société, et l'on aurait ainsi évité toute possibilité de malentendu ou de préjudice.

Comme le dit Mrs. Glass dans son *Advice to the Housewife* : « Songez d'abord à attraper votre lièvre » (c'est-à-dire le fait). Quand vous avez étudié votre fait, et que vous pensez l'avoir bien compris, alors collez-y votre étiquette, et pas avant.

En ma qualité d'avocat, je puis dire que le mot hallucination peut soulever des objections au point de vue légal. Être sujet à des hallucinations, c'est l'un des cas pour lesquels on peut délivrer un certificat de démence, et la Société invite les personnes à fournir *de leur propre main* et avec tous les témoignages possibles la preuve de ce dont on pourra faire ensuite un mauvais usage. Certains faits peuvent être reconnus, même quand on aura eu soin de changer les noms des personnes et de la localité, et je ne crois pas que la Société ait le privilège d'empêcher que ces récits soient examinés et exploités par des personnes mal intentionnées.

Pour conclure, quelle doit être la limite de ce qui est normal et de ce qui est illusoire ? Les sens peuvent prendre une extension anormale par une sensibilité naturelle, par une maladie, par un système différent de



vie, par le jeûne, etc. ; il ne s'ensuit pas que leurs facultés cessent d'être objectives et réelles, ou bien le type de ce qui est normal dans les sens doit donc être fixé par les limites apparentes au delà desquelles ne peuvent pas aller les mangeurs ordinaires de bœuf et de mouton et des buveurs de bière de la vie de chaque jour, et tout ce qui est au delà ne doit être considéré que comme illusion et (pour se servir de ce mot une fois encore) hallucination ?

Vous m'obligerez en insérant cette lettre dans le prochain numéro du *Journal* (1).

9, Queen's Gate Terrace, London, S. W.
16 novembre 1906.

Votre dévoué
ERNEST B. FLORENCE,
Membre de la Société.

(1) Le directeur des publications de la S. for P. R. s'est refusé à publier cette lettre. — N. de la R.

LA RUBRIQUE DES FAITS

Mort vue à distance

(*Extrait d'une lettre à Camille Flammarion.*)

... En auteur impartial vous cherchez surtout des faits.

L'étude des « apparitions » n'est malheureusement susceptible — comme l'astronomie d'ailleurs, — que de la seule observation, et échappe à la rigueur de la méthode expérimentale.

Voici un fait que le hasard m'a livré et qui peut-être vous intéressera :

Laissez-moi vous dire d'abord que j'ai trente-neuf ans et que personnellement je n'ai pas de conviction préétablie sur aucun système philosophique. Mais je suis persuadé que nous ne connaissons pas tout et qu'*il serait antiscientifique de nier l'inexplicable.*

Comme médecin, je soigne ici, à Vierzon, Mme X, soixante-dix ans environ. Très intelligente. Tempérament nerveux jusqu'à la névrose dans sa jeunesse. Je la traite actuellement pour des crises d'asthme.

Sur ma demande, sa fille habitant Paris, était venue s'établir près d'elle en décembre 1907.

Dans la nuit du mercredi au jeudi, 8 et 9 janvier dernier vers 2 heures du matin, la malade appelle sa fille et la prie de donner de la lumière, en disant : « Allume la lampe ; j'ai un cauchemar affreux. » Ce furent toutes ses paroles.

Le dimanche suivant, elle s'adresse ainsi à sa fille, qui remontait dans la chambre de la malade, située au premier étage, après avoir déjeuné au rez-de-chaussée :

— Tu n'as pas dû manger beaucoup.

Et, répondant à l'étonnement de sa fille :

— Tu n'as pas dû manger beaucoup, car tu as bien de la peine. Inutile de me le cacher : ton fils est mort. L'autre nuit quand je t'ai appelée, j'avais vu sa figure « qui passait et repassait derrière les vitres de la fenêtre et me regardait ». Puis il est disparu, mais alors « je l'ai vu étendu mort *sur une sorte de dalle* » et recouvert d'une toile grise.

Or le petit-fils de la malade était réellement décédé le mercredi 8 janvier dans l'après-midi, à Paris, dans un hôpital où il avait été admis depuis quelque temps déjà pour tuberculose pulmonaire.

Tel est le récit qui m'a été fait d'abord sous la première impression, puis à plusieurs reprises et à des temps plus ou moins éloignés, — et ce par la malade elle-même et par sa fille, sans aucune variation, malgré mes questions discrètes mais précises.

Permettez-moi quelques mots encore pour montrer tout l'extraordinaire de la chose :

La fille de la malade n'a été prévenue du décès de son fils que *le jeudi matin*, par dépêche. Elle ne s'est pas rendue à Paris pour l'enterrement et n'a pas quitté sa mère : donc pas d'absence qui aurait pu provoquer des soupçons. Elle portait déjà des vêtements noirs et n'a pas changé de costume pour son deuil.

Enfin personne ne parlait devant la malade de son petit-fils, dont l'état d'ailleurs, depuis longtemps paraissait stationnaire : l'annonce de sa mort a été presque une surprise.

Tel est le fait, que je vous relate sèchement, comme je ferais d'une observation clinique, sans rien accorder à l'imagination.

Sans vouloir l'interpréter, j'ajouterai ces quelques réflexions :

1° Concordance de l'apparition avec la réalité;

2° L'expression employée par la voyante est d'une exactitude parfaite : Quand un décès se produit dans un hôpital, on transporte le cadavre



dans une salle réservée aux fins d'autopsie, et on le dépose sur une table étroite et longue, généralement recouverte de zinc, « une sorte de dalle ». Le mot est juste, et Mme X ignorait cette particularité;

3° Il ne peut s'agir, en la circonstance, de télépathie entre deux cerveaux : l'apparition a eu lieu après la mort réelle du jeune homme;

4° Il semble que nous soyons en face de deux phénomènes distincts :

a) L'image d'un homme **mort** à Paris apparaît à Vierzon à sa grand'mère. (Détail à noter : l'apparition n'entre pas dans la chambre mais reste *derrière* les vitres de la fenêtre;

b) La conscience d'un second personnage **vivant** semble se transporter *ensuite* de Vierzon et *voit* le cadavre.

Docteur Fernand Louis,
17, rue Armand-Brunet
à Vierzon (Cher).

(Observation à ajouter à celles déjà si nombreuses publiées dans *l'Inconnu*.)

Une communication médiumnique véridique concernant un fait ignoré.

Un de nos abonnés, dont le caractère et la situation nous offrent toute garantie, nous adresse la communication ci-après. Il nous autorise en même temps à faire connaître, mais à titre personnel, à ceux de nos lecteurs qui nous les demanderaient, et son nom et ceux des percipients dans le cas dont s'agit :

P., le 27 janvier 1908.

Un de mes meilleurs amis, M. le docteur S..., de la sincérité duquel je réponds comme de la mienne, est, ainsi que sa femme, un spirite convaincu, et tous deux se livrent à de fréquentes expériences à l'aide de l'appareil dit *Ouija*, dont la description sommaire a maintes fois été faite dans les *Annales*.

Il y a un an environ, M. S... acheta diverses pièces d'artifice et, n'en n'ayant pas l'emploi immédiat, les relégua dans une soupente des communs dépendant de son habitation, sans plus s'en être inquiété depuis lors.

Le 21 décembre dernier, M. et Mme S... expérimentaient avec la *Ouija*, lorsque s'annonça (1) Edmond..., oncle défunt de M. S.., qui l'avertit qu'une « détérioration » s'était produite dans les pièces d'artifice dont s'agit et que cette détérioration constituait un danger sérieux. Aucune autre explication ne fut donnée.

M. S..., dont la pensée se reporta alors à la récente catastrophe de l'*Iéna*, crut à la possibilité d'une déflagration spontanée de la poudre et pour être renseigné à cet égard alla trouver, le 26 décembre, l'artificier qui avait vendu les pièces. Celui-ci le rassura, affirmant que la seule détérioration à craindre ne pouvait résulter que de l'humidité, ce qui écartait toute idée de péril.

Le soir du même jour, M. et Mme S... eurent, toujours à l'aide de la *Ouija*, une communication, non plus de leur oncle, mais du grand-père de M. S., qui est le « guide » habituel de son petit-fils. Il fut encore question du feu d'artifice et M. S... rompit la conversation en déclarant que l'avertissement qui lui avait été donné ne lui semblait pas sérieux : « Tout ce que dit Edmond est sérieux », repartit le guide, et la communication, sur ce sujet du moins, s'arrêta là.

Or, le surlendemain, 28 décembre, le jardinier de M. S..., qui avait eu l'occasion de pénétrer dans la soupente où se trouvaient les pièces d'artifice et où l'on n'allait presque jamais, vint avertir son maître que les rats avaient rongé le carton formant l'enveloppe de plusieurs d'entre elles, ainsi que la boîte les contenant, et que la poudre s'était répandue sur le plancher. Il est donc certain que si on était entré dans ce réduit, soit avec une lumière découverte, soit en fumant, un malheur eût été à craindre. M. S... fit aussitôt noyer la poudre.

Ce cas me paraissant des plus intéressants, je demandai à mon ami l'autorisation de vous le communiquer. Non seulement il y consentit, mais, sachant combien le public est à juste titre exigeant en ces matières délicates, il voulut (ce que mon absolue confiance en sa parole, plus encore qu'un sentiment bien naturel de discrétion ne m'eût pas permis de lui demander) que je procédasse moi-même au contrôle de son récit.

Il m'a donc montré d'abord, au milieu de tant d'autres reçues et notées presque quotidiennement, le texte des communications à lui faites par son oncle, le 21 décembre, et par son grand-père le 26 du même mois. (J'ai remarqué que la partie relative au feu d'artifice ne formait pour ainsi dire qu'un épisode de communications plus étendues et portant sur des faits d'ordre intime). Il a exigé ensuite que je me renseignasse auprès du jardinier.

Celui-ci, au cours d'une conversation que j'ai dirigée de façon à ne pas lui donner l'éveil sur ma préoccupation, m'a fait connaître ce matin : 1°

(1) Sans rien préjuger, je crois devoir employer, pour la commodité du récit, le vocabulaire usuel des spirites.



que ses maîtres n'avaient pas pénétré dans la soupente en question depuis sa construction, qui remonte à cinq années ; 2° que lui-même n'y était entré que par hasard, le 28 décembre, au cours de la recherche d'une grille de fourneau égarée ; 3° enfin que ce jour-là, il avait effectivement remarqué le dégât fait par les rats à certaines pièces d'artifice ; qu'il avait aussitôt averti son maître (auquel il n'avait jamais parlé de ces pièces depuis qu'elles avaient été placées là) ; enfin que, sur l'ordre de celui-ci, il avait noyé les pièces détériorées. Il me conduisit à la soupente, que l'on ne peut atteindre qu'avec une assez longue échelle ; il me montra les pièces d'artifice qui, étant suspendues, étaient et sont demeurées hors de l'atteinte des rats, et me fit voir enfin, dans la boîte qui les avait contenues et qui, celle-là, reposait sur le plancher, les pièces éventrées par les rongeurs, dont d'assez abondantes déjections se trouvaient au fond de la boîte.

Vous savez déjà que, quoique m'intéressant beaucoup aux sciences psychiques, spiritisme compris, je n'accepte qu'avec la plus grande réserve l'interprétation donnée, de part ou d'autre, aux phénomènes. Mais, s'agissant d'un de ces cas, très rares, dans lesquels une constatation matérielle ne permet pas d'admettre une illusion chez les percipients, j'ai pensé qu'il méritait d'être retenu et divulgué.

QUÆRENS.

Rêve symbolique prémonitoire.

Au moment où ces *Annales* commençaient à publier l'étude magistrale d'Ernest Bezzano sur le Symbolisme Métapsychique, j'eus l'occasion d'en constater un cas personnel dans les circonstances suivantes :

Le lundi 30 septembre 1907, je fus réveillé brusquement à 5 heures du matin par un rêve d'une grande netteté que je notai immédiatement comme j'ai l'habitude de le faire chaque fois que les images présentent une certaine intensité, croyant avoir constaté en d'autres occasions qu'il existe entre leur netteté et la valeur supranormale quelque rapport. En ce rêve, je me trouvais dans le parc de la maison de campagne, en Seine-et-Marne, de M. B. (personnalité bien connue des occultistes, dont le nom est au Secrétariat des *Annales*, à la disposition des personnes qui désireraient le connaître.) Mme B., désespérée, était en proie à la plus violente émotion. Elle dirigeait ses regards sur un gros oiseau blanc qui venait de quitter la terre et s'envolait majestueusement; j'étais près d'elle, levant les bras au ciel, quand je reçus entre les mains une plume d'aile d'une couleur bleu azur. La scène avait lieu le matin, je me proposais de rentrer à Paris par le train de 10 heures. Au réveil, le souvenir du rêve était doublé d'une étrange certitude qu'un enfant était mort.

J'en fus d'autant plus surpris que je n'avais précédemment jamais gardé de souvenir de rêves se rapportant à M. et Mme B. ; que depuis une visite faite précisément à leur campagne avec un ami, M. Gaudelette, dans les premiers jours du mois d'août, c'est-à-dire près de deux mois auparavant, je n'avais plus eu de leurs nouvelles ; qu'à cette époque j'étais très préoccupé de sujets n'ayant pas de rapport avec ces personnes ; et qu'enfin la mort d'un enfant me parut fort improbable, car je ne pensais pas, avec raison d'ailleurs, qu'il pût être question de leur jeune fils que j'avais vu en très bonne santé. Aussi je n'attachais au rêve qu'une valeur de bizarrerie et je ne pensais pas faire d'enquête à ce sujet.

Cependant, le 2 octobre, je reçus une lettre de M. Gaudelette contenant une autre lettre adressée par M. F., beau-frère de M. B., à celui-ci. Il demandait mon adresse en vue d'une affaire pouvant m'intéresser. M. B., l'ayant oubliée, avait renvoyé la lettre à M. Gaudelette et l'avait prié de me la faire parvenir. Je fus très vivement intrigué en lisant cette lettre, car M. F., à part ce qui me concernait, présentait ses vœux à son beau-frère à propos de la naissance prématurée d'un enfant. J'écrivis donc immédiatement à M. Gaudelette la lettre qu'il a conservée, que j'ai présentement sous les yeux et dont j'extrais le passage suivant :

Jeudi 3 octobre.

... Quand j'ai lu la lettre de F., je fus vraiment surpris de la naissance d'un nouveau bébé à Mme B. Imaginez-vous que lundi matin, à 5 heures, je fus réveillé par un rêve qui me frappa tellement que je le notais ; sans cela je l'aurais certainement oublié. Pour la première fois depuis longtemps, je rêvais de M. et Mme B. Ils étaient à leur château. Je ne sais comment il était question d'un train partant à 10 heures du matin. J'assistais au désespoir de Mme B. venant *de perdre un enfant*. Je le vis s'envoler sous la forme d'un *oiseau blanc*, que j'essayais en vain de rattrapper. Je me souviens aussi qu'il en tombait des plumes d'ailes bleues... (Les mots soulignés le sont dans la lettre.)

En réponse, M. Gaudelette m'informa qu'une fille était née avant terme à 7 mois, qu'elle était en couveuse depuis sa naissance, se portait fort

bien et qu'il était permis d'espérer la non réalisation du rêve.

Puis je n'entendis plus parler de l'affaire et ce n'est qu'à la fin du mois dernier que M. Gaudelette apprit la mort de l'enfant, survenue peu de temps après sa naissance. Je le priais donc de faire connaître mon rêve prémonitoire aux parents et je leur écrivis alors pour préciser différents points.

Je reçus une lettre détaillée. Ce sont mes questions et les réponses de Mme B. que je combine ici en les abrégeant.

Comme on le verra, le rêve suivit de 3 jours la naissance et précéda de 3 jours la mort.

Q. (1). — Date, heure de la naissance ?

R. — L'enfant est née le 27 septembre 1907 à 2 heures et demie du matin, vendredi.

Q. (2). — Date, heure de la mort.

R. — Elle est morte le jeudi à 4 heures du matin.

Q. (3). — Aviez-vous l'intention de m'apprendre la nouvelle de la naissance ?

R. — Nous pensions écrire à M. N., etc..., peut-être avons-nous pensé à vous, je ne m'en souviens pas. La naissance a eu lieu dans la chambre où vous avez reposé une nuit à la maison, etc...

Q. (4). — A quelle date avez-vous écrit à M. F. à mon propos ?

R. — C'est mon frère F. qui nous a écrit le premier désirant vous parler de son propre mouvement et cela après la naissance.

Q. (5). — Quel sens doit-on donner au symbole de la plume bleue me restant entre les mains ?

R. — Quel était en effet ce symbole ? L'oiseau était blanc; cette plume en prenant contact avec la matière est devenue bleue, gardant ainsi un souvenir de son long voyage à travers l'azur.

Pourquoi cette plume entre vos mains ? Je ne sais que conclure. Peut-être l'ange en partant vous a-t-il dit : « Tu m'as vu, maintenant écris. »

Q. (6). — L'heure de 10 heures du matin vous semble-t-elle avoir un rapport avec le sujet ?

L'heure de 10 heures du matin est celle où l'enfant a en effet fait son premier envoi. Le train amenant la femme qui me soignait arrivant à 10 heures un quart, celle-ci est arrivée pour tirer l'enfant d'une syncope mortelle ; j'étais témoin de l'accident et je l'ai crue morte. Dès cet instant l'idée de la séparation est née en moi.

La commotion a été si violente pour moi que l'enfant a été emportée dans une pièce voisine où s'installèrent mon mari, le médecin et la sage-femme en observation et en lutte. La syncope s'est répétée deux fois plus longuement, etc... ; à 4 heures de l'après-midi, mercredi, l'enfant expirant a reçu le baptême. Vers 10 heures du soir, après une piqûre de sérum, elle passa de la syncope à la congestion et cela jusqu'à 4 heures du matin où elle a expiré.

Q. (7). — Aviez-vous comparé, consciemment, l'enfant à un oiseau blanc, dans une conversation, une prière, etc...

R. — L'idée d'oiseau m'est étrangère, je sentais en elle un ange d'une pureté merveilleuse et d'une admirable beauté. Les ailes entrevues étaient celles de l'ange, bleues ou blanches selon la phalange qu'elle avait quittée.

Q. (8). — Redoutiez-vous sa mort ?

R. — J'ai redouté la mort de l'enfant avant sa naissance parce que j'étais malade depuis un mois, etc...

Q. (9). — Quelle était sur ce point l'opinion du médecin ?

R. — Le médecin et la sage-femme d'accord ont conclu à la naissance que l'enfant avait 6 mois trois quarts au plus, d'où circulation du sang non établie, présence d'un « trou de Botal », mélange de sang artériel et veineux.

Q. (10) — Avez-vous été surprise de la naissance prématurée ?

R. — Depuis un mois j'étais menacée de l'événement; j'ai fait tout ce qu'il était possible de faire pour le prévenir et le retarder.

Si nous décomposons le rêve en ses facteurs premiers pour les étudier séparément, nous trouvons d'abord le phénomène de prémonition.

Heureusement, il s'agit d'une prévision assez facilement explicable en admettant connu l'état de santé de l'enfant et il paraissait possible alors de pronostiquer sa mort prochaine et même, comme il semble bien que c'est le cas ici, son heure approximativement. Il paraît inutile d'insister davantage sur ce point tout en faisant les restrictions que Bozzano fait à ce sujet.

Ensuite, la connaissance de l'événement peut, avec beaucoup de raison, être attribuée à la télépathie et cela nous amène à chercher quel aurait pu être l'agent. Nous éliminerons à priori l'hypothèse quasi-spirite de l'envoi du message avertisseur par la subconscience de l'enfant, s'il en possédait une, en considérant en premier lieu que ces sortes de messages ne se transmettent généralement qu'entre personnes en rapport de sympathie. Mme B. se trouvait précisément dans les conditions nécessaires et suffisantes à cette transmission. Comme je n'eus représentation visuelle que d'elle, et que les messages télépathiques aiment à se signer de l'image représentative de l'agent, on peut en conclure, d'autant plus qu'elle était placée mieux que personne pour connaître subconsciemment l'état de santé de l'enfant et qu'elle en craignait la mort, que c'est bien elle l'agent de la transmission télépathique. Notons qu'elle est douée des facultés métapsychiques.

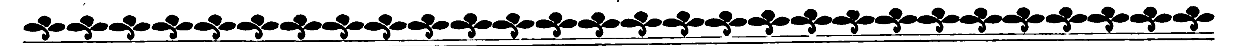
Or il est établi par l'enquête que, contrairement



à ce que je croyais, Mme B. n'avait pas eu l'intention de me faire connaître la nouvelle, mais comme elle avait été amenée, après avoir reçu la lettre de son frère, à penser à moi, à cette époque, il est certes fort difficile de l'établir, mais il se pourrait pourtant qu'elle ait dirigé jusqu'à un certain point le message dans ma direction.

R. WARCOLLIER.

8 *Décembre* 1907.



AU MILIEU DES REVUES

Une apparition expérimentale.

(*Journal of the American Society for Ps. Res.* New-York, déc. 1907.)

Le fait suivant a été d'abord raconté au docteur Isaac K. Funk, et il en est brièvement question dans son livre récent *The Psychic Riddle*. Le nom du monsieur qui l'a raconté ne devait pas être publié, mais le Professeur Hyslop a fini par pouvoir se mettre en rapport avec lui, et ce monsieur lui a fourni le récit détaillé suivant de l'expérience :

« *New-York*, 23 *avril* 1907.

» CHER MONSIEUR,

» L'expérience en question a eu lieu il y a au moins sept ans. C'était dans un hôtel de la ville de Buffalo.

» L'événement est en rapport avec une campagne de missionnaires dans le pays même (Home Missionary), que le docteur K. (aujourd'hui décédé), le docteur P. et moi-même nous étions en train de faire. C'était un samedi soir, ou plutôt un dimanche matin. Voici ce qui arriva :

» A 1 heure du dimanche matin, je fus éveillé d'un sommeil parfaitement profond, sans rêves, avec le sentiment que quelqu'un se trouvait dans ma chambre. Quand je fus bien éveillé, je vis ma femme qui se tenait debout au pied de mon lit. Je me souviens qu'elle portait une robe qu'elle avait ordinairement à la maison quand elle s'occupait, le matin, des affaires du ménage. Je ne me rendis compte que plus tard que la pièce était absolument obscure. Dans ses vêtements comme dans le reste, ma femme paraissait parfaitement naturelle.

» Je me levai sur mon séant et m'écriai : « Que faites-vous donc là ? » Elle répondit : « Je pense que je voulais aller chercher de vos nouvelles. » Elle s'avança du pied de mon lit, où elle se trouvait, jusqu'à la tête du lit même, s'inclina, m'embrassa, et disparut. Immédiatement, je sautai debout, je me rendis compte que la chambre était absolument obscure, j'allumai le gaz ; je frissonnais, et une sueur froide couvrait tout mon corps.

» Le matin suivant, en déjeunant avec le docteur K. et M. P., je leur parlai de cette affaire. J'étais si bouleversé par ce fait, malgré tous les raisonnements de sagesse que je m'imposais, que je me décidai à envoyer une dépêche à ma femme, mais sans oser lui expliquer ouvertement quelle était ma préoccupation, lui demandant s'il était arrivé une lettre au sujet d'un certain engagement. Quelques heures plus tard, je recevais sa réponse : « Il n'est pas question d'engagement ; nous sommes tous bien. »

» En rentrant chez moi plusieurs jours après, je fus immédiatement impressionné par le fait que ma femme montrait de l'intérêt à savoir si j'avais bien dormi le samedi soir. Après quelques demandes et réponses à côté, à ce sujet, je finis par lui demander pourquoi elle me posait ces questions. Elle me dit alors qu'elle était en train de lire les *Psychical Phenomena* d'Hudson, dans lesquels il est dit que si une personne, au moment exact où elle perd sa conscience en s'endormant, fixe sa pensée sur une autre personne et désire se présenter à elle en de certaines conditions, cette dernière personne subira les impressions que veut bien lui faire éprouver l'expérimentateur.

» Après m'avoir lu le passage d'Hudson, elle ajouta qu'après s'être couchée, le précédent samedi, elle avait fixé son esprit sur le fait qu'à 1 heure du matin, elle m'apparaîtrait et m'embrasserait.

» Tels sont les faits dont je me souviens à présent. Quant à moi, je n'ai pas eu d'autre expérience semblable ; ma femme aussi m'a confessé avoir tâché plusieurs fois de renouveler l'expérience, mais toujours sans succès, si ce n'est peut-être dans quelques rêves déréglés.

» Votre dévoué,

« C. W. S. »

Voici comment Mme S. raconte à son tour le fait qui nous occupe :

« Ayant lu dans la *Law of Psychic Phenomena* de Thompson Jay Hudson qu'il est possible, par un procédé mental, d'apparaître en forme visible à une personne se trouvant loin de l'endroit où vous êtes, je tentai l'expérience il y a quelques années, avec mon mari pour objet. Conformément aux indications données par Hudson, je me couchai un soir dans notre maison de Derby, Connecticut, en me proposant d'apparaître à mon mari dans sa chambre, à New-York, à Syracuse, à Schenectady, ou à Buffalo, je ne m'en souviens pas exactement. Je voulais le réveiller durant son sommeil, attirer son attention sur moi, en me tenant du côté

opposé de la chambre, et, comme un acte quelconque paraissait nécessaire au drame, me diriger à côté de son lit en l'embrassant sur le front. Je ne me souviens pas d'avoir parlé ou d'avoir entendu parler.

» Je me souviens d'avoir bien songé à ce que je devais faire aussi longtemps que je gardai ma conscience avant de m'endormir. Mon mari revint plusieurs jours après. J'étais très curieuse de connaître le résultat de mon effort, mais je ne voulais pas le lui demander ouvertement, de crainte d'avoir échoué. Après plusieurs remarques générales échangées touchant la santé de l'un et de l'autre durant mon absence, mon mari me demanda d'un air sournois :

» — Qu'avez-vous fait depuis que je suis parti ? Avez-vous essayé quelques-unes de vos expériences psychiques sur moi ?

» Il savait que je venais de lire le livre d'Hudson, mais jusqu'alors je n'avais pas encore tâché de faire moi-même quelque chose de ce genre, et il n'avait aucune raison pour me poser cette question, en dehors de l'intérêt que je ressentais pour ces arguments en général. Je répondis :

» — Pourquoi ? Qu'est-ce qui est donc arrivé ?

» Alors il me dit qu'il s'était réveillé soudain d'un sommeil profond durant la nuit du samedi, vers 11 heures du soir, et qu'il avait été épouvanté de me voir debout dans la chambre. J'avais une apparence si réelle, qu'il s'écria : « Rosa, pourquoi es-tu ici ? » Alors je m'avançai au chevet de son lit, je le baisai sur le front, et ce fut tout. Il demeura fort troublé et épouvanté, et il ne put pas se rendormir pendant des heures entières.

« Alors je confessai mon rôle dans l'expérience. Le seul détail qui ne se réalisa pas dans ce que je m'étais proposé de faire se rapporte au *temps* ; j'avais dans la tête une heure après minuit, et il eut la vision à 11 heures, ou vice-versa ; l'heure n'a pas été exacte.

» Mon mari me demanda de ne pas recommencer ces sortes d'expériences le samedi soir, parce que cela le dérangeait pour son travail dominical.

» Je crois que c'est là en substance toute l'histoire.

« R. Z. S. »

Répondant à de nouvelles questions qui lui étaient présentées par le professeur Hyslop, M. S. fit les déclarations suivantes :

« *New-York*, 25 *juin* 1907.

» Cher Docteur Hyslop,

» Je répondrai très sommairement, car je ne dispose que d'un moment, aux questions que vous m'avez posées.

» 1. Je ne m'aperçus pas que la chambre était obscure si ce n'est qu'après la disparition apparente de ma femme.

» 2. Mon attention n'a pas été attirée à la circonstance de la lumière, pas plus que si ma femme était entrée dans le courant de la journée.

» 3. Il n'est pas facile de répondre à cette question que vous me posez. Psychologiquement je ne suis pas sûr de jusqu'à quel point j'étais complètement réveillé. A la fin de l'expérience, je me trouvai assis à moitié hors du lit, tout trempé de sueur. L'impression qui m'est restée de ma vision était celle d'un fait réel et non pas d'un rêve.

» 4. Je n'ai eu conscience de la présence d'aucune autre personne que ma femme dans la chambre.

» 5. Il ne me paraît pas que Mme S. ait éprouvé aucune impression en dehors de celles qui accompagnèrent sa résolution avant d'aller se coucher.

» 6. Je n'ai jamais éprouvé d'autre sensation de ce genre, ni avant, ni après le cas en question.

» Votre dévoué,

« C. W. S. »

Les sourciers et la baguette divinatoire.

(*Cosmos*, Paris, 30 nov. 1907 et 25 janv. 1908.)

Le *Cosmos* du 30 novembre dernier reproduisait du *Scientific American Supplement* du 2 novembre une lettre datée de Saint-Boniface, Man., Canada, dans laquelle on rapportait l'avis « d'un géologue de la Commission géologique des États-Unis » au sujet des « sourciers ». Ce géologue, tout en reconnaissant que la baguette tournait, à certains endroits, entre ses mains, *indépendamment de sa volonté*, déclarait « qu'on n'avait toutefois pu découvrir aucun mouvement provenant de causes extérieures au corps ; il en déduisait que « cette expérience vient corroborer l'opinion d'après laquelle le mouvement de la baguette divinatoire serait l'effet de certains mouvements *inconscients* du corps et des muscles du bras ; des épreuves faites montrent que ces mouvements ont lieu, le plus souvent, en des endroits où l'expérience de l'opérateur lui fait croire que l'on trouvera de l'eau. L'inutilité de la baguette divinatoire est démontrée par le fait *qu'elle se meut par la volonté de l'opérateur* et qu'il ne peut découvrir de forts courants d'eau coulant dans des tunnels ou autres conduits que rien ne révèle à la surface du sol... »

L'incohérence de ce raisonnement, dans lequel il est dit tour à tour que la baguette se meut *indépendamment de la volonté de l'opérateur*, et par *sa volonté* est telle, qu'il faut supposer que, tout au moins, les idées du géologue officiel américain n'ont pas bien été rendues par l'auteur de la lettre au *Cosmos*.

En tout cas, cette lettre en a provoqué une autre, que le *Cosmos* publie dans sa livraison du 25 janvier. et dont voici la partie essentielle :

« Le « géologue de la Commission géologique des États-Unis », qui a communiqué ses impressions et ses remarques, n'a certainement pas le don des sourciers.

» En ayant connu intimement plusieurs de grand renom dans les localités où ils opéraient, je crois pouvoir porter à la connaissance de ceux qu'occupe cette question quelques détails intéressants.

» En 1895, me trouvant à Clermont-Ferrand je fus témoin des faits suivant :

» Plusieurs de mes compagnons ayant émis des



doutes sur la faculté spéciale des sourciers, nous résolûmes de mettre à l'épreuve une personne qui, disait-on, était largement pourvue de ce don.

» L'expérience se fit dans la cour et le jardin de l'immeuble dit : la Châsse, 70, rue Fontgiève.

» Le sourcier venait de l'ouest de la France et n'avait jamais habité Clermont; il ne pouvait donc connaître le terrain ; d'ailleurs, son caractère et sa réputation mettaient sa bonne foi à l'abri du soupçon.

» Chaque fois qu'il approchait de l'endroit où sont enfouis les tuyaux d'égout, la baguette dont il tenait les branches commençait à tourner dans ses mains. Il détermina facilement la direction du courant. hésita un peu pour donner la profondeur, mais ne se trompa que d'un pied.

» Il découvrit aussi la source alimentant un puits, lequel était complètement dissimulé dans une cave souterraine.

» Nous étions tous étonnés ; cependant, quelques sceptiques osaient encore parler de mystification.

» Soudain, sa baguette se mit à tourner d'une façon singulière, presque à se rompre. Surprise générale. Aucun, parmi nous, ne connaissait le courant d'eau qui occasionnait ce phénomène.

» Le sourcier détermina le sens du courant, s'éloigna à droite, puis à gauche, et déclara qu'à cinq pieds il y avait un gros filet d'eau. Intrigués, nous ouvrîmes une fosse de deux mètres de long, et, à la profondeur indiquée, la pioche rencontra un conduit de grès. Percé par la violence du choc, l'eau jaillit aussitôt avec force. Nous sûmes plus tard que c'était le canal conduisant les eaux calcaires de la montagne voisine à la fameuse fontaine pétrifiante de Sainte-Allyre.

» Nous étions convaincus. C'est bien la présence du filet d'eau qui produit la torsion de la baguette.

» Cette torsion s'opère-t-elle suivant la volonté de l'opérateur ? Évidemment non, quoi qu'en dise le correspondant américain. Du moins, c'est l'opinion des sourciers que j'ai connus.

» Au mois d'août dernier, je rencontrai une personne de Montréal (Canada) qui possède ce don. Elle voulut bien répéter devant moi l'expérience qu'elle venait de faire. La montre (elle joue le même rôle que la baguette) tournait plus ou moins vite, suivant que nous nous approchions ou nous éloignions du courant.

» — Pouvez-vous empêcher la montre de tourner ? lui demandai-je.

» — Non, répondit-elle.

» — Pouvez-vous modifier son mouvement ?

» — Non.

» — En tenant la montre dans votre main, sentez-vous la présence de l'eau ?

» — Oui, mais plus faiblement que lorsque je la tiens suspendue par sa chaine.

» Ainsi contrairement à ce qu'affirme le *Scientific American*, la volonté du sourcier n'est pour rien dans les mouvements de la baguette ou de la montre.

» D'ailleurs, si la volonté suffisait pour être sourcier, tout le monde pourrait le devenir. Or, l'expérience démontre que ce don est inné.

» Je connais deux hommes qui, enfants, le possédaient à un rare degré. L'un deux, âgé de quatorze ans, était si impressionnable que la baguette se brisait dans ses mains. On dut lui défendre les expériences, tellement elles excitaient son système nerveux. L'autre, âgé de quinze ans, entrait en transpiration dès que la baguette commençait à tourner. Les deux étaient de complexion délicate et très nerveux.

» Ce don paraît cependant susceptible de développement. Ainsi, le sourcier canadien dont j'ai parlé plus haut dit que, lorsqu'il commença, la baguette ou la montre tournaient fort peu.

» Un religieux avait, lui aussi, développé son don. Non seulement il localisait un courant ou une nappe d'eau, mais encore il était arrivé, à force d'expériences, à se rendre compte de la présence, dans le sol ou dans les meubles, des métaux précieux. Il fit à ce sujet une expérience tout à fait concluante, il y a deux ans, à la Banque de Montréal. En présence du gérant et de plusieurs employés de cette institution, il désigna, avec une grande sûreté, les coffres-forts contenant de la monnaie en espèces.

» Il mourut au moment où il allait partir pour la Gaspésie, expérimenter son savoir sur un terrain qu'on soupçonnait renfermer des mines d'or. Tous ceux qui l'ont connu croient que ses expériences ont eu une action désastreuse sur son système nerveux... »

Fr. Jean du Pont,
Petit Séminaire de Sainte-Marie-de-Monnoir,
Marieville (P. Q.) Canada.

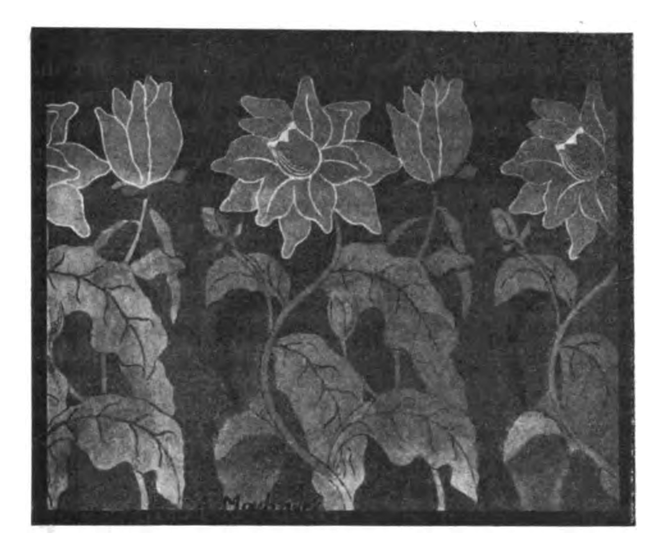
Nous n'avons pas jugé nécessaire de reproduire la dernière lettre, dans laquelle Fr. Jean du Pont énonce une sienne hypothèse selon laquelle « les mouvements de la baguette ou de la montre sont produits par un fluide particulier, analogue au fluide magnétique ». L'auteur de la lettre ajoute toutefois que ce n'est là que « sa très humble manière de voir, n'étant pas assez versé dans cette matière pour hasarder une théorie ».

En effet, s'il avait été versé dans la matière, Frère Jean du Pont aurait su que c'est une des gloires du savant jésuite Père Kircher d'avoir reconnu, dès 1654, que le mouvement de la baguette n'est dû qu'à l'action involontaire des muscles de l'opérateur, et qu'il peut se produire pour tout objet *recherché* aussi bien que pour l'eau ou les métaux — ce qui ferait supposer (avec plusieurs autres indices), que la subconscience de l'opérateur est impressionnée par la présence de l'objet recherché, grâce à une faculté supernormale encore difficile à définir, mais qui répond assez à celle que l'on désigne vaguement par le terme de *clairvoyance* (Voir *Annales des Sc. Ps.*, février 1907, p. 147 et suiv.)

ÉCHOS ET NOUVELLES

Les dessins médiumniques de Machner.

Les tableaux médiumniques de Mlle Hélène Smith ont fait grand bruit dans la presse, parce que les études du professeur Flournoy et d'autres psychologues



distingués avaient déjà attiré l'attention publique sur ce « médium ». Mais toutes les personnes qui étudient les phénomènes métapsychiques savent que bien d'autres sujets ont présenté ces facultés artistiques subconscientes, surtout en Allemagne, où il y a eu, en ces dernières années, toute une floraison de « médiums dessinateurs ou peintres ».

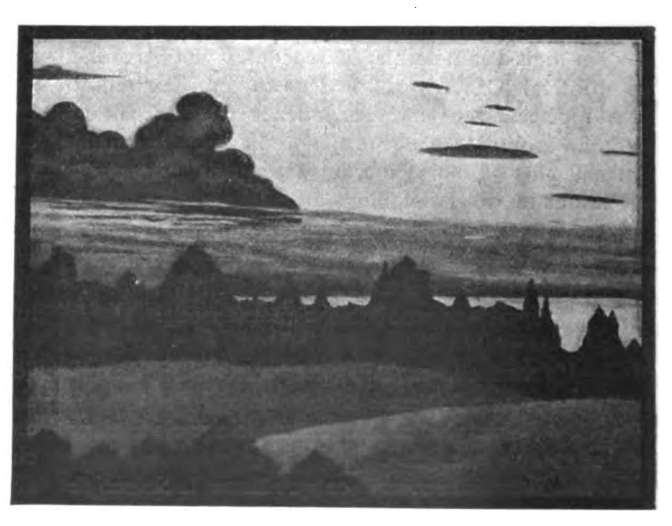
Parmi ceux-ci, l'un des plus intéressants est sans contredit M. Machner, dont les peintures si originales ont même été recueillis dans une Exposition spéciale qui a eu lieu à Berlin, en 1903.

Machner est né en 1866 à Jever, dans l'Ost-Friesland, d'une pauvre famille d'ouvriers. Il ne reçut qu'une instruction absolument rudimentaire, mais dès ses premières années il montrait posséder des dons médiumniques qui se manifestaient surtout par de la clairvoyance; seulement, ils furent négligés et même réprimés par les personnes ignorantes qui entouraient l'enfant.

Plus tard, mécontent de son métier de tanneur, il se fit matelot, et c'est dans cet état qu'il lui serait arrivé, à ce qu'il raconte, un fait qui présente tous les caractères d'un dédoublement. Alors que ses supérieurs lui reprochaient d'avoir désobéi en certaines circonstances — chose dont il ne put jamais se rappeler — on parvint à établir par le témoignage d'autres personnes qu'à ce moment même il était endormi sur son hamac ; il se serait donc trouvé simultanément en deux endroits différents. Ce fait lui rendit insupportable le service, et il revint à son métier de tanneur.

C'est en 1899 qu'il entendit parler pour la première fois de spiritisme ; c'était dans une réunion, et Machner le combattit violemment parce qu'il était contraire à ces idées ; mais le lendemain, comme il assistait à une autre réunion, il tomba en trance, et dans cet état il parla assez longuement de questions spirites — ce qui le remplit d'étonnement à son réveil. Alors il commença à « voir des esprits » dont plusieurs étaient reconnus par la description qu'il en faisait. On connaît ce genre de clairvoyance qui se base peut-être uniquement sur un phénomène de transmission de la pensée.

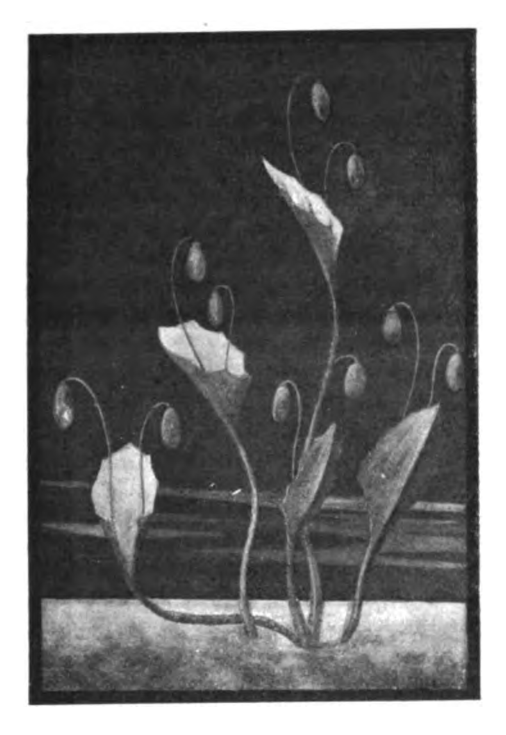
En attendant commencèrent les premiers essais de dessins médiumniques. Machner, qui n'avait jamais touché un crayon ou un pinceau, put tracer sur le papier, dans l'obscurité, les formes des « esprits » qui lui apparaissaient. Dans une séance se manifesta une intelligence qui dit s'appeler « Michel-Ange » ou « Botho ». Botho apprit au médium à peindre à l'huile et à l'aquarelle ; ici vient même se placer un petit épisode caractéristique. Comme Machner manquait absolument de toute notion technique en fait de peinture, il lui arriva tout de suite de se trouver embarrassé parce que le vert manquait dans sa



boîte à couleurs, et ce fut seulement par suite d'une indication de son « guide » qu'il put l'obtenir en mélangeant le jaune et le bleu.

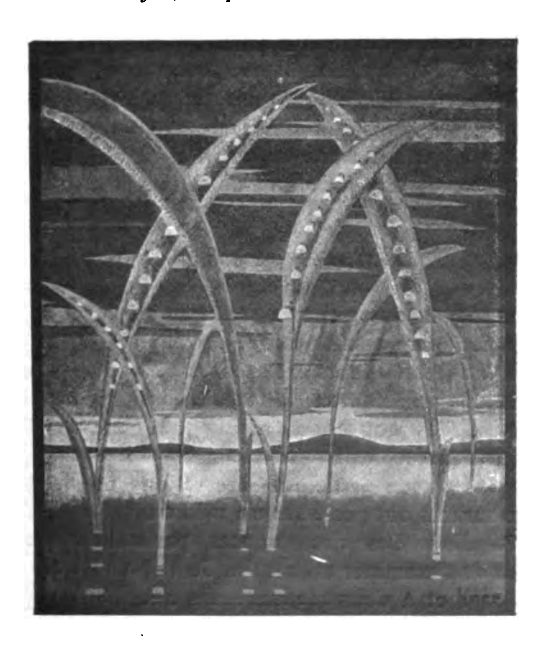
Machner commence presque toutes ses peintures à l'angle gauche supérieur de la feuille ou de la toile,

sans aucune ébauche ; il affirme voir le dessin déjà tracé, de telle manière qu'il ne lui reste qu'à le colorier. C'est ainsi qu'il peint des fleurs merveilleuses, qui sont



censées appartenir à Mars, Saturne et d'autres planètes, et il se manifesta aussi comme bon paysagiste.

Ludwig Pietsch, le critique d'art bien connu à Berlin, écrivait de Machner dans la *Vossisches Zeitung* du 12 novembre 1901, ce qui suit :



« M. von Rüdiger, le créateur des cadres à motifs, me montra plusieurs travaux d'un individu doué d'une singulière, merveilleuse et extraordinaire faculté artistique, qui constituerait pour le psychologue un problème difficile à résoudre. M. Machner — tel est le nom du dessinateur et peintre de ces travaux décoratifs — ne vit jamais un musée, une exposition, un livre ou un journal illustré modern-style. Soudain, mû par un



essor intérieur, il éprouva une impulsion irrésistible à mettre sur le papier des compositions ornementales, parfois à la plume — et travaillant simultanément des



deux mains — d'autres fois à l'huile ou à l'aquarelle ; plus tard, il commença aussi à peindre des paysages.

» La fantaisie du dessinateur paraît inépuisable ; il dessine presque en se jouant sans modèle et par

des traits vigoureux et sûrs ; il peint des figures décoratives de formes fantastiques semblables à des plantes ; avec les plus différentes combinaisons de nuances, depuis les plus délicates jusqu'aux plus brillantes, et, cela se passe, à ce qu'il assure, sans aucune préparation mentale, sans un plan préalable, sans même une intuition de ce qu'il va peindre ou dessiner, sous l'impulsion d'une inspiration subite. Ses paysages à l'aquarelle sont très forts par l'effet des couleurs ; leur caractère rappelle celui de plusieurs tableaux de Leistikow, que M. Machner assure n'avoir jamais vus. Ce sont des profils sombres de forêts, des groupes de maisons qui se détachent fortement sur un ciel chargé de nuages dorés et pourprés par un coucher de soleil splendide, réfléchi par des eaux luisantes, qui coupent le paysage gris. Une faculté naturelle si extraordinaire ne passera pas longtemps inaperçue, et lorsqu'elle sera plus connue elle trouvera de nombreuses occasions de s'appliquer pratiquemment et avec succès. »

Les dessins ornementaux dont parle M. Pietsch sont attribués par Machner à l'esprit d'un Chinois qui parlait au moyen de lui quand il était en trance.

Machner finit par abandonner son métier de tanneur et vivre du produit de sa peinture, qui pourtant ne lui rapportait pas beaucoup. Il trouva bien quelques protecteurs qui l'aidèrent, mais ces secours n'améliorèrent pas beaucoup sa situation, parce qu'il n'a jamais été connu par le public. Même l'exposition « Botho » qui, comme nous l'avons dit plus haut, a eu lieu à Berlin il y a quatre à cinq ans, passa presque inaperçue par le gros public.

Il est à remarquer en dernier lieu que Machner a été admis vers 1902 à l'Ecole d'art de Berlin, grâce à la protection d'un artiste, mais il lui a été impossible de s'adapter à des maîtres qui, ne pouvant rien comprendre à sa manière impulsive et intuitive de peindre, prétendaient l'assujettir à leur méthode conventionnelle ; Machner, après quelques leçons, abandonna l'École sans y avoir rien appris.

Les quelques gravures que nous publions ici ne peuvent fournir qu'une pâle idée de l'art de Machner, parce qu'il leur manque le singulier brillant des couleurs qui est le propre de ses tableaux.

L'enquête du « Matin » sur « Le Grand Doute ».

L'HOSTILITÉ MANIFESTE DE L'ENQUÊTEUR

Le *Matin* vient de commencer la publication d'une de ces « enquêtes » sur le « spiritisme », « l'au-delà », le « merveilleux », etc., que nous voyons paraître, depuis quelques années, de temps en temps, dans la presse de différents pays, et qui se ressemblent toujours assez, à part que l'on voit croître chaque fois le nombre des savants, ou simplement des personnes remarquables à un point de vue quelconque, qui déclarent leur croyance entière, ou avec réserve, aux phénomènes métapsychiques. Je ne connais pas l'auteur de l'enquête actuelle, et je ne ferai rien pour le connaître, bien que cela me soit, naturellement, très facile ; mon jugement ne pourra pas être ainsi influencé par des considérations personnelles.

C'est que l'auteur de l'enquête dont nous nous occupons ne semble point un de ces journalistes qui n'ont d'autre but que de faire de la copie et qui portent dans leur travail cette naïveté et cette maladresse qui permet à toutes les personnes au courant des questions métapsychiques de reconnaître l'écrivain qui répète machinalement ce qu'on lui a dit, sans bien le comprendre : nous sommes en face d'un auteur qui a des idées bien arrêtées et bien hostiles sur le métapsychisme, idées qu'il s'arrange volontairement ou inconsciemment pour les attribuer aux savants interviewés eux-mêmes, de façon à faire apparaître que tout ce monde lui donne raison.

Dans les cercles « psychiques » et spirites de Paris, on affirmait depuis plus d'un an que, si l'Institut Général Psychologique tardait tant à faire connaître le résultat de ses études avec Eusapia Paladino, la chose était due surtout à l'attitude de MM. le professeur Dastre et Gustave Le Bon, qui n'ont pas été convaincus par quelques séances qu'ils ont eu avec le médium en question, et estiment même l'avoir prise en défaut, en saisissant sa main au vol quand un prétendu phénomène se produisait et Eusapia aurait dû tenir ses mains dans celle des « contrôleurs ». On ajoutait que les autres savants, assez nombreux d'ailleurs, qui avaient pu, au contraire, se persuader de l'authenticité d'une partie au moins des phénomènes présentés par Eusapia dans ses séances à l'Institut G. P., hésitaient, naturellement, à faire connaître leur opinion, en sachant bien qu'ils auraient trouvé quelques contradicteurs, même parmi leurs compagnons d'expériences.

Après cela, à qui pouvait immédiatement penser à s'adresser « l'enquêteur » du *Matin*, si ce n'est à M. Gustave Le Bon et au professeur Dastre ? C'est ce que nous le voyons s'empresser de faire en effet. Voici d'abord les déclarations de M. Le Bon, qui, celles-là, sont tout entières de la plume de ce savant même.

L'ARTICLE DE M. G. LE BON.

Les adeptes du spiritisme sont nombreux, et il faut bien reconnaître qu'il se trouve parmi eux des savants très distingués. Si leurs expériences ne sont pas suffisantes pour démontrer la réalité des phénomènes observés, elles prouvent au moins qu'il ne faut pas en négliger l'étude.

La plus grande partie des observations publiées par divers savants ont porté sur un médium célèbre, Eusapia Paladino. Des circonstances particulières m'ont permis de l'examiner avec soin. Je l'ai vue trois fois chez moi et à deux reprises dans une maison amie. Un des plus éminents savants actuels, M. Dastre, professeur de physiologie à la Sorbonne et membre de l'Institut, a bien voulu m'aider à étudier les phénomènes manifestés.

Je dois dire dès à présent que nous n'avons pu arriver



à aucune conclusion définitive. M. Dastre penche pour la fraude complète. Elle me paraît infiniment probable pour la main qu'on voit parfois apparaître au-dessus de la tête du médium, et qui semble être sa propre main, libérée habilement de la surveillance des personnes croyant la tenir. Mais, en ce qui concerne la lévitation de la table placée devant le médium et le mouvement d'objets éloignés, il est vraiment bien difficile d'expliquer comment ces phénomènes se produisent. Le plus surprenant peut-être, et que j'ai observé dans chacune des séances, c'est le gonflement du rideau placé dans le voisinage d'Eusapia. Il résiste quand on le repousse, comme si quelqu'un était derrière lui. On peut constater cependant qu'il n'y a personne, et que les mains d'Eusapia paraissent réellement tenues.

Ce ne sont là, sans doute, que des indices, mais ils permettent peut-être de soupçonner qu'on pourrait se trouver en présence de forces particulières émanant du corps des médiums.

Une telle supposition n'a évidemment, à aucun degré, le caractère d'une preuve scientifique. Avant d'expliquer un phénomène par des forces inconnues, il faut d'abord éliminer toutes les actions connues qui pourraient le produire, éliminer surtout les causes d'erreur accompagnant toujours une observation de choses d'aspect merveilleux. Si, après ces éliminations successives, on croit se trouver en présence d'une force réellement ignorée, il faudra la mettre en évidence par des procédés scientifiques sûrs, tels que la photographie. Ce dernier moyen ne suffirait à entraîner la conviction que si les causes possibles d'erreur avaient été éliminées. Un savant professeur a publié l'image, photographiée à la lumière du magnésium, d'un fantôme barbu ; mais cette photographie n'a entraîné aucune conviction, car la fraude du médium a paru évidente.

La fraude est généralement d'élimination relativement facile, mais, ce qui est d'élimination extrêmement difficile, ce sont les erreurs personnelles commises par des observateurs de très bonne foi, sous l'influence de la suggestion.

Ici je dois insister un peu et fournir des démonstrations, car la suggestion et la contagion mentale sont certainement l'origine de l'immense majorité des phénomènes spirites tels, par exemple, que les prétendues communications avec les esprits.

On ne comprend bien ce rôle capital de la suggestion que lorsqu'on la voit se manifester jusque dans des expériences de physique réalisées par des savants habitués aux mesures et habitués surtout à se défier des erreurs.

Les illusions scientifiques ayant pour origine les suggestions sont nombreuses. La plus célèbre est celle des rayons N dont un savant fit admettre l'existence pendant deux ans par presque tous les physiciens français. Ces rayons jouissaient des plus étonnantes propriétés, et chaque semaine les comptes rendus de l'Académie des sciences contenaient de nombreuses notes sur eux. Un physicien connu était même arrivé à les chloroformer. Impossible, disait-on, de douter de leur existence, car elle était révélée par l'apparition d'une tache lumineuse sur une plaque phosphorescente. Cette tache était déviable par un prisme, ce qui permettait de mesurer avec précision la longueur d'onde de ces rayons.

Malheureusement, aucun physicien étranger ne réussissait à répéter les expériences qui enthousiasmaient tant les physiciens français. L'un d'eux se décida alors à aller voir chez l'inventeur comment il opérait. On lui répéta l'expérience de la tache lumineuse déviée par un prisme. Il ne vit ni la tache lumineuse ni sa déviation, mais il constata, en retirant subrepticement le prisme dans l'obscurité, que l'inventeur croyait voir cependant la déviation se produire. Cette déviation n'aurait pas évidemment été possible si les rayons avaient existé ailleurs que dans l'imagination de leur inventeur.

La relation de cette expérience fut un véritable coup de théâtre. La *Revue scientifique* ouvrit une grande enquête, à la suite de laquelle les physiciens durent reconnaître qu'ils avaient été victimes d'une illusion collective créée par la suggestion et qu'ils ne pouvaient plus voir les rayons perçus si facilement quand ils étaient sous l'influence de cette suggestion.

Des faits aussi précis sont fort probants. On pourrait d'ailleurs en citer bien d'autres, tels, par exemple, que les expériences d'un savant académicien qui fit admettre pendant trois ans à tous les physiciens de l'univers la polarisation, la réflexion et la réfraction des rayons uraniques, phénomènes qui n'existaient également que dans son imagination, comme il dut finir par le reconnaître lui-même.

Ce qui précède prouve simplement que la suggestion est une cause d'erreur à laquelle les esprits les plus scientifiques ne réunissent pas toujours à se soustraire.

Pour en revenir aux phénomènes dits psychiques, je rapporterai un fait qui prouve que certains individus, d'ailleurs exceptionnels — et les médiums sont peut-être dans ce cas — possèdent un pouvoir de suggestion suffisant pour nous faire voir tout ce qu'ils veulent. Ce fait m'a été rapporté par un ancien gouverneur d'une province africaine. Il se trouvait un jour près de Calcutta, en compagnie de quelques Européens, devant un fakir qui envoya dans les nuages une énorme boule placée d'abord à ses pieds et la fit redescendre à sa volontée au bout d'une dizaine de minutes. Très surpris, les Européens se retournèrent vers leurs domestiques indigènes, qui se trouvaient à une certaine distance d'eux, et leur demandèrent s'ils avaient déjà vu ce tour. Les domestiques se mirent à rire et déclarèrent que la boule ne bougeait jamais de place et qu'ils ne l'avaient pas vue s'élever parce qu'ils étaient *en dehors du cercle d'action du fakir*. L'influence suggestionnante de ce dernier ne pouvait donc s'étendre qu'à quelques mètres.

En résumé, nous ne pouvons être ni affirmatif ni négatif à l'égard des phénomènes dits psychiques. Nous avons voulu montrer seulement de quelles difficultés était entourée leur étude. Si leur existence était démontrée, on trouverait peut-être dans les idées nouvelles sur la dissociation de la matière une ébauche d'explication.

Gustave Le Bon.

DE QUEL COTÉ EST RÉELLEMENT LA SUGGESTION

L'auteur de *l'Energie intra-atomique* s'étend surtout sur un point de la question : les erreurs qui peuvent résulter de la suggestion. Il a parfaitement raison. Malheureusement, il n'a pas l'air de se douter que l'argument qu'il présente n'a que très peu de valeur pour la négation de l'authenticité des phénomènes médiumniques, quand il s'agit, non point de spirites, de mystiques, etc., mais de savants que leur éducation, leur tempérament scientifique, leurs habitudes de recherches expérimentales, loin de pousser à accepter ces phénomènes, sont bien faits pour les en écarter. La suggestion explique, au contraire, l'énorme difficulté que l'on rencontre à faire accepter ces phénomènes.

Prenons un exemple. Inutile de dire qu'il s'est trouvé, dès le commencement, des savants pour attribuer à la suggestion la prétendue erreur des personnes qui admettaient le « somnambulisme provoqué, » ou « artificiel » mis en honneur par de Puységur. Maintenant, nous comprenons sans peine qu'il était parfaitement absurde de parler de suggestion, alors qu'il fallait, au contraire, faire un effort immense d'indépendance intellectuelle pour s'affranchir des préjugés antisomnambuliques qui pressaient de tous les côtés les chercheurs de cette époque ; nous comprenons que c'est, au contraire, cette suggestion prétendue positiviste et scientifique, et qui n'était ni l'un ni l'autre, qui a retardé de soixante ans au moins la reconnaissance de la vérité, que tout le monde reconnaît maintenant, parce qu'une suggestion en sens inverse est enfin commencée, grâce surtout au professeur Ch. Richet et à quelques autres pionniers de la science qui, comme ils ont recueilli les amertumes et les satisfactions se rattachant au triomphe du somnambulisme provoqué, passent à présent par les mêmes vicissitudes dans la lutte pour le triomphe du « métapsychisme », qui déjà gagne du terrain tous les jours.

L'OPINION DU PROFESSEUR DASTRE

« Il m'a été donné, — dit le savant professeur de physiologie à la Sorbonne — d'assister, en d'excellentes conditions, en présence d'un très petit nombre de personnes, à trois expériences faites par Eusapia Paladino.

» Eh bien ! presque tout ce qu'il m'a été donné de voir était truqué.

» Cependant, continua le savant, il y a certaines choses que je ne parviens point à m'expliquer parfaitement. Ainsi, la lévitation d'une table. Cette table était égère, il est vrai ; mais elle fut soulevée. Les genoux d'Eusapia semblaient être éloignés de la table. Je supposais que ses mains pouvaient soulever la table en agissant comme des ventouses. Entre le bois et ses mains, je glissai une feuille de papier ; le phénomène se produisit cependant. Mais n'y eût-il point d'autre contact ?... Je ne pourrais le certifier.

» Quant aux autres phénomènes, la main, par exemple, qui apparaît, les coups distribués à droite et à gauche, c'est de la fraude.

» Il est d'ailleurs extrêmement difficile de contrôler de pareilles expériences. Toutes les conditions nécessaires pour pouvoir commencer une séance sont, pour ainsi dire, choisies de telle façon qu'elles empêchent un contrôle sérieux. L'obscurité, tout d'abord, l'obligation ensuite, pour les assistants, de former une chaîne, ce qui ne peut que nuire à une observation attentive. Enfin, une atmosphère favorable est nécessaire à la réussite des expériences. Chacun *doit croire* à la réalité des phénomènes, en tous les cas ne pas s'y opposer. Il se crée ainsi une espèce de suggestion dont le médium sait admirablement profiter.

» Une autre observation, qui corrobore ce que je viens de vous dire, c'est que, quand le médium sent autour de lui un contrôle sérieux de ses moindres gestes, les *expériences ne réussissent pas*.

» La fatigue même du médium après une séance doit provenir, je crois, de l'attention considérable qu'il développe à tout instant pour saisir le moment propice où il pourra produire un phénomène quelconque.

» Je ne crois donc point, conclut M. Dastre, à la réalité de ces phénomènes étranges. »

L'AVIS DU PROFESSEUR BOUTROUX

Voici maintenant la déclaration de M. Boutroux, membre de l'Institut, professeur de philosophie moderne à la Sorbonne :

« Une étude large et complète du mysticisme, qui se rapproche d'ailleurs par certains côtés du psychisme, n'offre pas seulement un intérêt de curiosité, même scientifique, mais intéresse encore très directement la vie et la destinée des individus et de l'humanité.

» Et il y a quelques années, le grand savant Emile Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur, dans une conférence faite à l'Institut général psychologique, avant sa mort, ne disait-il pas :

« Je ne sais si vous êtes comme moi, mais ce monde
» peuplé d'influences, que nous subissons sans les con-
» naître, pénétré de ce *quid divinum* que nous devinons
» sans en avoir le détail, eh bien ! ce monde du psy-
» chisme est un monde plus intéressant que celui dans
» lequel s'est jusqu'ici confinée notre pensée. Tâchons
» de l'ouvrir à nos recherches : il y a là d'immenses dé-
» couvertes à faire dont profitera l'humanité. »

LE PROFESSEUR CH. RICHET

Le professeur Ch. Richet, de l'Académie de Médecine, professeur de physiologie à la Faculté de Paris :

« Avant toutes choses, dit l'éminent savant, il faut séparer la *théorie* (tout à fait absurde) du spiritisme, des *faits* sur lesquels ladite théorie est appuyée. Les faits sont réels : Eusapia en a donné beaucoup d'exemples absolument authentiques et au-dessus de toute contestation. Quant aux théories, il faut avoir le courage de reconnaître que nous n'y comprenons *rien*, *rien*, *rien*.

» Pour l'instant *vérifions* les choses ; nous *comprendrons* après.



» Dire que les faits nouveaux constatés dans les recherches psychiques sont absurdes et impossibles parce qu'ils se dérobent à toute interprétation satisfaisante, c'est, en définitive, supposer que nous avons tout vu, tout observé, et que nous ne pouvons espérer rien observer de nouveau et d'imprévu. »

M. Charles Richet dit combien une pareille idée est peu scientifique : « La science doit être *révolutionnaire* pour progresser, mais elle doit l'être avec prudence. »

LE DOCTEUR J. MAXWELL

De la réalité des phénomènes spirites, M. Maxwell est convaincu. Docteur en médecine et avocat général à la Cour d'appel de Paris, M. Maxwell affirme sa conviction que des coups peuvent être entendus sans cause apparente connue ; il admet que des expériences peuvent être défectueuses, mais il est tellement persuadé du contraire qu'il promet à tous ceux qui opéreront comme il recommande de le faire l'obtention des faits les plus étranges.

Il faut cependant, pour les obtenir, avoir une *patience inlassable*.

Pour lui, enfin, les médiums ne sont point, comme le prétendent de nombreux savants, des malades ou des fraudeurs.

LE PROFESSEUR GRASSET

Le professeur Grasset, de la Faculté de médecine de Montpellier, ne doute pas, lui, un seul instant, de la réalité de nombreux phénomènes spirites comme, par exemple, celui des tables tournantes.

Les tables tournantes sont un élément essentiel du spiritisme. Elles ont donné naissance aux tables parlantes, aux tables qui écrivent, qui dansent et qui servent de langage aux médiums.

Le professeur Grasset a reproduit lui-même, avec ses camarades universitaires, les expériences avec les tables tournantes et il les a fait parler.

Mais le professeur Grasset explique ces phénomènes spirites très simplement. C'est inconsciemment, croit-il, que les spirites attablés autour d'une table ont de petits mouvements légers, dont l'ensemble produit de grands effets.

M. LE PROFESSEUR D'ARSONVAL

« J'ai assisté, en tout, à une quinzaine de séances faites par Eusapia Paladino. Pendant ces quinze séances, qui m'ont suffi amplement pour me faire mon opinion, nous avons maintes fois convaincu Eusapia de fraudes. Cependant, des phénomènes restent obscurs et inexpliqués.

» Parmi ceux-ci, on peut compter la lévitation d'une table de moyenne lourdeur. Pour éviter que la table puisse être soulevée au moyen des genoux ou des pieds, on avait scellé au plancher quatre gaines en bois, dans lesquelles entraient les quatre pieds de la table; ces gaines, de la hauteur des pieds de la table, étaient enfin reliées entre elles par des traverses. Ainsi, il ne semblait point possible que la table fût déplacée ou soulevée par les pieds ou les genoux.

» Plusieurs fois, cependant, la table fut soulevée suffisamment haut pour que ses pieds sortent des gaines. La table retomba à côté.

» A cette séance assistaient Curie, le commandant Krebs et deux autres savants. On me fit remarquer — chose curieuse — que l'intérieur d'une gaine était phosphorescente. Je me penchai vers l'autre, qui était à droite ; elle était également lumineuse.

» Eusapia, dont on tenait les genoux, et dont les mains étaient placées au-dessus de la table, était assise sur une chaise placée elle-même sur une balance. Cette balance, au moyen d'un tube à vide en caoutchouc, indiquait, dans la pièce à côté, les variations de poids. Elle enregistrait le poids d'Eusapia ; mais lorsque la table était soulevée, le poids d'Eusapia s'augmentait de celui de la table.

» Tous ces moyens de contrôle déplaisaient beaucoup à Eusapia. Un jour, elle dit :

» — Je vais briser ce tube ; vous ne pourrez plus enregistrer ainsi toutes ces mesures.

» On sentit qu'elle faisait un effort, puis, brusquement :

» — *È fatto*, dit-elle.

» On entendit un bruit sec à un mètre cinquante de sa chaise : le tube à vide, en caoutchouc épais, était rompu. Nous essayâmes de le briser plus loin, pour voir s'il fallait déployer une force assez considérable, et nous ne pûmes y arriver qu'à grand'peine. Cette chose est restée également inexplicable. On peut supposer, cependant, qu'elle aurait pris le tube avec son pied et qu'elle aurait fait un mouvement violent en arrière. Toutes les hypothèses sont permises.

» Nous avons voulu, continua le professeur d'Arsonval, faire assister à nos expériences des prestidigitateurs célèbres. Ils auraient pu trouver, eux qui connaissent de si nombreux tours, plus facilement les fraudes. Mais nous nous sommes adressés en vain à plusieurs d'entre eux. Ils n'ont point voulu répondre à notre invitation.

» Quoi qu'il en soit, voici, nous dit le savant, quelles sont mes idées exactes sur ces recherches :

» A l'Institut Psychologique, nous avons fait de nombreuses expériences sur Eusapia Paladino. Le détail va en être publié très prochainement.

» Ne parlons pas ni de l'au-delà, ni du spiritisme : notre groupe psychique et physiologique ne s'occupe que des questions qui peuvent être tranchées par la méthode expérimentale.

» En faisant venir Eusapia, notre but était de constater si, comme on l'a dit, il émanait de cette personne un champ de force de nature inconnue, pouvant agir à distance sur les personnes et les objets. Il s'agissait donc de contrôler par des moyens scientifiques variés et appropriés les différents phénomènes. C'est ce que nous avons fait, notamment, pour les phénomènes de lévitation, de déplacement d'objets et d'actions électriques ou magnétiques à distance.

» Laissons de côté les phénomènes d'attouchement, d'apparition de mains ou de matérialisation, qui s'ex-

pliquent facilement par des fraudes ou des acrobaties.

» Ce dont nous n'avons pas l'explication pour le moment ce sont des phénomènes de soulèvement de table, mais malgré les précautions prises, la supercherie a pu se produire.

» En tout cas, à l'heure actuelle, aucune constatation ayant un caractère rigoureusement scientifique ne permet ni de nier, ni d'affirmer la réalité des phénomènes de lévitation.

» Eusapia est un sujet détestable pour ce genre de recherches. Elle s'arrange toujours de façon à rendre impossible tout contrôle sérieux et permanent.

» Nous l'avons prise souvent en fraude, mais les fraudes constatées n'expliquent pas tous les phénomènes observés.

» Il serait très intéressant de trouver un sujet réalisant les mêmes phénomènes qu'Eusapia et qui voulût bien se prêter aux expériences avec la même bonne volonté et la même bonne foi que Home avec William Crookes. »

L'INSTITUT GÉNÉRAL PSYCHOLOGIQUE

Les déclarations de M. d'Arsonval présentent un intérêt spécial surtout parce qu'elles viennent du Président de l'Institut Général Psychologique. Après les avoir lues, on ne peut s'empêcher de songer :

— Voilà donc où en sont les recherches de l'Institut Psychologique !...

Si nous mettons de côté les récits, etc., il nous reste ceci des déclarations de M. d'Arsonval :

1° « *Les phénomènes d'attouchement, d'apparition de mains ou de matérialisation, s'expliquent facilement par des fraudes ou des acrobaties.*

2° « *Aucune constatation ayant un caractère rigoureusement scientifique ne permet ni de nier, ni d'affirmer la réalité des phénomènes de lévitation* » (*de la table*, sous-entendu ; voir l'alinéa précédant celui qui contient cette phrase).

Nous pouvons encore attendre la publication du compte rendu des expériences de l'Institut G. Psychologique, puisqu'on nous le promet. Mais dès maintenant on ne peut guère se faire des illusions à ce sujet.

C'est le néant, ou à peu près.

C. DE VESME.

Un sujet qui présente des cas d'introscopie.

Nous trouvons dans le *Lumen* de Tarrasa (Barcelone) l'information suivante, que nous reproduisons uniquement dans l'espoir d'attirer sur ce fait allégué l'attention de quelqu'un qui ait la bonne volonté et les moyens de s'assurer de son authenticité. Le *Lumen*, d'ailleurs, extrait lui-même cette nouvelle d'un autre journal, *El Día*, de Palencia, où le fait en question se serait produit. Cette ville, dans la province du même nom, se trouve au nord de Valladolid, sur le Carrion.

« Dans une taverne de la rue *del Cubo* se trouve un domestique qui possède dans la rétine de ses yeux un vrai appareil de rayons X.

« Si on place devant un corps quelconque un drap rouge, il voit sans difficulté tout ce qu'il y a à l'intérieur ou à la surface du corps — *dans* la peau, non pas *sur* elle. Il aperçoit sans aucun effort les plus petites lésions, les moindres cicatrices. Toutes les personnes qui ont assisté aux essais, en ont été stupéfiées.

« Nous ajouterons que ces cas, bien qu'extraordinaires, ne sont point exceptionnels dans le vrai sens du mot, puisque la presse en enregistre quelques exemples, de temps à autre. »

La « tonne » enchantée d'Aubière.

(Du *Moniteur du Puy-de-Dôme*, 7 mars).

Et nous aussi, comme Cherbourg, comme Villaviciosa, nous avons notre maison hantée. Nous avons des esprits farceurs.

Mais ceci constituant une comédie, il est bon de procéder pour le reconstituer comme dans une comédie.

Tout d'abord le lieu de l'action. C'est sur la route d'Aubière à Cournon, à un kilomètre de ce bourg, à gauche en venant d'Aubière, que des choses « surnaturelles » se sont passées. Il y a là une vigne en partie seulement cultivée, l'autre partie étant en jachère. Au milieu du terrain en friche s'élève une modeste bicoque en planches : une de ces anciennes guérites abritant des appareils avertisseurs sur les voies ferrées, qui sert actuellement de tonne. C'est là-dedans que des êtres invisibles sont venus s'installer à seule fin de jouer des tours pendables à ceux qui sont chargés de cultiver la propriété.

Le terrain appartient à une Clermontoise, Mme Thévenon. Mais celle-ci abandonne la moitié de sa récolte à un cultivateur aubiérois, M. Taillandier, qui travaille la vigne. Et nous voilà tout bonnement amenés à présenter les personnages de la pièce mystico-bouffe qui fait courir en ce moment et Aubière et Cournon.

Taillandier, le viticulteur, est un homme déjà âgé, un brave paysan, qui croit de toutes les forces de son âme à des interventions extraordinaires. « Pour moi, c'est de la physique, dit-il ; y a pas... c'est de la physique... » et au respect avec lequel il articule ce mot de « physique », on comprend qu'il exprime pour lui : magie, sorcellerie..., toutes sortes de choses étranges et ahurissantes.

Le second personnage, celui qui joue d'ailleurs le principal rôle, est le petit-fils du précédent, Stéphane Taillandier, âgé de 16 ans, un gars déjà bien bâti, mais dont les facultés imaginatives et le système nerveux sont probablement encore plus développés que la force musculaire. Stéphane est le seul qui ait vu des formes humaines dans la tonne. A lui seul se sont montrés les visiteurs mystérieux. Ceux-ci font-ils quelque mauvaise



blague, déchirent-ils un vêtement ou un parapluie, Stéphane les aperçoit et il crie : « Attention ! les voilà... Ils font ceci..., ils font cela ! » Ceux qui sont avec le jeune homme ouvrent leurs yeux tout grands, ils ne voient rien, rien de rien. Mais ils constatent ensuite que les désagréments annoncés par le voyant sont bien arrivés : les vêtements sont en morceaux, les « pépins » démolis, etc., etc... Stéphane depuis sa sortie de l'école, travaille dans les champs avec son grand-père. Son père est employé à Clermont dans une usine de caoutchouc. Arrivons maintenant à la comédie elle-même, à la farce en une multitude de scènes qui se sont succédées pendant quinze jours dans le décor plus haut décrit.

Comme nous n'avons pas vu, de nos yeux vu, tous ces incidents, nous nous bornerons à résumer les déclarations que nous avons recueillies hier, à Aubière, des deux Taillandier, de Mme Taillandier et de quelques autres témoins.

C'est le 19 mars que commencèrent les aventures.

Début banal, au surplus. Les Taillandier étaient allés travailler à la vigne de Cournon. Ils avaient emporté, bien entendu, la clé de la tonne. Lorsqu'ils voulurent s'en servir pour pénétrer dans la bicoque, cette clé avait disparu. Jusque-là, rien que d'assez naturel. La clé avait pu être perdue ou volée. Ils allèrent à Clermont en faire faire une autre et ce fut tout pour ce jour-là.

Le lendemain, ça devint plus intéressant. Quand ils arrivèrent avec leur nouvelle clé, ils retrouvèrent la clé envolée la veille, pendue à un clou. Ils ne doutèrent plus alors d'avoir été victimes de malfaiteurs. Tout en maugréant contre le manque de scrupules des coupables inconnus, ils se mirent à travailler autour de la tonne. Mais qu'elle ne fut pas leur stupéfaction en rentrant dans celle-ci pour boire, de trouver absolument vide le bousset qu'ils avaient apporté plein. Qui donc s'était ainsi rincé le bec à leurs frais pendant qu'ils s'escrimaient à quelques pas de là ? Le grand-père plaça son petit-fils à côté de la porte, à l'intérieur, et lui-même fit le tour de la tonne. Il ne découvrit rien. Et lorsqu'il revint devant la porte, il put lire sur cette porte ces mots écrits à la craie : « *Ne vous cachez pas derrière la porte. Venez ce soir à minuit.* Signé : *Trois farceurs.* » Pour le coup, c'était trop raide.

— Mais, tu n'as donc pas surveillé l'entrée ? dit le grand-père au jeune Stéphane.

— Avec ça ! je n'ai pas bougé ! affirma le garçon.

Pendant que s'échangeaient ces répliques, aux lignes ci-dessus s'ajoutèrent ces mots : « *Nous rendrons les clés.* » Il n'y avait que des esprits pour écrire ainsi sous le nez des gens sans se laisser voir. Ahuris, les deux Aubiérois rentrèrent chez eux. Ils contèrent tout cela à leur famille, aux voisins...., bientôt l'histoire courut tout le bourg.

Ce n'était pourtant qu'un prologue. Depuis lors, les « esprits » ont fait beaucoup mieux. Pendant deux semaines, ils se sont amusés aux dépens des Taillandier ; ils ne se sont calmés que mardi dernier.

Tous les jours, le bousset était vidé sans que les vignerons pussent boire une goutte. Une grosse pierre recouvrant un trou creusé en terre pour mettre le vin au frais, fut transportée sur un amandier distant d'une trentaine de mètres. Une autre fois, ce fut le bousset lui-même qui gagna l'arbre après s'être renversé aux pieds du grand-père Taillandier.

Bien mieux, un jour que les deux hommes avaient apporté à manger dans un sac, ce sac fut éventré et bourré de terre. Un bidon contenant de la soupe fut tout bossué. Dans le pain, les « esprits » plongèrent un sécateur suspendu à un clou dans la tonne, et, au beau milieu de la mie, on trouva une plaque de fer.

Les Taillandier avaient des mitaines pour bêcher. Un jour qu'ils les laissèrent dans la tonne, elles furent remplies de la matière grasse chère à Cambronne.

Enfin, deux jours différents, comme ils revenaient de la vigne ensorcelée, à une heure de l'après-midi, les Taillandier furent poursuivis par une grêle de pierres jusqu'au lieu dit « Le Chambron ». Ils se retournèrent à maintes reprises sans apercevoir personne derrière eux. Chaque fois qu'ils s'arrêtaient, la grêle s'arrêtait aussi.

Dans ces deux occasions-là, le jeune Stéphane n'eut pas l'œil plus perspicace que son grand-père, mais, comme nous l'avons dit tout à l'heure, très souvent il avait, lui, le don de voir les esprits, il les voyait ainsi pour les coups du bousset et de la grosse pierre.

Un jour où il avait conduit à la tonne son oncle, demeuré incrédule à ses racontars, comme cet oncle était appuyé contre la bicoque, Stéphane s'écria : « Tiens ! ça y est, les voilà ! Ils attrapent ta blouse ! » Au même moment, la blouse de l'oncle fut déchirée. Et l'oncle fut convaincu, non comme saint Thomas après avoir vu et touché, mais après avoir senti.

Convaincues furent également plusieurs personnes que les Taillandier menèrent à la vigne du mystère et qui assistèrent aux transports des boussets.

On alla alors à la tonne en grand nombre, en bandes, en groupes compacts, comme à un pèlerinage... Mais les esprits qui détestent la foule se décidèrent à se reposer, au grand désespoir des curieux. Ils ne travaillèrent plus que pour quelques privilégiés.

M. Raphaël Noëllet, par exemple, s'était assis dans la cabane et disait en riant : « Moi, je ne croirai à ces histoires que si ça me fait quelque chose à moi... » Il n'avait pas achevé que sa poche était en feu. Elle ne contenait pourtant qu'une bougie, sans aucune allumette. La bougie fut fondue entièrement.

D'autres apportèrent des boussets pleins de vin. Ils se vidèrent comme ceux des Taillandier. Il n'y en eut qu'un seul qui résista : celui de M. Cheminat. Ce dernier l'avait trop bouché, parbleu ! Et c'est ce que cria le grand-père Taillandier lorsqu'il constata pour la première fois l'impuissance des « esprits ».

— C'est pas étonnant ! Il faudrait un tire-bouchon pour ouvrir votre bousset !... Les esprits, qui ont beaucoup de ficelles, n'ont pas de tire-bouchon.

M. Jouannet-Pagès, lui, dit avoir contemplé mieux que tout ce qui précède. Il se trouvait à 15 mètres de la tonne avec le jeune Stéphane lorsqu'il vit nettement un des liteaux cache-joints de la baraque se détacher et aller se piquer au sommet de la bicoque, d'où il ne descendit qu'un moment après.

M. Noëllet, dit « Bombouillet », a eu son parapluie déchiré par les étranges habitants de la tonne.

Et nous n'en finirions pas si nous voulions relater tout ce qu'on nous a raconté hier à Aubière. Il y aurait de quoi remplir le journal.

Notons seulement ceci : Que les « esprits ont clos la série de leurs représentations, par un acte criminel : Mardi ils ont mis le feu à la tonne théâtre de leurs exploits. Un jeune homme de Cournon, qui passait en voiture sur la route, a heureusement aperçu les flammes à temps. Avec l'aide de deux ou trois autres personnes, il a éteint le foyer en le couvrant de terre et les dégâts se sont bornés à peu de chose. Mais depuis, rien d'extravagant ne s'est produit. Rien de tel que le feu pour purifier !...

Si l'on voulait discuter tous ces témoignages, on arriverait facilement à retrouver le ou les auteurs de la comédie burlesque jouée dans la vigne de Cournon. « On remarquerait tout d'abord que les « *esprits* » « n'agissent que lorsque le jeune Stéphane est présent. « Et si l'on demandait à ce garçon des explications pré- « cises sur les formes qu'il dit apercevoir, il serait peut- « être embarrassé d'en fournir. » A Aubière, on nous a affirmé que le jeune homme a, il y a cinq mois environ, servi de « sujet » dans des expériences d'hypnotisme... Il est fort possible que cela ait beaucoup influé sur son imagination et ses nerfs.

Mais nous ne voulons, pour aujourd'hui, que signaler les faits sans en tirer aucune conclusion.

Une enquête est ouverte : les gendarmes Capelle et Aubert se sont rendus hier à Aubière et ont interrogé les Taillandier... Attendons leur rapport.

P. B.

Nous nous sommes bien gardés de retrancher du récit du journal de Clermont-Ferrand les moqueries de son rédacteur, parce qu'elle contribue à faire supposer que les phénomènes en question sont tels à dérouter même les sagaces investigations des gendarmes Capelle et Aubert ! Les quelques lignes que nous avons mis entre guillemets sont particulièrement à retenir. Le jeune Stéphane Taillandier est peut-être un sujet digne d'être examiné au point de vue de nos études.

L'Avenir du Puy de-Dôme et du Centre et d'autres feuilles locales publient sur cette affaire des récits qui ne diffèrent pas beaucoup de celui du *Moniteur*, bien qu'ils ne paraissent pas avoir été rédigés par des esprits aussi « forts ».



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Les lois scientifiques de la Médiumnité.

Conférence du professeur Arullani, à Turin.

Ceux parmi nos lecteurs qui se souviennent du récit des expériences faites avec Eusapia, à Turin, par le professeur P. Foà et trois assistants du professeur Mosso (Voir *Annales*, avril 1907) se souviendront peut-être du scepticisme montré par le docteur Arullani, l'un des expérimentateurs — scepticisme qui lui valait la colère de « John King », qui se manifesta parfois même par des coups, frappés avec des morceaux de bois, sur l'investigateur trop sévère et fureteur. Cette ferme volonté d'aller au fond de la vérité valut pourtant au docteur Arullani une conviction complète au sujet de l'authenticité des phénomènes en question, et le 6 mars dernier, le docteur P.-F. Arullani, qui est professeur de neuropathologie à l'Université de Pavie, donnait à Turin une conférence publique dont rendent compte les journaux de cette ville.

Le conférencier débuta par une claire description de l'anatomie du système nerveux, de la loi de Lavoisier sur l'indestructibilité de la matière et celle de Mayer sur l'indestructibilité de l'énergie, pour passer à appliquer ces principes mécaniques à la force nerveuse dans ses différentes manifestations.

L'énergie nerveuse peut se transmettre au corps d'un de nos semblables, lorsque celui-ci possède un tempérament propre à répondre au premier, naturellement, ou bien grâce à des manœuvres spéciales pratiquées par le premier sujet sur le second. Il y en a des exemples dans la science, comme : 1° la suggestion à l'état de veille, c'est-à-dire ce procédé au moyen duquel on introduit dans le cerveau d'un individu, éveillé, avec la parole ou le geste, l'idée du phénomène désiré : ce procédé est mis en œuvre non seulement par le médecin dans un but thérapeutique, mais aussi par la nature même; 2° la transmission de la pensée, c'est-à-dire l'effectuation de la part d'un sujet, de l'action pensée par un autre, avec ou sans contact : il faut nécessairement une concentration unique et profonde de l'opérateur dans la pensée de l'action qu'il veut faire exécuter; 3° l'hypnotisme, qui s'obtient avec la méthode de la violence ou de la douceur; l'individu endormi est sous la domination complète des sens et de la volonté de l'opérateur, et se trouve excessivement suggestionnable, même à distance; le système nerveux de l'hypnotisé répond alors harmoniquement au système nerveux de l'hypnotiseur parce que ce dernier peut exciter en lui tous les phénomènes de la sphère psychique et motrice; 4° la télépathie, par laquelle le phénomène se vérifie entre des personnes très éloignées entre elles



même se trouvant parfois l'une dans un continent, l'Europe, par exemple, et l'autre en Amérique. Ces faits se vérifient entre deux vivants, plus souvent entre un vivant et un agonisant, parfois pendant le sommeil d'une personne; c'est un grand danger qui atteint un sujet et ressenti contemporanément par l'autre, c'est la vision que l'un des sujets a de l'autre dans les conditions physiques ou morales où il se trouve, ou s'est trouvé à peu de temps de distance.

De la télépathie, on passe au phénomène médiumnique.

Il y a des sujets qui, outre leur propre énergie nerveuse abondante, en soustraient en partie de personnes liées avec elle par la chaîne, et réussissent à l'accumuler à la périphérie du corps en une quantité et une tension assez grandes pour la faire rayonner de l'extérieur, de manière à obtenir une projection en dehors de toute la substance nerveuse fonctionnant, de sorte qu'ils viennent à avoir une extériorisation de la sensibilité et de la mottrité. Dans ces sujets, on trouve en outre la possibilité d'obtenir des phénomènes suggestifs, de transmission de pensée et de télépathie. Le *médium*, par conséquent, dans l'état médiumnique, fait rayonner à l'extérieur de son corps, dans l'ambiant externe, l'énergie nerveuse qui, une fois extériorisée, se propage en rayons sensitifs et mécaniques. La preuve de cette vérité nous est donnée dans les séances médiumniques mêmes, dans lesquelles, si l'on serre par exemple la table qui se meut, le *médium* souffre comme si l'on étreignait avec la main sa personne même. Dans le plus fort état médiumnique, qui s'obtient pendant le plus profond sommeil médiumnique, l'extériorisation de l'énergie nerveuse est à son maximum, et c'est donc le moment le plus favorable pour la *matérialisation*, qui se manifeste comme des formes visibles, d'une densité diverse; mais l'énergie et le fantôme dont le médium est le miroir réflecteur, après avoir produit le travail en question, comme l'énergie en mécanique, se dissolvent.

Le fantôme contient de même des rayons sensitifs et mécaniques, qui lui viennent directement du corps du *médium* conscient, ou indirectement par suggestion des assistants sur le *médium*, ou enfin par influence de personnes même éloignées. Dans ces faits réels de télépathie, on peut parler d'autonomie du fantôme.

Cette théorie générale trouve ses manifestations multiples, variables selon la figure neurologique et psychologique du médium. C'est elle qui explique ces autosuggestions médiumniques, d'un degré supérieur à celles hypnotiques, par lesquelles les facultés intellectuelles du médium s'exaltent, et non seulement dépassent la mesure normale, mais peuvent donner lieu à des modalités et des combinaisons diverses, par lesquelles, par exemple, le médium parle des langues qu'il ignore, et fait de la musique avec des instruments sur lesquels sa main ne s'est jamais exercée.

Le professeur Arullani tire de là son principe que le médium est un organisme complexe, et complexe est aussi l'essence de son énergie nerveuse extériorisée; par conséquent, la théorie explicative des phénomènes ne peut — ainsi qu'on l'a trop fait jusqu'ici — être réduite à unité de cause.

Certainement, avec cet axiome, l'essence de l'énergie médiumnique n'est pas encore expliquée. Et c'est la raison pour laquelle des cerveaux profonds et doctes recourent à l'intervention des esprits. Sans pouvoir les nier à priori, le professeur Arullani ne voit pas la nécessité de cette hypothèse. Outre les rayons sensitifs et mécaniques, des rayons radio-actifs, des rayons électriques, thermiques et d'autres inconnus sont contenus dans l'énergie médiumnique. Nous devons étudier comment ces rayons se comportent avec tous les rayons des autres énergies libres dans l'atmosphère (soustraction, augmentation, neutralisation) et l'influence que possède sur tout ceci la température ambiante et surtout la qualité de la lumière.

Alors peut-être nous pourrons expliquer: la facilité (l'aide) que le médium trouve à pouvoir concentrer son énergie nerveuse; l'action que celle-ci a sur les forces moléculaires des corps, c'est-à-dire sur le rapprochement des molécules, ainsi que le prouverait la possibilité de se rapetisser que possède la matérialisation (comme l'aurait observé l'Américain Brackett) et sur l'éloignement de ces molécules, comme le prouverait la désagrégation de certaines substances, et le contraire: la lévitation même du médium, qui tient du surnaturel.

Certainement, le corps humain est soumis aux mêmes lois qui règlent la matière et l'énergie des autres corps. Ceci est prouvé: 1° par la radio-activité humaine, découverte par Charpentier; 2° les phénomènes fermentatifs, obtenus aussi par des métaux communs finement divisés, pour la production de faibles courants électriques entre les molécules du métal et ceux de la substance fermentée. On peut identifier ces phénomènes fermentatifs avec les phénomènes vitaux et l'on voit poindre ainsi l'origine des phénomènes vitaux dans la production de faibles courants électriques; 3° les effets des faibles courants électriques sur la substance nerveuse humaine.

Donc dans le travail des tissus (dans la vie) toute la trame nerveuse en forme d'éventail, serait continuellement parcourue par des courants électriques en sens centripète et centrifuge: le cerveau les accumulerait, les perfectionnerait et en dégagerait de lui-même, sous la forme d'énergie nerveuse plus élevée et plus complexe, c'est-à-dire de l'intelligence et de la pensée.

Après le transport à distance et l'utilisation pratique de toutes les énergies connues, qu'y-a-t-il donc d'étonnant si l'énergie humaine, en certaines circonstances, peut rayonner à distance et être reçue comme expression de phénomènes suggestifs, hypnotiques et télépathiques, ou bien si, comme dans les médiums, elle peut subir à l'extérieur des procédés spéciaux de condensation en formes matérialisées ?

Ainsi, l'expression populaire que lorsqu'un individu est nerveux, il a de l'électricité dans le corps, trouve sa pleine confirmation scientifique.

L'énergie humaine est une partie de l'énergie cosmique. Et par un hymne ailé et inspiré à la sympathie profonde qui relie indissolublement ces deux énergies, la puissante conférence du professeur Arullani prit fin au milieu d'une véritable ovation.



Nous saisissons l'occasion pour faire remarquer que le professeur Arullani avait déjà tout dernièrement développé, en partie, ses idées sur l'argument dans une brochure intitulée : *Sulla médianità d'Eusapia Paladino* (Turin, Rosenberg et Sellier, 1907, prix : 1 franc). Cet intéressant petit ouvrage contient aussi une étude physiologique sur le médium napolitain ; le professeur Lombroso l'a cité à plusieurs reprises dans son article que nous avons publié dans notre fascicule du 1er février dernier.

Souscription pour favoriser la photographie de l'invisible.

(*Première liste des sommes parvenues aux Annales*).

	Francs.	
M. A. Le Tellier (Paris)	50	
Mme A. Le Tellier	50	
Comtesse de Griwa (Paris)	40	
M. et Mme de Watteville (Paris)	50	(1)
M. Emile Forget, de Tours	5	(1)
M. Thomire —	5	(1)
M. Tranchant —	20	(1)
M. Meunier —	1	(1)
H. A. —	1	(1)
M. Pillet —	5	(1)
M. Denis Fruchon —	5	(1)
Les Annales des Sciences Psychiques (édition française et édition anglaise)	100	
	332	
Liste publiée dans notre n° du 1er février.	10.480	
	10.812	

(1) Sommes recueillies par M. le commandant Darget.

Nouveaux ouvrages de deux savants italiens.

Dans quelques jours, le professeur Henri Morselli, directeur de la clinique de maladies nerveuses de l'université de Gênes, publiera un gros livre en deux tomes intitulé *Psicologia e Spiritismo*, dans lequel, tout en attaquant à fond la théorie spirite, il discutera et affirmera l'authenticité des phénomènes médiumniques en général. Cet ouvrage, qui attirera à l'éminent psychologue italien la colère des spirites, ne lui épargnera certainement pas celle des négateurs aprioristiques et académiques.

Presque en même temps, le professeur Ph. Bottazzi fera paraître en un volume le compte rendu des expériences désormais fameuses qu'il a tenues au Laboratoire de Physiologie de l'Université de Naples, et dont nous avons publié un résumé très étendu dans le second semestre de l'année dernière.

Société Universelle d'Études psychiques.

(*Section de Paris.*)

Mme Eusapia Paladino a donné, dans le courant de février dernier, des séances aux membres de la section, dans le nouveau siège social, 21, rue d'Hauteville. Un résumé du compte rendu de ces séances sera publié ultérieurement. Le soir du 5 mars, Mme Paladino, accompagnée par son mari M. Niola, rendit visite à la Société. Par une courte allocution, le Président, M. le docteur *Le Menant des Chesnais*, la remercia d'avoir permis aux membres de la Société de constater les curieux phénomènes se produisant en sa présence, et il exprima le désir de pouvoir expérimenter plus longuement au prochain retour du médium à Paris, ce à quoi Eusapia, très émue, promit de se prêter. Le président remit alors à Eusapia un souvenir offert par la Société, et une gerbe de fleurs. MM. les docteurs *Allain* et *Demonchy*, vice-présidents, puis *M. de Vesme*, secrétaire, remercient encore le médium en lui recommandant de faire tous ses efforts pour se prêter aux exigences, parfois un peu agaçantes, d'un contrôle scientifique. Eusapia était de très bonne humeur et fournit en riant quelques explications à ce sujet.

Passant alors en séance, on procéda à l'admission des nouveaux membres, dont 24 furent élus. M. R. Warcollier, ingénieur chimiste, présenté comme secrétaire adjoint en remplacement de M. Dhuique, forcé de résigner ses fonctions pour cause de départ, est élu.

L'Assemblée vote un remerciement à une personne qui a fait un don à la Société de 2.000 francs, et qui désire ne pas être nommée.

On passe ensuite à l'organisation des groupes d'expérimentation. Trois groupes sont ainsi formés, dont quelques-uns ont été ensuite chargés d'examiner quelques médiums qui s'offrent aux investigations de la Société.

Quelques membres se chargent aussi d'étudier certains appareils dont parle le secrétaire.

La séance prend fin après une courte discussion concernant les moyens de créer à la Société un véritable centre d'informations psychiques, ainsi que l'organisation de la bibliothèque et le service de journaux spécialistes.

Le secrétaire : C. de Vesme. *Le Président :* Dr Le Menant des Chesnais.

Le Gérant : Drouard.

30-3-08. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie



Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

18me Année | 1-16 Avril 1908 | Nos 7-8

CHARLES RICHET

DES LIMITES DE L'INCRÉDULITÉ

Un savant psychologue américain, E.-W. Scripture, directeur du laboratoire de psychologie de Yale University (New Haven, Conn. États-Unis) connu dans le monde scientifique par des travaux intéressants sur la durée des phénomènes mentaux, sur la phonétique, sur la sensibilité aux couleurs, etc., vient de publier un curieux article, reproduit dans le *Journal of the American Society for psychical Research* (avril 1908, n° 4, p. 231-235).

Dans cet article il y a un exemple si éclatant, et — pourquoi ne le dirais-je pas ? — si monstrueux d'incrédulité aveugle, que, si tous les savants poussaient le scepticisme aussi loin, il n'y aurait plus aucune démonstration possible. Il faudrait fermer les laboratoires, ne plus rien lire, ne plus expérimenter et douter de tout, comme le vieux Pyrrhon.

Dans cet article « *The Professor and the Medium* », M. Scripture déclare que les savants qui ont accepté la réalité de certains phénomènes métapsychiques ont été victimes de leur naïveté. Je n'ai pas ici à défendre mes glorieux amis, Sir William Crookes, Sir Oliver Lodge, C. Lombroso, W. Barrett, Camille Flammarion. Ils se défendent assez bien par eux-mêmes, pour n'avoir aucun besoin de mon faible appui.

Je veux seulement me justifier d'un singulier reproche que m'adresse M. Scripture.

Voici comment il s'exprime à mon égard, en termes si courtois, si bienveillants (trop bienveillants) que j'ai quelque honte à reproduire ses paroles. Je les citerai seulement en anglais, ce qui choquera un peu moins ma modestie (1) : « Another



PEPITO RODRIGUEZ ARRIOLA
à l'âge de trois ans et demi, quand il fut présenté au Congrès de Psychologie de Paris.

(1) M. S., il est vrai, ne me nomme pas. Aussi je ne me serais pas reconnu s'il n'avait parlé de l'histoire de Pepito.



is a professor of physiology in a world-famed University. No kinder, simpler, more charming man ever lived : full of enthusiasm and ambition to discover some great truth, his very sincerity and simplicity render him a easy prey to the clever schemer. I have seen him, after a test of a musical prodigy, clasp the child to his breast, with enthusiastic tears, whereas the audience had seen the mother's tricks. (Je l'ai vu, après qu'il avait présenté un enfant prodige musical, serrer sur sa poitrine cet enfant, avec des pleurs d'enthousiasme, *pendant que tout l'auditoire avait vu que ce n'était qu'une tricherie de la mère*.) »

Il s'agit sans aucun doute du petit Espagnol Pepito Arriola, âgé de trois ans et demi, que j'ai présenté aux membres du Congrès de psychologie de 1900, et qui, par une précocité bien extraordinaire, jouait déjà fort bien du piano, improvisait des valses, des polkas, des habaneras; et pouvait, de mémoire, sans savoir lire une seule note de musique, jouer du piano pendant une heure et plus, d'une manière assez agréable, en tout cas prodigieuse pour un enfant de trois ans et demi (1).

M. Scripture assure que j'ai pleuré (!!!). Je n'en ai pas gardé souvenir. Mais peu importe ce détail. Ce qui est curieux, c'est que M. Scripture croit qu'il y avait là un truc, une tricherie, une farce de la mère de Pepito. Sans doute suppose-t-il que Mme Arriola jouait du piano à la place de son fils.

Voilà en vérité une affirmation de M. Scripture qui est encore plus extraordinaire que tous les phénomènes métapsychiques jusqu'à présent annoncés. Pepito était en pleine lumière. Sa mère était loin de lui. Quelquefois elle n'était pas dans la même salle. A vingt reprises différentes, dans divers appartements, ou dans diverses salles, avec des pianos variés, et toujours en pleine lumière, Pepito jouait du piano. On voyait ses mains, ses pieds, toute sa personne : car c'était en plein jour. De vingt à trente observateurs attentifs regardaient, analysant son doigté, son procédé pour plaquer des accords, pour faire des reprises (pour bafouiller quelquefois), pour trouver des transitions, et cela loin de sa mère, ou sans sa mère.

Il y avait là tous les membres du Congrès de psychologie, qui tous, excepté M. Scripture, ont admiré et regardé ce petit prodige musical.

En un mot, *c'était Pepito qui jouait seul du piano*. Voilà un fait évident, éclatant et simple.

(1) J'ai eu depuis quelques rares nouvelles de Pepito Arriola. Il a joué, il y a deux ou trois ans, dans de grands concerts à Leipzig; et on m'annonce qu'il va prochainement donner des représentations musicales à Pétersbourg. Il a onze ans aujourd'hui.

Il n'y a pas un seul doute possible. C'est Pepito qui jouait du piano, et qui en jouait seul. La chose est aussi claire, aussi lumineuse, que le fait que les chevaux ont quatre pattes, et que les lapins ont deux oreilles.

L'impossibilité du doute est telle que je me demande encore si c'est réellement à l'histoire de Pepito Arriola que fait allusion M. Scripture.

Pourtant c'est bien cette histoire. Car je ne crois pas qu'un professeur de physiologie d'une vieille université, autre que moi, ait présenté un enfant prodige musical à un auditoire quelconque.

Donc, pour avoir cru que c'était Mme Arriola qui jouait du piano, et non son petit bébé de trois ans et demi, il faut vraiment que mon aimable et infortuné collègue M. Scripture ait eu devant les yeux le nuage épais d'une incrédulité stupéfiante.

J'espère qu'il ne m'en voudra pas si je le confonds avec les spirites. *Les spirites veulent voir ce qui n'existe pas. M. Scripture ne veut pas voir ce qui existe.*

Cela nous prouve que, lorsqu'il s'agit de faits peu habituels, certains savants, parfaitement honorables d'ailleurs, se refuseront toujours à les admettre, encore que ces faits soient d'une évidence absolue, aussi certains que la mort de César, ou que la dilatation du mercure par la chaleur.

Assurément cela rend bien difficile une démonstration, puisqu'il paraît que l'évidence éclatante n'entraîne pas toutes les convictions. Mais peu importe : nous n'en poursuivrons pas moins notre tâche.

Souvent les spirites ont poussé à l'extrême limite la crédulité. Mais M. Scripture a été plus loin encore : il a atteint au delà du vraisemblable les extrêmes limites de l'incrédulité.

CHARLES RICHET.

Nous croyons utile de reproduire ici la communication que notre Directeur a faite au Congrès de Psychologie de 1900, *et qui permettra à nos lecteurs de mieux juger des critiques du professeur Scripture.*

I

Les cas de précocité musicale ne sont pas extrêmement rares ; mais nous ne croyons pas qu'il en existe beaucoup qui soient aussi remarquables que celui dont je vais vous entretenir.

On dit que Mozart, à l'âge de 4 ans et demi, jouait déjà d'une manière merveilleuse et qu'il

improvisait avec une rare perfection. Mais les documents très authentiques font défaut pour préciser la manière dont il fut instruit ; et comme son père était professeur de piano et excellent musicien, il y a tout lieu de penser que le jeune Wolfgang avait reçu des leçons de son père. Le fait n'est pas nié d'ailleurs, puisqu'on raconte que Wolfgang apprit le piano en assistant aux leçons qui étaient données à sa sœur plus âgée.

Quant aux autres petits enfants qui encore dans l'enfance jouaient passablement, ou improvisaient, les documents manquent à peu près en totalité, et nous nous contenterons de renvoyer à la liste qu'en a donnée C. Lombroso (*l'Homme de génie*, trad. franç.). Encore plus que pour Mozart, les renseignements sont vagues, incomplets et presque fabuleux.

L'enfant que vous allez entendre tout à l'heure (1) est âgé de 3 ans 7 mois et 7 jours (14 décembre 1896 au 21 octobre 1900). Il s'appelle Pepito Rodriguez Arriola : il est né à la Coruna, petite ville près du Ferrol (Espagne). Il est enfant unique.

En fait d'hérédité, il n'y a rien à noter du côté de son père, mort en 1896, doué, paraît-il, d'une très grande mémoire, mais sans aucune aptitude pour la musique. Nul musicien dans la famille paternelle.

Mais du côté de sa mère, il y a quelques antécédents héréditaires. A l'âge de 5 ans, sa mère jouait fort bien du piano. Sa grand'mère maternelle, à l'âge de 11 ans, jouait de la guitare avec une rare perfection.

Voici ce que raconte sa mère sur la manière dont pour la première fois elle s'aperçut des dons musicaux extraordinaires du jeune Pepito : et je transcris exactement ses paroles. — « L'enfant avait à peine 2 ans et demi lorsque je découvris pour la première fois, et par hasard, ses dispositions musicales. A cette époque, un musicien de mes amis m'adressa une sienne composition musicale, et je me mis à la jouer au piano assez fréquemment ; il est probable que l'enfant y faisait attention ; mais je ne m'en aperçus pas. Or, un matin, j'entends jouer dans une chambre voisine ce même air musical, mais avec tant d'autorité et de justesse, que je voulus savoir qui se permettait de jouer ainsi du piano chez moi.

« J'entrai dans le salon, et je vis mon petit garçon qui était seul et qui jouait cet air. Il était assis sur un siège élevé, où il s'était mis tout seul, et, en me voyant, il se mit à rire et me dit : *Coco, mama*. Je crus qu'il y avait là un miracle véritable. » — A partir de ce moment, le petit Petito se mit à jouer, sans presque que sa mère lui donnât de leçons, tantôt les airs qu'elle jouait elle-même devant lui, tantôt des airs qu'il inventait.

Bientôt il fut assez habile — sans cependant qu'on puisse dire qu'il s'agisse de véritable progrès — pour pouvoir, le 4 décembre 1899, c'est-à-dire n'ayant pas encore 3 ans, jouer devant un assez nombreux auditoire de critiques et de musiciens ; le 26 décembre, c'est-à-dire âgé de 3 ans et 12 jours, il joua au Palais-Royal de Madrid devant le roi et la reine-mère.

Il a joué alors six compositions musicales de son invention, qui ont été notées ; mais pour ceux qui ne l'ont pas entendu à cette époque, il est assez difficile de dire quelle est la part du transcripteur dans ces morceaux. Toutefois, comme nous l'avons entendu improviser au piano, il paraît probable qu'il s'agit bien là d'invention musicale réelle.

II

Je n'ai que peu de chose à dire sur son intelligence, son caractère, son état physique.

Il a la taille et le poids moyen des enfants de son âge, il n'a aucune tare physiologique, et sa santé a été toujours excellente.

Il est joli enfant, fort intelligent, très gai. Ses yeux noirs, si noirs que c'est à peine si l'orifice pupillaire peut se voir sur l'iris, sont extrêmement vifs. Toutes ses allures sont rapides, alertes, et je dirais même élégantes au point de vue esthétique. On peut dire qu'il est tout à fait charmant.

Toutefois, il ne m'a pas paru que son intelligence fût très supérieure à celle des enfants de son âge. Il a les plaisanteries, les goûts, les conversations, les jeux des enfants de 3 ans et demi ; il est assez docile, mais comme on fait tout ce qu'il désire, ou à peu près, cette docilité n'est pas surprenante.

Sa mémoire est excellente ; mais elle ne m'a pas semblé, sans que j'aie fait d'enquête bien approfondie, au-dessus de la moyenne.

Il ne sait pas lire, qu'il s'agisse de musique ou d'alphabet. Il n'a pas de talent spécial pour le dessin ; mais il s'amuse parfois à écrire des airs musicaux. Bien entendu, cette écriture n'a aucun sens. Mais il est assez amusant de le voir prendre un petit papier, faire en tête du papier un griffonnage (qui signifie, paraît-il, la nature du morceau, sonate, ou habanera, ou valse, etc.), puis au-dessous figurer des lignes qui seront les portées, avec un gribouillage qui veut dire clef de *sol*, et des lignes noires qui, assure-t-il, sont des notes. Il regarde ce papier avec satisfaction, le met sur le piano, et

(1) Pepito a été présenté au Congrès de psychologie le 21 août 1900.

dit : Je vais jouer cela ; et en effet, ayant devant les yeux ce papier informe, il improvise d'une manière étonnante.

Pour étudier méthodiquement la manière dont il joue du piano, je distinguerai l'exécution, l'invention, la mémoire.

A. *Exécution.* — L'exécution est enfantine ; on voit qu'il a imaginé de toutes pièces, sans aucunes leçons, tout son doigté. Cependant son doigté est très habile, autant que le permet la petitesse de sa main qui ne peut faire une octave. Il a imaginé alors, — ce qui est curieux, — de remplacer l'octave par des arpèges adroitement exécutés et très rapides. Il joue des deux mains. Souvent il croise les deux mains pour certains effets et pour certaines harmonies. Parfois aussi, comme les pianistes renommés, il lève la main très haut en l'air, avec le plus grand sérieux, pour la faire retomber sur la note juste. Il n'est pas probable que cela lui ait été appris : car dans le jeu de sa mère, jeu qui est très honorable, mais sans rien de plus, il n'y a rien d'analogue. Il peut faire des traits, avec une agilité parfois étonnante et une vigueur surprenante chez un enfant de cet âge. Mais, malgré toutes ces qualités, il faut bien avouer que cette exécution est inégale. Il bafouille pendant une demi-minute, puis tout d'un coup, comme s'il était inspiré (c'est l'expression dont se sert sa mère, et je n'en trouve pas de meilleure), il se met à jouer avec agilité et précision.

Je lui ai entendu jouer des morceaux très difficiles, une « Habanera » galicienne et la « Marche turque » de Mozart, avec une extrême habileté dans certains passages.

Un point est à remarquer, c'est qu'il ne peut bien jouer que sur son piano, lequel, il faut bien l'avouer, malgré les tentatives de nombreux accordeurs, est un instrument exécrable, qui relève plutôt de la chaudronnerie que de l'art musical. Sur tout autre piano il ne peut rien faire. J'ai essayé vainement de décider, lui ou sa mère, à faire des tentatives sur un moins mauvais appareil. Ces essais ont été désastreux, et sur tout autre piano que le sien, son jeu (quand il consent, après de longues supplications, à jouer) est criblé de fausses notes.

Mais, sur son affreux piano, il est vraiment d'une habileté presque miraculeuse, relativement à son jeune âge, bien entendu.

Pourquoi cette spécialisation ? Je ne saurais le dire. J'avais pensé d'abord qu'il avait pour la couleur, la forme, l'aspect spécial des touches de son piano, des sortes de *points de repère*, analogues à ces *points de repère* qu'on a signalés dans certains cas de somnambulisme. Le mécanisme mental est peut-être le même, et la couleur et la forme spéciale de son piano correspondent peut-être chez lui à des sensations auditives spéciales.

Pourtant cette explication ne peut être maintenue, car il joue dans l'obscurité presque aussi bien qu'à la lumière, et il ne regarde pas les touches quand il joue.

Donc c'est, selon toute apparence, le ton spécial et hideux de son piano accoutumé qui éveille en lui telles ou telles idées musicales, et comme une succession totale de notes et de symphonies.

Plus que le doigté, l'harmonie est tout à fait extraordinaire : il trouve toujours l'accord juste ; et, s'il hésite comme cela lui arrive au début d'un morceau, il tâtonne quelques secondes ; puis se reprenant, il trouve l'harmonie vraie. Ce n'est pas une harmonie bien compliquée, et il s'agit presque toujours d'accords simples. Mais quelquefois il en invente de tout à fait surprenants.

A vrai dire, ce qui est le plus stupéfiant, ce n'est ni le doigté, ni l'harmonie, ni l'agilité, mais l'expression. Il a une richesse d'expression étonnante. Qu'il s'agisse d'un morceau triste, ou gai, ou martial, ou énergique, l'expression est saisissante. J'ai fait jouer une fois à sa mère le même morceau qu'à lui : elle le jouait assurément beaucoup mieux, sans fausses notes, ni hésitations, ni tâtonnements, ni reprises, mais le bébé avait beaucoup plus d'expression que la mère.

Souvent cette expression est si forte, si tragique même dans certains airs mélancoliques ou funèbres, qu'on a la sensation que Pepito ne peut pas, avec son doigté imparfait exprimer toutes les idées musicales qui frémissent en lui : de sorte que j'oserais presque dire qu'il est bien plus grand musicien qu'il ne paraît l'être.

B. *Mémoire.* — La mémoire musicale est très développée chez lui. Ce petit garçon de 3 ans et demi sait une vingtaine de morceaux par cœur, et il les sait tout entiers, harmonie et mélodie.

Si étonnant que ce soit, je n'insiste pas ; car c'est peut-être sur ce point que la précocité musicale des enfants prodiges s'est surtout manifestée. Seulement il faut bien savoir qu'il a appris tous ces morceaux uniquement par l'audition, sans avoir été, comme les enfants qui prennent des leçons, *seriné* par un professeur. D'ailleurs il est très rebelle aux leçons que sa mère veut lui donner, et il ne souffre pas qu'on le corrige. Naturellement, sa mère, qui est en admiration devant lui (ce qui se conçoit bien d'ailleurs), n'ose plus rien dire quand il se refuse à changer quelque chose à sa manière habituelle, et quand il ne consent pas à étudier ou à travailler.

Elle ne l'a jamais poussé à travailler, le laissant parfaitement libre de faire ce qu'il veut. Ce en quoi je ne puis m'empêcher de dire qu'elle a parfaitement raison. Ce serait une pitié que de donner un vulgaire professeur de piano à cette merveilleuse organisation musicale. Tantôt on ne peut le décider à quitter le piano; tantôt, et le plus souvent, il s'obstine à ne pas vouloir se mettre à jouer. Ce sont alors des supplications, des promesses, des diplomaties extraordinaires. On voit que, dans ces conditions, il n'est pas probable qu'il ait jamais étudié régulièrement. Pour ma part, ayant assisté souvent à ces scènes, je suis convaincu qu'il n'a jamais fait, dans sa petite existence, dix minutes d'étude méthodique de piano, dans le sens qu'on donne à ces études pour les petites filles de 8 ans qui font des gammes interminablement et douloureusement pour tout le monde, pour leurs professeurs, pour elles-mêmes, et pour tous ceux qui sont exposés à les entendre.

J'ai essayé de voir comment on peut lui faire apprendre un air musical. Il suffit de lui jouer au piano deux ou trois fois une trentaine de mesures, et c'est fini: il se met sur le tabouret et joue l'air qu'il vient d'entendre. Il paraît que c'est définitif, et sa mère assure qu'il n'oublie plus jamais ce qu'il a joué une fois.

Non seulement il joue les morceaux qu'il vient d'entendre jouer au piano, mais encore il peut, quoique avec plus de difficulté, jouer au piano les airs chantés qu'il a entendus. C'est merveille de lui voir alors trouver, imaginer, reconstituer les accords de la basse et l'harmonie, comme pourrait le faire un musicien habile. Dans une expérience faite récemment, un de mes amis lui a chanté une mélodie très compliquée. Après l'avoir entendue, cinq à six fois, il s'est mis au piano, disant qu'il s'agissait d'une habanera, ce qui était vrai, et il l'a répétée, sinon tout entière, au moins dans ses parties essentielles.

C. *Invention.* — Il est souvent bien difficile, quand on entend un improvisateur, de dire ce qui est invention et ce qui est reproduction par la mémoire d'airs et de morceaux déjà entendus. Toutefois, il est certain que, lorsque Pepito se met à improviser, il n'est presque jamais à court, et il trouve souvent des mélodies extrêmement intéressantes qui ont paru plus ou moins nouvelles à tous les assistants. Il y a une introduction, un milieu, une fin. En même temps une variété et une richesse de sonorités qui peut-être étonneraient, s'il s'agissait d'un musicien de profession; mais qui, chez un enfant de 3 ans et demi, deviennent absolument stupéfiantes.

Ce n'est pas que ces airs inventés par Pepito soient des œuvres supérieures. Bien entendu, c'est extrêmement faible, comme musique originale; et je ne crois pas, comme l'a dit un journal humoristique, qu'on puisse publier ces compositions: il y a des répétitions, des enfantillages; et l'exécution (toujours très inférieure, j'en suis certain, à sa conception musicale) est parfois singulièrement défectueuse. Fausses notes, bafouillages, arrêts; il y a tout cela; mais on avouera qu'en présence d'un cas aussi étonnant, presque unique, il faut tenir peu de compte des éléments défectueux. Ce qui intéresse, c'est ce qu'il fait de bon et de très bon; non ce qu'il fait de médiocre ou de mal. Or, dans les meilleures parties de ses improvisations, il est quelquefois excellent, ayant des idées, des combinaisons de rythme, des pauses, des passages d'un rythme à un autre, des changements de ton, même de *leit motiv*, amenés avec art, comme si un vrai musicien lui dictait ces petits chefs-d'œuvre (passagers, mais réels), et dignes d'être constatés.

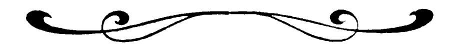
III

Toutes les personnes, compétentes ou non en musique, qui ont entendu Pepito ont été unanimes à ne pas comprendre par quel véritable prodige, dans un cerveau si jeune, pouvait exister cette admirable intelligence musicale. A supposer que mille jeunes gens de 18 ans, n'ayant jamais appris la musique, passent six mois à ne pas faire autre chose que d'étudier le piano, il n'y en aurait pas un seul peut-être qui serait capable d'égaler pour l'exécution et l'invention le petit Pepito.

En présence de pareils faits, toute explication est impossible. Mais il est bon de le constater. La science psychologique n'est pas assez avancée pour dépasser la simple constatation du phénomène.

Quant à l'évolution ultérieure du talent de Pepito, il faut être plus réservé encore, s'il se peut, que pour l'explication de sa mentalité. Espérons, ce qui est possible après tout, que son génie musical ira en grandissant et qu'on n'assistera pas à ce douloureux spectacle, trop fréquent, hélas! d'un enfant prodige qui n'est qu'un homme médiocre.

CHARLES RICHET.



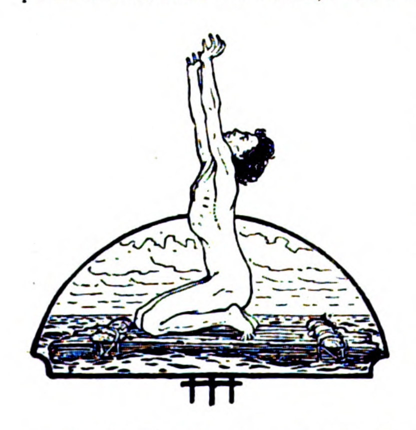
AU MILIEU DES REVUES

L'Art de « Fidus ».

(*Les Documents du Progrès*, Paris, mars 1908.)

L'étude sur Blake, que nous avons publiée dans notre première livraison de l'année, nous a valu une lettre d'un abonné qui nous signale un artiste allemand contemporain dont la manière ou, pour mieux dire, la forme de talent, se rapproche de celle du maître anglais. C'est Fidus — de son vrai nom Hugo Hoppener — au sujet duquel *les Documents du Progrès*, la nouvelle Revue internationale qui s'est constituée le hérault des idées modernes les plus généreuses (1), vient de publier une étude accompagnée de gravures, dont nous reproduisons ici quelques-unes afin de donner une idée de cette imagination originale et de cette prodigieuse perfection de dessin.

Der Tempel der Eisernen Krone –
Giebel nach Abend * hinter den zehn langen getrennten Wandergängen liegt die Halle der Anschauung, in weißem Lichte vom vordern Giebel her, mit durchscheinendem Glasbilde im hintern Giebelbogenfelde. Davor ragt TAT empor, umzingelt von zehn Tugenden.
Bogenfeld in Steinmaßwerk und ganzen Kathedralscheiben weiss verglast; erst in den Kuppeldecken der inneren zehn Wandergänge ist farbige Verglasung mit nötiger Verbleiung, derart, dass das Licht der Gänge in der Tonleiter des Regenbogens sich unterscheidet. Sie sind getrennt durch Sockelmauern, über denen plastisch durchbrochene Wände aufragen und Pfeiler. Säulen die bunte Decke tragen. Das grosse Tonnengewölbe ist aus Beton, das Dach aus glasierten Ziegeln ohne Oberlichter.
Schiefe Ebene, da eine lange Treppe ermüdend und dem Schauen im Schreiten hinderlich wäre
Fidus – 1897



Les gravures, si caractéristiques, qui ornent l'article *Les Couleuvres* et la première page de la couverture, dans cette même livraison, sont aussi de ce maître dessinateur.



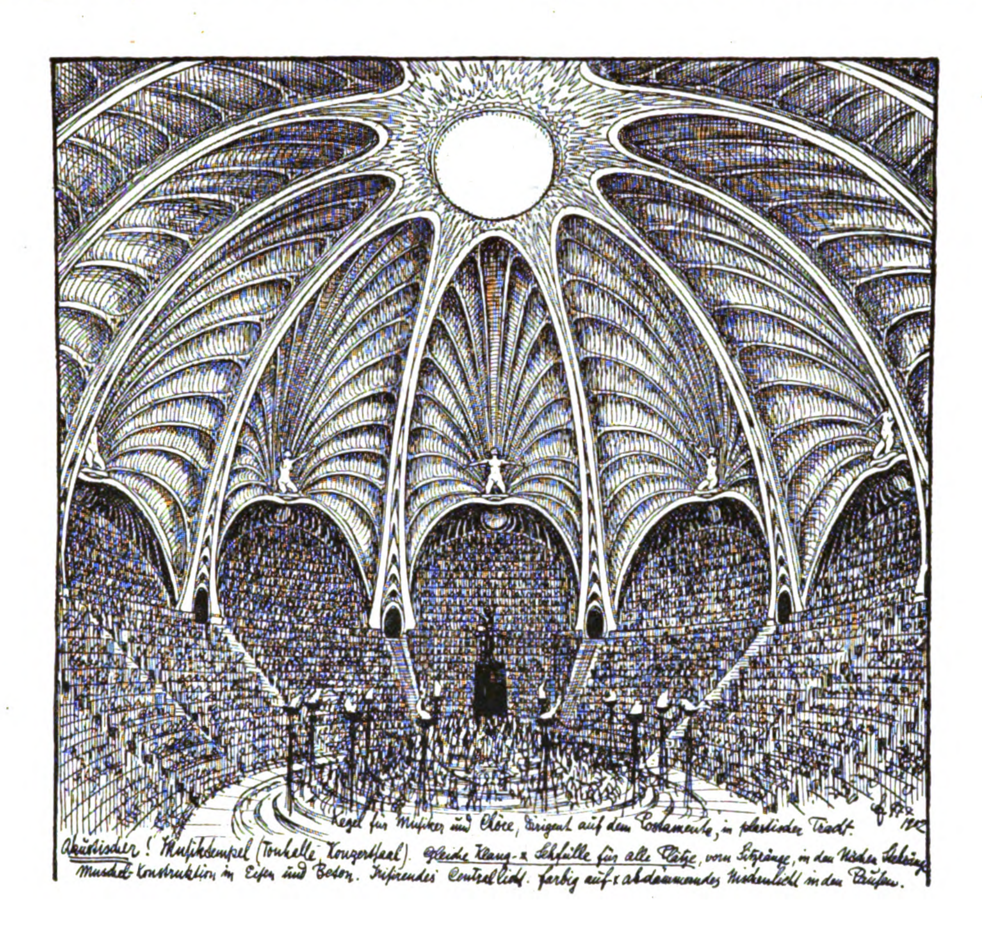
Fidus, sans doute, n'est pas, comme Blake, un visionnaire dans la signification pathologique du mot ; mais combien il est difficile de démêler le rôle du subconscient dans les visions que l'artiste va reproduire par son burin et son pinceau ; combien il est difficile

(1) Félix Alcan, éd., Paris ; Rédaction et Administration, 59, rue Claude-Bernard, Paris.



de bien délimiter le point où cette vision cesse d'être subjective pour paraître objective !

Né en 1868, Fidus, après avoir fait des études à l'Académie de Munich sous la direction de Gysis et du célèbre peintre naturiste Dieffenbach, ne tarda pas à se créer un style à lui, plein de maîtrise où prédomine le sens impérieux de la ligne. Plus tard, il donna des preuves éclatantes de son sens des couleurs et de son talent pictural.



Recherches expérimentales au sujet du Fantôme des Vivants

(*Journal du Magnétisme*, Paris, 4e trimestre 1907 et 1er trimestre 1908.)

M. Durville, secrétaire général de la Société Magnétique de France, a fait, au cours d'une des dernières séances de cette Société, une communication très curieuse sur le « Dédoublement du corps humain ». Sans doute, on ne peut aveuglément accepter sans plus les résultats auxquels M. Durville estime être parvenu : les fraudes probables de Yodko, dont M. de Rochas a dernièrement entretenu les lecteurs des *Annales*, les erreurs infiniment probables dans lesquelles sont tombés les docteurs Bourru et Burot, en des expériences du même genre, etc., ne nous montrent que trop combien il est difficile de ne pas se laisser tromper par les fraudes, généralement inconscientes, des sujets dont on se sert pour les expériences d'*extériorisation de la sensibilité*, de *dédoublement*, etc., et surtout combien il faut se garder d'accepter facilement comme des faits objectifs les sensations purement subjectives des sujets et même des expérimentateurs. Toutefois, nous ne pouvons pas opposer une fin de non-recevoir aux expériences des magnétiseurs, que, après tant de négations, la science officielle a dû reconnaître exacte en si grande partie, et dont elle est en voie d'accepter, bien un peu malgré elle, en d'autres parties encore. C'est pourquoi nous rapportons ici les intéressantes expériences dont il s'agit, dans l'espoir que d'autres expérimentateurs parviendront à les confirmer ou à les infirmer, autrement que par la négation à priori.

« En partant du point où le colonel de Rochas et moi-même avons laissé l'extériorisation de la sensibilité, il y a une douzaine d'années, j'ai pu — dit M. Durville — non seulement constater que le corps humain peut se dédoubler, mais encore que le *double* possède toutes les facultés de l'individu normal non dédoublé et d'autres encore. Je vais vous entretenir aujourd'hui du pouvoir que possède *le double d'un sujet pour agir à distance sur le double d'un autre sujet.*

Mes premières expériences ont été faites depuis cinq à six semaines, en collaboration avec M. André, un jeune artiste peintre, grand amateur du Magnétisme, et deux sujets qu'il me présenta. Je copie textuellement les notes que je prends à la suite de chaque séance.

Séance du 22 octobre, 5 heures du soir. — *Expérimentateurs :* MM. André et Durville. *Sujets :* Mlles Marthe et Nénette. Les expériences ont lieu dans mon cabinet de travail.

M. André endort Nénette, et M Durville endort Marthe. Le dédoublement a lieu d'après le processus habituel pour chaque sujet. Après avoir fait quelques expériences sur la perception des ondes sonores par les doubles, nous cherchons à nous rendre compte si le *double d'un sujet peut agir à distance sur le double de l'autre.*

Pour cela, M. André passe avec Nénette dans la salle des réunions de la Société, et je reste avec Marthe dans mon cabinet.

Première expérience. — Sans que je sache ce qu'il veut faire, M. André ordonne à Nénette d'envoyer son double près de celui de Marthe et de lui *sauter sur les pieds.*

Marthe retire vivement ses pieds, en se plaignant que quelqu'un vient de lui *marcher sur les pieds.*

II. — M. André ordonne à Nénette d'envoyer son double donner un vigoureux coup de poing sur la tête du double de Marthe.

Celle-ci porte ses deux mains sur sa poitrine et se plaint d'une *vive douleur qu'elle vient d'y ressentir.* Questionnée sur la cause de cette douleur, elle me dit que c'est comme si quelqu'un était tombé sur sa poitrine. Je lui fais observer que dans la position assise où elle se trouve, ainsi que son double, une personne ne peut pas tomber sur sa poitrine. Elle me répond qu'elle ne sait pas ; mais ce qu'elle sait, c'est qu'elle a senti un choc violent.

III. — M. André ordonne à Nénette d'envoyer son double tirer énergiquement la jambe gauche du double de Marthe.

Celle-ci accuse une *tension très énergique de la jambe gauche* qui lui détermine une vive douleur.

Nous voyons que Marthe sent très distinctement l'action que le double de Nénette exerce sur le sien, sauf pour la deuxième expérience où elle sentit le coup frappé à la poitrine au lieu de le sentir sur la tête, comme l'ordre avait été donné.

Nous voulons nous rendre compte si Nénette sentira l'action du double de Marthe sur le sien.

M. André reste dans la salle de réunion avec Nénette et moi dans mon cabinet avec Marthe. M. André et Nénette ne savent rien de ce que je vais commander au double de Marthe de faire à celui de Nénette.

I. — Je dis à Marthe : « Vous avez eu mal il y a quelques instants, c'est cette coquine de Nénette qui est venue vous faire mal : son double a marché sur vos pieds, vous a donné un coup de poing et vous a tiré la jambe. Il faut que vous lui fassiez mal aussi ; vous voulez bien, n'est-ce pas ? » Sur sa réponse affirmative j'ajoute : « Vous allez envoyer votre double vers celui de Nénette et lui tirer violemment les cheveux. » Elle fait avec ses mains une série de mouvements analogues à ceux qu'elle ferait si elle saisissait une femme par les cheveux.

Nénette déclare qu'elle n'a rien senti.

II. — Je dis à Marthe : « Votre double va aller tirer fortement la jambe du double de Nénette. »

Nénette a senti un tiraillement dans tout le corps.

III. — Je dis à Marthe : « Vous ne mettez pas assez d'énergie ; Nénette ne sent presque rien, agissez plus énergiquement. Elle a les bras nus, que votre double réunisse toute son énergie et qu'il lui griffe le bras droit. »

Nénette se plaint qu'on vient de lui égratigner le bras droit.

Marthe est fatiguée ; nous réveillons les sujets. Une surprise nous attendait. Même avant d'être complètement réveillée, Marthe se plaint d'avoir mal dans la jambe gauche, *comme si on la lui avait tirée très fort*, dit-elle, et Nénette crie qu'elle a le bras droit égratigné, qu'il lui fait très mal, et qu'elle a la sensation qu'il saigne. En même temps elle se frotte le bras avec la main gauche. Les deux sujets sont entièrement réveillés. Marthe est encore assise. Elle se plaint d'avoir très mal dans la jambe gauche, *comme si quelqu'un la lui avait tirée.* Je la prends par les mains pour la faire lever ; elle se lève, mais ne se tenant pas debout, elle retombe sur le fauteuil. Nénette se serre le bras droit et sa figure exprime la douleur. « Mon bras saigne certainement, dit-elle ; quelqu'un m'a griffé. » Je soulève la manche de son vêtement ; le bras est rouge, probablement parce qu'elle l'a frotté, mais il n'y a pas trace d'égratignure.

Nous rendormons les sujets pour les reposer et aussi pour faire disparaître ces impressions. Réveillés, ils sont dans de bonnes dispositions physiques et morales, ne se souviennent de rien et n'éprouvent pas la moindre fatigue.

A la séance suivante, Nénette nous a dit que, le lendemain de la dernière séance, son bras droit présentait des égratignures, comme si des ongles l'avaient énergiquement griffé.

Le corps humain étant dédoublé magnétiquement, c'est le double qui perçoit toutes les impressions et les transforme en sensation.

Continuant ses « Recherches sur le dédoublement du corps de l'homme », sous ce titre, M. Durville lit la communication suivante :

On admet que l'Être humain est composé de deux éléments distincts, le corps et l'âme.

L'expérience nous démontre jusqu'à l'évidence que le corps est gouverné par une force, par un principe supérieur et qu'il est possible, comme vous le savez déjà, de les isoler l'un de l'autre pour les étudier séparément.

Ainsi, en soumettant à une action magnétique énergique et prolongée une personne très sensitive, on ne tarde pas à observer que, lorsque le sommeil est assez profond, elle s'extériorise au dehors, dans toutes les directions, en couches sensibles qui se condensent

bientôt à droite et à gauche, pour former le *fantôme*, le *double* du sujet. Ce fantôme, formé à la gauche du sujet, reste là, tout au moins pendant un certain temps, presque toujours dans l'attitude de celui-ci à une distance de 50 à 60 centimètres ; mais il peut se déplacer et même s'éloigner.

Les parties constitutives de ce double s'échappent sous forme d'effluves de toutes les parties du corps du sujet, mais surtout du front, du sommet de la tête, de la gorge, de la région épigastrique et aussi de la rate. En s'échappant, ces effluves laissent, tout au moins pendant les premiers essais de dédoublement, une impression désagréable, qui devient même douloureuse dans certains cas. Le sujet se plaint alors d'avoir mal à la tête : c'est le cas d'Edmée et de Mme François ; d'autres éprouvent un picotement à la gorge qui les oblige à tousser sans être enrhumés ; c'est le cas de Léontine et aussi d'Edmée. Ces impressions désagréables cessent rapidement, et à la fin de la séance, le sujet se trouve toujours dans d'excellentes dispositions.

Lorsque le double est bien condensé, il prend exactement la forme du sujet et devient, pour celui-ci, plus ou moins lumineux. Quelques-uns, que je considère comme les meilleurs sensitifs, le voient bleu à droite, jaune, orangé ou rouge à gauche ; d'autres ne voient qu'une lumière blanche plus ou moins étincelante. Dans l'obscurité complète, les hauts sensitifs, sans être endormis, le voient très distinctement avec les couleurs que je viens d'indiquer. Les sensitifs ordinaires le voient seulement briller d'une lumière blanche plus ou moins vive. Les demi-sensitifs le perçoivent sous une forme indécise : généralement celle d'un buste ou mieux d'un mannequin de couturière qui paraît formé d'un brouillard ou d'une vapeur grisâtre.

Le double est relié au corps physique par un cordon de la grosseur du petit doigt qui part presque toujours de l'ombilic de celui-ci pour se rendre au point correspondant du double. Il y a des exceptions : Mme François est reliée à son double par un cordon qui part du sommet de la tête, à peu près le centre cérébro-spinal, pour correspondre au même point du double. Il est même quelques rares sujets qui affirment que chez eux ce cordon part de la région épigastrique (avant de l'estomac), et même de la rate, c'est-à-dire à peu près au même niveau, mais plus à gauche.

Chez le plus grand nombre de sujets, ce cordon, qui n'est pas partout de la même grosseur, présente de place en place des renflements, des sortes de ganglions qui paraissent servir à alimenter le cordon lorsque le double s'éloigne. Pour tous les sujets, ce cordon est le siège d'une circulation lumineuse très intense ; et pour les plus sensitifs, il présente l'aspect d'un nerf mixte ; le fluide lumineux circule du sujet au double dans une partie, et du double au sujet dans la partie opposée.

Les sens physiques sont complètement abolis ; le sujet ne voit rien par les yeux, n'entend rien par les oreilles, ne perçoit aucune odeur par le sens olfactif et ne sent aucune impression de contact. Toutes ces impressions paraissent être perçues par des sens distincts emportés par le double.

Pour tous les sujets, le double, c'est tout l'individu, et le corps physique n'est rien. « Le double, c'est moi-même, dit Léontine, le corps n'est qu'un sac vide. »

Edmée donne à ce sujet une description tres pittoresque. Répondant à une question que je lui posais : « Le corps que vous touchez, dit-elle, n'est rien ; c'est une enveloppe de l'autre. Toute ma personne est dans la personne lumineuse. C'est elle qui pense, qui sait, qui agit ; elle transmet au physique ce que je vous dis. »

Comment faut-il appeler la personne lumineuse ? — « On n'a pas besoin de l'appeler ; c'est Edmée, c'est moi ; si vous voulez l'appeler, appelez-la Edmée. »

Il faut pourtant bien que nous les distinguions l'une de l'autre. Voulez-vous que nous convenions de l'appeler le *corps astral*, le *double*, puisque c'est votre double ? — « Oh non ! pas l'astral. Appelez-le si vous voulez le double, et pourtant, ce n'est pas le double puisque c'est moi. »

Questionnée à ce sujet dans une autre séance, elle déclare encore que le physique ne sent rien, ne voit rien, et que toutes les impressions lui sont transmises par le double, par l'intermédiaire du cordon qui les relie. « On touche le double, dit-elle, l'impression de contact vient comme un choc au cerveau physique, et la sensation s'y répercute. On cause, on croit que mon physique entend puisqu'il répond ; mais ce n'est pas vrai. Il n'entend rien ; ce qui entend, c'est le double. La question et la réponse sont transmises par le cordon au cerveau physique comme par un mouvement, par un quelque chose qui vibre. C'est aussi le double qui voit, et la vue vient au physique par un mouvement, c'est comme de l'électricité qui fait vibrer le cerveau physique et alors il voit ce que le double a vu. Toutes les impressions reçues par le double se transmettent au sens du cerveau, mais ces centres ne perçoivent rien par eux-mêmes. »

Il est d'ailleurs très facile de vérifier toutes ces affirmations par expérience directe. Commençons par

Le Tact

On sait que presque tous les sujets endormis magnétiquement sont insensibles ; mais on ne sait pas où la sensibilité s'est réfugiée. Lorsque le sujet est extériorisé, la sensibilité rayonne toujours autour de lui ; et si on pince, si on brûle ou pique les zones sensibles, le sujet perçoit une vive douleur quand il ne perçoit absolument rien lorsqu'on pique le corps. Il en est de même dans le dédoublement. Le sujet ne sent ni les piqûres, ni les pincements que l'on fait au corps physique ; mais il éprouve une sensation désagréable et même douloureuse dès que l'on touche le double ou le cordon qui les relie. Ce phénomène se vérifie à toutes les séances et chez tous les sujets sans exception. Il est inutile de chercher à démontrer ce phénomène en citant des expériences.

La Vue

M. André et moi, nous avons fait avec Marthe l'expérience suivante, qui a été vérifiée plusieurs fois par

M. André lui-même. Un papier imprimé en gros caractères est placé devant les yeux du sujet qui sont à demi ouverts. Le sujet déclare ne rien voir. Le papier est ensuite placé devant différentes parties du corps par lesquelles le sujet en somnambulisme voit parfois : au sommet de la tête, à la nuque, à l'épigastre ; le sujet déclare encore qu'il ne voit rien. Le papier est porté à la hauteur des yeux devant la figure du double ; mais celui-ci ne voit rien. Il ne voit rien non plus sur le sommet de la tête, mais à la nuque, il lit sans hésitation.

Le sujet dédoublé peut voir, mais assez confusément, d'une pièce dans une autre. Je suis au fond de mon cabinet de travail avec Edmée, qui est dédoublée. Je prie trois des témoins de l'expérience : Mme Stahl, Mme Fournier et M. Bonnet, de vouloir bien se rendre dans la salle des réunions de la société, et d'exécuter des mouvements simples et faciles à décrire, pour que nous puissions rendre compte si le double que je vais y envoyer pourra voir quelque chose. M. le docteur Pau de Saint-Martin se place près de la fenêtre, entre mon cabinet et la salle où vont les témoins, afin de voir à peu près en même temps et le sujet et ce que font les nouveaux expérimentateurs.

Première expérience. — Mme Fournier s'assied sur la table. — « Je vois, dit le sujet, Mme Fournier qui est assise sur la table. »

II. — Les trois personnes marchent dans la salle et gesticulent. — « Ils marchent, et font des gestes avec les mains ; je ne sais pas ce que cela veut dire. »

III. — Mme Stahl prend une brochure sur la table et l'ouvre et la présente à Mme Fournier. — « Les deux dames lisent, dit le sujet. »

IV. — Les trois personnes se prennent par les mains, font la chaîne et marchent autour de la table. — « C'est rigolo, dit le sujet, ils dansent autour de la table comme trois imbéciles. »

Quand je vous parlerai de la lucidité, j'aurai plusieurs faits de vision très remarquables à vous signaler. Pour aujourd'hui, je ne vous en parlerai plus qu'en vous citant quelques faits relatifs à l'audition et à l'olfaction.

L'Ouïe

Marthe est dédoublée. Je place ma montre à la partie correspondante de l'oreille gauche du double. Marthe entend très distinctement le tic-tac. Je place la montre à la nuque, à l'épigastre, aux pieds du double, le sujet entend toujours. Je place ensuite la montre successivement sur l'orifice externe des deux oreilles du sujet, à la nuque, à l'épigastre, et sur les pieds ; elle n'entend absolument rien. L'expérience répétée, avec le même sujet, plusieurs fois dans des conditions différentes, donne toujours les mêmes résultats.

Le double d'Edmée entend très bien le tic-tac de la montre, quand elle n'entend absolument rien lorsque celle-ci est appliquée sur les oreilles du physique. J'ai voulu me rendre compte si elle entendait d'une pièce à l'autre, les paroles d'une personne prononcées à voix basse. Pour cela, j'ai placé une chaise ici, dans le milieu de la pièce, et j'ai prié Mme Stahl de venir près de cette chaise, où, du fond de mon cabinet, j'allais envoyer le double d'Edmée, pour nous rendre compte si le double entendrait. Mme Fournier est placée près de la fenêtre, entre les deux pièces, pour voir presque en même temps et Mme Stahl et le sujet. J'envoie le double d'Edmée s'asseoir sur la chaise près de Mme Stahl et le prie de porter toute son attention pour entendre si celle-ci lui parle. Le double est sur la chaise.

Mme Stahl s'approche près de la chaise, se baisse et parle à voix basse.

Edmée se plaint d'abord que Mme Stahl la touche, cela lui est désagréable ; elle l'entend causer ; mais elle change de place, cela l'énerve et elle ne comprend pas ce qu'elle dit. Je la prie de porter son attention sur ce que lui dit Mme Stahl : — « Elle me donne des conseils dit-elle ; elle me dit d'être calme et pas nerveuse. »

Mme Stahl nous déclare qu'elle a dit au double : « Je suis là, m'entendez-vous ? *Ne soyez pas nerveuse, soyez calme.* » Ces paroles étaient prononcées à voix assez basse, pour que Mme Fournier placée à 2 mètres d'elle n'ait pas entendu un seul mot.

Le double de Léontine entend distinctement le tic-tac de la montre, et le corps physique, malgré la suggestion, ne l'entend pas.

Je remets ma montre au docteur Pau de Saint-Martin, et à l'insu du sujet, je le prie de vouloir bien chercher à se rendre compte si c'est le double ou le corps physique qui perçoit le tic-tac de la montre. A un moment donné, le docteur s'avance avec précaution près du corps physique et place la montre tout près des oreilles sans les toucher. Le sujet ne disant rien, le docteur attire son attention en lui disant qu'il lui applique une montre à l'oreille, et qu'il doit certainement entendre. Le sujet déclare qu'il n'entend rien. Quelques instants après le docteur porte la montre à proximité de l'oreille gauche du double. Le sujet déclare de suite entendre le tic-tac d'une montre.

Pour vérifier mieux encore que le physique n'entend rien, je prie le docteur de me remettre ma montre, et fais ouvrir la bouche au sujet. J'y introduis la boucle de la montre, je prie le sujet de serrer les dents et de porter toute son attention pour entendre quelque chose. Je prie ensuite le sujet d'ouvrir la bouche et je retire la montre. Il a *vu l'objet*, mais il n'a rien entendu.

Les expériences d'audition souvent répétées avec tous les sujets dans les conditions les plus diverses, et en s'entourant de toutes les garanties possibles, ont toujours donné les mêmes résultats avec tous les sujets.

L'Odorat

A l'insu d'Edmée, le docteur Pau de Saint-Martin présente un flacon d'ammoniaque débouché sous son nez ; il le maintient là une minute environ, mais le sujet ne sent rien. Quelques instants après, il présente le même flacon devant la face du double. — « Oh ! dit-elle, en se détournant, c'est un flacon, ça sent mauvais. » Il retire le flacon sans bruit et met à sa place un flacon débouché contenant de l'essence de bergamote. — « Ça sent meilleur », dit le sujet à l'instant même.

La même expérience est faite avec Léontine et donne des résultats qui sont encore plus précis.

Le docteur Pau de Saint-Martin met le flacon d'ammoniaque sous le nez du double. A l'instant, le sujet prend son nez avec sa main droite et se détourne en faisant la grimace. « C'est de l'eau sédative », dit-elle ; puis revenant sur cette affirmation, elle ajoute : « Non, c'est de l'ammoniaque. »

Au bout de cinq à six minutes, et sans que le sujet puisse s'en douter, le docteur présente le flacon d'ammoniaque débouché sous le nez du corps physique. Le sujet ne dit rien et n'a pas l'air de sentir quelque odeur incommodante. Questionné pour savoir s'il ne sent pas une odeur agréable ou désagréable, le sujet déclare qu'il ne sent absolument rien. Le docteur cherche à se rendre compte si la suggestion ne jouerait pas, malgré les apparences, un rôle quelconque dans ces manifestations. C'est de l'ammoniaque, dit-il, que je tiens devant votre nez, depuis un moment : non seulement vous devez sentir, mais cette sensation doit vous être très désagréable. Le sujet, comme vexé de ce qu'on ne le croit pas, répond avec énergie : « Je vous dis que je ne sens rien ; si vous ne le croyez pas, ça m'est égal. »

Le docteur se retire et au bout de quelques instants il s'avance doucement vers le double avec le flacon de bergamote qu'il présente à portée de la place occupée par la tête. « Je *vois*, dit-il, que vous présentez un flacon à mon oreille ; c'est pour me faire sentir quelque chose » ; et il ajoute en souriant malicieusement : « mais je ne sens pas par l'oreille ». Le docteur place alors le flacon devant la partie occupée par le nez, et le sujet déclare de suite qu'il sent une odeur agréable. « Ça vaut mieux que l'ammoniaque », ajoute-t-elle.

Les mêmes expériences sont faites avec Mme Vix, et donnent des résultats analogues. Le sujet ne perçoit rien et le double sent très distinctement l'ammoniaque. En présentant au nez de ce dernier l'essence de bergamote, le sujet dit de suite que l'odeur n'est pas la même, qu'elle est moins désagréable, mais qu'il ne l'aime pas. Questionné à ce sujet après la séance, le sujet déclare qu'il n'aime pas l'odeur de la violette, de la bergamote et du patchouli.

Le Goût.

Pour rendre intelligible la description d'une série d'expériences de cette nature, je suis obligé de transcrire textuellement les notes que je rédige après chaque séance.

Sujet d'expériences, Mme Léontine ; témoins, MM. Combe, Dubois et G. Durville. Nous sommes sous un faible éclairage.

Je dédouble le sujet suivant le processus habituel, et me propose de vérifier si c'est le sujet ou le double qui perçoit les saveurs.

Pour cela, j'ai disposé deux fauteuils dans mon cabinet de travail, en face d'une table de forme allongée, un sur lequel se trouve déjà le sujet, et l'autre pour le double, de telle façon que le sujet en avançant le haut du corps, puisse appuyer ses avant-bras sur la table sans être gênée. Comme le double prend naturellement l'attitude du sujet, il viendra également reposer ses avant-bras sur la table. Une pile de livres est placée dessus, en face du double, et dans l'espace réservé entre les avant-bras. Cette pile s'élève jusqu'à la hauteur du menton du double, pour me servir de point de repère pour la bouche.

Le double étant à la gauche du sujet, à la place préparée pour lui, lorsque la condensation me paraît suffisante, je prie le sujet d'avancer le haut du corps et de placer ses avant-bras sur la table, comme je viens de l'indiquer, et j'invite le double à prendre la même position.

Le sujet ne sera pas prévenu de la nature des substances qui vont être expérimentées. Ces substances, très peu odorantes, ne doivent agir que sur le sens du goût.

Première expérience. — Je mets dans la main du sujet un morceau d'aloès, le prie de le mettre dans sa bouche, de le croquer et de nous dire s'il le trouve bon ou mauvais. Il croque le morceau et déclare que ça n'a pas de goût. Pour éviter une action purgative qui pourrait se produire plus tard, je prie le sujet de recracher ce qu'il a dans la bouche.

II. — Je mets un morceau de sucre dans la main du sujet, le prie de le croquer, de nous dire s'il le trouve bon ou mauvais. La réponse est la même que la précédente.

III. — Au moyen d'une pince, je prends un copeau de quassia et le place vers la partie inférieure de la figure du double, à la place que je suppose être celle de la bouche. Je prie le double d'ouvrir la bouche, de l'avancer pour que la chose que je présente se trouve dedans, et ensuite de la refermer pour chercher à percevoir la saveur de cette chose. — « Ce n'est pas bon, dit aussitôt le sujet ; c'est amer. » Je retire la pince et le copeau avec précaution, mets celui-ci dans la main du sujet et le prie de le porter dans sa bouche pour le goûter. Il le fait, et déclare qu'il ne sent rien : « ça n'a pas de goût », ajoute-t-il.

IV. — Je prends avec la pince un morceau d'aloès et le présente vers la bouche du double en observant les mêmes précautions et en faisant les mêmes recommandations. « Je connais ça, dit le sujet, mais ce n'est pas bon, c'est amer. » Après avoir retiré le morceau d'aloès, je le mets dans la bouche du sujet en l'invitant à le sucer. Il le fait, et déclare ne rien sentir.

V. — Je mets quelques gouttes de sulfate de quinine dans un petite cuillère que j'avance vers la bouche du double en faisant les mêmes recommandations. — « Ce n'est pas bon, dit-il, c'est amer. »

VI. — Je mets une pincée de noix vomique avec quelques gouttes d'eau dans une petite cuillère, et procède comme pour la dernière expérience. — « C'est mauvais, dit le sujet, c'est amer, c'est rêche à la langue. »

VII. — Avec une pince, je prends un morceau d'orange et l'avance vers la bouche du double, toujours en faisant les mêmes recommandations. — « C'est bon, dit le sujet, c'est de l'orange. » Je retire le morceau d'orange, le mets dans la bouche du sujet et le prie de

nous dire ce que c'est. — « Je n'en sais rien, dit-il; vous venez de me faire goûter de l'orange, mais maintenant je ne sens rien. »

VIII. — Je mets une pincée de sel dans une petite cuillère et la porte à la bouche du double, en faisant les mêmes recommandations. — « Ça c'est du sel », dit le sujet.

IX. — Avec la pince, je prends un morceau de sucre et l'approche de la bouche du double avec les recommandations habituelles. « Oh ! c'est du sucre », dit-il. Je le retire et le pose sur la table. Au bout de quelques instants, voulant me rendre compte si la suggestion, malgré toutes les apparences, ne jouerait pas un rôle quelconque dans la production de ces phénomènes, je reprends le morceau de sucre et le mets dans la bouche du sujet pour qu'il le croque, en lui affirmant que c'est un morceau d'aloès. Il le croque ; je lui affirme alors que c'est exécrable, et qu'il doit certainement le trouver mauvais. — « Si c'est mauvais, ça m'est égal ; je n'y sens absolument rien », répond-il.

Les témoins de cette dernière série d'expériences sont bien persuadés que le corps physique ne perçoit aucune saveur par lui-même, que c'est le double qui perçoit, les transforme en sensations gustatives et les lui transmet.

Comment on peut constater la présence du fantome a la place qu'il occupe

Je vous ai dit que les personnes sensitives voient le fantôme d'autant mieux que leur sensitivité est plus grande et plus exercée ; mais les sensitifs sont assez rares et le plus grand nombre des témoins qui assistent à mes expériences, ne voient rien, si ce n'est parfois des lueurs, qui paraissent et disparaissent. Ceux-ci douteraient toujours de la présence du fantôme à la place qu'il occupe réellement, s'ils n'avaient pas, en dehors du toucher, du son et des odeurs, un certain nombre d'autres moyens de vérification.

Ces moyens sont assez nombreux ; voici les deux principaux : 1° *sensations éprouvées par les témoins, lorsque le fantôme les approche* ; 2° *action du fantôme sur les écrans phosphorescents*.

I. — Lorsque le fantôme s'approche des témoins, 9 sur 10 au moins se rendent parfaitement compte de sa présence par une impression de fraîcheur qui les envahit et qui disparaît bientôt après qu'il s'est éloigné. Quelques-uns perçoivent distinctement une sorte de souffle, qui n'est pas sans analogie avec celui que l'on perçoit devant une machine électro-statique en mouvement. Lorsque le fantôme a stationné pendant 6 à 8 minutes devant plusieurs témoins placés à un bout de mon cabinet, il semble à ceux-ci que cette partie de la pièce est sensiblement refroidie. Il y a quelques rares personnes qui n'éprouvent pas cette sensation de fraîcheur, mais qui éprouvent d'autres impressions. Ainsi, à l'approche du fantôme, surtout lorsqu'il a stationné devant lui pendant quarante à cinquante secondes, M. Dubois éprouve une moiteur aux mains et surtout à l'extrémité des doigts. Si le contact est prolongé plus longtemps, cette moiteur gagne la partie supérieure du corps. D'autres éprouvent un léger tremblement, une sorte de frisson qui est surprenant, sans être désagréable.

Si on approche du fantôme sans le toucher et que l'on plonge ensuite la main en lui, la main est rapidement affectée par cette impression de fraîcheur ou de moiteur. Lorsque, dans l'obscurité, on regarde la main qui a séjourné pendant quelques instants dans le fantôme, elle paraît presque toujours légèrement lumineuse, surtout à l'extrémité des doigts.

II. — Le fantôme dégage des rayons N en très grande abondance, qui illuminent les écrans phosphorescents d'une façon très remarquable [1].

Je vais donner quelques indications sur ces rayons pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec les dernières découvertes qui ont eu lieu en physique.

Au commencement de 1903, M. Blondot, professeur de physique à l'Université de Nancy, en étudiant les rayons X, qui ne se réfractent pas, observa des rayons qui se réfractent. Bientôt il découvrit que ces rayons sont indépendants des rayons X, et qu'ils ont pour caractéristique principale d'augmenter l'éclat d'une petite flamme.

Ces rayons se trouvent en abondance dans la lumière du soleil, dans la lumière d'un bec Auer lorsque le manchon est neuf ; dans le corps humain, comme Charpentier, un autre professeur de Nancy, l'a démontré, et dans certains agents de la nature, comme d'autres observateurs l'ont constaté. Les professeurs de Nancy ont donné à ces nouveaux rayons, qui augmentent l'éclat d'une petite flamme, le nom de *rayons N*, comme ayant été découverts à Nancy.

La pratique a démontré qu'on pouvait avantageusement remplacer la petite flamme par un écran noir, sur lequel on a préalablement déposé, de place en place, des petites surfaces de sulfure de calcium, à condition que cet écran ait été soumis pendant quelques instants à une source de rayons N, de préférence à la lumière du soleil. L'écran ainsi insolé est conservé à l'ombre, dans un endroit sec, et lorsqu'on veut s'en servir, on se met dans une obscurité relative, si on ne peut avoir l'obscurité complète, et l'écran devient lumineux, dès que l'on approche de lui une source secondaire quelconque de rayons N.

C'est avec ces écrans, que j'ai fait mes expériences sur le fantôme. Voici la relation d'une séance d'études :

J'ai deux grands écrans et un certain nombre de petits. Pour les expériences que je vais exposer, j'ai pris les deux grands écrans et un petit que j'avais exposés à la lumière du soleil. Voici le résultat d'une expérience faite dans l'obscurité complète. Le sujet est Mme François ; les témoins sont M. François et M. Sigogne, professeur à l'Université de Bruxelles.

Le sujet étant dédoublé, je prends les trois écrans en question et les présente aux témoins, qui constatent qu'ils sont complètement obscurs. Laissant momenta-

1. Plusieurs chercheurs ne croyant pas à l'existence des rayons N verront dans l'expérience qui va suivre un indice contre la réalité objective des phénomènes exposés par M. Durville, alors que d'autres personnes jugeront que l'expérience dont il s'agit vient à l'appui de l'existence des rayons mêmes. N. de la R.

nément le petit de côté, je dépose l'un des grands sur l'abdomen du sujet et tiens l'autre dans le fantôme qui est assis sur un fauteuil à la gauche du sujet.

L'écran placé dans le fantôme s'illumine rapidement et celui qui est sur le sujet reste complètement obscur. Au bout de quelques minutes, je les prends tous les deux et je les présente aux témoins qui sont très étonnés de ce phénomène. Je prends ensuite ce dernier écran resté obscur sur le sujet, et le place dans le fantôme. Il s'illumine immédiatement comme le premier. Je les présente de nouveau aux témoins qui les voient suffisamment illuminés pour qu'ils puissent très facilement compter toutes les taches de sulfure de calcium à un mètre de distance.

Je prends ensuite le petit écran qui n'a pas encore servi et le place sur l'abdomen du sujet pendant deux à trois minutes sans qu'il donne la plus petite trace de luminosité. Je le place ensuite dans le fantôme et il s'illumine à un très haut degré. Les témoins constatent qu'il éclaire assez pour permettre à l'un d'entre eux de voir l'heure que marque une montre.

Ces expériences répétées une dizaine de fois avec sept à huit sujets différents, m'ont toujours donné des résultats analogues — résultats très intenses lorsque les écrans étaient bien insolés, moins importants lorsque l'insolation était insuffisante.

Il est bon d'ajouter ici que j'avais préalablement constaté avec presque tous les sujets non dédoublés leur action sur les mêmes écrans. Lorsque, dans l'obscurité, ils approchent leur main de l'écran, surtout s'ils ferment énergiquement le poing, l'écran s'illumine plus ou moins, comme il le fait d'ailleurs avec n'importe quelle personne. Mais il est à remarquer que la luminosité est toujours considérablement moins grande que celle que l'on observe lorsque l'écran est posé dans le fantôme.

Cette série d'expériences avec les écrans phosphorescents démontre une fois de plus que le corps physique du sujet dédoublé n'est plus le siège d'aucune activité ; dans tous les cas, qu'il ne produit pas de rayons N, tandis que le fantôme devient une source extraordinairement intense de ces rayons.

Action du fantôme sur la matière

Après avoir étudié comment le fantôme d'un sujet dédoublé se comporte vis-à-vis du fantôme d'un autre sujet, reconnu que toutes les sensations des mêmes sujets sont transportées dans le fantôme ; et comment, sans être sensitifs, tous les témoins peuvent se rendre compte de la présence de celui-ci à la place qu'il occupe réellement, j'ai cherché à obtenir d'autres phénomènes.

J'ai d'abord essayé de photographier le fantôme, d'obtenir l'impression de sa main sur de la farine, d'agiter une feuille de papier suspendue à un fil ; mais, si ce n'est quelques traces d'action lumineuse sur deux ou trois plaques, traces qui, d'ailleurs, ont disparu pendant le cours du développement, je n'ai absolument rien obtenu, quoique j'aie eu la patience de répéter chaque essai quatre à cinq fois à huit jours d'intervalle.

Je résolus alors de modifier mon expérimentation, en cherchant à obtenir des effets très simples, que les deux sujets avec lesquels j'expérimentais alors régulièrement, observent parfois spontanément chez eux, sans s'expliquer la cause et le mécanisme de leur production : je veux dire des *coups frappés* et le *déplacement d'un objet*. Je rapporte les faits tels que je les ai notés après chaque séance.

Coups frappés. — Le sujet d'expériences est Mme François, qui ne connaît rien des phénomènes spirites. M. et Mlle Huselstein, MM. François et Dubois assistent à l'expérience. Nous sommes dans l'obscurité ; il est 9 heures du soir.

Je dédouble le sujet et lorsque la condensation du fantôme me paraît suffisante, je dis au sujet : Puisque nous n'avons pas obtenu le déplacement de la feuille de papier, je vais laisser au fantôme le choix de l'action qu'il pourra exercer ; puis j'ajoutai : il fera ce qu'il voudra, mais je serais heureux s'il voulait frapper deux coups dans la table. Ce meuble — une table de salon vernie en noir, sans tapis — est placé à 1 mètre environ en avant du fauteuil occupé par le fantôme, à ma droite et en arrière de moi, de telle façon que, sans cesser de toucher le sujet, et seulement en étendant mon bras dans cette direction, je puisse constater la présence du fantôme. Les témoins sont assis près de mon bureau, à 2 m. 25 environ des bords de la table.

Au bout d'un temps que j'évalue à trente ou quarante secondes, nous entendons tous, très distinctement, deux coups secs frappés sur la table. Ces coups résonnaient comme lorsque nous frappons énergiquement avec l'articulation phalango-phalangine du médius plié.

Un peu étonné de ce résultat, je dis au fantôme : si c'est vous qui avez frappé sur la table, je vous prie de vouloir bien y frapper encore. A peine ces mots étaient-ils prononcés, que deux coups, moins forts que les précédents, étaient de nouveau entendus sur la table.

La séance suivante, avec le même sujet, à la même heure, et dans les mêmes conditions, a lieu en présence de MM. Dubois et François.

Profitant de l'enseignement reçu aux deux séances précédentes, je ne cherche à obtenir que des coups frappés.

Je dédouble le sujet. La condensation du fantôme me paraissant suffisante, je le prie de vouloir bien, lorsqu'il pourra, frapper encore des coups dans la table. Au bout de deux à trois minutes, nous entendons quelques craquements dans la table que personne ne touche, puis deux coups légers sont entendus distinctement comme s'ils étaient frappés avec le bout des doigts. Je prie le fantôme de vouloir bien frapper deux autres coups. A peine ce désir était-il énoncé, que deux coups analogues aux premiers sont entendus dans la table. Je laisse le sujet se reposer pendant quelques instants ; puis je prie le fantôme de frapper encore trois coups. Des craquements se font entendre dans la table et immédiatement après trois coups analogues aux précédents sont distinctement entendus.

A ce moment, on sonne à la porte. Le sujet s'agite, et je constate que le fantôme n'est plus vers la table ni dans le fauteuil placé pour lui à la gauche du sujet. Je demande à celui-ci où se trouve le fantôme. — « Il est

allé voir ce qu'il y a à la porte », dit-elle. Je lui demande qui est-ce qui vient nous déranger, et si on doit lui ouvrir. — « C'est un homme, dit-elle, qui vient pour vous voir ; on peut lui ouvrir. » Je prie M. Dubois d'aller ouvrir au visiteur qui se disposait à se retirer. C'est M. le docteur Ridet, qui vient m'apporter un manuscrit. Il est introduit dans le cabinet d'expériences.

Le fantôme revenu dans le fauteuil est désorganisé, et le sujet est énervé. Je calme celui-ci, et cherche ensuite à condenser le fantôme. Lorsque cette condensation me paraît suffisante, je le prie de s'approcher de la table et de frapper deux coups. Au bout de deux à trois minutes, des craquements se font entendre dans la table, et deux coups, puis trois coups sont entendus, comme s'ils étaient frappés avec la pulpe des doigts de la main ouverte.

Le sujet est énervé et la présence du nouveau témoin qu'il ne connaît pas le gêne beaucoup. Craignant une crise comme celle de la dernière séance, je réveille lentement le sujet, en prenant les précautions habituelles. Quoique un peu fatigué, il est dans de bonnes dispositions physiques et morales.

Déplacement d'une porte entr'ouverte. — Le sujet d'expériences est Mme Léontine, qui a constaté plusieurs fois chez elle qu'une porte de placard s'ouvrait et se fermait d'elle-même. Notons ici que le sujet n'a jamais assisté à une séance spirite, et qu'il ne se considère pas comme médium. Les témoins sont : Mme X..., MM. Bonnet et Dubois. Nous sommes dans l'obscurité.

C'est avec le sujet dédoublé que j'ai cherché inutilement, quatre à cinq fois de suite, à imprimer la main droite de son fantôme dans la farine ; je pense être plus heureux en cherchant à obtenir, soit la fermeture du couvercle d'un coffret ouvert sur la table, soit une action quelconque sur une porte de ma bibliothèque que je laisse entr'ouverte pour cela.

Je dédouble le sujet, et lorsque le fantôme me paraît suffisamment condensé, je dis : Puisque nous n'avons pas obtenu de résultats sur la farine, nous allons essayer d'obtenir un autre phénomène.

A son choix, le fantôme voudra bien fermer le couvercle du coffret qui est ouvert sur la table, ou pousser la porte du placard de la bibliothèque qui se trouve entr'ouverte.

Au bout de quatre à cinq minutes, nous entendons très distinctement un bruit analogue au grincement des charnières de la porte. Nous allumons une bougie et nous constatons que l'ouverture de la porte, qui était environ de 30 centimètres avant la séance, n'est plus que de 15 centimètres. La porte a donc été poussée de 15 centimètres environ. Nous tirons la porte pour la repousser ensuite ; et à chaque mouvement, nous entendons le même grincement des charnières, qu'il y a quelques instants. Il n'y a aucun doute chez n'importe lequel des témoins : c'est bien le fantôme qui a produit le bruit entendu en poussant la porte.

Je réveille le sujet, en prenant les précautions habituelles. Il est dans d'excellentes dispositions physiques et morales.

Une visite au Camp-Meeting de Lily Dale.

(*Proceeding of the American Society for Psychical Research*, New-York, Vol. II, Part. 1.)

Les *Annales des Sciences Psychiques* se sont occupées dans leur première livraison de l'année dernière des fameux *camp-meetings* américains, dont le nom officiel est maintenant celui d'*assemblées*, où les spirites, si nombreux aux États-Unis, se réunissent pendant la belle saison pour fraterniser, pour entendre leurs orateurs, plus ou moins « inspirés », et pour assister aux séances expérimentales de leurs médiums, plus ou moins authentiques. M. Hereward Carrington, le bras droit du Professeur Hyslop, a jugé intéressant de faire à son tour une espèce d'enquête sur les prétendus phénomènes qui auraient lieu dans les camp-meetings, et a choisi dans ce but le « camp » le plus aristocratique, Lily Dale, dans l'État de New-York. Il a rendu compte de son séjour en cet endroit dans la dernière livraison des *Proceedings of the A. S. P. R.*

M. H. Carrington s'est arrêté à Lily Dale deux semaines (du 3 au 16 août 1907), sous le nom de Charles Henderson. Lily Dale se trouve à 60 milles au sud de Buffalo ; elle est composée de la gare du chemin de fer, de deux hôtels, de quelques fermes et des « terrains de l'Assemblée » de 10 acres environ, contenant l'hôtel de l'Assemblée, l'édifice de la bibliothèque, plusieurs constructions plus petites, un grand auditorium, contenant peut-être deux mille personnes, et un certain nombre de cottages, loués aux visiteurs ou aux médiums.

M. H. Carrington, se présentant comme un spirite quelconque, passa successivement d'un médium à l'autre. Il obtint deux photographies spirites que lui prit un certain A. Norman, médium ; l'une de ces photographies représentait, à côté du prétendu Ch. Henderson, la figure fantômique d'une femme inconnue ; l'autre représentait trois hommes, dont l'un coiffé d'un turban. M. Carrington ne doute aucunement que ces figures étaient photographiées de quelque journal illustré, surtout qu'en les examinant à la loupe, on voyait la trame propre à la photogravure.

Il passa ensuite à deux *trumpet-mediums*, c'est-à-dire « médiums à cornet, ou à porte-voix » : Mrs. M.-T. Mac-Coy et Mrs. S.-E. Pemberton. Le collaborateur des *Proceedings* est persuadé que ces deux médiums, dans l'obscurité, imitaient ainsi la voix des esprits ; jamais leur voix n'a été entendue en même temps que celle des esprits eux-mêmes.

Le médium A. Norman, dont nous avons parlé un peu plus haut, servit aussi à M. Carrington une séance d'écriture sur l'ardoise, dans laquelle un prétendu Robert Henderson et d'autres membres de l'hypothétique famille Henderson adressaient les phrases les plus attendrissantes et leur bénédiction à leur *dear Charley*. Après cela, M. Carrington estime qu'il n'est pas très téméraire d'affirmer que les esprits n'avaient pas grand'chose à faire dans cette écriture. Toutefois,

comme aucun morceau de craie n'avait été placé entre les deux ardoises cachetées l'une contre l'autre, il reste à expliquer comment s'est produite l'écriture. Notre critique indique deux manières différentes avec lesquelles le médium peut avoir remplacé le premier couple d'ardoises par un autre sur lequel se trouvait déjà de l'écriture; en tout cas, il se déclare sûr d'avoir vu deux fois le médium déplacer les ardoises après qu'elles avaient été mises sous la table.

M. Carrington consacre une grande partie de son étude à un autre médium avec lequel on obtient aussi l'écriture sur les ardoises, et qui est même une célébrité dans ce genre de médiumnité : c'est M. Pierre-L.-O.-A. Keeler, de Washington, qui est, paraît il, de l'aveu même de M. Carrington, un prestidigitateur d'une habileté surprenante. Toutefois, le prétendu Charles Henderson croit être parvenu à dévoiler ses tours de passe-passe.

Le même M. Keeler donnait à Lily Dale des séances de matérialisation, auxquelles M. Carrington a pu assister, ainsi qu'à d'autres données par M. Joseph Jhonson, Mrs. Moss, de Chicago, Mr. C. Nichols. Ces phénomènes sont expliqués par M. Carrington, surtout au moyen de l'hypothèse d'un compère qui était dans l'assistance. Il faut reconnaître toutefois que, surtout pour ce qui se rapporte à Mrs. Moss, il s'agit de simples hypothèses de fraude. « Je suis convaincu qu'une jeune fille se glissa par cette porte et dans le cabinet au moment où on éteignit la lampe et que les yeux des expérimentateurs ne pouvaient rien voir dans cette obscurité presque complète à laquelle ils n'étaient pas encore habitués... » Telles sont les explications purement hypothétiques auxquelles M. Carrington a souvent recours ; elles ont plutôt une valeur subjective qu'objective, et un critique qui présenterait les choses sous une lumière différente pourrait produire chez les lecteurs une tout autre impression.

M. Hereward Carrington se montre un peu plus favorable pour ce qui se rapporte aux phénomènes de nature purement intellectuelle, c'est-à-dire pour les *test and trance mediums*. Il reconnaît que leurs « messages », c'est-à-dire les communications qu'ils sont censés obtenir des esprits de l'au-delà, contiennent parfois des détails d'une vérité frappante et qui peuvent tout au moins laisser supposer dans ces sujets une certaine clairvoyance ou lecture de la pensée. Il discute toutefois les moyens secrets que ces médiums professionnels possèdent pour se documenter sur le nom, la parenté, les affaires des spirites américains qui constituent la clientèle ordinaire de ces médiums ; il s'occupe surtout de l'existence si discutée du fameux Livre Bleu (*Blue-Book*) qui contiendrait une infinité de renseignements de cette espèce. Il est probable que ce livre n'existe réellement pas comme volume imprimé, mais on en a déjà trouvé des manuscrits appartenant à différents médiums qui recueillaient toutes les notes qu'ils pouvaient obtenir sur les personnes qui les intéressaient davantage. La lettre d'un certain M. Will Irwin nous montre qu'il y a même aux États-Unis des espèces d'agences d'informations ayant des correspondants dans toutes les villes de l'Union, et qui sont à même de télégraphier avec la plus grande promptitude toutes les informations dont on peut avoir besoin.

Il est à peine besoin de dire qu'il ne faut pas s'exa-



L'auditorium d'un « Camp-meeting » spirite.

gérer l'importance de l'œuvre de ces agences et des renseignements que peuvent fournir ces livres secrets, car la plupart des communications extraordinaires que l'on obtient parfois dans les séances médiumniques, et par les différents moyens de clairvoyance connus, sont de telle nature à ne pas pouvoir être attribuées à une origine de cette sorte, sans que l'on montre une crédulité plus grande que celle des âmes férues de merveilleux qui acceptent avec la plus grande naïveté toutes les prétendues révélations des médiums et des somnambules.

Nous terminerons par quelques passages d'une lettre écrite au Professeur Hyslop, en septembre dernier, par M. Georges-B. Warne, Trésorier de l'Assemblée de Lily Dale:

« L'Assemblée de Lily Dale est une corporation, placée sous les lois de l'État de New-York... Les actionnaires élisent chaque année un *Bureau de direction*, et le Bureau choisit son Président, son Secrétaire et son Trésorier. Les directeurs engagent des sujets pour le programme d'été, mais n'emploient jamais des médiums à phénomènes physiques; ces derniers visitent « le camp » de la même manière que les autres classes d'individus, sachant qu'ils trouveront là une clientèle plus nombreuse que partout ailleurs. Quand des visiteurs accusent un médium de fraude, le Bureau ouvre une enquête, et après avoir entendu les deux parties, si les accusations ont été prouvées bien fondées, il oblige le médium à partir...

» Les spirites, d'un océan à l'autre, ont leurs yeux tournés vers la fraude aussi bien pour ce qui se rapporte aux messages que pour les phénomènes physiques ; le *Progressive Thinker* et quelques-uns parmi nos meilleurs orateurs se trouvent à la tête de cette œuvre de réforme... »

Expériences de suggestion mentale à Nancy.

(*L'Initiation*, Paris, février 1908.)

M. Thomas, Secrétaire général de la Société d'Études Psychiques de Nancy, a donné dernièrement en cette ville une conférence, suivie d'expériences sur « le magnétisme, l'action magnétique à distance, l'extériorisation de la sensibilité et l'extase ».

Nous abordons sans plus la partie expérimentale de la réunion; en effet, bien que l'on sache parfaitement qu'on peut imiter souvent les phénomènes de suggestion mentale, comme on peut imiter souvent les phénomènes hypnotiques, dans le cas actuel ces faits prennent un certain intérêt par suite de l'honorabilité des personnes qui ont exécuté ces expériences.

Le sujet, Mme Jeanne Robert, est une jeune femme toute gracieuse et d'une très grande simplicité de manières. Elle se place en face des spectateurs, et après l'avoir endormie au moyen de quelques passes, M. Thomas produit successivement chez elle des contractures des bras et des jambes, la surdité, la perte de l'odorat. Des assistants sont appelés à constater eux-mêmes la réalité de ces phénomènes et en reconnaissent l'évidence.

M. Thomas procède ensuite à un autre genre d'expériences.

Exemples :

Le conférencier trace sur le parquet deux lignes à la craie, figurant deux chemins, puis il demande à l'un des spectateurs de lui désigner à l'oreille celui des deux sur lequel il *veut* que le sujet passe. Le dialogue a lieu hors de la portée du sujet, qui d'ailleurs est endormi. Cependant M. Thomas parvient, à une distance de plusieurs mètres, à transmettre au sujet la volonté du spectateur. Le chemin *voulu* par ce dernier est celui que choisit Mme Jeanne Robert.

Une échelle est ensuite figurée de la même façon : le sujet s'arrête exactement à l'échelon désigné à M. Thomas, et l'on s'aperçoit facilement, à l'arrêt brusque du corps, qu'un obstacle invisible s'oppose à ce qu'il aille plus loin.

Un cercle est dessiné autour du sujet. Il demeure prisonnier dans ce cercle et fait des efforts inutiles pour le franchir. Mais une brèche conventionnelle est ensuite indiquée à la circonférence, avec la volonté que le sujet puisse y passer. Aussitôt, bien qu'il ait les yeux fermés, il sort du cercle à l'endroit voulu.

Quatre points, correspondant chacun à une saison de l'année, sont marqués sur le sol. Le sujet endormi est conduit successivement sur chacun de ces points, sans savoir à quelle saison il correspond. Cependant, acceptant passivement la signification *voulue* par le spectateur qui les a disposés, il frissonne et se plaint du froid au point marqué *hiver*, paraît éprouver une sensation de vive chaleur au point marqué *été*, etc.

Après un repos, pendant lequel M. Thomas donne d'intéressantes explications sur ces phénomènes présentés d'une façon telle que tout soupçon de *truc* serait impossible, même si l'honorable Secrétaire général de la Société d'Études Psychiques n'était connu de tous, les expériences continuent à *distance*. Le magnétiseur reproduit ainsi la contracture des bras et des jambes, tantôt à droite tantôt à gauche, au gré des personnes consultées. Puis c'est la paralysie de la face, produite dans les mêmes conditions ; l'altération de la pesanteur ; l'arrêt, en comptant, sur le chiffre voulu.

Les expériences d'extériorisation de la sensibilité, renouvelées du colonel de Rochas, ont réussi de façon, dit *l'Initiation*, à enlever tous les doutes à ceux qui croient impossible ce phénomène étrange.

Quelques remarquables séances médiumniques à Fontenay-le-Comte.

(*Nouvelle Revue*, Paris, 1er décembre 1907.)

Le docteur Pierre Corneille, de Paris, vient de publier dans la *Nouvelle Revue* un intéressant article intitulé : *Le Monde Occulte*, dont nous reproduisons le passage suivant, qui se rapporte à quelques séances médium-

niques qui ont eu lieu, l y a quelque temps, à Fontenay-le-Comte, petite ville de la Vendée.

« Comme cela arrive très souvent, les faits dont je vais vous parler se produisaient au sein d'un groupe s'adonnant au spiritisme.

Les personnes qui le composaient, sans être précisément des disciples d'Allan Kardec, s'étaient amusées à faire tourner les tables, distraction comme une autre dans le désœuvrement de la province, mais bientôt, surprises et un peu effrayées de ce qui se passait au cours de leur séance, sachant que ces choses m'intéressaient et que j'y avais acquis quelque compétence, elles me firent l'honneur de m'inviter à leurs réunions.

J'acceptai, et n'eus pas à regretter mon voyage, comme on va le voir.

La première réunion à laquelle j'eus l'honneur d'être admis, comprenait un capitaine et sa jeune femme, M. X..., jeune homme de vingt-cinq ans, très épris de sciences et particulièrement d'astronomie, un professeur, qui joua en qualité d'expert un rôle important dans le procès Zola, et ses deux enfants, un garçon de quinze ans et une fillette de douze, que nous appellerons Jeanne. Ce furent toujours ces mêmes personnes qui prirent part aux diverses expériences que nous fîmes par la suite.

Je vais d'ailleurs donner les résultats obtenus, sans tenir compte de leur ordre chronologique, mais il est bien entendu que tout ce que je vais raconter s'est passé en plusieurs séances, de même que beaucoup de phénomènes dont je donnerai la description se sont produits à certains jours un grand nombre de fois, sans que je croie utile de le mentionner au cours de mon récit.

C'est chez M. X..., un soir, vers 10 heures, que je fus pour la première fois convié à observer les phénomènes dont on m'avait annoncé l'étrangeté. Je dois dire tout de suite que mon attente ne fut pas déçue.

L'appartement où je fus introduit était une salle à manger.

Elle présentait la disposition suivante :

A gauche, en entrant, la cheminée ; en face de la porte un placard fermé par une porte à deux battants ; à droite en face de la cheminée, une table ronde, dont une partie rabattue et poussée contre le mur ; à droite, à côté de la porte, un buffet-desserte ; au milieu de la pièce, une table ronde de moyenne dimension, à quatre pieds.

On prit place autour de cette table. La pièce était éclairée, mais faiblement, par une lampe placée dans l'antichambre précédant la salle à manger dont la porte vitrée laissait passer une lumière suffisante pour distinguer les personnes et les objets.

Le capitaine de L... et Mme X... dirigèrent tour à tour les expériences.

A peine avions-nous pris place autour de la table que se produisirent les *raps*, extrêmement variés, en même temps que des mouvements divers.

On nomme *raps*, chez les spirites, des coups frappés et autres bruits, ayant pour siège la table sur laquelle le médium et les assistants posent les mains.

Ces raps revêtaient les caractères les plus variés. C'étaient, tantôt des heurts secs et rapides, comme d'un doigt replié frappant sur le bois, puis des coups de poing, puis des grattements tout à fait comparables à ceux que produisent les griffes. Ces grattements semblaient toujours provenir de dessous la table.

Enfin, il y eut des lévitations assez longues, se prolongeant parfois près d'une demi-minute. Comme toujours en pareils cas, la main appuyée sur le meuble pendant qu'il était en l'air, rencontrait une résistance élastique.

La table cédait, puis remontait un certain nombre de fois. Elle retombait ensuite brusquement.

Ces phénomènes sont de règle au début des expériences, ils ne présentent d'autre intérêt que d'attester parmi les assistants la présence d'un médium, mais un médium très ordinaire suffit pour les provoquer.

Toutefois, leur intensité, la docilité avec laquelle ils semblaient répondre aux demandes, me faisait bien augurer de la suite.

Cependant, j'étais loin de m'attendre à ce que je vis :

Nous étions assis autour de la table, au milieu de la pièce, à 2 mètres environ du placard dont j'ai parlé ; les sièges étaient disposés de telle sorte que la table n'était entourée que de trois côtés.

Il n'y avait personne du côté du placard.

A la demande du capitaine de L... les deux portes, qui, à vrai dire, n'étaient que poussées, s'ouvrirent, laissant voir l'intérieur rempli de linge, de vaisselle et d'autres objets. Une nappe qui était à l'intérieur, pliée sur une étagère, fut lancée par une main invisible, et se déployant en entier, vint retomber sur la table qu'elle recouvrit complètement.

Un verre prit le même chemin, bientôt suivi par un carafon, et celui-ci, se rapprochant du verre à la distance convenable et s'inclinant doucement, y versa une certaine quantité de son contenu, de l'eau-de-vie, comme je pus m'en rendre compte par la suite.

Puis, toujours à la demande du capitaine de L..., les objets les plus divers s'élancèrent des étagères et vinrent nous bombarder, nous atteignant presque toujours à la tête, mais sans nous faire le moindre mal. Et je pus noter à cette occasion un détail typique qui, à lui seul, écarterait toute idée de fraude, quand bien même cette idée ne devrait pas être écartée à priori, étant donné le caractère des assistants : les objets ainsi lancés *n'obéissaient pas aux lois de la pesanteur*.

Comme il était facile de s'en rendre compte, car quelques-uns franchissaient plus de 4 mètres avant d'atteindre le but, ils ne décrivaient pas une trajectoire courbe, comme ils auraient dû le faire normalement. La flèche de cette trajectoire était toujours égale à zéro, quelle que fût la distance parcourue.

De plus, fait encore plus singulier, ces projectiles très variés, serviettes roulées, paquets de ficelles, etc., atteignaient le but avec une vitesse considérable, et cependant ne le heurtaient jamais.

Si, par exemple, un paquet de ficelle (il y en avait beaucoup et de toutes les dimensions, ainsi que des paquets de bourrelets, le père de notre hôte ayant exercé la profession de tapissier), si, dis-je, un paquet de ficelle ou tout autre objet venait vers nous, semblant

lancé avec une très grande force, on était tout surpris de ne ressentir *aucun choc*. Le projectile vous touchait seulement, puis tombait à terre. Bref, il se comportait *comme s'il n'y avait pas eu de vitesse acquise*.

Enfin autre détail encore plus anormal :

Les personnes présentes n'étaient pas les seuls buts visés. Les projectiles *bombardaient* toute la pièce et notamment le dessus de la cheminée, qui en fut bientôt couvert. Or, pour parvenir à leur point d'arrivée, les objets lancés, s'ils avaient suivi la ligne droite, auraient rencontré divers obstacles, notamment des vases et des bibelots extrêmement fragiles et nombreux dont le dessus de la cheminée était garni.

Eh bien, jamais aucun de ces objets ne fut renversé, ni même, semble-t-il, touché! Les projectiles qui, sortant du placard, venaient tomber au milieu d'eux, évitaient donc les obstacles et décrivaient des courbes *dans le plan horizontal*.

Mais ce n'est pas tout.

A plusieurs reprises, ayant reçu sur le front un peloton d'une grosse cordelière dont une extrémité s'était déroulée, je m'en saisis. Le peloton repartait alors vers une extrémité de la pièce en se dévidant, et je sentais à l'autre bout du câble une traction énergique opérée, soit d'une façon continue, soit par saccades, me donnant absolument la sensation *d'une main tirant pour me faire lâcher prise*. Je rappelle que la pièce, sans être inondée de lumière, était assez éclairée pour que l'on pût aisément distinguer la position et les mouvements de chaque personne.

En dehors de ces phénomènes singulièrement complexes, il me fut donné d'observer dans les mêmes circonstances des lévitations de personnes tout à fait intéressantes.

La petite Jeanne et Mme de L... en furent tour à tour l'objet.

Si Mme de L... étant assise sur une chaise ordinaire, la fillette lui tenait la main ou était en contact avec elle d'une façon quelconque, le siège quittait le sol, se maintenait à une certaine hauteur, d'environ un mètre, puis, se déplaçant horizontalement d'une quantité à peu près égale, allait se placer sur la table située à droite contre le mur, que j'ai décrite plus haut.

Si, pendant ces divers mouvements, je posais la main sur le dossier de la chaise, je sentais celle-ci s'élever lentement, comme soulevée par une force élastique que j'ai déjà notée. Le siège et la personne qui l'occupait oscillaient légèrement pendant l'ascension, puis, parvenus à la hauteur de la table, s'y transportaient d'un mouvement rapide et sans hésitation.

Le phénomène se produisait d'une façon identique avec la petite Jeanne lorsqu'à son tour elle se plaçait sur la chaise, si Mme de L... se mettait en contact avec elle.

D'où il était aisé de conclure, comme j'ai pu m'en convaincre par la suite, que toutes deux possédaient à un degré à peu près égal la qualité de médium.

Je voulus étudier d'un peu près le mécanisme de la lévitation à l'aide de la fillette.

M'asseyant moi-même je la plaçai debout, chacun de ses pieds reposant sur un de mes genoux, et je saisis ses jambes à la hauteur des chevilles.

Mme de L... à côté de moi lui tenait la main. Bientôt, je sentis le poids de l'enfant diminuer progressivement, jusqu'à ce que la pression exercée sur mes genoux cessât complètement d'être perceptible ; puis, le corps s'éleva lentement, comme s'il eût été soulevé, tiré par en haut. Chaque fois que je lui demandai ce qu'elle éprouvait à ce moment, l'enfant me répondait qu'on *l'enlevait par-dessous les bras*.

Tels sont les faits dont j'ai été témoin à Fontenay. Je ne parle que pour mémoire des très nombreuses lévitations que j'ai vu se produire parfois en plein jour et en pleine lumière, chez le capitaine de L... avec le seul concours de sa femme.

Beaucoup, je le sais, suspecteront ma sagacité et demeureront convaincus que je me suis laissé tromper ; je ne chercherai pas à les convaincre du contraire ; je sais que certains esprits de très bonne foi ne peuvent admettre la réalité de ces phénomènes. Je serais peut-être comme eux, si je ne les avais pas vu se produire dans des conditions où, je l'affirme, toute idée de mystification doit être absolument écartée. »



Blake.



ÉCHOS ET NOUVELLES

L'enquête du « Matin » sur « Le Grand Doute ».

Le Matin a continué à publier ses entrevues et ses articles sur les phénomènes médiumniques. Nous allons donner un résumé de ces nouvelles publications.

Mme R. Nœggerath

— La mort n'existe pas. Tout n'est qu'évolution et effort vers la lumière, vers la liberté.

Ainsi, d'une voix tremblante d'émotion extasiée, me parlait hier Mme Nœggerath, que ses amis considèrent comme la doyenne des spirites.

Dans le clair-obscur d'une petite chambre, rue Milton, Mme Nœggerath révélait une face douce et fine que, durant quatre-vingt-sept années, la cruauté patiente du temps n'avait pu déshonorer. Et elle disait, d'une voix couverte, qui, parfois, s'exaltait jusqu'aux intonations de la prière, des choses merveilleuses. Et c'est sa vie tout entière, suspendue aux mystères de l'au-delà, qu'elle dévoilait là, comme elle le fit tant de fois pour consoler ceux qui souffrent ou désespèrent; car, dans son simple logis, des douleurs sanglotantes viennent chaque jour implorer le dictame de sa parole.

Pour Mme Nœggerath, le mystère n'existe pas. Elle évolue avec une certitude troublante dans les espaces interplanétaires et nul doute ne saurait l'effleurer.

— Oui, répétait-elle, la nature tend irrésistiblement à se libérer de l'obscurité, pour se transformer dans la lumière. Voyez la graine qui s'évade des ténèbres de l'humus, voyez la chenille qui veut des ailes, voyez l'oiseau qui brise son œuf pour, bientôt, monter dans l'azur. Il en est de même pour l'homme : en ses vies successives, il monte, plus ou moins vite, selon la qualité d'amour qu'il sut conquérir, vers une humanité plus haute et moins matérielle, vers des planètes supérieures...

Le professeur Morselli

(*Lettre de Gênes au « Matin ».*)

L'illustre professeur Morselli, directeur de la clinique psychiatrique de l'Université de Gênes, m'a reçu très aimablement dans son élégant cabinet de travail de la rue Assarotti.

Le professeur Morselli était parfaitement au courant de l'enquête du *Matin*; nous entrâmes donc en matière sans autre préambule.

— Ayant assisté à un grand nombre de séances, je suis convaincu de l'authenticité de la plupart des phénomènes, surtout des phénomènes physiques ou mécaniques.

« Certes, tous les médiums, notamment les professionnels, s'adonnent à la fraude, et la Paladino elle-même trompe parfois ceux qui assistent à ses séances, en substituant de faux phénomènes aux phénomènes véritables qu'elle est capable de produire. Mais la fraude n'infirme pas la phénoménologie très compliquée, ni de la Paladino ni des autres médiums.

— Comment expliquez-vous ces phénomènes ?

— Ce n'est pas facile de répondre brièvement à cette demande. Cependant, je m'efforcerai de vous contenter.

« Les phénomènes médiumniques et spirites peuvent être divisés en deux groupes. Le premier groupe comprend les phénomènes subjectifs ou intramédiumniques, dont le plus important est la « personnification ». Pour ce groupe, peuvent valoir les explications fournies par la physio-psychologie et par la psycho-pathologie, non sans admettre cependant que certains phénomènes trouveront leur explication dans la psychologie dite supernormale, à base de télépathie, etc.

« Pour l'autre groupe de phénomènes, dits objectifs ou extramédiumniques, parmi lesquels on compte les actions à distance, les apparitions en séance, les matérialisations, je ne pense pas qu'on puisse démontrer l'intervention d'intelligences ou de forces psychiques étrangères au médium, et, pour le moment, on doit se borner à admettre la possibilité de projections de forces émanant de la personne même du médium.

« Naturellement, même dans cette hypothèse, il reste des points obscurs. En tout cas, la science ne peut plus désormais se refuser à admettre la réalité d'un grand nombre de ces faits, sous réserve, cependant, d'en établir la nature.

— Que pouvez-vous dire, par exemple, du phénomène de la lévitation des tables, qui est l'un des plus simples.

— Ce phénomène, comme vous savez, représente l'*a b c* du spiritisme. Là-dessus, il n'y a plus de doute possible : la table se lève toute seule, sans trucs ni tromperies, et reste suspendue jusqu'à soixante-dix-huit secondes. J'ajouterai même qu'ici, à Gênes, un jeune poète, médium excellent, a fait remuer une caisse du poids de 180 kilogrammes. Le phénomène, je vous le répète, est authentique et réel.

M. Jules Bois

Je vais peut-être étonner vos lecteurs; mais, à propos de ce que vous appelez le « grand Doute », j'ai acquis une *certitude*. La voici : Les phénomènes, dits mystiques, occultistes, spiritiques, théosophiques — c'est-à-dire le merveilleux ou le miracle moderne — n'ont aucun rapport avec l'au-delà, l'existence d'un Dieu, l'immortalité ou la survivance de l'âme. Ces problèmes ne seront *jamais* résolus par la démonstration de ces faits; car ceux-ci sont l'œuvre, consciente ou non, de l'homme lui-même, de l'homme vivant. Ils résultent d'énergies inconnues ou de combinaisons de forces

connues déjà. Aucune intervention extérieure n'est nécessaire autrement que comme excitation et jamais comme cause. Le *miraculé* est *miraculant*; celui qui est l'objet du miracle le produit.

C'est un grand soulagement pour la raison que de séparer la métaphysique — c'est-à-dire les dissertations, les hypothèses sur l'Inconnu et l'Inconnaissable — d'avec la « Métapsychique », ou étude des phénomènes dits miraculeux. Ce terme de « métapsychique » est déjà accepté par les universitaires, les psychologues et les savants; le grand public ne tardera pas à l'admettre. « Métapsychique », ce terme a été formé sur le modèle de « métaphysique », qui désigne, d'après Aristote et ses commentateurs, les sujets au-dessus, au delà de la physique; de même, la « métapsychique » embrasse les phénomènes situés un peu plus loin que ceux de la psychologie ordinaire. Exemple : la mémoire est « psychique », la clairvoyance est « métapsychique ». La « métapsychique » remplace le spiritisme et l'occultisme, termes désuets et inexacts, car ils impliquent l'existence mystique, apriorique, inutile, d' « esprits » ou autres entités imaginaires : la métapsychique, dis-je, positive et critique, remplace le spiritisme et l'occultisme, comme l'hypnotisme a remplacé le magnétisme, comme la chimie a remplacé l'alchimie.

Le domaine de la « métapsychique » est très étendu, il ne renferme pas que des faits exacts, mais aussi des illusions et des impostures. Si vous vouliez une indication sommaire pour vous guider dans ce chaos que l'on commence à classer, je vous dirai : La plupart des phénomènes *intellectuels* sont vrais et réels, la plupart des phénomènes *physiques* sont faux et simulés...

Tous ces prodiges, simulés ou non, véridiques ou non, n'ont lieu qu'en présence de « sujets » délicats, capricieux et sensibles, qui reçoivent jusqu'ici le nom assez mal choisi de « médiums ». Il y a relation constante entre le médium et son prodige. Le premier est cause du second, car le second est toujours contenu dans le premier, et, sans le premier, le second n'apparaît jamais. Les « maisons hantées », par exemple, se réduisent à des « médiums hanteurs ». Le médium s'en va, la maison redevient calme; il émigre dans un autre domicile, ce domicile est hanté à son tour; il revient à la maison primitivement troublée et retournée à l'ordre depuis son absence : sa présence y ramène les désordres. Ces observations sont aujourd'hui définitivement établies. La clairvoyance n'existe pas sans le clairvoyant; la table ne frappe des coups intelligents, le crayon n'écrit des messages, ou ne dessine des images que si un ou des médiums y mettent la main. Je vais plus loin. La clinique ou la source miraculeuse ne guérissent que si le sujet détient ce don particulier du miracle.

Mais comment se fait-il que le médium prétende n'être pas maître de son miracle, et que ce miracle s'accomplisse parfois sans sa volonté et même contre sa volonté ? C'est que le fait « métapsychique » est régi non par la conscience et la raison, mais par le subconscient et l'automatisme. Le somnambule se lève et marche sans le savoir, sans le vouloir, sans être conduit par un motif dont il ait conscience. Il en est de même pour les actes du médium. Ils tiennent du rêve, quoique le médium soit parfois éveillé. Le médium est un « aliéné » dans le sens étymologique du mot; il a dévêtu sa personnalité, ou bien sa personnalité est en quelque sorte liée et spectatrice. Les forces qui sont en lui, intellectuelles ou physiques, agissent en lui et devant lui, sans qu'il lui semble y prendre part. Le médium est, de plus, suggestible; il est le réceptacle des énergies ambiantes, la lentille convergente des pensées et des forces qui rayonnent vers lui. Examinez les communications intelligentes des tables ou des crayons automatiques. Elles ne reflètent que les pensées du médium (parfois les plus secrètes, les moins connues de lui-même, des souvenirs endormis, des tentations étouffées), ou que les pensées du groupe, combinées dans l'inconscience du médium. Jamais quelque chose d'extrahumain, de surterrestre, ne se manifeste. La « métapsychique » ne nous fait pénétrer que dans l'en-deçà. L'au-delà nous est clos...

Professeur C. Lombroso

(Par lettre de Turin au Matin)

Après avoir recueilli sur les expériences d'Eusapia Paladino l'avis du professeur Morselli, de Gênes, j'ai voulu interroger à ce sujet l'illustre professeur Lombroso, de l'Université de Turin.

Le savant m'a reçu avec la plus grande amabilité, et il s'est mis très volontiers à l'entière disposition du *Matin*.

— Comment expliquez-vous les phénomènes présentés par la Paladino ?

— De la façon la plus simple. Eusapia Paladino a le pouvoir de produire ces phénomènes grâce à l'hystérisme dont elle est frappée et à des altérations cérébrales déterminées par un traumatisme dont elle a souffert vers l'âge de trois ou quatre ans.

» En effet, Eusapia présente au pariétal droit une lésion qui ressemble à un véritable trou; pendant ses accès spirites, il se dégage de ce trou une exhalaison gazeuse d'une couleur spéciale, exhalaison qu'on peut très bien distinguer.

» En outre, la Paladino est un être hystérique, suggestionnable et hypnotisable par nature. »

— Avez-vous, monsieur le professeur, assisté à beaucoup d'expériences spirites ?

— A une centaine, au moins. J'en ai vu à Milan, à Gênes, à Naples, à Turin et à Venise.

— Voulez-vous me communiquer, à leur sujet, vos impressions ?

— Avec plaisir. Je suis parfaitement convaincu de l'authenticité des phénomènes présentés par la Paladino; cependant, lorsqu'elle n'est pas en état de pouvoir les reproduire parfaitement, elle a la faiblesse de recourir à des « trucs ».

» Je suis aussi convaincu que, d'ici quelques années, le célèbre médium ne réussira plus dans ses expériences. La force spirite dont elle est dotée s'éteint, en effet, très lentement, mais progressivement. Je n'affirme pas ceci au hasard; dès à présent, la Paladino ne produit presque plus l'apparition des images, ce qu'elle faisait

assez aisément auparavant. Elles ne sont actuellement reproduites par elle qu'à l'état embryonnaire, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas bien définies.

» Mais il y a plus encore. Un jour, j'ai pu assister au voyage aérien d'un pot de fleurs du poids de 15 à 20 kilogrammes. Ce pot, placé à la distance de quelques mètres de nous, s'est d'abord levé, puis il a plané sur nos têtes, pour venir enfin se poser sur la table...

» Une autre fois, par exemple, j'ai eu le bonheur de revoir ma mère, que j'ai pu embrasser, et à laquelle j'ai même pu parler.

» Quant à la lévitation des tables, on a prouvé que le poids de la Paladino s'augmente du poids de la table; et, cependant, le médium ne touche pas la table!

— La science peut-elle dévoiler le mystère qui entoure ces phénomènes ?

— Pour quelques-uns, oui ; mais pour d'autres, la science ne le peut pas. Pour ce qui est de la lévitation des tables et d'autres phénomènes semblables, il n'y a plus de doute possible...

— Vous croyez, pour conclure, à beaucoup de ces phénomènes ?

— Assurément. Je puis vous garantir que la lévitation d'une table, aussi bien que le transport d'objets à distance, se produisent sans truc d'aucune sorte. Je vous répète cependant que, actuellement, Eusapia Paladino « truque » plus souvent. Elle s'affaiblit ; elle se trouve de plus en plus dans des conditions de force qui ne lui permettent pas de reproduire tous les phénomènes qu'on lui demande. »

Encore les grêlons-médaillons de Remiremont

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Sous ce titre, la *Semaine religieuse de Saint-Dié* publie la lettre suivante de M. le curé de Saint-Étienne-lès-Remiremont, au sujet des fameux « grêlons-médaillons » dont nous nous sommes déjà occupés (1):

« Monsieur le Directeur,

« Jusqu'ici j'ai gardé un silence absolu sur les faits qui se sont passés le dimanche de la Trinité à Saint-Étienne et à Remiremont.

» Comme je suis le seul ecclésiastique qui ait vu des grêlons désormais historiques, je crois qu'il est de mon devoir d'en dire un mot.

» Si je donne des détails circonstanciés sur l'emploi de mon temps pendant cette soirée du jour de la Trinité, c'est pour montrer que j'avais toutes les allures du Thomas dont j'ai suivi les traces au Cénacle.

» J'étais seul dans mon presbytère. Mon vicaire avait été appelé pour régler des affaires de famille. Souffrant d'un rhumatisme au genou, je m'étais installé le plus commodément possible pour loger dans ma tête le gros *Traité de Géologie* de M. de Lapparent (pesant au moins quatre kilos).

» J'avais à peine tourné quelques feuillets sur la formation de la glace, que j'entendis la porte s'ouvrir brusquement. Mlle Marie André, ne voyant personne, me criait du corridor : « Monsieur le curé, Monsieur le curé ! » Comme je ne m'emballe pas facilement, je lui répondis de ma place : « Est-ce que le feu est à la maison ? »

» Rassuré sur ce point, j'étais resté sur mes positions. Mais elle cria plus fort : « Monsieur le curé, venez vite, ça fond... »

» Mlle André fit de nouvelles instances, et je me décidai à me lever pour aller au corridor où elle se tenait debout.

» — Regardez, me dit-elle, voilà l'image de Notre-Dame du Trésor imprimée sur les grêlons.

» — Allons, allons, lui dis-je, ce n'est pas à moi qu'on raconte des histoires pareilles. »

» Pour la contenter je jetai un regard distrait sur les deux grêlons étalés sur sa main. Mais comme je ne voulais rien voir et que, du reste, comme presbyte, je ne le pouvais pas, je me détournai pour aller rejoindre mon gros traité de géologie. Elle insista : « Je vous en prie, mettez vos lunettes. » Je les adaptai et vis bien distinctement, sur la face des grêlons légèrement bombés dans le centre, tandis que les contours étaient plus frustes, *un buste de femme, avec une robe évasée au bas, comme une chape d'officiant :* je serais peut-être plus exact encore, si je disais qu'elle ressemblait à la Vierge des Ermites. Les contours de l'image étaient un peu creux comme si on les avait dessinés avec un poinçon, mais très hardiment tracés.

» Mlle André voulait me faire remarquer certains détails du costume, mais je refusai de regarder plus longtemps. J'étais honteux de ma crédulité, bien convaincu que la sainte Vierge ne s'occupait guère d'instantanés sur les grêlons. Je lui dis ensuite : « Mais vous ne voyez donc pas que ces grêlons sont tombés sur des végetaux, et que ceux-ci s'y sont imprimés. Emportez vos grêlons, ça ne prend pas avec moi. » Je retournai à mon gros livre, sans faire attention à ce qui venait de se passer.

» Mais j'étais distrait par ces grêlons de forme si bizarre. J'en amassai trois pour les peser, sans les regarder de près. Ils pesaient 180 grammes. L'un d'eux était parfaitement rond, comme les boulets dont se servent les enfants, et faisant cercle autour, une bavure comme s'il sortait d'un moule.

» Pendant mon souper (j'étais seul), je me dis : *Tout de même*, ces grêlons sont singuliers de forme, et une empreinte si régulière sur les deux que j'ai examinés ne peut guère être l'effet du hasard.

» Mais je me raidis bien vite contre toute idée de surnaturel, j'étais honteux d'y avoir songé seulement un instant. L'orage passé, je me levai de table pour aller constater les dégâts du potager. Je ne me pressais

(1) Voir les numéros des 1-16 janvier (p. 25) et du 1er février (p. 47).



guère, car je supposais avec raison que tous les légumes étaient hachés.

» Point. En faisant le tour des allées, je ne remarquai qu'une très petite branche d'arbre cassée. Mais, par contre, le sol n'était qu'un vaste écumoire, dont les trous de trois à cinq centimètres de profondeur ressemblaient à des pas d'un gros chien. Ces trous restèrent visibles pendant plus de deux mois aux endroits où la terre n'avait pas été remuée, notamment sous les arbres.

» Ces grêlons n'avaient pas été inoffensifs partout, car sur les toits des usines, 1.400 grandes vitres, dont les éclats allèrent se loger sur les métiers, causèrent par leur chute des dégâts assez sérieux, excepté toutefois dans la bourse des vitriers.

» D'après des renseignements que je crois exacts, la bande de terrain visitée par les gros grêlons n'avait pas plus d'un kilomètre de large, allant du Saint-Mont au fort de Remiremont, traversant les établissements industriels de Saint-Étienne. Quelques-uns s'égarèrent seulement jusqu'à Moulins (Saint-Nabord). Mais on n'en vit ni à Saint-Amé ni à Dommartin, ni dans le village le plus rapproché de l'église de Saint-Étienne, qui n'est cependant distante que d'un kilomètre.

» Ce qui m'a paru digne de remarque, c'est que ces grêlons qui devaient être précipités violemment à terre, conformément aux lois d'accélération de la vitesse des corps, paraissaient jetés seulement de quelques mètres de hauteur et n'avoir que la vitesse initiale d'un corps qui tombe.

» Vers sept heures et demie, le bruit se répandait dans les environs du presbytère que beaucoup de personnes avaient remarqué l'image de Notre-Dame du Trésor sur les grêlons, et que bon nombre avaient une forme de médaillons. Les enfants en ramassaient dans leurs tabliers et les montraient à leurs parents qui constataient la présence de la même image. Les uns voyaient même des détails, comme la couronne de la Vierge, de l'Enfant-Jésus, les franges de la robe. Était-ce un fruit de leur imagination ?...

» Laissant de côté ces détails, il est hors de doute que la plupart des grêlons examinés portaient distinctement l'image de Notre-Dame du Trésor.

» Le lendemain matin, les laitiers, à leur retour de Remiremont, rapportaient que beaucoup de personnes de la ville avaient fait la même remarque.

» Le témoignage historique devenait par là indiscutable. Le dimanche suivant, après la messe et le chant de la Congrégation, je demandai à ces demoiselles s'il en était parmi elles qui eussent vu des grêlons avec l'empreinte de la Vierge. Sur soixante-cinq, dix m'affirmèrent qu'elles l'avaient bien vue. Après les Vêpres, je recueillis encore cinquante signatures de gens bien convaincus de la vérité de leurs observations. Je ne donne pas d'importance à ces signatures, que je pourrais être soupçonné d'avoir provoquées, mais elles ont été spontanées.

» Savants, mettez-vous à la torture pour expliquer ces faits par des causes naturelles, vous n'y arriverez pas. Ce qui reste, c'est que si la municipalité de Remiremont, pour des raisons profondes que je n'ai pas à apprécier, a interdit la magnifique procession qui se préparait, l'artillerie céleste a fait, le jour de l'Octave, à la même heure, une procession verticale qui n'a pu être interdite... »

L'Abbé Gueniot,
Curé de Saint-Étienne-lès-Remiremont.

Un accident mortel préannoncé par un rêve.

Les journaux de New-York publiaient, le premier jour du mois courant, un fait très caractéristique de télépathie, qui a été immédiatement câblé à la plupart des journaux de Londres ; nous le rapportons tel qu'il a été publié par le *Daily Express*, dans son numéro du 2 avril :

« Un accident qui causera probablement la mort de M. William Cooper, représentant en Amérique de la maison Bartrum, Harvey et C°, les fabricants d'étoffe de laine de Londres, avait été étrangement préannoncé par deux rêves au cours de la nuit précédente.

» Mme Ella Cooper, sa mère, qui vit à Philadelphie, rêva voir son fils tué par un tramway dans une rue de New-York. Elle se réveilla en proie à une grande agitation et ne put depuis fermer l'œil pendant plusieurs heures. Quand enfin elle se rendormit, le rêve se répéta avec une netteté si frappante, que Mme Cooper entra dans une excitation extrême, et insista pour prendre le premier train pour New-York, afin de s'assurer qu'aucun mal n'était arrivé à son fils.

» Quand elle arriva ici ce matin, elle prit le tramway qui mène de la 23e rue à Brodway. Au moment où le train traversait la 7e avenue, Mme Cooper vit un rassemblement qui s'était formé autour d'un homme qui venait d'être renversé par un tramway. Elle traversa rapidement la foule et reconnut dans l'homme blessé son fils. Elle se jeta à genoux à côté de lui tant qu'il n'eut repris connaissance et qu'il put être transporté à un hôpital. Il semble peu probable que le malheureux puisse survivre à ses blessures.

» Mme Cooper dit avoir été prévenue de semblable façon de malheurs antérieurs. »

La Société américaine des recherches psychiques ne manquera certainement pas d'ouvrir une enquête approfondie sur ce cas de rêve prémonitoire, qui, s'il est bien documenté, est certainement l'un des plus caractéristiques et extraordinaires que l'on connaisse.

Mme Nœggerath.

Mme Rufina Nœggerath, que les spirites de Paris appelaient « Bonne Maman », et dont nous publions plus haut l'interview que lui prit dernièrement un rédacteur du *Matin*, est morte le 15 avril, à Paris, à l'âge de 87 ans. Elle était Belge de naissance. Jolie merveil-

leusement — écrit d'elle Léon Denis — adulée de tous et riche, Mme Nœggerath assista, à 40 ans, au naufrage effroyable de tout son bonheur. Veuve et complètement ruinée, elle trouva une consolation dans ses nouvelles croyances.

« Ce fut une chose extrêmement belle — ajoute Léon Denis dans l'entrefilet nécrologique qu'il publia sur elle dans un grand journal parisien — que la vie de cette femme qui, à 87 ans, à cet âge des égoïsmes inconscients, donnait tout d'elle-même : sa fortune et son cœur. Sans défaillance, elle consacra quarante années à répandre autour d'elle ces vérités spiritualistes, encore



Mme R. Nœggerath.

Photographie prise par un rédacteur du *Matin* quelques jours avant sa mort.

méconnues ou raillées par beaucoup, ces vérités, à qui appartient pourtant l'avenir, car elles ont pour appui la science expérimentale, la philosophie la plus haute et la morale la plus pure. »

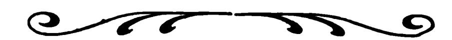
Je la visitai quelques jours avant sa mort. Elle était assise sur son lit, qu'elle ne quittait plus depuis bientôt un mois, mais elle paraissait bien portante ; sa douce figure était comme spiritualisée. Elle gardait toutes ses facultés intellectuelles ; elle était même moins portée que d'habitude aux idéalités abstraites, et je fus bien un peu étonné de lui entendre dire :

« Je sais bien que vous êtes toujours dans le doute, mais vous cherchez sincèrement la vérité. D'ailleurs qu'importe le spiritisme ? Ce qui importe c'est de bien comprendre que l'homme, comme toute la création, suit les lois de l'évolution. »

Et elle me développait à ce sujet les idées mêmes qu elle avait fait connaître; quelques jours auparavant, à un collaborateur du *Matin*. Avec quelle douce satisfaction elle s'arrêtait à me montrer comment le ver, rampant sur la terre, se renferme dans son cocon — sa tombe ! — pour en sortir sous la forme d'un beau papillon, qui garde toutefois encore quelques caractéristiques de son existence précédente ! Cette analogie entre ce qui est physiologique et ce qui devrait être purement psychologique — analogie nécessairement un peu trébuchante et qu'il ne faut pas avoir l'indiscrétion de pousser trop loin — avait pour la mourante l'enchantement d'un beau coucher de soleil, qui semble promettre une aurore rayonnante pour le lendemain...

Une foule d'amis accompagna le corps de « Bonne Maman » au Père Lachaise, où M. Léon Denis et d'autres orateurs lui donnèrent le dernier « au revoir ! »

C. V.





LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Une conférence du Professeur Boutroux sur le « Moi Subliminal ».

Un public nombreux assistait, le 24 mars dernier, à la conférence de M. Émile Boutroux, membre de l'Institut de France, professeur à l'Université de Paris, sur « le Moi Subliminal ». Cette conférence avait lieu par l'initiative de l'Institut Général Psychologique.

Le conférencier a débuté en faisant remarquer la haute importance de cette question qui est d'une actualité palpitante, surtout en Amérique, et qui a un intérêt pratique, philosophique, religieux même. Avant 1885, cette question était à peu près inconnue à la psychologie ; encore à présent, il se trouve un très grand nombre de psychologues et de neurologues pour nier les formes anormales et extraordinaires de la conscience, pour réduire tout phénomène subconscient à la manifestation d'une connaissance qui avait été emmagasinée dans notre conscience d'une façon parfaitement normale, et qui, partant, n'est extraordinaire qu'en apparence. Mais maintenant les études les plus positives forcent à prendre au sérieux cette question : l'hypnotisme, le magnétisme, le dédoublement de la personnalité, etc., nous dévoilent autant de côtés ignorés de notre être.

Dès 1884, le Professeur Richet pouvait écrire : « Peut-être qu'à côté et au-dessus de l'automatisme somatique, il y a un automatisme psychique. » Deux ans après, Frédéric Myers commençait à faire de cette idée toute une philosophie ; en France, Pierre Janet, Flournoy, Grasset et d'autres étudiaient sérieusement la question. Toute une vie souterraine de notre être se manifestait petit à petit, une vie qui n'avait encore été devinée que par les poètes de la philosophie, par exemple, par Pascal, qui demandait à Dieu : « Pardonnez-moi mes fautes cachées », c'est-à-dire celles dont la conscience normale n'avait pas eu connaissance.

Mais pour Myers et pour ses disciples, le Subliminal n'est pas, comme pour la plupart des psychologues français, une conscience inférieure, malade, dégradée ; mais une conscience supérieure, nantie de facultés supernormales.

Le conférencier s'étend ici beaucoup sur les idées de Myers sur l'inspiration, le génie, etc., qui auraient une origine subliminale plutôt que superliminale ; il touche aussi à ses théories sur les facultés télépathiques du Subliminal, mais sans s'y étendre beaucoup.

Le conférencier semble dominé par la préoccupation de montrer que si ces études peuvent amener à des constatations scientifiques intéressantes, elles ne peuvent avoir aucune influence sur la religion, dont les bases ne sont pas de nature expérimentale. Toutefois, l'orateur n'a pas de difficulté à reconnaître que, si la subconscience existe, la métaphysique reprend de son importance ; elle cherche à trouver le travail psychologique, antérieur peut-être à la naissance même, et qui a constitué ce qui est notre âme.

« Etre c'est agir, conclut le conférencier, et agir c'est croire. »

Il nous est naturellement impossible de donner ici autre chose qu'une idée bien incomplète et imparfaite de la conférence de M. Boutroux. L'impression générale qui se dégage de ses paroles, c'est, avons-nous dit, que l'éminent philosophe était un peu retenu par le poids même des doctrines religieuses qu'il paraît accepter : mais sa conférence est surtout très intéressante comme une manifestation du chemin que font les idées des Myers, des Sidgwick, etc., sur le *Subliminal Self*, chez les représentants les plus orthodoxes de la philosophie contemporaine.

Un prix de 2.000 francs pour le soulèvement d'un objet sans contact.

Le Matin, *de Paris, publiait dans son numéro du 19 avril courant, l'article suivant de M. Gustave Le Bon :*

L'enquête sur certains phénomènes spirites, inaugurée par l'article que j'ai publié dans le *Matin*, n'a produit aucun résultat bien net. On a échangé des affirmations contradictoires, et la science n'est fixée sur aucun des points en discussion.

L'amas de faits merveilleux qui nous sont présentés de tous côtés ne saurait entraîner nulle conviction scientifique. Sur aucun des points en discussion, il n'a été possible de fournir une expérience à l'abri de la critique. On rendrait un grand service à la science en isolant un phénomène bien net et en mettant son exactitude en évidence par des expériences catégoriques.

Prenons un seul de ces phénomènes, celui du soulèvement, sans contact, d'objets par le médium. Dans l'interview de M. le professeur Morselli, ce dernier assure que ces soulèvements sont l'*a b c*. Ce qui veut dire, sans doute, qu'on les reproduit très facilement.

Démontrer rigoureusement un tel phénomène impliquerait l'existence d'une force nouvelle, ce qui constituerait une grande découverte, qui pourrait être le point de départ de beaucoup d'autres.

Supposons un objet de forme déterminée, une sphère ou un cube, par exemple, posé sur une table. Obtenons qu'un médium puisse, sans le toucher, le soulever de quelques centimètres, devant plusieurs témoins compétents et qu'un photographe prenne une image instantanée de l'objet soulevé. Si la photographie le montre, en effet, maintenu en l'air sans contact, nous

serons bien certains que les spectateurs n'auront pas été victimes d'une illusion suggestive, et le problème dit de la lévitation sera définitivement résolu.

Mais si aucun médium ne peut réussir cette expérience, on sera convaincu, au contraire, que les assistants sont victimes d'illusions ou de fraudes, analogues à celle consistant à déplacer le plateau d'un pèse-lettre avec un cheveu tenu entre les mains.

Je considère cette expérience d'un objet soulevé sans contact comme capitale, et j'offre un prix de 500 francs au médium qui la réalisera dans les conditions que je viens de dire. Je choisirai comme témoins trois savants d'autorité reconnue et comme photographe celui du *Matin*.

Bien que l'on déclare cette expérience l'*a b c* des phénomènes spirites, je doute très fort qu'elle se soit jamais réalisée. Je base ce doute sur ce fait qu'ayant prié Eusapia de soulever une boîte légère posée sur une table (qu'elle soulevait facilement), elle n'a pu y réussir.

J'entends bien l'objection que vont faire les spirites. Les phénomènes, assurent-ils, ne peuvent se produire que dans une demi-obscurité, qui rend toute photographie impossible. Mais cette objection tombe devant une photographie, que publia récemment une revue, montrant Eusapia à la lumière du magnésium, avec une prétendue matérialisation d'une main au-dessus de sa tête. J'ajouterai même que cette photographie contient la preuve à peu près certaine que les apparitions de mains sont bien dues à la fraude. Le médium y penche visiblement la tête pour rendre plus facile le passage de sa main au-dessus d'elle. Plusieurs spirites convaincus, le docteur Maxwell entre autres, assurent que les phénomènes de lévitation peuvent se passer en plein jour. Je suppose donc qu'il pourra se trouver quelque part un médium désireux de gagner le prix que je propose, et de fixer la science sur un point important. S'il ne s'en présente pas, la question pourra être considérée comme définitivement entendue. Le succès de cette expérience — qu'il soit positif ou négatif — nous en apprendra plus que les vingt séances données récemment par Eusapia devant une société de sciences psychiques, et qui, d'après ce qu'a écrit son président, M. d'Arsonval, n'ont fourni aucun résultat concluant.

Dans mon précédent article, j'avais indiqué, en fournissant quelques exemples, que la plupart des phénomènes spirites devaient être dus à des hallucinations collectives que certains médiums auraient le pouvoir de produire sur leur entourage. On m'a, depuis, cité plusieurs cas à ajouter à ceux que j'ai donnés. Tel, entre autres, celui d'un fakir faisant paraître et disparaître à volonté les objets, alors que des photographies instantanées, faites pendant la disparition des objets, prouvaient qu'ils n'avaient pas bougé. Tel encore l'exemple d'un autre fakir faisant grandir un arbuste devant plusieurs spectateurs, tandis qu'une photographie instantanée montrait que l'arbuste n'avait nullement grandi.

Je crois que l'intérêt principal d'expériences systématiques sur ce sujet sera justement de montrer le rôle immense de la suggestion, rôle tellement prépondérant qu'on ne pourrait l'exagérer. Il serait fort intéressant de montrer scientifiquement que certains individus, évidemment exceptionnels, possèdent un pouvoir de suggestion tel qu'il leur est possible de nous faire croire à l'existence de choses n'ayant aucune réalité.

A côté de ces phénomènes de suggestion, il faut encore citer ceux de prestidigitation. Mon éminent ami, Camille Saint-Saëns, m'écrivait justement, à propos de mon article, qu'un prestidigitateur devrait toujours être témoin des expériences faites avec des médiums. Et il me citait avoir observé au Caire un prestidigitateur transformant en deux poussins un seul, mis dans la main de l'observateur. Dans son voyage aux Indes, M. Ernest Carnot a observé, à deux reprises différentes, un prestidigitateur changeant, dans sa main fermée, une pièce de monnaie en un petit serpent. Il est évident que tous les phénomènes de nos médiums sont beaucoup moins surprenants, en réalité, que ceux observés chaque soir chez un Robert Houdin.

Mais je ne veux pas sortir du but précis de cet article : mettre les médiums, par une expérience bien simple et bien définie, en mesure de prouver qu'ils sont capables ou incapables de soulever un objet sans contact.

GUSTAVE LE BON.

Le Matin *publiait dans son numéro du 16 avril, la lettre suivante adressée à M. Gustave Le Bon par le*



LE PRINCE ROLAND BONAPARTE,
de l'Académie des sciences.

prince Roland Bonaparte, de l'Académie des sciences :

« MON CHER DOCTEUR,

« Je viens de lire votre article du *Matin*, et suis entièrement de votre avis. Vous posez admirablement la

question. J'ajoute 1.000 francs au prix que vous proposez pour voir constater par des personnes qualifiées le phénomène bien net dont vous parlez.

» Agréez, etc...

» *Signé* : ROLAND BONAPARTE. »

Le Matin *du 19 avril publiait les quelques lignes suivantes :*

M. le docteur Dariex, directeur des *Annales des Sciences psychiques*, vient d'écrire au docteur Gustave Le Bon qu'il ajoutait 500 francs au prix proposé par ce dernier. La démonstration catégorique de la tentative aurait, dit-il, un intérêt scientifique considérable.

Avec les 1.000 francs offerts par le prince Roland Bonaparte pour la réalisation de l'expérience proposée, le prix se trouve actuellement porté à 2.000 francs. Les fondateurs souhaitent très vivement qu'il soit gagné.

Souscription pour favoriser la photographie de l'invisible.

« En souvenir de mon fils R. ». . . .	100 francs
Mme L. de Quillacq-Marchand, à Nice.	100 —
Mme Lucie Grange, Dce de la revue *la Lumière*, Paris.	20 —
Mme Albert Vauchez à Genève (Suisse).	50 —
M. Horace Thivet, directeur de l'École de la paix, à Paris	10 —
M. Louis Grosfilley, négociant à Lajoux (Jura)	2 —
Société magnétique d'Angers	20 —
M. Mouroux, à Angers	20 —
Mlle A. Guillon (Monte-Carlo). . . .	10 —
	332 —
Montant des sommes déjà recueillies. .	10.812 —
	11.144 francs

Le nouveau Président et les travaux de la Society for Psychical Research.

On sait que Mme Henry Sidgwick, femme du célèbre psychologue qui fut le premier Président de la Société de Recherches Psychiques, vient d'être nommée elle-même Présidente de cette Société pour l'année 1908. Mme Sidgwick, directrice du Newnham College de Cambridge, est elle-même un psychologue éminent, qui a beaucoup contribué aux travaux de la Société.

C'est dans la séance du 30 janvier que Mrs. Sidgwick a pris possession du fauteuil présidentiel, présentée par Sir William Crookes. Dans cette même séance, Sir Oliver Lodge fit une conférence sur l'Automatisme et la Possession, au cours de laquelle il fit quelques allusions aux récentes expériences de la S. P. R. avec le médium Mme Piper.

A ce sujet, la Présidente déclara qu'elle regrettait que le Conseil ne pût pas encore soumettre aux membres le rapport détaillé de ces séances expérimentales, parce que la maladie de M. Piddington avait considérablement retardé les travaux. Quelques mois se passeront avant que ces rapports puissent être publiés. La Présidente ajouta que ceux qui la connaissaient ne devaient pas être surpris en apprenant qu'elle n'allait pas aussi loin que Sir Oliver Lodge dans l'estimation des résultats des investigations faites dans les dernières années, mais qu'elle pensait qu'on avait obtenu des preuves d'une nature différente de celles obtenues jusqu'ici, et lorqu'on aurait bien étudié le tout, on trouverait qu'on a fait un bon pas en avant.

Du rapport du Conseil de la S. P. R. pour 1907, il résulte que le nombre des membres de la société est resté à peu près stationnaire dans l'année en cours, malgré qu'un grand nombre de membres américains de la Société soient passés à la Branche américaine.

On sait que les principaux travaux de la Société en 1907 se rattachent à la visite de Mme Éléonore Piper en Angleterre. Par suite d'une invitation du Conseil de Direction, Mme Piper vint de l'Amérique et resta en Angleterre six mois — de novembre 1906 à mai 1907— durant lesquels ont été tenues 74 séances, d'une durée moyenne de 2 heures et demie, sous la surveillance d'une Commission désignée dans ce but par le Conseil, et consitant dans la Présidente, Mme Sidgwick, Sir Oliver Lodge, M. J. G. Piddington et M. Frank Podmore. Deux rapports donnant une partie des résultats de ces recherches ont été lus dans des réunions privées de la Société par M. Piddington, et on espère que la dépense de temps, d'énergie et d'argent qu'on a consacrée à ces expériences avec Mme Piper a procuré des matériaux qui présenteront une valeur réelle et permanente pour les recherches psychiques.

On a jugé que pour bien contrôler les résultats obtenus, il était nécessaire d'avoir recours à un examen plus profond que celui employé jusqu'ici au cours des séances qui ont eu lieu en Amérique. Le Conseil a décidé de destiner exclusivement à ces recherches, avec le titre de *Research Officer*, Miss Alice Johnson, qui a été jusqu'ici Editor (directrice) des publications de la Société, en nommant à sa place pour cette dernière charge M. Bickford-Smith.

Lord Railegh, Président de la Royal Society de Londres, vient de faire une donation de 50 livres pour les travaux de la Société des recherches psychiques.

L'Institut Général Psychologique de Paris.

L'Assemblée générale de l'Institut général psychologique a été tenu le lundi 23 décembre 1907, au siège social, 14, rue de Condé, sous la présidence de M. le professeur d'Arsonval, Président de la Société. Ont pris place aux côtés du Président M. Louis Herbette, Vice-Président honoraire et Président de la Commission



administrative, M. Youriévitch, Secrétaire général, MM. Gariel et Giard, membres du Conseil et de la Commission administrative. Une trentaine de personnes étaient présentes.

Le Président donne la parole à M. Louis Herbette pour l'exposé du projet de règlement des sections qu'il a été prié par le Bureau et le Conseil de vouloir bien établir et rédiger. Les sections actuellement existantes sont celle de psychologie artistique, présidée par M. Henri Roujon, la section de psychologie individuelle, la section de psychologie morale et criminelle, qui était présidée par le docteur Brouardel, récemment décédé, et qui le sera maintenant par M. Herbette lui-même; la section de psychologie zoologique, la section des recherches psychiques, que le président demande qu'on nomme dorénavant « section des recherches psychiques et physiologiques », afin de bien indiquer que dans ces recherches psychiques, l'Institut entend employer surtout les méthodes physiologiques — ce qui est décidé.

Deux idées directrices générales ont dominé l'établissement de ce règlement : d'une part, on a entendu laisser, dans le fonctionnement de l'Institut, une certaine autonomie à chacune des sections ; d'autre part on a voulu rattacher ces sections à la direction générale de l'Institut, de telle façon que, dans leur administration financière, rien ne se fasse sans l'assentiment du Bureau, du Conseil et de l'Assemblée générale.

Le règlement concernant l'organisation des travaux, la formation et le fonctionnement des sections est adopté.

M. le Président prie M. Herbette de donner communication du rapport qu'il a rédigé au nom de la Commission administrative.

M. Herbette commence par se féliciter que l'Institut psychologique ait pu franchir la période de fondation avec des ressources restreintes, grâce surtout à certaines libéralités. Maintenant l'Institut a pu tirer de la loterie qui porte son nom un avoir très appréciable, bien qu'on eusse pu souhaiter d'en tirer une somme de beaucoup supérieure ; le chiffre réalisé dès maintenant monte à 427.086 francs en principal, sous réserve du reliquat à ajouter par la liquidation finale des opérations (lots non réclamés, etc.) (1).

Cet avoir, étant placé en valeurs de tout repos (rente sur l'État français et obligations dûment garanties par lui) assure un revenu annuel sur lequel on fera définitivement fonds pour les budgets successifs. La question de reconnaissance à titre d'établissement d'utilité publique se pose dès maintenant. On sait que pour obtenir cette perpétuité de personnalité morale, le Conseil d'État demande que l'on fournisse toutes les garanties d'existence durable.

Les recettes du budget rectifié de 1907 montent à 22 544 francs, dont 5.500 francs de cotisations (2), 400 francs de publicité du Bulletin, 13.644 francs d'intérêt des fonds provenant de la loterie, 3.000 francs versés par M. Youriévitch, qui donne annuellement à l'Institut la somme de 5.000 francs, mais qui a destiné cette année, exceptionnellement, au moins 2.000 francs à des frais se rapportant au groupe des recherches psychiques.

Les dépenses montent à 23.505 francs, dont 5.255 francs pour dépenses afférentes au local, 5.050 francs dépensés pour le Bulletin, 9.900 francs pour traitement et indemnités du personnel, 2.000 francs, frais de correspondance et de bureau, etc., etc.

Le Bilan de prévision pour 1908 ne diffère pas très sensiblement de celui de l'année dernière.

Le Président M. d'Arsonval a présenté ensuite le bilan moral de l'année; il a commencé en disant :

« L'Institut général psychologique, comme vous venez de l'apprendre, a vu s'accroître considérablement ses ressources depuis notre dernière Assemblée générale. Sans doute, nos espoirs avaient été plus vastes encore, mais si nous ne pouvons réaliser dès maintenant les plans exposés dans la demande que nous avons faite au ministre, si nous ne pouvons acheter un immeuble et y organiser des laboratoires, une bibliothèque et un musée psychologiques, du moins pouvons-nous considérer avec satisfaction que les budgets de notre Société reposeront désormais sur de solides assises, et que l'avenir de l'œuvre est complètement assuré.... »

En terminant, M. d'Arsonval propose à l'Assemblée de nommer Président d'honneur de l'Institut M. Louis Herbette, en témoignage de gratitude pour les grands services qu'il a rendus à l'œuvre depuis sa fondation. (Vifs applaudissements.) La proposition est adoptée à l'unanimité.

Le Bureau sortant est réélu à l'unanimité.

Société Universelle d'Études Psychiques

(Section de Paris).

La séance du 16 mars est ouverte à 9 heures un quart par le docteur Le Menant des Chesnais, Président. Elle doit être consacrée tout entière à des communications sur les séances qu'Eusapia Paladino a données à la Société.

Le Secrétaire, M. de Vesme, parle d'abord des origines du médium napolitain, surtout pour répondre à certaines légendes malveillantes qu'on a répandues à ce sujet (1). Il remarque qu'on ne peut attacher qu'une importance relative aux séances en question, car on a dû sacrifier quelques-unes des circonstances favorables pour l'expérimentation au désir qu'on avait de faire assister à ces expériences le plus grand nombre possible

(1) Le produit que l'on escomptait de la loterie était de deux millions environ, mais le grand nombre de loteries qui ont été émises à la même époque n'a pas permis que l'on attint cette somme.

(2) Les cotisations étant de 20 francs, on peut en déduire que les membres de l'Institut sont 275 environ.

(1) Nos lecteurs trouveront sous la rubrique *Les couleuvres* quelques-unes de ses notes ; d'autres paraîtront incessamment quand certains documents officiels seront entre nos mains. *Note de la R.*



de sociétaires. Eusapia doit toutefois revenir à Paris dans l'automne prochain et quelque chose de mieux pourra être alors organisé par la Société.

Le Président fait alors un récit très détaillé de la première séance, en classant par types les phénomènes. Il a pu constater des lévitations de table remarquables en pleine lumière, les transports d'une mandoline, d'un tambourin, d'un guéridon, placés dans le cabinet médiumnique; lui-même a été frappé à l'épaule par trois fortes tapes données par une large main qui a été vue par cinq témoins, alors que la petite main droite du médium était *visible* à son tour et contrôlée par M. des Chesnais lui-même, et la main gauche, également visible, était tenue par le docteur Demonchy, Vice-Président. A plusieurs reprises, une main parut se former dans le cabinet, et agiter les rideaux; plusieurs personnes purent successivement aller la toucher, et leur main fut alors serrée par le membre matérialisé. Grâce à la lumière, on pouvait constater que personne n'était entré dans le cabinet; pendant ce temps les mains d'Eusapia étaient visibles sur la table avec celles des contrôleurs.

Le docteur Ed. Allain, Vice-Président, dit alors :

« Il serait à désirer qu'un médium comme Eusapia Paladino, fût comme la femme de César, qui ne doit pas être soupçonnée. Malheureusement il n'en est rien et au cours de sept séances où j'ai eu plus ou moins à contrôler la célèbre Napolitaine, je suis obligé d'avouer qu'il m'a été absolument impossible d'établir un contrôle qui m'ait donné toute la sécurité scientifique désirable.

» Quoi qu'il en soit, et sur les réserves indiquées cidessus, je ne crains pas de relater le fait ci-après qui me paraît digne d'être noté :

» Au cours d'une séance, au moment où se produisaient les phénomènes les plus extraordinaires et les plus bruyants, — et même si extraordinaires et si bruyants qu'il me reste le plus grand doute sur leur sincérité, — au cours donc de cette séance, je promenais machinalement ma main gauche sur le rideau du cabinet médiumnique, côté extérieur bien entendu et à l'extrémité frontale gauche du dit cabinet; mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque je sentis se former sous mes doigts une sorte de relief donnant la sensation que pourrait fournir, appliqué contre un rideau, un de ces masques en carton qui font la joie des enfants en temps de carnaval. Sans perdre une minute je plongeais alors ma main droite par la fente que m'offrait la face latérale de la cabine, et ma main droite allant à la rencontre de ma main gauche, je pus constater, pendant cinq, six, sept, peut-être dix secondes, que si ma main gauche continuait à percevoir le fameux relief, ma main droite ne trouvait au contraire intérieurement aucune cavité correspondante. Et pourtant mes deux mains n'étaient séparées que par le rideau ! »

Le docteur Demonchy parle de la seconde séance. Ce fut une séance orageuse, très longue, épuisante, assez mal réussie. Dès le commencement, Eusapia était d'une humeur un peu maussade; la conduite de l'un des assistants qui, un peu souffrant, se déplaçait sans cesse, sortant de la chambre et y rentrant, agaçait le médium. Le temps se passait et les phénomènes ne se produisaient pas; mais aussitôt la personne partie définitivement, ce fut un charivari bruyant dans le cabinet. Tous les objets qui s'y trouvaient s'agitèrent alors; c'était, au dire du médium, les esprits qui manifestaient leur joie.

« Quelques instants après, ajoute M. Demonchy, comme je contrôlais le médium à droite, je m'aperçus que toutes les fois que le contrôleur de gauche déclarait être touché, le coude d'Eusapia faisait un petit mouvement de ce côté. Soupçonnant l'existence de quelque truc, et n'y pouvant plus tenir, je me levai et je saisis le bras gauche du médium ; je pus alors constater l'absence de tout appareil de trucage: il s'agissait probablement d'un de ces mouvements synchrones à la production des phénomènes, qu'on a tant de fois décrits. »

M. l'abbé Naudet, contrôleur de l'autre main à cette séance, a été plusieurs fois touché par la main invisible à travers le rideau ; il affirme n'avoir pas cessé de serrer le pouce du médium alors même qu'il laissait libres les autres doigts, quand Eusapia serrait la main du contrôleur au lieu de se la faire serrer par celui-ci.

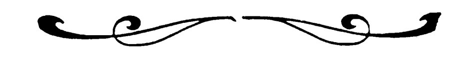
M. Warcollier, Secrétaire-adjoint, fait la lecture des faits principaux de la troisième séance, dans laquelle se reproduisirent les phénomènes habituels, sans qu'il y ait eu rien de bien remarquable.

M. de Vesme, Secrétaire, observe alors que *jamais l'obscurité complète n'a été faite au cours de ces trois séances* ; toujours on a gardé une lumière suffisante pour discerner le médium et les assistants ; même au moment où la lumière était moins forte, les mains étaient visibles comme des taches blanchâtres. Il fait remarquer qu'il vaut infiniment mieux, en de pareilles circonstances, être en état d'ajouter le témoignage de la vue à celui de l'ouïe et du toucher, pour constater des phénomènes moindres, que d'assister à des phénomènes plus extraordinaires avec le contrôle imparfait que comporte ordinairement l'obscurité complète.

La séance est levée à 11 heures et demie.

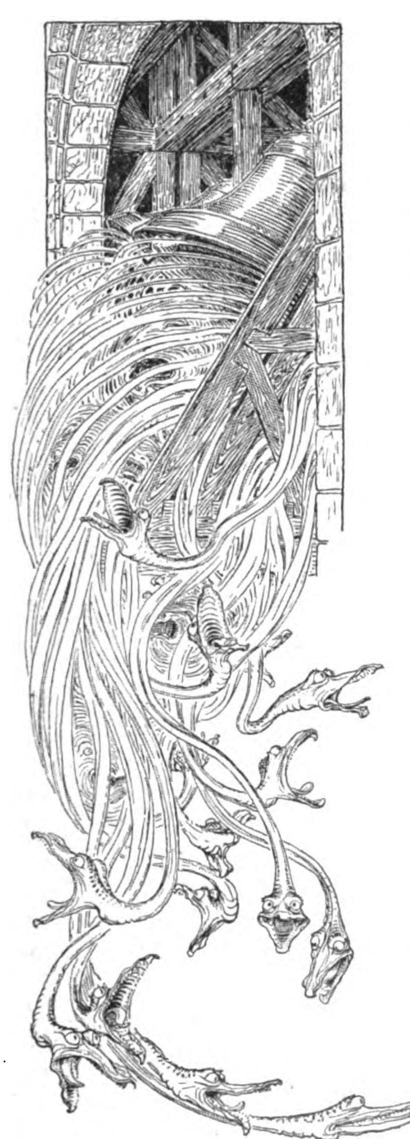
Le Secrétaire, C. DE VESME.

Le Président, Docteur LE MENANT DES CHESNAIS.



LES COULEUVRES

Eusapia quitte Paris.— " Cicillo ".— Les querelles entre les muletiers et les mulets. Autour des photographies de M. de Fontenay. — Les raisons du médium.



Eusapia Paladino vient de quitter Paris après cinq mois environ de séjour dans cette ville. C'est là sans doute le séjour le plus long qu'elle ait fait ici, et c'est sans doute aussi celui qui lui a rapporté la plus forte somme. Comme les chanteurs d'opéra qui ne sont jamais autant payés que lorsqu'ils commencent à entrer dans la période de décadence, Eusapia n'a jamais été aussi haut cotée qu'elle l'est à présent. On se la disputait littéralement à coups d'écus ; et pourtant elle n'a pas satisfait au tiers des demandes qui lui avaient été adressées. Ce n'est pas qu'elle accueillît de préférence les offres qui auraient dû l'allécher davantage au point de vue de l'argent ; elle montrait au contraire ne placer cette question qu'au second rang. Elle se décidait pour l'un plutôt que pour l'autre, un peu au hasard, sans une volonté nette, sans une ligne de conduite bien déterminée, se déclarant toujours souffrante de nostalgie et sur le point de partir, mais restant quand même. A vrai dire, son séjour dans la capitale a été aussi prolongé par l'accident qui lui est arrivé ; elle s'est foulé un pied en tombant, — ce qui l'a contrainte à garder la position horizontale pendant une quinzaine de jours ; elle boite encore horriblement.

Cet accident a déterminé la venue de Cicillo à Paris. Vous savez que Cicillo — un diminutif napolitain de François, — est le nouveau mari d'Eusapia, un jeune homme de 25 ans, car il paraît que les cinquante-trois ans et la médiumnité ne mettent pas à l'abri du carquois du petit dieu ailé. La venue de ce monsieur a eu au moins l'avantage de mettre fin au bruit fantastique selon lequel Cicillo aurait été un fameux prestidigitateur qu'Eusapia avait tenu à s'attacher pour se perfectionner dans les tours de passe-passe. D'autres disaient que le prestidigitateur était le premier mari — cet ouvrier inculte que tous les spirites de Naples ont connu ; mais la version qui a des racines plus solides est celle suivant laquelle le prestidigitateur serait le père même d'Eusapia, — non pas John King, bien entendu, — l'autre en chair et os qui piochait la terre dans un village des Pouilles. Nous ferons justice de cette dernière sornette quand les documents officiels que nous avons demandés à ce propos nous seront parvenus.

∴

Le maréchal de Villars disait, ou on lui a fait dire, s'être souvent arrêté à observer les démêlés des muletiers avec leurs bêtes, et avoir dû s'avouer, à la grande confusion des humains, que la raison était presque toujours du côté des mulets. Je dois avouer que telle a été justement toujours mon impression en suivant les démêlés des bons médiums avec leurs expérimentateurs, — surtout les plus doctes ou s'estimant tels : ceux qui tiennent le plus à montrer qu'ils ne se laissent pas facilement mettre dedans. Mais cela arrive aussi quelquefois avec les meilleurs expérimentateurs, avec ceux qui ont le plus de compétence dans ces questions et un esprit critique développé. Tel est justement le cas de notre

aimable collaborateur, M. Guillaume de Fontenay.

A la suite de l'article que ce dernier a publié dans notre numéro du 1er février, nous avons reçu quelques lettres qui, presque toutes, disaient ceci: « Voilà ! Dans la photographie où il ne s'agit pas de fixer sur la plaque des mains matérialisées, mais tout simplement une lueur (ou prétendue lueur, amorphe) les mains d'Eusapia sont visibles ; mais dans les deux autres photographies, où il s'agissait de fixer les prétendues mains matérialisées, les mains d'Eusapia, qu'il serait si nécessaire de voir, restent invisibles. Que déduire de ceci ?... » Nos aimables correspondants ne le disaient pas, mais en lisant leurs missives, il me semblait les voir cligner des yeux d'une manière entendue. M. Gustave Le Bon lui-même n'allait-il pas jusqu'à dire dans l'article qu'il a fait paraître dans *le Matin* du 13 avril, que la photographie que nous avons publiée, « montrant Eusapia avec une prétendue matérialisation d'une main au-dessus de sa tête, contient la preuve à peu près certaine que les apparitions des mains sont bien dues à la fraude, puisque le médium y penche visiblement la tête pour rendre plus facile le passage de sa main au-dessus d'elle ». On trouvera que c'est là un bien maigre motif pour se former une quasi-certitude sur l'universalité des phénomènes de matérialisation de mains, et que certains savants qui ne se contentent pas des preuves les plus palpables quand il s'agit d'admettre la réalité d'un phénomène médiumnique, sont vraiment modestes dans leurs prétentions quand il s'agit de preuves devant servir à étayer l'hypothèse de la fraude.

M. de Fontenay n'est pas bien certain qu'Eusapia n'ait pas, en effet, simulé l'apparition d'une main au moment où il prit la photographie dont nous nous occupons ; seulement il ne sent pas se former en lui sur ce bel argument la presque certitude dont parle M. G. Le Bon. Pour ma part, je sais que les sujets hypnotiques simulent et fraudent sans cesse ; je sais que le juste pèche sept fois chaque jour, et il est bien possible qu'Eusapia ait fraudé à cette occasion d'une façon consciente ou d'une façon inconsciente ; je le croirais possible quand même elle aurait été penchée d'un côté plutôt que de l'autre.

Mais n'est-il pas vrai que la fraude, si elle existait, pouvait être démasquée si M. de Fontenay avait eu soin de braquer l'objectif un peu plus bas, de façon à comprendre dans la photographie aussi les mains du médium et des contrôleurs, au lieu d'y comprendre la partie supérieure du rideau ? N'est-il pas vrai qu'Eusapia peut trouver justement singulier qu'après avoir commis cette erreur, on vienne l'accuser, elle, de s'être penchée d'un côté plutôt que de l'autre, et d'avoir peut-être fraudé ? Ne peut-elle pas répondre tout simplement : « Si vous aviez braqué un peu plus bas l'appareil photographique, vous auriez la preuve de l'authenticité du phénomène ? La faute ne paraît donc pas être du côté du « mulet ».

Mais il faut bien pousser un peu plus loin l'esprit critique. On sait que la photographie dont parle M. Le Bon a été prise à un moment où le médium ne s'y attendait pas. Ce système de photographie « impromptu » au magnésium ne parut pas être du goût du médium, qui se fâcha tout rouge ; il consentit toutefois à ce que M. de Fontenay prît une autre photographie au moment qu'il lui indiquerait. Quelque temps après, en effet, Eusapia dit : *Fuoco!* l'éclair du magnésium remplit la chambre ; la photographie prise alors, une fois développée, montra deux mains prétendues « matérialisées » sur la tête du médium.

Et toujours pas les mains d'Eusapia et des contrôleurs, cette fois encore l'objectif ayant été braqué trop haut.

Mais cette fois les choses se présentaient d'une manière absolument différente. Si les deux mains que la photographie nous montre sur la tête d'Eusapia ne sont pas des « matérialisations », et si nous voulons exclure l'hypothèse fantastique d'un compère qui se serait glissé dans le cabinet médiumnique, à l'insu de tout le monde, nous ne trouvons devant nous qu'une seule supposition possible : que Mme Paladino soit parvenue à soustraire ses mains à l'étreinte des deux contrôleurs, en plaçant la main du contrôleur de droite dans celle du contrôleur de gauche, ou vice-versa, de façon à leur créer l'illusion de tenir toujours chacun une main du médium. M. de Fontenay a déjà fait noter l'extrême invraisemblance de cette hypothèse, qui implique l'admission d'une naïveté vraiment outrancière chez les deux contrôleurs, surtout étant donnée la petitesse des mains d'Eusapia, le point de repère fourni par la bague qu'elle porte à l'annulaire de la main gauche, etc. Mais passons sur tout cela. Il y a une circonstance qu'il est impossible de négliger, c'est que le médium ne savait pas, ne pouvait pas savoir, que l'objectif de l'appareil photographique avait par mégarde été placé trop haut — ce qui était échappé même à un photographe amateur consommé comme M. de Fontenay, ainsi qu'à tous les expérimentateurs. Passe encore si Eusapia avait été habituée à poser ainsi sous l'objectif. Mais il n'en est rien ; depuis trente ans au moins qu'elle poursuit sa carrière de médium, c'est tout au plus si on a pris deux ou trois

douzaines de photographies d'elle en séance ; la plupart de ces photographies dataient de plusieurs années. Elle ne savait pas que dans la photographie prise quelques quarts d'heure auparavant ses mains n'étaient pas visibles, puisque M. de Fontenay lui-même l'ignorait, la photographie n'ayant pas été développée ; elle devait croire, au contraire, que la table elle-même devait être prise cette fois, comme elle l'avait été dans la photographie faite quelques jours auparavant — celle qui nous montre une lueur amorphe sur la tête du médium.

Dans ces circonstances, il est tout naturel de demander :

« Comment peut-on admettre, sans renverser toutes les bases du bon sens et du sens commun, qu'Eusapia, croyant, comme elle devait nécessairement le croire, que la photographie aurait montré la main du contrôleur de droite dans la main du contrôleur de gauche, ait eu la folie inimaginable de crier : *Fuoco!* et d'établir par là la preuve irréfutable, irréparable de sa tromperie? Comme une pareille folie est inconcevable, nous pouvons avoir la quasi-certitude morale qu'Eusapia ne fraudait pas, tout au moins consciemment. »

Malheureusement, il n'en est rien ! Au moment où la photographie a été prise, les mains d'Eusapia étaient cachées et partant, n'auraient pas été fixées par l'objectif quand même celui-ci aurait été braqué plus bas ! On a pu lire, à ce sujet, le témoignage d'un des deux contrôleurs, M. V. Chartier : « Je serrai instinctivement davantage la main droite d'Eusapia, que je tenais dans ma main gauche, laquelle reposait *sur le genou droit* du médium. » Je me suis adressé à l'autre contrôleur, M. Dubray, qui m'a répondu pareillement : « ... Mon attention était de bien maintenir la main gauche du médium avec ma main droite, lesquelles reposaient *sur le genou gauche* du médium. Dans cette position, si l'appareil photographique avait été braqué pour qu'une partie de la table ait été prise par l'objectif, la main du médium et la mienne n'auraient pas paru. »

Hélas ! mais pourquoi les deux contrôleurs, au moment où Eusapia a dit : *Fuoco!* n'ont-ils pas soulevé leurs mains, entraînant celles du médium ? On aurait alors obtenu l'un des plus beaux documents photographiques des matérialisations que l'on possède jusqu'ici — ou la preuve irréfutable de sa tromperie.

Je sais bien, on ne songe pas à tout; la critique est moins difficile que l'art. Mais enfin, il nous faut tirer parti des erreurs commises pour ne plus y tomber. D'autres photographies du même genre seront prises — nous n'en doutons pas, mais alors il faudra ne pas oublier :

1° Que l'objectif de l'appareil photographique doit être braqué assez bas pour pouvoir fixer la position des mains du médium ;

2° Que les deux « contrôleurs » doivent s'arranger pour soulever les mains du médium à portée de l'objectif, si le médium, par calcul ou par mégarde, les cache au moment critique où se fait l'éclair du magnésium.

* * *

Nos lecteurs ont pu constater par la lecture de l'article de M. G. de Fontenay, combien son esprit a une tournure scientifique, et combien il se montre généralement précis, presque méticuleux dans tous les détails des expériences. Toutefois, je crois que la plupart des lecteurs ne doivent pas avoir été trop satisfaits quand M. de Fontenay, parlant des motifs qui ont amené Eusapia à refuser de se laisser photographier ultérieurement, éveillée et en état normal, dans l'attitude des deux photographies dont nous nous occupons, avec sa main ou ses mains au-dessus de sa tête, se borne à dire que ce sont « des prétextes pitoyables, absurdes ».

Pitoyables ? absurdes? c'est là une opinion subjective. Mais on voudrait les connaître, ces motifs, pour pouvoir mieux les juger. Je supposais qu'Eusapia, si elle était de bonne foi — ce dont on ne peut être certain — devait avoir songé : « Il s'agissait peut-être d'un dédoublement de mes mains, que ce double reproduisait probablement d'une manière très fidèle ; alors, si on constatait la ressemblance entre les mains des premières photographies et celles des photographies témoins, on verrait en cela une preuve de fraude, qui pourtant n'existe pas. »

Cette raison n'est ni « pitoyable», ni « absurde ». Pourtant l'ayant soumise à Eusapia, je fus étonné de voir qu'elle ne s'y arrêtait pas, qu'elle était — pour ainsi dire — en dehors de cet ordre d'idées. Pour elle, les mains qui se matérialisent au cours de ses séances sont des mains d'*esprits*. Mon raisonnement n'avait donc pour elle aucune valeur. Ce qu'elle craignait, c'est que les mains « matérialisées » qui avaient été photographiées ne ressemblassent trop, surtout à cause du rapetissement photographique, à ses propres mains. Elle me disait donc : « Qu'on prenne les photographies de cinq ou six femmes de ma taille et de mon âge, dans la même attitude ; nous verrons alors si la différence entre une main et l'autre paraîtra suffisamment dans ces clichés. »

Cette raison non plus n'est pas si absurde. Mais je l'ai trouvée intéressante surtout parce qu'elle montre l'attachement d'Eusapia à l'hypothèse spi-

rite, qui est pourtant si inutile dans la plupart des phénomènes qu'elle produit. J'ai conversé assez longuement et librement avec elle, en ces derniers temps, et je me suis fait l'idée que ses opinions spirites sont sincères.

Pendant son séjour à Paris, sa belle-mère est morte à Naples. Il paraît que toute une série de phénomènes médiumniques spontanés ont eu lieu à cette occasion autour d'Eusapia ; chaque fois que l'on parlait de la morte, trois coups se faisaient entendre, etc. J'ai tâché d'obtenir séparément le récit de ces faits par Eusapia, par sa belle-sœur (qui l'avait suivie à Paris), enfin par son mari ; les différents récits concordaient assez bien ensembleet paraissaient inspirés des mêmes idées spirites.

C'est là un fait d'un intérêt surtout psychologique, qui ne doit pas être négligé.

***

Enfin si Eusapia revient sous peu à Paris, comme nous l'espérons, de nouvelles expériences pourront être faites, en mettant à profit l'expérience acquise.

Pour le moment, souvenons-nous que, si nous avons assez souvent raison de nous plaindre du médium, nous ne sommes pas, non plus, au-dessus de toute erreur ; et que le mot du vainqueur de Denain ne s'applique pas uniquement aux muletiers et à leurs mulets.

C. de Vesme.



LES NOUVEAUX LIVRES

LES ROMANS DE L'OCCULTISME ET DU SPIRITISME

Comte de Larmandie. — **Un Essai de Résurrection.** (Paris, Chacornac, éd., — 2 fr.)

Cet « essai de résurrection » est un roman, comme le sont tant d'autres faits abracadabrants que les grands maîtres de l'ésotérisme, de l'occultisme et de la magie ont le terrible pouvoir d'accomplir, sans jamais en laisser la moindre trace.

Le « célèbre hermétiste Yesod » parvient, dans son laboratoire d'alchimie, à ressusciter la jeune Netzah, « le meilleur sujet hypnotique de ces Messieurs de la Salpêtrière ». C'est, comme on peut le concevoir, une scène remplie de phénomènes terrifiants ; mais elle tourne assez mal, grâce surtout à l'attitude de la belle Netzah, qui ne sait aucun gré aux mages qui l'ont tirée *ab inferis*, et exprime même sa pensée dans un langage très corsé auquel elle n'avait certainement pas recours un temps, à la Salpêtrière...

« Qu'est-ce que tuer ? Faire passer un être humain de cette vie dans l'autre par un acte volontaire. Eh bien ! mais, comment qualifiez-vous, ô philosophes, ô magiciens, ô hermétistes, ô savants incomparables, le fait consistant à ramener l'un de vos semblables de l'autre vie dans celle-ci ? N'est-ce point lui infliger la plus indicible des morts ?...

En effet, ô hermétistes, ô savants incomparables ! il vaut encore mieux ne pas essayer de ressusciter les morts.

Edouard Schuré. — **La Prêtresse d'Isis.** Légende de Pompéi. (Librairie académique Perrin et Cie, Paris. — 3 fr. 50.)

Le poète profond de la *Vie mystique*, l'historien et le philosophe des *Grands Initiés* a voulu, dans ce beau roman, peindre, d'une façon absolument idéalisée, la vie ésotérique des premières années de l'Empire romain. Autour d'Alcyonée, la prêtresse d'Isis, la Pythonesse, se déroulent des scènes intéressantes aussi bien au point de vue historique qu'au point de vue psychique : d'un côté, l'Égypte, Pompéi et la Rome des Césars revivent dans ces pages ardentes et colorées ; d'un autre côté, dans le miroir lumineux de l'initiation antique, cette œuvre montre l'initiation de l'humanité future.

O. de Bézobrazow. — **Batailles de l'Idée,** Roman scientifique en deux tomes. (Paris, P. Leymarie éd., — 2 fr. 50 le volume).

C'est un roman très touffu, dans lequel s'entremêlent les discussions politiques — celles surtout qui se rapportent aux races slaves — les questions sociales, les débats religieux et philosophiques. Le 2e volume est plus spécialement consacré au théosophisme. L'auteur est une femme, et dans toutes les questions elle éprouve naturellement le noble élan de la passion et de l'imagination.

Le Gérant : Drouard.

27-4-08. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie



Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

18me Année — 1er Mai 1908 — N° 9

ERNEST BOZZANO

INCIDENTS DE DIALOGUES MÉDIANIQUES

Tendant à prouver l'autonomie des personnalités

(*Notre excellent collaborateur, M. Ernest Bozzano, travaille depuis quelque temps à un important ouvrage sur les* preuves d'identification personnelle des défunts. *L'étude rapportée ci-dessous en forme la première partie, destinée à mettre en évidence certains faits qui se réalisent dans les communications médiumniques, et qui, sans constituer précisément des preuves d'identité, contribuent indubitablement à faire valoir la thèse spirite.*)

1re Catégorie. — *Incidents de dialogues médianiques tendant à prouver l'existence autonome et extrinsèque de quelques-unes d'entre les personnalités qui se communiquent.*

Dans la présente catégorie — destinée uniquement à servir d'introduction à la classification qui suivra — je me suis proposé de réclamer l'attention sur différentes formes épisodiques qui se produisent spontanément pendant l'extrinsécation des communications médiumniques, et qui, bien qu'elles paraissent de peu d'importance, présentent de tels traits caractéristiques de dialogue qu'il n'est pas facile de les écarter, en attribuant leur psychogenèse à des personnalités subconscientes, renforcées par les facultés télépathiques particulières au médium.

Je commencerai par faire observer certaines formes distinctement suggestives d'interruption subite d'une communication médiumnique donnée, interruption suivie à une courte distance par des explications spontanées fournies sur ce qui est arrivé par la personnalité elle-même, ou bien par une autre qui se présente à sa place.

En voici un premier exemple, que j'extrais du petit ouvrage bien connu de William Stead : *Letters from Julia*, page 128.

Julia — personnalité médiumnique communiquant au moyen de William Stead — s'était mise un soir à donner des conseils à ce dernier, relativement à la manière dont il devait agir pour certaines expériences. Elle avait commencé en ces termes : « Lorsque tu seras seul dans la chambre rendue obscure — car il sera mieux d'essayer d'abord dans l'obscurité — tu devras te comporter comme il suit... » — A ce moment, l'écriture médiumnique s'arrêtait subitement, puis, avec une écriture différente, la main recommençait à écrire : « Le bon esprit qui te guidait reviendra plus tard pour continuer les conseils que tu attends. Maintenant, cesse d'écrire. Plus rien pour ce soir. La chose n'a pas d'importance. » Le lendemain, la personnalité de Julia se représentait spontanément et écrivait : « Je regrette d'avoir dû te quitter hier à cause d'un urgent appel d'un autre côté. Je dus accourir, mais me voici de nouveau avec toi, toute prête à reprendre le fil de mes instructions... »

Je prends cet autre exemple de l'œuvre d'Alexandre Aksakof : *Animisme et Spiritisme*, page 376.

Le Rév. Adin Ballou s'exprime ainsi : « Pendant une séance, fut épelée typtologiquement la demande suivante, à laquelle personne ne pouvait avoir songé :

« — As-tu déjà songé au choix du thème pour le sermon de dimanche ?

« — Oui, répondis-je, mais pour un seul sermon. Voudrais-tu m'indiquer un thème pour celui du soir ?

« — Volontiers.

« — Dis-le moi.

« Le message commença avec le mot : « Le... » et s'arrêta. Surpris et contrarié, je pensais encore à cette interruption, lorsqu'une autre individualité se manifesta, remplaçant les coups par les mouvements de la table. Elle m'informa que son prédécesseur — l'esprit communiquant au moyen de coups — avait été appelé ailleurs pour très peu de temps, et qu'il ne tarderait pas à revenir. En effet, après un quart d'heure environ, mon premier interlocuteur reprit la communication au point où il l'avait interrompue, et termina ainsi la phrase : « ..second chapitre de la première lettre « aux Corinthiens, versets 12 et 13. » Personne parmi

les assistants n'était en état de se rappeler le texte en question, que l'on trouva ensuite répondre parfaitement au sermon qu'il fallait faire ce soir-là .. »

Il faut convenir que, dans leur petitesse apparente, ces formes épisodiques de dramatisation empreintes d'un si grand naturel ne manquent pas d'une sérieuse valeur inductive; ce qui apparaît dans toute son évidence à celui qui en recueille un certain nombre pour les comparer et les analyser dans leur variété multiforme. J'en rapporterai plusieurs choisies également parmi les plus caractéristiques.

Il arrivera plusieurs fois de voir la personnalité médiumnique s'interrompre pour aller demander des renseignements ou des conseils à d'autres personnalités plus élevées. Cette forme est assez fréquente avec la médiumnité de Mrs. Thompson.

Ainsi, dans une séance avec Myers, celui-ci demande l'avis de la personnalité médiumnique qui s'affirmait l'esprit de Mrs. Cartwright relativement au nombre de séances à tenir par semaine.

Mrs. Cartwright, écrit M. Piddington, répondit que, selon son propre jugement, elle ne voyait pas d'inconvénients à ce que l'on en accrût le nombre, mais que de toute façon elle croyait d'abord *devoir en référer aux esprits d'Edmond Gurney et de Mr. D., auxquels il appartenait de donner les ordres*. Après quoi, elle parut s'en aller. Peu d'instants après, elle revint et écrivit : « J'ai pu consulter Mr. D. Il pense qu'outre les deux séances, il n'y a pas d'inconvénients à en tenir une autre à la maison, pendant laquelle on pourra exhiber des objets apportés dans ce but à la séance. » (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XVIII, p. 146.)

Pourquoi, se demande-t-on naturellement, dans l'hypothèse des personnifications subconscientes, se produirait-il cette complication sans aucune utilité ? Pourquoi, s'il s'agissait d'une personnalité sub-hypnotique, Mrs. Cartwright ne répondit-elle pas elle-même à Myers, sans improviser la plaisanterie de s'en aller demander conseil à des tiers ? Dans les circonstances de la vie pratique, ces formes incidentes de dramatisation sont familières à tous, parce qu'elles répondent *à des situations réelles du moment*, mais on sait qu'elles appartiennent à un genre qui échappe complètement à la sagacité de quiconque se propose de jouer un rôle dans une comédie, et cela parce qu'en ce dernier cas il ne peut y avoir de *situations réelles du moment* qui les suggère. Ces considérations sont théoriquement applicables aux personnalités subconscientes, bien qu'elles jouent inconsciemment leur rôle. Cependant, il est incontestable que l'on ne connaît aucun exemple de personnifications sub-hypnotiques ou de personnalités *secondes* vraiment telles, dont l'extrinsécation ait jamais donné lieu à des incidents semblables.

Continuons. Il arrive parfois que la personnalité médiumnique interrompt le message ou la conversation engagés pour aller demander non plus des conseils, mais des informations précises sur des choses qu'elle ignore, et sur lesquelles elle se montre effectivement renseignée lorsqu'elle se représente.

Dans les écrits médiumniques de William Stainton Moses, on en trouve plusieurs exemples dont deux seront rapportés ici.

Au moyen de l'écriture médiumnique s'était manifestée une personnalité, soi-disant l'esprit d'une jeune fille morte depuis longtemps, nommée Charlotte Buckworth. Le lendemain, Moses interrogeait à ce propos ses « guides » spirituels, et le dialogue suivant s'engageait entre la personnalité médiumnique de « Rector » et lui :

— Que penses-tu de l'esprit qui s'est communiqué hier soir ?

— L'esprit a dit vrai : elle s'est appelée en vie Charlotte Buckworth. Elle n'a pas de rapports spéciaux avec nous ; toutefois il lui fut permis de se manifester, car il lui était arrivé de se trouver présente...

— ... Quelle fut la cause de sa mort ?

— Elle souffrait d'une maladie de cœur. Elle rencontra la mort en dansant. C'était une jeune fille étourdie, mais affectueuse et bonne.

— Quand et où se produisit le fait ?

— *Nous l'ignorons; mais nous tâcherons de nous informer.*

Dans l'après-midi du même jour, la même personnalité se représentait et écrivait : « *Nous avons pu nous assurer* que Charlotte mourut chez le docteur Baker, le 5 décembre. Nous n'avons plus rien à ajouter, mais ce que nous avons dit semble suffisant. » (Comme on sait, les informations fournies furent trouvées exactes.) (« Spirit Teachings », dans le *Light*, 1897, p. 475.)

Dans une autre séance, Moses demandait à la personnalité médiumnique « Prudens » des renseignements sur les religions égyptienne et hindoue, et à un moment donné, il formula la question suivante : « Il faudrait donc conclure de ceci que l'Égypte tirait sa propre religion des Indes ? Et « Prudens » : « Oui, en partie, *mais sur ce point nous n'avons personne à qui nous adresser pour avoir des informations.* » — Deux jours après, une autre personnalité médiumnique, celle d'« Imperator », se présentait pour répondre à la demande de Moses, et le faisait d'une manière complète (*Spirit Teachings*, p. 224).

Et cette fois aussi, il est naturel de se demander si l'hypothèse des personnifications subconscientes suffit à expliquer de semblables formes de drammatisation empreintes d'un naturel et d'une spontanéité pareils. Il est vrai que dans ces deux cas cités, quelqu'un pourrait observer que les informations fournies, aussi bien sur les événements

terrestres qui se rapportaient à Charlotte Buckworth que sur les religions hindoue et égyptienne, pourraient à la rigueur s'attribuer à un fait de cryptomnésie, c'est-à-dire de reviviscence de choses connues jadis par Moses, puis oubliées. Très bien, mais pourquoi les personnalités subconscientes n'exposèrent-elles pas immédiatement tout ce qu'elles savaient ? Pourquoi, je le répète, ces petites comédies inutiles, non demandées, psychologiquement inexplicables dans le cas de personnifications subconscientes, et conformes, au contraire, à ce qui devrait arriver s'il s'agissait de personnalités autonomes et extrinsèques, mises en face d'*une situation réelle du moment*, ainsi qu'il arrive dans les événements de la vie pratique?

De toute façon, voici un autre exemple analogue aux précédents, et dans lequel les informations fournies résultent d'une nature telle à devoir exclure aussi l'hypothèse cryptomnésique. Je l'extrais du livre de Mme d'Espérance : *Shadow Land*, page 170.

Dans une séance à laquelle assistait un docteur, celui-ci, dans le but de confondre une personnalité médiumnique élevée qui se manifestait sous le pseudonyme de « Stafford », la soumettait à un interrogatoire formel sur des arguments anatomiques.

A un moment donné, écrit Mme d'Espérance, « Stafford » s'interrompit au milieu d'une phrase, et s'adressant au docteur, lui dit : « Attends un instant, car, sur ce point-là, je crois devoir m'adresser à un ami beaucoup plus versé que moi sur l'argument. » Une demi-heure s'étant passée, Stafford se représenta, évidemment très bien documenté sur ces notions anatomiques dont il avait besoin, et la discussion regardant les fonctions de certaines fibres nerveuses fut reprise. Il commença : « Willis rapporte ainsi... » A ces mots, le docteur qui suivait l'écriture à mesure qu'elle était tracée sur le papier, interrompit : « Willis ? Qui est Willis ? Tu veux peut-être parler du grand anatomiste, le docteur Willis, qui est une autorité en matière de système nerveux et de ses fonctions ? — Précisément ; je savais bien que c'était une autorité sur la matière, et c'est pour cette raison que j'ai été l'interroger. Il m'a dit entre autres choses, qu'il existe dans le cerveau certaines fibres nerveuses désignées avec son nom même. — « Justement ! » s'écria le docteur; et à partir de ce moment, il parut que son respect pour « Stafford » augmentât démesurément.

Comme on le voit, les cas analogues à celui cité ci-dessus rendent de plus en plus problématique l'hypothèse de personnifications subconscientes. Il est vrai que le docteur dont il s'agit connaissait ce qu'avait exposé la personnalité médiumnique de « Stafford », bien que, selon toute vraisemblance, il n'y pensât pas à ce moment ; mais ceci ne doit pas nous regarder pour l'instant, vu que le problème vraiment capital à résoudre se rapporte à l'existence de certains incidents de dramatisation médiumnique psychologiquement inexplicables par l'hypothèse des personnifications subconscientes, télépathiquement impossibles, et, par contre, très explicables si l'on veut arriver jusqu'à l'hypothèse spirite.

Je parlerai en dernier de certaines autres formes d'interruption imprévue d'un message de la part d'une autre personnalité médiumnique, qui intervient dans le but de corriger des inexactitudes ou des erreurs échappées à la première personnalité qui se communiquait.

M. Piddington rapporte ceci dans son remarquable ouvrage sur Mrs. Thompson :

Je me trouvais seul présent : « Nelly » s'était étendue sur des détails regardant l'archevêque Benson, bien que je n'eusse montré aucun objet se rattachant d'une manière quelconque à ce dernier. Tout à coup, ce fut Mrs. Cartwright qui se manifesta, et commença avec un ton de reproche : « Je crains que la petite (Nelly) n'ait abandonné le bon chemin, en ne faisant pas attention à suivre la méthode habituelle. Je veux me rapporter à ce qu'elle a dit sur l'archevêque. Ces renseignements n'ont pas été fournis en sa présence, ni par l'intermédiaire d'objets qui lui appartinssent. Nous seuls, esprits plus élevés qu'elle, pouvons nous dispenser des objets matériels pour avoir des informations. Vous ne devriez pas lui permettre de bavarder comme ça, et lorsqu'elle le fait, vous devriez la renvoyer à nous. » (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XVIII, p. 132.)

Avec la médiumnité de Mrs. Piper, les interruptions de ce genre sont très fréquentes de la part des « esprits-guides », lesquels, à ce qu'il semble, interviennent pour aider ces personnalités de défunts qui ne réussissent pas à s'expliquer clairement dans leurs tentatives de communiquer avec les vivants.

Après les interruptions, il faut remarquer certaines observations caractéristiques placées en guise de parenthèses dans le message médiumnique, et que l'on ne saurait vraiment expliquer si elles ne répondaient pas effectivement à une *situation réelle du moment*. Dans ces cas-là, on serait porté à admettre la présence de plusieurs entités, s'occupant collectivement de la bonne réussite de la communication en cours.

Ainsi, par exemple, parmi les personnalités médiumniques qui se manifestent dans les séances avec Mrs. Thompson, se trouve « Nelly », qui affirme être l'esprit d'une fillette morte à un âge très tendre, et s'exprime dans un langage enfantin. Il arrive pourtant quelquefois qu'elle arrive avec des phrases et des mots dépassant le vocabulaire d'un enfant. Cependant, dans ces circonstances, elle ajoute presque toujours en guise de paren-

thèse : « C'est Mrs. Cartwright qui me l'a dit. »

Voici un exemple de ce dont je parle.

Pendant une séance, on présenta à Nelly un objet dans une enveloppe cachetée ; à quoi elle observa : « La personne qui l'introduisit dans l'enveloppe ne se sentait pas bien dans ce moment. Inanition. Délicate. Pas bien du tout. Elle a besoin d'être nourrie... Je ne sais pas ; c'est Mrs. Cartwright qui s'est servie de ce mot. » — M. Piddington observe : « Le mot dont parle « Nelly » est indubitablement « inanition », qui dépasse sans doute les limites de son vocabulaire ordinaire. Elle se sert de ces mots comme un perroquet, et bien qu'elle parvienne à les rendre correctement, elle paraît toujours incertaine relativement à leur signification précise. Le diagnostic exposé fut reconnu exact... »

Un peu plus loin, M. Piddington, se rapportant à plusieurs phrases de même nature prononcées par Nelly, observe : « Elle prononce ces phrases exactement comme le ferait une enfant chargée d'une missive spéciale, qui se débrouille comme elle peut, prononçant lentement et avec hésitation les mots précis avec lesquels la missive lui fut donnée. » (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XVIII, p. 130.)

En d'autres circonstances, la présence de plusieurs entités qui s'occuperaient collectivement de la bonne réussite des communications en cours, se déduit de l'apparition de phrases privées de signification en rapport avec la communication même, mais qui en prennent une précise alors qu'on les considère comme des brins de dialogue entre deux ou plusieurs personnalités médiumniques, et se sont placées au milieu de la communication à cause d'un phénomène d'interférence ; ainsi qu'il arrive pour les communications téléphoniques, où un contact accidentel de fils, déterminant justement l'un de ces phénomènes, fait de manière que l'on cueille au vol des brins de conversation d'autrui.

Pendant une séance dans laquelle Nelly avait annoncé que l'archevèque Benson, parent de l'un des assistants, se tenait à côté de lui, les phrases suivantes furent prononcées : « Il désire parler, et Mrs. Cartwright devait en répéter les paroles tout haut, mais elle ne le peut. *Écris alors.* » — M. Piddington commente ainsi ce fait : « Ces dernières paroles paraissent adressées en guise de conseil par Nelly à Mrs. Cartwright. Le médium, en effet, prit du papier et un crayon et se mit à écrire... » (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XVIII, p. 141.)

Des formes épisodiques absolument semblables se rencontrent avec la médiumnité de Mrs. Piper. — Pendant l'une des premières séances tenues par le professeur Hyslop, le nom de son père fut prononcé ; après quoi vinrent ces phrases en apparence dénuées de signification :

— C'est moi... Dites-lui que je suis son père... moi.
— Je vous salue, Monsieur.
— Je ne l'aurais pas emmené de cette manière, moi.
— Oh ! mon Dieu !
— Ne vois-tu pas l'homme à la croix qui éloigne tout le monde ?
— Tu n'as pas vu la lumière ?
— Comment se fait-il que cet homme a perdu tous ses cheveux ? (Le docteur Hodgson demande : « Quel homme ? »)
— Ce vieux monsieur qui essayait de me dire quelque chose sans y réussir. » (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XVI, p. 322.)

« Au premier abord — observe M. Sage — ce passage semble l'incohérence même ; mais tous ces lambeaux de phrases ont un sens très net quand on les examine en se rappelant les incidents de la séance. Ce sont des sortes de commissions dont on charge le médium en train de revenir dans son organisme ; ou bien ce sont des observations que les esprits présents se font entre eux et que le médium répète automatiquement ; ou bien encore ce sont des observations ou des questions du médium lui-même. Tout ce que Mme Piper dit au sortir de la trance appartient à ces trois ordres d'idées. Dans le passage cité, ces mots : « C'est moi... Dites-lui que je suis son père... moi... » sont une commission dont M. Robert Hyslop charge le médium. Par cette formule : « Adieu, Monsieur », Mme Piper prend congé de Robert Hyslop. Les phrases qui suivent : « Moi, je ne l'emmènerais pas de cette manière... Oh ! mon Dieu !... Voyez-vous l'homme à la croix qui éloigne tout le monde ? » sont des observations de quelque esprit répétées automatiquement, ou des observations de Mme Piper elle-même sur Imperator, qui, voyant la lumière épuisée, éloigne impérieusement tout le monde et M. Robert Hyslop lui-même, malgré son insistance à rester auprès de son fils. Imperator doit même avoir recours à une certaine violence pour avoir pu légitimer cette observation : « Moi, je ne l'emmènerais pas de cette manière. » Les dernières phrases sont toutes des observations ou des questions de Mme Piper elle-même. Quand elle demande : « Avez-vous vu la lumière ? » elle fait sans doute allusion à la lumière de l'« autre monde » invisible pour nous. Les autres phrases sont assez claires, si l'on se souvient que M. Robert Hyslop était complètement chauve !... Imperator est appelé « l'homme à la croix » parce qu'il signale toujours sa présence soit en formant une croix sur le papier, soit en dessinant une croix dans l'air avec la main. » (M. Sage, *Mrs. Piper*, etc., p. 252-254.)

D'autres importants exemples de brins de conversations étrangères cueillis par interférence, fournis par le médium écrivain Mrs. Verrall. Dans le très intéressant volume qu'elle a publié sur ses propres expériences d'écriture automatique, on en trouve treize cas.

En voici plusieurs d'entre les plus suggestifs.

A la date du 25 novembre — écrit-elle — on trouve une autre circonstance dans laquelle une phrase de mon écriture représente une observation *relativement* à ma personne intercalée au milieu d'autres simplement adressées *à moi*. Ainsi, après avoir écrit, apparemment à mon adresse : « Pourquoi ne veux-tu pas la chercher ? » l'écriture poursuit : « Informe-les de cela... *Ne la touchez pas ; laissez-la travailler seule ; elle est em-*



barrassée lorsqu'on la touche. » — Mrs. Verrall écrit : « Il est probable que la phrase : « Pourquoi ne veux-tu pas la chercher ? » s'adresse à moi ; mais il est certain néanmoins que *celle qui ne devait pas être touchée, c'était moi.* » (*Op. cit.*, p. 70.)

Ainsi, dans une autre séance, elle écrit :

« Il y a une lettre pour toi qui s'est égarée ; elle arrivera bientôt; rappelle-toi de cette date. » Puis, après un léger intervalle : « *Je l'ai avertie pour ce qui se rapporte à la lettre... cette lettre qui s'est égarée.* » (*Ib.*, p. 334.)

Cette dernière phrase semble clairement adressée par l'entité écrivante à une autre entité présente et directrice.

Voici, enfin, deux exemples très intéressants de phrases en apparence indéchiffrables, mais qu'avec un peu de patience Mrs. Verrall parvint à tirer au clair ; en mettant en évidence leur caractère de dialogues vraisemblablement engagés entre des personnalités médiumniques, et transcrits, par interférence, par sa main même.

— Écris toi-même maintenant. (La main commence à faire des efforts, mais ne réussit qu'à écrire quelques paroles détachées.)

— Pourquoi ne pas tout écrire ?

— Parce qu'elle ne comprend pas mes paroles.

— Faites-le tenir tranquille (s'adressant à quelqu'un). (*Idem*, p. 71.)

Ici, les entités présentes et parlantes paraîtraient être plus de deux, et la personne qui ne comprend pas les paroles, probablement télépathisées par l'entité communiquante, est le médium. Un détail très important au sujet de ces formes d'interprétations dialoguées se trouve dans le fait que chaque interlocuteur écrit avec une écriture différente, et que chaque réponse est bien separée sur le papier par un alinéa. On dirait qu'à chaque individualité pensante correspondent des vibrations éthériques ou météthériques différentes, qui déterminent des modifications graphiques correspondantes.

Cet autre exemple est encore plus précis et plus suggestif que le précédent. Comme dans le premier, la présence d'une entité médiumnique directrice et d'une autre servant à écrire paraît évidente, et cette dernière montre une grande difficulté à accomplir sa tâche.

— Il y a maintenant une ligne de vers à rappeler.

— Écris de nouveau cette ligne.

— Elle a été écrite...

— Poursuis tes tentatives.

— Cécile... c'est le nom que l'on demandait.,.

— Je n'arrive pas à le transmettre.

— Les ordres viennent d'en haut, et il faut les exécuter. Attends un moment le résultat.

— Je travaille avec difficulté.

— Parce que tu ne suis pas les instructions données.

— Je ne réussis pas à sentir ce qu'ils disent, ni à discerner ce qu'ils font.

— Écris que tu voulais dire que c'était un jeudi.

— Je voulais dire que c'était un jeudi. (*Idem*, p. 73.)

Que dire devant de pareilles interpellations dialoguées ? Ne semble-t-il pas, comme je l'ai dit déjà, que l'on assiste à l'une des nombreuses parcelles de conversations recueillies involontairement par interférence dans les communications téléphoniques ? Et s'il en est ainsi, une si parfaite analogie ne fait-elle pas songer irrésistiblement qu'il peut y avoir une identité d'origine entre les deux ordres de faits ? C'est-à-dire que dans les deux circonstances se trouvent effectivement aux deux bouts des fils, ou bien aux stations contreposées de télégraphie sans fils des communicateurs intelligents et réels. Ceci dit, il faudrait en conclure que si, dans le premier cas, nous surprenons les conversations par l'effet du contact entre les fils, dans le second ceci se produit à la suite d'une sorte de *syntonisation* de l'instrument cérébral avec les ondes psychiques (qu'elles soient éthérées ou météthériques, peu importe) originées par la mentalité en action des communicateurs spirituels.

Et si l'on ne voulait pas arriver jusqu'à l'hypothèse spirite, à quelle autre recourir ? Ni l'hypothèse des personnalités subconscientes, ni celle télépathique, même étendue jusqu'aux limites de l'absurde ; ni l'une et l'autre combinées entre elles ne pourront jamais donner la raison des incidents exposés ci-dessus. Tout cela paraît très évident à quiconque voudra bien prendre la peine de réfléchir.

Par conséquent ces derniers incidents, considérés en même temps que ceux qui les précèdent regardant des cas d'interruptions subites du message en cours, portent logiquement à conclure que l'on se trouve devant des épisodes qui ne se produisent que lorsqu'ils sont causés par une *situation réelle du moment*.

Et bien que ces conclusions soient d'un ordre purement inductif, elles s'élèvent néanmoins à une haute importance probative, car elles sont solidement basées sur une catégorie de faits expérimentalement produits, et qui, jusqu'à preuve contraire, paraissent inexplicables avec n'importe quelle théorie, sauf la théorie spirite.

E.-E. FOURNIER D'ALBE, B. Sc. (1)
Membre de l'Académie Royale Irlandaise.

LE PONT SUR L'ABIME



MR. E.-E. FOURNIER D'ALBE.

Depuis une cinquantaine d'années le monde s'est trouvé en face d'une série de phénomènes extraordinaires dont l'explication échappait aux ressources de la science physique et de la psychologie traditionnelle.

Ces phénomènes ont été appelés spiritualistes ou spirites, médiumniques, occultes, supra-normaux et métapsychiques — ce dernier terme est peut-être plus satisfaisant, n'impliquant aucune théorie toute faite. Les phénomènes ont été tour à tour mis en doute, niés, bafoués, et attribués à la fraude ou à l'œuvre du démon. Ils sont aujourd'hui plus importuns et plus préoccupants que jamais. De vastes matériaux ont été accumulés et classés, de grands noms se sont liés à la croyance de leur réalité, ou tout au moins à leur étude. Les faits ont été amenés à une espèce de cohésion organique, certaines hypothèses faciles et un peu grossières ont été formulées comme devant servir de guide dans cet amas de détails merveilleux.

Qu'est-ce que la science et le monde feront relativement à ces phénomènes dans l'avenir ? Dans la prochaine génération, verrons-nous encore deux camps opposés, dont l'un ferme résolument ses yeux devant l'invasion importune, pendant que l'autre exulte en présence de ces faits et déclame au sujet de la « banqueroute de la science » ? La structure magnifique et imposante des sciences exactes sera-t-elle bouleversée sur ses bases afin de donner place à une nouvelle science s'occupant surtout de forces invisibles mais intelligentes ? Ou bien les nouveaux « faits » accumulés avec tant de travail et quelquefois avec tant de peine tomberont-ils dans l'oubli pour donner place à une réaction matérialiste qui les classera parmi les mythes et les contes de fées ?

Il n'arrivera probablement rien de tout cela, hormis pour ce qui se rapporte aux « modifications de la structure » dont nous parlions plus haut. Il est indéniable que quelque chose de pareil a déjà été fait dans ces dernières années. Afin de pourvoir au manque d'une théorie compréhensible, certains mots ont été créés pour indiquer certains groupes de phénomènes, tels que ***télépathie***, ***télékinésie***, ***clairaudience***, ***parakinésie***, ***téléplastique subliminal***. C'est déjà quelque chose de gagné. Il est difficile de se défendre de la suggestion qu'il existe quelque chose qui correspond objectivement à ces paroles, bien que l'on connaisse des cas où la réalité objective de certains mots a fait défaut ou est devenue extrêmement douteuse (Cf. *Rayons N*, *radiotellurium*). Mais n'y a-t-il aucun indice d'un rapprochement réel entre la science orthodoxe et la métapsychique ? En un mot, y a-t-il une certaine place dans la science pour ces nouveaux faits, présentent-ils une utilité, est-on tenu à s'en occuper ?

Voyons quelle est la situation. Un fait, pris en lui-même sans connexion avec d'autres passés, présents ou futurs, est absolument inutile et négligeable. On peut affirmer que l'importance théorique d'un fait constitue sa seule importance. Un fait isolé n'a aucune importance pour qui que ce soit, puisqu'il ne touche les intérêts de personne. Ce fait pourrait aussi bien ne pas exister. Aucune conséquence n'en découle, aucune conclusion ne peut en être tirée, il ne peut servir ni à prédire, ni à découvrir d'autres faits. Ce fait peut être consi-

(1) Auteur de *The Electron Theory*, *La Nuova Teoria della Elettricità*, *Two New Worlds*.

déré sans inconvénients comme un mythe. Toute personne saine d'esprit le considérera comme un mythe, réglera sa conduite et sa croyance comme s'il était un mythe.

Telle a été en grande partie la destinée des « faits du spiritisme », de l'armée brillante de faits merveilleux accumulés durant la dernière moitié du dix-neuvième siècle. Plusieurs d'entre eux sont si contraires à toutes les théories acceptées, si subversifs au point de vue de la pensée moderne, que le savant moyen préfère agir avec eux comme avec les déviations des courbes — je parle des courbes qu'il trace pour montrer la variation simultanée des deux quantités, comme la longueur d'une colonne de mercure avec la température, ou la puissance d'une machine avec la pression de la vapeur. Cette connexion est tracée comme une courbe sur un diagramme de coordonnées de Descartes, dans lequel une ligne est tracée à travers une série de points, représentant chacun le résultat d'une mesure. Si un point est très écarté de la courbe tracée par les autres points, ce savant l'ignore, en l'attribuant à quelque erreur accidentelle de mesure, qui sera peut-être élucidée un jour.

Les phénomènes métapsychiques constituent justement ces points déviés qui sont en conséquence négligés et ignorés. Mais la chose est bien différente alors que ces points commencent à montrer un ordre reconnaissable et à avoir une signification qui leur est propre. Alors l'intelligence du physicien entraîné saisit immédiatement l'opportunité et se met à l'ouvrage pour déterminer les formules qui régissent ce nouveau groupe et qui lui permettront de contrôler, ou tout au moins de prédire d'autres phénomènes subséquents de la même espèce.

La science n'est qu'un vaste effort pour contrôler les phénomènes :

> Aber im stillen Gemach entwirft bedeutende Zirkel
> Sinnend der Weise, beschleicht forschend den schaffenden Geist,
>
> . . . .
>
> Sucht das Vertraute Gesetz in des Zufalls grausenden Wundern,
> Suchet den ruhenden Pol in der Erscheinungen Flucht.

C'est une grande poursuite de la puissance, de la réalité, de la certitude. C'est au point que l'on entend dire parfois que ce qui ne peut pas être contrôlé, varié ou reproduit à volonté, ou tout au moins prédit avec certitude, n'a pas de valeur scientifique. Ce qui intéresse la science même dans une espèce éteinte, c'est ce qui peut être prouvé au sujet d'elle, de façon à satisfaire tous les investigateurs dûment équipés pour cela. Tout ce qui ne peut pas être examiné en détail, catalogué, photographié, projeté sur un écran, a beaucoup de chance d'être absolument négligé.

La science mène un tel combat incessant contre les erreurs d'observation et de jugement, contre les généralisations hâtives, les demi-vérités et le charlatanisme, que ses armes risquent quelquefois de tomber sur les jeunes pousses d'une nouvelle espèce de vérités et de les raser au niveau du sol.

Ces considérations suffisent, je crois, pour expliquer l'attitude d'indifférence ou, plutôt, de neutralité bienveillante prise par les savants en face des phénomènes plus anormaux. De plus il faut se rappeler, que, depuis 1870, la spécialisation des recherches scientifiques, leur subdivision en d'innombrables parties bien limitées s'est énormément accrue. Cette spécialisation a rétréci le champ contrôlé par chaque chercheur. Une vue plus large est devenue de moins en moins facile à obtenir. Comme dans toutes les vastes organisations, la routine s'est intallée et est devenue de plus en plus exigeante, en même temps qu'une réforme générale dans la méthode devenait de plus en plus difficile. Chaque nouveau phénomène est, pour ainsi dire, arrêté à la porte d'entrée par quelque officier d'ordre inférieur dont le rôle est de sauver ses supérieurs des intrusions désagréables.

Comment donc alors cette grande réforme pourra-t-elle se faire ? Évidemment il sera nécessaire d'arriver à quelque vue plus compréhensive, qui réunira à la fois les idées anciennes et des idées nouvelles. Il faut formuler une nouvelle théorie qui interprétera les nouveaux phénomènes comme des aspects spéciaux des anciens, ou qui nous présentera les anciens comme des développements particuliers et semblant permanents de causes plus hautes et plus généralisées.

Considérons, par exemple, quelques-unes des formes extrêmes des nouveaux phénomènes :

1° Le transport de Mme Guppy de Highbury à High Holborn en trois minutes, et son arrivée dans une chambre fermée sur une table entourée par plusieurs personnes (3 juin 1871) ;

2° La lévitation, l'élongation et le transport de M. D. D. Home ;

3° La dématérialisation partielle de Mme d'Espérance (1894) ;

4° La production de la forme complètement matérialisée de « Katie King » (1874) ;

5° Les mouvements d'objets sans contact en présence d'Eusapia Paladino ;

6° Les photographies d'Alger (1905).

J'ai choisi ces cas au milieu de milliers d'autres

non qu'ils soient particulièrement authentiques, mais pour donner une idée de l'énorme étendue que devra avoir cette vue plus large dont je parlais.

La difficulté radicale qui s'oppose au rapprochement, c'est l'attitude de la physiologie. Les phénomènes sont tous en contact avec la physiologie, et la physiologie est particulièrement matérialiste. Les physiologistes s'occupent de la « matière organisée ». La physique et la chimie ne les concernent pas beaucoup. Ils leur demandent les lois dont ils ont besoin. Ils ne peuvent partager les doutes des physiciens sur les phénomènes de la matière ou les rêves de transmutation des chimistes. Ils ont besoin de quelque chose de solide et de substantiel pour aller de l'avant, et ils le prennent sans les hésitations ni les réserves de ceux qui le lui fournissent. Et ils n'ont pas envie de changer les biens une fois acquis. Ils sont portés à l'intolérance des innovations et à considérer une révision complète des lois fondamentales comme une atteinte à la confiance qu'ils ont toujours eue en leurs fournisseurs, les malheureux chimistes ou physiciens.

De sorte que la physiologie est encore enchaînée par des liens que la physique a brisés la première. Celle-ci travaillant toujours à la limite du connaissable, entourée par l'impénétrable mystère, n'a jamais perdu ce sens du respect et de l'étonnement inspirés par les grandes régions inconnues qui environnent la petite clairière illuminée par la lampe de la science. Voilà pourquoi les grands savants qui étudièrent les premiers les nouveaux phénomènes furent presque tous des physiciens.

Si donc la physique est le pionnier de la science, quelle action ses derniers progrès vont-ils avoir sur les projets d'entente entre la science matérialiste et la nouvelle psychologie ? Pouvons-nous compter sur eux pour la construction du « pont sur l'abime ».

Un des plus beaux triomphes de la nouvelle physique a été la révélation de la colossale provision insoupçonnée d'énergie contenue dans l'atome de la « matière pondérable ». Cette énergie suffirait pour convertir une montagne en vapeur en une petite fraction de seconde, si l'énergie inhérente aux atomes des rochers pouvait être soudainement mise en liberté. Il faut plusieurs milliers d'années pour que l'énergie atomique se libère même dans la substance la plus « radioactive », mais l'énergie est là et il peut se faire que bientôt nous soyons à même de la libérer comme nous voudrons.

La seconde conclusion de la physique moderne qui peut nous servir dans nos recherches est la constatation d'une connexion intime et instantanée de chaque atome avec tout le reste du monde matériel. Il a été prouvé que, quelle que soit la rapidité de la propagation de la lumière (300.000 kilomètres par seconde), celle de la gravitation est incommensurablement plus grande. Cette action peut être une action directe à distance ou bien une force propagée à travers un milieu continu — l'éther. La première alternative nous ferait concevoir une « télépathie » universelle entre les parties du monde matériel, pondérable, tandis que la seconde nous suggère un substratum ou substance primordiale universelle, base de tout ce qui vit et existe. Sans essayer de décider entre ces deux hypothèses rivales (au fond il n'y a là qu'une différence de mots), nous pouvons considérer comme accepté que l'univers est un organisme, que rien n'est isolé, ni oublié, que toute les choses existantes ont une justification infinie.

Mais même si l'on accorde que ces deux points sont établis, — qu'il n'y a pas d'épuisement possible de l'énergie et qu'il y a une solidarité physique de l'univers, — il reste, cependant, un abîme entre la science physique et ces nouveaux phénomènes qui attirent son attention depuis si peu de temps. La télépathie et beaucoup des manifestations physiques de la médiumnité peuvent, il est vrai, commencer déjà à paraître un peu moins étranges qu'il y a quelque temps, mais que dire des matérialisations de formes vivantes, des dématérialisations et des transports d'êtres vivants, ou du « passage » de la matière à travers la matière.

Si, différant de presque tous les savants qui ont étudié sérieusement ces phénomènes, nous ne nous contentons pas de consigner les faits et de les enregistrer sous quelque nouveau vocable inventé exprès, nous devons procéder à une révision profonde de notre conception fondamentale de la vie, et essayer de trouver, parmi les théories possibles, celle qui fait le moins de violence aux notions adoptées jusqu'ici et surtout laisser intactes ces observations accumulées sur lesquelles les sciences biologiques ont été construites.

Prenons la forme de matérialisation le plus souvent constatée, celle d'une main. Dans l'obscurité une faible luminosité prend graduellement la forme d'une main, exécute quelque manipulation ordinaire, et se dissout. La main est lumineuse par elle-même. Quelquefois on la voit à une lumière ordinaire.

Au contact, la main quelquefois semble être glacialement froide et morte ; d'autres fois elle est chaude et vivante, serrant la mienne avec énergie, comme celle d'un vieil ami. J'ai retenu une de ces mains dans la mienne, fermement résolu à ne pas la laisser échapper

Elle n'a fait aucun effort pour se dégager, mais elle s'est dissoute peu à peu en vapeur et s'est soustraite ainsi à mon étreinte. (Sir William Crookes, F. R. S., *Recherches sur les phénomènes du spirtuialisme*. Burns, London, 1871.)

Interrogé sur un fait semblable, un physiologiste expérimenté répondrait qu'aucun physiologiste jusqu'à présent n'a vu de cas où une main humaine s'est formée en quelques minutes et a agi sans l'appareil ordinaire des muscles et des nerfs, et sans la personne visible à laquelle elle appartient. Il décrirait le phénomène comme unique, comme une chose dont on n'a encore jamais entendu parler. Si son éducation philosophique est imparfaite, il dira : c'est impossible. S'il a des doutes sur la santé d'esprit ou sur la sincérité du témoin, il doutera de la vérité du rapport. S'il voit le phénomène lui-même, il se défiera du témoignage de ses propres sens.

Tout serait changé si la théorie de la physiologie considérait un pareil phénomène comme un cas rare et improbable. Le physiologiste saurait alors qu'une main peut se former ainsi, une fois sur un milliard de fois, comme le passage de Vénus n'a lieu que pendant quelques heures par siècle. La formation d'une main, il pourrait avoir la chance d'y assister une fois pendant toute son existence.

Compris de cette façon, un pont sur l'abîme n'est pas si difficile à construire qu'on pourrait le croire. Certains phénomènes d'hypnotisme, comme la production d'une ampoule obtenue en appuyant un fer froid sur la peau d'un sujet auquel on a suggéré qu'il était chaud, la production de stigmates, et même le phénomène ordinaire du visage qui rougit indiquent la production de structures matérielles par des causes qu'on pourrait appeler purement psychiques. En reconnaissant ce principe, la physiologie pourrait ouvrir ses portes à beaucoup de phénomènes supernormaux avec l'espoir de leur trouver un rapport avec les faits qu'elle appelle normaux.

S'il est possible de considérer les phénomènes métapsychiques comme des cas exceptionnels de phénomènes normaux, nous ne devons pas perdre entièrement de vue la réciproque développée par certains philosophes et où l'univers visible et ses lois sont considérés comme une construction éphémère et exceptionnelle précédée et suivie par des « éternités » d'un type totalement différent. J'ai ailleurs (1) donné les raisons qu'il y a de croire que l'ordre de l'univers matériel, tel que nos sens nous le montrent, est éternel ; en d'autres termes, que des êtres doués des facultés que nous avons maintenant trouveraient, à n'importe qu'elle époque passée ou future aussi éloignée qu'on voudra, cet univers visible obéissant aux mêmes lois et constitué essentiellement de la même manière qu'actuellement.

(1) Voir mon ouvrage, *Two New Worlds* (Longmans), p. 115.

Ce raisonnement, bien entendu, n'exclut pas la possibilité d'autres univers visibles pour des yeux constitués autrement que les nôtres et invisibles pour nos yeux. Ces autres univers auront leurs lois propres, et s'il y a quelque action réciproque entre un univers et un autre, nous pouvons en toute sûreté considérer comme prouvé que cette action n'est possible que sous certaines conditions définies.

Ainsi, si nous avons deux univers A et B, nous pouvons avoir à considérer trois systèmes de lois :

1° Les lois gouvernant A ;

2° Les lois gouvernant B ;

3° Les lois gouvernant les rapports entre A et B.

Si A est notre univers, le premier groupe des lois est très immédiatement accessible à nos investigations. Le second, nous ne pouvons le connaître que très indirectement ; mais le troisième, dans de certaines limites, se prête à nos recherches. Voici, par exemple, le phénomène des « raps ». Nous pouvons étudier leur distribution dans l'espace et le temps, leur intensité, les objets dans lesquels ils semblent se produire.

Nos instruments de physique et nos réactifs sont assez délicats pour analyser un rap bien net en un millier d'événements successifs, pour mesurer son évolution avec des millionièmes de seconde, pour tracer une courbe le représentant depuis son origine jusqu'à sa fin, sa périodicité, sa composition. Les mouvements des objets peuvent être semblablement analysés en déterminant en quel point précis la force est appliquée et si une « réaction » accompagne son « action », comme le veut la troisième loi de Newton. Le « vent froid » de la chambre des séances peut être contrôlé par le thermomètre (comme Crookes, du reste, l'a déjà fait) et un calcul montrera si l'énergie dépensée est prise aux dépens du mouvement des molécules de l'air. Zöllner a essayé de déterminer la distance d'une source de lumière supernormale en observant la divergence des ombres. C'est ainsi que nous pourrons remonter pendant longtemps sur la route des phénomènes supernormaux physiques vers leur source et obtenir beaucoup de renseignements sur le mécanisme qui les produit.

Les phénomènes de télépathie et de clairvoyance sont beaucoup plus difficiles à étudier par des moyens physiques, mais il semble que leur étude



doive donner des résultats de la plus grande importance philosophique. La résonnance dans la télégraphie sans fil et dans d'autres cas nous a habitués à voir la sélection obtenue dans une réponse à une excitation, et nous pouvons prévoir la découverte de la transmission physique de la pensée par l'éther. Des recherches dans cette direction commenceraient avant tout par celle d'un moyen d'enregistrement direct de la pensée (comme on avait cru le trouver à propos des rayons N) et se continueraient en analysant les éléments physiques et finalement en recomposant et transmettant. Cela aurait été fait depuis longtemps si l'on avait pu obtenir les conditions nécessaires de... pureté, d'isolement. S'il y a des ondes de pensée, nous sommes tous plongés dans l'océan de ces ondes; aucun mur, aucun obstacle ne semble pouvoir nous en protéger, c'est peut-être la raison pour laquelle le double physique (l'aspect physique) de la pensée est resté inconnu comme le serait resté l'électricité s'il n'y avait pas des corps isolants.

Une solution séduisante du problème serait de déclarer que tous les phénomènes sont des pensées et que tous les phénomènes physiques sont des aspects physiques de pensées. Notre volonté ou notre désir peut être considéré comme limité de tous côtés par d'autres volontés, d'autres désirs. Je marche dans la rue. Le pavé où je marche est la matérialisation du désir qu'a eu la municipalité d'établir entre deux points un chemin solide et uni. Les affiches sur ce mur donnent une matérialité au désir de celui qui a des marchandises à vendre. La charrette que je rencontre représente un désir de locomotion. Les becs de gaz réalisent le *fiat lux* prononcé par la communauté désireuse de lumière.

Moi-même? Je suis l'incarnation d'un désir de vivre extrêmement ancien. Mes semblables et tout ce qui vit, jusqu'aux animaux ou aux plantes tout à fait inférieures, sont des enchevêtrements de volonté et de mémoire. La nature inanimée peut consister en des enchevêtrements semblables construits sur une échelle beaucoup plus petite ou beaucoup plus grande relativement au temps et l'espace, devenant alors inintelligible pour nous au point de vue de la sensibilité, mais cependant tendant toujours comme nous à arriver à s'exprimer et, par une action réciproque continuelle de la tradition et de l'effort actuel, créant ces « lois de la nature » qui nous semblent si incompréhensibles et immuables.

Cette conception de l'univers serait, je crois, logique et légitime et nous débarrasserait du dualisme de « la matière et de l'esprit » qui offre le plus formidable aspect de l'abîme dont je parle.

Lorsque nous matérialisons une idée, par exemple quand nous construisons un chemin de fer ou une horloge, il nous faut nous procurer les matériaux appropriés, les modifier, les combiner suivant certaines règles apprises par l'expérience. Cette expérience n'est pas toujours faite par nous-mêmes. Nous nous servons de l'acier manganésé ou du béton armé parce que d'autres avant nous en ont reconnu les avantages. Nous achetons les matériaux. Ils sont l'incorporation de l'expérience des travailleurs qui nous ont précédés. Nous utilisons cette expérience qui est le fruit de plusieurs siècles de travail. Nos mains même sont le résultat de milliers d'années de développement. Si l'ingénieur ou l'horloger avait à tout fabriquer *de novo*, cela lui prendrait bien un millier d'années. Les choses étant ce qu'elles sont, il n'a besoin que de quelques jours ou quelques semaines.

La main humaine est de beaucoup le plus précieux des instruments. Nous ne pouvons pas construire une main consciemment, et cependant c'est bien nous, ou plutôt notre moi subliminal qui a construit nos mains, en un temps extrêmement court en comparaison des siècles de l'évolution de notre espèce.

Si nous pouvions devenir conscients des processus subliminaux qui conduisent à la production d'une main, nous pourrions peut-être en produire une à volonté en un temps très court et dans un but particulier. Sans doute, les germes de ce pouvoir existent en nous tous, mais ils nous sont moins utiles que nos pouvoirs habituels de motricité et ne se manifestent pas dans notre état normal. Les outils que nous fabriquons sont des modifications de notre main, mais ils n'ont besoin, pour leur entretien, ni de nourriture, ni de sang. La durée des organes est une évidente économie.

Si donc il est de règle que nous ne possédions pas de pouvoirs supernormaux, c'est parce qu'ils nous seraient moins utiles que nos pouvoirs normaux. Il est évident qu'il serait très embarrassant pour la généralité des hommes d'être clairvoyants. Si nous pouvions tous jouer de l'accordéon à distance, toute notre organisation sociale serait à réviser. Elle est basée sur un certain nombre d'« impossibilités physiques » qui sont les seules sauvegardes que nous connaissions. Notre esprit est habitué à considérer certaines choses comme impossibles, nous l'affirmons, nous l'enseignons, et nous avons tout arrangé d'après ces idées. Nous appelons cela assez bizarrement notre foi dans les « lois de la nature », comme si ces lois étaient autre chose que des généralisations tirées d'une longue série d'observations qui peuvent très bien être imparfaites. Mais la volonté des hommes, et particu-

lièrement du commun des mortels, semble offrir un sérieux obstacle à ces choses déclarées « impossibles ». Les poètes pleurent la disparition des fées et des génies devant le progrès de la civilisation. Je suis incliné à croire qu'il y a une véritable déroute des pouvoirs occultes devant la *volonté* organisée d'une vaste portion de l'humanité.

D'un autre côté, les foules s'amassent dans un ardent désir de recevoir des messages de l'au-delà. Elles ouvrent la porte au monde invisible dont les habitants pressés autour de nous accomplissent toute espèce de miracles qui nous confondent, parce que nous ne reconnaissons pas les pouvoirs qu'ils indiquent parmi ceux que nous possédons, ou bien parce que nous nous *rappelons* les avoir bannis. C'est à *nous* de nous occuper de trouver les conditions nécessaires aux communications.

Un des résultats les plus frappants des recherches métapsychiques, c'est qu'elles n'ont révélé aucune intelligence supérieure à la nôtre — je veux dire aucune intelligence supérieure pour tout ce qui concerne notre univers. Car une intelligence peut être d'un ordre très élevé dans un monde et faire cependant une très pauvre figure dans un autre univers, au milieu de conditions toutes nouvelles.

Les phénomènes physiques du spiritisme peuvent être tous surpassés par des moyens humains, et quant aux phénomènes physiologiques les plus merveilleux, comme les matérialisations, ils sont du même ordre que ceux obtenus par ce moi subliminal qui construit nos corps, avec cette différence que la permanence est sacrifiée à la rapidité de la formation.

Restent les rares phénomènes de dématérialisation et d'*apport*, de beaucoup les plus déconcertants, les plus effrayants même, pourrait-on dire. On a voulu quelquefois les expliquer au moyen de l'hypothèse d'un espace à quatre dimensions, mais ce n'est pas là une explication, ce n'est pas là réduire le phénomène en éléments connus, or une quatrième dimension est une chose inconnue dans notre univers. Le passage de la matière à travers la matière se concevrait avec certaines théories moléculaires modernes, mais un cas bien prouvé de dématérialisation rendrait une telle explication à la fois superflue et insuffisante. Un « corps », c'est quelque chose qui résulte d'une suite infinie de traditions aboutissant à une action présente. Quand le corps est dématérialisé, ou bien la chaîne de traditions est brisée, ou bien elle est rendue inutilisable pour agir dans ce monde. Une seule dématérialisation suivie de la rematérialisation d'une main vivante suffirait à prouver la possibilité de la conservation d'une semblable chaîne de traditions quelque part en dehors de la matière, et prouverait donc la possibilité de l'immortalité. Car la mort absolue, cela signifie simplement la fin d'une chaîne de tradition vitale, fin qui doit avoir lieu à la dissolution de l'organisme physique.

Il est probable que la science finira par renoncer à bouder devant les recherches patientes des métapsychistes. Les phénomènes nouveaux sont la vie, le sang de la science. La lenteur des progrès faits en ce sens est due aux difficultés de l'étude, et encore plus à l'absence d'une théorie capable de comprendre les nouveaux phénomènes. Il arrive assez souvent qu'on termine un rapport d'une séance en disant : « Je ne formule aucune théorie, je constate simplement des faits. » Cela est noble et sage, mais ce n'est pas de la science. Nous *devons* faire des hypothèses, non de folles conjectures sur des bases trop étroites, mais des hypothèses de travail bien établies, formulées après de mûres réflexions sur la collection complète des faits utilisables. Alors nous pourrons prédire de nouveaux faits d'après ces hypothèses, et vérifier si l'observation les corrobore. Il nous faut une critique subtile et compétente. Il nous faut, si possible, avoir plusieurs théories rivales luttant les unes avec les autres, de manière à ce que la meilleure survive.

L'hypothèse spirite est la plus simple et, en somme, la plus satisfaisante. Mais elle ne se rattache pas avec les faits normaux de notre expérience journalière et elle tend à nous livrer plutôt à la merci de nos « guides » inconnus et d'autres influences. De plus, je crois que l'homme a été destiné par son Créateur à dominer en ce monde, et qu'aucun pouvoir visible ou invisible ne peut lui disputer le sceptre. Ensuite, je crois qu'il pourrait, s'il voulait, entrer en communication avec les autres univers et élargir indéfiniment son cercle de connaissances parmi les citoyens des autres mondes. J'ai des doutes sérieux sur la question de savoir si cela lui serait profitable, si cela est désirable ; mais, à tout hasard, étudions ce que nous permettront ces communications, de sorte que nous pourrons offrir une hospitalité digne de nous à nos invisibles amis.

Enfin quand nous serons arrivés à posséder un contrôle plus direct sur la matière organisée et sur les procédés de la vie, je crois fermement que ce n'est pas seulement le droit, mais le devoir sacré de l'espèce humaine de tenter cette aventure à quelque prix que ce soit, et sans la moindre préoccupation des dangers possibles et des difficultés, de sorte qu'à la fin nous réussirons à éliminer de ce monde une effrayante masse de souffrances inutiles contre lesquelles, actuellement, nous sommes incapables de lutter.



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

La photographie de la pensée

M. le docteur Paul Joire vient d'envoyer aux membres de la Société Universelle d'Études Psychiques, dont il est le président, la circulaire suivante :

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que la Société d'Études Psychiques organise une série d'expériences sur la « Photographie de la Pensée ».

Je vous prie de vouloir bien prendre part à ces expériences en vous conformant aux instructions ci-dessous, et d'envoyer au président de la Société, 42, rue Gambetta, à Lille, ou au président de votre section, les clichés que vous aurez obtenus.

Les clichés donnant des résultats, quels qu'ils soient, *même négatifs*, auront de l'intérêt pour le résultat de l'expérience.

Prendre un objet, de forme très simple, le fixer attentivement quelques instants pour se le bien graver dans l'esprit. Se rendre ensuite dans la chambre noire pour procéder aux trois cas suivants :

1° Poser une plaque photographique sur le front, côté verre, durant quinze minutes ; se représenter mentalement l'objet choisi et *vouloir* fortement en impressionner la plaque ;

2° Poser la main sur une plaque (ou tenir cette dernière en main) durant quinze minutes, en opérant comme ci-dessus ;

3° Mettre la plaque dans un bain révélateur, poser les doigts d'une main sur le bord de la plaque pendant dix minutes.

Après chaque opération, développer la plaque.

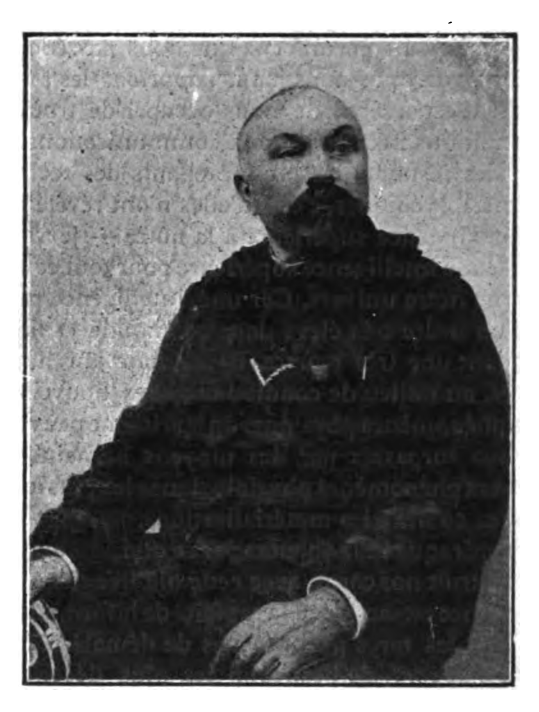
Il est bon de s'isoler autant que possible et d'éloigner toute distraction au cours de ces expériences, qui devront être faites avec des plaques très sensibles.

Je compte sur votre concours en cette circonstance et vous présente, Monsieur, mes salutations empressées.

Le Président,
Docteur Paul Joire.

⁂

Il y a essentiellement deux différentes espèces de « photographies de la pensée », pour les personnes — bien entendu — qui en admettent l'existence : il y a celles qui ne représentent que des traits, des circonvolutions et des taches plus ou moins informes, et celles qui représentent, au contraire, un objet d'une forme déterminée. La circulaire du Dr Joire se rapporte à toute sorte de « photographies de la pensée », mais nous ne nous occuperons ici que de celles de la dernière catégorie — de beaucoup la plus intéressante et celles dont il est plus facile de constater l'existence, si elles peuvent réellement exister, puisque les circonvolutions



et taches informes peuvent aussi dépendre d'nn agent physique quelconque — surtout chimique et thermique — tandis que certaines images apparaissant parfois dans la seconde classe de photographies ont une netteté telle, qu'il est difficile de les attribuer au hasard.

L'existence de ces photographies est loin encore d'être démontrée. En France, un homme dont l'honorabilité ne fait pas de doute pour tous ceux qui l'approchent, le commandant Darget, affirme toutefois en avoir obtenu quelques-unes, qui sont d'ailleurs fort connues par les spirites et occultistes. Nous les reproduisons ici pour donner une idée de ce phénomène, ou prétendu phénomène, à ceux qui ne les ont pas vues encore.

Voici, d'abord, les deux photographies des bouteilles, dont l'histoire ne laisse pas d'être un peu humoristique.

Elles ont été faites, ainsi que celle de la canne — écrit le commandant Darget — gélatine en dessous, doigts

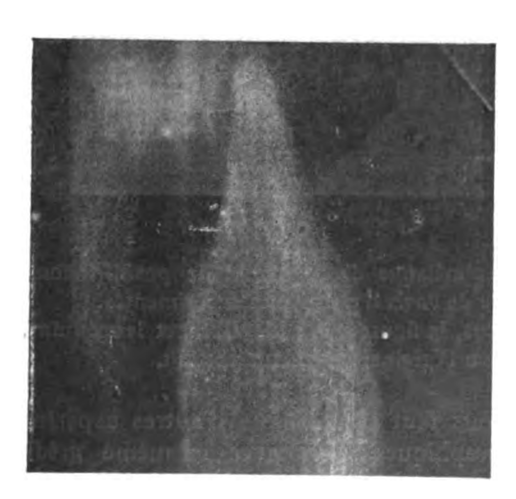
touchant verre pour lancer le fluide, et la pensée construisant le fluide, le mettant en place, pour ainsi dire, et faisant le *Mens agitat molem*. Il faut pour cela de la surexcitation, de la volonté, de la peine; M. A..., au moyen duquel une de ces photographies a été obtenue, me disait même qu'il ne voudrait pas recommencer à cause du mal de tête qu'il a eu par suite de ces expériences.

Nous avons entre les mains le procès-verbal des opérations par lesquelles on a eu les deux bouteilles ; nous nous bornons à en reproduire littéralement le passage principal :

Le 27 mai, M. A... me montra dans *l'Illustration* du 23 mai (1896) un doigt avec quelques flammes fluidiques obtenues par le docteur Le Bon dans le bain révélateur en touchant la gélatine. Il m'invita, pour le soir même, à tenter la même expérience. J'y allai et j'y obtins mes cinq doigts avec une grande auréole.

Alors M. A. me dit que si on pouvait représenter un objet, le phénomène deviendrait remarquable. Or, ici, je dois entrer dans quelques détails.

M. A. venait de me verser un verre de vieille eau-de-vie; j'avais conservé sous mes yeux la bouteille pendant une demi-heure, j'avais manifesté l'intention d'y goûter de nouveau, disant par plaisanterie, sinon par gourmandise, que cela me donnerait du fluide. Alors je pris une plaque dans le bain que je touchai côté verre et non côté gélatine. Je pensai d'abord à une table, ma pensée glissa sur l'image d'une chaise, qui s'évapora encore, pour enfin s'attacher à l'image de la



bouteille dont je venais de boire. Il est à noter que j'avais une bouteille semblable, contenant le révélateur, devant les yeux, et que je la voyais à la lumière rouge, dans le cabinet noir. C'est probablement ainsi que l'image de la bouteille, n° 1, fut fixée sur la plaque.

5 *juin*. — M. A. m'ayant dit que, pour bien prouver la réalité de ce phénomène, il faudrait obtenir une seconde bouteille, nous convînmes d'essayer.

Il ne manqua pas de me faire boire de la même vieille eau-de-vie ; pour ma part, je regardai longtemps la bouteille. Étant montés au cabinet noir, j'essayai du même procédé que pour l'expérience précédente, mettant mes doigts côté verre. Lorsque nous avons vu les doigts marqués, nous avons retiré la plaque, l'avons



fixée et lavée, et enfin nous avons cherché l'image de la bouteille, que nous avons trouvée.

Mais le lendemain, quand nous l'avons tirée sur papier, ce qui nous a le plus frappés a été une figure de femme avec une coiffe caractéristique...

Pour voir ou plus proprement pour deviner cette « figure de femme », il faut renverser la photographie sens dessus-dessous ; on entrevoit alors à côté de la bouteille une figure de femme, coiffée comme les femmes du peuple de certaines régions septentrionales de la France. La coiffe apparaît assez nette, mais le visage est rendu à peu près méconnaissable par une tache blanchâtre. Le reste du corps se devine avec un peu de bonne volonté. Avec cette figure, nous entrons en plein dans la photographie des esprits, ce qui n'est pas pour le moment notre affaire ; nous nous bornerons donc à dire ici que cette figure féminine est censée représenter une certaine Sophie, une vieille femme d'Amiens, morte quelque temps auparavant, et dont la personnalité se présentait souvent au cours des séances qui avaient lieu chez M. Léon Denis, à Tours, où a eu lieu justement l'expérience photographique dont nous nous occupons. Cette figure aurait été reconnue, etc., etc.

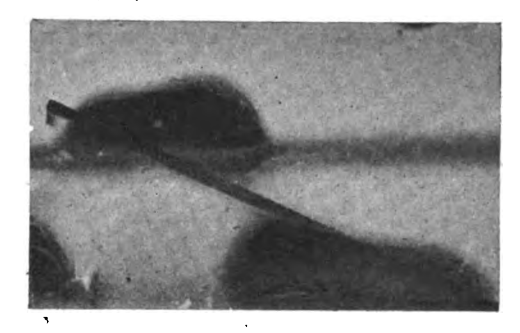
Passons à une autre photographie. Voici les paroles de M. Darget :

La photographie de la canne a été créée à Vouziers, il y a onze ans. C'est une canne à bec dont je me servais habituellement ; je l'avais mise sur mon bureau où je faisais mes photos le soir, après avoir fermé les fenêtres et pris ma lanterne rouge.

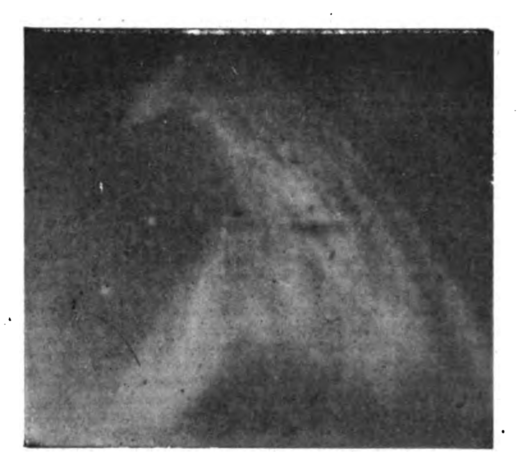
Quant à l'Aigle, voici sa production. Mme Darget était dans mon bureau, étendue sur mon canapé, vers

10 heures du soir. Je lui dis : « Je vais éteindre la lampe et essayer (comme cela m'arrivait quelquefois) de faire un cliché fluidique au-dessus de mon front. Je vais vous passer une plaque pour en faire autant. »

Donc, je lui passai la plaque qu'elle tint avec ses deux



mains à un pouce environ au-dessus de son front. Quelques instants après, soit 10 minutes environ, elle me dit : « Je crois que j'ai dormi ; je suis très fatiguée ;



je vais me coucher. » Et à tâtons, dans l'obscurité, elle me passa la plaque.

J'allai de suite la développer et j'eus la surprise de voir cette étonnante figure d'aigle. Je l'ai appelée « photo du Rêve », quoique ma femme ne se soit pas souvenue avoir rêvé soit d'un oiseau ou de tout autre chose pendant qu'elle tenait la plaque.

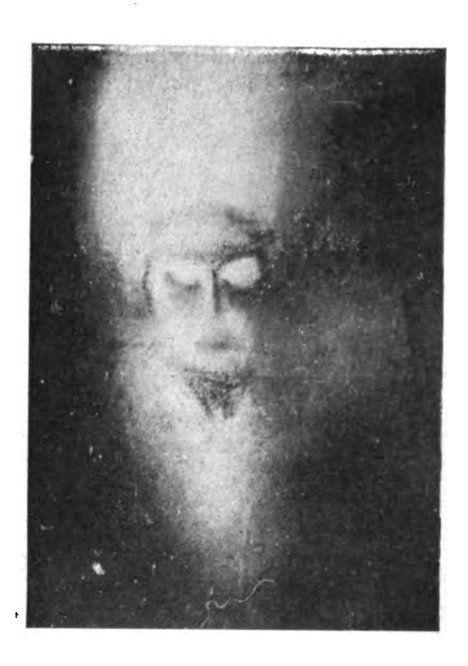
Ma fille Denise a créé aussi deux fois un D sur les plaques après que je lui avais dessiné un D devant ses yeux, en lumière rouge. Je ne trouve pas ces photos.

A part cela, je n'ai plus obtenu de photos de la pensée si ce n'est de trop vagues choses...

Il faut — ce que la souscription ouverte par M. Vauchez demande — des plaques aptes à enregistrer ce nouveau genre de vibrations. Mais la pensée est créatrice, et je m'en suis fortement aperçu dans mon jeune âge avant que je connusse le spiritisme ; ce qui peut paraître une anomalie, c'est que je me suis aperçu que, depuis que j'ai étudié ces lois créatrices, certaines de mes facultés de la pensée créatrice que j'avais se sont éteintes ou du moins ont diminué.

Le commandant Darget lui-même nous a dernièrement transmis une autre photographie de la pensée, encore inédite, et qui a été obtenue il y a quelques semaines par un groupe d'expérimentateurs qui s'est constitué à Périgueux. Voici ce qu'écrit, à ce sujet, M. Viaud, professeur au lycée de cette ville :

Cette photographie a été obtenue dans une séance de notre Groupe, sans appareil et dans la boîte même des plaques. Nous sommes absolument sûrs qu'aucune fraude n'a été possible à ce moment ; mais la boîte avait été en la possession du médium. D'un autre côté, je ne vois pas trop comment un enfant de dix-sept ans, très ignorant en dessin, aurait pu faire des traits d'une telle finesse ; quelqu'un des plus expérimentés en aurait-il même été capable ? Je ne sais. Le cliché offre un



singulier mélange de négatif et de positif incompréhensible de l'avis d'opérateurs expérimentés.

De plus, la figure a été identifiée, et le médium n'a jamais vu l'original sur aucun portrait.

Il nous faut ajouter que d'autres expériences photographiques faites avec le même médium n'étaient pas faites pour inspirer chez les expérimentateurs de la confiance dans la sincérité de leur médium ; les membres du groupe de Périgueux paraissent en effet ne pas pécher de naïveté et de manque d'esprit critique.

Le commandant Darget nous écrit avoir examiné le cliché de la tête, qui n'a rien de suspect.

Comme on nous avait signalé une expérience faite, il y a plusieurs années déjà, par M. Gabriel Delanne, et dans laquelle il aurait obtenu, au

moyen de la pensée, la photographie d'un triangle, nous avons écrit au distingué directeur de la *Revue du spiritisme*, qui eut l'amabilité de nous répondre par une lettre intéressante dans laquelle, après avoir touché à ses expériences dans une classe de photographies dont nous ne devons pas nous occuper ici, il continuait :

... A cette époque, il était fortement question des expériences du commandant Darget et je demandais à une autre dame d'essayer de reproduire une forme très simple : celle d'un triangle. Nous fîmes plusieurs tentatives qui ne réussirent pas, une dizaine environ, mais un soir voici ce qui se produisit. Une plaque *Lumière* fut placée par elle, côté gélatine, en face du front, à un centimètre de distance environ. Nous étions dans une complète obscurité. Cette dame me dit qu'elle voyait nettement l'image d'un triangle Δ équilatéral se détachant en blanc sur un fond noir (elle appartenait au type visuel). Au bout de quelques minutes, une dizaine environ, elle me dit que l'image mentale « se brouillait », je lui dis alors d'arrêter l'expérience et quand nous développâmes, on voyait nettement sur la plaque, vers un des côtés, un espace triangulaire blanc, aux bords un peu flous, mais *égaux entre eux*.

Malheureusement, je n'ai plus cette plaque, qui a été ou égarée ou cassée pendant mon déménagement, de sorte que je n'ai pas publié cette expérience, ne pouvant plus fournir la preuve de mon assertion. J'ai de même perdu la seule reproduction qui en avait été faite à ce moment. J'ai donc le regret de ne pouvoir vous envoyer que le récit ci-contre, qui aurait besoin d'être appuyé par une pièce justificative pour qu'il eût une valeur scientifique.

En fait d'autres tentatives, je n'en connais guère que deux que j'ai signalées dans mon livre : *L'Ame est immortelle*, p. 453-54. C'est celle d'un Américain, M. Ingle Rogus, qu'a indiquée la *Photo-Gazette*, numéro du 25 février 1896. Voici le récit qu'il fait de son expérience.

« Je résolus de concentrer ma pensée aussi longtemps que possible sur un objet, après avoir préalablement fixé distinctement cet objet sur ma rétine. A cet effet, je choisis une pièce de monnaie, et, la tenant contre la lumière, à la fenêtre de mon laboratoire, je la fixai avec persistance pendant une minute environ. Puis fermant les yeux et tirant les rideaux pour exclure la lumière, je plaçai devant moi une plaque sensible et m'asseyant dans un fauteuil, je regardai fixement cette plaque, en concentrant toute ma pensée sur la pièce de monnaie que je venais de regarder. Je restai ainsi pendant quarante minutes; l'effort physique et moral fut très grand et plusieurs fois je pensai m'évanouir. Je fus très fatigué par cette expérience et ce n'est que deux jours après que je me décidai à développer la plaque. La forme de la pièce de monnaie y est absolument marquée : elle est indistincte, je l'admets, mais cette image suffisait pour montrer que j'étais dans la bonne voie et que ma théorie pouvait se soutenir. »

En utilisant ce procédé, M. Ingle Rogus aurait pu répéter cette expérience en prenant cette fois pour sujet de l'image pensée un *timbre-poste*. Il cite trois témoins, les docteurs Albert Bouchay, Nicolas Roskilly et M. Robert Coat. Quelle importance faut-il attacher à ce récit ? Je l'ignore.

La Revue des Revues, 15 février 1898, a parlé également d'un appareil imaginé par le fils du grand inventeur Edison pour photographier la pensée. Des résultats auraient été obtenus, mais comme le silence s'est fait depuis sur cette prétendue découverte, je pense que nous ne devons pas attacher une grande importance à la note parue à cette époque.

Si je reprenais maintenant ces recherches, j'utiliserais des plaques photographiques sensibilisées à la chlorophylle, car j'ai des raisons de croire que les radiations psychiques ont une action spéciale sur les sels d'argent traités de cette manière.

Un autre procédé, celui utilisé par l'astronome Zenger, consiste à préparer une plaque avec du sulfure de calcium, de s'en servir pendant la nuit comme d'une plaque ordinaire dans l'appareil photographique, puis, après la pose de quelques minutes, de la laisser en contact pendant douze heures, dans l'obscurité, avec une plaque sensible ordinaire que l'on développe ensuite. L'image de l'objet est obtenue avec assez de netteté. Pour la photographie des radiations de la main, ou de la pensée, la chambre noire est inutile. Il suffirait de se servir de l'écran de sulfure de calcium comme d'une plaque ordinaire, mais il faudrait qu'il ait été insolé au préalable et qu'on l'ait laissé rayonner toute la lumière visible qu'il contenait; le contact avec une plaque sensible ordinaire doit durer au moins douze heures. Bien entendu, d'autres substances, telle que le platino-cyanure de baryum, le sulfure de zinc, etc., pourraient être essayées, et je crois qu'en cherchant dans cette direction on arriverait peut-être à gagner un des prix offerts par M. Vauchez. En tous cas on ferait certainement œuvre utile, mais ma santé ne me laisse guère le loisir de faire ces expériences.

Veuillez me croire, mon cher confrère, votre bien cordialement.

G. Delanne.

Ce que nous venons de dire montre bien que la question de la photographie de la pensée peut avoir acquis des croyances *personnelles*, mais est loin encore de pouvoir être acceptée comme un fait bien constaté. On ne comprend d'ailleurs même pas comment une opération photographique puisse se produire dans ces conditions.

Il n'en est pas moins vrai que l'expérience est intéressante, et que de nouvelles tentatives doivent être faites de tous côtés pour en venir à bout. *Tentanda via est*. Nous invitons donc les personnes que cette question intéresse à envoyer au docteur Joire les résultats des essais, même négatifs, auxquels elles voudront bien se livrer.



Le médium Miller à Paris.

Miller, le fameux médium à matérialisations de San Francisco, dont la venue à Paris, il y a deux ans, a fait tant de bruit dans le monde spirite et a soulevé des polémiques assez orageuses, est arrivé en France il y a quelques jours. Après un court séjour dans d'autres localités de la France, il s'arrêtera quelque temps à Paris, où il paraît avoir l'intention de donner un certain nombre de séances. Aussi, toutes les sociétés, tous les groupes psychistes et spirites se flattent-ils de pouvoir expérimenter avec lui, et ils intriguent en conséquence.

Espérons que cette fois on parviendra à mieux éclaircir la question de ce médium, le plus extraordinaire qui existe aujourd'hui, si ses phénomènes sont authentiques, car, pour le moment, Miller a, dans le monde même des spirites, des détracteurs acharnés et convaincus. Il faut pour cela que tout le monde s'efforce de le persuader de se soumettre à l'examen de savants autorisés.

Nous devons signaler à ce sujet une lettre qu'a écrite à M. Léopold Dauvil M. Van der Naillen, directeur de l'École des ingénieurs de San Francisco, qui dit : « Le médium Miller est en train de déménager ses pénates pour New York, d'après ce qu'on me dit, car je ne l'ai plus revu et ne veux plus le revoir depuis sa conduite si étrange envers le bon colonel de Rochas. »

On parviendrait bien plus facilement à faire triompher la vérité des phénomènes métapsychiques si tout le monde, et surtout les spirites, au lieu de ne songer qu'à satisfaire leur curiosité, exerçaient une pression morale sur les médiums pour qu'ils se soumettent à l'examen des personnes dont l'avis a seul le pouvoir d'en imposer aux masses.

LES NOUVEAUX LIVRES

Sir Oliver Lodge : **La Vie et la Matière**, traduit de l'anglais par le docteur J. Maxwell. — (Félix Alcan, éditeur, 1907. — Prix : 2 fr. 50.)

« Le livre de Sir Oliver Lodge — écrit M. Maxwell dans sa préface à ce volume — comprend deux catégories générales d'idées ; les unes sont une critique du monisme matérialiste, dont le professeur Haeckel s'est fait le champion. J'admire sincèrement l'œuvre scientifique du savant biologiste d'Iéna, mais je n'ai pas la même admiration pour ses conceptions philosophiques. J'avais été frappé, en lisant ses *Enigmes de l'Univers*, de la témérité de quelques-unes de ses affirmations et de l'inexactitude de certaines d'entre elles.

» J'ai songé à le mettre en évidence et à essayer de montrer l'erreur fondamentale des philosophes qui, comme lui, jugent nos connaissances assez complètes pour en inférer une explication systématique de l'Univers, fondée sur des actions et des réactions mécaniques. Le livre de Sir Oliver Lodge a réalisé mon désir d'une manière qui m'a semblé parfaite. Sa critique de la philosophie du professeur Haeckel n'épuise assurément pas le sujet ; ce n'est d'ailleurs pas le but que se proposait Sir Oliver Lodge : il a voulu simplement montrer quelques-unes des erreurs d'interprétation de M. Haeckel, et c'est surtout au point de vue physique qu'il a fait cette démonstration. L'autorité de Sir Oliver Lodge est en effet surtout considérable en physique...

» Il ne faut pas s'y tromper : les découvertes des dernières années du dix-neuvième siècle ont eu des conséquences désastreuses pour certains concepts religieux trop étroitement attachés à la lettre de leur révélation. Le triomphe des idées de Lamarck et de Darwin a eu notamment un pareil effet. L'idée d'une évolution progressive des espèces est inconciliable avec celle de la création telle que l'expose par exemple la Genèse. Mais la théorie de l'évolution ne saurait être employée pour la démonstration du progrès purement mécanique des espèces. »

La plupart des chercheurs réellement impartiaux reconnaîtront probablement le bien fondé des raisonnements de Sir O. Lodge pour ce qui se rapporte à son œuvre de destruction, c'est-à-dire à celle par laquelle il montre l'insuffisance absolue des bases sur lesquelles Haeckel appuie ses théories. En sera-t-il autant pour son œuvre de reconstruction spiritualiste ?

« Ce petit livre — dit le professeur Lodge lui-même — est dans la forme un ouvrage de controverse, mais son objet est au fond plus ambitieux : il est destiné à formuler, ou plutôt à formuler de nouveau une certaine doctrine relative à la nature de l'homme et à l'action réciproque de l'esprit et de la matière... Ce livre est spécialement destiné à servir d'antidote à ce qu'il y a de spéculatif et de destructeur dans l'ouvrage si intéressant et si répandu du professeur Haeckel. A d'autres points de vue cependant, c'est moins une attaque qu'un



complément; c'est l'extension des parties les plus scientifiques de ce livre à des régions où la recherche est plus élevée et plus fructueuse. »

On voit en effet (p. 82, etc.) que Sir O. Lodge est loin de refuser à Haeckel une grande autorité scientifique et de repousser sa doctrine en bloc. Mais il nous montre l'importance qu'ont certains côtés faibles de son ouvrage. « Nous avons concédé, dit-il, que le cerveau est le moyen par lequel l'Esprit se manifeste sur ce plan matériel; c'est l'instrument qui seul nous le fait connaître. Nous n'avons pas concédé toutefois que l'Esprit soit *limité* à ses manifestations matérielles. Nous ne pouvons pas soutenir davantage que, sans la matière, ces choses que nous appelons l'esprit, l'intelligence, la conscience, n'ont aucune sorte d'existence. L'esprit peut s'incorporer ou s'incarner dans la matière, mais il peut en même temps lui être transcendant. »

Telles sont essentiellement les conclusions auxquelles parvient le savant recteur de l'Université de Birmingham dans l'ouvrage que le docteur Maxwell vient si heureusement de traduire.

Comte de Tromelin, lauréat de l'Institut : **Les Mystères de l'Univers**. Réponse aux « Énigmes de l'Univers » d'Haeckel. — (Beaudelot, éd., 36, rue du Bac, Paris).

L'ouvrage du comte de Tromelin est destiné, dans la pensée de l'auteur, à apporter des objections nouvelles aux doctrines matérialistes d'Haeckel. De plus compétents : Olivier Lodge, Boutroux et d'autres prennent à tâche de réfuter ces principes ; aussi nous ne nous occuperons pas des arguments en général plausibles du comte de Tromelin parce qu'ils ne font pas faire un pas de plus à la question et que d'ailleurs de pareilles discussions ne sont point à leur place ici.

Nous nous occuperons moins d'étudier l'ouvrage que l'auteur lui-même et sa médiumnité.

M. de Tromelin est devenu médium et a reçu des communications analogues, quoique non identiques peut-être, à celles que reçoivent les spirites. Il n'est pas spirite ; c'est un savant mathématicien. Il cherche l'origine des messages, semble s'y perdre et en tire les conclusions philosophiques dont il est parlé plus haut.

C'est par l'écriture et le dessin automatique que débute sa médiumnité. Il promène à plat un crayon large de 1 centimètre et, dit-il, « les Esprits écrivent à leur gré ». Papus appelle cela, paraît-il, la Géomancie. Il reste cependant maître des mouvements de la main. Si on regarde les dessins à la loupe, on voit une multitude de tableaux, de groupes, etc... qu'on n'aperçoit point à l'œil nu. (Je me suis adressé, pour obtenir des reproductions photographiques, à la maison de Marseille dont l'auteur donne l'adresse, mais il m'a été répondu qu'on ne pouvait m'en procurer.)

Puis Tromelin fait de la vision dans le cristal, ou plutôt du miroir magique, car c'est en regardant dans le miroir d'une armoire à glace qu'il obtient ses visions. C'est surtout par elles que les Esprits communiquent avec lui.

Dès le début, ils lui commandent de publier ce qu'il verra, ils lui font signer un pacte, lui donnent des charades à résoudre. C'est seulement quand il y est parvenu qu'il a la faculté de voir des Esprits à toute heure. Alors on lui donne des grades et un guide. Il reçoit des preuves spirites, mais pourtant sans en être satisfait. Deux groupes d'Esprits communiquent successivement : les Mages du Seigneur et ceux de Satan. « Ils semblent s'entendre fort bien pour me mystifier. » Satan s'en mêle en personne. Il arrive à M. de Tromelin l'aventure extraordinaire de son mariage avec une sylphide présentée par les mages blancs, suivie quelques jours après de son mariage avec une autre sylphide, présentée par les mages noirs ! Les Esprits que voit M. de Tromelin sont costumés de dominos. Ils sont constamment présents. « Je joue, dit-il, avec eux à cache-cache. » Quelques-uns, au cours de ces jeux, se « lévitent » ; il les qualifie d'aériens. D'autres sont les Esprits constructeurs, gnomes grands comme la main, dont la réunion, l'entassement forment des édifices astraux. D'autres enfin sont en costume Pompadour, minuscules. « Ils se font la cour d'une façon charmante. On dirait un salon de poupées automatiques. »

Quelques-uns ont 3 mètres de hauteur. Souvent, pour lui masquer telle ou telle scène, ils font sortir du sol des rideaux servant d'écran à l'endroit voulu. Ils se promènent dans des véhicules divers, se servent d'appareils compliqués inconnus aux mortels.

Tromelin assiste à tous les actes de la vie des Esprits, « analogues aux nôtres, bien qu'ils en fassent beaucoup d'autres que nous ne comprenons pas ». Presque tous l'encouragent à se suicider.

Les phénomènes sont indépendants de sa volonté, sauf ceux des « Mystères Sylphidiens ». Les plus belles visions ont lieu quand il est bien portant, pendant qu'il fume tranquillement un cigare, alors qu'il est parfaitement éveillé.

Il entend des voix : « Je distingue, dit-il, dans mes voix intérieures les bons Esprits des mauvais. » Quelquefois ils s'emparent de sa personne pour lui faire faire des grimaces extraordinaires, lui donner des sensations de corps étrangers dans la bouche, etc... Ils font plus : ils produisent des phénomènes physiques, raps, déplacement d'une chaise ; le plafond tremble, on entend des bruits de pas, il ressent des attouchements divers.

Il y a des apparitions de son double à lui à distance. Il est pincé jusqu'au sang, son mouchoir en garde la trace. Au commandement, le gaz se baissait et se levait. Les domestiques voient et entendent des fantômes le jour et la nuit ; une dame ayant poussé la curiosité jusqu'à se cacher dans le propre lit de Tromelin en est punie par des mains invisibles.

Mais en séance on n'obtient rien, ou des fantômes visibles pour lui seul. Pourtant certains phénomènes intellectuels ont été constatés par d'autres personnes, par exemple à propos du crime d'Aix-les-Bains (p. 85). Il y a aussi des dessins, portraits de personnes inconnues (p. 46). Deux prémonitions (p. 45 et 19). Mais Tromelin lui-même ne s'accorde qu'une semi-médiumnité.

En réalité, certains petits faits épars montrent qu'une illusion présida à la naissance de ces hallucinations

— peut-être de toutes. Par exemple, on peut voir facilement ce que les phrases suivantes renferment de vérité: « Les Esprits transforment une grande tache en un buste de personnage... Grâce à l'éclairage et aux divers objets se reflétant dans la glace ils transforment la salle de bains en un palais splendide. » D'autres phrases sont encore bien significatives.

« Je me suis demandé pourquoi les Esprits attendent que je sois couché pour faire entendre ces voix nasillardes. » Il a des bourdonnements d'oreille et le rêve perceptif-auditif ne demandait qu'à se former.

Dans ces conditions, nous croyons vraiment inutile de nous attarder à l'étude des idées philosophiques de l'auteur. Sur quelles bases faut-il nous fonder pour juger même l'authenticité des phénomènes psychiques qu'il raconte? Sa bonne foi semble évidente, mais nous suffit-elle? Il nous faut bien aussi contrôler sa valeur de témoin. Car enfin, les lecteurs de son ouvrage tombent, presque à chaque page, sur des passages de cette force:

« Dieu qui a fait les crapauds, a donné la vie aux Esprits; ceux-ci à force de manger se sont matérialisés, c'est l'explication de la légende de la pomme. »

« J'estime qu'avec de l'opium, du bichlorure de mercure et de la quinine, on peut guérir presque toutes les maladies. J'ai guéri d'une fièvre typhoïde bien déclarée le jeune Raoul (qui était soigné par le docteur Sch.) au moyen du bichlorure à raison de 2 cuillerées à café par jour pendant 4 jours... »

« Greffer, planter des graines dans le corps d'une carotte ou d'une pomme de terre. Les résultats promettaient 3 mois de lutte, destruction par 2 chiens et 2 chats. »

Il n'a pas un seul esprit avec lui, mais 50. « Il est rare que leur nombre atteigne 80 ou 90, chiffre maximum. »

Quoi qu'il en soit, soyons-lui reconnaissant de nous avoir marqué un écueil. Qu'il s'agisse de la construction du temple de nos croyances individuelles ou de l'édification en commun de cette tour de Babel: la Science psychique, la solidité ne peut être acquise qu'en employant des matériaux triés avec soin et accumulés sans délaisser un seul instant le fil à plomb de la Raison.

R. Warcollier.

Docteur Foveau de Courmelles: **L'Année électrique.** — Électrothérapique et radiographique. — Paris, Librairie polytechnique Ch. Béranger, éd., (15, rue des Saints-Pères), 1908. — 3 fr. 50.

C'est la huitième année que cette si utile publication paraît; elle contient un précis des progrès électriques qui ont été réalisés en 1907. Parmi les chapitres dont les matières se rattachent indirectement aux questions dont nous nous occupons, il nous suffira de rappeler ceux sur la lumière, la télégraphie sans fil, l'électrothérapie, la radiographie, la radio-activité, etc.

Ch. d'Orino: **La Genèse de l'Ame.** — (Paris, Bibliothèque Chacornac; prix 2 fr.).

Dans ce livre, une dame bien connue sous le pseudonyme de Ch. d'Orino publie une autre série de communications médiumniques dont plusieurs se rapportant à l'étude de l'âme humaine — d'où le titre de l'ouvrage entier. Comme dans les ouvrages précédents, on trouve dans celui-ci bien des choses intéressantes, d'une haute moralité, écrites dans un style clair et précis qui ne manque pas d'élégance.

Pierre Piobb: **Formulaire de haute magie.** — H. Daragon, éd., Paris, 1907.

Il paraît que c'est la première fois que l'on publie un ouvrage de magie sous la forme formulaire. Les personnes qui se flattent de pouvoir obtenir par la magie la domination des éléments pourront donc trouver en ce livre, disposées en bon ordre, des « recettes et formules pour fabriquer soi-même les filtres d'amour, talismans, etc. »; sans compter les clefs absolues des sciences occultes, les formules d'invocation, d'évocation, etc.

AU MILIEU DES REVUES

Une curieuse manifestation vocale au Brésil

(*Reformador*, Rio de Janeiro, 15 janvier 1908.)

Le Brésil est probablement le pays où le spiritisme a fait un plus grand nombre d'adeptes; aussi il n'est presque pas de petite ville de cette République où l'on ne publie un ou plusieurs petits journaux spirites. Il est rare que ces publications sortent de leurs logomachies kardécistes et anticléricales pour faire connaître quelque fait supernormal s'étant produit dans leur pays, mais quand ils se décident à le faire, ils n'y vont pas par quatre chemins. Aux lecteurs d'en juger par la lettre suivante que le *Reformador*, organe très honorable de la Fédération Spirite Brésilienne reçoit d'un certain M. Helio de Gusmão, di Cataguarino (Minas).

Il s'agit d'une manifestation *post mortem*, qui se



serait produite dans une localité appelée Fundão, qui se trouve à 2 kilomètres de Cataguarino.

« Un certain Jules Cenabrita, mort depuis quelques jours, apparut appuyé au parapet d'une fenêtre de la maison qu'il avait habitée; c'est dans ces conditions qu'il fut vu par différentes personnes habitant la maison d'en face.

» Ce fut là d'ailleurs l'unique apparition visuelle du défunt. Mais l'esprit continua à se manifester, en faisant entendre sa propre voix, en conversant avec les personnes de la maison, sur différents sujets, en déclarant que s'il ne se rendait pas de nouveau visible, c'était bien uniquement pour ne pas effrayer.

» Ce phénomène se répéta bien pendant deux mois, et nombreuses ont été les personnes sérieuses et véridiques qui non seulement ont été présentes aux faits, mais encore prirent part aux conversations avec l'invisible Jules, qui était et se montrait joyeux et plaisant, en commençant toujours par chanter des chansonnettes, ou prier Dieu.

» Comme quelqu'un lui demandait :

» — Où es-tu donc, Jules ? Nous entendons bien ta voix, mais nous ne te voyons pas...

» Il répondait : « Je suis entre le plafond et le grenier. »

» Il y avait là un nègre, que Jules, étant en vie, tenait en grande estime, et avec lequel, plus qu'avec tout autre, il continuait à causer dans son nouvel état.

» Un soir qu'un groupe d'amis, dont faisaient partie ce nègre et le maître de la propriété M. José Perreira, se rendait à une fête, M. Perreira imagina d'inviter Jules à leur tenir compagnie, et dit au nègre :

» — Invite donc Jules à venir lui aussi à la fête.

» L'esprit ne fit aucune difficulté à accepter.

» Une fois dans la rue, le nègre demandait de temps en temps :

» — Eh bien, Jules, nous suis-tu ?

» Et l'esprit répondait qu'il était là.

» Tout près de la salle où avait lieu la fête, le nègre entama une conversation avec l'esprit, sur la terrasse de la maison, au grand étonnement de tout le monde, qui entendait parfaitement la voix de Jules, qui n'était qu'un souffle, mais qu'on entendait sans la moindre difficulté.

» Cet étrange événement souleva une énorme curiosité : il attira bientôt, et pendant plusieurs jours consécutifs, une vraie masse de peuple en pèlerinage à la maison dont il s'agit, et dont le propriétaire, homme très obligeant, se crut en devoir de faire de grands frais, en servant du café, des gâteaux, etc., à tout ce monde.

» A partir de 4 heures du soir, les curieux commençaient à arriver, et regardaient tous silencieusement, en attendant « Julio », qui ne tardait pas à s'annoncer par un sifflement prolongé, qu'on entendait à grande distance, et qui s'approchait petit à petit, devenant toujours plus distinct, tant que le « manifestant » pénétrait (toujours invisible) dans la maison. Alors les dialogues commençaient.

» Informé de ce qui arrivait, un Père se rendit un jour sur les lieux, accompagné du professeur Fernando X., afin d'exorciser l esprit ; il avait pris avec lui un livre de prières qui ne lui appartenait pas.

» Le Père commença ses prières, et l'esprit de Julio en accompagna une de sa voix. Quand elle fut terminée, Julio dit avec beaucoup d'irrévérence :

» — Tu peux partir, mon Père : ne pense pas avoir une puissance quelconque sur moi. Ce livre que tu tiens n'est pas à toi: il est au Père Pedro, de Porto.

» On examina alors le frontispice intérieur du livre, et on constata qu'il portait en effet le nom du Père Pedro — ce que l'exorciste ignorait.

» Julio produisit bien d'autres manifestations encore, dont peuvent témoigner les personnes qui y assistèrent et qui en parlent avec la conviction la plus absolue — quelques-unes même encore un peu effrayées.

» Julio continua à se faire entendre pendant longtemps, jusqu'au jour où il prit congé de tout le monde, et ne revint plus jamais. »

A vrai dire, on connaît des exemples de faits de cette sorte, dans lesquels des phénomènes phoniques et vocaux se seraient produits de manière à écarter toute hypothèse de ventriloquisme ; mais ils sont pour la plupart d'une nature plutôt légendaire. Le récit de l'informateur du *Reformador* est trop incomplet : on voudrait au moins savoir si la présence du nègre, par exemple, était toujours nécessaire à la production des phénomènes, etc.

ÉCHOS ET NOUVELLES

La « Possédée » de Bab-el-Oued.

Les journaux algériens s'occupent beaucoup, depuis quelque temps, des phénomènes spontanés qui se produisent autour d'une jeune fille, Mlle Thérèse Sellès, qu'on appelle déjà couramment la possédée de Bal-el-Oued. Nous allons rapporter fidèlement ces récits, dont nous n'avons pas encore eu le moyen de contrôler l'exactitude.

Bab-el-Oued est un des faubourgs les plus populeux d'Alger. C'est là, place Lelièvre, qu'habite la famille Sellès, composée du père, employé aux tramways, de la mère et de huit enfants.

Mlle Thérèse Sellès, l'aînée des enfants et l'héroïne de l'histoire, a quatorze ans et trois mois. Elle est

grande, forte et bien constituée. La figure est expressive et agréable, l'œil parfois perdu dans le vague. Thérèse Sellès a un léger défaut de langue ou plutôt une gêne dans la prononciation. Enfin, elle n'a reçu qu'une instruction très rudimentaire.

M. Gaspard Sellès, pour alléger ses charges, résolut, il y a un peu plus d'un mois, de placer Thérèse comme domestique et il la confia à M. Todeschini, ferblantier à Chéragas, village non éloigné d'Alger.

Huit jours après son entrée chez son premier patron, on remarqua des choses anormales. Les objets les plus disparates se promenaient dans les chambres. Un verre placé sur une table tombait à terre, sans se briser, et revenait se poser sur la table.

Des fruits, pommes et oranges, quittaient tout seuls le compotier. Une lampe, prise d'humeur vagabonde, montait les escaliers, visitait les chambres et revenait à sa place primitive. Les couvertures, les oreillers, les draps d'un lit étaient éparpillés dans la chambre et quelques instants après allaient d'eux-mêmes se placer sur le lit.

A la cuisine, les casseroles dansaient une sarabande infernale. Cuillères, fourchettes, couteaux s'envolaient, puis se mettaient à leur place respective.

Un ami de M. Todeschini, M. Fournier, raconte, entre autres faits :

« J'étais dans la salle à manger. Je venais de voir une paire de bottines placées sur la machine à coudre. Je fis cette réflexion que ce n'était pas là leur place. Je me retourne et je vois une des bottines sur la table à manger. Je prends la bottine et la remets à côté de l'autre ; un instant après, elle part et se rend dans le magasin.

» Mais j'ai vu mieux que cela...

» Une carafe, au long col et au ventre rebondi, était placée dans une assiette, sur la table de la cuisine. Nous voyons la carafe, à moitié pleine d'eau, descendre de la table, monter quatre marches de l'escalier, en redescendre trois et s'arrêter. J'ai moi-même remis la carafe sur la table. »

Mais ces phénomènes n'étaient pas les seuls qui se produisent. La jeune Thérèse a des visions. M. Todeschini déclare à son tour :

« Ces jours derniers Thérèse aperçoit une femme habillée de noir, un mouchoir blanc passé sous le menton et noué au sommet de la tête.

» Thérèse sort de la salle à manger, se rend dans la cour chercher des sarments pour allumer le feu et la vision la poursuit ; la dame en noir lui saisit les poignets et lui dit : Secourez mon mari, embrassez mes enfants.

» Elle rentre en pleurant, nous montre ses poignets et nous raconte ce qu'elle prétend avoir vu.

» — Vous connaîtriez cette dame si on vous la montrait, lui dis-je ?

» — Oh ! parfaitement.

» Je prends sur le buffet de la salle à manger mon album de photographies ; je l'ouvre au hasard et Thérèse s'écrie : « Voilà la femme qui me poursuit ! »

» C'était le portrait de ma femme que j'ai perdue voici neuf ans. Je lui demande si elle avait feuilleté déjà cet album.

» — Jamais, monsieur, répond-elle.

» Je remets l'album en place et me dirige vers la porte : l'album part, traverse la salle à manger et vient tomber à mes pieds. »

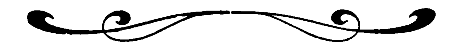
Le bruit de ces phénomènes se propage dans Chéragas. Chaque jour plus de trois cents personnes envahissent le magasin et le logement de M. Todeschini. Celui-ci fait mander le docteur Claude. Ce médecin constate chez Thérèse une grande fatigue physique et morale, ordonne une potion calmante et conseille au ferblantier de ramener l'enfant à ses parents. M. Todeschini suit ce conseil.

A peine Thérèse est-elle dans sa famille, à Bab-el-Oued, que les mêmes phénomènes recommencent.

Une bouteille de médicaments placée sur le buffet de la salle à manger est précipitée à une distance de plusieurs mètres. Dans la cuisine, un filtre à café quitte l'étagère et va rouler à terre, un porte-allumette suit le même chemin.

Les visions de Thérèse s'accentuent ; elle voit Dieu assis sur son trône et les anges adorant la sainte Vierge. Elle entend les anges chantant les louanges de Dieu. Elle-même psalmodie quelques bribes d'hymnes.

Tels sont les faits bizarres qui passionnent en ce moment Alger et ses environs.



Le Gérant : Drouard.

12-5-08. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie



Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

18me Année | 16 Mai-1er Juin 1908 | Nos 10-11

PROF. HENRI MORSELLI

Directeur de la Clinique des maladies mentales et nerveuses à l'Université de Gênes.

MÉDIUMNISME ET PRESTIDIGITATION

(A PROPOS D'EUSAPIA PALADINO)

§ 1. — Une apparition de cabinet sombre.

Dans l'une des séances qu'Eusapia Paladino nous accorda l'année dernière chez le peintre argentin M. A. Berisso, sous ma direction et avec l'intervention du célèbre *reporter* italien LOUIS BARZINI, du *Corriere della Sera*, nous fûmes spectateurs, parmi tant d'autres, d'une apparition de cabinet qui nous laissa très perplexes ; j'en ai raconté l'histoire dans mon volumineux ouvrage sur la médiumnité d'Eusapia, qui vient à peine de paraître (1). J'en détache plusieurs périodes :

— Eusapia était étendue dans le cabinet sombre sur un lit de camp, et je ne l'y avais pas attachée, voulant laisser la plus grande spontanéité aux phénomènes ; les assistants étaient disposés en demi-cercle, attendant avec attention. Tout à coup, entre les deux rideaux noirs qui constituent la fermeture antérieure du cabinet, apparut quelque chose de blanc, ou de clair-obscur, ayant, *selon moi*, toutes les apparences d'un visage, duquel on n'apercevait cependant que la zone du milieu et un œil seul. M. Barzini décrivit ainsi l'apparition :

« Dans l'ouverture des rideaux, la lumière de la lampe (rouge, 5 bougies) frappe en plein un visage féminin entouré d'une draperie blanche, qui lui couvre le front et se retourne à la manière des bédouins sur la bouche. Elle regarde d'un œil sinistre, se retourne lentement de côté, disparaît... Cette tête paraissait très grande, probablement à cause de l'étoffe qui empêchait d'en apercevoir les contours. Son regard était fixe, ses paupières n'ont jamais battu ; les sourcils étaient légèrement froncés. Son teint était pâle » (1).

Je remarque que, d'autres fois, nous avions vu la même apparition tandis qu'Eusapia était solidement attachée à son lit ; qu'elle n'était habillée que d'une chemise et d'un pantalon, sans étoffes qui eussent pu lui servir à former ces bandages de la tête ; enfin, que dans une séance chez M. Avellino, en 1902, décrite par mon collègue M. VENZANO, dans les *Annales* (1907), une apparition, mais plus complète, qualifiée par l'assistance comme la reproduction du fantôme de *Katie King*, s'était présentée, offrant beaucoup d'analogie avec l'apparition incomplète qui se produisait chez M. Berisso (2).

Mais que penser de ce phénomène ? Avons-nous assisté à la formation initiale d'un « spectre », d'un « téléplasme fantômique » ?... La demande exigerait une réponse qu'ici, comme en tant d'autres manifestations de la médiumnité d'Eusapia, on ne pourrait donner d'une manière décisive. Dans mon ouvrage cité plus haut, on trouvera la question ardue et obscure de la « matérialisation » longuement traitée. L'article présent a un but plus pratique : toucher l'un des côtés les plus discutés de la phénoménologie spirite, celui de la substitution frauduleuse de faits réels par des faits illusoires, et je le ferai avec un soin particulier au médiumnisme charlatanesque.

(1) Voir HENRI MORSELLI, *Psicologia e Spiritismo, Impressioni e note critiche sui fenomeni medianici di Eusapia Paladino* (*Picc. Biblioteca di Scienze moderne*, nos 141-142). Turin, Bocca frères, éd., 1908, deux gros volumes avec 18 tables et 50 figures environ.

(1) LOUIS BARZINI, *Nel Mondo dei misteri con Eusapia Paladino*. Milan, Baldini ed., 1907.

(2) Voir J. VENZANO, *Sur les matérialisations* (*Annales des S. P.*, 1907). *Luce e Ombra*. Milan, 1907. Cf. mon ouvrage, t. II, pages 214-268.

§ 2. — Vérité et fraude dans la phénoménologie d'Eusapia.

Le soupçon qu'Eusapia se moquait de nous en regardant par l'ouverture des rideaux, comme pour jouer à cache-cache, me fait songer à la question de la *prestidigitation* dans la phénoménologie spirite. Et malheureusement, ce n'est pas une chose que l'on puisse trancher d'un coup de glaive comme un nœud gordien. Ce n'est pas moi, mais ce sont des spirites d'école et des psychistes de carrière qui le disent : avec des médiums professionnels on n'est jamais sûr de rien, et c'est lorsqu'on y pense le moins et qu'on le suppose moins encore, que l'on est trompé au plus bel endroit.

Sans aller chercher bien loin, Camille Flammarion, qui s'y connaît et a expérimenté un nombre suffisant de fois, avouait que sur treize groupes de phénomènes observés par lui à Montfort-l'Amaury (1877), quatre seulement lui paraissaient *certains :* la lévitation de la table, les mouvements d'une autre petite table, sans contact, les frappements à coup de maillet, et les mouvements du rideau ; — deux *presque certains :* un profil d'ombre opaque à côté de la lampe rouge, et la sensation d'une barbe sur la main ; — un souvent *frauduleux :* les attouchements ; — six *douteux :* le déchirement d'un cahier de papier, le lancement d'un crayon, le transport du guéridon sur la grande table, les sons émis par une petite boîte à musique, le transport d'une guitare sur la tête, et enfin les empreintes d'une main et d'un visage sur le mastic (1).

Mais ensuite, en expérimentant dans sa propre demeure, M. Flammarion est arrivé à augmenter la partie incontestable de la phénoménologie paladinienne et à diminuer la partie soupçonnable ou incriminable (2).

Cependant, je trouve que, parmi les phénomènes « difficiles à admettre avec certitude », devraient figurer les apports plutôt que les attouchements, ou les transports d'objets sur la tête des assistants, ou les actions de l'*Invisible*, parce que je n'ai jamais vu se produire ceux-là en de bonnes conditions d'expérimentation (Home non plus n'y croyait pas !), tandis que je suis sûr des autres, car ils se sont effectués en des circonstances qui excluent la fraude.

Quant à la « matérialisation », on remarquera qu'elle figure à peine dans l'énumération rapportée plus haut de l'illustre astronome psychiste ; il semble qu'il glisse volontiers sur le sujet, qui est en vérité extrêmement complexe. C'est peut-être à cause de son attitude bien tiède en faveur du spiritisme (qu'il conteste absolument dans les phénomènes d'Eusapia), que les spirites le disent maintenant un écrivain à peine « amusant », tandis que, naguère, le croyant spirite quand même, ils le proclamèrent un « génial et grand savant » ! Ah ! les sectaires de toute sorte ne plaisantent pas !

(1) Voir Camille Flammarion, *Les Forces naturelles inconnues*, Paris, 1907, p. 109.

(2) Flammarion, *loc. cit.*, p. 181.

La position de Mme Paladino dans le spiritisme contemporain est très curieuse. D'un côté, se trouvent les hyper-sceptiques absolus, qui la considèrent comme une très habile faussaire, et croient trompés par elle tous les hommes de science qui en ont accepté et contre-prouvé la puissante médiumnité physique. De l'autre côté, se trouvent ses enthousiastes, qui acceptent, les yeux fermés, tous les phénomènes produits en sa présence, et lui attribuent toutes sortes de médiumnités, en outre de celle physico-mécanique, de sorte qu'ils la proclament la voyante, l'intuitive, l'évocatrice, la psychographique... etc., etc. (1). M. Carrington, qui cependant n'en rapporte qu'une biographie fort *incomplète*, écrit d'elle ce qui suit :

> La moitié du monde est convaincue qu'Eusapia fraude ; l'autre moitié est convaincue que ses phénomènes sont authentiques. Il est difficile de prévoir quel sera le dernier verdict ; mais il est certain que son cas, dans les conditions actuelles, n'est guère convaincant pour le monde scientifique, et de nouvelles preuves devront venir témoigner en sa faveur. Qu'Eusapia possède ou non des facultés médiumniques authentiques, c'est une question à résoudre avec le temps et lorsqu'on aura suffisamment expérimenté (2).

J'espère et je crois que mon volumineux ouvrage sur le spiritisme paladinien donnera une réponse satisfaisante au distingué psychiste américain, qui se montre si sévère pour la médiumnité physique et n'accepte comme valables, en général, que les catégories désormais dépassées des phénomènes historiques du spiritisme. Il est guidé par l'idée préconçue qu'aux premiers temps, c'est-à-dire des Fox à Home, les phénomènes physiques étaient plus authentiques, puisque les médiums alors ne se copiaient pas les uns les autres, et la médiumnité était confiée à la révélation spontanée des nouvelles forces bio-psychiques sans intervention du mimétisme.

Les recherches soigneuses de la Commission

(1) Dans une publication d'auteur anonyme qui se publiait à Gênes en 1907 sous le titre : *Eusapia Paladino a Genova*.

(2) Hereward Carrington, *The Physical Phenomena of Spiritualism — Fraudolent and genuine*. Boston, Turner, 1907, in-8, p. (xiv) 426. Cf. p. 13-14.



de Milan, du groupe Richet, Lodge, Myers, Ochorowicz, du groupe Maxwell, de Gramont, de Rochas, n'inspirent pas, à ce qu'il paraît, une grande confiance à M. Carrington envers la médiumnité de Mme Paladino. Il est à peine ébranlé par les informations très favorables de Maxwell, mais il ignore ensuite les expériences de M. de Fontenay, les miennes avec Porro au Cercle Minerva, il y a cinq ans, celles de la Société psychique de Milan, celles de Lombroso, de Luciani, de Bottazzi, et enfin celles du groupe Flammarion, Brisson, Richet, Dariex, Le Bon (1).

Or, il est hasardeux d'exprimer des jugements sur un médium puissant, mais variable, comme Eusapia, avec une documentation si mince ; mais M. Carrington est, ainsi que tous les psychistes anglo-américains, encore sous l'impression de



Fig. 1. — Les deux mains du médium se trouvent « en chaîne » avec celles des contrôleurs. (De Carrington.)



Fig. 2. — Le médium a retiré la main droite et les contrôleurs sont trompés sur la continuation de la « chaîne ». (De Carrington.)

l'échec de Cambridge, créé par un excès de rigidité dans l'interprétation des mouvements des mains et des pieds du médium. On a l'obsession de la tricherie par substitution d'une main à l'autre selon l'accusation formelle que E. Torelli-Viollier lança en 1892 contre la Paladino, lors des célèbres expériences de Milan chez M. E. Finzi. Et réellement, aussi en Amérique — qui est le pays où l'habileté prestidigitatoire des médiums a atteint le degré suprême — la fraude de la délivrance d'une main de la chaîne des contrôleurs est jouée tous les jours par les médiums charlatans qui y sont très nombreux. Je mets ici deux figures très expressives que M. Carrington a insérées dans son livre (fig. 1 et 2) ; on y voit très bien le moyen de tromperie que les médiums usent pour dépister la surveillance du contrôleur de droite et de celui de gauche : avec la main délivrée il leur est permis de produire des attouchements, des coups, des bruits, des petits mouvements d'objets, des apports, etc. On voyait des figures très semblables dans les ouvrages de de Rochas, de Crocq, de Stefanoni et de plusieurs auteurs qui ont traité l'argument presque inépuisable de la fraude dans le spiritisme (1).

Mais il est aussi facile de comprendre que le jeu de mains décrit par Torelli-Viollier (et qui est quelquefois essayé ou exécuté par la Paladino) pourra servir seulement pour tromper dans un très étroit cercle d'action du médium, c'est-à-dire tout proche de sa personne. Cette fraude est absolument impossible pour les actions à distance, pour les grands phénomènes de matérialisation au dedans et surtout au dehors du cabinet obscur. Dans la phénoménologie d'Eusapia, j'ai pu voir et démontrer qu'il y a au moins les neuf dixièmes qui ne s'expliquent pas avec le truc sus-indiqué.

§ 3. — Doutes sur la médiumnité physique en général.

Plusieurs psychistes, parmi les plus compétents, sont à présent dans une phase probablement excessive de doutes et de soupçons en regard des phénomènes *physiques* et *mécaniques* du médianisme. Par exemple, le professeur Hyslop, qui est un étudiant de psychisme très estimé, accepte dans son spiritisme bien réduit seulement les phénomènes *intellectuels*, c'est-à-dire les incarnations et les communications spirites ; il rejette absolument la médiumnité physique (telle qu'on la voit en Eusapia Paladino), en la jugeant un argument méprisable pour sa thèse de la spiritualité et de la survivance de l'âme. M. Hyslop appelle ces phénomènes « supérieurs » ou intellectuels de la médianité les « vrais résidus de la science » ; et pour ce que sont les physiques, c'est à peine s'il en fait grâce à Stainton Moses (2) !

Mais que dirait-il si, assistant au Congrès spiritualiste qui eut lieu à Paris il y a huit ans à peine (1900), il avait entendu raconter l'aventure extraordinaire de ce masque de plâtre, sur lequel poussèrent tout à coup des cheveux, des sourcils et une barbe (3) ? Le philosophe de Boston s'effraierait

(1) Cf. la *Bibliographie complète sur Eusapia Paladino* que j'ai donnée dans le tome I de ma *Psychologie et Spiritisme*, p. 136 et suiv., ainsi que dans le tome II en Supplément.

(1) Cf. De Rochas, *Extériorisation de la motricité ;* Crocq, *l'Hypnotisme scientifique* ; Stefanoni, *Magnétisme et Spiritisme*, etc.

(2) Hyslop, *Enigmas of psychical Research*, Turner, éd., 1906, Boston.

(3) *Comptes rendus du Congrès spiritualiste et spirite de Paris* (1900). Paris, 1902, 1 vol. de 750 p. in-8.

certainement, comme moi, et déclarerait que c'est trop peu dire, de faits de pareille sorte, ce que Sir O. Lodge proclamait devant la Société pour les recherches psychiques de Londres, relativement critiques sont par conséquent justifiés. C'est la première chose que l'on doit se demander relativement à la médiumnité physique, et qui nous met à l'abri des tromperies.

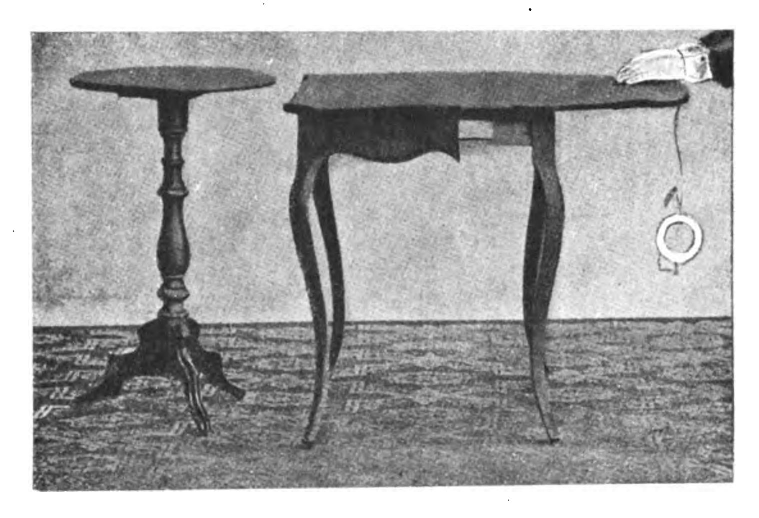


Fig. 3. — Expérience de « physique transcendentale » avec pénétration de la matière faite par le médium Slade aux séances de Zöllner.

Première phase. — Deux anneaux en os sont attachés à un fil tenu par les mains du médium sur le côté d'une table.

§ 4. — Les médiums professionnels et l'Américanisme.

Dès qu'on eut répandu la nouvelle que je m'occupais d'Eusapia et que mon jugement était bienveillant, bien que je fisse des réserves sur le mélange de quelques mystifications au milieu d'une phénoménologie authentique, je me suis vu arriver de l'étranger, et principalement de l'Angleterre et de l'Amérique, un certain nombre d'opuscules et d'ouvrages sur les fraudes des médiums. Peut-être voulait-on m'avertir de me tenir sur mes gardes et de ne pas trop m'empresser en faveur d'une catégorie de faits, qui, même dans la patrie du spiritisme moderne, sont considérés comme faux en grande partie.

aux phénomènes physiques de la médiumnité, c'est-à-dire « qu'il n'en avait jamais vu aucun dans des conditions satisfaisantes d'expérience ».

Tout le monde sait, pour peu qu'on se soit intéressé à l'histoire du spiritisme moderne, que pas un des meilleurs médiums n'a pu échapper à l'accusation de faire de la prestidigitation. Je me contente de citer Slade, aussi parce que sur les phénomènes qu'il produisait, Zöllner (que quelques-uns parmi les psychistes, par exemple Hyslop, accusent d'aveuglement ingénu dans l'expérimentation et d'ignorance psychologique !) a fondé en partie sa *Physique transcendentale* (1). Malheureusement, si on lit attentivement ses récits, on ne se soustrait pas au soupçon que l'éminent astro-physique ait été joué. Certains phénomènes de Slade, par exemple celui de la prétendue « pénétration de la matière », consistant dans le passage d'un anneau dans le pied d'une table, ont une physionomie trop évidente de prestidigitation. Il suffit de regarder un instant l'image du phénomène que je reproduis (fig. 3-4). Les soupçons des hyper-



Fig. 4. — Continuation de l'expérience antérieure.

Deuxième phase. — Les anneaux se retrouvent (après une très courte période d'obscurité) autour du pied d'un guéridon à distance du médium, qui n'a pas bougé (?)

Et en vérité, ces éloquents envois mettraient une appréhension quelconque au lecteur, même cuirassé par la caractéristique bonne foi spiritique. On y démontre ou l'on y explique que la partie la plus prodigieuse du spiritualisme moderne est composée de « charlataneries effrontées ». Passe pour M. Abbott, qui est un patient dénicheur de trucs, paraissant lui-même un habile amateur de

(1) V. Zöllner, *Wissenschaftliche Abhandl.* ; Bd. III, *Die Transcendentale Physik*, Leipzig, 1878.



prestidigitation et d'illusionisme (1); mais que dire de psychistes comme Hodgson, Podmore, Hyslop, Mme Sidgwick et Carrington, qui ne font aucun cas de l'énorme différence qui existe entre une séance *privée* d'Eusapia et n'importe quelle audience *publique* donnée comme *spectacle théâtral* par les « vampires américains », simulant, par des stratagèmes effrontés, une puissance médianique qu'ils ne possèdent pas, afin d'escroquer de l'argent aux gogos ?

J'admets qu'avec les professionnels il faut se tenir sur ses gardes, car la longue habitude de produire des phénomènes leur a aussi donné l'habileté pour des artifices menteurs; mais le *modus operandi* d'Eusapia n'a aucune analogie avec celui charlatanesque des médiums trompeurs d'Amérique. Ceux-ci agissent chez eux-mêmes, ou dans une salle à payement, ou sur les tréteaux de théâtres, ou dans les baraques des réunions en plein air (*revivals*, *camp-meetings*), qui se tiennent en été, un peu par amusement, un peu par fanatisme religieux, dans les bois et près des rivières des États-Unis ou du Canada. Il faut lire les œuvres démolissantes de Davenport, Hubbel, Evans-Ridgely, Robinson et celles que nous venons de citer de Abbott et de Carrington, pour comprendre le discrédit dans lequel sont tombés les phénomènes médiumniques physiques parmi ces savants plus sérieux.

La prestidigitation nord-américaine a su magnifiquement imiter la classique danse des tables, les coups (raps), l'écriture entre deux ardoises, le dénoûment des liens ou la libération des sacs ou des filets du contrôle, le son « spontané » des orgues de Barbarie, les photographies spirites, les empreintes, les moulures dans la paraffine, les apports, la clairvoyance avec lecture d'écrits cachetés... et aussi toute la série des « matérialisations »... Ce n'est pas par irrévérence envers l'Amérique du Nord, dont nous est venu, somme toute, avec les sœurs Fox, le mouvement spirite contemporain, mais par une simple constatation pratique, que je me sers du terme *Américanisme* pour désigner la fraude médiumnique poussée jusqu'au système de spéculation.

Je dois ajouter que la lecture de la pensée aussi est bien discréditée, depuis que les devins américains les plus populaires, comme, par exemple, Stuard-Cumberland, J. Randall-Brown et Washington-Irving-Bishop ont avoué ou laissé surprendre le secret de leurs succès, pareil, en deux mots, à celui des époux Zancig qui étaient si en vogue il y a très peu de temps à Londres. Et je dois confesser que, à l'exception d'Eléonore Piper et un peu moins de Mme Pepper, même la phénoménologie intellectuelle des incarnations, des messages, des communications qui se révèlent dans la trance médiumnique, a baissé de valeur depuis les innombrables fraudes que l'on a découvertes dans le spiritisme incarnatoire, oratoire, psychographique, psychométrique et évocatoire.

Mais je veux m'en tenir à la phénoménologie physique, car c'est celle d'Eusapia; il y aurait alors à rappeler une bibliothèque entière, destinée à prouver que depuis les sœurs Fox jusqu'à nos jours, on n'arrive à sauver que bien peu de chose de tout ce que l'on raconte dans le livre d'or du « spiritisme expérimental américain » (1).

Admettons que l'apostasie des sœurs Fox doive être attribuée à un bigotisme de la dernière heure (l'âge climatérique trouble toujours la mentalité des femmes), mais voici les anonymes et très significatives *Confessions of a Medium* et les *Revelations of a spirit-medium*; voici celles de Lunt de Boston, dans *Mysteries of the seances*. Et quant aux démasquements (« exposure » des Anglais), en dehors des initiés, voici les coups anciens, mais toujours vigoureux, de Tuuesdall, sur les faits fondamentaux du spiritisme, de Fin sur les folies de la science, et les plus récents de Shekleton sur le trop bruyant *Règne des Mystères*. Et, comme fusée finale, voici les accusations formelles de danger pour la santé publique lancées dans un opuscule anonyme, dont le seul titre : *The great psychological Crime* — le Grand Crime psychologique — en dit de lui-même toute l'expression terrible (2).

Que ce cri d'alarme ne semble pas exagéré : l'Amérique du Nord entière est infestée par une multitude de médiums « très puissants... » et très faux, dont les gestes fantastiques consistent à imiter à la perfection les manifestations classiques de la phénoménologie spirite, et à inventer chaque jour des phénomènes de plus en plus paradoxaux (3).

En outre de New-York, Boston, Chicago et San Francisco, plusieurs endroits de moindre impor-

(1) V. Abbott David, *Behind the Scenes with mediums*. Chicago, Opencourt Company, 1907, 1 vol. de 300 pages.

(1) Voir la *Bibliografia dello Spiritismo*, que j'ai recueillie et publiée comme introduction à ma *Psychol. et Spiritisme*, t. I et II.

(2) Les titres des œuvres citées sont : — Tuesdall, *Bottom facts of spiritualism*; — Fin, *Seven Follies of Science*; — Shekleton, *Spookland : a record of research in the much talked Realm of Mystery*, toutes citées et utilisées par Carrington, *loc. cit.*

(3) Je m'en remets à ce que disent Abbott et Carrington dans leurs ouvrages bien documentés. Mais on peut lire aussi avec profit Podmore : *Modern Spiritualism. An History and a Criticism*. Londres, Methuen, 1902, deux gros volumes.

tance sont des centres très connus et des écoles de cette médiumnité menteuse, ordinairement associée à des pratiques divinatoires, magiques, chiromantiques, nécromantiques, etc. Par exemple, à Salem dans le Massachussets (patrie du trop célèbre Forster et de Mme Piper), Denver dans le Colorado, Omaha dans le Nebraska, Los Angelos en Californie, sont le théâtre continuel de gestes prétendus spirites, ainsi qu'un peu plus bas San Diego se glorifie de son magnifique temple-monastère de théosophes. Il y a ensuite la série des médiums de moindre importance, mais encore plus dupeurs, qui opèrent dans les *revivals*, dont le plus fréquenté se tient dans cette délicieuse Lily Dale (Vallée de Lys, par une vraie antiphrase !) sur le lac Erié.

Les « facultés exceptionnelles » de ces vrais artistes du genre sont d'ordinaire le résultat de leur habileté prestidigitatoire, non pas toujours très fines, le plus souvent grossières et très faciles à dépister pour ceux qui veulent se donner la peine de les examiner avec un peu de critère. Il n'en est pas ainsi pour la masse des croyants, qui y accourent, fascinés par des titres mystérieux comme celui-ci : — *L'Oracle Mystère du Grand Pendule* (?!), ou bien *Intelligence et Matière !* — Ils prêtent une foi aveugle à celui qui annonce (ce dernier est le docteur Schlossinger) accomplir sur la terre « la mission spéciale de prouver d'une manière absolue à l'humanité l'immortalité de l'âme » (!!!) ; et, en même temps, il vend des consultations mesmériques, magnétiques, hypnotiques, psychographiques et chiromantiques !

§ 5. — Spiritisme à base de prestidigitation.

Bien significative est la biographie de plusieurs parmi ces caractéristiques industriels américains. J'en cite un exemple typique : Le docteur M. Lee a été dans sa jeunesse un pugilateur ou *boxer* invincible ; mais après sa « conversion » (?) il s'est fait ministre de Dieu et prédicateur propagandiste ; à présent, il est médium en grande vogue.

Souvent, on découvre que le médium fut employé en qualité d'aide ou de domestique, peu importe, chez quelque célèbre illusionniste de théâtre. On apprit, par exemple, que W. Eglinton avait été associé de Mme Blawatsky, selon Solowoff et selon la S. f. P. R., de Londres, lorsque, dans ses entreprises médiumniques de « Isis voilée », elle trahissait en se moquant le bon colonel Ollcott, son successeur en théosophie ; pour cette raison, Mme Sidgwick, une autorité parmi les psychistes, le considérait, lui aussi, et pour cette unique raison (1), comme un habile jongleur. D'un autre côté, le prestidigitateur Kellar avait accompagné dans leurs voyages les frères Davenport, et les avait certainement aidés dans la confection de leur fameuse armoire !

De tout ceci ne peut que naître le soupçon que toute cette phénoménologie à grand spectacle, avec des apparitions et de la psychomancie, soit à base de trucs, d'illusions optiques, de tromperie, et puisse consister en des fraudes colossales sans aucun risque. Les salles de spectacle ont des trappes dans le parquet et des ouvertures dans le plafond, par lesquelles montent et descendent les fantômes (Abbott). Le cabinet noir (la « caverne », comme le nomme M. Winckler) est un dépôt des objets de toute sorte qui servent pour la confection des spectres divers par âge, sexe, qualité et couleur (blancs, nègres, peaux-rouges). Un policier de Chicago, le détective R. Wooldridge, raconte avoir pénétré dans un local spirite à payement (20 assistants à *un dollar* !) et y avoir observé un esprit en chair et en os, peut-être l'un des nombreux « Indiens » qui paraissent aux séances, et puis, après s'être fait reconnaître comme un représentant de police, en avoir sorti un wagon (*sic*) de masques, perruques, moustaches, cornets de fer blanc pour imiter les voix, robes de toute sorte, costumes d'époques différentes..., enfin un bagage de transformiste genre Fregoli !

Il faut remarquer à ce sujet, que ces médiums « matérialisateurs » ne se laissent ordinairement pas lier ni contrôler. Du reste, même étant liés et reliés, ils ont une grande habileté pour défaire les nœuds les plus compliqués et les plus étroits, habitués qu'ils sont à l'école des frères Davenport ; une fois libérés, ils s'habillent à la hâte, se masquent et se présentent à leur public stupéfait... et crédule. Le *Conductor*, c'est-à-dire l'impresario, veille à ce qu'aucun des assistants ne s'approche ; pendant ce temps le « fantôme » parle si le médium a la faculté d'altérer sa voix ; sinon, il se tait et gesticule, ou se contente d'embrasser son « cher ami » ou parent (2).

Pour les « évocations » de parents, ces médiums sont souvent unis par des liens secrets de caste : ils se communiquent mutuellement les informations confidentielles sur les clients qui les ont consultés et sur ceux qui se montrent ou que l'on présume désireux d'aller les consulter. A Omaha, ces fourbes possèdent en commun un *Livre bleu* (*Blue Book*), sur lequel sont inscrites les per-

(1) Voir les *Proceedings of the S. P. R.*, II, 1886, p. 332.
(2) Cette technique de séance est décrite aussi par Florence Marryat, la célèbre romancière anglaise, dans son livre de foi spirite intitulé : *There is no Death*, dont je connais l'édition allemande (1892).

sonnes notoirement spirites ou en chemin de le devenir, avec leur signalement et de nombreux détails sur les membres défunts de leur famille, etc., de sorte qu'arrivées en séance, ces graves et confiantes personnes s'entendent, à leur profond étonnement, appeler par leur nom et dévoiler ce qu'ils supposaient leurs plus intimes secrets ! De même, les professionnels en médiumnité divinatoire qui répondent aux demandes des assistants moyennant le truc de la double ardoise, se servent d'un argot écrit commun (Yost's *Spiritualistics slate and dictionnary*).

La transmission amicale du *Blue Book* et des écrits révèle un caractère curieux de la médiumnité professionnelle américaine et mondiale; c'est le soutien mutuel des médiums physiques « matérialisateurs » et des intellectuels « incarnateurs ». M. Abbott raconte avoir assisté à la séance d'un « docteur en science occulte, astrologue, chiromancien et médium spirite », très réputé dans le Nebraska pour ses écritures directes sur les ardoises avec la méthode Slade, lequel, un soir, répondant à un billet cacheté qu'Abbott lui avait présenté, fit trouver sur l'ardoise la phrase suivante :

Mme Piper est un médium sincère. Elle a des pouvoirs d'une nature absolument extraordinaire, vous avez beau être sceptique, cher ami, mais vous vous trompez !

Cette apologie de Mme Piper de la part d'un charlatan donne quelque soupçon; on y sent je ne sais quoi de « camorrisme », qui ne fait pas honneur à la célèbre et unique vraie démonstratrice, — au dire d'Hyslop, — de l' « immortalité de l'âme » !

Mais les parents ou les amis des assistants ne sont pas les seuls « esprits » à communiquer des messages : l'aplomb et la témérité des professionnels n'ont pas de limites. Parmi eux, un médium d'Omaha s'est spécialisé dans l'antique Égypte, car, grâce à lui, apparaissent les reines *Cléopâtre* et *Oriane* (?). Un autre caractéristique médium bouddhiste, le « révérend Swamis Mazzininanda » (où s'en va apparaître le nom de notre grand agitateur !) a l'audace d'évoquer avec de faux rituels l'esprit de Krischna ! !

Un autre, très populaire en Amérique, est le docteur Schlossinger, déjà cité, opérateur qui se prétend guidé par un esprit au nom biblique de « Lévi », et qui, comme Hélène Smith, dans sa toute dernière phase, ose vanter sa vision de « Jésus-Christ ». Ceci devrait paraître un sacrilège aux fervents du spiritisme christo-catholique ; et je n'ai jamais compris comment ils s'y prennent pour faire accorder leur foi religieuse et leur crédulité !

Sans doute, une habileté effrontée est nécessaire pour toute cette mise en scène; mais l'obscurité, le côté dramatique qui ne manque jamais au spiritisme, la suggestion, la bonne foi, et... la crainte d'avoir dépensé inutilement ou bêtement leurs dollars, accomplissent sur les foules le miracle, et l'on a de cette façon une incessante, presque irrésistible, explication de la psychologie de l'illusion (1).

Où l'illusion atteint cependant son degré le plus haut, c'est dans la photographie des désincarnés. On connaît l'histoire pitoyable de ce chapitre de médiumnité physique : Buquet, Mummler, Hudson-Parker, qui fabriquaient dans des endroits reculés de leurs laboratoires les « portraits des esprits », trompant la bonne foi des clients, ont été démasqués par le psychisme et ne sont plus crus désormais que dans les basses sphères du spiritisme. En Amérique, la tromperie continue, et il est inutile d'appeler l'attention des « croyants » sur les très visibles preuves de fraude, ainsi que nous le prouve la photographie fallacieuse que je reproduis de M. Carrington (fig. 5) ; la foi déplace les montagnes... N'est-il pas suffisant, par exemple,



Fig. 5. — Exemple de photographie soi-disant spirite.
Portrait du médium photographe avec l'apparition du spectre de sa femme. La petitesse du fantôme et la position des mains, surtout de la gauche au-dessous de l'oreille du médium, révèlent le trucage (Corrington).

(1) Voir *American Journal of Psychology*, vol. XI, 1900.

d'apercevoir les anomalies de perspective de la main gauche de l'esprit, qui sort de l'oreille, l'horrible mutilation du visage, la disproportion entre le mari vivant et la femme *défunte*... ?

Le professeur Hodgson, qui fut un critique très serré et presque féroce de toute la phénoménologie physique, qui ne laissa jamais tranquille Eusapia Paladino avec ses soupçons et ses hostilités, et qui entraîna la Commission de Cambridge à son injuste négation absolue, Hodgson, disais-je, a continué en Amérique l'œuvre épurative commencée



Fig. 6. — Portrait du Dr Hodgson avec développement artificiel (expérimental) d'une tête spirite sur le ventre (par Carrington).

en Australie et renforcée en Europe. Il a réussi à se faire photographier, comme le montre la figure ci-contre (fig. 6), avec une très habile reproduction d'un portrait d'«entité» occulte, un visage d'enfant, placé entre le gilet et la chaîne de montre. Nous avons ici un effet optique surprenant, obtenu par artifice, qui sert admirablement à éclaircir les procédés charlatanesques de certains médiums photographes évocateurs d'esprits de parents.

Dans l'œuvre de M. Carrington, on voit reproduites d'autres photographies spirites obtenues avec une fraude tout à fait évidente. Il y a bien des années, à Turin, j'eus l'occasion d'examiner des photographies de ce genre qui soulevaient l'enthousiasme du colonel Daviso, un spirite bien connu et un propagandiste convaincu ; il me sembla y apercevoir des trucs non différents de celui rappelé ici et représenté par la photographie du docteur Hodgson. J'ai vu aussi les exemplaires si vantés du capitaine E. Volpi, et je n'ose pas en porter un jugement. Comment en aurait-on le courage, après celles que le médiumnisme américain s'est montré capable de reproduire ? Dans mon ouvrage sur le spiritisme, j'ai dit les raisons pour lesquelles, jusqu'à un certain point, je peux accepter l'authenticité des *images psychiques*, mais sans intervention de défunts !

§ 6. — Illusion et Spiritisme.

La psychologie de l'illusion ne fut pas uniquement décrite à merveille par des savants de valeur comme Hammond, Jastrow, Normann Tripplett, mais elle a été illuminée aussi d'une manière incomparable par les « professeurs » de prestidigitation. Cette dernière est aussi désignée avec raison sous le nom d' « illusionnisme ».

En Europe aussi, nous avons eu et nous avons des illusionnistes sagaces, qui ont dénoncé, et en bonne partie cru reproduire les miracles du spiritisme physique, par exemple Bellacchini, Maskelyne, Willmann, Levey, Frizzo, Hermann, Grasso, Raynaly (1) ; mais nous sommes toujours à cent milles de l'Amérique, où se trouvent de vraies Facultés pseudo-universitaires pour la formation des « sorciers » et pour la culture de la « Magie blanche ou moderne ». Nos médiums sont d'ordinaire plus modestes, parce qu'ils sont plus sincères, et leurs phénomènes beaucoup moins imitables, étant plus simples et plus authentiques. Nous ne rêvons même pas d'assister aux apports paradoxaux des séances américaines, comme lorsqu'à Stocketon, en Californie, apparaissent des grenouilles et des poissons frais donnés par les « esprits » (*sic*). L'envie nous vient alors de les comparer aux oiseaux en cage et aux monnaies babyloniennes de l'Australien Bailey, qui a laissé, et cela se conçoit, une si grande anxiété de doute dans l'âme des psychistes milanais (2).

De même, nous ne comprenons pas comment la médiumnité puisse être imitée avec succès par la très fameuse Annie Eva Fay, qui, en outre de produire des empreintes admirables dans la cire, *augmente de poids* chaque soir, anihilant les efforts de plusieurs spectateurs qui tentent en

(1) Le livre de Rainaly mérite d'être connu : *Propos d'un escamoteur*, Paris, 1894, avec ce sous-titre expressif : *Magnétisme et spiritisme*.

(2) Sur le médium Bailey et les soupçons qu'inspira sa phénoménologie, voir *Luce e Ombra*, Milan, 1906-1907, et *Annales des S. P.*, 1906-1907.



vain de la soulever de terre. C'est le vieux jeu d'adresse de Miss Abbott démasqué par OLIVER LODGE ; et c'est peut-être le même procédé dont se sert inconsciemment une petite médium suédoise âgée de douze ans, pesant à peine 30 kilogrammes, lorsqu'elle devient très lourde et qu'on ne peut plus la déplacer si elle applique un doigt sur une personne du cercle. Je ne serais pas loin d'opiner que ces virtuosités, peut-être subconscientes et non fraudeuses, se rapprochent ainsi de l'allongement du corps (?) de Home, affirmé par Lord LINDSAY comte de CRAWFORT (1), et l'agrandissement de stature d'Eglinton, un autre médium très célèbre il y a quelques années, et sur la sincérité duquel surgirent alors et reviennent aujourd'hui de nombreux doutes (2).

En Europe, les fraudes se sont portées surtout dans la branche lucrative des photographies spirites dont j'ai déjà parlé; nous n'avons pas les cabinets particuliers d'évocation spirite, bien que les cabinets de chiromancie, magnétothérapie, etc., ne nous fassent pas défaut. C'est pourquoi la littérature antispirite, bien qu'assez abondante, est plutôt théorique que pratique : le premier essai expérimental et méthodique d'antispiritisme est réservé pour le moment à mon œuvre sur la Paladino.

Au contraire, dans l'Amérique du Nord, la lutte contre le faux spiritisme qui a lieu là-bas est conduite avec une méthode positive : on oppose les faits véridiques aux faits truqués.

Parmi les prestidigitateurs qui ont dévoilé les trucs des médiums américains, ou qui les reproduisent parfaitement, les plus connus sont Kellar, Rob. Houdin, Weller, Ed. Benedict, En. Evans-Ridgely, Gabr. Rasgorshete, Eur. Hardin (Pearsons).

La librairie anglo-américaine d'œuvres originales et traduites, destinées à enseigner les prodiges spirites, est très riche. Je trouve dans mes notes les ouvrages suivants :

BOLDWIN, *Secrets of Mahatma-Land explained* ;
BURLINGAME, J.-H., *Tricks in Magic* ;
ENNEMOSER, *History of Magic* (trad. de l'allemand) ;
EVANS-RIDGELY, *The spirit World unmasked* ;
HOFFMANN, prof. (?), *Later Magic* ;
HOPKINS, *Magic stage Mansions*;
— *Twentieth century Magic*;
HOUDIN ROB., *Secrets of stage Conjuring* (il explique par un truc la lévitation des médiums !) ;
KELLAR, *Magic and its professors* ;
KELLAR, *Up and down, and Round about the World*;
LILLEY, *Modern Mystics and modern Magic* ;
SHAW, *New ideal on Magic* ;
— *Magical Instructor* ;
WILLMANN, *The old and the new Magic* (trad. de l'allem.), etc.

Il y a aussi des périodiques spécialistes; l'un, entre autres, possède un titre oriental, le *Mahatma*, où l'on peut lire, par exemple, des articles sur la manière de produire les coups ou *raps* (vol. XCIX) : et un autre, le *Sphinx*, dirigé par le Dr A. WILLON (Kansas City), où l'on enseigne le moyen de démasquer les médiums. Enfin, il y a aussi des magasins de secrets spiritualistes, très riches en ressources magico-spirites de tout genre : il faut citer la maison Yost and Co, de Philadelphie, et la maison George, Williams et Co., de Chicago (Champlain Avenue, n° 7145).

Il naît donc une émulation acharnée entre les pseudo-médiums qui inventent et les prestidigitateurs qui les imitent. On en trouve les traces aussi dans les publications officielles de la société anglo-américaine pour les recherches psychiques (1).

En vérité, certains phénomènes médiumniques « zöllneriens » accomplis en Europe par Slade et Sambor, par exemple le passage d'un anneau dans le pied d'une table, le passage d'une chaise dans les bras attachés ou fermés du médium etc., ont plutôt l'air de jeux d'habileté que de manifestations spirituelles ; la très soupçonnable médium Miller-Wilcox les répétait dans une baraque d'un *revival* de Lily-Dale, au Canada. M. PETROVO-SOLOVOW, psychiste russe de valeur, les a mis fortement en doute à propos du médium de Sambor.

On a bien dit en Europe que plusieurs célèbres prestidigitateurs, parmi lesquels Bellachini et Houdin, avaient déclaré ne pouvoir s'expliquer avec des artifices les phénomènes médiumniques ; mais ceci n'est exact qu'en partie, ou bien pour les phénomènes réels certainement irréductibles à l'art illusionniste, et non pour les faits « américains ». Il en résulte que Bellachini a seulement déclaré ignorer les procédés dont se servent les médiums, et non que les phénomènes ne peuvent se reproduire; et Houdin, peut-être mieux informé par ses collègues-sorciers, penserait aujourd'hui d'une manière complètement différente. Toujours est-il que M. ABBOTT a réussi à imiter une quantité d'extraordinaires phénomènes privilégiés des médiums transatlantiques, parmi lesquels un procédé d'écriture directe (?) entre deux ardoises scellées, considéré par tout le monde comme inimitable ; le

(1) Voir dans le rapport de la Société dialectique de Londres.

(2) La magnifique biographie d'Eglinton écrite par FORMER (*Twixt two Worlds*), Londres, 1886, est tout autre que complète et convaincante !

(1) Voir les *Proceedings of the American Society for Psychical Research.*, mars 1907.

faux esprit écrivain qu'il présenta était un défunt *Aaron Burr* (naturellement inventé !).

Mais ce sont principalement les « matérialisations » de fantômes qui, falsifiées par centaines, ne trouvent presque plus grâce auprès des psychistes les plus sérieux, aussi bien en Amérique qu'en Europe.

Le grand publiciste W. Stead, qui est (ou a été) un très fanatique spiritualiste, écrivait en 1892 que les vraies matérialisations lui semblaient impossibles ; il ne les avait jamais vues ! Il faisait remarquer l'étrangeté du fait historique, que « tandis qu'elles étaient si fréquentes dans les premiers temps, elles fussent désormais si rares ! » Et il déclarait croire qu'il n'existait, dans tout le royaume uni de la Grande-Bretagne, « plus de deux médiums authentiquement matérialisateurs, dont l'un était Mme Mellon »...

Mais Carrington est encore plus avare : selon lui, tous les grands médiums matérialisateurs sont suspects (je dis *tous* !) puisque « avant et après ils ont été pris en fraude ». Et il cite à la file tous les noms les plus résonnants de l'aristocratie médiumnique : — Herne, William, Miss Cook, Eglinton, le docteur Monch, Miss Fowler, Miss Wood, Miss Fairlamb, Mrs. Anderson, Eddy (de Cheffenden dans le Vermont, très estimé pour les apparitions...), etc.

Il y a bien de ces noms que l'on cite chaque fois que l'on veut parler de médiums tricheurs (1). Je les ai cités moi-même en plusieurs endroits de mon ouvrage. Or, il est nécessaire de remarquer que Mme Fairlamb est une seule et même personne avec cette Mme Mellon, de l'honnêteté médiumnique de laquelle W. Stead aurait juré ! Pourtant, elle aussi, Mme Fairlamb Mellon, fut surprise en Australie, tandis qu'avec un masque sur le visage et une draperie blanche sur ses belles épaules, elle sortait du cabinet pour jouer « l'esprit ».

Miss Cook aussi, qui matérialisa le spectre de Katie King dans le cabinet de William Crookes, est une seule personne avec cette Mme Corner, qui peu d'années après fut prise en flagrant délit par Charles von Buhc et par d'autres spirites allemands, dans une séance privée qu'elle avait donnée à Berlin (2).

§ 7. — Excès de défiance envers la médiumnité physique.

Après cela, la Société anglaise de recherches psychiques avait-elle peut-être raison, lorsqu'elle décida que l'on refuserait depuis lors d'examiner les médiums à médiumnité physique ? Non, elle avait tort, précisément comme l'Académie de Paris lorsque, voilà soixante-dix ans, elle décida de ne plus accueillir les communications sur le magnétisme animal.

Il y a des magnétiseurs faux et des magnétiseurs vrais, comme il y a des magnétisés simulateurs et des sincères. Ceci ne veut pas dire qu'il n'existe pas et ne soit pas digne d'étude un groupe très grand de phénomènes, comme celui qui fut baptisé par Mesmer avec un nom pseudo-physique. De la même manière, il y a des fraudes très nombreuses et du truquage dans le spiritisme militant, aussi bien en Amérique qu'en Europe ; mais on ne doit pas tirer de là que toute la phénoménologie physique du médiumnisme soit fausse. Et, ainsi que du vieux mesmérisme libéré de ses erreurs doctrinales, on a tiré tant de faits certains de psychologie supernormale, il en arrivera de même de la médiumnité ; il faut seulement la délivrer des sottises et des faussetés du spiritualisme traditionnel et psycho-endémique.

M. Carrington, que je cite toujours par précaution, car il est fermement immortaliste et aussi psychiste d'autorité, arrive à l'extrême défiance lorsqu'il écrit :

> Il est certain, et non seulement possible, qu'une vaste partie des phénomènes occultes est obtenue avec fraude. Je suis disposé à croire que 98 p. 100 des phénomènes spirites, aussi bien intellectuels que physiques, soient le produit de la fraude (1).

Or, je ne suis qu'un psychologue positiviste en mauvaise pente de « matérialisme » pour les croyants au spiritisme officiel et officieux (y compris ces tièdes qui l'accueillent à présent comme « hypothèse de travail »), je me sens, disais-je, beaucoup plus indulgent et bienveillant. Je pense que dans les manifestations médiumniques d'Eusapia Paladino et des grands médiums ses pareils, la proportion du faux et du véridique est absolument différente de celle rapportée plus haut ; je ne saurais la formuler en chiffres, mais sans aucun doute la vérité y aura toujours la plus grande proportion, et il ne restera au mensonge qu'une proportion minime de faits.

Toujours est-il qu'à une séance de Mme Paladino, ce n'est pas le cas de soupçonner un mécanisme, ni une garde-robe d'objets et de vêtements, ni un arrangement de trappes, ni une cachette d'instruments, comme parmi les médiums faussaires. Si Eusapia a fraudé (et la faute est réelle

(1) Voir ma *Psychologie et Spiritisme*, t. I, p. 96-97, et t. II, *passim*.

(2) On peut lire cette aventure sur les journaux « spiritualistes » de ce temps.

(1) Cf. Carrington, *loc. cit.*, p. 336.



dans une très petite proportion, et non dans toutes les séances), sa malice de libérer une main ou un pied pourra lui permettre de petites tromperies dans le cercle d'action très limité du bras ou de la jambe. Mais aucun pseudo-médium, qu'il soit américain ou belge, australien ou russe, ne pourrait servir à ses spectateurs des jeux de prestidigitation en lieu et place des phénomènes eusapiens, s'il était obligé de se déshabiller et de se rhabiller sous les yeux de chacun; s'il était conduit pour « travailler » dans un endroit nouveau pour lui, avec des personnes étrangères, parmi des objets qu'il n'a jamais vus, et des meubles non fabriqués *ad hoc*, comme le fauteuil rembourré du médium Eldred. Un groupe d'expérimentateurs, comme LOMBROSO, SCHIAPPARELLI, LODGE, RICHET, FLAMMARION, OCHOROWICZ, LUCIANI, BOTTAZZI, est bien autre chose qu'une assemblée composée de personnes ramassées à la hâte, payantes, avides d'émotions, suggestionnables et curieuses.

Aucun critique et sceptique, fût-ce le docteur HODGSON revenu sur la terre, ne pourra jamais me convaincre que, dans une aussi longue série de séances avec Eusapia, et surtout dans les dernières de 1906-07, je n'aie vu en tout que *deux* phénomènes réels sur chaque *centaine* ! Je suis de cette opinion et je vis dans cette confiance envers moi-même et envers mes collègues de séance, justement pour tout ce que le très sévère CARRINGTON écrit sur Eusapia Paladino; lui, qui consacre les premières 300 pages de son volume à détruire presque toute la phénoménologie physique, s'arrête ensuite dans les dernières 100 pages à prôner (tièdement, il est vrai, mais à prôner !) la cause de la psychologie supernormale à travers ces rares phénomènes qu'il qualifie de *sincères*.

Eh bien, quels sont-ils ? Il est intéressant d'en rapporter la brève énumération. Carrington les divise en quatre chapitres.

1° Les *coups* ou « *raps* ». — L'auteur juge authentiques ceux qui furent constatés par CROOKES avec Home, ceux que JACOLLIOT entendit en Orient produits par des fakirs (!!), ceux du médium Karin décrits il y a peu de temps par WJALMAR WIJK, et *ceux dont parle* M. MAXWELL ; or, ceux-ci sont bien en très grande partie les « coups » des séances données par Eusapia en France !

2° *La télékinésie*. — M. CARRINGTON cite encore une fois les immanquables expériences de CROOKES et celles que JACOLLIOT raconte avoir été produites par les fakirs (?), la maison hantée, connue sous le nom de *Mystères Amherst*, plusieurs exemples racontés dans un vieil ouvrage de Mme CROWE et disséminés dans les livres de mitographie de LANG, enfin les *phénomènes télergétiques* attestés par MYERS en 1894-1895, et par MAXWELL en 1903 : or, ces derniers sont justement dus en grande partie à Eusapia !

3° *Les manifestations de la médiumnité de D. D. Home*, parmi lesquelles il déclare authentiques le son de l'accordéon sans contact, la lévitation, le rallongement du corps (?) et l'incombustibilité(!!) Or, moi qui ai assisté aux sons émis par des instruments musicaux certainement pas touchés par Eusapia, je m'étonne que MAXWELL, duquel l'auteur américain aurait pu tirer des informations, n'en parle point; mais en substance la trompette ou la mandoline de Mme Paladino valent l'accordéon de Home qui émerveillait W. CROOKES.

4° Enfin, l'*état de trance de Mme Éléonore Piper*, avec ses non moins immanquables « incarnations ». Ici pourtant (que le rigide psychiste daigne pardonner) nous sortons de la médiumnité physique.

N'importe, le médium napolitain peut se considérer heureux de sortir de l'universel ouragan qui détruit toutes les formes de médiumnisme égales à la sienne. On voit donc dans l'ouvrage de CARRINGTON Eusapia accueillie en même temps que David, Home et Éléonore Piper, c'est-à-dire avec les deux médiums triomphants — dans l'arche de salut du psychisme le plus austère.

§ 8. — L'authenticité des phénomènes physiques de Mme Paladino.

Tous comptes faits, je reste tranquillement confiant dans les conclusions mêmes auxquelles j'étais arrivé dès le commencement de mes recherches au sujet de la phénoménologie d'Eusapia, lorsque je ne connaissais pas encore de quelle austérité sont capables les néo-spiritualistes anglo-saxons, qui sont les plus sérieux et les plus estimables du monde. Quoi que l'on dise ou bavarde à outrance chez les négativistes, et que l'on veuille comparer les gauches et simples phénomènes produits par son « John King » aux jeux de prestidigitation, il n'en est pas moins clair et limpide que la plus grande et la plus importante partie des productions médiumniques d'Eusapia n'appartient pas au cercle de la prestidigitation que j'ai circonscrit plus haut, et qu'elle en est même absolument éloignée. Il suffira de relire les descriptions de ses séances; considérer les circonstances de lieu, de temps, d'assistance, d'éclairage, etc., dans lesquelles ses phénomènes s'accomplissent ; examiner le déterminisme physico-psychique : et l'on verra tout de suite qu'il n'y a pas de raison pour placer devant nos yeux d'observateurs affirmatifs l'épouvantail de l'« Américanisme ».



Il me semble que, beaucoup plus que les phénomènes paladiniens proprement physiques et objectifs, les phénomènes intellectuels et subjectifs style Piper sont instables et facilement falsifiables; M. Hyslop même, après s'être constitué le partisan et le héraut d'armes du médium de Salem, avoue qu'avec ce dernier, les précautions à prendre sont infinies, certainement beaucoup plus compliquées et plus sévères qu'avec Eusapia. La médiumnité intellectuelle peut se simuler d'une manière extraordinaire. C'est du moins l'impression que m'ont laissée plusieurs excellents médiums à incarnation et psychographes observés par moi dans ces années; leurs personnifications, leurs écritures automatiques m'ont semblé, après tout, d'une simulation beaucoup plus facile que ces phénomènes dans lesquels on s'éloigne des lois physiques de la gravité et de la distance, des lois physiologiques de l'effort musculaire, etc.; certainement, aucun prestidigitateur ne serait capable de les reproduire dans des *conditions identiques* dans lesquelles, volontairement ou coercitivement, est mis un médium comme Eusapia.

En tout cas, nous voyons que les imitations prestidigitatoires des phénomènes spirites n'échappent pas non plus à la critique. Ceux qui les ont examinées trouvèrent, par exemple, que le prestidigitateur Dewey arrivait à peine à imiter médiocrement l'écriture entre deux ardoises et les coups à distance (Ochorowicz, Maxwell); donc il aurait encore moins réussi à imiter des matérialisations de formes tangibles derrière les rideaux, s'il s'était assis, comme Eusapia, le dos tourné au cabinet, dans une salle où il n'eût jamais mis les pieds auparavant!

Avec des procédés différents, mais une inhabileté égale, le prestidigitateur N. Maskelyne s'est imaginé découvrir le « truc » d'Eusapia pour léviter la table; mais lorsqu'il appuyait sur le meuble et en empêchait le soulèvement, il n'arrivait qu'à montrer son incompétence comme expérimentateur en tiptocynésie (1). Bien après viennent les enfantillages commis par le docteur X... dans une séance chez moi, et dont j'ai parlé particulièrement dans mon ouvrage. Lui aussi retenait avec son pouce la chaise transportée par « John » sur la table, s'imaginant qu'il nous dévoilait ainsi notre simplicité et son intelligence si éveillée! Lui aussi supposait, dans son ignorance métapsychique, imiter les « lueurs » spirites; mais avec son allumette il ne réussit pas à nous tromper (2)!

Certains phénomènes d'Eusapia, et non pas les plus compliqués, comme les lévitations de la table en pleine lumière ou au milieu de la salle, le vent froid du cabinet, les lueurs errantes, les transports d'objets à la demi-lumière, les matérialisations tangibles derrière le rideau, et celles visibles sous un contrôle absolu, m'ont paru inimitables; aucun art de jongleur américain, malabarais ou lapon ne saurait les reproduire devant un petit groupe d'expérimentateurs intelligents, compétents, froids d'esprit, sains d'intelligence et sans préjugés, ainsi que se flatte d'avoir été l'auteur de cet article pendant la trentaine de séances d'Eusapia auxquelles il a assisté.

Gênes, avril 1908.

(1) Lisez de Maskelyne, les articles du *Daily Chronicle*, octobre 1895.

(2) Voir dans mon tome II (*Psicologia e Spiritismo*).

CLARISSE MILES ET HERMIONE RAMSDEN

Expériences de transmission de pensée à distance

La première série de ces expériences a paru dans le *Journal* de la « Society for Psychical Research », mars 1906, et ensuite, d'une manière plus complète, dans les *Annales des Sciences psychiques*, avril-mai 1908. La seconde série a été relatée dans une réunion de la même « Society », le 25 mars 1907, et publiée dans les *Proceedings of the S. P. R.*, octobre 1907.

Miss Miles écrit au sujet de ces expériences :

Peu de temps après avoir commencé ces expériences avec Miss Ramsden, j'en parlai au professeur Barrett, et j'ai profité largement de ses conseils pour la manière de les conduire et spécialement pour la méthode de les enregistrer.

Je fis la connaissance du professeur Barrett il y a plusieurs années, à la suite des quelques articles se rapportant à mes expériences de recherches des sources qui ont été publiés dans le *Country Life* et d'autres périodiques, dans lesquels il était parlé de plusieurs

endroits où j'avais trouvé de l'eau. Depuis lors, j'ai essayé un certain nombre d'expériences pour lui, — surtout avec la baguette divinatoire et en des phases différentes de clairvoyance, telles que la recherche de pièces de monnaies cachées, etc. — et j'ai appris de lui la méthode qu'il faut suivre pour en donner une description complète et immédiate, et obtenir sur place tous les témoignages confirmatoires qui sont nécessaires. C'est au professeur Barrett, à son aide et à sa direction qu'est due toute la valeur scientifique que peuvent avoir mes expériences.

Dans la seconde série, Miss Ramsden envoya à M. Barrett des duplicata de plusieurs des cartes postales qu'elle m'adressait simultanément, de façon à rendre la preuve aussi complète que possible.

PREMIÈRE SÉRIE

Miss Ramsden ayant abordé, avec un certain succès, des expériences de transmission de la pensée avec deux autres de ses amies, demanda à Miss Miles d'essayer une série systématique avec elle. On décida alors que Miss Miles, vivant à Londres, S. W., 59, Egerton Gardens, jouerait le rôle d'*agent*, tandis que Miss Ramsden, qui habitait Bulstrode, Gerrard's Cross, Buckimghamshire (à 20 milles environ de Londres), était le percipient; les heures des expériences étaient fixées d'avance.

Miss Miles notait, au moment de chaque expérience, sur un registre à ce destiné, l'idée ou l'image qu'elle désirait transmettre; Miss Ramsden écrivait chaque jour les impressions qui lui étaient venues à l'esprit, et envoyait ses notes à Miss Miles avant de connaître ce qu'elle avait tenté de faire de son côté.

Miss Miles enregistrait alors ces notes dans son registre, à côté de ses propres messages, et dans certains cas, elle ajoutait quelques mots d'explication. Chaque fois qu'il était possible, Miss Miles se procurait le témoignage d'autres personnes au sujet des circonstances qui n'avaient pas été notées au moment même de l'expérience ; ces témoignages sont écrits dans son registre et nous de même les reproduisons ici. Tous les documents originaux de ces expériences ont été soumis à l'examen du Directeur des publications de la S. P. R.

Fig. 1. — Esquisse du Portrait de M. Macnab.

Nous croyons utile de reproduire ici les phénomènes les plus remarquables de cette première série d'expériences, que nous avons déjà publiée — comme nous venons de le dire, il y a deux ans.

Ire Expérience.

Miss Miles : « 18 octobre 1905, 7 heures du soir.

SPHINX.

« Je m'assois, avec mes pieds sur l'écran du feu. Je pense au sphinx, et je cherche à le visualiser. Je prononce tout haut ce mot. Je ne puis me le représenter que tout petit, tel qu'il apparaîtrait, vu à une grande distance. »

Miss Ramsden : « Mercredi, 18 octobre 1905, 7 heures soir.

« Je ne puis rien visualiser, mais il me semble que vous êtes assise avec les pieds sur l'écran, dans un fauteuil, habillée d'une robe d'intérieur noire. » (Exact.)

VIe Expérience.

Miss Miles : « 25 octobre, 7 heures du soir.

« Je visualise une *montre*, ou plutôt je m'efforce de la visualiser. Ce ne fut pas sans peine, car j'avais eu chez moi un modèle, et j'en avais dessiné le portrait de 5 heures à 6 h. 45. Ce modèle

était M. Macnab. J'allais le peindre de grandeur naturelle, et avant le commencement de la pose, j'en avais fait deux ou trois croquis rapides, à la lumière électrique. J'avais aussi placé le cadre autour de lui, sans toile, pour voir combien de sa personne j'aurais pu peindre. M. Macnab avait une figure très mince, qui lui donnait une forme nettement ovale ; je laissai le visage en blanc, et je ne dessinai au fusain que les habits et les cheveux (*Voir la fig.* 1).

» Dans la matinée, j'avais disposé des médaillons, des bijoux et des objets en argent. »

Miss Ramsden : « Mercredi, 25 octobre, de 7 heures à 7 h. 30 du soir.

» J'ai visualisé un médaillon sur une chaîne... Un médaillon avec les cheveux de quelqu'un... Une forme ovale pour un tableau. Cela peut être la forme d'une petite miniature. Je n'ai encore rien vu en lui, et vous pensez ce que vous y mettrez... Cela peut être une petite lunette d'approche, mais très petite. »

VIIe Expérience.

Miss Miles : « 27 octobre.

« Ayant trouvé qu'il était beaucoup plus facile de communiquer une idée au percipient lorsqu'il s'agissait de quelque chose qui avait été vu ou pensé depuis quelque temps déjà, dans le courant de la journée, j'ai décidé qu'à l'avenir je choisirai conformément à cette règle les idées à transmettre ; je penserai à quelque objet à l'intention de Miss Ramsden, sans m'occuper de cela d'une manière spéciale, à 7 heures du soir.

» Le 27 octobre, je me rends à la réunion de la S. P. R., au n° 20, Hanover Square. J'étais assise entre Miss Lily Antrobus et Mr. Douglas Murray. Ce dernier avait une drôle de paires de lunettes qui attirèrent mon attention. Je décidai de choisir cet objet pour l'expérience. »

M. Douglas Murray ajoute ici une note pour confirmer ce détail, et dit : « Je portais mes lunettes partagées au milieu ; la partie supérieure me sert pour voir à distance, la partie inférieure pour lire. »

Miss Ramsden : « Vendredi, 27 octobre 1905, 7 heures soir. *Lunettes.*

» Ce fut la seule idée qui me vint. Après un temps assez long, je pensai à la *perception* des sens, mais cela ne sert qu'à confirmer ce qui précède. Mon cerveau était dans un état si complètement neutre que je tombai endormie, et je fis un rêve absurde (mais ne se rapportant pas à vous) à 7 h. 25. Je me réveillai en sursaut.

» Je n'ai pas visualisé les lunettes ; le mot me vint comme une idée subite. »

VIIIe Expérience. — Coucher de soleil sur l'Oratoire.

Miss Miles : « Coucher de soleil sur l'Oratoire de Brampton. 31 octobre 1905.

« Je faisais le portrait de Macnab. Il y avait un beau coucher de soleil sur l'Oratoire. Macnab, qui était assis de façon à l'apercevoir mieux que moi, alla à la fenêtre et attira mon attention sur ce spectacle. Son visage fut illuminé par les rayons du soleil. Il faisait un temps orageux, il soufflait un vent fort, le ciel était embrasé de lumière orange. Le soleil se trouvait à la gauche de l'Oratoire. De ma fenêtre je voyais la statue centrale et deux espèces de pinacles qui apparaissaient aussi comme deux statues dans la lumière un peu incertaine de cette heure. Ces trois objets se dessinaient brusquement sur le ciel, à la gauche de la coupole, sur laquelle il y a une croix dorée. Pendant toute la soirée, je visualisai ce spectacle pour en transmettre l'idée à Miss Ramsden... »

Miss Ramsden : « 7 heures soir, mardi, 31 octobre 1905. Ç'a été d'abord le soleil avec ses rayons, et un visage qui ressortait au milieu de ces derniers. Ensuite, quelque chose qui tournait, tournait comme une roue. Les deux choses me semblèrent ensuite se fondre ensemble, et je songeai à un moulin à vent ; un moulin sur une colline, où il faisait sombre et le vent soufflait avec force ; il y avait des nuages noirs.

« Vint ensuite la Crucifixion ; je vis les trois croix à la gauche de la colline, la croix était tournée à droite, il faisait sombre. Vent et orage. Je suis sûre que c'est bien cela ; c'est l'impression la plus vive que j'aie jamais ressentie. C'est à peine si j'ai *visualisé* ; c'étaient des idées très vagues, mais la suggestion était *très vive.* »

Miss Ramsden ajoute cette autre note : « Comme je m'imaginais que Miss Miles, ainsi qu'il avait été décidé, me ferait songer à un objet bien défini, je m'assis comme d'habitude, les yeux fermés, dans l'attente de saisir une idée unique, comme les lunettes. Je fus très surprise de cette vision, et je pensai qu'on avait voulu me faire voir un tableau représentant la Crucifixion. Je regardai pour voir les femmes au pied de la croix, et je fus surprise de ne pas les apercevoir. Cela est curieux, parce que je vis nettement sur la Croix une figure qui était purement le résultat de mon imagination. Les rayons du soleil et la Croix elle-même apparurent pendant un instant comme lumineux. Je ne puis pas dire *comment* je vis le reste ; mais ce fut l'impression la plus vive de cette espèce que j'aie éprouvée de ma vie. »



[Miss Miles déclare qu'elle n'a pas pu d'abord se rendre compte du moulin à vent dont il est question dans la vision de Miss Ramsden. Mais la gravure ci-jointe, qui reproduit une photographie de l'Oratoire tel qu'on peut l'apercevoir de la salle de travail de Miss Miles, décèle l'existence d'une girouette au sommet d'une maison contiguë ; il est expliqué par la découverte d'une girouette. La colline était constituée par la coupole, et le fait que les facultés de raisonnement du percipient étaient complètement réveillées à ce moment peut nous faire comprendre la suggestion d'une figure existant sur la Croix, due à l'hypothèse que le sujet choisi était un tableau de la Crucifixion.]

(*Girouette*)

FIG. 2. — Coucher du soleil sur l'Oratoire de Brampton.

(*La girouette est peu visible dans la gravure, mais on l'aperçoit distinctement de la fenêtre.*)

permis de supposer qu'elle était tombée dans la ligne de vision de l'agent sans que celui-ci en fût conscient, et qu'elle avait été transmise au percipient avec le restant de la scène.

Il faut noter la vivacité avec laquelle une couche subliminale de la conscience générale de Miss Miles a transmis ces notions, puisque le moulin à vent (pour la girouette) joue un rôle important dans la vision de Miss Ramsden.

Le résultat était un peu compliqué. Les quelques mots de Miss Miles au sujet du visage de son modèle peuvent expliquer l'impression d'un « visage entouré de rayons », alors que ce « quelque chose » qui tournait comme une roue fut par la suite ex-

DEUXIÈME SÉRIE

Note du Directeur des « Proceedings ».

Dans cette seconde série d'expériences, qui dura pendant un mois environ, depuis le 19 octobre jusqu'au 14 novembre 1906, inclusivement, Miss Miles a été de nouveau l'agent et Miss Ramsden le percipient. Miss Miles séjournait d'abord près de Bristol, et ensuite près de Malmesbury, Wittshire. Miss Ramsden passa toute cette période de temps près de Kingussie, Inverness-shire, à une distance d'environ 400 milles, à vol d'oiseau, de Bristol. Durant les trois derniers jours des expériences,

Miss Miles se trouvait à Londres à l'insu de Miss Ramsden.

Le plan général d'action était que Miss Ramsden songerait à Miss Miles régulièrement chaque jour à 7 heures du soir ; et elle écrivait à Miss Miles ses impressions sur une carte postale ou une carte-lettre qui fut presque toujours mise à la poste le matin suivant. Les cartes postales ou cartes-lettres furent gardées par Miss Miles et collées sur son registre, de façon que l'on pût voir les timbres de la poste indiquant la date de l'envoi.

Miss Miles, de son côté, n'avait pas une heure fixée pour penser à Miss Ramsden, mais pensait à elle plus ou moins durant la journée entière ; le soir elle notait brièvement quelles idées elle avait eues surtout dans son esprit pendant la journée, et quelles étaient celles qu'elle désirait transmettre ou qu'elle croyait probable avoir été transmises à Miss Ramsden. Ces notes étaient inscrites généralement sur une carte postale adressée à Miss Ramsden, et qui était d'habitude jetée à la poste le lendemain. Ces cartes postales étaient ensuite renvoyées à Miss Miles, qui les plaçait parmi ses documents, de façon que les timbres de la poste de ces missives montraient aussi la date de l'expédition.

Sur un ensemble de quinze jours d'expériences, l'idée que Miss Miles tentait de transmettre, telle qu'elle est rappelée dans ses cartes postales, apparut six fois dans une forme complète ou partielle parmi les impressions enregistrées par Miss Ramsden à la même date. Mais il arrivait aussi que, presque quotidiennement, quelques-unes des impressions de Miss Ramsden représentaient assez strictement quelque chose que Miss Miles avait vu, ou dont elle avait parlé, dans le courant de la journée. En d'autres mots, alors que l'agent ne parvenait pas toujours à transférer les idées qu'il avait délibérément choisies dans ce but, le percipient paraissait souvent ressentir quelque espèce de connaissance supernormale de ce qui entourait son amie, en dehors de ce que celle-ci s'était spécialement proposée de lui transmettre.

Quand cela arrivait, Miss Miles enregistrait aussitôt soigneusement l'événement ou l'objet auquel l'indication de Miss Ramsden paraissait se rapporter, et cherchait aussi des témoignages parmi ses amis qui se trouvaient sur les lieux. Ensuite, quand Miss Ramsden donnait des descriptions de scènes qui paraissaient à Miss Miles se rapprocher des endroits où elle était, elle lui envoyait des cartes postales illustrées les représentant, ou bien les photographiait, pour montrer jusqu'à quel point la description correspondait réellement à l'endroit en question.

La valeur de ces résultats dépend naturellement de la connaissance ou de l'ignorance de Miss Ramsden au sujet des usages de Miss Miles et de la localité qu'elle habitait.

Miss Miles habitait près de sa vieille maison de campagne et connaissait bien le pays et les gens de l'endroit, et s'intéressait beaucoup à les revisiter. Miss Ramsden savait que Miss Miles habitait un château — Blaise Castle, Henbury, près Bristol — mais elle n'avait jamais été elle-même dans cette partie de l'Angleterre et ne connaissait aucun des amis de Miss Miles dans ce pays. Elle ne connaissait même pas le nom du propriétaire de Blaise Castle. Elle avait fait la connaissance de Miss Miles alors que cette dernière se rendit à Woodhill, Gerrard's Croos, où elle vécut de 1885 à 1887, dans une maison qui était près de celle de la famille de Miss Ramsden. On trouvera au cours du récit des expériences d'autres détails sur sa connaissance ou son ignorance de certaines autres circonstances particulières.

Il faut ensuite considérer si une partie des succès ne peut pas être due exclusivement au hasard, et non à la télépathie. Miss Ramsden avait généralement chaque fois un certain nombre d'impressions, et naturellement plus ces impressions étaient nombreuses, plus il était probable que l'une d'elles pût coïncider par hasard avec l'idée qui était indiquée dans la carte postale de Miss Miles. En outre, s'il nous est permis de calculer parmi les succès un cas dans lequel l'une des impressions de Miss Ramsden correspondait à l'une des idées qui avaient joué un rôle proéminent dans la pensée de Miss Miles au cours de la journée, bien qu'elle ne soit pas indiquée dans la carte postale, la probabilité d'une coïncidence fortuite est encore plus grande. Cependant on ne peut pas faire un calcul exact des probabilités, parce que presque toutes les données nécessaires nous sont inconnues. Nous ne pouvons même pas calculer le nombre des impressions enregistrées par Miss Ramsden, puisque c'est une question d'opinion et non pas de fait de définir ce qui constitue une seule impression. Par exemple, devons-nous calculer *Evêque* et *Archevêque* dans l'expérience no 2, comme une seule impression ou comme deux ? Et puis, certaines impressions sont beaucoup plus compliquées que d'autres, mais il est impossible de dire combien de facteurs d'une valeur égale elles contiennent.

Il est encore moins possible de calculer le nombre d'idées dans l'esprit de Miss Miles auquel peuvent correspondre quelques-unes des impressions de Miss Ramsden. Dans le cas de Miss Ramsden, nous sommes au moins limités aux impressions qu'elle a enregistrées, tandis que pour



ce qui se rapporte à Miss Miles, nous devons tenir compte, non pas uniquement des idées qu'elle indiquait au moment de l'expérience, mais aussi d'un nombre indéfini de scènes et de sujets qu'elle n'avait pas enregistrés.

Enfin, Miss Ramsden ne pouvait pas s'empêcher d'avoir quelque idée générale sur l'entourage de Miss Miles, par exemple qu'elle habitait dans des maisons de campagne de l'ouest de l'Angleterre, et cela devait inévitablement guider ses impressions dans certaines directions générales, ou tout au moins les éloigner de certaines autres directions. Il est donc des idées qui devaient lui venir bien plus probablement que d'autres, mais il est impossible de définir le degré de cette probabilité.

Il est donc clair qu'il ne peut y avoir aucune preuve mathématique que les impressions exactes de Miss Ramsden étaient en plus grand nombre que ce qu'aurait pu donner le hasard, et que, sur ce point fondamental, on ne peut se former qu'un jugement empirique approximatif. Toutefois, après avoir étudié tous les documents, il nous semble qu'alors que quelques-unes des coïncidences de pensée entre les deux expérimentateurs sont probablement accidentelles, le nombre total des correspondances est plus grand que celui qu'on peut s'expliquer, et montre nettement qu'il doit y avoir eu entre les deux sujets une action télépathique.

Le lecteur ne doit pas oublier que ***toutes les expériences sont données en entier, et qu'il n'a pas été fait une sélection des cas plus ou moins heureux.*** Dans les cas très rares où l'on a cru pouvoir omettre une partie quelconque de la description de Miss Ramsden, cela est indiqué par des points de suspension, ainsi :...

Récit de la seconde série d'expériences.

Du 19 *octobre au* 14 *novembre* 1906.

Les éléments de ce récit sont disposés comme il suit :

(*a*) Récit de Miss Miles, fait ***avant*** d'avoir reçu la réponse de Miss Ramsden, de ce qu'elle voulait ou s'attendait à ce que Miss Ramsden perçût.

(*b*) Récit de Miss Ramsden de ses impressions, fait ***avant*** d'avoir reçu de Miss Miles l'information de ce qu'avaient été les intentions de cette dernière.

(*c*) Commentaires faits par Miss Miles ***après*** avoir reçu le récit de Miss Ramsden relativement à la justesse de celui-ci.

(*d*) Témoignages des amis de Miss Miles sur les circonstances qui étaient à leur connaissance.

(*e*) Commentaires faits par Miss Ramsden sur ses propres impressions, ***après*** avoir su ce que Miss Miles pensait y avoir d'exact en elles.

Première Expérience.

(*a*) 19 octobre 1906. — ***Petits chats ou chats.*** — C. Miles.

(*b*) Ardverikie, Kingussie, N. B.
Vendredi, 19 octobre 1906. Mis à la poste le 20.
[Timbres de la Poste : Kingussie, 12.30 s. Oc. 20.06.
Henbury, A. Oc. 21.06].

Reçu une quantité d'impressions faibles. D'abord quelque chose comme ceci [un dessin grossier] : ça peut être un homard, ou des plumes de paon ; il me paraissait changeant; un mot comme ***Idusis***? J'ai vu un manuscrit dont les feuilles étaient réunies par une petite attache en fer dans un coin (***a patent fastener***) ; est-ce votre article ? Il y avait une peinture d'une chaumière française, avec des jalousies et des barres de fer aux fenêtres ; puis un chemin de fer funiculaire et une couronne [Croquis d'un cottage, etc.].

Je pense que vous tâchiez de me dire quelque chose au sujet de votre article, et le cottage où vous vivez était une gravure.

Hermione Ramsden.

(*d*) *De Miss Harford.*

Blaise Castle, Henbury, Bristol.

Vendredi, 19 octobre 1906. — Miss Miles et moi, nous restâmes assises, après le déjeuner, de 2 heures à 3 h. 30, et elle me lut son article au sujet de son excursion à Bruges, où elle avait pris de nombreux croquis. Elle venait de le recevoir copié à la machine, et il était attaché par un patent fastener. Dans cet article, on faisait mention des canaux et de bizarres cottages avec des fenêtres munies de barres de fer (1).

Charlotte Harford.

(*e*) J'avais convenu, avec Miss Miles, que je penserais à elle chaque soir à 7 heures ; c'est ce que j'ai fait au cours des expériences : alors qu'elle pensait à moi plus ou moins chaque jour, mais non pas spécialement à une heure donnée.

H. Ramsden.

(1) Voir l'article intitulé « *Sketching with Mr. Frank Brangwyn*, A. R. A. », par Miss Miles dans *The Girl's Realm* de juin 1907. Miss Ramsden savait que Miss Miles avait écrit cet article, mais n'avait aucune raison pour supposer qu'elle y eût songé et qu'elle en eût parlé justement en ce jour-là.



IIe Expérience.

(a) Blaise Castle, Henbury.
[Timbre de la Poste : Henbury, A. Oc. 21. 06.

Samedi 20 octobre. — J'ai pris le thé dans le Palais avec l'évêque de Bristol (1); il m'a montré tous les terrains et la chapelle; il y avait une croix. Je voudrais que vous voyiez l'évêque. — C. Miles.

(b) Ardverikie, Kingussie, N. B., Samedi 20 Octobre.
[Timbre de la Poste : Kingussie, 11.15 m., Oc. 21.06.]

Je crois que vous m'avez oubliée tout à fait!.

6 h. 30 du soir. — Un collier et un anneau mis comme deux cercles, l'un dans l'autre.

7 heures soir. — A. M. W. Lettres entrelacées comme un monogramme, clocher d'une église, un poisson, une étoile, une tasse de thé, quelque chose de rond, ayant la forme d'un œuf, une coquille (latine). Évêque Latimer, archevêque... — H. R.

(d) *De Miss Harford.*

Blaise Castle, Henbury, Bristol.

Samedi 20 octobre 1906. — A 4 heures, je mis à la disposition de Miss Miles un « pony-cart » conduit par un groom, pour aller au Palais de l'évêque de Bristol. Elle y trouva l'évêque, et prit le thé chez lui.

« Quelque chose de rond, ayant la forme d'un œuf », cela peut se rapporter à un anneau arabe très ancien que je portais et qui a une histoire; nous en avons parlé pendant assez longtemps. Il a une grosse pierre d'une couleur rouge sombre, quelque chose comme une cornaline ou un jaspe, avec un lourd chaton d'argent d'une forme ancienne; la forme de la pierre est semblable à l'extrémité d'un œuf.

Charlotte Harford.

(a) Blaise Castle, Henbury, 21 Octobre, Dimanche.
[Timbre de la Poste : Henbury, D. Oc. 22-06].

A 7 heures, j'étais si accablée par la chaleur que je m'assis, habillée d'une robe d'intérieur blanche, et je dis ne pouvoir envoyer aucun message. Vous pouvez avoir vu un château ou une colline, ou une chambre pleine de monde à Kingsweston, chacun prenant le thé.

C. M.

(b) Ardverikie, Kingussie, N. B., Dimanche, 21 Octobre.
[Timbre de la Poste : Kingussie, 12.30 s., Oc. 22-06].

A 6 h. 30, je me sens *obligée* de commencer à penser à vous. Peut-être ce que j'ai vu d'abord n'a été que le renouvellement du cottage de vendredi dernier.

Vous pensez à deux fenêtres à l'étage supérieur d'un cottage couvert de paille, et où il y a une espèce d'escalier en colimaçon qui mène en haut. Ensuite, je vis tout à coup Woodhill (1). Maintenant, je vois une fenêtre très jolie, d'un côté, de petits carreaux et bon nombre de livres sur des étagères. Vous faites de grands efforts pour réussir ce soir.

Je vois un papillon et un pont rustique très ornemental dans un jardin, et une petite fille avec quelque chose dans ses cheveux; c'est peut-être le papillon. Est-ce une vue japonaise? Le pont me le ferait croire. Maintenant, je vois une maison anglaise, de campagne, au milieu des arbres; elle est grosse, de forme régulière, et ancienne; je la vois plutôt de loin, je la vois d'en bas, en me tenant dans un endroit qui me paraît être un ravin rempli d'arbres. Il y a, dans la maison, toutes espèces de curiosités précieuses; je vois une boucle en argent, ou une ceinture en argent avec cette boucle.

Maintenant, je vois un moulin à eau, ou bien est-ce la Grande Roue de Earl's Court? C'est une construction mécanique de quelque espèce, quelque chose comme un chemin de fer avec des voitures qui tournent en rond. C'est peut-être un jouet d'enfant, un chemin de fer à rails mobiles? Il y a des enfants dans la maison où vous vous trouvez, mais je ne suis pas sûre s'ils appartiennent à la maison; ils peuvent être là en visite. Il me semble « psychométrer » ceux qui vous entourent (mais sans tenir votre lettre). Je vois un nom : « J. Vereker », et la lettre T dans un cercle, comme ceci (T).

Maintenant, je vois de nouveau le papillon; cette fois il a l'aspect d'un beau spécimen oriental avec des points sur les ailes.

Maintenant, un bâteau de pêche qui gît sur le sable à l'embouchure d'un fleuve, et un nom écrit dans le ciel : « Bella, ou Butter, Buller ». Je vois le « B » et la double consonne au milieu du mot. Il y a un petit oiseau ou un oiseau empaillé. C'est tout. — H. R.

c) J'avais tâché de faire croire à Miss Ramsden que je vivais dans un château, parce que le nom de maison lui aurait fait comprendre le caractère de cet édifice. C'est une maison de campagne carrée, construite à l'ancienne, placée près des bois. Elle est pleine de précieuses curiosités, et contient une très belle collection de vieux maîtres italiens, une galerie de tableaux splendides. M. et Mme Fré-

(1) Miss Ramsden ne savait pas que Miss Miles connaissait l'évêque de Bristol.

(1) Woodhill, Gerrard's Cross, où Miss Miles vécut de 1895 à 1897. — H. R.



déric Harford nous faisaient une visite avec leur petite enfant appelée Joan. Le nom de la gouvernante est Miss Vidal.

Il y a un moulin à eau dans les bois de Blaise, parce qu'un torrent traverse cet endroit.

C'est ainsi que la maison de campagne apparaît du « cottage dans le bois », offrant un coup d'œil bien connu dans le pays. Un profond ravin plein d'arbres se trouve entre vous et la maison, qui est presque cachée par les arbres. L'aile droite, qui est complètement cachée à la vue, s'étend encore un peu. La maison s'élève sur une colline ; c'est ainsi que je l'ai vue encore le dimanche 21 octobre. Les cottages, qu'on appelle Blaise Hamlet, sont un site pittoresque près de Blaise. Je les ai visités avec M. John Harford et sa sœur, le samedi.

Le dimanche matin, nous avons fait une promenade au château. Dans l'après-midi, nous allâmes à Kingsweston où nous prîmes le thé. M. et Mme Phelips s'y trouvaient. Il y a de là une vue splendide sur le Severn, et il y a toujours des bateaux de pêche à l'embouchure de la rivière Avon.

C. M.

d) Blaise Castle, Henbury, Bristol.

Dimanche 21 octobre 1906. — Je fis une promenade au château, dans les bois, avec mon frère John, Miss Miles. Mon frère attira spécialement l'attention de Miss Miles sur les très beaux beaux vitraux des fenêtres dessinées par Albert Dürer, dans la pièce principale du château dont les boiseries sont en chêne, et qui a une forme tout à fait ronde.

Dans la soirée, Miss Miles parcourut un album avec mon frère, et a été amusée de certaines peintures comiques représentant un homme qui apprenait à une fillette et à un garçonnet à danser le menuet.

Je porte généralement une large ceinture norvégienne, incrustée d'or et d'argent, qui a été très admirée par Miss Miles.

Charlotte Harford.

e) Ardeverikie, mercredi 24 octobre.

(Timbre de la poste : Kingussie, 12, 30 s. 25 oc. 1906.)

Faites une photographie ou un dessin de la maison du point où je l'ai vue; de cet endroit elle ne paraissait pas un château mais plutôt ceci [grossier croquis d'une maison avec des arbres de chaque côté] comme l'aile d'une très grosse maison sur le faîte d'une colline ; le reste de la maison est à la droite, très grande, mais complètement cachée par les arbres.

H. R.

[Le 26 octobre, Miss Miles écrivit à Miss Ramsden :]

Je vis dans une vieille maison carrée, entourée d'arbres ; au-dessous s'étendent de jolis bois avec des vallées profondes. La maison apparaît comme sur une colline du côté opposé ; maison pleine de beaux tableaux et de curiosités.

C. M.

[Miss Ramsden reçut ce qui précède le samedi 28 octobre 1906 et répondit à Miss Miles le 31 du même mois:]

« Faites un dessin de la maison, du côté de la façade, vue du fond de la colline. « Mon ravin » est au-dessous ; voici ce que j'ai vu : »



Fig. 3. — Croquis d'une maison de campagne, par Miss Ramsden.

[La photographie de Blaise Castle House, reproduite ici, telle qu'on la voit des bois — un point qui paraît correspondre à la description de Miss Ramsden — a été prise par Miss Miles le dernier jour de son séjour dans cet endroit et l'on ne s'est servi de ce cliché pour faire des photographies qu'un ou deux mois après (Voir fig. 4). — Le Directeur des Proceedings.]

[Miss Ramsden écrivit plus tard :] « Je n'avais jamais été dans les alentours de Bristol, et je ne savais rien de Blaise Castle, si ce n'est que Miss Miles y habitait. C'est pourquoi je m'imaginais qu'il s'agissait d'un édifice avec une tour et des tourelles, à l'instar d'un château écossais.

J'écrivis « maison de campagne *anglaise* » parce que sa situation, telle qu'elle avait été vue dans ma vision, me rappelait un château écossais avec des tourelles, duquel j'avais passé en chemin de fer entre Édimbourg et Kingussie. Il s'élève au milieu des arbres avec un ravin plein d'arbres au-dessous et une rivière; mais petit à petit je me rendis compte de la différence : d'abord que c'était une maison carrée et non pas du tout mon idée d'un château; ensuite, qu'il n'y avait pas de rivière.

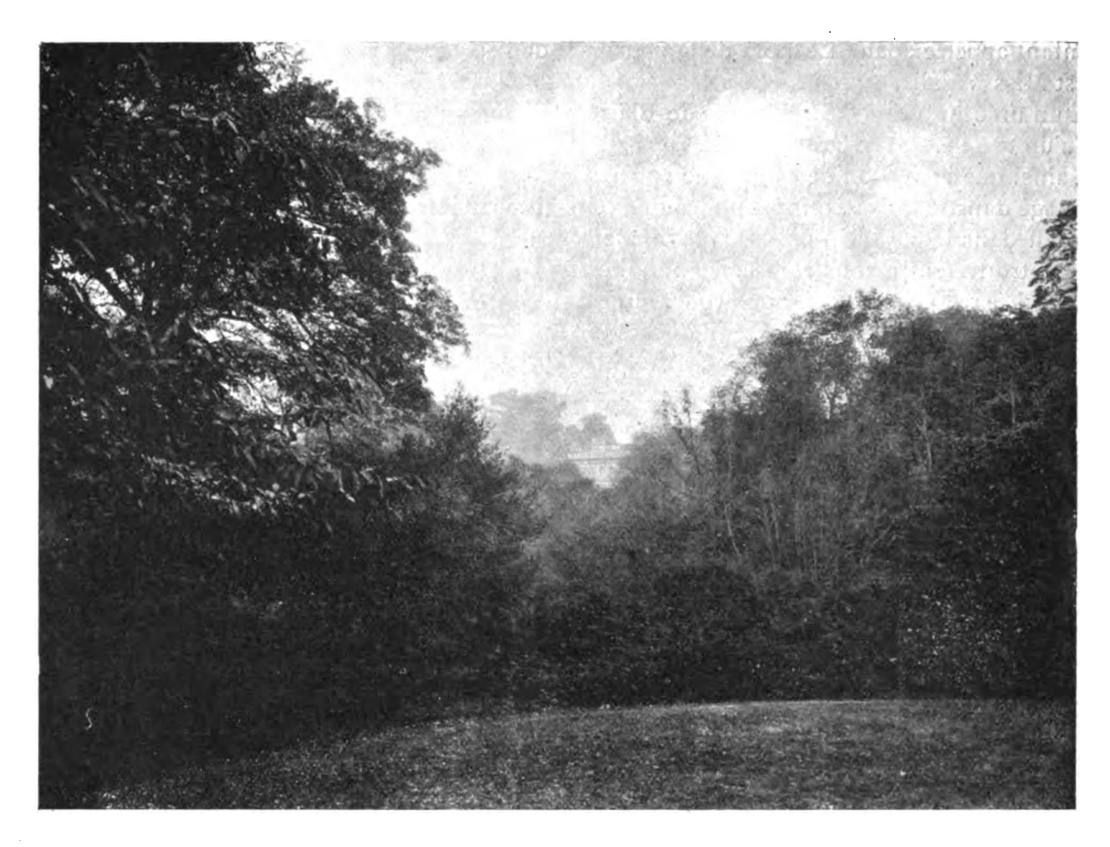


Fig. 4. — Blaise Castle House.

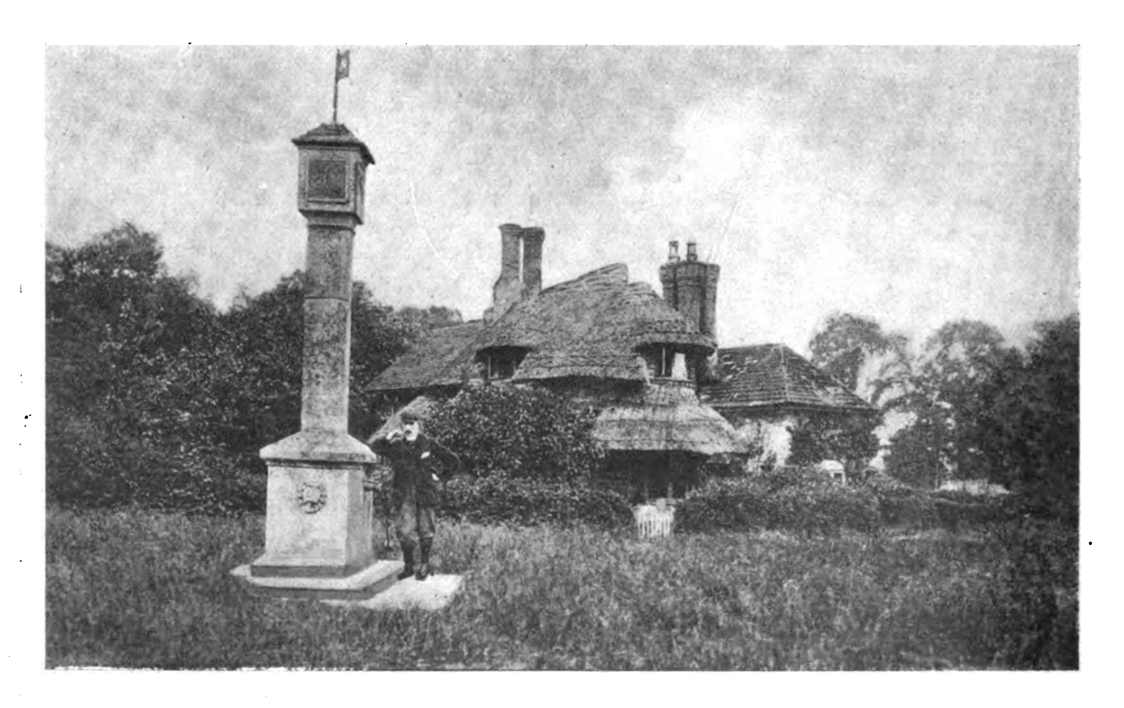


Fig. 5. — Blaise-Hamlet (hameau de Blaise), Henbury.

Presque toutes mes impressions me viennent de cette manière, d'abord elles me rappellent quelque endroit que j'ai vu auparavant, comme lorsque la maison de pierres vertes de Blaise Castle [voir plus loin, VIIe expérience] me fit songer à une semblable que j'avais vue à Osterley, et l'église qui se trouve là me rappela l'église Birkin dans le Yorkshire, mais peu à peu les différences deviennent apparentes.

[Après avoir reçu de Miss Miles les deux cartes postales illustrées qui sont reproduites ici (voir figures 5 et 6), Blaise Hamlet et The Dell (le Vallon), que Miss Miles pensait correspondre à quelques-unes des impressions qu'elle avait eues le 21 octobre, Miss Ramsden écrivit :

« The Dell, Henbury ». — Je reconnais ceci comme étant le « pont rustique », bien qu'il n'ait pas la balustrade que j'ai vue. Le sentier et les arbres sont très ressemblants. J'ai vu ces sites « avec les yeux de l'esprit », comme on se rappelle des scènes ; il n'était pas visualisé.

H. R.

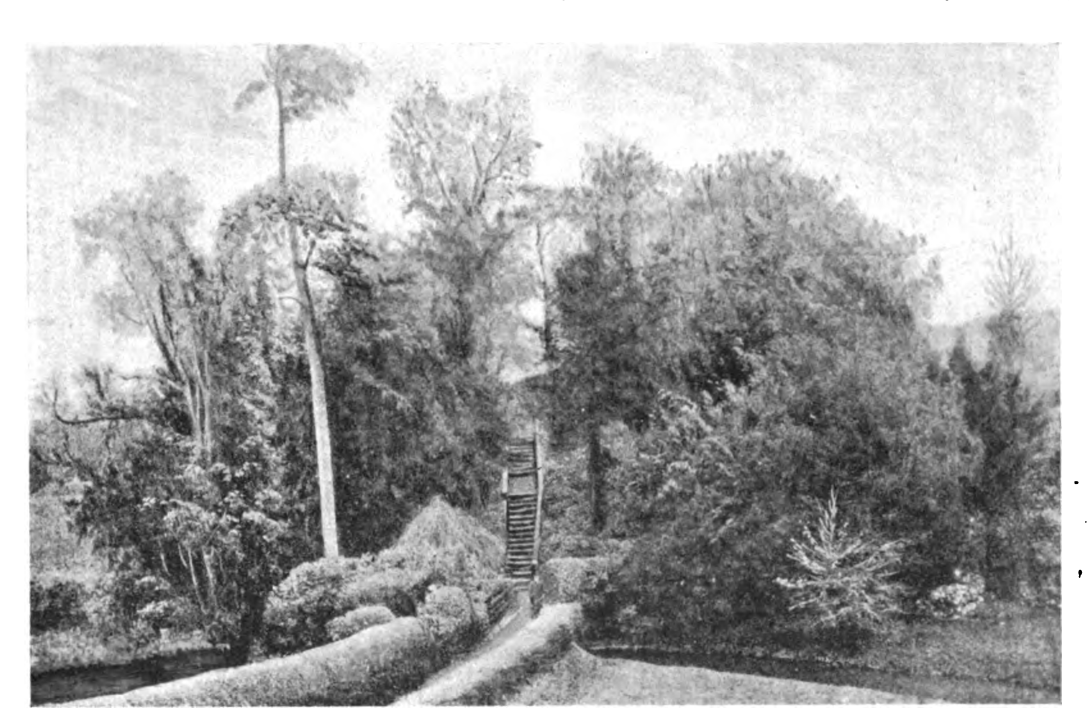


Fig. 6. — The Dell (Le Vallon), près Henbury.

IVe Expérience.

(*a*) Aucun message spécial. — C. M.

(*b*) Ardeverikie, mercredi 24 octobre.
[Timbre de la poste : Kingussie, 12.30 s. Oc. 25.06].

7 heures soir. — Une forme comme une étoile, quelque chose de semblable à une lampe ; elle a un long verre et pas de globe, comme une lampe de couloir, quelque chose de petit hors de la maison ; je ne puis saisir sa forme ni dire ce que c'est.

Ble Bel Phe *Phe*lip Philip Philipines W.

Un costume blanc de cricket avec des raies foncées. Je sais que c'est de la flanelle. Le cricket est joué par des enfants de l'âge de douze à quatorze ans, hors de la maison. Vous regardez. Ce que j'ai vu d'abord était une chose qui servait de cible.

Le jeu a lieu dans un champ ouvert sans arbres, avec des collines au-dessous. Il y a une femme grasse avec un tablier blanc qui s'occupe de quelque chose par terre; c'est peut-être du feu. S'agit-il d'un thé pique-nique ?

Entrée d'une maison ou de la cour d'une écurie [dessin grossier de l'entrée d'un édifice châtelé]. Je ne sais ce que c'est.

H. R.

(*c*) Le dimanche 21 octobre, j'avais été à Kingsweston avec Miss Harford et mon cousin, M. Napier Miles, et j'y avais rencontré M. et Mme Phelips, de Montacute dans le Somersetshire, auxquels mon cousin nous a présentés. Miss Ramsden écrivit *Phe*lip sur sa lettre, justement comme je le prononçais avec un accent très marqué sur la première syllabe. Je croyais que le nom s'écrivait ainsi, n'ayant pas bien entendu lorsque mon cousin nous présenta. Nous avons beaucoup parlé de ce nom depuis dimanche.

Le mercredi 24 octobre, je laissai Blaise Castle, faisant une promenade en voiture dans la vallée. Je vis un écolier qui jouait au hockey ; quelques crus que mon esprit errait sur des arguments n'ayant aucun rapport avec nos expériences.

H. R.

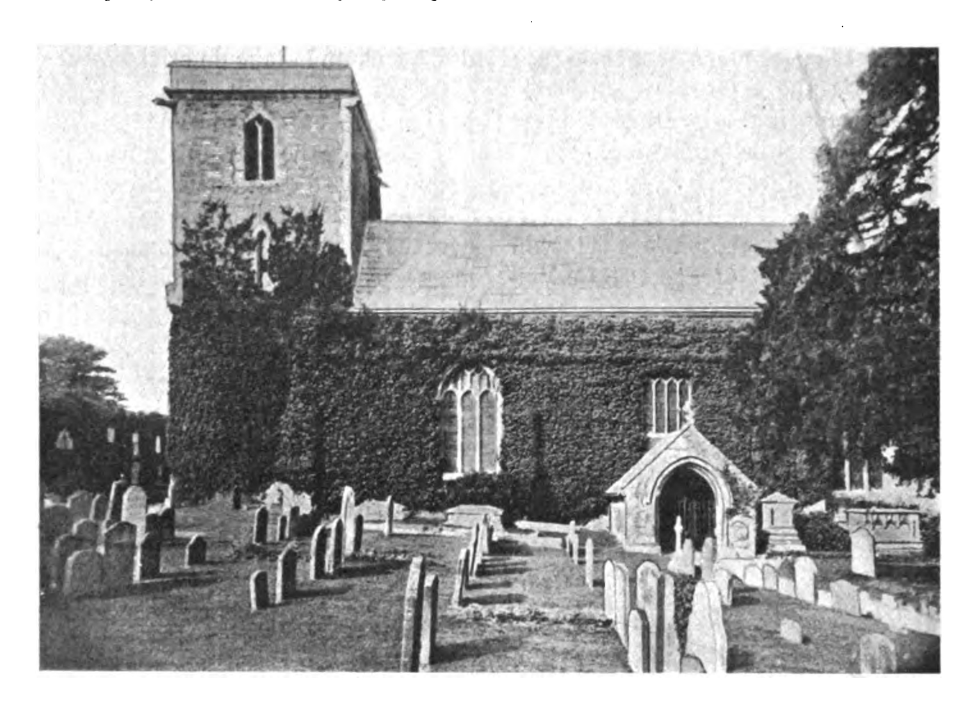


Fig. 7. — Église de Henbury.

enfants habillés de costumes de flanelle. On y jouait aussi à plusieurs autres jeux.

Nous avons passé l'entrée des Bois Blaise en allant à Bristol de Henbury.

[Miss Miles nous envoya une carte postale illustrée représentant cette entrée, qui a quelque légère ressemblance avec la porte châtelée dessinée par Miss Ramsden. — Le Directeur.]

(*d*) Blaise Castle.

Dans l'après-midi du dimanche 21 octobre 1906, ma sœur et Miss Clarissa Miles firent une promenade à Kingsweston. En revenant, elles me dirent que M. Napier Miles les avait présentées à M. et Mme Pheelip, de Montacute, avec un accent très marqué sur la première syllabe, et elles se demandèrent si le nom ne pouvait pas être Philippe, prononcé d'une manière étrange. Je leur dis que c'était certainement Phelips, un nom bien connu dans le Somersetshire, et il résulta qu'il en était bien ainsi.

Alice Harford.

(*e*) Quand j'écrivis le mot « Phelip », je pensais à Mme Phelips de Montacute, avec laquelle une de mes cousines était en rapport, mais je n'en fis pas mention dans la carte postale, parce que je

Ve Expérience.

a) Blaise Castle, 27 octobre, samedi.
[Timbre de la poste : Henbury, A. Oc. 28-06.]

J'allai à une vente de charité et à une représentation de bienfaisance à Bristol, au Spa. La pièce était tirée de *Cranford at Home*. Je voudrais que vous voyiez les dames en bonnet de nuit et papillottées.

Je doute bien que vous voyiez ceci ; je suis plutôt lasse.

C. M.

(*b*) Ardverikie, Kingussie, N. B. samedi 27 oct., mise à la poste le 29.

[Timbre de la poste : Kingussie 12.30 s. 29 oct. 06 ; Henbury, A. O. 30-06.]

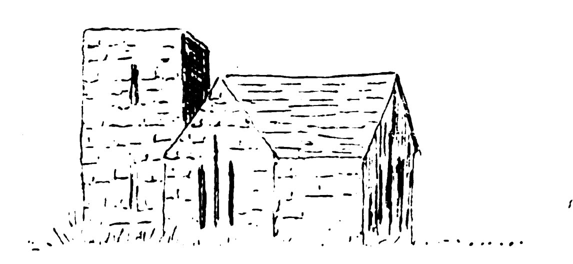


Fig. 8.

8 heures soir. — Ceci m'est venu d'une manière



si inattendue que je pense que vous avez eu l'intention de me le transmettre (je m'empressai en ce moment de descendre pour le dîner). Mais il y manque quelque chose : je ne sais pas quoi ; cela me semble beaucoup plus grand et plus imposant. — H. R.

[Nous reproduisons ici une carte postale illustrée de l'église de Henbury, dans laquelle apparaît une certaine ressemblance avec l'esquisse de Miss Ramsden.]

[Plus tard, au cours de la même soirée, Miss Ramsden écrivit :]

Samedi, 27 octobre 1906.

Un oiseau avec un gros œil ; je vis d'abord l'œil [croquis d'une tête d'oiseau avec un très grand œil].

Quelques gros volumes bien reliés en cuir.
Une fleur fanée. Est-ce une immortelle ?

(S) *outh*. Je ne suis pas sûre de la première lettre. Bouth ? typhoon, ailes étendues comme le dos d'un aigle... — H. R.

(*d*) Blaise Gastle, Henbury, Bristol.

Le samedi soir, 27 octobre 1906, je racontai à Miss Clarisse Miles une tradition intéressante d'un oiseau, regardant une famille anglaise bien connue ; cet oiseau est censé apparaître chaque fois qu'un membre de la famille meurt.

Fredéric-D. Harford
(Chargé d'affaires de S. M. à Darmstadt.)

(*La fin au prochain numéro.*)



LES COULEUVRES

Les défis et les contre-défis au sujet des phénomènes médiumniques physiques.

COMMENT ON PEUT RENDRE PRATIQUE L'ÉPREUVE DEMANDÉE PAR M. GUSTAVE LE BON



Les prix qui viennent d'être offerts de différents côtés aux personnes qui pourraient prouver la réalité ou la fausseté des phénomènes physiques de la médiumnité, sous leur apparence peut-être un peu légère de paris, peuvent revêtir en réalité une telle importance qu'il ne faut pas les laisser tomber dans l'oubli, sans que le gant ait été relevé de part et d'autre. L'utilité pratique de ces défis dépend entièrement de la praticabilité des conditions dans lesquelles on exigera que les phénomènes se produisent; c'est donc sur ce point surtout que nous devons tourner toute notre attention. Si chacune des parties adverses apporte dans cette controverse la plus grande loyauté et le désir le plus sincère que la vérité se fasse, nous espérons qu'une discussion courtoise finira par permettre d'atteindre le résultat qu'on se propose.

Comme le disait fort bien le prince Roland Bonaparte, M. Gustave Le Bon « a posé admirablement la question ». Mais cela ne peut être dit que de la question *dans ses lignes générales*, car sa proposition doit être absolument revisée et amendée dans ses détails. M. Le Bon est sans doute un savant distingué, dont les théories sur la constitution de la matière sont peut-être appelées un jour à un triomphe signalé. Mais son incompétence en fait de médiumnisme saute aux yeux de toutes les personnes qui ont lu l'article par lequel il a ouvert le débat et que nous avons reproduit dans notre dernier numéro (p. 120). Cette incompétence se traduit par une grande imprécision de phrases et d'affirmations. En voici quelques exemples frappants.

Prenons un seul de ces phénomènes, celui du soulèvement, sans contact, d'objets par le médium. Dans l'interview de M. le professeur Morselli, ce dernier assure que ces soulèvements sont l'a b c. Ce qui veut dire, sans doute, qu'on les reproduit très facilement.

Or, voici quelles étaient en réalité les paroles de l'entrevue d'un collaborateur du *Matin* avec M. Morselli auxquelles M. Le Bon fait allusion :

— Que pouvez-vous dire, par exemple, du phénomène de la lévitation des tables, qui est l'un des plus simples ?

— Ce phénomène, comme vous savez, représente l'*a b c* du spiritisme. Là-dessus, il n'y a plus de doute possible : la table se lève toute seule, sans trucs ni tromperies, et reste suspendue jusqu'à soixante-dix-huit secondes.

M. Le Bon ajoute tout simplement à l'affirmation de M. Morselli les deux mots : *sans contact*. On ne conteste pas que des mouvements d'objets sans contact aient lieu par la médiumnité d'Eusapia et d'autres sujets, mais enfin M. Morselli n'avait pas parlé de cela et n'avait pas dit que les lévitations *sans contact* constituaient l'*abc* du médiumnisme. Eusapia ne lève ses mains de la table que lorsque celle-ci est déjà suspendue en l'air. Mais surtout M. Morselli **parle de la table**, de



cette table que M. Le Bon déclare lui-même, comme témoin oculaire, qu'elle **se soulevait facilement.** En effet, M. Le Bon ajoute :

Bien que l'on déclare cette expérience l'*a b c* des phénomènes spirites, je doute très fort qu'elle se soit jamais réalisée. Je base ce doute sur ce fait qu'ayant prié Eusapia de soulever une boîte légère posée sur une table (qu'elle soulevait facilement), elle n'a pu y réussir.

Dans son « défi », l'objet que M. Le Bon voudrait voir soulever par le médium est par lui défini ainsi : *Un objet de forme déterminée, une sphère ou un cube, par exemple, posé sur une table.*

Un objet de forme déterminée, soit ; tout objet a une forme déterminée. Mais pourquoi une sphère ou un cube ? Dans quel passage du professeur Morselli ou d'un autre auteur quelconque a-t-on trouvé que la lévitation d'une sphère ou d'un cube soit un phénomène constituant l'a b c des phénomènes spirites ?

Non seulement ce phénomène est excessivement difficile à obtenir, mais on l'obtient si rarement, que M. Le Bon, le prince Roland Bonaparte, le docteur Dariex et les trois savants choisis par le premier perdraient probablement des semaines entières dans l'attente vaine de ce phénomène. Je m'occupe de médiumnisme depuis une vingtaine d'années au moins, et jamais je n'ai rien vu de pareil. Je dirai plus : j'ai vu parfois de grosses tables de salle à manger sur lesquelles deux personnes étaient assises, se soulever d'un côté dans une lumière assez vive, alors que deux seules personnes y posaient délicatement les mains dessus ; on a fait faire alors un guéridon lilliputien en bois blanc large et haut de 15 centimètres environ, pesant peut-être 200 grammes ; je n'ai jamais pu obtenir qu'en le plaçant sur la table, même à une lumière très faible, même dans l'obscurité (car il s'agissait de médiums non professionnels auxquels je pouvais parfaitement me fier), ce petit objet se soit soulevé sous la main du médium alors même que celui-ci le touchait.

Pourquoi cela ? Je l'ignore. J'ignore même la raison de tous les autres phénomènes médiumniques que j'ai constatés. Mais il ne s'agit aucunement de la raison ; il s'agit de ceci, qu'alors que les expérimentateurs affirment avoir obtenu un phénomène de telle et telle espèce, M. Gustave Le Bon répond en les défiant d'en obtenir un autre d'une espèce différente, qu'il suppose, à cause de son impréparation à ces études, être un phénomène médiumnique courant. Pour cela, il se base peut-être sur cette théorie, que « qui peut le plus peut nécessairement le moins ». Ce qui est un blasphème scientifique, qui met M. Le Bon — comme M. Flammarion l'a si finement remarqué — dans la situation d'une personne qui, ne pouvant pas aller à la mer, s'obstinerait à ne pas croire aux marées, en déclarant : « Il est bien plus simple de soulever l'eau du lac du bois de Boulogne que celle de l'Atlantique : montrez-moi ce soulèvement, et je croirai aux marées. »

Donc, si M. Gustave Le Bon se refuse à modifier sur ce point les conditions de son défi, celui-ci restera certainement non avenu, sans même que cet insuccès ait eu le pouvoir de rien prouver contre les phénomènes allégués par les personnes douées du pouvoir de raisonner.

Passons à la question de la lumière.

Nous aurions vraiment mauvaise grâce en recommençant ici un débat sur cette question. MM. Crookes, Richet, Flammarion et bien d'autres savants encore ont déjà présenté de longues listes de cas dans lesquels la lumière nuit à la production de tel ou tel effet, en physique, en agriculture, en physiologie, etc. Il y a quelques jours seulement, M. G. Montorgueil, de *l'Éclair*, faisait la remarqne suivante que nous citons de préférence aux autres, à cause de son actualité palpitante :

Précisément, avant-hier, M. Bouquet de la Grye, l'initiateur de l'application de la télégraphie sans fil à la transmission de l'heure du méridien sur notre hémisphère, a annoncé à ses collègues de l'Académie des sciences que la Commission spéciale nommée par l'Institut a choisi, pour la transmission, minuit : « les ondes hertziennes se transmettant infiniment mieux, a-t-il dit, dans l'obscurité qu'à la lumière ». Va-t-on, pour cette préférence, soupçonner de fraude les ondes hertziennes, ou leurs manipulateurs ?

Donc, si on comprend assez bien que d'autres personnes trouvent étrange et suspecte cette condition de l'obscurité, ou de la demi-obscurité pour la production des phénomènes médiumniques de nature physique, on comprend bien peu cette objection de la part d'un savant, habitué à cette idée : qu'on ne peut pas imposer les conditions dans lesquelles tel ou tel phénomène peut se produire, ou ne peut pas se produire.

M. Le Bon écrit au sujet de la lumière :

J'entends bien l'objection que vont faire les spirites. Les phénomènes, assurent-ils, ne peuvent se produire que dans une demi-obscurité, qui rend toute photographie impossible. Mais cette objection tombe devant une photographie, que publia récemment une revue, montrant Eusapia à la lumière du magnésium, avec une prétendue matérialisation d'une main au-dessus de sa tête.

Certainement, on peut prendre la photographie au magnésium d'un objet pendant sa lévitation ; on l'a fait bien des fois avec la table ; il serait facile de le faire avec les mandolines, les tambourins et les autres objets que l'on dépose dans le cabinet médiumnique et qui en sortent par l'ouverture des rideaux. Seulement, aussitôt qu'ils sont frappés par l'éclair de magnésium, les objets en question tombent lourdement en bas. Donc, le phénomène, vrai ou faux, dont parle M. Le Bon, *s'est produit dans l'obscurité ou dans une demi-obscurité* ; s'il se contente d'une photographie de lévitation exécutée dans ces circonstances, il peut être certain que ses 500 francs ne resteront pas longtemps dans son portefeuille. Mais le passage de M. Le Bon que nous avons rapporté plus haut ne s'accorde aucunement avec sa prétention que le phénomène se produise en pleine lumière. Le savant fait donc confusion.

En tout cas, la question de la lumière peut ne pas être considérée comme très grave, pourvu que M. Le Bon se contente de cette quantité de lumière qui est nécessaire à bien voir la personne d'Eusapia et surtout ses mains, ainsi que les objets environnants. Si, une fois qu'on a obtenu cette quantité de lumière, on ne s'en contente pas, cela ne peut plus être attribué à un désir d'éviter toute supercherie ou erreur ; mais on sera forcé de conclure qu'on veut absolument éviter que le phénomène se produise.

Voici dans quelles conditions je suis persuadé que le phénomène du déplacement ou de la lévitation d'un objet sans contact peut se produire par la médiumnité d'Eusapia avec assez de probabilité de réussite pour que ce soit la peine de déranger les savants qui doivent y assister :

1° Dans une demi-lumière, suffisante pour bien y voir tout autour, Eusapia pourra déplacer et approcher d'elle un guéridon de bois très léger, qui se trouvera à 50 centimètres environ d'elle, hors du cabinet médiumnique, en vue des expérimentateurs, qui pourront même s'assurer que le mouvement n'a pas été produit par quelque « ficelle ». (Ce phénomène s'est produit par deux fois dès la première séance que le médium italien a donnée à l'Institut Général Psychologique, et à laquelle j'ai assisté en même temps que plusieurs savants parmi lesquels M. d'Arsonval.)

2° Lumière comme dans le cas précédent. Eusapia sera assise à sa place accoutumée devant l'ouverture centrale du rideau. Une mandoline, un ambourin, ou quelque autre objet de même nature sera placé dans le cabinet, sur une table. Par deux ouvertures latérales du rideau, deux expérimentateurs observeront ce qui se passera dans le cabinet, où la lumière sera certainement moindre qu'au dehors, mais suffisante pour pouvoir discerner les objets, surtout quand ils se dessinent contre la lumière. Dans ces conditions, on verra le tambourin, la mandoline, etc., sortir du cabinet par l'ouverture centrale, sur la tête du médium et à une hauteur de peut-être 20 ou 30 centimètres de celle-ci, pendant que les mains d'Eusapia continueront à être contrôlées et visibles. Peut-être pourrait-on aussi attacher les mains du médium à la table au moyen de vis et de courts rubans. Alors on fera l'éclair du magnésium, qui permettra de photographier l'objet suspendu en l'air, adossé au rideau, les mains d'Eusapia à leur place, etc. Devant cette lumière vive, l'objet retombera presque certainement hors du cabinet.

Dans les deux cas, il est naturellement essentiel qu'il y ait dans le groupe la force psychique nécessaire. Il est peu probable qu'un pareil résultat soit atteint sans la présence de quelques dames ; pour ma part, je ne connais peut-être pas de séance bien réussie avec Eusapia sans la présence de dames. Quand je parle de séance bien réussie, j'entends qu'on ait obtenu des phénomènes médiumniques bien nets en des conditions supérieures de contrôle. On pourrait peut-être citer les expériences récentes de Naples, mais le professeur Bottazzi, dans son rapport, ne fait aucune difficulté pour reconnaître que les phénomènes prenaient une bien plus grande intensité quand Mme Bottazzi était présente. Qui ne comprend pas cela peut être un grand physicien, mais n'a jamais compris ce qu'est un phénomène *psychique*. Inutile d'ajouter que M. Le Bon et ses co-expérimentateurs pourront choisir des dames dans lesquelles ils aient pleine confiance.

3° A certains points de vue, ce dernier système est de beaucoup le meilleur. On place la table dans une espèce de caisse sans couvercle, ou on sépare simplement la table du médium, au moyen d'un parapet de la hauteur du plat de la table. Donc, tout contact du corps du médium avec le meuble devient impossible ; seulement les mains en toucheront le plat, pendant quelque temps ; mais quand le médium soulèvera les mains, tout contact cessera évidemment ; alors la photographie pourra être prise. La lévitation de la table peut parfois être obtenue *en plein jour* ; c'est ainsi qu'on a pris la photographie que nous avons publiée à la page 31 des *Annales* de l'année courante ; Eusapia elle-même me l'a confirmé. **Je suis tout disposé à ajouter 500 francs aux 1.000 francs déjà offerts** (comme on verra plus loin) par d'autres personnes, au prestidigitateur ou au savant qui imitera par un truc ce phénomène dans les condi-



tions que je viens de dire. D'ailleurs, M. d'Arsonval a déclaré avoir, à plusieurs reprises, constaté le phénomène en question (voir page 91 des *Annales*, 1908), et ne pas pouvoir s'expliquer la chose; seulement il en conclut que ce phénomène ne peut pas être affirmé non plus. Pourquoi? c'est ce que je ne parviens pas à comprendre.

Les doutes du professeur Grasset.

Le professeur Grasset est intervenu dans le débat, par un second article publié dans *le Matin* et dans lequel il affirme que « le déplacement des objets sans contact » n'est pas scientifiquement établi, quoi qu'on en ait dit.

Les dernières expériences de Morselli et de ses collègues — ajoute-t-il, — avec des appareils enregistreurs, ont bien démontré le fait des déplacements d'objets (qui n'était guère contesté), mais n'ont nullement établi l'absence d'intermédiaire matériel entre l'objet déplacé et les muscles du médium; or, c'est là la démonstration à faire. On peut donc dire que personne n'a encore relevé le défi que Babinet a lancé, en 1854, quand il écrivait, dans la *Revue des Deux Mondes* : Qu'un sujet vienne annoncer à l'Académie des sciences « qu'au moyen de tant de médiums qu'il voudra, mais *sans contact aucun et à distance*, il suspend en l'air, sans autre support que la volonté, un corps pesant plus compact que l'air et tout à fait en repos, si son assertion est reconnue vraie, il sera proclamé *le premier savant du monde entier* ». C'est ce défi que Gustave Le Bon et le prince Roland Bonaparte viennent de renouveler en le modernisant.

Alphonse Karr, dans ses *Guêpes*, s'est agréablement moqué de Babinet et de ses étranges négations. Qu'aurait-il dit aujourd'hui? Comment peut-on sérieusement affirmer que les phénomènes dont parlent Babinet et Grasset n'ont pas été constatés, même par des savants?

Voici quelques lignes détachées du compte rendu des séances qui ont eu lieu dans le laboratoire de psychiatrie à l'asile d'aliénés de Turin, sous la présidence du professeur Lombroso, l'année dernière :

... La mandoline ne tarde pas à être levée de là inexplicablement et portée sur la table des expériences, où, *à la vue de tout le monde, elle joue toute seule*, d'abord une corde à la fois d'un son net, produit comme par le pincement d'un ongle, ensuite avec toutes les cordes, comme si on faisait courir un doigt sur elles. L'un de nous est prié de frotter les doigts d'Eusapia comme pour tirer des sons des cordes d'une mandoline; à chaque attouchement correspond le son d'une corde, et si le geste est mal fait, le son sort incomplet et strident. Ensuite une main qui se matérialise tout à coup saisit l'instrument par le manche et le place sur l'épaule du joueur; et là, « sous son nez », les cordes s'agitent et raclent pendant que la main s'est de nouveau dissoute et a disparu.

Passons aux expériences auxquelles ont assisté le docteur Pio Foà, professeur d'anatomie, secrétaire général de l'Académie des sciences de Turin, et les docteurs Hertitzka, Charles Foà et Agazzotti, assistants du professeur Mosso.

... Tous ceux qui se trouvent à la gauche du médium peuvent observer *à une très bonne lumière rouge* les différents mouvements de la table. Celle-ci s'incline et passe derrière le rideau, suivie par l'un de nous (Dr Ch. Foà), qui la voit renversée et couchée pendant qu'un pied du meuble se détache avec violence, comme sous l'action d'une force qui le presserait; *la table sort à ce moment avec violence du cabinet, et continue à se casser sous les yeux de tous*; d'abord ses différentes connexions sont arrachées, enfin les planches elles-mêmes volent en éclat. Deux pieds qui se trouvent réunis par une mince liste de bois planent sur nous et se posent sur la table médianimique.

Passons aux superbes expériences de l'été dernier, au Laboratoire de Physiologie de l'Université de Naples, auxquelles n'assistaient que des professeurs de cet Athénée.

Le nombre des lévitations de la table fut très grand. Plusieurs d'entre elles ne durèrent que quelques secondes, d'autres beaucoup plus; l'une d'elles dura le temps nécessaire pour que M. Galeotti comptât jusqu'à 50 avec un rythme égal à celui d'un métronome qui battrait les demi-secondes, et la table s'éleva à 40 centimètres environ du parquet, de sorte que nous eûmes tout le temps et le moyen de constater que *le meuble était tout à fait isolé et qu'il planait en l'air quand, non seulement toutes nos mains, mais aussi celles d'Eusapia en étaient détachées...*

Mme Paladino dit vouloir se lever de sa chaise, et se leva en effet, tandis que nous restions tous assis. Alors la table, comme attirée par son corps, mais sans qu'elle fût touchée par ses mains, s'éleva aussi d'abord de son côté; puis des autres côtés, et *resta ainsi longtemps en l'air, pendant que nous la contemplions émerveillés*; puis elle retomba, avec un grand bruit, lorsque Mme Paladino se rassit...

On sait que, dans les expériences dont nous nous occupons, le professeur Bottazzi s'était arrangé pour enregistrer par des appareils scientifiques très ingénieux la plupart des phénomènes. Le professeur Grasset dit que « ces appareils ont bien démontré le fait des déplacements d'objets, qui n'étaient guère contestés [*donc, on nous épargne l'hypothèse de l'hallucination collective* !!], mais qu'ils n'ont nullement établi l'absence d'intermédiaires matériels entre l'objet déplacé et les muscles du médium. »

Prenons un exemple tiré du compte rendu de ces séances. Eusapia doit frapper sur une touche électrique placée à l'intérieur du cabinet, alors qu'elle se trouve contrôlée au milieu des expérimentateurs.

Tout le monde suspend sa respiration et regarde du côté du médium; un silence profond règne tout autour; Eusapia elle-même est immobile, comme pour écouter les battements; au delà du rideau, dans l'intérieur du cabinet sombre, on entend ces coups sur la touche électrique, nets, forts, parfaitement synchrones avec d'autres battements sur la table qui est devant nous, ou sur le tambour qui est à terre; *et tout cela sans que les bras et les mains du médium, sur lesquels sont fixés les regards de sept personnes attentives, se déplacent pour pénétrer dans le cabinet.*

Sans doute, les appareils enregistreurs n'établissaient pas l'absence d'intermédiaire matériel entre l'objet déplacé et les muscles du médium, mais le sens de la vue l'établissait; l'hallucination collective, qui n'existait pas pour la constatation des déplacements d'objets, — au dire de M. Grasset, — existait-elle donc pour la constatation de « l'intermédiaire matériel ? » Quand M. d'Arsonval voyait, touchait les gaines dans lesquelles avaient été enfermés les pieds de la table, se trouvait-il dans une situation différente de celle d'un chimiste qui constate, par la vue, la couleur d'un de ses produits, ou qui constate par le toucher la solidité ou liquidité de l'autre ?

La vérité est que, si on ne croit pas, ce n'est pas parce que les preuves manquent, alors que nous voyons la science médicale, ou pour mieux dire l'art médical, accepter chaque jour avec la plus grande facilité un tas de « vérités » qui, dix ans après, sont devenues des « erreurs »: on ne croit pas parce qu'on n'a pas encore l'habitude de croire à ces choses, parce qu'on ne peut pas les expliquer, et qu'elles n'entrent pas dans le cadre des idées reçues.

Dans un article qu'a publié *le Matin* du 13 mai, Camille Flammarion nous encourage en remarquant que les savants n'ont pas témoigné plus d'empressement quand il s'est agi d'accepter la plupart des autres grandes découvertes, et qu'il a fallu une vingtaine de siècles pour que l'on acceptât le système de Copernic, qui était déjà enseigné par Aristarque, de Samos, en l'an 280 avant J.-C. — ce qui faisait beaucoup rire Ptolémée 400 ans après. Nous faudra-t-il donc attendre encore vingt siècles pour que ces messieurs soient convaincus par les preuves que nous leur offrons ? Espérons que non. Ce n'est pas que nous croyions que les corps savants et le public se laisseront convaincre par la voix de M. Gustave Le Bon, dont les preuves — s'il obtient ce qu'il demande — ne seront pas de beaucoup supérieures à celles qui ont été obtenues jusqu'ici par d'autres savants illustres. Si les savants, aujourd'hui, n'ont aucune peine à admettre l'authenticité du somnambulisme provoqué, ce n'est pas parce qu'on leur donne des preuves meilleures que celles qu'on leur en donnait dans la première moitié du siècle dernier ; c'est qu'ils pensent pouvoir croire à ce que tout le monde croit. C'est là un chapitre très intéressant que M. Gustave Le Bon pourrait ajouter à son ouvrage sur *la Psychologie des foules*. On ne croit pas par suggestion collective. Vous verrez qu'un de ces beaux matins, tout le monde se réveillera croyant, sans que l'on puisse dire pourquoi, ou, pour mieux dire, sans que l'on puisse dire pourquoi on ne croyait pas auparavant.

LES DÉFIS DE MM. C. FLAMMARION, A. JOUNET, G. MONTORGUEIL, DURVILLE, ETC.

Dans l'article dont nous avons parlé plus haut, M. C. Flammarion offre à son tour un prix de 500 francs à celui qui pourra découvrir un truc quelconque dans les photographies de phénomènes médiumniques qu'il a publiées dans son ouvrage, *les Forces naturelles inconnues*.

De son côté, M. Albert Jounet, le poète esotérique, le directeur de *la Résurrection*, a publié (*Matin* du 6 mai):

Je m'engage à remettre à M. le docteur Gustave Le Bon cinq cents francs de contributions aux frais de ses admirables expériences sur la radioactivité universelle, à condition qu'il prouve que les mouvements, sans contact et en pleine lumière, de l'aiguille du sthénomètre Joire, obtenus, à travers une cloche de verre, sous l'influence d'une main humaine s'expliquent uniquement par l'hallucination de l'assistance ou par la fraude.

Ce défi n'est pas très bien présenté : pour ce qui se rapporte au sthénomètre, personne ne parle d'hallucination ou de fraude ; on peut seulement parler d'erreur produite par les actions thermiques ou autres qui peuvent être faussement interprétées comme le résultat d'une force nerveuse fluidique. M. Jounet parle aussi d'objets chauds qui ont *attiré* l'aiguille du sthénomètre et d'objets froids qui l'ont *repoussée*; on ne comprend pas comment ce fait vient à l'appui de sa thèse.

Enfin, M. Montorgueil, rédacteur de *l'Éclair*, a publié dans ce journal (29 avril) un article fort sensé dans lequel il dit :

A mon tour, je fais une proposition. Je n'isole pas qu'un phénomène, je les prends tous : table soulevée,



déplacement d'objet sans contact, attouchement sans rapport possible, ou tout autre fait, en dehors des matérialisations lumineuses qui peuvent être suspectes et le sont généralement. Pour la production de l'un quelconque de ces phénomènes, qui furent accompagnés de procès-verbaux et constatés à la manière ordinaire, et qu'un prestidigitateur répétera, en public, devant une assemblée, *j'offre aussi cinq cents francs.*

Nous sommes des centaines, des milliers qui avons vu. On nous a dit : suggestion, prestidigitation, vous avez été trompés. Si nous avons été trompés, c'est qu'il y a eu truc. A l'imitation du docteur Gustave Le Bon, j'offre *cinq cents francs* au prestidigitateur qui se présentera à *l'Éclair*, et nous trompera à l'aide de mêmes trucs.

Ce défi est tout aussi utile que celui lancé par le docteur Gustave Le Bon, mais il a le défaut de ne pas être assez précis. L'exactitude est la condition *sine qua non* de la réussite de ces joutes scientifiques.

En tout cas, M. Durville, secrétaire général de la Société magnétique de France, a ajouté 500 francs à ceux de M. Montorgueil ; M. Charles Gravier, directeur du *Moniteur de la photographie*, y a, à son tour, ajouté 100 francs.

Les prestidigitateurs parisiens se sont réunis dans la salle du théâtre Robert Houdin et ont décidé de ne pas accepter ce défi.

Mais nous nous occuperons dans un prochain numéro de cette curieuse question des prestidigitateurs.

C. DE VESME

Les quelques pages qui précèdent étaient écrites depuis plusieurs jours déjà, quand nous fûmes stupéfaits en lisant dans le *Matin* du 29 mai l'article suivant :

Les lecteurs du *Matin* savent qu'avec le concours du prince Rolland Bonaparte, membre de l'Académie des sciences, et du docteur Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques*, j'avais fondé un prix de 2.000 francs destiné à récompenser le médiun capable de soulever en plein jour, sans y toucher, un objet posé sur une table. L'article où était faite cette proposition ayant eu un retentissement considérable en France et à l'étranger, il n'est pas supportable qu'un seul spirite l'ait ignoré.

J'ai reçu d'ailleurs un millier de lettres contenant les plus merveilleuses histoires, mais cinq candidats seulement se sont offerts à réaliser l'expérience. Deux se sont présentés au rendez-vous donné. Après avoir discuté sur les conditions exposées dans le *Matin* et les avoir acceptées, ils ont promis de revenir. Aucun n'a reparu. Il est donc bien évident que l'expérience leur semblait irréalisable.

Ce n'est pas certainement parce que la lumière paralyserait ces phénomènes, comme on l'a prétendu. Un des plus éminents spirites actuels, M. le docteur Maxwell, affirme, dans son livre sur les *Phénomènes psychiques*, que les déplacements d'objets sans contact peuvent s'opérer en plein jour. Ils ont d'ailleurs été photographiés plusieurs fois à la lumière du magnésium. Malheureusement, aucune de ces photographies n'a convaincu personne. Bien au contraire.

Les spirites se consolent de cet échec manifeste en assurant que les phénomènes de lévitation ont été observés bien des fois. L'un d'eux assurait ici même qu'il y a quarante ans on a vu des esprits soulever une table chargée de 75 kilogrammes de pierres. Cette opération indique évidemment une grande vigueur chez les esprits, et cela console un peu de la pauvreté lamentable de leurs révélations. Il reste à se demander cependant pourquoi les médiums capables de soulever 75 kilogrammes il y a quarante ans ne peuvent plus soulever quelques grammes aujourd'hui ? Gagner 2.000 francs en deux minutes et fixer un point important de la science était cependant assez tentant.

Le seul argument que puissent invoquer encore les spirites est que des savants éminents croient avoir observé le phénomène de la lévitation et beaucoup d'autres bien plus merveilleux encore. Ils ajoutent qu'on n'a pas le droit de rien déclarer d'avance impossible.

Je concède volontiers ce dernier point. Il est possible que Minerve soit sortie toute armée du cerveau de Jupiter, et que la lampe merveilleuse d'Aladin ait existé : on admettra cependant, je pense, que ces phénomènes sont peu probables et qu'avant de les admettre il faut exiger des preuves sérieuses.

Donc, quand un savant comme Lombroso assure avoir vu matérialiser devant lui l'ombre de sa mère et causé avec elle, lorsqu'un physiologiste célèbre affirme avoir vu un guerrier casqué sortir du nombril d'une jeune fille et se promener dans une salle, lorsqu'un magistrat éminent prétend avoir vu se matérialiser devant lui une dame « d'une merveilleuse beauté », qui lui a déclaré être simplement une fée, lorsque, dis-je, tous ces phénomènes et bien d'autres nous sont annoncés, nous avons le droit de rester entièrement sceptique, quelle que soit l'autorité du savant qui nous les propose. Ce droit est même un devoir, car tous ces miracles sont beaucoup plus merveilleux que ceux dont a vécu le moyen âge. Dès qu'on abandonne la méthode scientifique, on retombe dans la basse sorcellerie. Il est un peu honteux d'y revenir maintenant. Nous ne pourrions nous résigner à y retourner qu'avec des preuves bien autrement sérieuses que celles dont se contentent les adeptes modernes de la magie.

Mais diront les spirites, puisque vous ne voulez pas admettre l'autorité des savants qui ont constaté les phénomènes de lévitation, comment pouvez-vous prétendre qu'on aurait cru davantage à vos expériences ?

On y aurait cru pour cette simple raison que je me serais placé dans des conditions de certitude expérimentale très négligées jusqu'ici. Si un médium avait voulu réaliser l'expérience de la lévitation, elle aurait été faite dans un laboratoire de la Sorbonne, en présence de trois membres de l'Académie des sciences qui

m'avaient promis leur concours, en présence enfin de deux prestidigitateurs et d'un photographe maniant un appareil cinématographique destiné à enregistrer toutes les phases du phénomène.

Une telle expérience eût entraîné nécessairement toutes les convictions, alors que les quinze séances consacrées à l'étude d'Eusapia par l'Institut psychologique n'ont produit aucun résultat définitif, ainsi qu'il résulte des déclarations consignées déjà dans ce journal par le président de cette Société, M. d'Arsonval.

« Voilà donc, écrit M. de Vesme, après avoir lu ces déclarations, où en sont les recherches de l'Institut psychologique... C'est le néant, ou à peu près. »

Il en eût été autrement peut-être, si, au lieu d'étudier sans grande méthode des phénomènes très divers, on eût concentré tous les efforts sur l'observation d'un seul phénomène, bien défini, bien circonscrit.

C'est justement ce que je voulais essayer de faire, et cela sans aucun parti pris, car j'admets bien volontiers que le corps humain peut rayonner une énergie particulière capable d'agir sur les corps à distance, comme le gymnote agit par ses décharges électriques sur les animaux placés dans son voisinage.

On remarquera que j'avais mis comme condition de mon expérience que des prestidigitateurs y assisteraient. Je crois que c'est cette condition qui a le plus gêné les spirites. M. d'Arsonval avait déjà signalé l'utilité de leur présence.

« Nous avons voulu, écrit-il, faire assister à nos expériences des prestidigitateurs célèbres, mais nous nous sommes adressé en vain à plusieurs d'entre eux. Ils n'ont point voulu répondre à notre invitation. »

En vérité l'Institut Psychologique n'a pas eu de chance car c'est très spontanément que plusieurs prestidigitateurs m'ont offert d'assister aux expériences. Pour préciser, je citerai parmi eux M. A. Meynier, président de l'Association syndicale des prestidigitateurs, et M. Vaillant, secrétaire général de la même société. Ces deux artistes ont même eu l'obligeance d'exécuter devant moi, en plein jour, des expériences bien autrement surprenantes que celles réalisées par les médiums, et qui m'ont démontré avec quelle facilité on pouvait illusionner des spectateurs même très attentifs.

Je crois bien d'ailleurs qu'au fond l'Institut psychologique ne tenait guère à l'assistance des prestidigitateurs. J'appuie cette assertion sur le passage suivant d'une lettre que je reçois à l'instant de M. le professeur Alfred Binet, directeur du laboratoire de psychologie à la Sorbonne :

« J'ai proposé de faire contrôler les expériences par deux ou trois prestidigitateurs très habiles qui se mettaient à ma disposition. On devait me convoquer aux séances d'Eusapia ; on ne l'a pas fait, et je pense que c'est dû à ce qu'on savait de mes intentions d'amener des prestidigitateurs. »

Les convaincus et les demi-convaincus redoutent toujours de voir ébranler leur foi.

En résumé, personne ne s'étant présenté, après plus d'un mois d'attente, pour gagner le prix de 2.000 francs et le temps dont je dispose étant très limité, je suis obligé de déclarer que le concours est clos. Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois que des prix analogues sont proposés sans résultat. Il y a quelques années, M. Pouchet, professeur au Muséum, offrit un prix de 7.000 francs au médium qui lirait trois mots placés par lui dans une enveloppe cachetée. Aucun concurrent ne s'est jamais présenté. Dès qu'on essaie de toucher au merveilleux, il s'évanouit.

L'enquête sur le spiritisme ouverte par le *Matin* n'a pas été cependant sans résultat. Elle a montré le développement d'une religion nouvelle à laquelle se rallient quelques éminents savants qui ne peuvent vivre sans croyances. Les dieux meurent quelquefois, mais notre mentalité religieuse paraît indestructible.

GUSTAVE LE BON.

Au premier abord, quand on a fini de lire cet article étonnant et imprévu, on est tenté de croire que M. Le Bon s'est ménagé une prudente retraite. Mais ce serait bien peu connaître certains états d'esprits peu accessibles au « doute scientifique » que d'accepter une pareille hypothèse. Non, il ne s'agit que du résultat de la complète, évidente incompétence de M. Le Bon au sujet de cette matière. S'il s'était adressé à l'un quelconque des savants qui s'occupent de ces questions à Paris, il aurait appris qu'on ne connaît pas en ce moment à Paris un médium pouvant faire ce que fait Eusapia.

En tout cas, sans s'adresser à une personne compétente, M. Le Bon, s'il avait voulu réfléchir un instant, serait parvenu à faire ce raisonnement assez simple : « Voyons ! si on avait à Paris des médiums capables de produire les phénomènes qu'on attribue à Mme Paladino, ferait-on venir à grands frais, de l'autre bout de l'Italie, cette bonne femme-là ? »

Tout le défi roulait sur Eusapia, et il est au moins singulier que M. Le Bon n'ait imaginé son pari qu'au moment précis où le médium napolitain, après quatre mois de séjour à Paris, avait quitté la ville, et qu'il n'ait pas cru devoir attendre son retour annoncé pour octobre prochain.

Un seul mot, pour le moment, sur ce que M. Le Bon dit au sujet des prestidigitateurs : c'est que, bien loin de vouloir les écarter des séances d'Eusapia, nous aurions été heureux de les y faire assister ; nous les y convierons, quand Eusapia reviendra à Paris.

Nous ne répondrons pas à l'article de M. Le Bon, parce que la plupart de ce que l'on pourrait dire a déjà été écrit plus haut. Nous nous bornerons à lui demander ceci : Supposons que la propriété de l'aimant soit inconnue encore. Un voyageur la découvre, la constate, et, en rentrant chez lui, proclame sa découverte. Mais voilà : il n'y a



pas le plus petit bout de fer dans le pays, d'où impossibilité d'une démonstration expérimentale immédiate. Incrédulité d'un savant, qui remarque finement :

— Vous dites que l'aimant attire le fer, qui est si lourd ; je ne demande pas tant ; voilà un morceau d'aluminium : c'est un métal infiniment plus léger ; attirez-le avec votre aimant, et vous aurez deux mille francs.

Embarras du voyageur, qui reste un peu penaud : « Ce n'est pas la même chose, dit-il. J'affirme que je puis attirer le fer, qui est lourd ; je ne dis pas que je puis attirer l'aluminium, qui est léger. Au moins, donnez-moi le temps de faire venir du fer ; je connais quelqu'un du côté de Naples qui en possède. »

Sur quoi, triomphe de l'aimable et accort savant, qui s'exclame :

— Le pari est clos ; la somme est restée dans mon gousset ! Et voilà : tant qu'il s'agit de raconter qu'ils ont vu ceci et qu'on leur a dit cela, ces gens-là n'en finissent pas ; quand on les met au pied du mur, leur demandant une preuve scientifique de leurs affirmations, plus un ne bouge ! »

Que penser d'un raisonnement semblable, et de qui le fait ?

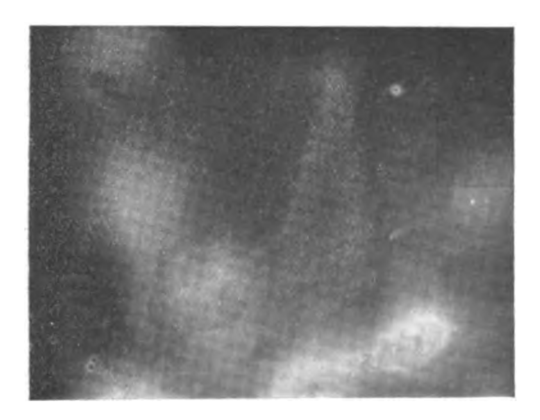
On me prévient, au dernier moment, qu'on me fera connaître « les véritables raisons très légitimes qui ont fait clore l'offre ». Attendons. Mais alors, il fallait déclarer qu'on retirait le défi ; il ne fallait pas crier victoire, à la « banqueroute du merveilleux », etc., en brodant sur un fait inexact une série de commentaires malveillants pour les partisans des phénomènes médianimiques, parmi lesquels des savants hautement respectables dont on ne craint pas de décrier légèrement les observations.

C. V.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Au sujet d'une « photographie de la pensée ».

Nos lecteurs auront remarqué que la gravure que nous avons publiée dans notre dernier numéro, page 141, 2e colonne, est imparfaitement réussie, la bouteille qui



doit en constituer la curiosité principale n'étant pas visible. Nous la reproduisons ici avec un meilleur cliché.

M. le commandant Darget nous fait remarquer qu'à son avis, la photographie de Périgueux, que nous avons publiée à la page 142, serait plutôt une photographie « spirite ».



« M. de Sarâk » se défend.

« M. de Sarâk » répond aux *Annales des sciences psychiques* qui se sont occupées de lui dans leur livraison du 16 février. Il y répond par quelques affirmations génériques qu'il est toujours facile de faire.

Il s'exclame d'abord : « Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des savants ? » Laissons de côté les « savants ». Mais le Grand Initié aura de la peine à faire croire que sa personnalité soulève des haines dans nos âmes. Nous croyons de notre devoir de le démasquer, comme ont fait avant nous tant de personnes qui l'ont connu, et comme nous faisons à tout moment pour d'autres médiums et imposteurs de toute espèce qui exploitent la bonne foi des simples. Rien de plus.

M. de Sarâk dit que « ses expériences scientifiques, contestées par la haine et la jalousie, ont été répétées publiquement ». Il ne s'agit pas de répéter publiquement, il s'agit de se soumettre à une série d'expériences systématiquement suivies par un groupe de savants et de prestidigitateurs, qui ne soit pas mal disposé envers les phénomènes supernormaux en général et M. de Sarâk en particulier. Le nouveau Cagliostro a bien commencé à se soumettre à cet examen, mais cela a tout de



suite mal tourné pour lui, comme on peut voir de ce que nous avons publié dans le numéro du 1er-16 janvier, pp. 22 et suivantes.

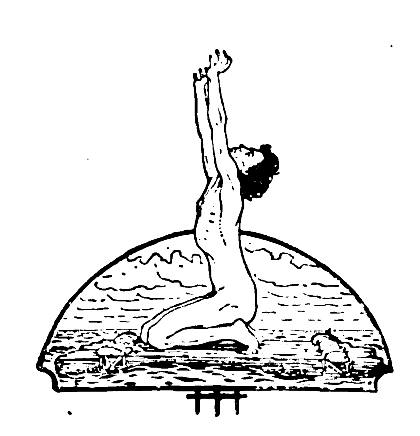
On a imaginé de nous faire croire qu'il y a confusion entre Sarâk et « un audacieux prestidigitateur napolitain qui, un certain jour, abusa de la confiance publique en usurpant les titres du docteur de Sarâk, mais non sa gloire, sa science et ses pouvoirs ». Pourquoi donc le docteur de Sarâk n'a-t-il pas fait constater légalement cette histoire à dormir debout ? Cela aurait peut-être évité que, quand nous avons publié le portrait de M. Alberto Santini-Sgaluppi, tel que nous le voyons aujourd'hui à Paris, les journaux de l'Amérique méridionale, que nous avons cités, et d'autres encore, écrivissent : « Plus de doute. C'est bien le même que nous avons connu et qui a laissé derrière lui tant de souvenirs ingrats, etc., etc. »

M. de Sarâk annonce que « les auteurs des articles que nous avons reproduits sont des *membres expulsés* de ses centres d'étude ». Naturellement qu'*après* s'être brouillés avec leur « Maître », et *après* les publications qu'ils ont faites, ces messieurs ont été expulsés de la coterie du docteur de Sarâk. Il paraît que pour ce dernier, il est bien ignominieux d'être expulsé d'un Cercle ésotérique oriental. Que doit-il donc penser de l'adepte qui a été sujet de l' « avertissement » paru dans le *Bulletin Théosophique*, *Organe de la Section Française de la Société Théosophique*, nº 22, octobre-novembre 1902, p. 21 :

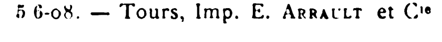
« Le Président fondateur de la Société Théosophique nous renouvelle l'avis de mettre en garde les membres de notre section contre un ancien membre expulsé de notre Société, dont la conduite en Amérique et en Espagne a été très incorrecte. Il s'agit d'un personnage connu jadis sous le nom de *Comte de Das*, plus tard comme *docteur Martinez* et dernièrement comme *l'Inspecteur général Albert de Sarâk* et divers autres noms d'emprunt. »

Ce sont là toujours des « vils bavardages », n'est-ce pas ?

C. V.



Le Gérant : DROUARD.



5 6-08. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie



Annales des Sciences Psychiques
REVUE BI-MENSUELLE

18me Année · 16 Juin-1er Juillet 1908 · Nos 12-13

CLARISSE MILES ET HERMIONE RAMSDEN

Expériences de transmission de pensée à distance

(*Suite et fin; Voir le dernier numéro*)

VIe Expérience.

(*a*) Blaise Castle, dimanche 28 octobre.
[Timbre de la Poste : Henbury, D. Oc. 29. 06.]

Je n'étais pas du tout en conditions de voir. Vous avez pu voir un globe de cristal, ou une peinture de géant.

(*b*) Dimanche 28 octobre 1906, Ardverikie.
[Timbre de la Poste : Kinquosie, 12.30, s. 29 Oc. 06.
Henbury, A. Oc. 30.06].

J'ai vu de nouveau comme un clocher d'église (1), mais le reste était comme une maison ou une suite de cottages, d'hospices, ou un presbytère. Tout cela était couvert de plantes rampantes; il y avait une fenêtre dans le porche de chaque côté. Il y a une entrée assez pauvre, qui mène à la grand'route comme ceci : avec une porte commune en bois. Une muraille à droite, qui enferme le potager. A gauche, un beau parc, de vieux arbres.

Vous avez dû faire une longue course en voiture pour y arriver, et vous êtes revenue après le coucher du soleil; il faisait froid, sombre et humide. Votre attention a été attirée par quelques anciennes pierres sculptées; il y avait des piliers ou des portes avec des dessins de lys. Lettres gothiques : Maria. Meâ Culpâ. Frome Court. Frijeth ou Trijeth. Tichborne, Fluenty. Est-ce un nom gallois? J'espère que vous n'avez pas pris froid.

H. R.

(*c*) La position de l'église, le sentier et la grand'route qui va dans la même direction, tout cela est très bien décrit. La porte est en fer, non pas en bois. Il y a une haute muraille à la droite qui renferme les jardins potagers de Blaise Castle, ainsi qu'un rang de cottages. Il y a de très beaux arbres dans l'ancien parc de Manor House, qui s'étend à gauche, en face du presbytère.

Il a fait très froid pendant toute la journée.

C. M.

(*d*) *De M. Harford.*

Blaise Castle, Henbury, Bristol.

J'ai séjourné au Parc Tichborne avec Sir Henry et Lady Tichborne du 23 au 27 octobre 1906, et j'en suis parti pour venir ici, vers 6 heures 15 du 27. Au dîner, j'ai beaucoup parlé à Miss Clarisse Miles de ma visite à Tichborne et du plaisir de la chasse auquel je m'étais adonné.

Frédéric D. Harford.

VIIe Expérience.

(*a*) 29 octobre.
[Timbre de la Poste : Henbury, D. 29 Oc.06.]

J'ai fait une promenade avec Freddie et Lottie Harford. Je pensai à Joan, qui a 9 ans et qui est venue avec nous sur son poney. C'est la fille de Fred, qui ne se trouve ici qu'en visite. Il vient d'être nommé à la légation de Hesse-Darmstadt.

Journée très humide; il y a eu de la pluie et de la grêle.

C. M.

(*b*) Lundi 29 octobre.
[Timbre de la Poste : Kingussie, 12.30 s. 30 Oc.06.]

Y. Yester. Rostherne, pèse-lettres.

Je me suis souvenu du « temple » dans le jardin

(1) Miss Ramsden donne ici un croquis grossier d'église avec une tour carrée, un porche et un sentier qui mène du porche à la porte dans le mur de clôture. — Le Directeur.

d'Osterley employé comme une sorte de serre,



Fig. 9.

construite en pierre, pas très confortable pour s'y tenir, trop froide. Tables et chaises en jonc.

Je vois une harpe, un cadran solaire, quelques animaux en pierre : un coq, un cerf ou un chien.

Crouther, triton, anciens Bretons, glacière, Spender Layard, Spencer Ledyard, Lotherton. Une étoile artificielle, comme un ornement en acier taillé. « Molly-wogs ! » Une chambre dans

(*d*) *De Marguerite, Lady Tennant.*

Broadoaks, West Byfleet, Surrey.

J'ai passé le dimanche 28 octobre à *Yester*, et j'ai écrit de là à ma sœur Clarisse Miles.

Marguerite Tennant.

M. F. Harford écrit à Miss Miles :

10, Beaufort Gardens, S. W.
28 juin 1907.

En examinant aujourd'hui les épreuves de votre correspondance avec Miss Ramsden, je remarque



Fig. 10. — Maison de Blaise Castle.

une tour ronde appelée « *Parloir Vert* ». Papier de tapisserie avec de grandes gerbes de fleurs colorées, sur un fond d'autres gerbes *non* colorées, mais du même ton que le papier, qui est vert, si je ne me trompe pas.

Des arbres avec des troncs très blancs, qui pendent sur l'eau.

H. R.

(*c*) La serre est construite en pierres, et est trop froide pour s'y tenir quand il ne fait pas chaud. Des tables et des chaises en jonc.

Il y a des chiens en pierre de chaque côté de la porte d'entrée. Une glacière. Dans le bois de Blaise se trouvent les restes d'un ancien camp breton. Dans le château se trouve une pièce ronde, mais elle est lambrissée et n'a pas de papier.

Nous avons été faire une promenade dans les bois de Blaise, le long du torrent. Il y a un bon nombre d'arbres au tronc blanc sur les bords du torrent.

C. M.

le mot « Lotherton » dans une lettre en date du 29 octobre 1906, qu'elle vous a écrite pendant que vous étiez à Blaise Castle où je me trouvais aussi.

Maintenant il n'y a pas de doute que je vous ai dit à cette époque que j'allais me rendre trois semaines après avec le colonel French-Gascoigne à Lotherton-Hall, près Leeds, en même temps que je vous ai parlé de ma visite à Tichborne et de la curieuse tradition se rapportant à des oiseaux qui hantaient une certaine famille, dont il est question dans les lettres...

Frédéric Harford.

[Une carte postale illustrée de Blaise Castle House, reproduite ici, montre la serre à droite; elle a quelque légère ressemblance avec les arcades de l'esquisse de Miss Ramsden. Miss Miles nous a aussi envoyé des cartes postales illustrées dont l'une représente la façade de la maison, avec un chien en pierre de chaque côté de la porte, et



l'autre le château de Blaise (Blaise castle) Henbury, une construction carrée avec une grande tour ronde à chaque côté.] LE DIRECTEUR.

VIIIe EXPÉRIENCE.

(a) Mardi 30 octobre.
[Timbre de la Poste : Henbury, D. 31 Oc.06.]

Lottie et moi nous avons fait une promenade en voiture pour voir les docks d'Avonmouth en construction. Des docks énormes, des murailles gigantesques, des fosses profondes, des chemins de fer, des machines à vapeur, des grues qui soulèvent des objets en l'air, des chevaux qui tirent des chars, des paquebots qui vont vers l'Océan et des navires dans l'ancien dock, tout le long des quais. Le gracieux spectacle de deux navires à voile qui s'avançaient dans la mer ensoleillée, avec des nuages sombres et un beau promontoire à distance. Portishead.

Une quantité de cheminées et de vapeurs, une digue qui s'avance dans la mer, de la boue sans fin. Je voudrais que vous voyiez quelque chose de tout cela. Vous pourriez peut-être aussi voir une breloque perdue. C. M.

(b) Adverikie, Kingussie, N. B., mardi 30 octobre 1906.
[Timbre de la Poste : Kingussie, 12.30 s., 31 Oct. 06]

7 heures soir. — Rien de bien vif ; une chaise, une espèce de cage de fer, pareille à un coffre en



FIG. 11.

espalier... Une jolie petite maison avec un porche couvert de plantes rampantes, — très semblable à celui que j'ai vu dimanche dernier.

H. R.

(c) Le dessin de Miss Ramsden ressemble beaucoup à la fourche en fer qui est employée pour soulever la boue. C'était un spectacle vraiment intéressant de voir soulever cette énorme fourche,

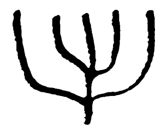


FIG. 12.

de la voir s'ouvrir et décharger la boue dans des wagonnets en bois, après quoi elle se fermait de nouveau avec un grand bruit de ferraille.

Le matin, je me rendis chez ma cousine, Mme Charles Way, qui vit dans un joli petit cottage avec un porche couvert de plantes rampantes. Le Rév. Charles Way est vicaire de Henbury, mais son père, Rév. John Way, vit encore dans le presbytère.

IXe EXPÉRIENCE.

(a) Burtonhill, Malmesbury, 2 Novembre.
[Timbre de la Poste : Malmesbury, 6 h. 30 s., 3 nov. 06.]

J'ai laissé Blaise Castle pour cette nouvelle adresse ; j'ai fait une course en voiture avec Napier dans l'après-midi. J'ai passé une heure avec mon avocat entre 5 et 6 heures du soir. C. M.

(b) Ardverikie, vendredi, 2 Nov. 06.
[Timbre de la Poste : Kingussie, 12.30 s., 3 Nov. 06].

« Mea Mafra. Mademoiselle ». Gouvernante française ? Une chute d'eau ; elle paraît artificielle parce qu'elle est très grande et régulière ; pas plus haute que deux ou trois pieds ; c'est peut-être une chute d'eau pour actionner un moulin. Maintenant je commence à voir une maison, une ferme ?



FIG. 13.

Avec un peuplier très haut à côté d'elle. Il y a une élévation de terrain, qu'on ne pourrait pas appeler des collines, et de nouvelles plantations.

Maintenant, je vois la maison même que vous habitez. La route qui y mène, au milieu de buissons et d'arbres, me rappelle la maison de H... à W... ; la situation est la même, mais le pays où vous vous trouvez est bien plus beau, et la maison est beaucoup plus grande et imposante que celle de H... Ce n'est pas aussi grand que Blaise-Castle, mais elle est beaucoup plus confortable. L'architecture en est aussi différente que l'architecture de deux maisons peut l'être. Cette maison est longue et a des tours et des tourelles, — tout au moins des *pointes*. Il y a aussi un grand nombre de dépendances ; des greniers et des étables. Il y a des marches qui mènent à une petite porte qui n'est pas celle de l'entrée principale. Au moins une douzaine de marches ; cela me paraît un étroit escalier hors de la maison.

Il y a à très peu de distance, une église dont le clocher est terminé par une flèche ; il y a des fenêtres gothiques, éclairées par une belle lumière blanche



et brillante. Il me semble qu'on est en train d'y faire un service du soir. Je ne sais pas si j'ai eu raison

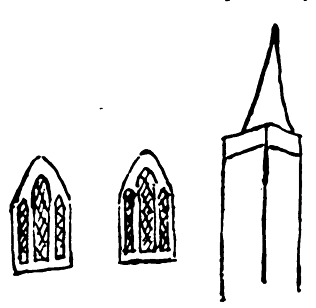


Fig. 14.

de placer ces fenêtres si près de l'église ; je ne vois qu'une si petite partie à la fois, que je ne sais pas comment mettre ensemble les différentes parties.

Je pense qu'une partie de la maison est plus ancienne que le reste et a des fenêtres gothiques; cela peut être une chapelle attachée à la maison. Ce qui m'impressionne davantage, ce sont les belles fenêtres, je puis en voir de toutes formes et de toutes grandeurs ; trois points, trois fenêtres. Je vois une couronne et je pense qu'elle est sculptée dans la pierre — une espèce de crête. H. R.

(*c*) Le 2 novembre, je quittai Blaise Castle pour

fenêtres, surtout celles de Burtonhill, avec de la lumière électrique derrière elles.

Il y a tout près une fabrique avec des peupliers ; ses machines sont mises en action par le fleuve Avon, qui a une chute de deux ou trois pieds ; il y a des plantations sur quelques élévations de terrain sur la droite. C. M.

(*e*) Sachant que Miss Miles devait se rendre à Burtonhill le 2 courant, je lui demandai de tâcher de me faire voir ce pays. Je n'ai jamais été à Burtonhill ou à Malmesbury, ni dans les alentours. Mais il y a deux photographies encadrées de la maison de campagne attachées dans un couloir, dans l'appartement de Miss Miles à Londres. Je dois les avoir vues, bien que je ne m'en souvienne pas. H. Ramsden.

[Miss Miles nous informe que le moulin est une fabrique de soie à Malmesbury, et la route que l'on voit dans la photographie que nous reproduisons ici est la seule que l'on puisse prendre pour se rendre de Burtonhill à Malmesbury. La vue est prise du côté de la fabrique qui donne sur Malmesbury. Quand elle reçut la description de Miss Ramsden, Miss Miles pensa immédiatement à cette fabrique, à cause de la chute d'eau actionnant un moulin,

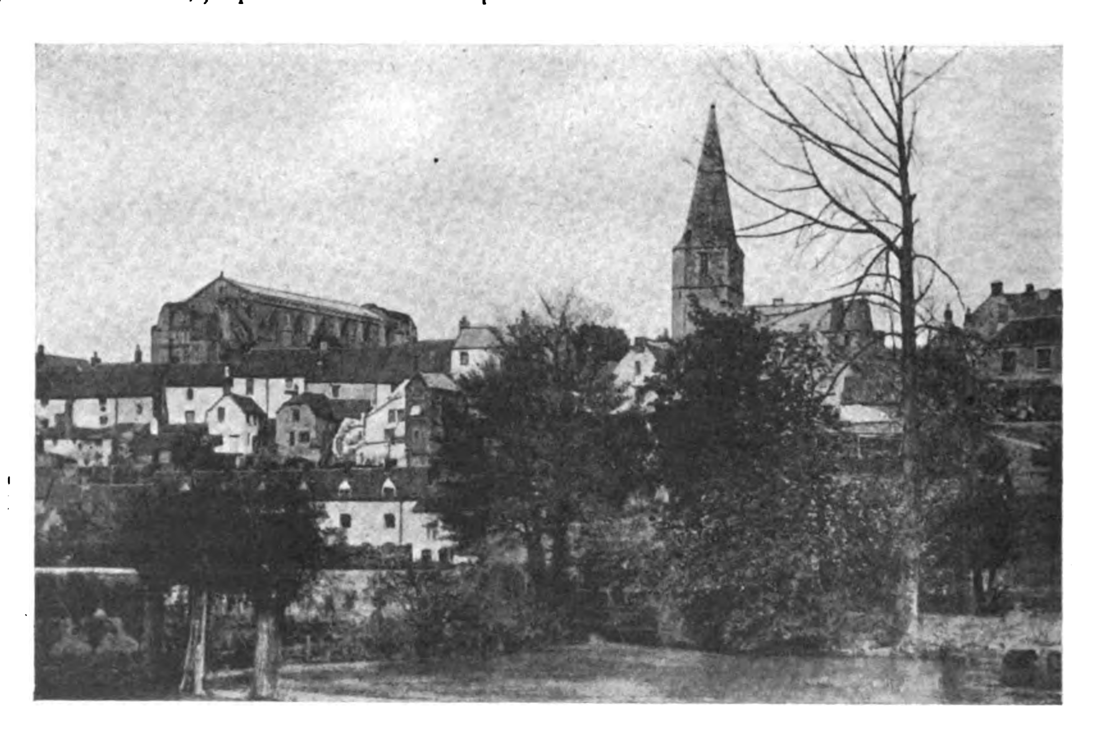


Fig. 15. — Malmesbury, vu du Puits de Daniel.

l'adresse ci-dessus, et dans l'après-midi je fis une promenade en voiture avec mon frère Napier. La description de la maison et de la flèche de l'église, — le beffroi, — est très bonne. Je vis beaucoup de

mais elle ne se souvint pas de l'unique peuplier ni de sa situation par rapport à l'édifice. Ensuite elle alla visiter l'endroit où elle avait passé fréquemment en se rendant à Malmesbury, trouva le peuplier,



et prit une photographie de toute la scène pour la comparer avec la description de Miss Ramsden.

Une carte postale illustrée montrant le beffroi de Malmesbury est aussi reproduite ici pour qu'on puisse la comparer avec la seconde esquisse de Miss Ramsden.

LE DIRECTEUR.

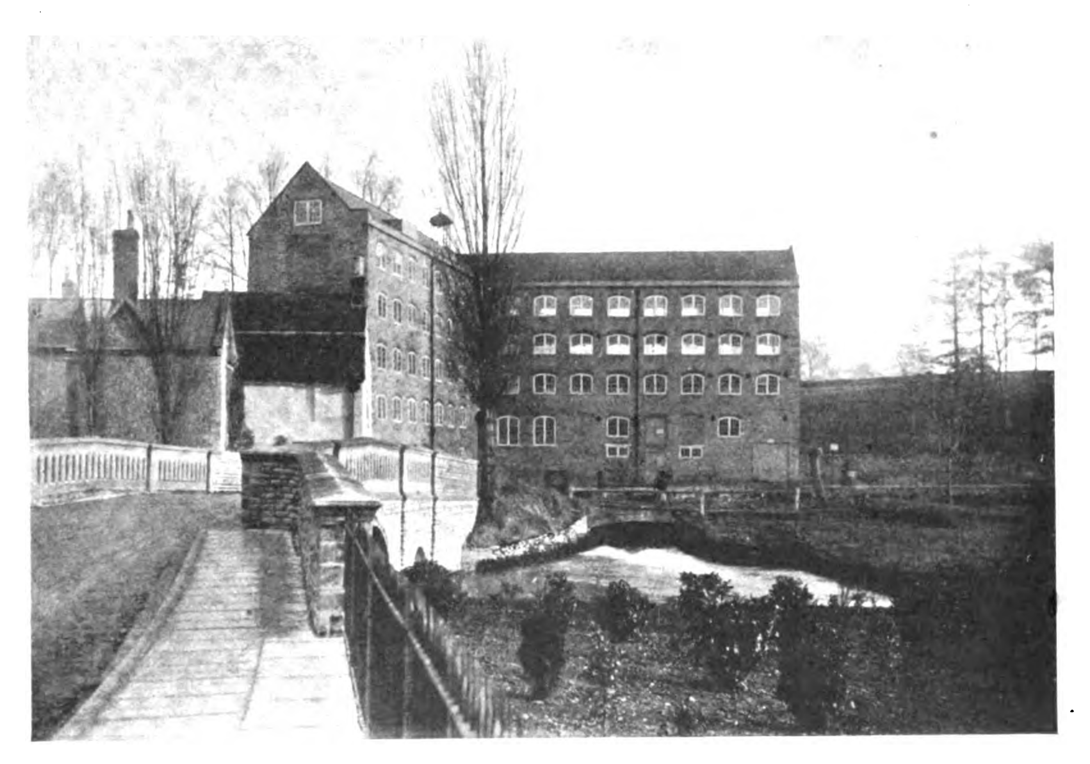


FIG. 16. — Manufacture de soie de Malmesbury.

Xe EXPÉRIENCE.

Burtonhill, Malmesbury, 3 novembre.
[Timbre de la Poste : Malmesbury, 6 h. 30 s., 3 Nov. 06.]

Je me suis rendue en voiture à une réunion de chasse du duc, au village de Rodbourne. Il y a des arbres élevés. Je voudrais que vous voyiez des chiens de chasse et des chasseurs. Voyez aussi une vue à distance des chiens et un chemin de fer. Un bon nombre de cyclistes tout autour. Une magnifique journée de soleil. C. M.

(*b*) Samedi, 3 novembre 1906
[Timbre de la Poste : Kingussie, 11.15 matin, 4 Nov. 06]

... Un Elk-dog (chien pour chasser l'élan) norvégien, quelque chose comme un loup. Une sacoche de cuir et d'autres objets de sport accrochés à une paroi.

Une femme assise dans un petit bateau et en train de lire. Elle a une petite ombrelle bizarre et pas de chapeau. Je pense que c'est une peinture. H. R.

(*d*) *Du colonel Napier Miles.*

Burtonhill, Malmesbury.

Le samedi 3 novembre, j'amenai ma sœur en voiture à la réunion de chasse du duc de Beaufort. à Rodbourne. Pendant que j'étais à cheval et que j'attendais les chiens pour partir, mon beau-frère, le capitaine Julien Spicer, me dit : « Regarde Clarisse, elle est en trance ». Je répondis : « Oh ! non ; elle est en train de télépathiser au sujet de cette chasse au nord de l'Ecosse ; elle m'a dit, pendant que nous venions ici qu'elle avait l'intention de le faire. » C. N. MILES.

XIe ET XIIe EXPÉRIENCES.

(*a*) Dimanche, 4 novembre.

Je me rendis à l'abbaye avec Napier et je visitai l'ancienne maison de l'abbaye qui lui est proche. Elle vient d'être louée. L'endroit est plein d'anciennes histoires.

5 novembre.

Je me suis rendue en voiture à Badminton et j'ai déjeuné avec Louise Beaufort. Le garçon et Diane ont déjeuné aussi. Ensuite l'enfant se promena devant la maison sur son poney, Louise et

moi nous le regardâmes. Nous fîmes une promenade dans le parc et elle me montra différentes améliorations qu'elle avait introduites dans la maison. Il y a de très beaux tableaux et nous avons beaucoup causé, ne nous étant pas vues depuis des années. C. M.

[Ces deux lettres sont écrites toutes deux sur la même carte postale, avec le timbre de la Poste : Malmesbury, 4.30 s. 6 nov. 06.]

(*b*) Dimanche 4 novembre.

[Timbre de la Poste : Kingussie, 12.30 s., 6 Nov. 06.]

Des maisons et des maisons, construites à l'ancienne, ou modern-style, une ville avec des espaces ouverts, une espèce de square non enfermé tel que Brackley ou Oxford. Est-ce Malmesbury ? (1) Un chat noir et un pont. Une maison qui ressemble assez à celle de Herkomer à Bushey.

[Écrit sur la même carte postale.]

Lundi 5 novembre.

Des arches gothiques comme des cloîtres. Des hérons et d'autres oiseaux d'eau avec de longs becs et de longs cous ; ils prennent des formes fantastiques pour former la lettre M. C'est ce que fait aussi une paire de ciseaux. « Marmaluke ou Montaduke ». Maintenant, je vois un monstre, est-ce un requin ? Cela peut être un lapin qui se contorsionne par la souffrance ; son corps s'en trouve allongé. Quels cauchemars ! De la fumée venant d'un rang de fusils avec lesquels on fait feu. Quelque chose : on dirait une femme habillée d'un plaid de berger. Un chien aux longs poils et aux longues jambes — un lévrier ? Et un beau vieux *retriever*. H. R.

(1) Nous reproduisons ici une carte postale de Malmesbury, pour qu'on puisse la comparer avec la description faite par Miss Ramsden. LE DIRECTEUR.

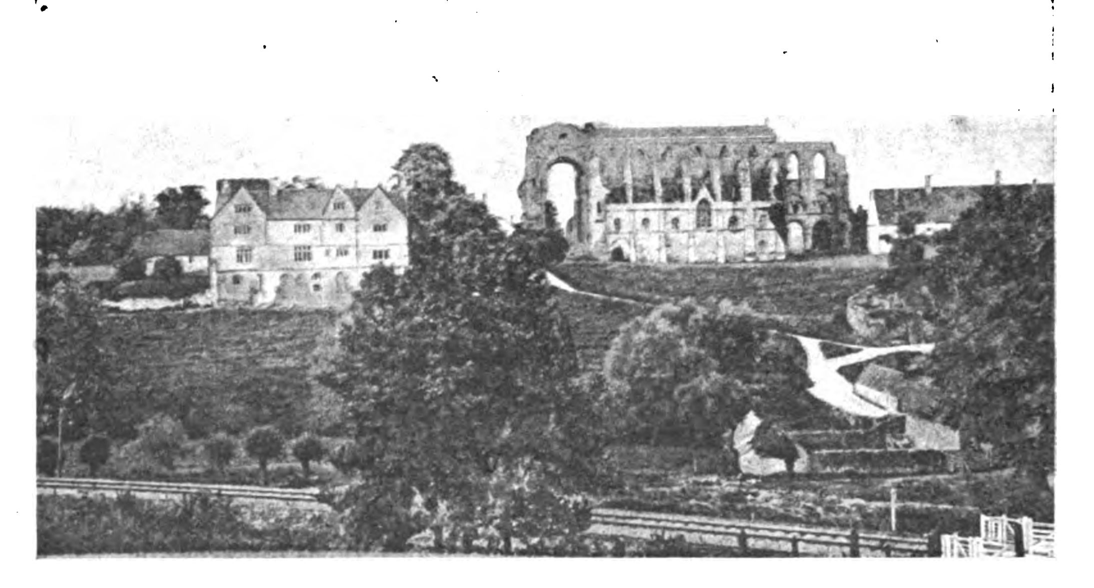


FIG. 17. — Abbaye de Malmesbury et Maison de l'Abbé.

(*d*) *Du colonel Napier Miles.*

Burtonhill, Malmesbury.

Le dimanche 4 novembre, après avoir été à l'église de l'abbaye de Malmesbury, nous avons été conduits par Mrs... visiter la maison de l'abbé. Elle nous montre toute la maison, dont quelques parties sont très anciennes, tandis que d'autres ont été modernisées. Nous avons été conduits en bas dans les caves, où nous avons vu quelques arcades gothiques très anciennes sur lesquelles j'ai spécialement attiré son attention. Il y a un vaste parterre en face de la maison.

C. N. MILES.

De la duchesse de Beaufort :

Badminton R. S. O., Glos.

Clarisse Miles est venue déjeuner avec moi, le 5 novembre. Je portais un « plaid de berger » : après le déjeuner, l'un de nos principaux sujets de conversation a été mon petit garçon que nous appelons généralement « Master ». Nous avons aussi parlé de la réunion qui avait eu lieu ici le 3, pour une chasse au lapin. Il y a des cygnes sur les étangs ; j'y ai même remarqué un héron cet automne. Il y a aussi des lévriers dans le cottage du gardien dans le parc, ainsi que des *retrievers*.

L. E. BEAUFORT.



XIIIe Expérience

Lundi, 12 novembre 1906.
[Timbre de la Poste : Kingussie, 12.30 s., Nov. 13 06; Malmesbury, 8,30 s. 14 Nov. 06.]

(*b*) Une plante, un laurier, une chaise pliante, une guirlande de baies ou de lauriers, un filet de tennis et des gens qui jouent.

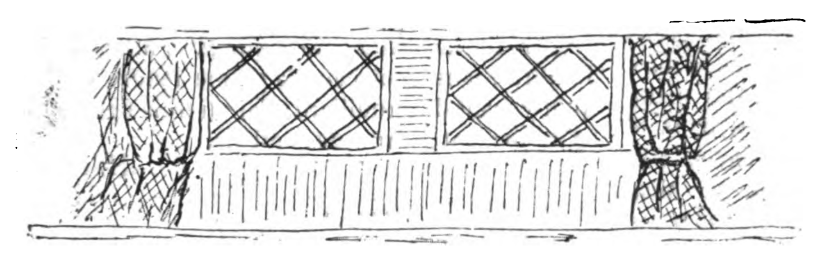


Fig. 18. — Croquis fait par Miss Ramsden.

Je ne sais que songer de l'expérience de ce soir, ont été écartés. C'était une classe d'école, une grande, longue et basse chambre, avec une fenêtre longue et large. La hauteur et la largeur de la chambre ne dépassent pas de beaucoup celles de la fenêtre. Il y a, au milieu, une grande table préparée pour le thé. Deux fillettes, avec les cheveux sur le dos, attachés avec des rubans bleus et blancs, sont en train de valser ensemble très gentiment. Je sens la mesure qu'elles observent, mais je ne peux pas entendre la musique. Vous et une autre dame vous êtes debout et vous les regardez ; il me semble qu'il y a une autre personne assise dans la pièce.

Je suis *très* curieuse de savoir ce qu'il y a de vrai en cela. J'ai mes doutes parce que j'ai eu d'abord bien d'autres impressions. H. R.



Fig. 19. — Photographie de la nursery prise par Miss Miles.

Ou c'est un insuccès complet, ou bien c'est le meilleur succès que nous ayons encore obtenu. J'ai vu le dessin du filet de tennis ; ensuite cela a changé, et j'ai vu que c'était une fenêtre avec des rideaux blancs et un dessin de vert croisé avec de petits bouquets d'œillets rouges au centre. D'abord, les rideaux étaient baissés sur la fenêtre, ensuite ils

[La carte-lettre ci-dessus est adressée à Miss Miles, Burtonhill, Malmesbury, Wiltshire, et on la lui a fait suivre, 59, Egerton Gardens, London, S. W.

(*c*) Laissé Burtonhill pour Londres, me suis dépêchée pour ne pas manquer le train ; assisté à une réunion de la S. P. R. à 4 h. 30. — C. M.



(*d*) *De Mme Aubrey Coventry.*

49, Egerton Crescent, S. W.

Ma sœur, Clarisse Miles, a dîné avec moi le lundi 12 novembre à 7 h. 30. Ma petite fille Nesta est descendue pour la voir, et elle lui a posé plusieurs questions au sujet de ses leçons, de son école, et de son cours de danse, qu'elle aime beaucoup. Le papier peint de sa chambre et de la nursery a un dessin croisé de brun, avec des petits bouquets d'œillets et des feuilles vertes dans le centre de chaque. Il y a aussi une fenêtre très ressemblante à celle qui a été définie par Miss Ramsden. Elle a exactement décrit ce qui se passe souvent : Nesta qui danse avec une petite amie, et ma sœur et moi, nous les regardons fréquemment, pendant que la gouvernante est assise en cousant.

MARY COVENTRY.

(*e*) Cette lettre [la lettre de Miss Ramsden datée du 12 novembre et rapportée plus haut] est adressée à Burtonhill, comme Miss Miles lui avait expressément caché d'être rentrée à Londres. On m'a ensuite montré cette chambre du n° 49, Egerton Crescent, et j'ai reconnu le papier peint des parois, La chambre était beaucoup plus petite que ce que je l'ai vue, mais sous d'autres rapports, c'était la même.

H. R.

Miss Miles nous dit que, dans ce cas, comme dans la IXe expérience, elle ne se rappelait pas du dessin du papier peint dans la nursery, bien que naturellement elle l'ait vu souvent ; mais ayant été voir la chambre après avoir reçu la lettre de Miss Ramsden, elle remarqua que ce papier était très ressemblant à celui dont Miss Ramsden avait donné la description, ainsi que l'étaient les rideaux de la fenêtre. Nous reproduisons ici une photographie de la chambre.

LE DIRECTEUR.

XIVe EXPÉRIENCE

(*a*) 59, Egerton Gardens, mardi 13 novembre.
[Timbre de la Poste : Chelsea, 12. 15 matin, 14 nov. 06.]

Du brouillard dans la ville. Arrangé nos expériences télépathiques. Thé dans l'atelier de Miss Lucas. La musique jouait. A 6 heures, le professeur Barrett est venu me voir. — C. M.

(*b*) Mardi, 13 novembre.
[Timbres de la Poste : Kingussie, 12. 30 s., 14 Nov. 06 ; Malmesbury, 8.30 s., 15 Nov. 06.]

Lanterne magique ou des ombres chinoises sur la muraille. Je ne puis ressentir aucune impression. Je ne crois pas que vous tâchiez de m'en envoyer.

H. R.

[Adressée à Miss Miles, Burtonhill, Malmesbury, Wiltshire ; fait suivre 59 Egerton Gardens, Londres, S. W.]

(*e*) Je n'avais aucune idée que Miss Miles était à Londres, sans quoi j'aurais pu me rendre compte qu'il y avait du brouillard. J'ai vu trois figures qui se mouvaient comme des ombres.

H. R.

XVe EXPÉRIENCE.

(*a*) 59, Egerton Gardens, 14 novembre.
[Timbre de la Poste : Chelsea, 12. 15 m., 15 Nov. 06.]

Aujourd'hui j'ai vu un cortège à Hyde Park. J'ai parlé à M. Tawnsley au sujet de mon article ; dans l'après-midi j'ai été au Lyceum et Marguerite Tennant est venue me voir, mais je n'ai rien pu visualiser bien distinctement.

(*b*) Mercredi 14 novembre.
[Timbre de la Poste : Kingussie, 12. 30 s. 15 Nov. 06., Malmesbury, 6. 30 s. 16 Nov. 06.]

[Esquisse d'un petit bateau sur une rivière, avec deux personnes à l'intérieur et une étoile au-dessus.]

L'étoile me semble fixe sur le fond de la terre pendant que le bateau avance rapidement vers la gauche :

M. T.

monogramme (pour Lady Tennant ?) ;
ensuite ceci :

M. C. D.

ce qui peut être une correction des initiales précédentes. Un homard.

Tout cela n'était pas très vif.

[Cette carte-lettre est adressée à Miss Miles, Burtonhill, Malmesbury, Wiltshire, et fait suivre 59, Egerton Gardens, London, S. W.]

(*d*) *De Marguerite Lady Tennant.*

Broadoaks, West Byfleet, Surrey.

J'ai été faire visite à ma sœur Clarissa Miles le mercredi 14 novembre à 5 h. 30 environ ; j'avais été auparavant voir ma tante Lady Dongall.

MARGUERITE TENNANT.



(*e*) Cfr. avec l'expérience du 6 novembre 1905 (1).

Ce cas fait songer à un code télépathique, parce que, aussi dans cette occasion, j'ai vu les initiales de Lady Tennant comme un monogramme brodé.

J'ignorais toujours que Miss Miles fût à Londres.

H. R.

[Dans le cas auquel il est fait allusion plus haut et qui fait partie de la première série d'expériences, Miss Miles avait cherché que Miss Ramsden songeât à « Marguerite Tennant »; il importe de remarquer que ce furent là les deux seules occasions dans lesquelles Miss Ramsden vit les initiales M. T., et que dans les deux cas elle les vit dans les mêmes formes. — LE DIRECTEUR.]

Miss Ramsden, en commentant toute la série d'expériences, écrit :

Je désire attirer l'attention sur l'importance qu'il y aurait à ce que beaucoup de personnes fassent des expériences de cette espèce; ce n'est qu'en comparant un grand nombre d'expériences que nous pouvons espérer trouver *comment* les pensées sont transmise. Parfois elles paraissent venir comme des idées, d'autres fois comme des mots, le plus souvent, la vraie signification de la pensée n'est pas transmises du tout. J'ai lu avec un grand intérêt le récit de Mme Verrall sur sa tentative pour parvenir à reproduire une phrase grecque que son mari avait tâché de lui transmettre télépathiquement et sans qu'elle le sût. (Voir *Proceedings S. P. R.*, vol. XX, pp. 156-167.) La manière dans laquelle la phrase a été transmise par fragments, d'abord en idées, ensuite en mots, ayant une certaine similitude phonétique, se rapproche de beaucoup à quelques-unes de mes expériences, par exemple lorsque *l'idée* d'un Évêque fut transmise par un mot n'ayant en apparence aucune signification, « latme », qui a suggéré à son tour « Évêque Latimer ».

Il y a un autre point que je ne me rappelle pas avoir entendu discuter : c'est l'influence de la suggestion comme un aide au développement des facultés psychiques. Je l'ai trouvé très efficace dans le cas qui me regarde. Je ne visualise pas très bien, et bien que parfois j'aie des visions de la même manière que certaines personnes voient des « illusions hypnagogiques », comme on les appelle, et que la plupart de nous ont épouvées, bien que peut-être rarement, dans les moments entre le sommeil et le réveil, je ne puis pas visualiser à volonté; je ne vois même pas dans le cristal. Blaise Castle m'apparut comme une illusion hypnagogique; c'était une peinture parfaite en couleurs; je dirai même que c'était l'endroit lui-même, à ce qu'il me semblait, bien que je ne susse pas que c'était Blaise Castle, m'étant imaginé que ce dernier était un vrai château ancien avec des tourelles.

Au lieu de tâcher de visualiser des scènes, je cherchai à les voir avec « les yeux de l'esprit », comme on se rappelle d'une scène familière : c'est ainsi que j'ai pu décrire le jardin de Blaise Castle, avec le pont et les marches, que je comparai à un « paysage japonais ». Certaines autres scènes étaient réellement visualisées, mais d'une façon bien fragmentaire, c'est-à-dire que je ne voyais pas le paysage tout entier, mais seulement « les fenêtres supérieures d'un cottage couvert de paille » à Henbury, et les fenêtres éclairées par la lumière électrique à Burtonhill.

Un fait assez surprenant, est que les impressions les plus vives ne sont pas toujours les plus correctes; et il est souvent arrivé que celles qui sont plus étrangement correctes n'ont pas été *intentionnellement* transmises. Je m'en rapporte aux quatre occasions dans lesquelles j'ai reçu des mots auxquels ne se rattachait aucune signification spéciale pour moi : « Phelip — Yester — Tichborne — Lotherton ». Je regretterai toujours de ne pas m'être rappelée de mon impression que « Phelip » se rattachait de quelque manière avec Mme Phelips de Montacute, comme il résulta ensuite. Je crois que depuis dix ans je n'entendais pas son nom, ce qui fait que, si ce nom avait été transmis par entier, il aurait ajouté de la valeur à cette expérience.

Avant de commencer ces expériences avec Miss Miles, j'avais essayé avec plusieurs autres amies, avec plus ou moins de succès; mais malheureusement nous n'avons pas eu soin d'écrire immédiatement les résultats, ce qui fait que ces expériences ne peuvent pas avoir une valeur probante.

Une autre chose est digne d'être observée : que *trois* fois dans le cours d'une semaine j'ai entendu une voix distincte; la première fois, ç'a été une voix que j'ai reconnue, les deux autres fois, ce fut une « voix sans son », comme un murmure, mais différent de tout ce que j'avais entendu auparavant, car, bien qu'elle fût si claire et si distincte, je me rendais parfaitement compte qu'elle était purement subjective, et que, s'il y avait eu une autre personne dans la chambre, elle ne l'aurait pas entendue. Dans les trois cas, je reçus des phrases assez longues ; dans le second cas, ce fut aussi long qu'une lettre; la voix tombait peu à peu et devenait imperceptible pour reprendre ensuite avec plus de force.

HERMIONE RAMSDEN.

(1) Voir *Annales des Sciences Psychiques*, Avril-Mai 1907.



MARCEL MANGIN

« LA PSYCHOLOGIE INCONNUE » DE M. BOIRAC

M. Boirac, qui est un ferme partisan du magnétisme, l'applique à l'explication des phénomènes télépathiques et médiumniques.

Bien qu'il contienne des études déjà un peu anciennes, le nouveau livre de M. Boirac(1), par l'originalité des idées, par la nouveauté des hypothèses devra nécessairement susciter parmi les chercheurs un nouvel élan, et contribuer beaucoup au progrès des sciences psychiques, même si ces hypothèses ne se vérifiaient pas.

Les phénomènes sont d'abord classés en trois... *étages* de complexité croissante : les *hypnoïdes*, les *magnétoïdes* et les *spiritoïdes*. Parmi les seconds, est rangée la télépathie dont les phénomènes indiquent, en effet, certainement une action rayonnante, une action magnétique. Les troisièmes sont ceux qui feraient croire à l'existence d'intelligences extra-humaines, et M. Boirac blâme comme prématurée la curiosité qu'ils excitent. Ils sont presque toujours spontanés, ils échappent presque complètement à l'expérimentation. « Nous comparerions volontiers la situation des savants devant eux, à celles de sauvages, d'ailleurs fort intelligents, qui se trouveraient en présence de nos appareils électro-magnétiques les plus complexes, télégraphes, téléphones, etc., et qui essaieraient de se rendre compte de leur fonctionnement par la seule observation de leurs effets, dans une ignorance complète des lois élémentaires de l'électricité et du magnétisme. »

Les phénomènes magnétoïdes et leur constatation.

Ce sont donc surtout les phénomènes magnétoïdes qui doivent nous occuper actuellement et ce sont justement ceux qu'on néglige le plus. On nie même l'existence de ces faits intermédiaires entre ceux de l'hypnotisme et ceux du spiritisme. On croit que Braid par l'hypnotisme et Liébault par la suggestion ont ruiné l'hypothèse du magnétisme animal. Le principal but du livre de M. Boirac est de combattre cette erreur.

Il est vrai cependant que la *télépathie* a été l'objet de nombreuses recherches. Mais il a été jusqu'à présent impossible d'obtenir une transmission de pensée tout à fait à volonté, et M. Boirac croit qu'il est impossible même d'imaginer comment on pourrait soumettre le phénomène à l'expérimentation. C'est aller trop loin !

« La besogne la plus urgente, pense-t-il, c'est la revision complète du procès du magnétisme. Là seulement est la clé de la télépathie et des phénomènes physiques du spiritisme. »

Comment s'y prendra-t-on ? Il faudra d'abord et constamment boucher toutes les issues par où la suggestion pourrait se glisser, c'est-à-dire faire des expériences tout autres que celles des hypnotiseurs de Paris ou des suggestionneurs de Nancy. La question se pose ainsi : « L'organisme humain est-il capable d'exercer à distance sur d'autres organismes, peut-être même sur des objets matériels, une influence plus ou moins analogue à celle des forces physiques rayonnantes, telles que la chaleur, la lumière, l'électricité ? »

Et voici les deux expériences que M. Boirac appelle *cardinales* parce que, suivant lui, la première prouve l'existence de la force magnétique ou psychique, et la seconde sa conductibilité.

Première expérience. — Un sujet, à qui on a bandé les yeux avec le plus grand soin, est prévenu qu'il devra, sans qu'on l'interroge, annoncer tous les contacts qu'il pourra ressentir, toutes les sensations qu'il pourra éprouver. Tous les assistants et l'opérateur doivent rigoureusement garder le silence et ne communiquer que par écrit. L'opérateur présente sa main devant une partie quelconque du corps du sujet, à 5 ou 10 centimètres de distance. Une tierce personne, en silence, percute avec une baguette le corps du sujet en toutes

(1) *La Psychologie inconnue*, par M. Boirac, recteur de l'Université de Dijon. (Félix Alcan, éditeur à Paris, 1908. Prix : 7 fr. 50.)



sortes de points, y compris le point visé par la main de l'opérateur. Au bout d'un temps assez court (trente à soixante secondes) le sujet continue à annoncer les percussions faites sur tous les points, hormis le point visé par la main. — Que si on substitue à l'opérateur un individu neutre (n'exerçant pas l'action magnétique ou psychique) celui ci présentant sa main dans les mêmes conditions, même après cinq, dix, etc., minutes, ne produira aucun effet.

M. Boirac en conclut, au moins à titre de conclusion hypothétique : 1° que l'organisme humain rayonne à distance, au moins par la main, une influence capable d'agir sur un autre organisme, au moins celui d'un sujet, et d'y produire une modification observable, à savoir une anesthésie ; 2° que cette influence n'émane pas de tous les organismes humains, du moins n'émane pas de tous avec une force suffisante pour produire un effet observable.

Deuxième expérience. — Mêmes conditions que précédemment. Un individu dont l'influence a été jugée nulle se met en contact avec l'opérateur, soit que celui-ci lui prenne la main, soit de tout autre façon. Après 30 à 60 secondes, ou un peu plus, le sujet cesse d'annoncer les percussions faites sur le point visé par la main de l'individu neutre.

Donc : 1° la force rayonnée par les individus actifs est effectivement reçue par les individus neutres, et elle traverse leur organisme, bien qu'elle ne s'y manifeste pas ; 2° elle est transmise au dehors par ces individus neutres et elle conserve, après les avoir traversés, la propriété d'influer sur les sujets et d'y produire un effet observable, à savoir : une anesthésie.

Cette double expérience montrerait donc également que l'influence magnétique est extraordinairement diffusible puisqu'elle traverse instantanément presque tous les corps sans y produire d'effet appréciable, et enfin qu'elle est parfaitement conductible, puisqu'elle est conduite des opérateurs aux sujets par l'intermédiaire des individus neutres (et peut-être aussi, comme d'autres expériences pourront le vérifier, par tous les corps quelconques dans lesquels elle se diffuse).

Avant de dire l'objection qu'on ne manquera pas de faire, je préfère continuer à exposer cette remarquable théorie aussi fidèlement que me le permettent les limites d'un article de revue.

Les formes et l'unité de la force psychique.

Nous pouvons aussi, ajoute M. Boirac, déduire de cette double expérience une sorte de classification des êtres humains au point de vue du magnétisme animal : 1° *les opérateurs* ou *actifs* ou *rayonnants*, c'est-à-dire ceux qui émettent régulièrement la force psychique ; 2° les ***neutres*** ou *non rayonnants* et *conducteurs*, qui n'émettent pas la force psychique, mais la laissent passer et peuvent la transmettre sans modification appréciable ; 3° les ***sujets***, ou ***passifs***, ***non rayonnants*** et ***non conducteurs*** ou ***isolants*** qui, n'émettant pas la force psychique, la reçoivent et en manifestent les effets, sans doute parce qu'ils l'arrêtent, l'accumulent, peut-être même la transforment en la concentrant.

Il est possible de concevoir une quatrième classe qui serait celle des *rayonnants-isolateurs* (médiums à effets physiques ?).

Un nombre infini de questions secondaires se pose. Elles ne seront résolues que par de longues séries d'expériences. Par exemple :

A quoi tient la différence entre les opérateurs et les neutres ? Quel est, dans l'émission de la force, le rôle du système nerveux, celui du cerveau, celui des nerfs, celui de la peau, celui de la circulation sanguine, de la respiration, de la nutrition, de la transpiration etc. ? L'émission se fait-elle également par toutes les parties du corps ? Peut-on l'augmenter ou la diminuer, par la volonté, ou artificiellement par des drogues, ou des actions physiques, soit à l'aide de multiplicateurs ou de condensateurs externes (influence de l'eau, de l'air sec, de l'air humide, de l'électricité, du magnétisme minéral, etc.). Varie-t-elle avec la santé et la maladie, l'âge, le sexe, etc. ? Est-elle égale chez tous ceux qui la possèdent ? Comment la mesurer ? Peut-on additionner, combiner les activités radiantes de deux ou plusieurs opérateurs ? etc., etc.

Au sujet des neutres, comment se fait la conduction ? *à travers* l'organisme tout entier, ou seulement à la surface ? Quel rôle y jouent les nerfs, la peau etc. ? A quoi tient l'imperméabilité relative des sujets ? Peut-on la produire, la supprimer, la modifier artificiellement, etc. ?

En considérant l'ensemble des phénomènes, un problème très général se pose, celui de l'*Unité de la force psychique.*

Ne serait-ce pas la même force qui interviendrait de façons diverses, mais connexes, dans l'hypnotisme, la suggestion, le magnétisme animal, la télépathie et finalement le spiritisme ou médianisme ?...

En ce cas il y aurait lieu de distinguer méthodiquement ces diverses sortes de modalités et de déterminer les conditions sous lesquelles la force psychique peut passer des unes aux autres...

Il y aurait :

1° Les modalités *internes* où la force reste enfermée dans l'intérieur de l'organisme (hypnotisme, suggestion);

2° Les modalités *internes-externes*, où elle s'extériorise pour passer d'un organisme à un autre (magnétisme (1), télépathie);

3° Les modalités *externes* où elle s'extériorise dans des objets matériels ou crée elle-même de tels objets (phénomènes du troisième groupe, médianisme).

A ces différents degrés d'extériorisation correspondent des degrés corrélatifs de condensation. De l'état de fluidité et de diffusibilité absolues qui serait son point de départ, la force psychique arriverait par des transformations successives à une condensation assez intense pour devenir, dans des conditions encore inconnues, non seulement visible et tangible, mais effectivement matérielle (2).

Qu'elles se vérifient ou non, ces hypothèses peuvent être extrêmement utiles comme instruments pour des expériences futures.

Les phénomènes cryptoïdes.

Par ce mot nouveau M. Boirac entend les phénomènes clandestins par opposition aux phénomènes ostensifs. Ceux-ci semblent avoir été prédestinés à servir d'objets à notre connaissance et à notre étude, ce sont les seuls, ou peu s'en faut, que les savants aient considérés jusqu'ici ; ceux-là, au contraire, la nature semble les avoir dérobés systématiquement à nos moyens habituels d'investigation et il faut cependant que nous nous accoutumions à en concevoir et admettre la réalité. Que saurions-nous, par exemple, de l'électricité si Galvani et Volta n'avaient pas fait leurs expériences ? Dans les sciences médicales, quelle révolution radicale les découvertes de Pasteur n'ont-elles pas produite ! Celle de l'analyse spectrale, celle des ondes hertziennes, celle des rayons Rœntgen, celle du radium ont ouvert tout à coup des portes derrière lesquelles se cachaient des phénomènes qu'on n'eût pas hésité, la veille, à déclarer impossibles Eh bien ! dans la psychologie, il en est de même : Myers par ses études sur la conscience subliminale a reculé à l'infini les perspectives de la psychologie. C'est par l'ingénieux emploi d'un *révélateur* spécial, l'écriture automatique, que M. Pierre Janet a démontré que des impressions, qui sur certains sujets avaient paru ne pas être perçues, l'ont pourtant été très réellement et c'est ainsi qu'il a donné la clé d'une quantité de phénomènes incompréhensibles jusque-là.

De même encore Durand de Gros a montré comment les effets des passes ou du procédé braidique restent souvent inaperçus si on ne leur applique pas le révélateur de la suggestion ou de la contraction musculaire volontairement provoquée chez les sujets.

L'extériorisation de la sensibilité.

De même enfin, M. Boirac admet la réalité du phénomène décrit par M. de Rochas sous le nom d'*extériorisation de la sensibilité*. Non seulement il le croit réel, mais il se demande s'il ne serait pas normal et universel, mais cryptoïde, parce qu'on ne sait pas encore le mettre en évidence au moyen d'un révélateur approprié. On se demande pourquoi, en pinçant ou piquant à même la peau du sujet, aucun effet apparent ne se produit, puisque l'expérimentateur traverse la couche sensible. C'est que, répond M. Boirac, on n'applique pas le révélateur propre qui consiste en une excitation brusque localisée en un certain point à distance de l'organisme.

L'expérience du verre d'eau magnétisée où le sujet plonge un doigt ne me paraît pas définitivement convaincante, bien que tout se passe en silence et que les yeux du sujet soient hermétiquement bandés. J'y vois une transmission de sensation de l'expérimentateur au sujet. Lorsque l'expérimentateur, au lieu d'être piqué ou pincé, donne la main au sujet, la transmission a encore lieu, parce qu'il voit ce que fait l'assistant. Cette supposition ne diminue en rien la très grande importance de l'expérience, puisqu'elle ne serait peut-être ni plus ni moins que la découverte d'un procédé pour obtenir la transmission à volonté d'une sensation à distance. Mais pourquoi cette transmission a-t-elle si bien réussi ? Précisément parce que M. de Rochas ou M. Boirac sont assez incrédules en fait de transmission mentale. Ils disent l'avoir obtenue extrêmement rarement. Cela signifie que quand ils la *veulent* ou la *désirent*, ils l'obtiennent très rarement. Mais, au contraire, je crois qu'ils l'ont réalisée plus souvent que personne, mais involontairement, en voulant autre chose, ce qui est la vraie manière. Je ne sais si le mot *loi* convient ici. Si c'est une loi, elle offre des exceptions, mais il est certain que les cas où la communication a eu lieu entre le subconscient de A et celui de B sont innombrables, si nombreux que l'on peut se demander si même dans les expériences concertées où la transmission était voulue par A et attendue par B et où la réussite a

(1) J'ajouterai : guérisons « miraculeuses ». — M. M.

(2) Il n'est plus absurde de parler ainsi depuis les travaux de G. Le Bon sur l'évanouissement de la matière et son retour à l'énergie. Remarquer aussi que l'hypothèse de la « condensation » s'accorderait peut-être avec le froid que l'on a si souvent senti dans les séances de matérialisation et que Crookes a constaté par le thermomètre. — M. M.

eu lieu, cela ne vient pas de ce que, pendant un instant, il y a eu distraction de A et de B simultanément. Il est permis de penser que c'est pendant cet instant qu'a eu lieu la communication entre les subconsciences, et ensuite éruption de l'idée du fond des couches subliminales de l'esprit de B dans sa conscience supraliminale.

Pour la seconde expérience de M. Boirac, celle où il tenait une des mains du sujet dans les siennes, je l'expliquerais plus simplement encore par le cumberlandisme. Un imperceptible tressaillement musculaire tout à fait inconscient et involontaire a prévenu la sensibilité exaltée du sujet. J'ai le droit de faire cette supposition parce qu'il n'est pas dit que l'opérateur fermait les yeux et ignorait ce qui se passait. S'il les a fermés et si chaque espèce d'action, piqûre, pincement, contact, a été parfaitement décrite par le sujet, il faut en revenir ou à l'hypothèse de M. Boirac ou à celle de la transmission mentale.

Il est évident que toutes les deux, elles supposent l'existence d'une émission, d'un rayonnement. Mais la raison qui me ferait préférer la transmission d'un cerveau à un autre, c'est la fréquence incomparablement plus grande du phénomène, et c'est qu'ici une excellente condition pour sa production se trouve réalisée : l'inconscience, l'absence de volonté de l'opérateur et du sujet.

J'admire infiniment, comme M. Boirac, le passage de Claude Bernard, qu'il cite page 192 : « Toute l'initiative expérimentale est dans l'idée : car c'est elle qui provoque l'expérience. La raison ou le raisonnement ne servent qu'à déduire les conséquences de cette idée et à les soumettre à l'expérience. *Une idée anticipée* ou une hypothèse est donc le point de départ nécessaire de tout raisonnement expérimental. Sans cela, on ne saurait faire aucune investigation, ni s'instruire ; on ne pourrait qu'entasser des observations stériles; si l'on expérimentait sans *idée préconçue*, on irait à l'aventure. »

C'est grâce à cette *idée préconçue* de la manifestation du magnétisme que l'absence de volonté pour produire la transmission mentale se trouve parfaitement réalisée, et c'est pour cela que celle-ci se réalise si bien. S'il fallait donner des exemples de cas semblables, c'est toute l'histoire de la télépathie, tout un volume qu'il faudrait écrire.

Mais, peut répondre M. Boirac, la transmission de pensée n'est en somme qu'un cas particulier du magnétisme animal (p. 191). Il nous est encore impossible de dire ce qu'est la transmission de pensée. Nous sommes seulement invinciblement portés à la comparer à la téléphonie sans fil et à nous rappeler à son sujet l'ingénieuse théorie des neurones dont le rapprochement avec ce qui se passe dans le tube de Branly s'impose. Lorsqu'on aura trouvé les conditions nécessaires pour que deux cerveaux soient bien accordés, il est permis d'espérer que la transmission se fera aussi sûrement qu'entre nos appareils de physique. Peut-on dire que la téléphonie sans fil n'est qu'un cas de magnétisme ? Peut-être, et je trouve extrêmement juste et frappante la comparaison que fait M. Boirac et que j'ai déjà citée où il nous montre ces sauvages intelligents essayant de comprendre un téléphone sans savoir un mot des lois élémentaires de l'électricité et du magnétisme. Il n'en est pas moins vrai que telles qu'elles sont décrites, les expériences de M. Boirac n'excluent pas l'hypothèse d'une transmission mentale. Elles seraient au contraire définitives si l'opérateur était mis lui aussi dans l'impossibilité de savoir ce qui se passe, et entre autres dispositions on pourrait en imaginer une comme celle-ci : le sujet serait assis sur un tabouret très bas reposant sur un plateau tournant et l'on ferait l'obscurité. Le plateau ayant fait plusieurs tours et s'étant arrêté, l'opérateur, les yeux bandés, n'aurait pas de peine, par divers points de repère extérieurs qu'il lui serait permis de toucher, de se rendre compte de l'espace où il lui faudrait placer sa main pour que son rayonnement magnétique tombât sur quelque partie du corps du sujet. Le sujet ayant dit ce qu'il ressent, on ferait la lumière. Il n'y aurait alors de sceptiques que les personnes assez dénuées de sens pour mettre en doute la bonne foi de M. Boirac ou de son sujet. Et il sera ainsi facile de bien distinguer entre l'action magnétique directe et la transmission mentale. Sans doute, il sera impossible à l'opérateur de supprimer toute idée dans sa tête et le hasard peut faire que le sujet devine un effet pensé par l'opérateur, mais le hasard ne fera pas qu'il nomme toujours juste la partie de son corps visée par la main de l'opérateur. Le doute subsistera relativement à la réalité de l'effet produit, picotement, anesthésie, attraction, etc., et aussi relativement à une différence entre la main droite et la main gauche, parce que, sur ces points, l'opérateur ne peut annihiler sa propre pensée. La seule ressource qu'on aura alors sera de multiplier les expériences avec des sujets non prévenus et des opérateurs d'opinions diverses (1).

Mais suggestion verbale et suggestion mentale ou transmission inconsciente de pensée, ces énormes difficultés n'existent vraisemblablement

(1) J'oubliais de dire que si l'on étudie seulement la détermination par le sujet de la place visée par l'opérateur, il faudra encore se garer de l'hyperesthésie en employant des écrans qui arrêteront la chaleur rayonnante.



pas si l'on prend de tout jeunes enfants ou des animaux comme sujets, moins encore si l'on choisit des animaux peu intelligents, et absolument pas si l'on obtient des effets sur les plantes ou même sur les objets inanimés.

Comme je l'ai déjà dit ici (1), c'est là que les preuves irréfutables d'un rayonnement magnétique doivent être cherchées. M. Boirac n'en parle que tout à fait incidemment. Il ne considère pourtant pas comme apocryphes les récits de Lafontaine. Il accorde sa confiance aux travaux de M. A. Bué : *Le Magnétisme curatif*, où il est question aussi de l'action des passes sur l'accroissement de vitalité des plantes.

M. Boirac est-il lui-même médium ?

Je suis d'autant plus étonné que M. Boirac ne nous dise pas avoir tenté lui-même de semblables expériences et qu'il ne leur ait pas donné la première place dans ses études, qu'il semble bien avoir été doué par la nature du don si rare des Lafontaine, du Potet, Baréty, etc. Il est vrai que ce qui me le fait croire, c'est le récit unique dans son genre que je trouve dans les trois cents pages de la *Psychologie inconnue* (p. 302); mais ce récit est bien frappant et prouverait que M. Boirac non seulement peut agir à distance sur ses sujets (production du sommeil à distance, voir chap. X), mais aussi extériorise sa motricité ! Puisque le petit cercle spirite où il intervint n'avait jamais encore obtenu aucun phénomène physique, il est infiniment probable qu'aucune des personnes qui le composait n'était médium à effets physiques.

« A mes yeux, dit-il un jour à ces personnes, il n'y a de vraiment intéressant que les phénomènes physiques. » — « Qu'appelez-vous ainsi ? » — Sans donner aucune explication, je proposai d'essayer d'en produire et tout le monde consentit à se prêter à l'expérience. Les mains des assistants se placèrent sur le plateau octogonal d'un petit guéridon à trois pieds et moi-même j'étendis les miennes à quelque distance au-dessus de toutes ces mains juxtaposées. Après quelques minutes d'attente, élevant brusquement mes deux mains, je fis aux médiums (2) le signal d'imiter mon geste : O merveille ! la table quitta le sol des trois pieds comme adhérente aux mains des médiums, mais cela dura l'espace d'un éclair ; à notre cri de surprise, elle retomba instantanément. Personne ne voulut avoir triché, mais quand nous essayâmes de provoquer de nouveau le phénomène, nos efforts restèrent vains ; la table se dressait bien sur un de ses pieds, mais elle ne parvenait plus à quitter le sol.

« Essayons, dis-je, une autre méthode » Les mains furent de nouveau appliquées sur la table et il fut convenu qu'au signal donné par moi, elles s'élèveraient doucement de quelques centimètres et resteraient étendues toutes ensemble de façon à former voûte au-dessus. Quand je crus le moment venu, je donnai le signal, et présentant mes mains à quelque distance d'un des côtés de l'octogone, je fis le geste d'attirer la table vers moi. A ma profonde stupéfaction la table glissa sur le parquet dans ma direction, et à chaque fois que mes mains renouvelèrent leur appel, le glissement recommençait. Les médiums debout, leurs mains faisant voûte au-dessus d'elle, la suivaient pas à pas. Le phénomène se produisit à plusieurs reprises dans cette séance et dans plusieurs séances qui suivirent. Je fis même transporter le guéridon chez moi et désirant expérimenter dans des conditions un peu plus précises, j'eus recours au dispositif que voici. Je traçai sur le plancher un cercle de craie autour de chacun des trois pieds de la table et la table elle-même fut isolée au centre d'un grand cercle tracé de la même façon. Défense fut faite aux pieds des médiums de franchir cette limite. Un des assistants, placé en dehors du groupe des opérateurs, fut prié de se tenir penché pour observer si, à aucun moment, les mains des médiums ne prenaient contact avec la surface de la table et de crier halte s'il remarquait quelque chose de suspect. Dans ces conditions, en pleine lumière, à 2 heures de l'après-midi, la table à plusieurs reprises quitta sa place et parcourut près de 2 mètres sur le sol. Les cercles tracés sur le plancher permettaient de mesurer très facilement l'espace parcouru par elle.

L'idée très nouvelle au moyen de laquelle M. Boirac propose de rendre compte de ces phénomènes est celle-ci : Si le médium à effets physiques est par hypothèse l'unité naturelle d'un opérateur et d'un sujet, s'il est un rayonnant isolateur, recevant la force psychique, l'arrêtant, l'accumulant, peut-être la transformant en la concentrant et capable aussi de l'émettre, « on devrait pouvoir créer un médium par l'union artificielle d'un sujet et d'un opérateur. »

Donc dans l'expérience d'Amélie-les-Bains, il n'y avait pas, suivant M. Boirac, de véritable médium. Les effets ont été obtenus par son influence magnétique arrêtée et accumulée par les mains du ou des sujets (qu'il ne faudrait donc pas appeler médiums). Quand les mains ont été en quelque

(1) Voir les *Annales* de décembre 1907 : « Guérisons miraculeuses de Lourdes. »

(2) Je crois qu'en fait de médium pour cet effet, il n'y avait que M. Boirac.

sorte saturées de cette force, l'objet, à son tour, s'en est imprégné et est resté adhérent aux mains qu'on a soulevées.

Soit ! Mais jusqu'à ce que M. Boirac nous ait dit qu'il a longuement et vainement essayé d'obtenir des mouvements d'objets tout seul, nous nous demanderons s'il n'a pas été le seul agent dans ces singuliers phénomènes. Depuis la célèbre expérience du docteur Dariex (1), on ne peut raisonnablement douter que la force psychique puisse agir dans une chambre fermée en l'absence de tout être humain. Les cas de « Poltergeist » où meubles, ustensiles de cuisine, objets de toute espèce, sont déplacés, bouleversés, projetés, où des pierres paraissent lancées, les cas de maisons hantées, ceux si nombreux recueillis par Flammarion où, à l'occasion d'un avertissement télépathique, portes et fenètres s'ouvrent ou se ferment, prouvent abondamment l'inutilité d'une *chaîne* de personnes se donnant la main pour que la télékinésie se manifeste.

Il n'en est pas moins extrêmement important et intéressant de chercher à vérifier l'hypothèse de M. Boirac : les médiums à effets physiques sont rares. Si l'on pouvait en créer ainsi par l'union d'un sujet et d'un opérateur, quel progrès pour nos études !

Le magnétisme vital.

Mais si les médiums à effets physiques sont rares, j'ai peur que les magnétiseurs à fluide le soient tout autant. A la fin du chapitre XII, M. Boirac invite les chercheurs à laisser là les phénomènes de télépathie, de suggestion mentale, etc. comme trop compliqués et encore trop obscurs et à s'occuper de ceux où se manifeste la force biomagnétique. Il félicite M. Gasc-Desfossés d'avoir dans son *Magnétisme vital* attiré l'attention sur les belles expériences faites par M. de Puyfontaire avec son galvanomètre. Mais il ne nous dit pas si lui-même il a tenté de faire mouvoir l'aiguille d'un sthénomètre... Avec quelle impatience nous attendons le récit de ce qu'il a certainement dû obtenir depuis le jour où il écrivait ces lignes du chapitre XII !

Très compliqués, les phénomènes de télépathie ! oui, certainement. La pensée humaine étant l'aboutissement de l'évolution et celle-ci consistant en un accroissement continuel de complexité, la pensée est bien le plus compliqué des phénomènes. Mais obscurs ? Pas tout à fait, ou du moins, pour le moment, moins mystérieux, plus familiers, si j'ose dire, que les phénomènes du magnétisme vital. Incomparablement plus souvent constatés. Spontanés, très contrariés par la volonté, tandis qu'on pourrait appeler les autres des projections de volonté. Universels en ce sens que nous sommes tous des sujets pour la télépathie : un médium liseur de pensée, une Mme Piper, peut lire dans n'importe quel cerveau, tandis qu'il est très douteux que nous soyons tous influençables par le magnétisme vital.

D'où vient cette grande fréquence relative du phénomène télépathique ? Sans doute de la perfection même des appareils entre lesquels il se produit, de leur admirable sensibilité. M. Boirac reproche aux partisans de la télépathie de l'attribuer à l'élément psychique, à l'âme. Mais, pour moi du moins, c'est tout le contraire. Je vois dans la découverte de la télépathie la ruine définitive de la théorie dualistique. Elle prouve que la pensée est une vibration. Je suis persuadé que le jour n'est pas loin où l'on photographiera la pensée.

Les spirites croient qu'il y a longtemps que ce jour est arrivé. Ils attribuent aux morts ce qui est l'œuvre des vivants. Mais ne nous écartons pas de notre sujet. Il est plus aisé, dit M. Boirac, de connaître les phénomènes de bio-magnétisme que ceux de télépathie. A la condition, je le répète, de commencer par connaître un opérateur, un « rayonnant », et c'est cela qui me paraît extrêmement difficile. Enfin, supposons-le trouvé, nous lui demanderons d'abord de renoncer à toute expérience sur les êtres humains pour n'avoir pas à discuter l'hypothèse de la suggestion mentale même inconsciente et involontaire, et de prendre comme sujets des animaux. Alors la certitude d'une influence directe, comparable à celle de l'aimant, ne sera pas obtenue dans tous les cas. Chez un tout jeune enfant, chez un animal supérieur endormi ou ayant seulement les yeux bandés, comme on ne pourra avoir la description de l'effet ressenti, forcément on cherchera à obtenir des mouvements, mais comme il y a une grande analogie entre notre système nerveux et celui de ces sujets-là, on pourra se demander si l'action obtenue ne sera pas encore du genre de la télépathie. Les vibrations spéciales des centres nerveux préposés à la direction d'un mouvement provoquant par induction des vibrations identiques dans les centres analogues des sujets, voilà la supposition qui me paraît la plus vraisemblable. L'idée du mouvement dans le cerveau de l'opérateur s'accompagne forcément de la mise en action de ces centres ; il y a un imperceptible commencement d'action qui, pour tous nos sens, reste caché, mais qui est peut-être du genre justement le plus efficace pour se communiquer à distance dans un

(1) Voir les *Annales des Sciences Psychiques*, juillet 1892.

organisme construit à peu près comme le nôtre.

On ne peut, au contraire, se faire encore aucune idée du mécanisme de la provocation du sommeil ou du réveil à distance. Que ce soit, chez l'homme, la transmission de l'idée du sommeil ou de celle du réveil, soit. Mais chez un tout jeune enfant ou chez des animaux, comme les lézards de La Fontaine, avant de chercher à comprendre, il faudrait auparavant savoir ce qu'est le sommeil.

Quant à l'accélération de la végétation des plantes, si M. Boirac pouvait nous dire qu'il l'a obtenue, voilà qui ferait avancer sérieusement la question du magnétisme. Et si la force psychique peut réellement produire cet effet sur les végétaux, elle doit pouvoir en produire d'autres, les faire dépérir, par exemple, agir sur la direction des tiges et des fleurs, etc. Il serait bien curieux d'expérimenter avec des sensitives, d'essayer de leur faire ouvrir ou fermer leurs feuilles, de voir si des effets contraires ou semblables à ceux du chloroforme, de l'éther, peuvent être obtenus.

Je n'ai pas la prétention d'essayer de tracer la plus légère esquisse des travaux à entreprendre dans le règne animal ou dans le règne végétal. « Pour mener à bonne fin toutes ces recherches, dit M. Boirac, un seul investigateur ne suffit pas : il y faut la coopération longtemps continuée de tout un cercle de physiciens, de physiologistes et de philosophes... le champ qui s'ouvre de ce côté est infini..., c'est toute une région de la nature encore inconnue, à explorer. » Il y a de quoi occuper les nombreuses sections de l'Institut psychologique !... quand elles existeront.

On en dirait autant des effets de la force psychique sur la matière inanimée. C'est un second infini en présence duquel on se trouve. Il n'y a pas que des tables en ce monde. Ne les dédaignons pas, puisque les esprits ont une préférence marquée pour elles. Mais n'oublions pas que l'infinie variété du monde inorganique s'ouvre devant nous. M. Boirac (p. 299) suppose que l'état originel et normal de la force émise par l'organisme humain consiste dans une fluidité absolue et que, quand elle a été reçue par le sujet, cet état subit une modification ; d'absolument fluide, la force devient plus ou moins *visqueuse* et manifeste des propriétés toutes nouvelles. C'est ainsi, par exemple, qu'avant d'être soulevée, la table d'Eusapia est imprégnée de cette force visqueuse.

Il est certain que beaucoup des phénomènes produits par Eusapia ou par Home paraîtraient indiquer quelque chose de semblable. Les augmentations de poids mesurées par Crookes seraient des adhérences au sol. Mais dans les lévitations du médium lui-même, où est la viscosité? Quand un objet flotte en l'air, ou est brusquement projeté d'un endroit à un autre, où est la viscosité?

(*La fin au prochain numéro.*)

DOCTEUR IMODA (1)

Action d'Eusapia Paladino sur l'électroscope

Dans la séance médiumnique tenue avec Eusapia Paladino le soir du 10 avril 1908, chez l'ingénieur F., rue..., j'ai obtenu expérimentalement un phénomène par lequel il paraît démontré que des radiations semblables à celles du radium et des rayons catodiques de l'ampoule de Crookes émanent du médium. Le phénomène consista dans la rapide décharge d'un électroscope sans contact.

A la fin de la séance, j'ai fait approcher Mme Paladino, — qui était déjà complètement réveillée de son sommeil médianique — d'une table sur laquelle j'avais déposé un électroscope chargé, dont j'avais construit le diélectrique en soufre pur, afin qu'il fût parfait. Je fis étendre en avant les mains du médium jusqu'à une distance de 10 centimètres environ de l'électrode, et les mains furent surveillées par un ami à moi de manière à ce qu'elle ne pût à aucun prix toucher l'électroscope, tandis que je fixais attentivement les lamelles d'or séparées pour en suivre l'attitude.

Pendant peut-être deux minutes, aucun abaissement visible ne se produisit en elles ; mais ensuite l'abaissement commença, très lent, mais percep-

(1) De la dernière livraison de *l'Archivio di Psichiatria, Neuropatologia*, etc., dirigé par le professeur Lombroso. Le docteur Imoda dirige une maison de santé à Turin.

tible; enfin, au bout de trois ou quatre autres minutes, les lamelles se déchargèrent tout à coup. L'électroscope était déchargé.

Comme, dans les conditions où le phénomène se produisit (la chambre était éclairée par six petites lampes à huile placées dans des verres rouges) je crois pouvoir exclure qu'Eusapia ait touché l'instrument, il me semble pouvoir arguer que la décharge soit due à ce que l'air environnant était devenu conducteur de l'électricité, absolument comme il serait arrivé si j'avais approché de l'électroscope un sel de radium ou une ampoule de Crookes en fonction. Mais il y a une différence entre l'action du radium et celle du médium; c'est que tandis que la décharge de l'électroscope par l'approchement d'un sel de radium produit un effet instantané, dès que le radium s'en trouve voisin, la décharge avec Eusapia n'a eu lieu qu'après quelques minutes, comme si le corps du médium, auparavant inactif ou à peu près, avait tout à coup projeté un jet de ses radiations. C'est à dire que l'émission des rayons médianiques ne serait pas continue, mais se produirait par secousses, comme peut-être la décharge électrique du gymnote et de la torpille.

⁂

Si nous rapprochons ce phénomène médiumnique de la décharge d'un électroscope du phénomène déjà certifié par d'autres et par moi : l'impression de plaques photographiques hermétiquement fermées dans du papier ou dans des boîtes en bois, l'hypothèse que les radiations du radium, des rayons cathodiques et les radiations médiumniques soient une seule et même chose acquiert un plus grand fondement de probabilité.

Un autre phénomène également bien certifié par moi et par d'autres dans les séances médiumniques vient seconder cette hypothèse, et c'est l'apparition d'un petit nuage blanc et flottant comme une vapeur, semblable à un brouillard légèrement lumineux, sur la surface de la table pendant les séances. Dans l'une d'elles, je vis apparaître autour de la tête du professeur Lombroso un épais nuage de vapeurs blanches, le médium nous ayant invités à souffler notre haleine dans la direction du Maître. Nous savons précisément que l'une des propriétés des rayons cathodiques est celle de déterminer la formation d'un brouillard lorsqu'ils traversent une couche d'air saturée d'humidité.

Il serait intéressant de rechercher si les radiations médiumniques, de même que les radiations de rayons cathodiques et les radiations du radium, ont la propriété de rendre phosphorescent un écran de platino-cyanure de barium posé sur leur parcours : jusqu'à présent je n'ai pas eu l'occasion d'en faire l'expérience.

⁂

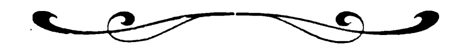
Le phénomène de la décharge de l'électroscope pris en lui-même ne serait pas pour moi une preuve absolue que l'air environnant soit devenu conducteur de l'électricité ; parce que le phénomène serait explicable avec une autre interprétation.

Il me suffirait de supposer une matérialisation d'un membre ayant mis en contact direct la main du médium avec l'instrument, et que cette matérialisation d'un degré minime, suffisante à décharger l'électroscope, mais non à impressionner ma rétine, me soit restée invisible.

Nous connaissons, en effet, d'une manière positive, que les premiers degrés de matérialisation ne sont pas visibles à notre œil, bien qu'ils soient de force à impressionner une plaque photographique, même à une lumière réfléchie.

Mais cette hypothèse, rationnelle d'ailleurs, est démentie par les deux ordres de phénomènes cités plus haut, le nuage de vapeur et l'impression de la plaque photographique enveloppée. Donc, la première me semble plus probable, selon laquelle les radiations médiumniques soient capables d'elles-mêmes de rendre l'air conducteur de l'électricité et, par conséquent, que les *radiations du radium, les radiations cathodiques de l'ampoule de Crookes et les radiations médiumniques sont, fondamentalement, la même chose.*

J'invite chaudement les expérimentateurs à entreprendre des recherches selon cet ordre d'idées : car si nous pouvions d'une manière certaine établir l'identité de toutes ces radiations, l'une des questions mystérieuses du problème obscur et complexe, c'est-à-dire la nature physique de la force médiumnique commencerait à être éclairée.



Actes de la Société Universelle d'Études Psychiques

Recherche expérimentale de l'action motrice sans contact.

(*Communication faite à la Section de Paris, dans la séance du 7 avril* 1908.)

Si l'on envisage le nombre considérable d'observations qui ont été faites sur des mouvements et déplacements d'objets sans cause apparente en présence de certains sujets, et si l'on tient compte surtout que beaucoup de ces observations ont été faites par des expérimentateurs dont on ne peut mettre en doute la haute valeur scientifique, il semble bien que l'on se trouve en présence d'une forme de l'énergie encore inconnue, dépendant de l'organisme humain, ou plutôt de l'organisme de certaines personnes se trouvant dans un état spécial encore mal défini.

Si, comme on peut le supposer, cette force est inhérente à l'organisme humain, elle doit exister à un degré quelconque chez tous les individus, et sa présence doit pouvoir être constatée avec des appareils suffisamment sensibles.

Dans les expériences qui vont suivre, je me proposais de rechercher si une personne quelconque peut exercer une action motrice soit sur un être vivant, soit sur un corps inerte se trouvant à proximité.

Afin de pouvoir déceler la présence d'une action

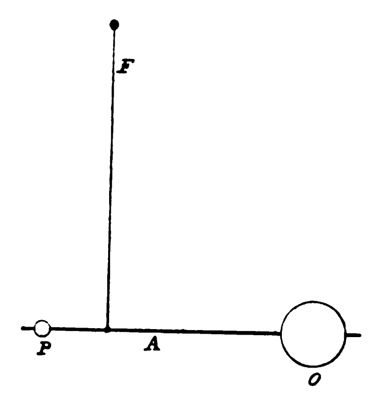


Fig. 1.

même très faible, l'objet O (fig. 1) sur lequel on devait agir, était fixé à l'extrémité d'une aiguille A légère et assez longue, suspendue à un fil fin F sans torsion, le poids de l'objet O étant équilibré par un contrepoids P pour maintenir l'aiguille horizontale.

Avec cette disposition, en approchant la main ou toute autre partie du corps de l'objet O, on devait pouvoir constater par exemple si cet objet était attiré ou repoussé, la résistance à vaincre n'étant constituée que par une légère torsion du fil de suspension F.

Mais il était nécessaire de mettre l'aiguille à l'abri de l'agitation continuelle de l'air. L'appa-

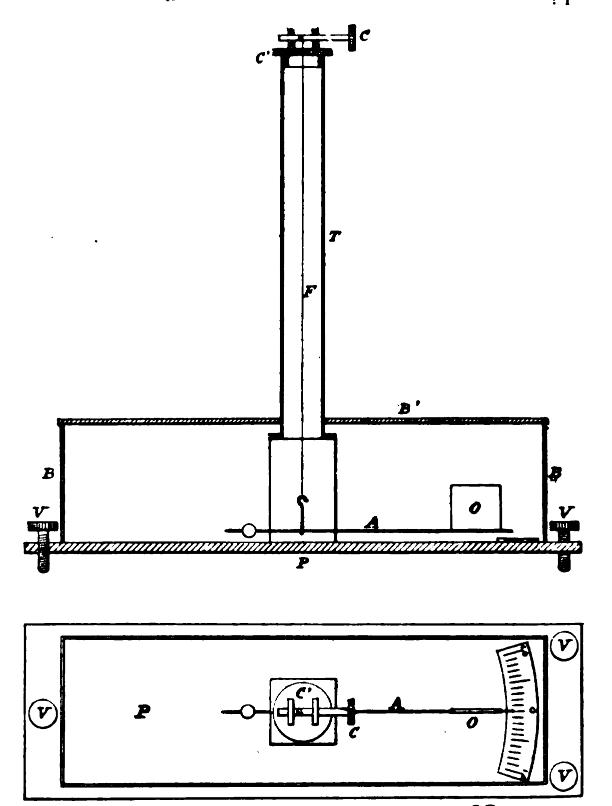


Fig. 2.

reil fut donc construit de la façon suivante (fig. 2).

L'aiguille A en fil d'aluminium est suspendue à un fil de platine très fin F d'un diamètre de 5/100 de millimètre, dont la partie supérieure s'enroule sur une cheville C qu'on peut faire tourner à volonté pour élever ou abaisser l'aiguille A, de façon à mettre celle-ci à la hauteur convenable. Cette cheville C est supportée par une chape C' qui peut elle-même tourner horizontalement sur le

tube en cuivre T à l'intérieur duquel passe le fil de suspension F.

Ce tube T est fixé sur une plaque métallique rectangulaire P constituant la base de l'appareil, laquelle repose sur trois vis de calage V destinées à lui assurer une position bien horizontale.

Une boîte rectangulaire dont les côtés BB sont en carton mince et le dessus B' en verre, enferme l'aiguille et l'empêche d'être influencée par les mouvements de l'air extérieur.

Au-dessous de l'extrémité de l'aiguille se trouve un arc de cercle portant des divisions pour pouvoir comparer les déviations obtenues.

L'objet O sur lequel on veut opérer se trouve fixé sur l'aiguille et près de son extrémité.

L'aiguille étant suspendue aussi bas que possible, ainsi que l'indique la figure, de façon que son extrémité soit très rapprochée de l'arc divisé, on amène cette extrémité de l'aiguille en regard de la division zéro qui se trouve au milieu, en faisant tourner horizontalement la chape C', laquelle entraîne l'aiguille dans son mouvement par l'intermédiaire du fil de suspension F.

L'appareil étant ainsi disposé, si l'on met la main en M, en regard de l'objet O, il se produit au bout de quelques instants une déviation de l'aiguille, qui se rapproche de la main comme si l'objet O était attiré par celle-ci ; la déviation augmente lentement pendant quelques minutes et reste ensuite stationnaire. Lorsqu'on retire la main, l'aiguille revient très lentement à son point de départ.

Voici maintenant les expériences qui ont été faites avec cet appareil :

L'objet O étant un carré de papier placé verticalement comme l'indique la figure, l'aiguille dévie d'une quantité d'autant plus grande que la surface de ce carré de papier est plus grande; l'action exercée est donc sensiblement proportionnelle à la surface présentée par l'objet.

En remplaçant le papier par des feuilles minces de différents corps et de même surface, on obtient toujours une déviation dans le même sens, comme si l'objet était attiré par la main.

Voici les différentes déviations obtenues (lesquelles n'ont qu'une valeur très relative à cause des différences de poids des corps qui font naturellement varier la sensibilité de l'appareil):

Feuille de papier, 9° ; bristol, 12°; étain, 10° ; clinquant, 15° ; mica, 14° ; zinc, 15° ; aluminium, 14°; ébonite, 11° ; carton, 1 millimètre, 12° ; bois de placage, 10°.

L'action sur un être vivant a été essayée en plaçant en O un petit escargot (il était nécessaire d'opérer avec un animal d'une immobilité complète) ; la déviation, toujours dans le même sens, a été de 3 à 4°; or si l'on considère que la surface verticale présentée par ce petit animal était bien moindre que celle des différents corps essayés, on peut déduire de ces expériences que l'action semble être la même sur des êtres vivants ou sur des corps inertes, quelle que soit d'ailleurs la nature de ceux-ci; et que cette action est à peu près proportionnelle à la surface présentée par l'objet.

Ainsi qu'il a été déjà dit, la déviation ne se produit pas immédiatement; la période de temps qui s'écoule entre le moment où l'on approche la main de l'appareil et le moment où l'aiguille commence à dévier varie suivant la nature et l'épaisseur de la paroi de la boite B qui se trouve interposée entre la main et l'objet O.

Cette paroi étant un carton de 1 millimètre d'épaisseur, l'aiguille commence à dévier au bout de 8 à 9 secondes ; si l'on double l'épaisseur de cette paroi en appliquant contre elle une feuille de carton semblable, la déviation ne commence qu'au bout de 16 à 18 secondes ; si l'on triple l'épaisseur en ajoutant une seconde feuille de carton, la déviation ne commence qu'après 20 à 22 secondes. Le retard dans la déviation de l'aiguille est donc sensiblement proportionnel à l'épaisseur de la paroi de la boîte interposée entre la main et l'objet soumis à l'expérience.

Ce retard se trouve augmenté si on remplace le carton par du verre ou du métal, et c'est pour cette raison que les côtés de la boîte B sont en carton mince, ce qui permet d'obtenir plus de rapidité dans les expériences.

L'action de la main nue, sans l'interposition d'aucun corps entre elle et l'objet expérimenté, a été essayée en perçant dans le côté de la boîte une ouverture carrée au point M, en regard de l'objet O. Si l'on applique la paume de la main sur cette ouverture de façon à la boucher, la déviation a lieu immédiatement. Cette déviation est plus grande que celle obtenue au travers de la paroi de la boîte; mais l'approche de la main, quelque lente qu'elle soit, produit une agitation de l'air qui fait osciller l'aiguille et rend l'observation plus difficile.

Si l'on ferme cette ouverture avec une feuille de papier mince, ou mieux avec une feuille de mica de 1 à 2/100 de millimètre d'épaisseur, la déviation est presque immédiate.

En résumé, quelle que soit la nature de l'objet sur lequel on opère, le résultat est toujours le même; l'objet se déplace en se rapprochant de la main.

Quelle est la cause de ce mouvement ? Avant de l'attribuer à l'action d'une force inconnue, il con-

vient évidemment de chercher à l'expliquer par l'action de forces connues, telles que l'électricité ou le déplacement d'air produit par l'échauffement de la paroi de la boîte B sous l'influence de la chaleur rayonnante de la main.

Par la construction même de l'appareil, l'action de l'électricité doit être éliminée ; en effet, la main placée en M et touchant la plaque métallique P qui forme la base de l'appareil, se trouve en communication métallique avec l'objet O par la plaque P, le tube en cuivre T, le fil de platine F et l'aiguille d'aluminium A. Or, aucune attraction n'est possible dans ces conditions.

Quant à l'action du déplacement de l'air, on doit l'envisager de la façon suivante :

Supposons la boîte B vue à l'intérieur dans le sens de sa largeur (fig. 3). En plaçant la main en

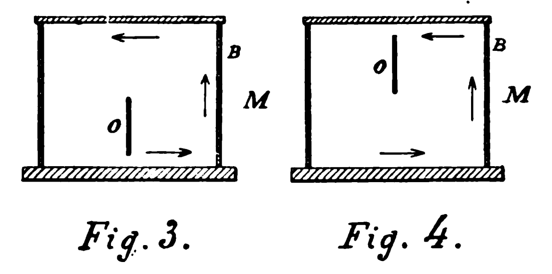


Fig. 3. *Fig. 4.*

M, la chaleur rayonnante de celle-ci élève la température de la paroi extérieure de la boîte B en regard de laquelle elle se trouve ; la chaleur se transmet dans l'épaisseur du carton, et au bout d'un temps qui varie suivant cette épaisseur, la température de la paroi interne s'élève à son tour. La couche d'air qui est au contact de cette paroi se trouvant échauffée, s'élève verticalement et arrivant à la partie supérieure de la boîte prend une direction horizontale en s'éloignant de la paroi échauffée ; mais cette couche d'air, dans son mouvement ascendant, est remplacée par de l'air venant de la partie inférieure de la boîte et se dirigeant vers la paroi échauffée suivant la direction des flèches indiquées dans la figure 3.

Dans ces conditions, l'objet O se trouvant dans la partie inférieure de la boîte, le déplacement de l'air doit l'entraîner vers la paroi échauffée et par conséquent vers la main placée en M. Si au contraire il se trouve dans la partie supérieure de la boîte (fig. 4), il doit être entraîné dans la direction opposée et s'éloigner de M.

L'expérience est facile à réaliser : en tournant la cheville C (fig. 2) sur laquelle s'enroule le fil de suspension F, on fait remonter l'aiguille à la partie supérieure de la boîte, et si l'on place alors la main en M comme précédemment, on obtient une déviation sensiblement égale, mais en sens contraire, l'objet O s'éloignant de la main (fig. 4).

Cette expérience indique bien que le déplacement de l'objet O est dû, au moins pour la plus grande part, à l'action thermique de la main ; d'ailleurs toutes les expériences qui viennent d'être décrites se réalisent également en remplaçant la main par un corps chaud quelconque : plaque chauffée, flacon de liquide chaud, etc.

Pour s'assurer si une autre action s'ajoutait à l'action thermique de la main, il aurait fallu pou-

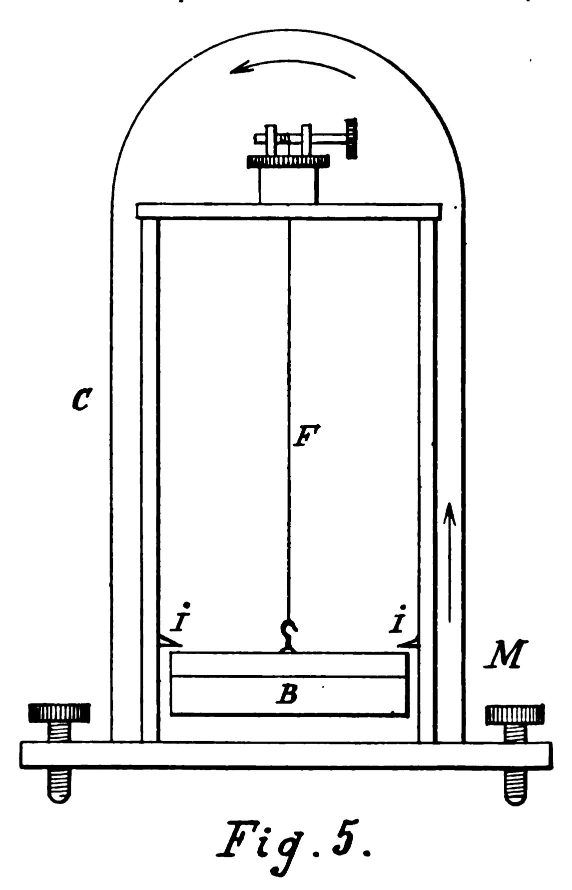


Fig. 5.

voir éliminer l'effet de cette action thermique, ce qui était impossible avec l'appareil ainsi construit. En effet, on ne peut empêcher d'une façon absolue, malgré l'emploi d'écrans, la transmission de la chaleur de la main, soit par rayonnement, soit par conduction, à la paroi interne de la boîte B, et on ne peut par conséquent éviter les mouvements de l'air à l'intérieur de celle-ci.

Mais il est possible, en donnant une autre disposition à l'appareil (fig. 5), de soustraire l'objet expérimenté à l'action de ces déplacements de l'air.

Dans ce nouvel appareil, l'aiguille est remplacée par une boîte cylindrique plate en carton mince B, suspendue par son centre à un fil de platine très fin F, comme dans l'appareil précédent.

Sur le couvercle de la boîte B se trouve un

cadran divisé ; d'autre part, deux index fixes II sont fixés aux montants de l'appareil, en regard des divisions du cadran, et permettent d'observer le moindre mouvement de rotation de la boîte B.

A l'intérieur de cette boîte (fig. 6) et près de sa circonférence, on place l'objet O dont on équilibre le poids par une petite masse de plomb P, placée

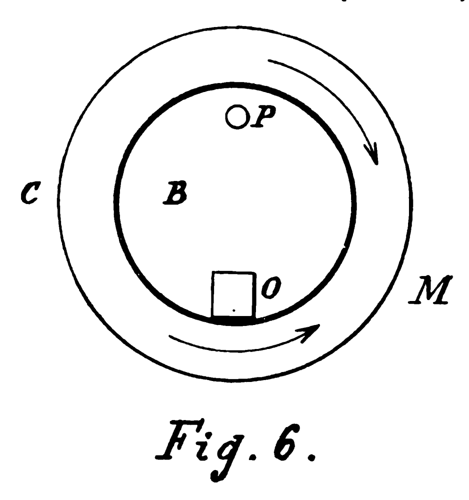


Fig. 6.

également à l'intérieur de la boîte, à un endroit diamétralement opposé à l'objet O, de façon qu'étant fermée de son couvercle et suspendue au fil F la boîte soit bien horizontale.

Une cloche en verre C, bien concentrique à la boîte B, recouvre tout l'appareil.

Avec cette nouvelle disposition, il est bien évident que si l'on place la main au point M, près de l'appreil, il se produit à l'intérieur de la cloche en verre un déplacement d'air dû à l'élévation de température du point M de la paroi de cette cloche, ainsi que cela a été démontré avec l'appareil précédent : l'air se dirigeant vers M dans la partie inférieure de la cloche, et s'éloignant de M dans la partie supérieure ; mais la boîte B étant concentrique à la cloche C, l'air passe également de chaque côté de cette boîte dans l'espace laissé libre entre elle et la cloche C, pour venir vers le point M en suivant la direction indiquée par les flèches de la figure 6. Or le frottement de l'air sur la boîte B tendant d'un côté à entraîner sa rotation dans un sens, et de l'autre côté à l'entraîner en sens contraire, les deux actions s'équilibrent et l'effet de la chaleur de la main se trouve ainsi annulé.

Mais alors, les expériences faites avec cet appareil en plaçant en O, dans l'intérieur de la boite B, soit un petit cube de bois ou de liège, soit un petit escargot, n'ont plus donné qu'un résultat négatif, la boîte B restant absolument immobile lorsqu'on place la main au point M et qu'on l'y laisse même un quart d'heure.

Il est vrai que cet appareil n'est pas aussi sensible que le premier, le poids de la boîte B étant environ dix fois plus considérable que celui de l'aiguille de l'appareil précédent ; mais aucune déviation, si faible soit-elle, n'a pu être constatée, même en observant le cadran de la boîte B avec une lunette grossissante 5 ou 6 fois.

On peut objecter aussi que les obstacles constitués par le verre de la cloche et le carton de la boîte, interposés entre la main et l'objet expérimenté, empêchent l'action de se produire.

Mes recherches se sont arrêtées là. Si le résultat en est négatif, je pense qu'il n'en faut pas conclure que la force dont je cherchais à constater la présence n'existe pas, ce qui serait en contradiction avec le début de cette communication, mais qu'il faut chercher à l'étudier par d'autres moyens que ceux dont je me suis servi.

Il semble néanmoins permis de déduire de ces expériences que cette force n'est pas émise de façon continue et à un degré appréciable par l'organisme humain. Peut-être existe-t-elle à l'état latent dans cet organisme et ne se manifeste-t-elle que dans certaines conditions.

En effet, il est possible que le résultat eût été différent en présence d'un médium à effets physiques : l'essai n'en a pas été fait.

P. ARCHAT.

Le « Moteur à fluide » du comte de Tromelin.

(*Communication faite dans la même séance.*)

M. *Warcollier*, secrétaire adjoint, communique à la Société l'analyse qu'il a faite de l'ouvrage du comte de Tromelin, *les Mystères de l'Univers* (voir n° 9, page 145), et décrit ensuite ses expériences avec le « Moteur à fluide » du même auteur.

Ce petit appareil (fig. 1) se compose d'un cylindre en papier de 5 à 6 centimètres de diamètre, ouvert à ses deux extrémités, et traversé diamétralement à sa partie supérieure par un fétu de paille au milieu duquel est plantée une aiguille qui le traverse et dont la pointe repose sur le fond d'un petit pot en porcelaine ou d'un petit flacon en verre renversé. Le cylindre en papier se trouve ainsi suspendu verticalement sur la pointe de l'aiguille qui lui sert de pivot, et peut tourner librement sous le moindre effort.

En posant cet appareil devant soi sur une table, et en plaçant la main droite sur champ derrière l'appareil (fig. 2), celui-ci se met à tourner en sens



inverse du mouvement des aiguilles d'une montre, ainsi que l'indique l'auteur; et si au lieu de la main droite on place la main gauche derrière l'appareil, il tourne dans le sens opposé, c'est-à-dire dans le même sens que les aiguilles d'une montre.

Mais M. Warcollier fait remarquer que si l'on place la main gauche derrière l'appareil en la retournant, de façon qu'elle occupe la même posi-

détail plus haut, dit que la rotation de ce « moteur à fluide » peut très bien s'expliquer de la manière suivante :

La température du corps humain étant plus élevée que celle de l'air ambiant, la couche d'air qui l'entoure se trouve échauffée par son contact avec lui et s'élève en une ascension lente et continue. Or, devant l'expérimentateur placé comme l'indique la figure 2, l'air qui s'élève ainsi le long de

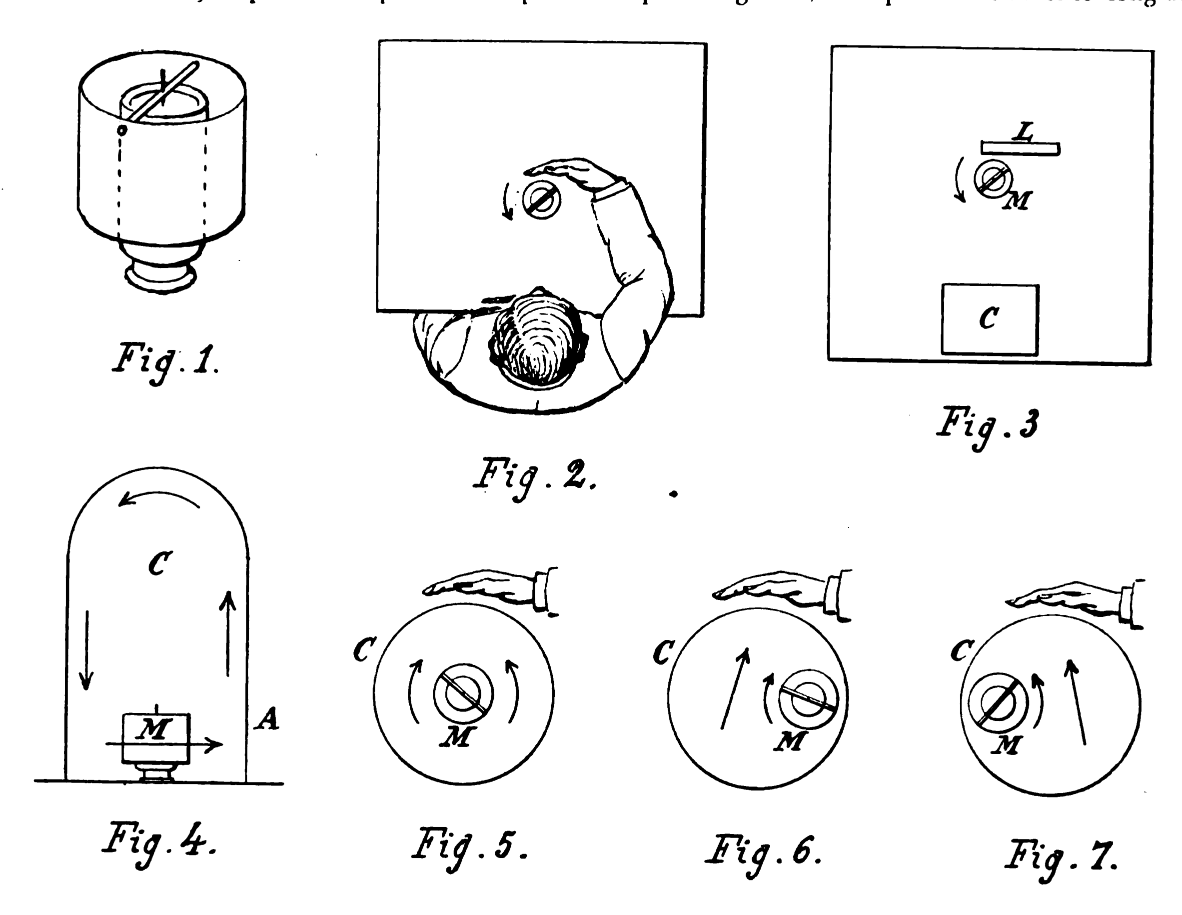


Fig. 1. Fig. 2. Fig. 3
Fig. 4. Fig. 5. Fig. 6. Fig. 7.

tion qu'occupe la main droite dans la figure 2, la rotation s'effectue dans le même sens qu'avec la main droite, c'est-à-dire dans le sens indiqué par la figure, ce qui démontre que le sens de la rotation ne dépend pas d'une polarité différente des deux mains, mais plutôt de la position de celles-ci.

M. Warcollier a observé aussi qu'en plaçant l'appareil dans une étuve, il suffisait d'élever ou d'abaisser la température d'une très petite quantité (moins de 1 degré) pour que l'appareil se mît à tourner dans un sens ou dans l'autre; il en a conclu que la chaleur de la main pouvait être suffisante pour créer un courant d'air susceptible de déterminer la rotation.

M. *Archat*, trésorier, après sa communication accompagnée d'expériences sur la recherche de l'action motrice, sans contact, dont on a pu lire le

sa poitrine et de sa figure est constamment remplacé par l'air qui se trouve à la surface de la table, lequel est en quelque sorte aspiré horizontalement vers l'expérimentateur au contact duquel il vient s'échauffer à son tour pour s'élever ensuite verticalement.

Ce mouvement de l'air étant continu, on comprend qu'il en résulte, près de la surface de la table, un lent courant d'air se dirigeant vers l'expérimentateur ; et si dans ces conditions celui-ci place sa main droite, par exemple, derrière l'appareil, la main et le bras constituent un écran qui abrite la partie droite de l'appareil, dont la partie gauche seule se trouve ainsi exposée au courant d'air, lequel entraîne sa rotation dans le sens indiqué.

Pour démontrer qu'il en est bien ainsi, M. Ar-

chat met sur la table un petit calorifère à pétrole C (fig. 3) qui va remplacer le corps de l'expérimentateur. Derrière le moteur M et un peu à droite il place un livre L posé sur champ pour remplacer la main et le bras droit, et aussitôt le moteur M se met à tourner dans le sens indiqué par la flèche comme si l'on présentait la main droite ; en reportant le livre L sur la gauche pour remplacer la main gauche, le moteur tourne dans le sens opposé.

Cette expérience est ensuite confirmée par une autre qui consiste à placer le moteur sous une cloche en verre C (fig. 4) dont on approche la main en A, de façon à échauffer un point de sa circonférence pour produire en ce point, à l'intérieur de la cloche, une ascension de l'air qui entraine horizontalement à sa suite l'air de la partie inférieure de la cloche, ainsi que l'indiquent les flèches de la figure 4.

Si l'on place le moteur M bien au centre de la cloche C (fig. 5), il ne tourne pas, se trouvant sollicité par deux courants d'air qui se dirigent vers le point de la cloche échauffé par la proximité de la main, et qui tendent à le faire tourner chacun dans un sens opposé, leur effet se trouvant ainsi annulé.

Si au contraire, on approche le moteur M de la paroi intérieure de la cloche C, à droite ou à gauche du point chauffé par la main (fig. 6 et 7), le moteur ne recevant plus que d'un côté l'action du courant d'air qui se dirige vers ce point chauflé, prend un mouvement de rotation dans un sens ou dans l'autre, comme l'indiquent les figures, suivant que le moteur M a été déplacé à droite ou à gauche.

Il va sans dire qu'on peut faire la même expérience en chauffant un point de la cloche au moyen d'une source de chaleur quelconque au lieu de se servir de la main.

Ces expériences démontrent bien qu'il est inutile d'avoir recours à l'hypothèse d'une cause inconnue pour expliquer la rotation de cet appareil.

« Les états médiumniques de l'hypnose » selon le docteur P. Joire.

(*Communication faite dans la séance du 9 mai* 1908.)

M. le docteur *Le Menant des Chesnais*, président de la section de Paris, fait un compte rendu analytique du livre du docteur Joire, récemment paru, sur l'hypnotisme expérimental et thérapeutique (1), en s'occupant plus spécialement de deux états particuliers qui rentrent dans le cadre des questions dont s'occupe notre Société d'études psychiques.

Ces états seraient des proches parents des curieux états médiumniques dans lesquels parfois une force semble se dégager du corps du médium, cause des phénomènes. C'est la question que se pose le docteur Joire, et à laquelle il répond par l'affirmative.

En effet l'auteur décrit d'abord avec une grande précision les trois états classiques.

La léthargie, état de résolution complète avec anesthésie variable, et ayant pour caractère fondamental l'excitation neuro-musculaire.

Dans cet état le sujet a les yeux fermés, et est en général peu suggestionnable.

La catalepsie. Les yeux sont ouverts, le sujet est comme pétrifié dans la position où il se trouvait. L'anesthésie est complète, aucun signe d'intelligence.

La caractéristique de cet état est l'immobilité.

Le somnambulisme. Les yeux sont dans un état variable, le sujet paraît dormir. De simples attouchements, un souffle léger le long d'un membre, suffisent pour provoquer la rigidité du membre.

La suggestibilité est le caractère fondamental de cet état.

L'état cataleptique est une sorte d'impasse qui n'existe pas toujours entre l'état léthargique et l'état somnambulique, et qui ne se montre pas entre ce dernier état et le retour à la léthargie.

L'état somnambulique présente trois degrés :

1° Appelé veille somnambulique ; légère passivité avec diminution de la volonté et augmentation de la suggestibilité ;

2° La personnalité seconde commence à se substituer à la normale. Engourdissement de la conscience, de la mémoire. La sensibilité diminue.

3° Anesthésie complète. Disparition de la conscience, de la mémoire. Aptitude à rigidité musculaire spéciale.

Après avoir décrit ces trois états et les trois degrés du somnambulisme, le docteur Joire signale deux autres états, distincts des premiers et qu'il nomme : l'état médianique passif ou induel, et l'état médianique actif ou inducteur.

Pour le premier état, il y aurait conservation variable des facultés, de la conscience, de la mémoire, mais surtout augmentation de la sensibilité des sens pour tout ce qui vient de l'opérateur,

(1) Paris, Vigot frères, éd., 1908. — Prix : 4 fr.



avec diminution corespondante de cette sensibilité pour les autres compressions venues du dehors.

Aussi serait-ce dans cet état que se produisent le mieux les phénomènes de transmission de la pensée, et de la suggestion mentale.

Comme expériences on peut, dans cet état, agir sur le sujet sans le toucher, et par simple action mentale le déplacer, l'attirer, le repousser, lui faire en un mot exécuter tel ou tel mouvement par un ordre simplement pensé.

Le docteur Joire dit que pour la bonne réussite de cette expérience, il faut une température élevée, un temps clair et calme. Le temps froid, humide et venteux paraît défavorable.

L'état médianique actif ou inducteur seront beaucoup plus rares, et ne se rencontreront que chez les grands névropathes et les hystériques.

On constate dans cet état une hyperesthésie générale très prononcée avec une grande sensibilité à la lumière.

Il se manifeste soit à la suite de l'état somnambulique, soit à la suite de l'état médio-passif.

Alors que dans l'état médio-passif le sujet subit les influences venues de l'extérieur, dans l'état actif c'est lui-même au contraire qui influencerait les êtres et les objets qui l'entourent.

Cet état ressemble, par la plupart des phénomènes qu'il produit à l'état dit de trance, dans lequel tombent les médiums, en dehors de toute influence d'un hypnotiseur, et par une sorte d'auto-suggestion.

Méthode du docteur Joire : Pour réaliser ces expériences de suggestion mentale il bande les yeux à ses sujets, choisis dans un milieu instruit et sain; il les fait mettre debout bien relâchés. Après quelques passes à la tête, le sujet perd facilement l'équilibre; dans ces conditions il est attiré ou repoussé à distance par suggestion mentale. Par exemple, on dessine une raie courbée sur le parquet et le sujet la suit les yeux bandés pendant que l'opérateur dirige ses mouvements par suggestion mentale.

Les expériences du docteur Joire ont été faites sur ses élèves, sujets normaux, habitués aux travaux intellectuels.

M. le docteur Le Menant des Chesnais fait une citation à ce sujet : Un étudiant sceptique prévenu contre l'auto-suggestion réussit parfaitement. Le docteur Joire lui fit écarter le bras gauche du corps et exécuter divers mouvements par suggestion mentale. Il obéit à cette suggestion malgré la résistance que son incrédulité créait.

Ces expériences furent répétées sur différents sujets presque toujours avec succès. Ils ont tous éprouvé les mêmes sensations et les ont décrites dans les mêmes termes. Leur état est un apparent état de veille où le sujet se trouve isolé des choses extérieures.

Il se produit une sorte de trouble dans la répartition de l'influx nerveux, analogue à celui que présentent les hystériques.

Le docteur Le Menant des Chesnais propose d'instituer un groupe d'études pour répéter ces intéressantes expériences.

M. le *Secrétaire général* remercie le Président de l'intéressante analyse de l'ouvrage du docteur Joire, et on décide de tenter les expériences de suggestion mentale dans le groupe s'occupant de la transmission de la pensée.

Après quelques remarques de MM. les docteurs Allain et Demonchy, la séance est levée à 11 h. 30.

A propos des photographies de la pensée.

Alais (Gard), 29 mai 1908.

En examinant les reproductions des photographies de la pensée (1er mai 1908, p. 140 et suiv. du ch. II), je constate que celle-ci agit d'une façon très différente sur la plaque dans les quelques cas examinés.

Tantôt, en effet, elle agit en attaquant le gélatino-bromure dans les parties correspondantes aux images mentales; tantôt en laissant ces parties parfaitement inattaquées, et agissant au contraire sur toutes les autres portions de la plaque.

Le premier cas est visible dans la photographie de la bouteille et de l'aigle; le second cas, dans la photographie de la canne, et dans le triangle dont il est question page 143; celui-ci est vu cependant mentalement brillant sur un point noir. La plaque aurait dû présenter, semble-t-il, un triangle *noir* sur fond blanc.

Quant à la photographie de la tête obtenue à Périgueux, le fait que la boîte de plaques est restée en la possession du médium, lui enlève absolument toute valeur. Il est tellement facile d'extraire une plaque, de l'impressionner, de la remettre en place dans la boîte en recollant la bande, que je suis surpris qu'on ait tenu compte de cette expérience. On a pu dessiner cette tête sur une feuille de papier noir, et la photographier : le cliché ne peut rien déceler de la fraude, car lui est très exact.

Si dans des expériences analogues, le médium déclare qu'il ne peut réussir qu'en conservant la boîte de plaques (ce qui pourrait être vrai), je ne vois pas le moyen de prévenir la fraude.

PAUL FRANCEZON,
Membre de la Société universelle d'études psychiques.



Une séance de matérialisation avec Miller

Le médium Miller vient de donner quelques séances à Paris. Celle dont on va lire le récit a été la première, si on ne tient pas compte d'une qui a complétement raté. Dans cette séance il n'y a pas eu de contrôle proprement dit ; le compte rendu ne consiste que dans une simple énumération des faits. Aussi, nous ne publions ce récit que comme un document de nature à intéresser les personnes ne connaissant pas encore les phénomènes qui se déroulent avec le médium Miller ; la personnalité du rapporteur ne peut d'ailleurs qu'augmenter singulièrement l'intérêt qui se rattache aux faits qu'il expose. Le médium Miller a donné ensuite une séance dans laquelle un certain contrôle a été appliqué, et qui a néanmoins parfaitement réussi ; nous en parlerons dans notre prochain numéro.

Elle a eu lieu, le 18 juin 1908, entre huit heures et demie et dix heures du soir, dans une très modeste maison de l'impasse Geoffroy, au boulevard des Batignolles, à Paris, devant une douzaine de personnes seulement, parmi lesquelles se trouvaient MM. le docteur Chazarain, le docteur Dusart, Letort, Gabriel Delanne, Léon Denis et Alfred Bénezech, pasteur à Montauban. Le médium était Miller, venu de San-Francisco, et déjà célèbre en Amérique. Le local était une petite salle à manger fort ordinaire où Miller venait pour la première fois et où il est arrivé, après tous les invités, entièrement vêtu de noir, avec un petit veston. Le cabinet est formé par une simple tringle en fer fixée à l'un des angles de la salle; sur cette tringle courent des anneaux auxquels sont suspendus les deux rideaux noirs.

M. Miller, grand et gros, s'asseoit à côté du rideau, à droite, sur une chaise cannée, ayant à sa gauche M. Gabriel Delanne tandis que le docteur Dusart se trouve à la gauche du rideau.

On s'occupe d'abord de régler la lumière qui vient d'une petite lampe placée dans un angle de la salle et recouverte d'une feuille de papier.

M. Miller est en dehors du cabinet. Il est parfaitement éveillé, il cause et, plus d'une fois, quand un phénomène curieux se produit, il le signale lui-même avec une sorte d'étonnement, pendant la première partie de la séance. La seconde partie est caractérisée par l'état de trance. C'est alors qu'il entre dans le cabinet et que les phénomènes s'accentuent fortement.

Voici marquées par des chiffres les diverses péripéties de cette séance que nous nous bornons à enregistrer séchement, sans aucun commentaire.

Première partie

1. — On entend Betsy, l'esprit guide du médium, parler anglais dans le cabinet. Elle donne, d'une voix faible et chuchotée, des indications sur la quantité de lumière qui est nécessaire. Cette opération prend quelques instants.

2. — Intervalle de dix minutes environ pendant lequel aucun phénomène ne se produit.

3. — On voit apparaître une forme indécise, nuageuse qui prononce indistinctement un nom qu'on ne parvient pas à préciser.

4. — Autre apparition, celle d'une forme qui, d'une voix presque éteinte se donne le nom de Marie Marchand, deviné plutôt que perçu. Cette forme est encadrée par les rideaux. On lui demande si cette apparition a lieu pour l'un des assistants. Il est répondu par trois coups frappés dans l'intérieur du cabinet qui signifient oui. La forme ajoute que c'est pour une dame en deuil présente à la séance. Elle a une taille moyenne. Elle se donne le nom de Marie Boissard ? On entend mal.

5. — Apparition d'une nouvelle forme qui se donne le nom de Betsy. Cette fois, elle parle en français et dit assez distinctement : « Je suis contente de voir toute cette société. » Elle est près du docteur Dusart, à gauche du rideau, tandis que Miller est à droite.

6. — Apparition d'une forme vague qui se donne le nom d'Adèle Dusart. C'est la mère du docteur. Elle est près de son fils.

7. — Autre forme. On croit entendre le nom de Benoit George. On demande si c'est bien cela. La forme répond : non. Elle est encadrée dans le rideau. La dame en deuil dit: « Est-ce George Dénoë, le cousin de mon mari ? » On entend dans le cabinet une série de coups précipités qui expriment la satisfaction.

8. — Au haut du rideau qui a 2 m. 30 et à gauche, tandis que Miller est assis à droite, touché par M. Gabriel Delanne, on voit apparaître un petit nuage blanchâtre qui descend lentement jusqu'à terre. M. Miller est à un mètre et demi environ de lui. Quand le nuage affleure le sol, il s'allonge en la forme d'une colonne. Puis, le fantôme

vaporeux chuchote ces mots : « Bonne maman, je suis heureuse de vous voir. » On est fort impressionné par cette apparition de Mme Nœggerath morte depuis peu de temps. La forme s'est avancée à un mètre environ des rideaux. M. Delanne la voit de sa place faire écran sur le docteur Dusart qui était assis devant la porte de la pièce voisine que la lumière de la rue éclaire faiblement, les stores étant baissés. Il y a donc eu matérialisation.

9. — M. Miller signale l'apparition d'un bras qui fait un mouvement circulaire. La main est grande et longue. A deux mètres au moins du cabinet et de Miller, elle touche M. Denis, M. Bénezech, Mme Bénezech, Mme Monroc.

10. — Betsy parle dans l'intérieur du cabinet. Elle demande qu'on examine bien celui-ci. On allume une bougie et on la donne à M. le pasteur Alfred Bénezech qui constate, après avoir tout minutieusement inspecté, le cabinet et les rideaux de la fenêtre, fixés au mur par des clous, pour la circonstance, qu'il n'y a rien, absolument rien de suspect.

Deuxième partie.

1. — C'est alors que M. Miller sanglé dans son petit veston noir bien boutonné, entre dans le cabinet et s'asseoit sur une chaise cannée. M. Delanne lui demande s'il peut s'approcher du cabinet. Miller lui répond affirmativement à l'intérieur.

2. — On entend Betsy parler au médium. Elle dit que les conditions sont meilleures que dans une séance précédente. Elle demande un chant. On chante le *God save the King*.

3. — Le rideau s'agite. MM. Dusart et Delanne, placés à côté de lui, l'un à gauche, l'autre à droite, constatent qu'il se gonfle considérablement. On entonne un autre chant.

4.— Un parfum, qu'il est assez difficile de caractériser et qui rappelle un peu l'eau de Cologne, se répand dans la salle.

5. — M. Delanne signale un vif courant d'air qui est senti par d'autres personnes.

6. Le parfum et le courant d'air augmentent d'intensité. Le docteur Dusart dit en plaisantant : « Cela ferait soulever mes cheveux. »

7. — Betsy dit : « Je suis très contente. » Le rideau se gonfle toujours.

8. — Une boule nuageuse et grisâtre descend le long du rideau. Betsy dit, de l'intérieur, de parler. On cause.

9. — Betsy parle aussi.

10. — La boule continue de descendre lentement. Quand elle touche le sol, elle se développe. Elle s'avance dans l'espace vide entre les rideaux et les assistants, à un mètre environ du rideau. C'est Bonne-Maman. La forme est plus nettement dessinée que la première fois. Elle dit : « Je suis heureuse de vous voir tous. Quel plaisir ! Quel bonheur ! J'aime encore plus Miller maintenant que je suis dans l'au-delà. Je serai avec vous tous pour vous donner des preuves. » La voix est entendue distinctement. Puis le fantôme dont on ne distingue pas bien les traits, s'abaisse, en parlant toujours, mais avec une intonation qui diminue de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans le sol, sous les yeux des assistants.

11 — On entend un cri rauque dans le cabinet. C'est le cri de l'Indien, disent ceux qui ont assisté à d'autres séances.

12. — Betsy, de l'intérieur du cabinet, demande plus de lumière. Elle se montre et dit en anglais qu'elle est heureuse de nous voir tous. Puis, elle s'exprime en français et dit : « Il y aura une séance avec le contrôle parfait chez Mme Noeggerath, quand l'état de médium le permettra et quand nous aurons réuni les conditions voulues. On pourra inviter qui l'on voudra. »

13. — On voit apparaître simultanément deux formes : Betsy et le docteur Benton.

14. — Le docteur Benton est seul. Il parle en anglais élégant, distingué, bien différent de celui que parle le médium. Il dit en substance qu'il faut attendre que les conditions soient réunies pour donner de grandes séances de contrôle, qu'il faut avoir de la patience, qu'on aura d'abord des séances plus intimes, pour arriver ensuite à des séances susceptibles de convaincre les plus sceptiques, etc. Il eut ensuite un mot affectueux à Delanne, Denis, Dusart, Letort, etc.

15. — Betsy, de l'intérieur du cabinet, demande si tous les assistants ont vu les deux formes en même temps. On répond : oui.

16. — Le cri rauque de l'Indien se fait entendre dans le cabinet.

17. — Une forme bien dessinée apparaît et dit : « Je suis Béranger. Je suis très heureux de vous voir. C'est la première fois que je me matérialise. » Elle est grande et mince. Elle agite, sous la draperie blanche, ses bras dans un mouvement de va et vient.

18. — La forme d'Angèle Marchand se montre. La mère, Mme Priet, demande si elle peut embrasser sa fille. La forme répond négativement. Elle s'avance vers M. Bénezech et lui montre sa main droite, petite et délicate, ainsi que le bras. Mme Bénezech a touché le vêtement blanc qui lui a fait l'impression de tulle.

19. — Vient ensuite la forme qui se donne le nom de Lillie Roberts. Elle dit : « Je suis très heu-



reuse de vous voir », en anglais. Elle a une belle stature. Le bras est admirablement moulé, la main est magnifique. Elle touche M. Bénezech délicatement sur le sommet de la tête. Elle pose une main sur la joue du docteur Dusart et l'embrasse sur le front. Le baiser est entendu par plusieurs personnes. Le docteur Dusart fait, à haute voix, cette réflexion que Miller a des moustaches et qu'il n'a pas eu du tout l'impression d'un contact de moustaches.

20. — On entend, dans l'intérieur du cabinet, le bruit d'assiettes fixées au mur par des clous. Betsy demande plus de lumière.

21. — On voit apparaître alors une forme nouvelle. Elle est enveloppée comme les autres d'une draperie blanche. Elle a la tête comme serrée dans un mouchoir blanc. Elle a un relief saisissant. Elle est grande et mince, mais le visage est indistinct. Elle s'avance vers M. et Mme Bénezech et dit avec une netteté émouvante : « Papa et maman. » Madame Bénezech, d'une voix étranglée par l'émotion, s'écrie : « C'est toi, George ! »

M. Bénezech dit : « C'est toi, mon fils. » Le fantôme se penche vers le père et la mère d'une manière très significative, comme s'il faisait effort pour les toucher, sans pouvoir arriver jusqu'à eux, et dit d'une voix sourde et très distincte : « Je suis heureux ! » Puis il rentre dans la fente des rideaux du cabinet, il s'affaisse et s'évanouit. Tous les assistants, fortement impressionnés par cette scène poignante, versent des larmes.

22. — Nouvelle forme plus petite. Elle dit : « Georgette ». C'est la sœur de Mme Bénezech morte depuis longtemps.

23. — Apparition de Betsy. On lui pose plusieurs questions. Elle dit que la tête de George a été enveloppée pour maintenir la solidité, parce que c'était une première matérialisation.

24. — Betsy demande un chant en français, sans quoi on ne pourra rien obtenir. On chante : *Frère Jacques*.

25. — Betsy dit, après le chant, qu'elle va essayer de chanter elle-même. Elle dit ensuite : « La séance a été pour M. Bénezech. » M. Bénezech dit : « Est-ce bien possible ? Etait-ce réellement George ? Le bonheur serait si grand que je n'ose pas y croire. C'était pourtant sa taille ! » Betsy répond : « Un jour, vous comprendrez votre bonheur. Vous aurez d'autres preuves. Ceci n'est rien. » Betsy met ensuite une de ses mains sur la tête du docteur Dusart et éclate de rire. Elle demande plus de lumière et on distingue bien son visage de négresse encadré dans la draperie blanche.

26. — On chante *Far Way*, Betsy chante aussi à très haute voix.

27. — Elle dit : *Good night*. Instantanément, le médium est projeté hors du rideau, avec son veston toujours boutonné, encore endormi. Il reste debout, un grand moment, se frottant parfois les yeux, et achevant de se réveiller. Tous les assistants ont pu constater qu'il n'est plus rentré dans le cabinet.

Ajoutons, pour terminer, que Miller, toujours désintéressé, quoique dans une condition humble, ne reçoit aucune rétribution.

ALFRED BÉNEZECH.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Le Rapport de l'archiprêtre de Remiremont sur les « grêlons-médaillons ».

M. J. Vuillemin, archiprêtre de Remiremont, vient de publier son rapport officiel sur le bizarre événement des « grêlons-médaillons », dont nous nous sommes occupés déjà dans nos livraisons de janvier et d'avril dernier. Ce rapport est adressé à S. G. Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, dont il porte l'*imprimatur*. Nous le reproduisons ici, pour clore l'argument, en retranchant par brièveté l'introduction et les considérations finales.

Récit historique de l'orage et de la grêle du 26 mai 1907.

Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis le couronnement de Notre-Dame du Trésor par Votre Grandeur, au nom de Notre Saint-Père le Pape Pie X.

Nous étions au soir du dimanche de la Très Sainte Trinité. La journée avait été belle et chaude, mais rien ne faisait prévoir un orage. Tout à coup nous entendons souffler en tempête le vent du sud-est qui chasse devant lui et qui amoncelle rapidement sur la ville et sur la banlieue la plus proche des nuages sombres et menaçants. A 5 h. et demie l'orage éclate avec violence. C'était l'heure où le dimanche précédent se chantaient,

sous la présidence de Votre Grandeur, les premières vêpres du Couronnement. C'était l'heure aussi où aurait dû avoir lieu le lendemain, si elle n'avait pas été interdite, la grande procession à l'intérieur de la ville.

A la pluie qui tombe d'abord avec abondance succède une grêle ordinaire, suivie bientôt d'une seconde grêle plus grosse que la première. Elle massacre les vérandas, brise les carreaux, mais, chose singulière ! elle respecte les légumes et les fleurs des jardins. L'orage enfin se termine pas une troisième grêle, dont les grêlons sont extraordinaires par leur grosseur, leur forme et leur manière de tomber. Beaucoup ont la grosseur d'un œuf de poule; ils sont ovoïdes et plats sur une de leurs faces; ils tombent lentement, lourdement et à distance les uns des autres.

A 6 heures un quart l'orage était terminé et le ciel reprenait sa sérénité.

Bientôt on chuchote en ville une rumeur étrange : « *Notre-Dame du Trésor*, disait-on, *a eu sa procession !... Notre-Dame du Trésor était sur les grêlons!...* » Accueillie avec scepticisme par les uns, avec grande réserve par les autres, la grande nouvelle laisse d'abord l'âme de la paroisse froide et indifférente ; seuls les heureux témoins de l'événement en restent étonnés et ravis.

Le lendemain matin, 27 mai, la rumeur de la veille prend de la consistance. Elle se précise ; on cite des noms. C'est alors seulement que nous apprenons, mes vicaires et moi, ce qui se dit en ville. Je me renseigne aussitôt près des personnes qui ont constaté elles-mêmes la présence de l'image de Notre-Dame du Trésor sur les grêlons qu'elles ont vus et examinés.

Les renseignements que j'ai recueillis ce jour-là et les jours suivants étaient si précis, si concordants qu'il était de mon devoir de les communiquer à Votre Grandeur. Vous avez jugé, Monseigneur, qu'une enquête sérieuse s'imposait, et vous l'avez prescrite par votre lettre en date du 17 juin.

Je l'ai annoncée à mes paroissiens en prévenant ceux d'entre eux qui auraient des renseignements à me donner de vouloir bien venir au presbytère. Pendant plusieurs semaines j'ai donc vu et interrogé à part bon nombre de témoins, en leur faisant remarquer la gravité et l'importance de leurs dépositions.

Menée, je crois, avec toute la rigueur que demandait l'importance de son objet, l'enquête a été close le 10 juillet dans une séance présidée par Votre Grandeur accompagnée de M. le chanoine Chichy, vicaire général de M. le curé de Saint-Étienne et du clergé de la ville.

Le dossier complet des dépositions signées sous la foi du serment représente un total de :

Cent-sept témoins.

Il se répartissent ainsi :

REMIREMONT	Hommes	16	48
	Femmes	25	
	Enfants	6	
SAINT-ÉTIENNE	Hommes	15	48
	Femmes	32	
	Enfants	1	
SAINT-NABORD	Hommes	1	11
	Femmes	6	
	Enfants	4	
Récapitulation	Hommes	32	107
	Femmes	64	
	Enfants	11	

Ici, cesse le récit historique de l'orage du 26 mai, des grêlons qui l'ont accompagné et de l'enquête qui l'a suivi. Il nous laisse en face du témoignage de plus de *cent personnes* qui, sous la foi du serment, affirment avoir vu l'image de Notre-Dame du Trésor dans les grêlons qu'ils ont eus entre les mains et sous les yeux.

Que faut-il penser de leurs constatations ? L'empreinte de la Madone était-elle dans leur imagination seulement, ou en réalité sur les grêlons nommés grêlons-médailles, parce qu'ils portaient, comme les médailles du Couronnement, l'image de Notre-Dame du Trésor?

Authenticité des grêlons-médailles.

Cette question a une importance capitale : là est le nœud de l'enquête. Elle devait donc porter surtout son contrôle sur la valeur des constatations, de manière à écarter l'*illusion* et la *suggestion* et à mettre ainsi, dans un relief saisissant, l'authenticité de nos grêlons.

En voici les résultats :

1° Les constatations ont été simultanées, concordantes et précises.

Elles ont eu lieu en même temps, le même jour et à la même heure, vers 6 heures du soir, sans que l'on puisse dire quelle a été la première.

Elles sont concordantes : toutes affirment la présence de l'image de Notre-Dame du Trésor sur les grêlons. Les divergences qu'elles présentent ne portent que sur des détails et sont imputables à l'état des grêlons au moment où se sont faites les constatations.

Elles sont enfin d'une précision remarquable. Ce n'est pas une forme vague que les témoins ont vue, mais une effigie absolument nette, minutieusement détaillée et rigoureusement conforme à la médaille frappée en souvenir du Couronnement.

2° Les constatations ont eu lieu à plus de vingt endroits différents, éloignés les uns des autres de plusieurs centaines de mètres, et même de plus d'un kilomètre, comme Saint-Étienne, Moulins, commune de Saint-Nabord.

3° Elles se produisent à peu près toutes de la même manière. La curiosité les provoque et, à chaque endroit, le premier témoin du fait extraordinaire en est tellement stupéfait d'abord, puis ravi, qu'il s'empresse d'en faire part à son entourage, soit pour lui faire partager sa joie, soit pour s'assurer qu'il ne s'est pas trompé, de sorte que dans chaque centre de constatations il y a de *deux* à *neuf* témoins qui se contrôlent eux-mêmes.

Plusieurs ajoutent à ce contrôle la confrontation des médailles qu'ils portent sur eux avec celle des grêlons: leur similitude est parfaite. En même temps, ils écartent les grêlons sur lesquels ils ne voient rien : tous, en effet, n'avaient pas l'image de la Madone.

4° Les constatations ont enfin pour résultat de pro-

duire immédiatement, dans l'âme des témoins, une conviction intime, profonde et indestructible.

Vous avez entendu, Monseigneur, quelques dépositions et Votre Grandeur sait avec quelle chaleur de conviction elles ont été faites : « Je donnerais tous mes membres », disait l'un, et « jusqu'à la dernière goutte de mon sang », disait un autre, plutôt que de dire que Notre-Dame du Trésor n'était pas sur les grêlons et que je ne l'ai pas vue.

J'ajoute deux faits, car l'exemple sera toujours la voie plus rapide et la plus sûre pour saisir la vérité.

A Saint-Etienne, Mme André, mère de famille, était chez elle pendant l'orage de la Trinité. Son mari, instituteur en retraite, était absent : il assistait à une séance de patronage. Poussée par une curiosité bien légitime, elle ramasse quelques grêlons qui la frappent le plus par leur grosseur et par leur forme. La voilà saisie et profondément émue : C'est l'image de Notre-Dame du Trésor qu'elle voit d'une façon très distincte.

En bonne épouse, elle pense immédiatement à son mari qui doit revenir à la maison dans quelques instants, et au lieu de jouir en égoïste du spectacle touchant et extraordinaire qu'elle a sous les yeux, elle cherche le moyen de retarder la fonte de ses précieux grêlons.

Elle y réussit. De retour au foyer, son mari les voit et les examine. Il est stupéfait. Sa femme ne s'était pas trompée, il le constate avec joie.

En paroissien bien avisé : « Marie, dit-il alors à l'une de ses filles, il faut porter ces grêlons à M. le curé. »

Celle-ci obéit. L'accueil fut plus que froid. Le pasteur ne voulut d'abord ni rien entendre, ni rien voir. Sur les instances réitérées, très pressantes de sa paroisienne qui lui présente les grêlons, il se résigne enfin à abaisser les yeux. Très étonné de ce qu'il voit, il a recours à ses lunettes pour mieux s'assurer de la réalité de l'image de Notre-Dame du Trésor. L'heureux curé est aujourd'hui l'un des apôtres les plus ardents des grêlons-médailles.

A Remiremont, Alcide Jeangeorge, âgé de 44 ans et Marie-Clarisse Parmentier, son épouse, âgée de 39 ans, avaient loué un lot de terrain dans les jardins ouvriers. Voyant tomber la grêle avec fracas, ils sont désolés en songeant à leurs légumes. L'orage passé, ils s'en vont tristement voir s'il en reste quelque chose Quel n'est pas leur étonnement de voir d'une part que leur jardin n'a pas de mal et d'autre part que les allées sont couvertes de grêlons ! Ils en ramassent quelques-uns : ils y voient l'image de Notre-Dame du trésor bien marquée avec l'enfant Jésus, la couronne et la robe.

En s'en retournant chez eux, ils trouvent sur le bord du canal de l'Est des grêlons bien conservés, ils en ramassent aussi plusieurs où l'image de la Vierge est parfaitement visible.

Mme Jeangeorge a l'idée d'en emporter dans son tablier pour les montrer à des parents qui se trouvent sur leur chemin, au Rang-Sénéchal. On compare aux médailles que l'on a sur soi les grêlons qu'on a sous les yeux : la ressemblance est parfaite.

Voilà deux faits : je pourrais en ajouter d'autres, car ce qui s'est passé dans ces deux centres de constatations s'est reproduit avec quelques légères modifications dans tous les autres.

D'autre part, vous avez lu, Monseigneur, les remarques qui en précèdent le récit. A cette double lumière, le simple bon sens n'est-il pas obligé de reconnaître que dans les constatations faites par les témoins il n'y a aucune place ni à l'*illusion* ni à la ***suggestion***; qu'ils ont vu en réalité ce qu'ils affirment; que le nom de *Grêlons-Médailles* est pleinement justifié.

La science, d'ailleurs, ne fait pas d'objections. D'après les données de l'enquête, elle admet ce qu'elle appelle la *matérialité du fait*, c'est-à-dire la présence de l'image Notre-Dame du Trésor sur la glace ou l'authenticité des grêlons-médailles.

Qui maintenant a frappé ces médailles extraordinaires ?

Explication et conclusion

J'ai consulté des professeurs de sciences dans plusieurs Universités. Ils sont d'accord pour affirmer que la solution de la question de fait, d'après les données ou les constatations des témoins, exclut l'intervention des causes naturelles et exige l'intervention d'une cause surnaturelle.

La question de fait était résolue, m'écrit M. Pierre Duhem, *correspondant de l'Institut de France, Professeur de Physique théorique à la Faculté des Sciences de l'Université de Bordeaux*, le bon sens affirme alors que ce fait ne peut s'être produit en dehors de l'intervention d'une volonté intelligente.

Il écarte l'hypothèse d'une cause aveugle ou mécanique. De même qu'une médaille ordinaire suppose une volonté et une intelligence qui en ont dessiné et produit l'empreinte, de façon à en faire le portrait du sujet qu'elle représente, sans qu'on puisse le confondre avec un autre, ainsi le Grêlon-Médaille étant, comme on l'a démontré plus haut, non une forme vague, mais un portrait parfaitement ressemblant de notre Madone, suppose une cause intelligente et non une cause mécanique.

« Une cause mécanique, déclare M. Pierre Duhem, est dénuée d'intelligence. Or, une telle cause peut bien produire des figures arrondies, simples, comme les grêlons ordinaires, ou irrégulièrement tourmentées ; elle peut encore produire des formes géométriquement régulières, comme les associations qui composent les fleurs hexagonales de la neige : mais elle ne saurait produire l'assemblage compliqué et *intentionnel* de lignes qui peut seul donner l'image détaillée d'une forme humaine. »

Les grêlons-médailles n'ont pu être frappés sans l'intervention d'une *volonté intelligente*.

Quelle est cette volonté ? est-elle humaine ? est-elle diabolique ? est-elle divine ?

La science et le bon sens s'accordent également pour écarter l'hypothèse d'une cause humaine ou d'une supercherie. On pourrait la formuler ainsi : « Un dupeur n'a-t-il pas pu deviner l'orage (que rien ne faisait prévoir), frapper des médailles de glace à l'effigie de



Notre-Dame du Trésor et les faire tomber sur la foule ou les mêler aux grêlons tombés au même moment à Remiremont, à Saint-Étienne et à Saint-Nabord.

Formuler la question, c'est évidemment la résoudre. Dans les conditions où il aurait dû se produire, le fait de ce dupeur aurait été un événement plus extraordinaire que celui des grêlons-médailles...

J. VUILLEMIN,
Vicaire général honoraire,
archiprêtre de Remiremont.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Le Congrès spiritualiste de Paris.

Pour le gros public, le Congrès spiritualiste qui a eu lieu, les jours derniers à Paris, a eu au moins ceci de remarquable, que la presse française s'en est occupée d'une façon assez étendue et régulière, contrairement à ce qu'elle était habituée à faire jusqu'ici. C'est là un symptôme qui ne doit pas être négligé. Nous serions bien aises de pouvoir ajouter que les journalistes ont tous montré autant de compétence que de bonne volonté; malheureusement on tombait à tous moments en des bévues dont nous nous bornerons à présenter à nos lecteurs le suivant échantillon, tiré du *Messidor* du 6 juin : « Les spiritualistes... se distinguent des spirites de *l'Echo du Merveilleux* en ce qu'ils affirment que sur cent apparitions d'esprits, quatre-vingt-dix-neuf sont fausses. »

Il faut dire que l'organisateur du Congrès n'a rien négligé de ce qui était propre à frapper l'imagination de messieurs les reporters et du public. Papus avait soin de distraire son auditoire en lui montrant successivement « l'épée qui a servi à Eliphas Levi pour faire la fameuse évocation d'Appollonius de Thiane », la « baguette magique en verre dont se servait Mesmer autour des baquets », etc.; puis il a produit Mérovak, « l'homme des cathédrales », P. Buisson, « le roi des camelots », etc. ; il a promené les congressistes en Paris pour leur faire visiter « les principaux monuments symboliques de Paris », les a fait assister à des spectacles cinématographiques, et ainsi de suite.

Parmi les communications faites au Congrès, il y en a eu quelques-unes de réellement intéressantes à des points de vue différents. Tel, par exemple, le récit fait par M. Durville, de ses expériences sur les fantômes des vivants, que nous reproduirons dans notre prochain numéro ; tel aussi le petit discours lu par la dame connue sous le pseudonyme de Charles d'Orino. L'attitude de cette dame qui, très riche et occupant une situation sociale élevée, n'a pas craint d'affronter les préjugés en prenant la parole à ce Congrès, comme elle le faisait dernièrement devant un public d'ouvriers, pour la plupart assez mal disposés a priori contre ces doctrines, dans une salle populaire du quartier de Ménilmontant, n'attire pas seulement l'attention, mais impose le respect dû au dévouement et à la sincérité des convictions.

Mais pour ceux qui suivent le mouvement néo-spiritualiste, le Congrès avait réellement quelque chose de plus intéressant et de plus significatif.

Cette épithète de « spiritualiste », qui en Angleterre, en Amérique, sert à désigner les spirites, vient d'être adoptée, depuis quelque temps déjà, en France et ailleurs, par l'école ésotérique occidentale, déjà connue chez nous sous le nom d'Occultisme. Le Congrès qui s'est tenu à Paris du 7 au 10 juin a donc été un Congrès essentiellement occultiste et une manifestation d'une branche de la maçonnerie internationale. On sait que, depuis une vingtaine d'années, la maçonnerie française du Grand-Orient a mis de côté le « Grand Architecte de l'Univers», s'adonnant, dit Papus, à un « matérialisme vulgaire » dans lequel elle est entretenue « par des politiciens sceptiques et sensuels ». Une réaction assez insignifiante encore est en train de s'opérer contre cette innovation maçonnique, surtout au milieu des loges swedenborgiennes, martinistes, etc., qui suivent des idées mystiques, se disent dépositaires de la sapience qui leur a été transmise des époques les plus éloignées dans l'ombre des temples par les prêtres et les grands Initiés. Comme ont répété hier encore les porte-voix de l'occultisme : Papus, Phaneg et bien d'autres, ces loges se proclament chrétiennes et fondent particulièrement leurs croyances sur la Bible, tout en se proclamant anticléricales. Pour eux, tout ce que l'on « découvre » aujourd'hui dans le domaine des sciences psychiques était connu par

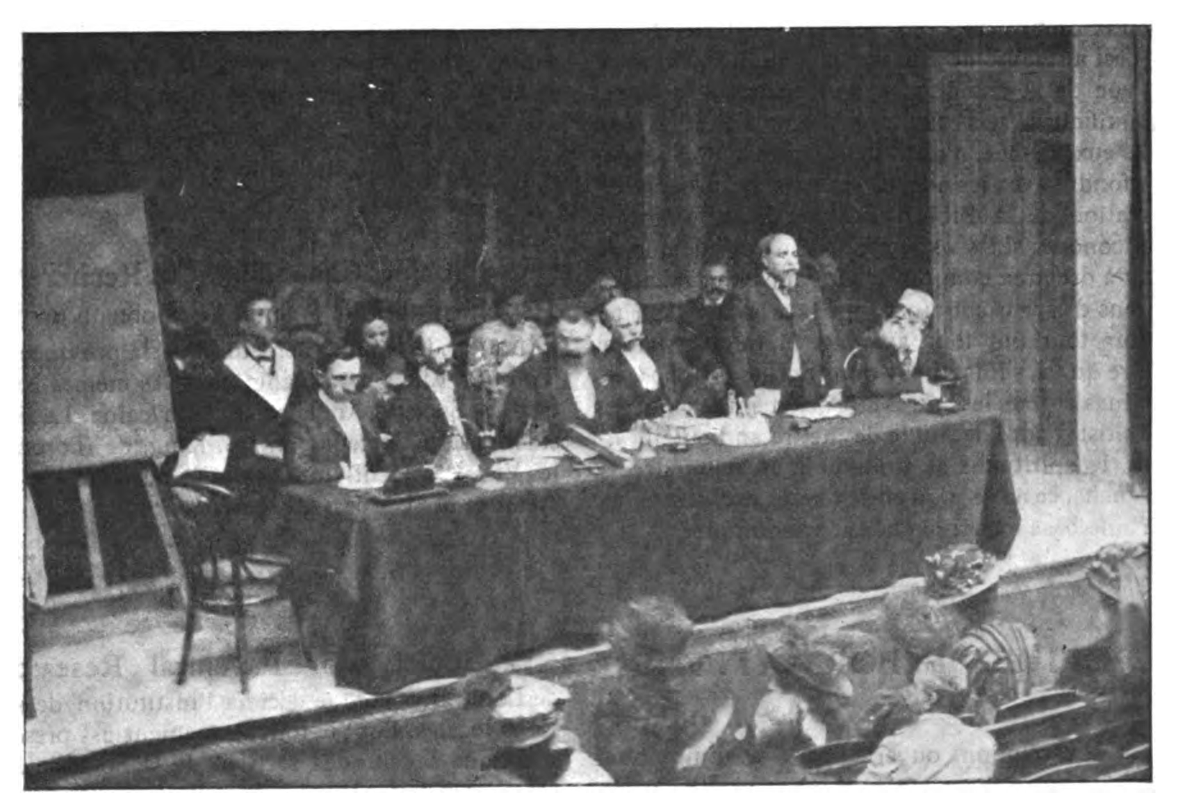


les adeptes de la mystérieuse doctrine qu'ils ont reçue en héritage de leurs ancêtres.

Mais ces gens-là sentent parfaitement que les temps nouveaux, dans lesquels la science a pris tant d'importance, leur imposent de baser leur doctrine sur des faits contrôlables et scientifiques ; c'est pourquoi ils acceptent, dans une certaine mesure, le résultat des expériences des savants qui se sont occupés de ces recherches.

Mais comme ces loges ne pourraient constituer leur temple de la rue du Cardinal-Lemoine, munis chacun de leurs insignes.

Etant donné ce qui précède, il n'est pas surprenant que dans le Congrès il ait été beaucoup question d'alliance, de confédération entre occultistes, théosophes, spirites, etc. M. Delanne, qui est peut-être par son talent et la sympathie personnelle qu'il inspire le représentant le plus autorisé du spiritisme kardéciste, s'est montré ouvertement favorable à ces projets d'alliance. Il ne faudrait



DACE VEUX PAPUS TÉDER PHANEG

Du *Monde Illustré*.

que les cadres d'une armée et non pas l'armée elle-même, elles ont imaginé de s'appuyer aux masses des spirites qui augmentent sans cesse de nombre. Et en leur qualité de chrétiens dissidents, ils sont même parvenus à attirer dans leur orbite une petite fraction des catholiques modernistes, et dans le Congrès dont nous nous occupons, on a pu voir élever à la dignité de président honoraire M. Albert Jounet, connu pour quelques volumes de poèmes ésotériques et qui publie depuis plusieurs années une petite revue intitulée : *Résurrection, revue catholique d'avant-garde.* M. Jounet prit donc la parole dans une séance du Congrès, en développant ses idées.

Mais en même temps qu'ils siégeaient dans leur Congrès, ces maçons spiritualistes se réunissaient en des tenues blanches et des tenues noires dans

toutefois pas s'y méprendre, et tomber imprudemment dans une aventure qui pourrait causer du tort au développement de nos idées.

Les occultistes s'intitulent spiritualistes, mais en quoi sont-ils plus spiritualistes que les chrétiens, les bouddhistes ou les musulmans (1)? Toutes les religions existantes se fondent sur un élément double : d'un côté sur la tradition, qui revêt parfois la forme de dogmes, de l'autre côté sur certains faits de nature expérimentale. Tel est aussi le cas des occultistes ; on ne voit vraiment pas en quoi la différente interprétation de la Bible et la différence des traditions doivent les rendre plus scientifiques que les adeptes des autres religions.

(1) Les spirites anglo-américains appellent leurs croyances « Nouveau Spiritualisme » ; le mot « spiritualiste », par lequel ils sont souvent désignés, n'est qu'une abréviation.



Donc, ou les spiritualistes qui sont devenus tels en se basant uniquement sur des déductions scientifiques, voudront se distinguer de ceux qui fondent au moins partiellement leurs doctrines sur des traditions, et alors ils n'auront pas plus de raisons de se lier aux occultistes qu'ils ne l'ont de se lier aux chrétiens exotériques, aux musulmans, etc.; ou bien ils estiment pouvoir s'allier avec les spiritualistes qui fondent leurs croyances sur des traditions — et en ce cas ils ne devront pas moins s'allier aux adeptes des autres religions qu'aux occultistes.

Ceci au point de vue de la logique. Au point de vue de la tactique, les spiritualistes purement scientifiques, tels que prétendent l'être les spirites eux-mêmes, n'ont aucun intérêt à se laisser confondre avec les adeptes de telle ou telle interprétation de la Bible, ou d'une autre tradition quelconque; si les « spiritualistes » ont quelque intérêt à déclarer, comme l'a fait Papus, que 99 apparitions d'esprits sur 100 sont fausses, les spirites à leur tour ont tout avantage à ne pas laisser croire qu'ils s'imaginent dominer les sylphes, les ondines et tous les autres êtres élémentaux que les occultistes ont l'habitude de mettre en bouteilles.

Si le spiritualisme doit un jour reprendre sa revanche, ce ne sera qu'en se tenant *exclusivement* sur une base expérimentale et scientifique.

PETITES INFORMATIONS

La souscription ouverte par M. Emmanuel Vauchez pour favoriser la « **photographie de l'Invisible** » continue de recevoir de nombreuses adhésions; tout dernièrement, un généreux anonyme a donné 10.000 francs, ce qui porte le montant complessif des sommes recueillies à un peu moins de 23.000 francs.

Pour notre part, nous avons encore reçu pour cette souscription, les sommes suivantes :

Mme Noémi Dudoit, Paris,	20 francs.
Mr Th. V. Holbé, Saïgon	10 francs.

Nous avons remis ces sommes, ainsi que les autres qui nous sont parvenues jusqu'ici aux « Annales », à M. le Commandant Darget, trésorier de l'œuvre.

***

Une **Société Canadienne des Recherches Psychiques** a été organisée et a obtenu une autorisation du Gouvernement dans la province de Toronto. Elle a été organisée sur les mêmes bases que les Sociétés Anglaise et Américaine. Le Président est le docteur John S. King, de Toronto; le Vice-Président, Mr Trunam F. Corey; le Secrétaire, Mr Herbert G. Paul.

***

La **Society for Psychical Research**, de Londres, vient de décider l'institution de sections locales, dont le fonctionnement est presque identique à celui des sections de la Société Universelle d'Études Psychiques, de Paris.



Le Gérant : DROUARD.

30-6-08. — Tours, Imp. E. Arrault et Cie



Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

18me Année | 16 Juillet-1er Août 1908 | Nos 14-15

MARCEL MANGIN

« LA PSYCHOLOGIE INCONNUE » DE M. BOIRAC

(*Suite et fin; Voir le dernier numéro*)

Apparente transposition des sens

Ce chapitre est, à mon avis, le plus curieux du livre de M. Boirac. De tous les faits qu'il y a réunis et d'une quantité d'autres observés ailleurs, on serait tenté de conclure qu'il se développe quelquefois chez certains sujets une hyperesthésie extraordinaire du toucher qui leur permet de sentir le relief des lettres imprimées ou manuscrites sur le papier à l'encre ou au crayon. Cette hyperesthésie peut-elle aller jusqu'à permettre de pouvoir décrire une photographie? Le sujet cité à ce propos était un sujet professionnel, Mme V. Elle percevait l'heure marquée par une montre, mais il lui fallait en ce cas envelopper le boîtier dans un mouchoir, sous prétexte que l'or lui brûlait les doigts. Je crois plutôt que, grâce au mouchoir, elle pouvait ouvrir le verre et tâter les aiguilles. Avec les sujets de M. Boirac, il n'est pas question de truc. Mais au début des expériences surtout, il est permis de recourir à l'explication par la transmission de la pensée; c'est le sujet lui-même qui la propose : « Je ne sens rien sous mes doigts, je ne vois rien devant mes yeux; il me vient tout à coup à l'esprit, sans que je sache comment, ni pourquoi, l'idée que ce doit être ceci ou cela. Je supposerais volontiers que c'est vous qui me le suggérez par la pensée. »

Je ne sais pourquoi, à la seconde séance, M. Boirac ne put se rendre compte du rôle qu'il jouait dans le phénomène. A la séance suivante, une troisième personne écrivit une phrase que M. Boirac ne vit pas. Le sujet lut sans difficulté. (Evidemment en promenant ses doigts sur le papier, bien que ce ne soit pas dit (1). Ensuite « un des assistants, prenant un livre sur un meuble, et l'ouvrant au hasard, le mit entre les mains de S. qui commença à déchiffrer la page où le livre avait été ouvert. Personne ne connaissait d'avance le texte qu'il lisait ». Malheureusement pour que l'expérience fût irréprochable, il nous faudrait la certitude que l'image de cette page n'a pu s'imprimer sur la rétine de l'assistant, car on ne répètera jamais assez que les perceptions inconscientes sont celles qui se transmettent le plus facilement. M. Boirac n'examine pas cette possibilité. Croyant à l'authenticité de la lecture de l'heure à travers le verre d'une montre par Mme V, constatant, d'un côté, que Lud. S. n'a pas pu lire un papier recouvert d'un autre papier et d'un autre côté qu'un jour en marchant il réussit à le faire lire avec la main gantée, enfin partisan de l'hypothèse de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité, M. Boirac en arrive naturellement à penser que la vue proprement dite était complètement étrangère à ces phénomènes et qu'il s'agissait positivement de sensations tactiles, mais tactiles à distance. Parmi les expériences destinées à le prouver il y en a qui me laissent encore toujours le même doute : ce sont celles où il n'est pas dit que M. Boirac ignorait le texte à lire, mais il en est une où cette condition est remplie : Le sujet lut plusieurs fois dans l'obscurité des phrases que M. Boirac ignorait. Aux partisans de la transmis-

(1) Cette troisième personne peut avoir été l'agent.



sion mentale il ne reste plus alors qu'à demander si pendant les moments où le gaz était levé le texte n'avait pas pu être entrevu tout à fait inconsciemment par M. Boirac. Et j'ajouterai que je ne vois pas d'extériorisation de la sensibilité dans les expériences de la page 2, 5, 3, puisque le sujet passait ses doigts sur le papier. Ce que je trouve de plus incompréhensible, c'est l'absence d'éducation du sujet et la rapidité de la lecture. Il faudrait tant de temps et de peine à nos facultés normales pour comprendre des sensations de reliefs aussi rapprochés et compliqués, même ces sensations seraient-elles très nettes et intenses ! Aussi M. Boirac aime-t-il mieux croire à une « hyperesthésie cérébrale » qu'à une hyperesthésie périphérique, et il suppose que chez nous tous le tact fournit constamment à notre inconscient une infinité de renseignements que notre conscience ne peut pas utiliser ni même percevoir.

Et il appuie cette supposition sur l'expérience suivante :

M. Boirac est assis sur une chaise et, derrière lui, sur une autre chaise tournée dans le même sens, s'assoit le sujet. « Portant alors mon coude droit en arrière, je dis à S. : « Etendez votre main droite, prenez mon coude, serrez-le bien. » Cela fait, je pris au hasard un journal sur une table, je le déployai sur mes genoux, et passant lentement mes doigts sur le titre je dis à S... « Lisez ! »... A mesure que mes doigts passaient sur un caractère, S. l'épelait ; mais il ne put lire véritablement que quand je recommençai à passer les doigts plus rapidement sur le papier. »

Malgré lui, M. Boirac suppose alors une transmission de pensée. Alors retournant brusquement le journal et fermant les yeux, il promène ses doigts sur la partie supérieure de la quatrième page : S. lut alors : « Eaux minérales » ; mais M. B. dit lui-même qu'il avait eu le temps d'entrevoir cette annonce. Il fait donc glisser ses doigts au-dessous et par côté, le sujet lit : « Voitures automobiles ». Est ce tout à fait suffisant ? A-t-il été tout à fait impossible *aux yeux* de M. Boirac d'entrevoir encore ces mots. Et quand une tierce personne intervient pour guider les doigts de M. Boirac sur des annonces prises au hasard, m'est-il absolument défendu de supposer que c'est cette tierce personne qui devient l'agent de la transmission d'image.

M. Boirac pense que sa subconscience perçoit par le moyen de ses doigts les reliefs des lettres et que par une sorte d'induction, il se développe dans les nerfs tactiles du sujet des courants reproduisant sympathiquement les courants directs du système nerveux de l'opérateur. Je sais bien que l'expérience de Crookes avec une dame médium qu'il ne nomme pas semble confirmer cette manière de voir (1). Telle qu'elle est racontée par Crookes, elle échappe à l'objection de la transmission de la pensée, car le journal où il posa son doigt était *derrière* lui et il n'est pas dit qu'une troisième personne ait pu y jeter les yeux au moment où Crookes demanda à l'esprit s'il pouvait voir le journal.

Il s'agit de recommencer ces expériences d'un intérêt incomparable et de s'arranger pour avoir la certitude absolue que PERSONNE n'a pu voir le texte à faire lire par le sujet. Cela est facile.

J'aurai pour ma part moins de difficulté à accepter la réalité de la véritable double vue, la vue directe à travers les corps opaques que la lecture par le toucher et surtout la lecture par l'intermédiaire du toucher d'une personne quelconque. Si encore on me disait que en 1874 Crookes était et qu'actuellement M. Boirac est un médium exceptionnel, que leur sensibilité tactile pouvait ou peut acquérir une intensité extraordinaire, je ne verrais pas d'impossibilité à cela Mais que tous nous possédions normalement une telle sensibilité ! Non.

Tout ce que j'admettrais si la véritable double vue vient à être démontrée, c'est que chez les individus infiniment rares qui la possèdent, il s'est passé ceci : depuis longtemps, peut-être depuis leur naissance, en même temps que les rayons qui nous servent, d'autres rayons (ceux de la lumière noire de G. Le Bon ?) ont été perçus par eux subconsciemment, mais n'arrivaient pas jusqu'à leur conscience normale et il en a été ainsi jusqu'au jour où l'état de somnambulisme a permis aux sensations subconscientes d'émerger dans la région supraliminale. On comprendrait ainsi ce qui semble si incompréhensible : une faculté nouvelle surgissant *sans éducation*. L'éducation s'était faite, mais la conscience normale n'en profitait pas. Pour me servir des expressions de M. Boirac, le somnambulisme serait le ***révélateur*** qui permettrait aux phénomènes cryptoïdes de la vision par les rayons X (ou autres) de se manifester. C'est tout à fait la même idée que celle que j'avais développée en 1904 (*Annales des Sciences psychiques*, p. 121, et 122) à l'occasion d'une phrase de Myers tirée du volume I de ***Human personality*** page 482. N'ayant pas la place ici de reproduire ce passage je prie le lecteur que cela intéresserait de vouloir bien le relire. J'y cite deux cas qui semblent bien prouver la véritable double-vue sans transmission de pensée.

(1) Page 168, de ses Recherches sur les phénomènes du spiritualisme.



Et de tout cela je suis tenté de conclure que les expériences de M. Boirac ont été des cas de transmission mentale et peut-être aussi de double vue.

La conductibilité de la force psychique.

Il reste à exposer ce que M. Boirac appelle « la conductibilité de la force psychique », fait qu'il trouve d'une importance extrême parce qu'il permettrait d'observer et expérimenter les phénomènes psychomagnétiques dans des conditions de certitude et de rigueur absolument satisfaisantes, comme nous le verrons tout à l'heure. Voyons d'abord si les faits cités suffisent à bien démontrer cette conductibilité.

... Nous prîmes, mon collègue et moi, un fil de cuivre isolé par la gutta-percha, comme ceux des sonneries électriques d'appartement ; je tins une des extrémités dénudées du fil dans ma main droite et m'éloignai le plus possible du sujet. Mon collègue lui présenta l'autre extrémité, après l'avoir enroulée autour d'une règle de bois qu'il tenait à la main ; et nous vîmes la la pointe produire le même effet qu'eût produit ma main droite présentée à la même distance c'est-à-dire attirer la partie du sujet qu'elle visait.

Avec la main gauche, le fil parut conduire l'influence picotante qu'exerçait cette main. Et les pointes des deux fils étant réunies, les influences des deux mains le furent également et produisirent ce que le sujet appelait le gâchis.

Avec un autre sujet les deux mains ne produisirent pas d'effet différent. Pour que l'attraction eût lieu, il fallait que la main de l'opérateur exécutât elle-même le mouvement qui se trouvait alors reproduit d'une façon presque synchronique. Avec le fil, M. B. obtenait des anesthésies extrêmement restreintes, nettement localisées sur une étendue de quelques millimètres, exactement sous-jacente à la pointe du fil. En enroulant autour des cinq doigts de la main des fils de cuivre dont les cinq pointes étaient ensuite dirigées vers la peau du sujet, il semblait que l'action fût considérablement intensifiée au point que le sujet fit un brusque mouvement de recul en accusant la sensation de cinq griffes brûlantes qui se seraient enfoncées dans sa peau.

Pourquoi ce changement complet de sensation ? Pourquoi cinq brûlures au lieu de cinq anesthésies ? Jusqu'à ce que des effets bien nets et bien concordants aient été obtenus avec des animaux, je conserverai un léger doute. Mais ce doute ne diminue en rien la très grande valeur de ces expériences, car si les effets obtenus sont des transmissions de pensée elles auront mis sur la voie de la découverte du mécanisme de la *thought-transference*, elles auront fait voir que pour réussir presque à coup sûr il faut l'absence de volonté de la part de l'agent et que du côté du sujet, ce qui est le plus favorable c'est *l'état de rapport* obtenu par des magnétisations antérieures.

L'état de rapport ! Combien il est important de chercher à comprendre en quoi il consiste. Il semble que ce soit surtout la concentration de l'attention du sujet sur l'opérateur. Le monde entier n'existe plus. Pour entrer en relation avec lui, le sujet a besoin de l'organisme de son magnétiseur. Il se sert de ses sens, il éprouve instantanément ses sensations. Inutile de dire que rien en physiologie n'est mathématique, qu'il y a, suivant les jours des degrés variables de cette concentration d'attention.

Mais certains jours, dit M. Boirac, le phénomène se produisait avec une régularité, une précision merveilleuse... Un de mes bras étant étendu à demeure sur une table, chaque fois que l'interlocuteur appuyait un doigt sur ma main, le sujet endormi, les yeux étroitement bandés, l'entendait et lui répondait ; dès que le contact cessait, fût-ce au milieu d'une phrase, le sujet montrait spontanément par ses questions, son silence ou son attitude, qu'il avait cessé d'entendre.

Avec un fil de cuivre installé sur une table, M. B. le tenant par un bout, aussitôt que l'un des assistants qui étaient de l'autre côté de la table touchait ou cessait de toucher l'autre bout du fil, on constatait l'établissement ou la suppression instantanée du rapport entre le sujet et l'assistant.

Toujours même observation : j'aurais demandé que M. Boirac eût lui aussi les yeux bandés. Il me répondra : Pourquoi ma perception visuelle que vous soupçonnez de s'être communiquée au sujet ne l'aurait-elle pas prévenu, certains jours où il me fallait prendre contact avec le sujet et avec l'assistant pour que le rapport s'établît ? — Je crois que chez un sujet en somnambulisme il y a des variations d'état continuelles, comme dans notre sommeil naturel, qui si souvent devient plus profond ou plus léger avec l'irrégularité la plus indéterminable. Et puis l'insensibilité du sujet à la voix des assistants, les travaux de M. Janet font comprendre qu'elle n'est que partielle. C'est la réaction qui est paralysée. La meilleure preuve en est dans cette constatation de M. Boirac lui-même : « Si je saisissais la main du sujet, il comprenait ce qu'on lui disait, *souvent même ce qu'on lui avait dit dans la minute précédente.* » C'est tout à fait ce que M. Janet a expliqué. La perception a lieu, mais il y a inhibition pour la réponse, et cette inhibition, l'opérateur peut la guérir à volonté, ou involontairement par suggestion mentale inconsciente. Et où le phénomène prend une tournure encore

plus singulière, c'est lorsqu'elle n'est guérie qu'à moitié.

Voici, par exemple, G. P. en somnambulisme, les yeux bandés; M. B. est en contact physique avec lui et tient dans l'autre main l'extrémité d'un fil de cuivre isolé. M. Gasc-Desfossés prend l'autre extrémité. Il n'obtient de réponse du sujet que quand il tient le fil (1)... Et quand M. B. lâche la main du sujet, celui-ci perçoit la voix de l'interlocuteur, mais ne discerne pas ses paroles « J'entends qu'on me parle, dit-il, mais je ne sais ce qu'on me dit : c'est comme un bourdonnement qui me vient de loin. » Ne faut-il pas voir là une demi-guérison de la paralysie de la conscience produite par auto-suggestion ? Le sujet, se sentant lâché par M. Boirac, se suggère qu'il n'entendra plus que vaguement. Mais il aurait peut-être suffi que M. B. lui dit : « Non, non, vous pouvez entendre tout à fait ce qu'on vous dit », et il aurait entendu.

Je résumerai toute cette discussion en disant que la faculté de répondre du sujet est soumise à la permission donnée par le magnétiseur, mais que cette permission est, dans ces expériences, donnée ou retirée *inconsciemment* et transmise télépathiquement.

Dans l'expérience du docteur Mesnet (2), comme il y a contact entre le docteur et la jeune fille, la permission est donnée par cumberlandisme. Aussi le succès est-il *complet*. Vingt fois Mlle X. touche ou ne touche pas la main du docteur M , et vingt fois entend ou n'entend pas.

Quand la sensibilité du sujet est soi-disant transférée dans un verre d'eau, il ne serait pas impossible de disposer les choses de manière à ce que personne ne sût si l'eau a été touchée avant que le sujet ait manifesté une sensation. Dans une chambre, le sujet serait surveillé par un aide qui préviendrait un autre aide (occupé à surveiller un chronomètre) à l'instant même où le sujet manifesterait une sensation. Dans une autre pièce l'opérateur, les yeux bandés, aurait devant lui un plateau tournant où deux verres identiquement pareils seraient fixés. Ayant arrêté le plateau, il plongerait une aiguille dans un verre, sans savoir, par conséquent, si c'est celui qui contient l'eau, et un aide, à qui il serait impossible de voir les verres, noterait avec un chronomètre l'instant précis où l'aiguille entre dans le verre.

Lorsque le docteur Joire (*Revue de l'hypnotisme*, janvier 1898) intercale entre lui et le sujet une chaîne de deux, de trois, de cinq personnes, il y a un retard progressif de la sensation. C'est certainement ce qu'il y a de plus fort en faveur de la théorie. Mais je demanderais à ce que M. Joire ignorât le nombre de personnes intercalées, ce qui serait facile en se servant d'un rideau.

(1) Jusque-là le plus simple serait de supposer que le sujet hyperesthésié ressent un imperceptible tressaillement tout à fait inconscient de M. Boirac, chaque fois que M. G. D. touche ou ne touche pas le fil.

(2) *Revue de l'Hypnotisme*, 1881, p. 264, et 1889.

Phénomènes paladiniens produits à volonté.

Ce serait là la grande merveille, certes ! et M. Boirac pense qu'on l'obtiendrait, grâce à la conductibilité de la force psychique. Au lieu de laisser « John » se livrer à ses fantaisies, un opérateur, éveillé et conscient, emprunterait à Eusapia sa force et produirait volontairement tout ce que fait John.

En 1903, M. Maxwell écrivait :

> Il suffit quelquefois de toucher le médium pour avoir des raps en esquissant un mouvement sur la table ou même en plaçant la main au-dessus, la face palmaire tournée vers le plateau ; j'en ai fréquemment obtenu ainsi : c'est une excellente méthode pour avoir des phénomènes bien nets. On éloigne la table du médium, de manière à éviter toute espèce de contact entre le sujet et le meuble. L'observateur se place à côté du médium, lui prend les mains dans l'une des siennes et promène l'autre ou même la laisse immobile au-dessus de la table. Rien n'est plus démonstratif que cette expérience. On n'oubliera pas que je parle d'expériences faites en plein jour.

Et à propos de télékinésie, M. Maxwell écrit aussi :

> Ce n'est pas toujours le médium qui obtient les meilleurs résultats dans la manœuvre que j'ai indiquée (lévitations et attractions de la table obtenues sans contact par des mouvements de la main faits à distance). J'ai vu certains assistants réaliser des mouvements plus marqués que le ujet lui-même. Il n'en est pas ainsi en général, mais le fait ne m'a pas paru rare. Il est assez déconcertant, car les personnes qui manifestent cette force relativement plus grande ne peuvent obtenir seules aucun fait supranormal : la présence d'un médium est nécessaire pour que l'énergie de leur action se manifeste.

Lorsqu'Eusapia fait un geste en tenant la main d'un des assistants je pense que c'est pour qu'on voie bien que le contrôle est bon. Voici ce que dit à ce sujet M. de Rochas (*Annales* 1898, p. 165):

> Eusapia vous demande de placer votre main sur une table, sur le dossier d'une chaise, puis elle place la sienne par-dessus et la lève : alors votre main et le meuble qui est au-dessous suivent le mouvenent, et le meuble reste ainsi suspendu à votre propre main pen-

dant quarante à cinquante secondes, jusqu'à ce qu'il tombe brusquement pendant qu'Eusapia pousse un soupir de soulagement, comme si elle venait de cesser un violent effort.

L'expérience, remarque M. Boirac, serait beaucoup plus significative, au point de vue de la conductibilité de la force psychique, si la main du médium, au lieu d'être superposée à la main de l'opérateur, était appliquée sur son épaule » (1).

Grâce à la méthode d'*expérimentation par conduction*, les phénomènes psycho-magnétiques rentrent dans le domaine commun ; ils cessent d'être liés à tel ou tel individu ; ils deviennent pour tout le monde des objets d'observation et d'expérience possible. — Pour tout le monde ? Hélas non, Monsieur Boirac, car nous sommes presque tous des neutres ; il faut absolument, dans un groupe d'expérimentateurs, au moins un actif, un opérateur, ou bien un passif, un sujet, ou mieux encore un opérateur ET un sujet.

Nous venons de dire combien l'étude de la télékinésie serait facilitée par cette méthode ; suivant M. Boirac, il en serait de même pour l'étude de la transmission de pensée. Le premier venu entrant en rapport avec l'opérateur par le contact transmettra ainsi sa pensée au sujet sans l'avoir transmise à l'opérateur par un moyen normal.

Peut-être ! Et en tout cas, essayons, essayons !

(1) A rapprocher, comme autre exemple de conductibilité : le pouvoir d'incombustibilité que Crookes constata chez Home et que Home transmit à l'un des assistants. Dans les récits relatifs aux dompteurs de feu hindous, il est question également d'une semblable transmission. M. M.



Procès-verbal de la séance de contrôle donnée par le médium Miller

Chez Mme E. Noeggerath, 22, *rue Milton*, *Paris*, *le* 25 *Juin* 1908

En publiant ce compte rendu d'une séance « de contrôle », donnée par le médium Miller, nous n'entendons aucunement affirmer l'authenticité des phénomènes qui y sont décrits et que nous tâcherons de discuter à fond dans notre prochain numéro, ainsi que ceux qui se sont produits dans plusieurs autres séances avec M. Miller, auxquels notre rédacteur en chef a dernièrement assisté.

La séance de contrôle du 25 juin 1908 avait été décidée et réglementée par les apparitions du « Dr Benton » et « Betzy » au cours de la séance intime que le médium avait donnée chez Mme Noeggerath deux jours auparavant devant quarante personnes.

Toutes les conditions spécifiées par les apparitions ont été rigoureusement observées.

La Commission de contrôle de la tente et du médium était composée de MM. Bénezech, Gaston Mery, de Vesme, Charles Blech (en remplacement de M. Hugues Le Roux, absent).

La Commission de défense de la tente était composée de MM. Léon Denis, Delanne, le commandant Mantin, le commandant Darget.

Avant la séance M. Gaston Mery explique que le contrôle a eu lieu dans la mesure la plus stricte et la plus sérieuse. « Nous avons pris le médium au bas de l'escalier, dit-il, et conduit jusqu'ici, nous l'avons déshabillé complètement, pantalon, chaussures, chaussettes et chemise. Après avoir été examiné, il a revêtu d'autres vêtements noirs, sans doublure ni poches que nous avions apportés et vérifiés au préalable. Nous pouvons en notre âme et conscience déclarer que nous n'avons rien surpris qui puisse donner l'éveil et qui puisse faire croire à une fraude possible. Depuis son arrivée, comme vous avez pu le constater vous-mêmes, nous sommes restés à la porte du cabinet, empêchant toute communication, interdisant même aux personnes qui venaient serrer la main du médium, de le faire.

« Je crois que toutes les précautions possibles ont été prises et je n'ai d'ailleurs rien autre chose à ajouter. Si toutefois j'avais oublié quelque point intéressant, je répondrais bien volontiers aux questions qui me seraient posées. »

Quelqu'un demande : « Avez-vous visité le cabinet ? »

M. G. Mery. — « Nous avons visité le cabinet, nous avons examiné — ce qui a pris beaucoup de temps — la toiture, apposé des scellés contre la porte du fond dudit cabinet, nous avons soulevé le tapis, vérifié la chaise. Je ne crois pas que nous ayons oublié quelque chose. »

Le médium qui se tenait debout devant les ri-



deaux demande que l'on baisse la lampe et que M. Bénezech prononce l'allocution d'usage.

La lampe est alors baissée, mais la lumière est suffisante pour que les assistants puissent se distinguer les uns les autres.

M. Bénezech prononce l'allocution.

Le médium entre dans la tente.

Une voix dans le cabinet demande que tout le monde se lève, et M. Léon Denis est invité à faire une prière que tous les assistants répéteront.

M. Léon Denis. — Unissons nos pensées, élevons nos cœurs, vers toi monte notre cri d'appel, notre cri de prière, ô Dieu notre Père, Source infinie, Source éternelle de Force, de Puissance, de Beauté, de Vérité et de Lumière. Nous te remercions pour tes bienfaits, tu as permis que nous ayons cette preuve solennelle de l'Immortalité, la preuve de la survivance, la communion des Humains et des Morts. Permets qu'aujourd'hui encore, nous recevions un nouveau témoignage, que nos frères de l'Espace, que nos amis de l'Invisible viennent à nous, et qu'un lien puissant nous unisse à eux, et que, dans nos âmes se grave d'une façon ineffaçable et profonde, la certitude d'une autre vie, d'une vie plus haute, d'une vie meilleure. O vous, nos Bienfaiteurs, nos Amis Invisibles, nos Protecteurs de l'Espace, venez nous apporter le secours spirituel, vos enseignements, vos indications.

Chers Amis, qui êtes venus récemment, qui avez donné tant de preuves, venez ce soir, et qu'un rayon d'en haut descende vers nous, nous éclaire, nous vivifie, et nous fortifie.

La voix de Betzy se fait entendre dans le cabinet et dit (en anglais) : « Tout le monde peut s'asseoir, faites la chaîne. »

1° Une première apparition se présente, la forme s'avance en disant (en anglais) : Bonsoir! Effie Deane. Peut-on me voir ?

Les assistants. — Très bien.

M. Delanne dit qu'il a très bien distingué les traits de la figure, le voile blanc, et que le médium n'avait pourtant sur lui aucun fil blanc.

(D'un côté du cabinet se trouvent M. Delanne, le commandant Darget, M. de Vesme, Mme Noeggerath et de l'autre M. Léon Denis, le commandant Mantin, Mme Bayer, M. Pablo.)

2° M. Léon Denis annonce que le rideau se gonfle; une grosse boule blanchâtre descend en flottant de droite à gauche, bien en avant du cabinet en face de M. Léon Denis et du commandant Mantin; elle descend devant ce dernier jusqu'à terre, elle augmente, mais ce n'est pourtant pas encore consistant. Tout à coup une forme se précise, et commence à remuer les bras.

M. Pablo. — Qui est là ?

L'apparition. — Mme Laffineur. Bonsoir tout le monde, bonsoir chers amis, je suis contente de vous voir, de vous voir tous, vous Gabriel, vous commandant et vous monsieur de Vesme, m'avez-vous reconnue ?

M. de Vesme. — Non.

L'apparition. — Vous vous rappelez de moi, monsieur Letort et madame Letort? Madame Noeggerath et votre fille, vous ne m'avez pas connue! oh, je suis bien, bien heureuse de vous voir tous.

Elle s'effondre en disant: Bonsoir. madame Lamoureux !

Il n'y a plus qu'une petite masse blanche à terre et l'on entend encore : Bonsoir!

3° Une autre apparition sort du cabinet. On voit distinctement un bras.

M. Pablo. — Qui êtes-vous ?

L'apparition (en anglais). — Lily Roberts. Me voyez-vous ? Bonsoir !

Elle élève un bras qu'on distingue très bien. Elle marche de droite à gauche.

— Bonsoir !

Elle va près de M. Léon Denis, lui demande la main qu'elle pose sur sa poitrine.

M. Léon Denis. — Qu'elle est belle ! J'ai très bien senti qu'elle me prenait la main et qu'elle l'a mise sur son sein. J'ai senti la chair chaude et moite et la forme du sein. C'est merveilleux ! Merci, cher Esprit.

Elle va près du commandant Mantin, lui prend aussi la main et la met également sur sa poitrine. Le commandant dit qu'il a très bien senti les seins de l'apparition.

Elle va ensuite près de M. Delanne et en fait autant.

M. Delanne dit que c'était évidemment une jeune femme dont la main était très délicate, il a senti le bout du sein du revers de sa main et l'attouchement a été fait avec une réserve et une dignité qu'il tient à signaler.

M. Léon Denis. — J'ai parfaitement vu son bras rond et souple.

4° Une autre forme apparaît en disant (en anglais) :

— Joséphine Case. Bonsoir tout le monde! Est-ce que tout le monde peut me voir ?

Les assistants. — Oui !

Elle marche et l'on entend parfaitement bien le parquet crier sous ses pas. M. Delanne le fait remarquer.

L'apparition. — Je suis très heureuse de vous voir. Ce sera la dernière séance de contrôle. Le médium ne peut pas se faire à l'idée d'être désha-



billé devant le monde. Il dit que si l'on n'a pas confiance après ce qu'il a fait aujourd'hui, il n'est pas nécessaire qu'il donne des séances. Le médium a toujours essayé de faire ce qui était bien, il le fera toujours.

La forme disparaît en soulevant le rideau.

Mme Noeggerath. — Nous avons dans le médium la plus grande confiance, mais quand nous rendrons compte à la presse, au grand public, de cette séance, c'est pour prouver, pour affirmer avec certitude que toutes les précautions ont été prises pour garantir la sincérité du médium.

On entend encore la voix dire : Très bien !

5° Bruit dans le cabinet. Une forme blanche paraît et se retire aussitôt. Elle revient à nouveau. On distingue qu'elle est très grande et ne fait aucun mouvement.

L'apparition. — Goldschmidt !

Mme Letort. — Est-ce le frère de notre ami ?

L'apparition. — Non !

On entend les efforts que fait la forme pour prononcer un autre nom, mais elle n'y parvient pas, elle n'a pas assez de force. On demande ensuite à l'apparition si elle est parente de l'ami en question. Des coups frappés dans le cabinet répondent affirmativement.

6° Aussitôt une autre forme sort de la tente :

L'apparition. — Monroc !

Mme Priet. — Je le dirai à votre dame.

L'apparition. — Elle n'est pas là ? Ah !... je désirerais tant la voir !

Mme Priet. — Elle m'a encore parlé de vous hier soir.

L'apparition. — Et Marcel ?

Commandant Mantin. — Il n'est pas là. Il va très bien, je l'ai vu hier, c'est un garçon intelligent.

7° A ce moment la forme disparaît, mais une autre revient aussitôt en disant avec volubilité :

— Pierre Priet ! Bonsoir tout le monde. Eh bien, Marie est-tu contente ? ça te va ?



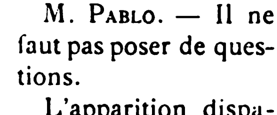
LE MÉDIUM C. V. MILLER

Mme Priet. — Eh oui, mon ami !

L'apparition. — Bonsoir, madame Noeggerath et votre fille aussi, monsieur Delanne et monsieur Denis, le commandant Mantin. Je suis content de vous voir tous. Monsieur Bénezech, je suis content de vous voir ce soir et votre dame aussi.

Mme Bénezech. — Je vous remercie, monsieur. Puis-je vous toucher la main.

L'apparition. — Non !



M. Pablo. — Il ne faut pas poser de questions.

L'apparition disparaît en disant encore : Bonsoir tout le monde !

On remarque que l'intervalle entre les deux formations a été très court et que la seconde n'avait pas du tout la même voix que la première. M. Delanne a très bien reconnu la voix de M. Priet.

8° Une autre forme apparaît, elle grandit.

M. Delanne. — Oh ! voilà une petite apparition.

M. Léon Denis. — Non, grande, je vois la silhouette se profiler sur le fond clair.

Betzy dit dans le cabinet (en anglais) : Vous dites une petite, qu'appellerez-vous grande ! La prochaine fois je vous paierai une paire de lunettes !

9° La forme apparaît maintenant très grande et dit : « Marie Bossel, Louis ».

10° Une autre forme beaucoup plus petite apparaît en même temps et dit : « Angèle Marchand ! Maman, me vois-tu ? »

Mme Priet (Vve Marchand). — Oui, je te vois !

L'apparition. — Il y a un grand monsieur à côté de moi qui me donne la main. Je ne le connais pas. Ah ! il est parti maintenant ! Je suis contente de vous voir, monsieur de Vesme, monsieur Letort et madame Noeggerath, monsieur Denis, monsieur Pablo. Vous me voyez tous ? (*Elle avance dans le milieu de la pièce*). Voyez-vous ma main ? (*Elle agite sa main*). Faites la chaîne, cela me donne beaucoup de force. (*Elle*



s'avance alors davantage, se penche près de M. de Vesme, demande s'il voit bien sa figure et ses yeux et dit à M. Delanne, qui fait remarquer que le parquet craque sous ses pas : Je pèse 63 livres, ce soir :

« Bonsoir maman, bonsoir tout le monde ! »

Elle disparaît derrière les rideaux. Mme Priet reconnaît très bien la voix de sa fille.

M. Delanne. — J'ai publié son portrait et j'affirme que je l'ai bien reconnue.

M. Pablo. — Monsieur de Vesme, vous avez vu sa figure ?

M. de Vesme. — J'ai très bien vu le nez et la partie supérieure de la figure et les yeux qui ne me paraissaient pas être ceux du médium, mais le bas du visage était caché par un voile comme les femmes Mauresques. J'ai très bien vu sa petite main.

Commandant Darget. — Moi aussi.

11° Une autre forme paraît : Docteur Benton.

L'apparition (en anglais). — Je suis venu l'autre soir et vous ai promis que nous aurions une séance. Je dois dire que non seulement ici on est bien heureux, mais de l'autre côté aussi.

Je vais vous dire pourquoi : Il est très désagréable pour le médium d'être déshabillé, cela le fatigue beaucoup. Une séance de contrôle, c'est très dur pour lui. Depuis qu'il a donné la précédente séance, il ne peut plus travailler, il est fatigué, les jambes lui font mal, il est malade. Quand le médium est indépendant, il fait de belles choses, mais quand il doit travailler à côté pour gagner son pain, il ne peut pas le faire aussi bien parce qu'il doit songer à son avenir. Vous savez qu'il a tout perdu à San-Francisco, mais il espère se remettre bien dans ses affaires.

Nous l'aurons ici l'été prochain et il donnera des séances avant son départ si tout va bien. Il promet qu'il y aura des séances cet été encore. Il donnera une séance au cercle Allan Kardec dimanche prochain, et vous pouvez inviter cent personnes si vous le voulez.

Ce soir, le médium est très fatigué, il a souffert du cœur toute la journée. Cet après-midi, il a pris un petit crucifix, il l'a porté à ses lèvres et prié Jésus en disant : « Aidez moi, donnez-moi la force d'aller à cette séance qui est destinée à répandre la bonne nouvelle. » Il a réussi, vous devez l'en féliciter et le remercier, car c'est un grand effort et un grand sacrifice qu'il a fait ; il sera certainement malade pendant deux jours après cette séance ; je crois cependant qu'il sera bien dimanche parce qu'il y a trois jours d'intervalle. On pourra inviter toutes les personnes que l'on voudra. Il faut que tous les amis y viennent, tous les amis de Bonne Maman, tous les chefs de Société.

M. Delanne demande s'il aura une séance à la société dont il est le président et s'il peut inviter beaucoup de personnes.

L'apparition. — Oui, combien pouvez-vous inviter de personnes ?

M. Delanne. — Cent.

L'apparition. — Et vous, commandant ?

Commandant Mantin. — Soixante !

L'apparition. — Vous pouvez en inviter davantage.

Commandant Mantin. — Alors, cent !

L'apparition. — Bien ! Je tiens à vous dire aussi que le médium ne veut pas d'argent, mais il faut que l'on se cotise et qu'avant son départ on lui fasse un beau cadeau qu'il montrera en Amérique en souvenir des séances de Paris. Il donnera une séance dimanche au cercle et à son retour en donnera une à la société de M. Delanne et une à Mme Noeggerath.

M. Delanne ayant fait observer qu'il allait partir en voyage et qu'il voudrait bien avoir sa séance dimanche, l'apparition dit : « Arrangez-vous ».

Commandant Mantin. — Alors, dans ce cas, M. Delanne aura la priorité.

Mme Noeggerath. — Docteur Benton, puis-je vous poser une question ?

L'apparition — Oui, volontiers.

Mme Noeggerath. — Miller viendra-t-il me voir à Munich ?

L'apparition. — Oui.

Mme Noeggerath. — Je suis sollicitée de Vienne et de Berlin pour lui demander des séances, que dois je répondre ?

L'apparition. — Non, je ne crois pas qu'il aille à Vienne et à Berlin. Quant à Munich, il ne donnera des séances que dans votre maison, mais pas de séance de contrôle.

Mme Noeggerath. — Merci, docteur Benton !

M. de Vesme demande si lui aussi pourra avoir des séances à sa société.

L'apparition. — Nous verrons plus tard.

Alors c'est entendu pour dimanche, que Dieu vous bénisse tous ! Bonsoir ! Je ferai toujours mon devoir envers vous tous.

Il disparaît.

12° Une nouvelle apparition : Bonne Maman !

Mme Noeggerath. — C'est toi, maman ?

L'apparition. — Oui, c'est moi. Mes chers amis, que je suis heureuse de vous voir tous. Ma fille, Marie, commandant, Gabriel, monsieur de Vesme, madame Bayer, Anna, mon cher Pablo, Léon Denis.



MME NOEGGERATH. — Que dois-je dire à tes petits-enfants ?

L'APPARITION. — Je les embrasse tous. Que je suis heureuse ! quelle douceur ! quelle joie ! quel bonheur !

Elle disparaît.

On frappe dans le cabinet.

M. LÉON DENIS. — Vous avez entendu tout à l'heure la petite Angèle Marchand dire qu'en faisant la chaîne cela donnait beaucoup de force, faisons-la.

Betzy dit dans le cabinet (en anglais) qu'on aurait dû inviter Mme Cornély.

M. DELANNE. — Nous l'inviterons dimanche.

On. frappe encore dans le cabinet. C'était la manière toute particulière de Bonne Maman de s'annoncer chez ses amis.

PLUSIEURS ASSISTANTS. — Merci, Bonne Maman, merci beaucoup et de tout cœur.

Bonne Maman revient, mais ne peut se reformer. Betzy dit qu'elle est triste de ne pouvoir pas rester plus longtemps, elle aurait voulu nommer toutes les personnes qui sont ici, elle salue Mme Lamoureux.

MME NOEGGERATH. — A l'autre séance, Betzy a dit une chose charmante : que l'abeille ne peut pas faire de miel sans fleurs. M. Chaigneau a fait une poésie sur ce sujet et il demande si ce n'est pas Bonne Maman qui la lui a inspirée.

Bonne Maman répond à coups précipités dans le cabinet, ce qui veut dire : oui.

BETZY (en anglais). — Il faut en envoyer une copie au médium. C'est moi qui suis la grande abeille, je suis l'abeille féminine et le docteur Benton est l'abeille masculine. J'ai beaucoup de fleurs autour de moi ce soir.

Mme Priet demande si elle peut poser une question particulière.

Betzy, qui l'a comprise, lui répond du cabinet : « Oui, pour demain. »

13° Une nouvelle apparition surgit brusquement de la tente.

— Louise Michel, bonsoir tout le monde !

Je suis heureuse de vous voir, est-ce que vous me voyez tous ?

Mme Bénezech demande à la toucher.

L'APPARITION. — Ma bonne dame, c'est impossible ce soir, cela ferait beaucoup de mal au médium. Il ne faut jamais poser de questions.

Vous voyez ce qu'est le spiritisme, n'est-ce pas ? C'est grandiose !

Bonsoir ! la Liberté !

Elle disparaît.

13° Une autre apparition sort de derrière les rideaux. C'est le mari de Betzy.

L'APPARITION (en anglais nègre). — Je suis un homme de couleur, je suis noir de peau, mais j'ai l'âme blanche, je suis même assez blanc en dedans. On ne comprendra peut-être pas très bien, parce que je parle l'anglais des nègres. Lorsque je suis venu à Paris, j'ai su parler français, mais j'ai oublié, je n'ai jamais très bien parlé mais je savais me faire comprendre.

MME NOEGGERATH. — Je vous comprends très bien, j'ai habité New-York.

L'APPARITION. — Je suis bien heureux de vous voir, puisque vous avez habité New-York, vous pouvez me comprendre. Je suis sûr que le Seigneur vous bénira tous. Je vous reverrai sinon de ce côté, du moins de l'autre, car je sais bien que l'on vit de l'autre côté, moi, pour sûr ! Que Dieu vous bénisse tous.

Il se retire.

Betzy dit du cabinet : Baissez un peu la lampe. On va essayer de vous montrer des lumières astrales. Chantez !

15° On entend la voix d'une petite fille, d'abord dans le cabinet, puis dans la salle, qui rit, pousse des cris et essaie de chanter le refrain de la *Marseillaise*.

C'est la petite Lulu qui veut se montrer, mais elle ne peut pas se matérialiser complètement. Elle touche plusieurs personnes (Mme Noeggerath, MM. de Vesme, Delanne, commandant Darget).

Betzy demande alors de faire un peu plus de lumière, pour éclairer Lulu, mais la lampe, que l'on a trop baissée tout à l'heure sur l'ordre de Betzy, s'est éteinte.

M. PABLO. — Rentrez vite, Lulu, prenez garde à la lumière, on rallume.

L'APPARITION. — Je ne la crains pas.

Mais pendant qu'on rallume la lampe dans la pièce voisine, un reflet de lumière blanche provenant de l'allumette et de la mèche pénètre dans la salle.

La voix de Betzy : Baissez, baissez vite... oh quel dommage ! .. Trop tard !

En même temps on voit l'apparition de Lulu dans les rideaux et le médium projeté brusquement au milieu de la pièce, se tenant les yeux et gémissant,

Le reflet de lumière blanche avait donné une trop forte secousse au médium et l'avait réveillé.

M. PABLO. — Surtout ne touchez pas au médium.

Le médium reste quelques instants chancelant et se tenant les yeux, puis il fit un grand effort pour rentrer dans la tente.

Betzy dit alors du cabinet qu'elle ne peut plus

9*



rien faire, que le médium est trop fatigué, et que la séance est terminée.

M. Delanne. — Que les contrôleurs se tiennent prêts et que personne ne bouge.

Le médium reprend peu à peu ses sens, demande plus de lumière et prie tout le monde de sortir à l'exception de la commission de contrôle.

Après la séance, M. Gaston Mery est venu dire au nom des membres de la commission, que le médium s'était déshabillé devant eux, avait été examiné médicalement et qu'ils avaient permis que ses vêtements lui fussent remis.

Que le cabinet et les tentures avaient été soigneusement visités et que les sceaux étaient intacts.

En conséquence ils étaient heureux de déclarer qu'ils n'avaient rien constaté qui pût porter atteinte à la sincérité du médium.

Le présent procès-verbal a été signé par les membres de la Commission, chaque membre entendant certifier seulement l'exactitude matérielle des faits constatés, se réservant de les expliquer, chacun suivant sa propre manière de voir, ses idées et opinions personnelles.

A propos du prix de deux mille francs pour le déplacement d'objets sans contact

Il faut croire qu'il est bien difficile d'envisager les phénomènes psychiques et leur étude avec le calme et la modération qui leur sont pourtant si nécessaires.

A propos du prix institué par le docteur Gustave Le Bon, le prince Roland Bonaparte et moi, pour encourager la démonstration en pleine lumière et sous le contrôle de la photographie, de la réalité des mouvements d'objets sans contact, beaucoup d'exagérations ont été dites, et de plus, d'un côté, l'on est sorti de la modération désirable.

Le journal *le Matin* imprimait en tête de l'article, et en gros caractères : *Est-ce le krach du spiritisme* ?

Le spiritisme est ici tout à fait hors de propos : s'il existe réellement, il n'a pas son critérium dans les mouvements d'objets sans contact, mouvements qui peuvent fort bien trouver leur réalité en dehors du spiritisme et de l'intervention des esprits, de même que le spiritisme peut se concevoir indépendamment des mouvements d'objets sans contact Mais *le Matin* est un journal qui aime les titres sensationnels et ne regarde pas de si près à leur exactitude, pourvu qu'ils attirent l'attention de ses lecteurs.

Ce qui s'explique moins c'est que M. de Vesme, dans l'article critique qu'il a fait paraître dans les *Annales des Sciences psychiques* à propos de la clôture du prix et sans connaître les motifs de cette clôture, ait écrit les lignes suivantes : *Sur quoi, triomphe l'aimable et accort savant qui s'exclame : le pari est clos, la somme est restée dans mon gousset.*

M. de Vesme me permettra de lui dire qu'il a fait là une insinuation toute gratuite et désobligeante pour le fondateur du prix et qu'il a l'air de l'accuser d'avoir clos le prix pour que la somme ne sorte pas « de son gousset ».

Je ne doute pas que sa plume ait trahi sa pensée et qu'il ait un moment oublié qu'il écrivait, non pas pour un journal politique de combat où ces polémiques sont coutumières, mais pour une revue scientifique où le calme et la courtoisie dans la discussion ont toujours été de tradition.

Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient à ce petit écart de plume, je dirai à M. de Vesme que le docteur Le Bon, le prince Roland Bonaparte et moi, nous aurions été très heureux de voir gagner le prix et rendre ***un peu moins discutable*** la réalité des mouvements d'objets sans contact. Je suis de ceux qui croient à la réalité de ce phénomène ; je l'ai déjà écrit plusieurs fois et je ne rétracte rien de ce que j'ai écrit. Je le crois même réalisable en pleine lumière et c'est parce que je le crois réalisable que j'ai offert de contribuer au prix.

On a parlé de défi. Il y a pourtant de la différence entre un défi et un prix d'encouragement. M. de Vesme paraît même croire qu'il était dirigé contre Eusapia. Il se trompe, il n'était dirigé contre personne et ne constituait un défi à personne. Il n'avait pas d'autre but que d'encourager une bonne démonstration et des expériences faites dans des conditions de contrôle telles que l'hypothèse de prestidigitation et de truc n'aurait plus été soutenable.

Nous n'avions pas la prétention d'entraîner toutes les convictions ni même de convertir per-



sonne, nous voulions faire tomber les objections et les critiques souvent trop fondées dont sont passibles les expériences faites dans des conditions de contrôle trop insuffisantes et trop imparfaites, qui laissent la porte ouverte au truc et tendent plutôt à l'encourager qu'à l'éliminer.

Je conviens que l'expérience faite dans les conditions posées était très difficile à réaliser et qu'aucun médium n'est capable de la réussir à volonté, mais je ne la crois pas irréalisable, je crois même qu'Eusapia — sinon aujourd'hui, tout au moins il y a douze ou quinze ans, — aurait pu y parvenir.

La période pour ce prix a été close parce que le docteur Le Bon était las d'une correspondance inutile et des visites de farceurs ou de fous, et qu'il voulait clore sa porte à des visiteurs dont quelques-uns rappelaient trop la Cour des Miracles et ne laissaient pas que d'être dangereux. Mais que M. de Vesme ne se décourage pas, qu'il se charge de trouver un sujet capable de réaliser l'expérience en pleine lumière, sous le contrôle simultané de la vue et de la photographie, et dans des conditions de contrôle jugées suffisantes par une commission de cinq membres, dont trois membres de l'Institut, et je me charge de reconstituer ce prix de 2.000 francs.

X. Dariex.

Mon intention n'est certainement pas d'engager encore au sujet de la lettre qu'on vient de lire une polémique qui pourrait ne pas manquer d'utilité, mais qui, dans les présentes circonstances, serait évidemment déplacée. J'exposerai toutefois certaines explications et certains faits sans lesquels plusieurs malentendus pourraient se glisser dans l'esprit des lecteurs.

D'abord, jamais je n'avais pensé à impliquer MM. le docteur Dariex et le prince Roland Bonaparte dans le retrait du défi ; je pensais que leur rôle s'était borné à augmenter généreusement l'enjeu proposé par M. Le Bon, et je continue même à le croire.

En second lieu, loin d'accuser M. Le Bon « d'avoir clos le prix pour que la somme ne sorte pas de son gousset », j'écrivais :

> Au premier abord, quand on a fini de lire cet article étonnant et imprévu, on est tenté de croire que M. Le Bon s'est ménagé une prudente retraite. Mais ce serait bien peu connaître certains états d'esprit peu accessibles au « doute scientifique » que d'accepter une pareille hypothèse.

J'avais donc affirmé exactement et péremptoirement le contraire.

Pour ce qui se rapporte à tout ce que notre distingué Directeur écrit au sujet du titre, évidemment ajouté par le *Matin*, *Est-ce le krach du spiritisme* ? il me faut observer que *le Matin* a publié en réalité : *Est-ce le krach du Merveilleux* ? Tout ce qui concerne les remarques très justes faites par M. le docteur Dariex au sujet des phénomènes métapsychiques qu'il ne faut pas nécessairement identifier avec le spiritisme, ne s'adresse donc pas à moi, ni même au *Matin ;* il ne peut s'appliquer qu'à ce dernier alinéa de l'article de M. Le Bon lui-même :

> L'enquête sur le spiritisme ouverte par *le Matin* n'a pas été cependant sans résultat. Elle a montré le développement d'une religion nouvelle à laquelle se rallient quelques éminents savants qui ne peuvent vivre sans croyances. Les dieux meurent quelquefois, mais notre mentalité religieuse paraît indestructible.

On voit aussi par ces quelques lignes que, dans son article, M. Le Bon ne s'efforce aucunement de ménager « les éminents savants » qui ont constaté la réalité de ces phénomènes, comme dit les avoir constatés M. le docteur Dariex lui-même. C'est lui qui laisse croire qu'on ne peut constater ces phénomènes sans « développer une religion nouvelle » le spiritisme, et peut-être même retomber dans la « basse sorcellerie. » J'avoue que je ne pousse pas l'esprit chrétien ou tolstoïtien jusqu'à trouver que nous devions présenter à M. Le Bon l'autre joue. On ne peut pas se figurer le mal et le bien que peuvent faire pour la cause des études métapsychiques les journaux à grand tirage avec leurs publications. Dans le cas présent, il était vraiment enrageant de voir, nous qui étudions ces phénomènes depuis de longues années, nous qui les avons constatés d'une manière sûre, nous qui travaillons et luttons, et faisons des sacrifices de toute sorte et nous exposons au ridicule même pour faire triompher ces vérités comme nous avons déjà fait triompher celles du somnambulisme, il est enrageant, dis-je, de voir ensuite un monsieur qui offre un prix au médium et puis le retire, en laissant le public sous l'impression que le pari n'a pu être gagné, alors que nous apprenons maintenant par la lettre si opportune de notre Directeur, que « la période pour ce prix a été close, parce que le docteur Le Bon était las d'une correspondance inutile et des visites de farceurs ou de fous ».

Je crois que je ne serai pas seul à penser que le devoir de M. Le Bon était, en ce cas, de déclarer qu'il lâchait prise pour ne pas transformer sa maison en une nouvelle Cour des Miracles, au lieu de proclamer que « dès qu'on essaye de toucher au merveilleux, il s'évanouit ».

C. de Vesme.



Nouvelles expériences sur les Fantômes des Vivants

à la Société Magnétique de France (1)

Le Fantôme du Vivant dédoublé peut se communiquer à distance.

M. Rousseau, représentant de commerce, demeurant à Versailles, possède depuis de longues années la propriété de se dédoubler et de pouvoir, dit-il, envoyer son fantôme au loin, où il prend parfois connaissance de certains événements (V. à son sujet dans la 1re partie : *Manifestations du Fantôme chez les Gens du monde*). Il vint me voir, m'expliqua son cas, qui m'avait déjà été exposé, et il assista à l'une de mes expériences, où, soit dit en passant, je n'obtins aucun phénomène. C'est que M. Rousseau appartient à la catégorie des forts, des volontaires qui *rayonnent* puissamment; et qui, inconsciemment, malgré leurs bonnes intentions, empêchent dans toute l'étendue du champ de leur rayonnement, le fantôme des sujets dédoublés de se former complètement, le repoussent, l'*écrasent* et paralysent son action, de telle façon qu'il lui est impossible de produire les phénomènes qu'il produit habituellement.

A l'insu des sujets servant à mes expériences, M. Rousseau convint avec moi que le mardi 3 mars 1908, il se coucherait (chez lui, à Versailles), vers 9 heures et demie du soir, et qu'à 10 heures précises, il enverrait son fantôme à ma séance. Il se montrerait et chercherait à voir ce qui se passe. Pour cela, un fauteuil doit être préparé pour lui vers la fenêtre de mon cabinet de travail, à côté du bureau. Un écran phosphorescent, accusant la présence des rayons N, sera placé sur le dos du fauteuil et le fantôme fera tout son possible pour l'illuminer. Au bout de 10 à 12 minutes, il se lèvera, s'avancera vers la porte, nous regardera, nous enverra un salut et il se retirera en traversant la porte fermée.

Le mardi 3 mars, à 9 heures du soir, tout est disposé comme je viens de le dire, pour la réception du fantôme. Deux sujets d'expériences : Mmes Lambert et Léontine sont là, ainsi que M. Dubois. MM. le docteur Pau de Saint-Martin et Haudricourt assistent à la séance en qualité de témoins. Ces derniers sont informés de ce qui doit se passer; mais M. Dubois et les sujets, je l'ai déjà dit, n'en savent absolument rien. Nous sommes dans l'obscurité, et la balance est disposée sur la table, comme pour constater la pondérabilité du fantôme. Pour constater l'étendue du champ d'action du fantôme attendu, un écran phosphorescent, préalablement insolé, est fixé sur le dos du fauteuil au moyen d'une épingle; d'autres écrans, également insolés, sont placés, l'un sur la cheminée, à environ un mètre du fauteuil, un autre sur l'un des rayons de ma bibliothèque, à environ 2 mètres; et enfin, deux autres sur le même rayon, à 3 et 4 mètres environ.

Je dédouble Mme Lambert; M. Dubois cherche à dédoubler Léontine. Le fantôme de celle-ci doit rester comme témoin des phénomènes que je vais chercher à obtenir du fantôme de Mme Lambert. Celle-ci est placée au fond de mon cabinet; et Léontine se trouve vers la cheminée, du côté opposé à la table.

Je prie le fantôme de Mme Lambert de se diriger vers la table, d'y annoncer sa présence par des coups frappés, de monter ensuite sur la balance pour mettre la sonnerie électrique en activité; et, pour éviter toute suggestion mentale, je fixe énergiquement ma pensée sur ces phénomènes que je voudrais obtenir en attendant l'apparition du fantôme de M. Rousseau.

Mme Lambert est mal à son aise. Son fantôme va vers la table sous l'influence de ma volonté; mais là, distrait, il ne fait aucun effort, revient vers le sujet, et aucun phénomène ne se produit.

Léontine se dédouble à peine; elle est énervée, inquiète, et ne veut rien voir de ce qui se passe. Elle est mal à son aise, subissant, dit-elle, une influence étrange, désagréable, qui ne tient à aucun des assistants.

Dès 9 heures et demie, Mme Lambert s'inquiète également et devient plus nerveuse. Elle est très étonnée de voir vers la fenêtre, près de mon bureau, précisément à la place occupée par le fauteuil, une colonne vaporeuse, légèrement lumineuse, qui flotte comme si elle était agitée par un vent léger. Elle n'a pas encore observé un semblable phénomène. Je cherche à détourner de cette vision l'attention du fantôme et j'insiste énergiquement pour qu'il retourne à la table et y manifeste sa présence. Il y revient, mais sa distraction et son inquiétude sont

(1) Du *Journal du magnétisme*, 2e trimestre 1908.

telles qu'il n'y reste pas, et qu'il vient même se réfugier derrière le sujet, comme pour se cacher.

A 9 heures 55, Mme Lambert, effrayée, se précipite sur moi en s'écriant : « Mais c'est un fantôme qui est là-bas; c'est le fantôme d'un homme. » Je cherche à la rassurer en lui disant que la visite de ce fantôme était attendue, qu'elle le connaissait déjà et qu'elle n'avait pas à en avoir peur, car il n'est pas animé de mauvaises intentions. Un peu rassurée, elle consent à l'observer : « Il est tranquillement assis dans le fauteuil, dit-elle; il nous regarde. » Au bout d'un temps que je peux évaluer à 8 ou 10 minutes : « Oh ! dit-elle, il se lève, il marche, il vient ici. » En même temps elle se lève, très énervée, et dit qu'elle est violemment attirée vers lui. Pour l'empêcher d'avancer, je suis obligé de la saisir entre mes bras et de m'arcbouter contre elle, en lui donnant sévèrement l'ordre de rester là. Au bout d'un instant qui m'a paru fort long : « Le fantôme se retire », dit-elle. Elle consent à s'asseoir et au bout de 2 à 3 minutes, en poussant un long soupir de soulagement, elle s'écrie : « Ah ! enfin, il s'en va, il est vers la porte, il nous regarde... Il est parti; j'aime mieux ça. »

Pendant ce temps, agitée et tremblante, Léontine était à peine maîtrisée par M. Dubois, qui, déconcerté lui-même de ce qui se passait, ne cessait de lui demander quelle était la cause de cette épouvante inexpliquée. Il ne put obtenir d'elle d'autre réponse que celle-ci : « C'est un fantôme, je ne veux pas le voir. »

J'éclaire la pièce. Nous faisons tout notre possible pour calmer les sujets et nous n'y arrivons qu'à grand'peine. Nous éteignons la lumière, et au bout de quelques minutes, je vérifie les écrans. Celui du fauteuil sur lequel le fantôme s'est assis, est fort bien illuminé ; je peux le distinguer à un mètre au moins. Je le prends et le remets aux témoins. Celui de la cheminée l'est aussi, mais à un moindre degré : c'est à peine si je peux le distinguer à une distance de 30 centimètres. Celui qui est sur un rayon de la bibliothèque, à 2 mètres environ du fauteuil, l'est encore un peu : mais j'ai besoin de savoir où il est pour mettre directement la main dessus Les deux autres ne sont nullement illuminés. Je les présente tous aux témoins qui ne distinguent pas les deux derniers, mais qui reconnaissent très bien la différence de luminosité que les autres présentent entre eux.

Nous éclairons la pièce à nouveau et nous réveillons les sujets le plus lentement possible pour leur permettre de reprendre leurs forces extériorisées. Nous les rendormons pour les réveiller encore. Enfin, à 11 heures et demie, c'est-à-dire 1 h. 20 environ après le départ du fantôme de M. Rousseau, les sujets, calmés et réconfortés par une petite collation, peuvent se retirer, dans de bonnes conditions physiques et morales.

Il est à remarquer que le fantôme de M. Rousseau n'a pas observé à la séance toutes les conditions entendues à l'avance, puisqu'il ne devait pas s'avancer vers le sujet.

Le soir même, en présence des témoins, j'écrivis quelques mots à M. Rousseau, en le priant de vouloir bien me donner ses impressions. Je lui disais que les sujets croyaient l'avoir vu, sans donner aucun détail de cette vision. Il me répondit ce qui suit :

Versailles, le 5 mars 1908.

MON CHER MONSIEUR,

Je m'empresse de répondre à votre lettre. Je vous dirai que je n'ai rien vu ni rien senti. J'ai fait comme je fais d'habitude, en voulant que mon double aille vous trouver, qu'il se place dans le fauteuil que vous m'avez indiqué et qu'il fasse son possible pour éclairer l'écran. Il m'a semblé que mon double est parti à ce moment-là, mais je ne l'ai pas vu. Après un moment, je lui ai commandé d'aller vers le sujet, au fond de la pièce ; et au besoin, de se mêler à son double, si possible.

J'ai tenu bon pendant un quart d'heure environ ; et, tout d'un coup, sans éprouver la moindre lassitude, j'ai senti en moi comme si un mécanisme s'arrêtait. J'ai supposé que mon double était rentré à ce moment-là...

Veuillez agréer, etc...

Il y a d'importantes remarques à faire au sujet de cette apparition.

— D'abord, les sujets mis en somnambulisme et questionnés indépendamment l'un de l'autre ont déclaré avoir également eu, au début de la séance, le pressentiment qu'il allait se passer quelque chose d'anormal. Ils ont ensuite vu la colonne vaporeuse flotter pendant un temps dont ni l'un ni l'autre n'a pu apprécier la durée ; puis, tout d'un coup, à son lieu et place, ils ont vu, avec tous ses moindres détails, apparaître le fantôme, comme s'il avait passé à travers la fenêtre sans éprouver le moindre obstacle. Ils l'ont vu debout devant le fauteuil disposé pour lui, puis ils l'ont vu s'y asseoir très tranquillement et nous regarder. Ensuite ils l'ont vu tous les deux s'avancer au fond du cabinet, en se dirigeant vers Mme Lambert, mais il fut arrêté par *des volontés* qui s'y sont opposées. En y allant, il a passé près de Léontine et a frôlé sa robe. Ce frôlement l'a assez impressionnée pour qu'elle tombât de suite en contracture. Enfin, les deux sujets ont vu de la même



manière le fantôme se retirer vers la porte, nous regarder encore et disparaître instantanément. Mme Lambert, qui avait vu M. Rousseau à une séance, a parfaitement reconnu son fantôme.

— De quelle nature pouvait bien être cette colonne flottante qui a précédé l'apparition du fantôme ?

Si on se reporte à la théorie des théosophes, on trouve une explication hypothétique, mais rationnelle de ce phénomène, qui consisterait en ceci : Avant d'envoyer son fantôme, M. Rousseau a certainement pensé sérieusement à se mettre dans les conditions voulues pour réussir l'expérience ; et ce serait sa pensée considérée comme force mentale revêtue de matière astrale, qui aurait pris, non pas sa ressemblance, car cette matière n'était pas assez condensée, mais une forme grossière qui, en se condensant au moment de l'apparition, aurait contribué à la formation de son fantôme.

— Puisque les deux sujets ont souvent vu leur fantôme, ils devraient être habitués à supporter sans émotions la vue d'un autre fantôme.

Il est à remarquer ici que la frayeur s'est toujours emparée de Mme Lambert, lorsque, spontanément dédoublée, elle voyait flotter son fantôme au-dessus de son corps physique. Sans que cette émotion soit aussi intense chez Léontine, elle a toujours eu peur à la vue du sien

Si les sujets ont habituellement peur de leur propre fantôme, il n'est pas étonnant qu'ils aient encore plus peur à la vue de celui d'un étranger, surtout lorsque celui-ci se présente à eux dans des conditions aussi inattendues.

Deuxième expérience. — A ma séance du jeudi 5 mars suivant, je demandai à Léontine en état de somnambulisme s'il lui serait possible, étant naturellement endormie dans son lit, de nous envoyer son fantôme. Elle me répondit qu'elle n'en savait rien, mais que cela lui paraissait possible. Je lui demandai alors s'il lui serait possible de se coucher mardi prochain à 9 heures trois quarts, et de tenter l'expérience. Elle me répondit qu'elle n'y voyait pas d'inconvénient, d'ailleurs, qu'elle prendrait ses dispositions pour cela. Etant sûr de ne pas la déranger dans son travail, je lui suggérai ce qui suit : *Mardi prochain, l'idée vous viendra de vous coucher à 9 heures trois quarts. Vous vous endormirez de suite ; et à 10 heures précises, vous nous enverrez votre fantôme. Après cette visite, qui n'a pas besoin d'être longue, le fantôme rentrera en vous, vous continuerez à dormir paisiblement et vous vous réveillerez ensuite comme vous le faites habituellement.* Cette suggestion étant acceptée de très bonne grâce par le sujet, je le réveille ; il n'en conserve aucun souvenir et nous n'en reparlons plus.

Le mardi 11 mars, Mme Lambert est là pour une expérience de pondérabilité de son fantôme. Mlle Thérèse y est également en qualité de témoin, ainsi que MM. Dubois et Haudricourt. Nous sommes dans l'obscurité. Nous expérimentons. Lorsqu'il est près de 10 heures, je prie le fantôme de revenir près du sujet pour se reposer. Celui-ci avait déjà montré des symptômes d'inquiétude, en portant son attention vers la fenêtre à travers laquelle le fantôme visiteur devait vraisemblablement passer. Au bout de quelques instants, le sujet pousse un cri ; il est violemment attiré en avant et s'affaisse malgré moi sur le parquet en s'écriant : « Oh ! un fantôme ; je ne veux pas le voir. » Je lui dis que c'est une visite attendue, et que je tiens essentiellement à ce qu'elle le reconnaisse. Je répète ce désir plusieurs fois, mais le sujet, qui se couvre la face avec ses mains, répète toujours qu'il ne veut pas le voir. Au bout de 2 à 3 minutes : « Ah ! dit-elle, il est debout vers la porte, il nous regarde, il s'en va. » J'aide le sujet à se relever, je le fais asseoir et lui demande encore qui est ce fantôme qu'elle doit connaître : « Il m'a fait peur, répond-elle, je ne veux pas le connaître : d'ailleurs, ne m'en parlez plus. » Le sujet est énervé, et je ne dois pas attendre d'autre réponse pour le moment. Je le réveille en prenant les précautions habituelles ; il est inquiet, mais dans de bonnes dispositions.

Thérèse ne s'est pas impressionnée à la vue du fantôme qu'elle connaissait déjà ; elle l'a observé depuis son apparition sur le fauteuil jusqu'à sa disparition à travers la porte de mon cabinet. Elle s'était endormie pendant les expériences : M. Dubois la réveille.

Les deux sujets sont très calmes. Je rendors Mme Lambert et la prie de me dire maintenant si elle a reconnu le fantôme qui est venu il y a quelques instants. « Mais oui, me répond-elle avec nervosité, c'est Léontine. »

Troisième expérience. — Mardi 11 mai, à 9 heures du soir, en présence de Mme Prothais et de MM. Haudricourt et Dubois. Le sujet est Mme Lambert : nous sommes éclairés à la lumière rouge des photographes.

Nous attendons la visite du fantôme de Thérèse, qui doit venir à dix heures. Les témoins sont prévenus de cette visite, mais le sujet l'ignore complètement.

Thérèse n'a pas conscience de s'être jamais dédoublée, et elle ignore si elle pourra envoyer son fantôme. Je n'ai pas agi suggestivement sur elle comme avec Léontine. Le jeudi précédent, je me suis contenté de la prier de vouloir bien tenter cette expérience aujourd'hui. Pour cela, elle se

couchera vers 9 heures trois quarts, se concentrera en elle-même avec l'intention de venir nous voir, et à 10 heures, elle partira si elle peut. Dans ce cas, elle pénétrera chez nous à travers la fenêtre, s'asseoira dans le fauteuil de bureau qui sera là disposé pour elle, elle nous regardera, tâchera de nous voir et fera tout son possible pour illuminer un écran phosphorescent qui sera placé sur le fauteuil. Au bout de 5 à 6 minutes, elle se lèvera et se retirera.

Je place le sujet comme d'habitude au fond de mon cabinet et dispose à sa gauche un fauteuil pour son fantôme. Une petite table en bois blanc est placée de telle façon que le sujet et les témoins ne puissent pas la toucher sans se déplacer. L'emplacement de deux des pieds est marqué à la craie sur le parquet.

Je dédouble le sujet et prie le fantôme de s'approcher de la table, d'y frapper des coups ou de la déplacer.

Le fantôme ne se condense que lentement. Vers 9 heures trois quarts le sujet s'inquiète de voir vers la fenêtre une colonne flottante légèrement lumineuse. Je la rassure, et prie le fantôme de faire tout son possible pour nous donner quelques phénomènes à la table. Le sujet est nerveux et son inquiétude grandit. Malgré cela, nous entendons plusieurs fois des petits coups frappés dans la table.

A 10 h. 5, le sujet se jette en arrière et pousse un cri d'épouvante, en déclarant qu'un fantôme vient de venir, qu'il est vers la fenêtre près de mon bureau.

Je cherche à la rassurer en lui disant que ce fantôme est attendu et qu'il n'a aucune mauvaise intention à son égard. Mais, comme aux deux apparitions précédentes, saisie de frayeur, elle est agitée par de violents mouvements nerveux. A un moment donné, elle se lève brusquement et veut se précipiter en avant, en s'écriant que son fantôme est violemment attiré vers l'autre. Je la retiens en m'arcboutant contre elle. Au moment où cette attraction se produit, on entend la table glisser sur le parquet. L'attraction cesse au bout de quelques instants et le sujet tombe lourdement sur le fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre et très fortement contracturées. A ce moment, on entend encore la table glisser sur le parquet.

Je cherche à faire cesser la contracture des jambes, et n'y parviens qu'à grand'peine. Je calme le sujet le plus possible et le dispose au réveil. Nous regardons l'emplacement de la table : un bout s'est éloigné de 1 centimètre de la place occupée par le fantôme avant l'apparition ; l'autre bout s'est au contraire approché de 3 centimètres et demi.

Je réveille le sujet, qui est très fatigué, pour le rendormir ensuite. Rendormi, je le prie de nous dire quel est le fantôme qui vient de venir. — « C'est Thérèse, me répond-elle nerveusement ; mais, ne m'en parlez pas, ça me fait peur. »

Je lui demande ensuite comment il se fait que c'est au moment où elle a été le plus agitée que la table s'est déplacée. Elle me répond que son fantôme se trouvait devant la table, et que c'est en étant brusquement attiré vers l'autre, qu'il a poussé devant lui un bout de la table en faisant des efforts pour passer à travers ; et que c'est en revenant non moins brusquement à sa place, qu'il a poussé l'autre bout en repassant à travers.

L'écran disposé sur le fauteuil n'a pas été illuminé.

Je parviens à calmer le sujet, mais il reste fatigué et fiévreux.

A la séance suivante Mme Lambert se plaint d'éprouver depuis 8 jours une violente douleur dans la cuisse droite, qui paraît être due au choc de son fantôme contre la table lorsqu'il l'a déplacée. Je fais disparaître cette douleur en la magnétisant.

Thérèse a mis toute sa bonne volonté pour se dédoubler elle-même et nous envoyer son fantôme. Dès les premiers efforts qu'elle fit, son sens auditif fut hyperesthésié, et le bruit de son réveil, qui était placé sur la cheminée, la gênait beaucoup. Elle se leva pour l'arrêter, et le dédoublement se fit ensuite plus facilement. Tout en s'engourdissant progressivement, elle a vu son fantôme se former peu à peu. Il est devenu très lumineux, un peu plus grand et plus gros qu'elle est elle-même ; puis en se condensant, il est devenu plus sombre. Sous l'action de sa volonté, il est parti, et elle s'est endormie. A son réveil, qui ne s'est produit qu'à minuit, elle eut conscience d'avoir vu seulement le fantôme du sujet, et le fauteuil sur lequel elle devait s'asseoir. Elle se souvint d'avoir été violemment attirée par le fantôme de Mme Lambert, puis repoussée. La conséquence de cette répulsion fut un choc qu'elle ressentit dans la poitrine, dont elle souffrit pendant deux jours, sans éprouver toutefois d'inconvénient bien grave. Cette expérience qu'elle tenait à faire pour elle-même, a complètement satisfait son désir.

Le Fantôme n'est pas impondérable.

L'action du fantôme sur la matière est évidente. Nous savons qu'il peut illuminer les écrans phosphorescents servant à la constatation des rayons N, qu'il peut déplacer certains objets et frapper des coups sur la table ; mais tout en sachant qu'il est

formé de matière à un degré de ténuité plus grand que celle qui tombe directement sous nos sens, nous ne savions pas s'il était possible d'apprécier son poids. Maintenant cette possibilité m'est démontrée, car je sais expérimentalement qu'un fantôme peut déranger l'équilibre des plateaux d'une balance, comme si *un poids* était déposé sur l'un des plateaux.

Pour me rendre compte du phénomène, j'ai, sur une grosse table de salon placée dans mon cabinet de travail, disposé une grosse balance. Les plateaux de cette balance étant équilibrés, on est instantanément averti de la moindre pression exercée sur l'un d'eux, par une sonnerie électrique dont le circuit se ferme sur un plateau dès qu'il monte ou descend de trois millimètres environ. En disant « la moindre pression », je dois ajouter que la balance n'est pas un instrument de précision : l'équilibre étant établi, je règle le circuit de la pile de telle façon qu'il faut un poids de 2 grammes déposé sur l'un des plateaux pour le fermer et mettre la sonnerie en activité.

Le premier résultat que j'ai obtenu, le fut avec le fantôme de Léontine, en présence de M. Dubois, le 5 mars 1908, à 5 heures et demie du soir. Nous sommes dans l'obscurité ; M. Dubois est muni d'une lampe électrique qui lui permet de nous éclairer instantanément.

Je place le sujet à 1 m. 50 d'un angle de la table, confortablement assis dans un fauteuil. M. Dubois se place à environ 1 mètre de la table, du côté opposé au sujet et au fantôme et je me place moi-même entre le sujet et M. Dubois, de telle façon qu'en étendant le bras droit je puisse toucher le bord de la table.

Je dédouble le sujet, et prie le fantôme d'aller vers la table et d'y manifester sa présence en frappant des coups.

Au bout de 2 à 3 minutes, nous entendons des petits bruits dans la table, comme si une personne frappait dessus avec les ongles, les doigts étant à demi-fermés. Ces coups n'obéissent pas à notre volonté ; ils sont faibles, mais très distincts.

Je veux que le fantôme frappe plus fort pour être plus facilement entendu. Il frappe encore, mais à peine aussi fort que précédemment. Je le prie de se reposer et au bout de quelques instants, je lui ordonne de frapper sur la table, assez fort pour que l'on puisse entendre à une plus grande distance. Des coups sont immédiatement frappés comme la première fois.

M. Dubois propose que nous mettions tous les trois les mains sur la table. Pour lui donner satisfaction, j'approche de la table le fauteuil du sujet, de telle façon qu'en avançant le haut du corps, celui-ci puisse mettre ses mains sur l'angle de la table. Je me place à sa droite pour pouvoir facilement mettre ma main gauche sur son dos et ma main droite sur ses mains, tout en restant en contact avec la table. M. Dubois se place à ma droite, et met ses deux mains sur la table vers l'angle opposé à celui que le sujet occupe.

Nous redemandons des coups frappés sur la table. Nous les obtenons bientôt à volonté, et assez forts pour qu'on puisse les entendre à une distance de 6 à 8 mètres.

Je prie alors le fantôme de monter sur la table. Nous entendons de suite dans celle-ci des craquements singuliers, comme si une personne *lourde* et peu agile faisait des efforts considérables pour y parvenir. Des vibrations particulières se font sentir dans la masse de la table qui semble être tiraillée de tous côtés. Un peu de calme se produit, et le sujet nous dit que le fantôme est debout sur la table. Je prie celui-ci de monter sur la balance et d'y *peser de tout son poids*. M. Dubois et moi nous sentons des courants de fraîcheur s'établir du fantôme à nous-mêmes ; et au bout de 15 à 20 secondes, la balance semble s'agiter dans tous les sens et un cliquetis des différentes pièces se fait entendre, comme si elle était agitée horizontalement ; puis, le silence se fait, et au bout de quelques secondes, la sonnerie entre en activité. M. Dubois allume immédiatement la lampe électrique et nous voyons les plateaux osciller légèrement pour reprendre leur équilibre.

Satisfait de ce résultat, je réveille le sujet, qui se trouve dans d'excellentes dispositions physiques et morales.

Le 11 mars suivant, à 9 heures, en présence de Mlle Thérèse et de MM. Dubois et Haudricourt, je cherche à obtenir le même phénomène avec le fantôme de Mme Lambert. Nous sommes dans l'obscurité, et nous voulons que l'action se produise à distance ; nous nous plaçons pour cela comme à la dernière séance.

Je dédouble Mme Lambert et, sans me le dire, M. Dubois dédouble Thérèse ; mais je ne peux rien obtenir du fantôme de mon sujet, car il est attiré vers celui de l'autre sujet. Je prie M. Dubois de faire cesser le dédoublement de Thérèse et de la ramener en état de somnambulisme. Il le fait ; et à partir de ce moment, le fantôme de Mme Lambert, qui n'est plus aussi dérangé, m'obéit. Je l'envoie à la table, en le priant de monter dessus. Des craquements et des bruits divers se font entendre dans la table, comme à la dernière séance. Ces bruits ne persistent pas, et le sujet déclare que le fantôme n'est pas assez fort pour monter sur la table.



J'avance alors le fauteuil du sujet, pour qu'il puisse mettre ses mains sur le bord de la table, je me place près de lui et procède comme à la dernière séance ; M. Haudricourt, placé à ma droite, met une main sur la table et M. Dubois reste au loin avec son sujet qu'il surveille. Je condense le fantôme à nouveau pour lui donner le plus de force possible, et je le prie de monter sur la table, puis sur l'un des plateaux de la balance. Au bout de 15 à 20 secondes, de nombreux craquements se font entendre dans la table et le sujet nous dit que le fantôme y est monté. Je le prie de monter sur la balance. De nouveaux bruits se font entendre dans la table et ensuite dans la balance, comme à la dernière séance. Les deux sujets disent voir le fantôme debout sur l'un des plateaux de la balance, et s'étonnent que la sonnerie n'entre pas en activité. A ce moment, nous voyons tous plusieurs petites étincelles jaillir au point où le circuit de la pile se ferme, ce qui nous indique que l'équilibre des plateaux est dérangé. En allumant la lampe électrique, nous les voyons osciller pour reprendre leur équilibre. En voyant les étincelles, nous entendons les vibrations du marteau de la sonnerie, mais comme il est mal réglé, et que la pile n'est pas assez forte, son déplacement n'est pas assez grand pour qu'il frappe contre les parois de la cloche.

Nous ne pouvons recommencer l'expérience, car il est bientôt l'heure où doit se produire un phénomène attendu.

Une observation importante se place ici : Le sujet avait été fatigué par l'attraction involontaire exercée sur lui par le fantôme de Thérèse. Le dédoublement de celle-ci ayant cessé, l'attraction avait diminué, sans cesser complètement. Les deux sujets voyaient parfaitement, disaient-ils, que le fantôme qui opérait sur la table était distrait, et que son attention était dirigée vers Thérèse.

Troisième expérience, le 17 mars suivant, à 9 heures du soir. Témoins : Mlle Fernande Durville, M. Dubois, M. et Mme Delattre ; le sujet est Mme Lambert. La sonnerie est très bien réglée. Nous sommes dans l'obscurité, et nous allons agir en touchant la table, comme à la fin des séances précédentes.

Le sujet étant dédoublé, je prie le fantôme de vouloir bien frapper deux coups sur la table, et de monter ensuite sur la balance. A peine avais-je formulé ce désir que nous entendons tous deux coups légers, mais bien distincts, comme s'ils étaient frappés avec le bout des doigts presque allongés ; et immédiatement après la sonnerie entre en activité. M. Dubois allume la lampe électrique et nous voyons les plateaux osciller pour reprendre leur équilibre.

Je prie le fantôme de se reposer pendant quelques instants et de vouloir bien ensuite peser sur la balance pour sonner, cesser l'effort et peser une seconde fois. Au bout de 10 à 12 secondes, la sonnerie entre en activité, cesse et sonne de nouveau, comme je l'avais demandé. Le sujet étant essoufflé, comme s'il avait fait lui-même un effort considérable, je prie le fantôme de se reposer. Après avoir magnétisé le sujet pendant 4 à 5 minutes pour recondenser le fantôme, je prie celui-ci de monter sur l'un des plateaux de la balance, et là, de s'agiter, de *peser de tout son poids*, à trois reprises différentes. A peine avais-je formulé ce désir, que la sonnerie entre en activité, s'arrête pour sonner une seconde fois, puis une troisième. M. Dubois allume de suite la lampe électrique, et à chaque fois que la sonnerie est en activité, nous voyons le déplacement des plateaux de la balance qui tendent à reprendre leur équilibre.

Une observation importante se place ici. — Le circuit de la pile se ferme sur l'un des plateaux de la balance par une feuille d'étain fixée en son milieu à un pied vertical, et les extrémités sont recourbées en forme de fer à cheval, l'une audessus du plateau, l'autre au-dessous. Comme je l'ai fait observer avant la séance, il faut un poids de 2 grammes déposé sur l'un des plateaux pour fermer le circuit de la pile. Si on se sert d'un poids plus lourd, la feuille d'étain, qui est très flexible, s'éloigne sous l'action de la pesée et ne revient pas complètement à sa place ; il faut alors un poids plus lourd pour fermer à nouveau le circuit. Or, nous avons constaté après la séance, que le déplacement de l'extrémité de la feuille d'étain sur laquelle le circuit s'est fermé était tel qu'il fallait maintenant un poids de 10 grammes pour le fermer. Comme la feuille d'étain, malgré sa flexibilité, présente encore de l'élasticité qui la fait agir un peu comme un ressort, j'estime qu'il a fallu un poids de 25 à 30 grammes, qui représenterait le poids du fantôme, pour obtenir ce déplacement.

Quatrième expérience. — Seul avec Mme Lambert, j'essaie d'obtenir le même phénomène, le sujet et moi-même étant placés à environ un mètre de la table. — Je n'obtiens rien. J'approche alors le fauteuil du sujet pour que moi, placé devant elle, je puisse la toucher et touche la table. — J'entends des craquements dans celle-ci et quelques cliquetis des différentes pièces de la balance, mais la sonnerie n'entre pas en activité. Le sujet dit que le fantôme n'a pas assez de force. Je magnétise pour le condenser et redemande la pesée sur la balance qui ne se produit encore pas. J'approche alors le fauteuil du sujet, de telle façon que celui-ci puisse mettre ses mains sur la table. Je me place près de lui vers

sa droite, pour pouvoir, en le touchant de ma main gauche dans la région dorsale, placer ma main droite en contact avec la table et avec les deux siennes. Je prie le fantôme de monter sur la balance. Il semble que des efforts formidables sont faits sur la table qui craque de toutes parts, et aussi sur la balance, dont toutes les pièces semblent frapper les unes contre les autres. Malgré ces efforts très évidents, ce n'est qu'au bout d'un temps que j'évalue à 8 ou 10 minutes que ces bruits cessent et que la sonnerie entre en activité. Elle sonne à trois reprises différentes séparées par des intervalles de 10 à 15 secondes. Je prie le fantôme de se reposer pendant quelques instants et de sonner encore deux fois. Il sonne deux fois. Je le prie de sonner encore deux fois. A peine avais-je formulé ce désir que la sonnerie retentit longuement une fois, puis une seconde et une troisième fois. Cette troisième action se prolonge bien après l'instant où j'ai prié le fantôme de cesser toute action.

Le sujet est agité, tiraillé, secoué, et dans un état d'extrême fatigue. Le fantôme revient près de lui. Je calme le sujet et le réveille très lentement. Il est dans d'excellentes dispositions physiques et morales.

H. Durville.

Comme nous avons reproduit, dans notre livraison d'avril dernier, la première partie de ces expériences sur les « Fantômes des Vivants », nous avons jugé maintenant, pour les mêmes motifs et sous les mêmes réserves, devoir publier la deuxième partie, que l'on vient de lire. En admettant que les expérimentateurs soient réellement parvenus à cacher au sujet magnétisé qu'ils attendaient l'apparition d'un fantôme, on ne voit pas comment on pourrait écarter la supposition que le sujet subit une suggestion mentale inconsciente. On a vu ensuite qu'une grande partie des preuves se basent sur l'augmentation de la clarté de l'écran phosphorescent par les rayons N, alors que la plupart des savants estiment que cette prétendue augmentation de clarté est un phénomène purement subjectif. Au cours du récent Congrès Spiritualiste, M. Durville a dit être persuadé que, si on avait photographié l'écran influencé par le fantôme et l'écran *témoin*, on aurait constaté une différence de clarté entre les deux. Cela n'a pas encore été fait.

AU MILIEU DES REVUES

La dernière empreinte d'Eusapia sur le mastic.

(*La Tribune Psychique*, Paris, juin 1908.)

L'empreinte sur le mastic, que nous publions ici, a été obtenue dans le local de la « Société Française pour l'étude des phénomènes psychiques », à Paris, le soir du 7 février dernier. Voici la partie du procès verbal qui se rapporte à cet intéressant phénomène :

Le médium est toujours sévèrement contrôlé par MM. Liehrmann et de Barsau.

M. de Fontenay, qui est à la table en face d'Eusapia, se penche vers cette dernière. Le rideau se soulève violemment, s'avance jusqu'à lui et une main vient le toucher et l'attirer vers le cabinet.

Eusapia, toujours contrôlée, s'empare de la main gauche de M. de Fontenay et la place sur sa tempe droite. Elle lui prend ensuite la main droite avec la sienne. A un moment donné elle incline la tête sur l'épaule de M. Liehrmann, son contrôleur de droite, l'y appuyant avec une grande force pendant environ dix secondes, après lesquelles elle pousse ce soupir bien connu qui indique la réalisation d'un phénomène puissant.

Nous avons, tous, à ce moment, la conviction qu'une empreinte vient d'être produite sur la matière plastique, mais pour ne pas interrompre encore une fois la séance, on décide de ne s'en assurer qu'à la fin de celle-ci.

Après le récit de quelques autres phénomènes, le procès-verbal continue :

Le médium étant fatigué, la séance est levée à 11 heures un quart.

Dès que la lumière est faite, M. Delanne qui était devant le rideau, juste en face de la chaise portant la terrine, empêche que l'on y touche avant que la pleine lumière ne soit faite. On porte la terrine sur la table, on constate que le mastic contenu dans la terrine placée dans le cabinet présente une empreinte ressemblant à un profil gauche de tête. Pendant que le médium, revenu à lui, se reposait, il proposa spontanément à M. Delanne de sentir ses cheveux et sa figure, ce que celui-ci fit immédiatement, et il put déclarer qu'Eusapia ne sentait pas le mastic.

Du plâtre y ayant été coulé, nous en retirâmes un modelage reproduisant d'une manière très reconnaissable le profil gauche du visage du médium recouvert d'un tissu...

Voici, relativement à cette séance, les témoignages écrits par les deux contrôleurs.

1° Témoignage du contrôleur de gauche :

» Tous les faits cités sont absolument exacts. Il ne faut pas oublier que l'obscurité n'a jamais été complète ; par conséquent, il serait ridicule de vouloir expliquer par la fraude un seul des phénomènes. Je n'ai pas cessé une minute de contrôler les genoux, le pied et la main gauche du médium.

» Je n'ai pu faire qu'une constatation, qui est la suivante : plusieurs des phénomènes observés ont coïncidé avec une contraction assez forte de la main du médium qui serrait la mienne avec force au moment où les coups étaient frappés.

» Cette constatation, qui ne saurait avoir rien de désobligeant pour le médium, semble prouver simplement que ses forces sont nécessaires à la production de certains phénomènes et qu'Eusapia fait des efforts de volonté qui se traduisent par une contraction musculaire dont elle ne se rend peut-être pas compte.

» Je n'ai observé cette contraction que pour les coups frappés et les lévitations qui sont précisément les phénomènes les plus matériels et les plus brutaux. »

Signé : B. DE BARSAU.

∴

Témoignage du contrôleur de droite :

« Je peux dire qu'à aucun moment, le contrôle que j'exerçais sur le côté droit, bras, et jambe d'Eusapia n'a cessé pendant les phénomènes qui se produisaient. »

Signé : LIEHRMANN.

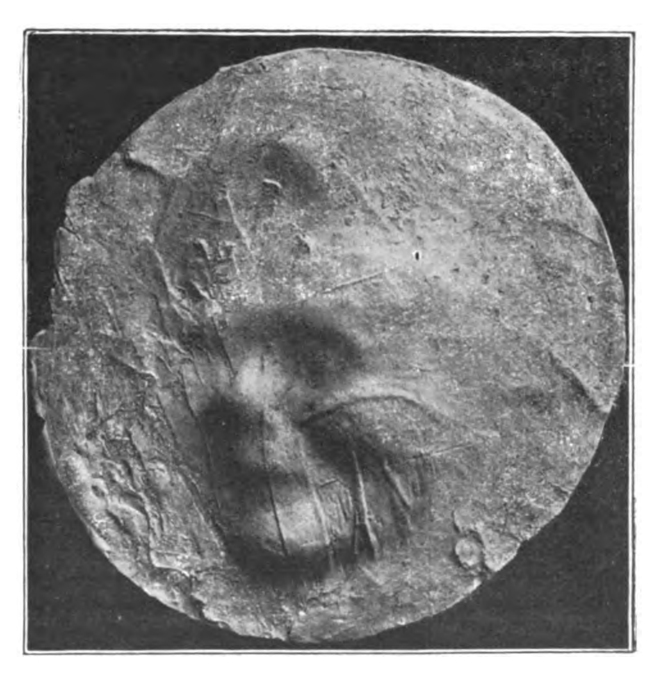
Enfin, M. Delanne ayant écrit à M. G. de Fontenay pour lui demander dans quelles conditions il avait contrôlé le médium au moment supposé où l'empreinte de son double s'était effectuée sur le mastic, voici la réponse que lui fit M. de Fontenay :

Paris, 11 février 1908.

CHER MONSIEUR,

» Je viens de recevoir votre lettre de ce jour relative à l'empreinte donnée par Eusapia pendant la séance du 7 courant. Vous me demandez mon témoignage détaillé sur la manière dont je tenais le médium et dont sa tête reposait sur la mienne. Sa tête n'a pas un instant reposé sur la mienne. Je n'ai contrôlé Eusapia que partiellement et d'une façon tout accidentelle, — intéressante cependant. — Vous devez vous rappeler que je m'étais installé avec mon vérascope au petit bout de la table, donc en face du médium dont me séparaient, à ma droite, une dame et le contrôleur de gauche ; à ma gauche, un autre observateur et le contrôleur de droite. Les phénomènes ordinaires se produisirent à peu près dans l'ordre accoutumé ; le gaz fut baissé peu à peu et enfin vingt minutes peut-être avant la fin de la séance, on vérifia le mastic et on l'installa sur une chaise au coin droit du réduit. C'est à peu près à ce moment là qu'Eusapia s'empara de ma main gauche, la plaça sur sa tempe droite et prit avec sa main droite ma main droite. Vu la longueur de la table je dus rompre la chaîne, confier mon appareil à un des assistants et me tenir debout, penché en avant, sur la table.

» Comme la position était des plus fatigantes et que je ne voyais pas l'utilité de ce contrôle supplémentaire, j'essayai à plusieurs reprises de reprendre ma place,



mais chaque fois Eusapia me ramena à la position que je viens de décrire.

» A un moment donné elle inclina sa tête, toujours accompagnée de ma main gauche, sur l'épaule de M. Liehrmann, le contrôleur de droite, l'appuyant avec une grande force, dont pourra témoigner M. Liehrmann, sur l'épaule et la poitrine de ce dernier. Cette pression dura peut-être dix ou douze secondes après lesquelles Eusapia poussa ce soupir bien caractéristique que vous connaissez. J'eus alors l'impression qu'une empreinte venait d'être donnée sur le mastic, et vous devez vous rappeler que je décrivis immédiatement à haute voix ce qui venait de se passer, ajoutant : « Je parierais qu'il y a quelque chose sur le mastic et que c'est une joue droite... » J'aurais même désiré que l'on vérifiât tout de suite, mais vous n'avez pas voulu pour écourter trop la séance.

» Je passe sur les phénomènes qui ont suivi et dont l'intérêt est moindre.

» La séance terminée, on a apporté sur la table le récipient contenant le mastic. Je n'ai pas été surpris

d'y voir une empreinte puisque je l'avais annoncée; mais je l'ai été considérablement de constater que c'était une joue gauche et non une joue droite.

» Vous devez vous rappeler aussi que nous en avons causé dans la voiture qui nous ramenait et que j'ai évoqué, à titre d'explication provisoire — et bien vague — les phénomènes d'intervention que l'on observe souvent : l'écriture en miroir, par exemple.

» Une explication beaucoup plus simple m'est venue depuis à l'esprit. Il y en a même deux. La première c'est que le phénomène a pu se produire à un autre moment. Je dois dire cependant que celle-là, je ne l'admets pas facilement, tout en me reconnaissant hors d'état de la combattre. Affaire d'impression personnelle, sans doute.

» La seconde, c'est que le mastic aurait été appliqué, appuyé sur la joue gauche d'Eusapia. La pression qu'elle a exercée avec sa joue droite sur ma main et sur la poitrine de M. Liehrmann n'aurait pas été, dès lors, une pression efficace, agissante, mais une pression de résistance, une pression transmise. Elle aurait pris appui ainsi sur nous pour ne pas céder à la pression exercée sur la partie gauche de sa tête par la masse plastique. En d'autres termes, Eusapia n'aurait pas imprimé ses traits comme un cachet imprime ses creux ; c'est le mastic qui serait venu s'imprimer sur Eusapia comme fait la cire au moyen de laquelle un ouvrier prend le dessin d'une serrure. Le phénomène interprété de la sorte fournit à la fois l'explication de la joue gauche et l'explication du voile qui la recouvre et qui serait tout simplement le rideau du cabinet.

» Maintenant, à quel état matériel était cette masse dont le poids atteint, m'avez-vous dit, 23 kilogrammes ? Je n'ai pas à le discuter ici; mais je supposerais volontiers qu'il y a eu dynamisation de la substance du mastic plutôt que transport intégral du récipient et de son contenu.

» Croyez-moi, etc.

Signé : « G. DE FONTENAY. »

Un cas d'identité spirite?

(*Luce e Ombra*, Milan, juin 1908).

Une dame, habitant la commune de Capistrello, (province d'Aquila) est douée de facultés de médium voyant et auditif fort considérables. Ces facultés médiumniques se manifestèrent en elle pour la première fois, en dehors de sa volonté, par un concours de circonstances que je me déciderai peut-être un jour à publier, mais dont on ne pourrait apprécier maintenant l'importance si je me contentais à présent d'en dire deux mots. Cette dame, il convient de le faire remarquer, n'a presque pas conscience de sa médiumnité, et par suite ne l'exerce pas.

Le 25 novembre 1906, alors qu'elle était complètement réveillée et dans un état normal, elle lisait assise dans la pharmacie de son mari, une jeune dame vêtue de noir se présenta à elle, et lui dit : « Veux-tu améliorer la santé de ton ami lointain ?... (elle faisait allusion à mon frère, gravement malade à Naples, et que le médium ne connaissait que de nom)... « envoie-lui les recettes que je te dicte... » Et elle força en effet le médium à écrire sous sa dictée trois recettes adaptées à la maladie de mon frère après quoi la figure disparut aussitôt. On remarquera que cette dame ignorait absolument qu'il s'agit d'une affection de l'épithélium. D'après les détails que le médium m'écrivit au sujet de sa vision, je pus arguer que le fantôme devait être celui de ma belle-sœur, femme de mon frère malade, morte à l'âge de 30 ans environ, en 1879, et dont la dame habitant Capistrello ignorait jusqu'au nom.

Je voulus m'assurer si mes conjectures se rapprochaient plus ou moins de la vérité, et je réunis dans une enveloppe quarante photographies de dames vivantes et défuntes, presque toutes du même âge, et j'intercalai parmi les autres le portrait de ma défunte belle-sœur. Je me rendis ensuite à Capistrello, chez le médium, ayant avec moi tous les portraits, et manœuvrai de manière à éveiller sa curiosité, en disant que toutes ces photographies appartenaient à un de mes amis des Abruzzes, chez lequel je devais les porter. Lorsqu'elle me demanda la permission de les examiner, je les lui tendis et m'éloignai de la chambre où nous nous trouvions, pour ne pas voir ce qu'elle ferait et ne pas la suggestionner, fût-ce même involontairement.

Ma surprise fut cependant immense lorsque je la vis, après quelque temps, venir vivement à moi, et le portrait de ma belle-sœur aux mains, s'écrier : « Voici la dame mystérieuse que je vois ; elle est cependant plus belle que dans le portrait. »

Le fantôme, depuis le mois de novembre 1906 jusqu'ici, lui est fréquemment apparu, et la défunte lui a prodigué d'utiles conseils. Ces apparitions se sont toujours produites inopinément, dans des cas d'extrême nécessité, et il est utile de faire remarquer que le médium, ayant besoin d'aide et de conseils, essaya souvent, par son désir et se mettant dans les meilleures conditions possibles pour la réussite d'en obtenir, mais toujours sans résultat.

Il faut observer aussi que sauf celle de ma belle-sœur, elle n'eut jamais d'autre vision de défunt, même lorsque j'engageai avec elle quelques essais de séances spirites, évocant intérieurement des personnalités d'êtres défunts avec lesquels j'avais été réuni par des liens du sang.

FRANÇOIS GRAUS, *ingénieur à Naples.*



ÉCHOS ET NOUVELLES

Au banquet des Prestidigitateurs

Les prestidigitateurs tout comme de vulgaires médiums refusent de reproduire publiquement le phénomène de lévitation d'une table ou d'un mouvement sans contact apparent.

C'est du moins ce qu'on peut conclure puisqu'ils ne relèvent pas le défi de G. Montorgueil. A cela ils donnent de bonnes raisons :

Ils ne connaissent point Eusapia Paladino, ils voudraient la voir opérer, etc... Les uns ne doutent point de la surpasser en son art.

Ils ont cinquante trucs dans leur sac pour remuer une table à distance. Tout dépend de la scène et n'est-ce point une scène que ce cabinet qu'elle retrouve à chaque séance...

D'autres, en assez grand nombre, mieux renseignés, se montrent moins téméraires.

Les prestidigitateurs de Paris avaient, eux aussi, il y a quelques jours, lancé un appel aux médiums parisiens pour constater quelque phénomène ; cet appel ne fut point assez entendu, sans doute parce qu'ils n'avaient pas crié assez fort.

Seule Mlle Trinchant y répondit. Ils l'invitèrent gracieusement à leur banquet et quand il fut terminé, bravant ce public en réalité plus curieux qu'hostile, elle tenta d'obtenir les phénomènes que sa médiumnité en formation lui permet d'espérer : *raps* intelligents, mouvement de table avec léger contact, etc.

Les craquements habituels se firent entendre. Quelle qu'en soit leur cause, ils donnèrent exactement l'âge d'un prestidigitateur présent, la date de la mort de son père et le total de deux chiffres écrits séparément à l'insu du médium par deux prestidigitateurs ne se concertant pas et n'étant pas à la table. Le total était 46. Maintenant, les prestidigitateurs — ces mystificateurs par habitude et par profession — n'ont-ils pas aidé malicieusement le médium, dont la bonne foi est hors cause, à parvenir à ce résultat ? C'est ce que nous ne saurions dire.

Une autre expérience du même genre fut suivie d'un échec provoqué sans doute par l'agitation continuelle des expérimentateurs improvisés, à moins que ce ne fût par suite des raps surajoutés, que produisaient alors d'une façon inquiétante des médiums improvisés.

Parmi eux pourtant beaucoup considèrent les trois réussites comme authentiques, c'est-à-dire non dues seulement au hasard.

Les uns se défiant de leurs confrères, ont cru y voir de la fraude et les accusaient « d'avoir fait le service », tandis que d'autres enthousiasmés demandaient à grands cris que « les esprits des morts » leur donnent le gagnant de la course du lendemain. Quelques-uns enfin se disaient surpris qu'un médium tout simple, ni grand savant ni grand philosophe, soit ainsi en rapport avec un mystérieux inconnu.

Le tumulte était au camp des prestidigitateurs. Cela peut avoir du bon.

Autour des photographies du docteur Baraduc.

Le docteur H. Baraduc, de Paris, vient de donner une conférence à Londres, y faisant une « démonstration photographique de la suractivité pathologique de nos organes dans la névrose et l'obsession ». Le conférencier a exposé « la série de ses expériences sur les névrosés et les obsédés, qui impressionnent par leurs propres vibrations les plaques photographiques mises dans une cache. Il a insisté sur le fait que ce n'est que dans des états de surexcitation des organes que l'on obtient ces photographies. C'est la suractivité normale ou anormale d'un organe qui influence la plaque de vibrations d'une forme particulière, alors que le même organe au repos, n'étant pas en suractivité, n'impressionne pas la plaque. Il faut que le bloc humain se désagrège pour que la plaque soit impressionnée et indique ainsi la cause pathogène de la crise nerveuse ».

Les journaux anglais ont pour la plupart publié des comptes rendus de cette conférence, que les correspondants de quelques journaux français ont télégraphiés à Paris. D'ailleurs, plusieurs grands journaux illustrés anglais, tels que *The Illustrated London News*, avaient dernièrement reproduit plusieurs photographies du docteur, avec force explications ; le *Matin* l'a interviewé au cours de sa récente « Enquête sur l'Au-delà », etc. Le docteur Baraduc a fait d'ailleurs en ces derniers jours avec succès une autre conférence à Paris.



Les études fluido-photographiques du docteur Baraduc présentent probablement quelque chose de remarquable, mais il y a un côté de la question qui ne regarde que la psychologie normale et qui mérite toutefois d'attirer notre attention. C'est l'espèce de vénération que, dans nos races et de nos temps, inspirent aux foules les titres académiques. Si le premier venu s'avisait de publier une photographie comme celle de notre *fig.* 1, représentant « une prière », cela ne provoquerait qu'un sourire

s'élève de cette foule, croient avoir enregistré sur leurs plaques photographiques les forces « fulgurantes » qui causent les guérisons miraculeuses, on ne se donnerait même pas la peine de chercher quelles impuretés de la plaque ou quel défaut du bain révélateur a pu produire ces taches curieuses dans des photographies (*fig.* 3 et 4).

Il y a même des plaques qui ont été mises par le docteur Baraduc dans la piscine de Lourdes (*fig.* 5), et qui démontrent « l'intensité de la force

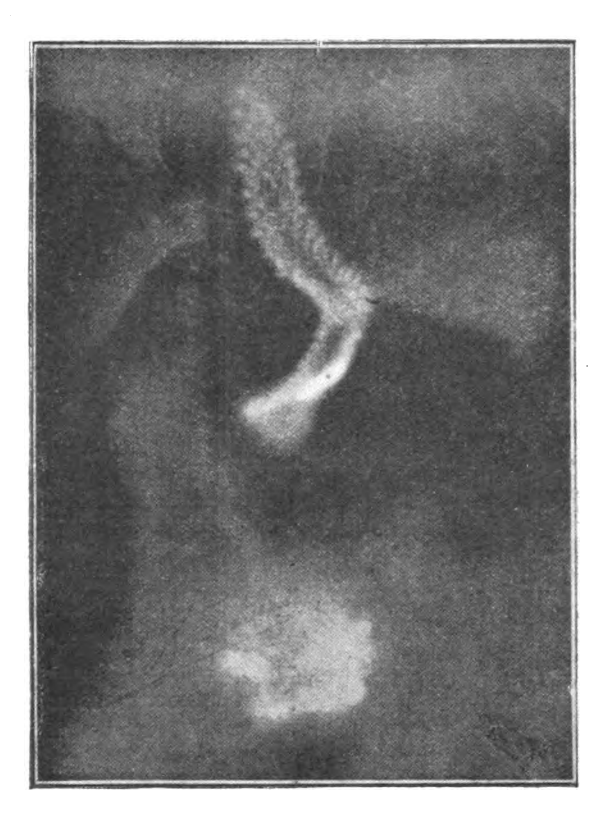


Fig. 1. — « Une prière photographiée : la lumière spirituelle dans une imploration extatique ».

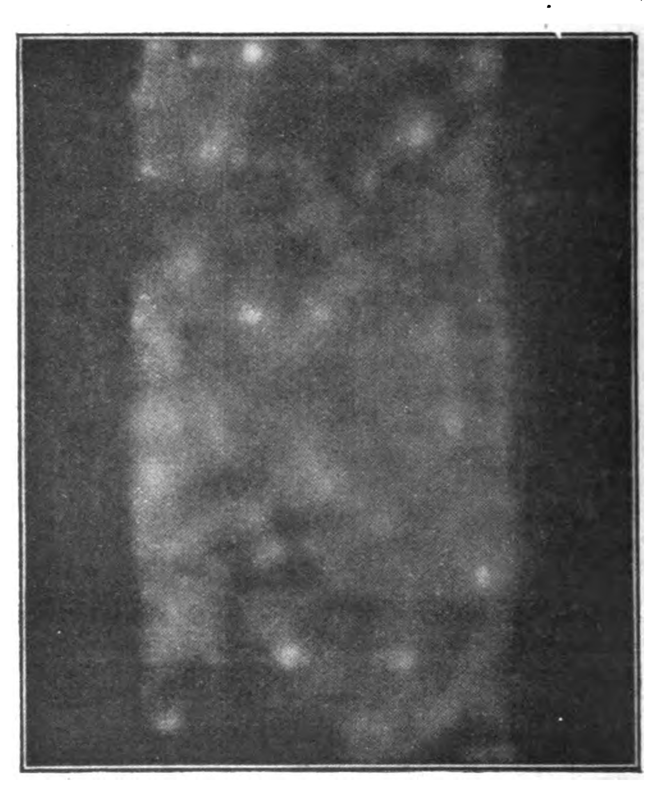


Fig. 2. — « Une colonne de prière qui monte de la Tour Eiffel à Paris ».

et aucun journal « qui se respecte », hormis les publications spirites, ne se montrerait disposé à s'occuper de l'affaire. Mais si le premier venu en question apportait à un journal une photographie représentant une colonne de taches blanchâtres sur un fond noir en affirmant que les prières de Paris se réunissent sur la troisième plate-forme de la Tour Eiffel pour monter ensuite conjointement vers le ciel en épargnant ainsi une partie du chemin (*fig.* 2), il n'est pas douteux que les journalistes envisageraient leur interlocuteur du coin de l'œil, avec une certaine inquiétude.

Si on apprend qu'un monsieur ou une dame quelconque, frappés dans leurs affections les plus chères, se tournent vers la dévotion, visitent Lourdes, sont saisis par la formidable suggestion qui

qui règne sur la surface de ces eaux, anti-hygiéniques, si l'on veut, mais ***hyperdynamisées*** par la présence de formes et d'apparences d'entités extrinsèques constamment accumulées sous l'action des mille voix qui appellent le phénomène (1) ».

Si enfin un photographe amateur ou un spirite quelconque présentait une photographie représentant « des globes nébuleux se dégageant du cadavre d'une personne décédée depuis peu (*fig.* 6) », on hausserait les épaules sans même demander comment, depuis Daguerre, on a pu photographier tant de cadavres sans s'être jamais aperçu de cette particularité.

(1) *La Force curatrice à Lourdes et la Psychologie du miracle*, par le docteur Baraduc, 1 vol. in-12, six photographies hors texte. 1 franc. Bloud et Cie.



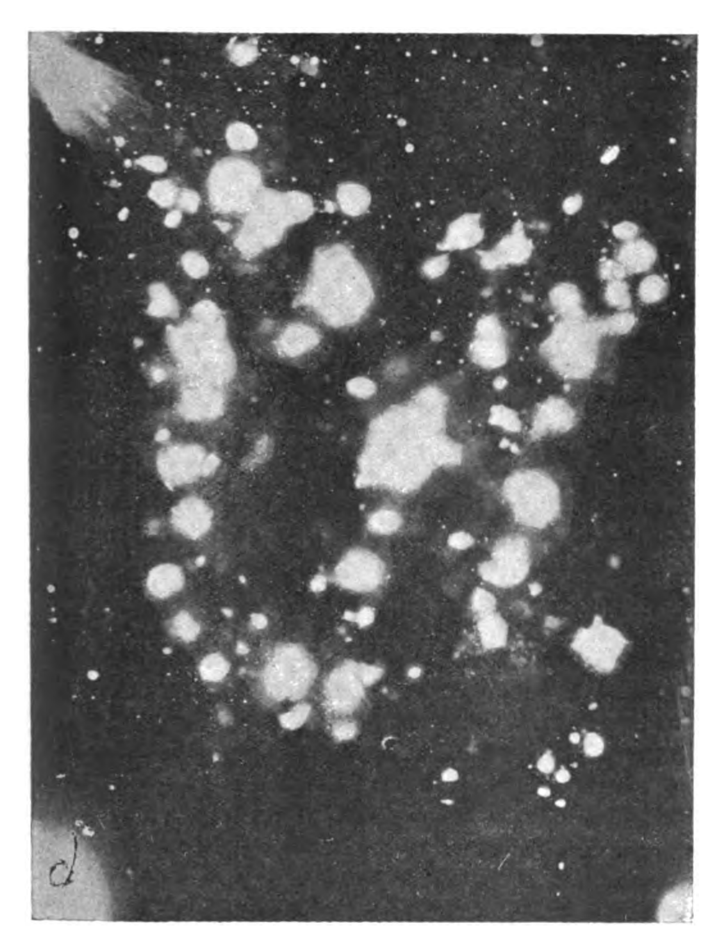


Fig. 3. — « Constellation de globules attirés à la grotte par une invocation de force; la plaque portée sur le cœur. — La radio-activité cardiaque ne donne pas la même impression photo-chimique. »

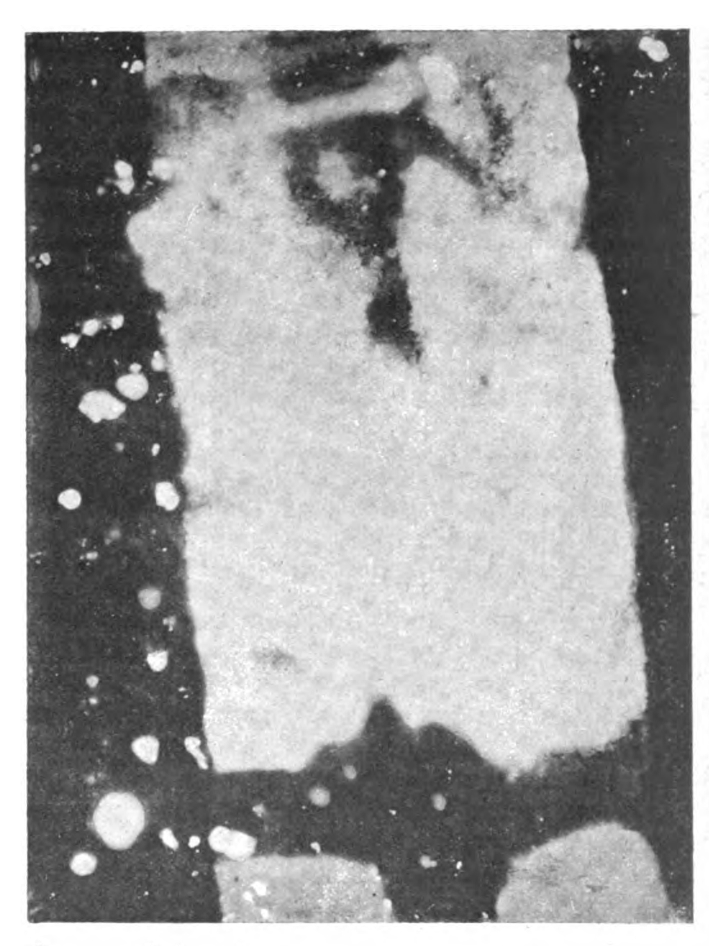


Fig. 4. — « Ruban fulgurant de lumière de vie projeté au passage du Saint Sacrement sur une plaque qui lui est présentée à 1 mètre de Fanny Combes. »

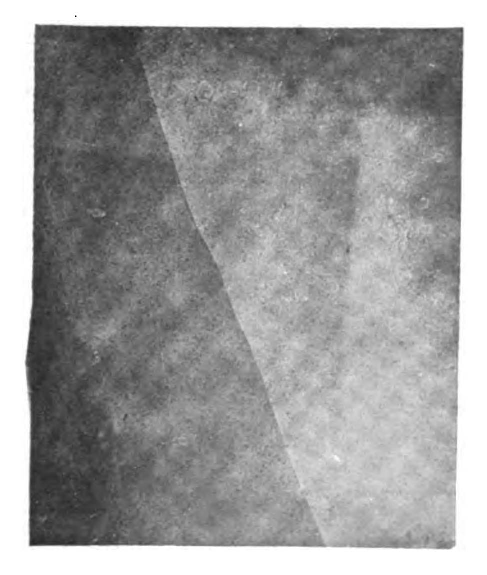


Fig. 5. — « Forme très nettement apparue sur le cliché trempé au tiers de la piscine. Le niveau de l'eau s'est indiqué par la ligne diagonale. »



Fig. 6. — « Le globe nébuleux se dégageant du corps de Mme Baraduc après sa mort. »

Mais M. Hippolyte Baraduc est médecin et cela suffit pour qu'on trouve digne d'attirer l'attention et d'être publié tout ce qu'il présente. C'est bien là, disons-nous, un phénomène qui ne manque pas d'intérêt, et qui explique bien des choses.

On ne possède pas beaucoup de détails sur la manière dont le docteur Baraduc opère pour obtenir ces photographies extraordinaires. On peut dire toutefois qu'elles sont généralement prises à la tombée de la nuit, dans une chambre absolument obscure. Le docteur se sert « d'une plaque hautement sensible, capable d'enregistrer les émanations de vie ». Parfois, quand on doit fixer sur la plaque le corps astral ou l'*aura*, il emploie une lumière électrique verte.

C. V.

Le défi d'un spirite canadien.

L'*Éclair* de Paris publie dans son numéro du 20 juin 1908 une lettre dont nous reproduisons la partie essentielle.

... Je porte un défi de 10.000 dollars aux savants incrédules et aux prestidigitateurs savants que les phénomènes annoncés plus haut seront accomplis par mon médium, à l'heure qu'il leur conviendra.

Si le défi est accepté, je m'embarque et dépose, à mon arrivée, ladite somme dans une banque française.

Je m'offre à démontrer devant un corps de savants, non en l'ombre, mais en pleine lumière, et après une visite minutieuse, qu'il existe des phénomènes d'attraction ou d'attirance produits par une force invisible :

1° Une table sera apportée par un des expérimentateurs ; sur cette table sera placée une baguette de coudrier ou de noisetier, qui viendra se placer seule dans les mains du médium ;

2° Un vase en cristal sera placé entre les mains d'un assistant désigné par les examinateurs; la température de l'eau s'élèvera ou s'abaissera sensiblement sous l'influence des mains du médium, placées en pleine lumière, à 5 ou 6 centimètres du verre ;

3° Une personne sollicitera l'invocation d'un poète mort, quelle que soit sa nationalité, et le sujet écrira ou récitera un de ses poèmes ou même écrira des vers absolument conformes aux habitudes et aux idées ordinaires de ce poète ;

5° Enfin, il sera permis à quelques personnes de revoir, tracés exactement par le médium, les traits d'une personne morte dont ils invoqueront l'esprit, et j'affirme que les traits ainsi tracés seront suffisamment ressemblants pour être reconnus par l'intéressé comme ceux du mort dont il a sollicité l'image connue de lui seul.

Je compte, Monsieur le Directeur, que ceci intéressera suffisamment les provocateurs du défi. Je suis donc à leurs ordres, et vous prie d'agréer l'hommage de mes respectueuses salutations.

Dav. Bernard,
Member of American Psychic Institute, 128, *rue de la Couronne, Québec (Canada)*.

La publication de cette lettre est accompagnée dans l'*Éclair* du portrait de Mme Lydia Bernard, le médium de Québec, vraisemblablement la femme de M. Dav. Bernard qui a écrit la lettre.

Le seul phénomène qui me paraisse de nature à pouvoir être bien établi est le premier, qui se rapporte au transport de la baguette de coudrier. Il n'y a aucune probabilité que l'on trouve en Europe une personne disposée à accepter ce pari ; mais le cas est assez intéressant pour que des personnes compétentes et jouissant par leur position de la considération générale veuillent bien s'en occuper. La nouvelle Société canadienne de Recherches Psychiques, dont nous avons annoncé la formation dans notre dernier fascicule, serait tout indiquée pour cette besogne.

La Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise

La **Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise** vient de transporter son siège social 10, rue Bugeaud, à Lyon, et de publier son catalogue pour 1908 qui comprend 2.000 ouvrages. La B. I. L. est une œuvre absolument indépendante qui ne relève d'aucun groupe ni d'aucune doctrine. Ses collections comprennent des ouvrages sur le Magnétisme, le Spiritisme, et Psychisme et toutes les branches de la Philosophie Occulte. Elle délivre des abonnements à la lecture, moyennant un prix modéré, non seulement pour la région lyonnaise, mais pour toute la France et l'étranger.

Pour toute demande de catalogue et de renseignements, écrire au gérant de la B. I. L., M. A. Jas, 10, rue Bugeaud, Lyon (timbre pour réponse).

Actes de la Société Universelle d'Études Psychiques

Assemblée générale du 15 juin.

Expériences de fausse transmission de la pensée.

L'Assemblée générale annuelle de la Société a eu lieu le lundi 15 juin, à 9 heures du soir, dans une salle de l'hôtel des Sociétés Savantes, rue Danton, à Paris, sous la présidence de M. le docteur Paul Joire, Président-Fondateur. Comme les années précédentes, la séance a été précédée d'un banquet, à la fin duquel on procéda à quelques expériences de pseudo-transmission de la pensée. Le Bureau de la Société avait en effet convoqué deux couples de soi-disant transmetteurs de la pensée, racolés dans les foires de Paris, et proposait à l'Assemblée de les examiner pour se rendre compte des méthodes qu'ils emploient pour parvenir à simuler ce phénomène. Ces deux transmetteurs de la pensée s'appelaient M. Fourniau et « le professeur Jacques ». Le premier commençait par faire des passes magnétiques sur son sujet, un jeune homme d'apparence chétive, en provoquant un sommeil hypnotique, qui, de l'avis des médecins hypnologues présents, par suite d'un examen, nécessairement un peu hâtif et sommaire, parut authentique; cette circonstance ne confirme d'ailleurs aucunement la réalité du phénomène télépathique, pouvant être uniquement destinée à mettre le sujet dans un état d'isolement intellectuel et d'attention plus profonde. Le sujet du « professeur Jacques », lui aussi un jeune homme de 18 ans environ, alerte et bien portant, opérait à l'état de veille. Tous deux avaient les yeux bandés, le dos tourné aux expérimentateurs, dont ils étaient séparés par un grand paravent. Deux membres de la Société les surveillaient.

On disait ou on écrivait un mot que l'on communiquait au « transmetteur »; celui-ci ordonnait alors à son sujet de le dire. Dès le début, il fut évident que les deux opérateurs se servaient d'un code de mots. D'abord, quand on leur demanda de se servir de la même phrase pour ordonner à leur sujet de répéter deux mots différents, les deux forains durent reconnaître que cela n'était pas possible, ce qui suffit naturellement à prouver le truc.

De longues expériences auraient été nécessaires pour découvrir entièrement le code dont se servait chacun des deux couples, mais il n'a pas été difficile de le faire partiellement. Voici l'un des systèmes que les expérimentateurs ont suivi pour cet examen. On disait, par exemple, à « l'agent » de transmettre au « percipient » le chiffre 3.773. L'agent s'écriait : « *Sujet! faites bien attention; répondez tout de suite! répondez tout de suite! faites bien attention.* » Le sujet disait : 3.773. — Alors on soumettait à l'opérateur le chiffre 773. Il s'écriait : « *Sujet! répondez tout de suite! répondez tout de suite! faites bien attention.* » Le sujet répondait : 773. — On voulait alors faire transmettre le chiffre 73. Et l'agent : « *Répondez tout de suite! faites bien attention.* » Et ainsi de suite. D'où il résultait que la phrase : « *Faites bien attention* » correspondait au chiffre 3, la phrase : « *Répondez de suite!* » au chiffre 7, etc.

Tout cela est parfaitement apparu par les notes que deux membres de la Société étaient chargés de prendre de tout ce que disait le « transmetteur ». Mais il ne faut pas croire que tout cela se passe avec une si naïve simplicité. L'habileté du bon « transmetteur » consiste à noyer ses phrases « à clef » dans un flot de paroles prononcées avec une volubilité et une rapidité extraordinaires que le meilleur sténographe aurait de la peine à suivre, d'autant plus que ce langage prend souvent la forme d'un vrai baraguinage. Par contre, on est parfois surpris d'entendre le transmetteur ne prononcer pas plus de trois paroles pour transmettre un mot de six à sept lettres. Certains transmetteurs se servent évidemment de ce que l'on pourrait appeler une « sténographie phonique », par laquelle ils parviennent souvent à communiquer à leur sujet des syllabes ou des mots entiers avec une rapidité foudroyante.

On sait qu'il en est de même pour les « transmetteurs » qui opèrent sans parler; il est alors généralement nécessaire que le sujet soit visible, ainsi que M. Fourniau et le « professeur Jacques » furent d'accord à déclarer; dans ce cas, le moindre mouvement des lèvres, des paupières, de la main, du pied, etc., opère comme un télégraphe Chappe, en constituant tout un code de signaux.

Ces expériences sont très utiles aux personnes qui se proposent d'étudier la transmission de la pensée authentique, parce qu'elles les mettent en garde contre la fraude et leur permettent de la déceler. C'est à tel point que M. Fourniau ayant donné une séance dans une Société spirite de



Paris, avait, quelques semaines auparavant, ébahi l'assistance, qui considéra généralement ces phénomènes comme absolument sincères.

L'assistance a eu ensuite tout loisir de voir dessiner et entendre jouer du piano Mérovak, bien connu à Paris, «l'homme des Cathédrales»; affublé toujours d'un étrange habillement multicolore, il présente de curieux phénomènes de cérébration artistique subconsciente et de désordre fonctionnel qui ont pris un développement extraordinaire, vraisemblablement à cause de l'intérêt que Mérovak tire de ses originalités, ne fût-ce qu'au point de vue de la vanité.

Rapport sur le fonctionnement de la Société.

Le secrétaire général, M. C. de Vesme, lit un rapport sur le fonctionnement de la Société pendant l'année 1907-1908, dont voici les principaux passages :

Pour pouvoir juger d'une manière équitable l'importance du travail accompli cette année par notre Société, il nous faut d'abord tenir compte des circonstances dans lesquelles le nouveau Bureau a commencé ses travaux. Notre Société en général et la Section de Paris en particulier, ont traversé, dans les derniers mois de 1907, une crise de développement qui a été pour elles, espérons-le, le commencement d'une vie nouvelle et prospère.

Malheureusement, ce heurt d'idées d'où est sorti le nouveau Bureau de la Société nous avait pris un temps précieux dans les premiers mois de l'hiver, qui sont les plus favorables pour prendre l'initiative de pareilles entreprises. Il a fallu ensuite discuter certains règlements administratifs qui constituent la base de toute Société ; enfin, il nous a fallu chercher un local, l'aménager, ce qui a été une tâche plus malaisée qu'on ne le suppose, à cause des nombreuses anicroches qui ont surgi. A la fin de janvier, quand nous voulûmes enfin organiser de grandes conférences qui auraient pu être très utiles au développement, non pas seulement de la propagande métapsychique, mais aussi de notre Société, nous dûmes songer d'abord aux séances qu'allait nous donner Eusapia Paladino, puis à celles qui en furent la conséquence et dans lesquelles nous reçûmes le médium dans notre local de la rue d'Hauteville et puis nous discutâmes les résultats de ces expériences.

C'est ainsi que nous sommes parvenus au mois de mars, lorsqu'il était vraiment trop tard pour organiser quelque chose d'un peu grandiose qui aurait été, pour ainsi dire, du gaspillage à cette époque de l'année.

Ceci ne signifie point que notre Société ait perdu son temps en ces derniers mois. Mon intention n'est certainement pas de vous infliger une longue récapitulation des travaux et des expériences que vient de faire notre Section de Paris. Je me bornerai à rappeler que quelques groupes se sont formés tout d'abord pour tâcher d'obtenir des phénomènes médiumniques d'ordre physique ; on est passé ensuite à l'étude de la transmission de la pensée, et MM. Warcollier, Marcel Mangin et d'autres vous ont entretenus des résultats obtenus par le système de la divination des cartes, etc. — résultats qui ont certainement été appréciables, bien qu'il soit nécessaire de les poursuivre pendant bien du temps encore avant qu'on puisse en faire état. C'est ce qu'on fera, je l'espère, l'année prochaine.

Mlle Alexandrine Trinchant a bien voulu prêter assez longtemps à notre Société le concours de ses facultés psychiques, ce dont nous la remercions vivement. D'autres expériences ont été faites plus récemment par un groupe constitué par M. Marcel Mangin dans le but de contrôler certains phénomènes magnétiques dont il est question dans le récent ouvrage du professeur Boirac : *la Psychologie inconnue.* Les expériences faites par un autre groupe qui avait à sa tête MM. Archat et Warcollier, se sont portés sur le « moteur à fluide humain » imaginé par le comte de Tromelin et ont donné lieu à d'importantes études sur la question de la force nerveuse en général. Quelques jours après, grâce à l'aimable intervention de Mme Maurecy, nous assistâmes à une séance de « psychométrie » qui nous a été donnée par Mme de Poncey, l'un des sujets les plus favorablement connus à Paris dans ce genre d'expériences psychiques. Il y a quelques jours à peine, un chiromancien distingué, M. le professeur Hermann, a bien voulu nous donner quelques consultations pour nous faire apprécier les ressources, surprenantes parfois, de l'étude des lignes de la main. Quelques-unes de ses consultations ont donné des résultats assez remarquables, par exemple celle qu'il m'a donnée personnellement. Aujourd'hui même, nous vous avons soumis deux soi-disant « transmetteurs de la pensée », etc. D'autres expériences qui pourront être très intéressantes, puisqu'elles seront contrôlées par un appareil imaginé dans ce but par le professeur Richet, auront lieu également, je l'espère, au cours des vacances d'été, dans notre local de la rue d'Hauteville.

Je ne puis terminer cette revision rapide des travaux de notre Section de Paris sans remercier notre vice-président, M. le docteur Le Menant des Chesnais, pour l'analyse qu'il a faite dans une de nos dernières séances de l'ouvrage de notre président-fondateur M. le docteur Joire, *Traité*



d'Hypnotisme expérimental et thérapeutique, et notre secrétaire adjoint, M. Warcollier, pour l'analyse du curieux livre du comte de Tromelin : *les Mystères de l'univers.*

Ces différents travaux, et surtout les expériences avec Eusapia, nous ont apporté un contingent de nouveaux membres qui ont donné une plus grande vitalité à notre Société

Les mêmes raisons qui n'ont pas permis que la Section de Paris prenne cette année tout le développement qu'on pouvait espérer, a nui au développement des autres Sections. Là aussi, il était assez difficile, à la fin de l'hiver, de donner un essor considérable à l'organisation. Notre président vous a parlé de certains travaux de notre Section de Lille, qui est sans doute la plus nombreuse et la mieux organisée des Sections de province; en ces derniers jours, nous avons pu organiser de nouvelles Sections dans plusieurs autres villes : à Semur, à Périgueux, à Aurillac, à Toulon, etc. Tout cela demandera, naturellement beaucoup de temps et beaucoup de travail.

Au début de l hiver prochain, nous espérons donner à notre Société, par de grandes conférences, par des luttes utiles et bien organisées, une bien plus grande importance. Mais il nous faudra pour cela l'appui sincère, l'esprit de sacrifice, et surtout la force de résistance qui sont indispensables dans ces sortes d'organisations, et que plusieurs membres de la Société ont déjà noblement déployés au cours de la présente année.

Le rapport financier.

M. P. Archat, *trésorier général adjoint*, lit ensuite un rapport de M. Douchez, trésorier général, rendant compte de la situation financière prospère de la Société. Il donne également lecture de la vérification des comptes de la Société et de la gestion du trésorier général, faite par MM. Pajot et Lefebvre en qualité de commissaires.

Section de Lille.

Quelques cas de vision dans le cristal.

Compte rendu d'expériences présentées à la Section de Lille par le docteur Joire, *Président de la Société.*

Un clinicien célèbre a dit une fois : « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades. »

Cette formule, éternellement vraie, a, depuis lors, été bien des fois répétée par tous ceux qui ont fait de la clinique, autrement qu'en théorie ou dans des laboratoires.

Cette vérité, fondamentale en médecine, peut être utilement transportée dans le domaine de nos études psychiques.

C'est-à-dire, qu'il ne faut pas chercher à reproduire, à tout hasard, avec n'importe quel sujet, un phénomène que nous voudrions observer. Mais ce sont les médiums qu'il faut étudier; c'est-à-dire que nous devons les prendre, comme ils se présentent, avec les facultés spéciales à chacun d'eux, et observer, par leurs moyens, les phénomènes qu'ils peuvent produire.

Telle est la base de la méthode scientifique que nous devons appliquer à l'étude des phénomènes psychiques, tout ordre inverse étant irrationnel et antiscientifique.

C'est ainsi que nous arriverons un jour, quand nous aurons un médium présentant l'extériorisation de la force, à montrer à M. G. Lebon le phénomène de lévitation pour lequel il a promis une prime au sujet; mais non pas, comme il semble le supposer, en établissant une sorte de concours entre tous les médiums pris au hasard, ce qui serait une absurdité scientifique.

Les expériences que je vais décrire sont du domaine de la lucidité et de la prémonition. Elles présentent ce caractère particulier, que j'ai employé pour les produire, le phénomène de la clairvision combiné à celui de la clairaudition.

Tout d'abord, quelques phénomènes spontanés m'avaient mis sur la trace de cette faculté spéciale du sujet.

L'un d'eux présente assez d'intérêt pour être cité.

Un jour, L..., se trouvant chez moi, en état de somnambulisme profond, se met à parler et la conversation suivante s'engage entre nous :

— Oh, que je suis fatiguée ! dit L...

— Pourquoi donc êtes vous fatiguée ? Qu'avez-vous fait ?

— C'est cette longue route que je viens de faire qui m'a fatiguée.

— D'où venez-vous donc ? Où avez-vous été ?

— Mais je viens de R... et c'est loin, j'ai mal aux jambes, je suis bien fatiguée.

Or, R..., dont parlait le sujet, est une ville voisine, située à 11 kilomètres. Je savais parfaitement qu'elle n'y avait pas été, ni ce jour-là ni les jours précédents; il n'en avait même pas été question car elle n'y va jamais. Ce matin, elle avait seulement fait quelques courses en ville.

Peu de temps après, sans attacher d'autre importance à ses paroles, j'éveille L...

Je remarque qu'elle donne encore des signes



de fatigue, et, sans avoir aucun souvenir de la conversation qui a eu lieu pendant son sommeil, elle me dit encore :

— Je ne sais pourquoi, je suis horriblement fatiguée, on dirait que j'ai marché toute la journée.

— Ce n'est rien, lui dis-je, vous avez fait des courses ce matin, c'est là ce qui vous cause cette fatigue qui va bientôt se dissiper.

Le lendemain je revois L..., qui me dit en arrivant :

— Hier, pendant que j'étais chez vous, j'ai manqué la visite d'un de mes oncles, que je n'avais pas vu depuis très longtemps, et qui est venu chez moi, juste pendant que j'étais ici.

— Ah ! pourquoi allait-il vous voir ?

— Il était venu demander si je voulais aller à la foire de R..., avec lui.

L... avait-elle donc eu, pendant son sommeil somnambulique, la perception de ce qui se passait à ce moment chez elle, et cela lui avait-il suggéré son rêve?

Mis sur la voie par cette observation, je voulus essayer les facultés de mon sujet au moyen du cristal.

Je la fis donc placer un jour devant la boule de cristal, et lui recommandai de me dire exactement ce qu'elle y verrait.

Au bout de très peu de temps, elle annonce qu'elle aperçoit une chambre qu'elle décrit en détail. Dans cette chambre, elle voit une dame en costume de ville, le chapeau sur la tête, prête à sortir.

Dans la même pièce, un monsieur, le chapeau à la main, semblait attendre la dame.

Le sujet reconnaît dans cette dame Mme X..., et, par la description qu'elle en fait, aucun doute n'est possible. Mais, me dit L..., cette dame paraît fort ennuyée, elle a perdu quelque chose qu'elle cherche de tous côtés, et elle ne peut sortir sans l'avoir trouvé.

La voici qui ouvre une armoire et elle regarde sur toutes les planches. Elle cherche avec la main sur la planche supérieure.

Elle semble satisfaite, elle a trouvé ce qu'elle cherchait. Oui, c'est une clef qu'elle tient maintenant et qu'elle met dans sa poche.

Elle referme son armoire et se dispose à sortir.

Mme X..., interrogée le lendemain, est fort surprise quand on lui parle de la recherche de sa clef à laquelle elle s'est livrée. Elle reconnaît l'exactitude de tous les détails ci-dessus ; mais elle se fâche quand on lui parle de la personne avec laquelle elle se trouvait et demande pourquoi on l'a fait ainsi espionner.

Dans une autre expérience, je place de nouveau mon sujet devant le globe de cristal et, lui montrant un membre de la société qui est présent, je lui dis : « Vous allez voir M. X... dans le cristal, vous le reconnaîtrez et vous verrez où il a été ce matin. »

Au bout de peu d'instants, le sujet décrit une chambre, aux murs nus, meublée seulement de quelques chaises et d'une table couverte de livres et de papiers.

Elle reconnaît dans la chambre M. X..., debout, occupé à causer avec deux autres personnages. L'un d'eux s'approche de la table, y prend des papiers, les examine, revient vers les deux autres.

Ils discutent tous trois avec animation, dit-elle; ils gesticulent, se montrent les papiers qu'ils ont en mains ; ils paraissent ne pas être d'accord.

L'un des trois personnages tourne constamment le dos, c'est un homme assez fort ; mais, une remarque que fait L..., c'est qu'il a quelque chose de bizarre qui lui grossit le cou, on dirait une grosse cravate qui lui élargit le cou.

M. X... nous raconte alors que, le matin, il est allé à un rendez-vous, avec deux autres personnes, dans un bureau qui correspond en effet à la description que nous a fait L... Là ils ont discuté assez vivement une affaire qui ne s'est pas arrangée.

Il nous explique le troisième personnage que le sujet a seulement vu de dos. C'était un homme, qui portait une casquette anglaise, placée très en arrière, qui lui descendait, par conséquent, jusque sur le cou et qui, en effet, vue de dos, pouvait donner cette impression d'une chose qui lui élargissait le cou outre mesure.

Ce dernier trait est à noter, dans cette observation.

En effet, le sujet voit quelque chose qu'il ne reconnaît pas. Il ne décrit donc pas un objet vu en imagination, car il nous prouve, par la description qu'il en fait, qu'il ne sait pas ce qu'il voit. Il perçoit une image qu'il nous décrit, mais le témoin seul reconnaît cette image, et il faut que ce soit lui qui la traduise, pour nous montrer qu'elle est conforme à la réalité.

Dans une autre expérience, j'ai voulu tenter de combiner la clairaudition avec la clairvision. Je donnais donc au sujet une boîte de fer blanc, que je lui disais d'appliquer à l'oreille, il devrait y entendre, comme à un téléphone, les voix des personnes qu'il verrait dans le cristal.

Avant de commencer l'expérience, je l'endors et je lui fais la suggestion qu'elle verra, dans le cristal, une chose qu'elle fera le dimanche suivant, nous étions le jeudi.



Le sujet éveillé, je place devant elle la boule de cristal et je lui donne en même temps la boite pour écouter.

Elle entend d'abord des bruits vagues et confus, comme au téléphone, dans lesquels elle ne peut rien distinguer.

Elle répète ensuite ces diverses phrases qu'elle entend distinctement.

— Dis-lui que tu voudrais voyager.

Une voix d'homme : Il faut partir, il faut changer.

— Pourquoi ne viens-tu pas ?

Des voix de femmes, causant entre elles, empêchent d'entendre.

Une voix de femme. — Quelle jolie maison ! — Où est votre aîné ?

A ce moment, elle semble ne plus entendre, mais elle décrit une image qui lui apparaît dans la boule.

Elle voit d'abord une maison avec une porte cochère. Elle pénètre dans un vestibule, dans lequel se trouve une porte à droite, par laquelle elle entre dans une chambre qu'elle décrit.

Elle déclare, entre temps, ne pas reconnaître cette maison. La chambre qu'elle voit maintenant est une salle à manger. Elle y voit un buffet, divers objets qui garnissent la cheminée, et, dans le coin de la cheminée, est suspendu contre le mur un calendrier à effeuiller.

Avant d'aller plus loin dans la description de la chambre, voulant m'assurer si la suggestion que je lui ai faite se réalise, j'insiste pour qu'elle regarde et me dise la date qu'elle verra sur le calendrier.

Elle lit d'abord le chiffre 17, je lui demande de lire le jour inscrit, elle regarde attentivement et finit par lire : Dimanche. Je m'assure immédiatement que dimanche prochain sera bien en effet le 17.

Je lui laisse alors continuer la description de ce qui se trouve dans la chambre.

Une table ronde autour de laquelle on distingue, d'un côté deux personnes, de l'autre trois personnes.

Dans le coin, à droite de la porte d'entrée, L..., voit un objet placé à terre. Elle ne distingue pas très bien cet objet, mais me le décrit comme de forme cylindrique, présentant des rayures longitudinales ; cela a la forme et l'apparence d'un tambour, me dit-elle.

La table est servie, on prend le café.

Dans une des personnes qui est à table elle reconnaît un de ses parents, qu'elle n'a pas vu depuis plus d'un an ; en face de lui sa femme, deux de leurs enfants, et une autre personne.

Ce sujet enfin voit une personne que l'on introduit dans la salle, et se reconnaît elle-même.

Plusieurs personnes se lèvent de table, mais l'homme reste assis, le sujet s'approche de lui et, en même temps, elle entend le dialogue suivant :

— Tiens, quelle bonne nouvelle ! tu n'es plus malade ?

— Je ne l'ai jamais été.

— Mais si, on nous l'a dit.

— Pas du tout.

Divers bruits l'empêchent alors d'entendre.

Puis, de nouveau, elle saisit différentes phrases d'un dialogue, dans lequel elle ne comprend bien que ce que dit la voix d'homme.

— Pourquoi restes-tu là ?

— Tu n'es pas heureuse.

— Si tu veux m'écouter tu seras heureuse.

A ce moment, plusieurs personnes sortent; il ne reste que le parent, sa femme et L...

L'homme dit encore : Que te manque-t-il ?

— Pas grand'chose, répond L...

Une discussion confuse, puis cette dernière phrase prononcée par la voix d'homme.

— Voudrais-tu faire un voyage avec moi.

L... était elle-même fort intriguée du résultat de l'expérience, car elle n'avait pas vu depuis longtemps le parent qu'elle avait reconnu dans la boule ; elle savait qu'il avait changé de maison depuis, et se demandait si elle trouverait bien cette maison, qui lui était inconnue, telle que l'image la lui avait montrée.

Le lundi, elle me raconta la visite qu'elle a faite le dimanche.

Je note, en passant, que le sujet semble avoir totalement perdu le souvenir des phrases entendues par elle, et que j'ai notées avec soin au moment même de l'expérience. De sorte que, si elle me décrit très bien d'elle-même tout ce qu'elle a vu, il faut que je l'interroge avec précision pour lui faire répéter la conversation.

L'aspect extérieur de la maison l'a d'abord frappée, comme étant absolument semblable à la vision qu'elle a eu dans le cristal. La grande porte, le vestibule, la porte de l'appartement à droite.

Elle-même en entrant dit : *oh, quelle jolie maison* ! La disposition intérieure de la chambre est bien aussi telle qu'elle me l'a décrite: le buffet, la cheminée avec sa garniture et le calendrier, la table et, dans le coin, à droite de la porte, non pas un tambour, mais un de ses petits tabourets arabes qui a bien dans l'ombre, avec ses pans coupés, une apparence cylindrique, et présente des lignes longitudinales qui lui donnent en effet une certaine ressemblance avec un tambour.

Ici encore, comme dans l'expérience précédente,



nous pouvons donc constater que ce n'est pas l'idée de l'objet qui s'est présentée d'abord à l'esprit du sujet et lui a fait créer l'image qu'il a décrite. Mais il semble bien avoir vu primitivement une image, qu'il n'a nullement reconnue, et dont la description, par ses côtés inexacts même, montrent qu'elle n'a pas éveillé chez le sujet l'idée de l'objet réel.

L'image, vue dans le cristal, ne vient donc pas, dans ces cas particuliers, ni d'un souvenir subconscient, ni d'une idée, plus ou moins consciente, qui provoque une hallucination.

Les personnages à table sont bien tels qu'ils ont été vus.

La conversation s'engage d'abord sur la santé de la visiteuse et les phrases que j'ai notées sont répétées textuellement.

Ne voyant pas l'aîné des enfants avec les autres, c'est L... qui demande : « Où est votre aîné ? »

Puis c'est l'homme qui demande à L... si elle est heureuse où elle est, et pendant qu'ils causent ainsi, les autres personnes se lèvent de table.

Enfin le parent finit par demander à L... si, pour se distraire, elle ne désirerait pas l'accompagner dans un voyage qu'il doit faire.

Tout ce qui a été vu et entendu par le sujet, le vendredi, s'est donc réalisé exactement le dimanche.

J'ajouterai que, si la visite à ce parent, qu'elle n'avait pas vu depuis un an environ, pouvait se trouver dans la pensée du sujet au moment de l'expérience, les détails qu'elle a donnés étaient tout à fait imprévus et ne pouvaient pas se trouver même dans ses souvenirs subconscients. En effet, elle n'était jamais allée dans cette maison.

Je ferai remarquer aussi ce caractère particulier de l'audition mentale : Ainsi qu'on peut s'en rendre compte en se reportant à l'expérience et à la réalisation, les phrases ont été entendues sans ordre et sans suite, mais toutes se retrouvent, dans la conversation, à une place où elles viennent se ranger naturellement.

On peut donc dire, au sujet de cette audition mentale, ce que j'ai dit à propos de certaines des images vues dans le cristal.

Ce n'est pas une idée primitive du sujet, qui a créé une hallucination et lui a fait suivre une conversation imaginaire se rapportant à l'idée préconçue. Au contraire, le sujet a perçu, d'une façon quelconque, et répété des phrases et des morceaux de conversation, dont il ne comprenait pas le sens, et qui étaient assez incomplets pour n'avoir aucune signification intelligible. Ils ne s'en sont pas moins trouvé ultérieurement s'adapter exactement et naturellement à la réalité.

Un dernier détail est à noter au sujet de ces expériences. Il ne s'agit pas ici de quelques cas favorables choisis au milieu de moins insignifiantes ou inexactes obtenues chez un sujet.

Les expériences que je viens de signaler sont les seules de ce genre que j'ai faites avec ce sujet.

Mais je tiens à ajouter ceci, c'est que, pour éviter des mécomptes et des expériences inutiles, il faut savoir n'expérimenter que lorsque le sujet lui-même y est bien disposé. Quand le sujet vous dit : « Je ne suis pas bien disposé, je ne réussirai pas aujourd'hui », n'insistez pas et remettez à un autre jour vos expériences.

De cette façon vous pourrez avoir de nombreuses expériences, de résultats divers, mais qui toutes auront de la valeur.

Le sujet avec lequel j'ai fait ces expériences est très intéressant, non seulement au point de vue de sa lucidité dans le cristal, mais je lui ai découvert des facultés que je développe par l'entraînement qui en feront un des médiums les plus remarquables. Il présentera cette qualité rare, en particulier, d'avoir été développé scientifiquement et par conséquent de pouvoir donner des expériences où l'on pourra se mettre complètement à l'abri de toute fraude et de toute illusion.

A propos des expériences d'extériorisation de la force faites au moyen du sthénomètre, par le docteur P. Joire, président de la S. U. E. P.

Rien n'est difficile comme de faire répéter exactement une expérience, pour constater un phénomène, dans des conditions identiques à celles où il a été produit.

Cependant, pour discuter scientifiquement les conclusions d'une expérience, il est absolument nécessaire de la reproduire dans tous ses détails, et dans des conditions absolument identiques, sans quoi les objections tombent à côté et n'ont aucune valeur.

Depuis que, il y a déjà plusieurs années, j'ai démontré, au moyen d'un appareil de mon invention, le sthénomètre, qu'il existe une force qui semble émaner du système nerveux, et qui est capable d'agir à distance pour mettre en mouvement des objets sans contact, ces expériences ont été appréciées de plusieurs façons différentes.

Certains savants m'ont écrit que les phénomènes observés avec mon appareil demandaient une étude très longue et délicate (ce qui est absolu-

ment mon avis), et que n'ayant pas le loisir de s'y consacrer, ils réservaient leur jugement.

Un petit nombre, tels que M. Albert Jounet, M. Jansen, d'Amsterdam, et quelques autres, ont répété avec exactitude mes expériences, en ont imaginé de nouvelles, et ont constaté les mêmes faits que moi-même, et les ont corroborés par leurs expériences personnelles.

Mais ensuite, beaucoup d'autres expérimentateurs, qui semblent n'avoir pas lu ou compris ce que j'ai écrit, ou du moins qui n'en ont tenu aucun compte, ont fait des expériences qui n'ont aucun rapport avec les miennes, ou du moins qui n'y ressemblent que de loin, et en ont tiré des conclusions très diverses. Des expérimentateurs anglais, par exemple, sont venus déclarer que la chaleur pouvait mettre en mouvement l'aiguille du sthénomètre. Je leur abandonne cette découverte remarquable, s'ils croient l'avoir faite; mais je n'ai jamais dit le contraire; qu'ils veulent bien se donner la peine de me lire, j'ai dit : *Dans les conditions où je me suis placé, une force autre que la chaleur entre en jeu.*

Il ne faudrait pas comparer ces expériences avec celles que M. Archat vient de communiquer à la Société Universelle d'Études Psychiques.

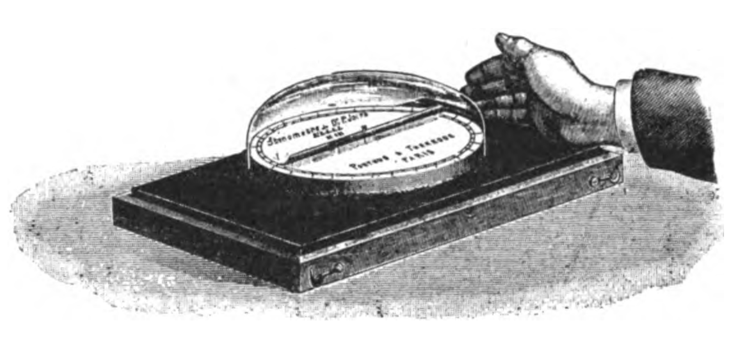
Quand M. Archat m'avait parlé de ses expériences, je l'avais engagé moi-même à étudier l'action que peut avoir la chaleur sur un corps léger suspendu sous une cloche de verre. C'est ce qu'il a fait avec la précision scientifique qu'il apporte dans toutes ses études. Ses expériences sont très remarquables et du plus grand intérêt, mais elles ne viennent en rien contredire les conclusions de celles que j'ai faites, avec mon sthénomètre.

M. Archat, voulant étudier l'action de la chaleur, prend des corps à large surface; et la main, placée comme il l'indique, peut en effet donner lieu à un courant d'air chaud, comme il le montre par sa figure.

Dans mes expériences, au contraire, je place l'extrémité des doigts en regard de la pointe de l'aiguille, et *perpendiculairement* à cette aiguille. Or, c'est la paume de la main qui dégage le plus de chaleur, et le courant d'air chaud, tel que l'indique M. Archat, n'agirait pas, dans la position de ma main, pour faire tourner l'aiguille, mais pour lui donner un mouvement d'oscillation de bas en haut ou de haut en bas. Ce mouvement ne se produit pas.

En second lieu, dans les expériences de M. Archat, le corps est attiré ou repoussé, suivant que l'on place la main au-dessus ou au-dessous de lui.

Dans mes expériences, la main est placée exac-



tement au même niveau que l'aiguille. Dans l'hypothèse de la chaleur, un petit mouvement de la main, l'élevant ou l'abaissant, devrait immédiatement changer le sens du mouvement de l'aiguille. Or, dans mes expériences, l'aiguille se meut toujours dans le même sens.

Les expériences de M. Archat sont donc absolument différentes des miennes.

Pour en finir avec cette objection de l'action de la chaleur dans mes expériences, il y a un très bon moyen d'éviter ce courant d'air chaud qui se produit sous une cloche : c'est de supprimer la cloche. L'expérience est plus délicate et plus longue, mais elle est plus démonstrative. Quand je veux, pratiquement, mesurer l'équilibre nerveux chez mes malades, je me sers du sthénomètre avec la cloche de verre, parce que je n'ai pas le temps d'éliminer l'action des courants d'air produits par une personne qui peut bouger quelque peu dans la chambre. Mais, dans un laboratoire, avec un peu de patience et de précaution, on peut parfaitement éliminer l'action de tout courant d'air et les résultats seront plus convaincants.

De plus, je demande à ceux qui veulent encore m'objecter la question et l'air chaud dans mes expériences, avant de leur répondre :

1° De répéter exactement toutes mes expériences, et telles que je les ai décrites;

2° De refaire mes expériences d'emmagasinement de la force nerveuse dans différents corps, et de me prouver que c'est encore la chaleur qui agit dans ces cas ;

3° De refaire les expériences de M. Albert Jounet et de me dire s'il n'y a pas autre chose que la chaleur qui agit dans ces expériences;

4° De me prouver : que chez les neurasthéniques, la température de la main gauche devient supérieure à celle de la main droite, ce qui serait nécessaire pour expliquer le mouvement de l'aiguille.



Que chez les choréiques, la température des deux mains est assez différente pour expliquer la différence d'écart que l'on constate.

Que chez les épileptiques, le lendemain d'une crise, la température est réduite à o.

Que chez les hystériques, la température d'une main s'abaisse suffisamment par rapport à l'autre main, pour expliquer l'écart très grand que l'on obtient d'un côté et l'écart presque nul de l'autre.

Enfin de me démontrer que, chez les hémiplégiques, le côté *paralysé* présente une température beaucoup plus élevée que le côté sain, pour expliquer comment le côté paralysé donne une déviation de l'aiguille trois ou quatre fois plus grande que celle du côté sain ; fait que j'ai montré à M. Huchard à l'hôpital Necker et constaté bien souvent chez mes malades. Je ne cite pas d'autres constatations cliniques, qu'il est impossible d'expliquer par la chaleur, car je n'en finirais pas.

Quand on m'aura donné toutes ces explications, nous verrons alors s'il n'y a pas de force autre que la chaleur qui entre en jeu dans mes expériences avec le sthénomètre.

Extrait des Statuts de la Société : Administration des Sections.

Après l'admission dans la Société, tout membre est inscrit dans une section de son choix ; à défaut d'inscription dans une section, le membre isolé est rattaché à la section centrale et verse à la Société une cotisation annuelle de 5 francs.

Les sections sont autonomes dans les limites des Statuts et du Règlement général de la Société. Elles sont administrées par un Bureau, élu chaque année au scrutin secret, composé d'un président, d'un ou plusieurs vice-présidents, d'un secrétaire, d'un trésorier, d'un bibliothécaire-archiviste, tous rééligibles. Les sections établissent leur règlement intérieur. Elles perçoivent les cotisations de leurs membres, reçoivent les dons, disposent des sommes et des biens ainsi recueillis. Elles doivent toutefois, pour contribuer aux frais généraux de la Société, verser au trésorier général 1 fr. prélevé sur toute cotisation encaissée, et le dixième de la somme versée par les membres souscripteurs perpétuels. Les sections gardent intégralement les dons qui leur sont faits.

Les membres de la section sont répartis, s'il y a lieu, en divers groupes d'études ; chacun de ceux-ci est présidé par un chef, élu chaque année par le groupe.

A la dissolution de la section, s'il n'y a dispositions contraires, ses biens de toute nature reviennent à la Société.



Le Gérant : DROUARD.

28-7-08. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

18me Année — 16 Août-1er Septembre 1908 — Nos 16-17

H.-N. DE FRÉMERY

Ancien officier d'artillerie, rédacteur de la revue bi-mensuelle hollandaise *Het Toekomstig Leven*.

MES EXPÉRIENCES DANS UN CERCLE SPIRITE A LA HAYE

L'une des causes qui nuisent à l'étude des phénomènes dits médiumniques est sans contredit leur rareté. Quant à moi, des recherches patientes de quinze années ne m'y ont mis en présence que, pour ainsi dire, par exception. Plus d'une fois, je me réunis à quelques personnes s'intéressant à l'étude de ces phénomènes, en sacrifiant mon temps et mon argent à accomplir les voyages hebdomadaires qui s'y rattachaient ; nous décidâmes de poursuivre toujours une série d'au moins dix séances, même si rien ne se produisait d'abord. Nous tînmes loyalement parole, mais ma patience ne fut que bien rarement récompensée. Ah ! que d'ennuyeuses soirées d'attente passive ! Cela devenait parfois une obsession. Jamais le plus petit coup médiumnique ne se faisait entendre, jamais un mouvement de la table signifiant quelque chose — fût-il même causé par une contraction musculaire inconsciente ! Rien ne se présentait. Je ne sais pas où j'ai trouvé le courage de recommencer toujours en formant un autre cercle et en achevant la fatale série de dix séances !

Ma récolte en expériences était donc bien mince, il y a quelque temps, lorsque je fus admis, à ma demande, dans un groupe spirite de la Haye. J'y avais déjà été introduit antérieurement et j'avais alors été témoin d'un mouvement de table sans contact en de très favorables circonstances d'observation. Il va sans dire que je me trouvais fort soulagé de pouvoir désormais étudier ces phénomènes avec plus d'aisance.

Avec une hospitalité charmante, Mme C. Huygens van der Ven m'ouvrit sa maison, et, très aimablement, on voulut bien m'accorder une place dans le cercle d'expérimentateurs. Chacun s'est empressé pour fournir à leur invité l'occasion si rare d'observer aussi nettement que possible dans les circonstances données, et je leur en garde à tous une sincère reconnaissance.

Avant d'énoncer un récit des phénomènes médiumniques les plus intéressants et les mieux constatés qui se sont produits à ces séances, il me faut présenter d'abord quelques observations. Il faut remarquer avant tout que ces séances ne furent pas organisées dans un but scientifique. Chaque expérimentateur n'avait d'autre fin que de satisfaire sa curiosité personnelle. On s'est réuni en espérant assister soi-même à une petite partie de tant de miracles décrits dans les ouvrages spirites en général. Jamais les membres du groupe ne se sont imaginé que les phénomènes deviendraient si importants. Ils ont persisté patiemment pendant trois ans, se réunissant une fois par semaine chez Mme Huygens, et ce n'est qu'après cette considérable période de temps que les phénomènes se sont développés d'une manière remarquable. On s'aperçut alors que l'introduction d'étrangers ne nuisait plus à la production des phénomènes et mon admission en fut le résultat.

En ma qualité d'invité, je devais naturellement me soumettre aux us et coutumes de ces séances. Les assistants n'ayant pas considéré les faits sous un point de vue scientifique, ils n'ont jamais pris les précautions qui auraient été nécessaires et il va sans dire que les observations en ont souffert souvent au point de vue contrôle. L'authenticité des faits ne peut pas se baser sur la bonne foi, ce qui est une appréciation personnelle n'ayant aucune valeur pour ceux qui ne connaissent ni le médium ni les assistants. On n'a utilisé à ces séances aucun appareil enregistreur et électrique inestimable pour la constatation des faits. Il faut avouer pourtant qu'il serait bien difficile d'en user dans une

maison particulière. Non seulement les appareils en question sont fort coûteux, mais leur installation priverait Mme Huygens de deux chambres de sa maison, ce qui présenterait par trop d'inconvénients. Des recherches vraiment scientifiques ne pourraient être entreprises que dans un laboratoire comme il y en a un à Amsterdam, Johan Verhubstraat 153, où l'on aurait toutes sortes d'instruments à sa disposition, sauf un médium !

Dans ces circonstances, on comprendra que ces séances n'étaient pas aussi fructueuses qu'elles auraient pu l'être. En effet, elles m'ont souvent fait songer à une mine d'or exploitée d'une manière primitive : la plus grande partie du précieux métal reste dans le minerai. Pourtant, j'ai pu en extraire quelques grains d'or pur qui ont fait de moi un homme riche !

Une chose surtout rencontrait ma désapprobation : l'éclairage insuffisant. Plus d'une fois, j'insistai pour élever la flamme du bec de gaz, voulant démontrer qu'il était infiniment préférable de constater un fait insignifiant d'une manière indiscutable, que de douter sur un fait d'une grande signification. Mais quoique tous les membres du groupe fussent d'accord avec moi sur ce point, le médium y compris, aussitôt que la flamme brûlait d'une manière plus intense, un morne silence commençait à régner et n'était rompu que lorsque l'obscurité primitive était rendue. En effet, l'expérience démontrant que les phénomènes se produisaient davantage en raison de la faiblesse de la lumière, les expérimentateurs furent d'autant plus poussés vers la pente fatale de la pénombre et de l'obscurité. S'ils avaient été réunis dans un but scientifique, ils auraient trouvé moyen de remédier à cet inconvénient ; mais les circonstances étant telles, on peut aisément s'imaginer ce qui devait résulter : des observations plus douteuses, donc, perte de preuves.

La lumière rouge, que j'introduisis à ces séances, a bien un peu corrigé ce défavorable état de choses, mais non d'une manière tant soit peu satisfaisante.

Je ne donnerai pas la traduction complète des comptes rendus des séances auxquelles j'ai assisté tels qu'ils furent publiés dans la revue hollandaise: *Het Toekomstig Leven*, car il me faudrait pouvoir disposer d'un plus grand espace. Je me contenterai de décrire les phénomènes les plus remarquables, en les analysant pour démontrer ce qu'ils offrent de faits objectifs. Il faut remarquer que je rédigeais toujours mes notes immédiatement après chaque séance. Rentré chez moi, j'écrivais mon compte rendu que je comparais par la suite avec celui de l'un des assistants, M. A.-J. Rotteveel. Si nous n'étions pas d'accord sur un point — ce qui, du reste, n'arrivait que rarement — nous soumettions nos récits à l'appréciation des autres assistants. Je crois donc pouvoir assurer que ces récits rapportent impartialement et objectivement ce qui se passait pendant les séances.

La partie la plus importante de ma tâche est, sans aucun doute, l'analyse des faits. On sait que dans les séances avec Eusapia Paladino, quoique organisées d'une manière vraiment scientifique, on observe à maintes reprises des phénomènes douteux, dont il est impossible de prouver la réalité. On comprendra qu'une chose pareille soit arrivée bien davantage aux séances de la Haye. Mais ceci n'empêche pas qu'il y a un résidu de faits bien observés et bien constatés, desquels je pourrai montrer qu'ils ne sont dus ni à des illusions, ni à des hallucinations, ni à des trucs. La question des trucs est toujours un peu pénible à discuter, mais il va sans dire que, si je l'avance, je n'éprouve aucun soupçon, ni pour le médium, ni pour les assistants. Mais si je veux transformer les phénomènes observés en des faits indiscutables, je suis bien obligé de combattre d'avance toute objection contre la réalité des faits qui pourra être élevée selon la tactique bien connue des incrédules et des adversaires.

Pour bien comprendre ce qui se passait, il est nécessaire de se former une idée suffisamment nette du théâtre des phénomènes ; une chambre située au premier étage de la maison de Mme Huygens, 63, Riouwstraat, à la Haye, meublée comme d'ordinaire, ainsi que l'on peut voir d'après le plan ci-contre.

Les armoires contiennent des verreries et des poteries, la servante des porcelaines.

Le cabinet, placé près de la porte-brisée (fermée, mais non à clef) et devant la servante, fut formé d'un paravent à quatre feuilles, hautes de 1 m. 73 et larges de 0 m. 60 dont les deux feuilles du milieu formaient la paroi intérieure, tandis que les deux autres feuilles, placées dans une direction rectangulaire, servaient de parois latérales. Chacune de ces feuilles latérales était munie d'un clou où s'appuyaient les extrémités d'une tringle (longueur 1 m. 20) donnant quelque stabilité à la construction. A cette tringle étaient suspendus, au moyen d'anneaux, deux rideaux de couleur rouge foncé, les rideaux descendaient jusqu'au sol. La tringle portait au milieu de sa longueur une sonnette d'argent. Une guitare était suspendue au clou de la feuille du paravent se trouvant à côté de la porte-brisée ; de l'autre côté, une trompette d'enfant. Le fauteuil, modèle carré, qui fut placé dans le cabinet, était trop large pour que ce der-

nier pût le contenir. Sur le sol, dans le cabinet, se trouvaient un coussin et une petite boîte à musique.

Quoiqu'un appareil d'éclairage à quatre becs de gaz se trouvât dans la pièce, on n'en alluma jamais qu'un, dont la tulipe était couverte de papier rouge. La lumière étant très faible, on ne pouvait guère distinguer le cabinet, mais il était possible de voir les mains faisant la chaîne sur la petite table. Il y avait naturellement plus de clarté

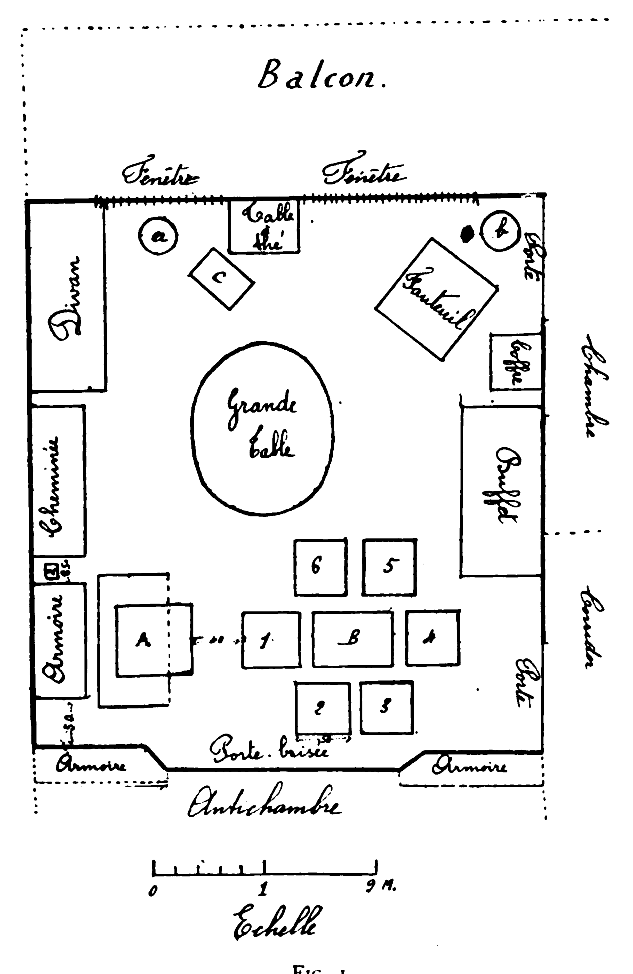


FIG. 1.

dans les rayons non obscurcis par la lumière rouge; lorsque ma lanterne rouge brûlait, elle était placée sur le buffet derrière moi. Le cours général des séances se déroulait comme il suit : étant assis autour de la petite table, nous formions la chaîne en croisant nos bras, qui reposaient sur la table et nous nous donnions les mains correspondantes. Quand les coups se faisaient entendre et répondaient à nos questions selon le code spirite, nous détachions nos mains et les mettions sur la table, avec ou sans contact mutuel, ce qui paraissait indifférent. Alors, nous attendions tranquillement ce qui allait arriver : des coups, des attouchements, des mouvements d'objets sans contact. Pendant tout ce temps le médium faisait cercle avec nous. Quand il devait entrer dans le cabinet, trois coups se faisaient entendre spontanément, ou bien la table se mouvait brusquement par trois fois. Alors le médium se plaçait dans le fauteuil du cabinet et le docteur van Breemen l'endormait en plaçant sa main droite sur son front et sa main gauche derrière sa tête. Lorsqu'il était endormi, ce qui demandait environ un quart d'heure, un coussin était glissé sous sa tête, les rideaux étaient fermés et nous reprenions nos places autour de la table. Lorsqu'il fallait terminer, nous entendions brusquement s'écarter les rideaux. La lumière étant levée, nous retrouvions toujours le médium dans sa position primitive, respirant lentement, le pouls battant faiblement. Alors le docteur le réveillait, en appliquant ses mains de la même manière que pour l'endormir, parfois, une demi-heure s'écoulait ainsi avant que le médium pût reprendre connaissance. Un sentiment de fatigue, qui s'évanouissait généralement dans la nuit suivante s'il dormait bien, était l'unique inconvénient que le médium ressentit de ces séances.

1. — *Coups frappés.*

Aussitôt la chaîne formée avec les bras croisés, de petits coups nets se faisaient entendre, comme si un objet mince mais dur avait frappé sur le plat de la table. Il était bien facile de constater qu'aucune main ne produirait artificiellement ces sons. On objectera peut-être qu'il est impossible d'embrasser toutes les mains d'un seul coup d'œil.

C'est vrai, mais si l'on observe tantôt une paire de mains, tantôt l'autre, qu'on les voit immobiles, tandis que les coups continuent à se produire sans cesse avec le même son spécial, on est bien forcé de conclure que ces « raps » ne sont pas produits par une main humaine. On pourrait encore supposer que ces coups furent simulés au-dessous de la table, mais j'ai essayé plus d'une fois, tandis qu'ils retentissaient, de promener ma main sous la table, sans avoir jamais rien découvert de suspect. M. Floris Jansen, directeur du Laboratoire psycho-physique à Amsterdam, en fit autant à une séance à laquelle il assistait. Enfin, je donne ici un extrait du compte rendu d'une séance du 6 décembre 1907, qui eut pour témoin aussi M. le docteur H. M. Hijmans, de la Haye :

A 9 heures, la séance commence, et nous formons la chaine à bras croisés. La lumière est faible, mais

nous pouvons nous voir distinctement. Bientôt des coups frappés, très clairs, résonnent au-dessous de la table, qui, en répondant à nos questions, désignent au docteur H... une place entre M. v. Br... et moi. Nous plaçons nos mains sur la table, en nous mettant en contact avec les petits doigts. Les coups frappés deviennent plus forts, toutes les mains sont immobiles sur la table. M. H... tâte la surface de la table en dessous, tandis qu'ils retentissent toujours. Alors nous retirons nos mains de dessus la table, et, en formant la chaîne, nous nous appuyons sur nos chaises à la renverse; les mêmes coups se produisent. Nous nous levons tous, faisant cercle autour de la table; il y a d'abord un silence, mais bientôt les coups se font entendre de nouveau.

Il est clair que dans la position ci-dessus, on ne pourrait artificiellement produire les coups qu'en battant contre l'un des pieds de la table. Mais alors, le son a un caractère tout différent. On peut facilement distinguer les coups frappés au-dessus de la table, de ceux frappés sur les pieds. Impossible de s'y tromper. Pourtant, nous avons tous constaté que dans quelque position que nous prissions, les coups résonnaient avec le même son. Et, étant donné qu'il n'y avait pas de mécanique cachée quelque part — j'ai examiné tous les meubles de la chambre plusieurs fois, c'est moi qui bâtis le cabinet et le médium n'arrivait que vers 9 heures, alors que nous étions déjà assemblés à huit — il faut reconnaître que ces coups appartiennent bien aux phénomènes dits médiumniques. La fréquence des phénomènes nous garantit que nous n'avons pas été victimes d'illusions ni d'hallucinations, ce sont des faits bien réels.

Les coups, en outre, ne se produisaient pas uniquement sur la table : quelquefois ils résonnaient du cabinet, et alors le timbre en était bien différent; on eût dit qu'une main frappait sur le cuir d'or du Japon dont le paravent était recouvert. Cependant le médium faisait encore cercle avec nous, il était parfaitement visible pour chacun, et ses mains étaient tenues par ses voisins. Qui était-ce ou qu'était-ce qui frappait dans le cabinet ? D'autres sons se faisaient souvent entendre: ils accompagnaient les mouvements sans contact du cabinet, dont j'aurai l'occasion de parler ailleurs.

Le côté remarquable et troublant de ces coups, c'est qu'ils ne se produisaient pas involontairement et par hasard, mais qu'ils répondaient nettement à des questions posées, selon le code spirite convenu, dans lequel trois coups signifient : oui, un coup : non, et deux coups : je ne sais pas. En outre, ils battaient la mesure et accompagnaient avec une expression presque musicale les morceaux de musique qu'une boîte mécanique jouait.

Donc, la conclusion inévitable que ces coups prouvent l'existence d'une direction intellectuelle, fait immédiatement surgir cette question : Qui est-ce qui produit des coups ?

D'accord avec cet axiome vraiment scientifique, selon lequel il ne faut pas augmenter les causes avant que celles déjà connues soient épuisées, il est naturel de chercher cette « direction intellectuelle » chez le médium et les assistants. Bien que cette supposition paraisse parfois suffisante, comment expliquer qu'à certaines questions, pour lesquelles nous souhaitions et attendions unanimement une réponse affirmative, un « non » catégorique et résolument frappé fut répondu, dans lequel le frappeur invisible et inconnu persévérait, malgré nos tentatives pour amener la « direction intelligente » à changer d'avis ? Ainsi se manifestait une volonté, contraire à nos souhaits, mais qui se montrait cependant toujours la même.

Et ce n'est pas tout. Nous ignorons absolument le procédé de ce coup, et du côté de la « direction intelligente » qui les produit et les dirige, nous n'avons jamais reçu une explication plausible de cela — comme de rien, d'ailleurs. Il est pourtant sûr que notre médium n'exerçait aucune influence consciente sur la production des coups. Nous en eûmes un bel exemple à la séance du 15 novembre 1907, à laquelle prit part M. Floris Jansen. M. le docteur van Breemen était absent à cause d'une indisposition. Nous nous assîmes sans lui autour de la petite table en formant la chaîne. Rien ne se produisait. Cela nous contrariait énormément, M. Jansen ayant été invité et s'étant donné la peine de faire le voyage d'Amsterdam à la Haye. Mais, malgré le désir du médium et le nôtre, un silence obstiné continue. Cependant, voilà le docteur van Breemen qui arrive. Il s'asseoit à sa place ordinaire, et, à peine sommes-nous en place, les coups se font entendre d'une manière joyeuse et très satisfaisante, comme si la « direction intelligente » avait été heureuse de voir le cercle habituel au complet. Faudrait-il avancer l'hypothèse que l'arrivée du docteur ait tout à coup rendu notre volonté effective ? Cela me paraît fort peu probable. En tout cas, pas un seul de nous ne connaîtrait la chose à faire — ou à ne pas faire ! — pour produire un seul petit coup. Pourtant en supposant que la « direction intelligente » vienne du médium et (ou) des assistants, il faut avouer que le nombre des coups pourrait être déterminé sous l'influence de la volonté humaine. En outre que cette influence n'est pas du tout prouvée, une telle supposition poserait une énigme psychologique bien troublante. Voilà des coups qui se produisent malgré nous, et pourtant, nous en pourrions définir le nombre... ?

Mais si, d'un côté, la supposition que le médium et les assistants, à force de volonté, soient les auteurs des raps est peu acceptable, de l'autre côté la question brûlante : « Qui est-ce qui frappe ? » n'est pas résolue par ces séances de la Haye. Il est vrai que les mêmes questions, posées à diverses reprises, recevaient constamment une même réponse, et qu'il y avait une grande conformité dans la manière dont la « direction intelligente » se manifestait ; mais une preuve convaincante de ce que les réponses sont dues réellement aux êtres qui prétendaient s'annoncer, n'est pas fournie par les séances auxquelles j'ai assisté.

2. — *Mouvements d'objets sans contact.* (*Télékinésie.*)

Cette série de séances a été extrêmement riche en phénomènes se rapportant à l'extériorisation de la motricité. Lorsque le médium faisait encore cercle avec nous, nous entendions d'ordinaire des bruits sourds et sifflants dans le cabinet ; c'était l'annonce que le cabinet allait se balancer, ce que nous pouvions constater aussitôt. Parfois, des coups résonnaient dans le cabinet vide, répondant à nos questions. Un soir, nous entendîmes pincer les cordes de la guitare, c'est-à-dire qu'elles étaient touchées une à une. Personne ne pouvait cependant avoir truqué ce phénomène : le médium était assis avec nous à la petite table, les mains tenues par ses voisins et visibles pour nous tous. La guitare étant suspendue à un clou du paravent à une hauteur de 1 m. 70, ne pouvait être atteinte que par une personne debout — mais le musicien était invisible. Objectera-t-on que nous avons été hallucinés ? Je ne crois guère à une hallucination qui dure cinq minutes, pendant que six personnes font leurs remarques à haute voix, se contrôlant ainsi mutuellement. Je suis certain que la guitare a été touchée sans qu'une main en chair et en os ne se soit rapprochée d'elle.

Le fauteuil est venu rouler, en dehors du cabinet, à plusieurs reprises, ainsi que nous avons pu le voir, l'entendre et le sentir. Parfois, il s'agitait avec une si grande force que son dossier poussait violemment la table. Nous avons plusieurs fois mesuré cette force. Je cite ce passage du compte rendu de la séance du 14 novembre 1907 :

Nous entendons rouler le fauteuil : il emporte sur lui les rideaux du cabinet et bondit contre la chaise du médium. Il s'y presse, en sursautant par petits coups. Lorsque le médium écarte sa chaise pour lui faire place et que Mme H. éloigne les rideaux du cabinet qui le recouvrent encore, le fauteuil profite de sa liberté pour rouler tout près de Mme H., son dossier contre le bord de la table, dont il résulte qu'en roulant le fauteuil s'est retourné d'un quart de cercle. Il donne chaque fois de petits coups que je peux sentir lorsque, à la demande de Mme H., je me penche au-dessus de la table et mets ma main droite sur le dossier du fauteuil. Je pousse le meuble d'un demi-mètre à peu près en avant et je demande qu'on m'empêche de le pousser davantage. Aussitôt, le fauteuil est rivé au sol : je ne peux le pousser plus loin et il m'est même impossible, en y employant toutes mes forces, de le soulever par derrière. Je tâche alors d'attirer le fauteuil : je me mets en posture, mais en vain ; je ne peux que faire pencher vers moi, très légèrement, le dossier. Pendant ce temps Mme H., et le docteur v. Br. tiennent les mains du médium qui regarde tranquillement. M. Jansen refait alors l'expérience ; les résultats qu'il obtient sont conformes aux miens. Enfin, M. le docteur van Breemen nous imite. Lorsque nous nous rasseyons, le fauteuil roule vers le cabinet, ensuite vers la porte-brisée, où il se tient immobile derrière Mme H.

Il est clair que si son pied, adroitement placé contre le fauteuil m'avait empêché de pousser le fauteuil, ce même pied n'aurait jamais pu m'interdire de le tirer dans une direction contraire sans se déplacer. Eh bien, je peux déclarer avec la plus grande certitude que ce déplacement n'a pas eu lieu. Car, préparé que j'étais à cette expérience que je n'observais pas pour la première fois, je surveillais, tandis que je tâchais de faire mouvoir mon fauteuil, Mme Huygens aussi bien que le médium, en les observant tour à tour au-dessous de mon bras : ils n'ont pas bougé au cours de l'expérience. Donc le fauteuil doit avoir été retenu en diverses directions, selon que je voulais pousser ou attirer. Alors une force s'est manifestée, dirigée avec intelligence, puisqu'elle changeait de direction conformément à ma demande. Où cette force trouvait-elle un point d'appui ? Certainement pas chez Mme Huygens, ni chez le médium, puisqu'ils auraient dû changer de position pour servir d'appui à une force au moins équivalente à ma force musculaire. Mais où donc ? Voilà où réside le point obscur.

Parfois, le fauteuil dans le cabinet est soulevé tandis que nous sommes tous — le médium y compris — assis autour de la petite table, formant la chaîne et il répond à nos questions par des soulèvements selon le code spirite. C'est en ces occasions que j'ai pu observer un synchronisme — bien rare, du reste — pareil à celui qu'a observé le professeur Bottazzi aux récentes séances napolitaines chez Eusapia Paladino. Je cite un passage du compte rendu d'une séance du 8 novembre 1907 :

La table se meut, d'abord un peu, comme avec hésitation, ensuite plus régulièrement et enfin elle glisse doucement d'un côté à l'autre dans une mesure bien rythmée. Bientôt, nous entendons en même temps et avec un synchronisme parfait, le fauteuil se mouvoir dans le cabinet, ce dont nous sommes sûrs à cause des sons caractéristiques produits par les roulettes au-dessous des pieds du fauteuil.

Le synchronisme ne s'est produit que rarement à ces séances. J'ai pris plusieurs fois les mains du médium dans les miennes et observé s'il les serrait ou éprouvait des contractions dans le bras, tandis que le cabinet se mouvait ou que le fauteuil roulait, mais jamais je n'ai pu découvrir quelque chose de ce genre. Je lui ai demandé aussi à diverses occasions s'il ressentait un frissonnement ou une contraction musculaire dans le dos, les bras ou les jambes avant ou pendant qu'un phénomène télékinésique se présentait, mais ses réponses ont toujours été négatives. Cependant, dans le cas cité, le synchronisme était évident. Tandis que nous avions tous les mains posées sur la table, elle se balançait. Nous avons tous contribué à ce mouvement consciemment ou inconsciemment. Conformément à ces mouvements de table, deux pieds du fauteuil placé dans le cabinet doivent avoir été soulevés et mis à terre. Ceci est évident, puisque les sons, entendus par nous tous, ne pouvaient être produits d'une manière différente. Le médium peut-il avoir simulé ce phénomène frauduleusement ? Pourrait-il avoir étendu une jambe en arrière, et en mettant le pied au-dessous du fauteuil, produire artificiellement ces mouvements ? Il n'a pas étendu sa jambe gauche, ce dont j'ai pu m'assurer grâce à la lumière qui, cette fois, était suffisante. Il aurait donc manœuvré avec sa jambe droite ? J'ai fait l'expérience moi-même. En m'asseyant à sa place, je pouvais, étendant ma jambe droite en arrière aussi loin que possible, arriver à atteindre le fauteuil, je plaçais mon pied dessous et j'imitais les sons entendus. Mais ce qui me réussissait avec peine doit être impossible au médium qui est d'une tête et demie plus petit que moi et portait des jupes étroites selon la mode des jupes en forme. Aussi, il n'a fait aucun mouvement suspect à cette séance pas plus qu'aux autres. Il était tranquillement assis, ses mains dans celles de ses voisins, tournant seulement parfois la tête vers le cabinet situé derrière lui, d'où sortaient ces bruits si reconnaissables et pourtant si mystérieux. En outre, à la séance du 28 décembre 1907 (1), Mme Huygens a contrôlé les jambes du médium de manière à lui procurer l'impossibilité de manœuvrer comme je l'ai indiqué plus haut et pourtant nous entendîmes le fauteuil remuer à l'intérieur du cabinet vide, sans que le synchronisme se produisît cette fois. Les mouvements sans contact du fauteuil furent ainsi démontrés d'une manière concluante.

Un rôle important fut joué dans ces séances, par une feuille de palmier, apportée à la séance du 20 septembre 1907. Les circonstances dans lesquelles cet apport a eu lieu ne permettent pas d'admettre qu'il y eût là un cas de sécurité scientifique, le médium et les assistants n'ayant pas été fouillés avant la séance. Il est donc impossible de dire que cette feuille fut réellement apportée dans la chambre des séances, portes et fenêtres closes. Mais elle était le jouet préféré de ces forces extériorisées et nous l'entendions s'agiter souvent çà et là pendant les séances, en haut, contre le plafond, sur le sol, en bas, à droite, à l'autre extrémité de la chambre, touchant les tasses à thé, à gauche donnant des coups sur la porte brisée, douée d'une rapidité et d'une légèreté d'oiseau. Jamais ses mouvements ne furent si bien observés qu'à la séance du 15 novembre 1907, dont je cite un extrait du compte rendu :

La boîte à musique joue, et la feuille de palmier s'agite. Elle se fait entendre tantôt à droite, tantôt à gauche du cabinet. Enfin nous l'entendons monter en haut et — sauf M. Rotteveel qui est myope — nous la voyons tous se mouvoir contre le plafond, faiblement éclairé par la lanterne rouge. Nous la voyons et l'entendons se heurter contre le plafond et le balayer par grandes courbes. Pendant ce temps, la boîte à musique joue, en frappant le sol pour répondre aux questions que nous lui posons. Après que nous avons eu pleinement le temps d'observer ces phénomènes à notre aise, la feuille de palmier descend et nous touche en nous caressant.

Nos impressions de vue et d'ouïe ne peuvent nous avoir trompés. Il est impossible de s'imaginer une chose pareille ; les phénomènes duraient trop longtemps, et, en faisant nos observations à voix haute, nous nous contrôlions les uns les autres. Ainsi, nous sommes certains d'avoir vu et entendu la feuille de palmier se mouvoir à une hauteur d'environ 4 mètres, tandis que la boîte à musique s'agitait et frappait le sol. Rien ne pouvait soutenir cette feuille : elle semblait planer dans les airs. Personne n'aurait pu atteindre une telle hauteur, fût-ce même en montant sur une table. Ni trucs, ni illusions, ni hallucinations ne pourraient expliquer cette double manifestation si

(1) Non comprise dans la série dont les comptes rendus furent publiés dans *Het Toekomstig Leven*.

bien observée. Tant que la déclaration de six personnes (1) en bonne santé corporelle et mentale, et de bonne foi, aura quelque poids pour la constatation des faits, il faudra admettre qu'à cette séance une feuille de palmier s'est mise en mouvement et s'est élevée jusqu'au plafond, sans aucun contact matériel ni mécanisme artificiel.

La fin de la séance du 6 décembre 1907 fut aussi suffisamment remarquable pour que je rapporte cet extrait du compte rendu :

Nous entendons s'ouvrir les rideaux du cabinet : c'est le signal ordinaire qui marque le terme de la séance. J'ouvre le bec de gaz. Aussitôt, les rideaux se referment devant le médium immobile, comme pour le protéger de la lumière trop vive. Mme H. l'a vu aussi, les autres assistants n'ont regardé le cabinet qu'après avoir entendu fermer les rideaux : ils virent comme nous que le cabinet se balançait encore à cause de la secousse.

Malgré son peu d'importance apparente, ce phénomène me paraît des plus convaincants. En levant la lumière, j'avais expressément les yeux fixés vers le cabinet. Mme Huygens, accidentellement, en fit de même. Nous vîmes tous deux le médium couché dans le fauteuil, la tête tournée à droite, les mains sur ses genoux. La lumière relativement forte surtout succédant à l'obscurité qui avait régné, nous facilitait l'observation. C'est un instant après que les deux rideaux furent refermés devant le médium immobile. Mais son image était fixée sur notre rétine avec la même netteté que les objets d'une chambre apparaissent aux yeux largement ouverts, quand ils sont éclairés pendant la nuit par un éclair. Mme H. et moi nous savons que nous ne sommes pas trompés ; que notre impression est conforme à la réalité ; que nous avons vu, non par ce que nous voulions voir, mais parce que nous vîmes réellement. Je considère que ce petit phénomène a cependant une très grande valeur. Ce que j'ai vu dans l'espace d'une seconde a couronné toutes mes observations antécédentes.

Mais, dans son effacement, il montre aussi avec une clarté étonnante comment tout ce qui se produit dans ces séances a lieu inconsciemment de la part du médium. Voilà cette jeune fille étendue, dormant profondément, inconsciente de tout ce qui se passait, insouciante des marques de vif intérêt que nous donnions parfois malgré nous un peu bruyamment. Organisme mystérieux, en apparence absolument semblable au nôtre, mais doué cependant de forces capables de produire des phénomènes sortant bien loin de l'ordinaire, et nous promettant ainsi qui sait quelles découvertes pour le salut de l'humanité. Ce sont encore des énigmes — et, en vérité, il n'y en a pas ici seulement — qui ne nous sont assurément pas présentées pour nous faire hausser les épaules, mais plutôt pour raffiner notre intelligence.

(1) M. Jansen prenait part à la séance.

3. — *Attouchements.*

Il arrivait parfois que la feuille de palmier était déposée dans notre main étendue, et qu'on nous la retirait quelques instants plus tard comme si un homme nous l'avait reprise. Il en était de même avec le coussin, la boîte à musique, une feuille de papier. Mais jamais un objet ne fut retiré de ma main plus curieusement qu'à la séance du 22 novembre 1907 dont voici le compte rendu :

... J'étends la main pour saisir la feuille de palmier s'agitant de çà et de là. Elle m'est posée dans la main. Le docteur la saisit aussi, sa main est placée au-devant de la mienne. Nous sentons tirer la feuille vers le haut et nous en suivons le mouvement. Nous tendons alors nos mains en les élevant aussi haut que possible. Quoique assis, le docteur lâche la feuille, je continue à la tenir, me lève, et j'élève davantage ma main. On tire toujours la feuille obliquement et vers le haut, à peu près dans la direction de l'endroit où le plafond et la paroi, derrière le cabinet, se rencontrent. Enfin, je suis forcé de lâcher la feuille, ne voulant pas qu'elle soit déchirée.

Mme Huygens a exécuté la même expérience, qui est assez remarquable. Non seulement la force exercée était d'une fort grande puissance, mais la direction dans laquelle elle opérait prouve qu'elle ne pouvait pas être émise frauduleusement par l'une des personnes présentes : comme j'étais le plus grand de tous, il aurait fallu, pour arriver plus haut que mon bras tendu, monter sur une chaise ou sur la table, ce qui eût été impossible à exécuter sans être vu. Je suis donc sûr que personne ne s'est joué de moi. Et je n'ai pas non plus été halluciné. On ne tire pas dans une hallucination, comme je l'ai fait, cette feuille de palmier !

Les attouchements que j'ai ressentis à la séance du 27 septembre 1907 étaient d'une tout autre espèce. On me permit, par coups frappés, de glisser une main dans le cabinet pendant que le médium y était assis. Voici ce que j'éprouvai, selon le compte rendu :

J'avance mon bras droit horizontalement dans le cabinet, le dos de la main tourné à droite, au milieu de la fente des rideaux. Mme H. déclare qu'elle tient

la main droite du médium, et le docteur v. Br. sa gauche; les autres assistants forment la chaîne en mettant les mains sur la table, les petits doigts de chacun en contact les uns les autres. Il y a un temps de silence, comme une attente anxieuse. Je me sens d'un calme parfait, j'appuie ma main gauche sur le bord de la table et fixe les yeux sur le cabinet devant moi, sans rien voir cependant dans l'obscurité qui règne. Je ne sens rien. Enfin, un vent doux et frais semble souffler autour de ma main étendue dans le cabinet; ensuite je sens un souffle de vent comme lancé sur le dos de ma main. J'exprime de haute voix ce que ressens. Nouveau silence. Alors, je sens le bord d'un des rideaux du cabinet — celui qui se trouve à ma droite — se presser contre mon bras comme si une main avait saisi le rideau tout à côté de mon bras en tâchant de le fermer. Supposant que le docteur est l'auteur de ce mouvement, je lui demande s'il en est ainsi. Il me répond négativement. La pression se répète, je décris alors ce que je sens et j'ajoute : « Maintenant, on presse de nouveau — encore — plus vite : un-deux, un deux, un-deux ». Silence.

Pour pouvoir conclure que ces phénomènes étaient réellement du type médiumnique, il faut d'abord être sûr du contrôle exercé par Mme Huygens et M. van Breemen, qui ont tenu les mains du médium. Celui-ci peut-il avoir employé le truc bien connu de libérer une main, en profitant de l'obscurité, pour ne laisser contrôler qu'une seule et même main par ses deux voisins ? Impossible, car pour accomplir cette manipulation, il aurait dû simuler des convulsions, ce qui n'a pas eu lieu. Selon la déclaration concordante et répétée des deux personnes contrôlantes, ses mains sont restées tranquillement posées sur les bras du fauteuil. Je suis donc parfaitement sûr que le médium n'avait aucune main libre. Mes pieds ayant touché ceux du médium, il ne pouvait les mouvoir sans que je m'en aperçusse. Ses pieds sont restés immobiles pendant toute la durée de mon expérience. Je parlerai tout à l'heure du vent qui a soufflé sur ma main. Quant aux attouchements du rideau, la seule hypothèse plausible, si l'on veut attribuer ce phénomène à une fraude du médium, c'est qu'en baissant la tête, il ait pris le rideau entre ses dents pour l'agiter. Je ne puis certifier l'impossibilité de cet acte : l'obscurité était trop profonde pour découvrir un truc, s'il y avait lieu — ce que du reste je ne crois pas. Mais, à la séance du 22 novembre 1907, ce phénomène s'est répété en des circonstances beaucoup plus favorables pour l'observation, le médium n'ayant pas pénétré encore dans le cabinet. J'extrais ces lignes du compte rendu :

Mme H. déclare être touchée. Elle donne la main au médium, et leurs deux mains s'avancent dans le cabinet ; un moment après, elles les retirent, disant être touchées comme par une main sortant du cabinet. Mme H. m'invite à joindre ma main aux leurs. Je me lève, me place derrière le médium, mets ma main gauche sur le dossier de sa chaise, et j'enferme les mains des deux femmes dans ma main droite. Nous avançons ainsi nos trois mains ensemble dans la direction du cabinet. Bientôt, je me sens touché comme si le rideau du cabinet était poussé contre le dos de ma main. J'exprime à haute voix ce que je ressens ; Mme H. et le médium n'ont rien senti. L'attouchement se répète, et cette fois, est constaté aussi par les deux autres personnes. Enfin, le rideau du cabinet est poussé, par une pression continuée, entre nos mains ; je ne peux pas le voir, car le rideau ne se détache pas sur le fond obscur. J'avais l'impression que ce rideau avait été saisi tout près et au-dessous de nos mains, bien tiré, et ensuite poussé contre nos mains. Comme le médium et Mme H. ont gardé leurs mains dans la mienne, aucune main humaine ne peut avoir produit ces attouchements.

A la séance du 29 novembre, le même phénomène se présentait de nouveau et M. J.-M. Keen confirmait l'exactitude de mes observations tandis que j'avais l'occasion de les lui soumettre. Il faut admettre qu'en de telles circonstances, il est impossible que quelqu'un de nous ait triché. Peut-être les négateurs obstinés de tout phénomène médiumnique avanceront que nous avons été hallucinés. Alors, moi, qui n'en ai jamais fait l'expérience dans la vie ordinaire, j'aurais eu deux hallucinations exactement pareilles à ces deux soirs de séance, et M. Keen en aurait éprouvé une également, copie conforme ! Réellement, c'est un peu trop. Même l'imagination a ses limites, et les personnes qui profèrent de telles énormités doivent être douées d'une incrédulité beaucoup plus grande que ceux qui acceptent l'évidence apparente de ces faits médiumniques d'après le témoignage bien documenté des observateurs compétents.

4. — *Souffles de vent.*

J'ai mentionné déjà le souffle de vent observé par moi à la séance du 20 septembre 1907, lorsqu'il me fut permis d'avancer ma main droite à l'intérieur du cabinet. En supposant que le médium ait voulu simuler le phénomène, il aurait dû se lever jusqu'au niveau de mon bras étendu horizontalement, en tournant la tête pour projeter ce souffle de vent sur le dos de ma main. Mais une telle attitude, étant donné la position du fauteuil, n'était guère possible sans que je m'en aperçusse : j'étais debout devant lui, mes pieds touchant les siens. Mais ce phénomène s'est répété en des circon-



stances beaucoup plus satisfaisantes à la séance du 1er novembre 1907, dont je cite le compte rendu :

Je sens souffler sur le dos de ma main droite qui tient celle du docteur van Breemen. Je remarque que ce souffle n'a aucun rapport avec notre respiration et qu'il continue sans cesse lorsque le docteur parle.

Or, il n'y avait personne derrière nous. D'où pouvait venir cet air frais ? La force en pouvait être considérable ; parfois nous sentions tous une sorte de tourbillon autour de nos têtes. A la séance du 6 novembre, nous vîmes les rideaux du cabinet se resserrer, comme si un vent frais était venu du cabinet qui était cependant vide. L'origine de ces souffles de vent n'est pas éclaircie pour nous ; je les mentionne uniquement en constatant les faits. Sur un terrain aussi peu exploité que celui du médiumnisme, chaque petit fait peut, tôt ou tard, acquérir son importance.

A plusieurs reprises, nous entendîmes jouer la trompette, mais le médium était toujours dans le cabinet, que l'obscurité rendait à peine visible. Il est donc impossible de déclarer que la trompette ait joué sans que personne n'y soufflât, bien qu'il faille avouer qu'après avoir expérimenté cette émission de souffle sur ma propre main, je puisse songer que ce souffle, projeté dans l'embouchure, la fit résonner.

5. — *Phénomènes lumineux.*

Quoique l'objectivité des phénomènes de ce genre soit indiscutable, puisque nous les avons observés à la plupart des séances en nous contrôlant réciproquement nos observations, leur origine médiumnique n'est pas prouvée d'une manière indiscutable. Ils ne se sont montrés que lorsque le médium se trouvait dans le cabinet. Ils apparaissaient tantôt en plaques lumineuses de la grandeur d'une pièce de cinq francs, tantôt avec une forme plus longue, on n'en voyait généralement pas plus d'une à la fois et rarement trois. Ces éclairs avaient une lueur phosphorescente et ne répandaient pas de lumière. Ils étaient sans cesse en mouvement, prenant des formes serpentines et de fragments de cercle. Je cite la description suivante du compte rendu du 22 novembre 1907:

Voici qu'une plaque lumineuse se montre. Elle se meut constamment, s'élevant au-dessus du cabinet, plus haut qu'un homme grimpé sur une chaise ne pourrai arriver. Je demande si l'on pourrait aussi nous montrer de la lumière rouge. Trois coups me répondent affirmativement, et nous voyons bientôt une lueur rouge de la grandeur d'une main, tantôt avec des contours nébuleux, tantôt en forme de disque. Les deux lueurs commencent à jouer l'une avec l'autre : les disques blanchâtres et rouge rubis se meuvent en sens inverse, tournent l'une autour de l'autre, s'enveloppent, se dénouent, dans un jeu de couleurs fantastiques. Enfin les lumières s'éteignent, et la feuille de palmier se met à s'agiter.

J'ai tâché de photographier ces phénomènes lumineux, mais sans résultat. La lumière en était trop faible, et il semblait impossible de les fixer, comme je l'avais demandé. Par coups frappés « on » me répondait qu' « on » ferait de son mieux, mais « on » n'y réussissait pas. Pour un examen spectroscopique, je manquais d'instrument, et d'habileté ! Les lueurs se montraient toujours au milieu du plus profond silence. Jamais nous n'avons senti la moindre odeur de phosphore. Mais la seule circonstance qui prouverait leur indépendance et leur nature non artificielle, c'est qu'elles se montrent parfois à des endroits inaccessibles pour un homme ordinaire. Je reconnais que cette circonstance ne suffit pas à démontrer la nature médiumnique de ces phénomènes. Personnellement, j'y crois, puisque j'ai confiance dans le médium et sa bonne foi, mais je sais combien vaut cette opinion sur le marché scientifique !

6. — *Plasmations.*

Nous avions appris par coups frappés qu' « on » espérait réussir à se matérialiser en forme visible et tangible, mais ce ne fut qu'à la huitième séance, à laquelle assistait M Floris Jansen, que la première indication de l'accomplissement de cette promesse fut perceptible. J'avais cru voir devant le cabinet une forme nébuleuse, qui s'élargissait et se contractait, mais n'en étant pas sûr, je n'en parlais pas. Voici que M. Jansen déclare voir une colonne lumineuse devant le cabinet, et dès lors nous comparons nos impressions. Les autres assistants s'efforcent de voir, mais n'y arrivent pas. Enfin, nous apercevons tous un petit nuage lumineux flottant dans l'air près du cabinet, qu'on pourrait bien comparer à la fumée d'un cigare, planant dans l'atmosphère calme d'une chambre bien chauffée.

A la neuvième séance, celle du 22 novembre 1907, à laquelle Mme de Frémery fut admise, ces formes nébuleuses semblaient déjà plus compactes. Lorsque ma femme tenait la feuille de palmier pour la faire enlever de sa main, elle la relâchait tout à coup, déclarant qu'elle voyait une forme, comme un très petit homme de neige, s'avancer du cabinet pour lui prendre la feuille. Nous ne

pouvions rien voir, mais nous entendions la feuille en mouvement.

Une semaine après, M. Jansen assistait à cette séance, et les formes se montrèrent d'une manière plus évidente. Un disque lumineux semblait porter la boîte à musique ; dont les mouvements concordaient avec les déplacements qu'on pouvait entendre de l'objet. M. Keen s'était levé et demandait, en étendant la main, qu'on la lui apportât, ce qui se produisait en effet. Lorsqu'il l'avait reçue, il l'offrait de nouveau à la force invisible afin que la boîte à musique lui fût enlevée. Pour ce qui se produisit ensuite, je cite cet extrait du compte rendu :

Nous voyons le disque lumineux qui s'est retiré (dans le cabinet ?) s'approcher ; un moment après M. Keen déclare que la boite à musique lui est enlevée de la main, et nous l'entendons jouer dans la même direction où nous distinguons la tache de lumière. Cela continue ainsi pendant quelque temps. Tout à coup, je vois une



Fig. 2.

petite figure, semblable à un homme de neige, apparaître devant le cabinet (voir fig. 2). A peine y ai-je fixé mon attention que les autres l'aperçoivent pareillement (1). La tache lumineuse, avec la boîte à musique jouant toujours, voltige comme un papillon autour de ce que je voudrais appeler la tête de la forme nébuleuse. Celle-ci s'agrandit, s'élargit, monte, se contracte de



Fig. 3.

nouveau, se meut de droite à gauche, ondoie en haut et en bas, se sépare en deux parties, se réunit, toujours accompagnée de ce noyau lumineux avec la boîte à musique qui joue. Voici qu'une tête et un bras se forment distinctement, enveloppés de voiles nuageux qui, au-dessous, se décomposent dans l'obscurité (voir fig. 3). Pendant longtemps, cette forme se meut dans le cabinet, étendant le bras et le retirant à plusieurs reprises. Elle se dirige alors vers la cheminée, où la lumière plus vive la rend plus visible. Trois pas semblent être faits. La forme est au-delà de la cheminée, s'approche du divan et plus près du cabinet, toujours en jouant avec le carillon, nous voyons flotter le disque lumineux. Un silence. La lueur disparaît, la forme nébuleuse se contracte de plus en plus, et disparaît enfin derrière la grande table. Le cabinet se balance et des coups irréguliers s'y font entendre. Ceci détourne l'attention des autres, mais je continue à regarder dans la direction où j'ai vu disparaître la forme. Y a-t-il quelque chose qui

(1) A l'exception de M. Keen, lequel, à cause de ses facultés visuelles imparfaites, laisse échapper une grande partie de ce qui suit.

bouge par là ? Oui, certainement, un peu au-dessus du bord de la table, quelque chose de nuageux se lève, qui va dans la direction de la table à thé. « Attention — dis-je — un moment et vous entendrez la feuille de palmier qui va être saisie ! » Les autres assistants se mettent aussi à regarder dans la direction indiquée ; mais le petit nuage se baisse derrière la table, et nous entendons quelques secondes après le bruissement bien connu de la feuille de palmier. Pendant tout ce temps, des bruits sourds et des coups ont résonné dans le cabinet.

Nous entendons la feuille de palmier se rapprocher de nous ; à côté du cabinet, elle semble attachée au noyau lumineux qui réapparaît. La feuille s'agite et nous percevons le déplacement d'air qu'elle produit en se déplaçant. Comme ranimée, la forme nébuleuse apparaît de nouveau, toujours avec ces contours vagues et toujours changeante, quelquefois se partageant en deux et se réunissant, puis montant soudain à une hauteur de presque 2 mètres, pour se contracter ensuite et s'entasser en un petit nuage à peine visible sur le sol. Le disque lumineux et la feuille de palmier, agitée, voltigent toujours autour de la forme. Je demande si l'on peut aussi nous faire voir de la lumière

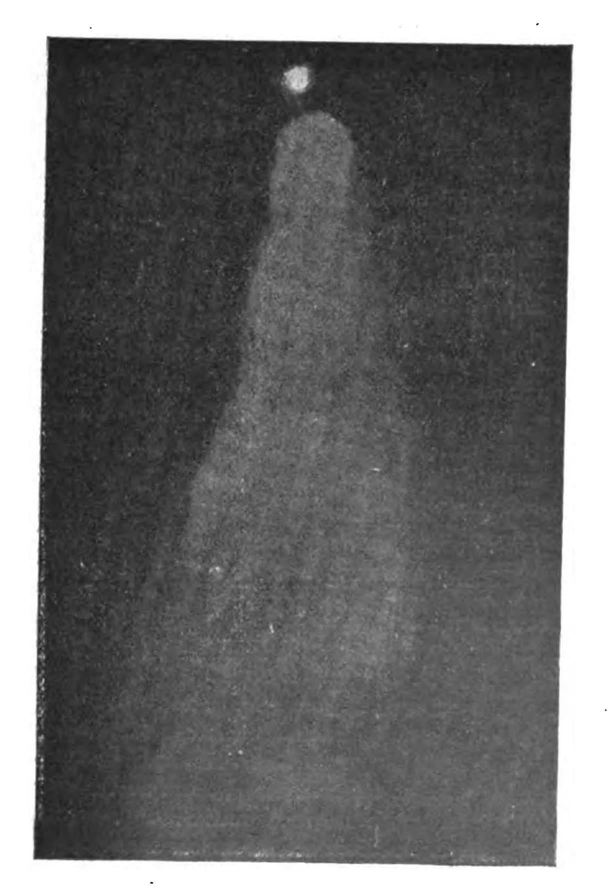


Fig. 4.

rouge. Trois coups frappés avec la feuille répondent affirmativement, et en effet, un instant après, nous voyons une lumière rouge, en forme de disque de rubis, à côté de la forme nébuleuse, opposée à la lumière blanchâtre. Cela ne dure qu'un court instant : la lumière rouge disparaît. Afin de mieux voir, j'ai mis mon bras droit sur le dossier de la chaise du docteur, en me penchant derrière lui aussi près que possible du cabinet. Il me semble parfois voir une tête poindre parmi les voiles nébuleux. Alors, le désir me saisit de m'assurer que je n'ai pas devant moi un homme ordinaire. Ma prière muette a-t-elle été comprise ? Voici le disque lumineux qui s'approche du sommet de la forme nébuleuse, et toujours s'agitant avec la feuille de palmier, il monte, enlevant la forme nébuleuse à une hauteur de 2 mètres et demi. Nous la voyons s'élargir, se contracter et se dissoudre à la partie inférieure dans l'obscurité (voir fig. 4). Cela dure jusqu'au moment où la distance entre le noyau lumineux et la forme nébuleuse s'agrandit et celle-ci se meut de-çà et de-là, tout en étendant de temps en temps quelque chose qui ressemble à un bras... Enfin, la forme nébuleuse se retire près du cabinet et disparaît (à l'intérieur ?). Moins de deux secondes après, nous entendons ouvrir les rideaux du cabinet, c'est le signal ordinaire de la fin. Je me hâte de tourner le bec de gaz ; le médium apparaît à nos yeux, couché tranquillement sur son fauteuil, absolument dans la même attitude où M. le docteur v. Br. et moi l'avions laissée...

A la séance du 6 décembre 1907, les mêmes phénomènes se répétèrent à peu près, mais la lumière étant moins forte, nos observations en souffrirent. M. le docteur Hymans, qui assistait à cette séance, décrivait à haute voix ce qu'il voyait. Lorsque la forme nébuleuse eut dépassé la cheminée, elle disparut derrière la grande table, mais M. Hymans se leva et put suivre du regard les mouvements du petit nuage nébuleux, s'élevant par intervalles de derrière le bord de la table, ce qu'il pouvait assez bien observer, puisque ces mouvements avaient lieu dans le rayon de lumière du bec de gaz, non atténué par le papier rouge. Il exprimait tout haut ce qu'il voyait et me donnait ainsi la description des phénomènes, tout à fait analogues à ceux que j'avais observés moi-même à la séance précédente. Pendant que la forme nébuleuse marchait dans la chambre, plusieurs demandes furent posées auxquelles on répondit par coups frappés contre la cloche de verre qui couvrait la pendule, ainsi que sur la glace ; et l'on entendait toujours des bruits sourds dans le cabinet, qui se balançait parfois avec une telle violence que l'on entendait le son de la sonnette.

Les figures représentant la forme nébuleuse dans le texte sont d'après des dessins que j'en ai faits de mémoire le jour après la séance. Je les ai soumis aux assistants (1) une semaine après, lesquels ont

(1) A l'exception de M. Keen, qui alors n'était pas présent.

unanimement déclaré que mes dessins représentaient avec exactitude trois phases de la forme nébuleuse si variante, que nous avions tous vue. M. Rotteveel jugeait seulement que la forme avait été plus blanche : eh bien alors, je n'ai pas exagéré mes impressions visuelles.

Il est vrai que la conviction que nous avons vu une vraie plasmation se former à ces 2 séances n'est basée que sur des preuves secondaires. Une preuve absolue, qui devrait être celle de voir le médium assis dans le cabinet tandis que la forme nébuleuse marchait dans la chambre, ne fut pas obtenue. Mais il y a une circonstance qui vient très fortement seconder mes convictions. Pendant que la forme allait s'emparer de la feuille de palmier à 4 mètres du cabinet, nous entendions dans celui-ci des bruits sourds et des coups répondant à nos questions. Ainsi, en deux endroits différents, à 4 mètres l'un de l'autre, des manifestations de force dirigées avec intelligence, sont constatées. Si nous avons été trompés par le médium, où se tenait-il, alors ? Près de la table à thé, ou dans le cabinet ? Quelle que soit la réponse donnée, il reste toujours un endroit dans la chambre où les phénomènes se produisaient sans aucune intervention humaine directe. Mais la manière dont cette plasmation allait et venait, se divisait en deux parties, se réunissait, s'élevait, et surtout disparaissait en moins de 4 secondes ne peut pas être décrite d'une manière absolument précise. Il faut y avoir assisté pour être convaincu de la réalité objective, ainsi que de l'origine médiumnique des phénomènes.

C'est à la séance du 22 novembre 1907 que la forme nébuleuse obtenait une densité telle qu'on peut parler d'une matérialisation partielle. Pour mieux voir, j'avais mis mon bras droit sur le dossier de la chaise du docteur, en me penchant derrière lui. J'extrais du compte rendu :

Soudain, je me sens doucement pincer la joue droite ; mon impression est que cet acte est produit comme avec une main chaude. Je regarde aussitôt, et il me semble voir glisser quelque chose. Après quelques secondes, je vois sortir quelque chose du cabinet ; cela s'avance, je puis alors distinguer que je suis en présence d'une petite main de couleur naturelle avec une partie du bras enveloppée dans une étoffe noire. La petite main s'approche de plus en plus, sans cesse en mouvement, comme si elle tâtait l'espace en vacillant. Enfin, elle se pose sur le bras du docteur à la hauteur de son épaule : c'est une petite main gauche bien formée ? Aussitôt, j'entends le docteur dire : « On me touche au bras droit ». La petite main se retire, empressée et tremblante, et disparaît à mon regard. Je décris alors ce que j'ai vu et constate avec grande satisfaction que l'impression du docteur et la mienne concordent parfaitement.

Je vois maintenant un plus grand nombre de formes provenir du cabinet et s'y retirer. Quelque chose comme un bras se dessine obscurément contre la porte brisée de couleur gris foncé ; je le vois se mouvoir vers le bas, et Mme H. s'écrie : « Je me sens toucher le bras gauche ». Alors, je vois la forme nébuleuse se retirer et la porte brisée recouvre sa couleur grise uniforme. Mme H. demande que l'on ouvre la porte. Un instant après, elle s'ouvre à une largeur de 2 centimètres, la lumière faible de la chambre voisine se précipite par la fente. La porte se ferme. Je n'ai pas distingué de forme en cette circonstance. Comme M. Rotteveel et Mme van Breemen avaient bien entendu s'ouvrir la porte, mais ne l'avaient pas vu, on demande de répéter l'action, ce qui a lieu immédiatement. Aucune forme nébuleuse non plus. Le docteur propose ici de mettre la chambre dans une obscurité profonde. La lanterne rouge s'était déjà éteinte grâce à la consommation de la bougie. Je ferme tellement le bec de gaz que le cercle lumineux projeté contre le plafond disparaît. Une fente entre les rideaux de la fenêtre qui se trouve derrière moi est maintenant la seule ligne illuminée dans la chambre.

Nous entendons s'agiter la feuille de palmier et nous voyons une tache lumineuse. Il semble qu'elle porte la feuille, car nous entendons celle-ci dans la même direction où nous voyons la tache.

Elle devient moins indistincte et a l'air d'une main formée d'une matière lumineuse. Elle s'élève jusqu'au plafond et nous entendons la feuille frapper le plafond : les mouvements de la main lumineuse concordent avec les coups. Alors la main descend jusqu'à hauteur humaine près du cabinet et s'en éloigne lentement. Nous entendons la feuille qui frappe contre les globes de la lampe. La main lumineuse s'éloigne encore, vers le divan et la table à thé. « Touchez les tasses, mais ne les cassez pas ! » s'écrie Mme H. Nous entendons bouger les tasses. La main va encore plus loin, et s'approche de la fenêtre dont la fente est illuminée : nous voyons la feuille de palmier se mouvoir.

Contournant la table ronde, la main se rapproche de nous, mais quand Mme de Frémery demande qu'on ne la touche pas, nous voyons la main lumineuse retourner par le même chemin, se déplaçant toujours de haut en bas et agitant la feuille. Elle s'approche du cabinet et vient à notre table. Soudain, Mme H. se sent poser quelque chose de lourd sur le dos, qui glisse en frôlant le visage de M. R. Ils tâtent : c'est un coussin : mais non celui qui est déposé ordinairement dans le cabinet. Ce doit être le coussin du divan ou celui de la chaise près de la fenêtre aux rideaux entr'ouverts, sur lequel ma femme a été assise avant le commencement de la séance. En attendant, la main lumineuse agite toujours la feuille de palmier et la frappe sur la table. Elle hésite assez longtemps, tantôt s'approchant, se retirant, en touchant de la feuille nos mains étendues sur la table. Enfin, elle s'avance résolûment et frappe la table à plusieurs reprises avec le résonnement creux qu'aurait produit une main humaine. Mme Huygens et le docteur

van Breemen avancent leurs mains jusqu'au bord de la table, et demandent qu'elles soient touchées. Cela est fait, et pendant ces attouchements, la main n'est plus lumineuse. Alors, elle se retire; nous n'entendons plus la feuille de palmier qui semble être tombée à terre. Mais la main exécute des mouvements très vifs, se déplaçant par-ci par-là en tournant en cercle, et produisant ainsi des figures de lumière auprès de la table, d'une beauté frappante. Alors, la lumière s'éteint. Un instant de silence. Quelques sons de guitare se font entendre, doux et charmants. Soudain, nous entendons s'ouvrir les rideaux du cabinet: le signal de la fin. Je lève le bec de gaz. Nous voyons le médium assis sur sa chaise, dormant tranquillement. La feuille de palmier est devant le cabinet, du reste, tout est dans la même disposition qu'au commencement. Le coussin apporté avait été pris de la chaise où ma femme s'assit avant la séance. Le docteur réveille le médium qui, dix minutes après, a repris son état normal.

Quant à moi, il est impossible de douter de la réalité de ces phénomènes. Je pouvais très bien observer la petite main qui se précipitait dans le cabinet, puisqu'elle se mouvait dans le rayon de lumière formé par la flamme du gaz, qui n'était pas obscurcie par le papier rouge. Je peux déclarer avec la plus positive assurance que c'était une main gauche bien formée, pouvant appartenir à un enfant d'environ quatorze ans. Le bras n'était matérialisé que jusqu'au coude, ainsi que je l'ai spécialement observé sachant, qu'il était important de pouvoir m'exprimer d'une manière positive sur ce point. Donc, je suis sûr que ce bras et cette main n'appartenaient pas à un homme ordinaire. Tout cela fut visible assez longtemps pour me permettre de faire ces observations à mon aise. L'exclamation du docteur: « Je suis touché au bras droit » vint confirmer mes observations. On ne pourrait souhaiter davantage, car il sentait, et je voyais qu'il devait le sentir, que je n'étais pas halluciné. Me voilà donc bien aise de cette confirmation de la réalité.

Je sais que parmi les phénomènes médiamniques déjà si peu nombreux, les matérialisations sont des plus rares, mais je peux dire maintenant que j'en ai vu une de mes propres yeux. Que de questions vont naître ici! Comment cette petite main, qui se posait d'une manière si confiante sur le bras du docteur, et pourtant n'appartenait à aucun homme ou enfant vivant, s'est-elle condensée en une réalité aussi visible et tangible? De quelle manière s'est-elle formée afin de pouvoir exercer une pression assez importante pour être sentie et pour se dissoudre un moment après dans le néant? Et qui a modelé cette forme humaine? Voilà bien la question brûlante de ce domaine psychique, où la matière démontre des capacités inconnues.

Et ce n'est pas tout! Lorsque quelque chose ressemblant à un bras se formait près de Mme Huygens et descendait, je pensais: « Si j'ai bien vu, à ce moment elle doit être touchée ». Voici que l'exclamation de Mme H. venait nettement confirmer mon impression, et encore une fois ce que j'avais vu moi-même était senti par une autre personne.

On comprendra que lorsque la porte-brisée allait s'ouvrir, je m'attendais à voir quelque forme nébuleuse. A mon grand étonnement, je ne pus rien distinguer, ni la première, ni la deuxième fois. Si cela prouve d'un côté qu'il est bien difficile de voir ce que l'on veut voir, d'un autre côté cette expérience m'a de plus convaincu que ma fantaisie, si j'en possède assez, n'a rien à faire avec mes observations. Je n'ai été le jouet ni d'illusions, ni d'hallucinations, et comme les circonstances où les phénomènes se sont présentés ne permettent pas de les croire dus à des trucs, il faudra les accepter comme des réalités de nature médiumnique.

La question la plus importante de ces phénomènes est bien celle de leurs auteurs. Qui est-ce qui les produit? D'abord, il faut avouer que si nos vœux, nos volontés, nos attentes ont eu quelque influence, cette influence a été si minime qu'elle ne fut jamais perceptible. Quand la feuille de palmier s'est élevée jusqu'au plafond, comme nous l'avons tous vu et entendu, je déposai aux séances suivantes un crayon sur le sol du cabinet, en demandant de l'élever jusqu'au plafond et d'y faire une marque. Le médium et les assistants trouvèrent cette idée excellente et souhaitaient que cela fût fait de la sorte. Mais le crayon n'a jamais bougé; nous fûmes d'ailleurs informés par coups frappés qu'« on » ne croyait pas pouvoir exécuter cette expérience. Alors, pourquoi la feuille et non le crayon? Je l'ignore, et « on » ne pouvait pas nous l'expliquer.

A propos de coups frappés, j'avais déjà eu l'occasion de remarquer que la « direction intelligente » de ces phénomènes n'était pas exercée par nous. Mais « on » nous avait fait savoir que les auteurs de tous ces faits mystérieux avaient le projet de se manifester à la vue, le toucher et l'ouïe des membres du groupe pour leur donner les preuves indiscutables de la vie continuée par leurs morts aimés dans l'au-delà. Si cela est vrai, tout ce qui se produisait aux séances auxquelles j'ai assisté doit être considéré comme des efforts pour arriver au but, les phénomènes perdent alors du coup ce qu'ils paraissaient avoir de non-sens, d'enfantin, de puéril, car ce sont alors des efforts d'êtres d'une autre sphère qui reviennent — nous ignorons comment — dans la nôtre, mais qui, n'y appartenant plus, perdent naturellement une partie de leurs

facultés, tout comme un homme, plongeant dans l'eau, n'est plus capable d'exécuter une quantité d'actes qui ne lui procurent aucune peine lorsqu'il est retourné au rivage. Mais « on » peut faire des progrès. Ainsi ces séances présentent une progression méthodique. Les plongeurs dans notre sphère matérielle s'accoutument de plus en plus à l'élément étranger. En frappant sur les tables et les parois, en déplaçant toutes sortes d'objets, ils donnent signe de leur présence. Enfin, ils arrivent à se rendre visibles, d'abord par une colonne lumineuse, une main solide avec une partie de bras; enfin des formes nébuleuses, nuageuses et maladroites, mais annonçant cependant l'approche du but : se manifester à la vue, au toucher, à l'ouïe des assistants afin d'être reconnus. Avant qu'« on » en soit arrivé là, il nous sera impossible de donner résolument et positivement une réponse à la question la plus importante qui concerne ces phénomènes : « Qui est-ce qui les produit ? »

H.-N. de Frémery.



DOCTEUR J. REGNAULT

PHÉNOMÈNES OCCULTES ET SUGGESTION MENTALE

« L'homme est un animal essentiellement superstitieux », a dit certain philosophe.

(Nous vous demandons pardon, Mesdames et chers lectrices, de rappeler ici cette définition peu respectueuse, mais il y est question de l'homme, non pas de la femme.) Quant à cette dernière, elle n'est pas moins superstitieuse, si nous nous en rapportons au témoignage de Jules Bois, qui écrit avec quelque raison : « Trompeuse ou trompée, la femme ne saurait se passer du mystère ».

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que le merveilleux soit toujours de mode; toutefois, il faut avouer qu'on ne s'est jamais autant passionné pour l'occultisme que depuis un siècle et surtout que depuis une quinzaine d'années. Des études de toutes sortes (observations, expériences, théories), ont été publiées, mais, loin d'amener les éclaircissements désirés, elles ont plutôt obscurci la question.

C'est que la plupart des observateurs ont manqué de méthode ; c'est aussi qu'ils n'ont pas abordé ces études complexes sans un certain parti pris : les uns, n'y ayant cherché que la confirmation de leur foi ou de leurs théories mystiques, ont accepté les faits sans les contrôler; les autres, imbus de théories positivistes trop étroites, ont nié en bloc et sans examen suffisant les faits considérés comme merveilleux, parce que ces faits ne trouvaient pas d'explication dans l'échafaudage précaire des théories scientifiques actuelles.

Les phénomènes occultes qui constituent encore aujourd'hui le merveilleux ne pourront être élucidés que par des observateurs méthodiques et impartiaux.

Une rapide étude historique nous montrera comment se sont constituées les sciences occultes, comment le champ du merveilleux s'est rétréci au fur et à mesure qu'a progressé la science moderne.

Nous verrons ensuite quel parti on peut retirer d'expériences méthodiques, en étudiant la suggestion dans la production de divers phénomènes occultes.

* * *

Aux premiers hommes qui ont usé de réflexion, la nature a dû apparaître comme un spectacle fantasmagorique plein d'angoissants mystères ; pour eux les phénomènes se sont rapidement distingués en deux catégories : les uns, se produisant constamment autour d'eux ou encore se produisant par intermittences sous l'influence d'une cause visible, leur ont paru nécessaires, naturels; les autres, se produisant rarement ou sous l'influence de causes invisibles, leur ont paru mystérieux, occultes. La plupart des hommes primitifs ont attribué ces derniers phénomènes à des êtres surnaturels : C'est ainsi que les anciens hindous ont divinisé l'orage, le feu, le vent.

Ils ont eu tout particulièrement l'attention attirée par le vent, ce souffle impalpable et pourtant si puissant qu'il soulève les flots et renverse les arbres; ils ont remarqué que leur propre souffle produisait en réduction les mêmes effets que le vent; ils ont noté que ce souffle, le πνευμα (pneuma),



ce spiritus disparaissait avec la vie, ils en ont fait la cause invisible de la vie elle-même, ils en ont fait une entité, un esprit, et ils ont attribué à des esprits tous les phénomènes dont la cause leur échappait. Dès ce jour, le spiritualisme était né, il est devenu le polythéisme et il se prolonge dans le spiritisme actuel.

Ceci est tellement vrai que dans le pays traditionnaliste par excellence, dans le Céleste Empire, la magie porte encore le nom de FONG-CHOEI, c'est-à-dire de science du *vent* et des *eaux* ou, si vous préférez, des actions de l'invisible sur le visible, ou des esprits sur la matière (1).

Toutefois quelques hommes plus intelligents, plus observateurs que les autres, ont remarqué dans quelles conditions se produisaient certaines manifestations mystérieuses, ils ont pu en prévoir ou en provoquer le retour ; ils ont transmis soit à leurs enfants, soit à leurs disciples les secrets qu'ils avaient découverts, c'est ainsi que les sorciers sont apparus.

Dans ces temps de lutte à outrance, ceux-ci ont opposé la ruse à la force brutale : utilisant les rudiments de science qu'ils possédaient, ils se sont fait passer pour les représentants ou les maitres des puissances invisibles ; n'ayant pour eux que l'intelligence et la ruse, ils se sont fait respecter et même entretenir par ceux qui devenaient la force physique, parce qu'ils ont su cultiver les espoirs et les craintes, parce qu'ils ont su inspirer la terreur et même l'épouvante.

Pour se livrer à loisir à leurs études, ils ont imaginé de se faire payer un tribut sous forme d'offrandes adressées aux divinités. Ayant constaté que le souffle, l'esprit, auquel ils attribuaient la vie, disparaissait après une abondante perte de sang, ils ont cru ou du moins fait croire que les esprits puisent leur force dans le sang et ils ont fait offrir aux Génies des sacrifices sanglants. Pour mieux gouverner les profanes, ils sont allés quelquefois jusqu'à inventer les sacrifices humains.

Se rend-on compte de la puissance des hommes qui pouvaient faire immoler en sacrifice la femme ou la fille du plus puissant des chefs ? Les sorciers ou les prêtres anciens ont quelquefois usé de leur redoutable puissance dans un but louable : au moment où la flotte grecque était retenue par la tempête loin de Troie, ils ont déclaré le départ et le succès impossibles tant que le grand chef Agamemnon, qui avait offensé une déesse, ne laisserait point sacrifier sa fille Iphigénie ; ils ont ainsi tout à la fois puni le chef qui avait transgressé leurs ordres, expliqué leur impuissance à calmer une tempête sur laquelle ils ne pouvaient en réalité avoir la moindre action ; mais ils ont sans doute aussi espéré voir un père sacrifier l'honneur de Ménélas à son amour paternel et par là même empêcher la guerre.

Dans de telles conditions, pour conserver et augmenter leur prestige et leur pouvoir oligarchique, les sorciers cachèrent jalousement leurs secrets, ils ne les communiquèrent par une initiation progressive qu'à de rares disciples soigneusement sélectionnés au cours d'épreuves multiples ; ils se transformèrent ainsi peu à peu en prêtres des antiques religions.

Après avoir accumulé des observations scientifiques plus ou moins précises, procédant par analogie, ils trouvèrent un classement ou une coordination des phénomènes, ils se créèrent une philosophie synthétique du monde qui a constitué et constitue encore aujourd'hui l'occultisme. Mais ils se gardèrent bien de faire connaître au public leurs secrets et leurs théories, ils entretinrent les croyances les plus superstitieuses, qu'ils exploitèrent pour maintenir leur domination. Ils poétisèrent les lois naturelles qu'ils avaient découvertes, ils les masquèrent sous des symboles, des légendes ou des mythes, qu'ils livrèrent aux profanes. Il y eut une doctrine publique, *exotérique*, variant suivant les pays et les époques, et une doctrine secrète, *ésotérique*, immuable, dont l'enseignement se donna d'ailleurs à plusieurs degrés au cours des initiations.

Cependant, de temps à autre, un initié fut autorisé, suivant les besoins des peuples, à révéler de nouvelles vérités. Entendons-nous bien sur la signification du verbe *révéler* qui veut dire non pas dévoiler, mais *recouvrir d'un nouveau voile* : les initiés qui firent des révélations se contentèrent de présenter, sous une forme mystique nouvelle adaptée à la mentalité de l'époque, une vérité scientifique qui leur avait été enseignée dans les initiations sous une forme plus abstraite et plus exacte. C'est ce qui nous explique comment on retrouve dans toutes les religions, sous des fictions différentes, la même philosophie, les mêmes vérités scientifiques et quelquefois les mêmes symboles.

Les sciences furent donc rendues secrètes, occultes par ceux-là même qui les créaient. Après la disparition des temples antiques et de leurs initiations, en Occident, la doctrine et les connaissances des initiés furent conservées plus ou moins intactes, par diverses sociétés secrètes auxquelles étaient affiliés magiciens, alchimistes et architectes du moyen âge.

C'est seulement après Bacon et Descartes qui

(1) Docteur J. REGNAULT, Rôle du Fong-choei et de la sorcellerie dans la vie privée et publique des Jaunes. *Revue politique et parlementaire*, 10 novembre 1905.



ont fait connaître ou du moins généralisé des méthodes d'étude précises, que les sciences se désoccultent : les expérimentateurs se multiplient, chacun d'eux, se spécialisant, devient de plus en plus apte à faire de nouvelles recherches dans son domaine ; chacun d'eux fait connaître, en un langage accessible à tous, les résultats qu'il obtient, et les sciences ont fait ainsi en un siècle plus de progrès qu'elles n'en avaient fait depuis les temps les plus reculés.

Bon nombre de phénomènes jusque-là mystérieux s'expliquent par des lois naturelles, dont l'étude est accessible à tous : l'alchimie devient en partie la physique et la chimie, l'astrologie fait place à l'astronomie et à la météorologie, l'anatomie et la physiologie expliquent la plupart des phénomènes de la vie et en même temps quelques sciences divinatoires, comme la physiognomonie, la chiromancie et une partie de l'onei romancie ; l'étude de l'inconscient éclaire le mécanisme de phénomènes, hier encore réputés occultes (1).

L'avenir nous réserve sans doute encore de multiples surprises dans l'étude des corps inorganiques, surprises analogues à la découverte des rayons X ou du radium, cette espèce de pierre philosophale qui semble produire la transmutation, non seulement de certains métaux, mais encore des pierres précieuses ; toutefois, c'est principalement dans l'étude des êtres vivants et surtout dans celle des manifestations humaines que nous trouvons le plus de mystère. Quelques phénomènes considérés jusqu'ici comme merveilleux ont été récemment expliqués par l'hypnotisme et par la suggestion verbale que pratiquaient les prêtres primitifs et que connaissent très bien les sorciers et les plus petits initiés des anciennes religions ; mais il est encore de nombreux phénomènes occultes actuellement discutés et mal expliqués : la plupart de ces phénomènes peuvent se ramener à la vue à distance dans le temps ou dans l'espace, qui est fortement mise en doute, et à l'action à distance de l'homme, soit sur des objets inanimés, soit sur des êtres vivants.

L'action sur des êtres inanimés se traduit par des coups frappés dans des meubles, par « l'apport » ou le déplacement d'objets divers sans contact apparent ; elle est, paraît-il, fréquemment observée dans les séances spirites et dans les « maisons hantées », mais le contrôle en est assez difficile : malgré les expériences de Crookes, de Gibier, de Rochas, de Maxwell, de Richet, etc., les conditions dans lesquelles se produisent ces phénomènes sont encore mal connues ; les fraudes et les nombreux trucs auxquels ont eu recours des médiums simulateurs ont jeté le discrédit sur ces expériences ; il semble qu'il y a quelque chose, mais les études sont difficiles à faire.

L'action d'un homme sur un végétal s'exercerait fréquemment aux Indes, où des Fakirs feraient germer une graine en quelques minutes sous l'influence de leur volonté ou de leur force vitale. Des expériences de ce genre ont été faites récemment à Paris par un Hindou, le docteur de Sârak, mais elles n'ont pas été contrôlées d'une façon suffisante pour être probantes, les trucs et la prestidigitation ont pu entrer en jeu.

Enfin, parmi les phénomènes occultes les plus passionnants se trouvent les actions exercées à distance par des hommes sur d'autres hommes : tels sont la lecture de pensée, les pressentiments, les envoûtements et la télépathie.

Au cours de nos études sur la sorcellerie, études que nous poursuivons depuis près de vingt ans, nous avons cherché une méthode à suivre pour pouvoir nous créer expérimentalement une opinion personnelle sur la réalité et la nature de certains phénomènes occultes, et nous avons été obligé de limiter le champ de nos expériences : pour obtenir des résultats, il nous a paru nécessaire de choisir un phénomène aussi simple que possible et d'essayer de le reproduire dans des conditions de plus en plus complexes. Nous avons été amené à limiter nos recherches à l'étude de la suggestion mentale ou *télépsychie*, c'est-à-dire à l'action de la pensée d'une personne sur une autre personne.

* * *

La suggestion mentale, connue depuis longtemps des occultistes, est encore mise en doute par bon nombre de savants, quoique des expériences plus ou moins probantes aient été faites par divers observateurs (MM. Richet, Ochoroviczs, Janet, etc.) ; on peut cependant en observer facilement les manifestations les plus simples : dans la rue ou au théâtre ne vous est-il pas arrivé de faire se retourner et regarder vers vous une personne que vous fixiez du regard et qui ne vous voyait pas ? N'avez-vous pas vu, d'autre part, reproduire fréquemment les expériences des « liseurs de pensée » ? Un sujet sensible, ayant les yeux recouverts d'un bandeau, mais restant éveillé, exécute sous l'influence de votre volonté, tel ou tel acte plus ou moins complexe, si vous restez en contact avec lui, soit en lui tenant le poignet, soit en lui appliquant les deux mains derrière les épaules.

Ces expériences de suggestion avec contact, qui

(1) Docteur J. Grasset, *l'Occultisme hier et aujourd'hui*. Coulet, éditeur. Montpellier, 1907.

constituent le Cumberlandisme, ont été expliquées, il est vrai, par l'action des mouvements involontaires du guide, qui dirige inconsciemment le sujet.

Le rôle des mouvements involontaires devient moins net si on répète l'expérience sans contact, comme on l'a souvent vu faire, comme nous l'avons fait nous-même avec Pickmann.

On a bien dit, à propos de ce dernier, que les mouvements inconscients du guide étaient transmis au sujet par l'intermédiaire du plancher plus ou moins élastique.

Une telle objection n'a plus de valeur dans d'autres expériences, par exemple dans celles que nous avons répétées avec Zamora, auquel nous avons fait suivre dans Toulon un itinéraire assez compliqué, arrêté à l'avance par plusieurs personnes et ignoré du sujet, derrière lequel nous marchions à la distance de 1 m. 50 à 2 mètres. Les pavés de Toulon ne sont pas assez élastiques pour transmettre des mouvements involontaires !

Nous avons expérimenté d'autre part sur des personnes hypnotisées et, en particulier, à Rochefort, sur le sujet de Nemo (1) : nous avons pu constater que, placé à 3 ou 4 mètres derrière ce sujet, nous pouvions lui faire exécuter instantanément tous les mouvements que nous nous représentions mentalement.

Dans tous ces cas de suggestion à faible distance, on peut objecter que le guide a inconsciemment exprimé sa pensée par des paroles prononcées si faiblement qu'elles sont restées imperceptibles pour les spectateurs, mais qu'elles ont été entendues par le sujet hypnotisé, dont la sensibilité est très augmentée.

Nous nous sommes mis à l'abri de cette objection en faisant des expériences de suggestion à distance, depuis quelques centaines de mètres jusqu'à 700 kilomètres.

Nous nous contenterons de résumer ici quelques-unes de ces expériences :

I. — *Sommeil provoqué à distance sur un sujet antérieurement hypnotisé.*

1° Nous avions hypnotisé Élisabeth M..., trois fois en un mois, lorsque le docteur B..., avec le quel nous parlions de suggestion mentale, le 3 juillet 1894, nous demanda de tenter l'hypnose à distance sur notre sujet qui demeurait à 1.500 mètres environ du lieu où nous nous trouvions.

Nous nous transportons mentalement dans l'appartement d'Élisabeth, nous nous voyons près d'elle et lui ordonnons de dormir et nous concentrons notre pensée sur cet ordre pendant dix minutes, de 1 h. 50 à 2 heures après midi, puis nous donnons mentalement l'ordre du réveil.

Nous ne voyons notre sujet que deux jours plus tard. Avant que nous ayons eu le temps de lui dire un seul mot, Élisabeth nous déclare qu'elle ne veut plus se laisser endormir par nous, parce que « cela lui attire des ennuis ». Elle nous raconte alors que le mardi 3 juillet, vers 2 heures après midi, elle avait senti sa tête devenir lourde comme lorsque nous l'hypnotisions ; elle avait essayé, mais en vain, de lutter contre le sommeil qui l'envahissait : tout ce qui l'entourait avait disparu, elle n'avait plus vu que nous qui agissions sur elle. Elle s'était réveillée parce que nous l'avions voulu et, à son réveil, elle avait eu l'impression de sortir d'un rêve. Elle avait perdu connaissance pendant un quart d'heure environ (1).

2° Mme Marguerite B... a été mise par nous en hypnose superficielle pour la première fois le 30 mai 1895. Nous avons fait avec elle des expériences de suggestion à distance, nous transcrivons une partie de notre journal d'expériences :

« 6 *juin*, 2 *heures après midi*. — Je verrai Mme Marguerite B... ce soir, je veux essayer de l'endormir à distance (distance approximative : 1.200 mètres) ; je fixe ma pensée sur cet ordre mental de 1 h. 50 à 1 h. 55 ; à 2 h. 20, je retire ma suggestion.

« 7 *juin*. — J'ai vu Mme Marguerite B... hier soir à 8 h. 30, je lui ai demandé : « Qu'avez-vous fait cet après-midi », elle m'a répondu : « Après déjeuner, j'ai « lu un roman ; vers 2 heures ou 2 h. 15, j'ai senti mes « paupières se fermer malgré moi et je me suis légère- « ment assoupie, quoique j'aie fait des efforts pour « continuer ma lecture. »

« — Combien de temps avez-vous dormi ?

« — Je ne sais pas exactement, mais il y avait déjà assez longtemps que j'étais réveillée lorsque 3 heures ont sonné.

« 11 *juin*. — Vers 2 heures après midi, j'ai pensé faiblement à endormir Mme Marguerite B..., mais j'ai chassé cette idée, voulant remettre l'expérience à plus tard.

« 13 *juin*. — A 1 h. 45, j'essaie d'endormir mon sujet à distance ; j'y pense une seconde fois moins fortement vers 3 h. 45.

« 13 *juin*, 8 *h*. 30 *du soir*. — Mme Marguerite B... m'apprend qu'elle est devenue très paresseuse. Mardi (11), entre 2 heures et 2 h. 15, elle a senti ses paupières s'alourdir et elle s'est endormie malgré elle. Aujour-

(1) Dans les expériences publiques faites par Nemo, il y a lieu de distinguer des phénomènes réels et des phénomènes simulés. Dans une première partie, il endort son sujet, lui introduit sous chaque paupière une chevrotine pour montrer que le sommeil est réel, et il lui fait exécuter par suggestion mentale divers actes ou gestes, au gré des spectateurs ; lorsque le sujet a été réveillé par Nemo, nous l'endormons à nouveau et obtenons les mêmes résultats. Dans une seconde partie, le sujet simulant l'hypnose et ayant les yeux recouverts par un bandeau, chante tel ou tel air que les spectateurs demandent par écrit. La prétendue suggestion s'accompagne de gestes déterminés qui ont la valeur d'un code : le truc apparaît.

(1) Docteur J. REGNAULT, *la Sorcellerie (ses rapports avec les sciences biologiques)*, p. 248. Félix Alcan, édit., Paris, 1907.



d'hui (13), elle a lu pendant une heure après son déjeuner, elle a ensuite travaillé jusque vers 4 heures, alors elle s'est endormie du sommeil hypnotique. »

II. — *Suggestion à courte distance sur une personne antérieurement hypnotisée.*

En 1895, nous promenant à l'Exposition de Bordeaux, avec notre ami, le docteur Léon Pichey, nous apercevons Élisabeth M... tenant une petite boutique de verrerie. Celle-ci nous reconnaît et nous salue de loin. Nous allons nous installer, notre ami et nous, à la terrasse d'un café situé à 50 mètres environ de notre ancien sujet; notre ami nous demande de tenter sur Élisabeth, que nous avions perdue de vue depuis quatorze mois, une expérience de suggestion. Il écrit sur une carte de visite: « Lui faire porter la main à la nuque », puis: « Lui faire prendre entre les doigts le lobule de l'oreille droite. » Nous regardons dans la direction du sujet et nous nous représentons mentalement les mouvements nécessaires pour l'accomplissement de ces deux actes. Après quelques hésitations, le sujet réalise les suggestions données; toutefois, la seconde expérience ne réussit pas complètement: le sujet prend le lobule de son oreille gauche au lieu du lobule de l'oreille droite.

III. — *Suggestion sur une personne antérieurement endormie dont on ignore la résidence mais dont on possède un objet.*

Mme P... est une hystérique qui, à la suite d'une légère contrariété, a présenté, pendant plusieurs semaines, des crises de rires et de larmes; traitée par l'hypnotisme, elle s'est rapidement améliorée; elle est cependant souvent rebelle à la suggestion verbale. Le 15 avril 1906, ayant l'intention de tenter plus tard sur elle une expérience de suggestion à distance, nous avons recueilli une fleur tombée d'un bouquet qu'elle portait à son corsage pendant l'hypnose.

Mardi 17 *avril* 1906. — Le sujet doit venir à notre consultation demain à 2 heures; pour voir si elle est sensible à la suggestion mentale à distance, nous essaierons de lui faire avancer sa visite et de la faire venir aujourd'hui; ne sachant où elle habite, nous renforçons notre suggestion en utilisant la fleur que nous avons recueillie. A 10 h. 30 du matin, nous cherchons cette fleur et prenons la décision d'agir. A 1 h. 15 après midi, nous concentrons notre pensée sur la suggestion, mais l'arrivée d'un malade nous fait remettre notre expérience à plus tard. Nous la reprenons à 2 h. 20 et fixons notre pensée pendant cinq minutes sur l'ordre mental à transmettre et nous précisons: nous voulons que le sujet arrive à 2 h. 50.

A 2 h. 49, Mme P... arrive; nous lui demandons pour quel motif elle a avancé sa visite d'un jour, elle nous répond: « Vous le savez bien, je viens ici contrainte et forcée, je viens parce que vous l'avez voulu. Ce matin, vers 10 heures et demie, j'étais au marché lorsque j'ai eu l'idée de venir aujourd'hui, mais j'ai réfléchi que ma visite était fixée à demain. Je suis rentrée chez moi et avant de déjeuner je me suis mise en costume d'intérieur, n'ayant plus l'intention de sortir. Un peu avant 1 heure et demie, l'idée de venir m'a repris, je me suis habillée, mais j'ai hésité au moment de mettre mon chapeau. A 2 heures et demie, j'ai dû céder, et je suis venue; me voilà! »

Une autre expérience a réussi entièrement; dans deux cas, nous avons échoué; une fois, le sujet a eu la sensation de la suggestion, mais a résisté; une autre fois, il était en voyage et n'a rien éprouvé.

IV. — *Hallucinations oniriques chez un sujet précédemment hypnotisé.*

1° Expérience faite à 1.200 mètres de distance. Le 11 juin 1895, à 11 h. 15 du soir, je veux que Mme Marguerite B... (sujet déjà cité dans l'observation 2 du § 1) dorme et me voie.

Le 13 juin, le sujet m'apprend que l'expérience a réussi.

Le 11, elle m'a vu en rêve près d'elle, l'impression a été tellement forte qu'elle s'est réveillée se demandant s'il n'y avait personne dans sa chambre. Il était 11 h. 30 environ.

— Comment savez-vous qu'il était onze heures et demie?

— C'est que j'avais entendu sonner onze heures, que je m'étais endormie et que minuit ont sonné après mon réveil.

J'insistai pour faire préciser l'heure, car j'étais persuadé que je n'avais tenté l'expérience qu'après minuit. Je fus fort étonné de constater sur mon journal d'observations que j'avais bien opéré à 11 h. 15, c'est-à-dire entre onze heures et minuit.

2° Expérience à 1.500 mètres. — Mme Berthe G... a été plusieurs fois hypnotisée par nous. Nous avons essayé de lui donner des hallucinations à distance; nous opérions lorsque nous la croyions couchée et endormie.

Nous avons pu lui apparaître ainsi à l'heure voulue, à l'endroit de son appartement déterminé par notre suggestion; elle nous a vu, alors qu'elle était dans une sorte d'état hypnagogique, l'impression a été tellement vive que le réveil complet s'en est suivi.

Une autre fois, nous lui avons donné une hallucination onirique; l'impression produite par ce demi-rêve fut telle que notre sujet resta quelque temps fâché contre nous.

Dans une troisième et une quatrième expériences, nous voulûmes donner à Berthe des hallucinations auditives. L'expérience réussit si bien que le sujet se réveilla, crut entendre les bruits alors qu'il était à l'état de veille et fut fort effrayé.

V. — *Hallucinations oniriques sur des sujets non hypnotisés.*

Nous avons pu provoquer à distance des rêves déterminés chez plusieurs sujets que nous n'avions jamais pu hypnotiser mais que nous avions magnétisés et qui



se montraient sensibles à la réaction de Moutin (attraction par application des mains derrière les épaules).

VI. — *Suggestion à distance sur un sujet qui n'a pas été hypnotisé.*

Mme M... a été magnétisée par nous mais n'a jamais été mise en état d'hypnose. Nous avons pu, à plusieurs reprises, agir sur elle à des distances variant de 100 à 200 mètres pour la faire venir à nous. Elle se rendait compte de la suggestion à laquelle elle obéissait, mais ne pouvait y résister.

VII. — *Action sur un sujet à l'état de veille prévenu de l'heure à laquelle une expérience sera tentée.*

Mme V... a été magnétisée mais nous ne l'avons jamais hypnotisée. Nous avons tenté de faire avec elle des expériences de télépsychie de Toulon à Paris (700 kilomètres environ à vol d'oiseau). Il est convenu que nous essaierions tel jour, à telle heure, d'établir entre nous une communication par suggestion mentale. A l'heure dite, nous concentrons notre volonté sur l'image ou l'idée à transmettre et nous écrivons ce que nous avons voulu suggérer ; de son côté, le sujet nous écrit ce qu'il a ressenti et met immédiatement sa lettre à la poste, nos lettres se croisent ; dans ces conditions, nous avons pu transmettre des images, provoquer de véritables hallucinations et même endormir le sujet.

Nous pouvons résumer ainsi les résultats de nos expériences :

Si on agit sur un *sujet sensible* antérieurement hypnotisé ou magnétisé, on peut provoquer à distance pendant le sommeil naturel des hallucinations oniriques ou des rêves tellement intenses qu'ils provoquent le réveil. On peut agir à distance, mais à heure convenue, sur un sujet éveillé, qui se trouve, par le fait même qu'il est prévenu, dans un état d'attention expectante favorisant la suggestion. On peut agir à une heure tirée au sort ou fixée par une tierce personne si on sait où se trouve le sujet ou si on possède un objet avec lequel il a été longtemps en contact, objet qui *semble* fournir un conducteur matériel, un fil, à la suggestion mentale, grâce aux particules qui l'unissent à travers l'espace à son possesseur.

Il reste à savoir s'il serait possible d'agir par suggestion mentale à grande distance sur une personne prévenue, qu'on n'a jamais hypnotisée ni magnétisée, qu'on n'a même jamais vue, mais dont on possède un objet tel qu'une lettre ou des cheveux ; les rares expériences que nous avons pu faire à ce point de vue, de Bordeaux à Paris, sur un seul sujet, ne nous ont donné que des résultats négatifs.

Les théories mises en avant pour expliquer la suggestion mentale à distance sont très nombreuses : les spirites et quelques occultistes font appel à un fluide spécial, le périsprit pour les uns, le corps astral pour les autres, qui établirait des communications entre deux personnes sous l'influence d'êtres désincarnés ou d'esprits particuliers appelés élémentaires.

Mais il est des théories d'aspect plus scientifique : certains occultistes font intervenir des modifications de l'astral, c'est-à-dire de ce fluide universel que les physiciens appellent l'éther et aux vibrations duquel ils attribuent la lumière, l'électricité et les diverses radiations qu'ils étudient. Les disciples de Mesmer cherchent une explication dans le magnétisme animal : le champ magnétique de chaque personne pourrait être modifié par une autre personne, de même que le champ d'un aimant subit des modifications sous l'influence d'un autre aimant ; d'après M. Émile Boirac, il y aurait lieu de reviser le procès du mesmérisme : on trouverait alors l'explication des phénomènes occultes magnétoïdes ; le fluide humain n'émanerait pas de la même façon de tous les individus : il rayonne des uns qui sont actifs, il est absorbé par d'autres qui sont passifs et constituent d'excellents sujets, il est simplement conduit par d'autres qui sont neutres, il pourrait être enfin condensé et transformé par certains sujets, par les *médiums* (1).

Cette conception se rapproche de la théorie de la force neurique rayonnante admise par Barety ; elle est appuyée par les expériences des chercheurs qui, comme Narkiewikz Iodko et le docteur Baraduc, ont pu impressionner des plaques photographiques au moyen de la force psychique ; elle semblait affermie par la découverte de Blondlot, mais l'existence des rayons N n'est pas encore démontrée par des procédés physiques indiscutables.

Cependant, quand on admet que toute pensée est liée à des vibrations des cellules, on comprend facilement, par analogie, ce qui se passe dans la suggestion mentale à distance : les zones cérébrales en communication peuvent être comparées aux cadres symétriques de deux pianos ou de deux harpes qui vibrent à l'unisson, ou à deux diapasons qui donnent la même note et dont l'un répète spontanément les vibrations que donne l'autre, elles peuvent encore être comparées à deux postes de télégraphie sans fil plus ou moins bien syntonisés.

La syntonisation est le plus souvent parfaite quand on agit sur un sujet hypnotisé qui, se trou-

(1) Emile Boirac, *la Psychologie inconnue (Introduction et contribution à l'étude expérimentale des sciences psychiques)*. Félix Alcan, éditeur, Paris, 1908.



vant en *état de rapport*, n'est sensible qu'aux communications de son hypnotiseur; elle est imparfaite quand on agit sur des sujets à l'état de veille : nous avons constaté, par exemple, que nous pouvions, par l'action de notre volonté, neutraliser ou troubler les suggestions mentales données à Zamora par un autre expérimentateur.

Si nous supposons deux hommes dont les cellules cérébrales vibrent harmoniquement, soit par suite d'un lien de parenté ou d'amitié, soit parce que l'un d'eux, le magnétiseur, a imposé son rythme à l'autre, au magnétisé, leurs cerveaux pourront peut-être se trouver entre eux dans les mêmes conditions que nos deux diapasons : toute pensée vive qui fera vibrer l'un d'eux pourra faire vibrer l'autre sans impressionner les différents cerveaux qui se trouveront sur le parcours de l'onde vibratoire. Le cerveau du sujet impressionné joue le rôle de résonateur; l'impression produite parviendra d'autant plus facilement à la conscience du sujet que ce dernier sera moins distrait par d'autres impressions. C'est pourquoi il y a intérêt à choisir pour faire des expériences de ce genre le moment où l'on croit le sujet inoccupé ou même endormi.

*
* *

La suggestion mentale à distance plus ou moins grande permet d'expliquer un grand nombre de phénomènes occultes réputés jusqu'à ce jour merveilleux ou tout au moins étranges.

Un candidat va subir un examen; parmi les questions qu'il trouve le plus difficiles, il en est une qu'il redoute tout particulièrement, il y pense fortement en se présentant devant son jury, or c'est précisément sur cette question qu'on l'interroge! Il se plaint amèrement de sa mauvaise chance,... il a tort, il ne devrait s'en prendre qu'à lui-même; n'est-ce pas parce qu'il pensait fortement à la question redoutée qu'on la lui a posée!

Inversement, un candidat pense à un sujet sur lequel il désire ou compte être interrogé : il s'agit d'un sujet qui l'a intéressé tout particulièrement ou dont il a rêvé ou qui lui a été annoncé par les somnambules, les tables tournantes, la clef, le pendule explorateur ou par tout autre procédé magique. Il y fixe sa pensée et *il arrive* qu'on l'interroge précisément sur ce point.

Dans de tels cas, il y a suggestion involontaire et inconsciente du candidat sur l'examinateur.

Il ne s'agit pas là de simples vues de l'esprit : des expériences faites par notre regretté camarade, le docteur Louis Laurent, et par nous-même, nous ont démontré l'exactitude de cette théorie; nous nous contenterons de relater l'une des plus curieuses de nos expériences personnelles :

Appelé à subir un examen sur la thérapeutique et la matière médicale, nous entrons dans la salle des cours pendant qu'un de nos camarades subit une épreuve analogue. En attendant notre tour, nous fixons le professeur et l'idée nous vient de faire sur lui une expérience; nous voulons qu'il nous interroge sur l'arsenic, nous nous représentons le symbole chimique de cette substance, *As.*, et nous « poussons » l'image de ces deux lettres, comme on le fait dans une « charge magique ou magnétique », pour en donner au professeur l'impression visuelle. Au bout de quelqus minutes, nous prenons place sur la sellette : le professeur consulte une liste placée devant lui (liste dont nous ignorions jusque-là l'existence), sur laquelle il a écrit en face du nom de chaque étudiant la question qu'il lui posera. En face de notre nom est écrit « KEPHIR ». Il nous dit : « Parlez-moi des laits fermentés et, en particulier, du kephir »; puis il a un mouvement d'hésitation et avant que nous ayons eu le temps de prononcer quatre mots, il nous interrompt et ajoute : « Non, j'avais d'abord choisi cette question, mais je la change; parlez-moi de l'arsenic. »

Plusieurs expérimentateurs, et en particulier les médecins de la Marine, Bourru et Burot, croyaient avoir démontré que divers médicaments ont une action à distance sur des sujets hypnotisés; nous avons repris ces expériences et nous sommes convaincu que le plus souvent, sinon toujours, les résultats observés concordent avec l'idée que l'expérimentateur se fait de l'action des médicaments; l'effet est produit par la suggestion mentale et non par le médicament. On comprend dès lors les longues et vives discussions soulevées par ces expériences : avec un sujet sensible, l'observateur obtient le résultat auquel il s'attend; s'il est convaincu d'avance, il voit la prétendue action à distance des médicaments se produire conformément à ses idées; s'il est sceptique, il n'obtient aucun résultat.

Le même phénomène semble se reproduire dans les expériences faites par M. de Rochas et par le docteur Luys sur l'extériorisation de la sensibilité : on photographie un sujet hypnotisé et soi-disant « extériorisé », on révèle la plaque et, en dehors de la vue du sujet, on pique la photographie sur un doigt ou sur la figure : le sujet accuse une douleur à l'endroit correspondant au point piqué sur la photographie. Ce résultat se produit ou ne se produit pas suivant que l'hypnotiseur est convaincu ou est sceptique.

Quand le résultat se produit on peut dire que la piqûre faite sur la photographie n'a servi qu'à fixer l'attention et la pensée de l'opérateur sur le résul-



tat à atteindre et n'a fait que renforcer la suggestion mentale. Cette explication est également valable pour les expériences faites avec un verre d'eau, de la cire, etc.

Tous les phénomènes d'envoûtement, d'amour ou de haine qu'on a voulu rattacher aux expériences de M. de Rochas, relèvent du même mécanisme, quand ils ne sont pas produits par une auto-suggestion ou une suggestion verbale (1).

Toutes les cérémonies rituelles complexes, auxquelles se livraient et se livrent encore aveuglément les sorciers, n'ont d'autre action que de fixer la pensée de l'observateur sur le but à atteindre, aussi le grand maître magiste, Eliphas Levy, a-t-il écrit avec raison : « Plus l'opération est difficile ou horrible, plus elle est efficace, parce qu'elle agit davantage sur l'imagination... »

La suggestion mentale intervient fréquemment tantôt pour faciliter, tantôt pour entraver les phénomènes spirites observés avec la clef, le pendule explorateur, la baguette divinatrice ou la table tournante.

Dans les cas où il n'y a pas fraude volontaire et où la table ne se détache pas complètement du sol, on peut admettre que les « coups frappés » sont provoqués par des mouvements inconscients d'un médium, c'est-à-dire d'une personne généralement très sensible à la suggestion. Dans ces conditions on comprend que la table puisse donner des réponses connues seulement de tel ou tel assistant placé en dehors de « la chaîne » des expérimentateurs. Dans un groupe spirite de Bordeaux, nous avons pu faire donner à notre volonté, par une table avec laquelle nous n'avions aucun contact, des réponses fantastiques que nous suggérions mentalement au médium et que nous écrivions à l'avance. Ceci nous avait valu d'être considéré dans ce milieu spirite comme un médium inspiré directement par des « amis de l'Au-delà ».

On saisit dès lors comment ces phénomènes peuvent être entravés par la présence de personnes hostiles au spiritisme : le scepticisme d'un assistant peut inhiber le médium par suggestion mentale et arrêter toute manifestation.

Certains fakirs semblent renforcer leurs suggestions verbales par une suggestion mentale qui s'exerce sur toutes les personnes présentes autour d'eux dans une zone de court rayon. La même remarque s'applique à certains sorciers de nos campagnes et en particulier de Normandie qui semblent bien avoir provoqué dans quelques cas des hallucinations collectives sur un petit nombre d'assistants.

(1) Docteur J. Regnault, *les Envoûtements d'amour et l'art de se faire aimer.* Paris, 1906, Chacornac, éditeur.

Il y a lieu également de recourir à la théorie de la suggestion mentale pour expliquer certaines réponses de telle ou telle somnambule extra-lucide : cette dernière révèle parfois au consultant des faits qu'il est seul à connaître, elle ne fait que refléter la pensée de ce consultant qui produit inconsciemment une suggestion mentale.

Quelquefois enfin, il se produit une suggestion réciproque à la fois verbale et mentale entre plusieurs personnes qui attendent un même résultat, le renforcement peut être tel qu'il amène une hallucination collective, c'est ce qui semble se produire dans des séances d'évocation spirite ou magique.

Dans tous les cas que nous venons d'examiner la suggestion se produit à courte distance, mais elle se produit aussi assez souvent à longue distance dans des cas de pressentiment ou de télépathie qu'on observe, soit pendant le sommeil, soit à l'état de veille.

Une personne qui vous est chère, pense fortement à une visite qu'elle veut vous faire à l'improviste ; vous avez une hallucination onirique, un rêve très net, très impressionnant dans lequel vous voyez cette personne venir à vous. Si la visite se fait ensuite, vous dites que vous avez eu un pressentiment, une prescience ; il n'en est rien, il n'y a pas divination d'avenir, il n'y a que suggestion mentale avec transmission d'une image. C'est là, avec quelques autres rêves prémonitoires concernant la santé et expliqués par la science médicale, tout ce qui forme le fond de l'oniromancie, c'est-à-dire de la divination par les songes.

Quelquefois la suggestion se transmet à un sujet en état de veille : une mère éprouve subitement une angoisse, ou subit un véritable choc nerveux ; elle voit même son mari ou son enfant en péril dans des conditions parfaitement déterminées ; elle peut constater ensuite que ce pressentiment ou même cette hallucination visuelle ou auditive s'est produite exactement à l'heure où la personne qui lui est apparue étant en péril, en danger de mort, a pensé fortement à elle et lui a même transmis par suggestion mentale inconsciente l'image, le tableau des circonstances périlleuses dans lesquelles elle se trouvait.

* * *

La suggestion mentale à distance ou télépsychie explique donc et les faits de télépathie et les autres phénomènes occultes que nous avons examinés, mais elle n'explique sans doute pas tout.

La lévitation ou soulèvement de divers objets à distance, les matérialisations, les apparitions de fantômes peuvent être pesées et photographiées, la

germination rapide de graines, quelques cas de vue à distance nécessiteront d'autres explications,... si de tels faits sont jamais bien prouvés. Mais l'étude de ces phénomènes est très difficile parce qu'on se heurte aux mauvais plaisants et aux fraudes intéressées des médiums.

Si nous avons concentré nos recherches sur les effets de la suggestion mentale, c'est que nous pouvions facilement éviter la fraude dans des expériences limitées entre nos sujets qui jouaient un rôle purement passif et nous qui, seul, savions ce que nous avions cherché à obtenir.

Les phénomènes occultes qui restent à élucider sont nombreux et il est probable que l'homme, après des centaines d'années de recherches, trouvera encore un aliment à sa curiosité dans l'étude de l'immense nature. D'ailleurs, à moins que la mentalité ne change complètement dans les générations futures, l'homme aura toujours besoin de merveilleux pour exciter sa curiosité et satisfaire son mysticisme : si le merveilleux n'existait pas, il l'inventerait.

Docteur J. REGNAULT.

AU MILIEU DES REVUES

Apparition vue aussitôt après la mort.

(Du *Journal of the Society for Psychical Research*, Mai 1908.)

Ce cas a été envoyé au professeur Barrett, qui lut un rapport à ce sujet dans une réunion privée de la Société des Recherches psychiques, le 30 mars dernier.

Il avait reçu ce récit de son ami Mac Leod de Mac Leod, qui était un ami et un supérieur du sujet de ce cas, qui est appelé ici capitaine Arthur Oldham (1).

Dans la notice nécrologique du capitaine Oldham, qui parut dans le *Field* peu de temps après sa mort, on parle de lui comme du type du gentleman anglais, et « le plus grand chasseur d'éléphants de nos temps et de toutes les époques ». Pionnier de l'exploration de l'Afrique, il se fit respecter et honorer, non seulement par ses amis, mais par les tribus nègres au milieu desquelles il se rendit et dont il traita même les plus humbles membres avec courtoisie et droiture.

Le 29 mai 1907, le capitaine Oldham se tua à Londres d'un coup de revolver; les obsèques eurent lieu le samedi suivant. Il avait confié une affaire d'amour qui le tenait en peine à une dame amie, du nom de Mme Wilson. Cette dernière savait donc que, trois ou quatre jours avant sa mort tragique, il avait demandé la main d'une dame, et sans doute le refus qu'il en reçut le mit dans un tel état d'âme que le jour même il se tua.

(1) Tous les noms des personnes et des lieux sont des pseudonymes.

Son testament autographe a été trouvé sur un meuble de sa chambre; il paraissait avoir été écrit immédiatement avant le suicide. Dans ce testament, il laissait une rente annuelle à sa filleule, Minnie, fille de Mme Wilson, à laquelle il était très attaché.

Miss Minnie Wilson, bien qu'elle ne fût pas catholique, était alors élevée dans un couvent sur le Continent. Sa mère désirait lui épargner la commotion d'apprendre la mort subite de son parrain, qu'elle aimait beaucoup et qu'elle appelait toujours son « oncle ». Elle ne lui écrivit donc pas jusqu'au mardi, une semaine environ après la mort, et lui dit seulement que son oncle était mort tout à coup le vendredi précédent et qu'il avait été enterré le samedi.

Le 6 août, lorsque Mme Wilson vit sa fille, qui était âgée de 17 ans, à la gare de Charing-Cross, à son retour des vacances, Minnie lui dit immédiatement : « Maman, dites-moi donc la vérité au sujet de l'oncle Oldham ». La lettre de Mme Wilson datée du 4 septembre 1907, qui raconte cette conversation, continue ainsi :

Je répondis : « Qu'entends-tu, ma chérie ? » Elle me dit alors : « Vous ne pouvez pas me tromper, maman; dites-le-moi donc ! S'est-il tué parce qu'une femme ne voulait pas l'aimer ? » — « Pourquoi me poses-tu cette question ? » demandai-je. — « Oh ! maman, répliqua-t-elle, dites-moi la vérité. Il est venu et il m'a tout dit lui-même; et il souffre d'une manière si terrible. »

Mme Wilson continue :

Minnie me raconta alors ce qui suit : Le samedi matin, elle était dans l'église où elle époussetait avec la

Mère Columba. Elle se trouvait sur une petite échelle, en train d'épousseter une statue, quand elle tourna les yeux et elle vit l'une de ses camarades qu'elle savait être absente en ce moment, et qui vint vers elle; elle fut très surprise et même vivement impressionnée en voyant son amie habillée en religieuse (1). La jeune religieuse alla à elle et lui demanda de descendre. Minnie me dit que sa sensation était très curieuse. Elle se voyait sur l'échelle, et néanmoins elle en était descendue. La religieuse la prit alors par le bras et l'emmena par une porte latérale de l'église, où elle n'avait encore jamais été, et à travers le réfectoire des sœurs, où les pensionnaires n'étaient pas autorisées à passer et de là dans leur chapelle privée, et la conduisit à l'un des bancs Elle peut tout décrire, même l'une des peintures qui se trouvaient sur les murs du réfectoire, et dans laquelle il y avait quelque chose de rouge qui pendait d'une figure du tableau et qu'elle n'avait jamais vues auparavant, mais qu'on a constaté ensuite avoir été décrites correctement par elle. Elle s'agenouilla et elle sentit quelqu'un auprès d'elle. Elle regarda et, dit-elle, il y avait l'oncle Oldham qui se tenait à côté d'elle. Sa première pensée a été alors : Maman ne m'avait jamais dit qu'il devait venir en Belgique. Mais elle sentit que quelque chose de triste se passait; le visage du capitaine portait des traces de terrible souffrance. Il s'approcha d'elle, plaça sa main dans les siennes, et dit : « Minnie ! J'ai fait une chose terrible. Je me suis tué parce qu'une femme ne m'aimait pas, et je souffre beaucoup. Priez pour moi. » Il lui dit qu'il avait besoin des prières de la terre; elles l'aidaient. Elle pria alors, après quoi la même sœur vint et l'amena hors de la chapelle et elle se trouva de nouveau toute troublée sur son échelle. Elle voulut descendre; à ce moment, la Mère Columba remarqua qu'elle était toute pâle et qu'elle paraissait souffrante; elle la fit descendre et Minnie resta couchée pendant quelques heures. Depuis, la figure du capitaine lui apparut chaque matin de bonne heure, vers 4 ou 5 heures, mais seulement d'une manière momentanée. L'apparition ne lui parla plus jamais, mais chaque fois son expression changeait et une expression plus heureuse se manifestait sur son visage. Minnie me dit, quand elle me raconta ces faits : « Oh ! Maman, j'ai beaucoup prié, j'avais besoin d'oublier le terrible aspect de son visage, quand je le vis pour la première fois. Cet aspect s'est amélioré à présent. » Il vint à elle comme d'habitude le jour où elle quitta le couvent, mais elle ne vit plus rien à Londres. L'enfant paraissait prendre la chose d'une manière très calme; ce qui l'affligeait, c'était de ne pas connaître la vérité. Elle n'osait pas m'écrire à ce sujet parce que toutes ses lettres étaient lues. Elle dut alors attendre ses vacances. Le fantôme lui dit tout, — tout ce que j'avais l'intention qu'elle ne connût jamais. Personne ne connaît entièrement ces choses en dehors de lui et de nous-mêmes. Tous les matins, entre un coup de cloche et l'autre, il se tenait à côté du lit de Minnie et lui faisait comprendre qu'il était toujours plus heureux, mais il ne parlait plus jamais. Un coup de cloche est sonné quand les religieuses se lèvent, un autre lorsque se lèvent les pensionnaires entre 4 et 5 heures du matin environ.

(1) Cette jeune fille avait quitté le couvent immédiatement après l'arrivée de Minnie. Cette dernière savait donc que sa camarade avait depuis pris le voile.

Dans des lettres consécutives portant la date du 15 septembre et du 11 octobre 1907, Mme Wilson écrit :

Je l'ai de nouveau questionnée [Minnie] sur la question ; je ne crois pas du tout qu'il s'agissait d'un *rêve* ; je crois que tout cela n'a été que l'affaire de quelques instants. Quand elle dit à la Mère Columba où elle avait été et ce qu'elle avait vu, la Mère lui répondit : « Mon enfant, vous êtes mal », et elle ne fit pas de commentaires. Je suppose qu'elle est entrée dans un état de trance, mais celui-ci doit avoir eu une durée très courte, puisque la Mère Columba ne remarqua rien. Il y a bien d'autres points que je voudrais éclaircir; par exemple, je voudrais voir la jeune fille qui se présenta habillée en religieuse, pour savoir si rien d'étrange ne lui était arrivé en ce moment.

Elle [Minnie] n'a rien vu du tout après son retour en Angleterre. D'abord il lui apparut dans ses vêtements ordinaires. J'ai demandé à ma fille si elle se sentait effrayée ; elle me répondit : « Que veux-tu, maman, je ne savais pas qu'il était mort, et je ne le croyais pas; mais son visage était si triste, je comprenais que quelque chose allait mal. Je pensais que c'était réellement mon oncle qui me parlait ! » Elle le voyait distinctement chaque matin, mais il ne parlait pas. Il lui fit comprendre ce qu'il désirait ; la chose était seulement momentanée. Elle me dit qu'elle tâche maintenant de tout oublier. L'incertitude lui pesait beaucoup; il lui sembla être allégée d'un fardeau quand elle connut de moi la vérité. Je ne puis en conclure autre chose que, le couvent étant un endroit tranquille et sacré, Arthur se sentit attiré vers l'enfant. Il l'avait toujours beaucoup aimée et pensait que ses prières innocentes devaient l'aider.

En réponse aux questions pour savoir s'il était possible que sa fille ait lu une annonce télégraphique de la mort de son parrain dans quelque journal, Mme Wilson écrit, le 26 février 1908 :

Je ne crois pas qu'on puisse s'arrêter à l'idée que ma fille ait vu inconsciemment cette information dans un journal ; j'y ai pensé aussi, mais je sais combien les religieuses sont strictes dans ce couvent : aucun journal n'y est permis ; toutes les lettres sont lues avant d'être remises. La mort a eu lieu le mercredi, l'apparition le samedi ; ce n'est que le mercredi suivant que ma fille a reçu les quelques mots que je lui écrivis pour lui annoncer la mort soudaine de son parrain.

Le professeur Barrett avait l'intention de se rendre sur le Continent pour tâcher d'avoir une entrevue avec Mère Columba, dont le témoignage

aurait été important, ainsi qu'avec la jeune religieuse, mais Mme Wilson lui écrivit le 20 février 1908.

Je crains qu'on ne puisse obtenir aucune information au couvent, parce que Minnie n'a confié la chose qu'à la vieille Mère Columba, lui recommandant le secret ; j'ai appris depuis que cette mère était morte ; je ne crois pas qu'elle ait parlé de la chose à qui que ce soit.

Un frère du capitaine Oldham écrit, après avoir donné des détails au sujet de la pension léguée à Minnie dans le testament trouvé après la mort de son frère :

Il est déplorable que la Mère Columba soit morte. Il aurait été de la plus grande importance de questionner la jeune fille qui conduisit Minnie à Arthur Oldham. Nous ne savons pas si elle a été consciente de la part qu'elle aurait prise dans cette affaire, mais étant une religieuse, il est probablement difficile de parvenir à elle. Elle n'est pas dans le même couvent.

Le récit qui précède a été soumis à Mme Wilson, qui l'a lu attentivement, et, après avoir fait une ou deux corrections verbales, l'a retourné au professeur Barrett avec sa propre signature et celle de sa fille, ainsi libellée :

15 mars 1908.

Nous avons lu ce qui précède ; c'est strictement correct.

(*Signé*) A. W.-M. W.

Voici le récit que Miss Minnie Wilson elle-même a donné de son cas :

15 mars 1908.

Un samedi matin, je me trouvais dans l'église où j'aidais Mère Columba à épousseter les meubles. J'étais sur une échelle, occupée à épousseter une statue, quand je fus plutôt surprise de voir une jeune fille qui était partie depuis quelque temps, venir vers moi, habillée en religieuse, et me demander de la suivre ; j'ai été plutôt ébranlée de me voir sur l'échelle alors même que je suivais la sœur. En passant par une porte, j'arrivai à la chapelle, par un chemin que je n'avais encore jamais suivi jusqu'à ce jour. Au moment où je me mettais à genoux sur l'un des bancs, je fus très surprise de voir l'oncle Oldham venir à moi, ma mère ne m'ayant pas dit qu'il devait venir en Belgique ; je pensai que quelque chose de triste était arrivé, parce qu'il avait une expression très peinée ; il me prit la main et me dit avoir fait une bien mauvaise chose, et qu'il serait très soulagé si je priais pour lui ; il ajouta alors qu'il avait été repoussé par la femme qu'il aimait, et que, dans son désespoir, il s'était tué du coup d'une arme à feu. Après cela, il me visita tous les matins. Lorsque je me trouvai de nouveau sur l'échelle, je dus paraître bien pâle, puisque Mère Columba me fit coucher pendant un certain temps ; un peu plus tard, je lui dis que j'avais vu mon oncle et qu'il s'était suicidé, mais elle me répondit que tout cela n'était dû qu'à mon imagination. Je lui fis alors promettre de n'en parler à personne, sachant bien que personne n'aurait cru à cela, et qu'on se serait moqué de moi. Quelques jours après, j'appris par ma mère que l'oncle Oldham était mort tout à coup. J'en fus très ébranlée, ne sachant pas à qui croire, et je ne pouvais pas écrire, les lettres étant lues avant de quitter le couvent. Je ne connus la vérité que lorsque ma mère vint me chercher.

MINNIE WILSON.

Le professeur Barrett ajoute :

« Le cas ci-dessus est, à mon avis, l'un des plus intéressants et des plus impressionnants des nombreux cas de fantômes de morts qui soient jamais parvenus à ma connaissance. Connaissant bien la jeune percipiente et sa véracité absolue, sa sincérité manifeste et son intelligence éveillée, je suis convaincu de l'exactitude substantielle du récit qu'elle a fait. En outre, le fait qu'elle était reléguée dans un couvent quand l'apparition eut lieu, — un endroit où on ne laisse parvenir aucune nouvelle du monde extérieur, excepté par des lettres de parents qui sont précédemment ouvertes et lues, — ceci rend le cas presque idéal, et il le serait tout à fait si seulement la Mère Columba avait vécu un peu plus longtemps, de façon à ce qu'elle ait pu confirmer le récit et la date de l'apparition. Je ne vois pas comment on pourrait expliquer ce cas par la télépathie venant d'un être vivant, si ce n'est qu'en faisant des hypothèses qui sont plus difficiles à accepter que l'hypothèse elle-même de la survie consciente de la personnalité, au moins pour une certaine période après la mort du corps. »

Lorsque le professeur Barrett eut fini de lire le compte rendu de ce cas, dans une réunion de la Société, Miss Wilson, qui était présente, se rendit sur l'estrade et se soumit à un interrogatoire assez rigoureux de la part de plusieurs membres de l'assistance. Miss Wilson soutint très bien l'épreuve et l'auditoire a été manifestement impressionné par la droiture simple de ses répliques. Elle déclara ne pas connaître la dame qui avait refusé l'offre de mariage du capitaine, et n'avoir jamais entendu parler d'une affaire d'amour de son oncle.

Comme on lui demandait si la sœur dont le fantôme l'avait conduite à travers le réfectoire jusqu'à la chapelle n'avait jamais été dans le réfectoire quand elle se trouvait encore au couvent, elle répondit que les plus anciennes élèves qui avaient

mérité un prix se rendaient dans le réfectoire pour le recevoir à la fin de leur dernier terme de l'école; cette sœur l'avait fait certainement à son tour, s'étant beaucoup distinguée à l'école.

Questionnée au sujet du tableau avec quelque chose de rouge qui pendait d'une figure, et qu'elle avait vu dans sa vision, elle dit que, quand elle se rendit au réfectoire pour recevoir un prix à la fin des cours, deux mois après la vision, elle chercha des yeux le tableau et trouva qu'il s'agissait réellement d'une peinture représentant un saint ruisselant de sang. Elle était sûre que la religieuse qui la conduisit dans sa vision ne connaissait pas son oncle.

Relativement à la scène de la chapelle, elle dit avoir senti son oncle lui toucher la main : elle n'était pas certaine d'avoir entendu des paroles, mais elle est persuadée que oui. Elle remarqua ne pas l'avoir entendu marcher à travers la nef, et surtout qu'il n'avait pas fait craquer le banc comme le faisaient les autres personnes. Depuis, lorsque la figure lui apparaissait, le matin, à côté de son lit, elle s'évanouissait ensuite petit à petit. Elle ajouta qu'elle sentait alors quelque chose qui l'éveillait et qui la faisait regarder. Dans ces visites matinales, qui continuèrent pendant deux mois, l'apparition jamais ne lui adressa la parole; seulement l'expression de son visage devint de moins en moins malheureuse.

Pour ce qui se rapporte au fait d'avoir été conduite à travers le réfectoire par la religieuse, Miss Wilson dit qu'elle sentait uniquement devoir faire ce qu'on lui disait, bien que d'habitude elle n'aimait pas beaucoup à faire ce qu'on lui disait. Elle ne sait rien dire au sujet de son retour à l'église et ne se voit pas de nouveau sur l'échelle.

Il n'est pas étrange que son oncle lui ait demandé de prier pour lui, étant donné que dans les réunions catholiques on apprend aux élèves à prier régulièrement pour les défunts. Elle n'avait pas été en rapports exceptionnellement amicaux avec la religieuse qui était son aînée, quoiqu'elles s'aimassent bien l'une l'autre. Elles ne se voyaient pas beaucoup, puisque la religieuse venait d'un autre pays, et que les différentes nationalités étaient plutôt tenues à part les unes des autres. Elle apprit ensuite que sa mère avait connu quelque chose au sujet de l'affaire d'amour du capitaine Oldham.

Faits récents de glossolalie.

(*Archives de Psychologie*, Genève, février 1908.)

L'année 1907 paraît avoir été particulièrement riche en manifestations de « parler en langues ». Les journaux politiques et religieux en ont signalé sous les latitudes les plus diverses : en Norvège, en Californie, en Angleterre, dans l'Inde anglaise, dans la Hesse. Cette abondance de phénomènes glossolaliques est en rapport avec le mouvement de « Réveil » qui s'est propagé à travers le monde après avoir produit au Pays de Galles l'effervescence que l'on sait. Mais, tandis qu'en pays gallois le rôle joué par le don des langues semble s'être réduit à fort peu de chose, la suractivité émotive provoquée par le Réveil ayant trouvé dans le *hwyl* un mode d'extériorisation conforme aux traditions et aptitudes locales, ailleurs la glossolalie tend à prendre la place prééminente qu'elle avait prise à Corinthe du temps de saint Paul. Le parler en langues s'associe naturellement à des exercices religieux sans signification psychologique particulière, ainsi qu'à divers symptômes d'hyperexcitation collective : paroxysmes convulsifs, crises choréiformes, etc. C'est surtout à Cassel, si l'on en croit les échos de la presse que ce caractère névropathique s'est accentué.

Une petite brochure, qui nous arrive d'Allemagne, décrit les manifestations du Réveil telles que l'auteur J. Büsching — un candidat en théologie de Leipzig — a pu les observer à Almerode, petite ville de la Hesse. Les choses s'y passaient, — au moins pendant le séjour de M. Büsching, — avec un calme relatif ; on était loin, en tout cas, des scènes tumultueuses de Cassel. Voici l'essentiel de ce que l'auteur nous apprend au sujet des faits de glossolalie dont il a été témoin (1).

Les personnes qui ont reçu ce don sont au nombre de dix tout au plus. Pendant les réunions de Réveil, qui ont lieu chaque jour, le phénomène débute par un *sifflement*, un *grincement* particulier. D'après M. B. ces sons proviennent de ce que le sujet, pour ne pas troubler l'ordre en interrompant une prière commencée, refoule de force l'impulsion inférieure qui agit sur ces organes phonateurs. Au reste, assure-t-il, tout ce qui doit sortir sort, et les glossolalies momentanément réprimées n'explosent ensuite qu'avec plus de violence. « On a l'impression d'entendre des langues étrangères, différentes par l'accent, l'abondance des voyelles, etc. Ce ne sont nullement des sons inarticulés. Le type des langages peut aussi varier chez le même glossolale. Je n'ai pu reconnaître aucune langue vivante, ce qui signifie peut-être seulement qu'il ne s'agissait d'aucune de celles que je connais, et j'en connais peu. » L'auteur ajoute qu'un philologue a été plus heureux à

(1) J. Busching, *Drei Tage in Gros Almerode*, broch. de 15 p. Leipzig, déc. 1907.



cet égard, et nous lisons dans une note finale : « Non pas à Almerode, mais ailleurs dans une réunion [pourquoi ce vague dans une indication aussi intéressante ?], le philologue susmentionné, qui connaît quinze langues, a constaté chez un homme tout simple des phrases en espagnol et en provençal. L'espagnol n'a pas été interprété, mais le provençal a été l'objet d'une bonne traduction, en termes choisis. »

L' « interprétation des langues » fait souvent défaut, quoique toujours on prie pour l'obtenir. Quand elle a lieu, c'est soit le glossolale lui-même, soit quelqu'un d'autre, qui la donne. « La manière dont les interprètes (en même temps glossolales), arrivent à se rendre compte de ce qu'ils ont dit, est variable, d'après leur propre témoignage. Ou bien ils voient la traduction écrite devant eux, ou bien ils l'entendent intérieurement, ou bien ils perçoivent directement le sens des mots étrangers... Quand l'interprétation manque, la phrase émise a tout au moins pour but le réconfort intérieur et l'édification personnelle de celui qui parle. Une émission de quelque longueur qui demeure sans interprétation, — ce fut le cas d'une que nous nous avons entendue, — est envisagée par les assistants comme prière d'action de grâces ; sans doute celui qui la prononce ne la comprend pas non plus. »

Il y a aussi des « chants en langues, » très harmonieux, qu'on chante à deux, trois ou même quatre voix, et qui, d'après M. B., ne ressemblent à rien de ce qu'on entend d'habitude. « Parfois, au beau milieu d'un chœur, il se produit un brusque changement de voix. Une chanteuse avancée en âge se mit sans le vouloir au soprano, que jusque-là elle n'avait pu chanter. Depuis lors cela lui est possible. Ainsi les manifestations extatiques exercent une influence profonde sur toute la nature de l'individu. Plusieurs glossolales éprouvent une difficulté visible à parler allemand, tant leur bouche est accoutumée à la prononciation des sons étrangers. »

Tout cela est accompagné de phénomènes tels que guérisons par suggestion, lectures de pensées, etc., qui s'accomplissent le plus souvent par le moyen de déclarations et d'exhortations soi-disant traduites du langage inconnu des glossolales.

Nous n'ajouterons que quelques brèves remarques.

Les glossolalies d'Almerode, — comme bien d'autres observées chez les gens nourris de la Bible, — tendent à se conformer dans leur mode d'apparition à un schéma fourni d'avance par les passages, — plus ou moins bien compris, — qui se rapportent aux dons spirituels de l'Église primitive. Sans doute cet instinct d'imitation n'explique pas tout, et nous croyons volontiers M. B. quand il nous dit qu'un parler en langue proprement *simulé* n'a pas réussi à faire illusion. Mais il y a là un *pium desiderium* qui, dans un milieu comme celui dont il s'agit, contribue subconsciemment à l'élaboration et à l'orientation des automatismes verbaux.

Quant à la nature même de ces curieuses émissions, il ne semble pas qu'elles représentent quoi que ce soit de nouveau par rapport aux types déjà connus dont nous avons proposé une classification (ces *Archives*, t. VII, p. 1 et ss). On peut regretter au point de vue psychologique que l'auteur, dominé par une préoccupation exclusivement édifiante, n'ait pas poussé un peu plus loin son zèle d'enquête et de vérification. Les conditions requises pour l'installation et le fonctionnement d'un bon phonographe enregistreur seraient peut-être difficiles à réaliser dans une réunion de Réveil. Mais n'y aurait-il pas moyen de sténographier au moins en partie les « utterances » obtenues, comme cela s'est fait ailleurs ? Quand on nous assure que certaines phrases espagnoles et provençales ont été reconnues, le moindre grain de mil, je veux dire la simple transcription de l'une de ces phrases, ferait mieux notre affaire. C'est seulement en présence de textes dûment recueillis et — s'ils peuvent l'être ! — philologiquement identifiés, que se pose la question psychologique de savoir par quelle voie ils sont arrivés en la possession des personnes qui les ont fournis.

***

Ce qui précède était déjà composé, quand l'obligeance d'un correspondant nous fit tenir trois numéros d'une petite publication religieuse, *Die Heiligung* (octobre, novembre et décembre 1901) (1), où le pasteur Paul, de Steglitz, près Berlin, qui en est le rédacteur (2), raconte ses propres expériences glossolaliques et donne des échantillons de son parler en langues, répondant ainsi d'avance à un vœu que nous exprimions à propos de la brochure de Joh. Büsching. Disons tout de suite que le cas de l'honorable ministre n'a rien de particulièrement difficile à expliquer. Le plus étonnant dans l'affaire, c'est qu'un homme de quelque culture puisse être aussi facilement dupe de ses impulsions subconscientes, alors qu'il a tout en mains pour en expliquer l'origine.

(1) Chez Bramstedt frères, Elmshorn.

(2) Nous ignorons à quelle communauté il appartient. Ses tendances sont celles du méthodisme.



Le phénomène est apparu chez lui dans la nuit du 15 au 16 septembre dernier. C'était à prévoir. En effet, à la suite d'un voyage en Norvège, dans les milieux où la glossolalie battait son plein, — à la suite aussi de la lecture d'un article de journal développant cette pensée que « nul ne peut dire qu'il a eu sa Pentecôte, avant d'avoir parlé en langues, » — le désir de recevoir ce don l'avait saisi *avec une force impossible à décrire*, selon ses propres expressions. Il y a des cas où la genèse de l'automatisme est combien plus difficile à reconstituer ! Ici tout est clair comme le jour (ce qui par parenthèse suffirait à prouver la bonne foi du narrateur). Sous l'empire de cette suggestion, il n'est pas surprenant que les prodromes habituels se soient produits, sensations d'un *travail* dans les organes de la phonation, mouvements involontaires de la bouche, — bientôt suivis de sons étranges qui, d'après M. Paul, « devraient être du chinois »! Plus tard (le 20 septembre), il se mit aussi à « chanter en langues ». A la même date, il acquit la conviction que les syllabes *ea* et *tu*, qui revenaient souvent dans ses glossolalies, signifiaient « Jésus » et « Dieu ». C'était un commencement d'interprétation. A titre de spécimens, il donne les deux strophes suivantes, recueillies par lui-même. Elles lui sont venues, comme beaucoup d'autres, sur des airs de cantiques connus :

1.

schua ea, schua ea
o tschi biro ti ra pea
akki lungo ta ri fungo
u li bara ti ra tungo
latschi bungo ti tu ta.

2.

ea tschu ra ta
u ra torida —
tschu ri kanka
oli tanka —
ju ra fanka
bori tori
kulli katschi da —
u ri tu ra ta.

Les rimes surtout impressionnent beaucoup notre glossolale, qui y voit décidément la preuve qu'il y a du surnaturel là-dedans. Pourtant quoi de plus commun que les formes rimées et assonancées dans les jargons enfantins ou subliminaux !

Naturellement, M. Paul n'admet pas qu'il s'agisse seulement d'un pseudo-langage. « Beaucoup s'imaginent, dit-il, que la glossolalie est une émission sans but de sons et de syllabes. Je prie ceux que cette question intéresse, d'examiner les deux strophes citées plus haut. On verra que dans les deux se trouvent des termes monosyllabiques qui reviennent de temps en temps. Abstraction faite de *tu* (Dieu), ce sont les mots *ti*, *ra*, *u*, *ta*, *ri* et *tschu*. Leur signification m'est naturellement encore étrangère, mais il est clair, d'après ces échantillons, qu'il s'agit bien d'une langue. » En réalité, rien n'est moins probant. Car enfin, lorsque les enfants parlent kalmouk ou iroquois, certaines syllabes baroques, une fois imaginées, reviennent d'elles-mêmes dans leurs pseudo-discours... Il est vrai que, le 8 octobre, M. Paul dit avoir obtenu « l'interprétation des langues », sous forme de phrases allemandes, émises à voix basse, qui suivent les sons inintelligibles énergiquement proférés. Mais encore faudrait-il prouver que ce n'est point une traduction fictive.

Il va de soi que si quelque philologue, lecteur des *Archives*, parvient à reconnaître dans le baragouin de M. Paul une langue parlée sur un point quelconque de notre globe, nous en serions enchanté. Mais franchement, que ces sons bizarres aient un sens ou n'en aient point, il est à regretter que de très braves gens croient devoir attacher un intérêt religieux à de telles amusettes psychologiques.

Emile Lombard.

Sauges, Neuchâtel.

Histoire du sixième sens (1).

Parler de sixième sens, n'est-ce pas, pour la plupart d'entre nous, évoquer certains phénomènes qui, actuellement, paraissent au moins extraordinaires, sinon surnaturels, parce que nous n'avons pas su encore discerner leur mécanisme de transmission ni l'organe de réception qui s'y applique? Tels sont les phénomènes à distance, comme la télépathie. Pour d'autres, cependant, il existe des données plus positives, telle, chez les Lépidoptères, l'action à distance de la femelle sur le mâle se faisant sentir à plusieurs kilomètres. Bien que le Grand Paon soit un papillon fort rare, il suffit, d'après la remarque de Fabre, de la présence d'une femelle dans une maison pour qu'un essaim, comptant quelquefois 50 mâles, vienne en battre les carreaux.

De son côté, Forel a vu, dans les mêmes conditions, la femelle du bombyx attirer un nombre de

(1) Conférence faite à l'Association française pour l'avancement des sciences par M. H. Piéron, maître de conférences à l'École des hautes études de Paris.

mâles si considérable que les gamins étaient ameutés dans la rue. Action nettement mise en évidence par l'expérience de Ayley sur le bombyx du Japon dont l'espèce est absolument inconnue aux États-Unis. Un certain nombre d'individus y furent élevés, parmi lesquels on prit une femelle que l'on exposa, dans une cage en plein air, alors qu'un mâle nettement marqué était lâché à 3 kilomètres et demi de distance : ce mâle fut, dès le lendemain, capturé près de la cage.

Il n'y a pas là, en réalité, manifestation d'un sens nouveau : chez le papillon mâle, l'antenne est un organe d'olfaction des plus sensibles ; lorsqu'on l'en prive, il devient indifférent pour la femelle. D'autre part, si on enferme une femelle dans une cage de verre hermétiquement fermée, les mâles viendront bien là où la femelle était antérieurement posée, mais jamais sur cette prison transparente, dans laquelle ils peuvent cependant la voir, parce qu'aucune odeur ne s'en échappe.

Chez le moustique, la même influence sexuelle se produit, mais par l'intermédiaire du son émis par la femelle ; les 520 vibrations de l'*ut* aigu font vibrer à l'unisson les poils du culex mâle.

Ce n'est pas davantage un sixième sens qui permet, aux pigeons voyageurs et aux abeilles, ces retours, en apparence, extraordinaires, si longtemps attribués à une action inconnue ; l'explication en est encore facile lorsqu'on fait intervenir la vision.

Chez le pigeon voyageur, la faculté d'orientation n'est pas innée ; il doit être soumis à une éducation appropriée au service que l'on en attend : commençant par l'éloigner à petite distance, d'où retour facile, ce n'est que progressivement que l'on arrive aux lâchers à grandes distances. L'oiseau s'élève très haut pour avoir un champ de vision de grande étendue : une vue d'ensemble, de laquelle les détails s'effacent, lui facilite la mémoire des lieux. La meilleure preuve qu'il en est bien ainsi, c'est le déchet considérable dans les retours, lorsque de grandes surfaces à parcourir sont uniformes, sans repères, comme les océans.

Mais la véritable position de la question, traitée avec tant d'intérêt par M. Piéron, c'est lorsqu'on fait intervenir un sixième sens pour dédoubler un sens connu ; en effet, à peine est-on parvenu, laborieusement, à généraliser la notion des cinq sens à toutes les espèces du règne animal, même aux invertébrés, qu'il faut reconnaître que ce n'est pas un sixième sens, ne rentrant pas dans la classification habituelle, qu'il faut lui adjoindre, mais quantité de sixièmes sens. Le nombre des auteurs ayant eu recours à cette notion est, d'ailleurs, extraordinaire.

Un sens est défini par l'action d'un certain excitant sur les organes, à la suite de laquelle se produit un phénomène de conscience difficile à définir.

La vision est l'action de la lumière sur l'œil, surface bien définie, de constitution analogue chez tous les animaux ; mais, alors même que l'œil n'existe pas, il peut y avoir encore réaction de la lumière, comme chez le lombric, chez les tritons aveugles ; c'est ce que l'on appelle une sensation dermatoptique.

L'action de la lumière se manifeste de deux façons bien distinctes dans l'œil : par son intensité et par sa couleur ; les impressions ne sont pas fournies par les mêmes corpuscules de la rétine : les bâtonnets permettent d'apprécier l'intensité, les cônes, la couleur. Les rétines d'animaux, oiseaux de nuit, uniquement composées de bâtonnets, ne leur permettent pas de différencier les couleurs ; et même, sur la périphérie de la rétine humaine, le nombre des bâtonnets étant constant, celui des cônes va en décroissant et la sensation de couleur s'atténue proportionnellement. On voit par ces deux exemples que le sens visuel peut être subdivisé en *sens lumineux* et *sens chromatique*.

Le tact peut également se scinder en sensation de contact ou de pression et sensation de chaleur pouvant aller jusqu'à la douleur, lorsqu'il y a brûlure. En explorant la surface de la peau à l'aide de pointes ayant 1/300 de millimètre carré de surface, obtenues par la taille de poils, on a pu constater, en certains points, l'absence complète de sensations, par exemple au milieu de la muqueuse de la joue. Ailleurs, c'est la sensation de contact, puis celle de froid, de chaud, de douleur (sur la rétine et la cornée). La *topographie de la peau* ainsi *dressée* a montré que les zones de sensations différentes ne se superposent pas : il y a là une dissociation du sens tactile en autant de sens qu'il a été trouvé de sensations différentes. Dans l'état pathologique appelé syringomyélie, caractérisé par l'altération de la substance grise de la moelle, cette différenciation du tact se manifeste spontanément : les sensations à la douleur et à la température sont abolies, alors que la sensation de contact reste intégrale. Après l'anesthésie par compression du nerf cubital, la réapparition des diverses sensations n'est pas simultanée, mais elle se fait dans un ordre spécial. Le tact doit donc être divisé en trois sens : sensibilité à la *pression*, sensibilité à la *chaleur* et sensibilité à la *douleur*.

Dans cet ordre d'idées, l'homme n'est pas toujours aussi bien doté que certains animaux sous le rapport des organes spéciaux de sensations :



ainsi, les différences de pression du milieu dans lequel il vit ne se manifestent chez lui que plus ou moins vaguement par des impressions de bien-être ou de malaise, tandis que le poisson, armé de sa vessie natatoire, éprouve une sensation tellement précise, qu'obligé, par un poids qui le surcharge, de s'enfoncer ou, par un flotteur, de s'élever, il ne subira ces effets que momentanément, sa vessie natatoire lui permettant de reprendre la position normale.

D'autre part, chez certains céphalopodes pélagiques, on a signalé, sur la nageoire caudale, des yeux spéciaux à cristallin opaque, à chromatophores noirs, analogues à l'œil pinéal des sauriens, logé dans l'os à la partie dorsale de la tête et en rapport direct avec le cerveau. Ce sont des organes adaptés à la perception des rayons calorifiques, de véritables *yeux thermiques*.

Les sens simplement différenciés chez l'homme peuvent donc se trouver isolés chez les animaux.

Les sensations de faim, de soif, réaction du sang sur les cellules cérébrales, constituent encore des sens supplémentaires; la sensibilité musculaire qui nous renseigne, sans que nous ayons besoin de les voir, sur la position de nos membres, qui nous donne l'impression du poids; ce *sens musculaire*, comme l'a appelé Charles Bell, est aboli dans le tabes, l'ataxie locomotrice. A ce dernier se rattache le sens *stéréognostique*, par lequel nous avons la notion de la forme des corps.

En ce qui concerne l'ouïe, la sensibilité auditive abolie, il existe encore une sensibilité *vibratoire* perçue par les os, sensation très vague, mais très fine chez les poissons et le ver des pêcheurs, par exemple.

Parmi les organes spéciaux aux sensations des animaux, il convient de citer : la boule chitineuse située le long des nervures, qui indique au culex la périodicité des mouvements de l'aile (400 à 500 par seconde); l'organe qui constitue le *sens de la verticale* chez la méduse : c'est une forme de battant de cloche renfermant des corpuscules solides et qui reste toujours vertical; la cavité qui le contient est garnie de poils; l'animal vient-il à s'incliner d'un côté, le battant prend alors contact avec les poils situés du même côté; de là résulte la sensation qui permettra le relèvement.

C'est encore un sixième sens qui renseigne l'animal sur ses mouvements par le déplacement du liquide dans les canaux semi-circulaires. Ainsi s'explique chez l'homme le vertige rotatoire : lorsqu'il cesse de tourner, il lui semble que le mouvement s'effectue en sens contraire, ce qui est dû au mouvement acquis du liquide du canal semi-circulaire horizontal. Ce phénomène n'existe pas pour les sourds-muets, non plus que le sentiment du retour à la verticale lorsqu'ils plongent.

C'est encore dans les canaux semi-circulaires que l'on a voulu trouver le sens de l'espace. Par une déduction sans doute ingénieuse, mais très osée, on a cru pouvoir ainsi rattacher aux choses naturelles la notion de l'espace à quatre dimensions.

ÉCHOS ET NOUVELLES

La Société magnétique de France pour l'étude de la « force psychique ».

La Société magnétique de France vient de publier une circulaire dans laquelle, après avoir fait remarquer l'importance et l'étendue que vient de prendre l'étude du métapsychisme, qui est à l'ordre du jour même parmi les savants qui l'ont si longtemps dédaigné, propose, comme nouveau champ d'expériences, le *dédoublement du corps humain vivant*, qui doit même faciliter l'observation d'une « force psychique » émanant éventuellement des entités de l'Au-delà.

Pour faciliter cette étude et en dehors des subventions, elle fonde *un prix* en espèces, dont l'importance sera fixée ultérieurement. Dans ce but, elle ouvre une souscription publique, dont la première liste vient d'être publiée et dont le montant est de 1.159 francs.

La Société magnétique prie tous ceux qui s'intéressent au développement de la science psychique de prendre part à la souscription et en adresser le montant au secrétaire-général de la Société, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV[e]. Elle les prie également de vouloir bien lui transmettre tous les documents qu'ils pourraient avoir sur les matières en question.



Les pastels médiumniques de Mme Assmann.

Nous nous sommes dernièrement occupés de l'exposition de dessins et peintures médiumniques de M. Machner, qui avait eu lieu il y a quelque temps déjà à Berlin. Une autre exposition du même genre a eu lieu il y a quelques mois dans une autre ville de la Prusse, Halle ; c'est celle des peintures au pastel de Mme Assmann, dont les journaux spécialistes allemands se sont beaucoup occupés.

Ce médium croit être inspiré et guidé dans ses travaux par des esprits ; son mari, ainsi que ses relations, partagent sa croyance. Il paraît incontestable que Mme Assmann, il y a trois ans, aurait été incapable de dessiner avec quelque exactitude le plus petit ornement, et que ce talent, ou pour mieux dire, ce don avait surgi spontanément. Quelques hommes de science qui ont examiné ce cas ont constaté que tous les dessins sont d'une même facture, d'un type ornemental qui est censé dérivé de plantes et de fleurs inconnues dans notre flore terrestre. En réalité, ils rappellent assez les peintures et les broderies *à furie* assez fréquentes au moyen âge, et qui sont encore exécutées par les populations villageoises de certaines parties de l'Europe dans leurs broderies. Le dessin que nous publions ici, tout en ne pouvant malheureusement pas reproduire les couleurs, sert à donner une idée générale de ces productions de la subconscience créatrice. L'éditeur Oswald Mutze, de Leipzig (4, Lindenstrasse), les a même reproduits dans une série de cartes postales en couleurs.



Les experts certifient, à ce qu'affirment les *Psychische Studien*, que ces pastels sont d'une finesse d'exécution dont rien n'approche et que quelques uns d'entre eux sont des œuvres de patience ; Mme Assmann avoue en effet avoir travaillé jusqu'à 50 heures sur le même dessin, et des artistes estiment que ce laps de temps n'a rien d'exagéré. Ce travail diffère donc de celui des autres médiums dessinateurs, qui généralement est un travail hâtif et prompt. Il est intéressant de constater que ce médium ne peut pas travailler à ses pastels quand et aussi souvent qu'il le désire ; il faut qu'il y soit poussé, et cette inspiration se présente au moment où il s'y attend le moins, et même fréquemment la nuit. Il faut alors qu'il obéisse.

Un fait à noter est que, malgré son désir, Mme Assmann n'a jamais pu faire deux fois le même dessin. Nous regrettons qu'il ne nous soit pas fait part de l'état de conscience dans lequel le médium se trouve pendant ses travaux.

Les policemen dans une maison hantée d'Angleterre.

La police de Hull s'applique à éclaircir le mystère d'une maison hantée habitée par M. et Mme Gilson. Vendredi dernier, on enterrait le frère de Mme Gilson, et depuis, les phénomènes les plus étranges se produisaient dans la maison : les brosses et les peignes dansaient une sarabande dans



la chambre à coucher ; de petits cailloux traversaient les portes fermées. Épouvantée, Mme Gilson appela au secours, par la fenêtre.

Un policeman arriva en hâte et entra d'abord dans la cuisine ; il vit avec stupeur la boîte à cirage, que nulle main ne lança, passer au-dessus de sa tête. Pénétrant dans la salle à manger, déserte, il vit les tasses et les verres sauter de la table par terre, non sans dommage du reste.

Alors, il alla chercher du renfort. Celui qui, le premier, se présenta fut le policeman O'Kelly, champion de lutte des poids lourds, aux Jeux Olympiques; mais tout était rentré dans le calme et O'Kelly ne put verbaliser que sur les dégâts, dont on essaie maintenant de deviner les causes.

(Du *Journal*, de Paris, 8 septembre 1908.)

Actes de la Société Universelle d'Études Psychiques

Lettre ouverte à M. le Dr Paul Joire au sujet d'une expérience de vision dans le cristal

Monsieur,

Au sujet de votre intéressante communication à la Société de Lille, voulez-vous me permettre de vous demander quelques éclaircissements complétant le récit publié par les *Annales* ?

« Le lundi, dites-vous, L... me raconta la visite qu'elle a faite le dimanche », et je ne vois pas que plus loin vous disiez avoir fait une enquête pour contrôler ce récit. Aussi, sans suspecter le moins du monde la bonne foi du sujet, la première explication qui m'est venue est celle-ci :

L... ne peut-elle avoir fait dimanche un deuxième rêve pareil au premier, s'être endormie spontanément et avoir revécu la scène de la vision par le cristal ?

« L..., dites-vous, semble avoir totalement perdu le souvenir des phrases entendues par elle et que j'ai notées avec soin au moment même de l'expérience. » (C'est que, dans l'état A, le sujet ne sait pas ce qui lui est arrivé dans l'état B.) « Si elle décrit très bien tout ce qu'elle a vu, il faut que je l'interroge avec précision pour lui faire répéter la conversation. »

La sténographie des questions et des réponses permettrait de discuter à fond l'expérience. Celles-ci ne peuvent-elles avoir été suggérées par celles-là ? Est-il impossible même que les questions aient fait, sans qu'on s'en aperçoive, repasser L... de l'état A dans l'état B ? On sait qu'il suffit quelquefois d'un mot pour produire le passage d'un état dans l'autre. Ou bien est-il impossible que L... ait lu dans votre pensée les réponses qu'elle faisait et qui étaient les phrases entendues à la première séance ?

Deuxième hypothèse : la visite a eu lieu réellement. Comme vous le dites page 242, « la visite au parent qu'elle n'avait pas vu depuis un an environ pouvait se trouver déjà dans sa pensée le jeudi » (jour de l'expérience avec le cristal). Par le moyen du cristal elle est mise en rapport télépathique avec l'esprit du parent. Elle y apprend vaguement un projet de voyage : de là cette phrase : « Dis-lui que tu voudrais voyager, » qui ne correspond pas très bien avec la réalité, puisque c'est le parent qui lui demandera si cela lui plairait de venir avec lui. Jeudi, en apprenant par télépathie que l'aîné des enfants est absent, il lui vient cette question : « Où est votre aîné ? » qu'elle répète naturellement dimanche. Tout ce qu'elle décrit de la maison qu'elle n'a pas vu lui vient de la même façon par l'intermédiaire de l'esprit du parent.

Enfin, le chiffre 17 pour la date lui est suggéré par l'idée de dimanche donnée au début.

Je préfère de beaucoup cette seconde hypothèse, la première étant vraiment par trop simple. A un observateur aussi expérimenté que vous, Monsieur, il est peu probable que les changements d'état de L... échapperaient.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

Marcel Mangin.

Réponse aux divers éclaircissements demandés par cette lettre.

1° Les affirmations du sujet sont *toujours* contrôlées, que ce soit un récit ou un fait signalé. Évidemment elle aurait pu faire un rêve, mais, de plus, nous savons trop bien que les hystériques, comme je l'ai montré dans mon traité de l'hypnotisme, nous induisent souvent en erreur, même *sans avoir la volonté de nous tromper*, pour ne pas prendre toujours cette précaution.

2° L... retrouve le souvenir d'un état somnambulique quand elle est replacée dans cet état. C'est une loi des états hypnotiques des mieux vérifiés.

Mais il est certain aussi qu'elle ne peut passer de l'état normal dans un état hypnotique sans que ce changement d'état soit manifesté par un symptôme, plus ou moins léger, mais qui ne peut m'échapper quand je l'observe avec soin, comme je le faisais lorsque je l'interrogeais. Lorsqu'on a une grande habitude de l'hypnotisme, il est impossible d'être trompé sur ce point. Non seulement on perçoit le passage de l'état normal à un état d'hypnose et réciproquement,



mais on reconnaît aussi primitivement que le sujet est dans l'état normal ou dans un état d'hypnose, même léger.

3° Il est certain aussi que des questions quelconques pussent suggérer des réponses ; mais il est bien facile à un expérimentateur prévenu de l'éviter par la manière dont il dirige son interrogatoire.

On peut de même éviter la lecture de pensée. Ceci est, je le reconnais, un peu plus difficile; mais on y arrive avec l'habitude.

Dans ce cas particulier, L... lit parfaitement ma pensée quand je veux la lui laisser lire ; mais je puis aussi l'en empêcher par plusieurs moyens.

4° L'hypothèse de télépathie n'est pas *absolument* inadmissible, mais il y aurait beaucoup plus d'objection à y faire qu'à l'hypothèse de lucidité. De plus, elle ne rendrait pas compte, à elle seule, de toutes les parties du phénomène ; il faudrait donc la superposer à la lucidité, ce qui n'a aucune raison d'être. Enfin l'état d'esprit réciproque des deux sujets, qui auraient dû se trouver en rapport télépathique, rend cette hypothèse encore moins vraisemblable.

Docteur P. JOIRE.

Extrait des Statuts de la Société : Administration des Sections.

Après l'admission dans la Société, tout membre est inscrit dans une section de son choix ; à défaut d'inscription dans une section, le membre isolé est rattaché à la section centrale et verse à la Société une cotisation annuelle de 5 francs.

Les sections sont autonomes dans les limites des Statuts et du Règlement général de la Société. Elles sont administrées par un Bureau, élu chaque année au scrutin secret, composé d'un président, d'un ou plusieurs vice-présidents, d'un secrétaire, d'un trésorier, d'un bibliothécaire-archiviste, tous rééligibles. Les sections établissent leur règlement intérieur. Elles perçoivent les cotisations de leurs membres, reçoivent les dons, disposent des sommes et des biens ainsi recueillis. Elles doivent toutefois, pour contribuer aux frais généraux de la Société, verser au trésorier général 1 fr. prélevé sur toute cotisation encaissée, et le dixième de la somme versée par les membres souscripteurs perpétuels. Les sections gardent intégralement les dons qui leur sont faits.

Les membres de la section sont répartis, s'il y a lieu, en divers groupes d'études; chacun de ceux-ci est présidé par un chef, élu chaque année par le groupe.

A la dissolution de la section, s'il n'y a dispositions contraires, ses biens de toute nature reviennent à la Société.

La cotisation annuelle payée par les membres de la section de Paris est de 10 francs.

Les membres de la Société ont droit à une réduction de 4 fr. dans le prix d'abonnement des *Annales des Sciences Psychiques* ou de l'*Echo du Merveilleux*.



Le Gerant : DROUARD.

16-9-08. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie



Annales des Sciences Psychiques
REVUE BI-MENSUELLE

18me Année 16 Septembre-1er Octobre 1908 Nos 18-19

ALBERT DE ROCHAS

Les Mains fluidiques d'Eusapia.

I

Dans le numéro de cette revue portant la date du 16 février de l'année courante, M. de Fontenay a publié trois photographies prises pendant la transe d'Eusapia et représentant, au-dessus de sa tête : dans la première, une tache blanche; dans la deuxième, une main; dans la troisième deux mains.

Ces photographies prouvent absolument que les lueurs et les mains qu'on voit se former autour d'Eusapia et de quelques autres médiums puissants ne sont pas des hallucinations des assistants, comme le suppose le docteur Gustave Le Bon.

M. de Fontenay affirme, avec juste raison, que, dans les conditions où ses photographies ont été prises, il est absurde de supposer l'intervention d'un compère.

Reste l'hypothèse qu'Eusapia elle-même arrive à dégager ses mains à l'insu des contrôleurs de droite et de gauche, soit pour les montrer dans l'ouverture des rideaux, soit pour apporter sur sa tête l'objet lumineux qu'elle dit être du fluide.

Il est certain que la forme de cet objet lumineux, ressemblant à un mouchoir plié, et la position des mains sont bien propres à faire admettre cette hypothèse comme la véritable explication; mais il y a contre elle, notamment, le témoignage formel des contrôleurs affirmant qu'à aucun moment ils n'ont abandonné les mains d'Eusapia, affirmation qui est appuyée par le cliché 1435 où l'on voit nettement ces mains tenues par les leurs. On peut, il est vrai, supposer que, dans ce cas-là, Eusapia a pu venir reprendre sa position régulière après avoir placé l'objet sur sa tête; seulement, cette manœuvre est tellement difficile à effectuer sans que les contrôleurs dûment avertis s'en aperçoivent, qu'elle serait aussi étonnante que la production du fluide lumineux constaté dans beaucoup d'autres cas.

Dans le champ des phénomènes métapsychiques que nous étudions aujourd'hui et que Mme d'Espérance appelle si justement le *Pays de l'Ombre*, nous nous trouvons toujours, lors des premières observations, en face de pareilles incertitudes; mais, peu à peu, l'ensemble des témoignages concordants illumine cette ombre et détermine la certitude de la réalité des phénomènes, sinon leur explication. C'est ce qui s'est produit, par exemple, pour la transmission de la pensée et la production des mouvements sans contact, qui ne font plus de doute pour ceux qui se sont donné la peine d'expérimenter assez longtemps et sans parti pris pouvant influencer les facultés éminemment délicates des sensitifs chez lesquels ces faits anormaux se produisent dans des circonstances favorables encore mal déterminées.

Et cependant, quel *tolle* chez les savants officiels quand on a commencé à s'en occuper !

En 1854, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, Babinet disait :

> Celui qui, *contre toute possibilité*, réussirait à élever en l'air et à y maintenir en suspension une table ou tout autre corps en repos, pourrait se flatter d'avoir fait la plus importante de toutes les découvertes du siècle. Newton s'est rendu immortel par sa découverte de la gravitation universelle; celui qui saurait soustraire un corps à la gravitation sans moyen mécanique aurait fait davantage encore.

Pouchet, professeur du Muséum, a écrit dans le *Temps* du 12 août 1893 :

> Démontrer qu'un cerveau, par une sorte de gravitation, agit à distance sur un autre cerveau comme l'aimant sur l'aimant, le soleil sur les planètes, la terre sur le corps qui tombe ! Arriver à la découverte d'une influence, d'une vibration nerveuse se propageant sans conducteur matériel !... Le prodige c'est que tous ceux qui croient, peu ou prou, à quelque chose de la sorte ne semblent même pas, les ignorants ! se douter de l'importance, de l'intérêt, de la nouveauté qu'il y aurait là dedans et de la révolution que ce serait pour le monde social de demain. Mais trouvez donc cela,



bonnes gens, montrez-nous donc cela, et votre nom ira plus haut que celui de Newton dans l'immortalité et je vous réponds que les Berthelot et les Pasteur vous tireront leur chapeau bien bas.

Au début de toutes les sciences physiques ou naturelles, il convient de ne point s'attacher de suite à étudier un phénomène déterminé avec une précision extrême, parce qu'on ignore les causes accessoires qui peuvent fausser sa manifestation; il faut tâcher d'avoir une vue d'ensemble qui permette de s'orienter et de ne point perdre son temps dans des impasses. C'est ce que je vais essayer de faire en recherchant si, dans des manifestations analogues, nous ne trouverions pas des preuves extrinsèques en faveur des phénomènes qui nous paraissent douteux dans le cas présent.

II

Il est prouvé que certaines personnes produisent des émanations lumineuses dans des circonstances déterminées; le docteur Féré en a observé en plein jour chez quelques-uns de ses malades.



Fig. 1.

Reichenbach a étudié, au moyen d'un grand nombre de sensitifs, des émanations analogues produites par les animaux, les plantes, les cristaux, les aimants, en un mot par tous les êtres présentant une organisation dont les molécules sont orientées suivant des lois fixes (1). Ces émanations ne sont, en général, visibles que dans l'obscurité; les auréoles des saints et les jets lumineux projetés par leurs doigts semblent avoir la même origine.



Fig. 2.

J'ai reconnu par de nombreuses expériences (non encore publiées) que les points hypnogènes des *sujets* laissent passer un jet fluidique présentant les mêmes propriétés que les couches sensibles lorsqu'elles sont extériorisées sur le reste du corps par des passes mesmériennes. Ces jets sont, en outre, attirés ou repoussés par les aimants selon les lois de la polarité, ce que l'on constate par les sensations qu'éprouvent les sujets. Peut-être la télure qu'Eusapia porte à la tête et d'où l'on sent s'échapper un vent froid est-elle analogue à ces points hypnogènes... et aux cornes de Moïse?

Les émanations fluidiques, quand elles ont assez d'intensité pour influencer chez l'observateur le sens de la vue ou celui du tact, influencent à plus forte raison la plaque photographique et on en a un très grand nombre qui, ainsi que nous l'avons

(1) Les expériences de Reichenbach viennent d'être reprises à Amsterdam, avec toutes les ressources de l'outillage moderne, dans le laboratoire de Psychophysique que M. Floris Janssen et quelques-uns de ses amis ont fondé avec leurs seules ressources. Ce laboratoire a déjà produit des travaux très importants et il mérite le sympathique appui de tous ceux qui s'intéressent aux sciences psychiques.



déjà fait remarquer, suffisent à détruire l'hypothèse de l'hallucination. Aussi faut-il souhaiter vivement que la généreuse initiative de M. Emmanuel Vauchez permette aux photographes d'avoir à leur



Fig. 3.

disposition des plaques encore plus sensibles que celles qu'ils possèdent actuellement. Les figures 1, 2 et 3 reproduisent trois enregistrements consécutifs d'une formation fluidique due au médium Butland (qui est au milieu); ils ont été obtenus en 1872, à Bristol, par Beattie (qui est à droite) et m'ont été donnés, en avril 1896, par Aksakof. La permanence des deux taches et leur développement progressif sur trois plaques différentes prouve qu'on ne peut les attribuer à un défaut de ces plaques.

Beaucoup de médiums produisent des lueurs qu'on voit flotter dans l'atmosphère. Sir Crookes fut souvent témoin de ce phénomène, qu'il décrit à la page 161 de la traduction française de son livre sur la force psychique.

Je sais, par expérience personnelle, que ces lueurs peuvent facilement être imitées. Dans un groupe dont je faisais partie et qui tenait ses séances chez M. Lemerle, on constata qu'une femme, nommée Valentine, se servait, pour les produire, d'huile phosphorée dont elle enduisait l'extrémité de ses pieds qu'elle savait habilement dégager des liens avec lesquels on les avait fixés. Valentine était, d'ailleurs, un médium dont la puissance était incontestable mais variable comme chez tous ses pareils; et quand elle lui faisait défaut, la pauvre femme y suppléait par la ruse pour conserver les séances dont elle vivait.

Est-ce à une fraude de ce genre qu'il faut attribuer les lueurs enregistrées dans la figure 4, où l'on voit le médium F. en transe? La scène se passait, en 1889, dans le cabinet de M. Boucher, directeur des études au Collège Chaptal, en présence de MM. Boucher, Oswald Wirth, Gaboriau, Mac-Nab et moi-même.

Nous avions tous vu les lueurs qui s'étaient produites à la hauteur de la tête de F. et nous aurions pu croire qu'il s'agissait d'une autre tête cherchant à se matérialiser, si la photographie ne nous avait pas montré, par la position du bras droit, que c'étaient probablement des lueurs naturelles ou truquées émanant des doigts du médium, bien que ces lueurs aient une singulière apparence On voit, dans ce cas, un nouvel exemple du mélange de vrai et de faux qui semble inhérent aux manifestations qui se produisent dans cette zone frontière entre le monde physique et le monde psychique.

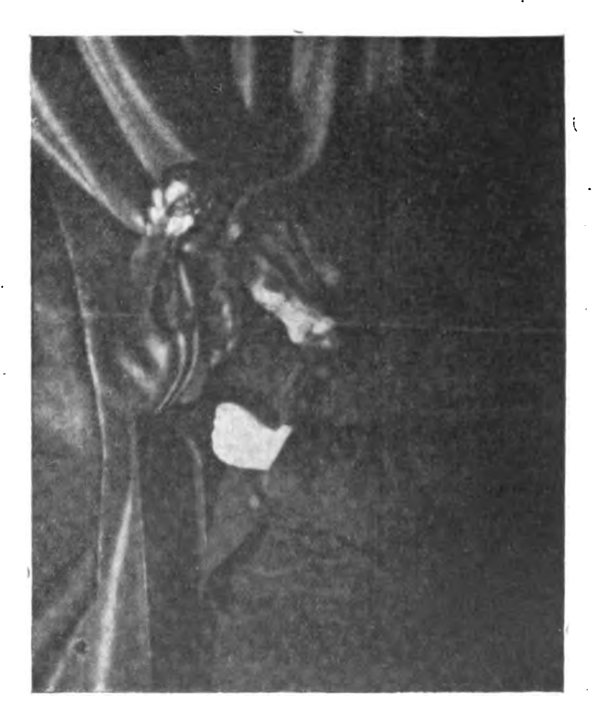


Fig. 4.

III

La formation de mains fluidiques, pendant les séances tenues avec des médiums divers, a été très souvent constatée par la vue ou le tact. — Crookes a résumé les phénomènes de ce genre dont il a été témoin dans son livre sur la force psychique (p. 161-163).

C'est avec le médium F., dont je viens de parler, que s'est passée, chez l'ingénieur Mac-Nab, la scène



Fig. 5.

que Georges Montorgueil a racontée dans plusieurs de ses chroniques et à laquelle j'ai assisté.

Montorgueil était assis à environ deux mètres de F. et nous faisions la chaîne dans l'obscurité, lorsqu'il se sentit frotter la figure avec un chiffon. Il saisit fortement la main qui le tenait pour connaître l'auteur de cette mauvaise plaisanterie et demanda la lumière, qu'on donna aussitôt. La main saisie fondit alors dans celle de Montorgueil et tous nous crûmes voir une traînée lumineuse qui en partait pour rentrer dans le corps de F.

On a pu prouver l'existence de la reproduction fluidique de certaines parties du corps humain, comme les mains, les pieds et la figure, soit par des photographies, soit par des moulages encore bien plus concluants. Aksakoff a consacré 27 pages (113-139) de son livre sur *L'Animisme et le Spiritisme* à ce

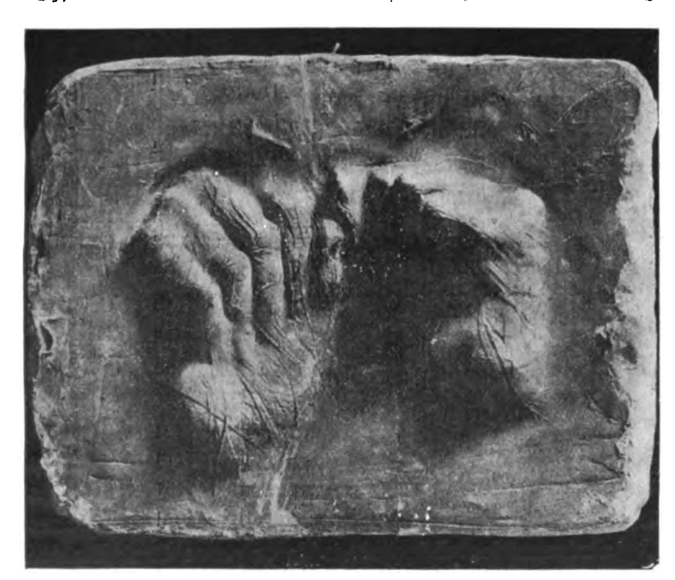


Fig. 6.

dernier genre de contrôle. Je me bornerai à rappeler sommairement ici les dernières expériences faites depuis avec Eusapia.

Tous ceux qui ont opéré avec elles savent que le phénomène s'annonce par un gonflement du rideau fermant le cabinet obscur devant lequel elle est assise. Quand on cherche à repousser ce gonflement, on sent une résistance analogue à celle d'un ballon élastique gonflé d'air; puis, la matérialisation s'accentuant, le ballon se transforme en une sorte de pince qui peut saisir, à travers l'étoffe, l'objet qu'on lui présente; enfin la pince devient une main dont les différents doigts sont perceptibles au contact de l'étoffe et qui peut même, en sortant du rideau, être vue et sentie directement par les spectateurs. Dans une de nos séances en 1896 au château de Choisy-Yvrac, chez M. Maxwell, le contrôleur de



Fig. 7.

gauche était le général Thomassin et j'étais le contrôleur de droite. Nous tenions solidement les mains correspondantes du médium et nous pouvions, en outre, les voir, car la séance avait lieu en plein jour, dans une pièce dont on avait simplement fermé les persiennes. La personnalité que nous appelions John pour nous conformer aux habitudes d'Eusapia, nous ayant affirmé, par la bouche de celle-ci, qu'il avait été un « vieux Egyptien », le général lui parla arabe. Eusapia ne répondant rien, je lui dis : « Tu vois bien, John, que tu n'es qu'un blagueur. » Aussitôt le rideau se gonfla, vint se coller contre ma joue gauche et je sentis un pouce s'enfoncer sous ma mâchoire pendant que les autres doigts s'appuyaient sur l'os de la pommette, comme pour m'empêcher de parler; ce qui ne m'empêcha pas de l'apostropher en riant : « Voyons, John, il ne faut pas te fâcher de ma plaisanterie. »

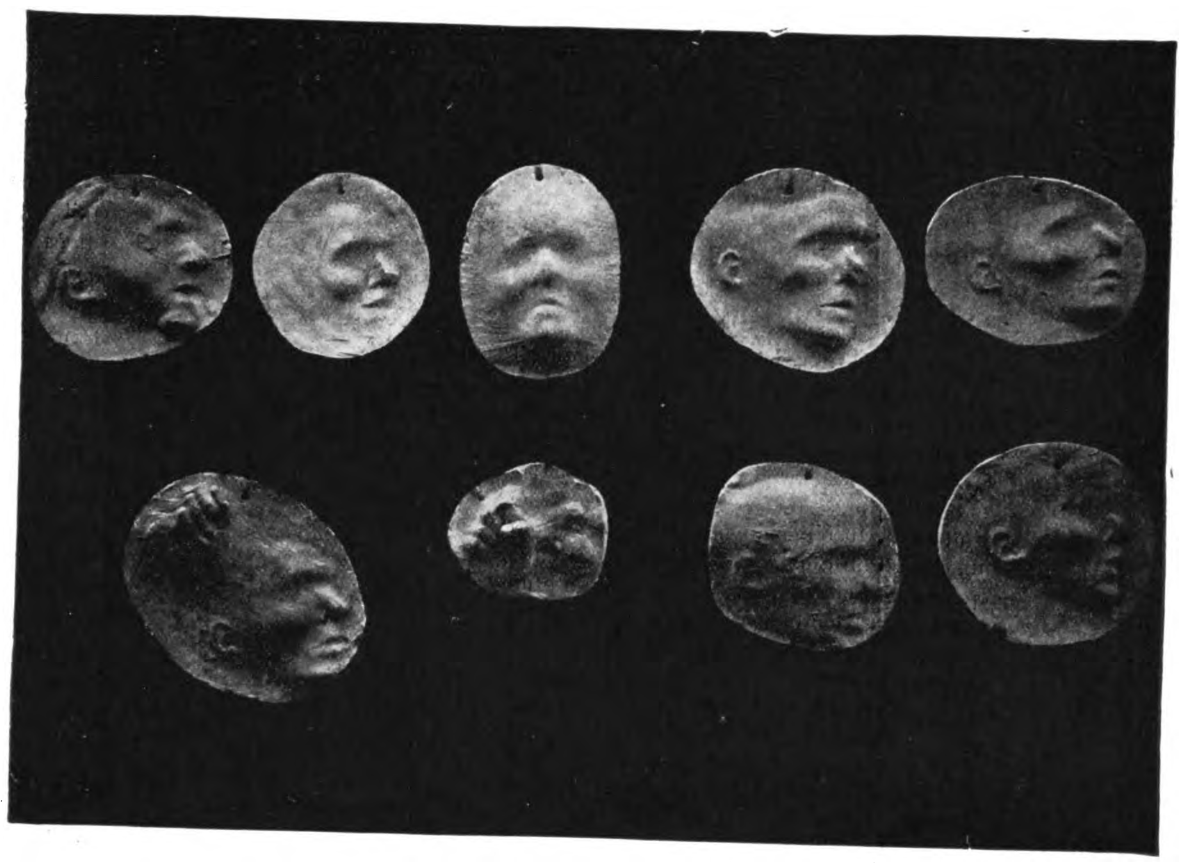


Fig. 8.

Immédiatement le rideau se dégonfla, retomba, et je sentis sur ma main, qui n'avait cessé de serrer celle d'Eusapia, trois petits tapotements d'amitié. Un instant après, une grande main, vue plus ou moins nettement par chacun de nous, sortit du rideau et alla se poser sur la tête du général en lui imprimant des oscillations auxquelles il tentait, en vain, de résister, pendant qu'Eusapia répétait : « Brave général, brave général ! »

Dans une autre séance, je tenais l'une des mains d'Eusapia en transe et je la priais de chercher à donner l'empreinte de cette main dans un bloc de terre glaise préparée à cet effet. Elle approcha de plus en plus sa main, dont les doigts étaient réunis en cône et dirigés vers la matière plastique ; quand elle ne fut plus qu'à une dizaine de centimètres, j'arrêtai son bras et lui prescrivis impérativement de faire un effort. J'entendis alors le bruit d'un choc ; la figure du médium se détendit et je constatai, dans la glaise, l'empreinte de ses doigts, empreinte tout à fait analogue à celle qui fut produite en 1897 chez M. Blech et dont j'ai donné une photographie à la page 398 de la 4e édition de mon livre sur l'*Extériorisation de la Motricité*. A la page 134 du même livre on trouvera également un mou-

Fig. 9.

lage analogue obtenu en 1894 à Rome devant MM. Ochorovicz et de Siemiradski.

Enfin dans la photographie de lévitation de table, obtenue à Milan en 1892 devant MM. du Prel, Schiaparelli et Brofferio et reproduite à la page 47 de ce même ouvrage, on voit se détacher de la main d'Eusapia un prolongement fluidique, malheureusement très mal rendu par la photogravure.

figure 8 reproduit celles qui m'ont été communiquées par le chevalier Chiaïa. On remarquera que ces empreintes ne donnent pas toujours la figure du médium et que, dans deux d'entre elles, on voit l'empreinte d'une main au-dessus de la tête, comme dans les photographies de M. de Fontenay.

Ce phénomène singulier est encore bien plus marqué dans la figure 9 représentant un moulage

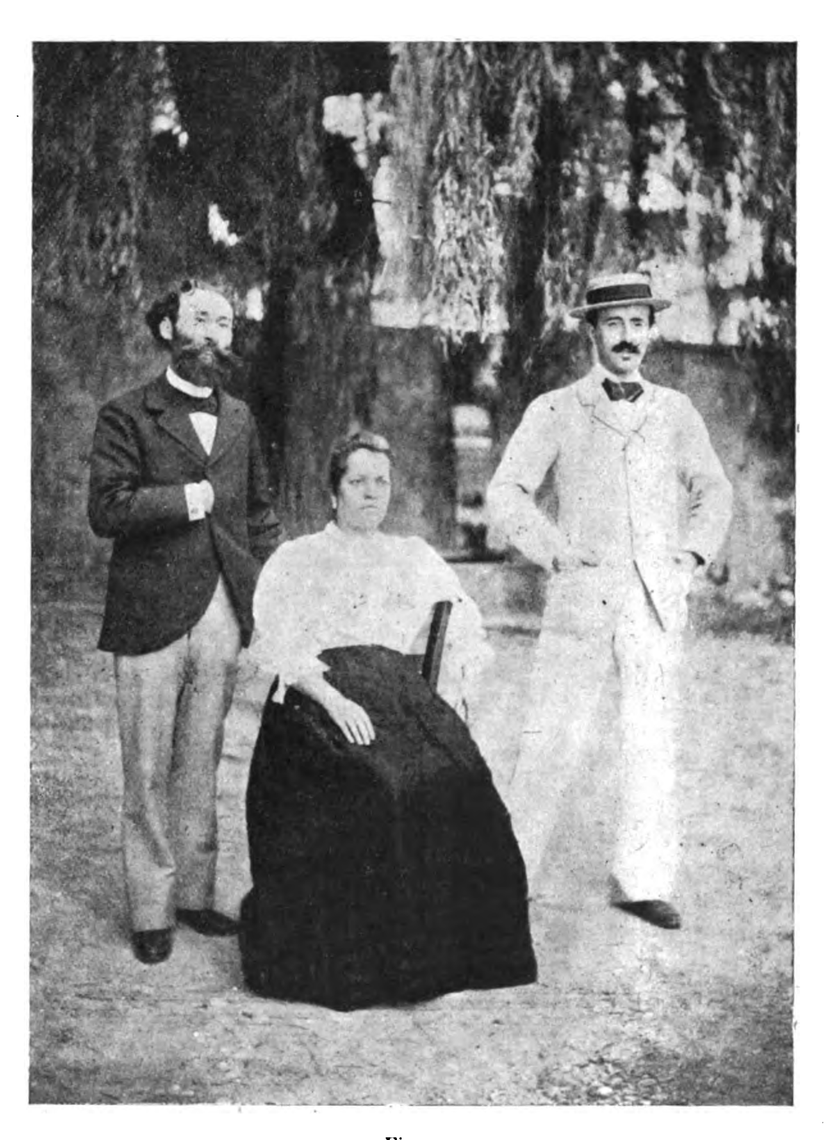


Fig. 10.

Les dernières expériences de ce genre ont été obtenues par le docteur Gellona et publiées en 1905 par un grande revue italienne (*Luce e Ombra*) à laquelle nous empruntons les figures 5, 6 et 7.

On a assez souvent obtenu l'empreinte à distance non seulement des mains, mais de la figure d'Eusapia dans des conditions qui ne peuvent laisser aucun doute sur la réalité du phénomène. La

obtenu à Florence en 1895 par le docteur Paolo Visani-Scozzi (1).

De tout ce qui précède, il résulte que l'extériorisation d'un fluide lumineux et la formation de mains fluidiques sont des phénomènes qui ont été constatés maintes fois par des personnes et des pro-

(1) Les noms écrits sur les contre-empreintes sont ceux des personnes qui ont assisté à l'expérience.

cédés différents. Il est donc très probable que les photographies de M. de Fontenay ne sont point dues à une tromperie consciente ou inconsciente d'Eusapia, d'autant plus que, dans les clichés 1450 et 1451, on retrouve cette singularité de mains formées sur la tête, comme dans les figures 8 et 9 où il est évidemment impossible de les attribuer au truc de la libération des mains naturelles.

Nous allons donner quelques explications pouvant servir de premier jalon pour une théorie future; et cet essai, quelque vague qu'il soit encore, jettera cependant une faible lueur sur des phénomènes qui resteraient absolument incompréhensibles si on se bornait à les étudier seuls sans chercher s'ils ne sont point des cas particuliers de phénomènes plus complexes.

IV

De tout temps et dans tous les pays, les philosophes ont admis qu'il y avait dans l'homme vivant un *corps* et un *esprit*.

L'esprit, nous ne pouvons nous le représenter. Tout ce que nous en savons, c'est que de lui procèdent les phénomènes de la pensée et de la volonté.

Quant au corps, il est inutile de le définir, mais on y a distingué deux choses : la *matière brute* (os, chair, sang, etc.) et un agent ordinairement invisible, un *fluide*, qui transmet à l'esprit les sensations de la chair et aux nerfs les ordres de l'esprit.

Lié intimement à l'organisme, qui paraît le sécréter pendant la vie, cet agent, analogue à l'électricité, s'arrête, chez le plus grand nombre, à la surface isolante de la peau et s'échappe seulement en effluves plus ou moins intenses selon l'individu, par les organes des sens et les parties très saillantes du corps, comme les extrémités des doigts. Il peut se déplacer dans le corps sous l'influence de la volonté, puisque l'*attention* augmente notre sensibilité sur certains points pendant que les autres deviennent plus ou moins insensibles : on ne *voit*, on n'*entend*, on ne *sent* bien que quand on *regarde*, qu'on *écoute*, qu'on *flaire* ou qu'on *déguste*.

Chez certaines personnes qu'on appelle des *sujets*, l'adhérence du fluide nerveux avec l'organisme charnel est faible, de telle sorte qu'ils peuvent même, sous des influences diverses, projeter leur fluide nerveux en dehors du corps. L'expérience a montré que, d'ordinaire, cette substance ténue tend à reprendre, quand elle est ainsi extériorisée, la forme qu'elle avait dans le corps physique dont elle baignait toutes les parties, qu'elle se recristallise suivant le même système. De là les fantômes ordinaires qui ont toute l'apparence des vivants dont ils sont issus. Mais l'expérience a montré aussi que ce corps fluidique pouvait se modeler sous l'influence de la volonté comme la glaise sous la main du sculpteur et présenter ainsi la figure de tel ou tel personnage qui est évoqué par la pensée du médium ou celle de son magnétiseur.

C'est ce qui expliquerait les figures de formes si différentes qui ont été empreintes à distance par Eusapia. On conçoit également que ce médium, ne pouvant ou ne voulant pas s'extérioriser complètement, ne fournit de la matière fluidique que pour les parties de son corps auxquelles il veut donner une forme psychique temporaire, par exemple pour les mains et les bras fluidiques, à l'aide desquels, suivant des expériences toutes récentes faites en Italie, elle appuie sur les touches d'appareils enregistreurs placés hors de sa portée. Enfin la formation si fréquente des mains au-dessus de la tête d'Eusapia, précisément à l'emplacement où elle possède une sorte de fente hypnogène, serait le résultat du dégagement presque normal d'une grande quantité de fluide en cet endroit.

Je terminerai en donnant à l'appui de cette hypothèse le singulier fait suivant qui s'est produit pendant nos séances de l'Agnélas en 1895 et dont nous n'avions pas cru devoir faire mention dans notre compte-rendu parce qu'il était en dehors du but précis dont nous nous étions imposé l'étude : la production des mouvements à distance. Et puis, il nous paraissait par trop extraordinaire !

Pour ne point fatiguer Eusapia nous n'avions qu'une séance tous les deux jours; et, à la campagne, où nous nous étions réunis, les distractions étaient rares. On faisait quelques promenades et beaucoup de photographie.

Un jour, M. de Watteville voulut, en ma présence, photographier Eusapia entre le comte de Gramont et le docteur Dariex. La pose ayant été prise, je plaisantai le docteur Dariex qui est de petite taille et qui s'était campé, la main dans son gilet : « Docteur, vous ressemblez à Napoléon.» La pose n'en fut pas moins conservée, comme on peut le voir dans la figure 10; mais, ce que personne ne prévoyait, c'est le profil de Napoléon qui se détache d'une façon très nette sur le fond au-dessus de la borne-fontaine qui semble lui servir de piédestal, sans que rien ne pût nous expliquer cette apparence — malgré des essais successifs faits ensuite dans le même lieu[1].

Je me demande aujourd'hui si le nom de *Napoléon* n'éveilla pas chez Eusapia le souvenir d'un buste qu'elle avait vu et si ce souvenir ne *coagula* pas la matière fluidique qui émane presque constamment de ses points hypnogènes.

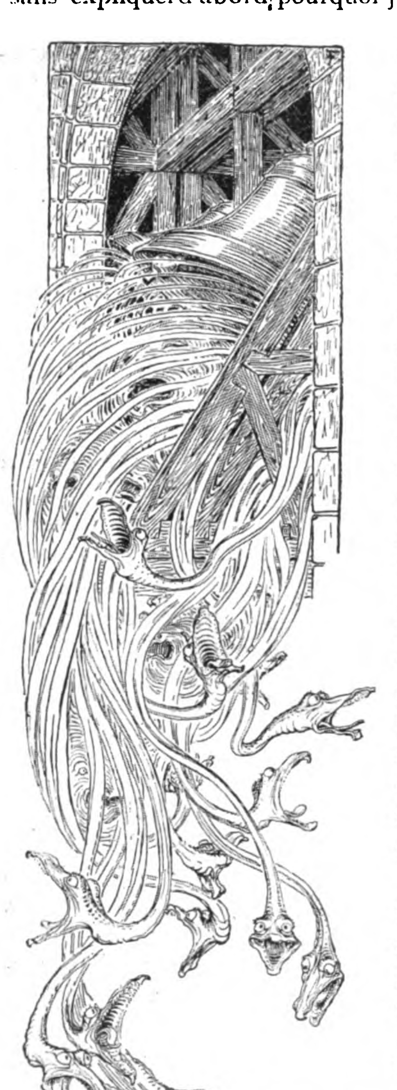
(1) Naturellement, le profil de Napoléon est un peu moins visible dans la photogravure que dans la photographie. *Note de la R.*

C. DE VESME

LES COULEUVRES

Les Fantômes-illusion du médium Miller.

Je ne puis parler du médium Mr. C.-V. Miller, sans expliquer d'abord pourquoi j'ai tant tardé à le faire. Cela m'obligera à entrer, contrairement à mon habitude, dans quelques détails un peu personnels et peut-être même quelques potins n'ayant pas beaucoup à faire avec l'expérimentation scientifique; mais il faut bien que l'on comprenne pourquoi j'ai laissé supposer, sans protestations, que j'avais été favorablement impressionné par les séances de ce médium, alors que mes intimes savaient bien le contraire.



Quelques lecteurs des *Annales* se souviendront peut-être que j'ai déjà assisté à une séance de Miller, il y a deux ans, et que j'ai alors fait connaître les impressions que j'en avais remportées. J'ai le sentiment d'avoir employé, à l'égard du médium, un langage correct.

Je tiens à faire observer — disais-je alors — que dans l'examen des phénomènes, je ne me propose pas de rechercher si ceux-ci *étaient produits par la fraude* — ce qui serait une manière fausse, injuste et blessante de poser la question, mais uniquement s'ils avaient lieu *de manière à ne pas pouvoir être expliqués par l'hypothèse de la fraude* — ce qui est une chose assez différente, puisqu'un phénomène peut se produire sans aucune intervention frauduleuse de la part du médium ou d'un compère, et alors même que les expérimentateurs les plus sagaces n'admettraient pas personnellement l'existence d'une supercherie; mais, toutefois, en des circonstances telles que le phénomène en question ne revêt pas une valeur scientifique, parce qu'il peut être expliqué au moyen d'un truc, sans qu'il soit malheureusement possible de montrer la fausseté de cette supposition. Ma critique ne pourrait donc, en aucun cas, être interprétée comme ayant un caractère blessant pour l'honorabilité de M. Miller (1).

Sans entrer, maintenant, dans le détail des observations que je fis alors au sujet d'une séance qui avait été, d'ailleurs, l'une des plus malheureuses que Miller ait données à Paris, je me bornerai à reproduire ici la conclusion de mon article, qui résume mes impressions :

En résumé, cette séance a bien servi à me donner une idée plus exacte du genre de phénomènes auxquels on peut assister en présence de M. Miller, mais elle n'a pas été suffisante pour que j'aie pu me former une idée bien arrêtée au sujet de l'authenticité de ces manifestations. Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que M. de Rochas avait formé un groupe de savants pour l'étude de ce médium. Ce dernier a semblé, depuis, peu empressé à se soumettre à cet examen, préférant, comme d'habitude, celui de messieurs et mesdames les spirites. Pourtant, c'est seulement après qu'il aura été soumis à un examen sérieux de la part de personnes capables, que l'authenticité des facultés médianiques de M. Miller pourra être acceptée par les personnes impartiales et d'une intelligence sereine.

Tout cela ne contenait rien d'hostile ni de désobligeant pour M. Miller; j'ajouterai que je poussai

(1) *Annales des Sc. Ps.*, août 1906.

alors la simplicité d'esprit jusqu'à supposer que le médium aussi bien que ses amis apprécierait l'approbation conditionnée d'un critique, qui discute sérieusement le pour et le contre, plus que l'enthousiasme des heureuses gens, qui suivent uniquement l'impulsion de leur émotion subjective. Je croyais, en somme, que dans la République des spirites on pouvait dire la vérité, comme la fille de Mme Angot l'avait cru pour la République de Barras.

Mon illusion ne fut pas de longue durée. Pour le restant de l'année en question, on se garda bien de m'admettre à toute autre séance du médium californien.

Mais à quelque chose malheur est bon. On a pu voir que je ne m'y suis plus laissé prendre cette année. L'âne ne met plus le pied — dit-on — où il est tombé une fois; de toute manière, il se borne à être un âne une seule fois, et j'aurais été, moi, un triple imbécile si j'avais de nouveau publié quoi que ce fût avant le départ du médium. J'ai donc laissé croire tout ce qu'on a voulu, me bornant à demander qu'on retranche du procès-verbal de la « séance de contrôle » une ou deux phrases dans lesquelles on affirmait l'authenticité des phénomènes; j'ai, en outre, refusé d'écrire quoi que ce fût sur l'album de M. Miller tant que mes doutes ne seraient pas dissipés.

Voici comment il m'a été possible d'assister à plusieurs séances de Miller, quand ce médium revint en France, il y a quatre mois et demi environ. Une excellente dame, qui était alors et qui est demeurée depuis (je suppose) une admiratrice convaincue des facultés médiumniques de Miller, osa inviter l'enfant prodigue, le réprouvé, à une de ces séances qui eut lieu chez elle, le 21 juin dernier; que voulez-vous? les dames — celles excellentes — oublient plus facilement. Elle a même poussé l'audace jusqu'à lui assigner la meilleure place possible, du côté gauche du cabinet médiumnique, dont il n'était séparé que par un seul des assistants.

M. Miller, bien entendu, n'en devait rien savoir. Mais la protection des invisibles écartait nos misérables trames de la tête de leur médium! Celui-ci passa devant nous pour aller rejoindre sa place, près du cabinet. M. Léon Denis, qui était assis tout près de moi, voyant que seul je ne serrais pas la main du médium, — pensez donc! je m'efforçais de me faire tout petit, voire même invisible! — crut me rendre service en me présentant à Miller. Ce fut l'affaire de quelques secondes; impossible de s'en défendre...

Je dois convenir que Miller s'est conduit alors en personne d'esprit; il me serra la main et me salua, pendant que je souriais avec la sincérité que vous pouvez vous imaginer, tout saisi que j'étais de l'horreur de ma situation. Ce n'est que plus tard que j'ai su que le médium avait dit à ses intimes que, si la séance n'avait pas très bien marché d'abord, cela était dû entièrement à mon voisinage si immédiat, qui le gênait, comme un indiscret appareil photographique pourrait troubler un poète occupé à composer un sonnet à la lune.

Cependant, au cours de toute la séance, je suis resté bien tranquille sur ma chaise, comme un enfant méchant et justement puni, auquel on n'a permis que par compassion de quitter sa cellule et d'assister au spectacle, et qui s'efforce de garder tout le temps une attitude édifiante.

A la recherche de la main droite de Miller.

En août 1906, après la séance dont j'ai parlé un peu plus haut, j'écrivis à M. G. Delanne, directeur de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, une lettre qui a été publiée, le même mois, dans les *Annales*, et dont voici le passage principal :

... Mais je vous avoue attacher beaucoup moins d'importance à ces formalités qu'à une condition qui serait pour moi décisive : c'est que, durant la première partie de la séance, alors qu'il est assis hors du cabinet, M. Miller garde continuellement ses mains dans les vôtres. La non-acceptation de cette condition serait de nature à légitimer tout soupçon au sujet de l'authenticité des phénomènes.

Croyez, cher confrère, à mes sentiments sincères.

C. DE VESME.

Voici ce que me répondait M. Delanne :

Mon cher confrère,

Le médium Miller est venu chez moi hier soir à 10 heures pour me dire qu'il ne voulait plus donner de séances... Il ne veut plus être suspecté, m'a-t-il dit, ne faisant pas profession de la médiumnité et n'accordant des séances que par pure courtoisie.

J'ai en vain essayé de lui faire comprendre que la nécessité de la démonstration expérimentale ne touchait pas à son honneur d'homme; il n'a rien voulu entendre...

Donc le rendez-vous de ce soir est annulé, ce que je regrette profondément dans l'intérêt de nos études.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

G. DELANNE.

Ceci est pour bien établir que, dès la première séance à laquelle j'ai assisté, il y a deux ans, j'avais parfaitement compris combien il est important de bien s'assurer de la main droite du médium, quand celui-ci est assis à côté du cabinet.

Maintenant, revenons à la séance du 21 juin der-



nier. Les apparitions commencent enfin. Malgré mon attitude édifiante, je ne manquai pas de faire bonne garde, surtout aux mains du médium. Il n'y avait entre ce dernier et moi qu'un assistant, ai-je dit; c'est le révérend Bénezech, de Montauban. Alors le dialogue qui suit s'est engagé entre nous, par la demi-obscurité qu'on venait de faire, par ordre du médium.

MR. B. — Vous voyez bien les mains du médium, n'est-ce pas?

MOI. — C'est-à-dire... non, monsieur, je ne les vois pas. Je vois seulement une tache blanchâtre au milieu des genoux de M. Miller.

MR. B. — Eh bien ! ce sont les mains du médium.

MOI. — Vous distinguez donc la forme des deux mains?

MR. B. — Je ne la distingue pas, mais je comprends bien que ce sont les mains, puisque cette tache blanchâtre (comme vous l'appelez) apparaît au bout des bras du médium.

MOI. — Je vois, en effet, le bras gauche du médium, auquel votre bras droit est accoudé, et je n'ai pas de difficulté à admettre que la tache blanchâtre est constituée, au moins en partie, par la main gauche du médium. Mais je ne vois pas son bras droit, et encore moins sa main droite. Vous les voyez donc, monsieur?

MR. B., *après un instant d'observation attentive.* — En effet, je ne les vois pas.

MOI. — C'est malheureux.

Après quelques minutes, Miller demande que M. Delanne prenne la place de M. Bénezech, et vice versa.

— Vous voyez bien les mains du médium? s'empresse de me dire M. Delanne, qui connaissait, là-dessus, ma marotte, par suite des incidents de 1906, que j'ai racontés plus haut.

— Vous les voyez donc, vous?

— Certainement, me dit-il, en me montrant la fameuse tache blanchâtre.

— Pas moi.

Le dialogue continue, à l'instar de celui qui avait eu lieu entre M. Bénezech et moi, jusqu'au moment où M. Delanne reconnaît, à son tour, qu'en réalité, si on veut être bien pointilleux, on ne peut pas dire qu'on voit la main droite de M. Miller.

— Mais quand même le médium disposerait de sa main droite, conclut mon confrère, il ne pourrait pas simuler avec elle les apparitions magnifiques auxquelles vous allez assister.

Je ne réponds pas. Je me souvenais que nous avions déjà polémiqué à ce sujet. (Voir *Revue scientifique et morale du Spiritisme* d'octobre 1906, et *Annales* de novembre 1906, p. 701.) Naturellement chacun avait gardé son avis.

La séance s'achève. Les maîtres de céans, M. Bénezech, M. Delanne, etc., me demandent mes impressions. Tout en tâchant de montrer les meilleures dispositions envers le médium, je leur avoue ma déconvenue de ce que la main droite du médium n'ait pas été visible pendant que celui-ci était assis hors du cabinet. On reconnaît unanimement que c'est déplorable; qu'il faut faire comprendre à Miller qu'il doit absolument se faire contrôler les mains par son voisin, s'il veut désarmer la critique.

Quelques jours se passent. Je suis invité à assister à différentes séances de Miller chez Mme Nœggerath, fille de la regrettée « Bonne-Maman » des spirites de Paris. J'expose l'histoire des mains de Miller à cette dame, qui entre parfaitement dans mon ordre d'idées, et promet d'en parler au médium. Elle lui en parle, en effet, lui demandant *de vouloir bien garder ses mains dans celles de son voisin*, durant la première partie de la séance. M. Miller lui répond que cela ne peut pas se faire. Pourquoi? Parce qu'il ne faut pas que ses fluides se mêlent à ceux d'une autre personne.

C'est malheureux ! mais impossible de répondre à cette objection. Mes soupçons augmentent, et je ne le cache point à Mme Nœggerath; je la prie, toutefois, de demander, au moins, au médium *de garder ses deux mains sur chacun de ses genoux, au lieu de les tenir croisées entre ses jambes*, comme il a l'innocente habitude de le faire. Mme Nœggerath, qui est l'obligeance même, veut bien faire cette nouvelle recommandation.

— Impossible, répond le médium sans broncher; il faut que je garde les mains croisées, comme en faisant la *chaîne*, pour établir le courant fluidique.

C'était trop fort ! Depuis ce moment, je savais à quoi m'en tenir, d'autant plus que je venais d'assister à plusieurs séances de Miller, au cours desquelles j'avais eu loisir de faire maintes observations piquantes. Mais j'étais décidé à ne pas donner de répit au médium sur ce point et de le pousser à ses derniers retranchements. Je prie donc Mme Nœggerath de faire une dernière proposition au médium. Puisqu'il est parfaitement conscient au cours de la première partie de la séance, ne pourrait-il pas soulever les mains jointes au moment où les apparitions se présentent? On lui demanderait de faire cela durant une séance seulement. Mme Nœggerath, déjà bien décontenancée par la tournure que prenaient les choses, promet néanmoins de me satisfaire. Elle montrait ainsi beaucoup de courage, beaucoup de désintéressement, beaucoup d'attachement à la vérité, car elle n'était pas sans se rendre compte que M. Miller ne lui en saurait pas gré, qu'il montrerait même une profonde indi-



gnation, parce qu'il trouve bon de se soustraire au contrôle trop gênant en affectant une susceptibilité sans pareille; elle pouvait même prévoir que, dans cette extravagante course pour conquérir le médium et se l'arracher les unes aux autres, quelques bonnes dames spirites n'auraient pas manqué de se prévaloir des démarches dont Mme Nœggerath avait bien voulu se charger pour l'accuser de défiance et d'hétérodoxie, et la mettre en mauvaise posture auprès du médium. Et cela, bien que Mme Nœggerath soit restée jusqu'au bout et demeure encore convaincue des facultés supernormales de Miller.

Le lendemain, je vis encore Mme Nœggerath. Celle-ci me déclara que Miller allait réellement donner encore chez elle une dernière séance avant qu'elle partît pour Munich, où elle habite. En attendant, elle avait imaginé un autre moyen de contrôler la main droite du médium; c'était *de mettre à celui-ci deux manches blanches qui auraient été visibles dans la demi-obscurité*, et qu'il aurait pu quitter avant d'entrer dans le cabinet. J'acceptai la proposition, mais j'ajoutai :

— Vous verrez que M. Miller n'acceptera certainement pas cette épreuve.

— Mais quel prétexte voulez-vous qu'il trouve pour se soustraire à ce contrôle?

— Cela, par exemple, je ne le sais pas; il en trouvera bien un, ou il n'en trouvera aucun, mais **il ne fera pas ce qu'on lui demande, parce qu'il ne peut pas le faire.**

Le soir de la séance, j'étais à ma place parmi les assistants. Miller n'arriva qu'avec quelque retard. Un instant après, je vois Mlle Nœggerath pénétrer dans la pièce d'un air déconfit, les fameuses manches blanches entre les mains, et rejoindre silencieusement sa place. Evidemment, Miller n'avait pas voulu des manches blanches. Sous quel prétexte? J'allais sans doute l'apprendre, après la séance, quand j'aurai pu parler à Mme et Mlle Nœggerath.

Mais il ne m'a pas fallu attendre si longtemps. Le médium entre dans la salle et pénètre immédiatement dans le cabinet médiumnique, en supprimant ainsi la première partie de la séance, celle pendant laquelle il reste assis hors du cabinet. Donc, les manches blanches n'avaient plus aucune raison d'être.

Malgré une certaine répugnance, je ne pus retenir un franc éclat de rire. La séance commença et fut fertile en incidents comiques, dont nous dirons quelques mots un peu plus loin.

Le lendemain, comme je parlais à une dame qui se montrait, après tout, assez disposée à croire à l'authenticité des phénomènes millériens, je lui dis : « Tâchez donc d'obtenir de M. Miller le contrôle des manches blanches dont je vous ai parlé. » La dame en question me répondit qu'elle le lui demanderait, mais je n'ai pas besoin de vous dire que cette épreuve n'a pas été faite depuis comme elle n'avait pas été faite avant.

Maintenant, pour bien comprendre l'importance de toute cette affaire, il faut que je dise que je crois très facile de reproduire par la fraude tous les phénomènes que l'on obtient avec Miller quand celui-ci est entré dans le cabinet. Par contre, il y a une chose que je crois impossible au prestidigitateur le plus habile qui opère dans un endroit qu'il n'a pas pu précédemment truquer : c'est de reproduire les apparitions qui ont lieu pendant que Miller est aussi hors du cabinet, si on contrôle la main droite du médium, lequel (remarquez-le bien) ne se place jamais à la droite du cabinet, sans doute parce que sa main gauche est moins exercée pour effectuer un truc.

J'ai toutefois constaté dans toutes les séances auxquelles j'ai assisté qu'au cours de la première partie de la séance, alors que le médium est encore assis à côté du cabinet, sa main droite n'est jamais visible un instant, pendant que les apparitions sont présentes, ni pendant la plupart du temps entre une apparition et l'autre. En outre :

1° Jamais les apparitions ne s'éloignent du cabinet;

2° Jamais on ne voit plus d'une apparition à la fois;

3° Les apparitions ont toujours l'aspect d'un mannequin sans bras, constitué par un voile blanc qui tombe jusqu'à terre et qui couvre même le visage;

4° Jamais les apparitions n'agitent les bras, ne vous saisissent la main, ne font un acte quelconque qu'un mannequin ne pourrait faire.

En somme, ces apparitions ont tous les attributs du mannequin, n'ont pas un seul attribut qui puisse les distinguer d'un mannequin tenu par le médium.

On sait qu'il en est bien autrement une fois que le médium est entré dans le cabinet. Immédiatement, les apparitions s'éloignent du cabinet; on en voit plusieurs à la fois; une (une seule) parmi celles qui sont visibles a toujours l'aspect d'un être vivant, qui agite les bras, vous serre la main, etc. Tout cela — expliquent les admirateurs de Miller — parce que la force psychique est plus grande quand le médium est dans le cabinet. Fort bien; on comprend parfaitement qu'il en soit ainsi. Mais on ne comprend pas que la différence qui existe entre les phénomènes se produisant lorsque le médium est hors du cabinet (et que, partant, il ne peut se servir, en fraudant, que d'un mannequin), et les phénomènes qui se produisent lorsque le médium a

pénétré dans le cabinet (et que, par conséquent, il peut personnifier lui-même les fantômes), soit *exactement* la même différence qui existe entre les attributs d'un mannequin et ceux d'un corps humain. Rien à dire, en somme, si, quand Miller est hors du cabinet, les fantômes, tout en étant plus flous, plus imparfaits, s'éloignaient parfois du cabinet, montraient un visage bien constitué, agitaient les bras, vous serraient la main, — s'ils faisaient, enfin, quelque chose qu'un mannequin ne peut pas faire. Non; ils ne font exactement *rien, rien* que ce que peut faire un mannequin, pour récupérer ensuite, tout à coup, tous les attributs d'un corps humain, quand le médium a pénétré dans le cabinet !

Nous publions ici deux gravures représentant Miller quand les fantômes paraissent.

La première, tirée du *Monde Illustré,* est remarquable à cause de la grande ressemblance que présente le portrait de M. Miller. C'est dans ces ressemblances frappantes qu'excelle le distingué artiste qu'est M. Louis Malteste, dont nous sommes heureux d'annoncer la prochaine publication d'un livre, naturellement accompagné de nombreuses et belles gravures, sur les phénomènes spirites. A part le mérite artistique, cette gravure est absolument fantaisiste. Elle ne donne aucunement une idée exacte de la position qu'occupe le médium à côté des rideaux du cabinet ; la main droite est dans la position dans laquelle *on la suppose être,* non pas dans la position *où on peut la voir,* car on ne la voit pas du tout. Enfin, les esprits ont bien garde d'avoir un aspect si humain et tant de désinvolture, tant que le médium n'est pas entré dans le cabinet.

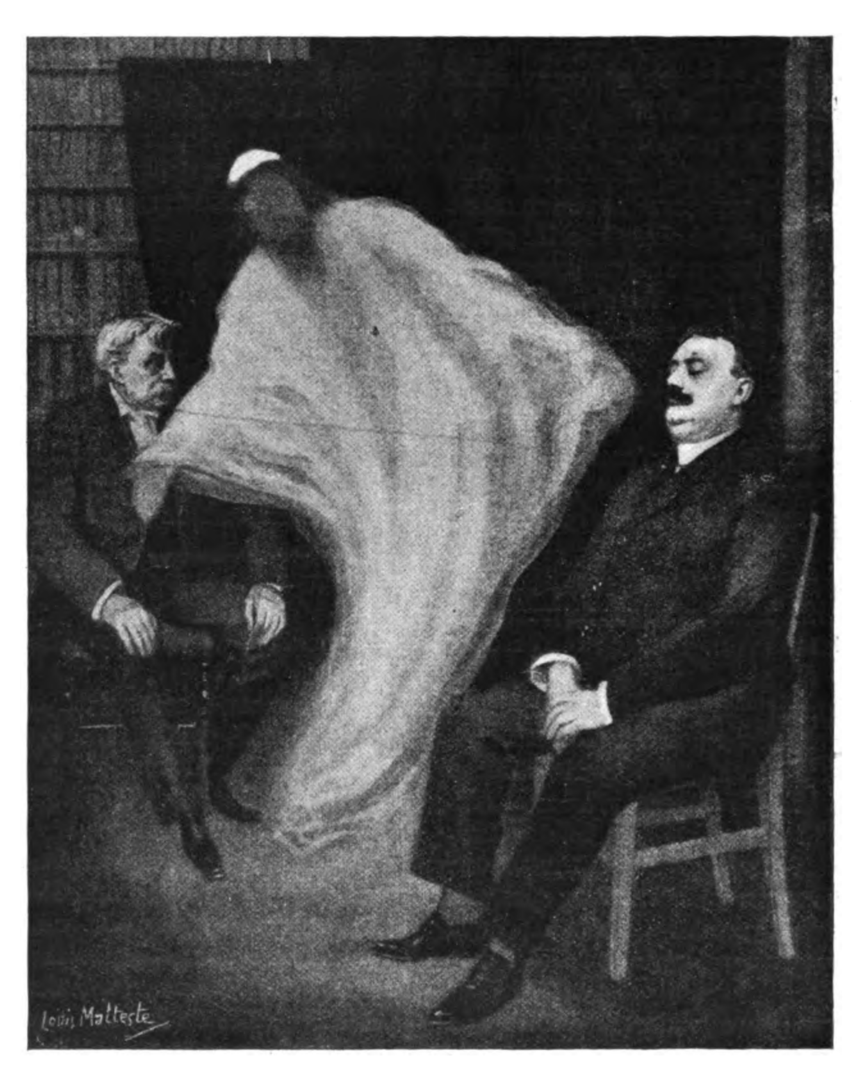


Fig. 1.

La seconde gravure est infiniment curieuse. Elle représente une photographie soi-disant spirite qui a été envoyée de l'Amérique à M. le colonel de

Rochas, lequel l'a publiée dans un des derniers numéros de la belle revue italienne *Luce e Ombra*, sans toutefois en affirmer l'authenticité. Nous ne nous arrêterons pas aux différentes figures d'esprits que l'on voit papillonner dans l'air; on peut s'arrêter un instant à les regarder pour rire, et c'est tout : rarement on a vu une photographie tripotée d'une manière aussi plaisante et aussi enfantine. Arrêtons-nous aux trois figures principales du milieu, les seules qui n'ont pas été évidemment ajoutées après coup par un procédé que tous les photographes connaissent. L'esprit du milieu rend assez bien les meilleurs fantômes que l'on peut voir *en même temps que le médium*. Il semble toutefois qu'on ait légèrement retouché la partie supérieure pour lui faire une tête au-dessous du voile. La dame qui se tient d'un côté du fantôme est un médium non professionnel qui croyait peut-être de bonne foi contribuer par ses fluides à la formation du fantôme. Cherchez ses deux mains; elles sont visibles toutes les deux. Cherchez celles de M. Miller; vous ne verrez que la gauche; la droite soutient le mannequin; on aperçoit même vaguement la partie supérieure du bras, près de l'épaule, qui se tient dans une position presque horizontale. Cette photographie, en somme, donne une idée assez exacte de ce qui se passe les rares fois où le médium sort du cabinet en même temps que le fantôme. Elle donne aussi une idée de l'attitude de Miller quand il est assis hors du cabinet, seulement il se trouve alors sur une chaise, à l'une des extrémités latérales du cabinet.

Un dernier trait. M. Miller demande qu'on ouvre plusieurs fentes dans les rideaux. Vous pensez que c'est peut-être pour y introduire le bras. Pas du tout : c'est pour permettre aux fluides des assistants de pénétrer plus facilement dans le cabinet !...

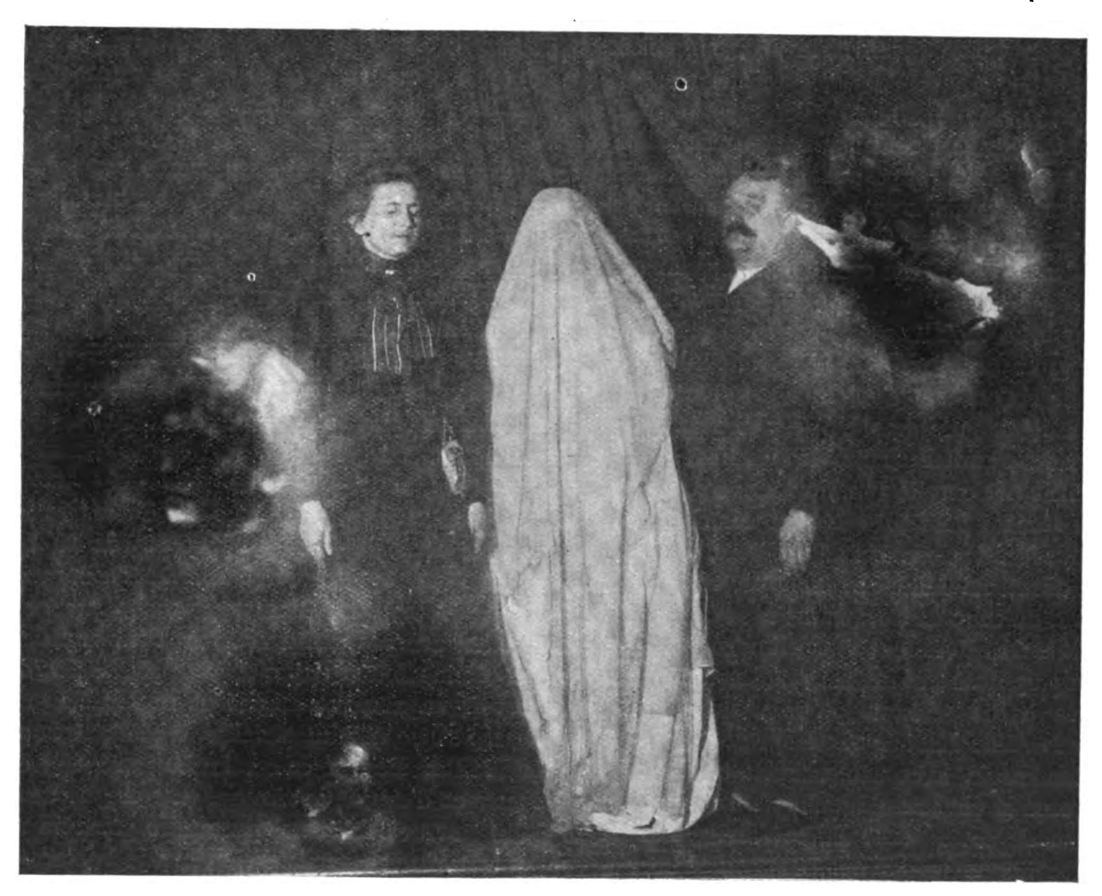


Fig. 2.

Le « tulle-illusion ».

Rien de plus facile que de comprendre et imiter l'apparition de la boule blanche qui apparaît en l'air une fois que Miller est entré dans le cabinet, descend petit à petit jusqu'au sol et puis augmente lentement de taille jusqu'à « devenir un fantôme ». Miller, monté sur une chaise, n'a qu'à agiter en l'air l'étoffe blanche qui deviendra tantôt le vêtement d'un fantôme; pour cela il peut aussi bien se servir d'un petit bâton se *télescopant*, comme disent

les Anglais. Une fois l'étoffe par terre, il la soulève jusqu'à la hauteur de sa tête, et se faufile dedans.

Je me suis trouvé à plusieurs reprises assis si près du cabinet, que j'ai pu voir la fameuse boule, sous une assez bonne lumière, à la distance de 20 centimètres au plus. Je voyais parfaitement que c'était de l'étoffe blanche. Rien de vaporeux dans cette boule quand on l'examinait de près; elle ne variait pas de forme; ses sinuosités, ses plis, ses ombres, ses irrégularités restaient absolument les mêmes. Parfois, on voyait deux boules à la fois (Miller a deux bras).

Ce que je viens de dire est tellement vrai, qu'il n'a été contesté sérieusement par personne; bien au contraire, dans la plupart des comptes rendus que les spirites ont publiés sur les séances de Miller, il est dit et répété très franchement que ces boules ressemblaient à une petite masse de mousseline ou de tulle.

Une revue occultiste anglaise a ouvert, l'année dernière, un concours parmi ses lecteurs sur cette question : *Comment s'habillent les fantômes?* Les avis ont été très partagés. Un épisode excessivement curieux des récentes séances de Miller est venu heureusement trancher la question. Dans une des premières séances chez Mme Nœggerath, M. Léopold Dauvil, rédacteur en chef de la *Revue Spirite*, président du cercle Allan-Kardec, s'est cru permis de couper d'un coup de ciseaux un bout de l'étoffe qui drapait un fantôme qui s'était imprudemment un peu trop approché de lui, sans méfiance. Il a fourré dans sa poche ce bout d'étoffe, que les dames du cercle Allan Kardec ont inspecté le soir même et le lendemain, avec une curiosité trop naturelle. Elles reconnurent sans difficulté qu'il s'agissait d'un morceau de cette étoffe de soie très, très légère dont les dames se servent particulièrement pour orner leurs chapeaux; on peut en réduire une grande surface dans un très petit volume — et justement à cause de sa presque impalpabilité et impondérabilité, il a reçu le nom de *tulle-illusion*. C'est peut-être à cause de ce nom vraiment fatal qu'il m'a paru tout naturel d'appeler des « fantômes-illusion » les apparitions produites par Miller, et que je ne sais résister à la tentation d'appeler le médium lui-même un « illusionniste ».

Les fantômes pourraient s'habiller de quelque étoffe démodée ou d'un tissage spécial à eux; non : ils tiennent à être dans le mouvement; ils suivent la mode, tout en s'en moquant tout bas.

Mais ce qu'il y a de plus curieux est bien ceci. On sait que les vêtements des fantômes se dématérialisent en même temps que leur corps lui-même. Tous les admirateurs de Miller, sans exception, sont d'accord sur ce point. Il y a pourtant un bout d'étoffe qui a échappé à cette règle générale, et par un curieux hasard, c'était le seul sur lequel le grand médium Miller ne pouvait plus mettre la main. Le bout d'étoffe coupé par M. Léopold Dauvil ne s'est point dématérialisé comme tout le reste; on me dit toutefois qu'il a été brûlé. En effet, les fantômes, ayant eu vent de cette histoire, ne se sont pas bornés à gourmander M. Léopold Dauvil; ils l'ont adjuré de brûler de suite cette pièce à conviction, sans quoi les plus grands malheurs n'auraient pas manqué de frapper ses détenteurs!... Pourtant, s'il y avait un morceau d'étoffe qu'il importait absolument de dématérialiser, c'était bien celui-là; ç'aurait été l'une des plus belles preuves de sa provenance supernormale. On ne peut donc pas assimiler ce cas à certains autres, dans lesquels un « fantôme » a laissé un morceau d'étoffe ou un autre objet matérialisé aux expérimentateurs, en souvenir du phénomène. En effet, dans ce dernier cas, on s'explique que la matérialisation doit durer; dans le cas de Miller, on ne comprend pas pourquoi les « esprits » ne seraient pas à même de dématérialiser ce bout d'étoffe, puisqu'ils le désirent, et puisqu'ils sont censés dématérialiser le reste.

Une dame sympathique et d'une intelligence élevée a failli renchérir sur le cas de M. Léopold Dauvil, dont je viens de parler; il n'a dépendu que d'elle d'emporter, comme souvenir des séances de Miller, non pas uniquement un bout de tulle, mais le vêtement tout entier d'un fantôme. Elle désirait revoir un membre décédé de sa famille qui était censé s'être déjà matérialisé dans d'autres séances de Miller. Devant ce sentiment sacré, fait de tristesse et d'espoir, le rire qui doit cingler au visage l'imposteur s'émousse, pour faire place au respect que méritent toutes les convictions sincères. Donc, dans une des dernières séances de Miller, le fantôme tant attendu et désiré se présente, se nomme et appelle sa parente, qui accourt pour l'embrasser. Elle l'embrasse en effet, et l'étreint; le fantôme s'évapore — au dire de la dame; se dégage, à ce que je suppose, sachant parfaitement, par expérience personnelle, combien il est difficile de se rendre compte si une de ces mains supposées fluidiques, que l'on saisit parfois au cours d'une séance médiumnique s'est dissoute, ou simplement dégagée de la nôtre. Mais si le corps du fantôme s'est soustrait à l'étreinte de la dame, ce n'est qu'en sacrifiant son vêtement, qu'il laisse entre les mains qui l'empoignaient. Mme X... s'est donc trouvée en possession de cette étoffe, qui, cette fois encore, n'avait pu se dématérialiser comme le corps du fantôme. Elle s'est sans doute dématérialisée ensuite, quand la dame l'eut lâchée!



La plupart des personnes qui ont eu l'avantage d'assister à quelques séances de M. Miller, ont vu, à un certain moment, se dérouler devant leurs yeux la scène suivante :

Après un intervalle exceptionnellement long, que l'on peut croire causé par des préparatifs plus compliqués que ne les nécessitent les autres « numéros » du spectacle, le rideau du cabinet médiumnique est enfin ouvert par un fantôme, très bien constitué, drapé de blanc, portant au front une espèce de bandelette lumineuse, presque en forme de diadème. A côté de cette forme, si vivante qu'on pourrait croire que le médium lui-même s'y trouve incarné, se voient deux autres formes — parfois trois, quatre — habillées de même, avec la même bandelette lumineuse sur la tête. Mais, à la différence des premières, ces dernières formes n'agitent point les bras, ne parlent pas, ne font d'autre mouvement qu'un balancement vague de pantin suspendu par un fil. Aussi ne quittent-elles point le cabinet — vous comprenez pourquoi.

Mais une chose est à remarquer en ce moment. Pour qu'on puisse apercevoir les trois, les quatre formes, il faut que les rideaux soient complètement écartés ou soulevés. On voit donc *tout l'intérieur du cabinet, qui est entièrement occupé par ces fantômes*. Mais on y cherche en vain le médium; on y cherche même en vain où il pourrait se tenir, puisqu'il n'y a plus de place pour lui. J'ai fait remarquer cela à différents spirites, partisans de M. Miller, qui ont dû en convenir. Après un instant d'ahurissement, d'ailleurs très justifié, ils s'avisèrent d'avancer une hypothèse :

— Sans doute, dirent-ils, le médium s'est dématérialisé !

Je leur fis remarquer combien il était étrange qu'il choisisse justement ce moment-là pour effectuer ce phénomène si intéressant, plutôt que de se dématérialiser quand il est assis hors du cabinet, par exemple. Combien il eût été intéressant, en effet, de voir le médium assis dans le cabinet pendant qu'un fantôme parle et écarte les rideaux !

— Peut-être, ajoutaient alors les défenseurs de Miller, il s'agit d'un cas de « personnification; » le médium personnifie un des fantômes.

Quant à cela, je n'ai rien à dire; je suis même absolument de cet avis.

La « séance de contrôle ».

— Mais enfin, m'entends-je toujours répéter, et la fameuse séance de contrôle?

Eh bien, parlons-en. Et d'abord, est-ce qu'il y a des séances de contrôle et d'autres séances dans lesquelles il n'y a pas de contrôle? Non. Il y a des séances où le contrôle a été poussé un peu plus loin et d'autres où il s'est limité à bien peu de chose — voilà tout.

Quand on parle de contrôle, pour les séances de Miller, on entend généralement une seule chose : que le médium soit déshabillé entièrement au début de la séance, rhabillé d'un simple vêtement fourni par les expérimentateurs; puis déshabillé de nouveau à la fin de la séance. Il y a bien aussi l'inspection du cabinet, avant et après les phénomènes, mais c'est là une précaution que l'on prend dans toutes, ou presque toutes les séances, et non pas uniquement dans une séance spéciale « de contrôle ».

Eh bien, j'avoue ne pas attacher à cette inspection du corps et des habits du médium une importance exagérée.

Supposons d'abord que l'inspection du médium et du cabinet ait été faite d'une manière absolument irréprochable. Un critique auquel je raconterais les merveilles de la fameuse séance de contrôle, les précautions scientifiques minutieuses qu'on avait prises, pourrait me demander :

— Voyons, est-il impossible que le médium ait eu un compère dans la salle, parmi les assistants?

Si le contrôle se faisait dans toutes les séances de Miller, je pourrais répondre hardiment que non; que la chose n'est point vraisemblable, le médium ne pouvant pas trouver un compère dans toutes les maisons où il donne des séances et dans toutes les assistances composées de personnes différentes. Mais il ne s'agit que d'une seule et unique séance, qui s'est passée dans une maison absolument honorable, absolument au-dessus de tout soupçon, mais à laquelle assistait une *quarantaine* de personnes au moins, que, je dois le dire, je ne connaissais qu'en très petite partie. La maîtresse de maison elle-même voyait la plupart d'entre elles pour la deuxième ou la troisième fois. Dans ces conditions, je pourrai bien ne pas croire, moi-même, à la possibilité d'un compérage, mais je devrai avouer qu'il s'agit là d'une conviction personnelle, plus instinctive que raisonnée, et rien de plus. Je devrai avouer que je serais bien mal venu de vouloir imposer ma conviction, purement instinctive, au public en général et à mon interlocuteur en particulier.

Celui-ci me dira alors, fort de mon aveu :

— Voyez-vous donc l'impossibilité qu'une personne placée au premier ou au second rang des chaises, profitant de l'obscurité, tire de sa poche une boule de tulle entourée d'étoffe noire, la laisse tomber et, par un coup de pied, l'envoie rouler deux mètres plus loin, aux pieds des rideaux, où le médium n'aura qu'à la recueillir? Etes-vous plutôt disposé à accepter toutes les choses extraordinaires

qu'on voit dans les séances de Miller, malgré les raisons de défiance qui viennent de son refus de laisser contrôler ses mains, de l'étoffe qu'on a coupé à l'un des fantômes et qui ne s'est pas dématérialisée, etc., plutôt que d'admettre que dans une séance de Miller — une seule — il s'est trouvé un compère — un seul — parmi ces quarante personnes que la maîtresse de la maison même ne connaissait en partie que de nom? Si vous répondez affirmativement à ma question, permettez-moi au moins de vous dire que vous jugez les choses avec des critères bien étranges, mais que vous devrez trouver bon que l'opinion publique ne vous suive pas sur ce chemin.

— Que l'opinion publique pense ce qu'elle veut, pourrai-je dire. Personnellement, je ne trouve pas vraisemblable l'intervention d'un compère, dans un milieu pareil.

— Soit. Votre opinion est respectable; rien à dire si vous ne prétendez pas qu'elle puisse suffire au grand public comme elle vous suffit, à vous. Je vous dirai même que, personnellement, je suis porté à être un peu de votre avis. Je crois que les phénomènes qui se sont produits au cours de la « séance de contrôle » étaient dus à la fraude, oui; mais peut-être il n'y avait pas de compère.

— Où le médium a-t-il donc pris l'étoffe pour simuler les vêtements des esprits?

— Ça, par exemple, je ne le sais pas au juste.

— Mais alors!...

— Eh bien, alors, cela n'empêche pas qu'il peut y avoir eu une supercherie. Vous assistez à un spectacle de prestidigitation, vous ne comprenez pas comment le prestidigitateur s'y prend pour opérer ses tours, mais vous n'en concluez aucunement que ce sont les esprits qui font tout cela; vous dites : « Il y a un truc que je n'ai pas pu saisir » et voilà tout.

— Mais avec un prestidigitateur, c'est différent. D'abord il opère dans un local qu'il a préparé à cet effet, avec des objets truqués, etc...

— Non, pas toujours. Il viendra chez vous si vous désirez l'avoir pour une soirée que vous voudrez offrir à vos amis; il vous demandera un jeu de cartes ou un chapeau haut de forme, une montre, etc. pour faire ses tours d'adresse.

— Mais avec un prestidigitateur il n'y a pas de contrôle.

— Pardon, il fera examiner par tout le monde, par exemple, ce chapeau haut de forme qu'on vient de lui tendre; vous le contrôlez parfaitement, vous constatez qu'il n'y a aucun double fond, qu'il est bien vide: un instant après le disciple de Robert Houdin en tirera force fleurs, lapins, pigeons, etc. devant vos yeux ébahis. Là est justement le fond de la question. *Il y a contrôle et contrôle*. Il y a :

1° Le contrôle qui sert à faire découvrir le truc, s'il existe;

2° Le contrôle qui, au contraire, est destiné à vous mystifier.

L'art du prestidigitateur et de Mr. C.-V. Miller est de vous imposer cette seconde espèce de contrôle à l'exclusion de la première. L'art du bon expérimentateur consiste à ne pas s'y laisser prendre; à dire au prestidigitateur : « Que voulez-vous que m'importe de contrôler votre chapeau? Je sais bien que, si vous me le faites visiter, c'est qu'il n'y a rien encore. Mais laissez-le-moi contrôler un peu plus tard, quand j'estimerai que le bon moment est venu, et nous verrons s'il sera encore vide.»

Le bon expérimentateur dira à M. Miller : « Que voulez-vous que je me rende ridicule en visitant chaque centimètre cube du cabinet médiumnique et de vos habits, chaque centimètre carré de votre peau, alors que je sais parfaitement que l'un quelconque des assistants, aussitôt que l'obscurité sera faite, pourra le plus facilement du monde vous passer tout le « tulle-illusion » qu'il y a aux Galeries Lafayette, tous les parfums de l'Arabie, toutes les préparations chimiques lumineuses que nécessite le manteau royal de la « Reine de l'Atlantide »?

— Mais à quel contrôle attribuez-vous donc une valeur? Que vous faut-il pour reconnaître qu'un phénomène est réellement médiumnique, supernormal?

— Voici : il me faut un contrôle que le premier compère venu ne suffise pas à déjouer; un contrôle qui exclue absolument la possibilité d'un truc, même la possibilité d'un truc dont l'explication m'échappe, comme ceux auxquels ont recours souvent les prestidigitateurs. Vous voyez ce qui est arrivé pour les séances de Miller; l'un des expérimentateurs a jugé blanc, l'autre a jugé noir, un troisième voit les choses entre chien et loup, sans trop pouvoir se décider, pourquoi cela? Parce que Miller n'offre aucun contrôle suffisant et, par conséquent, aucune preuve absolue. Mais supposez que le médium n'ait pas refusé de se laisser contrôler les mains au moment où il était assis hors du cabinet et que les fantômes en sortaient et y rentraient; supposez que ces fantômes aient fait les choses qu'ils font une fois que le médium est à l'intérieur du cabinet; supposez que dans la seconde partie de la séance et alors que certains fantômes qui ne peuvent absolument pas passer pour des mannequins se trouvent hors du cabinet, les « esprits » permettent à deux expérimentateurs de pénétrer dans le cabinet et de s'assurer d'une manière absolue de la présence du médium en transe ou dans son état normal, — alors, nous serons tout disposés à reconnaître la réalité de la matérialisation d'un fantôme. Encore



faudra-t-il que l'expérience se fasse dans un endroit sûr, où aucun intrus ne puisse pénétrer; en la présence de quelques personnes seulement, qui se connaissent bien, qui contrôlent mutuellement leurs présences au moment où le phénomène se produit. Je sais bien que tout cela n'est pas facile à obtenir; mais M. Miller a-t-il fait quelque chose pour se soumettre à une série d'expériences sérieuses, systématiques et scientifiques? Il a travaillé comme il a pu pour s'en défendre, préférant opérer dans des milieux qui manquaient absolument, *dans leur ensemble*, de la capacité nécessaire pour organiser des contrôles efficaces, de l'autorité indispensable pour faire accepter par le grand public des phénomènes aussi déroutants.



Fig. 3.

Relativement à la possibilité qu'un médium parvienne à soustraire aux recherches des expérimentateurs l'étoffe nécessaire pour simuler les draperies des fantômes, il ne sera pas inutile que je reproduise ici une notice relative au démasquement du médium Chambers, déjà dénoncé auparavant par la *Society for Psychical Research;* l'information a déjà été publiée dans notre numéro de juin 1907 (page 468).

Le groupe des expérimentateurs, composé presque exclusivement de spirites (il y avait cependant un rédacteur du *Mercury* de Leeds), insista pour obtenir de Chambers qu'il laissât photographier le fantôme à la lumière du magnésium. Le médium consentit. La photographie fut prise (1). Elle montre le médium devant le rideau du cabinet; impossible de douter de son identité, tant la ressemblance est parfaite. Il a les jambes nues; le restant du corps, hormis la tête, est couvert de quelques draps blancs. Sur la tête, il y a un plastron de laine. Tout ceci paraît avec la plus grande netteté; on voit que la photographie au magnésium décèle les moindres détails de l'accoutrement d'un fantôme, ou du médium qui le personnifie.

Maintenant, comment se fait-il que le médium ait consenti à se laisser photographier, s'il trichait? Il faut croire qu'il s'était flatté que la photographie ne rendrait pas nettement le soi-disant fantôme — ce qui est toutefois assez surprenant, car on pouvait s'attendre d'un professionnel de la fraude à une plus grande prudence.

Il faut dire que *le médium avait été fouillé au début de la séance; on n'avait pas trouvé sur lui l'étoffe blanche qu'on aperçoit dans la photographie et qu'il est probablement parvenu à dissimuler dans ses habits.*

Miller, lui, a été plus prudent que Chambers; sous différents prétextes il ne s'est pas laissé photographier. Mais depuis qu'il est rentré en Amérique, il envoie à ses admirateurs français les plus fantastiques photographies spirites qu'on puisse voir; depuis qu'ils sont loin de nous, les esprits de Miller ne craignent plus les éclairs du magnésium.

Maintenant, toujours au sujet de la fameuse « séance de contrôle », il me faut ajouter quelques remarques.

Je dois avouer que la visite, non pas du cabinet médiumnique, mais de certains endroits qui l'entouraient et le surmontaient n'a pas été faite d'une manière suffisante. Le médium n'en peut mie; comme membre de la Commission de contrôle je suis prêt à endosser ma part de la responsabilité de cette erreur, mais il me faut néanmoins noter ceci. Pour les raisons que j'ai énumérées plus haut, je n'attachais pas une importance énorme à cette opération. Je savais qu'une fois entré dans le cabinet, le médium pouvait, à l'aide d'un compère, ou autrement, mettre la main sur de l'étoffe blanche, qu'on aurait introduit subrepticement dans la salle. Mais je disais à moi-même et aux autres :

« N'importe! S'il a dissimulé quelque chose sur son corps ou si quelqu'un le lui jette, comment pourra-t-il en profiter tant qu'il sera assis hors du cabinet, à côté de plusieurs personnes qui ne manqueront pas d'épier ses moindres mouvements? »

Vous pouvez comprendre quel a été mon désappointement lorsque, quelques instants après, aussitôt l'obscurité faite et les prières dites, je vis Miller pénétrer dans le cabinet, supprimant exceptionnellement la première partie de la séance!... Il n'a fait cela que deux fois au cours de ses séances à Paris, et toujours quand il importait absolument de ne pas le faire!

Autre épisode caractéristique de cette « séance de contrôle ». Le fantôme qui dit s'appeler « Angèle Marchand » s'avance vers moi et me dit :

— Vous me voyez, monsieur de Vesme?

— Oui, cher esprit, mais je ne discerne pas votre figure.

Ce fantôme a un aspect de grande vérité; on dirait réellement une jeune fille; elle parle d'une voix câline. Mais j'ai une préoccupation : je désire constater comment, si c'est le médium, celui-ci a pu cacher sa grosse moustache. Le fantôme s'approche encore un peu.

— Vous me voyez? — réplique-t-il.

— Pas encore très bien; rapprochez-vous encore un peu, s'il vous plaît.

— Bon; seulement faites la chaîne, pour me donner de la force.

On forme la chaîne; précaution inutile, puisque je ne porte jamais la main sur les apparitions sans leur autorisation.

— Et maintenant, vous me voyez, monsieur de Vesme?

— Oui, cette fois, je vous ai vu.

M. Pablo. — Monsieur de Vesme, vous avez vu la figure?

Moi. — J'ai très bien vu le nez et la partie supérieure de la figure, qui ne me paraissent pas être ceux du médium, mais le bas du visage était caché par un voile comme celui des femmes mauresques.

Je n'ai pas voulu en dire davantage. Mais, aussitôt la séance terminée, j'exprimai à Mme Nœggerath et à qui voulait m'entendre mon désappointement d'avoir vu un voile blanc placé, non pas exactement à la manière des femmes mauresques, de façon à couvrir le nez (qu'au contraire j'ai dit avoir vu), mais *sous le nez*, de façon à cacher la seule chose qu'il m'importait voir : la lèvre supérieure. Fatalité!...

Cela n'empêche pas que M. Delanne (à ce qu'il résulte du procès-verbal officiel) aurait déclaré, alors, devant le fantôme d'Angèle Marchand :

— J'ai publié son portrait et j'affirme que je l'ai bien reconnue.

Et il n'avait même pas vu le voile! Voyez le bel exemple d'illusion produite par l'imagination. J'ai vu aussi le portrait d'Angèle Marchand, mais je ne l'ai pas reconnue, comme vous pensez bien.

Une petite circonstance qu'il ne faut pas oublier, pour ce qui se rapporte à cette séance de contrôle,

(1) Nous la reproduisons ici pour la première fois.

c'est que, alors que dans les autres séances se présentaient généralement deux, trois, quatre fantômes à la fois, dans celle-ci on n'en vit jamais qu'un à la fois, hormis à un certain moment où peut-être on put en entrevoir deux. Que diable! dans ces cas exceptionnels, on fait ce qu'on peut.

La séance s'est terminée d'une manière un peu brusque, à cause d'une lumière vive que l'on fit pour rallumer la petite lampe qui s'était éteinte. Le médium n'a toutefois pas été saisi à l'improviste, puisque M. Pablo avait crié à un supposé esprit qui devait se trouver hors du cabinet.

— *Rentrez vite, Lulu; prenez garde à la lumière; on rallume.*

Quand la lumière fut faite, comme nous venons de le dire, je ne vis aucun fantôme dans la pièce. Le procès-verbal dit :

« En même temps, on voit l'apparition de Lulu dans les rideaux et le médium projeté brusquement au milieu de la pièce se tenant les yeux et gémissant. »

La vérité est que seulement *deux personnes sur une quarantaine* crurent avoir vu cette supposée apparition de Lulu; je ne vois vraiment pas pourquoi l'attestation négative des autres trente-huit personnes, dont quelques-unes étaient placées du même côté que les deux personnes qui ont cru voir, ne doit pas avoir au moins autant de valeur que la déclaration affirmative des deux témoins en question. Dans ces conditions, je ne crois pas que la fin incidentelle de la séance ait été de nature à empêcher le médium de faire disparaître l'étoffe blanche qu'il pouvait détenir.

Presque toutes les séances de Miller se terminent d'ailleurs, comme on sait, par ce petit tour à la Fregoli, le médium sortant du cabinet aussitôt que le dernier fantôme (généralement Betsy) y est rentré. Il faut seulement remarquer que Miller, en sortant du cabinet, ne s'en éloigne pas; il tient le rideau d'une main et son corps reste partiellement caché par celui-ci. C'est ce que M. Maxwell aussi a constamment remarqué au cours des neuf séances auxquelles il a assisté. Je crois une fois, il y a deux ans, avoir vu Miller s'éloigner beaucoup du rideau, mais, en tout cas, il y est revenu avant d'ordonner qu'on rallume. Dans ces conditions, ce tour de « transformation », qui paraît extraordinaire, est loin de l'être. Nos lecteurs n'ont qu'à essayer par eux-mêmes à se couvrir d'un voile de tulle fin, puis entrer dans le cabinet, s'arracher le voile de dessus le corps et sortir du cabinet; c'est l'affaire de deux secondes. Il ne leur restera qu'à s'arrêter un instant dans la fente des rideaux, comme fait Miller, pour avoir le temps de faire disparaître l'étoffe à travers la ceinture du pantalon ou dans une autre cachette semblable.

Mais pour ce qui se rapporte à la fin de la séance de contrôle, il n'est pas nécessaire d'avoir recours à cette hypothèse, le médium ayant eu à sa disposition tout le temps nécessaire pour se débarrasser de l'étoffe compromettante.

Le poids des fantômes.

Ce tour n'est pas plus difficile à jouer que celui auquel Miller avait recours quand il voulait faire croire à la matérialisation d'un fantôme hors du cabinet, surtout sur une chaise vide, quand le médium était censé se trouver à l'intérieur. Dans cette obscurité presque complète, on n'aperçoit que les corps blancs — et encore! Le médium n'avait qu'à se faufiler jusqu'à la chaise vide, qui ne se trouvait jamais à plus d'un mètre des rideaux, et toujours dans le coin le plus sombre de la pièce, et alors se couvrir soudain du voile blanc. J'ai pu me rendre compte de ce procédé au cours d'une séance dans laquelle j'étais assez favorablement placé. Ce tour a été reproduit, il n'y a pas longtemps, dans un cercle de Paris, au grand ahurissement des spirites qui y assistaient.

Une circonstance caractéristique, qui prouve bien l'état d'esprit d'une grande partie de l'assistance habituelle de ces séances, est la suivante. Une fois que le « docteur Benton » s'était matérialisé ainsi sur une chaise, plusieurs expérimentateurs, et non des moindres, ayant été invités par le fantôme à s'accrocher aux pieds de la chaise et s'assurer du poids de la forme matérialisée, se montraient absolument stupéfaits, enthousiasmés de constater que la matérialisation était si complète : ils m'appelaient, s'étonnaient de mon peu d'empressement à aller constater à mon tour ce prodige, et ne s'imaginaient aucunement que, sans me déranger de ma chaise, j'étais parfaitement en état de comprendre que le fantôme avait le poids exact de Miller, additionné avec celui d'un voile de tulle-illusion dont on n'a pas encore coupé un bout!

Les voix des fantômes.

L'une des circonstances qui soulèvent une plus raisonnable méfiance envers les fantômes millériens est celle de leur voix. Dès 1906, j'avais fait remarquer que, lorsque les fantômes masculins avaient une voix masculine, — ce qui n'a rien de surprenant, vous me l'avouerez, — les fantômes féminins se tiraient d'affaire en chuchotant au lieu de parler d'une voix normale de femme. On sait que si le timbre de la voix est fort différent et faci-

lement reconnaissable pour les deux sexes, le chuchotement est, au contraire, à peu près commun aux hommes, aux femmes, aux enfants. Pourquoi ce n'étaient pas les fantômes masculins qui chuchotaient et les fantômes féminins qui parlaient d'une voix naturelle, je n'ai pas besoin de l'expliquer.

Il n'y avait qu'un fantôme féminin, qui, presque dans chaque séance, ne parlait pas, mais chantait d'un timbre qui était, ou aurait dû être naturel — c'est-à-dire sans chuchoter : c'est Betsy, la négresse. A ce sujet, je vais vous raconter une anecdote qui m'a beaucoup frappé. Au cours d'une séance, j'étais assis assez près d'une jeune personne, dont la compétence en fait de métapsychisme n'a rien à faire ici, mais qui a une oreille très musicale, capable de saisir les moindres nuances du chant et de la musique. Cette jeune personne assista aux différents phénomènes sans broncher, assez bien disposée, au fond, à en admettre l'authenticité. Mais Betsy avait à peine entonné son chant, vers la fin de la séance, que ma voisine est prise d'un fou rire.

— Non ! non ! — dit-elle.— Mais c'est un homme qui chante en fausset !

J'eus beau la sermonner, la prier de respecter la majesté de « l'au-delà », le dernier éclat de rire de ma voisine ne vint qu'après la dernière note du chant de la négresse.

Les phénomènes intellectuels.

Il me resterait à analyser le côté intellectuel des phénomènes. Cela est excessivement difficile, parce qu'il ne s'agit plus de faits matériels et, par conséquent, une plus grande contribution dans les éléments du jugement est laissée à l'appréciation personnelle.

Par exemple, j'ai entendu une personne qui ne manque certainement pas de talent, remarquablement polyglotte, déclarer que ce qui l'avait particulièrement persuadée de l'authenticité des phénomènes de Miller, voire même de leur caractère spirite, avait été l'élévation du langage de certains esprits et certaines particularités linguistiques.

Pour ce qui est de ces dernières, elle observait, par exemple, que Miller parle un allemand très banal, peut-être même légèrement incorrect, alors que certains fantômes, comme celui de Melanchton, avaient prononcé des allocutions dans un allemand élégant, ayant même un certain caractère d'ancienneté. Il me semble que cela peut être facilement expliqué par ceci : que Miller avait eu le loisir de préparer son allocution. Il m'est beaucoup plus difficile d'expliquer certaines menues différences de dialecte, d'accent, etc., que la distinguée polyglotte en question constatait dans le langage des différents fantômes parlant anglais ou allemand. Je ne connais pas assez ces deux langues, surtout l'allemand, pour pouvoir me prononcer sur la réalité de ces nuances d'accents et de vocables. Mais ce que j'ai vu, entendu et lu me permet d'être assez méfiant aussi sur ce point. Quelle importance peut-on attribuer en effet à ces appréciations fondées sur la connaissance d'une langue? Papus écrit dans l'*Initiation :*

« Le médium ne connait que quelques mots usuels de la langue allemande. »

Or, la distinguée polyglotte dont je viens de parler m'a déclaré que Miller, quand il est en Allemagne, où elle l'a connu, parle couramment l'allemand, sans difficulté, bien qu'avec cette légère incorrection éventuelle dans laquelle tombent forcément les personnes qui parlent une langue étrangère, quand même celle-ci leur serait familière.

Un peu plus loin, le même Dr Papus affirme :

« A la séance du 30 août, j'ai pu converser en espagnol avec une forme matérialisée, et Miller ignore tout à fait cette langue. » Qu'en sait-il, le distingué directeur de l'*Initiation?* A-t-il seulement songé que Miller est établi depuis longtemps négociant en Californie, dans cette Californie où, il y a quelques dizaines d'années, on ne parlait que l'espagnol, et qui appartient encore en partie au Mexique, dont les frontières sont tout près? Peut-il s'imaginer que, dans ces conditions, un marchand d'objets artistiques ne connaisse pas un mot d'espagnol?

On voit par là le peu d'importance qu'il est permis d'attribuer à cette question des langues et au côté intellectuel des phénomènes en général. Pour ma part, je n'ai pas entendu, au cours des séances auxquelles j'ai assisté, les fantômes dire quoi que ce soit qui ne puisse pas être attribué à un marchand d'antiquités de San-Francisco, médiocrement instruit, assez intelligent, ayant beaucoup voyagé.

Quelques-unes des apparitions auxquelles j'ai assisté ont eu une attitude absolument bouffonne. Je citerai le fantôme d'Allan Kardec, qui, dans la première séance que Miller a donnée au cercle spirite portant son nom, est apparu le premier et, dans un endroit pareil, n'a pas su mieux faire que dire d'une grosse voix enrouée : *Allan Kardec! bonsoir, mes amis!* Après quoi il a tiré une révérence et a disparu derrière le rideau, en laissant un certain malaise parmi ses fidèles disciples.

Mais la séance dans laquelle j'ai pu mieux

étudier le côté intellectuel des phénomènes a été sans doute l'inénarrable dernière séance que le le médium californien a donnée chez Mme Nœggerath.

Un chanoine y assistait, ainsi que M. le Dr Baraduc, la baronne D..., et différentes autres personnes dont les sentiments catholiques sont connus. Dans ces conditions, Miller qui, aux séances auxquelles assistait le Rév. pasteur Bénezech, faisait apparaître les fantômes de Melanchton, de Mme Martin Luther, etc., a été saisi d'une crise aiguë de catholicisme. L'immanquable Dr Benton, qui est censé avoir été un pasteur protestant, mort il y a une trentaine d'années, invita le chanoine à lui poser des questions. Cet ecclésiastique, dont la croyance dans les phénomènes spirites était connue et hors de question, commence à le questionner sur la grâce et la prédestination; le fantôme répond par l'affirmation qui est la pierre angulaire de la doctrine spirite, en disant que Dieu ne crée pas des êtres destinés à être damnés.

— Maintenant, demande le Révérend, voulez-vous me dire quelle est exactement la position du Christ dans l'Univers?

Benton répond qu'il est en haut de la septième sphère, chaque sphère étant subdivisée en sept autres échelons; il éclaire tout l'Univers; nous vivons tous dans sa lumière (c'est la doctrine des spirites anglo-américains). Mais il va jusqu'à dire qu'il y a d'autres esprits aussi élevés que le Christ. L'ecclésiastique demande des explications à ce sujet. Benton dit que tous les sauveurs sont des Christs : Bouddha, Confucius (oui, Confucius!!!), etc., etc.

Le chanoine voudrait savoir quelque chose de la Vierge Marie. Le pasteur protestant qu'est Benton répond qu'elle est un esprit très élevé, qu'il faut la prier, parce qu'elle écoute toujours et satisfait les prières qui lui sont adressées.

— Est-elle vierge?

— Oui.

— L'Immaculée-Conception est donc un fait?

— Oui.

Stupeur et malaise profond dans ce milieu en grande majorité spirite. M. Pablo, le fidèle disciple de Bonne-Maman, qui était chargé de diriger la séance, s'agite devant ces hérésies anti-kardécistes; il intervient :

— Mais alors, les lois naturelles...

— Il n'y a pas de lois naturelles, déclare le Dr Benton, au grand ahurissement de l'assistance.

— Oh! mais, voyons! s'exclame Pablo, indigné. Je ne puis pas permettre que l'on dise de pareilles choses ici, dans le salon qui fut celui de Bonne-Maman, sans que ma protestation s'élève contre ces paroles, en son nom et au mien. Dieu viole les lois de la nature? Cela est contraire à tout ce que nous ont appris les bons Esprits, à tout ce qu'ont toujours enseigné Allan Kardec, Bonne-Maman.

— J'étais, moi aussi, de leur avis jusqu'à il y a sept ans, répond le Révérend Benton, mais j'ai depuis étudié dans les Temples et j'ai appris la vérité.

Pablo continue à protester avec une certaine violence; l'autre insiste. Cette dispute extraordinaire entre un mort et un vivant prend des proportions épiques; on craint que les deux interlocuteurs n'en viennent aux mains. C'est fantastique! L'air est électrisé. Mme Nœggerath, fille de Bonne-Maman, M. Léon Denis, dont les enseignements ont toujours été diamétralement opposés à ceux du docteur Benton, et la plupart des autres assistants sont sur des épines; le parti catholique triomphe modestement.

Le docteur Benton, pour opérer une diversion, se met à protester contre certains sceptiques qui, malgré tant de preuves qui ont déjà été données dans les précédentes séances, veulent encore imposer des contrôles au médium. Il fait allusion à l'histoire des manches blanches et il ajoute : *C'est dégoûtant.* J'empoche le « dégoûtant » sans broncher. Je lutte en ce moment contre une invincible envie de rire, et voici pourquoi.

Le docteur Benton, au commencement de la discussion, avait commencé par rappeler qu'il regrettait de ne pas connaître le français, et que par conséquent il fallait lui traduire toutes les questions qu'on lui aurait posées. La charmante baronne D... (princesse de B.), qui était assise sur un tabouret devant moi et qui possède parfaitement la langue anglaise, servait donc d'interprète, en traduisant tout aussi bien les questions de M. le chanoine que les réponses de M. l'esprit. A un certain moment, quand la discussion était le plus envenimée, j'entends la baronne murmurer d'une voix basse, comme en parlant à elle-même :

— Oh! que c'est étrange! Le docteur Benton a compris la question du chanoine et lui a répondu sans attendre que je la traduise!...

J'avoue que ce détail m'avait échappé, ainsi que d'ailleurs à la plupart des assistants. Mais alors, mis en éveil par la remarque que je venais d'entendre, je fis bien attention et je ne tardai pas à remarquer que, dans la chaleur de la discussion, le docteur Benton, oubliant qu'il ne connaissait pas le français, répondait souvent aux questions, parfois assez longues et d'un caractère technique, que lui adressaient le chanoine et M. Pablo, sans attendre qu'on les lui traduisit. La baronne, de plus en plus étonnée, en avait pris son parti.

Tout à coup, on entend un cri suivi d'une grande

agitation dans un coin de l'assistance, là où se trouvait M. le chanoine. Le cri venait de ce dernier. On apprit ensuite qu'il avait cru voir un fantôme autre que le Dr Benton, « un vieillard courroucé », comme il l'appela lui-même, qui, en sortant du cabinet, était venu à lui et l'avait frappé. Le pauvre ecclésiastique était hors de lui, de peur.

Or il est à remarquer que, quelques minutes auparavant, un peintre de talent, qui était assis derrière moi, et qui passe pour être un peu médium « voyant », avait dit : « Je vois le fantôme de Bonne-Maman, là, de l'autre côté du cabinet. »

J'entendis ce propos, ainsi que toutes les personnes qui étaient près de moi. Après l'incident du chanoine, on ajouta que le peintre « voyant » avait vu le fantôme de Bonne-Maman s'avancer et aller frapper l'ecclésiastique. Mais il est à remarquer que je n'ai pu recueillir aucun témoignage me prouvant que le peintre ait parlé de ce déplacement du fantôme *avant* que l'incident du chanoine se produisît.

On comprend tout le parti que Miller aurait pu tirer de cet épisode, malgré qu'il ne soit pas absolument probant et que je ne l'attribue, pour ma part, qu'à une simple coïncidence. Mais Miller n'a pas été très habile. Il faut que je vous dise, puisque désormais la chose est connue de tout le monde spirite parisien, qu'au cours de sa dispute avec M. Pablo, le Dr Benton a un peu trop gesticulé, et que deux personnes de l'assistance — deux spirites convaincus et sincères — ont cru voir que le voile blanc dont était habillé l'esprit s'ouvrait en décelant la chemise de flanelle et le pantalon que le fantôme avait sans doute empruntés au médium. Le lendemain, ils jugèrent honnête de ne pas le cacher à certains autres assistants et au médium même, en le priant de vouloir bien, par une dernière séance, effacer le doute que ce malheureux incident avait suscité. Miller se fâcha tout rouge, refusa la séance chez Mme Nœggerath, et, dans une séance qu'il donna quelques jours après dans une autre maison, l'on vit Bonne-Maman prendre énergiquement la défense de ce pauvre et excellent M. Miller, devenu l'instrument par lequel « le plus élevé des Esprits qui le contrôlent » combat les doctrines kardécistes. Il faut donc croire qu'elle ne peut pas avoir porté la main sur M. le chanoine, qui partage si parfaitement les idées du Dr Benton sur l'Immaculée-Conception, etc.

Les « Cas d'identité ».

Ce que je viens de dire de l'intellectualité des fantômes qui se présentent dans les séances de Miller peut être dit aussi pour ce qui se rapporte à leur identité comme soi-disant esprits de personnes décédées. Là aussi, on a à lutter avec une étrange disposition d'esprit d'un grand nombre d'expérimentateurs.

Le lieutenant-colonel anglais Mayhew, qui est pourtant un spirite convaincu, en déposant dernièrement, au cours du procès dans lequel le médium Craddock, à tort ou à raison, a été condamné à 6 mois de prison, racontait entre autres choses :

« A un moment, une dame, en voyant une forme venir à elle, s'écria, s'adressant à son mari : « Regardez, voici votre père ! » Le mari répondit : « C'est bien lui ! » Puis, se reprenant : « Non, c'est « ma mère ! »

Cette petite anecdote est caractéristique de certaines identifications d'esprits. J'ai cité le cas de la reconnaissance d'Angèle Marchand de la part de M. Delanne. Je citerai encore un cas, qui se rapporte justement aux dernières séances de Miller.

Le directeur d'une revue spirite — personne intelligente et intéressante — étant venu me trouver, il y a quelques jours, et voulant me prouver l'authenticité des phénomènes de Miller, me raconta entre autres choses, ceci :

— Miss Lilian Whiting, l'écrivain américain bien connu, assistait à côté de moi à une séance de Miller. A un certain moment, un esprit se présenta qui dit être son amie décédée, *Kate Field*. Miller voyait pour la première fois miss Lilian Whiting; comment pouvait-il connaître qu'elle eût une amie du nom de Kate Field?

— En effet, répondis-je, je ne saurais vous le dire; c'est que je ne sais pas tout; mais je doute bien que votre phénomène soit supernormal, malgré cela.

Quelques jours après, je reçois un article du capitaine de Frémery, directeur de la revue spirite hollandaise *Het Toekomstig Leven*, qui avait assisté à cette même séance. Mon amusement est grand en y trouvant enregistré ce même épisode, suivi de cette simple remarque :

« Miss L. Whiting était tout émotionnée d'entendre soudain le nom de son amie, *dont elle avait parlé quelques instants avant !* »

Dans le procès-verbal de la « séance de contrôle » dont nous nous sommes assez longuement occupés on peut lire le passage suivant :

Tout à coup une forme se précise et commence à remuer les bras.

M. Pablo. — Qui est là?

L'Apparition. — Mme Laffineur. Bonsoir, tout le monde; bonsoir, chers amis; je suis contente de vous

voir, de vous voir tous, vous, Gabriel, vous, commandant, et vous, monsieur de Vesme, m'avez-vous reconnue?

M. DE VESME. — Non.

La raison de cette réponse si précisement négative est bien simple : jamais je n'avais eu l'avantage de voir Mme Laffineur, qui ne pouvait donc pas me demander si je la reconnaissais!

Dans la séance du 23 juin, chez Mme Nœggerath, quand le médium était encore assis hors du cabinet, apparut le fantôme d'une fillette de 7 ans environ, qui dit s'appeler *Marie*, et appela sa maman. Quelqu'un pensa qu'il pouvait s'agir d'une dame S..., qui était présente et qui ayant perdu une fillette, désirait ardemment la voir se matérialiser. La dame en question dit alors à l'apparition :

— Puis-je m'avancer et t'embrasser?

— Oui, maman.

La dame s'avance et l'embrasse. Ce fait a été cité comme l'un des plus beaux cas d'identité qui se soit présenté dans les séances de Miller. J'ai parlé, à quelque temps de là, à Mme S... Elle me dit avoir baisé un corps consistant, qui paraissait une main serrée, dont les doigts avaient été placés de façon à imiter vaguement la saillie du nez. Cette main était couverte d'une étoffe. Elle ne pense pas avoir réellement embrassé le corps matérialisé de sa fillette.

Les journaux spirites avaient fait remarquer que la fillette était connue sous le nom de *Nénette* (Anne); personne ne savait qu'elle portât aussi le nom de *Marie*. Quelle plus belle preuve d'identité?

— Or, mesdames et messieurs, je crois, qu'il n'y a pas beaucoup de personnes ici qui n'aient pas entre leurs noms de baptême celui de *Marie*, qui est généralement donné à tous les catholiques des deux sexes.

La valeur de certains témoignages.

Maintenant, je ne me fais aucunement l'illusion d'avoir passé en revue tous les prétendus phénomènes produits par Miller. Il y a sans doute parmi mes lecteurs des personnes qui se diront tout bas : « L'auteur a beau dire : quand on a constaté telle et telle chose comme je l'ai constaté, moi, avec Miller, on sait à quoi s'en tenir. »

Que puis-je répondre à ces affirmations? Rien en détail, évidemment. Il y a des faits que j'ignore, il y en a d'autres que je ne puis pas discuter par manque des éléments nécessaires. Par exemple, je ne puis pas expliquer certains faits qui se seraient produits dans la « séance de contrôle » chez M. Gaston Mery, il y a deux ans et demi. Seulement, je suis frappé par cette circonstance que chaque fois qu'un fait se passe sous mes yeux, ou qu'il m'est possible de recueillir des données sûres et sérieuses pour le juger, je vois qu'il n'a pas la valeur qu'on lui avait attribuée.

L'épisode relatif à MM. Bénezech et Delanne, que j'ai cité plus haut, nous montre fort bien qu'il ne faut pas exagérer en attribuant aux témoignages une valeur absolue. Voilà deux expérimentateurs — et non des moindres — qui avaient commencé par affirmer *voir les mains du médium*, et qui ont dû ensuite reconnaître qu'ils se trompaient, quand je leur fis remarquer qu'ils étaient le jouet d'une illusion. Supposez que je n'aie pas été là. Ces deux personnes rigoureusement honnêtes, et dont l'autorité est grande, seraient parties absolument persuadées d'avoir vu les mains du médium pendant que les fantômes se présentaient, et n'auraient pas manqué de le proclamer.

Voici un autre exemple, qui est le corollaire du précédent. Il y a quelques jours, comme je regrettais, en causant dans un groupe, que Miller se refusât de laisser contrôler ses mains durant les phénomènes, un médecin aliéniste fort distingué, qui avait assisté à quelques séances de Miller à l'étranger, me dit :

— Miller tient constamment ses mains posées une sur chaque genoux.

— Vous en êtes sûr?

— Parfaitement.

— Eh bien! quand Mme et Mlle Nœggerath demandèrent à Miller de tenir ainsi ses mains, il répondit lui-même ne pas pouvoir le faire et devoir les croiser.

Le médecin dut convenir qu'il s'était sans doute imaginé avoir vu une chose qu'en réalité il avait seulement supposée, comme naturelle — ce qui constitue une erreur mnémonique très connue des psychologues.

Tout cela prouve bien que si les cas d'hallucination, au cours des séances médiumniques, sont bien rares, hormis chez quelques personnes absolument anormales, et si les cas d'hallucination collective de cette sorte sont presque impossibles, les cas d'*illusion*, même collective, sont au contraire très fréquents. Vous connaissez la différence qu'il y a entre une *hallucination*, par laquelle on croit percevoir une chose qui n'a pas une existence objective, et une *illusion*, par laquelle on perçoit d'une façon vicieuse un objet qui est réellement à la portée de nos sens.

Parfois aussi, les faits racontés sont incontestables, mais ils sont faussement présentés. En voici un exemple. Deux expérimentateurs racontèrent ce qui suit : « Au cours d'une séance, le fantôme

« Betsy » nous appela dans le cabinet; là elle nous prit successivement la main et la porta sur le cœur du médium. Nous avons vu ainsi le fantôme et le médium en même temps. »

Ce récit semble se rapporter à un fait réellement merveilleux. Mais voici comment il devrait être conçu, si on voulait se tenir à ce qui est purement objectif : « *Une voix* nous appela dans le cabinet; là *une main* prit successivement la nôtre et la porta sur le cœur du médium. Nous avons vu ce dernier et à côté de lui *une forme blanche.* » Rien de merveilleux en tout cela, la voix qui avait appelé les expérimentateurs pouvant être celle du médium lui-même; la main qui avait saisi la leur pouvant aussi être la sienne, et la forme blanche pouvant être un mannequin.

Tous les phénomènes de Miller auxquels j'ai été présent ou que j'ai pu examiner à fond se sont volatilisés de la sorte.

Le désintéressement de M. Miller.

En tout cas, parmi les arguements en faveur de Miller, n'attachons pas trop de valeur, je vous prie, à ceux basés sur son désintéressement. Miller aurait pu gagner 50.000 fr. en trois mois; je suis le premier à le reconnaître; il s'est contenté de quelques cadeaux insignifiants. Il a peut-être un intérêt financier indirect à donner des séances; mais il ne suffit pas d'affirmer ces choses; il faut les *prouver* : j'attends qu'on le fasse, avant de me faire l'écho de ces bruits.

Mais, d'abord, nous ne devons pas oublier qu'en se faisant payer, Miller s'expose à des poursuites judiciaires désastreuses dans le cas où la personne qui a payé la grosse somme, voulant s'assurer de l'authenticité des phénomènes, saute sur un fantôme et constate qu'il ne s'agit que du médium maquillé. L'honneur, la liberté, les intérêts commerciaux de M. Miller sombreraient dans une pareille catastrophe : rien d'extraordinaire à ce qu'il préfère ne pas s'y exposer.

Ensuite, croyez-vous que les satisfactions d'amour-propre ne doivent pas entrer en ligne de compte pour expliquer psychologiquement les fraudes d'un médium? Combien de personnes riches, désintéressées, simulent des phénomènes hypnotiques et médiumniques uniquement pour se rendre intéressantes! Tous les aliénistes et hypnologues le savent parfaitement. Mais dans le cas qui nous occupe la chose est plus expliquable que dans la plupart des autres. Que serait Mr. V.-C. Miller sans sa médiumnité? Rien. Qu'est-il par sa médiumnité? Tout, pour le clan spirite qui l'entoure. C'est l'homme extraordinairement doué de facultés supernormales, qu'on se dispute, qu'on flatte, qu'on cajole, dont l'album se couvre de signatures et d'éloges, auquel on offre des banquets au Palais d'Orsay, pour lequel les Chrysostomes du spiritisme élèvent des prières à Dieu, au commencement de chaque séance : « Notre cher Miller, ce missionnaire de l'au-delà » et patati et patata.

Désintéressement? Les vieux grognards anonymes de la Grande Armée n'en demandaient pas autant pour supporter les plus dures privations, les plus âpres fatigues, pour exposer journellement leur corps aux plus terribles blessures, — à la mort!

Si ce « cher Miller » prenait au sérieux son rôle de « missionnaire de l'au-delà », il n'aurait rien de plus pressé que de faire constater par un groupe de savants compétents, dans une série de séances régulièrement et systématiquement organisées, les merveilleux phénomènes dont on le dit l'instrument. Il pourrait par là, en quelques années — que dis-je? — en quelques jours, faire accomplir des pas de géant à la constatation scientifique des faits métapsychiques et à la propagande. Mais vous savez qu'il s'en est bien gardé, que tous les efforts qui ont été faits en ce sens se sont émoussés devant son refus plus ou moins détourné, mais inébranlable. Nous nous l'expliquons maintenant sans difficulté, comme nous comprenons qu'il ait toujours refusé, en renvoyant la chose du jour au lendemain sous de fallacieux prétextes, de donner une séance à notre Société Universelle d'Etudes psychiques, alors qu'il en a donné plusieurs aux Sociétés spirites. Je me l'explique si bien, que — mes amis peuvent en faire foi — j'ai toujours déclaré que j'avais adressé à M. Miller cette demande par acquit de conscience, par devoir envers notre Société, mais que j'étais sûr que le médium, malgré toutes ses belles promesses, nous ferait faux bond. Non pas que j'en garde rancune à M. Miller. Sans doute, je regrette que les membres de notre Société n'aient pas pu tous assister à ces séances de prestidigitation; mais je considère le refus de M. Miller comme le plus bel éloge qu'il ait pu faire de notre Société et de son mode de critique. Je continue à affirmer que quand Miller reviendra en France, il protestera contre les soupçons des savants, mais il refusera toujours de se soumettre à l'examen systématique d'une commission composée de quelques-uns d'entre eux. Il refusera pour la même raison pour laquelle il refusera toujours de se faire contrôler la main droite quand il est assis hors du cabinet, c'est-à-dire **parce qu'il ne peut pas le faire!**

En attendant, voilà : à quoi ont abouti toutes les séances qu'il vient de donner? Miller peut avoir formé quelques convictions personnelles; mais

quel homme sérieux pourrait être aimé d'une inconscience suffisante pour affirmer que l'authenticité des phénomènes qu'il produit est un fait *acquis*, c'est-à-dire que les témoignages, les preuves que l'on a recueillis doivent suffire pour les faire accepter par une personne raisonnable?

Eh bien, nous repoussons énergiquement toute responsabilité pour ce déplorable état de choses. Une personne d'un esprit élevé, que je crois très sincèrement convaincue de la réalité des phénomènes présentés par Miller, m'écrivait dernièrement :

... Je sais l'intérêt puissant que vous prenez à ces phénomènes, votre ardent désir de vous trouver en ace de faits indiscutables, votre conscience envers vos ecteurs; je comprends l'étendue de votre responsabilité envers le Comité de rédaction. Je sais, moi qui ai vécu à l'étranger, dans un monde de penseurs, l'importance de votre journal surtout depuis ces deux dernières années, et qu'une parole prononcée par vous, mal interprétée, peut arrêter, pour longtemps, l'élan du psychisme en mettant en doute la possibilité d'arriver à contrôler de meilleurs phénomènes...

Eh bien, non. D'abord, je sais que mon correspondant exagère beaucoup l'importance de mon opinion personnelle; mais il se trompe aussi lorsqu'il croit que mon silence ou une affirmation peu sincère de ma part puissent contribuer aux progrès de notre cause. Celle-ci se trouverait-elle donc avantagée si M. Maxwell aujourd'hui, d'autres savants psychistes demain, jetaient le doute sur les phénomènes de Miller, alors que moi, j'en aurais admis l'autancitité en étouffant la voie de ma conscience?

Non, les fraudes d'un médium, de mille médiums, ne suffiront pas plus à détruire la réalité des phénomènes authentiques, que tout le vin fraudé qui est en commerce ne suffit à détruire l'authenticité de quelques bouteilles provenant réellement des crus de notre Médoc. Pour ma part, je suis absolument sûr de la réalité des phénomènes médiumniques en général; j'en suis infiniment plus sûr que je ne le suis des fraudes de M. Miller — et je vous assure que ce n'est pas peu dire. Mais je suis sûr aussi que, si nous voulons enfin faire accepter ces vérités, il faut nous tenir absolument et rigidement dans les sillons qui nous sont tracés par le positivisme et par la science. Nous ne serons que mieux crus, lorsqu'on reconnaîtra nos méthodes de critique comme inattaquables et dépourvues de tout ce qui est mysticisme ou fantaisie. Nous qui ne sommes pas précisément spirites, c'est surtout aux spirites que nous faisons appel pour cette grande œuvre ; aux spirites qui ont si souvent la foi, l'enthousiasme, l'esprit de sacrifice qui manque généralement, hélas, aux simples chercheurs.

UNE LETTRE DE M. MAXWELL SUR MILLER

Au sujet du médium Miller, nous recevons la lettre suivante de M. J. MAXWELL, docteur en médecine, substitut procureur général près la Cour d'appel de Paris.

Cher Monsieur de Vesme,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon sentiment sur les séances de M. Miller auxquelles j'ai pu assister, grâce aux courtoises invitations qui m'ont été adressées. Vous voulez bien me signaler l'opinion manifestée par certains périodiques, qui me représentent comme ayant été convaincu par les faits que j'ai observés.

Je ne voudrais pas que cette indication erronée pût servir à fixer des convictions hésitantes; il me semble donc nécessaire de vous donner mon impression, puisque vous désirez la faire connaître.

Je n'ai pas été convaincu de la réalité des matérialisations que j'ai vues; vous me permettrez de ne pas discuter la question de la fraude; je ne le ferai pas par égard pour les personnes qui m'ont honoré d'une invitation, et, je dois le dire aussi, par considération pour le médium lui-même, qui, dans la faible mesure où le contrôle était permis, m'a donné dans quelques séances de grandes facilités d'observation; je serais fâché de répondre par une critique discourtoise à ses bons procédés à mon égard.

Je traiterai la question à un point de vue général, celui des conditions dans lesquelles les phénomènes de matérialisation doivent être obtenus pour satisfaire un esprit cherchant la vérité; cette préoccupation est la seule qui soit juste.

Une première constatation s'impose : aucune observation précise n'était possible dans les séances auxquelles j'ai été convié; l'obscurité ne permettait pas de voir nettement les formes matérialisées; je sais

bien que la lumière est défavorable à certains phénomènes, je suis disposé à croire qu'il en est notamment ainsi de ces matérialisations; la seule chose qu'il y ait à retenir de ma remarque est donc la suivante : je ne crois pas qu'il ait été possible d'identifier d'une manière certaine les formes aperçues.

Betsy, mother Sadi, sont très brunes de peau; cela est visible, mais cela ne démontre pas qu'elles soient réellement des femmes de couleur; il est si facile de donner cette apparence à un visage blanc, que je ne me considère pas autorisé à retenir cette circonstance comme probante.

Il en est de même de la chevelure de certaines formes féminines, de la longue barbe de quelques fantômes masculins; Ramsès Ier, par exemple, dont nous avons la momie; celle-ci montre un homme dont la barbe était rasée complètement. Il y a là une curieuse contradiction.

Pour être convaincantes, les séances doivent permettre d'écarter toute explication autre que l'explication métapsychique; c'est un principe absolu, dans la science, de n'admettre la possibilité d'un fait nouveau que lorsque celle des faits anciens est insuffisante pour rendre compte des observations faites. Il est manifeste que les conditions dans lesquelles les séances ont été tenues ne satisfaisaient pas cette règle.

J'ai fait d'autres constatations; je les réserve pour plus tard; M. Miller m'a promis de donner au mois d'avril des séances sérieusement contrôlées; il sait que je ne me permettrai jamais de dépasser la limite des constatations qui seront convenues; j'attends donc son retour pour me former une opinion sur ses facultés, s'il veut bien me laisser déterminer d'accord avec lui les moyens d'observation que je jugerai devoir réclamer; il peut être persuadé que si je suis convaincu, je ne me gênerai pas pour le dire hautement, mais j'ai besoin d'être bien convaincu.

Votre amicalement,

MAXWELL.

Andambar : une Lourdes Hindoue.

Par BYRAMJI HORMUSJI (1)

C'était un jeudi soir à Andambar, l'un des quatre lieux sacrés dédiés à la divinité hindoue Dat-tat-riya, ou Dattà. Un train était arrivé le matin de bonne heure, apportant un grand nombre de croyants et de curieux à la gare d'Astoï-Road, qui n'est pas loin du temple. Demain, c'est la *pradakshina* mensuelle du Dieu. Le *palki* sera promené autour du temple, et alors ceux qui tomberont bien

(1) M. Byramji Hormusji, en nous envoyant cet intéressant récit, nous écrit ce qui suit :

« Sola Koti Buildings
« Bombay, No 7, Inde
« 17 *avril* 1908.

« J'ai lu avec beaucoup intérêt l'article sur les *Guérisons de Lourdes*, par M. Mangin, publié dans l'un des derniers numéros des *Annales*, et je cède à la tentation de vous envoyer un récit de ce que j'ai vu à Andambar, un village du Mahratta méridional. Les cas dont je parle se sont réellement produits et toutes les personnes qui visitent l'endroit peuvent assister, un jour par semaine, à de pareils spectacles.

« Il y a quatre sanctuaires de cette espèce dans l'Inde du Nord, consacrés au dieu hindou *Dat-tat-riya*, au nom duquel les guérisons sont faites; le peuple y accourt chaque jeudi soir pour assister aux guérisons des possédés et des fous. Bombay possède aussi un temple où un soir par mois est consacré à soigner les obsédés.

« Le docteur J.-M. Peebles donne un intéressant compte rendu de la possession des esprits dans l'Inde, dans son livre *The Demonism of All Ages and Spirit Obsessions*; et de ce que j'ai vu durant mes voyages récents dans l'Inde, je puis affirmer que la possession des esprits est probablement plus fréquente dans ce pays que partout ailleurs.

« Je puis ajouter que je suis un spirite, et, bien que cultivant humblement la science, je n'ai pas la prétention de faire des commentaires à mon récit. Je le laisserai faire à des hommes plus capables que moi, tels que sir William Crookes, Camille Flammarion, le professeur Richet et d'autres...

« J'ai employé quelques mots sanscrits là où l'idée ne pourrait pas être aussi bien exprimée en anglais. Tels sont :

« *Pradakshina*, l'acte de porter autour de l'enclos du temple le *palki* du dieu.

« *Palki*, un palanquin.

« *Bhaktas* les fidèles.

« *Sevakaris*, les serviteurs du dieu.

« Les autres sont des termes familiers... »

pourront voir des spectacles étranges. Des groupes anxieux sont venus de toutes les parties du Deccan, amenant un père ou une femme, un frère ou un enfant, souffrant d'une de ces étranges maladies que souvent la science médicale ne comprend pas très bien — épilepsie, hystérie, folie intermittente — mais qui dans l'Inde sont universellement attribuées à la possession par les *Thuts*.

Plusieurs sont venus de leur propre initiative, puisque la renommée du dieu Dat-tat-riya comme expulseur des mauvais esprits s'étend sur tout le pays. D'autres sont venus par suite d'un rêve qu'ils ont fait. L'un des membres de la famille a été visité, durant la nuit, par l'enfant en habit de *sannyasi*, dont l'aspect est si connu même de nos jours, et qui conseille d'amener le parent malade à Andambar. La cure peut durer des semaines ou des mois, comme elle peut s'effectuer en un jour. Tel est l'idée qui hante tous les esprits, comme un dernier espoir : se rendre à Andambar et implorer la grâce du dieu.

Un sentier conduit par une plaine de la gare au temple. On peut voir, au loin, les minarets du petit temple de Bhubaneshwar, sur les bords du fleuve Krishna. Quand les derniers pèlerins arrivent au but de leur voyage, le soleil est justement en train de se coucher derrière les collines auxquelles est adossé le temple d'Andambar, et ses derniers rayons, s'arrêtant pendant quelques instants sur la façade du temple de Bhubaneshwar qui donne sur la rivière se retirent ensuite, en laissant le temple et la rivière dans l'ombre. En arrivant sur les bords de la Krishna, le voyageur a, à sa gauche, le petit temple de Bhubaneshwar, et justement devant lui, de l'autre côté, les quelques marches qui conduisent à la cour du temple du dieu Dat-tat-riya. Un peu à sa droite, au-dessous des eaux de la Krishna, se trouve le temple des *Yoguinis*, où l'on affirme que cinquante Yoguinis, ou femmes ascètes, demeurent dans un état de *samadhi* éternel, pendant que la rivière silencieuse coule sur leur tête. L'endroit est très calme, en ce moment, et dans l'obscurité, un homme qui se tiendrait sur le rivage serait porté à croire que rien ne vient jamais à arracher ces religieuses à leurs saintes rêveries. Mais, soudain, une clameur venant du rivage opposé rompt le silence et rappelle au voyageur que dans l'enceinte du temple se trouvent réunis les possédés et les fous, et que dans une heure l'air sera rempli du son des *chajans* sacrés, des prêtres qui promènent autour du temple le *palki* du dieu Dattà, mêlés aux hurlements sauvages des déments. Le voyageur passe la rivière dans le bac du temple, monte les marches sombres qui se trouvent du côté opposé, et arrive devant le tabernacle du Dieu, ombragé par un grand arbre, qui pourrait lui-même raconter bien des étranges histoires au sujet des choses merveilleuses qui se sont passées sous ses branches courbées par la brise, à son haut compagnon qui s'élève derrière les bâtiments du temple, contre la colline.

Il est maintenant huit heures, et tout à coup la grande cloche du temple commence à résonner. La cloche est pendue à une barre horizontale posée sur deux autres barres de fer dont la forme cannelée laisse supposer qu'elles ont été destinées un temps à l'office prosaïque de rails de chemin de fer. Quoi qu'il en soit, elles offrent une prise très ferme aux mains ; et aussitôt que la cloche commence à sonner, nous voyons des possédés — et même des femmes — se jeter vers ces barres, les saisir des deux mains, croiser leurs jambes à travers leurs bras sur leur tête et pendre ainsi pendant peut-être un quart d'heure.

Nous regardons dans une autre direction, et nous voyons une femme qui tourne autour du reliquaire en faisant des culbutes — mode de pénitence imposé par la divinité. En attendant, des imprécations aiguës et des cris se mêlent au bruit, et sur tout ce tintamarre s'élève le son des cornes et des cymbales des prêtres, qui viennent de commencer de porter en procession le *palki*. Précédé par des *chaldars* et des *chobdars* qui portent des masses, par des porteurs de *chournes*, ou éventails, et des *sebakaris* (serviteurs du Dieu) avec des bouquets de plumes de paon et de torches dans leurs mains, le palanquin sacré commence sa tournée solennelle. A chaque coin du reliquaire, et dans un autre endroit encore, on fait halte et des voix des pujaris s'élève un chant :

Victoire à Bhagbauta ! Oh ! bon guru Dat-tat-riya ! Pourquoi tes yeux ne se tournent-ils pas vers nous comme ils se sont tournés un jour vers le brahmine qui avait été attaqué un jour par les voleurs ?

Quand le mari de Sati, la chaste femme, mourut, et qu'elle se prosterna en pleurant, et qu'elle commença à te prier, ton cœur s'attendrit à cette vue. Qu'il s'attendrisse aussi pour moi !

Et alors, les *pujaris*, prêtres, et le *palki* avancent tant qu'il s'arrête une fois encore, et un autre *Chajan* s'élève dans la nuit :

O nuage de grâce ! ô toi qui as secouru ta mère dans la détresse ! ô joie d'*Anusuya*, sauve et protège mon esprit !

Ainsi la lente *pradakshina* s'avance. Elle dure bien trois heures.

En nous tournant vers la foule, nous voyons dans un coin un homme possédé par un mauvais esprit depuis deux ans environ. Sa famille l'a amené à Andambar par un dernier espoir. Il est sujet à de

attaques de folie intermittente et, bien que dans les moments de lucidité, il ait perdu le don de la parole, lorsqu'il est dans ses accès de démence, il émet un torrent d'imprécations et de grossièretés. Ce soir, il est resté tranquille tant que la cloche n'a pas commencé à sonner. Mais, au premier coup de cloche, il entre dans une folie furieuse et se jette vers l'autel du dieu. « Vous voulez que je sorte? Je ne sortirai pas ! » s'écrie-t-il. C'est l'esprit qui est censé émettre ces mots. En même temps, il fait le geste d'attaquer l'image du dieu; ceux qui se trouvent là ne font aucune tentative pour l'en empêcher, sachant bien que la divinité est assez capable de se défendre. Et ils observent que, lorsqu'il arrive à quelques pas de l'image, il est arrêté par des mains invisibles, et il est repoussé lentement, jusqu'à ce qu'il tombe en arrière avec ses pieds croisés au-dessous de lui. Il reste là en se tenant le gros orteil de chaque pied avec ses mains, dans l'attitude reconnue de la pénitence. Dans cette position, le démon le quitte, et il obtient *mukti*, ou la libération. Maintenant, il reprend sa place parmi ses parents, bien guéri, et les membres de sa famille présenteront un bon nombre de roupies en *dakshina* aux prêtres avant de partir, le lendemain. L'histoire de sa guérison fera du bruit dans le district où il vit, ses voisins transporteront leurs malades et leurs aliénés à Andambar, et les *pujaris* s'enrichiront.

Dans un autre coin est assis un Mahratta, qui souffre de la lèpre blanche à une main. Il se trouve à Andambar depuis quelques mois déjà, et il guérit petit à petit. Chaque deux ou trois jours, par la grâce du dieu, de petits boutons se forment sur l'une des parties malades, et lorsque ces boutons disparaissent, après un jour ou deux, la partie au-dessous a repris sa couleur brune normale. Il ne peut pas espérer être soigné en une seule nuit, mais il est bien content de rester en cet endroit et de voir un grand nombre de *pradakshinas*, sachant bien que sa guérison complète ne peut pas manquer. Toute sa famille et peut-être tous ses amis deviendront des fervents de Dattà, et ainsi le dieu continue à réunir des *Chakta* chaque jour, chaque année, grâce à son influence curative.

A quelques pas du tabernacle s'élève la voix d'une jeune femme qui adresse de violentes injures à un jeune brahmine qui se trouve près d'elle avec un balai de poils à la main. Il s'agit d'un cas particulièrement mauvais : la jeune femme est fille de riches parents brahmines, d'une des premières familles de la région. Elle a été frappée de folie aussitôt après avoir perdu son mari alors qu'elle était à l'âge de 15 ans. Il s'agit d'une des pires espèces de possession aphrodisiaque, et ses parents en sont réduits au désespoir. La présence du jeune brahmine est intéressante, parce que, la veille seulement, le jeune *Swami* s'est présenté à lui en rêve et lui annonça que la jeune femme allait arriver à Andambar. Il lui avait ordonné de ne pas la perdre de vue pendant qu'on promenait le *palki* tout autour, et si elle commençait à proférer des injures, de la frapper trois fois au visage avec le balai qui servait à enlever l'eau que l'on répand sur l'image du dieu. Le mauvais esprit qui hantait la jeune femme, et que l'on disait être celui d'une jeune hindoue morte quelques années avant qu'elle ait commencé à vivre avec son mari, avait à son tour averti, en rêve, la possédée, la nuit auparavant, qu'elle rencontrerait ce jeune homme, et qu'elle devait bien s'en garder. C'est pourquoi elle s'était prise à l'injurier. A ce moment, le jeune homme immergea le balai dans la *tirta* ou flaque d'eau, et la frappa trois fois légèrement sur le visage. Aussitôt un changement s'opère en elle. Elle tremble, elle se calme et s'asseoit devant l'image du dieu.

« Prendrez-vous du *mukti?* » demande le jeune brahmine. Elle répond : « Oui. — Ici ou sur l'arbre? — Sur l'arbre, » répondit-elle. Et elle court légèrement vers l'arbre dont nous avons parlé plus haut. Toute faible et grêle qu'elle est, la jeune femme grimpe jusqu'aux branches supérieures de l'arbre, où elle s'arrête hésitante. Le jeune homme court derrière elle et se tient au-dessous de l'arbre. Il voit que le mauvais démon regagne son pouvoir sur elle :

Prendrez-vous du *mukti ?* demande-t-il.

— Non, je ne veux pas ! Je ne veux pas !

— Alors je monterai à mon tour sur l'arbre et je vous frapperai de nouveau avec le balai.

— Oh ! non ! non ! non ! non ! s'écrie-t-elle, frappée de terreur. Je prendrai du *mukti*. Je prendrai du *mukti*.

Et alors la libération lui vient sur l'arbre, et elle récupère tout à coup sa raison. Elle regarde tout autour avec étonnement et demande : « Que fais-je donc ici? » Des hommes doivent monter sur l'arbre et l'aider à descendre. Mais elle est maintenant parfaitement guérie et s'asseoit en causant avec le jeune brahmine, et lui dit comment elle aussi savait qu'il se serait trouvé là et qu'elle l'avait considéré, aussitôt vu, comme son ennemi. En attendant, les parents pleurent de joie. Les *pujaris* sont jaloux de la partq ue le jeune brahmine a joué dans l'affaire. Il a empiété sur leurs prérogatives, puisque c'est habituellement un privilège des prêtres d'être les ministres des guérisons.

Mais leur jalousie ne sera pas de longue durée puisque le père de la jeune femme est riche et leur laissera au moins 300 roupies pour les récompenser de sa guérison.



Tel est l'aspect d'Andambar le jeudi soir, le soir de la *pradakshina* du dieu. A 11 heures, la procession est terminée et les lumières s'éteignent. *Pujaris* et pèlerins, fatigués, se retirent pour dormir et le calme règne de nouveau dans ce lieu.

En attendant, au-dessous des eaux noires, les cinquante *Yoguinis* se tiennent dans leur *samadhi* extasiées, oublieuses du monde et sans rien connaître des choses étranges qui se sont passées dans la nuit.

Actes de la Société Universelle d'Études Psychiques.

SECTION DE PARIS (*Séance du 15 Octobre 1908*).

La séance s'ouvre par une allocution du Président, *M. le docteur des Chesnais*, relative au programme des travaux de l'année.

Sur sa proposition, l'assemblée décide qu'une séance aura lieu le premier lundi de chaque mois. Il reste toutefois entendu que la date de la séance pourra être modifiée quand les circonstances l'exigeront.

Le Secrétaire, *M. de Vesme*, a le regret d'annoncer la mort de Mme Martha, de Bruxelles, qui a eu lieu pendant les vacances de la Section. Mme Martha était membre bienfaiteur de la Société, à laquelle elle avait donné 2,000 francs l'année dernière.

Il lui est pareillement pénible d'annoncer la mort de M. Grosjean, sous-préfet de Semur, et président de la Section de Semur de la S. U. E. P. On sait que M. Grosjean a rencontré une mort tragique dans un accident d'automobile.

Le secrétaire communique ensuite une lettre de M. Jaillard envoyant la somme de 200 francs pour l'inscription de Mme Noémie Dudoit comme membre perpétuel de la Société. D'accord avec le président de la Société, M. le Dr Joire, allocation est faite de ces 200 francs à la Section de Paris.

La Bibliothèque de la Section.

Le Secrétaire donne lecture d'un projet de Règlement de la bibliothèque de la Section. Voici les articles principaux de ce Règlement :

ART. I. — Un service de bibliothèque est institué à la Section de Paris de la S. U E. P., comprenant les livres et les publications concernant les études poursuivies par la Société.

ART. III. — Les livres pourront appartenir à la Section ou lui avoir été prêtés.

ART. IV. — Les livres appartenant à la Section pourront venir de dons ou d'achats.

ART. V. — La Section est responsable des livres qui lui ont été prêtés.

ART. VI. — La personne qui prêtera un livre broché pourra y mettre comme condition que l'ouvrage soit relié aux frais de la Section.

ART. VII — La bibliothèque est ouverte aux mêmes heures que celles des séances de la Section. Pendant les vacances d'été, elle sera ouverte le 1er et le 16 de chaque mois, de 9 à 10 heures du soir.

ART. X. — Les emprunteurs ne pourront avoir en main plus de deux volumes.

ART. XI. — La durée du prêt est de 15 jours, renouvelable de pareille durée sur requête de l'emprunteur, si aucune demande de l'ouvrage n'est parvenue à la bibliothèque.

ART. XVI. — ... Pour tout prêt de 1 ou 2 volumes la caution est fixée à 5 francs.

ART. XVII. — Un catalogue des ouvrages de la bibliothèque sera tenu à la disposition des secrétaires.

On décide de s'adresser à tous les membres de la Section et même aux autres personnes qui s'intéressent à l'œuvre de la Société pour les prier de vouloir bien donner ou prêter pour cette bibliothèque des ouvrages concernant les séances psychiques.

Les « Conférences-Revues ».

Le Secrétaire lit le projet suivant de Règlement des « Conférences-Revues » :

1. — La Section de Paris de la S. U. E. P. a décidé d'organiser à Paris des conférences périodiques dans chacune desquelles divers orateurs se succéderont à la tribune, en traitant plusieurs arguments concernant les études dont s'occupe la Société, faisant connaître les faits intéressants qui viennent de se produire dans le domaine métapsychique, résumant les principaux livres et articles parus sur les matières, etc., — le tout illustré par des projections lumineuses et, si possible, aussi par des démonstrations expérimentales.



2. — Ces conférences auront lieu une fois chaque mois, sauf durant les vacances d'été.

4. — Une grande latitude d'idées et de discussion sera laissée aux orateurs dans les limites du caractère scientifique auquel désire se tenir la Société, en dehors de toute question mystique, religieuse, philosophique ou politique.

5. — Les réunions ne revêtiront jamais la forme de « conférences contradictoires » pour lesquelles des réunions spéciales pourront être réservées...

7. — Les membres de la Section auront droit à une place réservée pour assister à ces conférences et ne devront payer qu'un léger droit de vestiaire qui ne pourra en tout cas dépasser 0 fr. 50.

9. — La Section de Paris sera heureuse de favoriser l'organisation de conférences du même genre chez les autres Sections, en envoyant à ces dernières le texte des communications, les clichés des projections lumineuses, etc.

Après une courte discussion à laquelle prennent part MM. les docteurs Allain, Demonchy, Charpentier, M. l'ingénieur Lemerle et le professeur Paquier, le projet est approuvé.

On vote l'admission de quatre membres titulaires.

Le Médium Miller.

Le Secrétaire communique les démarches qu'il a faites auprès du médium Miller pour obtenir de lui une séance pour la S. U. E. P. Ses efforts ont été vains, M. Miller l'ayant toujours bercé de vagues espoirs jusqu'au jour de son départ pour l'Amérique. Il ne croit pas, d'ailleurs, aux phénomènes de ce médium.

Les docteurs *Allain* et *Charpentier*, ayant assisté à quelques séances de Miller, déclarent être du même avis.

Le Secrétaire ajoute quelques mots au sujet des démarches qu'il a faites pour obtenir des séances d'autres médiums.

CORRESPONDANCE

Une lettre au sujet du sthénomètre.

Paris, 9 octobre 1908.

Monsieur et cher confrère,

Vous avez été le seul à signaler, en mon article relatif à la proposition Le Bon et paru dans le *Matin* du 8 mai dernier, une contradiction.

Je ne m'étonne pas, ayant causé avec vous sur d'autres sujets, de cette perspicacité. Et je suis heureux, pour le psychisme, qu'en matière expérimentale un de ses très éminents et notoires défenseurs montre plus de précision qu'aucun de ses adversaires. Vous relevez avec justesse que je parle d'animaux à sang froid, qui repoussent l'aiguille du thermomètre, et des mains humaines, qui l'attirent. Et vous dénoncez la contradiction. Mais elle n'est qu'apparente.

En réalité, dans mes expériences complètes, la grenouille a exercé des répulsions et des attractions, celles-ci moins fortes (la différence tient, *peut-être*, à ce que c'est le côté gauche de l'animal qui agissait dans la plupart des expériences). Et la main humaine a exercé, elle aussi, des attractions et des répulsions. La chaleur de la bouillotte a exercé seulement des attractions et moins fortes que celles de la main.

Dans mon article du *Matin*, où je n'avais pas la place de multiplier les détails et de noter les nuances, j'ai simplement rapporté quelques effets saillants. Je souhaitais que des savants officiels consentissent à refaire les expériences. Je leur aurais alors indiqué tous les détails.

D'autre part (je démasque aujourd'hui cette innocente diplomatie), j'espérais que la contradiction signalée par vous les frapperait et les inciterait, mieux qu'un article trop complet, à m'adresser des critiques, à me réclamer des explications... L'espoir a été déçu !...

Mais je reste disposé à m'associer avec eux pour refaire les expériences.

Veuillez agréer, monsieur et cher confrère, l'expression de mes meilleurs sentiments.

ALBERT JOUNET,
Directeur de *La Résurrection*.

Le jeune prodige musical Pepito Arriola.

Au sujet de l' « enfant prodige » Pépito Arriola, dont nous nous sommes encore occupés dans notre livraison d'avril dernier, M. le professeur Ch. Richet vient de recevoir de Madrid l'intéressante lettre que voici :

Au cas où il vous serait intéressant de suivre le développement des facultés du jeune Pepito Arriola, je me permets de vous adresser un complément de renseignements.



En 1903, Nikisch, le capelmeister de Leipzig, de passage à Madrid avec l'orchestre symphonique de Berlin, eut l'occasion d'entendre Pepito Arriola.

Nikisch proposa à Mme Arriola une pension pour elle et l'éducation intégrale pour le petit à Leipzig. Ce qui fut accepté.

Pepito a fait des progrès remarquables en tout ordre de connaissances. Il est bien plus avancé que les enfants de son âge et tout cela sans effort et sans surmenage apparent.

Il y a deux ans, des facultés analogues à celles d'Inaudi se sont révélées chez lui. Quelques journaux allemands s'en sont occupés.

Le maestro Nikisch surveille attentivement cette éducation et il en tient au courant l'empereur qui lui-même, m'assure-t-on, a réglé les journées d'Arriola. Une pension lui est faite sur la cassette impériale.

J.-P. Capdevielle.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Pour la photographie transcendantale.

La somme recueillie atteint 33.000 francs.
L'institution de deux prix pour 1909.

Le Comité qui s'est formé en vue de la souscription promue par M. Emmanuel Vauchez s'est réuni pour la première fois le 24 octobre courant à Paris, chez M. le docteur Foveau de Courmelles. M. Vauchez assistait à la séance.

La nomination de quelques nouveaux membres du Comité a été approuvée.

On a discuté ensuite le titre que devait prendre la Société qui allait être formée. Le titre choisi a été le suivant : *Société d'étude de la photographie transcendantale.*

M. le commandant Darget, trésorier, a annoncé que les sommes recueillies dépassaient déjà trente-trois mille francs, qui ont été déposés à la Société Générale du Commerce et de l'Industrie; cette somme produira ainsi neuf cents francs environ chaque année.

Le Comité a décidé de destiner cette rente à la création de deux prix respectivement de *six cents* et de *trois cents francs*, qui seront décernés dans un an « aux personnes qui présenteront les meilleurs procédés ou résultats incontestables de photographie des êtres invisibles et des radiations encore inconnues ».

Le Comité a estimé en effet que ces deux prix, malgré la modicité de la somme, encourageraient les chercheurs de la photographie transcendentale, en même temps qu'ils attireraient l'attention du public sur l'œuvre de la nouvelle Société.

Aux sommes qui sont parvenues au trésorier du Comité organisateur de la « Société d'étude de la photographie transcendantale » nous devons ajouter les suivantes :

M. le prof. Charles Richet..........	50 francs.
M. Camille Flammarion.............	20 francs.
M. le docteur Foveau de Courmelles...	20 francs.

Le « Daily Mail » pour la photographie spirite.

La question de la « photographie spirite » intéresse, en ce moment, aussi le public anglais. Le *Daily Mail* a imaginé de constituer une Commission composée en partie de spirites, en partie d'experts photographes pour étudier cette question et se prononcer, si possible.

La Commission est composée comme il suit : M. A. P. Sinnett, directeur d'une revue théosophique anglaise; M. E. R. Serocold-Skeels, avocat qui défendit l'archidiacre Colley dans son récent procès contre le prestidigitateur Maskelyne; M. Robert King, bien connu dans les milieux spirites; M. E. Sanger-Shepherd, connu surtout pour ses études sur la photographie des trois couleurs; M. R. Child Bayley, directeur de la *Photography* et du *Focus*; M. F. J. Mortimer, directeur de l'*Amateur Photographer* et des *Photographic News*; enfin M. T. Thorne Baker, qui devra servir d'intermédiaire entre les membres spirites et les membres techniques de la Commission.

M. Sinnett déclare que quelque temps se passera avant que le rapport de la Commission puisse paraître, parce qu'il faudra que les membres techniques parviennent à se persuader de bien autres choses avant d'en arriver à la conviction de l'authenticité des photographies spirites. En attendant, M. Sinnett a obtenu d'un médium de se prêter à la démonstration pratique du phénomène photographique quand le moment en sera venu.



Nouveaux défis aux prestidigitateurs.

1,000 francs à qui imitera les phénomènes de Miller. — Autres 500 francs à qui imitera la lévitation de la table.

A la suite d'un article paru dans le journal belge *La Dernière Heure*, M. le chevalier Le Clément de Saint-Marcq a adressé la lettre suivante à la rédaction de ce journal :

Dans votre numéro du 22 septembre, vous parlez d'un défi lancé par un certain M. Caroly (1) qui s'engage à simuler par des moyens artificiels tous les phénomènes obtenus par les médiums, et vous demandez qu'en pensent les spirites.

Veuillez, je vous prie, me permettre de répondre en leur nom : je crois que, dans l'intérêt de la science, il convient d'élucider si, oui ou non, il y a moyen de produire par le « truquage » des phénomènes identiques à ceux qui se sont déroulés devant les nombreuses personnes qui s'étaient réunies autour du médium Miller.

Il faudrait, bien entendu, que le prestidigitateur se mît dans les mêmes conditions d'éclairage, de disposition du matériel, etc., et qu'on ne pût se servir que d'engins dissimulés dans ses poches, de façon à les rendre invisibles avant et après la séance. Il serait indispensable également que les spectateurs fussent placés de la même manière et à la même distance du prestidigitateur qu'ils l'étaient pour le médium.

Comme l'intérêt de cette expérience paraît suffisant, la *Fédération Spirite Belge offre* 500 *francs au premier prestidigitateur qui parviendra à satisfaire à cette épreuve*.

D'autre part, vous n'ignorez pas que, le 25 juin dernier, M. Miller a donné à Paris, chez Mme Nœggerath, une séance remarquable : après avoir été déshabillé jusqu'au dernier fil devant une Commission de 4 membres (Benezech, Gaston Méry, de Vesme et Ch. Blech), et revêtu ensuite des vêtements noirs, sans doublure ni poche, à l'exclusion de tout linge blanc, de toute étoffe pâle, il a provoqué la production d'un grand nombre d'apparitions vêtues de blanc comme à l'ordinaire.

Nous offrons volontiers une prime de 500 francs au prestidigitateur qui produira les mêmes phénomènes après s'être soumis à un contrôle identique.

Si personne ne se présente pour tenter de gagner ces prix, nous nous garderons d'imiter M. Maurice Berger et de vouloir en déduire un jugement général : l'essai ne pourra être plus ou moins concluant que s'il réussit ou si les prestidigitateurs les plus connus échouent et se reconnaissent impuissants.

Pour la Fédération Spirite Belge,
LE CLÉMENT DE SAINT-MARCQ.

1. Ce M. Caroly n'est pas si « un certain » que ça. C'est un des meilleurs prestidigitateurs de Paris, directeur de la revue *L'Illusionniste*, organe du syndicat des prestidigitateurs.

De son côté, le *Soir*, de Bruxelles, publiait une lettre d'un M. F. N., qui ajoutait 500 francs à ceux offerts par le capitaine de Saint-Marcq.

N'en déplaise au dévoué président de la Fédération Spirite Belge, mais ce défi n'est pas pratique.

D'abord, il faut bien préciser qu'il ne s'agit que des phénomènes *physiques*, c'est-à-dire des *apparitions*, à exclusion des phénomènes *intellectuels*, car il est de toute évidence que, sous ce rapport, un imitateur pourra produire des phénomènes *équivalents*, mais non *identiques*. Par exemple, M. Caroly, s'il ne connaît pas l'anglais et l'allemand, — peut-être l'espagnol, — ne pourra pas reproduire les discours du docteur Benton, de Betsy, de Mélanchthon, etc.

Deuxièmement, M. Caroly pourra soulever l'hypothèse qu'il y avait un compère à la séance de contrôle (j'ai soulevé moi-même cette supposition ; moi qui étais un des « contrôleurs » !). Comment M. Le Clément de Saint-Marcq pourra-t-il prouver le contraire ?

Ensuite, si la possibilité d'une illusion était produite par l'état d'âme des expérimentateurs spirites, comment reproduire en eux cet état d'âme, s'ils *sauront*, cette fois, qu'il s'agit d'un truc ?

Mais surtout, il est manifeste que la victoire ou la défaite de M. Caroly ne pourrait dépendre que du choix que l'on fera des expérimentateurs. Supposez qu'on choisisse MM. les docteurs Maxwell, Allain, Charpentier, moi-même, ou une autre personne quelconque n'ayant vu dans les phénomènes de Miller que *ce que peut faire un illusionniste* ; il sera tout naturel que, quand nous verrons à l'œuvre un illusionniste, nous disions : « Eh bien, oui, c'est cela. »

Il n'en est pas de même du défi contenu dans le *Soir* du 6 octobre. M. B. C. avise M. D'Arsac qu'il tient une somme de 500 francs à la disposition du médium qui produira un phénomène de lévitation en se soumettant aux règles de contrôle qui seront arrêtées entre lui et le Comité de la Société indépendante des *Recherches Psychiques* de Bruxelles.

Il y a déjà à Paris des milliers de francs qui attendent la prestidigitateur capable de cet exploit. Nous-même (voir page 174 des *Annales* du 16 mai-1er juin), nous avons offert 500 francs au prestidigitateur qui imitera le phénomène de lévitation de la table dans les conditions décrites par le professeur d'Arsonval (V. page 91 des *Annales*, mai).

MM. les prestidigitateurs répondent fort justement : « Pour pouvoir reproduire ce phénomène, il faut que nous y assistions. » Tous nos efforts se tourneront bientôt à les mettre à même de constater ce fait. Alors, rira bien qui rira le dernier.

Sceaux. — Imp. CHARAIRE. *Le Gérant* : DROUARD.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

18me Année — 16 Octobre-1er Novembre 1908 — Nos 20-21

H.-N. DE FRÉMERY

SÉANCES DE " MATÉRIALISATION " A LA HAYE

Le succès des séances tenues dans le cercle spirite de La Haye chez Mme Huygens (1) nous engagea à entreprendre une suite de cinq réunions avec le but spécial de contribuer autant que possible au développement des formes nébuleuses, espérant que peut-être des matérialisations complètes pourraient se former. Aussi la lumière serait un peu plus forte, fût-ce même au détriment d'un développement plus facile des phénomènes cherchés, car en premier lieu il était nécessaire d'y voir suffisamment pour faire des observations satisfaisantes pour nous et de quelque valeur pour d'autres personnes. Sur ce point, nous fûmes tous d'accord et quand nous exposâmes notre projet à la première séance, des coups frappés y consentirent; ainsi, nous eûmes les meilleurs espoirs en notre succès.

En outre du médium, les personnes suivantes assistaient à ces séances : Mme C. Huygens van der Ven; M. A.-J. Rotteveel; M. et Mme Dr N.-J. van Breemen, ma femme et moi. Pour les arrangements, le local, la disposition du cabinet, etc., je renvoie le lecteur au plan de la page 247 avec la description. Je ne mentionnerai pas nos observations des coups frappés, des mouvements télékinésiques, etc., et me bornerai à ce qui se passait dans ces séances en rapport avec notre but.

Les formes nébuleuses de la première séance, tenue le 4 février, n'étaient pas importantes. D'abord des lueurs blanches se montrèrent, visibles parmi les rideaux entr'ouverts du cabinet et à côté de celui-ci près de la porte brisée. De temps en temps des étincelles rouges s'y mêlèrent et quelquefois un petit disque, de couleur rubis, constamment en mouvement. Ensuite les lueurs s'agrandirent, devinrent plus nébuleuses, s'allongèrent et se montrèrent aussi devant les rideaux, grandes comme un mouchoir. Enfin une deuxième forme nébuleuse apparut, debout devant le médium et montant jusqu'à ses genoux. Celle-ci se condensa en forme de boule et sembla rouler sur le sol jusqu'à la table où elle se dissolva. Pendant tout ce temps le cabinet se mouvait comme un par un bercement; on pouvait distinguer la jupe et les pieds du médium.

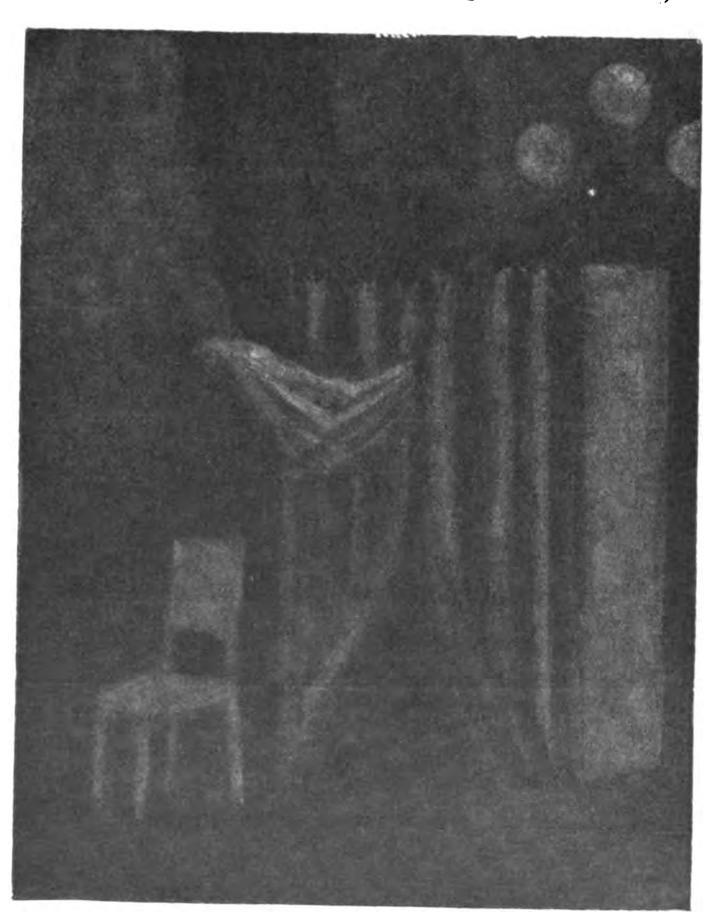


Fig. 1. — Bras avec draperie sortant du cabinet.

La deuxième séance du 11 février fut plus satisfaisante. Un nuage phosphorescent se développa en se précipitant vers nous et emportant les rideaux du cabinet. Ce nuage s'éleva, se condensa, coula sur le sol, se retira enfin pour disparaître dans le cabinet.

(1) Voir les *Annales des Sc. Ps.*, fascicule des 16 août-1er septembre, page 245.

Alors quelque chose de long et blanchâtre s'avança dans une direction oblique au-dessous de la tringle : ce pouvait être un bras d'une longueur anormale avec une main en disque lumineux. Elle descendit d'en haut vers la draperie au-dessus de la porte brisée, où nous avions mis la feuille de palmier. Mais celle-ci ne fut pas atteinte et la forme nébuleuse se retira dans le cabinet, qui berça et où des bruits se manifestèrent. Deux fois les cordes de la guitare furent touchées. Près du cabinet se trouvait une chaise. Un disque lumineux entouré d'un nuage phosphorescent se précipita du cabinet vers cette chaise et alors nous la vîmes se déplacer. La chaise fut poussée toujours plus près de Mme Huygens. Alors la lueur se retira dans le cabinet et il y eut une pause ; après quoi quelque chose comme un bras avec une main lumineuse s'avança du cabinet et, prenant le dossier de la chaise, la fit remuer, ce que nous pouvions voir et entendre, tandis que le médium était assis immobile dans le cabinet, visible pour nous puisque les rideaux avaient été entr'ouverts par le bercement du cabinet. Le bras se retira et des lueurs entourèrent la figure du médium ; le bras se précipita de nouveau et agita la chaise. Alors



Fig. 2. — Figure debout près du cabinet.

les lueurs se condensèrent en un corps en forme de colonne debout devant le médium. Puis le bras fut retiré et nous vîmes la colonne nébuleuse disparaître derrière les rideaux du cabinet. Aussitôt ces derniers furent ouverts : signal pour finir la séance. Je tournai le bec de gaz pour augmenter la lumière : le médium était toujours immobile sur sa chaise.

La troisième séance du 21 février eut le meilleur succès des cinq. En outre des formes nébuleuses déjà décrites, une figure noire se montra et s'assit sur la chaise, pour ensuite y monter. Quand elle eut disparu dans le cabinet, quelques lueurs nébuleuses et faibles furent visibles. Mais bientôt elles prirent la forme plus décisive d'un bras blanchâtre et nuageux avec de larges draperies (*Voir la figure* 1). On pouvait y distinguer une main. A la demande de ma femme, le bras se balança de haut en bas, d'abord trois fois, puis six fois. Alors ma femme demanda si la main pouvait toucher la chaise. Nous vîmes le bras descendre lentement et nous entendîmes enfin la main se poser sur le dossier de la chaise. Puis celle-ci fut agitée, tournée et renversée, et la main se retira précipitamment dans le cabinet. Quelque temps après, tandis que le cabinet se balançait fortement, la figure noire se montra de nouveau. Ce fut comme si la draperie noire s'ouvrait de temps en temps et l'on put distinguer quelque chose de blanc au-dessous. Elle disparut de nouveau. Ensuite un bras s'avança obliquement du cabinet dans la direction de la feuille de palmier. Quand il fut retiré, une grande figure sortit du cabinet près de la porte brisée, repoussa la draperie noire et on aperçut une tête blanche et un tronc, mais la tête semblait enveloppée dans des draps, ne laissant qu'une ouverture en forme de fente pour les yeux et on ne pouvait guère distinguer des bras (*Voir la figure* 2) (1). Plusieurs fois la tête et le tronc s'inclinèrent en avant comme pour nous saluer. Mme Huygens demanda : « Est-ce vous, Marius ? » et trois coups contre (ou dans ?) le cabinet répondirent affirmativement. De temps en temps un pan noir (d'un rideau de la porte brisée ?) enveloppa le buste blanc. Alors la tête et le tronc s'inclinèrent de nouveau, trois fois, quatre fois et enfin l'apparition se retira dans le cabinet. En moins de cinq secondes nous entendîmes ouvrir les rideaux et nous

(1) Les taches rondes au-dessus du cabinet représentent des assiettes en porcelaine de Chine pendues contre la paroi, au-dessus de l'armoire.



vîmes le médium sur sa chaise, plongé dans un sommeil profond.

La séance du 28 février réussit assez mal. Le médium arriva tard et comme les phénomènes, après qu'elle s'était endormie et placée dans le cabinet, tardaient à se développer, le docteur van Breemen, impatienté, voulut les favoriser en tournant le bec de gaz, qui par malheur fut éteint. A ce moment nous perçûmes quelques mouvements dans le cabinet et, pour ne pas les interrompre, nous résolûmes de nous contenter de la lumière de la lanterne rouge sur le buffet. Nous vîmes de nouveau un bras s'avancer du cabinet et une figure, qui en sortait, mais naturellement, dans ces circonstances, les observations furent défectueuses.

La séance du 3 mars fut aussi peu satisfaisante. j'insistai pour qu' « on » ne perdît pas de vue le but de nos réunions : les phénomènes de matérialisation. Les mouvements d'objets sans contact, obtenus à la séance précédente — si intéressants qu'ils fussent — m'avaient paru une dérivation. Aussi j'exigeai plus de lumière, car son manque était défavorable à l'importance des phénomènes. « On » approuva par des raps toutes mes observations. Mais quand le médium fut assis dans le cabinet et que nous remarquâmes avec satisfaction que les pieds du médium étaient visibles, rien ne se produisit. Nous attendîmes longtemps; enfin Mme Huygens demanda si les conditions étaient bonnes. Un coup frappé dans le cabinet répondit que « non ». En posant d'autres questions, nous apprîmes qu'il fallait diminuer la lumière. Nous n'avions pas le choix : il fallait s'y soumettre et, ensuite nous ne pûmes distinguer du médium que son jupon, se dessinant comme une masse noire entre les rideaux. Ainsi tout ce que nous voyions devenait douteux et ce fut encore pis quand le cabinet, se déplaçant de plus en plus, le côté qui se trouvait à l'origine tourné vers la cheminée, fut placé obliquement devant nous, et nous ne pûmes plus rien voir du médium. Le cabinet projetait maintenant son ombre noire sur les parois de la porte brisée de la chambre et dans cette obscurité impénétrable, se développèrent alors les phénomènes. Mais leur valeur objective ainsi est devenue nulle.

Donc cette série de cinq séances ne nous a pas apporté ce que nous avions cru en pouvoir attendre. Les phénomènes atteignirent leur apogée à la troisième séance; puis ils rétrogradèrent. Peut-être cela fut-il causé par des sensations d'apathie et de malaise, dont le médium souffrait alors. Il est à regretter qu'à la troisième séance nous ne nous soyons pas trouvés dans les circonstances favorables de la deuxième, quand le médium et le fantôme furent simultanément visibles pour nous. Mais sans doute, cela devra bien arriver un jour, et alors il sera prouvé que le médium et la figure matérialisée sont deux formes différentes, qui, quoique dépendant l'une de l'autre, prennent chacune leur propre place dans l'espace. Alors il faudra encore examiner si cette forme nébuleuse est un dédoublement astral du médium, ou bien une personnalité différente, revenue temporairement de sa propre sphère pour nous en donner des nouvelles.



H.-N. DE FRÉMERY

UNE SÉANCE AVEC LE MÉDIUM MILLER [1]

Mme Ellen Letort a eu l'extrême obligeance de m'inviter à une séance de M. Miller, le 4 septembre 1908, à Paris. Lorsque nous eûmes fait connaissance, on m'indiqua une place très favorable dans la chambre des séances, où beaucoup de personnes étaient déjà réunies. C'était une petite chambre avec une porte et une fenêtre. Derrière se trouvait la cheminée. A droite, le cabinet était installé : des rideaux noirs, pendant jusqu'au sol avec de larges plis, glissaient par des anneaux sur deux tringles de plus d'un mètre de longueur, fixées à 2 m. 1/2 de hauteur et même davantage, formant dans ce coin de la chambre une chambrette aux parois de drap noir. Adossées aux murs d'en face et de droite, se trouvaient des bibliothèques. Il n'y avait pas de table dans la chambre; des rangées de chaises donnaient place à une trentaine de personnes. A ma gauche, Mlle Lilian Whiting, l'écrivain américain bien connu, était assise; Mme Letort se tenait à ma droite, et le médium la précédait immédiatement. M. Miller était donc assis au commencement du rang, en dehors du cabinet, mais tout à côté. Il se mit carrément sur sa chaise, les jambes un peu étendues et les mains tombant librement entre ses jambes, sa main gauche au-dessus de sa droite. Quand la lumière, à sa demande, fut placée dans l'ouverture de la porte, et tournée très atténuée, je ne pouvais plus distinguer si sa main droite se trouvait encore toujours au-dessous de sa main gauche. Il pouvait avoir retiré sa main droite d'une manière inaperçue, et, en la couvrant d'un gant noir, il aurait pu manœuvrer librement avec son bras et sa main droite, qu'il serait impossible de distinguer sur le fond noir des rideaux.

J'ignore pourquoi cette réflexion me vint à l'esprit au commencement de la séance. C'était embarrassant. Pourquoi ces soupçons? Pourquoi n'étais-je pas assis là animé par cette même bonne confiance qui semblait régner chez tous les autres assistants de la séance? Est-ce que j'étais hanté par le refus de Miller, de se laisser fouiller après une séance bien réussie? Sa personne m'avait-elle impressionné d'une manière peu sympathique? Ou mes soupçons étaient-ils éveillés par une odeur de phosphore à peine perceptible, que j'avais cru sentir à l'entrée de Miller, malgré l'encens qu'on avait brûlé dans la chambre? Je l'ignore, mais à coup sûr une voix intérieure me soufflait de surveiller davantage encore le médium que les phénomènes. C'est ce que je fis autant que possible, mais cela présentait de réelles difficultés, surtout lorsque Mme Letort et Mlle Whiting, sur la demande de Miller, changeaient de place; ainsi, entre lui et moi vint se placer une dame myope qui, pour bien voir, se mettait de temps à autre en travers sur sa chaise, en se penchant vers le médium, de manière à le cacher presque entièrement à ma vue.

D'abord, un parfum de bois de santal et d'huile de rose se répandit dans la chambre. Puis, tout près du médium, s'élevant à côté de lui devant le rideau du cabinet, on aperçut quelque chose qui pouvait être une petite forme nébuleuse mais aussi (et plutôt, selon mon avis) une pièce de mousseline tenue en l'air par la main droite invisible du médium. Il demandait en anglais : « Donnez-nous votre nom, s'il vous plaît? » — et la figure sembla répondre d'une voix rauque et chuchotante : « Kate Field. »

Mlle Whiting fut bien émotionnée d'entendre soudainement le nom de son amie, *dont elle avait parlé quelques moments avant!* — « Etes-vous heureuse? » demanda-t-elle.

« Oui », répondit la voix chuchotante et — pscht! — voilà la forme disparue derrière (?) le rideau du cabinet. Les sentiments des assistants se traduisaient par toutes sortes d'exclamations, mais lorsque nous nous taisons, nous sommes priés de bien vouloir parler à haute voix. Or, s'il est vrai que l'attention concentrée nuit au développement des phénomènes, il est vrai aussi que lorsque tout le monde parle à la fois, on ne peut entendre ce que le médium trafique. Il paraissait être assis, immobile. De temps à autre, le rideau ondoyait auprès de lui, et soudain quelque chose ressemblant à un bras et une main avec une draperie, se précipitait du rideau et s'étendait au-dessus de la tête de Mlle Whiting, qui levait la tête, apeurée. « Comment avoir peur d'un bras en carton », pensais-je. Mais de nouveau, j'avais honte de mes soupçons : cela pourrait pourtant être un bras matérialisé!

Je comparais ces phénomènes à ceux que j'avais observés à La Haye, et, ma foi, l'avantage n'était pas du côté de ceux-ci, surtout quand j'entendais M. Miller faire toutes sortes de remarques pour fixer

(1) Pour se rendre compte de l'importance de cet article, il faut se souvenir que M. de Frémery, ancien capitaine d'artillerie dans l'armée néerlandaise, est directeur de *Het Toekomstig Leven*, un périodique *nettement spirite*. Un autre article, du même auteur, que nous publions dans cette même livraison, nous montre que M. de Frémery admet la réalité des phénomènes de matérialisation. — N. de la R.

l'attention sur ce bras raide et mystérieux. « Hein! — pensais-je — il ne me semble pas du tout saisi par ces phénomènes. » Et quand le bras avait disparu, après une pause assez longue, et remplacé par une forme qui s'élevait auprès de lui, aussi haut que son bras droit étendu pouvait arriver, M. Miller regardait, aussi intéressé que le reste de l'assistance, posant des questions et faisant des remarques. En un mot, il était aussi peu épuisé que moi-même. Cette figure devait représenter : « Harriet Beecher-Stowe », l'illustre auteur de *Uncle Tom's Cabin*. De la même voix rauque et chuchotante avec laquelle « Kate Field » s'était présentée auparavant, cette forme, qui avait l'air d'une pièce de mousseline tenue en l'air, adressa un petit discours à Mlle Whiting. Tandis qu'elle parlait, le médium se penchait en avant pour mieux entendre... ou pour la faire mieux parler? me demandais-je. Le discours finit avec un « *God bless you* » répété par trois fois. Aussitôt M. Miller se tournait vers sa voisine, en disant : « C'était magnifique, n'est-ce pas? » Elle s'empressait d'exprimer sa satisfaction, en déclarant que Mme Beecher-Stowe lui avait dit les mêmes mots quand elle était encore vivante. Mme Letort traduisait ce qui était dit en anglais et quand les discussions étaient terminées, Miller donnait la permission d'inspecter le cabinet à la lumière d'une allumette pour voir si quelqu'un ou quelque chose ne s'y trouvait. Je n'avais pas envie de profiter de cette invitation. Lorsque l'examen avait eu lieu d'une manière satisfaisante, M. Miller disait résolument : « Je vais dans le cabinet », et il y entrait en emmenant sa chaise.

Alors, tous se taisaient. On attendait de grandes choses. Mais la voix chuchotante ordonnait bientôt : « Il faut parler », et voilà la chambre de nouveau pleine de bruit.

On supposait le médium en trance. Ainsi je pensais que les phénomènes montreraient un tout autre caractère, mais au commencement il n'en fut guère ainsi. Un corps en forme de boule, de la taille d'un melon bien développé, fut avancé parmi la fente des rideaux. *On y distinguait des plis :* une pièce de mousseline emballée se présenterait de la sorte. La boule se mouvait en haut, en bas, un peu à droite et à gauche, mais entraînant toujours un pan de rideau. Quand la boule fut lancée en avant, le rideau fit saillie en dehors. Je prévoyais déjà ce qui allait arriver : la boule se mettrait sur le sol et une forme s'en développerait. Or, ceci se produisit exactement. C'était comme si la pièce de mousseline avait été saisie par un coin, élevée et déployée par petites secousses. La figure ainsi formée s'appelait « Mme Le Sage », ainsi qu'elle eut l'obligeance de nous l'apprendre elle-même. Elle disparut derrière le rideau après avoir prononcé quelques paroles avec la même voix chuchotante que ses prédécesseurs.

Après quelque temps, les rideaux furent écartés et une forme s'avança, se nommant « Lily Robbers », fille de Jonathan Robbers, qui lança le premier journal spirite en Amérique : *Mind and Matter*. En s'avançant, elle emportait les rideaux comme si elle les avait pressés avec ses mains à droite et à gauche contre son corps. Lorsqu'elle se fut retirée jusqu'au cabinet, elle étendit les mains en disant : « Est-ce que tout le monde peut me voir? Voyez-vous mes mains, mes bras? » Alors la forme se retira derrière les rideaux de manière à ne plus être visible que par la fente. Elle se baissait de plus en plus, disant toujours en anglais : « Bonsoir, bonsoir », jusqu'au moment où sa tête toucha le sol et disparut derrière les rideaux.

Cette soi-disant dématérialisation fit une impression énorme sur les assistants, qui en témoignèrent par des exclamations de toute sorte. Chez moi pourtant, cette impression fut troublée par le fait qu'au dernier moment, j'entendis déplacer dans le cabinet la chaise glissant sur le sol de bois, et la pensée me vint que ce malheur était bien compréhensible, le médium, pour se « dématérialiser » étant obligé de s'étendre de tout son long dans un espace trop étroit. Peut-être était-ce fort mal de ma part de songer à une telle possibilité, mais la pensée m'était venue avant même que je puisse la bannir.

La figure suivante semblait couverte de couleur lumineuse, çà et là une tache, car l'ensemble était fort tacheté et ne ressemblait pas le moins du monde à ce que l'on pourrait nommer un vêtement en matière phosphorescente. Elle aussi se présentait avec la même voix que ses camarades, se nommant : « Joséphine Case » et disant être l'un des collaborateurs réguliers du médium, ce que je crus aussitôt. Elle nous pria de former la chaîne, après quoi elle sortirait du cabinet. On lui obéit aussitôt, et, s'étant mise à l'abri d'attouchements importuns, Joséphine Case s'avança. Elle avait un air très masculin, et ne tarda pas à attirer l'attention sur ce fait, en disant : « Vous voyez que je suis beaucoup plus grande que le médium, ainsi je ne puis être le médium lui-même. » Cette conclusion, je dois le dire, me sembla hasardeuse : j'attribuai à Miller une taille égale s'il s'étirait et marchait sur la pointe des pieds. Après s'être montrée — à distance et dans le clair-obscur, bien entendu — Joséphine réintégra le cabinet.

Comme contraste, une petite poupée fut poussée par derrière la chaise de Mlle Whiting. Dans ce coin-là, j'avais déjà du reste entendu quelque bruit léger ; maintenant, une petite forme se montrait tout à coup autour du rideau. Elle se mouvait toujours tout près du cabinet, avec sa tête noire couverte d'une

calotte blanche, habillée d'un vêtement flottant. Un pan de sa robe, qui semblait peinte d'une matière lumineuse, comme la calotte, *était caché sous le bord inférieur du rideau et y resta toujours malgré les mouvements de la poupée*. Ceci me semblait bien suspect! Une main n'était pourtant pas glissée dans la petite poupée?

Elle chuchotait toujours : « Maman, maman, mamamamaman. »

Je ne pus me retenir de faire remarquer à Mme Letort : « La petite me paraît cependant bien un peu trop jeune pour parler! »

« C'est le premier mot que les enfants apprennent », me répondit-elle.

La petite poupée, avec sa face de négresse comme une boule soufflée de caoutchouc, s'agita encore un peu devant le rideau et disparut.

Mais son rôle n'était pas encore achevé. Quelque temps après elle fit son entrée sur le bras de sa mère, une forme toute voilée, qui se dit : « Maria Leman », une négresse du Kansas. Qui sait?

Lorsque cette forme eut disparu, une pause assez longue suivit. Quand la conversation se calmait, la voix rauque commandait de l'intérieur du cabinet : « Il faut parler! » Alors le bourdonnement ne se faisait pas attendre. La pause plus longue s'expliqua par la représentation suivante : trois figures toutes voilées, l'une à côté de l'autre dans le cabinet, se montrèrent pendant quelques instants seulement derrière les rideaux entr'ouverts, et se présentèrent au public étonné comme étant « les trois sœurs Fox ». Elles se firent voir durant un temps si court qu'elles paraissaient jouer à cache-cache, et Mlle Whiting n'en compta que deux, au grand désappointement de quelqu'un derrière les rideaux du cabinet, qui assurait avec une voix rauque et chuchotante que « les trois sœurs Fox » y avaient été pour sûr.

Ce quelqu'un là venait de temps à autre se présenter comme étant « Betsy », la femme noire, contrôle du médium. Elle avait fait un peu augmenter la lumière. Son visage était noirci; elle portait une calotte blanche et était vêtue d'une simarre en mousseline. *On ne voyait pas le blanc de ses yeux*. Sous le menton on discernait une masse noire compliquée; les mains restaient soigneusement couvertes par les manches longues et en s'avançant, elle emmena les rideaux qu'elle pressait contre ses hanches. Elle parla de la même voix qui semblait décidément familière à toutes ces soi-disant « matérialisations » et naïvement essaya de prononcer quelques mots en français. Enfin Mlle Whiting fut autorisée à la caresser sur la joue.

Après « Betsy » apparut le deuxième contrôle du médium, le « Dr Benton ». Celui-ci parlait d'une voix basse enrhumée, restant debout devant le rideau du cabinet et discutant avec quelques assistants. La traduction de ce qu'il disait causa quelque confusion, et, brusquement, il mit fin au discours en se retirant à l'intérieur du cabinet.

Ensuite, « Ann Lee », la fondatrice de la Secte des « Shakers » en Amérique, se présenta et enfin celle-ci fut remplacée par « Betsy », qui, cette fois, avait couvert son visage d'un voile. De sa voix rauque elle invita la société à chanter une chanson et y joignit en effet un fausset d'homme très marqué!

Le chant terminé, elle se retira dans le cabinet. Immédiatement M. Miller sortit à demi du cabinet, en étendant le bras gauche comme s'il venait de s'éveiller et bâillant perceptiblement. Lentement, il fit quelques pas, se frotta les yeux, bâilla encore une fois et demanda : « Est-ce que c'était une bonne séance? »

Un chœur de voix en différentes langues retentit si énergiquement que nul ne s'aperçut du manque de la mienne. Je sentais de nouveau cette odeur de phosphore et cela me troublait. Avec un mot de remerciement à Mme Letort je pris congé et m'éclipsai aussi vite que possible pour me diriger vers mon hôtel et tâcher d'oublier pendant mon sommeil toutes les pensées qui me hantaient.



Deux jours sont passés depuis la séance du 4 septembre, et, en relisant mes notes, je me demande : ferai-je du bien en les publiant? Je ne peux lancer une accusation formelle de fraude : soyez sûrs qu'en ce cas j'aurais aussitôt parlé sur le lieu même de la séance! Je n'ai que des doutes très graves. M'est-il permis de les publier? Ai-je le droit de jeter l'opprobre sur le nom de quelqu'un sans preuves définitives?

Si les expériences de Miller se bornaient à un centre restreint et particulier, je n'en parlerais pas ici. Je donnerais seulement mon avis à l'un des assistants pour l'avertir et le sommer d'observer plus exactement et de contrôler plus sévèrement.

Mais les séances avec Miller ont un éclat, non seulement dans les journaux spirites, mais aussi en dehors. Un article sur lui a paru dans le *Monde Illustré* avec une grande planche où Miller était représenté, assis en dehors du cabinet, avec l'un des assistants vis-à-vis de lui; entre eux, un fantôme flottant en l'air. Si d'un côté, dans la presse publique, les soi-disants phénomènes de matérialisation du médium Miller sont représentés comme vrais et indiscutables, d'un autre côté je crois qu'il est de mon devoir de déclarer franchement que je doute fortement de l'authenticité de ceux auxquels j'ai assisté moi-même, et pour les raisons suivantes :

1° Rien de ce que j'ai vu qui ne pourrait être

reproduit par un prestidigitateur habile. Si je pouvais obtenir un public croyant en ma médiumnité, je me sens capable de fournir les mêmes phénomènes. Naturellement ceci ne prouve pas que Miller ait truqué, mais quand la possibilité d'exercer des trucs se présente aussi fréquemment que le démontre ce récit, il n'y a aucune raison pour accepter l'origine médiumnique des phénomènes décrits. Alors, il est beaucoup plus raisonnable de reconnaître que l'on a eu affaire à un faiseur de tours d'adresse.

2° Il me semblait fort étrange que Miller, tant qu'il était assis en dehors du cabinet, ne donnât aucune marque d'épuisement par les phénomènes, alors qu'on le considérait comme étant en trance — c'est-à-dire sans connaissance et dormant — aussi tôt qu'il entrait dans le cabinet. Personne ne s'en convainquit, mais tout le monde fut prié de l'accepter. La manière dont, la représentation finie, il s'éveillait de sa soi-disant trance, me semblait si peu naturelle, que je ne crois nullement à son état normal.

3° L'odeur de phosphore, observée à plusieurs reprises en sa présence, me donna à penser. Il serait pourtant possible qu'une allumette, craquée pour faire de la lumière, en fut la cause. Cependant je n'ai pas vu brûler d'allumette à l'entrée de Miller ; je l'ai vu à l'issue de la séance.

4° Pourquoi toutes ces formes féminines soi-sant matérialisées parlaient-elles de cette même voix rauque, ainsi que la petite poupée?

5° Pourquoi toutes ces formes étaient-elles courtes et larges comme le médium, à l'exception de « Joséphine », qui, du reste, ne tarda pas à appeler l'attention sur ce fait?

6° La prétendue naissance d'une forme matérialisée portait clairement un cachet artificiel. La boule n'avait pas de contours nébuleux, mais laissait apercevoir des plis. Elle ne se glissait pas librement par toute la chambre, comme je l'ai vu faire aux séances de La Haye, mais restait toujours attachée aux rideaux.

7° La prétendue dématérialisation de « Lily Robbers » peut très facilement être simulée par le médium lui-même. En se penchant lentement derrière les rideaux à demi-ouverts, ensuite en se soutenant avec les mains sur le sol et en s'étendant de toute sa longueur, l'effet est absolument le même. La chaise qui se déplaçait en est un témoin bien traître.

8° Le comble de toutes ces choses, c'est que « Betsy » chantait. Comment! cette femme noire matérialisée (?) ne peut parler que d'une voix rauque et chuchotante et ensuite chante nombre de sons avec des mots bien articulés? Le langage parlé requiert pourtant une modulation et un registre de voix bien plus simples que le chant! Et pourtant voilà « Betsy » chantant avec un fausset d'homme très prononcé, auquel elle tâchait de mettre la sourdine pour ne pas effacer le chant maigre des assistants. Cette chanson de Betsy mit fin à mes doutes ; je sais maintenant ce qu'il faut voir en Miller : un danger spirite.

Car un homme comme lui est un danger positif pour notre mouvement spirite. Il a attiré l'attention sur lui. Il est accablé d'offres et de propositions. Mais sans doute, mes soupçons seront un jour confirmés, et le spiritisme sera alors de nouveau scandalisé. C'est pourquoi je n'hésite pas à publier mon opinion. Quoique je ne puisse prouver avoir été trompé, je peux être sûr que ce que j'ai observé le soir du 4 septembre a tout autant de rapport avec le spiritisme qu'un faux monnayeur avec la Banque.

Peut-être me demandera-t-on : mais comment qualifier les phénomènes rapportés jadis dans notre journal? Alors Miller avait été totalement dévêtu et rhabillé de vêtements noirs. Mais il y avait un compère dans la salle : M. Klébar, et c'est comme si j'avais déjà pressenti le rôle qu'il jouait peut-être à cette occasion, puisque je posais cette question dans une note : « Où se trouvait alors M. Klébar, et qui est-ce qui le surveillait? » Maintenant, dans le fascicule 14-15 des *Annales*, on trouve le procès-verbal d'une séance où l'on a revêtu aussi entièrement le médium de noir. S'il y avait là un compère, je l'ignore, mais la représentation s'est totalement écoulée copie conforme avec la mienne, et Miller a sans doute trouvé moyen de se procurer les munitions nécessaires de mousseline, etc.

Il n'y a là qu'une question qui me trouble : quel est le motif de son action? Ce ne peut être l'argent, puisqu'il ne se fait pas payer. Alors, une vanité mal placée le pousserait-il à une telle tricherie immorale? « Betsy » parle de lui comme du « plus grand médium à matérialisations du monde », et Miller, en vêtements ordinaires, n'aime pas les comparaisons avec d'autres médiums, préférant être nommé leur supérieur. Il ne serait pas le premier à se laisser emporter par la vanité pour jouer un jeu cynique. Ou peut-être donnerait-il ces représentations par une espèce de « sport », pour voir jusqu'où l'on peut mener les spirites naïfs et croyants? En ne demandant pas d'argent il se tient hors la loi. Et, s'entourant d'un cercle de croyants instruits par « Betsy », il se sent en sûreté. Mais tout vient à la surface de l'eau. Qu'elle se trouble enfin! Quant à moi, je voudrais que ce fût le plus tôt possible!

LES FORMES TÉLÉPATHIQUES

Leurs rapports avec les formes médiumniques, pouvant les faire attribuer à des " dédoublements " de l'agent.

LES APPARITIONS

I

Si, après avoir recopié tous les récits sur des cartons séparés, afin de pouvoir les manier comme un jeu de cartes, on rapproche les faits semblables par les circonstances, ou par l'aspect plus ou moins habituel de la forme, ou par quelque autre point, on remarque que *toutes les classes* renferment des cas où la formation de l'image hallucinatoire ne peut être rapportée qu'à l'agent.

Dans les cas d'hallucination collective, par exemple, la forme ne présente pas le même aspect pour tous seulement quand les sujet sont réunis, groupés autour du sujet principal (parent ou ami de l'agent) ; le même fait se produit quand les sujets sont isolés, voire séparés par de grandes distances (1).

Hallucinations télépathiques, fait 41, page 133 : « ..... au mois de septembre de l'année 1857, le capitaine G. W..., du 6e régiment des dragons de la garde, partit pour les Indes afin de rejoindre son régiment. Sa femme resta en Angleterre ; elle demeurait à Cambridge. Dans la nuit du 14 au 15 novembre 1857, vers le matin, elle rêva qu'elle voyait son mari : il avait l'air anxieux et malade ; puis elle se réveilla immédiatement, l'esprit très agité. Il faisait un magnifique clair de lune et, en ouvrant les yeux, elle vit de nouveau son mari debout à côté de son lit. Il lui apparut en uniforme, les mains pressées contre la poitrine ; ses cheveux étaient en désordre et sa figure très pâle. Ses grands yeux noirs la regardaient fixement et il avait l'air très excité..... »

Mme W... vit son mari en tenue d'officier, cette tenue qu'elle connaissait bien, c'est vrai ; mais une autre personne le vit la même nuit, dans le même costume et dans la même attitude . « On ne peut prétendre, dit M. Gurney, que le récit de l'une de ces dames avait pu être la cause de l'apparition à l'autre ; Mme W... était au moment de l'événement à Cambridge et Mme N... à Londres ; ce ne fut que plusieurs semaines plus tard que l'une apprit ce que l'autre avait vu. »

H. T., 42, page 137 : « J'avais entre treize et quatorze ans lorsque j'allai passer quelques jours chez des amis. Je partageai la chambre d'une de mes compagnes, plus âgée que moi d'un an. M'étant réveillée une nuit, js vis distinctement la figure d'un homme (habillé d'une sorte de robe de chambre flottante), debout devant la table de toilette, le dos tourné vers le lit et étendant la main comme pour chercher son chemin. Je me rappelle que je me frottai les yeux pour me convaincre que je ne rêvais pas. Lorsque je regardai de nouveau, un moment après, la figure avait disparu. Cela m'effraya, et je réveillai ma compagne. Elle s'efforça cependant de me persuader que ce devait avoir été son frère (le seul homme qu'il y eût dans la maison), et qu'il était probablement venu dans la chambre pour voir l'heure à une vieille montre placée toujours sur la table de toilette. Pendant le déjeuner du lendemain, je demandai à C... (le frère de mon amie) ce qu'il était venu faire dans notre chambre la nuit précédente. Il me répondit qu'assurément il n'y était pas venu, et il me demanda ce que j'avais vu. Lorsque je le lui eus raconté, il eut l'air si troublé et si chagriné que je n'insistai pas sur ce sujet. Quelques jours plus tard, sa mère me dit que C... avait vu la même figure dans sa chambre pendant cette même nuit. Il avait reconnu en elle un ami intime, ancien camarade de navigation... »

« La figure qu'elle avait vue, dit M. Gurney, correspondait tout à fait à celle qu'avait vue C... d'après la description qu'il en a faite. »

H. T., 135/351 : « ... Elle a raconté à mon mari, le 4 juillet dernier, qu'une forme très brillante lui apparut dans un coin obscur de sa chambre à coucher, un matin de très bonne heure. L'apparition était si distincte que non seulement elle reconnut sa nièce, Mme W..., mais qu'elle remarqua la broderie de sa robe de nuit !... »

Après avoir raconté l'apparition de la même forme à deux autres personnes, le relateur ajoute :

« Je crains que, vu le temps écoulé, on ne puisse arriver à aucune conclusion en ce qui regarde la concordance des temps dans les deux autres cas ; on peut affirmer seulement que la vieille Mme B... et Mme *** sont persuadées que les visions ont eu lieu

(1) Les cas de télépathie cités dans cette étude sont surtout tirés des *Hallucinations Télépathiques*, traduction ou plutôt réduction française des *Phénomènes of the Living* de GURNEY, MYERS et PODMORE, et de *L'Inconnu* de CAMILLE FLAMMARION.

au même moment que celle de Mme Coote, et qu'elles ont *présenté le même aspect...* »

Or, Mme B... résidait alors à Theyden-Bois, près Epping, Essex; les deux autres à Londres, mais dans des quartiers différents.

L'Inconnu, 157/180 : « C'était un soir, vers 9 heures; tout le monde était encore levé dans la maison. Ma sœur, âgée de 17 ans, passant par un corridor, vit, sous un bec de gaz allumé, une belle et grande fille, qu'elle ne connaissait pas, habillée à la paysanne. L'apparition l'effraya, et elle se mit à jeter des cris. Le lendemain matin, la cuisinière, fille de 25 ans, raconta à ma mère que, la veille, vers 9 heures, venant de se mettre au lit, elle avait vu devant elle une de ses amies, jeune paysanne, dont le signalement correspondait avec celui de l'apparition.

« On apprit ensuite que cette paysanne était morte précisément ce jour-là. »

Comtesse AMÉLIE CARANDINI, à Parella (Italie).

Voyons maintenant des faits appartenant aux autres classes :

H. T., 130/340 (*nous résumons celui-ci en raison de sa longueur*) : « La servante du chanoine X... venait d'entrer dans l'église dont, auparavant, la porte était fermée à clef; elle se croyait donc seule lorsqu'elle vit une « étrangère » agenouillée dans un coin. Fort surprise, elle regarda très attentivement la « dame »; elle la dévisagea si bien que, placée plus tard devant un paquet de photographies, elle la reconnut, et indiqua même les modifications résultant d'une longue maladie; elle décrivit aussi fidèlement le costume, notamment une jaquette « pleine de poches », d'un modèle particulier.

« Or, à 60 milles de là, le même jour, à la même heure, « l'étrangère » s'éveillait et, voyant à son chevet le chanoine X..., elle le félicitait à propos des changements qu'il avait fait faire dans son église; elle énumérait ces changements, et « parlait avec « détails de choses qu'elle n'avait jamais vues ».

Qu'il s'agisse ou non d'un dédoublement, il n'en reste pas moins ce fait qu'une mourante alitée, est vue habillée, vêtue de cette jaquette « curieuse, pleine de poches, qu'elle portait toujours quand elle allait visiter ses pauvres ».

Les cas de cette espèce sont rares, du moins en tant que faits télépathiques, parce que, faute de pouvoir identifier la forme, on les classe aux hallucinations pures et simples. On les avoue du reste moins facilement qu'une hallucination nettement télépathique.

H. T., 60/205 : « Un jour, à la fin de juillet, vers 1860, à trois heures de l'après-midi, j'étais assise dans le salon du presbytère. Je lisais et mes pensées étaient entièrement occupées de ma lecture. Tout d'un coup, en levant les yeux, je vis distinctement un vieux monsieur, mince et de haute taille, entrer dans la chambre et se diriger vers la table. Il portait un manteau singulier et démodé que je reconnus pour appartenir à mon grand-oncle. Je regardai alors fixement le vieillard et, bien que je n'eusse pas vu mon grand-oncle depuis ma première enfance, je me rappelai parfaitement ses traits et son apparence. Il tenait à la main un *rouleau de papier*, et il avait l'air d'être très agité. Je n'étais pas alarmée le moins du monde, car je croyais fermement que c'était mon oncle et, ne sachant rien de sa grave maladie, je lui demandai s'il voulait voir mon père qui, ajoutai-je, n'était pas à la maison. Il me sembla alors qu'il devenait encore plus agité et plus affligé, mais il ne fit aucune observation. Puis il quitta la chambre par la porte à demi-ouverte. Je remarquai qu'il paraissait n'avoir pas marché dans la boue et sous la pluie, bien que la journée fût pluvieuse. Il n'avait pas de parapluie, *mais une grosse canne que je reconnus tout de suite, lorsque mon père la rapporta à la maison après l'enterrement.* Lorsque je questionnai les domestiques sur cette visite, ils me dirent qu'ils n'avaient vu entrer personne... »

Bien qu'alité, il s'est présenté, lui aussi, habillé, et l'on ne peut dire que c'est sa nièce qui l'a vêtu dans sa pensée, car si le souvenir de ce manteau de coupe surannée ne s'était point effacé de sa mémoire, elle ne connaissait point cette canne, ni ce rouleau de papier (le testament du grand oncle qu'on trouva sous son oreiller, après sa mort).

Vous n'avez pas été sans remarquer « l'agitation » du vieillard, « l'anxiété » du capitaine W... (41/133) On ne tient d'ordinaire aucun compte de « l'air » inhabituel de la forme, de sa pâleur, de son attitude, etc., tout cela étant dû, ou pouvant être attribué à l'activité propre de l'esprit du sujet.

Cependant, on retrouve ces mêmes particularités dans les cas où l'image présente quelque détail caractéristique inconnu du percipient et, d'autre part, on remarque que l'attitude, les actes, les propos de l'apparition (quel que soit son aspect), sont en rapport avec les préoccupations de l'agent dans tous les cas où le récit nous fait connaître ces préoccupations.

Nous reprendrons ce paragraphe en détail afin que vous en puissiez juger.

Le sujet pouvant « teindre son hallucination de sa couleur aussi facilement qu'un rêve », nous lui imputons les cas où l'apparition est transparente, lumineuse, etc.; réunissez-les, ces formes étranges, vous serez tout de suite frappés du peu de variété qu'elles présentent, du peu d'imagination de ces sujets appartenant aux classes cultivées, aussi bien qu'aux classes ignorantes de tous pays. Il n'y a pas une dizaine de genres; ce sont des formes fixes, des formse types : cette figure pyramidale perçue par un Anglais dans

la deuxième moitié du dernier siècle (57/182), Chevreul l'avait vue, du moins une toute semblable, en 1814. (*Inconnu*, page 269).

Dans cette petite collection encore, on rencontre des cas où la formation de l'image hallucinatoire ne peut être rapportée qu'à l'agent : une apparition vaporeuse et phosphorescente *à genoux sur le plancher*, fixant sur le sujet « un regard plein d'affection, de supplication et de tendresse ». Le visage était transparent, et présentait « à la tempe droite, une blessure d'où coulait un filet rouge ».

L'agent, un jeune officier qui prit part au siège de Sébastopol, fut trouvé, après l'assaut du Redan, au milieu d'un monceau de cadavres, *dans « une sorte de posture agenouillée »*. La blessure qu'il avait reçue se trouvait exactement où l'avait vue le sujet.

Il est encore des cas où le sujet n'a point dû apporter sa collaboration : ceux où il est infiniment probable que l'agent n'avait pas le moins du monde pensé au sujet ,et n'avait par conséquent exercé sur lui aucune action ; nous en avons compté vingt-trois dans l'édition française des *Phantasms of the living* ; en supposant que nous nous soyons trompé de moitié, il resterait encore une douzaine de cas dont il faut tenir compte.

Les apparitions ne différeraient pas, quant à leur origine, des manifestations consistant en bruits inarticulés divers, déplacements apparents d'objets, etc., dans les deux cas « le sujet créerait son hallucination ». Mis en parallèle, les relevés statistiques relatifs à ces deux ordres de faits, devraient donc présenter certaines similitudes ; voici, au contraire, ce que nous constatons :

	APPARITIONS :	MANIFESTATIONS VULGAIRES :
Rapport entre le nombre des agents hom. et celui des agents femmes.	2 à 1 *H. T.* : Hommes et jeunes hommes 51 ; femmes et jeunes filles 26 (1). *Inconnu* : Hommes et jeunes hommes 40 ; femmes et jnes filles 22.	Faible écart. » Hom. et jeunes hom. 29 ; fem. et j. filles 24.

(1) *H. T.* — Agents hommes : faits 32, 33, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 52, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 65, 66, 69, 70, 71, 74, 76, 80, 82, 83, 84, 85, 87, 88, 89, 90, 93, 99, 100, 101, 117, 118, 119, 121, 128, 133, 139, 140, 149, 150, 151, 152, 153.

Agents femmes : faits 49, 51, 53, 55, 56, 63, 72, 73, 75, 77 79, 86, 92, 94, 95, 96, 98, 102, 105, 120, 125, 127, 130, 134, 135, 143.

Inconnu. — Agents hommes : faits 4, 11, 15, 19, 20, 24, 26, 29, 34, 46, 48, 50, 51, 51 B, 56, 59, 60, 66, 67, 70, 72, 72B, 79, 84, 90B, 92, 100, 107, 110, 115, 116, 124, 127, 132 B, 134, 142 B, 156, 162, 166, 179.

Agents femmes : faits 9, 10, 12, 28, 32, 44, 87, 101 B, 107 B, 109, 111, 113, 123, 128, 130, 136, 142, 153, 157, 158, 159, 160.

	APPARONS :	MANIFESTATIONS VULGAIRES :
Manifestations ayant eu lieu à la pleine lumière du jour.	*H. T.* : 39 sur 95 (1). *Inconnu* : 17 sur 48.	» 6 sur 58.
Hallucinations collectives	Après avoir cité 23 cas d'hall. coll., M. Marillier, traducteur des *Phantasms of the Living*, ajoute : « L'édition anglaise contient la relation de 63 autres cas analogues aux précédents ». Si nous supposons qu'une cinquantaine d'autres cas figurent dans les différents autres chapitres, nous obtenons au total 136 hall. coll. pour 668 faits que renferme l'édition anglaise, soit 20,3 o/o. Cette proportion est fort exagérée car sous la rubrique « hall. coll. » tous les genres d'hall. sont confondus ; elle est bien inférieure cependant, à celle des hall. vulgaires.	*Inconnu* 33 cas sur 58 soit 56 8 o/o

L'hypothèse ci-dessus n'explique pas ces différences. Elle ne nous permet pas non plus de comprendre pourquoi il faut que l'agent meure, dans la majorité des cas, pour « donner le branle è l'esprit du sujet ». La pensée à elle seule est donc insuffisante ; elle est inefficace pendant les périodes de lucidité du patient. Ceci nous paraît certain. Prétendre le contraire, ce serait affirmer que l'écart entre l'excitation et la mort de l'agent s'est trouvé fortuitement égal au temps nécessaire au sujet pour élaborer son hallucination.

Néanmoins cette lacune est secondaire et, d'autre part, nous n'attachons pas une importance exceptionnelle aux différences relevées dans le tableau cidessus, parce que les chiffres relatifs aux hallucinations vulgaires n'ont pu être contrôlés ; mais ce qui précède nous a paru de nature à prouver qu'on fait, au percipient, une part beaucoup trop large, en lui

(1) Les apparitions d'un même agent à différentes époques de sa vie, ou bien le même jour à des sujets séparés les uns des autres, ont été comptées pour autant de manifestations particulières, chaque fois que nous avons considéré les conditions dans lesquelles ces manifestations se sont produites. En procédant ainsi, nous obtenons : *H. T.* 99 cas, *Inconnu* 62 cas ; mais il n'est pas toujours possible d'utiliser *tous* les cas, parce qu'on trouve rarement, dans *tous* les récits, le renseignement désiré.

attribuant tous les détails de son hallucination dans la plupart des cas.

II

Nous avons isolé pour les réunir ensuite, les cas où le percipient nous a semblé n'avoir pas contribué à la formation de l'image; mais nous ne retiendrons que ceux de ces cas pour l'interprétation desquels il ne peut y avoir divergence d'opinions, c'est-à-dire ceux où l'agent était inconnu du sujet : 42/137, 73/236, 87/261, 130/340, 133/348; puis ceux où l'hallucination a présenté quelque particularité physique : une blessure récente, un vêtement nouveau, etc. : 32/117, 58/183, 65/202, 66/205, 96/280, 97B/282, 97T/282, 98/283, 99/284.

Huit parmi ces quatorze cas donnent lieu aux remarques suivantes :

H. T. 42/137, cité au premier chapitre : Les deux sujets, couchés dans des chambres voisines, ont vu la forme l'un « de dos », l'autre « de face ».

H. T, 66/205 ::L'agent ne connaissait pour ainsi dire point le sujet (sa petite nièce), ne l'ayant vue que tout enfant dix ou quinze ans plus tôt, voire davantage; il appelait « d'une manière anxieuse et agitée » son neveu, en faveur duquel il eût voulu refaire son testament.

A noter aussi cette remarque du sujet : « Je lisais et mes pensées étaient entièrement occupées de ma lecture. »

H. T, 133/348 : La forme a croisé et décroisé fréquemment les jambes. L'agent avait cette habitude, mais le percipient l'ignorait.

H. T., 130/340 : L'agent est cette dame qui, en s'éveillant, félicite le chanoine X... des changements qu'il a fait faire dans son église, et parle « exactement et avec tant de détails de choses qu'elle n'avait jamais vues ».

H. T., 73/236 : La sonnette du passage retentit; le sujet se dit : « Voilà encore cette ennuyeuse sonnette dont le fil s'est embrouillé »; « on l'avait entendue deux fois déjà, pendant la nuit, cette semaine-là ». Son attention fut ensuite attirée « par le bruit de la porte qui s'ouvrait, et par la vue d'une personne (la forme) qui entrait dans la chambre ».

H. T., 96/280, 97B, 97T : Ces trois cas ont eu pour agent Mme de Beaumont, dont les apparitions ont dû être fréquentes, à en juger par cette réflexion prêtée à son mari : « elle apparaît souvent aux gens; ses domestiques l'ont vue plusieurs fois » (page 281). Et puis, l'image de Mme de Beaumont a des façons étranges : à deux reprises et sous le regard *de sujets différents*, elle passe au travers des portes. C'est là un mode d'apparition très rare en télépathie, puisque nous n'en avons trouvé aucun autre exemple ni dans les *H. T.*, ni dans l'*Inconnu*. Si bien qu'on est amené à se dire qu'ici, ce n'est pas le sujet qui anime l'image, mais l'agent qui en règle les mouvements. (Même observation peut être faite pour le cas 133/348 où nous voyons la forme croiser et décroiser les jambes.)

Rien, cependant, ne nous autorise à prétendre qu'il s'agit de dédoublements : Mme de Beaumont n'a jamais eu conscience des pérégrinations de son effigie; sa forme n'a laissé aucune trace de son passage.

Que l'agent ait, ou n'ait pas pensé au sujet, le problème n'est pas moins difficile à résoudre : S'il s'en montrait préoccupé, il le voyait mentalement, car on ne pense point à un familier sans évoquer ses traits; c'est donc ce substitut qui aurait dû être transmis au lieu d'une image qui, d'après M. Gurney lui-même, « n'occupait certainement pas l'esprit de l'agent, celle de son propre corps ».

Nous sommes loin de repousser la « transmission des images » *appliquée à certains cas;* mais ce que nous recherchons, c'est quelle hypothèse convient le mieux au plus grand nombre des cas. A ce point de vue, celle du dédoublement nous a paru plus satisfaisante que les deux autres; mais nous tenons à le déclarer dès maintenant, nous n'étions pas, d'avance, acquis à cette hypothèse.

PARALLÈLE ENTRE LES FORMES MÉDIUMNIQUES ET LES FORMES TÉLÉPATHIQUES

Apparition et disparition :

Les unes et les autres se présentent d'ordinaire toutes constituées; parfois, cependant elles se forment graduellement sous les yeux des expérimentateurs ou des percipients : .

Expérience avec Mme Paladino. Article de M. Venzano. *Annales des sc. ps.* de juillet 1907, page 514 : « ... Soudain, le docteur Venzano voit se former à sa droite, à une distance d'environ 20 centimètres de son visage, comme une masse globulaire, vaporeuse, blanchâtre, qui se condense en une forme plus décisive, un ovale qui, peu à peu, prend l'aspect plus défini d'une tête humaine dans laquelle il reconnaît distinctement le nez, les yeux, les moustaches, la barbe en pointe... »

H. T., 58/183 : « ... Peu à peu, la tête et les épaules d'un homme se dessinèrent parfaitement, mais dans une sorte de brouillard matériel, si je peux employer ce mot. La tête et les traits étaient distincts, mais l'apparition, dans son ensemble, n'avait rien de solide ni de défini; on aurait dit un nuage où l'on aurait pu reconnaître la tête d'un homme et ses épaules... »

Plus loin, le sujet compare la figure à un nuage qui aurait pris une forme définie.

H. T., 57/182 : « ... Au fur et à mesure qu'il avan-

çait, ce brouillard, pour l'appeler ainsi, se concentra en un seul endroit, s'épaissit et présenta le contour d'une figure humaine dont la tête et les épaules devinrent de plus en plus visibles, tandis que le reste du corps semblait enveloppé d'un large vêtement de gaze, pareil à un manteau, avec beaucoup de plis, qui touchait le sol, de manière à cacher les pieds. Le manteau reposait sur les dalles du passage et l'ensemble de la figure affectait une forme pyramidale. La pleine lumière de la fenêtre tombait sur l'objet qui était si peu consistant et si mince que la lumière qui se reflétait sur les panneaux d'une porte bien vernie était visible à travers le bas du vêtement. L'apparition n'avait pas de couleur : elle semblait une statue taillée dans du brouillard... »

La formation graduelle d'un membre, d'une main ou de doigts, n'est pas rare dans les séances médiumniques ; M. Crookes paraît avoir vu souvent ce phénomène, et il se sert, pour le définir, des mêmes termes que les percipients téléphathiques et que M. Venzano.

Masse globulaire, vaporeuse, blanchâtre — brouillard — nuage blanchâtre nous semblent désigner une seule et même substance qui se concentre dans tous les cas, et qui n'est pas sans analogie avec cet effluve digital, « sorte de buée grisâtre » ressemblant « à la fumée de la cigarette exhalée de la bouche, mais beaucoup plus ténue » dont nous parle M. Maxwell (1).

Lueur bleuâtre précédant la formation :

Expérience d'Auteuil 1896. Compte rendu de M. EMILE DESBEAUX. (Exton de la motricité, page 346) :

« ... Puis nous distinguons des formes imprécises, toutes de 25 à 30 centimètres, bleuâtres, que nous supposons être des membres qui n'ont pu se former. »

H. T., 133/348 : « ... Je vis une lueur bleuâtre autour de la chaise. Elle semblait vaciller, puis rayonner dans un large ovale, mais, peu à peu, elle se concentra de manière à présenter l'apparence d'une figure assise sur la chaise... »

Pour la disparition, il y a une différence entre les formes télépathiques et les formes médiumniques ; les premières disparaissent subitement, celles-ci se retirent dans le cabinet. Nous ignorons ce qui se passe derrière le rideau et la lenteur (relative bien entendu) avec laquelle des membres se constituent sous nos yeux, le temps appréciable, bien que très court, employé par les mains fantômales à fondre dans les nôtres, pourraient faire croire à une dématérialisation progressive dans tous les cas. Cette remarque de M. Crookes montre que la disparition des formes médiumniques peut être subite comme celle des formes télépathiques: « Je l'ai souvent suivie (Katie) dans le cabinet et l'ai vue quelquefois, elle et son médium en même temps ; mais, le plus généralement, je ne trouvais que le médium en léthargie et reposant sur le parquet: Katie et son costume blanc avaient *instantanément* disparu (1).

Dans huit cas, la forme télépathique disparaît à une exclamation ou bien à un mouvement d'approche, de défense ou d'effroi du sujet, tout comme la forme médiumnique dont nous parle M. Crookes: « Le fantôme s'approcha d'une dame qui était assise à une certaine distance du reste des assistants ; cette dame poussa un petit cri, à la suite duquel l'ombre disparut (2). »

Les formes télépathiques ne s'évanouissent pas toutes: 11 se retirent par la porte à la façon d'un visiteur ; 12 s'éloignent et passent derrière un obstacle ; 5 ont recours aux modes divers suivants :

Le fantôme passe au travers de la porte comme certaines formes médiumniques à travers les rideaux du cabinet :

H. T., 150/373 : « ... Mon ami parut secouer la tête et se retourna pas à pas, lentement, jusqu'à la porte ; puis il sembla s'enfoncer à travers le battant de la porte devant lequel le sofa se trouvait. »

Voir aussi *Inconnu*, 179/212 : disparition à travers une fenêtre.

La forme s'enfonce dans le sol comme B de la villa Carmen (3) :

H. T., 33/120. Premières lignes de la page 122 : « Comme l'apparition avait passé entre mon lit et ma lampe, je l'avais vue en plein. On ne pouvait pas s'y tromper ; quand elle s'arrêta pour regarder dans le miroir, je lui parlai, alors elle s'enfonça doucement dans le sol. »

« Le 12 février, dit M. GURNEY, j'ai eu une entrevue avec M. Marchant (le relateur du fait ci-dessus). C'est un vieillard très vigoureux, à l'esprit précis ; il nous a donné tous les détails de son récit d'une manière très méthodique, et ce qu'il nous a raconté correspondait exactement à la note écrite qu'il nous avait envoyée plusieurs mois auparavant. »

La forme se dissout:

Expérience avec le médium la femme masquée (*Annales* de janvier 1907, page 30) : « Après trois minutes environ, son visage devint plus large et plus

---

(1) *Phénomènes psychiques*, page 119.

(1) *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, page 191.

(2) *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, page 191.

(3) *Annales* de nov. 1905 page 657. Article de CHARLES RICHET.

rond ; la forme aussi devint plus large, mais de plus en plus diaphane, comme si elle se dissolvait, et les différentes parties de son corps se détachaient. »

H. T., 103/290 : « La forme ne disparut pas instantanément, mais parut se dissoudre dans l'air. » La même forme, vue deux heures plus tard par un autre sujet, disparut de la même façon.

H. T., 133/348 : « La figure était entourée d'une sorte d'auréole sombre. Je n'étais pas étonnée ; je ne dis rien, mais je pensai : « Vous êtes venu voir P... ; « il a été ici toute la soirée, mais il est maintenant « rentré chez lui. » Comme je pensais cela, la lueur se dissipa peu à peu et devint diffuse, et la figure disparut. »

Examen des formes.

Les formes médiumniques sont-elles de simples apparences ? Les expérimentateurs répondent non et M. Venzano appuie son dire de cette observation :

« L'apparition pencha la tête en avant, à plusieurs reprises, en l'inclinant, comme pour saluer. Ensuite, elle se retira. A cette occasion, nous fûmes tous frappés par un fait nouveau, assez important pour les lecteurs qui (*more solito*) n'hésiteraient pas à nous taxer d'hallucinations. Nous constatâmes donc que la figure en question, en se penchant en avant, de façon à rester à une certaine distance de la muraille illuminée par la lumière du gaz, projetait son ombre sur la muraille, et que cette ombre suivait tous les mouvements de ce corps qui était évidemment matérialisé (1). »

Voici maintenant une observation qui n'est pas sans analogie avec la précédente :

H. T., 86/260 : « ... J'allais me coucher comme onze heures venaient de sonner, et je m'avançais sur le palier qui conduisait à ma chambre (la chambre de mes parents se trouvait en face de moi). Je vis leur porte ouverte, et je fus cloué en place en voyant, debout, dans l'embrasure de la porte, en face de moi, la figure d'une femme ; je ne pouvais distinguer ses vêtements, mais je voyais fort bien les traits du visage, et surtout les yeux... La forme disparut lorsque ma mère m'appela, et la lumière que je tenais à la main éclairait la chambre, à travers la porte ouverte, jusqu'au mur en face. L'apparition faisait écran, comme un corps tangible... »

Bien que différent, nous croyons devoir signaler aussi ce cas :

H. T., 72/235 : « ... Mes regards se portèrent vers le caveau carré, où M. de Fréville avait été enterré. Je vis alors Mme de Fréville appuyée contre la grille... Je supposai que M. Wiles, le maçon de Cambridge, était dans le tombeau pour y arranger quelque chose... Je regardai en avant pour voir si le tombeau était ouvert, *car elle m'en cachait justement la partie qui s'ouvrait.* Je tombai, sans me faire de mal, sur un tertre de gazon, et je regardai à mes pieds pendant une minute à peine. Quand je levai les yeux, elle était partie. » (Mme de Fréville était morte une heure et demie auparavant.)

(1) *Annales des sc. ps.*, août 1907 ; page 577.

Formes visibles malgré l'obscurité :

Expériences d'Auteuil, 1896. Compte rendu de M. Emile Desbeaux (1) : « Mais voici une main bien formée et juste au-dessus de la tête d'Eusapia ; elle est ouverte, la paume étant du côté de la tête. Cette main est blanchâtre. Comment pouvons-nous la voir ainsi, si elle n'est pas douée d'une certaine luminosité ? »

H. T., 53/159 : « ... Alors, je m'éveillai en sursaut, et je la vis distinctement au pied de mon lit, debout, vêtue de blanc et les mains pendant à ses côtés. Le visage apparaissait très distinctement, je ne pouvais me tromper. Si une personne vivante se fût tenue là, je n'eusse certes pas pu distinguer les traits, tant la nuit était noire. Cette forme prononça distinctement, une fois, mon nom (Marcus), puis disparut graduellement pendant que je la regardais. »

Une forme se montre vêtue d'une étoffe blanche drapée, comme le fantôme de la villa Carmen (2), comme Katie dans plusieurs séances (3) :

H. T., 97/281 : « Je vis la forme de ma future femme (la dame de la maison) entrer par cette porte, *drapée de blanc des pieds à la tête.* C'est bizarre, mais je ne fus pas effrayé. J'eus l'idée que quelqu'un était malade, et qu'elle était venue prendre quelque chose dans la chambre... »

Dans 7 autres cas (appartenant : 3 aux *Hallucinations télépathiques*, 4 à l'*Inconnu*), la forme est vêtue de blanc, comme Katie King ; mais l'expression « drapée » ne figure que dans le fait précédent.

Gaze légère autour des formes observées :

Inconnu, 130/166. Relateur : Mme Marie de Thilo, docteur médecin à Saint-Junien, Suisse : « ... La porte s'agita comme poussée par un léger coup de vent, et je vis paraître une forme enveloppée d'une espèce d'étoffe vaporeuse blanche, comme un voile sur un dessus noir. Je ne pus pas bien distinguer le visage. Elle s'approcha de moi ; je sentis un souffle glacial passer sur moi ; j'entendis le chat gronder furieusement. Instinctivement, je fermai les yeux et,

(1) *Extériorisation de la motricité*, pages 346, 347.

(2) *Annales* de nov. 1905, compte rendu de M. Charles Richet.

(3) *Recherches sur les phénomènes du moderne spiritualisme* ; page 188.

quand je les rouvris, tout avait disparu. Le chat tremblait de tous ses membres et était baigné de sueur... »

H. T., 57/182, cité plus haut : « ... le reste du corps semblait enveloppé d'un large vêtement de gaze pareil à un manteau avec beaucoup de plis, qui touchait le sol... »

Phénomènes psychiques, page 160 : « Les figures que j'ai vues, dit M. Maxwell, étaient toutes encadrées d'une sorte de voile laiteux ; j'ai très rarement vu des figures dépouillées de ce léger tissu... »

Les formes complètes paraissent dépourvues de cette enveloppe ; M. Crookes n'en fait pas mention au sujet de Katie King.

Une autre conséquence de l'organisation imparfaite de certaines formes médiumniques, c'est, d'après M. Venzano (1), qu'elles n'ont qu'un fil de voix.

Les formes télépathiques seraient, sous ce rapport, inférieures aux autres, car elles ne parviennent même pas à se faire entendre.

H. T., 121/322 : « ... Tout à coup, un fantôme se dressa devant moi, si près que, si c'eût été un être humain, il m'eût touché, m'empêchant pour un instant de voir le paysage et les objets qui étaient autour de moi ; je ne distinguais pas complètement les contours de ce fantôme, mais je voyais ses lèvres remuer et murmurer quelque chose ; ses yeux me fixaient et plongeaient dans mon regard, avec une expression si intense et si sévère que je reculai et marchai à reculons... Après quelques secondes qui me parurent une éternité, le spectre disparut... »

Voyons maintenant cette forme, *en apparence*, bien constituée:

H. T., 118/317 : « ... A ma grande surprise, je vis mon frère qui entrait dans la cuisine par la porte du dehors, et qui se dirigeait vers moi... La table était entre nous, et il s'assit sur le coin le plus éloigné... Je m'écriai : « Miles ! d'où viens-tu ? » Il me répondit *de son ton de voix habituel*, mais très vite : « Pour « l'amour de Dieu, ne dis pas que je suis ici. » Ceci se passa en quelques secondes et, comme je m'élançais vers lui, il disparut... »

Nous croyons devoir ajouter les réflexions suivantes faites par trois sujets:

H. T., 49/147 : « ... Je vis la forme de Rosa debout à côté de mon lit ; et, de quelque façon — *je ne puis affirmer que ce fût au moyen de la parole* — je reçus *l'impression* des mots suivants venant d'elle... »

H. T., 142/360 : « ... *Je n'entendis rien, mais je sentis et je compris parfaitement ces paroles...* »

(1) *Annales de sc. ps.*, juillet 1907, page 513.

H. T., 89/266 : « ... *Je n'ai jamais été tout à fait certain qu'il ait proféré aucun son*, mais cependant cette impression très nette m'est restée dans l'esprit : « J'avais tant besoin de vous voir et vous ne seriez « pas venu. » (L'agent, malade depuis quelque temps, dormait au moment de son apparition. Le relateur ajoute) : « *Il me dit dans la suite qu'il s'imaginait m'avoir vu sans trop savoir où ni comment...* »

Les autres sujets ayant éprouvé une hallucination à la fois auditive et visuelle, ne font aucune réflexion sur le caractère de la voix entendue.

Nous sommes persuadé qu'on pourrait pousser très loin ces rapprochements entre les formes télépathiques et les formes médiumniques ; malheureusement, les documents relatifs à ces dernières nous ont fait défaut.

L'analogie entre les phénomènes médiumniques d'ordre inférieur et certaines manifestations télépathiques vulgaires, est parfois très grande. Celles-ci peuvent être analysés concurremment avec les apparitions, puisque les unes et les autres ont reçu la même explication. (Nous abrégerons le plus possible.)

III

Parallèle entre les manifestations télépathiques vulgaires et les phénomènes médiumniques d'ordre inférieur.

Les touches d'un piano s'abaissent et émettent des sons:

Inconnu, 36/108 : « ... Ces trois personnes étaient seules dans l'appartement, quand, tout à coup, elles entendirent jouer du piano au salon. Très intriguée, ma sœur prend la lampe, va au salon et voit parfaitement quelques notes se baisser toutes ensemble, faire entendre des sons, et se relever... »

Attouchements:

Article de M. Morselli (*Annales* d'avril 1907, p. 250) : « ... ce sont vraiment des mains humaines qui touchent, pressent, saisissent, attirent, repoussent, tapent légèrement, frappent, tirent la barbe et les cheveux, ôtent les lorgnons, donnent des taloches, etc., etc... »

H. T., 115/312 : « ... tout à coup, je sentis une main se poser sur ma tête, descendre le long de mes cheveux et s'appuyer lourdement sur mon épaule gauche... »

Inc., page 270 : « Chevreul a signalé également à Gratiolet le cas suivant : Un des anatomistes qui ont illustré la fin du XVIIIe siècle, X..., se faisait coiffer. Tout à coup, il se retourne et dit à son perruquier : « Pourquoi me serrez-vous le bras ? » Celui-ci s'excuse

et nie. Un moment après, même observation, même réponse... Le lendemain, X... apprit la mort d'un de ses amis. Au moment même où il s'était senti serrer le bras, ce malheureux s'était noyé... »

Mouvements des rideaux:

Article de M. MORSELLI (*Annales* d'avril 1907, p. 253) : « ... ces rideaux se meuvent, se gonflent de l'intérieur du cabinet, s'avancent, reculent, s'ouvrent et se ferment sans qu'Eusapia puisse le faire avec les mains et les pieds tenus sous un contrôle sévère. »

Inc., 96/145 : « ... Tout à coup, portes et fenêtres fermées, on voit, non pas les rideaux, mais les deux volants, posés ensemble autour de la galerie du ciel de lit, s'agiter en sens inverse, c'est-à-dire se séparant et se rejoignant comme en une forte étreinte... »

Inc., 39/111 : « ... au moment de se coucher, elle avait entendu des pas autour de son lit; elle se retourne, mais ne voit rien; tout à coup, *son rideau s'ouvre brusquement* et elle sent comme une main se poser sur son lit... »

Inc., 63/125 : « ... il lisait au lit avant de s'endormir. Tout à coup, les rideaux sont violemment fouettés; il entend en même temps une longue plainte et des pas sur le plancher... »

Soulèvement du sujet rappelant un peu le phénomène de la lévitation:

Inc., 14/84 : « Mon beau-père, M. Clermont, docteur en médecine, oncle du docteur Clermont (élève et ami du docteur Potain, qui vient de mourir à Paris), avait l'habitude de prendre, dans son lit (le matin), une tasse de café au lait.

« Il procédait à ce premier petit repas en causant avec sa femme, assise près de lui, quand il est soulevé violemment et rejeté sur son lit, et cela si soudainement qu'il renversa tout le liquide contenu dans sa tasse... »

Vent froid comparable à celui qu'on sent dans les séances:

Inc., 135/170 : « ... Ma mère me dit souvent : « Nous entendîmes la porte se fermer comme si une « énorme bouffée de vent était entrée dans la maison « et avait violemment frappé la porte. » Cette bouffée de vent, absolument irréelle, comme vous allez le voir, avait cependant ceci de réel que mes parents (sept personnes) la sentirent plus ou moins sur leur visage, et qu'elle leur laissa, en passant, une sorte de sueur glacée comme on en sent dans un cauchemar... » (Aucune porte ne s'était ouverte ou fermée; la manifestation se réduit à ce bruit fictif ou réel accompagné d'une bouffée de vent.)

Avant de passer aux bruits imitatifs, nous citerons trois faits auxquels l'hypothèse d'une hallucination ne convient pas:

Inc., 144/175 : « ... Selon un usage assez répandu à cette époque, ma grand'mère avait, dans sa chambre d'amis, au premier, un service à café en porcelaine, disposé en garniture de cheminée. Tout à coup, en plein jour, un fracas épouvantable se produisit dans cette chambre.

« Ma grand'mère monta précipitamment, suivie de sa bonne. Quelle ne fut pas leur stupéfaction à la vue du spectacle qui les attendait! Toutes les pièces du service à café gisaient en morceaux sur le parquet, à côté de la cheminée, *comme si elles eussent été balayées vers le même point...* »

Inc., 41/112 : « Mon père, alors âgé de 20 ans, se trouvait seul dans une maison quand, après minuit, il se fit un terrible fracas, puis la porte d'entrée s'ouvrit avec beaucoup de bruit. Mon père, qui dormait, au premier étage, se réveilla en sursaut et, en même temps, son père, au rez-de-chaussée, l'appela pour lui demander s'il était dans sa chambre ou s'il était dans la cour, et pourquoi il avait fait tant de vacarme. Mon père s'empressa de descendre en manifestant son étonnement sur cette étrange aventure. N'y comprenant rien, le père et le fils refermèrent la porte en poussant les verrous, et chacun regagna son lit. Mais, au bout de très peu de temps, la même scène se reproduisit, et papa et grand-père se rencontrèrent de nouveau, tout effrayés, devant la porte ouverte. On la referme de nouveau avec soin et l'on regagne son lit, quand, pour la troisième fois, la porte se rouvrit avec fracas. On la lia alors avec une grosse corde. Le reste de la nuit se passa tranquillement... »

En Amérique, le même jour (?), vers une heure de l'après-midi, l'agent « qu'on croyait déjà mort », ouvrit les yeux et dit : « Je viens de faire un grand voyage : j'étais chez mon frère, à Brumath (Alsace). » Puis il mourut.

Inc., 123/161 : « ... lorsqu'ils retournèrent chez eux, ils trouvèrent la pendule arrêtée à l'heure exacte de la mort, et le portrait de leur sœur était tombé au même moment. Ce portrait était solidement accroché, et, cependant, tomba sans arracher le clou... »

Bruits divers, coups violents:

Expériences de Naples, 1895 (*Ext. de la motricité*, par M. DE ROCHAS, p. 196) : « ... de pareils coups auraient seulement pu être produits par le choc d'un puissant marteau en fer, mais, dans ce cas, la table aurait été complètement brisée. »

H. T., 121/322 : « ... Tout à coup, il se fit, à la porte d'entrée, un bruit si grand et si répété (la porte semblait remuer dans son cadre et vibrer sous des coups formidables), que nous fûmes de suite debout, tout remplis d'étonnement, et les domestiques entrèrent un moment après, à moitié habillés, descendus à la hâte de leur chambre pour savoir ce qu'il y avait. Nous courûmes à la porte, mais nous ne vîmes rien et n'entendîmes rien. Et les chiens restèrent muets. Le terrier, contre son habitude, se cacha en tremblant sous le canapé et ne voulut pas rester à la porte, ni sortir dans l'obscurité... »

Voir aussi, dans l'*Inconnu*, les faits 145/176, 40/111, 73/131, 104 B/149, 47/116 fin du récit.

Le plus souvent, les coups télép. sont délicats, égaux, régulièrement espacés, semblables à ceux que nous frappons aux portes pour nous faire ouvrir (11 cas).

Bruit de pas:

Expér. de Rome, 1893-1894. (*Ext. de la motricité*. p. 135) : « ... d'autres fois, c'est le claquement de doigts qui semblent voltiger autour de nous, ou bien encore des bruits de pas sur le plancher... »

Inc., 77/133. Relateur : M. le Dr LAMACQ-DORMOY, médecin des hôpitaux, Bordeaux : « Mon père est un homme très instruit, d'esprit positif, et ne s'est jamais occupé de spiritisme ni d'autres exercices de ce genre. Or, en 1860, mon père et ma mère, endormis tous les deux, furent éveillés en même temps par un bruit de pas d'homme portant de fortes chaussures. Les pas s'avancèrent vers le lit et jusque sur le tapis. A ce moment, mon père alluma la bougie, mais il ne vit rien et le silence resta complet. » Le frère de Mme Lamacq « mourut le jour même où les bruits de pas furent entendus dans la chambre, mais, ajoute le relateur, mon père n'a jamais pu savoir l'heure de la mort... »

Voir aussi, dans l'*Inconnu*, les faits 76/132, 147/177, 5/73, 43/114, 93/142.

Bruits imitatifs:

CROOKES, *Rech. sur les ph. du moderne spiritualisme*, p. 151 : « Le nom populaire de *raps* (coups frappés) nous donne une idée très fausse de ce genre de phénomène. A différentes reprises, pendant mes expériences, j'ai entendu des coups délicats qu'on eût dit produits par la pointe d'une épingle ; une cascade de sons perçants comme ceux d'une machine à induction en plein mouvement ; des détonations dans l'air ; de légers bruits métalliques aigus ; des craquements comme ceux qu'on entend quand une machine à frottement est en action ; des sons qui ressemblaient à des grattements ; des gazouillements comme ceux d'un oiseau, etc. »

Les bruits télépathiques ne sont pas moins variés : nous en donnons ci-dessous l'énumération, afin que les lecteurs des *Annales* ayant eu l'avantage d'assister aux séances eusapiennes, puissent faire les rapprochements:

Bruit semblable à celui que produiraient: « des pièces de cent sous dansant dans un tiroir », *Inc.*, 56 B/122 ; — un cadre en tombant à terre, *Inc.*, 69/129 ; — le tablier d'une cheminée violemment agité, *Inc.*, 74/131 ; — la chute d'un gros oiseau, *Inc.*, 131/167 ; — une porte intérieure se fermant brusquement, *Inc.*, 135/170 ; — des chaînes traînées sur le parquet, *Inc.*, 139/173 ; — « des chaises remuées », 95/144, 2e partie ; — un pavé roulant sur le parquet, *Inc.*, 163/190 ; — un soupir prolongé, *Inc.*, 17 B/96 ; — des sacs de grains remués, *Inc.*, 112/153 ; — la chute d'un corps que le percipient (un boulanger) croit être un pain, *Inc.*, 47/116 ; — le grincement d'une porte qui se ferme sur des gonds rouillés, *Inc.*, 21/159, etc.

L'analogie entre ces phénomènes considérés comme distincts est si grande, que l'hypothèse des formes et des membres tangibles mais non visibles, trouve aussi son application en télépathie. Témoin ce fait:

Inc., 155/183 : « Je pouvais avoir une douzaine d'années. Mon pauvre père, un des héros de Sidi-Brahim, avait passé la nuit et une partie de la journée au chevet de sa mère, dangereusement malade. Il était revenu. Vers les 4 heures du soir, un de mes oncles vint le chercher, en lui disant qu'elle était plus mal et qu'elle manifestait le désir de voir les deux petits. Mon père voulut nous mener. Mon frère plus jeune y alla très volontiers, mais moi je résistai tellement, que rien ne put ébranler ma résolution, tout cela parce que j'avais une peur très grande des morts... Vers les 7 heures 1/2, je reçus une gifle d'une violence extraordinaire. Je me mis à crier ; ma mère vint immédiatement à mes cris, me demandant ce que j'avais. Je lui répondis que j'avais été battu, la joue me faisant mal ; du reste, ma mère constata que j'avais la joue rouge et enflée... Ce ne fut que vers les 9 heures que mon père rentra ; tout de suite, ma mère lui fit part de ce qui m'était arrivé et, quand elle lui dit l'heure, mon père répondit : « C'est pré- « cisément à cette heure que sa grand'mère a rendu « le dernier soupir. »

« J'ai conservé sur la joue droite, pendant plus de six mois, l'empreinte d'une main droite qui était très apparente, surtout après avoir joué, quand la figure est plus rouge, constatation qui fut faite par des centaines de personnes, la trace de la main étant blanche.

« A. MICHEL,

« *teinturier à l'usine de Valabre,*

« *par Entraigues* (*Vaucluse*). »

Il nous semble qu'une main si bien concrétée, si énergique, aurait pu accomplir les actes énoncés plus haut: ouvrir des rideaux, caresser, jouer du piano, frapper des coups forts ou *faibles*, ouvrir une porte fermée au verrou, jeter à terre un service à café, puis en réunir les morceaux, et ceux-ci: *tirer le cordon d'une sonnette* (62/124, 132/168), *incliner un cadre* (120/158), ou le décrocher et le poser à terre (123/161), agiter un jeune arbre (126/163), *donner un petit coup sur le front du sujet* (103/148), etc.

Une main n'est pas même nécessaire pour accomplir les actes soulignés, un seul doigt peut suffire. M. Crookes n'a-t-il pas vu un pouce et un index « arrachant les pétales d'une fleur qui était à la boutonnière de M. Home, et les déposant devant plusieurs personnes assises aurprès de lui? »

Nous « plaidons pour » en ce moment, mais nous n'oublions pas qu'effets et bruits ont été, parfois, manifestement fictifs.

EMILE LAURENT

(*La fin au prochain numéro.*)

UN NOUVEAU MÉDIUM EN ITALIE :

M. CARANCINI.

M. E. MONNOSI, rédacteur au *Giornale d'Italia*, vient de faire paraître dans ce journal, qui est l'un des plus importants de Rome, une série d'articles, dont nous détachons, fidèlement traduits, les passages se rapportant aux séances faites avec le médium M. Carancini, ainsi que les photogravures qui les accompagnaient. Sans entrer maintenant dans aucune discussion sur la valeur de ces phénomènes, nous reproduisons ces articles parce qu'ils nous signalent l'apparition d'un nouveau médium qui paraît merveilleusement bien doué, et que nous espérons pouvoir bientôt étudier à Paris même.



Fig. 1

(*Les clichés de figurés accompagnant cet article sont les mêmes qui ont servi au* Giornale d'Italia : *c'est ce qui explique la grosse trame des photogravures, qui est celle usée par les quotidiens à grand tirage.*)

Nous avons obtenu de très nombreux faits ou phénomènes à Rome même avec François Carancini, qui, dans le cours régulier de séances que nous avons eues avec lui dans le cabinet du baron von Erhardt, a démontré des qualités médiumniques ne pouvant certainement pas être comparées encore à celles d'Eusapia Paladino, mais en tout cas réellement sensibles et capables de produire des manifestations dignes d'un grand intérêt. A ces séances, auxquelles ont assisté avec une fréquence assidue, dames, journalistes, avocats, docteurs, ministres plénipotentiaires, artistes, lettrés, nous avons obtenu, même à la lumière, des apports d'objets très disparates, des

attouchements multiples et synchrones, des lévitations et mouvements de meubles, des sons rudimentairement musicaux d'instruments. A l'une des dernières séances, par une pleine lumière rouge projetée par deux petites lampes électriques, qui aurait certainement permis de lire par exemple les titres des articles d'un journal, M. Carancini attira dans la direction du rideau la main du docteur Corsi qui assumait le contrôle de ce côté, et le Dr Corsi déclara sentir comme le contact d'une personne. Dans une entendîmes en l'air les vibrations très perceptibles des cordes d'un violon, et l'on mit aussitôt le feu au magnésium ; j'ajoute que la plaque (comme celles de toutes les autres photographies obtenues) fut développée immédiatement et en présence de ceux d'entre les expérimentateurs qui voulurent assister à l'opération.

On peut très clairement observer le violon en l'air, sur la tête d'une demoiselle que la photographie a calomniée tandis qu'elle est jeune et gracieuse ; à la

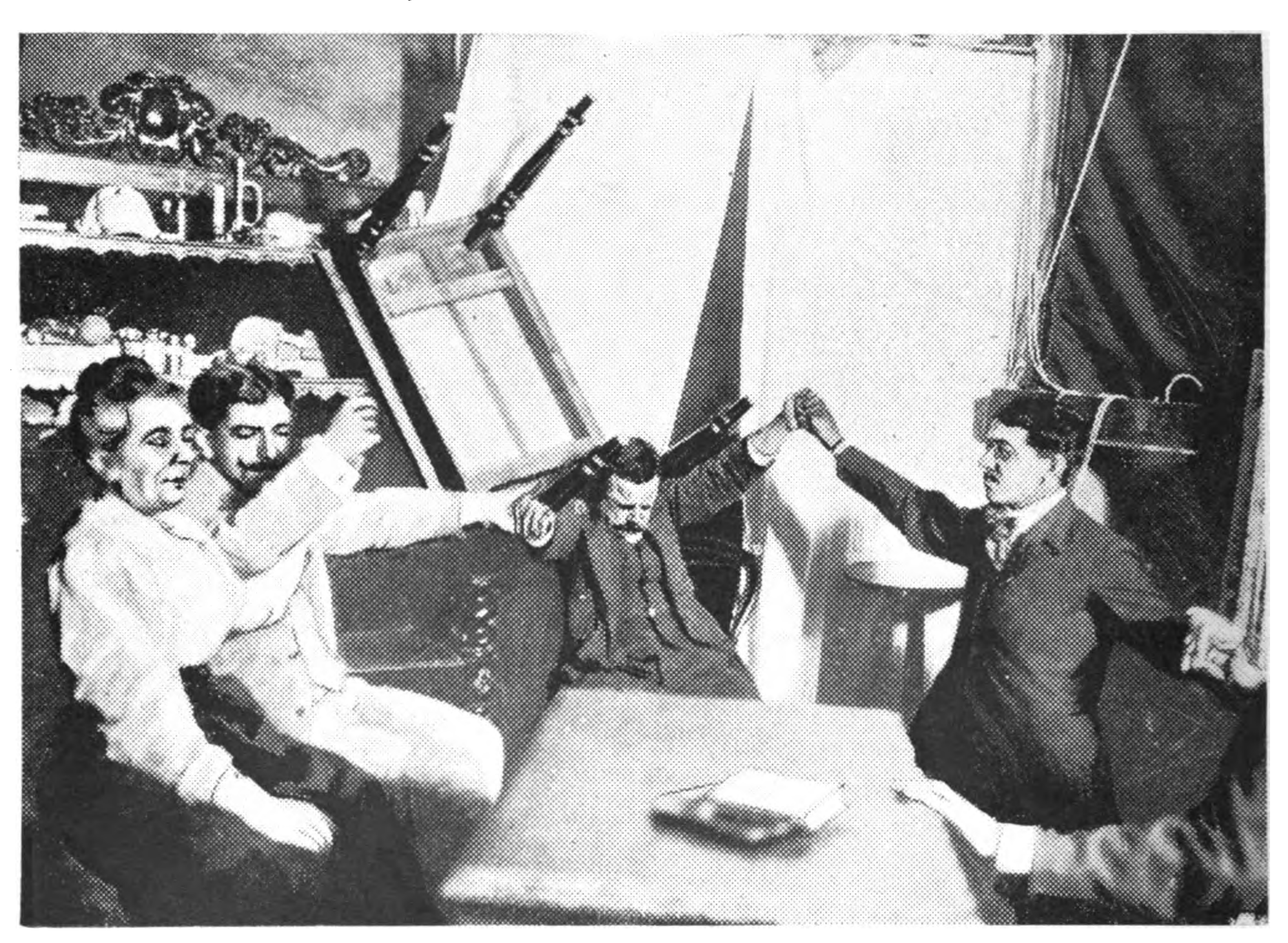


Fig. 2

autre séance, le baron von Bilguer, un éminent collègue allemand, entendit et vit se traîner à son côté une table que nous vîmes tous ensuite s'élever presque jusqu'à dépasser de ses pieds la hauteur de la table autour de laquelle nous faisions la chaîne, bien que M. von Bilguer — qui était cependant au contrôle, et par conséquent à même de surveiller les actes du médium — essayât de mettre obstacle de toute sa force à ce mouvement ascensionnel.

Nous avons pu obtenir le témoignage irréfutable de la photographie de plusieurs de ces phénomènes...

La photographie reproduite par la figure 1, que je choisis parmi tant d'autres, fut prise ainsi : nous table se trouvaient le duc de Cardinale, le Dr Corsi, M. von Bilguer, Mme Trevisani et d'autres que la photographie n'a pas atteints.

Pour mon compte, non seulement j'affirme l'authenticité certaine des faits dont je parle, mais je déclare ne même pas réussir à comprendre la possibilité du truc, hormis l'hypothèse d'une complicité consciente des contrôleurs...

(*Giornale d'Italia*, 26 mai 1908.)

... Lorsqu'on veut, pendant une séance spirite, prendre quelque photographie, on apprête un appareil en face de la table autour de laquelle les expéri-

mentateurs font la chaîne. L'objectif de l'appareil photographique est naturellement ouvert ; au-dessus de l'appareil se trouve une soucoupe contenant de la poudre de magnésium à laquelle on met le feu à l'aide d'une étincelle électrique. L'un des expérimentateurs garde auprès de lui le bouton du fil conducteur ; lorsqu'on perçoit quelque chose d'insolite et de plus marqué que les phénomènes habituels, l'expérimentateur presse le bouton : un éclair rapide, et cela suffit. Aussitôt, devant tout le monde, on développe la plaque qui — ajoutons ce petit détail — est contresignée avec un diamant.



Fig. 3

La photographie ci-dessus fut prise également au cours d'une séance dans le cabinet du baron von Erhardt, et avec le médium Francesco Carancini. Pendant ces derniers mois, en une suite de séances régulièrement suivies, la médiumnité de ce dernier s'est remarquablement développée. Manifestations multiples et spontanées, même pour les expérimentateurs des rangs plus reculés, agitations et lévitations de meubles se sont obtenues en pleine lumière rouge projetée par deux petites lampes électriques de la force de dix bougies ; nous avons parfois obtenu, également à la lumière rouge, des apports d'objets volumineux. Avec une lumière plus faible — car M. Carancini demande rarement l'obscurité complète et se contente presque toujours de ce que les lampes soient réparées par des réflecteurs — nous eûmes des phénomènes d'une importance supérieure ; par exemple, le veston du médium lui fut enlevé pen-

dant qu'il était contrôlé par le chevalier Beneth et le duc de Cardinale. D'après la clarté plus intense des lumières qui se produisent aussi à distance, et la vigueur des manifestations physiques, je crois que l'on peut espérer que la médiumnité de Carancini arrive bientôt à la matérialisation.

En tout cas, le phénomène que la photographie spirite a saisi et révèle est, sans aucun doute, d'un grand intérêt. La table que l'on voit supendue et qui tombe au delà de la « chaîne », entre le médium et le contrôle de droite, se trouvait au milieu de nous — car ce soir-là l'assistance était assez nombreuse — faisant suite à l'autre table que l'on peut voir, et située entre celle-ci et le médium. Lorsqu'on entendit une extraordinaire agitation de meubles, celui d'entre nous qui avait la garde de l'interrupteur électrique enflamma le magnésium, et la lumière fut, et avec lui la photographie. Les deux contrôles — car il est opportun pour la chose et pour tous de ne pas faire de mystère — étaient : à droite, M. Basile, étudiant en droit à l'Université de Rome, et à gauche, le Dr Corsi. Tous deux, comme on peut le voir par la photographie, serraient étroitement les mains du médium ; ensuite, ils étaient eux-mêmes tenus et contrôlés par les autres expérimentateurs. On ne peut douter de l'authenticité du phénomène, tel qu'on le voit, qu'à une condition : affirmer que cette table est tenue en l'air par quelque chose ou quelqu'un, avec artifice, avec tromperie, avec la complicité volontaire et consciente des deux contrôleurs et de nous tous. Que ceux qui croient juste une telle affirmation pensent ainsi ; mais ceux qui ne se sentent pas disposés à nous attribuer à tous un diplôme d'imbéciles ou de gredins, doivent loyalement se rendre à l'évidence d'un fait que l'on ne peut discuter...

(*Giornale d'Italia*, 29 juillet 1908.)

Grâce à la condescendance inépuisable du baron von Erhardt, qui suit et seconde nos études avec la ferveur et la foi d'un apôtre, les séances spirites ont continué sans interruption et continueront de même avec la méthode et la régularité qui sont les éléments efficaces du succès. En ces mois-ci, effectivement, le médium Carancini a beaucoup acquis en force et en clarté dans les phénomènes qui se produisent par sa médiumnité ; et, espérons-le, le jour n'est pas éloigné où l'on pourra obtenir de complètes matérialisations, dont on a déjà pu avoir, d'ailleurs, d'impressionnantes tentatives. Les apports et les lévitations d'objets en pleine et vive lumière rouge se suivent avec une promptitude qui est un indice certain de l'augmentation de la puissance médiumnique de Carancini ; presque toujours, le rideau du cabinet s'enfle de manière à recouvrir toute la table des expériences, et des attouchements répétés sont souvent perçus même par les assistants qui occupent la seconde et la troisième place...

Dans l'une des dernières séances, comme tous les assistants avaient entendu un bruit très accentué dans le cabinet médiumnique, l'un de nous lança l'étincelle électrique dans la poudre de magnésium, et la plaque — comme toujours, développée séance tenante — révéla la lévitation d'une table qui était auparavant à la gauche du médium et hors du cabinet ; se trouvaient au contrôle d'un côté mon collègue Camille Guymon, du *Journal officiel*, et de l'autre M. Steffoni, employé à la Banque d'talie. Je précise clairement personnes et noms malgré la prière qui m'a été faite souvent de m'en abstenir, non, cela se conçoit, par un manque de courtoisie inutile et capricieux, mais parce que les études de certains phénomènes qui constituent en même temps le plus formidable mystère et le plus grand problème qui aient jamais exercé la pensée humaine, doivent affronter le libre examen et la libre critique sous la responsabilité

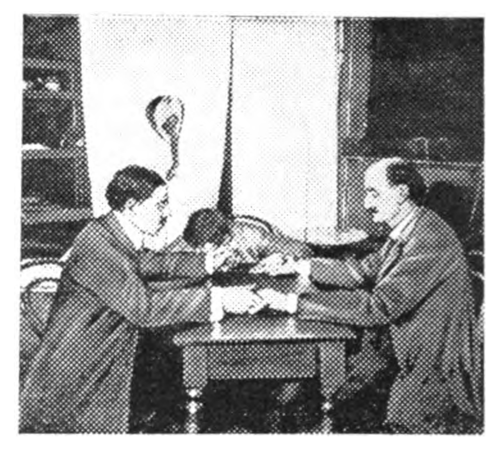


Fig. 1

personnelle de ceux qui les entament et en observent les résultats. Autour de la table, la chaîne était formée par : M. et Mlle Giannini, Mme Steffoni, le baron Erhardt, M. Rognoni, Mme Manasse, Mme Belloli. Le phénomène de lévitation — si l'on ne veut pas supposer de notre part (et dans ce cas il faudrait avoir la franchise de le dire) une stupide supercherie collective — est indiscutable, comme est indiscutable aussi l'autre phénomène de lévitation d'une mandoline, reproduite dans le cliché d'une autre photographie prise pendant une séance dans laquelle — justement pour prouver la force médiumnique de Carancini, il n'y avait comme expérimentateurs que M. Basile, étudiant en médecine à l'Université de Rome, et le chevalier Benetti, du ministère des Affaires étrangères.

Dans la dernière séance, deux phénomènes se sont produits qui méritent d'être tout spécialement signalés : une balle de caoutchouc posée sur un meuble

très éloigné de la table des expérimentateurs, rebondit trois fois du front de M. Giannini à celui de Mme Steffoni, qui avaient le contrôle et se trouvaient, par conséquent, plus à même que tout le monde d'assurer l'immobilité du médium ; et un petit guéridon, après être monté sur notre table en passant au-dessus de la tête des expérimentateurs, retourna à sa place en recommençant la même manœuvre...

(*Giornale d'Italia*, 16 septembre 1908.)

Dans le cabinet du baron von Erhardt, comme toujours, le soir du 2 octobre dernier. La chaîne est ainsi formée : au fond, comme toujours, le médium François Carrancini ; à sa droite, mon collègue Guymon du *Journal officiel;* M. Basile, étudiant en médecine à l'Université de Rome, l'avocat Bonelli, chef du bureau légal à la Banque d'Italie ; M. Giannini ; à la gauche du médium le sculpteur Schifnnier, M. Steffoni, agent de change ; le soussigné, le baron von Erhardt. Je crois inutile d'ajouter qu'il n'y a pas d'autres personnes dans la salle ; les portes sont fermées et leurs clefs respectives sont posées sur la table autour de laquelle nous sommes réunis. Deux lampes rouges, l'une en face du médium et une autre à gauche, donnent une lumière suffisante pour distinguer parfaitement tout ce qui se trouve autour de nous.

Le médium est vite assoupi, ce dont nous nous apercevons non seulement par sa respiration pénible, mais aussi, et plus encore, par les mouvements du cabinet médiumnique qui s'agite de haut en bas, puis s'ouvre comme si des mains invisibles en soulevaient les bords.

Si un de nous frappe de petits coups sur le plat de la table, aussitôt ces mêmes coups se répètent au-dessous, dans le même nombre, avec la même force, le même rythme. Un autre exprime le désir que les coups de réponse soient frappés, non sur la table, mais loin de la table ; tout de suite, les coups abondent ou sur les meubles de la chambre ou sur les murs. Nous n'avons pas besoin de demander — comme on le fait toujours lorsqu'un phénomène se produit — si le contrôle est absolu : chacun de nous voit distinctement — je le répète : voit distinctement — tous ses compagnons autour de la table et toutes mains étendues faisant la chaîne. Pendant ce temps les coups persistent : au-dessus de nous et particulièrement sur nos mains, passent des souffles d'air froid qui secouent comme un frisson...

Un guéridon rond, situé entre le médium et M. Schifnnier se déplace en glissant bruyamment sur le parquet, et s'approche de la grande table autour de laquelle nous formons la chaîne, essayant à plusieurs reprises de monter dessus. Nous voyons tous — je le répète également, nous voyons — et suivons avec une attention intense, les mouvements et les efforts non couronnés de succès de ce gymnaste à trois pieds, lequel finalement à un certain point, tourne derrière M. Schifnnier et s'approche de la seconde chaise presque pour demander aide et protection à M. Steffoni qui se montre, hélas, indifférent à ses mésaventures.

Le médium respire avec peine et paraît souffrir ; nous lui demandons si la lumière est trop forte ; à sa réponse affirmative on éteint l'une des deux lampes, celle de gauche ; la petite lampe d'en face met sur nous tous des rayons rougeâtres comme des reflets d'un incendie lointain. Suivent plusieurs minutes de silence et d'attente. Tout à coup le médium émet une espèce de râle ; nous percevons tous comme un froissement prolongé : on dirait une étoffe violemment secouée en l'air. Qu'arrive-t-il ? Evidemment il s'agit d'un phénomène non ordinaire dont il convient de fixer les caractéristiques précises. La simple pression d'un bouton électrique lance l'étincelle dans la poudre de magnésium ; un léger éclat, un éclair rapide. La plaque photographique, qui est incapable de mensonges, comme elle est réfractaire aux hallucinations, nous dévoilera bientôt le secret de cette tempête dans l'ombre. En attendant, quelque chose vient tomber sur la table ; nos mains, sans briser la chaîne, s'allongent ; nous palpons une étoffe assez lourde, on sent les manches ; c'est un habit. La séance ne se poursuit que pendant quelques autres minutes. Le médium quitte la chaîne et s'écarte. Au delà et en deçà du rideau du cabinet, on voit apparaître de fréquentes lumières parfois vives et mobiles comme des flammes errantes, tantôt immobiles et pâles comme des nuages. La séance est finie.

Immédiatement, nous développons la photographie (fig. 5). Comme on peut le voir, le médium est en manches de chemises, et son veston se trouve en l'air, à sa gauche. J'en suis fâché pour ceux qu'un raisonnement serein et objectif fait devenir, je ne sais pourquoi, irrités et féroces : est-ce un phénomène inexplicable ou une tromperie ignoble et vulgaire ? Et j'écris tromperie et non truc, parce qu'un truc, lorsqu'il est employé, est l'œuvre du médium, tandis que cette fois les contrôleurs seraient coupables de la tromperie. Dans notre pensée et dans notre conscience, MM. Guymon et Schifnnier, auxquels le contrôle avait été confié pendant cette séance, sont deux honnêtes hommes au-dessus de tout soupçon et qui méritent notre confiance entière et complète. Pressés par nos questions, ils déclarèrent tous deux à maintes reprises, nettement, qu'ils n'abandonnèrent jamais le contact des mains du médium, et la photographie, en effet, révèle que le contact était absolu au moment où le phénomène se produisit. Pour nous, amis et confiants en MM. Guymon et Schifnnier, cela suffit. Ceux qui ne voudront pas s'en contenter devront ima-

giner que les deux contrôleurs, se faisant complices volontaires d'une tromperie stupide, aient accordé au médium la longue et difficile liberté de mouvement nécessaire pour se lever dans l'obscurité presque complète, ôter son veston, le secouer et l'agiter en l'air et reprendre de nouveau la position réglementaire tandis que flambe l'éclair révélateur.

(*Giornale d'Italia*, 8 octobre 1908.)

Encore une photographie, prise, elle aussi, à la fulgurante lueur d'un éclair de magnésium, tandis que dans le large et hospitalier cabinet du baron von Erhardt, on entend des bruits étranges et multiples comme si un peuple de fantômes s'agitait et frémissait d'une vie ignorée et apeurante autour de nous. La photographie n'a pas besoin de beaucoup d'explications et de longs commentaires. La table que l'on voit à la droite du médium est, cela est hors de doute, soulevée dans l'air; j'ajoute que, la hauteur de la table mesurée, lorsqu'elle est posée à terre, et en tenant compte de la hauteur de M. Carancini lorsqu'il est assis, la lévitation est précisément de vingt-neuf centimètres. (*Voir fig.* 6.)



Fig. 5

Dans la photographie, qui n'est pas sujette à être suggestionnée, on peut voir que tous les assistants à la séance forment rigoureusement la chaîne, et que le médium est sûrement tenu et contrôlé; j'ajoute, pour la véracité, le nom des deux contrôleurs : à droite, notre éminent collègue allemand, le baron von Bilguer; à gauche, le sculpteur Faihle. Par conséquent, le fait révélé par la photographie n'admet aucune discussion : ou il s'agit d'une vulgaire tromperie dont nous sommes tous les auteurs volontaires, ou la table s'est élevée de terre de 29 centimètres par l'effet d'une force inconnue à la science, et pour laquelle toutes les hypothèses sont également possibles et également légitimes. D'ailleurs, le fait que, par coïncidence, la photographie a saisi et fixé, est le plus singulier ou le plus impressionnant d'entre ceux si nombreux que nous avons obtenus, car — j'ai eu à maintes reprises l'occasion de le dire — les photographies se prennent à l'improviste, sans aucune entente, sans que personne ne sache ou puisse savoir à quel moment l'étincelle inflammatoire sera lancée dans la poudre de magnésium, et quel est ou peut être le phénomène qui se produit.

A l'une des dernières séances, par exemple, je me trouvais à la seconde place, à la gauche du médium : j'ai pour système constant de ne vouloir jamais me mettre au premier rang, c'est-à-dire au contrôle, pour cette élémentaire raison : que le truc n'est pas possible — indépendamment de toute question de volonté du médium — sans la complicité où l'imbécillité de ceux qui doivent le veiller, et que je ne veux pas être ensemble chroniqueur et garant. Je me trouvais, donc, à la seconde place et à gauche; un guéridon léger, à un seul pied central, le même dont on observe, dans la

photographie, le phénomène de lévitation, se trouvait également à gauche. Le guéridon semblait ce soir-là, étrangement agité, il était tombé et s'était relevé plusieurs fois, s'abandonnant aussi à une obstinée locomotion digne d'un philosophe péripatéticien. Tout à coup, le guéridon fit un mouvement brusque, résolu, comme animé d'une volonté décisive, passa derrière la chaise du contrôleur, derrière la mienne, grimpa sur mes épaules, de mes épaules sur ma tête, et vint se placer debout sur la grande table autour de laquelle nous étions tous, expérimentateurs et médium, réunis par la chaîne.



Fig. 6

Voilà le fait, précis et nu dans ses termes véridiques ; les commentaires seront simples et brefs. D'abord tout le phénomène s'est évolué à la lumière rouge, et par la déclaration des contrôleurs le contact du médium par les mains et les pieds, était sûr et absolu ; puis, M. Carancini est de stature et de corpulence à peine médiocres. Que celui qui le désire fasse l'expérience ; qu'il mette un homme assis devant le côté le plus court d'une table, et, du plus long côté, qu'il fasse asseoir deux autres personnes ; excluons même le fait que cet homme avait les mains et les pieds immobilisés ; supposons-le — ce dont on ne peut douter sans renier aux sens les plus positifs toute vertu probatoire — libre dans ses mouvements. Eh bien : placez une petite table à portée de la main de cet homme, et faites qu'en tournant le bras droit derrière la première personne assise à sa gauche, il réussisse à faire passer cette petite table sur la tête de la seconde personne, et à la poser debout sur le plat de l'autre table devant laquelle, tous trois sont placés. C'est une épreuve facile, et si l'épreuve démontre l'impossibilité de cet exercice, sera-t-il téméraire d'ajouter qu'il s'agit d'un phénomène inexplicable, ou au moins, aujourd'hui, encore inexpliqué ?

Mais les gestes de la petite table en question ne se limitent pas là, cette petite table que, justement à cause de son habituelle, exubérante activité, nous avons maintes fois examinée avec une malveillance moins que discrète. Mardi dernier, toujours à la gauche du médium, Mme Steffoni assumait le contrôle. Cette dame est une assidue de nos séances, et nous admirons tous la sûreté, le calme, l'esprit critique, intelligent et serein qu'elle apporte dans l'évaluation des phénomènes qui se manifestent : à côté de Mme Steffoni se trouvait son mari. Or, à un moment donné le guéridon situé entre Mme Steffoni et le médium, mais plus en arrière, vers le rideau, s'avance rapidement,

s'incline vers Mme Steffoni, l'attaque avec son plat sur la hanche, en la poussant. Ceci peut paraître une répétition ennuyeuse, alors que c'est au contraire une affirmation nécessaire; nous sommes en pleine lumière rouge qui permettrait parfaitement de lire, par exemple, les titres des articles d'un journal. Nous voyons tous — répétons-le bien haut, nous voyons, nous voyons — le guéridon se heurter rageusement contre Mme Steffoni, la pousser avec force jusqu'à l'obliger à se lever, et se placer ensuite sur sa chaise, avec les pieds en l'air, comme un triomphateur. Y a-t-il besoin d'ajouter que le contrôle de Mme Steffoni et celui indirect de nous tous, était plus attentif et plus vigilant que jamais? Et puisque — le fait exposé en ces termes — il serait absurde de tenter l'habituelle échappatoire de l'hallucination, en bonne foi, est-il possible de contester que si nous ne sommes pas tous de vulgaires menteurs, le fait même n'est pas discutable et ne peut avoir aucune explication qui ne soit une hypothèse?

Et ce n'est pas tout. Des phénomènes et des faits non moins singuliers se produisent souvent. Dans la dernière séance, nous avons à plusieurs reprises entendu sonner une clochette renfermée dans une large cassette dont les parois sont formées par un mince filet de fil métallique; ensuite — quelqu'un ayant entonné (peut-être le mot n'est-il pas bien choisi) une chansonnette, on entendit un accompagnement formé simultanément par des coups sur un verre se trouvant sur un meuble voisin, et par des grattements sur le filet métallique de la cassette comme sur les cordes d'une guitare. Et la demande implacable se présente ici aussi : ridicules mensonges ou faits qui ne s'expliquent pas?

Autre chose : sur l'étagère que l'on voit dans la photographie derrière le médium, à un mètre environ, plutôt plus que moins, de distance de lui, se trouve une assiette dont on noircit le fond à la flamme d'une bougie, et sur lequel est ensuite placé un verre. Sur le plat, on trouve souvent des dessins des plus étranges et des mots écrits en italien, en latin, en grec moderne et ancien. Je ne dirai pas que M. Carancini ignore le grec et le latin; qui veut préparer un truc peut bien apprendre à tracer mécaniquement même plusieurs paroles en une langue qu'il ne connaît pas. Mais comment le médium peut-il écrire? Et les contrôles qui serrent ses mains en un contrôle permanent et absolu? Il est inutile de répéter la facétie ordinaire que les prestidigitateurs sont capables de bien d'autres tromperies, car les prestidigitateurs ont une scène qu'ils ont préparée et sont libres de chaque mouvement; tandis que le médium se trouve dans un endroit qui n'a et ne tolère aucun subterfuge, et que chacun peut examiner; il doit rester assis; il est retenu et contrôlé dans chacun de ses actes non seulement par les deux personnes qui se trouvent à ses côtés, mais par la vigilance intense et attentive de tous les autres expérimentateurs. J'ajoute une donnée de faits qui a également son importance : c'est que presque toujours, le phénomène de l'écriture dans le plat est précédé par un secouement prolongé du verre qui le recouvre : ce qui, naturellement, sert à appeler une attention spéciale sur ce phénomène, ainsi qu'à augmenter la surveillance des expérimentateurs. Voilà aussi une épreuve simple et facile : que l'on mette quelqu'un assis devant une table, entre deux personnes qui lui tiennent étroitement les mains et les pieds et qu'il écrive quelque chose sur le fond d'un plat protégé par un verre, et placé derrière ses épaules à un mètre et plus de distance. Y a-t-il quelqu'un disposé à tenter l'épreuve sous mon contrôle et celui d'une autre personne désignée par moi?

Pour le moment, je me sens en toute conscience autorisé à répéter que, sauf le cas d'une formelle, précise accusation de tromperie et de complicité lancée aux deux contrôleurs, le fait de ces écritures est indiscutable comme les autres, mais il est aussi moins explicable que les autres : parce qu'on n'arrive pas, aujourd'hui, à comprendre une force naturelle et inconnue capable de tracer des dessins et d'écrire des pensées et des maximes...

(*Giornale d'Italia*, 7 novembre 1908.)



Actes de la Société Universelle d'Études Psychiques.

La première " CONFÉRENCE-REVUE ". — M. Gaston Mery parle de la baguette divinatoire.

La première des « Conférences-Revue » dont la Société Universelle d'Etudes Psychiques s'est faite le promoteur, a eu lieu le 7 novembre, à la salle Lemoine, qui était comble d'un public très choisi.

Le docteur Allain, qui présidait, a pris d'abord la parole, en traçant brièvement le programme de la Société et de ses conférences.

M. César de Vesme a fait ensuite une conférence sur le médium Miller ; nos lecteurs ont pu la lire dans notre dernière livraison. Le Dr Allain, de son côté, a lu la lettre de M. Maxwell sur le même sujet — lettre que nos lecteurs connaissent déjà.

M. Gaston Mery, conseiller municipal de Paris, directeur de l'*Echo du Merveilleux*, entretint enfin l'auditoire de ses expériences personnelles avec la « baguette divinatoire » — comment il s'était révélé sourcier et, partant, aussi un peu sorcier.

Il se trouvait dernièrement dans une propriété des environs de Melun ; plusieurs familles étaient réunies dans le jardin. La conversation tombe sur la baguette divinatoire. L'une des personnes présentes, M. F..., qui fut jadis un médium remarquable, dit alors :

— Si nous essayions de découvrir des sources ?

On cherche un coudrier. Il n'y en a pas dans la propriété ; on se contente d'un noisetier. M. F... coupe une branchette en forme de fourche, laissant à chacune des dents une longueur de 30 centimètres environ. Puis il se met en position.

Il tient, dans chacune de ses mains fortement serrées, l'une des branches de la baguette, la pointe de la fourche en l'air. Les bras sont étendus verticalement, les poignets retournés, les ongles en dehors.

M. F... ne connaît pas la propriété. Il n'y est jamais venu. Il ignore s'il s'y trouve des nappes d'eau.

A pas lents, il se met en marche, dans la position indiquée. Tout à coup, on voit très distinctement la pointe de la baguette qui, jusqu'alors, est restée droite et verticale s'incliner en arrière — en dedans, si vous préférez — et s'incliner toujours davantage à mesure que M. F... se rapproche d'un puits dissimulé dans la verdure et dont il ignore l'existence. Elle s'incline de plus de 100 degrés.

L'endroit où la baguette a commencé son mouvement giratoire est situé à une distance du puits sensiblement égale à sa profondeur.

Nous avons tous vu le phénomène. Et chacun, comme il est naturel, veut essayer de le reproduire. M. Mery essaie le premier, avec la baguette même qui vient de servir à M. F... Il se place dans la même position, il fait le même trajet, dans la même allée (fig. 1).

« En arrivant au même point — dit M. Mery — je sens très nettement, et comme brusquement, la baguette attirée en arrière, vers le sol. Elle s'incline, bien que je m'efforce de garder mes mains immobiles. La puissance d'attraction n'est pas, comme on pourrait le croire, douce et légère. Elle a quelque chose de brutal. Je ne saurais évidemment l'évaluer en grammes. L'impression que j'en avais me la faisait, sur le moment, comparer à un poids de plusieurs kilos. Mais évidemment c'était exagéré, car la baguette flexible, si un tel poids l'avait attirée, se serait, sans nul doute, complètement abaissée, la pointe au sol. Or, il n'en était rien. Si, avec M. F..., elle s'était inclinée de 100 degrés environ, avec moi elle ne s'inclina pas de plus de 70 degrés.



Fig. 1. — La baguette tenue, les bras verticaux, les poignets retournés, les ongles en dehors.

» Toute la société, jeunes et grandes personnes, se mirent alors à couper des baguettes de noisetier et renouvelèrent, chacune pour son compte, l'expérience. Je ne parlerai point de ces essais, qui ne furent pas tous faits, on le conçoit sans peine, avec tout le sérieux désirable. J'en retiens ceci : c'est que, comme tous les auteurs l'ont constaté de reste, le phénomène n'est point général. Quelques-uns seulement, en effet, de ces expérimentateurs improvisés sentirent ou crurent sentir l'effet de la mystérieuse at-

traction. Les autres, non sans dépit, avouèrent ne rien éprouver...

» Une idée me vient. Je me dis : pourquoi tenir la baguette dans cette position, si fatigante, les bras tendus vers le sol, les poignets tournés en dehors? La baguette ne tournerait-elle point si on la tenait autrement?

» Je propose donc de faire des essais en tenant les poignets non plus renversés, mais droits, les coudes au corps.

» M. F... commence. La baguette tourne; mais, au lieu de tourner en dedans, elle tourne en avant, la pointe s'éloignant du corps (fig. 2).

» J'expérimente à mon tour. Même résultat (fig. 3).

» De ce qui précède, il résulte — au moins pour moi comme je le disais en commençant — que la baguette tourne.

» Avant de poser la question de savoir pourquoi elle tourne, il reste un point à élucider, celui-ci : le mouvement de la baguette est-il lié à la présence d'une source?...

» Je proposai à M. F... de parcourir seul, et chacun à notre tour, toutes les parties, encore inexplorées, de la propriété, étant entendu que nous remarquerions les endroits où la baguette se mettrait à tourner, si elle tournait.

» Ce fut fait. Quand nous eûmes, chacun de notre côté, achevé notre exploration, il se trouva que, tous deux, nous avions remarqué le mouvement de la baguette à un même point, précis.



Fig. 2. — M. F... expérimentant les poignets droits, les coudes au corps.

» Y a-t-il réellement de l'eau à cet endroit-là? Je n'avais pas les moyens de le vérifier. Mais la coïncidence du lieu était déjà, n'est-il pas vrai? une première présomption en faveur de la réalité du phénomène.

» Nous en eûmes bientôt une seconde. Elle consista en ceci. Nous refîmes, les yeux bandés, la même exploration. Au même endroit, dans les mains de M. F... et dans les miennes, la baguette tourna. »

Les limites imposées à ce compte rendu ne nous permettent point de rapporter ici tous les détails de ces essais, qui ne furent d'ailleurs pas entièrement démonstratifs. Les expériences de M. G. Mery ne diffèrent d'ailleurs de la plupart de celles de ses devanciers, si ce n'est sur deux points.

D'abord, M. Gaston Mery dit avoir remarqué que



Fig. 3. — Dans la position des coudes au corps, la baguette plonge en avant.

le résultat des expériences était influencé par la présence de M. F..., c'est-à-dire *d'un médium*, bien que ce dernier ne tînt pas la baguette. Ce qui est bien possible.

Deuxièmement, la baguette ne *tourne* pas uniquement : elle se *courbe*, elle s'*arque*. Cette dernière observation serait de la dernière importance, puisqu'elle montrerait l'intervention d'une force médiumnique *physique*, et elle détruirait par là toutes les conclusions auxquelles est parvenu, après vingt ans d'études, M. Barrett, professeur de physique à l'Université de Dublin, c'est-à-dire que les mouvements de la baguette ne sont dus qu'à des contractions inconscientes des muscles du sourcier, qui, d'ailleurs, semble réellement percevoir, en bien des cas, la présence d'eaux ou d'un autre objet quelconque caché. par une faculté encore inexplicable, qu'on peut rapprocher de celle qui permet aux pigeons voyageurs de s'orienter en revenant directement au pigeonnier dont ils ont été emportés dans une boîte fermée. On ne se compromet point en appelant cette faculté de la *clairvoyance*, ou *un sixième sens*, mais on ne l'explique point non plus seulement parce qu'on la baptise d'un nom. Toutefois, nous pensons que M. G. Mery n'a pas suffisamment observé sur ce point-là et que dans des expériences ultérieures il reconnaîtra son erreur.

La conférence, bien qu'elle ait dû être malheureusement abrégée à cause du manque de temps, a été fort goûtée et applaudie par le nombreux auditoire.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Victorien SARDOU, le doyen des spirites de France.

En parlant de Victorien Sardou, M. Jules Bois écrivait un jour : « L'illustre dramaturge de *Patrie* a été longtemps médium et a été favorisé de prodiges qui nous paraîtraient incroyables s'ils n'étaient affirmés *par une intelligence aussi lucide et aussi positive* que la sienne. » C'est bien la lucidité merveilleuse de l'intelligence de V. Sardou, son caractère bien équilibré, positif, son astuce bien connue, qui donnent une importance extraordinaire aux phénomènes médianimiques que le regretté écrivain a constatés, et encore plus à ceux qu'il a produits par luimême.



SCÈNE IMAGINAIRE SUR JUPITER
(Dessin médiumnique de M. Victorien SARDOU)

Le premier écho des phénomènes médiumniques était à peine arrivée en France, à travers l'Atlantique, que M. Sardou, avec sa curiosité intelligente, avait voulu savoir ce qu'il en était, et avec sa finesse d'esprit était parvenu à se rendre compte de leur authenticité, nonobstant les fraudes innombrables des charlatans. On peut même le considérer, sous un certain rapport, comme l'initiateur du Spiritisme en France, puisque c'est lui qui a amené M. Rivail, devenu plus tard célèbre sous le nom d'Allan Kardec, à s'occuper de ces études. Ce qui ne l'empêcha pas ensuite de juger très sévèrement Allan Kardec, dans plusieurs lettres et entrevues.

D'ailleurs, voici comment Sardou a écrit sa profession de foi dans une lettre qui a été publiée par M. J. Bois, dans son livre si intéressant : l'*Au-delà et les forces inconnues* (1902) :

Mon cher Confrère,

J'ai été des premiers à étudier le spiritisme à ses débuts — il y a de cela une cinquantaine d'années — et à passer de l'incrédulité à la surprise et de la surprise à la conviction. Il faudrait un volume pour vous

répondre. Je me borne à vous envoyer le résumé d'un demi-siècle d'observations.

Les phénomènes matériels observés dans les conditions d'examen les plus rigoureuses et attestés par les savants dont je n'ai pas à vous rappeler les noms ne sont pas contestables, et, pour la majorité des cas, ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances.

Il est impossible de méconnaître, dans un grand nombre de cas, l'intervention d'une intelligence étrangère à celle des opérateurs, qui n'est ni la projection, ni la résultante de leurs propres pensées, et de ne pas constater, dans la production de certains phénomènes, l'action d'êtres occultes dont il est difficile de préciser la véritable nature.

Mais comment admettre, sans se couvrir de ridicule, que ces êtres-là ne sont pas chimériques et que notre belle humanité n'est pas le dernier mot de la création? Pour échapper aux railleries de la science officielle et de l'incrédulité des ignorants et des gens d'esprit, qui sont si souvent des imbéciles, on s'efforce d'expliquer les cas où l'intelligence occulte est trop manifeste par des hypothèses d'allure scientifique, bien réjouissantes pour celui qui sait ce que je sais, a vu ce que j'ai vu et fait ce que j'ai fait.

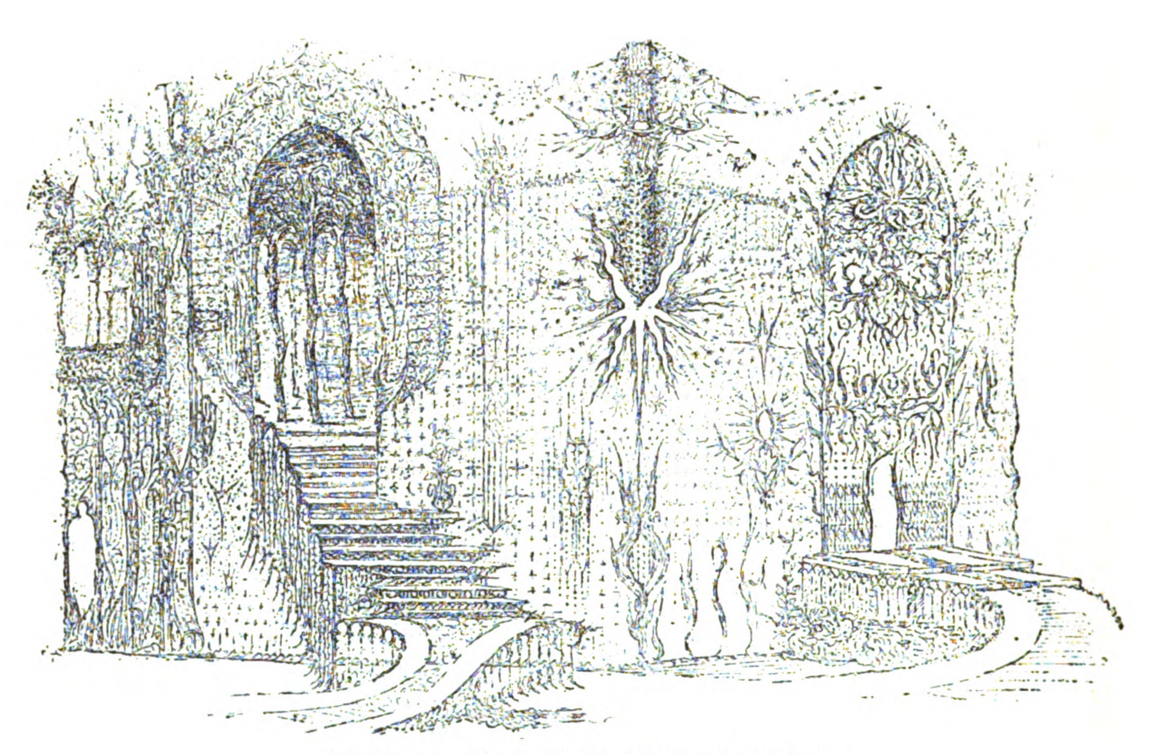
Vous me demandez si je crois aux matérialisations... — Naturellement, car j'en ai obtenu moi-même au temps où j'étais médium et j'attends encore que l'on m'explique, par quelque force psychique inconnue ou par une supercherie dont je serais à la fois l'acteur, le témoin et la victime, comment une main invisible a pu laisser sur ma table de travail un bouquet de roses blanches que j'ai conservé pendant des années, jusqu'à ce qu'il soit tombé en poussière!

Enfin, — quant aux dessins spirites auxquels vous faites allusion, je les ai obtenus en 1857, dans des conditions identiques à celles de M. Desmoulin; mais il y a beau jour que je sais à quoi m'en tenir sur ces prétendus documents planétaires. Cela a tout juste la même valeur que le langage martien dont on nous a régalés dernièrement.

Voilà, mon cher confrère, les conclusions de mes propres expériences. C'est peu! Toutefois, je n'ai pas perdu mon temps.

Salutations amicales.

VICTORIEN SARDOU.



IMAGINAIRE MAISON DE ZOROASTRE SUR JUPITER
(Dessin médiumnique de Victorien SARDOU)

Bientôt, se manifesta en Victorien Sardou, qui venait déjà de faire représenter avec un certain succès ses premières comédies, une médiumnité multiforme. La plus célèbre entre toutes a été celle qui lui permit, à lui, absolument profane aux arts graphiques, d'exécuter des dessins admirables dans leur originalité. Nous en reproduisons quelques-uns des plus intéressants et des plus célèbres. A certaines heures, il prenait un crayon ou une plume et sa main traçait sur le papier, avec une rapidité surprenante, des dessins d'aspect fantastique.

Ma main ne m'appartenait plus, raconte M. Sardou lui-même; elle obéissait à une influence étrangère qui se donnait comme l'esprit de Bernard Palissy.

Un après-midi, vers deux heures, je m'étais assis à

mon bureau comme d'habitude, et j'avais étalé devant moi une feuille de papier à dessiner de dimensions ordinaires. Au lieu de commencer à dessiner, la plume, ébéissant à une soudaine impulsion de ma main, traça brusquement une ligne oblique dans toute la longueur de la feuille, qui ne pouvait plus servir à rien.

Intrigué, j'interrogeai Bernard Palissy par les procédés ordinaires, et je reçus cette réponse laconique : « *Papier trop petit.* » Je choisis une feuille plus grande ; elle fut zébrée par un nouveau trait de plume, et l'esprit, consulté, répétait : « *Trop petit!* » Sur ma remarque que je ne possédais pas de papier plus grand, l'esprit ordonna : « Va en acheter ! »

Je protestai qu'il pleuvait et que mon papetier habituel demeurait coin du quai Saint-Michel, où j'habitais alors. « Va sur la place Saint-André-des-Arts ! » répliqua Bernard Palissy. Je fis appel à ma mémoire des lieux : il n'y avait, à ma connaissance, aucune boutique de papetier sur cette place. Mais l'esprit répétait, obstiné : « Oui, il y en a une ! Il y en a une ! »

Très intrigué, je pris mon chapeau et sortis. Je fis le tour de la place et je revenais vers le quai Saint-Michel, fâché d'avoir été trompé par mon esprit, lorsque mes yeux se fixèrent, par hasard, sur une enseigne portant cette inscription : « *Vente en gros de cartons.* »

J'entrai dans la maison, et j'appris, non sans surprise, que le fabricant possédait toutes les dimensions de papier imaginables. Je choisis ce qu'il me fallait et rentrai chez moi. Dès que j'eus posé la pointe de mon crayon sur la feuille rapportée, ma main écrivit, avec rapidité : « *Tu vois bien que j'avais raison!* »

LA MAISON DE MOZART SUR JUPITER
(Dessin médiumnique de Victorien SARDOU)

Pour ce qui est de la théorie, il nous suffira de reproduire la lettre admirable que Victorien Sardou écrivit jadis à M. Jules Claretie, qui la publia dans un de ses ouvrages :

... Quant au spiritisme, je vous dirais mieux en trois mots ce que j'en pense, que je ne le ferais ici en trois pages. Il y a, dans le spiritisme, des faits

constatés, curieux, inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances, et d'autres qui s'expliquent sans difficultés.

Il y a des spirites imbéciles, ou ignorants, ou fous;



Victorien Sardou à 25 ans, quand il était médium.

ceux qui évoquent Epaminondas et dont on se moque justement, ou qui croient à l'intervention du diable; bref, qui finissent à Charenton.

Il y a des charlatans — les imposteurs de toute sorte, les prophètes, les donneurs de consultations, les Davenport, et *tutti quanti!*

Il y a enfin les savants qui croient expliquer *tout* par des jongleries, l'hallucination et les mouvements inconscients, comme MM. Chevreuil et Faraday; et qui, ayant raison pour certains phénomènes qu'on leur signale et qui sont, en effet, hallucination ou jonglerie, ont tort néanmoins sur toute la série d'autres faits positifs qu'ils ne se donnent pas la peine d'étudier. Ces savants sont très coupables, car, par leur fin de non-recevoir opposée à des expérimentateurs sérieux et par leurs explications insuffisantes, ils ont abandonné le spiritisme à l'exploitation de charlatans de toute sorte et autorisé en même temps les *amateurs* sérieux à ne plus s'en occuper.

Il y a, en dernier lieu, l'observateur (mais il est rare) tel que moi, qui, incrédule tout d'abord, a bien dû reconnaître, à la longue, qu'il y avait là des faits rebelles à toute explication scientifique actuelle, sans renoncer pour cela à les voir expliqués un jour, et qui, dès lors, s'est appliqué à discerner les faits, à les soumettre à quelque classification qui, plus tard, se convertira en loi. Ceux-là se tiennent à l'écart, comme je le fais, de toute coterie, de tout cénacle, et, satisfaits de la conviction acquise, se bornent à voir dans le spiritisme l'aurore d'une vérité fort obscure encore, en déplorant que cette vérité périsse étouffée entre ces deux excès (comme je l'ai déjà dit et écrit) de la crédulité ignorante qui croit tout et de l'incrédulité savante qui ne croit rien.

Ils trouvent dans leur conviction et leur conscience la force de braver le petit martyre du ridicule qui s'attache à la croyance qu'ils affichent, doublée de toutes les sottises qu'on ne manque pas de leur attribuer, et ne jugent pas que la légende dont on les affuble mérite même l'honneur d'une réfutation.

C'est ainsi que je n'ai jamais eu l'envie de démontrer à qui que ce soit que Molière ou Beaumarchais ne sont pour rien dans mes pièces. Il me semble que cela se voit de reste.

Quant aux *Maisons de Jupiter*, il faut demander aux bonnes gens qui me supposent convaincu de leur réalité, s'ils sont bien persuadés que Gulliver croyait à *Lilliput* (1), Campanella à la *Cité du Soleil* et Thomas Morus à l'*Utopie*.

Ce qui est pourtant vrai, c'est que le dessin dont vous parlez a été *fait en moins de deux heures*.

De l'origine, je ne donne pas quatre sous; mais, pour le fait, c'est une autre affaire. Et voilà tout le spiritisme en deux mots!

Mais je m'aperçois qu'en ne voulant rien dire, j'en dis trop, qui n'est pas encore assez, et je termine en vous serrant affectueusement la main.

VICTORIEN SARDOU.

On retrouve bien dans ces lettres, et dans d'autres que nous pourrions citer, la vision claire, positive



V. SARDOU
dans ses dernières années.

et fine qui a constitué le fond du talent de cet homme extraordinairement doué, l'un des écrivains les

(1) M. Sardou voulait dire évidemment : « ... que Swift croyait à *Gulliver* », etc.



plus populaires de notre époque, dont la mort a été si profondément regrettée, non pas uniquement en France, mais partout où l'art dramatique est en honneur.

Nécrologie.

On annonce la mort du docteur GRÉGOIRE CONSTANTIN WITTIG, qui a été pendant longtemps l'une des figures en vue de la littérature psychique et spirite en Allemagne. Il était né à Breslau en octobre 1834 et a été l'un des premiers Allemands qui se soient occupés du moderne mouvement spirite, en traduisant plusieurs des volumes de Jackson Davis, sur le conseil du philosophe bien connu, le professeur C. G. Nees Esenbeck ; il ne put les publier que quelque temps après, grâce à l'aide que lui donna libéralement Alexandre Aksakoff. Un peu plus tard, ce dernier fondait les *Psychische Studien* et en confiait la direction au docteur Wittig, qui la garda jusqu'à il y a sept ans environ, quand il fut remplacé par le Dr Frédéric Maier.



Les journaux annonçaient, le 17 octobre, la mort du PÈRE IGNACE (Father Ignatius), le thaumaturge bien connu — de son vrai nom, Révérend Joseph Leycester Lyne. Il était né à Londres, il y a 71 ans, et avait été ordonné en 1860 ; il occupa différentes cures à Plymouth et ailleurs ; mais ne tarda pas à concevoir l'idée de former un Ordre de Saint-Benoît dans l'Eglise Anglicane. Parmi les abbayes qu'il fonda, la plus connue est celle de Llanthony.

La rumeur publique lui attribuait des miracles à faire pâlir ceux des plus grands saints catholiques : par exemple, une fois il aurait ressuscité un cocher de fiacre qui avait été tué durant la construction de l'abbaye de Llanthony ; une autre fois, il en aurait fait autant avec une jeune fille, morte de la fièvre typhoïde. On affirme aussi de lui, qu'il pouvait absorber impunément des poisons mortels, alors que des personnes qui s'étaient moquées de lui, ou l'avaient combattu, n'avaient pas tardé à être visitées par la colère du ciel.

Il affirma aussi avoir eu une vision de la Vierge Marie, dans son abbaye. C'était un homme de grande piété, nanti d'un grand pouvoir magnétique, ou de suggestion, mais impétueux et impatient de tout contrôle.



EDOUARD T. BENNETT, décédé le 16 novembre, a été étroitement mêlé, pendant plus d'une génération, au mouvement spirite en Angleterre. Il a été l'un des fondateurs de la *Society for Psychical Research*, dont il fut le secrétaire jusqu'en 1901. Dans le calme de sa retraite, il publia quelques livres utiles, dont celui sur la *Society for P. R.*, qui a été traduit en français par M. M. Sage (L. Bodin, éd., 1904).

L'Eglise Anglicane s'occupe des guérisons par la Foi.

Le *Daily Mail* du 23 novembre publiait le suivant entrefilet, très curieux pour ce qui se rapporte à l'attitude de l'église anglicane vers les guérisons par la foi, et très intéressant pour ce qui concerne l'avis d'un homme de science sur cette question.

Il paraît donc que l'évêque de Londres donnera son consentement à la demande qui lui a été présentée par la réunion des ecclésiastiques du Sion-College, la semaine dernière, et qu'il nommera un « Conseil de l'Eglise Centrale dans le diocèse de Londres pour l'examen des questions qui se rattachent aux cures par des moyens spirituels ».

Il s'agit de nommer un Conseil qui aura une influence non pas uniquement sur les croyants, mais aussi sur les savants. Le Conseil examinera strictement les cas de *faith-healing* (guérisons par la foi) et fera un rapport sur eux dans l'intérêt du public.

Le *prebandary* Pennefather, qui convoqua la réunion de la semaine dernière, résuma ainsi sa position : « Une grande partie du clergé n'a pas attaché toute l'importance voulue aux paroles dont ils se servent continuellement dans l'Eucharistie en oubliant que dans ce service ils sont en possession de facultés guérissantes aussi bien pour le corps que pour l'âme. »

A la discussion qui a eu lieu sur ce sujet à la conférence Pan-Anglicane de juin dernier, l'une des communications les plus frappantes a été lue par la doctoresse miss E. M. Reed, qui s'est maintenant spécialisée dans les cures mentales et spirituelles dans un accord complet avec les membres de la Faculté médicale et souvent avec leur collaboration. Elle va même ouvrir une « maison pour le traitement spirituel » qui sera en même temps en harmonie avec les enseignements de l'église d'Angleterre et à laquelle seront attachés plusieurs médecins consultants.

Miss Reed se réjouit de ce qu'un conseil d'examen soit sur le point d'être institué par l'évêque. « Je sens — dit-elle — que des dangers sérieux se rattachent au traitement spirituel à cause du manque d'uniformité dans ses enseignements, et ce conseil sera une sauvegarde précieuse. Les partisans du traitement spirituel ne doivent pas craindre un antagonisme venant de la profession médicale, lorsque leurs enseignements sont l'expression de la vérité scientifique. La foi et la science peuvent progresser la main dans la main. Mais les tentatives de guérir par la foi, quand elles ne sont pas dirigées par les connaissances

des lois naturelles, peuvent même mettre en danger de mort. »

Une autorité médicale qui s'intéresse activement à ce mouvement dit : « Certaines maladies peuvent être directement soignées par un traitement psychique. Il y en a d'autres dans lesquelles il serait nettement dangereux de ne se confier qu'au traitement mental, bien que la suggestion mentale puisse produire des changements fonctionnels. Prenons par exemple, la dyspepsie résultant de neurasthénie. Celle-ci crée un changement dans les propriétés chimiques des acides gastriques. En supprimant l'excitation nerveuse, vous ne guérirez pas immédiatement la dyspepsie, mais vous rétablirez les fonctions normales du corps et la nature fera alors une cure.

» La Christian Science ne reconnaît absolument pas les lois physiques. Sans doute, les états mentaux exercent beaucoup d'influence sur les conditions physiques. Ceci est la vérité, mais n'est pas toute la vérité, et nous ne pouvons pas guérir sans cette dernière. Le principe du nouveau mouvement est une saine combinaison des pouvoirs de la foi et les exactes connaissances médicales appliquées au problème de la guérison. »

Il ne s'agit en somme, à ce que l'on peut comprendre par cette notice du *Daily Mail*, que de mettre en contribution la foi religieuse dans la suggestion mentale qui est déjà pratiquée par bien des écoles hypnotiques, d'un caractère très scientifique, mais qui combattent la foi religieuse pour des raisons qui n'ont rien à faire avec la science.

Un cas remarquable de clairvoyance en Amérique.

Une jeune fille amenée par une force occulte vers le corps de son frère assassiné.

Les journaux du monde entier ont publié, ces jours derniers, des télégrammes de Chicago rapportant un cas excessivement remarquable de clairvoyance, qui rappelle ceux qui rendirent célèbre le nom de Jacques Aymar. Nous espérons que l'Institut de recherches psychiques, dirigé par le prof. Hyslop, ne manquera pas de soumettre ce cas à une enquête pour en constater le bien fondé. En attendant, nous nous bornons à reproduire la notice telle qu'elle a fait le tour de la presse :

« L'héroïne, miss Loganson, âgée de 19 ans, vit en rêve le meurtre de son frère Oscar, agriculteur à Marengo, ville située à plus de 80 kilomètres. Depuis quelques jours, miss Loganson affirmait que son frère avait été assassiné par un cultivateur du voisinage. La famille ne prêta aucune attention aux déclarations de la jeune fille ; mais, pour calmer l'état nerveux dans lequel elle se trouvait, elle lui permit d'envoyer un télégramme. La réponse fut : « Oscar disparu ». Dès lors, la voyante put partir avec un de ses frères pour la ferme de la victime ; elle mena, directement la police dans une exploitation voisine appartenant à un nommé Bedford. Là, tout était fermé et la porte dut être enfoncée par les policemen. Dans la cuisine, on découvrit des traces de sang.

» Miss Loganson ne s'arrêta pas et se dirigea droit vers un poulailler, dont la cour était pavée.

» — C'est là que mon frère est enterré, dit-elle.

» La police fit remarquer que le pavage n'avait pas dû être changé depuis que le poulailler avait été bâti ; mais, devant la terrible nervosité de la jeune fille, on consentit à faire des fouilles sous le pavage. On trouva un paletot.

» — C'est celui de mon frère, s'écria-t-elle.

» Continuant les recherches, on trouva le cadavre d'Oscar Loganson à 1 m. 50 de profondeur. Immédiatement, la police envoya le signalement de Bedford dans toutes les directions. Le meurtrier a été arrêté à Ellis (Nebraska).

» Miss Loganson, interrogée, ne put donner aucune explication de sa découverte du crime ; elle dit simplement que l'esprit de son frère exerçait depuis quelques jours une influence sur elle. »

Le rapport sur les expériences faites avec Eusapia Palladino à l'Institut Général Psychologique

Le lundi 7 décembre, se réunirent les membres du « groupe pour l'étude des phénomènes psychiques » de l'Institut Général Psychologique, afin d'entendre la lecture du rapport de M. Jules Courtier, secrétaire adjoint, sur les expériences faites à cet Institut, pendant deux ans, avec Mme Eusapia Palladino. Après une discussion animée, le rapport a été approuvé ; il ne saurait donc pas tarder à être publié.

Ce rapport, qui est déjà imprimé, se compose de deux parties : la première contenant le texte, relativement très court — une quarantaine de pages à peine ; la seconde contenant les figures, qui sont assez nombreuses.

Dès maintenant on peut dire que les conclusions du rapporteur ne sont pas très affirmatives dans un sens ou dans l'autre ; nous expliquerons plus tard pourquoi elles ne pouvaient d'ailleurs pas l'être.

Grâce à la libéralité de M. Emmanuel Vauchez, la *Nouvelle Presse* (161, rue Montmartre), publiera dorénavant un supplément hebdomadaire « spiritualiste ». Le prix de l'abonnement est de 3 fr. pour Paris et la province ; de 6 fr. pour l'étranger.

Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, directeur. Le Gérant : Drouard.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BI-MENSUELLE

18me Année — 16 Novembre — 1er et 16 Décembre 1908 — Nos 22-23-24

LE NOUVEL OUVRAGE DU PROFESSEUR H. MORSELLI

" Psychologie et Spiritisme " (1)

Nous avons un peu tardé à rendre compte d'un des livres les plus importants — le plus important, peut-être, sous certains rapports — qui aient paru jusqu'ici sur la « médiumnité ». L'un des psychologues les plus illustres de l'Italie et du monde entier, le professeur Henri Morselli, directeur de la Clinique des maladies nerveuses et mentales à l'Université de Gênes, a publié, en effet, dans le courant de 1908, en langue italienne, un ouvrage composé de deux gros volumes, constituant un ensemble de plus de 1.000 pages, sous le titre : *Psychologie et Spiritisme, Impressions et Notes critiques sur les phénomènes médiumniques d'Eusapia Paladino.*

Ce titre a toutefois besoin d'être expliqué, et l'auteur lui-même se charge de le faire.

Cet ouvrage — dit-il — n'est pas et ne veut pas être, tout au moins dans mes intentions, un traité didactique de la matière indiquée par le titre, et non plus une monographie complète sur le sujet dont le nom apparait dans le sous-titre, c'est-à-dire sur le médium Eusapia Paladino.

Mon but est limité. L'ouvrage, divisé, par nécessité de format, en deux tomes, se compose de trois parties. La première est un coup d'œil rapide aux problèmes généraux du spiritisme et de la médiumnité. La deuxième, beaucoup plus étendue, se compose des *Notes critiques* que j'écrivais au fur et à mesure que j'assistais, depuis 1901 jusqu'à 1907, à plus de trente séances avec Mme Paladino. La troisième, courte elle aussi, présente en forme d'épilogue la synthèse des faits observés et des motifs pour lesquels je n'accepte pas encore l'explication spiritique...

Qu'il soit donc bien entendu, entre le lecteur et moi, que le contenu principal et les conclusions de cet ouvrage ne se rapportent qu'aux faits que j'ai vus et étudiés. Peut-être mes analyses et mes déductions psychologiques pourraient facilement s'appliquer à un grand nombre d'autres faits analogues, qui figurent dans le matériel de preuves du spiritisme ; mais le domaine de celui-ci est beaucoup plus étendu que celui dans lequel, pour le moment, je me meus et me renferme volontairement. D'ailleurs, alors que l'occasion s'en est présentée, je n'ai pas manqué d'établir des parallèles, des comparaisons et même des digressions, dont tout lecteur sensé saura cependant discerner les fils conjonctifs et les conséquences.

Le professeur
HENRI MORSELLI

Les défauts organiques de ce livre sont si évidents, que l'auteur lui-même s'est empressé de les indiquer, tâchant de les expliquer, et même de les excuser. « L'ouvrage est trop long — écrit-il — il n'est pas systématique, et présente des répétitions ». Passe pour le premier et le second défauts ; un chef-d'œuvre peut être très long ; les répétitions sont parfois utiles et nécessaires : *repetita juvant.* Mais il est réellement regrettable que M. Morselli n'ait pas cru nécessaire de grouper ses notes dans une forme systématique.

Sans doute, ses «notes», prises immédiatement à la suite de chaque séance, ont une valeur documentaire

(1) H. MORSELLI : *Psicologia e Spiritismo*, avec 19 tables et 41 figures. (Turin, Frères Bocca, éditeurs. 1908. — Prix des 2 volumes : 15 lires.)



remarquable, parce qu'elles nous montrent quel est l'état d'âme dans lequel l'auteur a été plongé par les faits auxquels il a assisté. Mais qui nous assure que cette espèce de « journal » médiumnique n'ait pas été radicalement retouché par M. Morselli, surtout à certains points qui devaient être les plus caractéristiques, par exemple, quand il rapportait, avec des impressions encore presque vierges de réflexions, les circonstances dans lesquelles il avait été embrassé par le soi-disant fantôme de sa mère? Personne ne croira facilement que l'auteur n'ait point introduit des variantes énormes dans le texte original de ses notes. M. Morselli ne croit certainement pas que, dans le domaine scientifique, « les premiers sentiments sont toujours les meilleurs », comme a dit facétieusement Louis XIV, dans la fameuse anecdote racontée par Mme de Sévigné.

Dans ces conditions, on renoncerait sans trop de regret aux phrases piquantes, aux épisodes curieux, aux observations d'une lecture agréable qu'on rencontre dans ces « notes », pour voir le tout concentré dans quelques trois cents pages dans lesquelles chaque fait prendrait sa place dans la catégorie dont il dépend, et contribuerait directement à corroborer les conséquences que l'auteur en tire. L'une des plus belles études de tout l'ouvrage, celle sur la personnalité de John King, se trouve ainsi éparpillée dans plusieurs parties du volume II (pp. 57, 319, 447), et perd ainsi beaucoup de son efficacité, sinon de sa valeur. L'épilogue, constitué par la troisième et dernière partie de l'ouvrage, est surtout un essai de classification des phénomènes et des hypothèses auxquelles on peut avoir recours pour les expliquer, et ne suffit certainement pas à obvier à cet inconvénient.

Sans doute, dans un ouvrage d'une telle importance, faisant allusion à une grande quantité de faits, touchant à la plupart des expérimentateurs et des médiums dont les séances ont fait quelque bruit, le professeur Morselli tombe dans quelques inexactitudes. Mais on peut s'étonner qu'elles soient si peu nombreuses, si on songe combien sont fantastiques et peu sérieux la plupart des auteurs qui se sont occupés de ces matières, et surtout leurs ouvrages.

En somme, ces vices de *Psychologie et Spiritisme* sont loin d'être rédhibitoires; je dirai même que, sous certains rapports — surtout celui de la nature agréable du style — ils apparaissent un peu tel que des grains de beauté sur les joues d'une jolie femme, et ils en augmentent peut-être l'attrait.

La psychologie des médiums

D'ailleurs, en face de ces quelques défauts, combien de qualités précieuses dans ce livre!

D'abord l'auteur a parfaitement compris ce que la plupart des savants qui s'apprêtent à expérimenter dans le champ de la métapsychie ne savent ou ne veulent pas comprendre, c'est-à-dire la nécessité de connaître la littérature spirite, pour en juger les phénomènes sans commettre, à chaque pas, des bourdes risibles; il a même rédigé une bibliographie suffisamment complète des ouvrages et articles parus sur ces questions, en les divisant en plusieurs classes.

Ensuite, il recueilli un grand nombre de données physiologiques et psychologiques, très utiles, sur les médiums en général et sur Eusapia en particulier.

Comme, désormais, la presque totalité des personnes qui se sont occupées de métapsychie (nous ne connaissons peut-être que notre distingué collègue M. Marcel Mangin, qui soutienne avec beaucoup de talent, du reste, la thèse contraire), le professeur Morselli est plutôt d'avis que le médiumnisme se rattache à des facultés et à des fonctions existantes dans la généralité des personnes. « Ce serait le seul exemple — dit-il — d'une activité vitale ou mentale dont se seraient trouvés gratifiés uniquement quelques « élus », grâce à je ne sais quel pouvoir mystérieux. »

Pour ma part — ajoute-t-il — je suis porté à croire que la médiumnité est un fait anormal de la personnalité physio-psychique humaine qui, de même que toutes les autres anormalités et anomalies individuelles, ne surgit point *ex novo* au milieu de l'universalité des hommes par un caprice ou un don soudain de la nature, mais se rattache uniquement aux conditions normales somatiques, physiologiques et mentales de l'animal *homo sapiens* : je suis même disposé à croire que les animaux eux-mêmes (ainsi que le démontrent de nombreux exemples fort bien recueillis par M. Bozzano, sont susceptibles de ces perceptions sensitives et de ces automatismes moteurs qui produisent la médiumnité. *Natura non facit saltus;* c'est un vieil adage de la philosophie, qui a déjà eu une application très étendue dans le domaine biologique et psycho-sociologique (transformisme lamarcko-darwinien, évolutionnisme spencérien) et qui doit pareillement l'avoir dans le domaine « psychique ». La personnalité singulière du « médium » est tout simplement une variété secondaire de la personnalité neuro-psychosique; même elle n'est souvent autre chose que celle-ci dans sa forme typique, bien qu'en plusieurs médiums elle puisse ne se présenter que d'une manière transitoire et accessoire.

Après avoir recherché dans quel sexe, à quel âge de la vie, la médiumnité se manifeste de préférence, et avoir trouvé que c'est surtout chez les femmes, au moment de la puberté, M. Morselli étudie les circonstances psychologiques et physiologiques qui portent un si grand nombre de médiums à frauder, et passe ensuite à examiner la psycho-pathologie et la neuropathologie des sujets.

Il juge que nombre de spirites s'illusionnent en déclarant que les médiums sont des personnes physiquement et mentalement saines, aussi durant les séances; il pense que la médiumnité ne s'acquiert et ne s'exerce qu'au prix de la santé corporelle et men-

tale. Il cite d'assez nombreux exemples à l'appui, ainsi qu'avait déjà fait le professeur Lombroso, et puis il ajoute :

On pourrait continuer cette liste de personnalités anormales; mais quel homme compétent oserait contester que la médiumnité a des rapports très étroits avec l'hystérie et les neuroses dégénératives? Le docteur Joire, un psychiste de valeur, annonça, depuis plusieurs années déjà, que tous les sujets chez lesquels il avait découvert des facultés médiumniques, après examen, ne lui étaient jamais apparus sains. Sous les apparences de la santé, ils couvaient l'hystérie; l'œil aigu du clinicien la découvrait dans la parèse des membres, dans les zones anesthésiques et hyper-esthésiques, dans l'érotisme dominant, associé, comme toujours, au mysticisme; quelques-uns ont été trouvés neuropathes au plus haut degré pour leur sensibilité excessive. Or, tout ceci constitue des stigmates appartenant à l'hystérie statique ou interparoxystique (GILLES DE LA TOURETTE, SOLLIER).

Quant à la médiumnité en action, l'apparition de symptômes de la grande névrose n'est pas moins évidente. Il n'est pas rare que des médiums entrent spontanément en des crises de somnambulisme et s'autohypnotisent.

Médiumnisme, Génie et Folie

M. Morselli est d'avis que, à peu d'exceptions près, la personnalité des médiums se trouve toujours bien basse dans la hiérarchie des valeurs humaines.

Ces médiums même qui ont montré une certaine supériorité morale — le révérend Stainton Moses, le colonel Ollcott, M. Forsboom, la princesse Karadja, etc. — ne figurent certainement pas, dans l'échelle intellectuelle, par des talents de tout premier ordre, par des inventions utiles, par des conceptions philosophiques remarquables. Tout l'énorme fatras de la production spiritico-médiumnique ne vaut certainement pas le papier sur lequel elle a été écrite!

Quelques observations nous seront permises au sujet de ces affirmations de l'éminent psychiatre.

D'abord, il paraît confondre ici la valeur de la production intellectuelle « normale » de certaines personnalités avec la valeur de leur production « médiumnique ». On sait que c'est M. Camille Flammarion qui a écrit médiumniquement la *Genèse* publiée par Allan Kardec. Nous avons publié dans le dernier numéro quelques dessins médiumniques de Victorien Sardou. Eh bien, la *Genèse* et ces dessins médiumniques pourraient ne rien valoir du tout : ce n'est point par là qu'il faudra juger à quel degré de l'échelle intellectuelle se trouvent Flammarion et Sardou, qui sont, en réalité, des talents de premier ordre.

Mais ils ne sont certainement pas les seuls personnages illustres qui aient donné preuve de leur médiumnité. Depuis Socrate jusqu'à Jeanne d'Arc, depuis Cardan jusqu'à Pascal, il y en a eu de tous les temps. Naturellement, ils n'exerçaient pas la profession de médium, et par conséquent, les cas qu'on peut citer d'eux ne sont que spontanés et sporadiques, comme le sont les faits supernormaux qu'on peut citer de Brutus, Pétrarque, Gœthe, Garibaldi, etc. Mais ces faits suffisent à prouver qu'une médiumnité latente sommeillait en eux. Nous n'entrons pas dans le domaine religieux, où nous trouverions des médiums parmi des saints, des prophètes, des « dieux » même, qui constituent ce qu'on connaît de plus sublimes comme teneur d'existence et comme philosophie théorique et pratique.

Non : la médiumnité s'accommode fort bien avec une intelligence souverainement élevée. Quant à faire une distinction complète entre le travail conscient et celui inconscient, ceci n'est pas possible. Socrate reconnaissait l'infaillibilité de la voix de son Démon — il n'a jamais attribué l'infaillibilité à son intelligence consciente. Personne ne contestera que Jeanne d'Arc n'a pas fait ce qu'elle a fait sous le contrôle de sa conscience normale, qui était nécessairement inférieure à ses « inspirations ». Par contre, il est fort possible qu'un grand poète puisse écrire, dans la trance médiumnique, des vers détestables. Mais sait-on jusqu'à quel point un chef-d'œuvre a été élaboré par les facultés subconscientes, jusqu'au moment de paraître?

Maintenant, si M. Morselli affirme que ces personnages illustres dont il est question présentaient certains côtés faibles — des zones intellectuelles anormales, si je puis m'exprimer ainsi — je répondrai que je souhaite qu'on rencontre beaucoup d'hommes qui ne soient pas plus anormaux que MM. Flammarion et Sardou, par exemple. Mais, en tout cas, quand même les médiums seraient enclins à la folie, est-ce que cela les empêcherait de pouvoir être des hommes de génie? Bien loin de là! Au contraire, même! — dirait le professeur Lombroso, qui a écrit *Génie et Folie*. Quand il parle des personnalités de Katie King, Rector, George Pelham, etc., qui sont peut-être le produit des romans subliminaux, M. Morselli observe :

Tout cela — que les spirites me pardonnent — est au seuil de la folie, c'est-à-dire de ces formes de psychose dans lesquelles le pauvre dément se croit inspiré par un personnage étranger qui « lui parle dans le cerveau », en « lit la pensée », et finit souvent par « le déposséder de son âme »... L'origine si souvent stupide ou enfantine des soi-disant inspirations et incarnations, démontre trop souvent qu'on se trouve terrestrement en de çà et non point au delà!

Sans doute, il en est des inspirations médiumniques comme de la plupart des autres manifestations de l'esprit humain, dans lesquelles l'élévation intel-

lectuelle n'est pas fréquente. Mais enfin, on ne peut méditer ces quelques lignes de M. Morselli sans penser en même temps aux inspirations de Socrate, de Jeanne d'Arc, etc., et songer qu'il y en a des unes et des autres : de bonnes et de mauvaises, de basses et d'élevées.

Ces êtres de génie ont été des fous? Soit. Mais presque tout ce qui a été fait de grand, de beau au monde l'a été par des « fous ». *Felix culpa* que cette folie — et ne craignons pas trop qu'elle se manifeste aussi dans quelques médiums.

Nous croyons que, si l'exercice de la médiumnité peut causer beaucoup de mal à certains organismes, elle a aussi rendu et elle peut rendre encore les plus grands services à l'humanité. M. Morselli se demande « s'il ne serait pas opportun de demander aux Pouvoirs publics d'intervenir pour régler, dans un but d'hygiène et d'éthique civile, l'exercice du médiumnisme. » Il y a lieu de se le demander; c'est possible : mais j'espère bien qu'on nous épargnera au moins en cela l'intervention de l'Etat. Ou bien alors, que l'Etat intervienne pour vous défendre de faire une indigestion, de passer des nuits en débauches, et ainsi de suite. Les pâmoisons d'un médium en trance n'égalent pas les douleurs et les dangers de l'enfantement; jugera-t-on par cela de la monstruosité de l'enfantement, et songera-t-on à défendre la reproduction? Toute chose au monde a son bon et son mauvais côté : ce qui convient à l'un peut ne pas convenir à l'autre; mais vouloir nous mettre tous sous tutelle et nous momifier pour que nous n'ayons pas à souffrir des courants d'air et du changement de température, c'est une chose qui ne peut pas nous convenir. Certainement, nous déplorons le mauvais usage qu'on fait parfois de la médiumnité, comme nous déplorons les maux produits par les exercices excessifs de sport, par l'étude trop prolongée, par l'abus des fonctions érotiques, etc., mais sans demander l'intervention du préfet de police — et surtout celui de la Faculté.

Nous avons dit que le professeur Morselli étend son mépris à presque tous les produits intellectuels de la médiumnité. Il revient sur le sujet dans un chapitre intitulé : *Les romans subliminaux et la psychologie scientifique* (vol. II, pp. 461-475), qui est plein de doctrine et de pénétration.

Mais le savant psychiatre va plus loin. Il manifeste à tous moments son mépris pour le « subliminal » même, suivant en cela les tendances de la psychologie officielle en ce moment. Nous disons *en ce moment*, parce que cela change si souvent!

Comment — dit l'auteur — F. Myers a-t-il pu attribuer au « subliminal » des pouvoirs si illimités et si sublimes, alors que ses *décharges* ne constituent, habituellement, que le résultat d'une désagrégation, c'est-à-dire d'un fait anormal ou anomal dans des personnalités déjà tarées et travaillées par la névrose?

Comment? D'abord, parce que le génie lui-même n'est — au moins en bien des cas — qu'un de ces faits anormaux ou anomaux dans des personnalités déjà tarées et travaillées par la névrose (LOMBROSO). Ce qui ne lui ôte rien de son énorme importance.

Ensuite, M. Morselli ne parvient à ses conclusions si peu flatteuses pour le subliminal et pour ses prôneurs, que parce que, à différence de ces derniers, il néglige simplement les facultés de *clairvoyance dans le temps et dans l'espace*, qui constituent le côté le plus lumineux du subliminal. C'est-à-dire que M. Morselli néglige tout simplement, dans le jugement qu'il porte sur cette question, la moitié du travail de la *Society for Psychical Research*. La *prémonition* surtout constitue, pour le subliminal, une qualité qui le venge de toutes les platitudes de la plupart des « médiums intellectuels », et qui lui confère une supériorité incontestable sur son frère jumeau — ou plutôt sur son « frères siamois » — le superliminal.

M. Morselli dit, dans sa préface, ne vouloir s'occuper que des faits qu'il a personnellement constatés avec Eusapia. S'il en est ainsi, qu'il ne porte aucun jugement sur les phénomènes intellectuels, qui constituent, dans le médium napolitain, une quantité si peu appréciable. Mais après avoir nié les phénomènes physiques du médiumnisme et en avoir ensuite reconnu l'authenticité (ainsi que, d'ailleurs, toutes les personnes qui ont eu l'opportunité de les étudier en de bonnes conditions), M. Morselli ne devrait pas, sinon nier, tout au moins négliger dans le débat les phénomènes médiumniques intellectuels d'où apparaît la supériorité du subliminal, tout au moins sous certains rapports.

L'étude que M. Morselli a publiée sur Eusapia Paladino, au point de vue psychologique pur et clinique, est, certainement, la plus complète, la plus admirable qui ait été faite jusqu'ici. (Voir vol. II, chap. III et *passim*.) Elle est accompagnée de documents biographiques et bibliographiques très étendus, qui auront une valeur inappréciable pour tous ceux qui s'occuperont plus tard de cette question.

Maintenant, comment parler de cette quantité d'observations fines, intéressantes que l'on rencontre dans toutes les parties du livre — en celles surtout où les théories chères à l'auteur ne sont point en jeu? Nous croyons ne pouvoir mieux faire qu'en traduisant ici quelques courts passages du livre que nous nous sommes proposé de présenter aux lecteurs des *Annales*.

L'autorité du témoignage.

L'un des critères de la certitude qui doit subir les puissantes attaques des sceptiques impénitents, est



fourni par le *témoignage humain*. Après le témoignage de nos sens, nous attachons de la valeur aux affirmations des autres ; nous croyons à ce que d'autres affirment avoir vu, touché, senti...

J'ai discuté longuement ailleurs cette source de nos croyances. Toute l'existence consciente et délibérée de l'humanité se fonde sur cette certitude de seconde main. Nous croyons que Jules César a été poignardé dans la curie de Rome et que Napoléon a vaincu à Austerlitz, parce qu'un grand nombre parmi leurs contemporains ont affirmé ces faits et parce que nous connaissons les effets de ces événements. Tout le monde croit, depuis Louis Pasteur, à l'existence d'organismes mi-cellulaires très petits qui agissent comme des ferments dans les solutions lactiques, beurriques, alcooliques, etc., et bien peu de personnes au monde se sont donné la peine de les chercher par le microscope. Personne ne met en doute l'existence des « canaux » de Mars, découverts par Jean Schiaparelli, bien qu'il soit difficile de les voir, même avec un télescope. Nous croyons que l'eau est une combinaison d'oxygène et d'hydrogène, parce qu'il y a des personnes qui disent avoir fait l'expérience et avoir acquis la conviction que, lorsque deux atomes d'hydrogène se trouvent en contact avec un atome d'oxygène, il en résulte une molécule d'eau ; mais, sur le milliard et demi au moins d'hommes existant sur la terre, cent seulement — mettons trois cents — mais pas davantage, parmi eux, en ont fait l'expérience ; cela n'empêche pas que tous les autres y croient. Nous croyons, enfin, que, dans le centre de l'Afrique, existe une forêt immense, traversée par un grand fleuve, habitée par des animaux et des hommes de certaines espèces et de certaines races ; nous le croyons, bien qu'un seul de nos contemporains, Stanley, assez courageux pour aller les voir, nous raconte y avoir été et nous en donne la description...

Si nous ne croyions pas à ces événements historiques, à ces faits naturels, à ces actions héroïques, toute existence individuelle serait une conquête si épuisante de la vérité, que l'homme ne se serait jamais civilisé, et nous nous trouverions tous dans la barbarie la plus complète. L'humanité a progressé dans la culture, dans la morale, dans l'industrie, même dans sa conformation organique et dans sa potentialité mentale, parce que les hommes se confiant, se racontant, se transmettant de l'un à l'autre, de génération en génération, le résultat de leurs expériences, c'est-à-dire de leurs perceptions sensorielles et de leurs mouvements musculaires, se sont mutuellement *crus* sincères, véridiques ; et chacun a profité de l'expérience des autres, tandis qu'il faisait aussi profiter les autres de sa propre expérience.

Eh bien, transportons ce critère de certitude dans le champ des phénomènes médiumniques. Nous nous demanderons alors quel résultat peut donner le doute continuel sur l'observation des autres, quand nous avons *toutes* les raisons pour penser que ces autres ne sont ni des sots, ni des faussaires, ni des hallucinés. La seule excuse, pour les sceptiques, est celle-ci : que, comme il s'agit de faits extraordinaires qui dépassent toute expérience quotidienne, et vont même au delà des limites de ce qui est croyable, chacun de nous veut voir, toucher et sentir pour son propre compte. Seulement, nous oublions une chose : c'est qu'il y a, dans la science, des faits extraordinaires que nous admettons aussi sur l'affirmation d'autrui, sans exprimer des doutes. Par exemple, tout le monde croit sur parole le grand physicien Crookes lorsqu'il affirme qu'il est parvenu à décomposer certains corps retenus simples et à trouver qu'ils sont, au contraire, des mélanges ou des combinaisons d'autres éléments réellement simples ; la rareté de l'*yttrium* est telle, et il faut s'astreindre à des frais si énormes et à de telles fatigues de laboratoire pour s'en procurer de petits fragments, que personne (que je sache) n'a pu répéter jusqu'ici ces mémorables expériences ; malgré cela, le résultat est admis sans discussion par la science actuelle.

Mais voici, maintenant, ce qui se produit pour les faits médiumniques. Le même sir W. Crookes nous affirme avoir eu, *pendant trois ans*, la certitude que le médium miss Florence Cook faisait apparaitre dans son laboratoire un fantôme se mouvant, parlant, etc., qui se présentait comme étant *Katie-King* ; il affirme avoir tenu sous son bras cette créature délicieuse, en avoir vu et photographié le charmant visage, lui avoir demandé un morceau de sa robe et l'avoir obtenu... Et alors un grand nombre de personnes ne croient plus au grand savant et disent : « Nous exigeons d'autres preuves, d'autres expériences, d'autres démonstrations ; nous voulons que la méthode des recherches soit renouvelée ; que la vérité soit assurée, pour ne pas qu'elle nous échappe. Notre attitude peut être sévère, mais elle est justifiable : autant plus un fait s'éloigne des règles communes, autant plus forte doit être l'évidence de la preuve. »

Et on a raison. Mais, à moins de vouloir rebâtir toute la science humaine, et même toute l'expérience humaine, à force d'observations personnelles, on devra bien se résigner à admettre un fait dont les hommes compétents, en pleine santé du corps et de l'esprit, constituant une autorité en d'autres domaines de la science, nous affirment l'existence. Tout consiste dans *l'interprétation* de ce fait !

Les sceptiques font appel à l'expérience ; les croyants à l'autorité ; fortifions donc l'une par l'autre, et nous atteindrons notre but.

A propos des fraudes des médiums.

Il arrivera du médiumnisme ce qui est arrivé dans tous les chapitres de la science : le merveilleux existe, mais l'occulte d'origine frauduleuse, le faux qui a été introduit par intérêt ou par excès de propagande, disparaitront ; quelques faits véridiques seront jugés suffisants pour l'étude du médiumnisme, et il n'y aura plus de médiums simulateurs. Au contraire, les plus simples actions mécaniques à distance suffiront, pourvu qu'elles soient bien constatées, et ceci aussi parce que, quand on connaitra mieux les conditions productrices de la médiumnité, les médiums qui opè-

reront dans un but de lucre ou par sentiment de vanité, ne seront plus obligés à exagérer, à simuler, à dissimuler. N'est-ce pas ce qui se produisit pour le magnétisme animal? Cagliostro, Mesmer, et peut-être de Puységur, tout gentilhomme qu'il était, commettaient des *faux* dans le but de faire accepter des faits authentiques qu'ils avaient fortuitement découverts et dont ils tiraient parti par leur intérêt, par désir de renommée, ou par un sentiment de philanthropie mal entendue. Les magnétologues d'aujourd'hui en commettent bien moins, parce que les phénomènes mesmériens sont généralement admis. J'ajoute que les hommes même qui ont étudié l'hypnotisme ont commis beaucoup d'erreurs au point de vue de frôler la falsification inconsciente de leurs résultats, ou par une mauvaise méthode d'expérimentation, ou par désir de découvrir des nouveautés. Il est inconcevable comment certains observateurs « manquent » de toute capacité d'observation et de toute sincérité dans leurs rapports! (Vol. II, page 265.)

Lumière et obscurité.

Sans doute, il est regrettable que les phénomènes médiumniques nécessitent généralement le manque de lumière, ou une lumière si faible qu'elle laisse une perception incertaine des formes, de façon à supprimer complètement celle des couleurs. Mais, d'abord, ce n'est pas vrai que tous les phénomènes se produisent dans une obscurité complète ou dans une demi-obscurité : bon nombre d'entre eux, et non des moindres, ont lieu en de bonnes conditions d'éclairage, et certains qui, au début, ne se produisent que dans l'obscurité, acquièrent, petit à petit, une telle intensité, qu'ils peuvent se vérifier aussi en pleine lumière.

En outre, il faut s'entendre sur « l'obscurité » des séances. On peut s'habituer aussi à l'obscurité et donner à ses perceptions tacto-musculaires et auditives une sûreté non inférieure à celle qui accompagne ordinairement la fonction des yeux. Nous voyons que les aveugles, par exemple, sont à même de percevoir nettement ce qui se produit autour d'eux. Les expérimentateurs novices éprouvent d'abord un certain trouble par la circonstance insolite de devoir *observer* sans lumière ou dans la demi-obscurité. Mais bientôt tous ceux qui ont le contrôle conscient des propres perceptions tactiles, cinesthétiques (musculaires, tendineuses, osseuses), acoustiques, olfactives, arrivent à les déguiser de manière à remplacer, sinon totalement, du moins suffisamment, les perceptions visuelles qui leur manquent. Quant à moi, après quinze séances avec Eusapia, je puis affirmer avoir acquis, par l'exercice, une perception tacto-musculaire si lucide que je pouvais parfaitement indiquer les attitudes des mains et des pieds du médium, alors, je le contrôlais; pour ce qui se rapporte à l'ouïe, j'ai appris à discerner dans l'espace la direction d'où me parvenaient les bruits, les coups, etc. Il faudrait contester à notre cerveau la capacité d'adaptation aux conditions extérieures pour jeter le discrédit absolu sur les observations faites dans l'obscurité: n'avons-nous pas tous la faculté de compenser les sensations qui nous manquent ou que nous ne possédons qu'à un petit degré par une exagération fonctionnelle de toutes les autres?...

Les phénomènes médiumniques physiques.

Comment Allan Kardec comprenait-il si peu sa propre doctrine du « périsprit » pour dédaigner les phénomènes physico-mécaniques, qui seraient la révélation plus directe et sincère de cette hypothétique matière éthérée ou astrale? Le législateur ne songeait-il donc pas que, si nous parvenions à toucher ou à voir une « matérialisation périspirituelle », prenant réellement les formes, les signalements et l'activité personnels, nous serions en face du noyau substantiel du spiritisme? En effet, devant des phénomènes supernormaux comme ceux d'Eusapia et d'autres médiums à matérialisations autonomes (pourvu qu'ils soient authentiques et bien constatés), la métapsychie devra résoudre un double problème :

1° Expliquer la dynamique inconnue de la *force biopsychique* qui s'extériorise, qui agit sur les corps extérieurs, qui crée des sons, des lumières et des formes, et qui organise des entités avec une morphologie humaine;

2° Expliquer le procédé encore plus inconnu par lequel les médiums peuvent donner à ces téléplasmes, conformément à ce que racontent et croient les spirites, une *configuration personnelle* déterminée et des *activités biopsychiques*, rappelant avec une ressemblance plus ou moins grande celles qui étaient personnelles à des défunts connus. (Vol. II, p. 120.)

Spiritisme et Métapsychie

On sait que le professeur Morselli éprouve le plus grand mépris pour la doctrine spirite, qui, dit-il, « résiste encore comme religion, c'est-à-dire dans ses manifestations intérieures, dans les croyances des masses incapables de raisonner au sujet de leur foi, et dans la pratique spirite qui en sont la partie rituelle, comme il est arrivé du prothéisme hélléno-latin, qui survécut pendant quelques siècles chez les peuples et dans les campagnes (dans les *pagi*, d'où le mot de Paganisme). Mais, en réalité, dans ses manifestations supérieures, parmi les intellectuels du parti, le spiritisme pâlit et respire déjà péniblement. » L'auteur remarque même qu'aucun, parmi les représentants supérieurs du psychisme scientifique, n'est intervenu au Congrès spirite et spiritualiste de Paris en 1900. Aux pages 72 et 73 du premier volume, l'auteur énumère, au contraire, un grand nombre de personnes qui s'occupent avec une compétence plus sérieuse des études psychiques en Angleterre, en Amérique, en France, en Allemagne, en Italie, en Suisse, etc. ,et observe qu'elles militent toutes hors du camp du spiritisme pur, sous les drapeaux de la Métapsychie.

Plusieurs de ces noms appartiennent, comme on

voit, à la première aristocratie scientifique ; et si, relativement aux phénomènes ultra-psychiques, nous devions nous tenir au critérium de l'autorité pour nous former une opinion, en nous en servant en même temps que deux des autres critériums constitués par l'expérience directe et le raisonnement, nous devrions reconnaître à la métapsychie, puisqu'elle se présente cultivée et protégée par de tels personnages, le droit de figurer à côté des doctrines scientifiques nanties de principes logiques, de méthodes rigoureuses et auxquelles est réservé un avenir digne de toute confiance.

Les expériences de Gênes avec Eusapia

Nous ne nous attarderons pas à suivre le professeur Morselli dans le long, minutieux, captivant récit de cette trentaine de séances qu'il eut avec Eusapia, à Gênes, depuis 1901 jusqu'à 1907. Ce récit a été publié en raccourci dans plusieurs numéros de la *Revue d'Etudes Psychiques* et des *Annales des Sciences Psychiques*, mais les détails et les observations de M. Morselli en augmentent naturellement de beaucoup l'importance. Quelques-unes des séances décrites par l'auteur ont été parmi les plus heureuses qui



Fig. 2

aient eu lieu dans toute la carrière médiumnique d'Eusapia ; -- telle la fameuse séance chez M. Avellino, dans laquelle, pendant qu'Eusapia était liée



Fig. 3

sur un lit de camp dans le cabinet médiumnique, six à sept fantômes se présentèrent successivement à la vue des expérimentateurs. Les figures II et III, représentent justement trois de ces fantômes, dessinés par le peintre Bérisso, sur des croquis exécutés par M. Morselli lui-même. Dans cette même séance, on chercha à photographier les apparitions : on n'y parvint pas ; on n'obtint que quelques formes ou taches dont il est difficile d'indiquer la nature et qu'on peut voir à la figure IV. Cette photographie a été prise au moment où se présentaient les deux fantômes qui sont dessinés dans les deux figures précédentes ; M. Morselli dit à ce sujet :

A vrai dire, nous nous attendions à des images plus ou moins nettes de la vieille à la tête couverte d'une coiffe, et du petit enfant ; malheureusement, les images désirées des fantômes ne se sont pas développées après les bains révélateurs ; il n'est apparu que des taches blanchâtres n'ayant aucune analogie avec des formes humaines. Toutefois, l'examen de la photographie obtenue est loin d'être inutile, puisque la plaque présente des impressions lumineuses insolites qu'on ne peut pas attribuer à une pénétration inaperçue de la lumière du gaz, ni à des erreurs de technique, ni à des défauts du verre. Elles ont été développées par un photographe amateur très habile, déjà exercé en

ces recherches et dont la compétence est de nature à inspirer confiance...

La partie la plus intéressante des deux volumes dont se compose ce livre, est, sans contredit, celle où l'auteur étudie les personnalités qui se sont manifestées dans les séances auxquelles il a assisté. Sans parler de la personnalité de John King, à laquelle, comme nous avons dit, M. Morselli consacre une étude très approfondie, l'attention du lecteur s'arrête sur la personnalité fantomique de la fillette du professeur Porro, de l'Université de Gênes, et, sur celle du jeune fils de M. L A. Vassallo, directeur du *Secolo XIX*, de Gênes, que leurs pères respectifs déclarent avoir tenus quelque temps entre leurs bras, les avoir tâtés, entendus parler même — enfin, reconnus. Les raisonnements de M. Morselli, qui était présent, tendent à jeter quelque doute sur la valeur objective de cette reconnaissance. Un grand nombre de pages du deuxième volume sont consacrées, par l'auteur, à décrire et discuter, avec une sagacité psychologique incontestable, l'apparition fantomique, disant être sa mère décédée, qui se manifesta dans deux ou trois séances différentes. On sait que M. Morselli ne croit pas que ce fantôme ait été réellement celui de sa mère ; il pense que c'était une création idéoplastique du médium. On a accusé M. Morselli d'avoir d'abord admis, en des conversations privées, l'identité du fantôme et d'avoir ensuite changé d'avis. Cela n'aurait rien d'extraordinaire ; quel est l'expérimentateur qui, après avoir cru au premier moment être parvenu à tel ou tel résultat désiré, n'a pas senti souvent son enthousiasme se refroidir après de mûres réflexions ? Ces mécomptes se produisent surtout, comme on sait, dans les expériences métapsychiques. En tout cas, il paraît incontestable que ce prétendu esprit de Mme Morselli mère, qui se trompait radicalement sur la durée de son existence terraine, sur le nombre de ses enfants, etc., est bien sujet à caution. Toutefois, à côté de cela, ce fantôme paraît avoir donné à M. Morselli aussi quelques preuves d'identité, auxquelles celui-ci n'attache peut-être pas assez d'importance.



Fig. 4

Contre l'hypothèse spirite

Mais laissons les cas particuliers et, pour conclure, entrons dans la thèse générale du spiritisme et même du spiritualisme.

Comme les spirites, M. Morselli reconnaît maintenant que des fantômes se matérialisent à quelques distances du médium et ont un aspect différent de ce dernier, ainsi qu'une autonomie de mouvements et d'actes, au moins apparente. Les spirites disent que, hormis dans les cas de « dédoublement », c'est un esprit qui revêt cette forme, grâce aux matériaux empruntés au médium. M. Morselli croit que c'est la subconscience du médium lui-même qui anime le fantôme, qui dirige ses mouvements, comme le bonhomme du Guignol, au moyen de fils, fait manœuvrer des marionnettes. M. Morselli trouve rationnelle, admirable cette dernière hypothèse, que nous présentons sous une forme qui tend peut-être à la ridiculiser, mais qui l'explique assez bien. Par contre, il trouve absolument absurde, ridicule, la thèse spirite. Nous ne voyons pas bien pourquoi. Que les fils du fantoche soient tirés par un incarné ou un désincarné, le phénomène est quand même absurde, si nous voulons l'expliquer par les connaissances que nous possédons ; il peut être raisonnable si nous songeons que nous ne savons pas grand'-chose.

Les spirites expliquent la formation des fantômes par le *périsprit*, le *corps astral*, le *corps fluidique*. M. Morselli trouve tout cela fantastique ; le fantôme, pour lui, est formé, grâce au *psychodynamisme*. On lui demande qu'est-ce qu'il veut bien dire par ce long vocable : il répond qu'il veut parler de *forces psychiques ignorées* (vol. II, p. 554). C'est maigre. On n'explique pas une chose en lui donnant un nom dont on avoue ignorer la signification exacte. Même on ne voit pas pourquoi on doit trouver plus *paranoïque* (vol. I, p. 44), l'hypothèse spirite d'Hodgson et Hyslop, que l'hypothèse psychodynamique de Morselli.

Celui-ci n'a pas l'air d'appartenir à ces Loges pour lesquelles la science est *infaillible*. Lisez plutôt :

Une opinion toute moderne relativement à la valeur et aux limites du savoir humain est la suivante : que la science n'est jamais finie ni définie ; qu'elle n'est jamais faite, mais qu'elle se fait et se défait continuellement de siècle en siècle ; et que les convictions scientifiques, comme celles philosophiques et religieuses, dépendent des contingences extérieures, du tempérament personnel, et aussi de l'éducation mentale des savants, des philosophes, des croyants... Que de faits qui paraissaient, non pas uniquement ultra-

scientifiques, mais même anti scientifiques, font partie maintenant de ce qu'on appelle la « conscience positive » ! (Vol. I, pages 3 et 4.)

Je sais bien que nos explications, qu'elles soient des hypothèses ou des théories, représentent à peine des tentatives pour s'approcher de la vérité, la plupart du temps en la réduisant à des symboles verbaux...

Mais alors, en de telles conditions, pourquoi montrer tant d'âpreté contre une hypothèse, en faveur d'une autre qu'on avoue ne connaître qu'à peu près ?

Le professeur Morselli termine son livre par ces mots :

Je puis me tromper, mais je crois que, dans quelques années, le spiritisme sera éliminé par la métadynamique et la métapsychique.

Par où il veut dire que ce qu'il entend par son hypothèse *psychodynamique*, éliminera l'hypothèse *spiritualiste* (et non pas uniquement *spirite*).

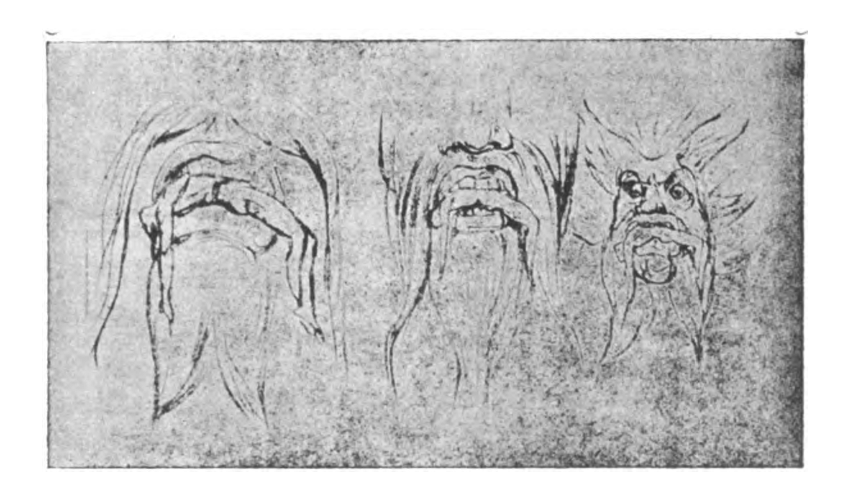
Le professeur Lombroso, lui, termine un article sur l'ouvrage de M. Morselli en disant :

Les mérites de l'ouvrage sont nombreux ; il constitue un vrai pont monumental intermédiaire entre la science psychiatrique classique et la *future science spiritique* (*Luce e Ombra*, juin 1908).

Et alors ? Pourquoi ne pas déclarer uniquement, comme nous le faisons chaque jour, que toute hypothèse sur ces phénomènes est encore prématurée, si elle doit servir autrement que d'hypothèse de travail, mais que ce que nous en connaissons déjà suffit à justifier complètement ces paroles du professeur *William James*, que M. Morselli met à la place d'honneur, en tête de son ouvrage : « L'étude diligente et sérieuse des phénomènes de *trance* et des états médiumniques, est une des nécessités les plus urgentes de la Psychologie » ?

Et cet éminent psychologue qu'est M. Henri Morselli a répondu à cet appel par un ouvrage monumental, qui restera longtemps classique pour les savants qui s'occuperont de la Métapsychie.

C. DE VESME.



LES NOUVELLES MÉTHODES DE L'ASTROLOGIE

La lecture du livre de M. Flambart, *Preuves et Bases de l'Astrologie scientifique* (Paris, Chacornac, édit., 1908, in-8°), est véritablement intéressante. L'auteur est un mathématicien instruit; sa profession l'oblige à étudier le côté pratique des mathématiques et leurs applications à l'art difficile, mais essentiellement expérimental, de la balistique.

J'ignore comment M. Flambart a été conduit à l'étude de l'astrologie; je serais curieux de connaître les circonstances dans lesquelles son goût pour cet art est né ou s'est développé; il ne semble pas, à lire ses ouvrages, que son esprit ait un penchant au mysticisme, il paraît, au contraire, enclin au positivisme, ou plus exactement à l' « expérimentalisme », si l'on veut bien me pardonner ce néologisme.

Je n'analyserai pas complètement son dernier livre. La réfutation qu'il fait des critiques dont l'astrologie est l'objet est bien conçue. Je pense comme lui, que du moment où une corrélation entre deux ou plusieurs phénomènes naturels est affirmée, la preuve ou la réfutation de cette affirmation doit être demandée à l'observation, non à la théorie.

M. Flambart accepte de fournir la preuve des faits qu'il allègue; c'est l'examen de la valeur des preuves apportées par lui qui peut intéresser le lecteur impartial, et il faut reconnaître que M. Flambart cite des faits de nature à impressionner tout esprit sans préjugés.

Le premier ordre de ces preuves expérimentales est « l'Hérédité astrale ». L'auteur a déjà traité cette question dans un ouvrage spécial : *Etude nouvelle sur l'Hérédité* (*hérédité astrale*), Paris, Chacornac 1903. Il en résume les conclusions dans son nouveau livre et ajoute un exemple frappant : celui des thêmes de nativité du roi d'Espagne et de son fils; dans les figures correspondantes, on trouve que l'horizon, le méridien, le soleil, Mercure, Vénus, occupent des positions semblables; Mercure est à 120° de l'Ascendant (horizon au moment de la naissance), Mars à 60° de Saturne; le soleil passe tout près du méridien. Si l'on raproche cette figure de celles qu'a déjà publiées M. Flambart, on est forcément amené à penser que les ressemblances sont tellement grandes, dans beaucoup de cas, entre la figure du ciel au moment de la naissance des parents et des enfants, que l'hypothèse d'une simple coïncidence est improbable.

Je n'ose dire que M. Flambart ait, d'ores et déjà, fait sa preuve : ce que je puis dire, c'est qu'il apporte des faits la rendant vraisemblable ; on a le désir de voir des statistiques plus étendues. Je voudrais que M. Flambart pût résumer, sinon dans des figures toujours coûteuses à reproduire, mais dans des statistiques numériques, le résultat d'observations portant sur des cas très nombreux.

Il a d'ailleurs fait des statistiques. Une de ses constatations les plus curieuses est la prédominance marquée des ascendants (point de l'horizon qui se lève au moment de la naissance) d'hommes illustres, situés dans ce qu'en langage astrologique, on appelle la « triplicité d'air », c'est à dire dans la Balance, le Verseau et les Gemeaux. La Balance a une forte proportion, et son influence s'étend sur les signes qui l'avoisinent, le Scorpion et la Vierge, empiétant aussi un peu sur le Sagittaire, beaucoup sur le Lion.

La statistique de M. Flambart porte sur 123 hommes supérieurs; la pauvreté des signes des Poissons, du Sagittaire, du Capricorne, du Bélier, du Taureau, du Cancer, en naissances d'hommes illustres, est frappante. Une contre-épreuve, portant sur 770 thèmes de nativité de personnes quelconques a, au contraire, donné une proportion normale de répartition des ascendants sur tous les signes du Zodiaque.

Une autre coïncidence résulte de l'examen des thèmes de nativité des hommes supérieurs figurant dans la statisque de M. Flambart. Dans ces thèmes, on ne trouve pas une seule fois la lune dans le signe du Scorpion : signe que l'ancienne astrologie considérait comme le lien de « chute » de la lune. La contre-épreuve a donné, sur 1.450 naissances *quelconques*, 140 cas dans lesquels on trouvait la lune dans le Scorpion, proportion supérieure à la normale.

Enfin, l'influence de certains « aspects », c'est-à-dire de certaines positions relatives des planètes entre elles ou des planètes avec le méridien ou l'horizon à l'époque de la nativité, est mise en évidence par ces statistiques. L'influence de Mars et de Saturne sur le moment de la mort est à noter. « La conjonction, c'est-à-dire le passage de Mars sur la place occupée par le soleil au moment de la naissance, est trois fois plus fréquente dans le cas de mort qu'à d'autres moments quelconques ».

M. Flambart ne se borne pas à donner des exemples des cas où les théories astrologiques sont appuyées sur des faits. Il va plus loin et aborde les conséquences philosophiques à déduire de ces théories.



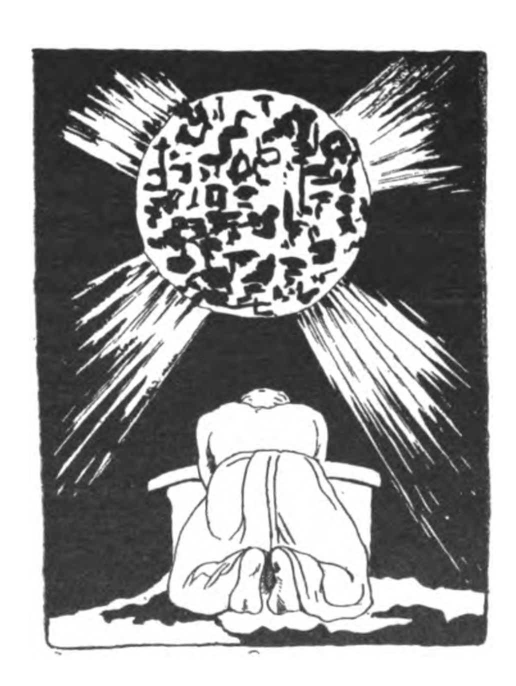
Il montre que l'astrologie ne peut pas avoir la prétention de marquer la destinée humaine d'une manière fatale et inévitable. Elle reconnaît les influences qui agiront sur l'individu, soit en favorisant le développement de certaines facultés, de certaines tendances, — élément d'évolutions internes, — soit en disposant d'une manière plus ou moins favorable les événements au milieu desquels cet individu vivra, — élément d'évolutions externes. — C'est là ce qui constitue la chance ou la malechance; il est bien difficile de nier d'une manière absolue l'existence de cette chance ou de cette malechance dont tant de vies humaines nous montrent l'exemple.

Ce n'est pas tout; M. Flambart fait de curieuses applications de la science des astres à la psychologie. Il montre la différence qui sépare le génie, activité harmonique, et la folie, activité discordante; il explique le danger des unions consanguines, et montre l'utilité que les connaissances astrologiques peuvent avoir pour les généalogistes.

Tels sont les points qui m'ont le plus vivement intéressé dans le livre de M Flambart. J'attache surtout une grande importance à ses conceptions sur l'hérédité. Si, comme l'assure cet écrivain, les figures du ciel, au moment de la naissance des parents et des enfants sont ressemblantes, on aurait une sorte d'indication sur la manière dont l'hérédité peut être conçue dans la philosophie spiritualiste. Les liens familiaux auraient une réalité objective, permanente; les groupements qui constituent la race, la tribu, la famille, seraient indépendants de la vie humaine individuelle; cela nous mène directement aux conceptions si curieuses d'un philosophe dont le livre vient de paraître chez Alcan, M. Taussat : (*Le Monisme et l'Animisme. Leur valeur comme hypothèse dans la philosophie transformiste*, chap. III). On pourrait concevoir la vie comme une manifestation périodique, ainsi que Lodge en admet la possibilité dans son ouvrage *La Vie et la Matière*. Il est intéressant de constater que des théories aussi nouvelles s'accordent avec les vues de M. Flambart, vues qui reposent sur l'Astrologie conçue dans un esprit moderne et positif.

Je ne saurais trop recommander la lecture du livre de M. Flambart; cette lecture est facile, car l'auteur a résolu le difficile problème d'être clair et simple à la fois dans l'exposé du résultat auquel ses observations l'on conduit.

J. MAXWELL.



LES FORMES TÉLÉPATHIQUES

Leurs rapports avec les formes médiumniques, pouvant les faire attribuer à des " dédoublements " de l'agent.

(*Suite et fin*)

IV

LES OBJECTIONS

Les formes télépathiques seules affrontent la pleine lumière du jour (39 cas), les agitations de la rue (19 cas), à la fois le grand jour et le plein air (15 cas).

Il semblerait donc que tout fût indifférent aux formes télépathiques, mais ce n'est là qu'une apparence ; ces nombres eux-mêmes, décroissant au fur et à mesure qu'augmentent les difficultés, montrent déjà, et clairement, qu'il n'en est pas ainsi. En effet, si nous rassemblons, par exemple, les 15 manifestations s'étant produites dans les conditions les plus mauvaises, au grand jour et en plein air, nous constatons que ces 15 cas ont eu pour agents : 11 hommes, 2 femmes et 2 enfants.

L'une de ces femmes s'est manifestée trois fois au cours de sa vie (ou plutôt, trois de ses manifestations ont été constatées) (92/270) ; l'autre, quatre fois (94/277). La première n'était pas, à proprement parler, une « femme » ; elle avait alors 17 ans.

Quant aux hommes, nous savions déjà que, pris en bloc et non individuellement, ils sont beaucoup plus aptes à se manifester que les femmes. (Voir page 318.)

La lumière et le plein air sont donc défavorables, puisque seules, s'y exposent, les formes des agents les mieux doués.

Voici d'ailleurs le résultat de nos recherches :

		FORMES VUES : Au grand jour	En plein air	Au grand jour et en plein air
Hallucinations Télépathiques	Agents hom. (54 manif.)	26 sur 49 26/49 (1)	14/54	12/49
	Agents femmes (39 manif.)	11/38	3/39	2/38
L'Inconnu	Agents hom. (39 manif.)	13/30	11/39	7/30
	Agents femmes (19 manif.)	4/16	3/19	2/16
H. T., manif. de vivants dont l'état, au moment de l'apparition ne présentait rien d'anormal.	Agents hom. (10 manif.)	7/8	4/10	4/8
	Agents femmes (17 manif.)	7/17	2/17	2/17
H. T., manif. ayant coïncidé, à quelques heures près, avec la mort des agents.	Agents hom. (35 manif.)	15/32	5/35	4/32
	Agents femmes (15 manif.)	1/15	1/15	0/15

		FORMES VUES : Dans l'obscurité ou à la lumière faible d'une veilleuse, d'un clair de lune, etc.	A la lumière vive d'une lampe, d'un bec de gaz, d'un lustre, etc.	Au grand jour
H. T., manif. ayant coïncidé, à quelques heures près, avec la mort des agents.	Agents hom.	5	7	15
	Agents femmes	7	3	1

Rappelons-nous aussi que sur 58 manifestations vulgaires, 6 seulement ont eu lieu le jour. (Voir page 318.)

L'obscurité (tout au moins une lumière faible) n'est pas simplement avantageuse, mais nécessaire dans les séances médiumniques, car les formes y devront atteindre un très haut degré de développement *pour être vues par tous*, ce qui est, en somme, le but de ces réunions. Il ne faut pas oublier, en effet, que les personnes venues là « pour voir quelque chose » ne sont pas également douées ; il en est, parmi elles, qui assistent, en quelque sorte, à l'éclosion du phénomène, qui voient se former graduellement une main, par exemple, tandis que les autres ne voient cette main que quand elle a atteint la consistance des nôtres (1). La plupart des assistants de ces séances ne verraient pas les formes télépathiques, car celles même qui stationnent, à midi, dans les jardins publics, sont en dessous des limites de la visibilité normale :

H. T., 128/336 : « ... Mon mari (qui est mort depuis) suivait un traitement magnétique chez un Américain, M. L... Le traitement consistait en ceci : faire des passes magnétiques le long du dos, des bras, des

(1) Il n'est pas toujours possible de savoir si la manifestation a eu lieu le jour ou la nuit, d'où l'écart entre le dénominateur et le nombre des manifestations.

(1) *Recherches sur les phénomènes du Moderne Spiritualisme*, page 162.



jambes; mais jamais il n'avait été question d'endormir mon mari. Les passes devaient donner de la force.

« Après le traitement, mon mari avait l'habitude de s'asseoir, pendant quelques heures, dans son fauteuil roulant, en haut du jardin du square (à Brighton), et, ce jour-là, il avait désiré rester dehors plus longtemps que d'habitude. Je rentrai déjeuner, le laissant seul; mais, vers 2 heures, je regardai par la fenêtre; je vis un homme qui se tenait devant sa chaise et semblait lui parler. Je me demandais qui ce pouvait être, et je conclus que c'était un étranger, car je ne reconnus ni la figure, ni le grand chapeau, ni le manteau de coupe bizarre qu'il portait. Cependant, comme souvent des étrangers s'arrêtaient et causaient avec mon mari, je ne fus pas étonnée. Je détournai les yeux un instant et, lorsque je regardai dans le jardin, l'homme avait disparu. Je ne le vis sortir du jardin par aucune des nombreuses portes, et je me fis à moi-même cette remarque qu'il avait dû marcher avec une vitesse bien grande pour être déjà hors de vue. Dans Regency Square, il n'y a pas un arbre et à peine quelques buissons, de telle sorte que rien ne gênait la vue.

« Lorsque mon mari rentra, un peu plus tard, je lui dis sans y attacher d'importance : « Oh! qui vous « parlait dans le square, il y a un instant? » Il répondit : « Personne ne m'a parlé depuis que vous « m'avez quitté. Personne n'a passé près de moi. » — « Mais j'ai vu un homme debout devant vous, il y a « un quart d'heure environ, et, à ce qui m'a semblé, « il vous parlait; son habillement était bizarre, je « ne pouvais deviner qui c'était. » Mon mari se mit à rire et me dit : « Je le pense bien, car il n'y avait « personne à reconnaitre. Je vous assure que pas une « âme n'est venue près de moi depuis que vous m'avez « quitté. » — « Auriez-vous dormi? » demandai-je; je croyais d'avance le contraire. Il m'assura que non. Nous en restâmes là; et, cependant, en moi-même, je savais que j'avais vu la figure mystérieuse.

« Deux jours après, M. L..., après avoir donné ses soins à mon mari, vint, selon son habitude, me parler avant de quitter la maison. Après avoir échangé quelques paroles avec moi et m'avoir donné quelques conseils, il me dit : « C'est une chose très curieuse, « mais j'ai éprouvé deux fois déjà la même impres- « sion depuis que je soigne votre mari, c'est-à-dire « que, lorsque je suis dans un tout autre endroit, je « me sens à ses côtés, soit dans votre salon, soit dans « le jardin. »

« Je le regardai, et, pour la première fois, je fis attention à son pardessus qu'il avait mis avant d'entrer dans la chambre et au grand chapeau qu'il tenait à la main. Je fus saisie en voyant leur ressemblance avec ceux que portait la figure que j'avais vue, et celle de M. L... avec l'apparition. Je lui demandai quand et à quelle heure il avait éprouvé sa dernière impression. « Avant-hier, me répondit-il. J'avais fini de dî- « ner et je lisais le journal, assis devant le feu. Il « était environ 2 heures; je me rappelle l'heure. Tout « à coup, je sentis que je n'étais plus là, mais près de « votre mari, dans le jardin du square. » Je lui parlai de la figure que j'avais vue au même moment et au même endroit, et je lui dis que je reconnaissais maintenant que c'était la sienne.

« Je demandai ensuite à mon mari s'il avait parlé de l'affaire à M. L... ; il ne l'avait pas fait et avait tout oublié. Mon mari était la seule personne à qui j'avais fait part de ma vision. Le fait ne pouvait être connu de M. L... »

H. T., 87/261 : « Au mois d'août 1864, vers trois ou quatre heures de l'après-midi, j'étais assise sous la véranda de notre maison, aux Barbades; je lisais. Ma négresse promenait au jardin, dans sa petite voiture, ma petite fille âgée de dix-huit mois environ. Je me levai au bout de quelque temps pour rentrer à la maison, n'ayant rien remarqué du tout, lorsque la négresse me dit : « Madame, qui était ce monsieur « qui vient de causer avec vous? » — « Personne ne « m'a parlé », dis-je. « Oh! si, madame, un monsieur « très pâle, très grand; il a beaucoup parlé et vous « avez été impolie envers lui, car vous ne lui avez « jamais répondu. » Je répétai qu'il n'y avait eu personne et je me sentis de mauvaise humeur contre cette femme. Elle me supplia de noter le jour, car elle était sûre d'avoir vu quelqu'un. Je le fis, et, quelques jours plus tard, j'appris la mort de mon frère, à Tabago. Ce qui est étrange, c'est que je ne l'ai pas vu et qu'elle (une étrangère pour lui) l'a vu, et que, dit-elle, il paraissait anxieux d'être remarqué de moi

« Le jour de la mort et le jour de l'apparition ont coïncidé.

« La description « très grand et pâle » était exact.

« Je ne savais pas qu'il fût malade. Il ne l'a été que durant peu de jours.

« Cette négresse ne l'avait jamais vu. Elle était à mon service depuis dix-huit mois environ et je la considérais comme étant digne de confiance. Elle n'avait pas de but particulier en me parlant de cette prétendue visite. »

Dans 15 autres cas, le sujet accompagné d'une ou de plusieurs personnes *en état de veille*, a, seul, perçu la forme.

A la question habituellement faite par les auteurs anglais: « Avez-vous eu d'autres hallucinations? » 25 sujets sur 115 ont répondu affirmativement.

Ajoutons que 23 sujets (pour la plupart des jeunes filles), ont vu les formes de gens dont la pensée ne s'était pas dirigée vers eux. Ces sujets ont perçu les formes télépathiques parce que leur faculté s'étendait tout naturellement jusque-là; mais il en est d'autres, moins bien doués sans doute, qui ont subi une sorte de préparation accusée par des troubles divers:

Une sensation de froid: H. T., 121/322: « Je « sentais mon sang se glacer dans mes veines; mes « nerfs étaient calmes, mais j'éprouvais une sensa- « tion de froid mortel, qui dura pendant une heure, « et qui me quitta peu à peu, à mesure que la circu- « lation se rétablissait ». Voir aussi le 58/133.

Une impossibilité de parler: H. T., 65/202, 102/289, 119/318.



Une sensation de froid suivie de faiblesse, de dépression nerveuse: H. T., 20/86, 21/88.

Un malaise indéfini: H. T., 120/320.

Aucune forme n'est apparue dans ces trois derniers cas. Le trouble, à la fois physique et moral, coïncidant avec la mort d'un parent, a constitué à lui seul la manifestation télépathique et, pour cette raison, nous les avons négligés ; ils ne figurent pas dans les relevés statistiques. MM. Gurney, Myers et Podmore ont classé les deux premiers à la « Transmission des émotions » ; à notre humble avis, ils ne diffèrent des autres qu'en ce que l'effort exercé sur ces sujets, n'a pas abouti.

Le rétrécissement du champ de la conscience: Les nvraisemblances passent inaperçues ; la raison n'exerce plus intégralement son contrôle. (Une vingtaine de cas.)

Certains de ces troubles, analogues à ceux qu'éprouve Me Paladino au cours des séances ; le grand nombre des hallucinations vulgaires *collectives* répondant au désir de John : « Poco forza ! » (1) ; le « sentiment d'une présence » permettant de supposer l'existence d'un lien quelconque entre la forme et le sujet ; le caractère de certaines manifestations vulgaires : caresses, baisers, mouvements des rideaux, soulèvement du docteur Clermont (voir p. 323) ; toutes choses constatées seulement dans les séances et par les personnes les plus rapprochées du médium ; tout cela nous porterait à croire que certains sujets sont eux-mêmes des médiums, et qu'ils fournissent un complément de matière nécessaire à la forme, soit pour s'élever jusqu'à leur niveau dans les cas d'hallucination visuelle, soit produire certains effets.

Mais nous nous garderons bien de généraliser ; il ne faut pas oublier, en effet, que des formes ont été, pour ainsi dire, surprises par des sujets exceptionnellement bien doués ; puis, que des manifestations vulgaires ont été réellement produites sans que le sujet ait apporté la moindre contribution ni physique, ni morale ; nous verrons plus loin l'un de ces cas.

Nous n'avons, du reste, avancé l'hypothèse ci-dessus que bien timidement. L'étude de la télépathie est une leçon de prudence : on y voit tant de facteurs en jeu, qu'on n'ose se prononcer ; une crainte presque maladive de nous égarer, nous a poussé à revoir souvent les mêmes choses ; nous ne serons tranquille qu'après avoir refait ce travail et le précédent : « hallucinations télépathiques vulgaires » sur une plus grande échelle et avec d'autres cas.

Si, alors, nous reconnaissons nous être trompé, nous nous hâterons de le déclarer, par devoir d'abord et aussi (il faut le dire, bien que ceci ne soit pas à notre avantage), parce que nous préférons corriger nos erreurs nous-même, que d'en laisser le soin à d'autres.

V

LES FORMES SOMNAMBULES

L'attitude, les discours, les actes de certaines formes nous paraîtraient moins étranges si nous connaissions toujours les préoccupations de l'agent au moment du phénomène ; malheureusement, tous ces récits, malgré leur longueur, sont bien insuffisants ; quantité de recherches doivent être abandonnées par suite des omissions nombreuses qu'ils présentent : Savez-vous combien nous font connaître l'état du temps le jour de la manifestation ? 7 sur 99 ! ! !

En général, les relateurs nous parlent longuement d'eux-mêmes (nous ne nous en plaignons pas, au contraire), mais ils se montrent avares de détails en ce qui concerne l'agent. Heureusement quelques récits plus circonstanciés nous éclairent un peu :

H. T., 118/317 : « Le navire devait quitter les côtes d'Australie à l'aube et, pour cette raison, tous les hommes d'équipage devaient être présents le soir. Un jeune officier, cependant, était descendu à terre *sans permission* (permière faute) ; il remontait à bord *après minuit* (deuxième faute), très préoccupé par les conséquences probables de son escapade, lorsqu'il glissa de la passerelle et tomba entre le quai et le navire. L'espace était très étroit, et, si on ne l'avait pas retiré de suite, il se noyait infailliblement.

« Dix heures après (en tenant compte de la longitude), je levai les yeux, dit la sœur du jeune officier, et, à ma grande surprise, je vis mon frère qui entrait dans la cuisine par la porte du dehors et qui se dirigeait vers moi. Je ne vis pas si la porte était ouverte, parce qu'elle était dans un recoin, et que mon frère était déjà dans la cuisine. La table était entre nous, il s'assit sur le coin le plus éloigné. Je remarquai qu'il avait son uniforme de marin et une vareuse, et que *l'eau brillait sur sa vareuse et sur sa casquette*. Je m'écriai : « Miles ! d'où viens-tu ? » Il me répondit de son ton de voix habituel, mais très vite : « Pour « l'amour de Dieu, ne dis pas que je suis ici ! » Ceci se passa en une seconde, et, comme je m'élançais vers lui, il disparut. »

H. T., 61-192 : « Il (l'agent) nous dit qu'il avait été très malade et que, pendant son délire, il avait constamment prié ses camarades de le porter sous le grand cèdre qui était sur la pelouse de son père. Se tournant vers mon père, il ajouta : « Oui, père, et savez-vous « qu'il me semblait voir le cher vieil endroit aussi « distinctement que je le vois à présent » (il était en Australie). — « A quel moment cela s'est-il passé ? » demanda mon père. Mon frère dit la date, et ma mère, qui avait écrit autrefois l'histoire, regarda ses notes et s'écria : « Mais c'est le moment même où « votre sœur déclarait qu'elle vous voyait *sur la pe-* « *louse*... » Je me rappelle avoir vu mon frère habillé

(1) « John, dit M. Ochorowicz, commence par se plaindre que deux assistants (nous étions seuls, M. Richet et moi) ne lui donnent pas assez de force : « Poco forza ! Poco forza ! » répète-t-il à tout instant. » *Ext. de la motricité*, p. 208.

comme il l'était d'habitude quand il rentrait de Londres, mais pas comme il l'était en nous quittant, ni comme il pouvait l'être en Australie ; je ne l'avais jamais vu habillé ainsi dans ses promenades au jardin. Il portait un chapeau à haute forme et un costume noir ; il n'avait emporté avec lui ni ce chapeau ni ces vêtements. »

H. T., 72/235 : « Mme de Fréville était une dame quelque peu excentrique ; elle portait aux tombes un intérêt qui n'était pas normal. « Dans son parc même, elle avait fait construire un mausolée où elle se rendait « quelquefois pour le faire ouvrir et y entrer ». Elle mourut à Londres, le 8 mai 1885, entre 7 heures et 7 h. 1/2 du soir.

« Or, le même jour, mais deux heures plus tard, on vit sa forme à 43 milles de Londres, au cimetière de Hinxton, devant le monument des Fréville. »

Le sujet connaissait la manie de cette dame, mais il est peu probable qu'elle ait pensé à lui, un ouvrier jardinier qui avait été « employé chez elle pendant quelque temps ». Il n'apprit et la très courte maladie et la mort de Mme de Fréville, que le lendemain, 9 mai.

H. T., 66/205 : « ... Avant de mourir, il avait demandé plusieurs fois d'une manière anxieuse et agitée mon père, en l'appelant par son nom, et on trouva un rouleau de papier sous son oreiller (son testament).

« Je dois dire que mon père était son unique neveu ; il n'avait pas de fils, et il avait toujours laissé entendre à mon père qu'il aurait un legs important. Ce ne fut cependant pas le cas, et on suppose que, se rappelant la bonne amitié qui l'avait toujours lié avec mon père, il avait éprouvé, dans sa dernière maladie, le désir de refaire son testament, mais il était trop tard. »

Telles devaient être, en effet, les préoccupations du mourant. Voyons maintenant la manifestation.

« Je lisais et mes pensées étaient entièrement occupées de ma lecture. Tout d'un coup, en levant les yeux, je vis très distinctement un vieux monsieur, mince et de haute taille, entrer dans la chambre et se diriger vers la table. Il portait un manteau singulier et démodé que je reconnus pour appartenir à mon grand-oncle... Il tenait à la main un rouleau de papier, et il avait l'air d'être très agité. Je n'étais pas alarmée le moins du monde, car je croyais fermement que c'était mon oncle, et, ne sachant rien de sa grave maladie, je lui demandai s'il voulait voir mon père qui, ajoutai-je, n'était pas à la maison. Il me sembla alors qu'il devenait encore plus agité et plus affligé, mais il ne fit aucune observation. Puis il quitta la chambre par la porte à demi ouverte. Je remarquai qu'il paraissait n'avoir pas marché dans la boue et sous la pluie, bien que la journée fût pluvieuse. Il n'avait pas de parapluie, mais une grosse canne que je reconnus tout de suite, lorsque mon père la rapporta à la maison, après l'enterrement. »

Conscient ou semi-conscient, le vieillard au manteau démodé se contente de déplorer l'absence de son neveu ; mais il se comporte différemment dès que la raison, chez lui, s'est éteinte, a cessé d'exercer son contrôle. Le temps, l'espace, la maladie, les difficultés, tout s'étant évanoui hormis le désir de voir son neveu, il se lève, se vêt de ses habits habituels ; il prend son testament, sa canne et, sous l'empire de son obsédante idée, il part. Où va-t-il ? Non point là où se trouve son neveu, mais où il croit le trouver, à son domicile. Il entre par la porte entr'ouverte, il se présente ; sa nièce lui apprend que son père n'est pas à la maison ; c'est tout ce qu'il voulait savoir. « Plus agité, plus affligé encore », il sort du salon par la porte « à demi-ouverte », et repart... à la recherche de son neveu sans doute.

Le jeune officier, lui (118/317), se cache sous le toit paternel comme un enfant fautif se réfugie sous les jupons de sa mère, pour éviter le châtiment encouru.

C'est le souvenir de la maison natale et, particulièrement, de certaine pelouse ombragée par un grand cèdre, qui hante le cerveau de l'agent (61/192), et c'est là que le conduit son rêve ; mais il se vêt en conséquence, comme le vieillard au testament, comme Me de Fréville, comme l'amie du chanoine X. (130/340), etc.

H. T., 73/236 non cité : « Je suis sûre qu'Hélène est malade », dit une paysanne avant de se coucher. A quatre heures du matin, la même nuit, la forme de la paysanne, munie d'un flambeau, car la nuit est sombre, arrive au château où Hélène agonise. En « forme polie », elle s'annonce en tirant le cordon de la sonnette (deux fois auparavant, la nuit, cette même semaine, la sonnette avait retenti), puis elle entre par la porte *qu'elle ouvre ;* il semble bien, en effet, qu'elle l'ait réellement ouverte.

Dans ce cas, la forme était vêtue exactement comme l'était l'agent au moment de la manifestation. Nous pensons qu'il en est toujours ainsi quand la pensée de la forme est tout à fait étrangère à son aspect, mais qu'il lui suffit d'y porter, même très légèrement, son attention pour le modifier profondément.

Ce sont les deux faits ci-dessous, appartenant à la classe des manifestations vulgaires, qui nous ont déterminé à vous parler des somnambules :

H. T., 148/368 : « Un domestique qui vivait avec nous depuis son enfance, et qui était pour nous un véritable ami, tomba malade de la poitrine et, dans l'idée que le climat de Ventnor prolongerait sa vie pendant quelques mois, nous l'envoyâmes à Saint-Catharine's Home, en septembre 1880. Le 8 octobre, je reçus une lettre de la sœur supérieure, disant que Arthur Dunn était plus mal, mais que le docteur ne pensait pas qu'il y eût danger immédiat et que, par conséquent, elle ne croyait pas que je dusse me rendre à Ventnor de suite. J'écrivis donc pour lui annoncer que j'irais le lundi suivant ; j'espérais pouvoir

rester avec lui jusqu'au dernier moment. Ce matin-là, je dis à mes filles : « Il faut absolument que je pense « à dire au nouveau domestique d'éteindre le gaz en « haut à 10 heures et demie, car depuis que ce pauvre « Arthur nous a quittés, on ne l'a jamais éteint exac« tement... » Ce même soir, il faisait très chaud, et ma fille et moi, nous avions laissé nos portes ouvertes, afin de pouvoir causer après être montées (le bec de gaz était tout près de nos chambres). Pendant que nous faisions toutes deux notre prière, la pendule sonna 10 heures et demie, et, à ce moment, nous entendîmes le pas lourd d'un homme le long du couloir; il s'arrêta au bec de gaz, puis nous entendimes les pas s'éloigner. Presque au même moment, ma fille et moi, nous allâmes à *nos* portes et nous nous écriâmes : « Mais l'homme n'a pas éteint le gaz! « Comme son pas ressemblait à la démarche lourde « du pauvre Arthur! »

« Le lendemain matin, je reçus une dépêche de la supérieure de Saint-Catharine's Home, disant : « Tout « est fini depuis la nuit dernière. » Je partis de suite pour Ventnor afin de prendre quelques dispositions, et, comme je disais à la sœur Marthe combien j'étais désolée de n'être pas partie pour Ventnor plus tôt, elle fit cette remarque : « Nous ne pensions pas qu'il « y eût un danger immédiat, et son esprit divaguait « tellement, ce jour-là, qu'il avait à peine conscience « de ce qui se passait. C'était curieux de voir la direc« tion que suivaient ses divagations, car, après être « resté silencieux pendant quelques heures, lorsque « la pendule sonna 10 heures et demie, il se leva sur « son lit et dit distinctement : « L'heure vient de son« ner, je dois aller éteindre le gaz. » Puis il retomba « en arrière et mourut immédiatement. »

« Je dois dire que cette exactitude était chez lui une véritable manie. Il n'était jamais, autant que je me le rappelle, trois minutes en retard pour exécuter un ordre qu'on lui avait donné, et il etait tout à fait dévoué et attaché à notre famille. »

Après avoir confirmé le récit de sa mère, Mlle Paget ajoute :

« Vous pouvez juger de ma surprise lorsque, *à son retour de l'enterrement*, ma mère me raconta sa conversation avec la sœur qui était restée auprès de lui jusqu'à la fin; ses dernières paroles avaient été : « L'heure a sonné, je dois aller éteindre le gaz. »

D'après la sœur infirmière, le mourant aurait simplement demandé l'heure sans rien ajouter. « Mon sentiment, dit de son côté la sœur supérieure, est que sa fin fut trop subite pour qu'il pût prononcer quelques dernières paroles ».

M. Gurney incline à croire que le propos (« je dois aller éteindre le gaz ») a été tenu, et fait remarquer qu'après cinq années, il est naturel « qu'il soit sorti de la mémoire des sœurs, pour lesquelles il n'avait aucun intérêt spécial, puisque Mme Paget ne leur avait pas raconté ce qui s'était passé chez elle ».

Inconnu, 43/114 : « ... Mon mari étant parti le 19 pour un petit voyage, je pris dans ma chambre l'aîné de mes trois enfants, âgé de 7 ans. Les verrous de toutes les portes étaient tirés : je suis peureuse et notre maison est un peu isolée. A 3 heures du matin, m'étant réveillée, mon garçon de même, nous entendîmes des pas légers, mais distincts, se dirigeant vers la porte des enfants, puis vers la mienne; en même temps, la poignée de la porte des enfants fut soulevée, mais elle était fermée à clef. Je sautai à bas du lit et, sans ouvrir la porte, demandai : « Anna (le nom de la bonne), est-ce vous? » Point de réponse. Je me recouchai, persuadée qu'Anna s'était levée. Grande fut ma frayeur en apprenant, au déjeuner, qu'elle n'avait pas quitté sa mansarde.

« Deux jours plus tard, j'appris la mort d'une *parente d'anciens locataires de notre maison*. Elle était morte le 19, à 11 heures du soir.

« JEANNE BANAUD D'EBERLÉ,
« *briqueterie de Busigny* (*Nord*). »

Relisez, nous vous en prions, les récits relatifs aux manifestations de vivants, en particulier le 92 3°, page 274, et vous verrez de quel secours peut nous être la télépathie, pour l'étude de problèmes divers.

L'hypothèse du dédoublement nous a paru convenir mieux qu'aucune autre, au plus grand nombre des faits, mais nous tenons pour bonnes aussi, *appliquées à certains cas*, la plupart des hypothèses avancées, même celle que nous avons le plus combattue : l'élaboration par l'esprit du sujet, d'une image familière.

« ... Jamais on ne trouvera l'hypothèse qui nous donnera la clef de *tous* les phénomènes métapsychiques, tout simplement parce qu'il est à peu près certain que ceux-ci sont d'origines différentes. Mais qu'est-ce que cela peut bien signifier? Jamais les astronomes n'ont repoussé les hypothèses de la rotation ou de la révolution de la terre, seulement parce que chacune d'elles ne suffit pas à expliquer aussi bien la succession des jours que la succession des saisons. Ils les ont, au contraire, admises toutes les deux; elles se complètent. Nous devons en faire autant pour les phénomènes métapsychiques, abandonnant la vaine recherche de l'explication passe-partout. »

Cette très juste réflexion de M. de Vesme (1) convient d'autant mieux à la télépathie, que celle-ci n'est pas une science distincte; nous avons cru y voir tout ce qui figure sur la couverture de cette publication « lucidité, prémonition, médiumnité, etc. », y compris ce que sous-entend cet « etc. », et *peut-être* même : une inconsciente suggestion post-hypnotique d'acte (23/90), un cas de clairvoyance somnambulique *avec oubli au réveil* (78/247).

La télépathie, c'est le problème psychique tout entier.

EMILE LAURENT.

(1) *L'Explication spirite et spiritualiste des phénomènes psychiques* (*Annales* de Juin 1907, page 403).

LES COULEUVRES

MM. DELANNE et PAPUS se font les champions de M. C.-V. MILLER.

La pioche de M. LÉON DENIS démolit ce qui restait des ruines de ce médium

J'ai reçu plusieurs longues lettres au sujet de l'article sur le médium Miller, que j'ai publié dans notre livraison du 16 septembre-1er octobre.

On lira un peu plus loin celle du Rév. A. BÉNEZECH, qui se rend parfaitement compte de la valeur des objections qu'on a soulevées contre l'authenticité des phénomènes de Miller, mais, sans aller jusqu'à se faire le défenseur de ce médium, expose toutefois quelques observations qui le portent à hésiter pour repousser en bloc *tous* les faits auxquels il a assisté, comme étant le produit de la fraude. On lira avec intérêt la lettre de cet homme, dont la droiture d'esprit et la sympathie personnelle qu'il inspire imposent le respect et l'admiration. Au demeurant, M. Bénezech aurait bien tort de craindre que l'erreur dans laquelle il est tombé, à mon avis, puisse lui nuire dans la considération des personnes qui s'occupent de ces études. Que M. Miller soit un « missionnaire de l'Au-delà », ou tout bonnement un farceur, M. Bénezech n'en aura pas moins vu juste dans l'ensemble des faits médiumniques, en ayant reconnu leur authenticité, et il s'approchera, par là, infiniment plus de la vérité que tous les savants et les ignares qui contestent ou négligent ces faits. Une erreur de détail ne signifie pas grand'chose : nous y sommes tous tombés une fois ou l'autre. M. Bénezech se trouvera, en somme, dans la condition où se serait trouvé, par exemple, de Puységur, s'il avait été trompé par un de ses sujets. Ceci ne ternirait aucunement sa gloire, et sa supériorité serait toujours immense sur les gros bonnets de la Faculté et des Académies, qui méconnaissaient le somnambulisme provoqué.

Voici donc la lettre de M. BÉNEZECH :

N'y a-t-il dans le phénomène de Miller que de la fraude ?

PAR M. A. BÉNEZECH.

Montauban, 22 décembre 1908.

Monsieur le Rédacteur,

Dans votre article sur Miller, vous me mettez en cause, avec bienveillance d'ailleurs, ce dont je suis très honoré. Permettez-moi de vous dire pourquoi, tout en étant impressionné par votre raisonnement, je ne puis en accepter sans restriction la conclusion selon moi trop exclusive. Ai-je besoin d'ajouter qu'il ne saurait être question, dans ce débat, de se passionner pour ou contre un médium dont la personne nous laisse assez indifférents ? Il s'agit uniquement de faire, autant qu'il dépend de nous, la lumière sur une région encore très obscure de la science. Si nous avons été mystifiés par le plus habile des prestidigitateurs, il y aurait infiniment moins de ridicule à en convenir qu'à étreindre, avec des attitudes de naufragé, une idée insoutenable. Mais tous les phénomènes dont nous avons été témoins sont-ils, sans exception, le résultat de la fraude ? Je me le demande, même après avoir lu, avec l'attention qu'il

mérite, votre travail si distingué. Pour ne pas abuser de votre hospitalité, je me bornerai, malgré mon désir d'être complet, à insister sur deux faits qui se sont produits dans la séance du 18 juin et que j'ai mentionnés dans les *Annales* du 16 juin-1er juillet de cette année.

Il importe, pour la clarté de la discussion, de les rappeler. Le mieux est, me semble-t-il, de reproduire ici la relation qu'en a donnée le docteur Dusart, dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*. Il peut paraître intéressant à plusieurs, en comparant les deux comptes rendus, d'en apprécier la ressemblance :

« ... Vient ensuite un incident qui détermine chez tous les assistants une émotion vraiment poignante.

« Betsy demande plus de lumière et, grâce à cette condition, je puis voir sortir du cabinet, marchant avec beaucoup de lenteur, d'hésitation, un grand fantôme mince, dont la tête n'est pas cachée par une draperie, mais entourée d'une bande qui part du sommet, passe sous le menton, comme on en applique aux personnes récemment décédées, pour maintenir la bouche fermée.

« Ce nouveau fantôme n'est autre que le fils de M. et Mme Bénezech, mort à vingt ans, après une longue maladie. Il continue à s'avancer vers ses parents, au milieu d'un silence impressionnant, puis il se retire un peu vers le cabinet, comme pour y prendre des forces, et revient vers eux. Lorsqu'il en est tout près, il dit : « Papa, maman ! » d'une voix qui semble étranglée par l'émotion, tandis que Mme Bénezech s'écrie : « George, est-ce bien toi ? » et M. Bénezech : « George, mon fils ! » et tous deux sanglotent éperdument. Chacun a les larmes aux yeux. C'est un moment inoubliable. Le fantôme se retire lentement, à reculons, vers le cabinet, en disant, à plusieurs reprises, de sa voix étouffée : « Je suis heu- « reux ! » Il s'arrête entre les rideaux écartés, et, comme il n'est pas à un mètre de moi, je le vois nettement diminuer peu à peu, semblant s'accroupir et répétant encore : « Je suis heureux ! » jusqu'au moment où il disparaît tout à fait.

« Nous sommes encore sous le coup de la profonde émotion causée par cette scène, lorsqu'un nouveau fantôme se présente sous le nom de Georgette, sœur de Mme Bénezech... »

Le docteur Dusart, assis à gauche près du cabinet, voyait ces fantômes par derrière ; de ma place, je les voyais par devant, à soixante centimètres environ.

Le fantôme George, couvert d'un vêtement sanglé, tandis que d'autres apparaissaient avec d'amples voiles, avait bien la taille grande et mince qui pouvait faire penser à mon fils. La figure, incomplètement matérialisée, n'était pas reconnaissable ; c'était pourtant la forme de son front très large entre les tempes. Quant aux paroles : « Je suis heureux », elles ont pour moi une importance réelle, ce fantôme étant le seul, dans les quatre séances auxquelles j'ai assisté, qui les ait prononcées. Supportez, je vous prie, que j'y insiste.

Depuis bientôt quatre ans, je fais très régulièrement des expériences de psychisme. Chaque séance est l'objet d'un procès-verbal soigneusement rédigé sur les notes d'un secrétaire qui consigne les moindres détails, car des particularités insignifiantes en apparence peuvent, dans l'ensemble, devenir précieuses. Totalement dépourvu, et je le regrette, de puissance médianimique, je n'obtiens des phénomènes que grâce au concours de personnes éminemment sérieuses, à qui ces études inspirent un vif intérêt. J'ai, dans ces conditions dignes de confiance, constaté une vingtaine de fois le phénomène si rare de l'écriture directe, plus de trente fois la lévitation avec le contact des mains légèrement posées sur le plateau de la table, et, une fois seulement, dans une lumière très suffisante pour un contrôle rigoureux, la lévitation sans contact. La petite table, sur ma demande, après s'être agitée pendant quelques instants, comme une personne qui essaie ses forces, fit quatre bonds successifs, sans qu'on la touchât. Ce que nous obtenons surtout, c'est le phénomène de la typtologie, avec des traits de personnalité si variés qu'il y aurait amplement matière à décrire la psychologie d'un guéridon.

Je n'ai garde, en ce moment, de m'aventurer dans l'explication de ces faits. Je laisse les spirites et les animistes discuter entre eux et je concentre tous mes efforts sur l'observation des phénomènes. Dans mes deux cent soixante-cinq procès-verbaux qui, imprimés, formeraient un énorme volume, je relève, avec l'indication des dates, quelques détails se rapportant à mon sujet.

Le 28 mars 1905, je posais à la *personnification* George cette question : « Ne t'estimes-tu pas malheureux d'être mort si jeune ? » La table répondit, comme toujours, par coups frappés : « Je suis si heureux ! Ne pleurez plus. »

Le 6 juillet 1905, la table disait spontanément, dès le début : « George. Chers parents, ne pleurez pas, je suis heureux et je suis avec vous. »

Le 10 novembre 1905, c'étaient ces paroles : « Le malheur de ma vie est, en ce moment, de vous voir tristes en pensant à moi, et je suis si heureux ! »

Le 25 décembre 1907 : « Chers parents, si vous me voyiez, vous seriez heureux que j'eusse quitté ce monde. »

Le 29 décembre 1907 : Question : « George, il y aura trois ans dans trois jours que tu nous as quittés ! » Réponse : « Il y a trois ans a commencé la vraie vie. Ne vous chagrinez pas, cessez de pleurer, cela fait ombre à mon bonheur. »

Le 1er janvier 1908, jour anniversaire de la mort : « Si vous étiez moins tristes, je serais tout à fait heureux. »

Le 28 mars 1908 : « Maman, tu sais que je suis heureux d'un bonheur que rien ne trouble. »

Le 23 avril 1908, la conversation eut une allure particulièrement émouvante. Je m'excuse de la reproduire en entier, malgré sa longueur : « D. Tu nous dis que tu es heureux : d'où vient qu'il y a des malheureux dans l'au-delà ? — R. La souffrance que vous avez regrettée a fait mon bonheur. Mon esprit, purifié sur la terre, a pu être heureux. J'ai été béni. — D. J'avais, pendant les derniers temps de ta maladie,

l'impression que tu te dématérialisais. Je te regardais sans cesse dans le pressentiment de ta mort prochaine, comme si je voulais me saturer de ta vue. Tu l'as remarqué, un jour, et tu m'as dit : « Pourquoi me « regardes-tu ainsi, papa? » Quelle était ta pensée, à ce moment-là?. — R. Je comprenais ton idée. — D. Tu étais effrayé alors? — R. Non. — D. Cependant, à ton âge! — R. Mon esprit avait mûri; l'approche de la mort change le point de vue. — D. Un après-midi, vers le soir, tu me dis tout à coup, dans la chambre où nous étions seuls : « Je n'en ai pas « pour longtemps. C'est peut-être un avantage de « mourir à vingt ans! Jusque-là, on n'a guère connu « que les plaisirs de la vie; plus tard viennent les « peines. Il y a quelques instants, je pensais à ma « mort; je n'ai pas pu verser une larme. » Te souviens-tu? — R. Oui. Pourquoi faire pleurer? Je suis dans la joie. » Après avoir dit ces mots, la table se pencha plusieurs fois vers moi, avec une intention caressante, comme pour m'embrasser.

Le 27 avril 1908 : « Je vis heureux. »

Le 31 mai 1908, il se produisit un commencement de matérialisation. Deux membres du groupe aperçurent une nébulosité de forme ronde, de dimension d'abord assez grande et qui diminua ensuite, en devenant plus visible, comme si elle se condensait. Après cette manifestation, la table dit : « Chère maman, c'est bien ton George que tu vois. Je ne réussis qu'imparfaitement, faute de fluide et peut-être d'adresse. Il faut espérer et ne pas troubler ma joie par des regrets sans fondement. Je vis, je suis près de vous... »

Ces diverses réponses, dans lesquelles on retrouve une même préoccupation, celle de consoler des parents par l'assurance du bonheur de leur fils, ne sont-elles que le reflet de la mentalité des assistants ou proviennent-elles d'une personnalité du monde invisible? Quoi qu'il en soit, ces mots : « Je suis heureux », prononcés par ce fantôme, et par celui-là seulement, étaient de nature à m'étonner, bien qu'ils n'eussent pour les autres rien de particulièrement impressif.

Comment Miller, s'il n'est qu'un mystificateur, a-t-il pu savoir que j'avais perdu un fils de cette taille et lui faire tenir ce propos? J'étais à Paris depuis deux jours, je ne le connaissais pas du tout, et il arriva à la séance, selon son habitude, après tous les invités. Si je parlai, ce soir, de mon fils, ce ne fut pas, j'en suis sûr, devant lui, car j'étais moralement obligé de me conformer à cet article du règlement imprimé qui m'avait été envoyé à Montauban : « Avant la séance, chaque assistant prendra l'engagement d'honneur de n'évoquer aucun Esprit en particulier, la séance étant d'ordre général. » Mais, je veux, contre toute vraisemblance et malgré la netteté de mes souvenirs, supposer que, dominé par mes sentiments, j'ai dit, sans y faire attention, quelque chose que le médium, averti directement ou par un compère, s'est empressé d'utiliser : il reste l'autre fantôme qui a pris le nom de Georgette. Ma femme s'écrie : « C'est toi, Georgette! » Trois coups se font entendre dans l'intérieur du cabinet, en signe d'assentiment. Georgette est une sœur de Mme Bénezech, morte depuis trente-trois ans, et ce fantôme, autant qu'on peut en juger sans avoir mesuré avec un mètre, avait la petite taille de la défunte, Mme Bénezech, au contraire, étant grande.

Plus j'y réfléchis, moins j'arrive à concevoir comment, plein de la pensée de mon enfant, dans une circonstance où notre curiosité était si vivement excitée, je me serais mis à parler de cette belle-sœur. Depuis sa disparition, nous avons eu d'autres deuils non moins douloureux et, généralement, les plus récents sont ceux qui s'offrent le plus au souvenir. Ma femme, je puis le certifier, était dans les mêmes dispositions que moi. Voilà donc un phénomène qui n'a presque pas été remarqué, si ce n'est par ceux qu'il intéressait très directement. J'ai sous mes yeux, écrites hâtivement au crayon, en séance, mes notes où ce détail est consigné. Grâce à son insignifiance relative, il prend dans la discussion une importance exceptionnelle. Tandis que George était présent à notre pensée, Georgette restait enfouie dans les profondeurs de la mémoire latente. Il n'a certainement pas été question d'elle, surtout de sa taille, et je me demande pourquoi Miller, en veine de supercherie, l'aurait faite petite, alors que la haute taille de la sœur et du neveu auraient dû l'incliner à lui attribuer au moins cette ressemblance avec eux.

Dans quels rapports ce fantôme était-il avec le médium? Il ne pouvait pas être le médium lui-même recouvert de tulle-illusion, puisque le médium est un grand monsieur très corpulent. En cas de fraude, il eût fallu que Miller se servît d'un mannequin. Mais, pour donner à son mannequin le nom et la taille d'une morte inconnue de lui, il devait se trouver dans un état supranormal. Par quel prodige de dédoublement a-t-il été, au même instant, sincère dans la production du nom et de la taille du mannequin, et fourbe en se servant de lui pour nous mystifier? C'est un problème psychologique que l'hypothèse de la prestidigitation ne résout pas aisément.

Un des traits essentiels du prestidigitateur est de ne pas tirer quelque chose de rien. Lorsqu'il fait sortir d'un chapeau, sous vos yeux, des oiseaux, des œufs, des rubans, une quantité de bibelots, c'est qu'il les y a mis, sans que vous vous en aperceviez, avec une dextérité parfois si prestigieuse qu'on serait presque tenté de crier au miracle. Dans le cas présent, pour que Miller fût simplement un prestidigitateur, il faudrait que quelqu'un eût mis dans son esprit le nom et la taille de Georgette. Le compère, quel était-il? Est-il nécessaire de prouver que ce n'était pas moi?

Le fantôme Georgette ayant suivi de très près le fantôme George, celui-ci devrait bénéficier des arguments qui militent en faveur de celui-là. On est obligé, pour maintenir la fraude dans un cas, en la supprimant dans l'autre, de prouver que le médium, nous ayant volontairement trompés au sujet de George, est entré aussitôt après dans un état supranormal pour produire un phénomène authentique sous le nom de Georgette. Il existe, entre ces deux apparitions, une solidarité si intime qu'elles sont inséparables devant la critique.

Le fantôme ne saurait donc être ni le médium affublé d'un déguisement, ni un mannequin adroitement manié; il est — permettez-moi cette expression dont le vague n'implique aucune des explications données — il est un je ne sais quoi très distinct de Miller et cependant uni à lui.

Je crois en avoir dit assez pour me justifier de lui accorder encore, dans une certaine limite, ma confiance. D'autres, très expérimentés en cette matière, suspendent leur jugement, sans aucune hostilité, avec le désir que l'occasion se présente bientôt d'exercer un contrôle plus sévère. Quand on a vu ces fantômes si différents de taille, de vêtement et de figure, les uns apparaissant dans l'entre-bâillement des rideaux, d'autres sortant du cabinet pour venir au milieu des assistants, montrer, comme l'un d'entre eux, à vingt centimètres de mon visage, sa main délicate et son bras fluet, d'autres surgissant, sous un voile, d'une boule descendue lentement du plafond, d'autres qui, d'abord vaporeux, se condensaient sous nos yeux et s'évanouissaient ensuite, d'autres qui se montraient ensemble deux, trois, jusqu'au nombre de six, tous chuchotant ou parlant d'une voix naturelle, les femmes comme les hommes, et, chose inouïe! quelques-uns s'exprimant en allemand, une langue que Miller, un ouvrier sans instruction, connait à peine, et un allemand, m'écrit-on de Munich, dit avec une « pureté d'accent et de syntaxe qui exige des études longues et sérieuses et même un long séjour dans le pays », quand on a vu le médium projeté brusquement hors du cabinet, presque au moment où disparaissait le dernier fantôme, quand on a vu cela, et plus encore, non pas dans une salle préparée à l'avance, mais dans n'importe quel salon, le médium arrivant toujours en retard, serré dans un petit veston dont les poches aplaties n'auraient pu contenir l'attirail nécessaire à des manifestations si variées, on comprend que des intellectuels avisés se soient laissé prendre au piège.

Mais ont-ils été aussi dupés que vous le prétendez? Il me paraît difficile de soutenir contre vous que Miller n'a jamais fraudé; vous ne me prouvez pas qu'il a fraudé toujours. La question de la fraude, vous le savez mieux que moi, est très discutée. L'Institut général psychologique, dont l'autorité est si considérable, publie un rapport sur les expériences faites avec Eusapia Paladino. Il y est admis que le médium napolitain triche; on convient néanmoins qu'elle produit aussi des phénomènes très réels, quoiqu'ils soient niés par la science officielle. Le grand ouvrage de M. de Rochas sur l'*Extériorisation de la motricité* ne tardera pas à devenir classique, après avoir été méconnu par nos orthodoxes de la Sorbonne. Qui sait si le cas de Miller ne ressemble pas à celui d'Eusapia? Je regrette que vous n'ayez pas envisagé cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, on ne peut que vous remercier d'avoir, dans l'intérêt sacré de la science, employé votre critique subtile.

ALFRED BÉNEZECH.



M. GABRIEL DELANNE ne se limite point, comme M. Bénezech, à présenter quelques arguments favorables à Miller, sans méconnaître la valeur des arguments contraires. Non : tout en protestant qu'il ne se fait pas le défenseur de M. Miller, « parce qu'il n'a pas qualité pour cela », il le défend autant qu'il pourrait le faire s'il avait qualité d'être son avocat; il n'épargne pas les pointes contre mon « réquisitoire ». C'est au point que j'hésitais à publier cette lettre; je cherchais au moins à gagner du temps, sous différents prétextes, dans l'attente de quelques expériences auxquelles je me proposais d'inviter le directeur de la *Revue du Spiritisme*, et qui auraient peut-être pu le faire changer d'avis. Mais il vient de m'écrire de nouveau, me rappelant que « le droit de réponse est absolu », et déclarant qu'il me demandait, « conformément à la loi, de faire paraître sa lettre dans le plus prochain numéro de notre publication ». Dans ces conditions, il ne me restait qu'à m'incliner : voilà mon confrère satisfait, puisqu'il juge cette publication devoir rehausser son prestige aux yeux des personnes qui apportent un esprit critique dans l'étude de ces questions. Je me bornerai à faire suivre la lettre de M. G. DELANNE de quelques notes.

Rétablissons les faits

PAR G. DELANNE.

Paris, le 16 décembre 1908.

Mon cher confrère,

Je viens de lire dans votre numéro daté du 16 septembre-1er octobre — qui m'est parvenu seulement le 1er décembre — votre article intitulé : *Les fantômes-illusion du médium Miller*, dans lequel vous n'hésitez pas, à plusieurs reprises, à suspecter la valeur de mon témoignage. Je suppose qu'il est utile de soumettre à vos lecteurs les raisons qui me portent à croire que ce jugement n'est pas sans appel. C'est pourquoi, comptant sur votre impartialité, je désire mettre sous leurs yeux les pièces du débat.

Mon intention n'est pas de relever tout ce qui me paraît inexact dans vos appréciations, car, ne voulant pas abuser de votre hospitalité, la place me manquerait pour le faire convenablement. Je me bornerai donc, ici, à ce qui m'est personnel.

Je désire déclarer tout d'abord, et formellement, que je ne me fais nullement le défenseur de M. Miller, n'ayant pas qualité pour cela; mais, moi aussi, je considère comme un devoir de conscience d'affirmer hautement ce que je crois la vérité. Il ne s'agira donc que des phénomènes que j'ai pu observer personnellement et qui ont fait l'objet de procès-verbaux, écrits immédiatement après les séances.

Afin de prévenir tout malentendu désobligeant, je me hâte de déclarer que je ne mets nullement en doute votre absolue bonne foi, et si vous avez écrit un réquisitoire plutôt qu'une étude froidement scien-

tifique, j'en attribue les causes : d'abord à vos préventions antérieures, et, ensuite, à ce phénomène bien connu des psychologues qui a pour résultat de déformer les souvenirs des faits, en ne laissant subsister que ceux qui sont conformes à la disposition d'esprit que l'on avait au moment de l'observation, en l'espèce, un parfait scepticisme (1).

Votre thèse consiste à soutenir que l'on ne voit jamais la main droite du médium lorsqu'il est en dehors du cabinet et, dès lors, de là à supposer qu'il s'en sert pour tromper, il n'y a plus qu'un pas que, d'ailleurs, vous n'hésitez pas à franchir. Malheureusement pour votre hypothèse, il existe de nombreux témoignages en opposition formelle avec le vôtre, et comme je suis parmi ceux de cette dernière catégorie, vous avez cru utile de faire croire que je me serais trompé.

Il est fâcheux que votre article vienne cinq mois après que les événements ont eu lieu, car il est certain qu'à cette distance on ne peut guère rétablir avec une suffisante exactitude les termes exacts d'une conversation. Mais il est un moyen de trancher la question, c'est de se reporter au procès-verbal de la séance en question, publié par M. et Mme Letort dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 juillet dernier. Or, celui-ci mentionne « que Delanne *voit bien* que le médium a les mains sur les genoux ». Entre cette affirmation catégorique et la rétractation que vous m'attribuez tardivement, vous me permettrez de préférer le texte du rapport écrit tout de suite après, et d'ailleurs conforme à mes souvenirs, plutôt que votre version actuelle (2). Ce qui me rend plus suspecte encore la fidélité de votre mémoire, c'est que vous ajoutez : « Mais quand même le médium disposerait de sa main droite, conclut mon confrère, il ne pourrait pas simuler avec elle les apparitions magnifiques auxquelles vous allez assister. » Cette fois, c'en est trop ! Je suis absolument sûr de ne m'être pas exprimé ainsi, car je sais assez, à la suite d'une longue pratique, combien sont variables les résultats de ces expériences pour avoir fait montre d'un pareil optimisme, surtout quand une demi-heure s'était écoulée déjà sans presque rien obtenir.

Vous oubliez peut-être un peu trop, mon cher confrère, qu'en ces matières, plusieurs paires d'yeux valent mieux qu'une seule, et qu'il faut faire état du témoignage d'autrui ; or, M. le docteur Péchin, bien placé pour observer, a vu également, dans la même séance, « une main d'une apparition *et, en même temps, les deux mains du médium* ». Aurait-il été, lui aussi, illusionné, comme M. le pasteur Benezech et moi-même ? Pour un peu, il faudrait donc imaginer que tout le monde voit mal, excepté vous, ce qui est probablement un peu excessif (3).

Arrivons, maintenant, à cette séance de contrôle dont vous essayez de diminuer la très réelle valeur, puisque, à vous en croire, elle ne signifierait plus grand'chose. Avant d'accepter ce verdict, permettez-moi de vous dire que, sur ce point, votre opinion a varié considérablement, car vous avez fait partie de la réunion préparatoire et, à cette époque, vous trouviez suffisantes les précautions projetées, sans quoi vous n'auriez pas manqué de faire les observations nécessaires puisque vous étiez, comme les autres, convoqué spécialement pour cela. Mais laissons de côté la part de responsabilité que vous avez encourue de ce chef pour examiner si, oui ou non, une supercherie était possible dans les conditions où la séance eut lieu.

Je rappelle :

1° Qu'une Commission composée de *non spirites*, dont vous faisiez partie en compagnie de MM. Benezech, Blech et Gaston Mery, fut chargée d'examiner minutieusement la salle et le cabinet avant que personne y pénétrât ;

2° Que le médium, pris au bas de l'escalier, fut accompagné par la Commission jusque dans la salle des séances sans avoir pu communiquer avec les assistants ; qu'il fut mis nu comme un ver et examiné sur toutes ses faces ;

3° Qu'il fut revêtu d'un costume neuf, sans poches ni doublures, que la Commission avait examiné au préalable ;

4° Que les membres de la Commission se sont mis devant le médium, *le courant de leur corps*, jusqu'à ce que tous les assistants fussent entrés dans la salle et aient pris leurs places :

5° Que les mêmes opérations de visite et de contrôle furent exécutées après la séance.

Ce programme fut fidèlement suivi ; et l'impression générale fut si favorable que M. Gaston Méry, peu suspect cependant de tendresse pour les spirites, écrivit dans l'*Echo du Merveilleux :*

« Libre après cela (l'exposé de la Commission de contrôle) aux sceptiques de continuer de parler de fraudes et de supposer des trucs.

« Il nous est impossible, quant à nous, d'imaginer le mécanisme d'une supercherie quelconque, et si invraisemblables et si déconcertants que soient ces phénomènes, nous nous faisons comme une sorte de devoir de conscience de déclarer que, en l'état de choses actuel, rien ne nous permet d'en suspecter l'authenticité » (4).

Je partageais et je partage encore l'opinion du distingué directeur de l'*Echo du Merveilleux*, car il ne s'est produit aucun événement capable de modifier mon opinion en ce qui concerne cette séance mémorable.

Vous semblez croire, maintenant, mon cher confrère, qu'un compère aurait pu se glisser parmi les assistants, et que c'est lui qui aurait jeté à Miller les objets indispensables pour effectuer ses déguisements. Cette hypothèse, qui est raisonnable, me paraît cependant peu sérieuse, parce que :

1° Sauf deux personnes insoupçonnables, je connaissais tous les autres assistants, et j'ai la certitude morale qu'aucun d'eux n'aurait été capable de se prêter à une aussi honteuse supercherie (5) ;

2° Mais, en supposant même l'invraisemblable, il n'aurait guère été facile au prétendu compère de jeter un objet quelconque (boule ou paquet) sans que son geste ne fût vu et signalé par ses voisins qui, eux, étaient de bonne foi (6). Or, rien de semblable ne s'est produit, ce qui me paraît diminuer singulièrement la valeur de votre supposition, d'autant mieux qu'il eût été nécessaire que Miller se débarrassât ensuite des-

dits objets, objection encore plus difficultueuse que la première, tout le monde ayant les yeux fixés sur lui quand il sortit du cabinet (7).

Quand l'imagination est débridée, il n'y a plus de raison pour qu'elle s'arrête ; c'est pourquoi certains ont été jusqu'à supposer que c'est *en lui* que le médium portait son arsenal de prestidigitateur : tulle illusion, masques, fausse barbe, faux seins, etc., etc. Miller aurait-il donc dissimulé, à l'endroit que l'on devine, une « cartouche », comme certains prisonniers en usent pour cacher ce qu'ils veulent soustraire à l'attention des geôliers ?

A propos d'autres expériences, j'ai interrogé, jadis, des médecins de prisons qui m'ont dit qu'une visite minutieuse et interne faisait parfois découvrir là de petits objets : limes faites avec des ressorts de montres, pièces de monnaie, billets de banque, etc., mais qu'il leur semblait impossible qu'un individu pût conserver de cette manière un paquet un peu volumineux, surtout s'il devait marcher (8).

D'ailleurs, à quoi bon nous attarder à des suppositions, qui deviennent aussi vaines qu'inutiles, dans ce cas spécial, si DES FAITS établissent que certaines apparitions ne *pouvaient* pas être simulées par le médium déguisé.

C'est justement ce qui eut lieu pour le fantôme d'Angèle Marchand et pour celui de Lily Roberts, voici pourquoi :

Lorsqu'Angèle Marchand fut formée, elle sortit du cabinet, s'avança dans la salle et fut visible pour tout le monde. Le procès-verbal mentionne ces faits et spécifie qu'elle *était petite*. Or, Miller est d'une taille un peu au-dessus de la moyenne et d'une forte corpulence (9). Imaginez-le revêtu de quelques mètres de « tulle illusion » et vous auriez eu devant vous un être énorme, volumineux, massif, au lieu de la fine silhouette que tous les assistants distinguaient. Si habile que soit un prestidigitateur, j'ai la faiblesse de croire qu'il ne lui est pas possible de dissimuler ou de supprimer une moitié de son corps, prodige que le médium aurait dû réaliser pour se donner l'apparence de la petite Angèle Marchand. Ne me dites pas qu'il marchait en diminuant sa taille, car alors il eût été grotesquement difforme, ce que vous n'avez ni remarqué, ni signalé, ni personne non plus, parce que cela n'était pas (10).

Le procès-verbal, assez incomplet, a omis de signaler que l'apparition est venue d'abord devant moi, et que c'est alors que j'ai pu voir sa figure pendant quelques secondes. Mon attention a été attirée immédiatement par ses yeux, très grands, par ses sourcils abondamment fournis, par le front bas, et j'ai eu tout de suite la sensation qu'elle ressemblait bien au portrait que j'ai publié dans ma Revue, ce que j'ai annoncé à haute voix.

Vous me dites, mon cher confrère, que je n'ai pas vu le voile qui couvrait, suivant vous, le bas de sa figure, et vous semblez en faire un argument pour infirmer la valeur de mon témoignage. En effet, je n'ai rien distingué de semblable ; mais peut-être, après tout, n'y avait-il pas de voile, ou n'y était-il pas à ce moment, et l'apparition ne l'a-t-elle placé ainsi qu'un peu plus tard. Quoi qu'il en soit, je ne vois riens dans cet incident qui indique que j'aie été illusionné, nos observations n'ayant pas été simultanées.

A mon tour, me sera-t-il permis de vous signaler que vous êtes atteint maintenant d'une singulière amnésie, puisqu'elle vous empêche de vous souvenir qu'au moment même, vous avez déclaré en parlant de cette apparition « que les yeux ne vous paraissaient pas être ceux du médium », et que « vous aviez très bien vu *sa petite main* ». (*Annales Psychiques*, n° du 16 juillet-1er août, p. 220 : *Procès-verbal de la séance de contrôle donnée par le médium Miller.*) Tout de suite après, vous n'auriez pas admis que ce fut celle de Miller, car vous savez bien qu'elle est grosse, large, et même un peu velue. Il ne faudrait pas oublier non plus que la voix d'Angèle Marchand a été reconnue par sa mère, qui était dans l'assistance. Si vous voulez bien peser toutes ces circonstances, vous comprendrez pourquoi je n'adopte pas du tout votre supposition, ne reposant sur aucune preuve, que, ce jour-là, Miller nous aurait trompés. Si ce ne pouvait pas être le médium qui était devant nous, ni évidemment personne du cercle, *il faut admettre* la réalité de cette matérialisation.

Et il faut croire aussi à celle de Lily Roberts, car Léon Denis, le commandant Mantin, et moi, nous avons touché le sein de cette apparition qui, certainement, n'avait rien de commun avec la poitrine d'un homme. Léon Denis a senti « sa chair chaude et moite ». J'ai eu nettement la sensation de la rondeur et de la pointe du sein, ainsi que celle de la main fine, délicate qui guida la mienne. Evidemment, les incrédules pourront toujours prétendre que nous avons été hallucinés, ou illusionnés, mais comme c'est justement ce qu'il faudrait démontrer, je préfère accorder confiance au témoignage de mes sens, confirmé par ceux de mes amis, de préférence à leur allégation qui est faite de parti pris.

Encore une fois, je me fais l'avocat de M. Miller. J'ignore ce qui a pu se passer dans d'autres séances et je ne puis pas affirmer que, dans tous les cas, les expériences ont été concluantes. Mais ce que je prétends, c'est que tant que vous n'aurez pas donné une explication plausible des phénomènes que nous avons observés de compagnie ; tant que vous négligerez volontairement les faits qui sont contraires à votre système ; tant que vous essayerez de jeter la suspicion sur des expériences sérieusement contrôlées, comme celle qui a eu lieu chez Mme Noeggrath, j'aurai le droit de vous dire, en vous empruntant votre expression, que vous ne faites que de la « critique illusionniste », car elle ne pourra guère avoir d'influence que sur ceux qui ne prendront pas la peine de consulter de nouveau les documents publiés dans vos *Annales*, et de réfléchir.

A la page 299-300 de votre article, vous donnez encore un exemple de ce parti pris inconscient et invétéré qui vous porte à déformer les témoignages pour en tirer des arguments négatifs. Partant de l'idée fixe que les phénomènes relatés sont impossibles, vous *imaginez* une explication, et la tenant ensuite pour la seule vraie, vous en tirez la conclusion — vous qui

n'assistiez pas à l'expérience — que ce sont les témoins qui se sont trompés. Et vous appelez cette manière de raisonner, s'en tenir au point de vue objectif !

Au risque d'encourir vos foudres, je dirai que, moi aussi, en compagnie de MM. Léon Denis, du pasteur Bénezech, des docteurs Chazarain et Dusart, de M. et Mme Letort, j'ai vu chez Mme David se former, *en dehors du cabinet*, un être qui a marché et causé, alors que Miller était debout à côté de moi, que *tout le monde voyait ses deux mains immobiles* et qu'il n'avait pas encore pénétré derrière les rideaux, dressés simplement dans l'angle de deux murs nus où rien, ni personne, n'était caché, ainsi que chacun a pu s'en assurer avant la séance. C'est peut-être toujours de la naïveté, mais je persiste à considérer ce phénomène comme insimulable. Libre à vous de conclure que là encore nous avons été illusionnés, mais je suis bien sûr que ceux qui connaissent les témoins que je viens de citer ne partageront pas tous votre avis (11).

En terminant, vous me permettrez de constater que vous rendez presque impossible l'étude de ces faits si importants. Si le médium reçoit une juste rémunération pour sa peine et ses déplacements, vous l'accuserez de cupidité : s'il est désintéressé, vous insinuez que c'est par peur des tribunaux, comme si l'honneur et la situation commerciale du médium ne seraient pas aussi irrémédiablement perdus, si on le prenait en flagrand délit de fraude dans une séance, même non payante, la presse des deux mondes ne perdant jamais une si belle occasion de « tomber » le spiritisme et de stigmatiser ce qu'elle appelle « l'incurable sottise de ses adeptes ». Témoin les dernières manifestations de la Villa Carmen qui, odieusement travesties, passent encore dans le grand public pour une mystification d'écurie.

Malgré tout, j'ai la ferme confiance que la réalité des faits finira par s'imposer, en dépit des obstacles qu'elle rencontre, même chez ceux qui devraient avoir le plus de soucis de la faire triompher.

Dans cet espoir indéracinable, veuillez croire quand même, mon cher confrère, à l'assurance de mes meilleurs sentiments. G. DELANNE.

(1) Il est à peine besoin de dire que les notes d'après lesquelles j'ai ensuite rédigé mon article sur Miller ont été prises invariablement *tout de suite après chaque séance*. Elles sont à la disposition de M. Delanne, s'il désire les consulter. Je n'attribue qu'une bien mince valeur au récit d'une séance, quand il n'a pas été rédigé dans les vingt-quatre heures — mettons les quarante-huit heures — qui suivirent les expériences, sauf dans certains cas spéciaux qu'il est inutile d'énumérer et d'expliquer ici. Les argumentations de notre cher confrère sur ce point manquent donc de fondement : c'est lui qui, après six mois peut avoir oublié un incident, dont j'avais pris note immédiatement.

(2) Il est tout naturel que le procès-verbal de M. et Mme Letort enregistre la déclaration de M. Delanne : « qu'il *voit bien* que le médium a les mains sur les genoux », puisque notre confrère a réellement fait cette déclaration en public, comme il me l'a faite au cours du petit dialogue que j'ai rapporté. Mais le dialogue a eu lieu, naturellement, à voix basse, le médium, qui était tout à côté, ne devant rien en entendre ; le procès-verbal ne pouvait donc pas enregistrer les paroles par lesquelles M. Delanne reconnaissait s'être trompé. Donc, en ces conditions, le silence du procès-verbal ne prouve absolument rien. Par contre, l'exactitude de mon récit est prouvée par de fortes présomptions, même en négligeant les notes que j'ai prises immédiatement après la séance — quelques-unes même durant la séance — et qui avaient donc, à ce point de vue, la même valeur que le procès-verbal de M. et Mme Letort. Ces présomptions, les voici : 1° Je suis à même de citer différents témoins auxquels j'ai raconté mon petit dialogue avec M. Delanne, dans les jours qui suivirent immédiatement la séance du 21 juin. 2° M. Bénezech, avec lequel j'avais eu le même dialogue qu'avec lui, ne conteste pas ma version. Il est vrai qu'il peut s'en souvenir plus facilement parce que nous en avons causé dans les jours qui suivirent la séance. On ne voit pas pourquoi je me serais trompé en parlant de M. Delanne, alors que ma mémoire me servait bien pour ce qui se rapportait à M. Bénezech.

(3) M. le Dr Péchin peut parfaitement avoir vu « une main d'une apparition et en même temps les deux mains du médium ». Mais *les deux mains du médium*, il les voyait comme M. Delanne, comme M. Bénezech, comme d'autres personnes dont je pourrais citer le nom : c'est-à-dire jusqu'au moment où on leur faisait remarquer qu'elles étaient le jouet d'une illusion. Ou il les a vues croisées, au milieu des jambes — et alors il n'y a pas de raison pour que M. Péchin ne se soit trompé comme les autres (la chose est même naturelle par analogie), — ou il les a vues séparées, chacune sur un genou — et alors M. Miller est un imposteur, parce qu'il a déclaré à Mme et Mlle Nœggerath ne pas pouvoir produire ses fantômes sans faire « la chaîne » avec ses deux mains. Le médium est enserré dans ce dilemne ; il n'en sortira pas, et ses partisans se trouveront nécessairement dans la même posture, assez malheureuse.

(4) M. Gaston Mery a bien écrit cela, dans un moment d'enthousiasme. Mais il est loin, maintenant, d'être si sûr de la réalité des phénomènes de Miller : on me croira bien : il n'a d'ailleurs pas une tête à ça, comme on dit. Par exemple, demandez-lui des nouvelles d'un monsieur de sa connaissance, qui a reçu de San Francisco la lettre d'un prêtre qui le mettait en garde contre les supercheries de Miller, dont il avouait avoir été le compère, avant d'entrer dans les Ordres.

(5) M. Delanne « connaissait tous les assistants

de la séance de contrôle sauf deux ». Eh bien, on ne s'est pas mis à deux, en tout cas, pour « aider la médiumnité de Miller » ; un compère devait suffire.

(6) Si M. Delanne veut bien assister à une expérience, je lui prouverai qu'on peut parfaitement, dans l'obscurité complète, *pendant qu'on chante*, laisser tomber par terre une boule d'étoffe et y donner un coup de pied, sans que les voisins s'en aperçoivent. C'est si évident, qu'il est étonnant de voir mettre en doute cela.

(7) On a beau avoir les yeux fixés sur le médium, cela n'avance pas beaucoup, alors que le médium a soin de ne pas faire augmenter la lumière immédiatement après la fin de la séance pour avoir tout le temps de faufiler la robe de Betsy dans son pantalon, derrière le rideau qu'il n'a garde d'abandonner jusqu'après la fin de cette opération. Si M. Delanne désire que, moi-même, qui ne suis pas prestidigitateur, j'accomplisse cette opération, très simple, devant ses yeux, il n'a qu'à venir un instant chez moi.

(8) Je n'ai pas fait, dans mon article, la moindre allusion à ces « cachettes internes ». Sur ce point, M. Delanne combat donc contre les moulins à vent.

(9) Miller n'avait qu'à plier légèrement les genoux pour diminuer sa taille, comme il n'avait qu'à s'ériger sur la pointe des pieds pour l'accroître un peu.

(10) J'ai vu plusieurs fois le soi-disant fantôme d'Angèle Marchand ; il était gentil, dans cette obscurité presque complète, mais il ne m'est point apparu du tout comme une «fine silhouette». Pour faire comprendre combien il est difficile, dans cette obscurité, d'apprécier l'épaisseur d'un corps, il me suffira de dire ceci : après l'une des séances avec Miller, chez Mme Nœggerath, je fis remarquer à l'une des dames qui se trouvaient là, Mme de B., qui se souviendra probablement de ce petit épisode caractéristique : « Une chose qui m'a frappé au sujet du fantôme dont nous causons (celui de Lily Roberts), c'est qu'il avait des bras bien minces, alors que Miller... » — « Oh, mon Dieu ! » m'interrompit Mme de B., « j'allais justement vous dire que je trouvais à Lily Roberts des bras énormes ! » Il me faut ajouter que notre point d'observation dans la salle avait été très différent. Prenez ceci ; ajoutez-y « l'imagination débridée », comme dirait M. Delanne, et bien des choses se trouveront expliquées, par exemple, que j'ai trouvé à la soi-disant Angèle Marchand *de petites mains*, comme mon contradicteur le remarque justement un peu plus loin.

(11) Inutile de répondre à cette dernière argumentation, car elle se fonde toujours sur l'illusion qu'on voyait les deux mains du médium. (Cette séance chez Mme David a eu lieu avant celle au cours de laquelle j'ai détrompé, à ce sujet, MM. Delanne et Bénezech). — Pour ce qui est des témoignages, M. Delanne est *sûr* que M. Léon Denis et le pasteur Bénezech ne partageront pas mon avis. On remarquera que, s'il n'est pas plus *sûr* que cela de l'authenticité des phénomènes de Miller, il est presque inutile de continuer la discussion.

Passons maintenant à l'article que Papus publie dans le dernier numéro de l'*Initiation*. Je le reproduis avec plaisir, sans en avoir reçu l'intimation par voie d'huissier.

Les Couleuvres scientifiques.
Le médium Miller et M. de Vesme

PAR PAPUS.

Je m'étais bien douté que la question Miller ferait couler beaucoup d'encre, et j'ai lu avec un certain plaisir l'article que M. de Vesme consacre à Miller dans le numéro de septembre-octobre des *Annales des Sciences Psychiques*.

C'est une exécution en règle.

Pour M. de Vesme, Miller n'est pas du tout médium et c'est un simple prestidigitateur.

Je comprends encore l'opinion mixte qui prétend que les médiums à l'état de fatigue peuvent quelquefois se laisser aller à la fraude, mais donnent parfois des faits absolument réels. Pour M. de Vesme, c'est bien plus simple. Tout est truqué, et si les autres se laissent tromper, il n'en est pas de même de lui. On ne le trompe pas. Et il fournit l'explication des trucs du médium.

Cette explication est du reste enfantine, et elle ne tient aucun compte des faits embarrassants. Nous avons cru avoir affaire à un médium et on nous a fourni un escamoteur qui ferait fortune dans les salons. Pour le prix que cela a pu coûter à M. de Vesme, cela doit peu l'émouvoir.

Mais comme toutes les opinions sont respectables, surtout celles de ceux qui ne sont pas de votre avis, je vais à mon tour discuter quelques expériences, au sujet desquelles les explications fournies par M. de Vesme ne me semblent pas claires et surtout pas scientifiques. J'ai la prétention, exagérée peut-être, d'avoir fait de la science expérimentale et c'est le peu que j'ai appris à ce sujet que je voudrais opposer aux arguments du docteur de Vesme.

Pour ce critique, tous les phénomènes sont produits par Miller sans aucune intervention de l'Au-delà. La demi-obscurité permet de tout simuler au moyen de tulle.

Tous les fantômes sont formés de tulle et Miller s'enveloppe de ce tulle pour simuler les matérialisations qui circulent et qui se montrent de près aux assistants.

Telle est la thèse de M. de Vesme. Etudions-la de notre mieux... La première objection faite à cette thèse est celle de la séance de contrôle où M. de Vesme était un des quatre contrôleurs. C'est même lui, si je suis bien informé, qui a insisté pour qu'on visite le médium dans ses parties les plus intimes. Or rien n'a pu révéler une fraude quelconque.

Le cabinet n'était pas truqué, le médium n'avait pas de tulle sur lui. Eh bien, c'est très simple. On lui a passé une boule de tulle, de l'assistance, et il l'a repassée sans doute de même au compère qui l'aidait dans cette fameuse séance de contrôle.

Si ce fait s'est produit, cela indique une bien mauvaise surveillance de la part des contrôleurs qui avait pris soin de ne laisser personne approcher le médium.

C'est à se demander si ce n'est pas M. de Vesme lui-même qui aurait été le compère, car, à ma connaissance, c'est le seul des quatre contrôleurs dont je me méfierais, tant il est connu que la négation des phénomènes les plus simples est la joie de M. de Vesme. Mais un examen plus sérieux de la question va nous permettre de voir que M. de Vesme est innocent et que son objection est, du moins dans sa forme actuelle, aussi innocente que lui-même.

En effet, M. de Vesme a seulement négligé une petite expérience préalable qui aurait frappé des cerveaux d'hommes habitués aux expériences scientifiques.

A un moment de sa séance, en effet, Miller fait apparaître trois ou quatre personnages. Ils parlent ou ils font semblant de parler et ils saluent alternativement et souvent simultanément l'assistance. A ce moment, les rideaux sont relevés.

Chacun des personnages apparaissant est revêtu de tulle illusion. On voit ces personnages en entier et ils remuent en saluant.

Tel est le phénomène de l'apparition d'Effie Dine et Kary West, si je me souviens des noms.

Je vais, pour un moment, me rallier à la thèse de M. de Vesme et supposer que tout est truqué dans cette expérience. Je vais même faire ce que n'a pas fait M. de Vesme, je vais me préparer à reconstituer cette expérience pour mieux l'étudier, suivant en cela les règles de la science de laboratoire la plus élémentaire.

Nous disons donc :

1° Le tulle nécessaire pour trois apparitions simultanées, en y comprenant ce qu'il faut pour envelopper le gros corps de Miller. soit 2 m. 50 de tulle pour Miller et 1 m. 50 pour chaque apparition collée aux rideaux, soit 5 m. 50 de tulle pareil à l'échantillon possédé, paraît-il, par quelques assistants.

Maintenant, il faut faire saluer les apparitions en même temps que le ventriloque crie : *Can you see me.*

Or, pour faire saluer les apparitions pendant que le médium se tient à leur extrême droite, il faut un organe de transmission de la longueur du cabinet. Mettons 80 centimètres.

Il faut aussi une autre tige maintenant le mannequin droit sur la tige horizontale. Cette tige doit être à deux exemplaires et avoir, par pièce, environ 20 centimètres de hauteur.

Cela nous donne :

Une tige de 80 centimètres pouvant télescoper au besoin et deux tiges de 20 centimètres.

Il faut ajouter encore quelques petites lampes électriques ou quelques centimètres de tulle revêtu de pâte phosphorée, des épingles de sûreté pour attacher le tulle « illusion » et une étoffe noire pour envelopper « la boule » que le compère va passer au médium.

Eh bien, M. de Vesme a-t-il eu l'idée de reconstituer une petite boule de ce genre? A-t-il eu l'idée de rétablir les objets nécessaires à un truquage si mes essais sont mal conduits et s'il a trouvé mieux?

Qu'il essaye un peu, et il verra qu'avant de porter une accusation contre un homme qui expérimente depuis plus de quinze ans et qui a été contrôlé aux Etats-Unis par des chercheurs aussi méfiants que M. de Vesme, il faut bien peser toutes les circonstances d'un phénomène, même psychique.

Mais poursuivons notre étude :

On a passé la « petite boule d'un demi-mètre cube » à Miller. Il a fait ses tours d'escamotage et la séance va prendre fin. Betsy se montre entre les rideaux. Elle fait ses calembours et ses traits d'esprit, et elle rentre dans le cabinet. Elle n'a pas disparu depuis une demi-seconde que Miller tout habillé est dans la salle.

Rien de plus simple, nous dit M. de Vesme. Miller a placé devant lui le morceau de tulle que simule Betsy et il sort en rentrant dans sa manche le tulle en question.

J'accepte cette hypothèse. Mais alors que devient ce tulle quand les commissaires déshabillent le médium? Car il faut bien admettre que Miller n'a pas pu joindre ce morceau de tulle au paquet des 5 mètres et des tiges qu'il a par définition repassé à son compère à l'insu des « boules » des surveillants de ses faits et gestes.

Il n'est pas sérieux de dire : « Ces faits sont de la tromperie. Mon intelligence ne me permet pas d'expliquer la plupart d'entre eux, mais je suis persuadé que tous les assistants sont des naïfs, excepté moi. »

De plus, le doute doit profiter à l'accusé. Miller s'est fatigué beaucoup pour des sceptiques ou des ingrats. Mais il n'a jamais encore été pris en flagrant délit de tromperie. Jusque-là on doit le défendre ou on doit demander à ceux qui l'accusent de reproduire véritablement et expérimentalement ses séances.

A Nancy, un docteur de mes amis, placé contre le rideau, a tenu le bras de Miller endormi de l'autre côté du rideau pendant la sortie des matérialisations hors des rideaux.

Moi-même j'ai vu se dissoudre sur moi une apparition sans qu'elle m'ait laissé du tulle. J'en ai vu se former une autre contre mon genou gauche, à 10 centimètres de moi, et je garantis bien qu'il ne s'agissait pas de poupées.

Il est entendu que je suis un gros naïf, mais ma naïveté demande comme explications des faits et non des phrases.

Jusqu'à nouvel ordre, les objections de M. de Vesme me paraissent enfantines et j'attends mieux d'autres expérimentateurs. PAPUS.

Après tout ce que j'ai dit jusqu'ici, je trouve inutile de répondre à cet article; j'y ferai seulement une petite remarque : on sait que dans l'obscurité, il n'est pas toujours facile de localiser les bruits et les voix qu'on entend; mais jamais je n'ai entendu deux « esprits » parler simultanément dans les

séances de Miller, ou un esprit parler simultanément avec le médium — ce qui reviendrait au même. Le reste est négligeable.

Je viens de lire dans l'ouvrage du professeur Morselli, dont je publie une analyse en ce même fascicule : « En 1900, PAPUS avouait que le spiritisme est tout une tromperie, et que depuis deux ans, après avoir expérimenté avec un grand nombre de médiums, il s'était aperçu d'avoir toujours été trompé. » C'est ce même homme qui vient d'écrire : « Il est connu que la négation des phénomènes les plus simples est la joie de M. de Vesme. » Il est vrai aussi que Papus a enfin trouvé le médium qui ne l'a pas trompé : c'est M. CHARLES-VICTOR MILLER.

Maintenant, pour ce qui est de la « joie que j'éprouve à nier les phénomènes les plus simples » (les matérialisations, par exemple !) je m'étonne que Papus n'ait pas songé à une chose réellement simple, celle-là, puisqu'elle sort du cadre du métapsychisme pour rentrer dans celui de la psychologie normale, de celle de tous les jours. Il n'a pas songé que, si la réalité des phénomènes médiumniques était irréfutablement démontrée et généralement acceptée, mon humble personne, ainsi que ma modeste revue auraient tout à y gagner, moralement et matériellement. S'il ne le comprend pas, je regrette qu'il ne montre pas plus de pénétration ; mais je le comprends si bien, moi, que ce n'est pas sans un abattement profond que je me vois contraint à combattre si souvent des sujets dont j'avais espéré me servir pour la démonstration de phénomènes que je crois réels, de théories que je souhaite vivement voir triompher un jour, grâce à la reconnaissance de ces phénomènes.

* * *

Je pourrais encore citer une circulaire envoyée par deux dames à plusieurs journaux et dans laquelle il est dit : « La réponse à l'article de M. de Vesme, intitulé LES COULEUVRES, et qui blague si complètement le médium Miller, pourrait être LES VIPÈRES, *si notre charité spirite ne nous poussait à l'indulgence !* »

Oh ! sainte charité spirite ! Comme elle apprend donc bien les formes onctueuses pour dire, tout en s'imposant le silence ! La plaisanterie devait d'ailleurs être assez naturelle, puisque notre confrère de *Die Uebersinnliche Welt*, le Dr Walter Bormann, l'a trouvé à son tour, l'a compliquée même : ILLUSIONSNATTERN.

Maintenant, passons au dessert.

Ultimes appréciations sur C. V. Miller,

PAR LÉON DENIS.

Lorsque j'assistai, pour la première fois, sur l'invitation de « bonne-maman », à une séance de C. V. Miller, je fus émerveillé. L'apparition simultanée, le 14 octobre 1906, de cinq formes de jeunes femmes, couronnées de nimbes lumineux et dont les mouvements semblaient indépendants, qui prononçaient des noms et dont l'une, au moins, fit un geste et me toucha, ces apparitions, dis-je, m'impressionnèrent fortement et ce fut avec enthousiasme que je parlais de Miller et de ses phénomènes.

Quand il revint en juin dernier, à Paris, j'accourus à ses séances, y attirant, avec moi, des hommes respectables, appartenant à diverses confessions religieuses, à qui j'avais fait partager mon admiration. Mon impression favorable persista après les premières séances de 1908 et ce fut alors que j'écrivis mon article sur *La Vie Invisible*, paru dans la *Revue Spirite* de juillet dernier, tout en faveur du médium californien.



M. Léon Denis.

Mais, peu à peu, des doutes se glissaient dans mon esprit. Je surprenais des gestes suspects, des allures étranges, des mouvements insolites. Placé presque toujours près de l'ouverture des rideaux, je percevais, dans le cabinet de matérialisation, une agitation, des bruits singuliers. J'acquis bientôt la certitude que le médium, dans les cas où il n'a pas l'intention de reparaître vêtu, au cours de la séance, se déshabillait, ôtait ses chaussures, puis sortait quand l'obscurité était assez complète, passait et repassait devant nous, en faisant craquer le parquet sous ses pas. A la séance de contrôle, je vis distinctement sa tête ronde sortir des rideaux ; mais comme il tirait immédiatement l'un de ceux-ci, près duquel j'étais assis, cette apparition aussitôt masquée, ne dura pour moi qu'une seconde. Parfois on perçoit un tic-tac qui va s'accentuant, jusqu'à ce qu'une voix, sortie de la tente, ordonne de parler, de chanter, évidemment pour couvrir ce bruit. Une fois, mais beaucoup plus tard, chez la baronne D..., le prétendu fantôme éternua.

Malgré tout, ma bonne impression, quoique ébranlée, persistait. Je me rendais bien compte qu'il y avait

là un mélange de phénomènes fictifs et de phénomènes réels ; mais ces derniers étaient parfois tellement suggestifs — la sensation qu'on était en présence d'êtres de l'Au-delà aidant — qu'on se laissait aller à un enthousiasme exagéré. Dans ces réunions, l'étonnement, l'intérêt, l'émotion paralysent d'abord, dans une certaine mesure, nos facultés de contrôle. Ce ne fut qu'après une semaine d'observations que je me ressaisis. Mes doutes s'accentuèrent, prirent corps, devinrent certitude.

A l'une des séances tenues chez Mme Noeggerath, une des amies de « bonne-maman », Mme Hart, demeurant rue Flatters, 3, placée favorablement pour bien observer, alors que j'étais assis plus loin, vit distinctement Miller, dévêtu, n'ayant plus que son pantalon, accroupi, puis allongé sur le parquet et se relevant graduellement pour soulever le tulle flottant qui lui servait à imiter le fantôme de Lillie Roberts. Elle me fit part, le soir même, de ces constatations. Le lendemain, au cours d'une visite faite rue Milton, 22, Mlle Marie Noeggerath, toute émue, m'entretint des observations, absolument semblables, qu'elle avait faites durant cette même séance. Or, ces deux personnes ne s'étaient pas revues depuis cette soirée et n'avaient pu échanger leurs impressions. Leur caractère parfaitement honorable, leur désolation, en me révélant ce fait, leur respect pour le souvenir de « bonne-maman », qui patronna si chaudement Miller, l'admiration enthousiaste de Mme Hart pour celui-ci avant cette journée, tout cela était, pour moi, autant de garantie de leur sincérité.

J'écrivis alors un deuxième article dans la *Revue Spirite* ayant pour titre « A propos du médium Miller ». J'y exposais que les conditions des séances rendaient le contrôle presque nul. J'énumérais ensuite les manifestations qui me paraissaient authentiques (je serais plus rigoureux aujourd'hui) et je concluais en déclarant qu'il y avait dans les expériences faites avec Miller, des côtés suspects qui prêtaient au doute, à la méfiance, que certaines apparitions paraissaient factices, artificielles. Je me demandais, en terminant, par pur ménagement, s'il fallait attribuer ces dissonnances à l'intervention des esprits inférieurs ou bien aux agissements du médium ; mais déjà mon opinion était faite et je m'abstins d'assister aux séances ultérieures, auxquelles je fus plusieurs fois invité.

Le 9 septembre dernier, je reçus de M. D..., spirite intègre et convaincu, dont la loyauté est au-dessus de tout soupçon et que je nommerai, s'il le faut, car j'ai son témoignage entre les mains, une lettre attristée au sujet d'une séance qui avait eu lieu chez lui. Il avait trouvé le lendemain matin, en défaisant le cabinet de matérialisation, un lambeau de tulle de soie, d'une grande finesse, qui semblait arraché et détaché d'un morceau plus grand. Ce lambeau me fut envoyé et je pus le comparer à celui que je possédais déjà et que j'avais recueilli dans les circonstances suivantes :

Lorsque, dans une des séances de juin, rue Milton, sous le nom du Dr Benton, Miller, juché sur une chaise, simulait, dans l'obscurité, un phénomène de pesanteur, il nous appela successivement, Léopold Dauvil, Ch. Letort et moi, pour vérifier le soi-disant phénomène. Léopold Dauvil en profita pour couper, avec des ciseaux de poche, deux fragments du vêtement blanc du pseudo Benton. En regagnant nos places, il me les confia un instant. J'en avais gardé la moitié et je pus comparer avec le lambeau recueilli par M. D... L'identité était absolue.

On a beaucoup blâmé, dans le camp spirite, cet excellent L. Dauvil d'avoir commis cette infraction au règlement. Or, c'est à lui que nous devons d'avoir pu constater, matériellement, les fourberies de Miller, et nous l'en remercions hautement.

M. D... a retrouvé d'autres fragments de tulle semblables, sous la tente de la salle de la Société des Etudes psychiques rue du Faubourg-Saint-Martin, 57, et en outre « un chiffon noir, assez long, fortement imprégné de cette odeur de santal et de rose, combinés, que l'on respire à certains moments des séances. Aussitôt entre mes mains, m'écrivit-il, je secouai cette loque et un dégagement de cette bonne odeur se fit dans toute la salle ». Remarquons qu'on ne sentit pas ce parfum — et pour cause — à la séance de contrôle.

Prétendra-t-on que des invités de mauvaise foi ont jeté ces objets sous les rideaux pour nuire à Miller ? Il me paraît bien difficile de combiner, à l'avance, exactement, le même parfum de rose et de santal que l'on perçoit. Quant au tulle-illusion, on le retrouve partout dans les séances du médium américain. Vingt personnes ont touché, palpé, embrassé cette fine mousseline qui peut offrir beaucoup d'étendue sous un petit volume et que l'on dissimule facilement sous des vêtements en l'enroulant autour du corps.

Depuis lors, d'autres témoignages, d'autres constatations sont venus s'ajouter aux révélations précédentes. Au cours de la tournée de conférences que j'accomplis en ce moment, j'ai pu recueillir, à Nancy et surtout à Bordeaux, où M. Maxwell a déclaré avoir vu Miller agiter autour de lui son tulle fantôme, de précieuses indications. La vérité m'est apparue dans toute sa laideur, et je crois devoir la faire connaître sans détours, afin de dégager la cause que nous servons des basses promiscuités et des louches compromissions qui pourraient l'amoindrir, sinon la perdre.

Je persiste, il est vrai, à considérer Miller comme un puissant médium. Certaines apparitions, comme celle de Rose Debrus qui traversa le rideau, à nos côtés, chez Mme Cornély, les noms prononcés et les preuves d'identité données par divers Esprits et que Miller était dans l'impossibilité matérielle de connaître, d'autres manifestations produites lorsqu'il est encore en dehors du cabinet ; par exemple, la main qui vint me toucher à deux mètres de distance, chez Mme David, tous ces faits démontrent évidemment l'intervention des Esprits dans ces séances (1). Mais les phénomènes simulés sont beaucoup plus nombreux que les phénomènes réels, et ils jettent sur ceux-ci une ombre, un doute, un discrédit qui en affaiblit sensiblement la valeur et la portée.

---

(1) Il faut ajouter les formes blanches apparues à la séance de contrôle.

Miller a possédé et possède encore une belle faculté qu'il est en train de perdre, pour des causes que nous n'avons pas à rechercher, et il y supplée par une habile mise en scène. Qu'on ne nous parle pas de fraudes inconscientes. Il y a là, au contraire, préméditation, combinaison, calcul. Le médium californien apporte sur lui des objets nécessaires aux simulations. Ce sera la fine vessie, facile à cacher au fond d'une poche de pantalon et qui, suivant les cas, gonflée par le souffle et entourée d'un mouchoir de poche en forme de bandeau, imitera une tête fantômale, ou bien, enveloppée de tulle, deviendra la boule qui joue un si grand rôle à certaines heures. Ajoutez la longue baleine pliante qui sert à manœuvrer le tout ou bien le masque de soie noire et les gants de couleur qui représenteront la négresse sympathique, le masque blanc et rose qui simulera la belle fille d'outre-mer dont, à l'occasion, il vous fera toucher les seins, car il est assez gras, paraît-il, pour donner encore cette illusion. Les ressources ne manquent pas à Miller. Son programme est riche et varié; mais il est assez adroit, suivant le rôle qu'il a choisi, pour n'apporter qu'un petit nombre d'objets, de façon que ses poches apparentes n'aient jamais un relief anormal. Je pourrais dire beaucoup plus, mais il me répugne de prolonger ces détails écœurants.

Et, maintenant, une question se pose. En raison des convictions que Miller a pu faire, devons-nous garder le silence sur ses fourberies? Ce n'est pas mon avis. Avant toute autre considération, il faut placer l'honnêteté, la dignité, la sincérité. Notre cause n'a rien à gagner à de tels compromis. En nous taisant sur ces choses, nous ferions le jeu de Miller et nous deviendrions, moralement, ses complices. Il est fâcheux, sans doute, de perdre le bénéfice des phénomènes authentiques qui se trouvent mêlés aux supercheries; mais tôt ou tard un scandale éclatera, fatalement, et les faits réels se trouveront entraînés, noyés, dans la débâcle générale.

Si quarante années de travail, de dévouement, de sacrifice à la cause du spiritisme ont donné à ma parole un peu d'autorité ou de crédit près de mes frères, je leur dirai : Prenez garde! il y a là, pour notre croyance, un danger; pour nous tous, des fondrières!

On annonce que Miller va revenir prochainement et donner d'autres séances, payantes, dit-on. Soumettez-le à une surveillance étroite, à un contrôle rigoureux. Le plus sûr serait de l'enfermer dans un sac, noué au cou, avec ligatures cachetées à la cire et empreintes. Mais, il s'y refusera certainement. Demandez-lui alors de se tenir en dehors des rideaux en pleine lumière, les mains bien apparentes sur ses genoux. Ce qu'on obtiendrait ainsi aurait plus de valeur.

Quant à moi, je répudie désormais toute solidarité avec cet homme habile, astucieux et dissimulé, qui se joue sans vergogne des sentiments les plus respectables et des intérêts les plus sacrés. Il ne mérite pas la confiance que nous lui avions trop facilement accordée, sur les dires de certains expérimentateurs plus enthousiastes que clairvoyants.

LÉON DENIS.

Marseille, 5 décembre 1908.

J'aurais bien quelques petites restrictions à faire à ce que dit l'auteur de cet excellent article. Par exemple, j'ignore si M. Miller jouit réellement de quelques facultés médiumniques remarquables; pour ma part, je ne m'en suis pas aperçu. Je pense plutôt que l'opinion de M. L. Denis est fondée sur ce petit résidu de faits qui, après la séance la plus complètement truquée et après l'observation la plus habile, restent toujours encore inexplicables, comme la plupart des trucs des prestidigitateurs. Mais est-ce nécessairement à dire que ces faits sont authentiques? Je ne crois pas, puisque Miller refuse le contrôle des mains. Il faudrait voir cela par des expériences systématiques.

Ensuite, je n'approuve pas l'acte de M. Léopold Dauvil, qui a manqué au règlement, et même à l'engagement qu'il avait pris, de même que tous les autres assistants, en coupant un bout du voile du Dr Benton, comme je n'ai pas approuvé l'acte de M. Paul Leymarie lorsqu'il a saisi un prétendu fantome à bras-le-corps et a pu ainsi constater la fraude de Mrs. Williams. Ce n'est pas que je ne reconnaisse pas la parfaite bonne foi de ces messieurs, qui ont sans doute rendu un service à la vérité en démasquant des imposteurs; mais je me rends bien compte des abus, des dangers que comporterait l'admission de ce système. Il pourra être appliqué chaque jour envers des médiums soupçonnés injustement, alors que les phénomènes qu'ils produisent sont authentiques, et ces sujets pourront en souffrir gravement. Généralisons ce même système, et la défiance réciproque sera telle, que toute séance deviendra impossible; les résultats, loin d'être probants, deviendront nuls!

Enfin, je ne vais pas jusqu'à demander que Miller se tienne en pleine lumière, durant les séances. Je demande qu'il se soumette aux contrôles qui ne peuvent *certainement* pas nuire à l'éclosion des phénomènes, comme, par exemple, le contrôle de ses mains; je demande qu'il se soumette à une série de séances rigoureusement organisées par des personnes compétentes et d'un esprit critique, au lieu de s'entourer — hélas! — de ces bonnes personnes qui — selon la poétique image de la négresse Betsy — seraient nécessaires aux esprits pour en tirer les fluides nécessaires aux matérialisations, « comme les fleurs sont nécessaires aux abeilles pour faire le miel ». Image qui, comme on sait, a inspiré à l'aimable et sympathique M. CAMILLE CHAIGNEAU, le poète des âmes-sœurs, quelques strophes si intéressantes aussi par la technique spirite qu'elles exposent :

. . . .

Charmants fantômes, beaux génies,
Esprits d'amour, drapés de clair,
Bons messagers des Harmonies,
Qui venez à nous par Miller,

Mêlez nos substances offertes
A son fluide essentiel !
Toutes nos fleurs se sont ouvertes,
Et l'abeille en fera du miel !

⁂

A part quelques détails de cette sorte, j'applaudis, pour ma part, entièrement, à la conduite et aux idées de M. Léon Denis. On le considérait surtout tel qu'un poète de la philosophie spirite : il a bien montré savoir, au bon moment, avoir le coup d'œil juste nécessaire pour sauver une situation. Il a bien vu, lui aussi, que le danger était constitué par le prochain retour annoncé de Miller, à Paris. Un beau jour, infailliblement, quelque expérimentateur morose se serait jeté sur un des charmants fantômes, des beaux génies, des esprits d'amour drapés de clair, qui viennent à nous par Miller, et on aurait alors trouvé sous cette enveloppe mielleuse, la barbe postiche du Dr Benton, le noir visage en soie ou plutôt en caoutchouc de Betsy, le voile illusionniste de Lily Roberts. Ç'aurait été le médiumnisme, le spiritisme ridiculisés, trente années d'efforts et de sacrifices perdus, comme après la découverte des fraudes du médium Buguet, que certains directeurs de revues spirites parisiennes ont eu le tort de soutenir — selon toutes probabilités, de bonne foi — jusqu'à être impliqués pénalement dans l'affaire. C'est ce désastre que M. Léon Denis a voulu prévenir et qu'il a, désormais, prévenu.

Miller pourra revenir en France et y donner quelques séances aux « fleurs » dont nous avons parlé plus haut (jamais il ne s'exposera au contrôle d'une commission composée *exclusivement* de personnes moins « floréales ») ; on saura que, s'il sera pris, un jour ou l'autre, la main dans le sac, le parti spirite tout entier ne se trouvera pas compromis par ce farceur de mauvais aloi.

La débâcle.

Papus dit que je suis seul à considérer les phénomènes de Miller d'une certaine manière. Il peut voir qu'il n'en est rien. Voici que même le principal apôtre du spiritisme kardéciste, Léon Denis, est avec moi. J'ai d'ailleurs cité d'autres expérimentateurs de marque : M. le Dr Maxwell, substitut du Procureur général, M. de Watteville, docteur ès-sciences, les docteurs Allain et Charpentier ; je pourrais citer encore le professeur Branly, le comte de Gramont, docteur ès-sciences, M. J. Courtier, secrétaire de l'Institut G. Psychologique, et un grand nombre d'autres personnes, dont quelques-unes sont citées par M. Léon Denis dans son article (Mme Hart, Mlle Nœggerath, etc.), d'autres ont été citées par moi-même, dans mon article-conférence. On a pu lire dans le dernier numéro des *Annales* l'avis du capitaine de Frémery, directeur d'une revue nettement spirite. Je sais que M. le Chanoine P., qui a été appelé au cours d'une séance au Cercle Allan Kardec, à l'intérieur du cabinet médiumnique, où il aurait vu, dit-on, le fantôme de Betsy à côté du médium, a avoué ensuite qu'en réalité il n'avait rien vu du tout. Nous connaissions les incidents qui s'étaient produits dans une séance chez un spirite fervent, M. D..., dont il est question dans l'article de M. Denis. Une des personnes qui avaient assisté à cette séance en avait été si indignée, qu'elle s'était rendue auprès d'un psychiste éminent de notre ville pour lui faire part de son intention de se jeter à une prochaine séance sur un des fantômes et démasquer ainsi l'imposteur. Le psychiste en question eut quelque peine à l'en dissuader. M. le commandant M... (Léopold Dauvil, rédacteur en chef de la *Revue Spirite*, Président du Cercle Allan Kardec), déclare s'être parfaitement aperçu que Miller trichait. M. Paul Leymarie, directeur de la *Revue Spirite*, déclare avoir vu la fraude de ses propres yeux. M. R..., qui, sous le pseudonyme de Pablo, a présidé les séances qui ont été tenues chez Mme Emile Nœggerath, est venu à mon bureau, m'a dit formellement être convaincu à son tour des tricheries de Miller, au sujet desquelles il m'a raconté quelques épisodes divertissants : il a déclaré qu'il ne permettrait pas à Miller de faire usage de signatures des personnes ayant assisté à la « séance de contrôle », que, lui, Pablo, avait recueillies de bonne foi : il m'a, enfin, autorisé à publier cette déclaration.

Nous avions donc bien raison de dire que la pioche de Léon Denis n'avait pu, désormais, que démolir les quelques ruines qui restaient du médium américain.

C. de Vesme.





LE MÉDIUM MILLER ET LES PRESTIDIGITATEURS

Une lettre de M. Le Clément de Saint-Marcq et la réponse de M. Caroly

Dans notre fascicule des 15 septembre-1er octobre (page 308), nous avons reproduit une lettre adressée au journal belge *La Dernière Heure*, par M. le chevalier LE CLÉMENT DE SAINT-MARCQ, président de la Fédération spirite belge, qui défie M. Caroly, prestidigitateur, directeur de l'*Illusionniste*, de simuler par des moyens artificiels, les phénomènes qu'on obtient avec le médium Miller. Nous faisions remarquer, à ce sujet, qu'un certain nombre de circonstances ne permettaient point d'effectuer la reproduction des séances de Miller d'une façon rationnelle.

M. de Saint-Marcq nous a répondu par la lettre suivante :

Bruxelles, le 6 décembre 1908.

Monsieur,

En prenant connaissance du numéro des 10 septembre et 1er octobre 1908 de votre revue : *Annales des Sciences psychiques*, j'y trouve quelques mots qui me concernent et auxquels il me semble utile que je réponde par une courte explication.

Lorsque j'ai offert 500 francs au prestidigitateur capable d'imiter Miller, je n'ai pas eu l'intention de lancer un défi ; j'ai voulu m'instruire, éclaircir une question qui peut et qui doit venir à l'esprit de chacun.

Depuis plus de deux mois, aucun illusionniste ne s'est adressé à moi pour tenter cette épreuve : voilà un fait qui a sa valeur.

Ce résultat me prouve que mon initiative avait une portée réelle, ne vous en déplaise.

Bien rares sont ceux qui auront pu croire que la simulation demandée concernait les phénomènes intellectuels ; m'adressant à des prestidigitateurs, il allait de soi qu'il ne pouvait être question de leur intervention que pour la reproduction de phénomènes physiques.

Quant à la séance de contrôle du 25 juin, où vous avez omis de prendre des mesures pour empêcher qu'un assistant puisse passer à Miller l'étoffe blanche nécessaire à la fabrication artificielle des fantômes, je dois constater qu'en dehors de la véracité des apparitions, vous en êtes réduit à deux suppositions : ou bien l'intervention d'un compère, ou bien « un truc dont l'explication vous échappe » (p. 292, col. 2 du numéro précité).

Je vous prierai de bien vouloir constater avec moi que cette seconde hypothèse diminue de vraisemblance par le fait qu'aucun prestidigitateur de métier ne paraît capable de réaliser un pareil tour de force, puisqu'aucun d'eux ne s'est présenté pour toucher la prime que je tiens toujours à la disposition de celui qui y parviendrait.

J'ai donc, dans cette voie, fait faire un pas à l'enquête : j'ai contribué à éclaircir une partie des doutes que soulèvent ces expériences troublantes et je m'en réjouis.

Quant à l'illusion résultant de l'état d'âme des expérimentateurs spirites, je crois l'avoir mise hors cause en constituant le jury chargé de juger l'imitation, et en n'y faisant entrer que des non-spirites, je pourrais même dire, pour l'un d'eux tout au moins, des contradicteurs du spiritisme.

Vous n'avez vu, monsieur de Vesme, que ce que peut faire un illusionniste ; nous, à Bruxelles, le 16 septembre, nous avons vu des faits tels qu'il nous semble peu probable qu'un illusionniste puisse les reproduire et c'est nécessairement de ceux-là qu'il s'agissait ; vous me permettrez de répéter qu'il doit bien en être ainsi, puisque nous attendons toujours la première offre d'un prestidigitateur.

Ces quelques mots nécessaires pour remettre au point la portée pratique de mon intervention, trouveront place, je l'espère, dans votre plus prochain numéro.

Agréez, je vous prie, l'expression de ma considération très distinguée.

Chevalier LE CLÉMENT DE SAINT-MARCQ.

Au reçu de cette lettre, nous l'avons transmise, comme de raison, à M. CAROLY, afin qu'il y répondît, si cela lui convenait. « La réponse que vous ferez est si naturelle — lui disions-nous — qu'il nous est facile de la prévoir ; mais nous ne vous l'indiquons pas, afin de n'avoir pas l'air de vous la suggérer. »

Voici la réponse qui nous est parvenue du directeur de l'*Illusionniste* :

5 janvier 1909.

Cher monsieur de Vesme,

Je vous remercie d'avoir pensé à me communiquer la lettre de M. le chevalier Le Clément de Saint-Marcq.

Je suis surpris que ce monsieur n'ait pas considéré qu'après vos révélations, il y aurait quelque inconséquence de la part du prestidigitateur qui se présenterait pour recueillir le prix offert par la « Fédération Spirite belge ». Des amis de Belgique m'ont, en effet, écrit qu'ils pensaient que M. le chevalier avait retiré son offre après l'apparition du numéro d'octobre des *Annales*.

Le président de la Fédération Spirite n'aurait pas dû attendre le départ de Miller pour lancer son défi ; mais, au contraire, m'inviter à voir ce médium et me défier ensuite de faire la même chose que lui.

A un défi semblable, lancé par M. Montorgueil, dans le journal l'*Eclair*, j'ai déjà répondu, en subs-

tance : « Si vous désirez que j'imite quelque chose, faites-moi voir ce que je dois imiter. Comment voulez-vous que je m'en rapporte aux récits des témoins, puisque ceux-ci ne sont pas d'accord ! »

Pour conclure : Je crois toujours qu'il est possible à un prestidigitateur de reproduire les expériences des spirites et, pour affirmer ma conviction, *j'offre, à mon tour*, 500 *francs* au médium qui viendra, à mon académie de magie, 20, boulevard Saint-Germain, et qui, devant un cercle de prestidigitateurs, invités par moi, provoquera des phénomènes matériels qu'aucun de nous ne pourra renouveler.

Veuillez agréer, cher monsieur, mes meilleures salutations.

J. CAROLY.

C'était bien la réponse que nous avions prévue. Il est de toute évidence que, pour qu'on puisse, par exemple, imiter la manière d'éternuer du Mikado, il faut d'abord qu'on l'ait vu éternuer.

C'est pourquoi il est essentiel d'inviter des prestidigitateurs aux séances médiumniques à effets physiques. Non point des prestidigitateurs qui se soient compromis, pour ou contre, par des polémiques trop vives pour qu'on puisse supposer qu'ils se résigneront jamais à s'avouer vaincus ; mais des prestidigitateurs qui se trouvent dans un état d'âme aussi serein et impartial que possible, et qui se soient donné la peine d'étudier ce qu'on a dit et fait au sujet du médiumnisme.

LES NOUVEAUX LIVRES

GEORGES BERTRIN : **Un miracle d'aujourd'hui.** (Lecoffre, éditeur, 90, rue Bonaparte, Paris ; 1908).

On se rappelle que M. Georges Bertrin est l'auteur de la remarquable « Histoire critique des événements de Lourdes », dont j'ai rendu compte ici l'année dernière. Aujourd'hui, dans son nouveau livre, M. Bertrin ne nous présente qu'un seul cas, mais étudié avec toute la conscience possible, et, étant donnée l'incompréhensible paresse du public à lire de gros ouvrages, même lorsqu'ils traitent de la plus merveilleuse et de la plus palpitante des questions, peut-être l'auteur atteindra-t-il plus facilement son but — vaincre l'incrédulité — avec un seul fait irréprochablement établi, un seul petit volume dont la lecture demande peu de temps. Est-ce à dire que, pour ma part, je ne voie pas d'objection à faire à sa démonstration, on verra que non, mais je m'empresse d'avouer que mes objections seront plutôt des questions et que, seuls, les médecins ont vraiment le droit de prendre la parole en cette occasion : je ne voudrais qu'exciter leur curiosité.

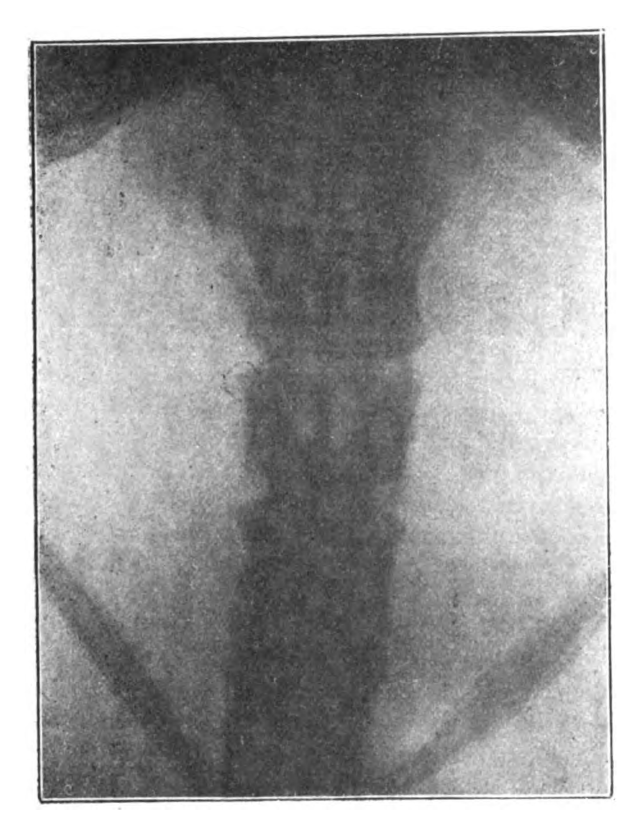
Le lecteur qui se rappellerait l'opinion que j'ai émise l'année dernière, sait que je suis à la fois croyant et incroyant. Le livre de M. Bertrin m'a convaincu de la *réalité* des miracles de Lourdes. Je trouve qu'il y a trop et de trop bons témoignages pour douter des guérisons de Derudder, de Joachine Denant, de Clémentine Trouvé, de Marie Lemarchand, de Marie Lebranchu, de Mme Rouchel, de Gabriel Gargam. Je trouve aussi absurde de douter de ces faits que de l'existence de Napoléon. Je n'ai pas vu ces miraculés, c'est vrai, mais je n'ai pas vu non plus Napoléon. Nous avons tous dans l'esprit des certitudes complètes qui ne nous viennent que par le témoignage. J'avoue n'avoir pas éprouvé de difficulté à accepter les miracles de Lourdes, ayant déjà, depuis bien des années, accepté plusieurs des miracles du métapsychisme, comme, par exemple, la lévitation, l'incombustibilité, les matérialisations, qui, non moins que les guérisons subites, bouleversent toutes les idées reçues.

Ne parlons, pour le moment, par exemple, que de la lévitation : le nombre et la qualité des témoignages sont cent fois suffisants pour établir la réalité du fait. J'y crois donc. Les catholiques aussi y croient, mais, pour eux, lorsqu'il s'agit de Home ou de Stainton Moses, ou d'Eusapia, le miracle est l'œuvre du Diable ; et lorsqu'il s'agit de Sainte Thérèse, de Saint Pierre d'Alcantara ou de Joseph de Copertino, c'est Dieu qui intervient. Je ne fais pourtant aucune difficulté pour reconnaître que les faits tels qu'ils sont racontés par les hagiographes sont incomparablement plus complets et plus beaux que ceux consignés par les psychistes (1). Mais les savants

(1) Dans toute l'histoire du surnaturel je ne connais rien de plus merveilleux que les ascensions de certains extatiques, et je ne me lasse pas de relire le chapitre où de Rochas relate ces prodiges. Agnès de Bohême, sainte Colette, s'élevaient quelquefois si haut dans les airs qu'elles disparaissaient entièrement. Saint Pierre d'Alcantara, le bienheureux Philippin, Joseph de Copertino, demeuraient suspendus au-dessus des grands arbres ou franchissaient d'un bond de grandes distances. Marguerite du Saint-Sacrement passait presque instantanément d'un point à l'autre. Un jour qu'elle allait cueillir un raisin pour une malade, les sœurs l'aperçurent s'élevant comme sans effort jusqu'à la hauteur du fruit, le détacher et revenir à terre. Ce cas qui n'est nullement isolé, mais analogue à beaucoup d'autres, montre que le phénomène peut être dirigé par le désir du sujet lui-même et prend à cause de cela une immense importance.

Pourquoi ne voyons-nous plus rien de comparable ? Parce que la force psychique est... psychique. Son aliment essentiel est la foi. Il faudra attendre maintenant qu'une nouvelle foi naisse, remplaçant l'ancienne. Ce sera la foi scientifique. Attendons seulement quelques siècles... Et puis qui sait... ? peut-être beaucoup moins.

sont indifférents à la beauté d'un phénomène, ou du moins c'est pour eux une considération qui n'a pas de valeur. Un seul tout petit fait irréprochablement constaté leur plaît plus qu'une accumulation de récits laissant prise à quelque critique. Voilà du moins ce qu'ils répètent à l'envi : mais que ce petit fait — comme, par exemple, le mouvement de la balance



Guerison supranormale
Radiographie de la région dorso-lombaire prise sur Mlle Tulasne depuis sa guérison à Lourdes.

sous l'action à distance des doigts d'Eusapia (1) — ou la lévitation d'une table paraisse contredire les lois qu'ils ont jusqu'à présent constatées, et vous les verrez s'obstiner dans leur scepticisme.

Aussi, n'es-ce pas à eux, pas aux savants officiels que ce discours s'adresse, mais à tous les médecins de bonne foi, et particulièrement à ceux qui auraient spécialement étudié le mal dont souffrait la miraculée.

C'est d'un mal de Pott qu'il s'agit. Je vais essayer de résumer l'argumentation par laquelle M. Bertrin démontre la réalité et la gravité de la maladie. On sait que le mal de Pott, c'est la tuberculose vertébrale (1). La partie antérieure des vertèbres est peu à peu détruite, ou dans la région cervicale, ou dans la dorsale, ou dans la lombaire.

Quels sont les symptômes grâce auxquels on ne peut se tromper? M. Bertrin répond : Il y a d'abord les douleurs, les arthrites, l'atrophie des membres. Il est, en effet, bien invraisemblable que Jeanne Tulasne se soit auto-suggéré précisément les mêmes douleurs que l'on observe chez les personnes atteintes du mal de Pott, encore plus improbable que par transmission de pensée venant du ou des docteurs qui la soignaient, elle ait seulement *cru* ressentir ces douleurs. Pourtant, il eût été intéressant de savoir si c'était une de ces personnes qui feuillettent volontiers les dictionnaires de médecine.

L'arthrite. — Ici l'invraisemblance augmente encore. Le Dr Ménard, qui est chirurgien de l'hôpital maritime de Berck-sur-Mer, destiné spécialement aux enfants atteints du mal de Pott, et le Dr Lannelongue, professeur à la Faculté de médecine de Paris et membre de l'Académie de médecine, disent tous deux que, dans le mal de Pott lombaire, une complication est possible : c'est l'arthrite du coup de pied avec gonflement et douleurs très vives. C'est précisément ce qui se produisit chez Mlle Tulasne dans les derniers temps de sa maladie. Le mal était lombaire et précisément le coup de pied devint rouge et très douloureux.

L'atrophie musculaire. — La jambe gauche était considérablement atrophiée. Le Dr L*** le constate expressément dans son certificat du 7 août 1897. Or, le professeur Lannelongue et le Dr Chipauld citent ce symptôme comme normal, quand le mal est lombaire.

Les symptômes précédents, qui sont *secondaires*, suffiraient, dit M. Bertrin, mais il en est d'autres tout à fait décisifs.

La gibbosité. — Voici ce qu'écrit à ce sujet Lannelongue : « Le degré de gibbosité diffère d'un malade à l'autre : tantôt elle est à peine sensible, une ou deux apophyses épineuses font seulement une légère saillie ; tantôt le buste, vu par derrière, semble plié à angle droit ou à angle aigu même : toutes les variétés intermédiaires ont été constatées ». J'avoue ne pas comprendre : d'abord « vu par derrière » doit vouloir dire « de profil », mais ensuite pour que le buste fût plié à angle droit, il faudrait déjà une déformation épouvantable : que dire de celle où le profil du buste se dessinerait suivant un angle

(1) Voir Flammarion, p. 234 (Les forces naturelles inconnues).

(1) Il est inutile de dire que le frère de Jeanne Tulasne dont le mal éclata en 1895, avait eu un père mort de phtisie en 1892 après trois ans de maladie. La jeune fille mangeait avec son frère, buvait volontiers dans le même verre. De plus, plusieurs bronchites, une pleurésie et une fièvre muqueuse avaient affaibli l'organisme et préparé le terrain.

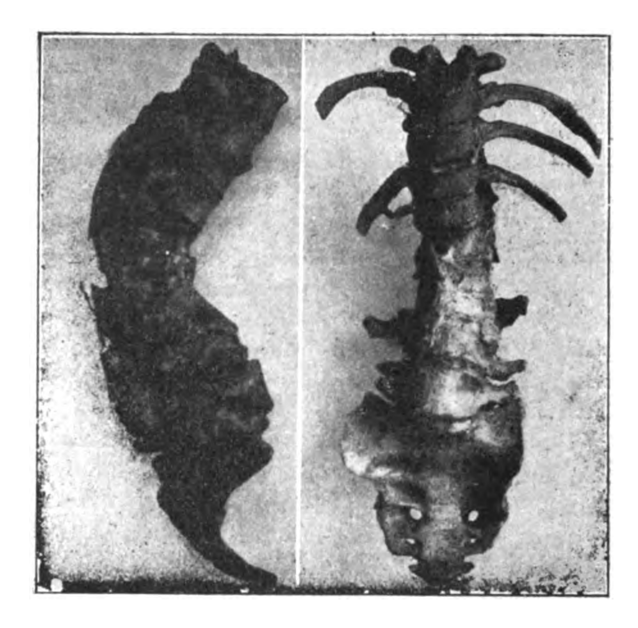
aigu! Avec Jeanne Tulasne nous n'en sommes pas là. Tous les témoins s'accordent pour dire qu'il y avait trois saillies vertébrales très visibles, deux lombaires et une dorsale, « de la grosseur d'une noisette », dit Mlle L. C***.

L'abcès migrateur. — L'abcès, lit-on dans la thèse du Dr Merlin, sur le *Pseudo-mal de Pott hystérique*, est le véritable symptôme caractéristique du mal de Pott. Mais c'est sur ce point que je trouve la démonstration moins forte. Le docteur Th. est le seul qui a pu voir la tumeur : elle n'était pas formée lorsque les cinq premiers docteurs se sont occupés de la jeune fille, et *elle avait disparu* quand le Dr L*** fut appelé, c'est-à-dire *peu avant le départ pour Lourdes*. De plus, le Dr Th. a refusé de déposer sur ce point comme sur les autres. C'est sur la déposition d'autres témoins, comme la mère de Jeanne Tulasne, que M. Bertrin se fonde pour croire à la constatation qu'aurait faite le Dr Th. Interrogé par quelqu'un de très autorisé sur la demande de la commission, le docteur a déclaré ne pouvoir rien dire parce qu'il *n'avait vu la malade qu'accidentellement*, tandis qu'il existe une quittance pour honoraires s'élevant à 60 fr., ce qui représenterait 15 à 20 visites. Pourquoi ne pas répondre : « Non, je n'ai pas constaté d'abcès », si telle était la vérité? Le silence en ce cas équivaut à une réponse affirmative.

Les parents de la jeune fille ont affirmé devant la commission l'existence de la tumeur. D'autres personnes également, des amies de Jeanne Tulasne.

Il paraît donc suffisamment prouvé qu'il y avait quelque chose, une grosseur. Mais on ne peut affirmer avec une certitude absolue que c'était bien l'abcès caractéristique du mal de Pott et le silence du seul docteur qui aurait pu trancher la question, s'il peut s'expliquer comme l'explique M. Bertrin, peut aussi être interprété par un doute bien naturel venant de *la disparition de l'abcès avant le départ pour Lourdes*. — La discussion de M. Bertrin est tellement consciencieuse, tellement complète que tout s'y trouve et qu'on peut, en ne lisant qu'elle, se former une opinion qui n'est pas la sienne. Il y a cinq raisons que donne M. Bertrin pour prouver la réalité de l'abcès : 1° La date de la formation de l'abcès, conforme à l'évolution ordinaire du mal. 2° La plupart du temps, ces abcès tardifs guérissent comme celui-ci s'est guéri. 3° Il s'est formé loin du foyer d'origine, et, 4° à la place même où les spécialistes disent que sa présence prouve que le mal est lombaire. 5° Un abcès, qui va ainsi aboutir à l'aine, entraîne la claudication, parce que, dans son trajet, le pus rencontre le muscle psoas, qui se contracture et amène un léger raccourcissement de la cuisse. Or, dit M. Bertrin, Jeanne Tulasne a boité pendant quelques jours après sa guérison.

Je reconnais la valeur de ces cinq raisons, mais, malgré cela, je demanderai aux spécialistes si une autre explication n'est pas au moins aussi soutenable, celle de l'autosuggestion. De même que l'on a positivement constaté chez certains sujets qui ne sont pas du tout forcément des hystériques, l'existence d'une ampoule dans l'expérience du vésicatoire sug-



Guérison naturelle
Photographie représentant la région autrefois malade dans la colonne vertébrale du squelette d'un individu, guéri depuis, du mal de Pott

géré, de même, n'a-t-on pas déjà vu des cas de faux abcès? Le 16 février 1897, Jeanne Tulasne écrivait dans son journal : « Le docteur craint toujours des abcès ». Il serait intéressant de connaître les raisons psychologiques qui poussaient la malade à inscrire jour par jour les progrès de son mal. C'est, évidemment, une personne qui réfléchit beaucoup sur elle-même. Comment les craintes du docteur ont-elles été exprimées ? Je le répète : Jeanne lisait-elle des livres de médecine ? Ce même docteur, le seul qui aurait vu la grosseur, refuse de déposer. Nous avons vu comment M. Bertrin interprète ce silence. Ne peut-on pas lui répondre que l'examen qu'a fait le docteur ne l'a pas satisfait assez pour donner une attestation écrite? Peut-être a-t-il trouvé que la grosseur n'avait pas la tournure d'un abcès et est-ce pour cela qu'il a refusé d'opérer?

La claudication qu'on n'a pu constater qu'après le miracle, n'est guère compréhensible que d'une manière. Même au point de vue catholique, je ne vois pas Dieu se croyant obligé de signer son miracle pour qu'on y croie. J'aime mieux accuser d'une imperfection la subconscience du sujet, qui oublie qu'il ne doit pas y avoir de claudication, puisque la cause n'existe plus. Il n'y a aucune vraisemblance pour que la cause, quelle qu'elle soit, de la guérison, vo-

lonté divine, volonté diabolique, ou subconscience, du moment qu'elle était assez puissante pour restaurer subitement les vertèbres rongées par le mal, n'ait pas, du même coup, fait disparaître toute trace de pus dans le psoas. Ce muscle ne pouvait-il s'être contracté, comme d'autres muscles le font dans le pseudo-mal de Pott ? ,

Contractures. — Il y en avait une au pied gauche, une au niveau du genou. Suivant le Dr Beaujolin, les contractures sont d'excellents signes en faveur d'une lésion de la moelle. Mais cette affirmation perd sa force, lorsque nous lisons que le Dr Merlin, auteur d'une thèse sur le *pseudo-mal de Pott*, écrit que dans cette maladie il y a *peu* de contractures. Il suffit qu'il y en ait *quelquefois*.

Nous avons vu que sur l'atrophie de la jambe gauche, il ne pouvait y avoir aucun doute. Cela est plus facile à constater qu'une grosseur dans le pli de l'aine. Aussi ce point me paraît-il un des plus forts de l'argumentation de M. Bertrin, si les spécialistes sont d'accord avec le Dr Beaujolin pour dire que l'atrophie « *n'a jamais lieu dans l'hystérie, quel que soit le degré de marasme où soit tombé le malade* ».

Mais, qu'est-ce que l'hystérie? Jusqu'à présent autant de médecins, autant de définitions de ce mal. Ce qui est certain, c'est que la suggestibilité n'est pas une preuve de ce que l'on appelle communément l'hystérie. Et ensuite, de ce qu'avant sa maladie Jeanne Tulasne n'avait pas eu d'accidents nerveux, il ne résulte pas que de toute sa vie elle ne pouvait en avoir. Ne se produit-il pas dans les tempéraments des transformations?

Dans l'histoire, déjà très riche des médiums, combien de cas ne pourrait-on pas citer de crises de médiumnité, imprévues, venant et disparaissant sans qu'on puisse en soupçonner la raison? Non pas que cette raison n'existe pas, mais parce que notre ignorance est encore profonde. Si, malgré beaucoup de recherches, on n'a pu encore arriver à s'entendre sur la définition de l'hystérie, on peut dire que sur la physiologie et la psychologie des médiums, l'on ne sait encore rien.

Je ne veux pourtant pas insinuer que Jeanne Tulasne était un médium, parce que le sens généralement accepté aujourd'hui pour ce mot ne lui convient évidemment pas. Mais il m'est permis de demander aux spécialistes si celui de rachialgie psychique pourrait être proposé pour définir son mal. Je demanderai s'ils sont tous d'accord pour reconnaître que l'on n'a jamais constaté de gibbosité dans les cas de pseudo-mal de Pott.

Toute la question peut se résumer en ce point.

Et, si malgré les réponses des docteurs Kermisson, Merlin et Beaujolin, l'insistance est encore permise, c'est que sur un point non moins grave, je ne trouve pas un accord unanime. Ce point, c'est :

La guérison absolue. Pour Mlle Tulasne, elle est si bien établie que je n'en dirai rien, priant seulement le lecteur de se reporter à l'exposé de M. Bertrin. Mais pourquoi les docteurs Charcot, Fleury et Barnsby, de Tours, disent-ils (p. 115 et 117), que dans les cas, très rares, de guérison, il reste toujours une gibbosité, que cette difformité est définitive et incurable, alors que j'ai sous les yeux les photographies d'un jeune garçon, guéri par le traitement du Dr Calot, de Berck-sur-Mer, prouvant qu'après le traitement toute trace de gibbosité a complètement disparu.

Serait-ce parce que le sujet est très jeune? Serait-ce parce que ce traitement est encore très nouveau et était inconnu aux docteurs précités? D'après le Dr Galtier Boissière, *dans nombre de cas, la guérison est complète.*



CONCLUSION

En résumé, on voit que mes objections se réduisent à de simples questions. Il serait impertinent et ridicule de ma part de me poser comme juge d'une discussion aussi difficile, qui demande, pour être abordée, tant d'expérience même de la part des spécialistes. Après avoir lu M. Bertrin, l'impartialité nous oblige à pencher beaucoup plus de son côté que du côté des sceptiques, et, par conséquent, à croire que le mal de Mlle Tulasne était bien le vrai mal de Pott. Mais il me semble qu'il y a *encore* place pour quelques très légers doutes, qui empêchent le cas de Mlle Tulasne d'avoir l'éclat d'irrésistible évidence qu'avaient ceux de Derudder, de Mme Ronchel et de quelques autres dont j'ai parlé l'année dernière.

Le plus éclatant de tous, est celui de Derudder, à jamais mémorable et digne de marquer le commencement d'une ère nouvelle dans l'histoire de la médecine puisque, ouvrant des perspectives féériques sur les possibilités de guérison, il montre les prodiges qu'accomplira la *vis medicatrix*, quand elle sera dirigée par la subconscience et aidée par je ne sais quel mystérieux biodynamisme que nous font entr'apercevoir les recherches psychiques.

MARCEL MANGIN.

P. S. — Ces lignes étaient écrites avant que je fusse assuré que je pourrais les accompagner de la belle radiographie obtenue, sur la demande de M. Bertrin, dans un des premiers laboratoires de Paris, en novembre 1905. Dans la photographie du squelette d'un homme guéri naturellement, on voit très nettement ce qui arrive toujours : les vides faits par la tuberculose sont remplis par un ciment osseux qui a tout pétrifié. Rien de semblable dans la radiographie, qui montre surtout très nettement, au centre,

la première vertèbre lombaire, centre du mal, bien dégagée, nullement reliée à ses voisines par le ciment osseux. Et la photogravure est, comme toujours, moins bonne que l'épreuve directe où la masse supérieure apparaît encore divisée au-dessus de la douzième vertèbre dorsale : là non plus, pas d'ossification.

Un mot encore sur l'instantanéité de la guérison. M. Bertrin a grandement raison d'insister beaucoup sur ce caractère de la guérison, qui en fait, en grande partie, une guérison surnaturelle. (Nous dirions, nous, supranormale). Je tiens pourtant à dire que nous n'avons pas de moyen de décider d'une façon absolument certaine le moment où la guérison a commencé, parce que, sans parler de la guérison de l'abcès avant le miracle, il faut se rappeler que, s'il y a un fait bien établi en métapsychisme, c'est que, chez les sujets exceptionnels, dont la subconscience accomplit des prodiges, la conscience ordinaire n'est presque jamais avertie du phénomène, ou n'est avertie que plus tard. Presque tous les miraculés accusent des douleurs violentes avant le miracle. C'est probablement le commencement de la grande révolution. En ce cas, le moment, pour Jeanne, aurait été la sortie du second bain, quelques heures avant la connaissance par la conscience normale de l'achèvement de la guérison. Même en serait-il ainsi, me dira-t-on, quelques heures au lieu de trois ans et une guérison complète au lieu d'une ossification, n'est-ce pas miraculeux? Si! ceratinement. Aussi, suis-je tout près à tomber à genoux, pénétré d'admiration, et à répéter avec le Christ que la foi peut transporter les montagnes.



RENÉ FRAUDET : **Les Fatidiques.** — (Edition du *Monde Illustré*, 13, quai Voltaire, Paris. — 3 fr. 50).

Nous tenons particulièrement à signaler à nos lecteurs ce roman « spirite ». Le jeune auteur nous a sortis enfin de la platitude désolante dans laquelle se traînait lamentablement la littérature de ce genre depuis qu'elle existe, et dans laquelle les écrivains, pour masquer tant bien que mal leur fatuité, tâchaient de remplacer l'intérêt intelligent et suivi que doit inspirer tout roman bien fait, par des coups de théâtre inattendus et mal amenés. *Les Fatidiques* forment un ouvrage purement fantaisiste, cela va sans dire, un ouvrage qui n'a aucune prétention à la science, mais c'est un roman élégamment et solidement bâti, où fleurit une belle imagination, et qu'on pourra toujours lire avec intérêt et profit.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Temples spirites

On sait que, surtout dans certains pays, les doctrines spirites prennent la forme d'une vraie religion



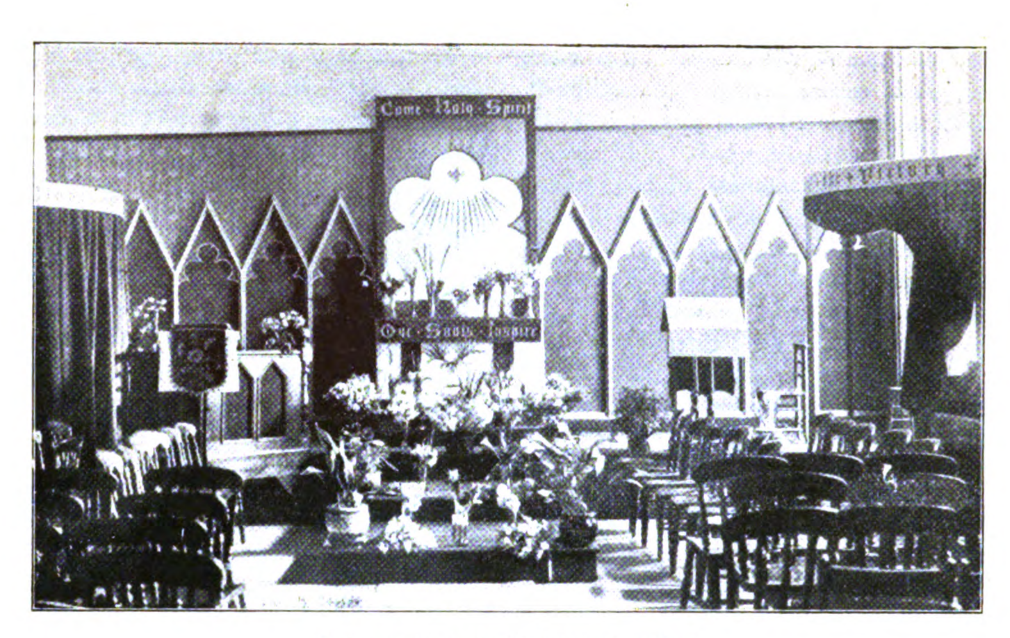
Temple spirite de Bethsaida (Copenhague)

constituée. C'est ainsi qu'une église spirite existe à Brooklyn (New-York), où officie le Rév. May Pepper, le médium femme bien connu. Certaines autres églises sont plutôt des salles, revêtant néanmoins un caractère assez semblable à celui de la plupart de celles qui sont consacrées au service protestant — à part, bien entendu, les emblèmes qui les ornent.



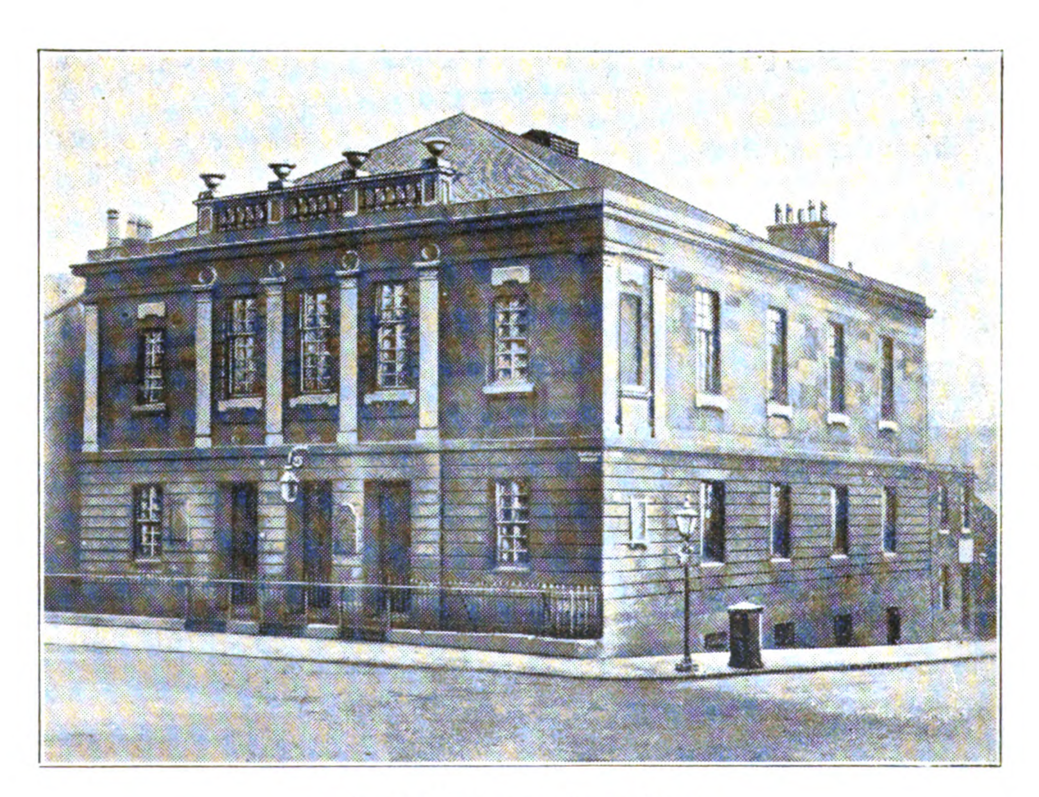
Edifice de la Société spirite " Anjo da Guarda " (Ange Gardien) à Santos (Brésil)

Nous avons jugé intéressant de publier ici, uniquement à titre documentaire, les gravures représentant quelques-unes de ces églises.



Eglise spirite de Cardiff (Pays de Galles).





Eglise spirite Ebenezer à Glascow (Ecosse).

Un cas de télépathie durant le sauvetage de Messine

Les journaux du monde entier se sont occupés, au sujet du sauvetage des victimes de la catastrophe de Messine, d'un cas de télépathie qui — s'il ne s'est pas produit en des circonstances aussi probantes que bien d'autres que nous possédons — emprunte aux faits tragiques auxquels il se rattache, et aux détails passionnels qui l'entourent, son caractère émouvant.

M. Antonio Scarfoglio, fils du directeur du *Mattino* de Naples, et qui s'est dernièrement fait connaître en pilotant la *Zust* dans la grande randonnée autour du monde, raconte, à la date du 9 janvier, avec force détails, l'histoire suivante :

Le soldat Francesco Gatto, se trouvant à Naples, avait connu, autrefois, une jeune Sicilienne, domestique chez le capitaine en retraite Facciola. Il l'avait aimée et ce n'est que dans les larmes qu'il l'avait quitté pour venir à Naples terminer son service militaire. Mais la distance n'avait fait qu'augmenter leur amour et ils attendaient le mois de mai pour se marier et voir leur bonheur accompli.

Mais le tremblement de terre est venu casser les tiges des fleurs du désir. Le soldat connut son malheur à Naples, très tard. Il envoya une dépêche pour demander des nouvelles de Menichella, sa fiancée, mais il attendit en vain une réponse du tombeau qui s'était ouvert sous les pieds d'une ville tout entière ; aucune voix ne se leva pour lui répondre. Puis, la première alerte commença à sonner dans les rues de Naples, lancée par le torpilleur *Spiga*. Enfin, il partit ; après quarante heures, il toucha Messine.

Il chercha, s'informant partout. La maison du capitaine Facciola, rue Scotto, était tombée, détruite ; les habitants morts, la bonne disparue. Pendant des heures, il attendit sur les quais, espérant la voir passer. Il explora les campements ; il jeta des appels dans la nuit noire. Il n'eut que la réponse des chiens qui aboyaient, se régalant des cadavres. Elle était morte. Sa douleur éclata, à la fin, et il pleura comme un enfant. Il pleura longuement son bonheur perdu à jamais. Il s'endormit ainsi, les paupières fatiguées de pleurer, les nerfs cassés, et il rêva. La jeune femme était seule à une fenêtre, tandis que la maison brûlait ; il la voyait revêtue de la robe qui lui plaisait, les cheveux noirs en casque sur le front, et, voyant les flammes qui touchaient ses vêtements, elle appelait, épouvantée, son fiancé : « Au secours, Francesco ! Au secours ! Sauve-moi ! »

Le pauvre amoureux se dressa tout à coup et il sauta du lit, sortit de la tente dans la nuit froide et noire, escalada les montagnes de plâtras parmi les pierres qui s'écroulaient ; il arriva au camp de la place San-Martino, alla à la tente du lieutenant, força la main à la sentinelle, réveilla le lieutenant Vittorio Gallo et lui cria : « Il y a encore un vivant, sauvez-le ! » Puis il conta son rêve avec des phrases entrecoupées par des sanglots, arrosées de larmes désespérées. L'officier lui demanda : « As-tu frappé contre les ruines ? » Le soldat répondit : « Je n'ai entendu aucune voix, mais la jeune fille est là-dessous, mon lieutenant, j'en suis sûr ; pourquoi m'aurait-elle appelé ? Pour l'amour que vous avez pour votre fiancée, si vous en avez une, pour vos enfants, si vous êtes père, je vous en conjure, venez. » Et il s'affaissa sans connaissance. L'officier, ému, céda ; il releva Francesco Gatto et une équipe de secours partit, conduite par l'amoureux. Ils arrivèrent devant la maison effondrée et le jeune soldat, en mettant tout son amour dans son cri, lança l'appel suprême : « Menichella, au nom de notre amour, réponds-moi ! »

Du cœur des ruines, une voix, une véritable voix, sortit, cette fois, prononçant les mots : « Je suis vivante, délivrez-moi ! »

Après sept heures de travail acharné, ils l'ont sauvée, mettant leur vie en danger. Menichella Spadaro est sortie du tombeau à midi précis ; elle était blanche et rose comme si elle revenait d'une promenade ; elle était en chemise et avait seulement les pieds un peu glacés. En pleurant, elle a embrassé son fiancé et a raconté qu'elle se souvenait parfaitement du tremblement de terre ; seulement, après l'événement fatal, elle avait perdu connaissance et n'était revenue à la vie que quelques heures avant. A 2 heures du matin, elle se souvenait avoir pleuré en se réveillant et avoir appelé son fiancé.

Ce cas de télépathie a été contrôlé par les docteurs Spinelli, Bonini et Calligaris qui ont soigné la jeune fille.

En réalité, il est assez naturel que le soldat Gatto, en s'endormant en de pareilles circonstances, ait rêvé que sa fiancée l'appelait, comme il est tout naturel que celle-ci, en se réveillant de son rêve léthargique, ait appelé au secours et ait surtout songé à son beau soldat.

Toutefois, le fait que M. Gatto avait déjà répété ses appels autour de la maison où Ménichella était ensevelie, sans obtenir de réponse, et que le réveil de la malheureuse et ses premiers appels ont coïncidé avec le rêve du soldat, permet de ne pas écarter comme absolument improbable et inutile l'hypothèse d'un cas de télépathie.

La Solution d'un Procès pour une Maison hantée

Une grande partie de nos lecteurs se souviennent sans doute que nous avons publié, il y a juste un an, la traduction de la curieuse et intéressante plaidoirie de l'avocat italien, M. François Zingaropoli, au sujet des droits du locataire à la résiliation du contrat de location, quand il se trouve que la maison louée est hantée. On se souviendra qu'il s'agissait, en l'espèce, d'une cause qui se débattait devant la Justice de Paix du XIe arrondissement de Naples, au sujet

du second étage d'une maison appartenant à Mme la baronne Laura Englen, à Naples, et loué par la duchesse de Castelpoto et sa famille. Dans cet appartement, se produisirent, l'année dernière, des manifestations spontanées mystérieuses, si gênantes, que les locataires effrayés se virent même obligés d'aller coucher ailleurs. Par suite de ces événements, la duchesse demanda la résiliation du contrat de location, « puisque la jouissance pacifique de la maison louée avait été détruite par des faits que l'on pouvait attribuer à des forces ou entités occultes, de manière à faire naître chez les habitants une juste et grave frayeur ». Ce procès a offert l'occasion à M. Zingaropoli, qui est, en même temps qu'un jurisconsulte distingué, un spirite convaincu, de résumer toute la jurisprudence ancienne et moderne au sujet de cette question.

Un assez grand nombre de lettres nous sont parvenues, même en ces derniers temps, par des lecteurs, curieux de connaître comment la question avait été tranchée par la justice italienne; certains avocats de différents pays nous ont écrit dans le même but. Nous nous sommes alors adressés à M. Zingaropoli, qui nous a fait connaître ce qui s'était passé.

Le juge de paix, évidemment un peu embarrassé, a été enchanté de trouver une échappatoire dans la procédure : il s'est déclaré incompétent à cause de l'importance de la somme en litige, renvoyant les parties au tribunal juridique supérieur en grade. La cause devait donc être représentée devant le Tribunal Civil. Mais les parties préférèrent en venir à un accord. Le propriétaire, craignant le discrédit de son immeuble, proposa une réduction sur sa créance; le locataire s'en contenta et décida de ne pas poursuivre un procès, d'abord coûteux, puis dont l'issue était incertaine, étant donné l'état d'âme de la magistrature en général, qui est loin d'être gagnée à l'authenticité des faits de hantise.

Et voilà comment cette élégante question juridique n'a pu être tranchée.

Comment un Médium Allemand a été acquitté

Le *Journal* du 12 décembre publiait cette amusante dépêche de Berlin :

A Glasendorf, près de Glatz, un médium fameux, Mme Winter, fait courir tous les villages avoisinants. Un jour, elle évoqua l'esprit de Mlle Sammeck, la fille du bourgmestre, en présence de son frère. L'esprit exhorta ce dernier, en termes pathétiques, à aller dire à son père qu'il ferait bien de rendre aux pauvres l'argent qu'il leur avait volé, car sa lampe de vie était sur le point de s'éteindre dans l'éternité.

Très ennuyé, le bourgmestre de village, ne pouvant faire rétracter feu sa fille, intenta au médium un procès en diffamation.

En première instance, Mme Winter fut condamnée à trois mois de prison. Elle en appela. Les plus grands psychiâtres de Berlin furent convoqués. Ils déposèrent que le médium se trouvait en état d'auto-hypnose et, par conséquent, d'absolue inconscience pendant les séances, qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il disait et que, par conséquent, il ne pouvait être tenu pour responsable des propos répandus par lui.

Mais, en même temps, tous les pauvres de la petite commune vinrent se présenter devant la justice. Ils affirmèrent, avec une touchante unanimité, que l'esprit de feu Mlle Sammeck avait dit la vérité, que le bourgmestre prélevait la dime sur les maigres sommes que leur allouait la commune. Le bourgmestre lui-même, mis au pied du mur, finit par avouer ses indélicatesses.

Bref, le médium, Mme Winter, fut acquittée, cette fois, au milieu des acclamations de ses adeptes, et, dans toute la contrée, les spirites chantent des hymnes d'allégresse en l'honneur de cette victoire.



Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
Anceau, directeur.
Le Gérant : DROUARD.

TABLES DES MATIÈRES
de l'Année 1908

TABLE PROGRESSIVE DES MATIÈRES

1er-16 JANVIER

1er FEVRIER

16 FEVRIER

1er-16 MARS

1er-16 AVRIL

1er MAI

16 MAI-1er JUIN

16 JUIN-1er JUILLET

16 JUILLET-1er AOUT

16 AOUT-1er SEPTEMBRE

16 SEPTEMBRE-1er OCTOBRE

16 OCTOBRE-1er NOVEMBRE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS



Table Analytique des Matières

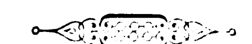


Table des Gravures

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION BI-MENSUELLE

Les **Annales des Sciences Psychiques** paraissent le 1er et le 16 de chaque mois. Le prix de l'abonnement annuel est de 12 fr. ; celui de l'abonnement semestriel est de 6 fr. 50. Chaque livraison est composée de 16 pages environ.

Le prix de la livraison est de 0 fr. 65.

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**

PARIS — 6, rue Saulnier, 6 — PARIS

TÉLÉPHONE : 303-83

Les membres de la **Société Universelle d'Études Psychiques** jouissent d'une **réduction de 4 francs** dans le prix de l'abonnement

---

Nous prions nos lecteurs d'adresser la correspondance aux Bureaux des *Annales des Sciences Psychiques*, 6, rue Saulnier. On pourra cependant aussi adresser les articles, soit à M. le Dr Xavier Dariex, 6, rue du Bellay, à Paris, soit à M. le professeur Charles Richet, 15, rue de l'Université, à Paris.

Pour s'abonner à l'Étranger :

En Allemagne, Argentine (Rép.), Autriche-Hongrie, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Danemark, Egypte, États-Unis, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Japon, Norvège, Pays-Bas, Pérou, Perse, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie, Sud-Africaine (Rép.), Suède, Suisse, Tunisie, Turquie (bureaux français), envoyer 12 francs par mandats de poste internationaux.

En *Espagne*, s'adresser à la librairie Carbonell y Esteva, rambla de Cataluña, 118, Barcelone. — De la *Russie*, on pourra aussi envoyer à l'Administration des *Annales* un billet de banque de 5 roubles. — Au *Mexique*, s'adresser à l' « Agencia de Revistas Espiritas y Teosoficas », Restituto Callejo, Mexico, D. F. I/a Independencia, No. 9, ó Ap. 1500.

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes :

Pour la vente au numéro

A Paris : Librairie **LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques.
Librairie de l'**Art Indépendant**,, 10, rue Saint-Lazare
Librairie **E. REY**, 8, boulevard des Italiens.
Librairie **Moderne**, 19, boulevard Saint-Michel.
A Versailles : Librairie **BERNARD**, 17, rue Hoche.
A Montpellier : Librairie **Nouvelle**, 13, rue Nationale.
A Lyon : Librairie **MALOINE**, 6, rue de la Charité.
A Constantinople : Librairie **A.-C. GERARD**, Galata, 5, rue Mahmoudié.
A Mexico : **AGENCIA DE REVISTAS ESPIRITAS Y TEOSOFICAS**, Restituto Callejo. D. F. I/a Independencia No. 9. ó Ap. 1500.

Ces libraires se chargent aussi des abonnements.


Princeton University Library
32101 063849671
Digitized by Google



